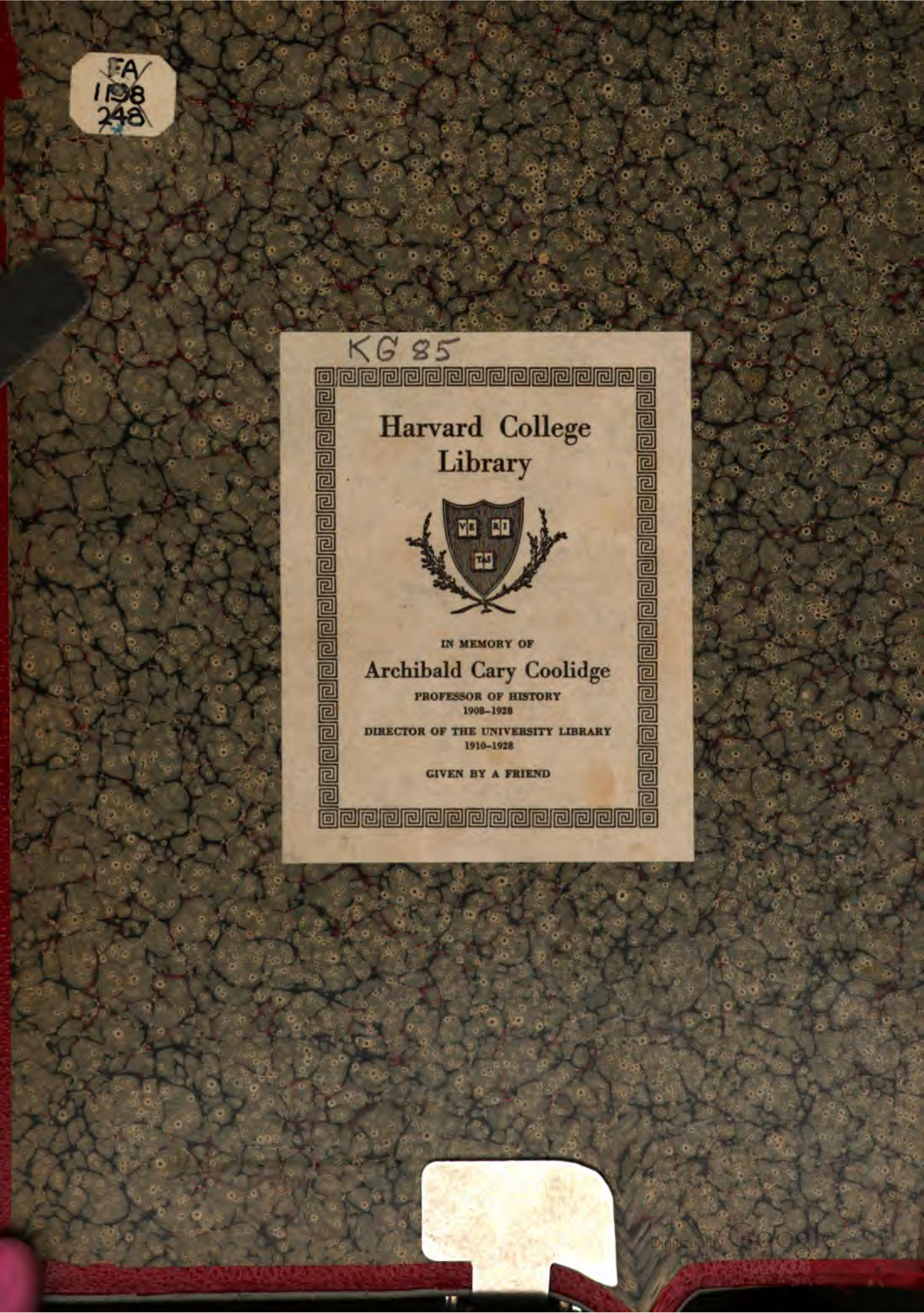

NEDL TRANSFER
HN 73HQ 7
Digitized by Google



FA 1198 248
KG 85
Harvard College Library
VE RI TAS
IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND
Digitized by Google



1 8 fol. en cour
2 — Noir

1 noir

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE VIVIENNE, 48

1889

TABLE
DU CINQUANTE-SEPTIÈME VOLUME

MISCELLANÉES

RÉBUS

MUSIQUE

JANVIER.—*Air de ballet*, par Mlle Hortense Wild.
AVRIL. — *Cracoviana*, par J.-B. Wekerlin.
JUILLET. — *Le Livre de la vie*, mélodie, paroles de Lamartine, musique de V. de Nevers.
NOVEMBRE. — *Voici Noël*, par J.-B. Wekerlin.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — DEUX GRAVURES DE MODES. — BRODERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Coussin égyptien. — ETUDE D'AQUARELLE : Pensées. — PREMIER ALBUM DE TRAVAUX.

FÉVRIER. — UNE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS. — TAPISSERIE COLORIÉE : Chaise Henri II (dossier). — PLANCHE DE TRAVAUX : Coussin appliques de peluche. — Nappe d'autel (tulle grec). — Deux chiffres pour draps. — Grande bande (tapisserie par signes). — Bande point de Hongrie. — CARTONNAGE : 4 Menus (bouts de table). — DEUXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

MARS. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE REPOUSSÉ, COLORIÉ : Dessus de piano (appliques de peluche sur satin). — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets, dont un en point à la croix. — CARTONNAGE : 4 menus (bouts de table). — TROISIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

AVRIL. — UNE GRANDE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE DE CHAPEAUX. — MODÈLE REPOUSSÉ : Serviette à œufs. — QUATRIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

MAI. — UNE GRANDE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Lambrequin Henri II, drap perforé. — CARTONNAGE : Tour Eiffel, 1re partie. — CINQUIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

JUIN. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Petite bande, broderie plate. — CARTONNAGE : Tour Eiffel, 2e et 3e partie. — SIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

JUILLET. — UNE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Petit tapis de table, étamine. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — SEPTIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

AOUT. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE : Quart de tapis de table en point de Hongrie. — MODÈLE REPOUSSÉ COLORIÉ : Sachet broderie à fils tirés. — HUITIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

SEPTEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — PLANCHE DE TRAVAUX : Feuillet de paravent (tapisserie par signes). — Tapis (appliques). — Têtière (broderie plate sur tissu algérien). — MODÈLE REPOUSSÉ : Têtière, tulle grec. — CARTONNAGE : Encadrements pour photographies. — NEUVIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

OCTOBRE. — UNE GRANDE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE DE CHAPEAUX. — MODÈLE COLORIÉ : Bande Henri II, tapisserie, 1re partie.—CARTONNAGE : Ecran panorama de l'Exposition. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — DIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

NOVEMBRE. — UNE GRANDE GRAVURE DE MODES. — MODÈLE COLORIÉ : Bande Henri II, tapisserie, complément. — CALENDRIER : Carnet, 1re partie (couverture). — PLANCHE, TRAVAUX D'ÉTRENNES. — ONZIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

DÉCEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE : Serviette à œufs et Dessus de table à thé. — MODÈLE REPOUSSÉ : Nappe et Serviette à thé. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Pelote Louis XV. — CALENDRIER : Carnet, feuillets. — DOUZIÈME ALBUM DE TRAVAUX.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — 1re FEUILLE : GRANDE, RECTO ET VERSO : Corsage, costume en drap, page 2. — Sortie de bal, page 2 (Album de janvier). — Corsage décolleté, 1re toilette (gravure no 4710 bis). — Redingote, petite fille (gravure no 4710).

FÉVRIER. — 2e FEUILLE : PETITE, RECTO ET VERSO : Corsage-jaquette, petite fille, page 8 (Album de février). — VESTE (Jeannot), 5e figure (gravure no 4714 bis). — VESTE, page 8 (Album de février). — CORSAGE (Normandie), 4e figure. — CORSELET (Norvégienne), 3e figure (gravure no 4714 bis).

MARS. — 3e FEUILLE : GRANDE, RECTO. — MANTELET-JAQUETTE, brodé, page 1 (Album de mars).

AVRIL. — 4e FEUILLE : GRANDE EXTRA, RECTO ET VERSO : Tunique-blouse, 3e toilette. — Mantelet, 5e toilette (gravure no 4723). — Corsage, toilette de première communiante, page 6 (Album d'avril). — Jaquette, 2e toilette. — Redingote, 6e toilette (gravure no 4723). — Tablier d'enfant, page 8 (Album d'avril).

MAI. — 5e FEUILLE : PETITE, RECTO ET VERSO. — Veste, 7e figure (gravure no 4727). — Corsage, robe de dessous pour enfant, page 2 (Album de mai). — Corsage, 6e figure. — Veste bretonne, petit garçon, 1re figure (gravure no 4727).

JUIN. — PATRON DÉCOUPÉ : Corsage, 2e toilette (gravure no 4731) et page 7 (Album de juin).

JUILLET. — 7e FEUILLE : GRANDE, RECTO ET VERSO. — Saut de lit, page 2. — Douillette de baby, page 4. — Chemise, page 6. — Pantalon, page 6. — Blouse de nuit, pour baby, page 6.—Chemise de jour pour baby, page 1. — Pantalon, page 6. — Vareuse de baby, page 4. — Jupon d'enfant, page 1 (Album de juillet).

AOUT. — 8e FEUILLE : PETITE, RECTO ET VERSO. — Corsage, 1re toilette. — Robe, petite fille (gravure no 4740). — Veste amazone, page 2. — Tablier d'enfant, page 5 (Album d'août).

SEPTEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Blouse d'intérieur pour fillette.

OCTOBRE. — FEUILLE X : GRANDE, RECTO ET VERSO. — Redingote, 3e toilette. — Corsage Jeanne d'Arc, 7e toilette. — Camail, 2e toilette. — Pelisse, 1re toilette. — Jaquette, 4e toilette. — Jupe, 4e toilette (gravure no 4749). — Chemise de jour, page 6 (Album d'octobre).

NOVEMBRE. — FEUILLE XI : GRANDE, RECTO ET VERSO. — Petit pardessus, 4e toilette. — Corsage, 5e toilette (gravure no 4753). — Tablier d'enfant, page 8 (Album de novembre). — Corsage, 3e toilette. — Redingote, petite fille, 2e figure (gravure no 4753).

DÉCEMBRE. — FEUILLE XII : PETITE, RECTO ET VERSO. — Corsage, 2e toilette (gravure no 4758). — Pantalon d'enfant, page 3 (Album de décembre). — Manteau, fillette, page 3 (Album de décembre et gravure no 4758).

PATRON DÉCOUPÉ : Mantelet, page 3 (Album de décembre).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



1er Janvier 1889

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Toilettes de Mme BRUN-CAILLEUX, 11 r. du Marché St Honoré – Costume d'Enfant de Mme TASKIN 2 r. de la Michodière – Modes de Mlle HELENA 20 r. des Pyramides – Parfumerie de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix.



1er Janvier 1889

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Toilettes de bal de Mlle THIRION. *Bd St Michel. 47 — Corsets de Mme* EMMA GUELLE. *5 plc du Théâtre Français.*
Etoffes en Foulard de la Cie DES INDES *27 r. du 4 Septembre — Chaussures de bal de la Mon* KAHN. *55, r. Montorgeuil.*
Parfums de la Mon GUERLAIN *15, r. de la Paix*

Journal des Demoiselles

LES GRANDS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ

SAINT VINCENT DE PAUL

(1576-1660)



u village de Pouy (1), près Dax, dans les Landes, vivaient au XVI[e] siècle, en cultivant leur petit héritage, Guillaume de Paul (2) et sa femme Bertrande de Moras, avec deux filles et quatre garçons. Le troisième des garçons, né le 24 avril 1576, s'appelait Vincent. Jusqu'à l'âge de douze ans, il avait, comme ses frères et sœurs, mené paître les troupeaux. Mais il était appelé à une toute autre destinée : Vincent devint celui qui fonda trente-cinq établissements de charité, et qui, après avoir mérité, au milieu des hommes de son siècle, le surnom d'*Intendant de la Providence*, fut béatifié par Benoit XIII, en 1729, et canonisé par Clément XII, en 1737.

Lorsque les Cordeliers de Dax, chez lesquels Vincent commença son éducation, n'eurent plus rien à lui apprendre, il se rendit à Toulouse pour étudier la théologie. Après sept ans de travail et de privations, il devint bachelier. Ordonné prêtre le 25 septembre 1600, il allait entrer dans cette belle carrière ecclésiastique qu'il devait rendre si fructueuse pour le bien de l'humanité lorsque les aventures

(1) Village appelé Vincent de Paul par ordonnance du 3 décembre 1828.

(2) On s'est assuré que Vincent écrivait son nom de famille en un mot ; mais la question n'a guère d'importance, et l'on ne changerait pas aisément l'orthographe consacrée par la tradition.

les plus imprévues vinrent traverser sa vie.

Comme il revenait par mer de Marseille, où des affaires d'intérêt l'avaient appelé, le bâtiment qu'il montait fut attaqué par trois brigantins turcs. « Deux ou trois des nôtres étant tués, a-t-il écrit lui-même dans le récit de son voyage, tout le reste blessé, et même moi qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, nous fûmes contraints de nous rendre à ces félons. » Conduit à Tunis, Vincent, comme ses compagnons d'infortune, fut promené dans la ville, la chaîne au cou, afin d'être vendu. « Cela fait, dit-il, on nous ramena à la place où les marchands nous vinrent visiter tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtes, sondant nos plaies, et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force de chacun, et mille autres sortes de brutalités... »

Pendant ses six années d'esclavage, Vincent eut quatre maîtres différents ; il convertit le dernier, « un renégat de Nice en Savoie, » et ils s'enfuirent ensemble. Le 28 juin 1607, ils abordèrent à Aigues-Mortes ; de là ils se rendirent à Avignon « où M. le vice-légat Montorio reçut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au cœur. »

Cette conversion et les malheurs de sa captivité l'ayant mis en évidence sans qu'il le voulût, Vincent fut emmené à Rome par le vice-légat. Le pape Paul V apprécia son mérite, et l'ambassadeur de France, dont il avait gagné la confiance, lui donna une mission secrète pour Henri IV. A Paris, où l'amena cette mission, une dernière surprise l'attendait.

Après avoir subi les épreuves de l'esclavage, Vincent fut soupçonné d'avoir commis un vol. Il s'était logé, par économie, avec un de ses compatriotes, juge d'un petit lieu nommé Sore. Le juge s'étant levé un jour de grand matin pour vaquer à ses affaires, avait laissé ouverte l'armoire où était son argent, une somme de quatre cents écus. Vincent, un peu indisposé, était au lit, attendant un médicament. Celui qui le lui apporta prit un verre dans l'armoire, vit l'argent et s'en empara. A son retour, le juge, furieux, accusa Vincent de lui avoir pris sa bourse. Vincent répondit avec le calme et la patience d'une âme innocente, et quand l'auteur du vol fut découvert, on admira la résignation que le pauvre prêtre avait montrée en restant sous le coup d'une odieuse accusation.

Mais qu'est-ce que ces petites choses et pourquoi s'y arrêter? Voilà Vincent rentré dans sa patrie, dégagé maintenant de tous soucis personnels, et nous allons le voir entreprendre cette grande œuvre de charité qui devait si merveilleusement remplir sa carrière. Le mot de sa vie fut *charité* ; il n'eut qu'un but, celui des âmes les plus élevées : venir au secours de ceux qui souffrent et qui pleurent, les assister dans leur dénuement, leur rendre la force et le courage, les sauver du désespoir ou de la mort. Pas une de ses pensées, pas une de ses actions qui n'eût le bien pour objet, et le bien pratique, efficace, le bien qui ne choisit pas, le bien qui s'adresse à toutes les souffrances comme à tous les genres de tortures, quelle que soit même l'indignité des malheureux.

Ses vertus attirèrent sur lui l'attention des grands : il fut aumônier de Marguerite de Valois et des galères de France, il fut précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, et ce fut lui qui assista Louis XIII à ses derniers moments. Anne d'Autriche le nomma membre du Conseil de conscience (1), et son ami François de Salles fit de lui le premier supérieur des religieuses de la Visitation ; il fut également supérieur de plusieurs autres communautés religieuses ; mais sa vocation n'était pas là. Ce qu'il voulait, c'était substituer la religion active à la religion purement méditative, c'était mettre le christianisme au service de toutes les misères humaines. Aimer et agir étaient pour lui une seule chose. « Aimons Dieu, disait-il, mais aux dépens de nos bras, à la sueur de nos visages. C'est l'amour effectif qu'il faut à Dieu. » Aussi, ajoutait-il : « Il n'y a que nos œuvres qui nous accompagnent dans l'autre vie. »

En janvier 1617, il établit à Folleville, dans le diocèse d'Amiens, une mission pour la prédication des pauvres paysans ; et, au mois de décembre de la même année, à Chatillon-les-Dombes, où il était curé, la première *confrérie des servantes et gardes des pauvres*. Ces institutions, protégées par les Gondi, furent approuvées par l'archevêque de Paris (1618) et par l'évêque d'Amiens (1620). Elles s'étendirent bientôt dans plusieurs villes. Vincent eut la pensée, nouvelle alors, d'associer les femmes à ses œuvres en leur demandant de dépenser au profit des déshérités de ce monde tout ce qu'il y a en elles de généreux sentiments. Cette nouveauté offusqua même un lieutenant de Beauvais qui s'étonna « qu'un certain prêtre Vincent, au mépris de l'autorité royale, sans en communiquer aux officiers royaux, fit assembler un grand nombre de femmes. » Vincent, dans son ardeur, avait eu même la pensée de faire assembler des hommes, les chargeant des pauvres valides, tandis qu'il laisserait aux femmes les pauvres malades ; mais les hommes d'alors n'étaient pas mûrs pour la charité : il ne trouva pas dans leurs cœurs le dévouement dont il avait besoin ; il y renonça.

(1) Assemblée ecclésiastique qui faisait partie du conseil du roi, et qui réglait certaines questions d'administration religieuse.



Cette association pour les pauvres malades fut fondée à la suite d'un sermon de charité prononcé dans la paroisse de Chatillon. Une dame avait prié Vincent de recommander aux âmes charitables une famille de fermier tombée dans le malheur. Il s'acquitta de cette tâche avec une éloquence si persuasive que plusieurs des assistantes s'empressèrent d'aller elles-mêmes porter des secours à ces pauvres gens. Vincent, témoin de ce zèle, se dit alors : « Voilà une grande charité, mais elle n'est pas bien réglée. Ces pauvres malades auront trop de provisions à la fois ; une partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retomberont dans leurs premiers besoins. » Conduit par ces réflexions à rechercher les moyens de secourir régulièrement les familles nécessiteuses, il en parla autour de lui à quelques personnes riches et charitables, et ainsi fut fondée, avec le concours de vingt-quatre dames de la paroisse de Chatillon, la première confrérie de charité.

Bien qu'il en fût certainement capable, Vincent ne prit pas la place en 1622, comme on l'a raconté, d'un forçat désespéré dont la famille était, par son absence, plongée dans la misère (1). C'eût été de la charité mal entendue : en se sacrifiant ainsi, il n'aurait soulagé qu'une famille, et tous les malheureux avaient besoin de sa liberté. Ses visites dans les prisons de Paris eurent un résultat plus général et bien autrement important. Emu de la malpropreté, de l'affreux état de souffrances morales et physiques dans lequel languissaient la plupart des condamnés, il loua une maison propre, bien aérée, et y fit transporter, avec l'assentiment du comte de Joigny, général des galères, les forçats dispersés dans les différentes prisons de Paris. Là, il les fit soigner, renaître à la vie, et, non moins soucieux du bien des âmes que du bien des corps, il acquit sur leurs consciences la plus salutaire autorité. Son admirable dévouement pour ces êtres déchus est resté célèbre dans les fastes de la charité chrétienne.

Après quelques années d'expérience, on reconnut l'insuffisance des confréries de charité. Quel que fût le dévouement des dames riches et nobles, il ne pouvait être assez assidu, assez permanent, assez tenace, disons-le, pour suffire aux soins qu'exigeaient les malades. Vincent comprit la nécessité d'avoir des servantes exclusivement occupées des malades et des infirmes ; et, en 1623, il institua la *Congrégation des Filles de la Charité*. Il fut secondé dans cette tâche par une personne d'une grande vertu, Mme Legras, née Louise de Marillac. Devenue veuve, en 1625, elle se consacra tout entière au service des malades et des enfants abandonnés. Son nom est resté associé, dans la reconnaissance des malheureux, à celui de Vincent de Paul, pour la fondation des *Sœurs de Charité* ou *Sœurs grises*. Vincent donna à la communauté de ces saintes filles une règle et des constitutions qui furent approuvées, le 18 janvier 1655, par le cardinal de Retz, archevêque de Paris, et autorisées par lettres patentes de novembre 1658. C'est dans ces constitutions que Vincent établit la différence qui existe entre les filles de charité et les religieuses, tout en recommandant aux premières de mener une vie aussi parfaite que si elles étaient cloîtrées. Il ajoute à leur sujet : « Elles n'ont ordinairement pour monastère que les maisons des malades ; pour cellule, qu'une chambre de louage ; pour chapelle, que l'église de leur paroisse ; pour cloître, que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux ; pour clôture, que l'obéissance ; pour grilles, que la crainte de Dieu ; pour voile, qu'une sainte et exacte modestie. » Les *Filles de la Charité* eurent pour première supérieure, leur fondatrice, Mme Legras, ou, comme on disait alors, Mlle Legras, morte en 1662. Elles ont toujours été placées, d'ailleurs, sous la direction du supérieur général des *Lazaristes*.

L'association des *Lazaristes* ou *Prêtres de la Mission* avait été fondée par Vincent de Paul, en 1625, à l'aide d'une somme de 45,000 fr. due à la générosité du comte de Joigny. Elle fut autorisée par lettres patentes de Louis XIII en 1627, et une bulle du pape Urbain VIII l'érigea en congrégation le 12 janvier 1632. Son nom lui venait de ce qu'elle avait été établie, à cette époque, dans une ancienne léproserie de Paris, dite de Saint-Lazare. La pensée première de Vincent avait été d'envoyer partout des missionnaires pour « instruire le peuple de la campagne, et former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait être un jour confié. » Ce sont les termes dont se servit Vincent dans les statuts qu'il donna aux *Prêtres de la Mission*.

Que de pages ne faudrait-il pas pour enregistrer toutes les œuvres de bienfaisance du grand aventurier de la charité ! toutes les missions qu'il créa, tous ses efforts pour relever le clergé, pour établir des séminaires et des aumôniers, pour instruire le peuple, pour donner des refuges aux vieillards, pour aller secourir, aidé de sa petite armée de missionnaires et de sœurs grises, les populations désolées par l'étranger ou par les troubles de la Fronde, pour assister, à la suite de la guerre, les malheureuses provinces de Lorraine et de Champagne, pour multiplier ses efforts et son dévouement dans toutes les calamités publiques, pour remonter enfin, avec un zèle infatigable, aux sources du mal moral et du mal physique !

Mais l'œuvre populaire de Vincent, l'œuvre à

(1) Il ne faut voir là qu'une légende imaginée pour peindre l'ardeur avec laquelle Vincent s'est dévoué aux forçats.

laquelle son nom est resté glorieusement attaché est celle des *Enfants trouvés*. Depuis longtemps sa compassion pour les enfants abandonnés était en éveil. Il avait vu des mendiants déformer les membres d'enfants trouvés pour exploiter la pitié publique; il avait couru la nuit dans les rues de Paris pour ramasser lui-même les chétives créatures abandonnées par leurs mères (1); il avait visité maintes fois la *Maison de la Couche*, misérable réduit où étaient portés les enfants exposés, soit aux portes des églises, soit sur les places publiques, et il savait quel sort était réservé à ces pauvres petits. La veuve de la rue Saint-Landry, qui, avec deux servantes, se chargeait de les recevoir, ne trouvait pas dans la charité publique les moyens de subvenir à leurs besoins; et comme le nombre des enfants allait toujours croissant, les uns étaient donnés à qui voulait les prendre, d'autres étaient vendus, et la plupart mouraient de langueur ou d'inanition. Touché jusqu'au fond de l'âme par ces spectacles déchirants, Vincent pria les dames charitables d'aller dans la maison de la couche pour tâcher de remédier à tant de maux. Douze enfants furent d'abord tirés au sort et confiés à la digne émule de Vincent, Mlle Legras, et à ses *Filles de Charité*. Au bout de dix ans, l'œuvre menaçait de périr faute de ressources, lorsque Vincent obtint d'Anne d'Autriche et du roi douze mille livres de rente. Enfin, les dépenses devenant de plus en plus lourdes et les secours ne prenant pas l'extension nécessaire, Vincent réunit en 1648 toutes les dames de charité et leur dit dans une improvisation que l'âme seule peut inspirer : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains; je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et au contraire ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. » L'assistance répondit par des larmes, l'œuvre fut maintenue avec un redoublement d'efforts, et les enfants trouvés ne tardèrent pas à avoir un asile national.

Accablé d'infirmités, Vincent de Paul mourut dans sa quatre-vingt-cinquième année sans avoir cessé un jour de combattre pour le bien. Sa mort répandit la consternation dans toute la France. Il était depuis un demi-siècle l'objet d'une vénération générale; c'était l'envoyé du ciel.

L'histoire n'offre pas d'exemple d'une vertu plus simple, plus pure, plus ingénieuse, d'un dévouement plus complet à la cause de l'humanité. A peine conçoit-on qu'un seul homme, sans autre puissance que sa parole et son intarissable charité, ait pu rendre tant de services à ses semblables. « Si longue qu'ait été sa carrière, a dit un historien, on ne sait comment y faire tenir les prodigieux résulats qu'il obtint. » A qui Bossuet pouvait-il penser, si ce n'est à Vincent de Paul, lorsqu'il a dit : « La pitié est le tout de l'homme » ? En parlant des génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il arrive qu'on oublie de citer son nom; il est un de ceux pourtant qui l'honorent le plus : il eut le génie du cœur.

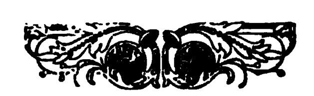
Aux voix de Bossuet (1), de Fenelon, de Fléchier, du président Lamoignon, de tout le clergé de France, de Pologne, d'Italie et d'Irlande, se joignirent celles de Louis XIV, de Louis XV, de Marie Leczinska, du roi d'Angleterre Jacques II, des ducs de Lorraine et de Toscane pour demander la canonisation de Vincent de Paul. Il avait été mis déjà par Benoît XIII au nombre des bienheureux; mais il fallait un miracle pour le placer au rang des saints. Or, n'était-ce pas un miracle déjà, et l'un des plus beaux qui se puissent voir sur la terre, que le spectacle d'un obscur enfant des Landes parvenant, dans l'enthousiasme de sa foi, dans son héroïsme chrétien, dans sa course obstinée vers le bien, à faire reconnaître sa mission aux puissants du monde, et à devenir en quelque sorte le fondateur de l'assistance publique, le ministre de la charité nationale ?

CHARLES ROZAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Il tomba même une nuit dans une bande de voleurs; et lorsqu'il eut prononcé son nom, ces misérables se jetèrent à ses pieds en lui demandant pardon.

(1) Déjà Bossuet avait écrit à Clément XI : « Nous avons eu l'avantage de le connaître dès nos plus jeunes ans. Ses pieux entretiens et ses sages conseils n'ont pas peu contribué à nous inspirer du goût pour la vraie et solide piété, et de l'amour pour la discipline ecclésiastique. Dans cet âge avancé où nous sommes, nous ne pouvons nous en rappeler le souvenir sans une extrême joie... Jamais il ne parlait que chacun de nous ne l'écoutât avec une insatiable avidité, et ne sentit en son cœur que Vincent était un de ces hommes dont l'apôtre a dit : « Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche. »



BIBLIOGRAPHIE

VOYAGE D'UNE FEMME AUX MONTAGNES ROCHEUSES

Traduit de l'anglais de X. Bird

PAR MADAME MARTINEAU DES CHENEZ

—

C'est une énigme que ce livre, qui a paru en anglais, sous un nom d'auteur peu connu et qu'une plume habile a traduit ; on se demande pourquoi Miss Bird est allée aux Montagnes-Rocheuses, ce qu'elle allait chercher dans ce pays sauvage, loin de toute civilisation, seule, sans appui, sans défense au milieu des bêtes féroces et des hommes tout aussi redoutables, pourquoi? on poursuit cette lecture attrayante, curieuse, mais un peu d'agacement se mêle au plaisir, et l'on se dit à chaque mauvaise rencontre que l'auteur raconte avec une étonnante sérénité :

— Qu'allait-elle faire dans cette galère? Est-ce la science, est-ce le zèle de l'apostolat? Est-ce le désir des richesses qui pousse une femme à de semblables aventures?

On poursuit le volume, et jusqu'à la dernière page, on ne trouve pas de réponse à cette incessante question, sinon un amour passionné de la nature et un besoin de contempler ces spectacles que d'autres yeux n'ont pas vus.

Les Montagnes-Rocheuses, Malte-Brun le dit, s'étendent au sud de l'Amérique russe et forment, à l'ouest du continent américain, une suite de plateaux très élevés, d'où sortent les grands fleuves, le Missouri, le fleuve Bourbon et le fleuve de la Paix; le voyageur Mackensie les visita le premier, le capitaine Vaucouver les aperçut, élevées, menaçantes, couvertes de neige et suivant, pendant près de mille lieues, le cours de l'Océan. Avant que les voyageurs, les savants, les marchands de fourrures et de chevaux les eussent explorées, les apôtres de l'Evangile avaient parcouru ces contrées ; le père de Smet, un jésuite belge, employa sa vie à évangéliser et à civiliser les tribus errantes, il y réussit admirablement ; mais les Américains, avides et cupides, ont pourchassé ces peuplades, leur ont ravi le territoire de leurs ancêtres et les ont décimées par les armes, par l'eau-de-vie funeste à tous, surtout à ces races primitives; il ne reste que des débris de ces tribus peintes autrefois par Fenimore Cooper, sous des traits énergiques et touchants ; une espèce de civilisation grossière et toute vouée au lucre, a remplacé les campements sauvages, et chercheurs d'or, négociants en fourrures, marchands de chevaux, aventuriers de toute nation, valent moins certainement que les populations malheureuses auxquelles ils succèdent.

Miss Bird part, elle nous le dit, de San-Francisco, pour les *sierras*, en chemin de fer, mais à travers des défilés et des précipices qui feraient frémir plus d'un cœur féminin et même masculin ; elle meurt de faim dans d'affreuses auberges, remplies d'hommes armés, le revolver à la ceinture, la pipe à la bouche, les pieds sur la cheminée et le *crachoir* près d'eux ; là, encore, un cœur féminin frémirait. Miss Bird ne s'y arrête pas ; elle achète un poney, et, au lever de l'aurore, elle part seule pour les Montagnes. Elle rencontre un ours, son cheval a grand' peur, mais non elle ; elle continue sa route, elle arrive à un endroit nommé Tahoc, et elle s'y arrête ; elle veut visiter la vaste forêt qui s'étend sur les flancs de la montagne et qui est peuplée de loups, de sangliers, d'ours, d'élans, de skunks, d'écureuils et de serpents ; elle décrit avec charme un coin du paysage :

« Cette beauté est enchanteresse. Le soleil « couchant s'est caché derrière les sierras de « l'ouest, et tous les promontoires, couverts « de pins de ce côté de l'eau, sont d'un bel « indigo. qui va se couvrir d'une teinte de laque, « pour s'assombrir, çà et là, en un pourpre de « Tyr. Au-dessus, les pics qui reçoivent encore « le soleil, sont d'un rouge rosé étincelant et « toutes les montagnes de l'autre côté sont « roses, et roses aussi les sommets éloignés cou-« verts de neige. Une heure plus tard, une lune « presque pleine, non un disque pâle et plat, « mais une sphère radieuse, a paru dans la rou-« geur du ciel... »

Elle continue sa route dans la forêt, elle rencontre encore des ours, elle rencontre aussi un bûcheron plein d'aménité et de galanterie, des chasseurs très courtois qui, tous, justifient la bonne réputation des Américains à l'égard des femmes, et surtout *des femmes qui montrent de l'audace.*

Elle poursuit son aventureux voyage, parmi des dangers très réels et des ennuis, des dégoûts insupportables ; ici, ce sont les ours, les chemins périlleux, les serpents à sonnettes, là, les mouches noires, les punaises et partout une révoltante malpropreté ; elle loge dans des cabanes primitives ; la nuit, elle entend des bruits suspects, un renard entre chez elle, un serpent se lève à ses pieds ; elle vit d'eau claire et de bœuf séché au soleil, et pendant qu'elle attend les chevaux qui doivent la conduire plus haut, elle ouvre une classe de tricot pour les femmes des misérables colons qui végètent dans ces villages du Colorado. J'avoue que ce tricot me fait estimer Miss Bird, et je l'estime davantage encore, lorsque je la vois arrêtée, par le mauvais temps, au pied de ces effrayantes montagnes et partageant, avec une incomparable charité, les tra-

vaux d'une famille anglaise, qui a cru trouver, dans ces pays nouveaux, santé et fortune, et qui n'y a rencontré que d'amères déceptions. Ce tableau est fort touchant :

« Ils achetèrent cette concession séduits plutôt « par la beauté du paysage que par les avan- « tages matériels. On les trompa pour la terre, « pour les bœufs, pour tout, à la honte des « Américains, qui semblaient les considérer « comme de bonne prise. Rien ne leur a réussi, « et bien qu'ils se lèvent de bonne heure et se « couchent tard, c'est à peine s'ils maintiennent « leur tête hors de l'eau. C'est la lutte la plus « dure et la moins idéale que j'aie vu soutenir « par des gens du monde... la journée n'est « qu'une longue oppression, sans repos ni joie... « leurs enfants sont charmants, les garçons sont « de petits gentlemen polis et courtois, qui té- « moignent dans toutes leurs actions et leurs « paroles l'amour qu'ils ont pour leurs parents... « Je n'ai jamais vu d'enfants dans les Etats de « l'Ouest, mais des imitations dégradées d'hom- « mes et de femmes corrompus par l'égoïsme, « par la cupidité, ils vivent dans un milieu « d'impiété et souvent de profanation, aussi les « chers petits que je vois ici sont comme des « fleurs dans un désert...

« Aujourd'hui a été pour moi une bonne « journée; j'avais comploté de donner au doc- « teur et à sa femme un demi-jour de repos et « de sommeil, pendant que je ferais tout le « nettoyage... Après avoir fait le pain, lavé à « fond la baratte, je me suis mise aux pots et « aux casseroles dont le nettoyage était resté « terriblement en arrière... »

Elle nettoie, elle travaille aux champs, et j'ai cité ce fragment du journal, écrit comme toujours avec une inaltérable bonne humeur, pour faire connaître l'auteur, intrépide touriste, amazone qu'on ne peut désarçonner, voyageuse que ni péril ni privation ne rebutent, et qui est cependant si bonne et si secourable et si exercée aux travaux domestiques. Il y a là un contraste intéressant.

On le voit, ce récit est amusant à lire; on voudrait pouvoir citer nombre de pages spirituelles, aimables, et les descriptions charmantes y abondent; on aime l'auteur et la voyageuse, et tout en s'étonnant que le seul désir de voir les montagnes inexpugnables de l'Ouest, l'ait embarquée dans de si grands dangers, on s'associe à l'enthousiasme que la contemplation des œuvres divines a fait naître dans son âme. En la suivant dans ses excursions dangereuses, ne doit-on pas avoir un souvenir pour les missionnaires qui, les premiers, ont pénétré dans ces régions mystérieuses, convié à la vraie foi ces malheureux idolâtres, et bravé, avec une indomptable énergie, tous les dangers, les ours, les loups, les serpents, les hommes, qui ont fait des martyrs de leurs premiers apôtres ?... (1).

LE LIVRE DE LA VIEILLESSE

PAR M. ANTONIN RONDELET

Quoique l'éminent auteur écrive, il le déclare, pour les gens âgés, la jeunesse et l'âge mûr pourraient trouver dans ce livre si bien écrit et si profondément médité, d'excellents conseils pour les différentes saisons de la vie.

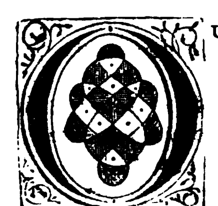
M. Rondelet considère dans l'être humain, l'âme immortelle, ce souffle de Dieu qui survivra à la matière, qui ouvrira ses ailes lorsque le corps, son compagnon, reposera dans la terre, et il démontre que le temps de la vieillesse peut être le plus heureux de la vie, parce qu'alors l'âme est délivrée de tout ce qui l'entrave ici-bas, elle peut jouir d'elle-même et s'élever vers son Dieu, l'auteur et le but de la vie. Pendant l'enfance, la frivolité, pendant la jeunesse, les passions et le goût des plaisirs; la poursuite de l'argent et des ambitions dans un âge plus mûr, occupent trop l'âme et font trop de bruit autour d'elle ; le repos de la vieillesse développe l'être moral, l'âme silencieuse s'élève mieux vers son Dieu, l'âme isolée aime plus purement, sans retour personnel; elle voit de haut les ambitions et les joies terrestres, elle s'avance, purifiée des troubles de l'existence, apaisée, sereine, vers l'avenir éternel et immuable. C'est là que toutes les âmes doivent aboutir ; heureux celui qui, entre nos agitations et l'ineffable repos, a su se reprendre, se posséder à temps, qui jouit de la liberté de son âme, qui est désenchanté des choses de la vie, et se prépare dans le calme de la conscience, au jour qui n'a plus de soir!

M. Rondelet a voulu démontrer, et il y a réussi, que la vieillesse d'un chrétien est le plus bel âge de la vie ; certaines existences, vues et étudiées de près lui donnent bien raison ; elles sont comme *le soir d'un beau jour*. Je n'ose espérer que beaucoup de nos jeunes lectrices abordent ce beau livre; je voudrais cependant qu'elles se mettent généralement dans la tête que cette vieillesse, tranquille et majestueuse, est le fruit d'une vie réglée, non-seulement pure mais d'accord avec l'Evangile ; les femmes mondaines n'y arrivent guère... j'aurais un autre souhait à former, c'est que M. Rondelet écrive un petit volume à l'usage des jeunes femmes, afin de leur apprendre à vieillir (2).

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. Un volume, prix : 3 francs.
(2) Chez Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, Paris. Prix, 3 fr. 50.

CONSEIL

Toujours la même chose.



UI, toujours la même chose, les enfants, charmants et détestables, dignes d'amour, dignes de pitié. Qu'ils sont heureux et qu'ils sont malheureux! ils renferment en eux tous les contrastes, leur âme est pure encore des eaux du baptême et pourtant, déjà, la malice humaine y règne; ils sont les tyrans de la maison, gâtés, caressés, choyés; mais l'école, le collège, les examens les attendent, l'insupportable exigence des programmes scolaires les accablera avant peu de temps; ils connaîtront la vie par son côté le plus maussade, et comment, comment, aimables petites mères, les y préparez-vous? En Grèce, les lutteurs préludaient aux jeux du cirque; ils fortifiaient leurs muscles, ils maniaient le ceste et tendaient l'arc, ils s'exerçaient à la course et à la lutte; de nos jours, les maigres et piteux jockeys sont *entraînés*, comme ils disent, soumis à tout un régime d'abstinence et de fatigants exercices, et, de la sorte, préparés à ces grandes courses qui doivent leur valoir un prix et des applaudissements. Mais vos enfants, comment les préparez-vous?

« L'éducation, dit un aimable écrivain, a perdu « en France de sa force et de sa fermeté. Jadis, « elle fleurissait vigoureusement sur cette terre « antique de la politesse; elle y a produit la plus « belle société du monde, mais la société bour« geoise a cessé d'être cette excellente éduca« trice qui, jadis, formait, dès l'enfance, des « hommes capables de tous les emplois et de « toutes les charges... Hélas! nous n'avons pas « gardé le secret de ce que nos pères appelaient « *les fortes nourritures*. Nous n'élevons pas bien « nos enfants. On en sera moins surpris qu'af« fligé, si l'on songe que l'éducation est faite en « grande partie de contrainte, qu'il y faut de la « fermeté et que c'est ce que nous avons surtout « perdu. Nous sommes doux, affectueux, tolé« rants, mais nous ne savons plus ni imposer, « ni subir l'obéissance.

« Nous renversons tous les jougs. Le mot de « discipline, qui s'appliquait autrefois à la direc« tion de toute la vie, n'est plus aujourd'hui « qu'un mot militaire. Dans cet état d'indépen« dance morale, il est impossible que le dévelop« pement des facultés de nos enfants soit dirigé « avec suite.

« Quand on étudie l'éducation des filles sous « l'ancien régime, on reconnait que les plus « douces institutrices d'autrefois ne se conten« taient pas de se faire aimer et qu'elles voulaient « encore être respectées et même parfois redou« tées. Les parents s'efforçaient alors de cacher « leur tendresse. Ils eussent craint d'amollir « leurs enfants en les caressant. L'éducation, « selon leur sentiment, était un corset de fer « qu'on laçait prudemment, mais de force. Dans « les maisons de ces gentilshommes pauvres qui « disaient fièrement avoir tout donné au roi, les « vertus domestiques étaient encore des vertus « militaires. Ils élevaient leurs filles comme des « soldats, pour le service de Dieu ou de la famille. « Le couvent ou une alliance honorable et profi« table, tel était l'avenir. Rien ou presque rien « n'était laissé au goût, au sentiment de l'en« fant.

« Le devoir d'une fille est dans l'obéissance. »

« Ces hommes d'épée avaient des idées simples, « étroites et fortes. Ils y pliaient tout.

« Aujourd'hui, nous sommes plus intelligents « et plus instruits, nous avons plus de tendresse « et de bienveillance. Nous comprenons, nous « aimons, nous doutons davantage. Ce qui nous « manque, c'est surtout la tradition et l'habitude. « En perdant l'antique foi, nous nous sommes « déshabitués de ce long regard en arrière qu'on « appelle le respect. Or, il n'y a pas d'éducation « sans respect. »

Mes très chères lectrices, je livre à vos méditations ces lignes éloquentes sur l'éducation domestique. Est-ce ainsi que vous l'entendez? Exigez-vous l'obéissance? Est-ce que vous savez vous faire respecter et craindre au besoin? N'êtes-vous pas dominées au contraire? Formez-vous vos fils à une vie sobre et laborieuse? Ne flattez-vous pas le penchant naturel de l'enfant, de l'homme, à la paresse, à la gourmandise, à la vanité? Et faut-il s'étonner que ces *bébés* adorés reculent devant le travail, échouent aux examens, n'obtiennent de brevet qu'à la vétusté, j'entends que par pitié de leurs maitres, manquent enfin leur carrière et vous abreuvent de chagrin? Ne les enfouissez pas dans la matière des plaisirs et du bien-être, aimez-les sagement, et non follement, ne flattez pas leurs mauvaises inclinations, luttez contre l'instinct maternel, car l'instinct seul ne doit pas conduire un être raisonnable : vous serez plus heureuses et vos fils aussi : *ils vous loueront*, comme il est écrit dans le portrait de la *Femme forte*, par le sage Salomon.

M. B.



MORTE ET VIVANTE

I

UNE NUIT SINISTRE



Le joli village de Jandelize, près de Metz, était plongé dans le silence et l'obscurité d'une nuit de novembre; pas un rayon de lune, pas une clarté d'étoiles ne filtrait à travers le dôme gris des nuages, tout était sombre, calme et dans un repos profond; aucune rumeur ne sortait des maisons basses, groupées autour de l'église, aucune lumière ne brillait derrière les fenêtres, la paix imposante de la nuit régnait partout.

En ce temps-là, Jandelize n'était pas, comme de nos jours, le village frontière, le premier qui fût terre de France; il était séparé encore de l'Allemagne par la bande de territoire qu'on a appelée depuis le département du Bas-Rhin. On était en 1791, la Révolution commençait à peine son action terrible : guerres sanglantes, victoires, défaites, déchirement du flanc de la patrie, tout était caché sous les nuages de l'avenir, mystérieuse Isis dont les regards humains ne percent pas le voile.

A peu de distance de Jandelize, au bout d'une belle avenue de platanes, s'élevait un château dont l'origine était très ancienne, mais à qui la guerre et les siècles avaient ravi ses courtines et ses tours; les remparts n'existaient plus, les fossés étaient comblés, et à la place de l'antique château-fort, se dressait une belle construction qui ne datait que du temps de Henri IV, et qui avait un aspect élégant et noble. Elle appartenait au descendant des premiers possesseurs, au comte de Grandmont, qui vivait là toute l'année, fort occupé d'aménagements forestiers et de quelques études littéraires. Il était marié depuis deux ans et il avait une petite fille.

Au moment où s'ouvre cette histoire, le comte et sa femme veillaient encore, quoique tout le village fût plongé dans les ténèbres et le repos; ils se trouvaient dans leur chambre à coucher, près du berceau de la petite Henriette qui, très délicate depuis sa naissance, semblait ce soir-là plus souffrante que de coutume. Sa jeune mère, Mme Cœlie de Grandmont, assise à côté du berceau, penchait vers l'enfant dolente, son charmant visage; elle était inquiète, et souvent elle tournait la tête vers son mari qui, assis près de la cheminée, lisait un journal, en secouant parfois la tête, car la feuille publique n'annonçait pas un avenir rassurant.

— Henri, lui dit sa femme à demi voix, je crois qu'elle va s'endormir...

Il vint sur la pointe des pieds et regarda la petite fille, les yeux clos, prête à sommeiller :

— Pauvre petite ! puisse-t-elle guérir !

— Oh ! oui !

— Nous aurons besoin qu'elle se porte bien, car j'ai grand'peur qu'on ne nous laisse pas assez tranquilles pour la soigner et la faire vivre.

— Mon ami, que craignez-vous ?

— Les méchantes gens, ceux que, dans les clubs et les cabarets, on excite contre nous, pauvres riches et pauvres nobles. Il se passe des choses affreuses dans le Midi et dans le Centre, on pille, on torture, on tue...

Cœlie leva sur lui ses yeux d'enfant, effrayés et tristes :

— Que faire ? que faire ?

— Ce que d'autres font, quitter le pays, chercher un refuge en Allemagne...

— Tout abandonner ! dit-elle.

— Pour conserver la vie. Pensez, ma chère femme, à ce que vous éprouveriez si nous étions aux mains de ces brigands! Que diriez-vous si vous me voyiez tomber assommé sous les coups, comme M. de Guilly, du Mans ? Que dirais-je, grand Dieu si, sous mes yeux, on vous frappait au visage, on vous torturait, comme on a fait à la princesse de Listenay, à la comtesse de la Mire ! à tant d'autres victimes (1). Je vous ai caché jusqu'ici ces horreurs, mais le péril devient imminent, il faut fuir...

— Je vous obéirai, je vous suivrai, répondit-elle, mais cette pauvre enfant ! elle en mourra !

— Dieu nous gardera. Ecoutez, Cœlie, j'ai envoyé mon vieux piqueur Comtois aux nouvelles : c'est un homme sûr et intelligent, je me fierai à ses conseils. Il doit être rentré.

Il sonna, un valet de chambre vint :

— Comtois est-il rentré ?

— Oui, monsieur le comte, il vient d'arriver.

— Faites-le monter.

Comtois entra; c'était un homme âgé, d'une maigreur sèche et nerveuse; dans son visage de parchemin luisaient des yeux noirs, pleins de finesse et de hardiesse; il ne portait plus la livrée, il était pauvrement vêtu, comme un paysan mal aisé : la livrée, l'habit de drap fin, la blouse propre et neuve auraient pu le désigner aux soupçons des terroristes campagnards.

— Eh bien ! lui dit M. de Grandmont, eh bien ! Comtois, quelles nouvelles nous apportez-vous ?

(1) Voir, sur ces massacres, Taine, Forneron, etc.

— Mauvaises, monsieur le comte, terribles! Ces meneurs qui viennent des grandes villes, soulèvent nos paysans... ils oublient tout, le bon Dieu, leurs bons maîtres, leur honnêteté passée, ils n'ont plus qu'une idée : Ote-toi de là que je m'y mette! Hier... Ah! monsieur, faut-il vivre pour voir cela! Savez-vous que hier, les paysans ont mis à sac le château de la Birse et ils l'ont brûlé après le pillage; ils ont traîné le maître en prison, lié comme un forçat, et sa femme, ils l'ont dépouillée, battue et attachée à un arbre... elle peut mourir là sans que personne aille à son secours... des scélérats ont égorgé quatre soldats à Rethel...

M. de Grandmont frissonna à ces mots et regarda sa femme :

— A Metz, continua Comtois, on guillotine les nobles, les prisons sont pleines, et tous les jours on exécute... tous les biens sont confisqués, ceux des émigrés et ceux des prisonniers. Les paysans qui jettent dehors leurs seigneurs, ne voient que cela : posséder enfin ces bonnes terres et ces beaux biens qu'ils convoitent depuis si longtemps... et ça à tout prix... c'est là, monsieur le comte, le motif de tous ces crimes...

— Je le crois, répondit le comte, l'envie est le fond de tous les forfaits. Mais alors, Comtois, nous ne sommes plus en sûreté ici?

— Non, monsieur, dit tristement le piqueur. Votre bailli, Lombard, est à craindre, il excite les paysans, et il dessèche à force de désirer la fortune. Votre bien vous perdra.

— Comme la belle maison d'Albe a perdu un Romain, pensa M. de Grandmont. Il faut donc partir, Comtois?

— C'est mon avis, et le plus tôt sera le mieux.

— Mais comment?

— Monsieur, mon cher maître, voulez-vous vous fier à moi?

— Oui, certainement, Comtois, vous avez servi mon père, il vous estimait.

— Eh bien! rassemblez ce que vous avez d'argent et de bijoux; pendant ce temps, je vais atteler le grand bai à la petite calèche qui est très légère; le grand bai est vigoureux, je vous conduirai, je sais très bien la route, et ce soir même, nous aurons passé la frontière.

— Oui, j'y consens. Allez, Comtois, je me fie à vous.

Comtois sortit.

— Vous voyez, ma chère femme, il le faut. Nous laisserons tout, nous emporterons l'enfant.

— Que Dieu la préserve, dit la jeune mère en pleurant.

Elle l'habilla, la couvrit d'une pelisse ouatée, rassembla ses petits vêtements et y joignit un peu de linge; elle prit et cacha sous sa robe un crucifix d'argent; son mari cacha, dans une de ses ceintures comme en portaient alors les voyageurs, une forte somme d'argent et une rivière de brillants; Cœlie mit un grand manteau et prit sa fille dans ses bras, en étouffant les cris qu'un brusque réveil lui faisait pousser : Comtois parut à la porte... ils descendirent un escalier dérobé et trouvèrent dans la cour la calèche attelée; Comtois monta sur le siège, il fit un signe de croix et prit les rênes; ils partirent, et la nuit était si sombre que le comte de Grandmont ne put jeter un dernier regard sur la maison de ses ancêtres, ni sur la vieille église où, depuis cinq siècles, reposaient leurs restes. Une heure sonna au clocher, et le gémissement d'un hibou répondit aux vibrations de l'horloge.

— Adieu! adieu! dit le comte avec une profonde tristesse; nous te quittons, ô cher pays, parce que nos vies sont menacées et parce que la loi ne peut ni ne veut nous défendre. Puissions-nous te revoir!

Cœlie appuya sa tête sur l'épaule de son mari

— Reviendrons-nous! reviendra-t-elle! Mon Dieu! protégez-nous! ramenez-nous! ayez pitié de nous!

II

MORTE

Le lendemain, au matin, quand le soleil tardif émergeait avec peine de ses rideaux, une calèche couverte de boue, traînée par un cheval à demi fourbu, s'arrêta à Alsting, à la frontière qui séparait la France d'alors de la Bavière rhénane. Un homme en descendit : il était très pâle, ses yeux étaient rougis par la veille ou par les larmes, il portait dans ses bras un enfant enveloppé dans une pelisse de satin bleu : il marcha droit à un paysan qui, la bêche sur l'épaule, allait aux champs :

— Mon ami, lui dit-il, d'une voix très émue, ma petite fille est morte pendant la nuit, nous ne pouvons emporter son corps, voulez-vous la faire décemment enterrer? Voici pour votre récompense...

Il posa le petit corps raide et froid dans les bras du paysan, lui mit dans la main six louis, se pencha pour baiser le front de l'enfant, et remonta précipitamment en voiture : le vieux cocher activa le cheval, qui s'en alla au grand trot, et la calèche fut bientôt hors de vue.

Le paysan, qui se nommait Benoît Brice, aurait certainement refusé le service qu'on lui demandait, si les six louis n'avaient parlé leur éloquent langage : il les mit dans la poche de sa veste et retourna aussitôt chez lui.

Le comte et la comtesse de Grandmont étaient sauvés; ils laissaient derrière eux, dans le plus amer des adieux, le corps de leur unique enfant et le cher pays auquel les liaient tous les souvenirs de leur race; ils y laissaient leurs biens;

ils y laissaient des parents, des amis, exposés à des périls redoutables ; devant eux, s'ouvrait l'avenir le plus obscur, et ils fuyaient devant des images de terreur qui semblaient les poursuivre, dans leur course rapide, comme un mauvais rêve qui survit au réveil.

Pendant qu'ils s'éloignaient, Benoît Brice, tenant l'enfant sur son bras, prit un chemin détourné, et, sans rencontrer personne, il regagna son logis ; ce logis, pauvre chaumine basse, était près du cimetière, Benoît était le fils d'un ancien fossoyeur, et l'on voyait, des étroites fenêtres de cette vieille maison, les tertres couverts d'herbe et les croix moussues : la grande croix avec son Christ n'existait plus, elle gênait; la municipalité l'avait fait abattre. Il rentra chez lui, sa femme était assise près du feu, elle cousait à la faible lumière combinée du feu et du jour, elle leva la tête en voyant son mari, et lui dit avec douceur :

— Vous n'avez pas de mal, Benoît, que vous rentrez si vite ?

— Non, non, mais voyez ce qui nous arrive.

Monique s'était levée, elle regardait ce paquet que son mari portait ; il lui dit l'histoire en deux mots :

— Une enfant ! s'écria-t-elle; pauvre petite!

Elle la prit, s'assit en la posant sur ses genoux ; elle détacha le capuchon du manteau, le visage livide apparut, les yeux fermés, les lèvres violettes, et la bonne Monique, qui avait des entrailles de mère pour tous les enfants, eut les larmes aux yeux :

— Une si belle enfant ! elle est jolie comme un Jésus de cire... et riche! ce sont des vraies dentelles autour de son bonnet et de ses manches... Ah! pauvre petite! comme tes parents doivent te pleurer !

— Le monsieur paraissait très triste et très effrayé ; il y avait une dame dans la voiture, je l'entendais pleurer.

— La mère sans doute.

— Oui, ce sont de pauvres nobles qui se sauvent... Allons! je vais aller chercher des planches pour faire un cercueil à cette enfant; je l'enterrerai dans un coin du cimetière, et, ni vu ni connu.

Il sortit : Monique regarda encore l'enfant avec attendrissement, elle lui ôta sa pelisse et sa robe blanche; elle avait au cou une médaille d'argent qui représentait la Sainte Vierge :

— Je la lui laisserai, se dit Monique; elle enleva la petite brassière de laine... en ce moment, il lui parut qu'un faible soupir s'exhalait de la poitrine glacée... elle frémit... elle écouta encore, mais ce soupir était-il le dernier? elle pencha la tête sur le cœur, il lui semblait qu'il battait faiblement... Monique n'hésita point : elle retint l'enfant dans ses bras, elle prit sur un dressoir une bouteille de vin, en versa quelques gouttes dans un verre. et tâcha de le faire glisser entre les lèvres de l'enfant. La première gorgée coula hors de la bouche, Monique persévéra, et, avec une joie indicible, elle sentit que le vin était aspiré, un nouveau soupir souleva la poitrine... l'enfant vivait....

— Vite! dit-elle à son mari, qui revenait chargé des planches du cercueil, donnez-moi l'eau-de-vie et faites aller le feu...

Il obéit d'un air rechigné, il versa de l'eau-de-vie dans une soucoupe, et jeta au feu un grand fagot, et pendant que sa femme frictionnait la petite fille et la réchauffait, il lui dit :

— Vous pensez donc, femme, que cet avorton vivra ?

— Je l'espère ! dit-elle avec ardeur.

— Et qu'est-ce que nous en ferons ?

Elle ne répondit pas, son âme était absorbée par la lutte qu'elle engageait contre la mort. Elle voulait triompher, ses mains rappelaient dans les membres glacés la chaleur vitale, la petite poitrine se soulevait, le cœur palpitait et enfin, après plus d'une heure de soins, l'enfant poussa un faible gémissement; ce n'était pas la mort, c'était la vie qui revenait. Monique pleura de joie, elle baisa la petite figure qui se teignait d'une faible couleur, elle essaya de faire passer un peu de vin chaud et sucré par les lèvres entr'ouvertes, et après quelques essais infructueux, elle réussit.

— Voyez, Benoît, dit-elle, cette chère créature veut vivre !

— Oui! oui ! mais qu'en ferons-nous ?

— Eh! mon ami, nous n'allons pas la jeter dans la rue, le bon Dieu nous l'a envoyée, nous la garderons.

— C'est facile à dire; elle prendra tout votre temps, vous en serez folle, je vous connais, vous négligerez tout pour cette pécore qu'on m'a mise sur les bras ..

Monique leva sur lui un regard suppliant.

— Benoît, dit-elle, ne soyez pas méchant : nous chercherons les parents et ils nous récompenseront si nous leur rendons leur petite fille en vie.

— Cela est bon à dire; du train dont ils allaient, ils sont loin, les parents !

Sa femme ne l'écoutait plus, elle rhabillait l'enfant réchauffée et ranimée, elle alla dans une pièce voisine, elle en tira le berceau qui avait servi à ses propres enfants, elle l'arrangea le mieux possible et coucha la petite enfant sur le pauvre oreiller de paille où son Jérôme, sa Catherine et son Pierre avaient si paisiblement dormi : elle la couvrit, la réchauffa, et elle eut le bonheur de la voir s'endormir au son d'un cantique qu'elle lui chantait à demi voix.

Henriette de Grandmont était sauvée, mais elle avait perdu son nom, son rang, sa famille; il ne lui restait sur la terre que l'amour d'une pauvre femme, cœur maternel et admirable en

qui la faiblesse et la souffrance avaient réveillé un sentiment profond de dévouement et de pitié.

Monique Brice était une pauvre femme de cinquante ans, déjà usée de labeurs, mais qui gardait dans un corps fatigué une âme jeune et accessible à la tendresse et à la compassion : elle ignorait les sciences humaines, elle lisait à grand'peine sa messe dans un paroissien à gros caractères, elle filait, cousait et savait le ménage; ses enfants avaient connu son ardente affection; son mari, sa patience et son dévouement; ses voisins, sa charité, et tous, sa piété simple et fervente. Elle priait et travaillait toujours, elle priait en travaillant, unie au Dieu qu'elle aimait, comme une Carmélite est unie à l'invisible Epoux. Personne ne s'était adressé à elle pour un service ou une aumône qu'elle n'eût répondu à l'appel. Le pain dont elle se privait, les veilles prélevées sur son sommeil, lui permettaient de satisfaire à l'élan de son cœur; elle était *l'œil de l'aveugle*, *le pied du boiteux*, sans se douter qu'on pût lui appliquer la parole de l'Ecriture dans le portrait de Job; elle devint la mère de l'orpheline, lorsqu'elle eut senti tressaillir dans ses bras la petite enfant confiée à son mari, pour l'enfouir au cercueil. Oh ! si Cœlie de Grandmont l'avait vue, l'enfant dans les bras!

Ce mari, Benoît Brice, était un paysan, de ceux que Virgile appelle durs et avares, dur parce qu'il souffrait lui-même du travail et de la pauvreté, avare parce qu'il se privait de tout, et qu'il redoutait toute dépense. Il n'était pas né méchant, il avait aimé ses enfants, et le respect universel qui environnait Monique avait pénétré jusqu'à lui : il ne l'approuvait pas souvent, il la trouvait trop bonne, trop généreuse, trop disposée à donner et à se donner, mais il ne la contrariait pas ouvertement, il objectait, il grognait, il s'impatientait; puis, il acceptait; la vie se passait pour lui en débats continuels auxquels Monique n'opposait d'autre armure qu'une invincible patience.

Il en fut ainsi pour l'enfant.

Le lendemain, dès avant l'aube, Benoît Brice se mit en route à la recherche de ceux qui lui avaient laissé le précieux dépôt; il marcha tout le jour, s'enquérant, non sans crainte, faisant dans les auberges la description de la calèche et du grand cheval bai, mais personne ne put le renseigner, soit ignorance réelle, soit peur de se compromettre, car, en ce temps-là, les terreurs, la crainte des délations régnaient dans les plus pauvres hameaux, les gens les plus observateurs n'avaient rien vu, les langues les plus déliées devenaient muettes. Il revint le soir las, affamé et aussi peu instruit que la veille.

Monique avait fait de plus en plus alliance avec sa chère petite fille. Elle était seule, elle pouvait la caresser, la regarder à son aise, elle parvint à lui faire boire du lait, elle arrangea le berceau, elle refit le matelas de mousse, elle prit dans l'armoire des petits draps usés et des couvertures, elle arrangea ce nid que ses petits à elle avaient habité et délaissé; elle promena l'enfant, tout en récitant son refrain, et lorsqu'elle la vit endormie, elle plia avec soin la belle pelisse, la robe, le bonnet de dentelles et les mit dans son bahut, en se disant :

— Cela la fera peut-être reconnaître un jour...

Elle avait laissé la médaille au cou de la petite fille, c'était une médaille tout ordinaire, portant la Sainte Vierge et le divin Enfant; au revers, le monogramme de Marie, ce ne pouvait être un signe de reconnaissance.

— Si tes parents te retrouvent vivante, chère fille, ils seront heureux et j'en bénirai Dieu; s'ils ne te retrouvent pas, je t'aimerai... je serai ta mère... en union avec la Sainte Vierge.

La journée se passa vite dans cette solitude; personne ne vint frapper à la porte de Monique, sauf une vieille mendiante qui errait dans le pays et qui, tous les jeudis, poussée par une sorte d'instinct, venait s'asseoir près du foyer où l'attendait une assiettée de soupe. Elle vint comme de coutume; elle se chauffa, elle mangea lentement, promenant autour d'elle un œil atone, elle vit le berceau et elle dit :

— Un petiot en sevrage? c'est bon ça, Monique, ça rapporte... j'ai eu aussi des petiots à garder... j'avais du pain en ce temps-là... maintenant, tout est fini... pas de maison... pas de pain... je mendie aux portes...

— Et le bon Dieu vous voit et vous attend dans son beau Paradis, dit Monique avec douceur, c'est là qu'il fera bon !

— Ah! oui, oui, dit la pauvre vieille, vous irez, aussi, Monique, avec le petiot...

Elle reprit bientôt son bâton et s'en alla lentement.

Monique prépara le très frugal souper et elle reprit son ouvrage; Benoît Brice rentra enfin, et lui dit aussitôt :

— Rien appris! rien! ces gens sont des sorciers, ils ont passé sans qu'on les voie... et nous avons ce poupon sur les bras ! J'irai le mettre à un carrefour du bois! Je ne veux pas la garder et m'ôter le pain de la bouche pour elle! ah non ! par exemple.

Sa femme le regardait paisiblement; elle lui toucha le bras et dit :

— Benoît, vous ne ferez pas cela : si vous portiez cette innocente au carrefour du bois, pour que les loups la mangent, il faudrait mettre auprès d'elle les six louis que son père vous a donnés...

Benoît baissa la tête; sa femme continua :

— Ce serait une méchante action, mon homme, et qui ne nous porterait pas bonheur.



— Vous croyez, Monique?

— J'en suis sûre, dit-elle en élevant la main avec énergie; Dieu a rendu la vie à cette chère petite et nous la lui ôterions, en l'exposant au coin d'un bois!...

— D'autres la ramasseraient.

— Vous savez bien que non : le pays est solitaire, ce n'est pas ici comme dans les villes, où l'on met les enfants trouvés à l'hospice. Gardons-là, puisque Dieu nous l'a envoyée... Vous, n'en aurez ni embarras ni souci, je me charge d'elle.

— Et comment l'appellerez-vous? nous ne savons pas même si elle est baptisée.

— Je suis née le 4 mai, on m'a donné le nom de Monique; vous l'avez trouvée le 22 octobre, nous l'appellerons Cordule : c'est une grande sainte, une compagne de sainte Ursule.

Ce fut ainsi que Henriette de Grandmont devint Cordule Brice.

III

LETTRE DE MADAME DE GRANDMONT A SA SŒUR, MADAME DE RIEUX

Hanau (Hesse), avril 1792.

« Ma chère Eléonore,

« Cette lettre vous parviendra-t-elle? calmera-t-elle les inquiétudes que vous éprouvez pour votre pauvre jeune sœur, pour son mari et son enfant? J'ose à peine l'espérer; pourtant, je vais la poursuivre et vous raconter ce qui nous est arrivé depuis six mois, et vous pensez bien que je n'ai rien d'heureux à vous apprendre. Hélas! qui est heureux en ce monde? qui est heureux en ces jours de tempête? Et vous-même, où êtes-vous! Votre paisible demeure est-elle restée debout? êtes-vous en France? mon beau-frère et vos enfants, sont-ils en sûreté? Nous ignorons tout, et ce n'est pas un des moindres malheurs de cette époque de désolation.

« Nous avons dû fuir de Jandelize dans la nuit du 21 octobre 1791; nos vies n'étaient plus en sûreté; les paysans de notre voisinage s'étaient livrés envers leurs maîtres à des actes de cruauté sauvages; ils ont dévasté et brûlé le château de Saint-Claude; ils ont chassé Mme de Saint-Claude dans les bois, et son pauvre mari a été noyé dans l'étang, à deux lieues de chez nous; le baron d'Hage a été tué à coups de fusil, sa femme et ses filles ont vu ce terrible spectacle, on les a insultées avec insolence et frappées avec cruauté. Nos paysans, excités par des meneurs, n'étaient pas bien disposés; la contagion du mal gagnait vite, et nous nous sentions si menacés, le péril était si proche et si grand, que mon mari voulut partir. Ma pauvre petite fille était bien malade, le voyage pouvait lui être mortel, mais l'abandonner, était-ce possible? qu'en aurait-on fait?

« Je n'oublierai jamais, eussé-je la plus longue vie, cette nuit de terreur. Nous voyagions dans des ténèbres complètes; heureusement, notre vieux et fidèle domestique, Comtois, qui conduisait, sait à fond tous les chemins, tous les sentiers du pays; je tremblais à la pensée que, même hors des routes, on pouvait nous arrêter, nous reconnaître et nous traîner en prison; un bruit inusité, une lumière au bord du chemin, le trot d'un cheval qui suivait, par hasard, la même route que nous, me faisaient trembler d'angoisse. Je frissonnais en serrant contre moi ma pauvre enfant qui ne cessait de gémir; à la lueur du matin, elle nous apparut pâle comme une rose blanche, ses yeux étaient dilatés et elle nous regardait comme si elle nous eût demandé un soulagement que nous ne pouvions lui donner... elle refusait le sein, elle refusait les remèdes et pleurait sans cesse et si tristement, que cette plainte retentit toujours à mes oreilles... Vers midi, elle eut une convulsion, son corps se raidit dans mes bras, et son cher visage eut une expression effrayante... elle revint pourtant à elle... ses petites mains se réchauffèrent un peu dans les miennes, il me sembla qu'elle me regardait... c'était son dernier regard, son adieu... ô ma chère petite enfant, mon Henriette! une seconde convulsion la saisit, plus longue et plus terrible que la première, elle en sortit, elle y retomba encore, elle se débattit pendant quelques minutes, elle soupira et ne bougea plus. Tout était fini! je sentais son pauvre petit corps devenir lourd sur mes bras et le froid de ses membres pénétrait les miens... Henri pleurait... je priais toujours, j'ai tant prié pendant cette cruelle nuit... je pensais à la Sainte Vierge qui avait fui, en emportant son divin trésor, elle ne l'a pas perdu ce jour-là... et moi...

« Je ne cessai de la presser sur moi, de caresser ses joues glacées; vers le matin, mon mari me dit doucement : — Ma chère femme, nous ne pouvons emporter en Allemagne cette chère dépouille; à la frontière on visitera notre voiture, et si on y trouvait ce pauvre corps, on ferait une enquête, et, probablement, on nous renverrait, on nous ramènerait en France, c'est-à-dire à la mort. Il faut qu'Henriette soit enterrée en France, au village où nous arrivons.

« Je fis quelques objections, ce projet me navrait, mais Henri était si convaincu qu'un danger mortel résulterait pour nous de la présence de ces restes, que je dus me sommettre. S'il ne s'était agi que de moi, je me serais abandonnée à mon sort, mais lui! il doit vivre.

« Au village, le dernier de France, posé comme à cheval sur la frontière, Henri me prit le corps de ma chérie petite fille, il la baisa au front, l'enveloppa dans sa pelisse ; il descendit de voiture et revint au bout de quelques minutes les mains vides. — Un homme âgé, qui a une honnête figure, s'en est chargé, elle dormira en terre sainte...

« Je n'ai pas besoin, ma sœur, d'insister sur ce que je souffrais et mon cher mari aussi. On nous chasse de notre patrie, on cause la mort de notre enfant, quel mal avions-nous fait cependant?

« Nous arrivâmes à un bourg allemand ; là, nous pûmes quitter la voiture et nous reposer : nous étions sauvés de l'échafaud... Le soir même, je fus prise d'une forte fièvre... on m'a dit que je délirai, que j'appelai sans cesse ma petite fille et que, pendant plus de dix jours, je fus entre la vie et la mort. Je n'ai pas gardé de souvenir distinct de cette maladie, sinon que je voyais sans cesse mon mari près de moi et qu'une toute jeune fille, la fille de l'hôtesse du *Lion couronné*, me servait avec beaucoup d'attentions et de douceur. Je vécus, je me guéris et la joie que mon cher Henri témoigna de ma guérison, me montra que je devais remercier Dieu, puisque la vie qu'il me laissait était douce à mon mari.

« Quand je fus tout à fait rétablie, nous réglâmes notre existence : les émigrés français remplissaient les grandes villes, on les trouvait à Coblentz, à Cologne, à Mayence, à Hambourg ; ils les remplissaient de leur agitation et de leurs imprudentes dépenses. Henri, qui jugeait les événements politiques avec moins d'optimisme, qui ne croyait pas prochain le retour en France, ni infaillibles les victoires sur la Révolution grandissante, Henri préféra un séjour tranquille, où nous pussions vivre cachés et où il nous serait possible d'épargner les fonds que nous avions apportés.

« Il me conduisit donc dans le pays de Hesse, à Hanau, charmante petite ville cachée dans un pli de montagne, enfouie dans la verdure, paisible, où les rumeurs du monde n'arrivent que lorsque ailleurs, leur bruit est déjà étouffé. Nous eûmes, pour peu d'argent, une maison avec un jardin et un rucher, Comtois nous a trouvé une petite servante allemande, appelée Léna. Rien de plus tranquille, de plus uni, de plus simple que notre existence ; Henri rapprend l'allemand qu'il avait étudié autrefois à l'Ecole militaire, il dessine beaucoup, il s'occupe de botanique, je lis, je travaille, je vais à l'église, car il y a une église catholique près de nous ; nous n'envions pas la vie brillante des émigrés, qui donnent des fêtes à Bruxelles et à Coblentz et qui ont de trop bruyants conciliabules politiques ; leurs chimères les soutiennent, mais pour combien de temps? Ici, dans notre solitude nous pensons sans cesse à nos amis de France, à vous, chère Eléonore, à tous les vôtres, nous voudrions vous attirer hors de la fournaise et vous offrir l'hospitalité dans notre ermitage. Si cela pouvait être ! Je le demande à Dieu, je voudrais être sûre que cette lettre vous parvînt. Vous êtes, j'en suis sûre, inquiète de nous comme nous le sommes à votre égard : il ne nous arrive de France que des nouvelles sinistres, le silence se fait sur tout ce qui nous est cher. Qui l'eût dit, il y a six mois ? nous étions si heureux, notre petite fille venait de naître, nous vivions en pleine sécurité, en plein bonheur : l'orage a passé, nous sommes exilés, pauvres, éloignés de nos parents, de nos amis, errants parmi les étrangers, et notre unique enfant n'est plus ! Je ne murmure pas, je veux ce que Dieu veut, mais la vie est dure !

« Que je serais heureuse d'avoir de vos nouvelles, ma chère sœur ! pensez à nous, priez pour nous. Je vous embrasse et je vous aime.

« Votre sœur dévouée,

« CŒLIE DE GRANDMONT. »

Cette lettre ne parvint jamais à celle à qui elle était destinée ; elle fut saisie, ainsi que beaucoup d'autres missives, sur le courrier qui la portait ; Mme de Rieux, accusée de correspondance avec les ennemis de la République, fut jetée en prison, à Orléans ; elle y languit près d'une année, et à la veille d'être mise en jugement, elle y mourut, sans connaître le sort de sa sœur, sans que sa sœur connût sa cruelle destinée, tragédie obscure qui se perdit dans la grande tragédie que jouaient alors la Convention et la Commune de Paris. Les Girondins étaient morts, le Roi était mort, la France agonisait sous la double étreinte de la famine et de la Terreur.

IV

LETTRE

La première lettre de Cœlie n'était donc pas arrivée, elle avait eu le sort mélancolique de tant de missives, venues des pays lointains, égarées, perdues, que des cœurs amis désirent avec passion et qui n'arrivent jamais, ou qui, malgré tout, arrivent, alors que la main qui les a tracées est refroidie dans le tombeau, lettres de soldats, de marins, de voyageurs, attendues avec tant d'angoisse et lues avec tant de larmes et d'impuissants regrets. Triste sort que celui de ces lettres, dépositaires de secrets, messagères amies, confidentes de tendresses, ou perdues, ou lues par des yeux indifférents, ou

arrivées trop tard ; les unes, affirmant la vie de l'écrivain qui n'existe plus, les autres arrivant dans une maison où le deuil a passé ?

La lettre de Mme de Grandmont avait subi ces fortunes néfastes : elle s'était vue livrée à des mains cruelles, elle n'avait pu parvenir à sa destinataire, elle l'avait conduite à la prison et à la mort, et Cœlie, plongée dans une profonde ignorance de ce qui se passait en France, continua à écrire et à soulager son cœur agité :

« Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, ma chère bien-aimée sœur ; j'ai grand'peur que ma lettre ne vous soit pas arrivée et que vous ayiez mille inquiétudes sur mon sort, comme nous sommes bien tourmentés sur le vôtre. Nous ne savons presque rien de ce qui se passe en France, sauf les grandes nouvelles que publient les feuilles publiques ; nous savons les malheurs de la famille royale, les outrages qu'on lui a prodigués ; nous admirons la fermeté, l'héroïsme de la reine, le dévouement de Madame Elisabeth et nous déplorons l'excès de mansuétude du roi. Hélas ! il craint de faire couler quelques gouttes de sang, et déjà la Révolution en a versé des flots ; il épargne les criminels et il livre ses amis, ses serviteurs, ses fidèles, sa famille et lui-même... Quelle étrange erreur ! et vers quel gouffre le conduira-t-elle ?...

« C'est là le sujet journalier de nos entretiens ; nous vivons de la vie la plus calme, la plus unie, mais l'orage qui sévit sur la France gronde continuellement à nos oreilles. Qu'êtes-vous tous devenus ? où vivez-vous ? hélas ! vivez-vous ! Nos biens ont passé en d'autres mains, notre situation passée est anéantie, d'autres habitent nos demeures et jouissent de nos biens et peut-être que ces murs antiques qui ont vu nos ancêtres et qui devaient voir nos enfants, sont abattus, vendus à vil prix et que la pierre de nos foyers, le marbre de nos tombeaux, sert chez les paysans aux plus vils usages. Pourtant, nous devons des actions de grâce à Dieu, car il a permis que la prudence d'Henri nous ait donné de quoi vivre et ne pas craindre l'avenir. Il prévoyait les événements et il avait économisé une somme assez forte pour assurer notre existence : il la portait sur lui quand nous avons fui... Tant de malheureux émigrés, riches, brillants autrefois, meurent de faim, ou vivent de la bienfaisance d'autrui, ou travaillent (ce sont les plus heureux !). La comtesse de Crussol fait des modes et Mme d'Aymard repasse ! Vous souvient-il, Eléonore, que nous l'avons vue, à un bal d'après-midi, chez la baronne de Saint-Phal, sa tante ? elle ne tenait pas de fer à repasser alors ! Vous portiez, ma sœur, une jolie robe blanche avec des guirlandes de bleuets. et moi, une robe gris-de-lin avec des œillets ! nous étions jeunes, heureuses, et aujourd'hui vivez-vous, ma sœur, ma chère compagne ! n'êtes-vous pas dans une sombre prison, ou bien, vous aussi, exilée, sans que je le sache, sans que nous puissions nous rencontrer ? Un voile épais nous sépare, se lèvera-t-il jamais ? De combien de malheurs privés se compose le grand malheur de la France ! elle est menacée à ses frontières, le peuple est affamé au-dedans, les proscriptions sévissent, tout tremble, fuit ou meurt, et nous, sortis de cette caverne, nous passons notre vie dans des angoisses pour tout ce qui nous fut cher !

« Dans cet exil, j'ai une consolation, l'église, et un appui, mon mari. Il ne reste pas oisif, il lit, il travaille, il parle bien allemand, il étudie les vieux monuments de la contrée, les châteaux-forts à demi démantelés, les abbayes encore debout, les maisons gothiques des villes et des villages. Il est très bon pour moi, il ne se fâche pas de mes tristesses, car lui aussi regrette amèrement son pays et notre petite enfant. Si le ciel nous en accordait une autre ou un fils pour soutenir le nom de son père... Il le désirerait, car au fond de sa pensée existe, je le comprends, une espérance vive de rentrer en France et de reprendre un jour la fortune et le rang que nous y avons laissés. La fortune, je ne sais, car voilà un décret par lequel on confisque tous les biens des émigrés, le rang que donne l'antiquité d'un nom, illustré par les ancêtres, ce rang, nous ne pouvons le perdre, il fait partie de nous-mêmes. Henri le dit et je le crois avec lui. Je voudrais donc lui donner un fils, un héritier de nom et d'armes, un Tristan, hélas ! car il naîtrait sur la terre étrangère, comme l'enfant de la bonne reine Marguerite ; mais si le bon Dieu m'envoyait une petite fille, que j'en serais reconnaissante ! l'autre, mon Henriette, revivrait dans mes bras.

« Je finis, j'aurais cependant encore mille choses à vous dire ! S'il vous était possible de m'écrire une ligne, de faire rentrer nos âmes en communication, je renaîtrais.

« Adieu, chère Eléonore, je vous embrasse de loin, comme je le faisais dans notre enfance, avec une tendresse infinie.

« Votre petite sœur,

« Cœlie de Grandmond. »

— Arrivera-t-elle ? demanda Cœlie en levant sur son mari un regard inquiet.

— Qui peut le dire ? notre pauvre pays est, en ce moment, une vaste prison, une vaste boucherie, les captifs ne peuvent s'évader, les moutons n'échappent point au couteau, on ne peut savoir au juste ce qui s'y passe, et si les nouvelles exactes du dedans ne nous arrivent pas, les nouvelles exactes du dehors ne peuvent pas arriver à nos amis.

— Vous pensez donc, Henri, que cette lettre ne parviendra pas à ma pauvre sœur ? elle serait si



heureuse de nous savoir vivants et relativement heureux!

— Je voudrais que tous nos amis fussent avec nous, dans ce petit Hanau.

— Le quitterons-nous jamais? dit-elle.

— Je ne suis pas un oracle, dit-il en souriant et en l'embrassant, mais il me semble que la Révolution commence seulement et que sa fin n'est pas prochaine.

— Nous resterons ici, alors, et peut-être que Dieu nous accordera un petit enfant, que nous ramènerons plus tard en France. Comment l'appellerons-nous?

M. de Grandmont se rappela peut-être la vive discussion de Tristram Shandy, au sujet du nom d'un futur enfant, dont les futurs parents n'étaient pas mariés encore; pourtant, il répondit sincèrement à sa femme :

— Le nom de ma mère, Christine, ou mon propre nom?

— Oh! oui, Henri! il me rappellera notre petite Henriette, si chère. Elle est en France, elle! Si nous y rentrons, ne pourrons-nous ramener ses restes auprès de ceux de nos parents! dites, Henri?

— Oui, dit-il en soupirant, oui, si nous rentrons, votre vœu sera certainement accompli. Nous lui élèverons un tombeau, mais où? je crains bien que la chapelle de notre château n'existe plus et que les sépultures n'aient été jetées au vent.

— C'est cruel, mais si les âmes de nos parents sont au ciel avec notre petite enfant, tout est bien encore.

Il la regarda tendrement :

— Il faut demander l'enfant à Dieu. Vous êtes bien avec lui, il me semble.

Il l'embrassa encore et elle se sentit consolée; pour cette âme tendre et ardente, l'affection dominait tout, faisait oublier tout; jour radieux qui laissait dans l'ombre les maux et les biens de cette vie. Elle aimait son mari, elle s'en sentait aimée; l'exil, la médiocrité de la fortune, l'éloignement de ceux qu'elle chérissait, disparaissaient dans ce grand et sérieux bonheur. Elle en remerciait Dieu, et ses vœux se virent exaucés; elle obtint un second enfant, ce fut une fille, et Christine remplit d'allégresse la petite maison d'Hanau, pendant que le sombre nuage de la Terreur s'appesantissait sur la France; elle reçut le baptême dans la chapelle catholique, elle eut pour parrain un vieux prêtre français émigré, pour marraine une bonne voisine, qui témoignait de l'amitié à la *jeune dame française* et lui envoyait souvent des fleurs de son jardin; la cérémonie fut modeste, mais le père était heureux et la mère versa des larmes de joie sur le front de sa Christine, encore humide des eaux saintes.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MA MÈRE



OURIRE maternel, je te revois en songe
Lorsque dans le passé, d'un long regard je plonge,
De ta sérénité, je revois la douceur,
Et tu donnas la paix et la joie à mon cœur.
Sourire de ses yeux, tu planes sur ma vie,
Comme l'œuvre du ciel sur la terre ravie;
Sourire de sa bouche, oui, tu vainquis la mort.
Sur sa lèvre sans voix son cœur parlait encor.
Il nous parlait du ciel où son âme respire...
Au ciel, je reverrai ma mère et son sourire.

Auguste CHARAUX.

PENSEES ET MAXIMES

De tous les impôts, le moins désagréable et le plus juste est celui que paie notre voisin; le meilleur impôt est celui des autres. (EDMOND ROUSSE.)

***

Tout le monde veut parvenir et personne ne veut avoir l'air d'un parvenu.

(CHARLES NARREY.)

***

On jugera toujours mieux d'un homme par le genre de ses plaisirs que par la nature des affaires qui l'occupent. (BEAUMARCHAIS.)

SON PESANT D'OR



On était en 410, et vraiment tout ce que nos grand'mères ont pu nous raconter de l'affreuse tourmente de la fin du siècle précédent, tout ce que notre dernière et si malheureuse guerre a pu nous faire entrevoir à nous-mêmes de douleurs patriotiques, de paniques des masses, de deuils amoncelés, ne saurait encore nous donner une idée de ce que fut cette époque douloureuse entre toutes. Le vieux monde enfantait en mourant ces jeunes nations modernes, qui allaient composer l'Europe chrétienne dont nous sommes si fiers et à l'ombre de laquelle nous devons, à tant de titres, bénir la divine Providence d'avoir placé notre berceau.

On a dit de la Rome d'alors :

« Elle s'isola peu à peu au milieu de l'empire; tandis qu'on se battait autour d'elle, elle s'assit à l'ombre de son nom, en attendant sa ruine. »

En ces jours-là, cependant, elle sortait de cette torpeur précédant la mort et s'éveillait dans une véritable crise d'agonie. Alaric s'avançait vers Rome. Constance, ministre du faible Honorius et l'impuissant successeur de Stilicon, était rentré dans cette capitale abandonnée du maître, qui se cachait à Ravenne. Il venait y organiser à la hâte une défense dont tous sentaient trop l'inutilité.

Un sombre découragement se peignait sur les traits de quelques rares survivants des vieux Romains, qui traversaient le Forum comme des ombres farouches et désolées; pleurant à l'avance la profanation de la patrie sacrée, ils haussaient douloureusement les épaules aux forfanteries des jeunes étourdis. Ceux-ci faisaient retentir le Forum de phrases ronflantes et sonores et protestaient d'un courage s'alliant mal avec le faste de leur parure, leurs parfums et les bijoux qui scintillaient même aux sandales de leurs pieds. En tête de ces merveilleux et parlant plus fort que tous de gloire et de triomphe, paradait le beau Valérius auquel son luxe et sa suffisance avaient attiré une cour nombreuse de parasites ou de jeunes fous.

Tout un monde de courtisans et d'affranchis se demandaient avec effroi si, dans cet effondrement de la patrie, ils parviendraient, en flattant les vainqueurs, à maintenir leur insolente fortune; les matrones, dans leurs riches demeures, frissonnaient à la pensée de l'esclavage qui pouvait les menacer, et jetaient des regards effarés sur leurs jeunes enfants, leur joie et leur orgueil, sur ces richesses amoncelées par des générations et pour lesquelles tremblait leur cupidité.

Au milieu de tout cela passaient quelques figures graves et tristes; c'étaient des chrétiens qui gémissaient aussi sur les malheurs de la patrie, mais avec la consolation de se sentir dans les mains d'un Maître adoré et de croire à sa direction providentielle à cette heure de débâcle et de désorganisation suprême. Ils voyaient luire une autre patrie à l'heure où sombrait leur patrie terrestre.

Tels étaient les sentiments, mais à divers degrés, de deux jeunes femmes qui causaient dans un petit salon attenant à l'Atrium d'un des plus splendides palais de l'Aventin.

Ce vaste Atrium était un véritable musée réunissant toutes les merveilles, trophées arrachés par des générations de guerriers et de consuls aux dépouilles de tous les peuples du monde; de hauts palmiers transportés des rivages de la Judée, poussaient de profondes racines dans des vases de porphyre arrachés de Carthage et ayant autrefois fait partie du butin des Scipions. Ces arbustes ombrageaient des fontaines du marbre le plus rare, près desquels trônaient des statues appartenant aux grands siècles de l'art grec. A côté de ces fraîches oasis, des lits d'ébène incrustés d'ivoire et d'argent; des tables de bois d'Orient, sur lesquelles on pouvait admirer de gigantesques candélabres, des bustes finement sculptés, des aiguières, des vases de prix. Sous les pieds, d'épais tapis de Perse ou de Smyrne dissimulaient à demi la riche mosaïque du pavé.

Au premier aspect, on reconnaissait que les deux habitantes de ce palais somptueux étaient sœurs; elles avaient la même beauté, un peu hautaine peut-être chez la plus jeune, mais annonçant pour toutes deux la distinction de la race et l'élévation du rang; les memes grands yeux noirs, la même régularité des traits, les mêmes lignes du profil le plus classique. Seulement le visage de l'aînée exprimait à la fois plus de douceur et plus de maturité, quelque chose même d'un peu mélancolique; elle devait avoir déjà combattu le combat de la vie, tandis que toute l'impétuosité de la première jeunesse, toute l'ardeur de l'indignation se peignaient sur les traits de la seconde.

— Rome se défendra, disait celle-ci, nous retrouverons l'héroïsme des belles années, des siècles de gloire; nos jeunes défenseurs prouveront qu'il n'est pas besoin pour cela de toute la barbare austérité des premiers temps de la République. La valeur n'a point dégénéré chez nos élégants patriciens, et la fiancée du noble Valérius ne doit point désespérer. Tu le sais,

Théodora, je suis ambitieuse et je veux être fière des triomphes de celui qui sera mon époux.

La sœur aînée hocha la tête.

— Je crains, dit-elle, que tu ne t'illusionnes sur Valérius.

— Tu es injuste, Théodora ; tu n'aimes pas Valérius parce qu'il n'est point chrétien. Tu es devenue fanatique sous ce rapport, tu ne sais plus comprendre ceux qui vivent, après tout, selon nos traditions et les usages de leur rang. J'apprécie toutes les beautés et toutes les grandeurs morales de la loi de Jésus, puisque j'ai consenti à entrer parmi vos néophytes; mais, je te le confesse, cette loi du christianisme me semble bien sévère... ! Je n'ai point ton détachement, ma pauvre Théodora !

— La foi commence à s'éveiller en toi, Cornélie; elle grandira, j'en ai la confiance, reprit la jeune femme; tu luttes vainement contre elle. Dieu veuille que tes yeux n'attendent pas la lueur des éclairs pour se dessiller complètement !

Celles qui parlaient ainsi appartenaient au patriciat le plus élevé; le sang des Scipions et des Fabius coulait dans leurs veines.

L'aînée avait épousé le noble Sévère, un de ces rares survivants des grandes et glorieuses traditions d'autrefois. Fanatique de l'ancienne gloire de Rome, Sévère, quoiqu'il aimât avec passion sa jeune femme, s'était arraché aux joies du foyer, pour prendre la tête des légions en Afrique. Son courage et ses talents militaires étaient connus, mais des intrigues de cour avaient fait désigner pour un poste éloigné cet homme capable de porter ombrage par sa supériorité, aux créatures d'Honorius. De plus, Sévère était chrétien, ce qui n'avait pas peu contribué à faire désirer son éloignement.

Il partit volontiers d'ailleurs ; son âme patriotique cherchait une diversion à la souffrance cruelle que lui causait l'abaissement des caractères chez les oracles et les maîtres du monde, l'amollissement, l'efféminement des héritiers de ces vieux noms représentant les anciennes gloires nationales et demeurant encore l'incarnation même de Rome.

Pour lui, les dieux protecteurs de la patrie aimée s'étaient voilés... Il avait résisté pourtant. Il s'était cramponné aux vieilles traditions, voulant croire encore aux divinités honorées jadis par les héros qu'il admirait; mais son âme droite et juste n'avait pu voir sans en être touchée les vertus de ces chrétiens qu'on persécutait. Il trouva en eux ce qu'il cherchait avec avidité et parfois avec découragement : la grandeur morale et l'héroïsme. Comment n'eût-il pas admiré le sublime courage de nos martyrs ! L'influence bénie de Théodora avait achevé sa conversion.

Amener à Dieu la grande âme de Sévère avait été pour la jeune femme la plus haute joie qu'elle pût ressentir en ce monde. Mais l'épreuve était venue, et la vaillante Romaine n'eût point voulu endormir, par leur amour béni, les fortes vertus de Sévère. Elle l'encouragea, au moment des adieux, à se montrer digne de sa tâche, tandis qu'une douleur horrible, un affreux pressentiment étreignaient son cœur alors qu'elle tendait à ses baisers leur unique enfant.

Depuis ce départ, le visage de la jeune femme était demeuré voilé de mélancolie.

Et maintenant l'heure du danger sonnait, et le protecteur n'était pas là. Sachant toute la valeur de celui qu'elle admirait en son âme, elle regrettait son absence plus peut-être encore pour les services qu'il eût pu rendre à la patrie que comme étant sa joie, son orgueil, son conseil et son soutien à elle-même.

Vainement sa sœur Cornélie lui promettait-elle l'appui de son fiancé le beau Valérius, Théodora plus expérimentée savait que, sous des manières étudiées et recherchées, ce jeune patricien cachait un profond égoïsme; sans aucune valeur réelle, il ne pouvait leur être d'aucun secours.

Cornélie, assez portée à la vanité, n'avait pu se voir avec indifférence recherchée par l'oracle de la plus brillante jeunesse. Valérius d'ailleurs ne manquait point d'un certain esprit superficiel, qui imposait au grand nombre. Il tournait à ravir un compliment, ce à quoi n'était point insensible la jeune Romaine.

Cornélie passait pour un des plus riches partis de Rome; Valérius, resté orphelin assez jeune aussi, avait déjà pas mal ébréché son patrimoine. La jeune fille ne soupçonna point le calcul, et vraiment elle était assez belle et Valérius le lui répétait assez souvent, pour qu'elle eût le droit de se croire aimée.

Elle l'avait donc accepté officiellement comme son fiancé. Son amour pour lui ne ressemblait en rien à la profonde tendresse qui unissait Théodora à Sévère.

Elle était fière de son luxe, de ses manières élégantes; elle se plaisait à l'entendre parler, et rougissait d'orgueil lorsqu'il lui adressait quelque madrigal. Elle admirait tout en lui et, comme elle avait un cœur haut et bien placé, elle le parait dans son imagination de toutes les vertus héroïques que, vraie Romaine, elle sentait en elle-même. Elle s'était créé dans sa pensée un Valérius près duquel le véritable eût manqué de bien des coudées.

Parmi les prétendants auxquels Valérius avait été préféré, se trouvait le ministre Constance, que les affaires amenaient souvent et retenaient à Rome.

C'était un lourd plébéien, entre deux âges, ayant témoigné de quelques capacités administratives et parvenu, à force d'obséquiosités et d'adulations, à la faveur du maître. Celui-ci

l'avait élevé des fonctions subalternes qu'il remplissait, à la première charge de l'empire, véritable toute-puissance sous un maître faible et indolent tel qu'Honorius.

Il se déclara prêt à faire toutes les folies pour obtenir la séduisante patricienne, mais la fière jeune fille le dédaigna. La morgue quelque peu insolente de Valérius lui convenait vraiment mieux, n'étant qu'une exagération de son propre défaut. Avant de parvenir au rang qu'il occupait, Constance s'était marié. La proposition qu'il fit de répudier la mère de ses enfants, répugna profondément au cœur généreux de Cornélie, qu'aucun charme d'ailleurs n'attirait vers le ministre.

Celui-ci ne se décourageait point, et s'il semblait dépité en quittant la jeune fille, il revenait à la charge avec une persistance et parfois de sourdes menaces, dont riait l'inexpérimentée Cornélie, mais qui eussent pu inquiéter des esprits plus froids et plus réfléchis.

***

Un affranchi souleva la lourde portière de Smyrne et annonça aux jeunes Romaines la venue du ministre Constance lui-même.

Toutes deux parurent vivement contrariées, mais se dirigèrent néanmoins au-devant de lui vers l'atrium avec l'empressement dû à un tel personnage.

— Noble Cornélie, dit-il en s'inclinant, j'ose espérer que les nombreux soucis rendant pour nous ce voyage à Rome si pénible, trouveront, grâce à vous, une compensation. Vous voudrez bien entendre les vœux que vous avez trop longtemps feint de ne pas comprendre, et m'accorder enfin l'honneur de votre alliance.

— Seigneur, vous avez déjà une épouse, répondit fièrement la jeune fille; songez à la mère de vos enfants.

— Je suis résolu à répudier Livia, reprit Constance devenant impératif; mais je vois avec regret le peu d'empressement de la charmante Cornélie à combler mes désirs. Un autre sans doute a été plus heureux et m'a devancé?

— En effet, seigneur, je suis la fiancée du noble Valérius.

— Valérius! reprit Constance avec un rire amer; eh! quoi, c'est pour ce jeune fat, ce viveur dont le mérite se borne à savoir dissiper les biens de ses ancêtres, que la fière Cornélie refuse un ministre puissant, presque un empereur?... Car mon faible maître est dans mes mains. Vous êtes jeune, madame, et il faut que tant de charmes m'aient profondément subjugué, pour que je vous donne encore quelques moments de réflexion. Faites-moi transmettre votre réponse avant peu, et réfléchissez, ajouta-t-il menaçant, que j'ai quelque pouvoir.

— Seigneur, dit Théodora intervenant pour aider sa sœur, songez combien les temps sont graves. Il serait plus digne de vous de ne penser en ce moment qu'au salut de la patrie.

— J'ai tort, en effet, de perdre du temps à discourir, reprit Constance avec colère; je vois d'ailleurs le déplaisir avec lequel je suis écouté. Je vous quitte, mais n'oubliez pas que j'attends votre réponse; quelle qu'elle soit, nous nous retrouverons sans tarder.

Le lendemain, les nouvelles les plus alarmantes circulaient; la panique était à son comble, chacun songeait à cacher ses trésors, à se défendre dans son propre logis contre le flot de l'invasion qui montait, repoussant vers la capitale les quelques troupes envoyées à la hâte par Constance. Elles venaient au centre même de Rome augmenter l'effroi général par leur rentrée en désordre et les terribles récits qu'elles faisaient du nombre et de la marche rapide des ennemis. On voyait parmi eux les figures effarées des habitants des campagnes romaines, cherchant un refuge dans la cité et pleurant les biens qu'ils avaient abandonnés.

Les deux jeunes femmes purent donc se flatter qu'au milieu de tant de péripéties le ministre Constance les avait oubliées.

Deux jours après, des lueurs d'incendie venant des riches villas avoisinant Rome, avertissaient que l'ennemi était aux portes, et ces sinistres clartés achevaient de porter le désordre dans l'ancienne reine du monde, courbée aujourd'hui sous le pied d'Alaric.

Ce fut alors l'invasion, l'entrée tumultueuse de ces fiers barbares, géants auprès desquels les Romains dégénérés semblaient de faibles pygmées, puis le sac et le pillage. Rome entière tremblait devant ces hommes représentant la force sauvage et matérielle et semblant vouloir se dédommager d'une vie de misère et de privations, en une heure d'orgie et de possession de tous ces biens rêvés et inconnus. Que de crimes et de lamentations en ce jour! Combien la nuit suivante le Tibre roula-t-il de cadavres; combien de palais enflammés éclairèrent comme des torches lugubres ces pillards avides; combien le lendemain se trouva-t-il d'esclaves enchaînés parmi ceux qui, jusqu'ici, avaient durement fait sentir leur joug à une plèbe basse et rampante!

Au milieu du Forum, Alaric, entouré de ses principaux lieutenants, dictait ses conditions d'un ton impérieux au faible ministre d'Honorius, derrière lequel marchaient quelques sénateurs affolés et quelques courtisans. Des sacs d'or pesés sous les yeux du terrible Visigoth, étaient portés par ses farouches guerriers sur des chars couverts de butin. Puis ce fut le tour des pierres précieuses.

Enfin, le lâche et vindicatif Constance, tremblant devant le triomphateur, ajouta :



— J'ai songé aussi, ô roi, à t'offrir quelques esclaves parmi nos plus belles Romaines.

Ces paroles firent frissonner un petit groupe de femmes qu'amenaient prisonnières quelques restes de ces soldats Romains qui n'avaient point su défendre la patrie.

En tête de ces femmes marchaient Cornélie et Théodora, celle-ci serrant avec angoisse contre elle un bel enfant de six à sept ans. Leur pâleur et leur attitude témoignaient de l'angoisse de leurs âmes; mais dans cette douleur extrême, elles conservaient encore quelque chose de digne et de résolu; elles ne faisaient point retentir l'air de douloureuses clameurs, ainsi que quelques-unes de leurs compagnes choisies également comme tribut parmi les plus belles de la jeunesse de Rome.

Le barbare toisa ce groupe en conquérant.

— Je suis sensible à ton attention, seigneur Constance, dit-il froidement.

Près de lui se tenait le jeune Gondicaire, son allié, celui qui venait d'être établi le premier roi des Burgondes. On lui avait concédé cette riche contrée qui est encore, sous le nom de Bourgogne, une de nos plus belles provinces de France, après avoir rempli un important et glorieux rôle dans notre vieille histoire.

Gondicaire se tenait debout et froid aux côtés d'Alaric, la main à la garde de son épée, sans que son visage perdît rien de sa dédaigneuse impassibilité en voyant défiler devant lui or et pierres précieuses. Cependant, il avait semblé s'émouvoir quelque peu en voyant apparaître ce groupe de la douleur, en tête duquel marchaient quelques-unes des plus nobles femmes de Rome. Depuis un instant il tordait, avec une certaine agitation, ses longues moustaches blondes.

— Roi des Visigoths, dit-il d'une voix sonore et brève, si j'ai pu te rendre quelques services, je te demande pour mon partage celle-ci, dit-il en désignant Cornélie.

La jeune fille pâlit encore sous sa pâleur extrême. On eût pu voir, au contraire, un satanique sourire traverser le visage de Constance.

— Roi des Burgondes, reprit brusquement Alaric en montrant un tas d'or déposé à côté, ta part a été faite largement et c'est à moi que le noble Constance destinait ces esclaves.

— Je te la paierai, dit encore le jeune homme.

Les yeux du vainqueur eurent un nouvel éclair de cupidité.

— Combien? dit-il brièvement.

— Son pesant d'or, reprit le roi des Burgondes.

— Notre camarade fait bien les choses, dit le conquérant avec un sourire de satisfaction. — Qu'on pèse, ajouta-t-il en se tournant vers ses suivants.

Deux hommes saisirent brusquement celle que quelques jours auparavant des esclaves servaient à genoux, ou éventaient délicatement avec d'immenses éventails d'ivoire ciselé.

Depuis quelques instants Cornélie avait fixé les yeux sur un seigneur romain, se montrant fort empressé auprès du ministre Constance.

— Valérius, cria-t-elle, la gorge étreinte par l'épouvante et s'adressant à ce personnage, défends-moi!

Mais Valérius eut peur et voulut, comme le puissant ministre d'Honorius, ménager les conquérants. Il détourna la tête et ne sembla ni la connaître, ni l'entendre.

— Lâche! lui siffla la jeune fille. Et croisant fièrement ses bras, semblant braver ces puissants, jetant le même sourire méprisant à ce fiancé qui l'abandonnait et au traître Constance qui, par vengeance, la livrait ainsi, elle se dressa hautaine et farouche dans ce plateau de l'énorme balance, en face duquel tombaient pressées ces pièces d'or qui attiraient les regards de convoitise du Visigoth.

— Qu'elle est belle! étaient tentés de murmurer ces barbares eux-mêmes qui la regardaient subjugués, prêts à la prendre pour une déesse.

— Ce n'est point, dit Constance empressé également près du roi des Burgondes, une esclave vulgaire que tu achètes, seigneur roi; elle est du plus vieux sang de Rome et descend de nos grands Scipions.

La figure du chef barbare ne sembla guère s'émouvoir, mais il murmura :

— J'en ferai alors la reine des Burgondes.

On allait emmener Cornélie parmi le butin. Elle se retourna du côté de Théodora qui s'était précipitée vers elle, et dans une étreinte, elle lui glissa ces mots :

— Je le tuerai et je mourrai.

Un moment après, comme elle passait auprès de lui, Constance lui murmura sardoniquement à l'oreille :

— Un barbare sera peut-être plus heureux que le ministre de l'empereur d'Occident?

Les esclaves devaient passer cette nuit sur le Forum même, sévèrement gardés par des soldats qui sauraient empêcher toute évasion. Alaric lui-même avait fait dresser sa tente au milieu des riches portiques. Vers le soir il passa devant le groupe de ses nouvelles esclaves.

Malgré le soin avec lequel Théodora cherchait à se dissimuler, sa grande beauté attira l'attention du vainqueur, qui ordonna de la lui amener. Elle serrait convulsivement contre elle son petit Sévère et les soldats n'osèrent l'en séparer.

Quelques moments après, on eût pu entendre une pauvre femme pleurer et supplier aux pieds du farouche Visigoth.

— O roi, disait-elle, ordonne ma mort si bon

te semble ; mais j'appartiens à mon époux Sévérius, et je respecte la loi du Christ.

— Femme, dit durement le Visigoth, j'en ai réduit à mes volontés de plus intraitables que toi. Je ne te ferai vraiment point mourir; mais tu disposeras toi-même de la vie de cet enfant, il ne tient qu'à toi de le garder.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait la malheureuse avec désespoir. Prends pitié de moi ! Mais il vaut mieux que mon pauvre petit Sévère meure dans son innocence que je ne perde mon âme en oubliant son père.

— Et vraiment il ne mourra point, reprit Alaric, il est beau et déjà vigoureux, nous ne manquons point de marchands d'esclaves qui suivent nos armées comme des parasites. Dis un mot, ou tu le verras, sous tes yeux même, emmené par quelque juif.

Et comme elle ne répondait que par ses sanglots.

— C'est trop longtemps discourir, reprit-il avec l'accent de la plus sombre colère ; consens ou bien qu'on emmène l'enfant.

Déjà il commandait du geste et deux géants à la longue chevelure se précipitaient sur le petit Sévère, resté jusqu'ici glacé par l'épouvante, mais qui, voyant qu'on allait l'arracher à sa mère, commençait à jeter des cris perçants.

Théodora le tenait embrassé et ils durent meurtrir cruellement ses poignets avant d'enlever l'enfant de ses bras.

— Mère, mère, criait le pauvre petit, ne m'abandonne pas !

— J'attends, reprit encore le farouche barbare, décide.

La pauvre mère se releva d'un bond, courut vers son fils. La plus poignante anxiété se peignait sur sa figure, et comme l'enfant tendait vers elle ses petites mains suppliantes :

— Ah ! je ne puis l'abandonner ainsi, cria-t-elle dans son angoisse, enlaçant à nouveau de ses bras le cou de son fils.

— Tu consens?... dit Alaric.

La chrétienne se redressa.

— Mon Dieu ! qu'allais-je faire ! reprit-elle. Je le remets dans tes mains, ô Christ ; loin de moi, tu sauras veiller sur lui et après ce martyre tu m'accorderas bien à moi la grâce suprême de mourir digne de toi et digne de mon époux.

Elle commanda à son courage afin d'en souffler quelque chose à cet enfant qui l'appelait avec larmes des noms les plus doux.

— Souviens-toi toujours que tu es chrétien, lui dit-elle; quel que soit ton sort, mets ta confiance en Dieu ; rappelle-toi que tu es le fils du noble Sévérius, sois toujours digne de lui. Songe que ta mère aime mieux la mort et, pire que la mort, te livrer à l'esclavage, plutôt que de transgresser la loi divine. — Tu es bien jeune, mais tu comprendras plus tard, ajouta-t-elle encore, suppliant maintenant son fils afin de graver, à cette heure solennelle, quelques enseignements préservateurs dans cette blonde tête d'enfant. — Tu es bien jeune, mais promets-moi de ne jamais oublier ces deux mots-là : Dieu et Sévère ! — Promets-moi de les répéter chaque jour. C'est à ce signe que nous nous retrouverons peut-être !

— Dieu et Sévère !... répétait l'enfant à travers ses larmes.

— Assez de ces comédies; qu'on fasse venir immédiatement Siméon le magicien, reprit la dure voix du vainqueur.

Siméon était un vieux juif qui, sous prétexte de prédire l'avenir et de servir de barbier au roi, suivait l'armée des envahisseurs et faisait ample butin.

On l'amena devant Alaric.

— Prends cet enfant, dit celui-ci et fais-en ton profit ; qu'il soit emmené immédiatement.

Le profit était minime, les esclaves ne manquaient point et l'enfant était si jeune ! Néanmoins, Siméon le magicien s'inclina profondément et se saisit du petit Sévère malgré ses larmes et ses supplications.

— Dieu et Sévère ! cria l'enfant !

Ce fut pour sa mère une consolation et un espoir...

— Quant à cette femme, reprit Alaric en s'adressant à ses gardes, qu'on la charge de chaînes et qu'on la confonde avec nos dernières esclaves.

Théodora ne sembla même point entendre cette sentence. Elle eût pu dire comme une autre mère malheureuse :

— Rien maintenant ne peut plus me faire de mal.

Dès le lendemain, les barbares s'éloignaient, pressés de prendre possession des riches provinces qu'on leur avait concédées. Ils emmenaient de nombreux chariots couverts de butin, derrière lesquels étaient enchaînés des troupeaux d'esclaves.

Gondicaire fut des plus pressés pour le départ. C'était une âme de soldat pleine d'énergie et de fougue, mais à laquelle le pillage répugnait.

Cornélie ne devait pas avoir le sort si dur de ces patriciennes efféminées qui n'avaient jamais traversé les rues de Rome que dans des litières moëlleuses portées par des esclaves adoucissant leurs pas. Elles devaient, dussent-elles en mourir, suivre des chariots traînés par des chevaux fougueux et mal dressés, attachées par des liens qui meurtrissaient leurs fins poignets, et cela pendant des lieues sans fin.

Avant le départ, Gondicaire se souvint de sa belle esclave, et résolut de la traiter de suite en reine. Il commanda de l'amener et de la faire monter de suite près de lui dans son char, traîné par de fiers coursiers blancs qu'il dirigeait lui-même.



Cette nuit d'angoisses avait marqué ses traces sur les traits de la belle Romaine, qui s'avançait pâle, les yeux gonflés, les cheveux en désordre; la sombre énergie de son regard prit quelque chose de plus hautain encore lorsqu'elle se trouva en face de celui qui était son maître.

Gondicaire lui tendit la main pour l'aider à monter sur le char, sans cependant que les traits de sa figure exprimassent plus de bienveillance, ni qu'une parole sortît de ses lèvres. Comprenant qu'on allait partir et comme ce départ brisait tout dernier espoir dans son cœur, Cornélie hasarda de parler la première.

— Tu quittes Rome, ô roi, dit-elle, et tu n'as pas pris le temps d'en voir toutes les merveilles.

Gondicaire se retourna et pour la première fois leurs regards se croisèrent. Le vainqueur semblait étonné que l'esclave à sa merci osât élever la voix vers lui; mais le regard de la Romaine ne s'abaissa point et ce fut celui du Burgonde qui s'adoucit; pourtant il répondit sur un ton bref, dans un latin mêlé d'incorrections:

— J'y reviendrai plus tard!

Toute résistance était inutile. Cornélie s'enveloppa de dignité, se tenant debout et fière, aux côtés du barbare, qui dirigeait ainsi ses coursiers pendant de longues heures sans jamais s'asseoir. Mais au fond de son âme, elle disait adieu avec douleur à cette Rome qu'elle n'avait jamais quittée, qui lui semblait la seule patrie habitable, qu'elle ne reverrait plus sans doute et dont elle s'éloignait livrée au caprice d'un maître qui ne lui inspirait qu'horreur et effroi.

Le char avançait lentement à travers les rues de Rome, encombrées de soldats qui se rangeaient pourtant avec respect devant le cortège du chef des Burgondes. De place à autre, c'étaient des troupeaux d'esclaves qu'on emmenait chargés de chaînes, comme de vils bestiaux et qui encombraient la route. Gondicaire avait peine à contenir ses chevaux à peine domptés; souvent le char bondissait sur un amas de cadavres ou sur quelques débris de riches palais incendiés, et la Romaine, si fière extérieurement, frémissait d'épouvante en son âme. Enfin on gagna la voie Appienne et le passage devint un peu plus libre.

On croisa pourtant un groupe d'esclaves assez nombreux et soigneusement gardés par des soldats. C'étaient des femmes et quelques-unes parmi elles portaient encore les livrées de l'opulence. Cornélie songea à Théodora et concentra toute son attention sur les visages des prisonnières.

Elle reconnut bientôt sa sœur dans une pauvre femme qu'un soldat frappait afin de la faire avancer; car la noble patricienne, succombant à sa douleur, semblait ne pouvoir plus se soutenir.

A cette vue, Cornélie ne put retenir un cri, qui fit retourner vers elle son rude compagnon.

— O roi, s'écria-t-elle, par grâce, par pitié, permets-moi d'embrasser cette femme qui est ma sœur!

Gondicaire fronça ses épais sourcils. Il arrêta pourtant ses coursiers.

— Fais vite, dit-il.

D'un bond Cornélie sauta à terre et fut dans les bras de Théodora.

— Je n'espérais pas cette consolation, murmura la pauvre femme. Oh! Cornélie entends la dernière prière de ta sœur; ils m'ont pris mon enfant, mon pauvre petit Sévère; j'espère mourir, mais si tu le peux jamais, recherche-le, ou dis à son père, si tu le revois en ce monde, si plus heureuse tu échappes à l'esclavage, que la pauvre Théodora mourra digne de lui. Qu'il n'ait point de repos avant d'avoir retrouvé son fils. J'ai supplié le cher petit de répéter chaque jour ces deux mots : « Dieu et Sévère » comme un signe auquel on pourrait le reconnaître plus tard; mais il est si jeune, il oubliera; il ne se souviendra même plus de sa malheureuse mère!

— Mais toi-même, reprit Cornélie, comment es-tu chargée de ces lourdes chaînes?

— Oh! qu'est cela! dit l'infortunée avec un soupir. Ces tourments amèneront plus tôt ma délivrance. Alaric a voulu déshonorer l'épouse de Sévérius et j'ai préféré même livrer mon enfant à l'esclavage.

— Martyre! s'exclama Cornélie. Je crois au Dieu qui te rend sublime, et moi aussi je serai digne de toi!

Elle glissa deux mots dans l'oreille de sa sœur. Celle-ci se redressa avec une vive dénégation.

— Non! non! dit-elle, si tu crois au Christ, là n'est pas ce qu'il te commande. Tu es libre, tu peux être l'épouse de Gondicaire. Si cette chaîne te semble dure, c'est pourtant le devoir. Qui sait, peut-être en feras-tu un chrétien. Il semble généreux!

Puis, avec une sorte d'enthousiasme prophétique :

— Tu peux être l'apôtre du Christ dans ces lointaines contrées, ajouta-t-elle, leur porter quelques-uns des bienfaits de la civilisation. Va, ma sœur, ta vie peut être grande et belle encore.

Elle achevait à peine ces mots, qu'une voix impérative s'éleva du char du roi, arrêté à quelques pas de là.

— Qui ose faire attendre Gondicaire? disait sévèrement cette voix.

Et les soldats se rapprochaient, empressés d'obéir au maître.

Les deux femmes échangèrent une dernière étreinte.

— Courage, dit Théodora en montrant le ciel,

sois heureuse, ma sœur, et souviens-toi du pauvre petit Sévère.

Cornélie se précipita vers le char et cette fois elle supplia :

— O roi, disait-elle, délivre cette esclave qui est ma sœur et je te bénirai!

— J'ai eu trop de patience déjà, reprit durement Gondicaire ; cette esclave appartient à Alaric, je n'y puis rien. Songe plutôt que ce sort pourrait être le tien si je le voulais.

La fière nature de la Romaine bondit sous la menace.

— Barbare ! murmura-t-elle, avec tout l'accent de l'indignation et du mépris.

Gondicaire se retourna encore une fois et se demanda si vraiment il n'allait point briser cette faible créature qui le bravait ainsi, les bras croisés et le regard hautain; mais il la trouva si belle ! La physionomie du Burgonde se radoucit après cet éclair et, afin de cacher mieux sa colère, pour la première fois impuissante, il lança ses coursiers à toute vitesse.

Cornélie se retourna une dernière fois et aperçut bien loin déjà le groupe isolé au milieu duquel se trouvait l'infortunée Théodora.

Pendant plusieurs heures, le char du roi des Burgondes fût entraîné, souvent avec une allure vertigineuse, par ces chevaux, à demi domptés, que leur maître lui-même dirigeait avec peine. Lorsque Cornélie se décida à l'observer à la dérobée, elle fut bien obligée de s'avouer qu'il avait fière et noble prestance, droit et impassible, avec sa mâle figure, sa haute taille, à la fois vigoureuse et élancée, ses traits énergiques mais réguliers, qu'accompagnait une chevelure d'un blond d'or, assez longue et à demi frisée, avec une fine moustache tombant, en deux mèches soyeuses et longues aussi, de chaque côté du menton.

Ils allaient toujours, sans qu'aucun mot de plus fût échangé entre eux. Apparemment, il se souciait peu que cette délicate jeune fille ne souffrit d'une longue course debout, sans aucun appui, et obligée d'employer toute son énergie pour ne point perdre l'équilibre aux nombreux et durs cahots de la route; « les attentions, » se disait Cornélie, ne peuvent passer par la tête d'un barbare.

D'ailleurs, si elle souffrait du voyage, elle appréhendait encore plus le but. Qu'allait commander pour elle ce maître indomptable? Ce que semblaient lui promettre les égards du roi burgonde, c'était le rang d'épouse... L'honneur serait sauf, mais son bonheur fini à jamais.

Cet homme, elle le haïssait comme un ennemi de la patrie et un maître tyrannique qui lui enlevait le plus précieux des biens : la liberté. Pour la fière patricienne d'ailleurs, il était d'une race inférieure. Elle éprouvait, à la pensée de cette union, quelque chose de ce que ressentirait une de nos élégantes parisiennes à l'idée d'épouser un peau-rouge ou un cannibale. La veille encore, n'était-elle pas la fiancée du plus somptueux et du plus raffiné des patriciens ? Ce Valérius qu'elle avait cru aimer, tout son cœur et son orgueil se révoltaient en songeant à sa lâcheté devant le ministre d'Honorius, comme devant ces conquérants qu'elle osait bien braver, elle, faible femme, livrée sans défense entre leurs mains.

Elle contemplait les plaines romaines qui s'éloignaient déjà ; c était encore quelque chose de la patrie, de ce monde civilisé dont ses yeux inexpérimentés ne comprenaient pas encore la décadence. Elle s'épouvantait à l'idée d'enfouir sa jeunesse et sa vie dans ces pays sauvages et lointains, dont elle ne savait pas tirer l'heureux horoscope, dont elle ne prévoyait pas la radieuse aurore. Etait-elle vraiment destinée à y travailler, ainsi que le lui avait dit sa sœur, plus mûrie qu'elle et éclairée par une lumière plus élevée, celle de le foi du Christ?

Cette noble mission paraissait bien grave encore aux yeux de la frivole Romaine, et l'on comprendra qu'elle fût voilée par plus d'une horrible crainte, comme aussi par d'amers regrets.

CHARLES DE CASTELMOUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

TANTE BÉLISE

(MONOLOGUE)



AH! J'EN suis encore toute troublée !... ces choses-là n'arrivent jamais sans vous causer une certaine émotion... même quand cela n'est pas la première fois, cela vous bouleverse.

Albertine, ma femme de chambre, avait raison lorsque ce matin encore, elle me disait en me coiffant : Que Mademoiselle est donc bien! elle fait du tort à sa nièce... Eh oui, c'est vrai!... je ne puis le nier... Berthe est certes très gentille, mais... Mon Dieu très gentille n'est pas le mot, elle a des yeux bleus, mais les yeux bleus, c'est fade, c'est vulgaire; c'est comme le ciel, les

bluets, les pervenches, des lieux communs dont on a beaucoup abusé. Tandis que les yeux (*elle se regarde dans une glace*), les yeux bruns, verts, glauques... ces yeux aux nuances indécises... ces yeux qui ressemblent aux flots de l'Océan Atlantique ont seuls du charme. Mais les yeux bleus... Peuh! c'est sans esprit !!!

Ce que Berthe a de mal, ce sont ses cheveux ! Des cheveux blonds, crêpelés... cela ressemble à un buisson qu'on a oublié d'émonder, et pour les gens d'ordre, les gens corrects, rien ne vaut les cheveux lisses (*elle passe la main sur les siens*). Toutes les madones de Raphaël ont des cheveux lisses. Il y a bien certaine femme du Titien, dont on parle beaucoup, je ne sais trop pourquoi en vérité. Je n'ai jamais pu la sentir avec cette crinière rousse emmêlée.

Son nez, à Berthe, est sans caractère ; un petit nez retroussé, sans ligne, sans dignité... rien ne donne de la noblesse à une physionomie comme un beau nez. Tous les grands hommes ont eu un long nez... voyez Henri IV et François Ier.

Je me souviens du sonnet que le comte de Plaisanteria m'avait fait sur le mien (*elle soupire*). Il était très bien cet Italien ; par malheur la guerre éclate... il repasse les monts. Sans cela!!! oh la guerre ! c'est terrible !

Berthe a la jeunesse ! La jeunesse c'est bien peu de chose pour les gens sérieux, tandis que l'âge mûr...

Voyez donc le printemps ! sans doute il a l'éclat, la fraîcheur, mais c'est toujours vert, rien que vert. Encore une couleur bête le vert... Mais l'automne, quelle richesse de tons !!

Décidément, j'aurai bien du mal à marier Berthe... Je lui fais tort ! Oh ! bien innocemment, car j'aime cette fillette, j'ai pour elle des entrailles maternelles. Ce n'est pas ma faute si... si... je la supplante.

J'avais remarqué les manœuvres de M. de Voitout, naturellement je croyais qu'il s'agissait de ma nièce (bien, entre nous, qu'il me fît la cour tout autant qu'à elle). Mais j'ai toujours été si modeste que je ne pouvais supposer... J'encourageais donc ses assiduités... pour ma nièce. J'aurais dû voir cependant que lorsqu'il était avec elle, il la regardait... soupirait... et ne lui disait rien. Que voulez-vous, elle ne l'inspirait pas cette petite !

Avec moi, c'était tout autre chose, une avalanche de paroles, il était intarissable.

Quand il partait, il serrait la main de Berthe... à l'anglaise... et il baisait la mienne... (*regardant sa main*). J'ai vraiment une très jolie main !!! Ah ! si j'avais pu prévoir !!! j'aurais mis des gants.

Enfin hier il me demande un entretien. Je le lui accorde, toujours pour Berthe, et le voilà... mon Dieu, je ne suis pas prude, mais il me fait des compliments... il me dit des choses que j'entends à peine, tant j'étais troublée... car je commençais à deviner. Il se met presque à mes genoux, et alors... dans un transport fougueux, il me prend les mains et me dit : — « Vous me comprenez, n'est-ce pas ? » Si je le comprenais !!! Il continue : — « Vous serez bonne ! » et moi de rougir, car j'ai toute la candeur d'une jeune fille, et je ne réponds pas. Encouragé par ce début, il reprend : — « Mon bonheur dépend de vous... » J'étais à demi suffoquée... « Ma tante, ma chère tante, que je vous aime !!! » J'ai cru qu'il allait m'embrasser.. Je ne sais comment je ne me suis pas évanouie !!!

De Berthe, pas un mot.

Une visite malencontreuse nous a interrompus... il va revenir aujourd'hui.

Il est très sérieux ce jeune homme ; il a compris que le soleil, même quand il baisse à l'horizon, vaut mieux que l'aurore ! Ma tante ! cela voulait dire ma femme ! je l'ai bien compris, mais il était si ému ! Ah ! pauvre, pauvre Berthe ! Albertine a raison... Je lui fais tort.

A. VIVIEN.

Economie Domestique

VIN DE CASSIS (STOMACHIQUE).

Faites infuser pendant 24 heures deux fortes poignées de feuilles de cassis dans une bouteille à large col remplie de vin blanc et bien bouchée.

On prend un verre de ce vin une heure avant le repas et l'on remplit la bouteille avec un verre de nouveau vin, de manière que les feuilles soient toujours recouvertes. Au bout de quinze jours, il faut changer les feuilles et les remplacer par des feuilles fraîches.

CURIOSITÉS HISTORIQUES

Voici le menu du dîner commandé à Saint-Cyr, un vendredi, par Mme de Maintenon, pour la duchesse de Bourgogne :

Une bisque d'écrevisses. Des œufs frais, du beurre frais battu, une sole, de la gelée de groseilles, un morceau de pain bis, du vin blanc, un pot d'eau et une porcelaine pour boire.



REVUE MUSICALE

L'année nouvelle. — L'écrin du pianiste : Album du *Journal des Demoiselles*. — Mme Adelina Patti, *Roméo et Juliette*, à l'Opéra.



Le temps où nous vivons est moins que jamais favorable aux prédictions, car pour faire des souhaits il faut être un peu prophète, sans cela à quoi bon souhaiter des bonheurs ou des biens sans une petite chance de réussite? Que nos chères et fidèles lectrices nous permettent donc de limiter notre ambition à former des vœux pour que la vie, qui seulement commence pour elles, leur épargne longtemps, — que ne pouvons-nous dire toujours, — les amertumes et les douleurs dont chacun, ici-bas, peut redouter l'heure.

Aujourd'hui que, tout aux pures joies de famille, nous saluons l'aurore d'une année nouvelle, nous pouvons du moins espérer qu'elle nous garde plus de jours souriants que d'heures attristées. Et, comme rien ne rend plus heureux qu'une bonne action, comme rien ne contribue à son propre bonheur que de se faire l'artisan du bonheur des autres, nous penserons aux pauvres orphelins. A tous les petits déshérités qui, dans notre entourage, sont privés des joies si douces de la famille, des caresses et des baisers d'une mère, nous ferons une petite part, qui nous sera rendue au centuple, par le plaisir que nous y trouverons et le souvenir qui nous en restera.

Après cela, nous goûterons plus profondément les tendres surprises échangées et attendues. Qu'il nous soit permis de classer, dans ce nombre, avec toute la modestie dont nous ne saurions nous départir, celle qui a été préparée par le *Journal des Demoiselles*, pour ses jeunes abonnées.

Elles savent, depuis le mois dernier, que notre *Nouvel Album*, l'ECRIN DU PIANISTE, expressément formé pour elles de tout ce que la musique des maîtres renferme de pages célèbres, sera un véritable musée lyrique.

Nous avons donné, en décembre, les noms des grands compositeurs de l'opéra, de l'opéra comique et de l'opérette dont les œuvres composent ce keepsak musical. Aujourd'hui, nous voulons jeter un coup d'œil sur quelques-uns de ces lumineux motifs, qui tous ont fait ou feront passer leurs auteurs à la postérité.

Du reste, ce choix a été si heureusement accompli, qu'il devient difficile pour l'analyse de fixer le sien, car chaque morceau a de quoi plaire.

Nous l'essayerons en suivant l'ordre adopté, dans l'ECRIN DU PIANISTE, pour le classement des auteurs.

En ouvrant le recueil, nous rencontrons un pur chef-d'œuvre, —et il en sera souvent ainsi, — *La Muette*, d'Auber. On ne saurait trouver musique aussi facile, susceptible de produire si charmant effet. Un vigoureux début, des mélodies telles que l'« Air du sommeil » et la « Barcarolle, » d'un sentiment si enjoué, puis un magistral « Final, » marche de noble allure, qui termine cette gracieuse fantaisie.

Et cette *Giralda*, d'Ad. Adam, est-elle assez séduisante dans son « Ouverture » si pleine d'entrain, et ses « Airs » coquets où, tour à tour, l'expression le dispute à la légèreté? « Rêve si doux, » quelle mélodieuse phrase; « Viens, ô mon bon ange, » quelle inspiration vraie! Nous avons dit que presque toutes ces transcriptions sont écrites par J. Rummel, avec l'habileté d'un maître de premier ordre.

Assez difficile, mais d'une élégante originalité est la *Gigue*, de B. Godard, qui plaira surtout aux admirateurs de notre moderne école.

La brillante « Ouverture, » du *Domino noir*, d'Auber, et son léger « Boléro, » sont, on le sait, des pages d'esprit musical qui ont rarement été égalées.

Tout autre est le genre de *Le Jour et la Nuit*, par Ch. Lecocq, mais non moins alerte avec sa pointe de bouffonnerie dans le « Duetto, » qui fait ressortir un joli chant très mélodique, arrivant de la façon la plus inattendue. La « Ballade à la lune, » est d'une grâce et d'une simplicité inimitables.

Les plus belles pages de l'*Etoile du Nord*, de Meyerbeer, sont heureusement transcrites de manière à ne pas excéder une très moyenne difficulté. La « Prière, » la « Barcarolle, » etc., sont toutes d'un style superbe.

Avec les *Miettes musicales*, de Lecocq, on peut composer un délicat festin dont le menu est aussi varié qu'alléchant : « Prélude, » très élégant; « Allegro agitato, » beaucoup de mouvement et d'expression ; « Allegretto, « un souvenir d'Haydn, dont la douceur tempère l'impression du précédent; « Saltarello, » légèreté et imprévu, rendu assez difficile par son allure animée; « Valse, » attrayante imitation du genre allemand, et, pour finir, » Thème Polonais, » bel *andante*, tout de sentiment.

Les aimables motifs du *Comte Ory*, de Rossini; la brillante « Valse des Merveilleuses, » de Lecocq, tirée de *Mme Angot*, par H. Nuyens; les pénétrantes mélodies de la *Martha*, de Flotow, tout cela est plein de séductions.

Comme musique difficile, car il en faut pour

toutes les forces et tous les goûts, les *Deux mélodies*, de Rubinstein, ont une saveur étrange, remplie de surprises attachantes. Mais il faut les approfondir par un persistant travail.

Dans le *Robinson Crusoé*, d'Offenbach, morceau très brillant, peu difficile et à effet, se trouvent les plus charmants motifs de cette partition.

Le *Petit-Duc*, de Lecocq, après une vaillante introduction, débute par un *andante* du meilleur style et se continue avec un entrain comique absolument réjouissant.

La *Valse-Berceuse*, de Pfeiffer, vient à propos à la suite, calmer cette aimable hilarité, par son doux et moëlleux balancement. Quoiqu'un peu difficile, cette pièce a un très joli succès.

Nous arrivons au « Bouquet de Mélodies, » que Cramer a si habilement tiré de *Plutus*, ce distingué opéra comique de l'auteur du *Petit-Duc*. La large phrase du « Quatuor, » chaude et vibrante, comme la tendre « Romance » en *la* mineur, placées entre les joyeusetés du commencement et la verve exubérante de la fin, en font une œuvre de première attraction.

Pour abréger, glissons rapidement sur cette autre fantaisie : *La Grande Duchesse de Gérolstein*, d'Offenbach, dont on connaît l'esprit endiablé, et arrêtons-nous à la *Ronde de Nuit*, de Th. Lack, l'une et l'autre fort à la mode. On remarquera que, bien comprise, on peut tirer d'intéressants effets de cette bluette peu difficile, où l'on doit s'appliquer à faire naître l'illusion des pas de gardiens que l'on entend venir, puis passer et s'éloigner.

Après la « Polka » d'Arban sur le *Roi de Carreau*, nous entrons dans le grandiose avec l'*Africaine* de Meyerbeer, dont tous les motifs sont superbes, pour finir avec la grâce élégante des *Dragons de Villars*, d'A. Maillart, ce chef-d'œuvre de sentiment et de goût qui termine notre recueil.

N'est-ce pas en effet un véritable *Ecrin* musical que nous offrons à nos lectrices? Elles peuvent se convaincre que tous ces morceaux de premier ordre, ainsi réunis, valent plus de quatre fois le prix de *dix francs*, car une magnifique reliure absorbe dejà une forte partie de cette somme et fait de ce recueil le plus élégant volume à offrir en cadeau d'étrennes.

Les sacrifices que s'impose la Direction n'a pas d'autre but que d'être agréable à des abonnées fidèles, qui se composent de l'élite de la jeunesse dans tous les pays du monde.

L'ÉCRIN DU PIANISTE ira les y trouver. comme leur cher journal, et leur porter nos vœux à l'intérieur comme aux pays les plus éloignés de France.

Il suffit d'adresser sa demande le plus promptement possible et accompagnée d'un mandat de **10** francs pour Paris, et **12** francs pour les départements, à M. FERNAND THIÉRY, *directeur du Journal des Demoiselles*, 48, RUE VIVIENNE.

Et maintenant, tout à *Juliette* et à *Roméo*, tout à Gounod, la gloire de notre école française.

Mme Adelina Patti possède toujours sa merveilleuse voix. Admettons qu'au lieu de cristal, c'est de l'or le plus pur, car elle a acquis cette chaleur que les émotions de la vie ne révèlent à l'artiste qu'après sa prime jeunesse.

Les pygmées sans autorité qui ont tenté, un mois avant son arrivée, de ternir l'éclat de ce radieux météore, comprennent-ils aujourd'hui le ridicule de leur situation? Toute l'âme de la grande artiste niée par eux, s'est montrée dans celle de Juliette, parcourant l'échelle des sentiments avec l'expression juste des plus délicates nuances. Nous ne parlerons pas des fusées de diamants de sa vocalise éblouissante, perlée, extraordinaire, mais du perfectionnement de cet art inimitable de sentir, de dire la phrase musicale. Dans ce beau chant lié, cette magique voix est tellement souple, fluide et docile qu'elle reproduit, comme d'elle-même, toutes les inflexions du cœur de Juliette, dans leur plus insaisissable variété. La célèbre diva ne posséderait pas ce jeu élégant qui complète l'artiste incomparable, que son chant exquis en ferait oublier l'absence : sa voix dit tout.

Comme la voix, la femme a conservé les charmes de la jeunesse et la distinction de sa personne se reflète sur les moindres détails de son admirable talent.

Que disions-nous? La prononciation aussi pure que sa voix est d'une incroyable netteté. Pas une erreur de prosodie ou d'accentuation, ce qui fut un écueil pour la fameuse tragédienne italienne, la Ristori. C'est merveilleux, quand on songe à la quantité de langues diverses que parle Mme Patti, avec la même aisance.

Que dire de plus, sinon que la première soirée de *Roméo et Juliette* n'a été qu'une suite de rappels, d'ovations enthousiastes, qui se sont renouvelés à toutes ces trop rares représentations.

Le glorieux maître Gounod, dont l'œuvre avait retrouvé tout son rayonnement, comme au temps de l'inoubliable Miolan-Carvalho, a été acclamé et semblait aussi ému qu'heureux.

M. Jean de Reszké, un Roméo accompli, digne de la ravissante Juliette, a justement partagé les ovations triomphales de ces mémorables soirées. Tous les autres rôles, supérieurement tenus, ont apporté une large part à ce colossal succès.

Mise en scène, costumes et décors splendides, dont peintres, dessinateurs et directeurs peuvent être fiers.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE

1er janvier 1889.



NNÉE nouvelle!

Sur le seuil, l'Espérance sourit, de ce suave sourire qui a enchanté l'humanité et nous enchante encore; éternellement jeune dans sa robe verte toujours faite de printemps, elle nous tend les bras.

> L'espoir c'est l'aube incertaine
> Sur notre but sérieux,
> C'est la dorure lointaine
> D'un rayon mystérieux.
>
> C'est l'ombre que sur nos grèves
> Jettent ces arbres charmants,
> Dont l'âme entend dans ses rêves
> Les vagues frissonnements.
>
> C'est le reflet, brume ou flamme,
> Que dans leur calme éternel
> Versent d'en haut sur notre âme
> Les félicités du ciel.
>
> VICTOR HUGO.

Tout le monde, aujourd'hui, attend quelque chose de meilleur qu'hier, les parents et les amies une part plus vive de tendresse, les enfants des étrennes, les tristes une consolation, les pauvres une pitié plus généreuse.

Et nous-mêmes, tout bas dans notre secret intime, que ne souhaitons-nous pas?... Oh! les douces, les bonnes choses rêvées, le mirage de l'avenir qui fait roser les joues... Puis, le désir d'être très bonne, de profiter du bonheur possédé, de donner, donner sans mesure, de son âme, de son cœur, de son intelligence, de sa bourse à pleines mains, à pleine âme, de rendre sa vie bien utile, quitte à s'étudier, à surmonter difficilement une nature trop vive ou trop faible, à se fatiguer un peu, beaucoup peut-être?

Qui de vous n'a pensé cela ce matin, mes chères lectrices, à l'aube de l'année naissante, quand, dans un de ces élans mystérieux et pleins d'émotion qu'on éprouve à cette époque, entre le passé et l'inconnu, vous offriez à Dieu ce temps nouveau, cette page blanche de votre jeune vie?

Comme ensuite vous êtes allées joyeuses vers les chers vôtres! Les occasions d'effusion sont assez rares dans l'existence habituelle; on vit côte à côte connaissant les sentiments et les dévouements mutuels, ce sont des certitudes, des appuis qui ne manqueront pas et dont on n'a que faire de parler. Il n'en est pas moins très doux, de temps en temps, de se laisser aller aux charmes de l'expansion et de la tendresse exprimée.

On se réunit, on se serre les uns contre les autres, on se compte et l'on demande à Dieu, en regardant les doyens, de se retrouver encore ainsi bien longtemps.

Très anxieux, les tout petits récitent de beaux compliments appris avec une peine énorme, grâce aux soins des sœurs aînées qui les ont fait répeter maintes et maintes fois. Une larme furtive paraît au coin de l'œil du grand-père, tandis que la grand'maman s'essuie la paupière sans honte, son mouchoir largement déplié.

Au milieu de l'émotion générale, on porte la vieille santé traditionnelle, on boit à la sagesse des enfants, aux succès des garçons dans leurs études, aux brevets des fillettes, aux mariages... Les visages s'épanouissent, les yeux brillent, les voix s'élèvent, on est heureux, et cela sans arrière-pensée, car on a aussi cherché à procurer aux pauvres leur petite fête, et *le cœur rit* (comme disent joliment les bas-bretons) en y songeant.

Chez nous ce soir, au dîner, il y avait double réjouissance : premier janvier et retour d'un excellent oncle, un vieux planteur des Indes françaises.

— Çà, nous dit-il, Paris n'a guère changé en cinq ans, pas tant que vous mes nièces, car vous voilà devenues des femmes et j'avais laissé des gamines! Dans la capitale du monde, sauf la tour Eiffel, cette grande diablesse de tour, concurrente de Babel, qui a déjà dévoré des hommes, la vorace! tout reste stationnaire. Les boutiques des camelots des boulevards sont toujours pareilles, je reconnais encore les mêmes nouveautés, c'est monotone; il n'y a qu'un bibelot intelligent, le petit chien à air comprimé qui saute et fait le beau.

— Mais c'est de l'année dernière, mon oncle!

— N'importe, j'en ai acheté un, je suis pour les idées amusantes — et il déposa sur la table le minuscule caniche noir en question. — En vérité, continua-t-il, je trouve usurpée, maintenant, notre réputation de peuple le plus spirituel de la terre; les confiseurs ont des boîtes insignifiantes et les cadeaux sont inventés pour satisfaire le goût changeant des dames. En ce moment, on en revient aux caprices des élégantes de 1830! Ainsi, mes nièces, vous voulez des boas, en quoi, déjà?...

— En skûngs, mon oncle.

— Je ne connais pas cette bête-là; dans l'Inde il y a des tigres et des panthères, mais pas cette sorte d'animal; j'ai du reste le soupçon que c'est du lapin ciré.

— Oh! mon oncle!

— N'importe, vous désirez des cache-nez et je veux vous être agréable, mais passons... L'an



dernier, à pareille époque, j'étais à Pondichéry!... — Et, avec un frisson significatif, il ordonna au domestique de baisser les portières.

— Mon ami, demanda ma mère, est-ce que tu trouves que le poêle?...

— Ton poêle, ton poêle, est-ce qu'il peut remplacer mon soleil de là-bas? Je voudrais, d'un coup de baguette enchantée, vous y transporter tous. Je crois encore être au 1er janvier 1888 : — A six heures du matin, l'horizon est embrasé, les brûlants rayons pénètrent à travers les stores de joncs tressés de ma chambre et dansent gaiement sur les carreaux de briques rouges; les lézards, mes familiers, immobiles, comme empaillés sur les murs blanchis à la chaux, respirent avec volupté cet air attiédi. Les « boys » qui, pendant la nuit agitent mon « panka » (grand éventail aérien), s'en sont allés vaquer aux soins de leur toilette, et je n'ai que le temps de me lever pour recevoir mes gens.

C'est mon *dobatchi* ou, si vous préférez, mon maître de cérémonie, qui commence la marche; il est superbe, un beau type d'indien coiffé d'un turban blanc artistement enroulé sur sa tête bronzée et vêtu d'une robe de mousseline blanche tissée de fils d'or. En marmottant son *sabir*, composé de paroles inintelligibles mêlées de français, d'anglais et d'indien, il m'offre un petit citron entouré de papier doré; c'est la mode à Pondichéry. — Ce cadeau d'usage est, du reste, à la portée de toutes les bourses; pour quelques centimes, on s'en procure aisément une douzaine.

Sabria-Consti-Poulé, tel est le nom très simple de mon dobatchi, est bientôt suivi de tout mon personnel; le cuisinier, en turban rouge, me souhaite au nom de tous : « le plus de bonheur possible en ce monde et le paradis de Wischnou dans l'autre. » — A Paris, on ne vous souhaite pas de paradis du tout; — puis chacun me présente encore un petit citron doré. Le défilé continue par la bande des « pousseurs » dont la vie se passe derrière une petite voiture que le maître dirige lui-même, grâce à un levier coudé monté sur l'essieu de la roue. Les inévitables citrons de ces hommes-chevaux s'ajoutent à ceux du laitier, de la « tanigarchi » ou porteuse d'eau, de l'aïa ou femme de chambre, des pankeurs, des marmitons, etc., etc.

— Quelle maison! dit ma mère.

— La vie est large là-bas, reprit l'oncle; seulement chaque domestique est spécialiste en son genre et n'aide jamais son voisin.

Toute la matinée du 1er janvier s'emploie donc, vous le voyez, à recevoir des citrons et à rendre des roupies.

A midi on ne sait plus où poser le pied, de tous côtés roulent des fruits dorés; alors j'interdis ma porte et me prépare à rendre mes visites.

— On n'y échappe pas, même à Pondichéry, mon oncle?

— Non, mais quelle différence entre cette misérable course en fiacre, dans le brouillard, et cette promenade « en pousse-pousse » qu'on conduit à son gré! — Tout flamboie; c'est le pays des éblouissements; les façades roses et lilas des maisons sont chatoyantes sous la clarté intense, la lumière et la chaleur vous grisent. Les parias, agenouillés, la reçoivent tête nue avec ivresse. La place du gouvernement est merveilleuse, le palais aux colonnades de stuc paraît en marbre éblouissant, les turbans dorés miroitent, les jarres des femmes qui puisent à la fontaine étincellent; dans les quinconces les fleurs écarlates *du flamboyant* semblent des fleurs de feu... l'air est saturé de parfums; une large hospitalité vous accueille dans les somptueuses et gaies demeures des Pondichéryens!

L'oncle s'arrête pour rêver un moment.

— Et la fin? demande curieusement un des enfants, qui croit ouïr un conte de fée.

— La fin... je rentre chez moi et j'y trouve installés un marchand de coquillages, un charmeur de serpents à lunettes qui me propose une séance gratis, un montreur de singes, etc., etc. Je congédie à grand'peine tout ce monde, et... je songe à vous.

Il reprit après une nouvelle pose, avec une sorte de regret : — Après dîner, à cette heure même, je m'en allais sur le cour Chabrol jouir des splendeurs de la nuit, nuit étoilée, fantastique, que vous ne soupçonnez pas — immensité étrange et solennelle qui vous écrase et vous charme! — A Pondichéry, quand on pense à la France, au foyer de famille où je suis en ce moment, on se demande si tout ce qu'on voit n'est pas un rêve, tant on est loin de notre triste vieux monde dans ce pays des mille et une nuits.

Nous nous taisons devant ces visions de l'Inde si attirante, qui enflamment l'imagination.

— Peuh! fit encore l'oncle avec un mouvement de dédain, quand nous sortirons dans deux heures, nous trouverons de la boue, des réverbères, des crieurs, des gens affairés, pas la moindre poésie!

Sa sœur, la chère mère de famille, se penche alors vers lui.

— La voici la poésie, dit-elle, en montrant la bande de jeunesse.

— Pas toute, répond-il, et s'inclinant, enlaçant maman par la taille, puis la regardant avec une fierté tendre, il déclame :

En passant à travers les peines de tes jours,
La vie aux mille soins laborieux et lourds
Se transfigure en poésie.

Et nous applaudissons tous.

Alix.



DEVINETTES

Homonymes

JACQUOT

Dites donc —, là-bas, chasserot, pas si vite !
A tourner mon blé noir c'— moi qui vous invite.
Moi Jacquot !
Q'au delà de ma — un seul pas vous hasarde
— vous voilà pincé. Je suis de bonne garde,
Calicot !

GUILLAUMET

Bonhomme, — calmez-vous ! Naturel de La —
Je ne suis pas de ceux qu'un peu de bruit effraie,
Savez-vous ?
Mais je sais respecter, et de la bonne sorte,
Les clôtures du champ et les — de la porte,
Harts et clous.

JACQUOT

C'est différent, monsieur. Je suis un brin colère,
Ignorant : l'a, l'—, l'i, je ne les connais guère,
Par ma foi !
Mais je — tout détour ! Franc, j'— l'honneur de [l'être :
Donc je vous dis : « La paix ! » venez trinquer, [mon maître,
Avec moi.

Charade

Il a servi jadis à des gloires peu stables.
Aujourd'hui, c'est... du foin qu'il conduit aux [étables.

Les Cosaques, l'hiver, le traversent à pied ;
Ce n'est qu'un jeu d'enfant pour le moindre [troupier.

C'est la négation. Souvent « pas » l'accompagne ;
Ces deux lettres, pas plus, se trouvent dans [montagne.

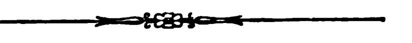
Le braconnier s'en sert dans l'ombre du chemin ;
Mais le noble chasseur dédaigne un tel engin.

Il est beau, gai, galant ; il chante, sûr de plaire.
Les fiancés humains n'en savent pas tant faire.

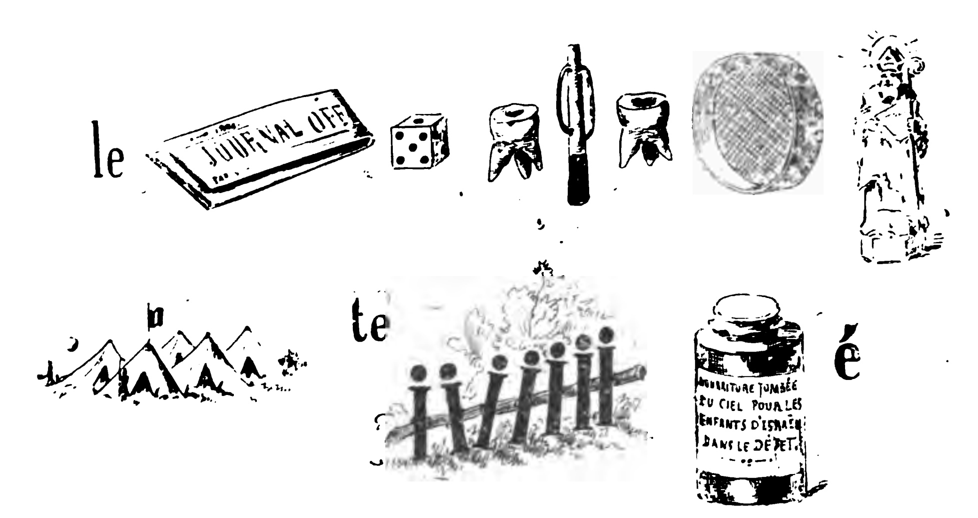
Proverbe

Dans chaque vers un mot du proverbe

Ils arrivent tous là, dans un gai pêle-mêle,
Les rudes gens de guerre et les gens de métiers ;
Les bons et les méchants y tombent comme grêle
Et ce sont propos vifs tout le long des sentiers.
Puis les buveurs, pressés dans les salles com- [munes,
Sans une goutte d'eau fêtent le vin des dunes.



RÉBUS



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nous voulons signaler aux jeunes filles une jolie *coquetterie* qui leur est très permise. C'est l'agrafe ancienne, un peu grossière de travail, qui attache la grande pelisse-visite, pelisse qui se fait en roulière et en drap pioupiou. Une jeune femme, éprise de ces vieux bijoux, qui n'ont de valeur que par le travail et l'originalité de la forme, car ils sont en cuivre, a eu la fantaisie de faire dorer une de ces agrafes trouvées dans l'Engadine, aux capes des montagnardes, et d'en décorer son manteau. Un succès fou, cette agrafe! Il fallait voir l'enthousiasme des amies et connaissances, qui projettent déjà, pour l'été prochain, un voyage de découvertes dans l'Engadine. Cette grande pelisse-visite est charmante pour les jeunes filles de taille moyenne et élancée, puis elle enveloppe si bien! elle est aussi chaude à l'œil qu'au corps. Nous l'avons vue chez les jeunes femmes et pour vous, mesdemoiselles, en limousine, en vigogne et en petit drap de fantaisie dans les tons gris. Vous trouverez des agrafes anciennes en argent : agrafes normandes, bretonnes, flamandes etc., je crois bien dans tous les villages de France; il faut seulement y penser et chercher un peu. On reproduit ces bijoux en toutes sortes de métaux, mais ce n'est plus cela, et, quoique le travail soit très certainement plus soigné que celui des anciens, et peut-être à cause de cela, il leur manque ce je ne sais quoi, difficile à définir et qui fait leur mérite.

Mais parlons des toilettes de soirée qui doivent plus particulièrement, en ce moment, vous intéresser, mesdemoiselles; les étoffes qui vous conviennent et qui sont à la mode, sont la gaze unie, brochée ou brodée, le gros tulle grec à pois, le surah, l'éolienne et le taffetas glacé. Quant aux couleurs, le blanc, le crème sont favoris, puis, viennent en même ligne, le rose, le bleu azuré, et le vert de ton très pâle. On mélange toujours les étoffes. Voici un joli costume de soirée que nous avons vu et qui avait été fait chez Mme Turle, 9, rue de Clichy. Une gaze comme grippée et que des fils de soie tirés en longueur divisent en petits bouillons, est une imitation de la si jolie gaze orientale, et se combine avec du taffetas; les deux de ton crème. La jupe en taffetas avec des quilles faites d'une suite de petits volants froncés, sur lesquelles s'ouvre la seconde jupe de gaze, qui, pour toute garniture, reçoit au-dessus de l'ourlet trois rangs de ruban de satin, ruban qui remonte le long des fentes. Corsage en gaze à taille ronde prise dans une ceinture de moire rouge agrafée derrière. Un bouillon au décolleté et des nœuds rouges à l'épaule. Cet autre pour dîner de cérémonie ou soirée de musique est en taffetas glacé d'un joli vert à reflets rosés. La première jupe en taffetas blanc et la seconde en taffetas glacé vert, garnie de falbalas découpés, est d'une simplicité en harmonie parfaite avec le corsage qui est à pointe, lacé derrière et garni autour du décolleté d'une petite berthe en taffetas; cette berthe croisée devant a de longs pans qui s'attachent derrière à la taille ou tombent de chaque côté, devant si on le préfère. Un joli effilé en soie tout autour. Un bouillon pour manche. Cette façon charmante n'affirme-t-elle pas mieux que tout ce que nous pourrions dire, le talent et le goût de Mme Turle? Encore quelques renseignements sur le costume de bal et sur le costume de visite. Pour les premiers, Mme Gradoz emploie un gros tulle grec à larges pastilles brochées, qui se combine soit avec un taffetas uni, soit avec un taffetas glacé de couleur pâle, qui a beaucoup de genre et grand succès. Le voici d'une seule couleur, crème. Jupe en taffetas couverte par une jupe de satin blanc et celle-ci par une jupe de tulle non ourlée, mais plissée de très larges plis creux. Des rubans en satin crème descendent, en formant de longues boucles, aux deux tiers de la jupe, de là, ils continuent en un seul pan, taillé en corne, jusqu'au bord de la jupe. Façon exquise, élégante et jeune à ravir. Elle sera moins chère, si la jupe de dessous est en fine satinette; la première coûte 160 fr.; la seconde, 130 fr. Décrivons le corsage qui est en satin et à ceinture avec des bretelles en tulle qui se chiffonnent à la taille et au-dessus de l'épaule, dans une agrafe de satin blanc, des muguets devant. Ceinture en ruban de satin nouée derrière. Nous voudrions entrer dans plus de détails, mais nous ne le pouvons guère, faute de place. Ce même tulle noir, pour les jeunes femmes, fait de très élégants costumes de dîner. Le voici avec un dessous en taffetas glacé feu orné, au bas, d'une grosse ruche Louis XV et de deux volants légèrement badinés en dentelle pareille au tulle, dentelle de dix centimètres de hauteur seulement; seconde jupe en tulle, rehaussée d'une dentelle, assez longue pour la relever, autour de quelques plis qui la font un peu bouffer; des nœuds à gauche. Corsage en taffetas décolleté, couvert par une veste montante en tulle dont les devants droits et courts s'arrêtent sur la ceinture très haute et non drapée; derrière, des plis en postillon soulevés par un nœud; une demi-manche en dentelle, sans le transparent. Tout noir, ce costume que Mme Gradoz, 67, rue de Provence, a créé pour deux jeunes élégantes, a eu un véritable succès. C'est que goût, élégance et nouveauté s'y trouvent réunis. Son prix varie de cent cinquante à

deux cents francs. Un costume de ville en cachemire et faille française canaque mérite que nous en parlions. Jupe en faille garnie d'une magnifique frange disposée en draperie au bas, ainsi que sur le tablier où elle forme plusieurs étages. La redingote en cachemire rejetée en revers montre un plastron en faille sur lequel des étages de frange continuent la garniture du tablier. Col droit et à la manche en faille, jockey de frange et revers en cachemire. Mme Gradoz dont le goût et le talent sont incontestables, est, en outre, d'une obligeance extrême. Revenons à la coiffure, aussi bien nombre de lettres que j'ai là sous les yeux m'y engagent fort. La *Dame Blanche* et *Mignon*, Mlle E. B. et bien d'autres, trouveront dans les renseignements suivants réponse à leurs lettres. La coiffure se modifie sensiblement ; le casque et la coiffure Récamier, pour n'être plus de la dernière mode, se portent toujours, mais moins que la coiffure un peu tombante. On le constate aussi bien dans les soirées, les dîners, qu'au théâtre et au concert. Les coiffeurs ne proposent plus que la natte catogane, le chignon breton roulé ; après des semaines d'indécision, les jeunes femmes et les jeunes filles ont couvert leur nuque de cheveux ni trop longs, ni par trop frisés. M. Perrin-Reverchon, cet excellent coiffeur, inventeur de postiches bien pratiques, nous a montré les dernières coiffures exécutées par lui, pour les premières fêtes, entre autres pour la première représentation à l'Opéra de *Roméo et Juliette*. Toutes tombantes, mais avec les cheveux de devant très ondés et se prolongeant de côté en petites boucles. Derrière on les natte pour les ramener en dessous en faisant passer la pointe que l'on divise en deux, de chaque côté ; cette pointe sera cachée par des boucles tournées qui descendront de coques plates. M. Perrin nous a dit que pour les très jeunes filles les cheveux ondés du léger bandeau doivent complétement dégarnir les tempes, et ceux de derrière divisés, pour former deux nattes, se croiseront et se rouleront en corne de bélier. La coiffure Récamier est l'accompagnement obligé du costume Directoire; des frisettes, dont quelques-unes descendent et jouent sur le front, sont traversées par deux bandelettes, tresse lamée ou ruban étroit. Une aigrette en ruban, un piqué de fleurs, bruyère rose, muguet, herbe folle, avec ou sans nœud, chaperon, petite chute de clochettes, sont les ornements de la coiffure un peu basse. Les jeunes femmes ont en plus le pouf de plume, l'aigrette et les pierreries parsemées. Est-il rien de plus ingrat que la description des coiffures? Comment décrire ces enroulements de mèches et ces petites papillotes qui passent à travers les coques? Pour aider à se coiffer rien de plus commode que les postiches inventés par M. Perrin-Reverchon, postiches que l'on coiffe soi-même facilement, que l'on pose sans difficulté. Ce sont de longues mèches, des nœuds préparés, tournés en papillotes, et bien d'autres modèles s'adressant à tous les âges, que M. Perrin a réunis en catalogue avec indication des prix et de la longueur des cheveux, pour faciliter le choix. Quittons le salon de coiffure et montons au premier jeter un coup d'œil sur les costumes habillés dont on juge tout de suite l'effet, posés qu'ils sont sur des mannequins parfaitement proportionnés. Mme Perrin-Reverchon est une vraie artiste, ses costumes sont étudiés aussi bien dans les formes que dans la combinaison harmonieuse des étoffes et des couleurs ; c'est une artiste qui médite et cherche des formes nouvelles. Elle fait pour la robe du soir à traîne la jupe à pointe, et cette jupe a très grand succès. Mais aussi quelle jolie manière de la garnir ! Des ruches, des dentelles, de longs rubans. Pour les jeunes filles, Mme Perrin-Reverchon, 28, rue du faubourg Saint-Honoré, fait de très agréables costumes de soirée. Le surah et un voile de soie font fort bien ensemble, et la garniture d'étroit ruban de satin est bien en rapport avec l'élégance simple qui sied à la jeune fille. Très comme il faut ses costumes pour dame âgée, qu'ils soient simples ou parés.

Nous sommes obligee de remettre au mois prochain nos renseignements sur l'ameublement, notre Courrier des Modes dépassant déja la place qui lui est attribuée, et nous avons encore à dire quelques mots des chapeaux, des jolies garnitures de fleurs pour robe de bal. La capote sans brides est adoptée pour le théâtre, elle remplace le chapeau rond si étrange dans son envergure ; ceci pour les jeunes femmes. Quant au chapeau de ville, la forme varie. Mme Boucherie, qui coiffe avec tant de goût et dont les formes siéent si bien, fait pour les jeunes filles une jolie toque en feutre avec aigrette et nœud qui est tout à fait gentille et dont le prix ne dépasse pas 30 fr. Le grand chapeau à bord plat et celui relevé sont charmants avec leur nœud en ruban et leur pouf chiffonné en surah ; aux plus habillés, mais non pas aux plus à la mode, une belle plume amazone part soit d'un nœud, soit d'un oiseau. La mode continue d'assortir la capote au costume ; il faut donc envoyer à Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, un échantillon pour la couleur, ou même l'étoffe pour la capote. Un goût distingué, sobre et coquet distingue les créations de cette excellente modiste. Des nœuds pour la coiffure, chiffonnés avec grâce, sont piqués d'aigrette en fleurs ou d'un petit oiseau aux couleurs chatoyantes. Pour le corsage, des traînes de fleurs, d'autres montées en guirlande pour la jupe et des touffes pour la ceinture. Les fantaisies sont nombreuses : papillons, mouches, scarabées, sont mis à des choux de tulle illusion et font bien dans les cheveux. Tous ces jolis riens sont de goût parfait et coûtent 5, 7, 9, 15 fr. et plus.

CORALIE L.

L'Album de travaux paru dans le numéro du 8 décembre contient : Cadre-palette carrée. — Etagère trèfle-monstre. — Etagère-écusson. — Dessous de vase, étoffe ancienne. — Boîtes et bonbonnières : Losange, cœur, à pans coupés, Louis XV. — Plateau-assiette pour cartes. — Étui pour jeux de cartes. — Bourse pour quêteuse. — Serviette-à œufs, forme cône. — Boîte à mouchoirs en tapisserie. — Boîte fer à repasser. — Support-étagère pour statuette et objet d'art. — Traîneau-jardinière. — Boîte-livre. — Vide-poche Louis XV.

VISITES DANS LES MAGASINS

Mesdemoiselles, nous ne vous dirons jamais assez combien sont jolis et de bon goût les travaux de fantaisie et les bibelots faits par la maison Lebel-Delalande. On les trouve aussi préparés et échantillonnés. Le point de Hongrie est toujours très en vogue et fait de délicieux coussins, des banquettes, devants de foyer, commodes et coquettes, des chaises et, comme ce genre de broderie ne demande qu'un petit échantillon sans dessin, l'ouvrage est peu coûteux, surtout si l'on mélange laines et soies. En mettant 15 à 20 fr., on peut avoir l'un des objets cités. Il y a peut-etre, parmi vous, des retardataires dont les travaux sont encore à l'état de projet, eh! bien, pour elles, Mme Lebel, 348, rue Saint-Honoré, tient tout prêts et à des prix raisonnables : des couvertures de livre mi-partie brodées, mi-partie en vieille étoffe; des petites jardinières, des sacs de toutes les façons; des cadres pour photographies, des pare-lumière, etc.; des porte-cigares, des boîtes à cigares, des coffrets : les uns couverts d'étoffe ancienne, les autres avec sujets au petit point, genre Henri II; des tables longues et carrées, des écrans, des corbeilles et de superbes jardinières; il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

Nous avons parlé dernièrement des bijoux de la maison Guédu, *Au Talisman*, 55 et 57, passage Jouffroy, bijoux d'un goût vraiment artistiques quel qu'en soit le prix; mais nous n'avons pas assez appuyé sur l'éventail, qui est une des spécialités de cette maison. L'éventail face-à-main est une invention nouvelle, élégante et pratique; un des montants sert de manche au lorgnon qui se ferme dessus. Cette addition n'enlève ni de sa grâce, ni de sa légèreté à l'éventail, mais elle simplifie le bagage indispensable pour le théatre. A côté de cette nouveauté, qui mérite une mention toute particulière, nous avons vu des éventails en plumes aussi légers que coquets; des fantaisies gracieuses faites pour de jeunes mains : gaze peinte de fleurs, sujets, groupe d'oiseaux. La châtelaine reste toujours en faveur et il faut reconnaître que le caprice n'a pas prise sur cet élégant bijou. Il y en a de charmantes et de nombreux modèles au *Talisman*. Notons aussi des fantaisies d'orfèvrerie : cuillères, salières de style. La maison Guédu donnera les renseignements détaillés sur les objets qui lui seront désignés.

Nous pensons que les renseignements suivants intéresseront les mères de famille, puisqu'il s'agit d'un remède contre les engelures, préconisé par tous les médecins, remède que l'on ne trouve que chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix. On peut donc y avoir confiance entière. La mixture balsamique s'emploie pour les engelures non ouvertes. Rien de plus facile que son emploi : Imbiber un peu de ouate de mixture et en frotter la partie rouge et gonflée; recommencer deux ou trois fois par jour en laissant sécher la mixture sans l'essuyer. Le Baume de la Ferté s'emploie lorsque les engelures sont ouvertes ou très gonflées et pour les gerçures des lèvres, du nez, de la figure et les crevasses aux mains. Pour les lèvres et le nez, il suffit de les enduire de Baume de la Ferté, même dans la journée; les effets en sont si prompts que l'on est guéri en quelques heures. Pour les crevasses et les engelures ouvertes, il faut les bien laver avant d'appliquer le baume, les essuyer ensuite pour n'y point laisser d'humidité. Le baume s'étend sur un petit morceau de papier brouillard que l'on pose sur la partie malade en l'y retenant par une bande ou un doigt de gant. On renouvelle ce pansement jusqu'à la guérison qui ne tarde pas. Vingt-quatre à quarante-huit heures au plus. Bien des accidents de ce genre peuvent s'éviter par l'usage de très bons cosmétiques tels que, pour le visage, la crème de fraises ou la crème au suc de concombre; pour les mains, le savon Sapoceti et la pâte de velours. L'Eau de Cologne Impériale Russe pour la toilette et le mouchoir.

L'eau et la pommade vivifiques, de M. A. Bonneville dont nous conseillons l'usage à nos lectrices, ont pour effet d'arrêter la chute des cheveux, de les faire repousser aux parties dégarnies soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux, enfin de les faire repousser vite et abondamment. En se servant régulièrement de ces préparations, on fait disparaître les pellicules, et le cuir chevelu ainsi dégagé, la racine des cheveux se fortifie. Une lotion d'eau par semaine et deux applications de pommade suffisent habituellement. Mais si les cheveux tombent beaucoup, il faudra, pour arrêter leur chute, faire trois lotions par semaine et des applications de pommade tous les soirs. Les cheveux redeviendront brillants, souples et en *bonne santé*. Après toutes les maladies, mais surtout après les maladies éruptives, elles sont d'une très bonne hygiène. L'Elixir dentifrice vivifique, a les meilleurs effets : Arrêter la carie des dents, les blanchir, laisser une agréable fraîcheur. Ces préparations vivifiques se trouvent chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

***

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Coaltar saponiné de Le Bœuf

(*En vente dans toutes les pharmacies*)

Cette préparation fait disparaître les boutons, les rougeurs et s'emploie également pour les soins de la bouche et des cheveux. Quoique son prix ne soit que de 2 francs le flacon, son succès provoque une foule d'imitations; donc, bien spécifier : *Coaltar saponiné de Le Bœuf.*

***

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES

De Mme A. Favier, faubourg Poissonnière, 68, Paris.

Les fleurs artificielles sont fort employées cet hiver pour robes de bals; on les sème en légers et ravissants petits bouquets sur le devant de la jupe, sur le côté, aux bords, etc. Ce qui coûterait très cher en beaucoup de maisons, sera fait à de très bonnes conditions par Mme Favier que bon nombre

de nos lectrices connaissent; elles savent aussi combien sont avantageux les délicats piqués de fleurs pour coiffures, ses jolies roses de velours pour chapeaux, etc., etc.

***

OUVRAGES ARTISTIQUES DE DAMES

Papiers pour fleurs, cotillons, patrons de modes, etc.

De la maison Borie et Tessier, 57, rue du Temple, à Paris.

Nous recommandons à nos lectrices les magnifiques boîtes de papiers Chine couleurs, dernière créations de la maison Borie et Tessier.

Chaque boîte contient un assortiment de douze jolies couleurs et nuances, pour composer des corbeilles de fleurs, les fantaisies et coiffures pour soirées bals et cotillons, les cachepots, abat-jour et patrons de modes.

48 feuilles des couleurs les plus variées sont réunies dans une boîte du meilleur goût.

L'assortiment se compose de 3 boîtes ou 36 couleurs. Pour la vente au détail, s'adresser dans les Grands Magasins de nouveautés, au Bon Marché, au Printemps, etc., etc.

Vente en gros : Borie et Tessier, 57, rue du Temple, Paris.

***

C'est au numéro 119 de la rue Montmartre que se trouve le dentifrice Martial. On dit que les effets en sont bons et que ce dentifrice, nommé Cresson Martial, du nom de son inventeur, conserve la beauté des dents, qu'il rend l'émail blanc. On dit encore qu'il guérit les maux de dents. On connaît les bons effets du cresson qui est un excellent dépuratif.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4710

Modèles de Mme Brun-Cailleux, rue du Marché-Saint-Honoré, 11.

Costume de fillette de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

Modes de Mlle Héléna, rue des Pyramides, 20.

PREMIÈRE TOILETTE. — Costume de drap, à jupe droite, plissée tout autour. Corsage-jaquette, à long gilet carré, fermé par de petits boutons; les devants en pointe sont fixés sur le gilet par de gros boutons; revers et parement de peluche (1). Une bande de fourrure remonte sur la jupe. — Toque en drap avec bande de fourrure.

DEUXIÈME TOILETTE. — La jupe est brodée jusqu'à mi-hauteur; une écharpe de ruban, terminée par un gros nœud, part de la taille et retombe un peu au-dessus de la broderie. Corsage rond, en tissu uni, orné de grands revers, et ouvert sur un gilet brodé; ceinture à bouts flottants fermée par une agrafe artistique; manche à double parement, l'un brodé, recouvrant le second à moitié et formant une pointe qui remonte sur la couture intérieure. — Chapeau à passe de fourrure, à grande avance devant et doublée de velours; coques plissées sur le côté et calotte basse.

COSTUME DE FILLETTE. — Polonaise en vigogne, ouverte sur un gilet bouffant; le côté gauche devant est court et laisse la jupe découverte; une patte boutonnée traverse le gilet au-dessous de la taille; revers et parements piqués (Voir la planche de ce mois). — Chapeau de feutre à bord plat et à calotte élevée; gros nœud de ruban et plume posés sur le devant.

GRAVURE N° 4710 *bis*

Toilettes de bal de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en tulle rose pâle pour jeune fille; la jupe plissée et la tunique sont ornées dans le bas de rubans passés dans des fentes formant engrêlure; deux écharpes de tulle, de longueur différente, retombent sur la jupe sur laquelle elles sont fixées par un nœud de ruban; corsage croisé en fichu, drapé sur les épaules; ceinture croisée derrière et revenant nouer un peu bas sur la tunique; manche courte en tulle bouillonné, avec bracelet noué en ruban (Voir la planche de patrons). — Bandelettes de ruban dans les cheveux.

DEUXIÈME TOILETTE. — Redingote en peau de soie tilleul, à longs pans encadrés d'une broderie d'argent et bordés d'une ruche découpée; tablier-plastron en gaze plissée, avec un cordon de petites roses formant traverse dans le haut; un cordon de roses court dans la ruche autour du corsage et descend de chaque côté du plastron jusqu'à la taille, d'où part la broderie d'argent (2). Roses en collier et dans la coiffure.

BRODERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

COUSSIN, dessin égyptien, broderie en chenille, soie d'Alger et cordonnet d'or, sur drap perforé.

MUSIQUE

AIR DE BALLET, par Mlle Hortense Wild.

ÉTUDE D'AQUARELLE

BOUQUET DE PENSÉES.

PREMIER ALBUM

Bibliothèque à coulisses. — Presse-papier. — Porte-allumettes (fontaine). — Costume en drap. — Entre-deux. — Sortie de bal. — Boîte à bijoux (album). — Petite garniture. — Vide-poche (soufflet). — C. A. J. enlacés. — Denise. — Porte-cigares (cuvier). — Taie d'oreiller. — Petite garniture. — Dessous de coupe. — A. R. enlacés. — Entre-deux. — Boîte à épingles. — Boîte à allumettes. — Guirlande avec angle. — — Entre-deux. — Guéridon-étagère. — Mitaine tricotée. — Branche, point à la croix. — Entre-deux. — Robe de chambre. — Redingote en sergé. — Ida. — Garniture. — Fond en drap perforé.

1re FEUILLE DE PATRONS

1er CÔTÉ

CORSAGE, costume en drap, page 2 (album de janvier).

SORTIE DE BAL, page 2 (album de janvier).

2e CÔTÉ

CORSAGE DÉCOLLETÉ, 1re toilette (gravure n° 4710 *bis*).

REDINGOTE, petite fille (gravure n° 4710).

(1 et 2) Les abonnés à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 janvier.

Paris. - Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Digitized by Google



Imp. Falconer. Paris

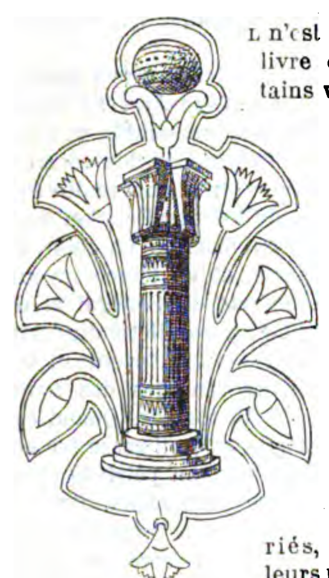
1er Février 1889

Journal des Demoiselles

Costumes de Travestissements de Mme Gradox 67 r. de Provence.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LE MONDE DES ARBRES



Il n'est pas aujourd'hui de livre écrit sur de lointains voyages qui ne présente de curieux échantillons d'une flore étrange et nouvelle, bienfaisante ou terrible, utile ou charmante.

C'est cette flore que j'offre à vos regards, mes chères lectrices ; ici, les arbres seuls nous occupent, avec leur aspect, leurs produits variés, leurs richesses, leurs mœurs, leur beauté, leur vie.

D'un coup de plume, nous allons essayer de transplanter dans le *Journal des Demoiselles* ces essences rares, ces végétaux féeriques, faisant de ce monde botanique une pépinière sans rivale, de toutes ces forêts un parc, de tous ces arbres rangés en colonnes une allée fantastique à travers l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Océanie, l'Europe, — voie triomphale d'ombres, de rayons et de parfums où, bercées par de riants mirages, nos lectrices avanceront d'un pas léger au milieu des enchantements de la nature.

A chaque feuillet une merveille. Les Guyanes, le Sénégal, le Brésil, le Gabon, l'Inde, la Chine dans une page. Une série ombragée superbement, bordée tout au long de végétaux fabuleux.

Dans cette promenade autour du monde des arbres, il vous sera ménagé de douces stations, haltes instructives et fréquentes, pour lire les histoires gravées sur l'écorce, les noms inscrits sur les tiges, les gracieuses légendes enroulées autour des rameaux ou pendantes, comme des fruits mystérieux, de branches vénérées.

Un premier chapitre pour les *arbres curieux :* arbres du bien aux propriétés divines, recélant la guérison dans leurs feuilles, la santé dans leurs racines, la vie dans leur écorce ; arbres-nourriciers donnant une eau limpide et douce, un vin fortifiant, des liqueurs exquises, un beurre précieux, un lait abondant et parfumé, un pain savoureux, des fruits suaves et rafraichissants ; arbres-costumiers fournissant des tissus, des parures, des habits, des bijoux ; arbres-épiciers tenant gratuitement boutique au milieu des forêts vierges et ne falsifiant jamais leurs marchandises caressées par la brise et dorées par le soleil ; arbres bizarres aux formes stupéfiantes, ayant l'air de pousser sur un paravent chinois avec leurs branches énigmatiques, leurs fleurs monstrueuses et leurs fruits sans pareils ; arbres-lumière ou plantes-feu produisant l'étincelle, la bougie et le chandelier. Après les arbres du bien, les arbres du mal à l'ombre néfaste, au poison mortel, effroi des hommes et des animaux, malfaiteurs redoutés du monde végétal et pourtant curieux eux-mêmes.

Dans un second chapitre se dresseront *les ancêtres et les géants* des forêts, colosses historiques et patriarches fameux du monde botanique, éparpillés sur le globe comme de vivants édifices, plus anciens peut-être que les ruines de Palmyre et de Babylone, étonnement de la science et culte immémorial de la vénération publique.

Il s'en rencontre partout de ces Mathusalems du règne végétal et chacun d'eux porte un nom, a son histoire et ses légendes, ses souvenirs antiques, terrifiants ou gracieux, qui lui font comme une couronne, pour ainsi dire immortelle de respect, de gloire et de mystère.

Notre occident en compte des plus célèbres, toujours debout et toujours beaux, ayant connu les druides avec leur tunique blanche et leur serpe d'or, ayant vu naître et mourir des peuples, sombrer les empires, passer le torrent des invasions, s'éteindre je ne sais combien de générations à l'ombre de leurs rameaux vingt fois séculaires, et jusqu'à des astres se déplacer dans le firmament.

CHAPITRE PREMIER

Les Arbres curieux

LES BONS ARBRES : — *L'arbre à pain.* — *Le « carité », arbre à beurre.* — *L'arbre à vache.* — *L'hya-hya.* — *L'arbre du voyageur.* — *Le zuike-bosch.* — *L'arbre à liqueur.* — *L'arbre à gomme.* — *L'arbre-chapelet.* — *Le bambou de Chine.* — *Le cotonnier-subers.* — *L'arbre-étincelle.* — *L'eucalyptus.* — *Les quinquinas.* — *Le chêne de Madagascar.* — *Le manglier.*

L'arbre à pain est le grand panetier des forêts tropicales comme le palmier du voyageur en est le grand échanson. Porteur de pain et porteur d'eau, ce sont deux arbres bénis.

L'arbre à pain abonde surtout aux Philippines et aux Mariannes, il ressemble à notre pommier de Normandie par un beau feuillage vert; à son noble aspect, on voit qu'il n'est pas le premier venu de la forêt. Son fruit rond est enfermé dans une épaisse écorce d'un jaune éclatant. On dirait un fruit d'or : c'est mieux encore, c'est la *pomme de vie*, comme dit l'insulaire. Ce fruit charmant se fait cuire sous la cendre chaude comme un marron du Périgord. Bientôt l'écorce tombe, il reste une croûte délicate et mince qui recouvre une substance aux senteurs appétissantes, tendre et blanche comme la mie de notre pain. Ce pain-là ne se mendie pas, il se donne. On ne le gagne pas à la sueur de son front, on le cueille comme une cerise aux branches hospitalières et charitables. Ce n'est pas le pain quotidien qu'on implore, c'est le pain éternel de la nature qui s'offre à tous venants et tombe dans la main. A lui seul, cet arbre est tout : ensemenceur, moissonneur, dépiqueur et vanneur, meunier et boulanger; tous les travaux des champs, des granges, des moulins et des fours, s'accomplissent en silence sous son écorce féconde et miraculeuse.

Comme tous les grands rôles, l'arbre à pain a ses doublures végétales ; ce sont le *rima* et le *douctou*. Le fruit du rima, de la grosseur d'un melon et de la couleur des dattes, est tout hérissé de piquants, mais cette écorce rébarbative renferme un noyau d'une blancheur éclatante et d'une saveur exquise. Sans s'altérer, ce fruit qu'on fait bouillir comme des châtaignes, se conserve pendant six mois.

Manger aussi délicat que nourrissant, il a de curieuses analogies avec le pain anglais. Quant au douctou, il a la forme et la grosseur d'une belle poire. La pulpe, blanche et molle, renferme quinze noyaux qu'on fait rôtir. Leur saveur rappelle celle de la châtaigne ; un limousin s'y tromperait.

Sans nul doute, l'arbre à pain, le rima, le douctou, le cycas et autres végétaux de la même farine, sont d'honnêtes et parfaits boulangers ; sans nul doute, ils rendent d'éclatants services en nourrissant d'innombrables tribus qui n'ont, pour dîner, qu'à courber une branche semée de bouchées de pain, mais combien ces grands arbres sont humbles à côté de notre blé aux épis d'or, à côté de notre pain sacré qui résume les efforts et les espérances, le travail et la vie de l'homme !

Après l'arbre à pain, voici l'arbre à beurre, le *carité*, et l'arbre à lait, l'*hya-hya*. Le carité est un fort bel arbre qui ressemble à notre chêne et qui est la Providence des contrées sauvages, encore privées de la chèvre des Pyrénées et de la vache de Normandie. Son fruit rappelle l'intérieur d'un marron. La chair en est blanche et compacte, d'une douce saveur. Les femmes et les enfants du Sénégal et du haut Niger s'en vont à la cueillette du carité dans les forêts africaines et rapportent au village de grandes corbeilles remplies des fruits savoureux que le vent a fait tomber. Quand ces noix ont été séchées au four, on casse les coques et l'on écrase, on pile, on pétrit la chair de façon à former une pâte homogène. Puis on met cette pâte dans une jarre remplie d'eau froide et l'on bat vivement le beurre qui monte à la surface. Enfin, on le retire pour le battre à nouveau, pour le tasser, pour le rendre compact. Les petits nègres auront des tartines sur la planche.

Le beurre de carité est d'un usage constant chez les populations du Niger et du Sénégal ; il sert pour la cuisine, l'alimentation des lampes, la confection des savons et la toilette des élégantes Nigériennes, qui lustrent leurs cheveux crépus de cette pâte onctueuse. Très dur à la fusion, le carité semble fait pour ces contrées torrides où notre beurre d'Europe coulerait

comme un verre d'eau. On estime que ce beurre végétal pourrait être employé sur une grande échelle dans tous les pays d'Europe. On pourrait en fabriquer aisément des savons et des bougies; sur les deux rives du Niger, s'étendent de vastes forêts de carités n'attendant qu'une exploitation pour fournir un objet d'échange des plus précieux. Au prix où sont l'Isigny et le Gournay, le beurre même le plus vulgaire et le plus effrontément falsifié, le carité mérite certainement qu'on s'occupe de lui, surtout quand on songe que, dans sa coquille à beurre, se trouvent, par dessus le marché, une bougie et un savon.

Passons, s'il vous plaît, à des végétaux ni moins utiles, ni moins curieux : les *arbres à lait*. Voici d'abord l'étrange *tabayba* africain qui est l'analogue de l'*arbre à vache* que de Humbold découvrit dans le Venezuela. Le tabayba produit un suc abondant et lacté, d'une blancheur éblouissante et d'un goût délicieux. Pour l'indigène, c'est mieux qu'une boisson salutaire et rafraîchissante ; ce lait gras et parfumé est une nourriture aussi précieuse, aussi substantielle que le lait de nos troupeaux, dont il a la douce odeur et les fortifiantes propriétés. Pour *traire* cet arbre, il suffit de faire une incision dans son écorce, et aussitôt il verse une tasse de lait qu'il offre au voyageur du bout de ses rameaux.

De tous ces arbres laitiers, le plus remarquable est l'hya-hya des forêts de la Guyane anglaise. On dit merveille du lait qui découle ou plutôt qui ruisselle de cet arbre béni que l'indigène entoure d'un culte religieux. L'hya-hya pousse au bord des lacs et des rivières ; sa moelle et son écorce renferment tant de lait que, lorsqu'on coupe cet arbre, les eaux en deviennent toutes blanches. L'hya-hya est à la fois la chèvre et la vache des forêts de la Guyane ; on dirait que ses rameaux, qui donnent en quelque sorte le sein à l'enfant des bois, se perdent dans la fable et que ses racines touchent aux prodiges de la Bible. De même que Moïse faisait sortir de l'eau d'un rocher, un pauvre nègre des forêts de la Guyane fait jaillir d'un arbre des torrents de lait.

Dans les régions du Cap se trouve un arbre étrange que les Boërs appellent *zuike-bosch*, c'est-à-dire buisson à sucre. On pourrait dire, en effet, que ce végétal bizarre porte des verres d'eau sucrée dans le calice embaumé de ses fleurs.

Les jolies fleurs du zuike-bosch se composent de pétales serrés qui forment un godet d'une élégance singulière. Si, le matin, avant le lever du soleil, vous regardez dans ses calices odorants, vous apercevez de brillantes gouttelettes rappelant par leur teinte le doux éclat des perles, rondes et vives comme du vif-argent. Ces gouttelettes embaumées, on les met dans un vase et l'on peut en recueillir ainsi cinq ou six bouteilles sur un seul arbre, mais il faut s'y prendre de bonne heure, le soleil du Cap n'en ferait qu'une gorgée et viderait d'un seul coup tous ces verres charmants.

Cette liqueur, appelée par les Boërs *zuiken-bosch-sirop*, est un breuvage exquis, chargé des parfums de la fleur qui, selon la variété de l'arbre, se rapprochent de la vanille et du jasmin. Ce précieux sirop, aussi bienfaisant qu'agréable, se condence par l'ébullition et se conserve dans des vases bien bouchés pour la saison d'hiver. Au printemps, l'arbre à sucre se couvrira de fleurs nouvelles et la jeune Hollandaise du Cap, la cruche sur l'épaule, s'en ira à la fontaine cueillir les perles liquides et embaumées du *zuike-bosch*.

Je ne crois pas que l'arbre à sucre fasse jamais une concurrence bien sérieuse à la canne des Antilles, voire même à notre betterave qui renferme dans sa racine un déluge d'alcool et je ne sais combien de millions de pains de sucre; mais ce charmant arbrisseau, aux fleurs merveilleuses, anx senteurs exquises, à l'élégant feuillage, est à la fois une curiosité botanique et un bienfait pour le paysan du Cap.

La croissance du zuike-bosch est si rapide qu'on dirait une improvisation. Il naît, il pousse, il est grand. Chaque année il s'enrichit de nouvelles branches, comme si la nature voulait, à chaque printemps, lui rendre au centuple le verre d'eau qu'il a donné.

Formant sur la lisière des bois comme des « bars » inépuisables et gratuits, penchant au moindre souffle ses coupes odorantes, le zuike-bosch semble dire aux passants : « Voulez-vous prendre un verre d'eau sucrée ? Si vous l'aimez à la vanille je suis votre arbre ! si vous le préférez au jasmin, adressez-vous au buisson d'en face ».

L'arbre à liqueur, c'est-à-dire le palmier *sagou*, voilà un arbre auquel certainement on ferait payer patente s'il poussait boulevard Montmartre, sous les fenêtres du *Journal des Demoiselles*, au lieu de croître aux îles Mollusques dont il est la richesse et la merveille. Ce végétal, véritable échanson botanique, verse aux insulaires une liqueur exquise et fortifiante qui, légèrement fermentée, se conserve très longtemps. Ce doux breuvage se distille des pédoncules des régimes du palmier récemment coupés. On le nomme *anissa*; c'est presque anisette. Cette liqueur, abondante et parfumée, est reçue dans des vases de bambou qu'on attache aux branches de cet arbre-fontaine, au-dessous de l'incision qu'on a soin de rajeunir tous les jours : une façon ingénieuse de tourner le robinet, la cruche se remplit toute seule. Cette source végétale coule pendant deux mois et, pour empêcher la liqueur de s'aigrir, l'indigène

y mêle un bois amer qui pousse dans le voisinage. Dix pintes par jour, trois cents pintes par mois coulent du palmier sagou. Puis, la source est tarie, la pièce vide, le tonneau à sec. Rien de pittoresque et de singulier pendant la récolte comme ce palmier distillateur à la fois alambic et barrique avec ses laboratoires aériens et ses petits tonneaux suspendus dans les branches.

On a remarqué que l'écoulement de la liqueur est plus considérable la nuit que le jour, bien que l'ascension de la sève soit favorisée par l'ardeur du soleil. Cela tient à ce que les vapeurs de la nuit, absorbées par les feuilles du palmier, se mêlent aux sucs de l'arbre et les rendent plus abondants; moins délicate et moins sucrée, la liqueur recueillie durant la nuit. C'est surtout vers le soir qu'est délicieuse l'anissa.

C'est alors que l'indigène se dirige de préférence vers l'arbre à liqueur pour faire la cueillette.

Les insulaires, qui sont absolument étrangers aux combinaisons chimiques de l'illustre et vénéré M. Chevreul, arrivent à extraire les parties sucrées par la simple évaporisation. Le sucre, qui est de couleur brune, assez semblable à celle du chocolat, reste au fond du vase.

Le palmier sagou rend aux insulaires d'autres services que celui de charmer leur palais par la douceur d'un breuvage exquis. Des filaments de cette arbre, tressés avec habileté, on fabrique des cordes d'une souplesse et d'une solidité admirables; avec son bois on bâtit des cases; avec ses feuilles on façonne des toits; avec sa racine on sculpte des fétiches et des divinités.

Dans le voisinage de l'arbre à liqueur pousse un arbre précieux qui donne à manger comme le palmier sagou donne à boire. C'est le cycas dont l'amande grillée comme nos marrons est un mets délicieux, une pâte savoureuse et substantielle, sorte de petit pain naturel, pétri par la Nature. Le palmier sagou et le palmier cycas dont le racines se touchent quelquefois et dont les rameaux se confondent, sont deux arbres qui se complètent : dans son feuillage béni l'un porte des petits verres et l'autre des petits pains.

L'*arbre-chapelet* est un des arbres les plus précieux de l'Orient, un végétal à tout faire, qui se plie aux usages les plus divers et les plus singuliers. Son pays de prédilection, la haute Egypte. La tige magnifique de ce dattier d'élite s'élève parfois d'un seul jet à soixante pieds de hauteur. Ses fruits savoureux, jaunes ou rouges, pourraient suffire à la nourriture de l'homme. La datte est le pain de l'Arabe, un pain succulent doré par le soleil. Des feuilles de cet arbre, on tire des ustensiles de toute espèce, de jolies corbeilles appelées *Tabas* et des coiffes élégantes employées dans tout l'Orient. Avec la grande nervure des feuilles on fabrique de gracieux paniers qui reçoivent les produits des champs et deviennent, selon les besoins, une cage ou un lit. Enfin, avec la fibre de ce dattier, qui est un textile précieux, on confectionne des cordages aussi solides qu'élégants.

L'arbre-chapelet, ou *Doum* en botanique, arbre aimé du Prophète et vénéré des croyants, a été cruellement dépoétisé par un décret khédival de 1851 qui l'a frappé, je ne dirai pas de la foudre, mais d'un impôt! Pauvres arbres sacrés! Du palmier de Jérusalem on fait des cannes qu'un descendant de Jacob vend sur les boulevards; des cèdres du Sinaï on confectionne des tabatières et du buis, de Judée des peignes et des bilboquets. L'arbre-chapelet lui-même n'est plus maintenant qu'un simple contribuable. Le fisc a tué la légende.

Dans la disposition de ses branches, ce dattier d'un aspect très étrange, offre nettement la forme d'un grand candélabre. Quand l'arbre est mort, son aspect est saisissant : au milieu des ruines il se dresse comme un flambeau éteint sur une civilisation disparue. Très délicate et très recherchée des indigènes, la datte porte le nom charmant de *Zennebé*, c'est-à-dire « sœur du Prophète. » Très appétissante et gracieuse cette date fine et rose, longue et mince, légèrement recourbée en croissant. Avec la délicieuse datte Zennebé on fabrique (ô sacrilège!) de la mélasse et de l'eau-de-vie. Enfin on broie dans une auge les noyaux de ces dattes pour en nourrir les chameaux, très friands de ce régal. Mais les plus beaux de ces noyaux se trouvent destinés à un plus noble usage. Au lieu d'être broyés dans une auge vulgaire, ces élus sont tournés respectueusement en perles odorantes, en grains polis destinés aux chapelets qu'égrèneront les doigts d'un croyant.

Tel est l'arbre-chapelet de la haute Egypte, qu'un décret sceptique a frappé d'impôt. Mais qu'importent sa mélasse et son eau-de-vie; il est encore, pour le vieil Arabe, l'arbre pieux de Mahomet, c'est-à-dire l'arbre-chapelet dont il égrènera, le soir, d'une main lente, les noyaux parfumés, sur le seuil de sa tente, l'œil tourné vers le ciel, en face du désert.

Un arbre du bien, c'est l'arbre précieux qui produit la *gomme arabique* si recherchée dans le commerce, ressemblant à l'acacia par sa forme élégante et son gracieux feuillage, conservant toute l'année sa verdure charmante. La jolie fleur du gommier, en forme de cloche légère et coquette, renferme un pistil, entouré de de filets, et un ovaire qui contient la semence. Vert en naissant, le fruit qui succède à cette fleur prend, à mesure que la maturité s'avance, une belle teinte de feuille morte. La récolte de la gomme se fait deux fois par an. Les fruits savoureux et nouvellement cueillis s'ouvrent en deux comme un abricot et la partie intérieure,

tendre et juteuse, a le goût délicieux de l'abricot lui-même. Les Arabes et les Nègres du Sénégal, où le gommier abonde, s'en nourrissent avec volupté. La gomme arabique est peut-être le plus sain des fruits; il ne s'en trouve pas de plus doux, de plus pectoral, de plus rafraîchissant.

L'arbre à gomme doit être classé au premier rang des arbres-pharmaciens. C'est un droguiste émérite qui s'est fait une spécialité des affections de poitrine et le vieil Esculape pourrait dire les toux, les rhumes, les bronchites et les catarrhes que cet enfant des tropiques est venu soulager sous nos ciels brumeux et phtisiques qu'éclaire un soleil en deuil.

Il va sans dire que la poésie arabe a greffé sa légende sur l'écorce de cet arbre bienfaisant : on raconte que la belle Maïra, fille du sultan Taïko, se mourait à la fleur de l'âge. Une toux incessante et cruelle déchirait sa poitrine et remplissait de larmes ses doux yeux noirs. Les bananes les plus fraîches, les figues les plus douces, les dattes les plus sucrées ne pouvaient arriver à calmer ses souffrances. Maïra se mourait. Un jour, elle s'endormit à l'ombre des palmiers et tandis que ses compagnes veillaient sur son sommeil avec un zèle douloureux, la belle enfant toussait, les paupières closes et les joues pâles, de cette toux sèche et brève qui résonne comme un arrêt de mort. Cette toux cruelle, Mahomet l'entendit et il eut pitié de la jeune malade. A son réveil, Maïra aperçut à ses pieds un arbre charmant qui venait de pousser, tout chargé de feuilles et de fruits, pendant qu'elle reposait. C'était l'*arbre à gomme*. La jeune fille goûta à ces fruits succulents et la gomme arabique la guérit.

Il n'est peut-être pas de végétal au monde qui rende plus de services que le *bambou*; une légende chinoise raconte qu'il prit, un jour, fantaisie au créateur de descendre sur la terre dans le but paternel d'écouter les réclamations des peuples et d'exaucer leurs prières. Arrivé en Chine, le maître du ciel s'informe avec bonté du souhait des habitants, et, d'une voix unanime, les Chinois répondent : « Nous demandons un arbre utile. » Le créateur, aussitôt, frappe le sol de son pied divin et, de la terre, jaillit un roseau. Puis, il continue son chemin à travers le monde, tout en se retournant cinq ou six fois comme une personne qui attend des remerciements. Mais, prenant ce roseau pour une mystification, les Chinois gardent un silence dédaigneux. Cependant le roseau se met à pousser et, un beau jour, atteint cent pieds de haut. L'humble graminée devient un géant plein de grâce et de majesté, et les Chinois l'entourent, l'examinent, le contemplent aussi confus qu'émerveillés.

Bientôt ils s'aperçoivent que de ses feuilles on peut faire des toits solides; de ses tiges robustes des charpentes; de son écorce des câbles, du papier, des chapeaux; de son bois des vergues pour les voiles, des étais pour les édifices, des meubles de tous genres, des instruments aratoires, des vases, des montures d'éventail et de parasol, des statues, des balais, des autels, des idoles, des instruments de musique, que sais-je encore! nos Chinois découvrent ensuite que les jeunes pousses de bambou constituent un mets délicieux, que ses bourgeons assaisonnés et confits produisent des conserves exquises. Enfin, de plus en plus ravis, ils remarquent que cette plante se change en une papeterie complète, attendu qu'elle fournit, en même temps, le pinceau qui trace les caractères et le papier qui les reçoit. Tel était le bambou, l'arbre national et presque sacré de la Chine, du Tonkin, de l'Annam et du Japon.

Et, en effet, il n'est pas d'usage que ne remplisse le bambou chinois, de besoins auxquels il ne réponde; c'est l'arbre-Providence de la Chine.

Le bambou est certainement une des plantes les plus anciennes du monde préhistorique. En dépit de l'ingénieuse légende que je raconte, cet ancêtre végétal a vu défiler dans son mystérieux voisinage toute la procession fantastique des monstres antédiluviens qui reposent à jamais dans la nuit des temps.

Aussi intéressantes que variées et qu'utiles les nombreuses espèces de bambou : Au premier rang se dresse l'*arbre-étincelle* des îles de la mer du Sud, un véritable briquet à la flamme autrement vive et sûre qu'une allumette de la Régie. Rien de simple comme le procédé au moyen duquel l'indigène allume ce feu végétal : il choisit un morceau de ce précieux bambou qu'il coupe environ d'une longueur de trois pieds, puis il le fend en deux. Dans la première moitié il pratique une fente qui en occupe le centre. La seconde moitié est taillée en lame large et mince. Notre sauvage (pas si sauvage que cela!) place ensuite le premier morceau horizontalement et met en dessous de la fente un peu de raclure du même bois. La seconde branche de bambou est alors passée dans la fente et l'indigène la pousse rapidement de bas en haut comme une scie. En quelques instants, la raclure, j'allais dire l'amadou, s'allume; l'étincelle jaillit et le feu du ciel est dérobé. Avec la flamme sortie de ce copeau on pourrait incendier les Mariannes et les Philippines.

Que d'essais, que d'efforts et de patience pour arriver à cette découverte, à moins qu'elle ne soit due à un pur hasard; mais il est plus probable que ce résultat merveilleux ne fut obtenu qu'après de patientes recherches et de longs tâtonnements, que cette petite étincelle a jailli du travail de plusieurs générations. On ne devient

pas Prométhée en un jour. Ce bambou inflammable, c'est le *Karimara* des Philippines, c'est-à-dire l'arbre-étincelle.

Dans le voisinage du karimara poussent d'autres arbres étranges qui complètent son rôle de la façon la plus curieuse. Voici d'abord le *Dammara* du naturaliste Rumplicz qui sert de chandelle aux insulaires de la mer du Sud. Quand vient la nuit, ils s'éclairent au moyen de torches de résine sans mèches, torches bizarres qui donnent très peu de fumée et projettent une très vive lumière. Leur durée est d'environ quatre heures et le prix de la torche est illusoire.

Cette torche végétale est cylindrique, d'une longueur de vingt pouces et de la grosseur de nos flambeaux. Dans ce cylindre on place la résine odorante du dammara qui représente, en quelque sorte, la chandelle ou la bougie. Quant au cylindre lui-même, qui peut passer pour le flambeau ou le chandelier, rien de plus primitif de plus économique, car il se compose tout simplement d'une feuille de palme Sagou roulée sur elle-même en spirales intérieurement liées.

Comme cette enveloppe végétale qu'on remplit de la résine du dammara, se réduit en charbon à mesure que cette substance se consume, on a soin d'enlever, de temps à autre, la partie brûlée, de même que, dans nos pays, on enlève un fragment de lumignon. Cette dernière opération s'effectue aisément à l'aide de deux longues épines de buisson durci, le *Nyack*, qui se croisent comme des lames de ciseaux et font l'office de mouchettes. Etrange flambeau que cette torche cylindrique et végétale, représentant assez bien un chandelier qui brûlerait, peu à peu, lui-même, en même temps que la chandelle! Quand le contenu et le contenant sont consumés, il n'est pas besoin de recourir à l'épicier pour renouveler ses provisions. La forêt n'est qu'à deux pas et les arbres sont là pour vous servir. Et, c'est ainsi que ces végétaux utiles et curieux se complètent à souhait, comme s'ils s'étaient donné le mot pour procurer à l'homme cette chose splendide et merveilleuse : la lumière !

Il n'est bruit en Amérique que d'*un nouveau cotonnier*, je ne dirai pas découvert, mais créé par les combinaisons habiles et savantes d'un grand horticulteur, M. Subers. C'est tout bonnement une révolution qui se prépare... au pays du coton et dont M. Subers sera le Mirabeau. Cette plante est l'honneur et la gloire de l'horticulture américaine ; elle en sera bientôt la richesse. M. Subers a obtenu ce végétal hybride par l'union patiemment combinée du cotonnier sauvage et de l'ochre commune. Le cotonnier-Subers ne donne qu'une fleur, mais une fleur magnifique, aussi grande, aussi belle, aussi parfumée que la fleur du magnolia, passant avant de se flétrir par une succession graduée de couleurs charmantes et de teintes exquises. Après son éclosion, elle est blanche comme la neige, puis elle tourne au rose pâle pour s'empourprer d'un beau rouge éclatant; c'est sa dernière incarnation picturale, sa couleur d'épuisement et de deuil. Alors la belle fleur se fane et tombe, laissant à découvert une tête énorme et bizarre qui, bientôt, se développant comme par miracle, atteint les proportions inattendues d'une très grosse noix de coco. Cette tête étrange ne renferme point d'idées, mais de l'argent. En guise de cervelle, elle contient du coton.

Le développement de cette tête achevé, on voit de nombreux filaments la faire éclater peu à peu — comme des idées trop pressées briseraient les parois d'un cerveau en travail. — Voila donc le cotonnier-Subers tout couvert de cheveux blancs. Cette abondante et précieuse chevelure est entourée d'épines qui la maintiennent comme dans un filet à piquants. Alors commence la cueillette, et la main la moins expérimentée peut ramasser, dit-on, *huit* cents livres de coton par jour. De la découverte de Subers résultent un accroissement prodigieux de la production et une précieuse économie de main-d'œuvre. Autre avantage de ce nouvel hybride : Tout au contraire de l'ancien cotonnier, les graines assemblées à la base de la tête, sous un lit de filasse très douce et très fine, n'ont pas besoin d'être désobstruées, travail toujours long et coûteux. La cueillette s'opère sans recherche, sans triage, sans arrêt. C'est ainsi que l'homme, créateur à son tour, par droit de la science et du progrès, s'empare de l'œuvre de la nature, la modifie, l'améliore, l'élève, l'étend, la féconde.

La venue de la nouvelle plante intéresse à la fois la science, le commerce et l'industrie.

L'*Eucalyptus*, triple conquête de la botanique, de l'hygiène et de l'agriculture, est essentiellement l'arbre du jour, le végétal à la mode. Ses bienfaits sont si grands, ses avantages si précieux, que cette mode enracinée ne passera pas. On compte plusieurs variétés de cet arbre magnifique. L'Eucalyptus-géant de l'Australie est parfois un colosse de trois cents pieds qui couvrirait de ses rameaux le Panthéon. Très rare aujourd'hui cette merveilleuse espèce; les géants s'en vont. Parlons des eucalyptus qui ne dépassent guère une quarantaine de pieds. Ce sont les « nabots » de la famille. Ne les méprisons pas. Le mérite ne saurait se mesurer à la taille aussi bien chez les arbres que chez les hommes. La première vertu de l'eucalyptus est d'absorber à un degré exceptionnel les miasmes impurs, avec l'humidité malsaine du sol. C'est un grand purificateur, un agent merveilleux de la salubrité publique. Il n'y a pas trente ans que ce végétal précieux a été implanté dans nos climats et déjà ses propriétés fécondes sont attestées par des faits indéniables. C'est ainsi qu'aux portes de Rome, les trappistes des Trois-Fontaines ont

assaini l'agro-romano aux miasmes pestilentiels en y plantant cent mille eucalyptus aujourd'hui en plein rapport. Est-ce que plusieurs villes de l'Algérie ne doivent pas aussi leur rapide assainissement à de récentes plantations d'eucalyptus? La venue de cet arbre est une véritable improvisation : on le plante, il pousse presque à vue d'œil. Sur le littoral de la Méditerranée, près d'Antibes surtout, ont été établies de magnifiques plantations d'eucalyptus. C'est aux pays d'une chaleur tempérée tels que la Provence, l'Algérie, l'Italie, l'Espagne que cet arbre est appelé à rendre de rares et précieux services. Son écorce est excellente pour la tannerie, et le grand eucalyptus est particulièrement recherché pour les constructions navales. C'est, paraît-il, le seul bois qui ne soit pas attaqué par les tarets, ces mollusques infimes et redoutables; ces étranges sculpteurs sur bois, si terriblement outillés, sont la calamité des navires dont ils font une dentelle et une éponge, ils engloutissent un vaisseau, nivellent une écluse, abattent une digue, détruisent une flotte, ruinent une cité et mettent un empire comme la Hollande à deux doigts de sa perte. Enfin, l'abondance et le parfum des fleurs de l'eucalyptus procurent aux abeilles une nourriture exquise d'où dérive un miel délicieux plus délicat, peut-être, que le miel des lavandes et des romarins.

Ajoutons qu'avec la feuille de l'eucalyptus on compose des cigarettes hygiéniques absolument étrangères au parfum du maryland, mais excellentes pour la poitrine, appelées aussi à corriger du tabac les trop grands fumeurs.

Le *Chêne* est l'arbre de notre occident comme le sapin et le bouleau appartiennent au nord, l'olivier au midi, le bambou à la Chine, le palmier aux tropiques. Aussi, des explorateurs furent-ils assez surpris de rencontrer, ces dernières années, dans les bois inexplorés de Madagascar, un chêne qui ne diffère guère de notre vieux chêne gaulois. Mais il est plus élevé, plus robuste, plus droit, plus majestueux; on dirait qu'il porte un sceptre au bout de ses branches et que sa tête superbe a ceint un diadème. Par son seul aspect il semble dominer des arbres plus élevés que lui; sa feuille exactement découpée comme celle de nos chênes, est plus large, plus épaisse, plus brillante; de son gland énorme l'indigène compose une sorte de farine dont il est friand. Cet admirable végétal est l'hercule-Farnèse des forêts malgaches; les autres arbres ne sont que des géants. Poussant à part, c'est un grand solitaire, plus fier qu'égoïste, car dans son tronc vieilli il donne à boire aux fauves et aux oiseaux, comme dans les crevasses de ses rameaux séculaires l'abeille sauvage épanche en cascades d'or ses rayons de miel. Observation curieuse : Il paraît que les Malgaches ont un respect particulier pour le chêne, très rare de leurs forêts; destinée singulière de cet arbre également vénéré chez tous les peuples, sous toutes les latitudes et dans tous les temps.

En Grèce, il rend des oracles et l'on écoute avec terreur le bruissement mystérieux de ses rameaux prophétiques. Il est le roi des arbres comme Jupiter est le roi des dieux. Il remplit Dodonne de son souffle mystérieux et la sibylle antique s'inspire de ses ombres terrifiantes. A Rome, on l'appelle *robur*, la force et la grandeur. Sa feuille est un signe de triomphe et de gloire. N'est-ce pas sous les chênes des bords du Tibre qu'une louve allaite Romulus? C'est au pied des chênes que les guerriers Goths tiennent conseil avant la bataille et que les Germains farouches se partagent le butin de la victoire. C'est au pied des chênes de la Gaule, vrais temples aériens, que s'accomplissaient dans l'ombre les mystères des druides. C'est dans les branches des chênes que les prêtres en tunique blanche coupent le gui sacré avec des serpes d'or. Chez presque tous les peuples la branche de chêne est comme la palme et le laurier, le symbole du triomphe qui couronne le front du vainqueur. Un jour, peut-être, apprendrons-nous qu'à l'ombre propice du chêne de Madagascar viennent en abondance ces tubercules délicieux qui parfument si bien les dindes de Toulouse et les poulardes du Périgord.

Il est peu de plantes aussi intéressantes que le *Quinquina*. Sur sa tige bienfaisante, la reconnaissance publique a gravé des noms expressifs ou charmants : *arbre de vie* des Péruviens, *plante divine* de la Bolivie, *tue-fièvre* des Indes, *écorce d'or* de Java. Arbre élevé, aux jolies fleurs et aux formes élégantes, le quinquina est originaire des forêts de l'Amérique du Sud où il est ordinairement isolé. Commun dans les Andes du Pérou, il abonde dans les montagnes de la Bolivie, son pays de prédilection. Les Cascarilleros, chercheurs d'écorce et coupeurs enragés de quinquinas, n'y allaient point de main morte, abattant, dépouillant avec rage les arbres de vie sans le moindre souci d'atténuer leur dégât sauvage.

L'arbre abattu, on se jette sur son cadavre qu'on dépouille brutalement, gâchant l'écorce avec une convoitise inepte.

Si l'arbre est petit et léger, le cascarillero le dépouille entièrement. S'il est grand et lourd, on ne se donne même pas la peine de le retourner, laissant perdre avec une insouciance stupide la moitié de l'écorce précieuse, touchant au sol. Les branches sont dédaignées, les fleurs abondantes et salutaires sont délaissées. De beaux arbres qui mirent un demi-siècle à grandir reçoivent la mort pour donner une récolte qui ne se renouvellera jamais.

C'est ainsi que les forêts du Pérou et de la Bolivie sont jonchées de quinquinas superbes qui s'allongent dans les herbes comme de grands cadavres dépouillés... Bientôt les broussailles

cacheront aux regards ces morts auxquels une seule récolte coûte la vie et qui ont tant donné.

A la suite de ces barbares hécatombes, un fait s'accomplit, inévitable. Tous les bois de quinquinas, voisins des villages, ont disparu et c'est en s'aventurant à travers de lointaines solitudes que les cascarilleros s'en vont chercher l'écorce d'or, gâcher la plante de vie. On voit le moment où l'arbre de vie va mourir lui-même, où il ne sera plus qu'un deuil médical et un souvenir botanique. Un cri d'alarme retentit et de tous côtés on se ravise, on surveille, on atténue l'exploitation barbare des cascarilleros. La Bolivie se met à l'œuvre, cultive le quinquina sur une vaste échelle, s'ingénie à réparer les excès d'une fureur mercantile et d'un vandalisme inconcevable. C'est aujourd'hui par millions qu'elle sème des quinquinas dans d'immenses pépinières où le cultivateur les prend pour les repiquer à demeure. Au premier rang figure le fameux *Calisaya*, le plus productif et le plus estimé, le plus riche en quinine de tous ces arbres précieux.

Ce n'est pas tout, des boutures de quinquina choisi sont importées dans l'Inde où il prospère à souhait sur les pentes de l'Hymalaya. On en introduit dans notre île de la Réunion, mise ainsi en possession d'une industrie nouvelle, grâce à son admirable climat de pluies bienfaisantes et de tièdes hivers, aimés des quinquinas. A Maurice, cette ancienne colonie française, sœur de la Réunion, on multiplie des plantations d'autant plus importantes que cette île est souvent désolée par la terrible « fièvre des marais ». A Java, enfin, les Hollandais cultivent avec ardeur l'écorce d'or qui, déjà, y est une richesse, comme un bienfait.

Le quinquina, comme on voit, n'est pas prêt de disparaître. Il est pourtant toujours regrettable de saper un arbre aussi bienfaisant pour en faire une cueillette unique, de reconnaître ses services en lui donnant la mort. Mais voici M. Sacc qui se propose de faire écorcer les quinquinas sans les couper. D'autres multiplient les plantations, lui multiplie les récoltes. Au quinquina, il applique la méthode qu'on emploie pour écorcer les chênes-liége : la peau s'enlève, l'arbre reste, une récolte qui se renouvelle, un revenu qui se répète, une richesse qui dure. C'est ainsi que ce savant compte réaliser dans la récolte de ce médicament un progrès d'une importance sans rivale.

Parlant de la fièvre et du quinquina, Voltaire écrivait à un ami : « Le mal est en Europe et le remède en Amérique ».

Le remède est partout maintenant, en Amérique, en Afrique, en Asie. Quant à la fièvre, il en est une nouvelle aujourd'hui, faisant claquer les dents, toute grelottante d'ambitions effrénées et d'énervantes convoitises. Cette fièvre-là, j'en ai bien peur, ce n'est pas le quinquina du Pérou ou de la Bolivie qui la guérira jamais.

Il se rencontre des plantes qui prodiguent à leur nourrisson une tendresse exquise, des soins ingénieux et délicats, comparables aux prévenances les plus affectueuses dont les animaux entourent leurs petits. C'est de ces bonnes et merveilleuses plantes que Bernardin de Saint-Pierre a dit : « Une mère n'a pas d'attention plus douce pour le berceau de son enfant. »

La plus remarquable de ces plantes-mères est peut-être le Manglier dont la prévoyance vraiment familiale est aussi touchante qu'ingénieuse. Le manglier est un arbre peu élevé qui vit à l'embouchure des fleuves, sur le littoral des mers tropicales, là où le sol se trouve tour à tour submergé et mis à découvert par le flux et le reflux de l'Océan. Afin que son nourrisson puisse se fixer au sol qui lui convient, la plante-mère ne l'abandonne à ses propres forces que lorsqu'il a acquis la vigueur et l'âge nécessaires pour résister au mouvement des eaux.

Extraordinaire le moyen que sa sollicitude emploie et dont la nature lui donna le pouvoir et le secret : Le manglier laisse son cher rejeton se développer sur lui-même, le porte en quelque sorte dans ses bras sans qu'il touche aux eaux rapides qui l'emporteraient comme une paille. Mais bientôt apparaît une racine qui se renfle vers son extrémité et se dirige vers la terre, pendante, en quête d'un appui, comme si le nourrisson, attendant son sevrage, cherchait déjà à mettre pied à terre.

Après l'avoir porté ainsi, une année entière, dans ses branches maternelles, le manglier se décide enfin à se séparer de son enfant. Il le lâche peu à peu, tout doucement, avec des précautions infinies et le laisse s'enfoncer dans la vase où il se fixe solidement à l'aide de sa racine toute formée.

Mais pour se séparer de son rejeton, la plante-mère attend presque toujours qne la racine, allongée vers la terre, ait atteint le sol et s'y soit consolidée. Rien d'original et de curieux comme une centaine de mangliers, comme toutes ces plantes-mères portant, ainsi que de vraies nourrices, leurs petits dans les bras, les déposant ensuite sur le sol dont leur racine fortifiée et grandie prend à jamais possession. Voilà maintenant la jeune plante émancipée et libre, devenue arbre, debout au milieu des eaux, bravant le flux et le reflux de la mer, vivant de ses propres racines, prospérant à la grâce de Dieu, de l'air et du soleil, appelée à porter elle-même un nourrisson sur son bras végétal comme elle fut jadis soutenue et bercée au-dessus des eaux par la plante-mère.

FULBERT-DUMONTEIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

MADAME BOURDON



'ANNÉE 1889 commence par un deuil pour le *Journal des Demoiselles*. Mme Bourdon, l'auteur de tant de romans du plus solide et du plus délicat mérite, le moraliste aimable qui prodiguait ici sous une forme familière de si sages conseils, le critique éclairé qui cherchait avec un soin scrupuleux, au milieu de l'ivraie de la littérature contemporaine, ce bon grain dont la jeunesse peut et doit se nourrir, Mme Bourdon, notre honorable collaboratrice, votre amie à toutes, mesdemoiselles, vient de nous quitter pour jamais. Une fois encore vous rencontrerez son nom au bas d'un récit que nous publions et qui vous fera regretter davantage la disparition de ce talent dont la force et la fraîcheur étaient restées intactes malgré les années ; et puis l'empire que cette femme éminente avait longtemps réuni entre ses mains sera partagé entre plusieurs héritières qui tiendront à honneur de la prendre pour modèle. Avant que ces changements ne s'effectuent, il convient de rendre un dernier hommage à celle qui nous a aidés de ses lumières et de ses efforts. Les détails qui vont vous être donnés sur cette personnalité si distinguée ne pourront qu'accroître le respect et l'affection qu'assurément elle a su vous inspirer.

Mme Bourdon, Mathilde Lippens, est née en 1817, à Gand, où sa famille était honorablement connue. Un de ses oncles, M. Met Depenningen, y fut bâtonnier des avocats ; on lui a élevé une statue au Palais de Justice, ce bâtiment grandiose baigné des deux côtés par la Lys, que se rappellent tous ceux qui ont visité la Belgique.

Pour qui aime à rechercher l'influence des origines et du milieu sur le développement d'un talent et d'un caractère, il est intéressant de penser que Mme Bourdon appartient par la race et la naissance au pays de l'Europe qui eut peut-être l'occasion d'affirmer jadis avec le plus d'énergie la fermeté de ses principes, — à la bourgeoisie la plus active, la plus industrieuse, la plus vaillamment appuyée sur ses devoirs et sur ses droits. Elle naquit dans la ville où de pieuses Béguines rappellent au milieu de l'indifférence des temps modernes la dévotion d'un autre âge. Sa patrie enfin est celle des peintres d'intérieurs étudiés de très près, réalistes au meilleur sens du mot, ennemis du faste, de l'éclat, du convenu et de l'artificiel, se plaisant à rendre avec un fini consciencieux les scènes et les choses de tous les jours. N'y a-t-il pas des analogies entre leur forme d'art et les procédés qu'emploie l'auteur de la *Vie réelle* ?

Par l'inflexibilité des convictions, par le goût absolu de l'honnête et du vrai, Mme Bourdon est bien flamande ; elle l'est aussi par le bon sens, les idées pratiques, par cette gaîté franche et saine qui est peut-être l'assaisonnement le plus savoureux de la vertu, assaisonnement moins rare qu'on ne pense, les mélancoliques étant, presque sans exception, des cœurs tourmentés ou égoïstes, des consciences malades, des esprits incroyants.

Le pessimisme, tant reproché à la philosophie et à la littérature du XIXe siècle, ne cesse de grandir en effet à mesure que s'affaiblit la foi ; il n'aurait pu entrer, fût-ce à la plus faible dose chez cette chrétienne, fille des Flandres, qui devint Française par son mariage avec M. Froment. Plus tard, elle épousa en secondes noces M. Hercule Bourdon, magistrat et publiciste, mais ce ne fut d'aucun de ces deux noms qu'elle signa ses premiers ouvrages attribués à ÉVELINE RIBBECOURT. Ce pseudonyme reste attaché au roman que l'on considère comme son chef-d'œuvre. *La Vie réelle* est tout simplement le journal d'une femme, à partir du jour où elle quitte le couvent, son éducation faite, jusqu'à celui qui la laisse veuve, après avoir noblement rempli ses devoirs d'épouse et de mère. Isabelle n'a qu'une destinée ordinaire ; elle débute dans le monde, elle se marie comme toutes les jeunes filles d'une condition moyenne ; elle rencontre de petites difficultés, d'inévitables chagrins, des épreuves de toute sorte et les surmonte avec le secours de la religion qui est utile à tout, qui l'aide à élever ses enfants, qui la console quand la mort visite sa demeure, et à laquelle peu à peu elle gagne discrètement l'âme de son mari d'abord, celle d'un fils prodigue ensuite.

Point de phrases, point de fantaisie, point de grands événements, rien que ce qui peut arriver à toutes les femmes, à toutes les mères et cela suffit pour que l'intérêt se soutienne, grâce à la sincérité avec laquelle l'auteur traite chaque situation. On est ému souvent et toujours édifié.

Si nous voulions citer les ouvrages de Mme Bourdon par ordre de mérite, il faudrait nommer après *la Vie réelle*, *les Souvenirs d'une institutrice* qui obtinrent la plus légitime faveur. Avant et depuis parurent *le Pain quotidien*, *Fabienne et son père*, *Seule dans Paris*, *l'Histoire d'un agent de change*, *l'Héritage de Françoise* et tant d'autres romans ou nouvelles, qui attestent chez celle qui les composa une merveilleuse fécondité. Mme Bourdon ne se bornait pas à la littérature d'imagination, elle dédia aux jeunes filles quelques livres de piété, entre au-

tres une *Journée chrétienne*, très renommée ; elle écrivit d'excellents ouvrages d'éducation, études et notices historiques, biographies, etc... La liste de ces publications diverses serait trop longue pour prendre place ici. Toutes se recommandent par les plus sérieuses qualités du fond et par la facilité, l'agrément de la forme.

Ce que Mme Bourdon gagnait en écrivant était distribué aux pauvres. Cette femme de lettres fut avant tout une femme de bien, la Providence des malheureux. Au milieu de ses travaux intellectuels, elle trouvait le temps de visiter les malades indigents, de leur faire la lecture, de leur rendre des soins. Aussi combien fut-elle aimée dans les villes où la conduisit sa destinée ! Quelle affluence à ses obsèques ! On ne peut s'en étonner, puisque cette foule se composait de tous ses obligés. Charitable et généreuse, ardente à se dévouer, Mme Bourdon exerça la mission de mère de famille dans sa plénitude, bien qu'elle n'eût jamais mis d'enfants au monde. Elle adopta comme siens ceux de son mari qui mêlent aujourd'hui des larmes filiales aux larmes de leur père. Et le public de choix au profit duquel s'exerça cette plume irréprochable n'éprouve-t-il pas aussi, devant la tombe à peine fermée de Mme Bourdon, quelques-uns des sentiments qui accompagnent un deuil de famille ?

Il sera certes difficile de remplacer une si judicieuse et prudente conseillère de la jeunesse, il sera impossible, sans doute, de la faire jamais oublier ; du moins prenons-nous l'engagement, au nom de tous les écrivains qui lui succéderont, de persévérer dans la voie qu'elle s'était frayée, voie droite et sûre où elle n'a rencontré que des succès.

LA DIRECTION.

BIBLIOGRAPHIE

LA MÈRE INSTITUTRICE

Journal d'Education maternelle

PAR MADAME ANDRÉE VAUGENÊTS

Ceci est, entre toutes les œuvres, une bonne œuvre et une œuvre utile. Nous ne saurions la recommander assez aux mères de famille qui ont à cœur d'instruire et de diriger elles-mêmes leurs filles. Déjà une feuille de supplément (1er janvier 1889) leur a fait connaître le plan du journal et les conditions de l'abonnement ; il reste à insister sur ce point essentiel : — toute femme, quelque éloignée qu'elle soit des ressources d'éducation, en province, à l'étranger, dans nos colonies les moins favorisées, peut appliquer avec fruit cette méthode qu'une mère, dont le dévouement éclairé servira d'exemple, a expérimentée pour son propre compte avant de l'offrir à d'autres mères. Qu'on se rappelle la parole si juste de Xavier de Maistre : « Celle qui élève un fils n'élève qu'un homme, celle qui élève une fille élève une famille ; » qu'on ne s'affranchisse pas, à la légère, d'une tâche qui s'impose et qui porte avec elle sa récompense. En élevant sa fille, la mère s'élève elle-même dans le sens noble du mot ; elle donne un aliment aux besoins de son esprit, une consolation à ses heures de tristesse, un intérêt à son existence tout entière ; les progrès de l'institutrice dans l'ordre moral seront aussi marqués que ceux de l'élève au point de vue des études, à mesure que, la main dans la main, et doublement unies par cette vie intellectuelle communiquée, partagée, elles approcheront du but. Religion, raison, vérité, telle est la devise de l'auteur du journal, telle doit être, en effet, la base de toute éducation. A la mère et à l'enfant, Mme Vaugenêts ne demande que de la bonne volonté. La première fût-elle médiocrement savante et la seconde tout à fait incapable d'application prolongée, d'heureux résultats pourront être obtenus par les excellents procédés de récapitulation et l'ingénieuse division du travail qui font le mérite original d'un système très simple, facile à concevoir et à mettre en pratique (1).

TH. BENTZON.

***

L'un de nos collaborateurs, M. Aylic Marin, auteurs de deux récits exotiques parus dans le *Petit Courrier des Dames (Voyage au pays des Perles, Une Visite chez le père Fataua)*, vient de réunir, en un volume intitulé : *En Océanie*, ses relations de voyage au centre du Pacifique, relations amusantes et instructives. Nous recommandons à nos abonnées la lecture de ce petit livre, où elles pourront trouver, avec d'intéressants détails sur la Polynésie, des notes touchantes sur la vie maritime.

Cet ouvrage fait partie de la *Petite Bibliothèque populaire* à 0 fr. 65 le volume. (Charles Bayle, éditeur, 16, rue de l'Abbaye, Paris.)

(1) *La Mère institutrice*, Delattre-Lenoel, imprimeur-libraire à Amiens. Abonnement annuel, 25 fr.

MORTE ET VIVANTE

(SUITE)

V

LA GUERRE



La France offrait alors un étrange spectacle, plein de contradictions, de ténèbres et de lumière, d'épouvante et de grandeur. Au-dedans, une cruelle tyrannie, la proscription, la haine furieuse de tout ce qui était supérieur, noblesse, fortune, talent, vertu; les dénonciations, le Comité de Salut public en permanence, la ruine en perspective, la prison, le tribunal et l'échafaud. Au dehors, à la frontière, devant l'Europe coalisée, la résistance la plus intrépide : le courage français, l'honneur, la valeur s'étaient réfugiés à l'armée. Ces bataillons, formés d'anciens soldats et de jeunes recrues, passaient comme un orage sur les frontières de la Belgique, de l'Alsace et de la Lorraine, et la destruction, compagne inévitable de la guerre, marchait à leurs côtés: les villages des frontières étaient désolés et ruinés, et lorsque, au sein de ces campagnes, jadis si prospères et si paisibles, les armées ennemies se rencontraient, tous les fléaux que le cavalier de l'Apocalypse porte dans ses mains pleuvaient sur les villages. C'était acheter cher un faible rayon de gloire et une trompeuse indépendance. Et pourtant cela s'appelle la gloire !

Le village où vivaient Benoît Brice, sa femme et Cordule, l'enfant de leur adoption, fut bouleversé ; les Autrichiens et les troupes républicaines s'y rencontrèrent, on se battit avec acharnement dans les rues, dans les prés, dans les sentiers. On prit d'assaut de pauvres chaumières, l'église s'écroula dans les flammes, et pendant plusieurs heures, le terrain, disputé pied à pied, fut inondé de sang et couvert de morts et de blessés. Benoît et Monique avaient fui dès le début de la lutte : chassés de leur maison par les Autrichiens qui s'y fortifièrent, ils eurent le temps à peine d'emporter Cordule et de se réfugier au fond d'un bois, dans un épais fourré où s'entrelaçaient les houx, les genévriers, les aubépines aux dards menaçants. Monique y pénétra avec précaution, en portant l'enfant dans ses bras et tous les trois s'assirent sur l'herbe où croissait déjà le colchique d'automne. La fusillade arrivait jusqu'à eux, ils voyaient monter, au-dessus des arbres, la fumée bleuâtre de la poudre et la fumée grise qui s'élevaient des maisons et de l'église incendiées.

Benoît contemplait d'un œil morne ce triste spectacle. Monique priait et serrait contre elle Cordule, toute tremblante et qui frémissait à chaque bruit. Cordule avait déjà plus de trois ans.

— Oh! maman! j'ai si peur! ils vont venir nous tuer comme ils ont tué le petit Jacques!

— Non, ma chérie, ils ne viendront pas, le bon Dieu nous gardera, la Sainte Vierge met son manteau sur nous! Regarde, elle est là dans le creux de cet arbre.

En effet, un vieux chêne, qui avait vu passer bien des armées et bien des invasions, abritait, sous ses majestueux rameaux, une toute petite statue de la Sainte Vierge, qu'un paysan ou un bûcheron avait placée là; elle était noircie par les ans et, à ses pieds, était suspendue une guirlande de bleuets, toute desséchée.

— Sainte Vierge! sauvez-nous! dit Monique, et je promets de dire, tous les jours, un chapelet en l'honneur de vos douleurs!

— Sainte Vierge, priez pour nous! ajouta Cordule en élevant ses petites mains jointes. Elle ressemblait à un ange : ses cheveux châtains entouraient de leurs boucles son charmant visage et ses yeux bruns pailletés d'or avaient une expression de bonté enfantine et de pureté incomparable. Appuyée sur le sein de Monique, sa figure délicate rapprochée de ce front austère, de ces traits ravagés par l'âge, on aurait dit une fleur éclose par miracle sur le tronc rugueux d'un arbre qui avait enduré les tempêtes et les vents d'hiver.

— Si nous restons tranquilles ici, dit Benoît à demi voix, il ne nous arrivera rien; je connais la forêt : le fourré où nous sommes est bien caché et bien éloigné des routes; il faudra demeurer ici, y dormir la nuit et manger un peu maintenant.

Il tira d'un bissac du pain, des fruits et un flacon.

— C'est tout ce qui nous reste de notre bien, peut-être! Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, que son nom soit béni!

Elle coupa le pain et en donna un morceau à Cordule avec une poire, mais l'enfant remit le pain dans le sac et cueillit autour d'elle des mûres et des noisettes.

— Tout est jeu aux enfants, dit le vieux Benoît, ce qui se passe n'est pas joyeux cependant. Je crois que nous serons ruinés, ma femme. Heureusement que j'ai sauvé notre pauvre petit argent.

Il soupira ; Monique lui dit avec amitié :

— Le bon Dieu nous viendra en aide.

— Et si notre maison est brûlée, où ironsnous ? Le bon Dieu va nous loger ?

Elle réfléchit un peu et répondit :

— Nous irons chez notre fils Jérome ; il nous aime et nous recevra bien.

— Ainsi soit-il !

Cordule s'était assise aux pieds de sa mère et elle s'endormit ; Monique la couvrit de sa mante. Le soir tombait, la fusillade s'éteignait ; les flammes de l'incendie luttaient dans le ciel avec les feux du soleil couchant, les ténèbres vinrent et le calme avec elles, le silence et l'obscurité régnèrent. Monique pria toute la nuit ; son mari sommeillait par intervalles, l'enfant dormait du plus tranquille sommeil, abritée sous la main protectrice qui l'avait toujours guidée, et rassurée par cette voix qui ne trompait jamais.

Cette nuit d'automne fut longue et froide ; lorsque le jour fut tout à fait levé, Benoît alla regarder aux alentours et Monique prit la petite fille sur ses genoux, elle pleurait et disait :

— Ma mère, où sommes-nous ? j'ai froid, et vous aussi, vous avez froid... Il faut retourner à la maison...

Benoît souleva les branches et rentra dans l'abri :

— Eh bien ? lui dit sa femme.

— Je crois que tout est fini. Thomas, le bourrelier, m'a dit que les habits blancs sont retournés en Prusse, mais tout est dévasté, brûlé... Qu'allons-nous devenir ?

— Venez ! dit Monique, prenons courage, Dieu est là !

Ils sortirent de leur abri et s'acheminèrent ; en approchant du village d'Alsting, ils n'aperçurent plus la flèche de l'église ; les premières maisons apparurent, on s'était battu là avec acharnement, les unes étaient entièrement ruinées, le canon avait enfoncé les murs ; les autres, couvertes jadis en chaume, n'offraient qu'un amas de débris fumants. La grande auberge du village, le *Pélican*, n'avait plus ni portes, ni fenêtres, et les salles où l'on s'assemblait le dimanche, étaient encombrées de morts ; Monique osa à peine jeter les yeux sur ces visages livides et elle appuya la tête de Cordule sur son épaule, pour qu'elle ne vît rien ; l'église n'existait plus, sauf un gros mur et quelques piliers, le reste s'était écroulé sous l'effort de l'incendie. On approchait de la demeure de Brice... Elle aussi n'existait plus : les flammes avaient consumé le toit, les planchers, les meubles étaient consumés.

Et là où le foyer se trouvait jadis, un pauvre soldat autrichien achevait de mourir. Benoît et Monique regardèrent avec douleur ces ruines, cette destruction du lieu où ils avaient vécu, travaillé, souffert pendant cinquante ans.

— Rien ! dit enfin Benoît, il ne nous reste rien ! ô les scélérats ! les brigands ! qu'ai-je fait au bon Dieu pour qu'il me traite ainsi !

Monique regardait sa maison dévastée et disait tout haut :

— Votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! votre volonté !

Les villageois étaient attroupés dans la rue et s'entretenaient de leurs infortunes et de leurs malheurs. Un seul jour les avait appauvris à jamais : les vieillards et les femmes se lamentaient, les hommes, animés, furieux, serraient les poings et faisaient des serments de vengeance ; l'un d'eux dit cependant :

— Je n'ai plus rien, je m'en vais en Allemagne, les parents de ma femme me recevront bien.

— Vous quittez la France, vous allez chez l'ennemi ?

— Pardi ! on guillotine en France ; je serai tranquille au moins, une fois passé le Rhin.

— Et vous, Brice, qu'allez-vous faire ? tout est détruit chez vous.

— Il est sûr qu'il ne nous reste rien, et je pense que ce que nous avons de mieux à faire, ma pauvre vieille et moi, c'est d'aller auprès de de notre fils, près de Malmédy. Nous sommes bien malheureux, à notre âge.

— Nous sommes tous misérables, nous sommes tous mendiants ; heureux encore ceux qui ont sauvé leur vie. Claude, le meunier, est à l'agonie d'un grand coup de baïonnette, et Michel et Joseph sont morts dans la nuit. Misère !

Avant que midi eût sonné, le vieux ménage et la pauvre enfant commencèrent leur mélancolique Exode ; ils emportaient un peu d'argent et quelques provisions, Benoît en voyant Cordule qui trottait, tenant le tablier de Monique, ne put s'empêcher de dire :

— Et il nous faut encore traîner cette petite avec nous !

— Elle sera notre bénédiction, mon cher mari, soyez-en sûr. Partons avec elle et sous le regard du bon Dieu.

VI

CHEZ LE FILS

Malmédy s'élève dans un beau vallon, ceint de collines boisées ; la ville n'était pas grande, mais elle était entourée d'une guirlande de villages et de hameaux, Darneville, Chodez, Thoffrait, assis dans des sites charmants, à l'ombre des bois et au bord des ruisseaux et des fontaines.

Jérôme Brice, le tanneur, habitait une petite et vieille maison près de la fontaine St-Quirin ; cette maison, disaient les vieux villageois, avait

jadis servi d'ermitage à un pèlerin qui avait recouvré la vue en lavant ses yeux dans l'eau consacrée au saint martyr et qui, par reconnaissance, n'avait plus quitté ce lieu de bénédiction. L'image du saint ornait la porte et l'on respectait encore, en ne la livrant pas aux usages vulgaires, une petite cellule qui avait servi d'oratoire au solitaire.

Jérôme venait de conclure un marché avec un boucher de la ville; les peaux de bœufs achetées gisaient par terre et il suivait des yeux son vendeur qui remontait vers la ville au trot d'un petit cheval ardennais, lorsque son attention fut attirée par un groupe qui s'avançait lentement; un homme, une femme, une enfant venaient vers lui et semblaient tous les trois accablés de fatigue. Il n'en croyait pas ses yeux :

— Est-ce possible, mon Dieu! se dit-il. N'est-ce pas mon père et ma mère?.. Je rêve.

— Jérôme! cria une voix qu'il reconnut sur-le-champ. Il courut :

— Ma mère, est-ce vous? est-ce possible! Mon père!

Ils s'embrassèrent et il soutint dans ses bras Monique épuisée et tremblante.

— Venez, venez vite! dit-il. Nous parlerons quand vous serez reposés. Venez, petite fille.

Ils entrèrent tous ensemble dans la maison; Jérôme soutenait, portait sa mère qui défaillait; il l'assit dans un fauteuil, et appela :

— Jeanne!

Une femme accourut du fond de la maison :

— Qu'est-ce que c'est? Pourquoi criez-vous, Jérôme? Eh bin! eh bin! voilà du nouveau! C'est vous, beau-père!

— Oui! dit Jérôme, on s'expliquera plus tard. Donnez vite un verre de vin à ma mère.

Jeanne alla chercher le vin d'un air peu aimable. Vieillie avant l'âge, jaune, ridée, les yeux pleins de bile, Jeanne avait une de ces physionomies malheureuses où se peignent, en traits éloquents, l'envie et l'avarice. Quinze ans plus tôt, elle avait eu un gracieux minois, Jérôme l'avait aimée et choisie; les années et les mauvaises passions avaient anéanti sa jeune beauté, il l'aimait encore, le devoir et l'habitude étant là, mais il ne l'aurait plus choisie.

Elle revint bientôt avec le vin; Monique était revenue à elle, elle salua doucement sa belle-fille, but un peu et lui dit, en lui rendant le verre :

— Merci, ma chère enfant.

Jérôme était assis près d'elle et lui tenait la main :

— Et que s'est-il donc passé enfin, demanda Jeanne, que vous voilà tous deux et avec cette enfant par dessus le marché?

— Les ennemis ont brûlé notre maison, répondit Benoît, on se bat de tous côtés et nous sommes venus ici pour sauver nos vies.

— Par exemple! Et vous allez demeurer avec nous? la maison n'est pas déjà trop grande.

— Nous logerons ailleurs, ma fille, ajouta Monique; vous nous logerez bien cette nuit?

— Ah! ma mère, vous êtes si bien-venue chez nous! Jeanne, allez faire le souper, et ne soyez pas si méchante. Mon père et ma chère mère ne nous coûteront pas gros.

— Non, dit Benoît, avec une certaine fierté, je suis bûcheron et il y a des forêts dans le pays, je suis sabotier au besoin et je pourrais même travailler à la tannerie. Ma femme sait filer et coudre.

— Et cette petite? c'est une enfant trouvée, vous auriez dû la mettre à l'hospice.

— Taisez votre langue, ma femme, dit Jérôme avec une émotion de colère, vous n'êtes pas la maîtresse ici... allez faire votre soupe, je vous le répète...

Elle sortit en grommelant; les parents et le fils se regardèrent avec un soupir, Monique caressa Cordule et l'assit sur ses genoux.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans la maison de leur fils et que l'ermitage de saint Quirin servit d'abri à ces pauvres épaves des tempêtes civiles.

VII

SAINT-QUIRIN

Ils n'habitèrent pas, à proprement parler, sous le même toit, mais dans une dépendance de l'ermitage, dans une remise assez vaste, où l'ermite, autrefois, abritait sa chèvre et entassait son bois et ses légumes d'hiver. Benoît arrangea deux chambres dans cet enclos et le grenier qui le surmontait servit de chambres à coucher; le mobilier le plus exigu y fut installé, et Monique fut contente en voyant près du foyer son rouet et les outils de son mari : ils étaient tous deux sobres et laborieux et ils gagnèrent leur vie, sans devoir rien demander au cœur glacé de leur belle-fille. Leur fils les voyait près de lui avec joie; il n'était pas heureux : il est d'autres Socrates que le fils de Sophronisque; il souffrait de la dureté de sa femme; il la voyait rude avec ses enfants, dure aux serviteurs, aux ouvriers, aux pauvres, cruelle avec les animaux, et il la trouvait, à chaque heure de jour, acariâtre dans ses paroles ou boudant en son silence. Ses enfants étaient morts, il avait placé dans une ferme éloignée le seul fils qui lui restât; il était seul avec sa Xantippe, lorsque la présence de ses parents vint le consoler et réchauffer son cœur affectueux et isolé. Il ne put pas leur rendre de grands services, Jeanne entrait en fureur lorsqu'il portait à sa mère cinq ou six œufs frais ou les premières cerises du jardin; il s'abstenait de ces prodigalités, mais il causait avec Benoît de la France et des jours d'autrefois, il jouait avec Cordule et il s'asseyait près du rouet de sa mère

qui le consolait par de bonnes paroles, sans toucher jamais à la plaie secrète qu'il portait dans le fond de l'âme.

Cordule, que Jeanne détestait, était fort heureuse cependant; elle aimait ses vieux parents, elle nommait Jérôme son oncle, ignorant qu'un de ses oncles, maréchal-de-camp, venait de monter sur l'échafaud, qu'un autre avait suivi en exil le comte de Provence; elle ignorait cela, elle ignorait qu'elle avait un père, une mère, le passé était clos derrière elle. Elle allait à l'école, sage petite fille, chez une sœur franciscaine, qui apprenait aux petits enfants le catéchisme, la croix de par Dieu, et, aux plus avancés, l'écriture sur une ardoise et la table de Pythagore. Cordule était au premier rang des élèves; la sœur proposait la petite Française en exemple aux autres; l'enfant n'était pas très savante, mais sa bonne volonté était grande, elle aimait bien ses parents, elle aimait le bon Dieu et elle endurait, sans se plaindre, les rebuffades de sa tante Jeanne.

Trois ou quatre ans passèrent ainsi, rapides, parce qu'ils étaient à la fois occupés et monotones; rien n'était changé, la tannerie marchait, Jeanne grognait et se fâchait, Jérôme endurait, Monique priait beaucoup et son mari, qui vieillissait, ne cessait de faire œuvre de ses bras. La seule idée qu'il aurait pu tomber à la charge de sa belle-fille lui était odieuse, et, comme un coup de fouet à un pauvre cheval, cette idée lui rendait du nerf et de la vigueur. Lorsque sa femme le suppliait de se reposer, il secouait la tête :

— Non, non, il faut gagner de l'argent, pour avoir du pain maintenant et après ma mort. Si vous deviez en demander à cette méchante femme, elle vous l'arracherait de la bouche.

— Mon cher mari, je ne pense pas si mal d'elle.

— Vous verrez! En attendant, je m'en vas faire des louches et des cuillers pour le boisselier de Malmédy, j'ai bien vendu les dernières... Et vous savez, Monique, où est la peau d'anguille dans laquelle je mets mes sous.

Il travailla ainsi sans relâche, à la forêt, aux champs, près du foyer, faisant des fagots, des sabots, des louches et des épingles, s'acharnant au labeur jusqu'à ce qu'un soir de Samedi-Saint, il rentra du bois tremblant de fièvre. Il se coucha, en disant :

— Ce n'est rien!

Le lendemain, il était plus malade; le soir de ce beau jour de Pâques, si mélancolique et si doux, la clochette du Saint Viatique tinta à travers la campagne, et Benoît Brice reçut sur son lit de fougère la visite et les consolations de son Dieu. Il mourut trois jours après, très tranquille, fortifié par une foi simple, le moindre doute ne l'ayant jamais effleurée, il dit adieu à Monique, et dans un moment où il se trouvait seul avec son fils, il lui dit à voix basse :

— Tâche que ta femme ne soit pas méchante avec ta mère!

Monique regretta longtemps le compagnon de sa vie; elle avait eu à souffrir de son humeur, mais se souvenait de sa fidélité et de la vérité de son attachement : puis, ils avaient peiné ensemble, travaillé ensemble, élévé ensemble leurs enfants, tous les souvenirs étaient communs, elle le pleura et pria pour lui.

Cordule pleura aussi son père; elle oubliait les brusqueries, les réprimandes, elle se souvenait de quelques rares bontés, d'ailleurs, ses larmes coulaient parce qu'elle voyait pleurer sa mère Monique, qui de son côté se préoccupait d'elle. Que serait l'avenir pour cette enfant sans nom et sans famille? d'où venait-elle, quand on l'avait jetée, morte comme la fille de Jaïr, aux bras du vieux Benoît? Quel mystère y avait-il dans sa destinée? Où étaient ses parents, dans quel coin du vaste monde pleuraient-ils, morte, celle qui était vivante? Et quel serait l'avenir? A qui la confier? Jérôme était bon, mais faible; oserait-il un jour, défendre l'enfant contre les duretés de sa femme? Jeanne déjà exigeait de la *petite sœur*, comme elle la nommait d'un ton moqueur, des corvées au-dessus de son âge : Cordule allait dans la forêt, au loin, chercher le bois mort, elle remplissait à la fontaine le lourd chaudron de la lessive, elle binait le jardin, elle allait ramasser, le long des fossés, de l'herbe pour les chèvres, et ni Jérôme, ni sa mère n'osaient rien dire : un caractère impérieux et méchant les dominait, il n'avait pas la force nécessaire pour la lutte et elle ne l'avait plus. Monique disait parfois :

— Elle fait un dur apprentissage de la vie, mais la vie est dure. Pauvre petite! que le bon Dieu la soutienne!

Cordule achevait sa onzième année, et instruite, préparée par la religieuse et par Monique, elle fit sa première communion dans l'église de Malmédy. Rien de plus simple que la cérémonie, de plus pauvre que son costume villageois; elle ne portait pas le voile de dentelle qui couvrait le front de sa mère lorsqu'elle fit sa première communion à l'abbaye de Panthémont, ni sa croix de perles, ni son missel aux fermoirs d'or, mais la mère et la fille apportaient à l'autel la même innocence et la même foi.

Ce fut un beau jour pour la mère adoptive, le dernier de ses beaux jours. Elle s'affaiblissait, elle ne pouvait plus sortir, et il semblait qu'à travers son visage transparent et pâle, on vît sa belle âme toute brillante d'affection et de charité. Elle gardait Cordule auprès d'elle, et un jour, au moment où Jeanne disait d'une voix iritée :

— Cette petite ne fait plus rien, elle est toujours là au coin du feu, et j'ai besoin de bois et de...

— Ma bru, laissez-la-moi, je vous en prie, c'est pour peu de temps.

— Eh! grand'mère, vous êtes dure! vous irez plus que nous!

— Vous verrez, Jeanne : laissez-moi Cordule.

Monique avait dit vrai : elle supporta la rigueur de l'hiver, mais elle ne reprit pas ses forces avec le printemps. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil; elle parla à son fils, en rassemblant le peu de forces qui lui restaient :

— Mon enfant, dit-elle, je voudrais voir votre frère avant de mourir, j'ai quelque chose à lui demander.

— Quoi donc, ma mère? Je vais lui écrire, mais s'il ne pouvait pas venir, il est si loin! je lui dirais ce que vous me confieriez.

— Oui, mon fils, j'ai toute confiance en vous : je voudrais que votre frère Claude emmenât avec lui, après ma mort, la pauvre Cordule; elle ne serait pas heureuse ici...

Jérôme baissa la tête.

— Sa femme à lui est une bonne chrétienne, elle aura de la charité pour cette pauvre créature.

— Mais, ma mère, qui est-elle enfin?

— Je ne le sais pas; je vous ai dit ce que je sais : le bon Dieu l'a jetée dans nos bras, nous l'avons élevée et soignée, et sans doute, nous ne saurons jamais qui elle est.

— Je voudrais la garder!

— Ce n'est pas possible : Jeanne a trop de mal avec elle-même pour rendre quelqu'un heureux près d'elle. Allez, écrivez à votre frère. Je n'ai plus de temps.

Monique avait dit vrai, elle attendait la fin de la vie avec la paix que donne une ferme espérance, elle priait toujours, des lèvres et du cœur; elle était affectueuse avec tous les siens, elle témoignait même à Jeanne un sentiment maternel, elle eut un dernier moment de joie terrestre en voyant son fils aîné, son Claude, qui était arrivé du fond du Jura pour la revoir et recevoir sa bénédiction :

— Votre frère vous demandera quelque chose, lui dit-elle; mon fils, faites ce qu'il vous dira.

Elle mourut le même soir, après avoir béni Cordule et ses fils et Jeanne; elle avait donné à Cordule son vieux livre de prières et son chapelet. On l'ensevelit près de son mari, et Cordule se mit à genoux près du tertre où reposait celle qui l'avait tant aimée, et ne voulut pas s'en aller.

— Qu'est-ce donc que cette enfant? dit Claude lorsqu'ils furent rentrés à la maison : je ne savais pas que notre mère eut une petite fille auprès d'elle : nous nous écrivons si peu!

— C'est une bohémienne que votre mère a recueillie et qui mangeait notre pain, dit Jeanne d'un ton âpre.

— Non, dit Jérôme à son tour, cette enfant n'est pas une bohémienne, mon père et ma mère étaient persuadés qu'elle venait d'une origine très honorable; mais qui est-elle? on ne le saura jamais, car même ce qui pouvait servir à la faire reconnaître, ses petits vêtements, tout a été brûlé dans l'incendie de notre maison à Alsting.

Maintenant, Claude, voici ce que notre mère vous demande : chargez-vous de cette enfant, donnez-la à votre femme et soyez bons pour elle!

— Très volontiers, dit Claude. Oh! oui, ma mère a eu là une bonne idée.

— C'est un peu trop fort! s'écria Jeanne en se levant; j'ai formé cette petite au travail et on me l'ôte pour la donner à une autre! c'est bien le moins qu'elle me paie ce qu'elle m'a coûté.

— Ma mère a payé de ses pauvres deniers, sa dépense et celle de Cordule, et elle n'a pas voulu laisser Cordule entre vos mains.

— Elle avait peur pour sa mijaurée...

— Oui, Jeanne, elle avait peur...

Jeanne s'emporta de nouveau, et Cordule, en rentrant, fut cruellement injuriée; elle levait les yeux sur les deux hommes, comme pour demander assistance et pitié. Claude la prit par la main et dit d'un ton net :

— Belle-sœur, c'est le legs de maman, et je l'accepte. Ma petite, tu viens avec moi, en France, et ma femme qui est très bonne, te recevra bien. Va faire ton paquet.

— Oui, s'écria Jeanne avec fureur, et n'y mets rien que je ne l'aie vu; je me défie des gens qui vous tombent du ciel, sans père, ni mère, ni nom, ni lieu...

Cordule fit, sous les yeux de Jeanne, son pauvre paquet, et le lendemain, sous la conduite de Claude, elle partit pour Grozon, près de Poligny.

VII

LE RETOUR

Henriette et Christine de Grandmont rentrèrent en France la même année, mais dans des conditions bien différentes. Henriette-Cordule entra, sous la protection d'un pauvre paysan, dans une chaumière où elle n'était pas attendue, où la seule charité la faisait accueillir; Christine entra, escortée de son père et de sa mère, dans un beau manoir en Bourgogne, que M. de Grandmont, rayé de la liste des émigrés, avait pu recouvrer, reste précieux et considérable de sa fortune d'autrefois. Il y revint avec la joie mélancolique d'un homme qui a beaucoup souffert et qui n'ose plus compter sur la stabilité du bonheur, il y ramenait sa femme que dix années d'exil et de chagrin avaient affaiblie et qui n'était plus que l'ombre de la charmante Cœlie d'autrefois; elle rentrait dans sa patrie avec la

pensée de ses parents égorgés, de ses biens détruits, avec les plus doux souvenirs de sa jeunesse à jamais voilée, elle ne ressentait pas la joie, la dilatation de cœur que l'air natal apporte avec lui. Elle était heureuse de voir son mari en France et d'y ramener son enfant, mais la vivacité brillante de sa jeunesse avait fui et une santé languissante assombrissait encore ses pensées.

Pourtant, elle vit avec plaisir le beau pays où s'élevait son nouveau domicile.

Le premier aspect du château de Presles, imposant, sévère, lui avait fait regretter la riante maison d'Hanau, son joli jardin plein de roses, ses colombes, ses ruches dont les abeilles bourdonnaient tout le jour dans les asters et les clématites; mais l'espace, la beauté des appartements, la vaste étendue du parc, ses arbres antiques, ses charmilles sombres, ses grandes pelouses veloutées, la réconcilièrent bientôt avec sa nouvelle demeure. Là, rien ne rappelait le passé, ni le passé heureux et riant, ni celui sur lequel avait plané la Terreur : ni son mari ni elle n'avaient vécu à Presles; ce domaine appartenait, avant la Révolution, à un vieillard infirme que la Révolution oublia et qui mourut sans que ses biens fussent confisqués; à son retour en France, M. de Grandmont fit valoir ses droits et il fut mis en possession du château, du mobilier, des terres et des métairies qui l'environnaient. C'était une fortune pour qui vivait loin de Paris, loin du luxe renaissant dont l'éclat faisait oublier si vite les persécutions, l'exil et l'échafaud. M. de Grandmont, en accordant au passé des regards et des regrets, en pleurant sa famille, famille décimée, et son enfant premier-né, en déplorant la perte de tant de souvenirs précieux, rendit cependant à Dieu de vives actions de grâce et il chercha à installer le plus agréablement possible sa femme et sa fille. Il fit restaurer la vieille maison-forte, et aidé par les avis de Cœlie, il arrangea deux salons, une salle à manger, une bibliothèque et des chambres à coucher, un logis complet qui laissait encore intacts les appartements immenses de cette antique demeure. Le vieux mobilier restauré avec goût, conservait un caractère grave qui s'accordait bien avec les murs gothiques, les tours, les ponts-levis; le chevalier de Presles n'avait pas admis chez lui les charmantes coquetteries du temps de Marie-Antoinette, on n'y voyait ni amours, ni flèches, ni carquois, ni corbeilles de roses; des tapisseries flamandes couvraient les panneaux, des meubles dont le plus nouveau remontait à Louis XIV, remplissaient les chambres, et les heures sonnaient à de vieilles horloges d'écaille et de cuivre. Tel qu'il était, ce logis plaisait, et lorsque la belle petite Christine jouait et courait dans les charmilles du parc, sa mère se trouvait heureuse et ne pensait presque plus à sa première demeure qui avait vu Henriette, ni au modeste cottage d'Hanau.

Elle passait beaucoup de temps dans ce parc avec M. de Grandmont; il la voyait faible et souffrante et il aimait pour elle l'air pur, l'ombre des arbres centenaires, un doux exercice dans les longues allées et de longs repos en des lieux choisis, les uns parce qu'ils étaient entourés de fleurs, les autres parce qu'ils dominaient un beau paysage.

Un soir d'été, ils étaient assis sous un grand frêne pleureur que Cœlie affectionnait; devant eux, à une certaine distance, s'étendait le château majestueux par son étendue, son élévation, ses tours et son caractère antique : que de générations avaient vécu là! que d'événements s'étaient passés sous ces toits couverts de mousse! que d'assauts avaient subis ces remparts et, si les pierres parlaient, que ne diraient-elles pas!

— Vous connaissiez Presles avant qu'il fût à vous? demanda Cœlie à son mari.

— Je n'y suis venu qu'une fois, du vivant du chevalier, et je ne pensais pas, en ce moment, que sa maison pût devenir la mienne; il y avait deux parents plus proches entre lui et moi.

— Vous aimez Presles?

— Beaucoup, tout en regrettant notre maison de Lorraine.

Il murmura quelques mots allemands :

— Qu'est-ce? dit-elle.

— Ce sont des vers de Chamisso, un émigré comme nous, il habite Berlin : il parle du château de ses pères, mais il en parle en allemand, et dit :

« Au-dessus d'un enclos ombreux surgit un brillant manoir; je reconnais les tours, les créneaux, les ponts de pierre, la porte. Les lions de l'écu me regardent d'un œil si ami !

« Je pénètre dans la cour du château, là repose le sphinx au bord de la fontaine, là verdoie le figuier..... J'entre dans la chapelle, je revois le tombeau des ancêtres, « c'est ici que pendent aux piliers les antiques faisceaux d'armes..... »

— C'est le portrait de Presles, dit Cœlie avec une certaine émotion. Voilà les ponts, les tours, les crénaux, le lion même. Mais la chapelle, où est-elle?

— Au rez-de chaussée, ces deux fenêtres en ogive.

— Qui n'ont plus de vitraux. Oh! cher Henri, comment laissez-vous dans cet abandon la maison de Dieu!

— Ma chère, j'ai pourvu au plus pressé, au soin de vous loger, et, je l'avoue, j'ai négligé cette chapelle qui n'a pas d'aumônier, mais il ne faudrait pas une fortune pour la remettre en état.

— Voulez-vous me la montrer?

— Venez!

Elle n'était pas ruinée, mais abandonnée, la pauvre chapelle dédiée à la Sainte Vierge, *consolatrix afflictorum*, ainsi qu'il était écrit au-dessus de la porte; l'autel existait, la table de pierre où reposent les saintes reliques était entière, le crucifix la dominait, mais nul ornement, ni parements de lin, ni chandeliers ou tabernacle n'y rappelaient les saints mystères. Le tableau qui l'ornait jadis avait perdu ses couleurs : on pouvait à peine discerner une Présentation au Temple ; le banc de communion voyait ses jolies sculptures minées par les vers ; d'antiques statues de Saint Bernard et de Sainte Reine d'Alise avaient subi des outrages : la belle tête de la sainte martyre avait été enlevée par un boulet au temps des guerres d'Henri IV contre les Espagnols et le duc de Mayenne ; les enfants du village avaient jeté des cailloux par les vitres brisées; un gros pommier poussait ses branches dans l'intérieur de la chapelle ; les dalles étaient disjointes, et seules, les pierres sépulcrales étaient restées entières, elles, leurs images tracées au trait et leurs antiques épitaphes. Cœlie les lut et en indiqua une à son mari : elle portait

Ici repose
Noble demoiselle Bénédicte de Grandmont,
décédée à l'âge de dix ans.
R. I. P.

— Une enfant ? dit-elle à voix basse : je voudrais que notre Henriette fût ici.

Elle pria longtemps à genoux sur les dalles ; une jolie voix impérieuse la tira de sa méditation :

— Maman ! viens donc ! que fais-tu ici ? on va souper.

— Je viens, répondit Cœlie en se levant.

— Où sommes-nous ici ? C'est vilain et triste.

— C'est la chapelle, mon enfant. Papa va la faire arranger : nous y viendrons prier.

Christine sortit de la chapelle en sautant par la porte ouverte; le soleil à son déclin remplit le sanctuaire d'une vapeur d'or et de pourpre, il éclaira la jolie figure de Christine et ses yeux bleus, limpides et fiers, durs comme le saphir. Son père la prit par la main, et Cœlie répéta encore :

— Je voudrais que cette chère chapelle fût réparée, et si c'était possible, que notre Henriette y pût reposer.

— Qui, Henriette? demanda Christine.

— Ta sœur aînée.

— Je n'ai pas de sœur ! je ne veux pas de sœur !

— Ne sois pas méchante, ma petite fille, dit M. de Grandmont; ta pauvre sœur n'est plus de ce monde, et, regarde, tu fais pleurer ta mère

— Ne pleurez pas, maman ! dit Christine en lui sautant au cou, regardez-moi !

Cœlie sourit d'un sourire mouillé, elle embrassa son impérieuse fille, et le comte lui dit :

— Je ferai tout ce que vous désirez, ma bonne chérie.

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)

La Leçon de Marguerite

A Marguerite Lang.

— Voulez-vous, petite grand'mère,
Chanter votre vieille chanson?
— Mais c'est l'heure de ta leçon,
Ma chère enfant : prends ton abécédaire.
— Si je lis bien, j'embrasserai grand-père?
— C'est entendu.
— Et vous grand'mère, aussi?
A, b, c, d, e, f, g, i....
— Après le g *ne vient pas l'*i
— (Bonjour, minet).
— Chut!... — h, i, j.
— Très bien —
— J'aurai mon beau ménage.
— Chut!...
— J, k, l.
Et mon polichinel?
— Oui, mais il faut être plus sage.

Et tandis qu'elle épelle, un joli papillon
Fasciné par l'éclat d'une vive lumière
Voltige, enveloppant de son aile légère
La flamme qu'il poursuit dans un fol tourbillon.
Marguerite le voit tomber à côté d'elle
Ayant brûlé sa dernière aile,
Il se tordait dans un affreux tourment.
L'enfant le prend tout doucement
Et pleine de pitié, court, s'élance au plus vite
Vers son savant aïeul, docteur d'un grand mérite,
Puis, les yeux pleins de pleurs, dit, lui montrant [sa main :
— Il faut, bon grand-papa, promettre à Marguerite
De rendre au papillon ses ailes dès demain.

— Hélas! ma pauvre enfant, tout soin est inutile...
A la voix du devoir, qui devient indocile
Et fuit pour mieux briller son humble obscurité
Est toujours châtié de sa témérité.

Lorsque tu seras grande, aimable, bonne, belle !
Si par de faux plaisirs tu te sentais charmer,
Songe à ce papillon qui vient de t'alarmer
Pour ne pas te brûler toi-même à la chandelle

Marie de la BRUNIÈRE.

SON PESANT D'OR

(SUITE)



VERS le soir on s'arrêta. Gondicaire souffla dans un cornet d'argent suspendu à son côté et tous ses fougueux compagnons l'entourèrent en un moment.

— Qu'on dresse ma tente, dit-il, et que les anciens des Burgondes se réunissent autour de moi.

Un moment après, le conseil était assemblé. Cornélie se tenait à l'écart. Rien de tout cela ne l'intéressait. Pourtant elle sentait vaguement croître son inquiétude en voyant la nuit venir.

Gondicaire se dirigea vers elle et la prit par la main.

— Mes pairs, dit-il en s'adressant à l'assemblée, j'entends prendre celle-ci pour mon épouse. Qu'on la respecte dorénavant comme la reine des Burgondes et qu'elle vienne partager ma tente.

A ces mots l'épouvante se peignit sur les traits de Cornélie, toute son énergie ne sut point la dissimuler.

— O roi! dit-elle, veuille du moins attendre. Convient-il à ta dignité de célébrer ainsi tes noces?

— Nous en ferons de plus brillantes lorsque j'aurai bâti ma capitale, reprit Gondicaire; mais vraiment je ne m'arrête point à ces choses, bonnes pour amuser les femmes. Il sera fait ainsi que je l'ai dit.

— Songe, ô roi, reprit la jeune fille, que je suis chrétienne; si tu veux que je te promette ma foi, dans la sincérité de mon âme, et que je me regarde comme obligée envers toi par tous les devoirs d'une épouse, il faut qu'un prêtre du Christ bénisse notre union.

Hélas! il faut bien l'avouer, la foi était encore très incomplète chez Cornélie; mais elle se souvenait de sa sœur, et voyait là le meilleur prétexte pour retarder cette union abhorrée. Elle espérait peu être entendue. Pourtant Gondicaire se prit à réfléchir tout en tordant sa longue moustache.

— J'aime ta franchise, dit-il, tu es brave et n'es point de la race des esclaves. Tu seras écoutée en cela et je respecterai ton désir; mais, dès cet instant, tu m'appartiens comme une fiancée et, comme gage, reçois, devant ces braves, ce joyau, le seul que je possède en ce moment.

Il détacha lui-même de son bras gauche un lourd bracelet de fer et le passa à celui de Cornélie. La pauvre enfant le trouva lourd comme la dure chaîne qui lui était imposée. En outre, il était beaucoup trop grand pour son fin poignet.

— Quand nous serons en Burgondie, on t'en trouvera un plus brillant et fait à ta mesure, dit le barbare, dont la mâle figure s'éclaira, pour la première fois, d'un léger sourire, tandis que ses yeux bleus, qui devaient par moments lancer des éclairs, s'adoucissaient un instant. Cornélie s'étonna elle-même de se sentir un peu rassurée par ce sourire et de lui trouver presque du charme. Se retournant vers sa suite, Gondicaire ajouta :

— Qu'on dresse une autre tente pour la fiancée du roi des Burgondes et que des courriers partent au lever de l'aurore pour me chercher un prêtre du Christ, ainsi que l'a souhaité la noble Cornélie.

Quelqu'un, empressé de faire sa cour, assura qu'il devait s'en trouver parmi les esclaves qui suivaient le convoi.

— Peu importe comment, reprit le roi, qu'on me l'amène le plus tôt possible.

Puis se tournant vers Cornélie :

— Repose tranquille, jeune fille, dit-il encore, dès cet instant tu es sacrée aux yeux de tous. Gondicaire saura protéger sa fiancée; viens maintenant tu partageras notre souper.

Tandis que des esclaves dressaient les tentes, Gondicaire et ses guerriers s'assirent à terre et, d'un geste plein d'autorité, le roi fit signe à Cornélie de se placer près de lui.

La jeune fille n'avait pris aucune nourriture depuis deux jours. Elle était épuisée, ce fut cependant avec horreur qu'elle approcha de ses lèvres un morceau d'oie crue que lui servit un esclave et qu'elle n'osa refuser.

Un échanson se tenait debout derrière Gondicaire et lui présenta une coupe d'or ciselé, remplie d'un pétillant vin de Sicile, emporté de Rome. Le roi prit la coupe :

— Ce n'est point, dit-il, dans ces hochets que buvaient nos aïeux et ce bijou ne convient guère à un brave guerrier; néanmoins, buvons à la Burgondie et à sa nouvelle reine.

Disant ces mots, il vida la moitié de la coupe et présenta le restant à Cornélie, qui le remercia et but à son tour.

Puis Gondicaire donna le signal de la retraite et, d'un geste, il désigna à la jeune Romaine une tente voisine de la sienne et sous laquelle elle s'empressa de se retirer.

Elle était seule au milieu de ce camp; pourtant elle s'étendit, confiante, sur une peau d'ours blanc qu'elle trouva à sa disposition : elle sentait qu'elle pouvait s'endormir tranquille sur la parole de Gondicaire.

Les sons rauques et aigus des cornes dans lesquelles les guerriers soufflaient pour sonner la diane, la réveillèrent le lendemain. Elle écoutait machinalement ce bruit d'un camp qui s'éveille, le cliquetis des armes, le hennissement des chevaux, lorsqu'un esclave souleva la portière de la tente.

— Le roi Gondicaire attend la reine des Burgondes, dit-il en s'inclinant profondément.

Comprenant que toute résistance serait vaine, Cornélie se rendit à l'appel.

On attachait les chevaux du roi à son char; il semblait tout occupé de ce détail et ne parut point remarquer l'arrivée de la jeune fille. Il allait monter évidemment, lorsqu'un cavalier poudreux s'avança vers lui, montrant du geste un vieillard dont les mains et les pieds étaient chargés de chaînes et qu'il avait attaché, par le milieu du corps, derrière lui, sur la croupe de son cheval.

— Voici, ô roi, dit-il, ce que tu as demandé; celui-ci est prêtre du Christ.

Il sauta à bas de son cheval et s'empressa de délier son compagnon.

— Ton empressement te sera compté, dit le roi. Qu'on retire les chaînes de cet homme.

Tandis que les chaînes tombaient des mains du ministre de Dieu, Cornélie sentait renaître toutes ses alarmes. Quoi, ce prétexte spécieux l'aurait, pendant si peu de temps, sauvée d'une issue redoutée? D'autre part, elle devait convenir que Gondicaire s'était montré généreux; mais aussi sa colère serait terrible si elle lui résistait dorénavant, et son honneur à elle serait sacrifié sans pitié. Ce vénérable vieillard était bien un ministre du Seigneur, elle le connaissait et l'avait vu souvent entretenir sa sœur de leurs communes espérances. Les dernières paroles de Théodora lui revenaient à la mémoire. Le vieil Anselme aussi semblait l'encourager du regard. Elle sacrifierait sa vie à jamais, mais l'honneur resterait sauf; reprenant toute sa dignité, elle sembla attendre la consommation du sacrifice.

Quelques instans après, le vieillard éleva sur leurs deux têtes ses mains, meurtries encore par les chaînes de l'esclavage; il était si vénérable et si touchant, qu'instinctivement et sans s'en rendre compte, Gondicaire lui-même s'inclina. Aussitôt des vivats et des cris sauvages retentirent autour des nouveaux époux.

Lorsque le calme se fut un peu rétabli, le roi, s'adressant au vieil Anselme, lui dit :

— Tu m'as rendu service aujourd'hui. Gondicaire est terrible à ceux qui l'offensent, mais il récompense ceux qui le servent. Tu ne seras plus esclave, mais attaché au service de la reine, qui sera heureuse, sans doute, d'avoir un prêtre de sa religion. Qu'en prenne soin de ce vieillard parmi notre suite.

Décidément, le barbare se montrait généreux. Cornélie le reconnut et s'inclina légèrement en signe de remerciement, mais déjà Gondicaire avait bondi sur son char, où il lui faisait signe de monter, tout en ramassant ses rênes à la hâte, et l'on partit, reprenant cette longue et rude course que le roi et la reine des Burgondes poursuivirent en silence.

Cornélie songeait. Ce mariage accompli, toute une vie de contrainte, de douleur, de regrets et d'ennui se dressait devant elle. Aura-t-elle le courage de l'accepter?

A l'approche des jours de danger, elle avait caché sous ses vêtements un poignard destiné à défendre son honneur, s'il se trouvait en péril; n'en userait-elle pas contre cet époux détesté? Elle avait confié ce projet du premier moment à l'oreille de sa sœur et la chrétienne Théodora avait énergiquement protesté, en lui montrant l'obligation de se soumettre au devoir, quelque dur qu'il fût.

Pourtant, quel moment serait jamais plus favorable que celui où Gondicaire l'avait placée lui-même, seule près de lui, et sans défiance, semblant concentrer son attention sur ses coursiers. Sa mort suivrait celle du chef des Burgondes, mais ne valait-il pas mieux la mort qu'une lourde vie d'esclavage?

Le frapperait-elle à la tempe, au centre de ce mâle visage sur lequel elle leva les yeux et qu'elle s'étonna de trouver si beau; ou bien près du cœur, au défaut de l'armure? Qu'est-ce donc qui la faisait hésiter? sa conscience de néophyte, peu développée encore, parlait bien haut cependant. Pourquoi alors, devant le prêtre, avait-elle promis fidélité à cet homme?...

Les dernières recommandations de sa sœur lui revinrent aussi à la mémoire : Etre une épouse fidèle et dévouée pour ce barbare, le gagner au Christ et à la civilisation, répandre même ces bienfaits sur les peuples qui venaient de la saluer comme leur reine... Oui, c'était une noble tâche que la fière Romaine était digne de comprendre. Elle se sentit plus forte alors, et saisissant le poignard tentateur elle le jeta loin d'elle.

— Qu'as-tu fait? dit froidement Gondicaire.

Elle lui montra le fin stylet, qui scintillait au soleil, sur le bord de la route :

— Si tu n'avais point fait de moi, aux yeux même de mon Dieu, ton épouse légitime, dit-elle, je

t'en aurais frappé; tu t'es montré généreux et je t'ai promis ma foi...

— C'est bon, reprit-il froidement, je t'avais bien jugée, tu seras une véritable reine.

Leur voyage se poursuivit ainsi, sans qu'aucune intimité s'établit entre ces deux époux de race et de mœurs si différentes.

Parfois cependant, les regards de Gondicaire s'attachaient, avec une naïve admiration, sur sa belle compagne. Evidemment, le barbare était touché, mais il ne savait pas exprimer les sentiments de son cœur, ou peut-être eût-il craint, en les montrant, de compromettre sa dignité.

Il affectait même parfois de traiter comme la première de ses esclaves, cette Romaine autrefois adulée et saturée de flatteries.

Alors le sang de la patricienne se révoltait, les deux époux se mesuraient un instant du regard. Et toujours Cornélie semblait jeter à la face de Gondicaire ce titre de barbare, dont il rougissait secrètement devant sa noble épouse.

A mesure d'ailleurs qu'on s'éloignait des riches plaines de la Lombardie, la jeune femme se montrait de plus en plus sombre.

Au passage des Alpes, les routes devinrent impraticables et le char du roi lui-même avançait difficilement, par des bonds effroyables ou penché de telle sorte qu'il semblait verser à chaque instant.

Gondicaire n'en continuait pas moins sa route, muet et impassible.

Une fois cependant, une légère couche de neige dissimulant les sinuosités du terrain, une roue du char se trouva précipitée dans un trou profond; il y eut un choc violent, les chevaux se cabrèrent et l'équipage fut brusquement renversé.

A l'instant même, Gondicaire enleva sa jeune compagne dans ses bras vigoureux et sauta à terre, malgré ce fardeau, avec l'adresse et l'agilité la plus remarquable. Il eut une nuance assez douce dans la voix, lorsque déposant Cornélie près de lui, il s'informa si elle n'avait point de mal.

— Aucun, dit-elle, grâce à vous! Merci, Gondicaire.

Ce nom, prononcé par elle pour la première fois, suffit à mettre une légère rougeur au front du Burgonde, si altier d'ordinaire.

On répara promptement l'accident et le voyage continua.

On longeait depuis longtemps une interminable lande épaisse et fourrée, lorsque le char du roi franchit un de ces ponts romains, formé de pierres immenses et massives, à l'arcade d'une ogive presque aigüe. A peine le char fut-il redescendu sur la terre ferme, que Gondicaire arrêta brusquement ses chevaux. Il croisa ses bras sur sa large poitrine et se livra à une muette contemplation qui semblait amener l'attendrissement sur cette mâle figure.

— Salut, dit-il d'une voix sourde et comme se parlant à lui-même, salut, ô terre de Burgondie!

C'était donc là ce pays où Cornélie devait ensevelir sa jeune existence et dont l'aspect sauvage et désolé la faisait frémir! Ah! s'il lui eût été donné de voir à travers les âges la légende de cette terre qu'elle foulait pour la première fois; si elle eût pu en prévoir la richesse à venir, la contempler enfin ce que nos pères l'ont faite et ce que nous la voyons, chrétienne et civilisée, berceau de nobles guerriers, de grands hommes et de grands saints! alors Cornélie se fût sentie fière d'être appelée à travailler la première à ce grand but et à poser, dans la douleur, les premiers jalons de cette œuvre civilisatrice.

Elle avait l'âme élevée, toutefois, et la patriotique émotion de Gondicaire le grandit à ses yeux. Habituée à ne réprimer ni contenir jamais ses impressions, elle ne put assister froidement à cette émotion de son compagnon.

— J'aimerai aussi ton pays, dit-elle.

Gondicaire se tourna de son côté, elle vit deux larmes arrêtées brusquement au bord de ses cils.

— Il est pauvre! fit-il d'une voix émue.

Puis, comme honteux de ce mouvement humain, une faiblesse sans doute à ses yeux, il relança ses chevaux en grommelant :

— Mais je le ferai riche!

On parvint au but du voyage après avoir cheminé au milieu de landes immenses coupées de marais insalubres, où l'on ne rencontra que quelques loups d'un aspect effrayant, mais qui s'enfuirent à l'approche des hommes. Ce n'était point une capitale, ce n'était pas même un village, mais un véritable campement sur les bords de la Saône, composé de huttes de branchages dont les plus importantes étaient recouvertes de peaux de bêtes aux couleurs bigarrées.

Deux ailes d'aigle croisées et retenues par une tête de hibou distinguaient, comme trophée, l'entrée de celle de Gondicaire. Quel aspect désolant! Cornélie était atterrée et son visage en témoigna quelque chose, tandis qu'elle comparait ce misérable séjour au palais de l'Aventin.

Gondicaire, qui n'avait point voulu voir les merveilles de Rome, y songea peut-être aussi à ce moment. Il sentit quelque honte au fond de son âme en introduisant la jeune Romaine sous cette tente; mais ce regret ne se traduisit que par un redoublement de brusquerie.

Les arrivées des convois se succédèrent les jours suivants, et l'on vit bientôt (spectacle bizarre et grotesque) des débris des merveilles de Rome et de l'art du monde entier se mêlant avec l'architecture primitive de huttes de sauvages. La tente de Gondicaire fut naturellement la plus

ornée et Cornélie put faire un ample choix pour son usage personnel.

Peu de jours après, Gondicaire voulut célébrer son retour par un grand festin et d'abondantes libations.

Depuis leur arrivée, l'élan sympathique qui avait paru un instant se manifester entre les deux époux, semblait éteint. Rentré dans ses farouches habitudes, Gondicaire paraissait plus intraitable. Les dangers et les incidents du voyage passés, Cornélie jugeant mieux la vie qui lui était faite, se montrait plus sombre et plus découragée. .

Ce fut avec cette impression, et sans prendre le moindre soin de se parer des joyaux dont le roi lui avait fait une si large part, qu'elle se rendit au festin où l'on avait réservé sa place près de lui, tandis que tous les principaux chefs l'entouraient à l'envi.

Ce repas était un supplice pour la jeune Romaine, habituée au luxe de table le plus raffiné et qui dut approcher de ses lèvres des viandes crues et des mets barbares. Elle s'y soumit, mais sans aucune bonne grâce. Gondicaire avait déjà plusieurs fois jeté sur elle un regard courroucé, lorsque le festin touchant à sa fin et les Burgondes étant déjà fort animés, on apporta de nouvelles coupes pour les libations. Distraite, la pensée reportée à sa chère Rome, Cornélie prêta peu d'attention à ces objets nouveaux.

— Que les mânes de ceux dont nous conservons ici les crânes protègent la Burgondie, dit Gondicaire passant la coupe à la jeune reine, après avoir bu le premier.

Cornélie comprit. Oh! horreur! C'étaient des crânes humains! La coupe tomba de ses mains.

— Plutôt mourir, dit-elle, que de me conformer à vos usages barbares!

Il y eut un sombre murmure à peine contenu parmi l'assemblée, Gondicaire put lire la désapprobation sur les physionomies de ses pairs. Lui-même abaissa un regard terrible sur la coupable.

— Retirez-vous dans votre tente, dit-il d'un ton courroucé, et attendez mes ordres.

Cornélie s'empressa de sortir. Le repas un moment interrompu continua, Gondicaire demeura sombre et n'y prit plus aucune part. Ses guerriers eux-mêmes semblaient s'associer à sa préoccupation et n'osaient troubler sa rêverie.

Qu'allait-il faire? Condamner cette femme qu'il avait adorée dès le premier regard, ou se montrer peu soucieux, aux yeux de tous, de défendre les coutumes du clan, les usages sacrés pour ses compagnons?...

La reine, retirée sous sa tente, se livrait aux plus amères réflexions, tandis que le bruit de sa disgrâce courait de bouche en bouche. Elle ne se sentait plus la force de porter cette vie difficile, de se sentir toujours à la merci du caprice du maître.

Elle l'accusait de barbarie, puis l'instant d'après elle le revoyait brusque, mais assez noble et grand pour l'avoir entraînée à lui promettre de s'attacher à lui. Elle comparait alors cette nature droite et généreuse au caractère tortueux, vain et hypocrite de ce Valérius qui l'avait si lâchement abandonnée.

— Gondicaire aussi m'abandonnera-t-il? se dit-elle, et celà au moment où je crois que je serais tentée de l'aimer!... D'aimer!... aimer ce barbare, suis-je folle? Que m'importe ce qu'il ordonnera, et tant mieux si c'est ma mort!

Contre son attente, Gondicaire ne parut point. Il s'était refusé à suivre le conseil donné par un vieux Burgonde, de répudier cette Romaine aux mœurs affadies et qui ne comprenait pas les rites sacrés du pays; mais il voulait en même temps désapprouver hautement aux yeux de tous, par une sorte de disgrâce officielle, celle qui avait méprisé ces usages antiques. Il lui fit dire par un esclave, le lendemain matin, de demeurer prisonnière dans sa tente et de ne point se permettre d'en sortir sans y être autorisée par lui.

Défense bien inutile :

La vigoureuse nature de Cornélie succombait enfin à la suite de fatigues extrêmes, comme des angoisses passées et de l'inquiétude qui la dévorait en songeant à l'avenir. Elle fit repondre au roi que, se trouvant très souffrante, elle lui demandait, pour toute grâce, de faire rechercher le vieux prêtre Anselme, qui avait suivi les convois des Burgondes selon l'ordre de Gondicaire lui-même.

Vers le soir, Anselme pénétra dans la tente de la reine.

— Qu'avez-vous fait, ma pauvre enfant? lui dit-il; ce n'est que par votre patience que vous mériterez d'être l'instrument du Christ parmi ces peuples qui ne le connaissent pas. Nous sommes ici quelques chrétiens fondant tout notre espoir en vous. Ne vous souvenez-vous plus de la courageuse Théodora? Songez que vous êtes de la race des héros, des martyrs. Vous pouvez acquérir une heureuse influence sur le roi, qu'on dit de toutes parts grand et généreux. il faut même que son cœur soit bien porté vers vous pour qu'en présence d'un tel éclat, il ne vous ait pas répudiée de suite ou réduite à l'esclavage.

Anselme n'était pas seulement prêtre. Appartenant à une race plébéienne, mais des plus notables, il avait fait de longues et sérieuses études, d'abord par amour de la science et par ambition humaine; puis quand sa conviction de chrétien était devenue une sublime vocation d'amour pour le Christ et de dévouement pour ses semblables, il s'était attaché à connaître les

meilleurs moyens de soulager ceux-ci, et à Rome il s'était spécialement dévoué au soin des pauvres et des esclaves ; il était donc un peu médecin. Il n'avait pu échanger quelques paroles avec la reine sans remarquer avec consternation qu'elle portait déjà les symptômes d'une fièvre des plus graves.

L'apôtre avait espéré de sa jeune influence la protection nécessaire à cette mission parmi les Burgondes, au milieu desquels il se regardait lui-même comme providentiellement envoyé. Du fond de son âme il suppliait déjà le Seigneur de ne point lui enlever l'instrument qui pouvait devenir une des pierres fondamentales du nouvel édifice.

Puis Cornélie n'était encore que catéchumène et le prêtre songeait à ne point laisser échapper cette âme sans la régénération complète.

Ce fut avec joie et reconnaissance qu'elle entendit le vénérable Anselme lui promettre la grâce du baptême qui allait prochainement la lier pour jamais à cette religion à laquelle elle appartenait par le cœur depuis longtemps.

Le lendemain Anselme revint et la trouva si mal qu'il se hasarda de suite à demander une audience à Gondicaire, auquel n'osait s'adresser aucune des esclaves qui entouraient Cornélie et lui portaient des soins vains et inhabiles.

Déjà le fier Burgonde se sentait tout attristé de la réclusion imposée à celle qui était la joie de ses yeux et secrètement la reine de son cœur. Toutefois il croyait de sa dignité de cacher cette faiblesse et il eut soin de prendre le visage le plus sévère à l'approche d'Anselme, qui comblait cependant son désir intime en lui apportant des nouvelles de Cornélie.

— O roi, lui dit le vieillard, mon devoir m'oblige à t'avertir que la reine ton épouse est sérieusement malade et à mes yeux dans un pressant danger.

Gondicaire ne put dissimuler son émoi à cette nouvelle et Anselme fut heureux de le constater.

— La reine m'a gravement offensé, dit-il, mais j'enverrai néanmoins mon médecin, qui parviendra, j'espère, à la rétablir. Et toi, vieillard, ne manque point de me tenir au courant de la maladie.

Le médecin du roi fut expédié sans tarder.

Cornélie, plongée dans une profonde somnolence, ne vit point les signes cabalistiques que ce barbare à longue barbe traça par neuf fois sur elle.

— Il faut, dit il, qu'on trouve un crapaud et qu'on le place sur la poitrine de la reine, afin que cet animal prenne le sort et la maladie que les esprits malins ont jetés sur elle.

Une centaine d'esclaves furent lancés à la recherche, et comme il y avait un immense marais voisin de là, le crapaud fut promptement apporté.

Cornélie sortait de ce sommeil demi-lucide, lorsqu'elle aperçut à son chevet un homme, un véritable sauvage, à la longue barbe, au costume étrange mêlé d'écorce d'arbre et d'ailes de hibou, qui découvrait sa poitrine pour y placer cette horrible bête. Elle eut la terreur folle d'une imagination malade et se débattit, jurant qu'on ne la toucherait point et ordonnant au médecin du roi de sortir immédiatement.

Heureusement elle vit à demi dissimulé dans l'ombre le vénérable visage d'Anselme.

— Père, dit-elle, sauve-moi !

Anselme eut de nouveau recours à Gondicaire et l'assura que la fièvre de la reine croissait ; il osa lui dire qu'ayant quelques connaissances en médecine, il proposait d'employer des simples pouvant faire une heureuse réaction ; mais qu'il ne répondait point du succès.

Dans la nuit l'émotion éprouvée par la malade ayant encore redoublé la fièvre, il survint un délire effrayant. Enfin, épuisée par cette crise, la reine retomba dans son accablement.

Au point du jour, Anselme revint, et vit que la faiblesse était extrême. Cornélie ouvrit alors les yeux et le reconnut.

— Il est temps, mon père, dit-elle, de réaliser votre promesse ; car, je le sens, je vais aller dans le royaume du Christ.

Anselme, de plus en plus inquiet, s'apprêta à accéder à ce désir. Il versa l'eau sainte sur la tête de la jeune femme et lui adressa ensuite quelques consolantes paroles sur cette cité de Dieu à laquelle elle appartenait désormais et où elle entrerait, s'il plaisait au Seigneur de la rappeler, vêtue de la robe immaculée de l'innocence baptismale.

Un grand calme s'empara de la malade qui semblait prête à s'endormir confiante et rassérénée.

— J'aurais voulu voir le roi, dit-elle d'une voix faible ; car je sens à cette heure le lien que Dieu avait mis entre nous. Si je meurs, dites-lui, mon père, que je souhaite de toute mon âme qu'il ait également le bonheur d'être chrétien.

Anselme se retournant, aperçut Gondicaire lui-même qui avait entendu ces paroles et dont les traits étaient bouleversés par l'émotion. Le fier Burgonde ne songeait même plus à arrêter les larmes qui coulaient sur ses joues. Il saisit les mains d'Anselme qu'il serra à les briser.

— Sauve-la ! dit-il d'une voix sourde.

— Dieu est le maître ! répondit le prêtre.

— Sauve-la, reprit encore le roi, et je bâtirai une belle église à ton Dieu et tu pourras l'honorer librement.

— Seigneur, dit Anselme du plus profond de son cœur, si tu le veux, conserve cet appui à ton faible serviteur qui se fait vieux pour mener à bien, lui seul, cette nouvelle mission !

Pendant ce temps Gondicaire s'était rapproché de Cornélie.

— Je veux que tu vives, car je t'aime, dit-il, et tu seras heureuse. Tu feras de moi un autre homme et tu verras ce que peut renfermer d'amour le cœur d'un barbare.

Cornélie sentit qu'il disait vrai, que cette nature à la fois véhémente et concentrée, jeune et inculte, forte et droite, apporterait autant d'énergie dans cet amour qu'elle eût pu en mettre dans une haine farouche ou dans une intrépidité guerrière.

La jeune femme appuya un instant sa tête contre cette mâle poitrine.

— Si Dieu veut que je vive, je sens que je serai heureuse près de toi, dit-elle.

Et elle s'endormit sous la garde de ce barbare redouté, comme un enfant bercé par sa mère.

Est-ce la quiétude qui sauva Cornélie? Les simples du bon Père Anselme y furent-ils pour quelque chose? Quoi qu'il en fût, Dieu, qui voulait bien se servir de ce faible instrument et l'avait établi l'ange du peuple nouveau qu'il allait rendre sien, lui prêta quelques années d'un véritable bonheur.

Cette jeune nature se vit revenir à la vie avec une joie immense. Son âme, nouvellement régénérée, palpitait d'amour et de reconnaissance pour le Christ à l'œuvre duquel elle se vouait. Son cœur était touché du profond et naïf amour de Gondicaire, qu'elle sentait fort et vibrant à travers une certaine brusquerie primitive. Maintenant Cornélie savait l'apprécier, et lorsque son souvenir la reportait aux fades et creux compliments de Valérius, elle comprenait que chez le Burgonde était le vrai, le sincère sentiment, et chez le patricien efféminé la chimère et le jeu théâtral.

Aux yeux d'un convalescent tout est beau : il n'y avait point jusqu'à ces landes de Burgondie, ces bois où le marteau de l'homme n'avait pas encore frappé, qui ne trouvassent du charme aux yeux de Cornélie, lorsqu'elle les vit éclairés par un gai soleil de printemps.

Puis le bonheur la rendait bienveillante, elle souriait aux naïves figures de ses braves Burgondes, qui de même que leur maître, n'étaient pas éloignés de voir en elle une brillante déesse, une divinité bienfaisante.—Vraiment chrétienne de cœur, la reine accourait au chevet des femmes ou des enfants malades, toujours avec une douce parole, une royale libéralité et souvent un remède heureux. On s'attache à ceux auxquels on fait du bien, et Cornélie tenait chaque jour par plus de liens à ce peuple dont elle se sentait aimée.

CHARLES DE CASTELMOUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

Economie Domestique

FOIES GRAS A LA TOULOUSAINE (*Entrée*)

En ce moment les foies gras abondent ; c'est la saison. Voici une manière très friande de les accommoder :

Un foie gras de 750 grammes suffit pour six personnes.

Faire fondre dans une sauteuse un morceau de beurre frais gros comme un œuf ; quand il est bien chaud, faire revenir légèrement le foie des deux côtés et le laisser cuire pendant trois quarts d'heure sur un feu doux. Un quart d'heure avant de le servir, on ajoutera le mélange suivant : Trois échalottes et un peu de persil hachés très fin que l'on mélangera avec une bonne poignée de mie de pain réduite en miettes et passée à la passoire fine. Cela cuira donc un quart d'heure. Mettre sel et poivre. Dresser sur le plat, en couvrant le foie d'un peu de farce et exprimer dessus le jus de la moitié d'un citron.

COMPOTE DE PRUNES D'ENTE ET DE RAISIN DE MALAGA A FROID

Une livre de prunes et un quart de raisin dont on aura enlevé les queues. Ranger prunes et raisin dans un grand compotier à couvercle ; les saupoudrer de trois bonnes cuillerées de sucre en poudre vanillé, dit sucre semoule, puis jeter dessus une infusion de thé bouillant ; couvrir et, vingt-quatre heures après, remettre une cuillerée de sucre et un peu de thé pour remplacer celui absorbé par les prunes qui auront gonflé et amolli. Cette manière conserve aux prunes tout leur goût et nous semble préférable à la recette qui les fait cuire à l'eau et au vin.



REVUE MUSICALE



PRÈS l'hommage sincère rendu dans ces pages à notre éminente collaboratrice, il nous est pénible de nous arrêter à des sujets frivoles. Mais la chronique a des exigences qui ne permettent pas à l'esprit de se tenir à l'écart de ce monde, où tout passe si rapidement, que l'heure présente devient l'heure passée avant qu'il soit possible d'en noter les changeantes péripéties.

Cependant, pour conserver à nos lignes un peu de cette gravité qu'exigerait la solennité de notre début, nous laisserons de côté, aujourd'hui, les théâtres, où rien de saillant en fait de nouveautés ne réclame notre attention immédiate. La musique moins profane, dont les grands concerts classiques sont l'expression, conviendra mieux, nous en sommes certaine, à toutes les personnes qui s'intéressent au *Journal des Demoiselles*.

Depuis leur réouverture, du reste, nous n'avons que peu ou point parlé des belles séances de MM. Colonne et Lamoureux, qui conviennent surtout à nombre de nos jeunes lectrices, pour lesquelles le théâtre d'aujourd'hui ne présente pas toujours les conditions de moralité désirables.

C'est une magnifique page que cette ravissante « Fuite en Egypte, » de l'oratorio de Berlioz : *L'Enfance du Christ*. Bissée avec enthousiasme aux concerts du Conservatoire, où elle venait d'être idéalement exécutée, elle a été l'une des premières œuvres choisies par M. Colonne pour ses concerts du Châtelet. Ici, comme là-bas, cette délicieuse inspiration a été redemandée par un public absolument charmé et subjugué. La grâce de l'épisode chrétien, la fraîcheur de coloris de l'orchestration, le sentiment naïf et sincère de la mélodie qui circule dans cette œuvre et la pénètre en ont fait un nouveau succès pour M. Vergnet. Il a dû repéter *Le Repos de la Sainte Famille*, chanté par lui avec un talent et un goût parfaits. A cette même séance, *La Fantaisie Hongroise*, de Liszt, a été fort habilement exécutée par M. Philipp, et la *Symphonie en si bémol*, de Schumann, a valu à l'admirable orchestre de M. Colonne de vifs applaudissements. L'ouverture de *Léonore*, l'air des *Abencérages*, de Chérubini, le « Chant d'amour de la Walkyrie, » n'ont pas eu moins de bonheur. L'ouverture des Guelfes, de B. Godard, plaît moins que les airs de ballet si pimpants et distingués de C. Saint-Saëns, extraits du *Samson et Dalila* de ce maître.

Un peu plus tard, le public du Châtelet acclamait la célèbre cantatrice Krauss, dans cet air si difficile du *Fidelio*, de Beethoven, morceau purement classique, où la superbe voix et le beau style de l'illustre artiste n'ont jamais été dépassés. Mais l'enthousiasme d'un public électrisé n'a plus connu de bornes dans *Le Roi des Aulnes*, de Schubert, et a mis littéralement le feu à la salle. Son puissant talent dramatique, se mêlant à sa voix si chaude, à ses accents vibrants qui dominent les masses orchestrales sans effort, ont soulevé des *bis* formidables. Quand on pense qu'à l'Opéra on n'a pas su retenir une si merveilleuse artiste, on est tenté de donner raison aux dures critiques dont cette direction est l'objet.

Mme Krauss a encore prêté le charme de sa magique interprétation à l'air du *Tasse*, de B. Godard. Puis, à cette même séance, qui débutait par la délicate ouverture des *Noces de Figaro*, on a entendu la *Symphonie fantastique*, de Berlioz, dont la grandiose « Marche au Supplice, » transporte toujours l'auditoire d'admiration. Rien n'est gracieux et intéressant comme les *Jeux d'Enfants*, de Bizet, où l'orchestre badine à ravir.

Le public, attiré par de tels programmes, s'est porté en foule encore plus compacte à cette autre audition de Mme Krauss, où on savait l'entendre dans l'air magnifigue de l'*Alceste*, de Gluck. Cette séance, dont les attractions étaient nombreuses, avait commencé par la scène lyrique de M. C. Erlanger, *Velleda*, qui a obtenu le prix de Rome au dernier concours. Mme Montalba, MM. Saléza et Fournets, malgré le redoutable et flatteur voisinage de Mme Krauss, ont franchi avec bonheur ce pas difficile en mettant en relief les meilleurs passages de l'œuvre. L'auteur promet certes beaucoup, mais il semble encore hésitant ou inexpérimenté.

De son côté, M. Lamoureux a su attirer au cirque des Champs-Elysées son auditoire habituel, par la variété de ses programmes et l'incontestable valeur de son orchestre. L'ouverture du *Carnaval Romain*, de Berlioz, l'inimitable *Symphonie Pastorale*, de Beethoven, avec ses poésies pénétrantes, ont cependant laissé le public un peu froid. Heureusement Wagner est venu le réchauffer avec sa « bacchanale » du *Venusberg*. L'ouverture du *Manfred*, de Schumann, une bien artistique conception pourtant, a fait l'effet d'une douche froide sur cette courte explosion, bientôt ranimée, du reste, par les joyeuses fanfares de la *Espana*, de M. Chabrier.

Au concert suivant, l'ouverturé de *Coriolan*, de Beethoven, a été magistralement exécutée. C'est une page palpitante et émue, remplie d'attrait par sa couleur et son mouvement. Venaient à la suite : la *Symphonie Italienne*, de

Mendelssohn, des fragments de l'*Orphée*, de Gluck, où Mlle Landi, dans Orphée, Mlle de Montaland, dans Eurydice, ont partagé des succès mérités. L'inéluctable *Venusberg*, de Wagner, « bacchanale » déjà nommée, était suivi de l'air charmant des *Noces de Figaro*, agréablement chanté par Mlle de Montaland. De nombreux applaudissements soulignaient encore le remarquable poème symphonique de Saint-Saëns, *Phaéton*, et la belle exécution du *Rienzi*, de Wagner, qui, en sa qualité d'*ouverture*, fermait précisément ce programme aussi varié que bien rempli.

Cependant, nous lui avons préféré celui de la séance plus récente où l'orchestre de M. Lamoureux a véritablement enlevé dans les détails et l'ensemble, la belle *symphonie* en *fa*, de Beethoven. On a accueilli avec moins d'ardeur la première audition de la *Fantaisie*, pour orchestre et hautbois, de M. V. d'Indy, qui est cependant un savant musicien. Mlles Landi et de Montaland ont encore obtenu de vifs succès dans des fragments d'*Orphée*. Une autre première audition de la *Fantaisie* pour violon et orchestre, de E. Bernard, avec partie de piano, n'a manqué ni d'intérêt ni d'effet. *La Cloche*, de Saint-Saëns; l'*Hôtesse Arabe*, de Bizet; la « marche funèbre » du *Crépuscule des dieux*, par Wagner, et le *Carnaval*, de Guiraud, ont été chaleureusement appréciés et applaudis.

La place nous a manqué jusqu'ici pour signaler plusieurs nouveautés très intéressantes à nos lectrices. De ce nombre sont certainement les charmants poèmes de M. Paul Collin, desquels s'est inspiré M. de Kervéguen, pour écrire, en un gracieux recueil intitulé : *la Femme*, huit « esquisses musicales, » pleines de goût, d'originalité et de talent. Ce talent, si personnel, déjà bien connu de nos lectrices, a fort heureusement retracé, en suivant ces ingénieuses poésies, les transformations de la femme depuis l'*enfant* jusqu'à l'*aïeule*, en passant par la *jeune fille*, l'*épouse*, la *mère* et la *religieuse*. Ce dernier morceau est écrit avec accompagnement d'orgue et piano, à volonté. L'effet en est très beau. Nous avons remarqué aussi la rare délicatesse d'inspiration du ravissant poème de *La Mère*, que poète et musicien ont su rendre si attrayant par l'élévation de pensée et la distinction de forme. Nous regrettons de ne pouvoir énumérer toutes ces gracieuses pages, mais nos lignes sont comptées, et nous avons encore à citer une fort belle mélodie : *l'Ange perdu*, inspiration mystique de F. Delamare, d'un charme exquis, profondément artistique comme paroles et comme musique. Que de jolies choses il y aurait à dire, même en vulgaire prose, sur cet « ange perdu, » qui, tombé du ciel, égaré sur terre, se réfugie dans une chaumière, où la prière d'une enfant le reconduit en paradis. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

Comme musique de piano, nous signalerons un riant tableau musical : *Les Faucheurs*, scène rustique, par Frantz Hitz, absolument réussi. Très moyenne force. Editeur : Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Puis ce sont les deux fantaisies faciles, de G. Bull, tout à fait mélodiques : *La Petite Fronde*, où s'enchaînent plusieurs jolis airs de cet opéra-comique d'Audran, et, contenus dans la seconde, nombre de charmants motifs extraits de *La Gardeuse d'Oies*, l'amusante opérette de Lacome. — Très dansant, le gai quadrille de Dufour, tiré de cette partition. Editeur : Choudens, 30, boulevard des Capucines.

Pour clore cette causerie, il nous reste à remercier nos aimables lectrices des félicitations qu'elles veulent bien nous adresser relativement à notre *Nouvel Album*, l'ECRIN DU PIANISTE. C'est la seule récompense qu'ambitionnent nos efforts. Elle nous est précieuse. Aussi, croyons-nous devoir prévenir nos abonnées qu'un nouveau tirage est en préparation ; nous y apportons les mêmes soins, et mettrons la même exactitude dans les expéditions qui nous seront demandées. C'est un joli cadeau qui peut s'offrir toute l'année : aux amies pour le jour de leur fête, aux élèves, aux chers anges du foyer qui, par leur travail assidu, ont mérité une récompense.

Envoyer à M. Fernand Thiéry, directeur du Journal des Demoiselles, *un mandat-poste de 10 fr., Paris ; 12 fr. les Départements, pour recevoir* franco *ce riche volume, relié et doré avec autant d'élégance que de goût.*

MARIE LASSAVEUR.

PENSEES ET MAXIMES

Les bons conseils attirent plus de haine aux hommes qui les donnent qu'ils ne rendent service aux hommes qui les reçoivent. (DE NUGENT.)

***

Regardez souvent à la durée de l'éternité, et vous ne vous troublerez point des accidents de la vie mortelle. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

***

On ne respecte pas qui s'agite ; le calme seul est imposant. (Mme DE STAEL.)



CAUSERIE



Je suis en ce moment, Mesdemoiselles, comme ces carafes pleines qu'on renverse brusquement le col en bas. L'eau, interdite, ne sait plus sortir; elle reste là, en l'air, dans l'indécision du parti à prendre. Telle est ma situation : j'ai tant de choses à vous dire que, faute de savoir commencer, je demeure penchée sur ma feuille dans un silence embarrassé... Tant pis, je commence par n'importe quoi :

L'autre mardi, j'étais dans un salon d'académiciennes. Naturellement l'âge mûr dominait. Beaucoup de femmes presque vieilles, d'allures tranquilles et un peu pédantes, bien moins préoccupées de leurs toilettes que de leurs phrases, ce qui n'est pas précisément le défaut de la jeunesse actuelle. Tout à coup, la porte s'ouvre avec fracas et livre passage à une belle visiteuse qui entre en coup de vent, va serrer la main de la maîtresse de céans et lui débite, debout, le discours suivant :

— Chère Madame, je cours après Marcel depuis ce matin, impossible de le rejoindre; on vient de me dire qu'il est chez Brandès, j'y vole, il faut absolument que je sois ondulée ce soir, car vous savez, c'est demain qu'*Il* vient déjeuner chez moi. Je me sauve, je venais seulement vous prier de vous mettre à table ce soir sans m'attendre ; je dînerai quand je pourrai...

Une entrée et une sortie à sensation, comme vous le voyez, Mesdemoiselles, et tout à fait dans le goût du jour, où toute personne qui sait vivre doit remplacer le bonjour banal et l'éternel bonsoir par quelque chose de neuf et de piquant, comme le dit fort bien la judicieuse Constance, du *Petit Courrier*.

Marcel, *Brandès*, *Il*... avez-vous compris, Mesdemoiselles? Non! Les académiciennes encore moins, soyez-en sûres ; mais la porte ne fut pas plus tôt refermée sur l'*ondulante* apparition, que voilà les questions de pleuvoir, les fauteuils de se rapprocher, la conversation de se réveiller en sursaut, car, voyez-vous, si figée que soit une femme par l'âge, le savoir *précieux* ou toute autre cause, elle se dégèle vite au contact d'un sentiment violent ou profond, et s'il se joint de la curiosité à cette attraction, elle devient irrésistible. Or la cliente de Marcel dégageait une somme d'électricité capable de faire tressaillir Vénus de Milo elle-même... Mais enfin, me demandez-vous à votre tour, qu'est-ce donc que Marcel?

— Un chercheur, un heureux, car il a trouvé un système d'ondulations qui fait fureur : ondes plates partant de la racine des cheveux et allant jusqu'à leur extrême pointe. La première fois que vos cheveux passent par les mains de l'artiste, le résultat dure trois jours ; il revient alors et vous êtes ondulée pour une semaine. Enfin, à la troisième opération, dit la légende, il y en a pour trois mois.

— Et ce *Il* qui n'a pas besoin d'être nommé pour qu'on le reconnaisse, nous donnerez-vous son nom, est-il comme Marcel heureux dans ses entreprises?

— Je n'en sais rien et lui non plus peut-être, à l'heure présente, mais quand vous recevrez ces lignes, vos grands frères, qui seront revenus de la mairie où l'on vote, vous renseigneront, si la chose en vaut la peine.

De la comédie politique à celle du théâtre, il n'y a qu'un pas; malheureusement pour moi, il a déjà été franchi par d'autres dans votre journal, et j'ai le tort de n'avoir pu assister qu'à la sixième représentation de *Roméo et Juliette*. Jamais je n'ai vu la salle plus éblouissante, on était décolleté jusqu'aux cinquièmes loges, et il y avait des diamants jusque par terre; par exemple, éclectisme complet comme toilettes. A ma droite, quatre portraits Louis XV, poudrés, couronnés de roses, avec la longue taille à pointe; à ma gauche, des clientes de Marcel sans doute, avec la petite tête plate sans ornements, les revers Directoire sur la poitrine, la longue ceinture à franges, le tout moiré, galonné d'or. Il y en a pour tous les types et pour tous les goûts ; mais en général, si vous voulez être dans le mouvement, dans *l'train* comme on dit entre gens bien élevés, supprimez d'abord toute l'armature en fer qui soutenait votre costume l'hiver passé ; vendez-la au poids, ou mieux, faites-en une offrande patriotique et envoyez-la à M. Eiffel, qui en tirera un parti merveilleux. Tordez mollement, en une longue torsade, vos cheveux tombants, mettez un voile de pleureuse ou bien un moustiquaire serré au menton et sur votre chapeau; laissez votre jolie taille se plier comme un roseau sous l'effort de la brise, entourez-la même de tout ce qui peut l'engoncer : plis, ceintures, chemisettes, et ce sera parfait. — Alors, me direz-vous, les femmes sont laides en ce moment. — Non, mais elles sont audacieuses, les jolies s'entend, et les autres suivent le même chemin, pour se faire illusion. Du reste, ce revirement n'est que justice, voilà assez longtemps que les petites personnes fringantes tiennent le haut du pavé : place au type langoureux. Adieu loup indiscret, sous lequel on devinait le regard malin et qui laissait voir les lèvres souriantes : grand voile épais. Adieu talons retentissants : chaussures plates. Adieu

casques phrygiens blonds ou bruns : bandeaux sérieux, chignons plaintifs.

Cette réaction me fait penser à la précédente qui détrôna ce que nous tentons de réédifier aujourd'hui.

J'avais une marraine que mon cœur adorait.

Comme dit la jolie chanson. Quand je fus mariée, elle vint pour quelque temps auprès de moi et je me rappelle qu'un soir où j'allais, toute emmitouflée, lui dire adieu, au moment de partir pour un grand dîner, elle me demanda :

— Qu'as-tu pris ?

— Mon éventail, mes bracelets, mon *beau* mouchoir, je crois que je n'oublie rien.

— Mais, ce n'est pas cela que je te demande. Que viens-tu de prendre ? du bouillon, du chocolat, une crème !

— Mais rien du tout, marraine, puisque je dîne dans un quart d'heure.

La pauvre femme me regarda avec stupeur.

— Tu mangeras à ce dîner? mais c'est de très mauvais goût, c'est trivial, c'est inconvenant d'avoir faim en public ! s'écria-t-elle.

Pauvre marraine! si elle revenait en ce monde, elle étoufferait rien qu'à voir les assiettes des jeunes femmes d'aujourd'hui.

Tout cela, c'est la faute de l'anémie.

C'est elle qui, tour à tour, prend des airs penchés de jeune victime, des teints pâles, des appétits languissants, ou bien vous commande le cheval, le rosbeef, les patins et le fleuret.

***

A notre époque, chacun se croit capable d'entreprendre et de mener à bien ce qui, précisément, est l'antipode de son métier, de ses aptitudes et de son éducation : les muets veulent être orateurs et les sourds confidents, les ingénieurs se bombardent généraux et les femmes se font hommes. Quand aux écrivains, comme ils parlent de tout, ils se croient aptes à tout.

Partant de là, les auteurs qui ont une jolie spécialité dans la description de l'égout, pensent que c'est un bon commencement pour parler du culte, des anges, de l'encens et de l'autel. D'ailleurs, si l'on change la corde de sa lyre, ce n'est pas tout à fait pur hasard, on se dit qu'après des milliers d'éditions des œuvres les plus malsaines, un fauteuil à l'Académie reposerait mollement d'un aussi rude labeur. La docte assemblée qui couronne les prix de vertus, se hérisse tout aussitôt.

Qu'à cela ne tienne, pense l'auteur, je connais assez bien la corruption pour pouvoir discuter sur la pureté, ce ne sera qu'un jeu pour moi. Je vais composer la vie d'une sainte. Et fort de cette persuasion, il écrit son livre, où l'héroïne meurt de la poitrine parce qu'on fait quelques difficultés pour lui laisser épouser un mari qui ne lui est pas destiné. A coup sûr, c'est très triste pour cette malheureuse, d'autant qu'elle court pieds nus la nuit dans les champs après son *Rêve*, qui n'est qu'une hallucination de malade, et que cela avance beaucoup sa phtisie; mais c'est nécessaire au programme de l'auteur et l'Eglise ne peut moins faire que d'inscrire cette victime à son martyrologe. C'est égal, je voudrais savoir si le jour où les Quarante voteront à la suite d'un vide parmi eux, les intéressés feront brûler un cierge, « une chandelle », comme ils disent élégamment, devant cette sainte pour se la rendre favorable.

Je m'étais imaginé, pour ma part, que les saints avaient mérité tout autrement leurs couronnes ; qu'il y avait dans la vertu chrétienne quelque chose de pur, de robuste, d'impersonnel capable de guérir les pauvres névrosées et non de les conduire d'insomnies en crises de somnambulisme jusqu'à la mort.

Mes chères lectrices, moi aussi je *rêve* de vous, de votre âge, de vos tendresses, de vos chagrins, mais pas du tout de la manière que je racontais tout à l'heure, et je vous dis : moins vous vous éloignerez de votre type de jeune fille, plus vous serez charmantes. Si vous avez la tête malade, ce qui vous arrive quelquefois, n'est-il pas vrai, je veux que la vertu vous guérisse ; si votre âme se porte bien, je veux que vous donniez de votre santé morale aux débiles qui sont autour de vous. Vous ne savez pas l'influence que vous avez autour de vous rien que par le contact de votre cœur ; pas besoin de sermonner, à votre âge, mais être bonne, heureuse de ce que Dieu vous donne et joyeusement dévouée. Vous produirez alors sur ceux qui vivent avec vous et à qui appartiennent les soucis et les fatigues de la vie, le même effet que lorsque vous venez, au retour de la promenade, appuyer votre joue fraîche sur le front brûlant d'un malade.

Petites qui me lisez, rêvez avec moi, et repoussez les livres malsains dont je vous parlais tout à l'heure. Une imprudente disait, il y a quelque temps, à mes côtés :

— Ah ! je vous assure qu'on peut bien laisser cela entre les mains d'une jeune fille.

— Avez-vous des enfants, madame?

— Non, madame.

— Et alors, madame, vous trouvez tout simple de gâter et d'ennuyer les enfants des autres ?

Pardonnez à mon petit sermon, mesdemoiselles ; mais après avoir écrit trois pages de vanités, de bandelettes, de voilettes, de frisettes et de potins, j'ai été prise par le remords et j'ai éprouvé le besoin de corriger ce début futile et de terminer par des réflexions plus dignes de vous et de moi. Au revoir, si vous le voulez bien.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en carré

Dans chacun des quatrains chercher un mot du carré.

« On le voit, à l'*assent*, je suis natif de Nîmes, »
Disait un matelot retraité sur le tard ;
Mes dix frères et moi, c'est là que nous naquîmes
A la grâce de Dieu perdus au bord du Gard.

Aucun de nous n'était l'idole de la mère ;
Et les coups pleuvaient drus que nous avions [gagnés !
La couche était sans plume, et la pitance amère ;
Et par la seule ronce on nous voyait peignés.

Je m'enfuis, té ! Gagnant alors de proche en [proche,
Dormant peu, mangeant moins, sans clairon ni [tambour,
Sans souliers, sans chapeau, sans argent ni [sacoche,
J'arrive, je m'échoue à Moret, un gros bourg.

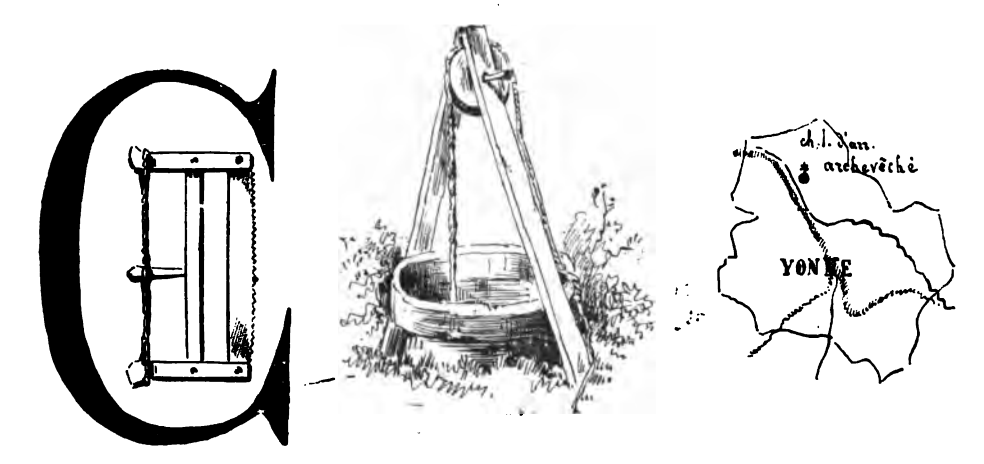
Bref ! Un vieux loup de mer, qui passait d'aven- [ture,
M'enrôle. Nous voguons. Je m'en fais un ami.
Les vents, plus de cent fois, renversent la mâ- [ture !
La poix et le goudron nous servent d'élémi.

Trente ans nous explorons les rives de l'Afrique ;
A Tunis j'eus la peste, et la gale à Sétif !
Mais c'était le bon temps ! Aujourd'hui sans ma [chique.
Je mourrais enragé, forcément inactif ! »

Énigme

Il agite ses noires ailes
La nuit
Et semble traîner après elles
L'ennui.
Pourtant sa besogne est féconde;
Son maître vante avec faconde
Sa fructueuse activité.
J'entends un let'ré qui chuchotte :
« Un jour, un certain don Quichotte... »
Mais est-ce bien la vérité ?

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

HOMONYMES : *Hé ! — Est — Haie — Et — Eh ! — Haye — A's — E — Hais — Ai.*

CHARADE : *Char don ne ret.*

PROVERBE : *Tous les méchants sont buveurs d'eau.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER

Le « Journal des Demoiselles » entre dans sa cinquante-septième année.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

De toutes parts nous arrivent les échos de l'orchestre : on danse beaucoup. Le carnaval est long, mesdemoiselles, aussi que de plaisirs en perspective! Pour les réunions dansantes, vous avez certainement quelques préoccupations de toilettes bien permises à votre âge. Le costume sera-t-il crème, rose ou bleu? Ou bien de ce vert à la mode, si pâle, si pâle, qu'il devient idéal; ou bien encore de ce superbe rouge qui fait fureur? Mais cette dernière couleur ne convient qu'à très peu de jeunes filles. Les blondes au teint frais ou brun doivent s'en méfier. Le rouge est difficile à porter, mais quand il sied, il ne sied pas à demi et fait valoir un joli visage, au teint mat, encadré de cheveux noirs.

Nous allons aider votre choix par quelques renseignements pris de droite et de gauche, à votre intention, dans les fêtes auxquelles nous avons assisté.

Que de fleurs on porte! Il y a longtemps que nous n'avions vu semblable profusion. Nous sommes loin de nous en plaindre, car il est impossible de trouver garniture plus en harmonie avec la jeunesse, plus coquette et plus gracieuse.

Nous avons remarqué un joli costume en gaze de soie rosée, d'une simplicité de bon goût, relevée par une garniture de corsage, d'églantines rosées. Les fleurs, disposées en V, forment un plastron qui part de la pointe du corsage, s'arrête au décolleté, et se prolonge en un fin cordon tournant derrière; un bouillon à l'entournure serré par un bracelet d'églantines. La jupe en taffetas, couverte de deux jupes en gaze et, de même longueur, de côté un flot de longs rubans de moire.

Ce costume était porté par une charmante jeune fille de dix-huit ans, ignorante de son charme et de sa beauté.

Cet autre, bien élégant, est en gros tulle crème avec une jupe de satin et une jupe plissée en tulle, fleurie de ne «m'oubliez pas» et de roses de mai montés en aumônière, celle-ci supportée par des cordons des mêmes fleurs partant de la taille. Le corsage en satin couvert de tulle froncé, capitonné au décolleté de boutons de roses et de « ne m'oubliez pas, » ainsi que le bouillon de la manche.

Les jeunes femmes ont aussi droit à cette parure, mais pour elles la disposition des fleurs est autre.

Voici une grecque en violettes de Parme, courant au bas d'une jupe en mousseline de soie vert idéal, montée sur une sous-jupe en moire que termine une grosse ruche pivoine en mousseline de soie. Le devant du corsage, plissé au milieu, la partie plissée cernée par des revers en violettes de Parme; deux revers, entre lesquels apparaît un bouillon de mousseline, forment la manche. Nous ne croyons pas possible d'imaginer plus joli costume.

Une garniture d'azalées panachés rouge, blanc, rose, violet, est superbe, mêlée de lianes et de longs roseaux. Elle est posée en trois étages formant draperie sur le devant d'une jupe en crêpe blanc, dont les lés de derrière en moire sont plissés. Sur le corsage, en moire, cette même garniture en plus petit fait on ne peut mieux.

Toutes ces jolies garnitures sont l'œuvre de Mlle Héléna, 20, rue des Pyramides, modiste et fleuriste de grand talent.

Nous avons remarqué quelques gentilles couronnes allant très bien avec la coiffure un peu basse, comme on la porte en ce moment, puis de petits bouquets placés de côté.

Nous préférons de beaucoup les coiffures fleuries à ces fantaisies en tulle, piquées de papillons ou d'oiseaux, d'une aile ou de nœuds, qui sont moins seyantes et moins jeunes, ce nous semble. Nous en exceptons les jolis nœuds en ruban, gracieusement chiffonnés, qui relèvent si gentiment une coiffure simple.

Puisque nous parlons de la coiffure, nous allons tâcher de décrire celle d'une gentille fillette de nos amies : coiffure très simple d'ailleurs, mais charmante jusqu'à seize ans. Les cheveux sont, d'abord, séparés par une raie allant d'une oreille à l'autre, mais un peu en arrière, afin d'en avoir assez pour les friser et fournir de longues boucles qui tomberont sur les deux longues nattes des cheveux de la nuque; celles-ci seront arrêtées, à cinq centimètres du bout, par un ruban étroit; ce bout frisera en accroche-cœur. Une raie frontale prendra, devant, un peu de cheveux que l'on coupera et frisottera; les autres frisés sont relevés à la chinoise et maintenus, sur le sommet de la tête, dans une longue broche en écaille. Le nouveau de cette coiffure est dans les deux nattes presque couvertes par les boucles.

Nous vous avons décrit quelques costumes de bal créés par Mlle Thirion, et garnis de fleurs montées par Mlle Héléna; il nous faut maintenant dire un mot des costumes de fillettes et des tout petits enfants qui, eux, ont aussi leurs fêtes ; matinées, goûters, lanterne magique et prestidigitation.

La façon est simple, point de draperie; pas une des petites robes, composant le trousseau commandé par la reine de Portugal pour l'Infant son petit-fils, qui ne soit d'une simplicité charmante et d'une élégance coquette dans sa façon droite.



Robe en fin molleton de laine crème; au-dessus de l'ourlet, trois cercles de ruban rose et d'autres à l'encolure et à la manche un peu large; un flot derrière, à la taille.

Gentille façon pour une fillette de six ans et plus. Voile crème ou bleu pâle; la jupe garnie de six plis rabattus, de trois centimètres de haut, au-dessus d'un ourlet de six centimètres; un point anglais en soie torse au-dessus du pli. Le corsage se compose d'une guimpe en voile, froncée à un col droit et prise dans un corselet, un peu large, à basque découpée en velours rubis; un haut poignet en velours à la manche un peu large et froncée. Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel vient de faire, pour deux jeunes sœurs, des costumes de bal en gaze légère d'un blanc mat très joli aux lumières et de prix fort raisonnable. En voici la description : Sous-jupe en taffetas à peine bleuté avec un effilé mousse au bas; à la tête de l'effilé, s'arrêtent les jupes en gaze blanche, découpées à leur bord, et dessus jouent de longs et étroits rubans de moire qui partent de la taille. Le corsage à ceinture, froncé à la Vierge, est coupé par des rubans qui partent du décolleté et qui se perdent dans la ceinture.

Nous répondons ici à une très aimable abonnée, épigraphe : « A la campagne, » que la corbeille de fleurs que l'on met au milieu de la table, pour un dîner, n'est pas tout à fait la même chose que le surtout. Le surtout est une pièce d'orfèvrerie, avec statuettes, qui comprend la corbeille pour les fleurs et, selon le décor, des coquilles pour les fruits. La fourchette se place à gauche sur les dents; donc la cuillère à droite. Le châle de cachemire français ne se porte pas plus que le cachemire de l'Inde, les deux sont tout à fait démodés. Nous engageons à l'utiliser en portière drapée. — Une belle-fille porte le deuil des parents de la seconde femme de son père. L'eau et la pommade vivifiques s'envoient par la poste.

CORALIE L.

Le 1er Album de travaux de l'édition hebdomadaire blanche, paru dans le numéro du 29 janvier, contient : Coupe à cartes de visites. — Boîte pour faux cols. — Sachet plissé et brodé pour mouchoirs et dentelles. — Robe à double jupe et à berthe, au crochet marguerite et crochet coquille, pour enfant de 1 à 2 ans. — Ombrelle renversée en vannerie, fait suspension-jardinière à accrocher à la tringle, au milieu de la fenêtre. — Couverture de livre. — Dessus de clavier en molleton brodé pour conserver blanc l'ivoire des touches. — Table Louis XV à ouvrage, à recouvrir d'étoffe ou à peindre au vernis Martin. — Boîte d'allumettes. — Poignée en drap brodé pour fer à repasser. Prix du numéro : un franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous serions bien tentée d'être indiscrète, tant sont jolis et artistiques les travaux que la maison Lebel-Delalande prépare pour l'Exposition. Mais en demandant à les voir, nous nous sommes engagée à ne pas encore vous décrire ces merveilles, qui attireront la foule devant l'installation de cette maison si connue de nos lectrices et des amateurs de tapisseries anciennes, tapisseries reproduites avec un art parfait. Ne croyez pas que ces beaux spécimens ne soient accessibles qu'aux riches; non, la maison Lebel-Delalande les mettra à la portée de toutes les bourses, tout comme elle a fait pour les ouvrages à la mode en étoffe et galon anciens, les tapisseries Henri II, les ouvrages en point de Hongrie si à la mode, les broderies en point de fantaisie qui s'appliquent à toutes sortes de fantaisies coquettes et utiles. Les travaux de cette maison, 348, rue Saint-Honoré, sont marqués au coin du meilleur goût. Le plus petit ouvrage est de style, ce qui en fait un cadeau de choix. Nous rappelons que pour les fêtes de parents, les cadeaux de mariage et les loteries, on trouvera une quantité de jolis objets à faire, ou faits, et montés à des prix raisonnables.

A la maison de literie Dupont, 91, rue de Richelieu, Gomant successeur, nous trouvons le confortable, le pratique, l'utile unis à la plus coquette recherche. Les lits en cuivre, très en vogue, sont excellents, et il faut se méfier, car dans ce genre on fait beaucoup de pacotille; la literie est de premier choix; pour cela encore, il faut s'adresser à une maison de confiance, car on peut être facilement trompé sur la qualité de la laine et du crin. Les couvertures sont belles et bonnes; les lits-cage bien conditionnés, solides et d'un très bon usage. Les jeunes femmes trouveront à la maison Dupont toutes ces fantaisies coquettes dont elles sont si friandes : Berceau garni de guipure d'art, de mousseline festonnée, de piqué brodé; Moïse tout bouillonné de tulle ou de mousseline sur transparent rose ou bleu; corbeille de toilette; toilette bébé, des dessus de berceau et de lit, des croix, des étoiles de berceau dont on ne veut plus se passer. Tous ces objets sont fort jolis.

Comme complément aux renseignements que nous avons donnés sur les ouvrages de la maison Lefèvre-Cabin (ancienne maison Sajou), boulevard de Sébastopol, 74, nous citerons la collection de dessins de tapisserie à la gouache, dans laquelle on trouvera tous les modèles propres à un ameublement : canapé, fauteuil, etc., etc. Nous en donnerons prochainement la nomenclature. Parlons aujourd'hui des tapisseries coloriées directement



sur le canevas, procédé qui supprime l'échantillon et, par cela même, rend l'achat moins coûteux. Jugez-en par quelques prix : Tabouret, 5 fr.; chaise et coussin, 7 et 8 fr.; fumeuse et prie-Dieu, 13 à 16 fr.; chauffeuse, 18 et 22 fr.; de beaux fauteuils, 30 et 35 fr.; chasubles, 16 fr.; étoles, 12 fr.; panneau ou feuille de paravent, 28 et 35 fr.; canapé, 75 fr.; des carrés préparés pour tapis d'église, de chapelle et d'appartement. Les assortiments de ces tapisseries en très belle laine de Hambourg sont faits à raison de 8 fr. la livre de laine. On trouve : canevas de toutes sortes, balle à café, étamine et toile à broder, métiers à tapisserie et fournitures pour tous les ouvrages.

***

MAISON DE CHAUSSURES HENRI KAHN

55, rue Montorgueil (à l'entresol).

Aux conseils qui nous sont demandés relativement à la chaussure, nous répondons : viser au bon marché est aller à l'encontre de l'économie puisqu'il faut renouveler plus souvent; en outre, l'on rend son pied vulgaire. Nous recommandons la maison Henri Kahn totalement transformée où vous trouverez toujours de la nouveauté et la plus grande variété de chaussures admirablement conditionnées; elles font un long usage, ne se déforment pas et rendent le pied fin et élégant. Le catalogue est envoyé franco sur demande.

***

ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de 200 costumes de travestissements de toutes les époques.

Nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un Album qui pourra être à plusieurs d'une grande utilité, car il renferme plus de 200 costumes variés fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, créés depuis vingt ans, et parmi lesquels on n'aura que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, la partie artistique ne laisse rien à désirer. Elle se compose de 25 magnifiques planches gravées sur acier et coloriées avec luxe; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis revêtus des costumes les mieux choisis.

Cet Album est accompagné d'un texte explicatif, indiquant la description de chaque costume et la date à laquelle ils correspondent.

Pour le recevoir *franco*, adresser un bon de 15 francs sur la poste au nom de M. Auguste Picart, 42, rue d'Hauteville, Paris.



EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE n° 4714

Toilettes de bal de Mme Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

Première toilette. — Large tablier en tulle brodé posé sur un transparent vert pâle, traîne de velours myrte. Corsage rond en velours orné de petits revers couverts de roses pompon; volant de tulle brodé pour manche; ceinture double en ruban couvert de petites roses, les deux bouts s'arrêtent en pattes traversant le tablier (1).

Deuxième toilette. — Robe princesse en faille Pompadour drapée en biais; corsage fermé à la taille sous une touffe de roses placée au côté; la jupe ouvre de côté sur un grand panneau de gaze crème, plissé à plis très fins; draperie de dentelle retombant autour du décolleté, d'une épaule à l'autre; un gros nœud de ruban posé sur l'épaule est mélangé de coques de dentelle et de fleurs; il se termine en deux longs pans qui traversent le corsage en hauteur, et s'arrêtent à la taille sous la touffe de fleurs qui ferme le corsage, et flottent sur la jupe.

GRAVURE N° 4714 *bis*

Modèles de Mme Gradoz, rue de Provence, 67

Tabac. — Sous-jupe et corsage en taffetas ou satinette havane recouverts d'une tunique en tulle ou en gaze de même nuance, avec corsage et manche drapés; la manche est relevée par un paquet de cigares, que l'on simule avec de la ouate recouverte de satinette, un paquet semblable est jeté sur la jupe; de légères pipes en bois, teintées avec de l'eau de brou de noix, sont également jetées sur la jupe; deux pipes enlacées forment agrafe de corsage. Petit manteau de procureur (2) et ceinture drapée en ottoman ou velours ponceau. Toque assortie à la ceinture avec aigrette de pipes. Bas et souliers à nœuds ponceau havane.

Page, costume de jeune garçon. — Pourpoint en damas vert avec gilet en vieille étoffe brochée or et ponceau; manche courte découpée en tulipe sur une manche longue en batiste à double bouillonné; dague suspendue à un ceinturon en galon doré. — Chemisette froncée en batiste. — Toquet en velours ponceau avec aigrette et galon doré. — Manteau en velours violet. — Haut de chausses bouffant, en satinette rayée ponceau et vert Nil. — Chausses vert Nil. — Souliers en damas avec bord en peluche.

Norvégienne. — Sous-jupe saumon. — Jupe en satinette bleu paon. — Corselet en velours de même nuance avec plaques et lacet dorés. — Chemisette en batiste décolletée à manche bouffante (voir la planche de patrons). — Tablier en batiste brodé en couleur. — Coiffure à fond mou en satinette avec diadème en velours brodé d'or, doublé d'étoffe raide. — Bas assortis à la jupe.

Normandie. — Jupe en velours noir à tablier en satinette blanche semée de bouquets de pommes; tunique en satin ou en satinette ponceau. — Corsage décolleté à manche en batiste blanche (voir la planche de patrons). — Fichu en gaze rose avec touffe de pommes de côté. — Coiffure normande, bonnet de coton. — Bas ponceau. — Sabots fins en noyer sculpté.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 février.

(2) Les abonnés à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 février.



JEANNOT. — Veste en satinette rose pâle (voir la planche de patrons). — Chemisette en batiste à jabot coquillé, collerette ruchée. — Culotte en satinette gris rose avec jarretières roses. — Bas et souliers assortis. — Bonnet en satinette grise et nœud rose.

MODÈLE COLORIÉ

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré

CHAISE HENRI II, dossier (voir le siège paru en décembre 1888).

PLANCHE DE TRAVAUX

Modèle de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

1er CÔTÉ.

COUSSIN, appliques de peluche.
MOTIFS POUR NAPPE D'AUTEL, tulle grec.
R. T. ENLACÉS, pour drap.
A. L. ENLACÉS, pour drap.

2e CÔTÉ.

GRANDE BANDE, tapisserie par signes.
BANDE, point de Hongrie.

CARTONNAGE

QUATRE MENUS, BOUTS DE TABLE, les deux menus coloriés serviront de modèles pour colorier les deux gravés en noir.

DEUXIEME ALBUM

Chevalet avec tableau. — Essuie-plumes. — Abat-jour de bougie. — Entre-deux. — Bas au crochet russe. — Garniture. — Pare-lumière photographie. — Etui à lunettes, châtelaine. — L. M. enlacés. — Corbeille à papier. — Branche, point à la croix. — Porte-montre, panoplie. — Tenture de fenêtres. — Entre-deux. — T. M. enlacés. — Alice. — Pelote. — Entre-deux. — Ecran. — Briquet. — Garniture. — Ménagère à aiguilles. — Motif pour semé. — Costume de fillette. — Veste. — Manteau.

DEUXIÈME FEUILLE DE PATRONS

1er CÔTÉ

CORSAGE-JAQUETTE, petite fille, page 8 (album de février).

VESTE (Jeannot), 5e figure (gravure n° 4714 *bis*).

2e CÔTÉ

VESTE, page 8 (album de février).

CORSAGE (Normandie), 4e figure (gravure n° 4714 *bis*).

CORSELET (Norvégienne), 3e figure (gravure n° 4714 *bis*).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer. Paris

1er Mars 1889

Journal des Demoiselles

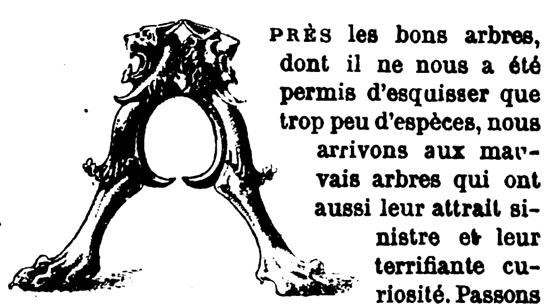
Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Costumes de Mme TASKIN. *2. r. de la Michodière – Chapeaux de Mlles* LUCY *et* LIGNEY *rue des Pyramides. 17 – Parfumerie de la Mon* GUERLAIN *15 r. de la Paix – Corsets de Melle* EMMA GUELLE *3. plce du Théâtre Français – Étoffes de la* Cie DES INDES *2 r. du 4 Septembre – Chaussures de la Mon* KAHN *55 rue Montreuil*

LE MONDE DES ARBRES

(SUITE ET FIN)

LES MAUVAIS ARBRES : *Le Mancenillier.* — *Le Brinvilliers.* — *Le Figuier maudit.* — *Le Beuth d'Amérique.*

PRÈS les bons arbres, dont il ne nous a été permis d'esquisser que trop peu d'espèces, nous arrivons aux mauvais arbres qui ont aussi leur attrait sinistre et leur terrifiante curiosité. Passons rapidement devant le Mancenillier aux ombres fatales, rempli de sucs les plus vénéneux, arbre lugubre dont abusèrent le théâtre et le roman.

Arrivons au Brinvilliers des Antilles, ce premier empoisonneur du monde végétal. Sa tige, d'une élégance froide et d'un vert sombre, ne dépasse guère six pieds, mais il n'est pas une partie de ce redoutable végétal qui ne soit effroyablement vénéneuse. Verte ou desséchée, cette plante est mortelle, sa racine rugueuse et convulsée, semblable à la peau de certains reptiles, exhale une odeur fétide. Son aspect d'ailleurs n'a rien de terrible, on dirait une plante ennuyée, mais sa grâce mélancolique est souillée de poison et la mort se cache sous ses pâles couleurs. Il y a comme un crêpe de deuil sur son épi violet, tristement penché. Est-ce que Locuste, elle aussi, ne portait pas sur sa face livide une mystérieuse et douce empreinte de mélancolie?

Le brinvilliers est la plante vengeresse des nègres, si habiles à extraire et à déguiser un poison : veulent-ils faire périr leurs maîtres ou détruire leurs troupeaux, les esclaves nègres emploient le poison du brinvilliers qui foudroie sa victime, aurait-elle l'estomac de Mithridate. C'est par une irritation violente du système nerveux qu'agit cette plante terrible. L'action du cœur cesse absolument dès que la respiration est arrêtée par les impressions reçues de l'estomac où le poison a été introduit. Une épouvantable agonie précède toujours la mort par le brinvilliers.

Les exhalaisons de cet arbrisseau sont si délétères qu'on ne peut s'enfermer dans une chambre avec lui sans ressentir des effets semblables à ceux que produisent les émanations asphyxiantes du charbon.

Sur le brinvilliers vit une affreuse chenille qui se transforme en papillon appelé *Noctuelle* à cause de ses habitudes nocturnes; soit dans l'état de chenille, soit dans l'état de papillon, la *noctuelle*, desséchée et pulvérisée, est aussi mortelle que la plante dont elle s'est nourrie.

L'esclave nègre, qui abuse trop souvent de ses connaissances pratiques en histoire naturelle, connaît fort bien la vertu de cette poudre homicide. Il lui suffit d'en mêler quelques pincées aux aliments du maître dont il veut se venger, pour l'envoyer dans les plantations de l'autre monde. La *noctuelle* s'appelle aussi *Gillette*, du nom d'une esclave, célèbre empoisonneuse de la Guadeloupe.

Tel est le brinvilliers avec sa racine reptilienne, son triste épi violet et les huit perles noires de son fruit mortel, sa chenille et son papillon sinistres, gavés de poison. La mort se cache sous l'écorce de cette plante maudite et ses rameaux sombres trempent dans le crime. C'est la Lucrèce Borgia du monde végétal. Eh bien, je me trompe peut-être; encore plus que les animaux, les plantes doivent être jugées avec prudence. Les connaissons-nous assez pour les condamner au bûcher? combien de plantes sont en même temps utiles et nuisibles, bienfaisantes et meurtrières, arbres du bien et arbres du mal, méritant d'un côté la flamme et de l'autre le prix Monthyon! Jusqu'ici, malheureusement, on n'a découvert dans le brinvilliers qu'un empoisonneur incorrigible, un récidiviste effroyable, une vraie plante de Cour d'assises.

Quittons, s'il vous plaît, les îles américaines pour l'Inde où se dresse, avec son élégant feuillage et ses formes gracieuses, un bandit végétal: le *figuier maudit*. Voici un palmier superbe dressant au milieu des cactus et des mimosas sa couronne magnifique. On dirait qu'il défie les vents et la foudre. Un oiseau passe qui laisse tomber une graine sur la royale feuille du palmier. Cette graine de hasard se met à germer et bientôt apparaît une tige frêle. Rien de triste, de souffreteux, de misérable comme ce point vert aux teintes maladives, comme cette humble touffe perdue dans l'immensité du palmier superbe qui ne soupçonne même pas sa présence. Est-ce que le lion prend garde à l'insecte qui se promène dans sa crinière?

Attendez! ce brin de verdure deviendra quelque jour un colosse et un tyran, un assassin, un étrangleur. C'est le figuier maudit. Bientôt quatre racines minces et grêles s'allongent peu à peu, négligemment, comme au hasard, vers la terre qu'elles vont envahir. Des racines! pourquoi faire? Est-ce que l'infime parasite en a besoin dans les bras du palmier qui le porte? Est-ce qu'elle ne lui suffit pas la tutelle puissante du géant qui le protège, l'abrite, le nourrit de sa sève, le berce aux vents des forêts!... Cependant les racines ont grandi, elles s'allongent si bien qu'elles touchent le sol, s'incrustent dans la terre. Le nain misérable est chez lui; c'en est fait, le figuier maudit a un pied dans la maison, il en a deux, il en a trois, il en a quatre; la maison est à lui. Un changement prodigieux s'opère, l'humble parasite qui, jusqu'ici, semblait entre la vie et la mort, prend un développement subit et formidable; il grandit, il s'étend, il lance de tous côtés des rameaux frémissants comme des mains avides, usurpe le sol, envahit l'espace, accapare le ciel; l'air, la terre, la brise, le soleil, tout est à lui, la forêt lui appartient. Et toujours il enfonce ses racines voraces, étend ses rameaux, agrandit sa couronne; le pygmée s'est fait géant et le parasite est le maître.

Et le palmier superbe qui le recueillit, qui le porta dans ses bras, qui le berça dans son feuillage, est épuisé, étouffé par son avide et formidable voisin, son ingrat nourrisson qui lui prend toute sa part de terre et de soleil; chaque jour le palmier dépérit, se meurt, jonchant le sol de ses dépouilles royales, cédant la place d'honneur, qu'il remplissait depuis un siècle, au figuier maudit qui s'élève orgueilleux, tout-puissant, sur le tombeau de son bienfaiteur.

Arbre étrange, hypocrite et violent, recueilli, protégé, nourri, choyé, jetant brusquement son masque d'humilité et d'innocence, accaparant l'asile hospitalier qui l'abrita et mettant brutalement son bienfaiteur à la porte, le figuier maudit n'est que le Tartuffe du monde végétal.

Si l'espace ne nous manquait, nous pourrions multiplier aisément cette sinistre corbeille de mauvais arbres. Terminons par le *bengh* des Arabes qui, dans l'Afrique, remplace le fatal opium. A entendre les peuplades du Sénégal, cette plante procure l'ivresse de douces rêveries, de charmantes illusions, des songes d'or, où l'imagination, bercée par d'ineffables fantaisies, de merveilleux caprices, entre tout doucement en possession fuyante et chimérique de biens inconnus, de jouissances féeriques et trompeuses. Le *bengh* est une espèce de *jusquiame*, les indigènes en forment des petites boules dont une seule entraîne leur esprit, enivré d'idéal, dans les régions flottantes d'un ciel de délice et de mystère. Mais voici le revers de la médaille: Avec le *bengh*, c'est, après le rêve, le cauchemar; après l'illusion d'un bonheur imaginaire, l'implacable réalité de douleurs atroces: agissant avec une puissance extraordinaire sur les organes surexcités, le *bengh* d'Arabie les affaiblit,

les use, les détruit et produit des accidents terribles qui, le plus souvent, se terminent par la mort.

Arbres curieux, arbres du bien et arbres du mal, nous ne pouvons ici, mesdemoiselles, vous présenter qu'un choix restreint, quand des pépinières immenses et des forêts entières se dessinent à l'horizon ; mais d'autres étrangetés végétales nous attendent qui doivent jeter leur ombre mystérieuse et séculaire sur notre second chapitre : ce sont les ancêtres et les géants du monde végétal qui vont être, eux-mêmes, bien à l'étroit dans les colonnes dont je dispose.

II

Ancêtres et Géants du monde végétal

Bien fugitive et bien courte la vie de l'homme à côté de la longévité fabuleuse, souvent incalculable, de certains arbres historiques, patriarches vingt fois centenaires de forêts à jamais disparues. Nous ne faisons que citer au courant de la plume « le chataignier d'Esaü » dans le Dauphiné et « le chêne d'Alonville » en Normandie avec sa chapelle dans le feuillage où le carillon léger d'une clochette se mêle aux chansons printanières des fauvettes et des pinsons ; « le chêne de Dax » avec ses *ex-voto* suspendus à ses branches, arbre d'espérance et de foi, chargé de dons, objets sacrés de toutes sortes qui, la nuit, quand le vent souffle dans ses vieux rameaux, s'entrechoquent dans un bruit étrange, aérien, comme si le chêne lui-même se mettait à prier ; c'est le « figuier de Roscof », en Bretagne, une merveille botanique, « l'ormeau de Ladouze » un étonnement, et le « saule des Ardennes » un miracle végétal ; c'est « l'if de la Haie-de-Routot » dans l'Eure, qui couvre un cimetière de son ombre et, tout chargé de nids babillards au printemps, dresse sa taille géante et mutilée par les tempêtes, avec des berceaux dans ses branches et des tombes à ses pieds. Ce sont les arbres fameux de Compiègne et de Fontainebleau, contemporains superbes, assure-t-on, des Mérovingiens ; c'est enfin « le châtaignier de l'Etna », vieux de douze siècles et célèbre sous le nom historique de « Castagno dei cento cavalli », car, un jour d'orage, cent chevaliers de royale escorte purent se ranger à l'abri de son tronc immense, creusé par les siècles.

Examinons maintenant en détail quelques-uns de ces colosses stupéfiants. Voici d'abord « le peuplier de Dijon » qui passe pour le doyen toujours vert et toujours beau de tous les peupliers connus. Sa hauteur est de cent vingt-cinq pieds, auprès du sol sa circonférence mesure quatorze mètres. Le volume de ce géant embrasse quarante-cinq mètres cube. Il y a six ans il perdit dans une chûte formidable une de ses plus hautes branches. Malgré la perte de ce membre, le glorieux invalide se porte à souhait ; ce n'est qu'une cicatrice de plus, gagnée dans la grande mêlée des tempêtes et des orages. Comme âge, on calcule qu'il a près de huit cents ans.

Ce contemporain de Duguesclin et de Charles V a vu surgir et crouler la maison de Bourgogne, il a assisté au combat des Armagnacs et des Bourguignons ; au milieu d'un bruit formidable d'armes et d'épées, il a entendu les trompettes victorieuses de Jean-sans-Peur et, plus tard, la France se réveillant, ardente et libre, à la voix inspirée de Jeanne d'Arc.

Après le peuplier de Dijon, son rival, le peuplier de Saint-Julien près de Troyes, vient frapper nos regards. Comme nous ne voulons pas allumer la guerre des deux peupliers en excitant un conflit entre Champenois et Bourguignons, nous allons payer au géant de Saint-Julien le tribut d'éloges que méritent sa vieillesse et sa beauté. Par ses dimensions colossales, sa tige superbe et son branchage immense, son grand âge et son étonnante vigueur, le géant champenois a sa place marquée parmi les colosses extraordinaires du monde des arbres. Sa hauteur totale est de quarante-quatre mètres, la circonférence de la tige rez de terre mesure treize mètres au moins. La circonférence de la tête — édifice de verdure — atteint le chiffre prodigieux de quatre-vingts mètres. On estime, en général, que cet arbre magnifique est âgé d'environ sept siècles. Malgré la rigueur des grands hivers, gardant toute sa force et sa beauté, il grandit toujours, élargit encore sa coupole mouvante chaque printemps.

Son aspect est stupéfiant : Figurez-vous la hauteur vertigineuse de deux maisons de cinq étages superposées l'une sur l'autre. Ces jeunes rameaux sont d'un beau vert olive et ses feuilles toujours frissonnantes offrent en dessus, la couleur blanche de l'argent mat. Quand le vent joue dans cette chevelure énorme, on dirait qu'un tremblement léger agite la tête vénérable de ce beau vieillard tant de fois centenaire.

En 1868, à Autrages « es-chêne », près de Cernay en Alsace, existait encore une des grandes merveilles du monde botanique, un chêne prodigieux appelé le *chêne de Pâques*. Le lundi de Pâques, en effet, les jeunes filles s'en allaient furtivement au pied de cet ancêtre végétal, cueillir une branchette qu'elles plaçaient à leur chevet dans une fiole remplie d'eau. Si le rameau venait à s'épanouir, la jeune fille devait se marier dans le courant de l'année ; si, au contraire, les bourgeons se desséchaient, c'était noce remise au prochain printemps. Souvent, une main mystérieuse remplaçait, dans la fiole en

deuil, la branchette fanée par un rameau vert. Grâce à cette supercherie galante, l'espoir renaissait dans l'alcôve rustique et souvent l'époux rêvé ne tardait pas à venir. Sans doute le bonhomme de chêne n'y était pour rien. On le faisait mentir effrontément; l'essentiel, c'était que la jeune fille trouvât l'époux désiré, et elle le trouvait souvent. Parfois dans la fiole maudite se succédaient les branchettes flétries de chaque printemps, et la pauvre fille délaissée montrait, en passant, le poing au vieux chêne prophétique qui, ayant essuyé bien d'autres tempêtes dans sa carrière de deux mille ans, dédaignait cette injure de femme et continuait à rendre tranquillement ses oracles d'amour. Le chêne d'Autrages passait pour le plus énorme et le plus ancien peut-être de tous les arbres de notre vieil Occident : quinze mètres de circonférence à sa base et quarante-cinq mètres de tour! L'ombre que projetait ce géant ressemblait à l'ombre d'une colline et l'aspect de sa coupole immense figurait une forêt.

Le vieux chêne de Pâques, âgé de deux mille ans et mourant de vieillesse, fut vendu aux enchères comme un simple baliveau; sa masse étendue sur le sol comme les ruines d'une ville, fit, de tout le voisinage, un chantier féerique où le bruit des haches et le grincement des scies répétèrent durant plusieurs mois l'oraison funèbre du grand mort. Depuis plus de vingt siècles se désaltéraient dans le creux de son tronc les fauves de la forêt et les oiseaux du ciel. Dans les crevasses profondes de ses rameaux, l'abeille sauvage épanchait en cascades d'or ses rayons de miel et sa grande ombre abritait tout un monde de plantes et d'insectes. Le vieux chêne de Pâques était trop grand pour tomber. Il s'écroula. Il s'écroula branche par branche sous la hache, comme une antique citadelle s'émiette pierre à pierre sous les boulets. Quand il s'allongea sur le sol qui semblait fatigué de son poids, il fallut de longues échelles pour escalader son tronc, les poitrines étaient opressées et les regards surpris; le village semblait en deuil, le passant s'arrêtait étonné, tout prêt à demander son chemin, et l'oiseau hésitant dans son vol cherchait à reconnaître le paysage. Puis, peu à peu, l'arbre gaulois disparut morceau par morceau, et de ces deux mille ans de verdure et de chansons, il ne resta plus qu'un trou immense, lamentable, béant, où l'on aurait pu ensevelir une maison.

De l'avis de plusieurs botanistes, le chêne d'Autrages remontait aux temps druidiques. La robe flottante et la serpe d'or à la main, les prêtres de la vieille Gaule cueillirent sur ses branches le gui sacré qui, sans toucher la terre, tombait dans les blancs saguns. A son ombre, les guerriers d'Attila ont dormi, couchés sur la selle de leurs chevaux; les chefs Goths ont tenu conseil et les Francs se sont partagé le butin de la victoire.

Le chêne d'Autrages a vu César, Charlemagne et Napoléon. Il a vu surgir et s'envoler les aigles romaines et s'implanter dans les Gaules la croix du Nazaréen. Il a vu naître et disparaître des cités, s'abîmer des empires, s'évanouir des races, s'écrouler le vieux monde, s'effacer dans la nuit des temps des espèces à jamais éteintes, se succéder des découvertes merveilleuses, et après tant de guerres, d'invasions, d'esclavages, de barbarie, de carnage et de misère, il a vu s'épanouir le progrès, s'étendre la civilisation et ses vieux rameaux gaulois s'éclairer des rayons nouveaux de la liberté.

Le platane est le chêne de l'Orient. Les anciens le vénéraient à l'égal du cèdre. Sa grosseur est parfois colossale. Pline cite un platane dont le diamètre avait plus de quatre-vingts pieds. Dans le creux de ce géant, Mutianus soupa et coucha avec vingt-deux personnes. Dans la cavité d'un autre platane, appelé le « platane de l'Empereur », le petit-fils d'Auguste, Caïus-Caligula, réunit dans un repas magnifique quinze convives et toute sa suite, environ quarante invités. Le plus célèbre des platanes historiques est sans doute le fameux platane qui s'élevait au milieu d'une plaine de Lydie et que les annales botaniques ont désigné le « platane de Xerxès ». Son aspect merveilleux et sa taille gigantesque charmèrent le conquérant au point de lui faire interrompre sa marche triomphale. L'ombre de cet arbre féerique lui procura un repos si doux que ce monarque voulut consacrer aux yeux de tous le souvenir heureux qu'il emportait des jours paisibles et contemplatifs, passés entre deux batailles sous le dôme du géant. Un magnifique cercle d'or, argent massif, ceignit le tronc de cet arbre prodigieux, des chaînes et des bracelets ornés de pierreries furent suspendus à ses branches et Xerxès confia la garde de ce platane ainsi paré, à des soldats fidèles.

Les Grecs et les Romains avaient une sorte de prédilection pour cet arbre vénéré; ils se plaisaient à prendre leur repas à l'ombre de ce beau végétal.

Le plus extraordinaire et le plus fameux des platanes dont l'histoire fasse mention, c'est le *platane de l'île de Cos*, aujourd'hui Stancho; c'est une masse inouïe de verdure de cent vingt-neuf pieds anglais de diamètre. Le tronc qui supporte cette coupole de feuillage en a trente-huit de circonférence. Une cinquantaine de colonnes de marbre ou de granit soutiennent les pesantes branches du colosse. Ses appuis existent depuis si longtemps que la pierre a pénétré dans l'écorce et qu'elle semble faire partie de l'arbre dont elle soutient les rameaux immenses.

Entre les colonnes qui servent de béquilles à cet ancêtre, on a établi plusieurs cafés turcs; on

y voit aussi le tombeau d'un sultan et une admirable fontaine dont les eaux limpides arrivent d'une source éloignée de plus de deux lieues.

Le platane de Stancho est vénéré à la fois des Turcs et des Grecs qui le mettent au-dessus de toutes les antiquités du pays. Dieu sait combien de fois ce vénérable patriarche a fait peau neuve depuis qu'il fut planté. Agé, dit-on, de plus de deux mille ans, il est aujourd'hui bien faible et tout courbé sur les colonnes qui lui servent de bâtons de marbre. Mais il vit encore, après avoir vu tomber des cités et des peuples qu'il avait vus naître.

De même que le peuplier de Dijon est le doyen de tous les peupliers connus, de même le fameux *tilleul de Neuenstadt* dans le royaume de Wurtemberg, passe pour le patriarche incontesté de tous les tilleuls du monde.

Tout récemment, un congrès de botanistes de divers pays s'est rendu, en savant pélerinage, auprès de ce tilleul sans rival. Là, ils ont étudié la structure prodigieuse et admiré l'antiquité stupéfiante de ce doyen des arbres de la vieille Europe.

Ce tilleul, qui semble un rejeton féerique des forêts enchantées du Tasse, mesure plus de quinze mètres de circonférence à la hauteur d'un mètre au-dessus du sol. Le tronc, creusé par les siècles, est rempli de maçonnerie : cicatrice immense d'une blessure prodigieuse qui remonte à plus de mille ans. Cet énorme cataplasme disparaît en partie sous la mousse et le lierre, comme si cette jeune verdure essayait de voiler aux regards les infirmités de l'antique tilleul.

Les sept branches horizontales de ce colosse sont soutenues par cent onze colonnes dont quatre-vingt-quinze en pierre de taille. De loin, on dirait un temple en ruines. C'est un arbre. Deux maîtresses branches, pareilles à des clochers de feuillage, se dressent perpendiculairement à une hauteur de vingt-cinq mètres. Cette immense couronne couvre un cercle d'environ trente-sept mètres de rayon. Voyez-vous ce géant merveilleux appuyant ses bras chargés de siècles sur ces cent onze béquilles de pierre, tandis que sa tête fantastique étend sur le sol l'ombre d'une colline! Sur le mur de l'enceinte où s'élève le tilleul de Neuenstadt s'ouvre une porte; des anciennes inscriptions témoignent du respect que les générations passées professaient pour ce vénérable ancêtre de la nature. L'une d'elles, en allemand du commencement du moyen-âge, menace de la perte d'une main quiconque oserait toucher aux branches du vieillard. Menace terrible et barbare, mais instructive pour nous qni n'entourons pas des mêmes égards ces vivants témoins des siècles passés. Est-ce qu'un jour, il ne fut pas question de convertir le tilleul miraculeux en barils et en sabots wurtembergeois...

Dans l'immense couronne de ce végétal, se cache un charmant belvédère où l'on arrive par un escalier rustique enguirlandé de plantes grimpantes; là, on a sous la main de magnifiques groseilliers qui ont poussé et grandi dans les excavations des branches. On trouve aussi, à une hauteur de trente ou quarante pieds, des églantiers chargés de roses, un cerisier que sema le vent des forêts et de beaux fraisiers dont les fruits rouges empourprent les rameaux du vieux tilleul.

Partout croissent des plantes mignonnes, des fleurettes sauvages qui escaladent le corps du géant, grimpent sur ses épaules, font à sa tête vénérable comme une couronne de parfums. Pareilles à autant de rides, des crevasses profondes sillonnent les branches plus de vingt fois centenaires. Ici, se balance un nid de cigognes ; là, un écureuil fait le trapèze; d'un côté bourdonne un essaim d'abeilles; de l'autre, se trouve une vaste coupe que le temps a creusée dans une branche et qu'emplit l'eau du ciel, fontaine aérienne où se désaltèrent en chantant les fauvettes et les pinsons.

Tel est le fameux tilleul de Neuenstadt portant, en quelque sorte, sur ses épaules, une source, un parterre et un verger.

Il n'a pas été possible aux savants visiteurs de cet arbre prodigieux de préciser exactement son âge. D'aucuns estiment que ce patriarche végétal est contemporain de Jules César. D'après la *Nature*, qui donna jadis un curieux dessin de cet arbre extraordinaire, il est prouvé qu'à l'époque de la création de l'empire d'Allemagne, par le traité de Verdun, en 843, le tilleul de Neuenstadt était déjà plusieurs fois centenaire. Déjà, en 1292, les branches du vieux tilleul étaient soutenues par soixante-sept colonnes; ainsi que plusieurs botanistes l'affirment, le tilleul de Neuenstadt date certainement, comme le fameux chêne d'Autrages en Alsace, des temps druidiques. Malheureusement, comme nous l'avons dit, le chêne de Pâques a disparu en 1868. Converti en planches vulgaires, il ne reste plus que des tables et des armoires de ces lointains souvenirs de gui sacré, de robes blanches et de serpes d'or! On assure que le tilleul de Neuenstadt possède encore des siècles de vie sous son écorce crevassée. Il étonnera aussi les générations à venir et profilera longtemps à l'horizon sa masse prodigieuse, semblable à quelque monstre antédiluvien, monté sur des échasses en pierre.

Chaque été, ses douces fleurs embaument le voisinage, l'abeille au vol léger bourdonne autour de ses rameaux, et tout là-haut, perdue dans le feuillage, une blonde fille du Wurtemberg cueille, au milieu des nids bavards, des cerises et des roses.

Vers 1810, des chercheurs d'or exploraient une

vallée sauvage à trente lieues de la ville de Sacramento, en Californie. Grande fut leur surprise en se trouvant en face d'un groupe d'arbres tel que l'imagination la plus audacieuse ne saurait en concevoir ; l'un de ces végétaux invraisemblables, haut de quatre cent trente pieds, reçut le nom de *Père de la forêt* ; un autre, élevé de trois cent trente-cinq pieds, fut appelé *la Mère*. Le reste de cette famille de colosses prit le sobriquet d'*Enfants*, étranges nourrissons de deux cents pieds, âgés de plus de douze cents ans.

Ces végétaux monstrueux appartiennent au genre tuxodium et ressemblent quelque peu au cèdre, mais ils sont les seuls représentants d'une espèce à part, disparue. L'homme, parfois sublime par le dévouement et le génie, est aussi trop souvent capable de sottises et de barbaries inconcevables : des mineurs imbéciles s'empressèrent de mutiler ces vivantes reliques d'un âge lointain ; des milliers de siècles avaient laissé debout ces ancêtres vénérables, une hache inepte et brutale se tourna contre leur sainte vieillesse et l'on s'attaqua justement au plus vieux, au plus noble, au plus grand, au *Père de la forêt*, à ce colosse de quatre cent trente pieds, presqu'aussi élevé que la grande pyramide d'Egypte qui en a quatre cent soixante-cinq. L'arbre succomba à ces mutilations impies. Il fallut des échelles énormes pour escalader son tronc immense et renversé dont la colonne Vendôme n'aurait figuré qu'un tronçon.

En observant les cercles concentriques de cet arbre merveilleux, on constata qu'il était d'une antiquité stupéfiante mais difficile à préciser exactement.

Après le *Père de la forêt* vint le tour de la *Mère*. La bêtise humaine ne pouvait s'arrêter en aussi bon chemin. On lui arracha son écorce jusqu'à une hauteur de cent vingt pieds !

Oui ! on mit le vieil arbre à nu, on le dépouilla cruellement de l'habit séculaire dont la patiente nature l'avait couvert, on l'exposa aux morsures des tempêtes et aux feux du soleil. Voyez-vous, dans leur œuvre puérile et sacrilège, ces forcenés, ces pygmées, espacés sur le géant comme des taches vivantes, sapant, déchirant, écorchant, arrachant la peau du vieillard respecté, pendant des siècles, par les vents et les orages ! Et bien, l'arbre, toujours debout, résista à ces assauts extravagants ; il tint bon contre la hache de Lilliput, et semble même, aujourd'hui, vouloir réparer les outrages que lui infligea la barbarie des hommes.

« A l'aspect de ces êtres vénérables, dit Boscowitz, on est presque tenté de croire, avec Candolle, que les végétaux, plus privilégiés que nous, étaient plus primitivement destinés à vivre, dès ici-bas, de la vie éternelle, tandis que nous autres, nous devons passer par des métamorphoses dont les phases se dérobent à nos regards derrière le voile impénétrable de la mort ».

Et le grand naturaliste est persuadé qu'une vie si active et si longue ne peut s'écouler sans que l'être auquel elle fut donnée ressente, d'une manière quelconque, les peines et les joies que Dieu doit avoir attachées à son existence comme à celles des autres créatures.

Qui sait tous les siècles de vie qui sont encore réservés à la *Mère de la forêt*, à moins que la hache de l'homme ne vienne de nouveau le frapper au cœur.

A chaque printemps, elle se couvre de nouvelles feuilles et pousse de nouveaux rameaux comme si la blessure de cent vingt pieds qu'on lui fit n'était qu'une égratignure.

Bien qu'il n'ait point l'âge fabuleux des végétaux que nous venons de vous présenter, il convient de ne pas oublier le doyen de tous les poiriers connus, le célèbre *poirier de Girard-point*.

Agé d'environ cinq cents ans, en 1870, ce bon vieillard fut renversé par un formidable orage. On le crut mort et l'on comparait cette fin violente à la destinée bizarre d'un centenaire succombant tout à coup à la suite d'un accident banal.

Mais le vieux poirier n'avait pas dit son dernier mot ; redressé pieusement par des mains habiles, il reprit racine et, comme s'il venait de conquérir dans cette épreuve suprême une nouvelle jeunesse, il chargea ses vénérables branches de feuilles épaisses et de fruits succulents.

C'est aux environs de Philadelphie, dans la grande ferme de Girard-Point, que ce robuste ancêtre fait l'admiration des visiteurs. Les fruits innombrables de cet arbre prodigieux sont très petits, mais d'une saveur exquise, d'un goût délicieux. Le tronc, qui est creux, mesure plus de trois mètres de circonférence, le poirier lui-même a quarante-neuf pieds de haut. Ses bras nerveux, auxquels une mousse épaisse fait comme des manches vertes, s'allongent ou se tordent pareils à de grands reptiles. Qui pourrait dire tous les boisseaux de poires que ce généreux vieillard a prodigués, depuis près de cinq siècles, à l'humanité et les milliards de bouches qui lui devraient des remerciements.

Il y a quelques années, un instituteur américain eut l'idée d'établir, autour de son école, des jardinets dont la culture était répartie entre les élèves, comme récompense de leurs travaux. Ils plantaient ensemble des poiriers et des pommiers qu'ils greffaient sous la direction du maître, et qui leur étaient distribués ensuite comme prix d'honneur.

Ce prix d'un nouveau genre, transplanté dans le jardin paternel et grandissant avec l'enfant,.

devenait, pour ainsi dire, un compagnon et un ami, un souvenir vivant, toujours présent de sa jeunesse studieuse; un jour il le montrera à ses enfants, et son émotion se renouvellera, toute la vie, avec les fleurs de chaque printemps et les fruits de chaque automne.

Cet excellent instituteur imagina de choisir pour greffes des branchettes du vénérable poirier de *Girard-Point*, et c'est ainsi que s'est multiplié la noble race de cet ancêtre végétal qui, déjà, plusieurs fois centenaire, a vu tomber la domination anglaise et surgir l'indépendance américaine. On raconte que Washington, harassé de fatigue et mourant de soif, prit un jour quelques instants de repos sous son ombrage séculaire et se rafraîchit de l'un de ses fruits parfumés.

Plus tard, en ces derniers temps, quand le président Lincoln visita le poirier de Girard-Point, le propriétaire de la ferme voulut lui faire honneur en lui offrant une canne rustique, coupée dans les branches du doyen végétal de tous les poiriers des Deux-Mondes.

Lincoln se servait constamment de cette canne qui avait une place marquée dans un coin de la *Maison Blanche*; elle quittait rarement la main du président, et je trouve que ce bâton noueux, avec son bout de cuivre et son cordon de cuir, valait bien la haute canne enrichie de pierreries sur laquelle Louis XIII appuyait son existence ennuyée.

A son retour des îles Canaries, un savant botaniste nous donna de curieux détails sur le *dragonnier* illustre qui dresse sa masse stupéfiante près de la jolie petite ville d'Orotava, dans l'île de Ténériffe, la plus grande des Canaries.

Le dragonnier, arbre magnifique, d'un aspect aussi imposant qu'original, atteint souvent une hauteur prodigieuse. Celui d'Orotava n'a pas moins de vingt-trois mètres de circonférence. Nos marins que les hasards de la route ont amenés à Ténériffe, qui renferme un des pics les plus élevés du globe, ont pu contempler les proportions fériques du dragonnier d'Orotava.

Sa grandeur est d'autant plus extraordinaire que la croissance de cet arbre est d'une lenteur exceptionnelle. C'est avec raison que Berthelot fait cette juste remarque : « Si l'on compare les jeunes dragonniers du voisinage au patriarche de Ténériffe, les calculs que l'on est en droit de faire sur son âge effrayeraient positivement l'imagination. » D'après l'éminent botaniste Arnold Boscowitz, on peut évaluer à plus de « cinquante siècles » l'âge du grand dragonnier d'Orotava. Le savant explorateur, Charles Busch, estime que cet ancêtre végétal pourrait bien avoir soixante siècles. A ce titre, le châtaignier du mont Etna, le poirier de Girard-Point, les peupliers de Dijon et de Troyes ne seraient que de simples adolescents dans le monde des arbres, et c'est ainsi que le dragonnier de Ténériffe, ce Mathusalem du règne végétal, aurait été contemporain de la création du monde, selon le mythe de Moïse.

Mais voici d'autres arbres qui peut-être ont vu naître, du haut de leur antique vieillesse, le dragonnier de l'île de Ténériffe : ce sont les baobabs célèbres et monstrueux de l'embouchure du Sénégal.

Lorsqu'ils furent visités, en 1450, par le navigateur vénitien Cadamosto, quelques-uns de ces colosses mesuraient quarante pieds de diamètre.

Trois siècles après les observations de Cadamosto, Adanson, à son tour, voulut mesurer ces géants; il les trouva tels que les avait décrits le navigateur vénitien. Ainsi, comme le remarque Boscowitz, trois siècles n'avaient pas suffi pour modifier sensiblement les contours fabuleux de ces colosses auxquels le grand naturaliste Adanson attribue une existence d'environ cinq mille ans.

Puis arrive de Humboldt qui étudie à son tour ces végétaux féeriques, s'ingénie à préciser leur âge, affirme par de probantes observations que ces Adansonées du Sénégal existent depuis plus de soixante siècles; qu'en conséquence leur origine remonte à une époque où la *constellation de la croix*, qui illumine aujourd'hui les nuits des Tropiques, était encore visible dans nos contrées.

C'est ainsi que ces baobabs, fameux dans les annales botaniques, seraient âgés de plus de mille ans que le dragonnier de Ténériffe, considéré longtemps comme le doyen des arbres connus. Le savant Unger estime qu'il se trouve aujourd'hui dans le monde végétal des individus d'une antiquité au moins égale à celle des plus anciens monuments historiques. De son côté, l'illustre naturaliste de Candolle croit fermement qu'il se trouve encore des arbres témoins des dernières révolutions du globe.

Il est maintenant absolument indéniable que le plus ancien de tous les arbres du globe est le chêne fossile découvert, il y a cinq ou six ans, dans les eaux du Rhône. Installé dans un bateau spécialement fabriqué pour son transport, ce chêne préhistorique fit, comme on sait, l'étonnement de l'Exposition d'Anvers, où un congrès de savants le reçut avec tous les égards dûs à son grand âge. Après sa visite triomphale d'Anvers, le chêne fossile du Rhône fut réintégré dans son étrange bateau, pour être exhibé dans les grandes capitales du monde. Nous avons pu contempler sa grandeur et son antiquité sur les bords de la Seine, au pont de la Concorde.

Cet unique échantillon des grands végétaux préhistoriques mesure trente-cinq mètres, en

cube trente-huit et pèse cinquante-cinq mille kilogrammes. D'une seule flèche, ses proportions gigantesques sont absolument remarquables ! Il est noir comme l'ébène et dur comme le fer. Malheureusement les siècles lui ont pris son écorce, j'allais dire sa peau, et il a perdu sa frondaison, comme un vieillard sa couronne de cheveux. Ce n'est plus qu'un squelette. On a calculé que lorsqu'il prit sa retraite, à la suite d'un bouleversement du sol, dans le lit du Rhône, il avait au moins trois mille ans, et qui pourrait dire combien de siècles il est resté enseveli dans sa couche mystérieuse. Quel malheur qu'il ne puisse parler comme les arbres des forêts enchantées du Tasse ! Il nous montrerait, ce vieux chêne, les roseaux de cent pieds que protégea son ombre et les orages terribles que brava son front. Il nous dirait les oiseaux-reptiles à jamais disparus dans la nuit des âges, qui tournoyaient d'une aile pesante autour de son dôme de trois mille ans et les caravanes de monstres gigantesques, de reptiles affreux qui défilaient sous ses grandes branches, au bruit terrifiant de volcans éternels... Et, qui sait, il nous parlerait peut-être des processions incessantes de porcs affamés et sauvages qui déterraient, à ses pieds, la truffe préhistorique aux exquises senteurs et s'en régalaient à grouin que veux-tu à la barbe inculte de l'homme primitif.

Comme nous l'avons dit plus haut, qu'elle est éphémère et chétive la vie des hommes à côté de la vieillesse mystérieuse de ces ancêtres fantastiques, de ces végétaux géants ! Fixés à la terre par des racines éternelles, ils ont vu surgir et s'affaisser des montagnes, s'ouvrir et se fermer des volcans, s'avancer et se reculer des mers, se bâtir et s'ensevelir des cités, se former et passer des empires, se succéder des invasions, s'éteindre des races, et des constellations changer de place dans le ciel !

FULBERT-DUMONTEIL.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

LES FEMMES DANS L'HISTOIRE

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Voilà un ouvrage de la plus haute valeur morale. Jamais on n'a mieux montré, au moyen d'une série d'études biographiques, l'influence de la femme à toutes les époques de l'histoire, dans l'antiquité biblique et païenne, à Rome, au temps des martyrs, durant la guerroyante période du moyen-âge, la floraison de la Renaissance, le siècle de Louis XIV, la Révolution et jusqu'à nos jours, puisque la touchante histoire des Petites Sœurs des pauvres termine ce volume. L'auteur a pour but de prouver que l'éducation féminine doit tendre à faire des femmes dignes de ce nom, compagnes utiles des hommes auprès desquels Dieu les a placées, et non les rivales de ceux-ci en un ordre de facultés qui restent généralement chez elles effacées et secondaires et qui, d'ailleurs, sont peu de chose si on les compare aux vertus naturelles de leur sexe. Il est bien curieux d'entendre proclamer modestement cette vérité par la fille de Mme Guizot, qui a tant aidé son mari dans les plus sérieux travaux.

Le protestantisme de Mme de Witt n'a rien dont puissent s'offenser les idées catholiques. Néanmoins, nous avertissons nos lectrices de certaines discordances qu'elles trouveront entre leurs sentiments et ceux qui ont dicté quelques vies de saintes; elles remarqueront aussi une prédilection pour les héroïnes de la Réforme. Nous voudrions que ce beau livre d'histoire fût accompagné des commentaires d'un guide éclairé, mère ou institutrice. Pourquoi ne serait-il pas lu à haute voix en famille ? Tous les âges s'y intéresseraient.

Y a-t-il un drame plus poignant, par exemple, que l'histoire de Rodolphe von der Wart ? Il avait conspiré contre l'empereur Albert Ier de Habsbourg; on le fit mourir lentement sur la roue; tous ses os ayant été rompus, il fut suspendu en l'air et abandonné, sans que personne osât même soulager la soif qui le dévorait. Alors Gertrude, sa jeune femme, vint le soutenir par les témoignages de la plus courageuse tendresse. Entassant l'un sur l'autre des blocs de bois, elle arriva au niveau du visage de l'infortuné pour essuyer la sueur froide qui couvrait son front, pour le consoler et prier avec lui, pour lui donner à boire de l'eau qu'elle avait puisée dans un de ses petits souliers, et elle eut le bonheur d'entendre celui qu'elle aimait, murmurer, avant de rendre l'âme, en tournant la tête de son côté : « Fidèle jusqu'à la mort. » L'affection d'une femme avait adouci comme par miracle cette horrible agonie de quarante heures !

Une autre héroïne de l'amour conjugal, en



des temps moins reculés, c'est Rachel, lady Russell. Son mari, chef politique du parti national contre Charles II, défenseur ardent des libertés de l'Angleterre, fut arrêté comme coupable de haute trahison. Lady Russell assista au procès, assise à côté de l'accusé, lui servant de secrétaire et de conseil. Elle ne réussit pas à sauver cette chère existence et, dans sa force d'âme, approuva qu'il ne fît ni mensonge ni bassesse pour éviter son sort. Devenue veuve, elle se consacra tout entière à l'accomplissement de ses devoirs maternels. La suprême consolation de cette grande dame chrétienne, était le souvenir des paroles de son mari : « Quel immense changement doit faire en nous la mort! Quelles nouvelles et merveilleuses scènes doivent s'ouvrir devant notre âme! J'ai entendu parler d'aveugles-nés qui étaient frappés de stupeur quand, la cataracte tombant de leurs yeux, ils voyaient. Que serait-ce si la première chose qu'ils eussent à voir était le soleil levant? » Rachel savait que lord Russell avait vu se lever le soleil de la justice et de la paix éternelle, qu'elle se réchaufferait un jour avec lui à ses divins rayons.

Félicie des Ursins, la veuve du duc de Montmorency, forme avec les épouses modèles que nous venons de citer un trio sublime : « Je n'aimais que lui, ô mon Dieu, s'écria-t-elle en apprenant que son mari allait monter sur l'échafaud. Je n'aimais que lui et vous me l'avez ôté pour m'obliger à n'aimer que vous! »

Montmorency avait pardonné au Roi, au cardinal de Richelieu, à tous ses ennemis; elle ne l'imita pas sans beaucoup de peine. Un rêve eut sur son esprit plus d'effet que toutes les exhortations de son confesseur. Elle crut voir le duc s'approcher d'elle dans un des costumes qu'il portait autrefois, en disant qu'il venait, avec la permission de Dieu, pour la rassurer sur le salut de son âme. Quand Marie-Félicie voulut connaître celle de ses actions qui lui avait mérité d'obtenir un rang parmi les élus, il répondit que Dieu lui avait fait miséricorde parce qu'il s'était montré lui-même miséricordieux : « Pardonnez de cœur à vos ennemis et aux miens, ajouta-t-il », et il disparut.

« Ceux que nous avons perdus sont plus près de nous que nous ne le savons, ajoute Mme de Witt. Pourquoi Dieu ne permettrait-il pas quelquefois que les voiles se soulevassent un instant? »

Et elle continue à nous présenter ainsi, en un noble cortège, les femmes de tous les temps qui ont fait du bien autour d'elles, dans la famille ou dans la société, aux rangs les plus divers, quel que soit le genre de leur travail et les circonstances au milieu desquelles s'est déployée leur activité, d'Antigone à Sainte Jeanne de Chantal, d'Eponine à la mère Angélique, de Sainte Geneviève à Jeanne d'Arc, de Blanche de Castille à Jeanne d'Albret, jusqu'à notre temps et en réservant une large place aux femmes de France (1).

GINA

(*Histoire d'une orpheline*)

PAR AYLICSON

Aucune des lectrices du *Journal des Demoiselles* n'a perdu le souvenir de ce roman plein d'intérêt, publié en 1887. La *Correspondance entre deux jeunes filles*, qui suit *Gina*, ne leur est pas non plus étrangère. Elles retrouveront avec plaisir, réunies en volume, ces productions d'une plume qui s'est employée si souvent à les amuser et à les instruire (2).

LES PREMIERES PAGES

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

Il y a bien quelques longueurs dans ces mémoires, mais aussi de l'émotion, de la grâce. Nous ne reprocherons à l'auteur de tant de romans honnêtes et facilement écrits, que des affectations de naïveté çà et là et des négligences de style. Ici, d'ailleurs, c'est presque une enfant qui raconte ses impressions, une bonne et franche petite Bretonne qui aime passionnément son pays, qui ne peut se résoudre à voir abattre ses vieux chênes, qui n'est point dégourdie jusque-là, dont l'intelligence pourtant va prendre de la force en dormant, pour ainsi dire, et, l'heure venue, donner de bons fruits.

Vivre à Rozdour, le domaine de famille, avec le souvenir d'un grand-père adoré, auprès de ses bêtes, elle n'en demande pas davantage. Ce bonheur insigne lui est accordé à la fin, au moins l'été, tandis qu'à Paris, l'hiver, elle comblera les lacunes de son éducation.

Les chagrins et les joies d'une jeune fille qui n'existe encore que par le cœur et qui va un peu tardivement entrer dans la vie intellectuelle, une peinture touchante de la nostalgie, ce mal breton par excellence, quelques figures provinciales très réelles, c'est assez, avec de belles gravures par Adrien Marie, pour remplir ce volume qui a réussi comme livre d'étrennes (3).

TH. BENTZON.

(1) *Les femmes dans l'histoire*, par Mme de Witt, née Guizot, un gros volume in-8 illustré. Librairie Hachette, 79, boul. Saint-Germain. Broché, 7 francs.

(2) *Gina*, par Aylicson. Bibliothèque Saint-Germain, Delhomme et Briguet, éditeurs; Paris, 13, rue de l'Abbaye; Lyon, 3, rue de l'Archevêché.

(3) *Les Premières pages*, par Mlle Zénaïde Fleuriot, librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. Un volume illustré : 4 francs.

CONSEIL

Les menus défauts



Si, au début de ces causeries, dans lesquelles vous venez puiser une idée sérieuse, tandis que j'ai, moi, le désir sincère non pas de vous faire oublier la femme éminente que je regrette comme vous, mais de suivre la voie qu'elle a tracée dans ce recueil, en essayant de vous être utile, si donc, au début de ces entretiens, je viens vous parler des menus défauts, c'est que, à un certain point de vue, je les crois plus redoutables que les grands.

Ne criez pas au paradoxe. Je vous concède qu'il y a des défauts plus haïssables que les imperfections auxquelles je fais allusion. La colère est pire que l'impatience ou le simple mouvement d'irritation. L'orgueil, qui accable autrui du poids d'un mérite souvent imaginaire, est plus coupable que la vanité légère qui s'exerce à propos d'une louange ou d'une parure. Mais les gros défauts ne peuvent se dissimuler à la vue même d'une conscience obtuse ; ils ne sauraient prendre droit de cité chez nous sans que nous y donnions un plein consentement. Leurs effets sont saillants ; enfin, ils sont fort laids, ils pèsent lourdement sur notre âme, fût-elle peu délicate, et notre intérêt lui-même nous pousse le plus souvent à nous en débarrasser.

D'ailleurs, il est rare, il faut le dire, qu'on rencontre cette variété de monstres dans un milieu tel que le vôtre, mesdemoiselles. Dès votre jeune âge, les avenues de votre âme ont été soigneusement gardées. Aussitôt que quelque pousse suspecte s'est montrée, la main vigilante de ceux qui avaient soin de votre enfance s'est empressée de l'extirper. On vous a élevées dans l'amour du bien ; tout ce que la religion donne d'aide et d'appui au perfectionnement de l'être a été mis à votre portée. Enfin, vous avez vécu dans une sphère d'élite, dans un monde où les défauts apparents, grossiers, sont considérés non seulement comme blâmables, mais comme de mauvais goût. Ces défauts s'implantent donc difficilement dans de jeunes cœurs comme les vôtres, de même qu'il est rare de voir pousser des ronces dans un jardin bien cultivé, ou se développer certaines maladies hideuses dans une atmosphère saine et aérée.

Mais en est-il de même des petits défauts ?

Ceux-là échappent souvent, par leur petitesse même, à la sévérité ou à la vigilance de ceux qui devraient les réprimer. Ils sont comme la poussière impalpable qui se glisse dans les maisons les mieux tenues. La ronce ou l'ortie attireraient l'attention du jardinier, mais il ne remarque pas toujours la toute petite plante parasite ou le brin d'herbe qui, cependant, dérobent le suc de la terre. Enfin, les gens soucieux de leur santé s'inquiéteraient des symptômes funestes d'une maladie mortelle, mais ils traitent légèrement le malaise qui, tout en s'implantant chez eux, ne semble d'abord ni gêner leurs habitudes ni affaiblir leur force.

Les parents les plus sages négligent souvent les menus défauts qu'ils voient poindre chez leurs enfants. Ils s'imaginent que ces défauts passeront avec l'âge, et les laissent se transformer en habitudes. Et c'est ainsi que nous avons plus tard des femmes qui n'ont certes pas de défauts considérables, qui ne négligent peut-être aucun devoir positif, mais qui, dans le commerce ordinaire de la vie, sont hérissées d'épines, qui offrent dans les relations des angles désagréables, qui sont tour à tour susceptibles, irritables, inégales, vaniteuses, occupées avant tout de leur bien-être, ardentes pour le plaisir, lâches pour le devoir.

Toutes ces vilaines petites tendances ne dépassent pas une limite moyenne. Les plantes parasites n'ont pas tué les plantes utiles : elles les étiolent seulement et les rendent languissantes. Le mal intérieur ne détruit pas la vie de l'âme, mais l'affaiblit. Un certain effort sur soi-même empêche peut-être les germes fatals de se développer d'une manière dangereuse ; on coupe les pousses mauvaises quand elles s'élèvent trop haut, mais la racine demeure.

Et une certaine sécurité endort la conscience ; il s'agit de si petits défauts ! Cette poussière malsaine obscurcit le regard intérieur, et le résultat, c'est qu'en mettant obstacle à son propre perfectionnement, on gâte la vie de ceux qui vous entourent ; car, chose à noter, les menus défauts s'épanouissent surtout librement dans le cercle de la famille, et font de ceux que nous prétendons le plus aimer leurs victimes quotidiennes. N'avais-je pas raison de les déclarer haïssables ? Je suis convaincue, mesdemoiselles, que vous les trouverez tels si vous avez le courage de me suivre dans l'examen que j'en voudrais faire avec vous.

M. Maryan.



MORTE ET VIVANTE

(SUITE)

VIII

RECHERCHES



Six mois après, le comte de Grandmont arrivait à Alsting; il avait entrepris ce funèbre voyage pour satisfaire sa femme, dont la santé le laissait inquiet, et à qui il ne voulait rien refuser. La chaise de poste le conduisit à l'entrée du village, près d'une auberge où l'on relaya; il s'achemina seul, par une grande rue, de l'aspect le plus triste : à droite, à gauche, s'élevaient des maisons ruinées et noircies par les flammes ; il passa, sans le savoir, près de la petite demeure où son enfant, son Henriette avait vécu. Il se dirigea vers le cimetière et interrogea les tombes ; elles étaient muettes pour la plupart, les vieilles croix avaient disparu; la Révolution qui avait fauché les basiliques n'avait pas épargné ces humbles marques de la piété populaire; M. de Grandmont examina tout, jusqu'aux pierres brisées, jusqu'aux morceaux de bois épars, espérant trouver quelque indication, un mot : *Ici repose une enfant, déposée en octobre 1792*, mais ses recherches furent vaines ; il s'approcha alors d'un homme âgé, qui creusait une fosse dans l'argile et il lui dit :

— Je voudrais bien vous demander un renseignement : Etes-vous depuis longtemps fossoyeur de ce village?

— Oui, monsieur, depuis dix ans et mon père l'était avant moi.

— Pourriez-vous me dire si on a enterré ici une enfant inconnue, qu'un homme, un émigré, qui se rendait en Bavière, avait remise à un vieillard?

Le fossoyeur enfonça sa pioche dans la terre, releva la tête et réfléchit un peu :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Monsieur; jamais je n'ai entendu parler de cela.

— Rappelez vos souvenirs, mon ami, pensez bien.

Il réfléchit encore et dit :

— Je connais mon cimetière, je puis dire le nom de tous ceux qui y sont enterrés et je ne sais pas un coin de terre où repose un enfant étranger. Cela nous aurait frappés, mon père et moi... Tenez, voilà la fosse de la petite Colette, à côté, celle de Pierre, puis celle de Marianne Mathieu...

— Mais, interrompit M. de Grandmont, à l'église, il doit exister un acte de décès...

— Ah ! Monsieur, notre église ! elle a été brûlée et les registres avec ! Tous les malheurs sont venus sur notre village, et bien des gens sont partis pour chercher leur vie ailleurs... Mon cousin Georges, le peintre-vitrier, et Désiré Large, le couvreur en paille, et le vieux Benoît Brice avec sa vieille femme Monique, ils sont tous partis.

M. de Grandmont venait de passer, encore une fois, et sans s'en douter, à côté du mot qui renfermait l'énigme de sa vie, le nom de Benoît Brice ne pouvait rien lui dire. Il salua le fossoyeur et lui mit un louis dans la main, puis il reprit la route du village ; il vit les ruines de l'église, il vit les maisonnettes neuves bâties sur les chaumines incendiées, il interrogea encore deux ou trois habitants, mais personne ne lui donna une indication : il demandait une morte, on ne l'avait pas vue mettre au tombeau; on avait vu une petite enfant sur les genoux de Monique Brice, mais nul ne fit un rapprochement. D'ailleurs, les Brice vivaient à l'écart du village, ils étaient peu connus autrefois et maintenant ils étaient complètement oubliés.

Le comte rentra à l'auberge, découragé et triste, les mauvais souvenirs de la Révolution étaient réveillés dans son âme, il pensait à sa femme si chère et à qui la perte de tous les siens, celle de sa petite fille, les angoisses de ces jours malheureux, avaient ravi sa joie, sa force, sa santé. De mauvais pressentiments l'oppressaient ; il voulut interroger l'aubergiste, il apprit que cet homme n'était établi là avec sa femme que depuis deux ans, il ne put rien savoir, et, après un court repos, il repartit le cœur serré autant que le jour où il avait déposé, là, en des mains inconnues, sa pauvre petite Henriette.

Sa femme le reçut avec tendresse, et lorsqu'ils furent seuls, il lui raconta son voyage. Elle l'écouta avec une grande attention, et elle dit tout à coup :

— Henri, était-elle vraiment morte?

— J'en suis sûr! j'ai assez interrogé son cœur et son visage.

— Pourtant, c'est étrange, aucune trace... Si elle vivait!

— Cela n'est pas possible, ma chérie, croyez-moi! notre enfant repose solitaire, inconnue, mais son âme pure est au ciel : elle nous garde.

Cœlie leva les yeux en haut, comme si elle y voyait une apparition céleste, elle se tut un instant, puis, serrant la main de son mari, elle lui dit :

— Jaurais voulu qu'Henriette dormît à mes côtés!

— Il n'est pas question de cela ! dit-il vivement.

— Ah ! mon ami, j'ai bien peur que si..... J'irai vous attendre, et notre ange envolé viendra vous chercher car je suis en paix dans le cœur de mon Dieu...

IX

CHEZ CLAUDE

Lorsque Cordule, après quelques jours d'installation, fut bien établie chez Claude, lorsqu'elle connut sa femme, lorsqu'elle connut la maison, qu'elle trouva place au coin de l'âtre pour elle et son rouet, que le chemin de la fontaine lui fut familier, qu'elle eut fait amitié avec le bon chien Turc, avec la chèvre, la vache et les poules, lorsque enfin, elle se sentit chez elle, elle dit :

— Je suis ici comme chez ma mère Monique, c'est la même chose.

C'était la même chose : Claude ressemblait à sa mère, il était bon comme elle, homme de foi, sans avarice, pauvre d'une pauvreté généreuse qui savait partager, et sa femme, personne simple, courageuse, laborieuse, partageait ses pensées. Ils vivaient dans une grande concorde et dans une fortune très étroite ; leurs enfants, mariés au loin, ne pouvaient rien pour eux, ils se suffisaient à peine et pourtant Cordule fut la très bien-venue : ils eurent pour elle le pain matériel et le pain de l'âme, et dans la paisible société de Madeleine, elle oublia vite la femme de Jérôme, son verbe haut, ses dures paroles, et plus que jamais elle se souvint de Monique : elle respirait le même air qu'elle avait respiré dans cette maison maternelle, on lui témoignait presque la même tendresse.

Traitée en enfant, Cordule se conduisit filialement : elle chercha à soulager Madeleine des soins de leur petit ménage, elle la faisait asseoir auprès du feu, en disant :

— Ma mère Madeleine, filez, et j'arrangerai le dîner, je laverai le linge, je bêcherai le jardin. Et elle le faisait courageusement et gaiement.

Le soir, elle cousait ou filait, et Claude aimait à la voir tirer rapidement l'aiguille ou tordre le fil de chanvre :

— Elle fait tout cela comme ma mère, disait-il ; vois, Madelon, on dirait ma mère Monique que tu as si peu connue... elle n'avait pas les yeux brillants, ni les joues d'un joli rouge, elle lui ressemble tout de même.

— Mais Cordule n'est pas de votre famille? dit Madeleine.

— Non, mais ma mère Monique l'aimait, elle disait que c'était son enfant tombé du ciel.

— Mon oncle, dit Cordule, je ne vous ai pas encore fait voir le papier que ma bonne mère m'a donné quatre mois avant sa mort, voyez.

Elle tira de sa poche un portefeuille formé de deux feuilles de parchemin qui portaient encore des traces d'écriture gothique ; elles étaient nouées par un cordon, et entre elles se trouvait un papier couvert de gros caractères tremblés et plus semblables à des caractères d'imprimerie. Claude prit le papier et lut péniblement :

« Moi, Monique Brice, déclare que Cordule fut « remise à mon mari, le matin du 22 octobre 1792. « Elle paraissait morte et celui qui la remettait « désirait qu'elle fût enterrée en France. Elle « vivait cependant et j'eus le bonheur de l'élever.

« L'homme qui l'a confiée à Benoît Brice des- « cendait d'une voiture attelée d'un cheval brun ; « il était jeune encore et il avait l'air d'un noble.

« Nous avons fait des recherches pour la « retrouver, mais inutiles. Que Dieu bénisse cette « chère enfant. »

« Saint-Quirin, près de Malmédy. »

— Il faut garder cela, ma petite fille; cela pourrait t'aider à retrouver tes parents

— Ah ! mon oncle, serait-ce possible ! s'écria Cordule les larmes aux yeux. Je retrouverais mon père et ma mère ! Ma mère Monique m'a dit souvent qu'on entendait quelqu'un qui pleurait dans la voiture... c'était ma mère sans doute ! Si je pouvais la voir ! et lui dire : Votre fille vit !

— Pauvre Cordule ! dit Madeleine, que Dieu le fasse. Mais, en attendant, tu resteras avec nous jusqu'à ce que tu te maries.

Cordule embrassa la bonne Madeleine à côté de qui elle était assise et reprit paisiblement son ouvrage. Elle avait alors dix-huit ans, et cette enfant sans nom, sans famille, portait tous les traits de son père et de l'antique race dont il était issu, traits nobles, fins, un peu allongés, beaux yeux bruns, cheveux d'un brun plus foncé et qui, sous sa coiffe rustique, formaient un joli nœud de soie. Elle était grande et, sous d'autres habits, elle eût paru singulièrement élégante, mais la grosse jupe de futaine, le petit corset d'indienne, le mouchoir à fleurs croisé sur la poitrine, n'avaient rien de gracieux ; on remarquait seulement, sous ces humbles vêtements, une attitude pleine de modestie et de décence.

L'ame, que Dieu et Monique, sa servante, avaient cultivée, était sincère et douce, très disposée à aimer, un peu triste parfois, parce que les objets d'un attachement tendre n'existaient plus pour elle, ; elle avait aimé filialement Monique, elle chérissait Jérôme, Claude et la

bonne Madeleine, mais elle pouvait aimer davantage, elle le comprenait, elle pensait souvent à ses parents perdus, et dans ces instants d'abandon et de tristesse, elle se reportait vers Dieu, elle priait et sentait sa pensée épurée monter au ciel et revenir dans son sein, plus forte et plus paisible.

Elle était très peu instruite, elle lisait quelques vieux livres, histoires de saints et voyages, que Madeleine avait hérités d'un de ses frères ; elle écrivait passablement, et surtout, elle savait bien le catéchisme, esprit et texte. Elle avait un esprit sérieux et réfléchi, très indifférent aux petites histoires de village, son bon sens et sa hauteur d'âme les dédaignaient, mais certaines rumeurs, arrivées du monde lointain dans ces vallées solitaires, l'émouvaient : elle demandait volontiers des nouvelles du pape, alors prisonnier à Fontainebleau, et de la grande armée, alors égarée dans les neiges de la Russie, car le temps avait marché, on était en 1812, Cordule avait vingt ans.

Même dans ces pays reculés, fermés aux bruits de Paris, on s'inquiétait de la Russie, et du silence terrible qui planait sur le sort de tant de pauvres soldats, enfants des villages du Jura, humbles victimes, parties sous les aigles et que les aigles ne ramèneraient pas au lieu natal. Dans presque toutes ces chaumières éparses dans les vallées, suspendues aux flancs des monts, abritées sous les bois, on attendait un fils, un frère, il ne revenait pas ; on guettait le passage du piéton, il n'apportait rien ; on ne savait pas ce qui se passait au bout de l'Europe, on savait seulement que l'empereur était revenu et qu'il avait laissé derrière lui son armée, vaincue et misérable, errante au milieu des neiges, harcelée par le froid, la faim et les Cosaques.

Cordule pensait à ces grands malheurs et elle priait Dieu de venir en aide aux malheureux qui cherchaient à regagner la terre natale. Elle en parlait avec Claude et Madeleine, qui énuméraient les jeunes gens ravis à leurs familles et qui ne reviendraient plus : Jean, le garde forestier, Louis, le charron, Nicolas, le conducteur de travaux.

— Et mon pauvre cousin Alexis ! répétait Madeleine. S'il revient, il ne trouvera plus personne, père et mère sont morts.

— Il sera bien malheureux, dit Cordule, qui, par sympathie de position, compatissait avec les orphelins.

— Reviendra-t-il jamais ? Et tant d'autres, reviendront-ils ? Cet empereur n'a donc pas eu de mère et il n'a pas d'enfant ?

— Que si, ma femme, il a un enfant, même qu'on l'a appelé le roi de Rome, quoique le pape soit vivant. C'est ça qui ne lui portera pas bonheur.

Un soir d'avril, Cordule revenait du Salut qui se disait tous les soirs, à cause du carême ; elle descendait le sentier accompagnée de quelques bonnes femmes, ses voisines ; elles parlaient peu : le chemin n'était pas facile, et le sermon sur les cinq plaies de Notre-Seigneur avait été fort émouvant. Le petit groupe diminua : les fermières rentraient chez elles, dans leurs maisons de bois couvertes en bardeaux, les jeunes ouvrières regagnaient leurs pauvres logis, Cordule enfin se trouva seule et elle hâta le pas ; elle voyait déjà la maison de Claude et ses petites fenêtres verdâtres où miroitait la flamme du foyer ; elle vit en passant deux personnes assises près du feu et se dit :

— C'est mon oncle Claude; je vais leur raconter le sermon.

Ce n'était pas Claude, c'était un étranger, qui, assis sur une chaise basse, regardait le feu d'un air pensif ; la tristesse et la fatigue se peignaient sur son visage et dans son attitude ; il ne regarda pas Cordule, il ne parut pas s'apercevoir qu'elle fût là. Madeleine prit la parole et dit doucement :

— Cordule, c'est Alexis ; Alexis, c'est Cordule, la fille de notre mère Monique.

Il regarda et salua d'une façon brève : Cordule vit un visage franc et résolu, mais voilé par la plus noire tristesse.

Elle s'assit sans mot dire et prit son tricot ; Madeleine avait mis la table et préparé le souper, elle dit à Cordule pour expliquer le silence de son parent :

— Il est revenu après bien des peines et des misères, il croyait trouver son père et sa mère, et ils sont partis chez le bon Dieu.....

Un sanglot l'interrompit, le pauvre soldat pleurait.

— Je ne pensais pas cela ! dit il ; je croyais les voir tous deux, les consoler de leurs peines..... et j'ai vu cette maison fermée ! et M. le curé qui passait par là, qui m'a vu frapper à cette porte, m'a parlé, il m'a dit de bonnes paroles, mais à quoi sert ! Ils ne sont plus là. J'ai bien souffert là-bas, j'ai eu très froid, j'ai mangé l'herbe des fossés, la viande de cheval gelée, j'ai passé la Bérézina avec de l'eau jusqu'au cou, j'ai été blessé d'un coup de lance, j'ai marché pieds nus dans la neige, mais cela n'est rien, rien ! en comparaison d'aujourd'hui.....

Les deux femmes le regardaient avec pitié ; la douleur de ce pauvre soldat, échappé à la mort, éprouvé par de cruelles souffrances physiques, cette douleur si sincère leur allait au cœur, et Claude, quand il rentra, les trouva tous les trois silencieux et en larmes. On voulut faire la collation, mais Alexis oppressé par son chagrin ne put manger, et Claude le ramena chez lui, ne voulant pas qu'il rentrât seul dans sa maison désolée.

Il revint tous les jours, chassé de chez lui par la solitude, attiré chez ses cousins par la douce amitié qu'ils lui montraient. Il ne semblait pas remarquer Cordule ; elle vaquait à sa besogne, elle allait et venait par la maison et ne s'asseyait que lorsqu'Alexis parlait des grandes guerres qu'il avait vues, l'Espagne et la Russie ; il avait assisté au siège de Sarragosse et à l'incendie de Moscou, il racontait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait admiré chez les autres, ce qu'il avait souffert lui-même ; la jeune fille ne perdait pas une de ses paroles, et Shakespeare qu'ils n'avaient pas lu, qu'ils ne liraient jamais, avait dit ce qui se passait dans leur âme, à leur insu :

Elle aima mes malheurs et j'aimai sa pitié...

Mais Cordule était plus innocente et plus modeste que Desdémone. Elle n'interrogeait pas son cœur. Elle se préoccupait d'Alexis, elle apprenait avec plaisir qu'il cultivait son jardin, elle entendit dévotement une messe qu'il fit célébrer pour ses parents, et le jour où elle le vit approcher de la Sainte Table, elle pleura d'émotion.

Le congé de trois mois passa vite ; on était à la veille du départ. Alexis devait regagner son corps à Reims, il avait dîné chez ses cousins, et, après le dîner, il alla s'asseoir sous un berceau de houblon et de chèvrefeuille qui s'élevait au bout du jardin ; il pria Cordule de s'asseoir près de lui, et Madeleine dit :

— Allez !

— Mademoiselle, lui dit-il, je vais partir, j'espère revenir dans deux ans, mon temps sera fini, je voudrais alors rester au pays, m'y établir ; il me faudrait une femme... Cordule, comprenez-vous ce que je veux dire ?

Elle ne répondit rien.

— Comprenez-vous ? reprit-il ; voulez-vous être ma femme ? Je vous aime et je tâcherai que vous soyez bien avec moi...

— Mais, dit-elle, vous savez que je n'ai ni famille, ni bien ? Je suis comme un enfant trouvé dans les bois.

— Je le sais et je vous en aime mille fois mieux. Dites que vous m'attendrez, et que, si je reviens, vous serez ma femme !

— Tante Madeleine, cria Cordule, rouge et tremblante, venez, ma tante Madeleine !

Madeleine vint.

— Il veut que je l'attende et que je l'épouse à son retour....

— N'ai-je pas raison, cousine ? Vous savez combien je l'aime, vous savez qu'elle ne sera pas malheureuse avec moi. Je me conduirai très bien, je vivrai en bon chrétien, j'ai bien pensé au bon Dieu dans la neige, là-bas.

Madeleine dit tout bas à Cordule :

— Ton cœur ne dit pas non ?

— Non.

— Eh bien ! parle-lui.

Cordule avança la main en signe de foi, et dit doucement à Alexis :

— Je vous attendrai.

Il partit le lendemain. Cordule confia son secret au vieux curé qui lui témoignait une amitié paternelle ; elle lui dit le fond de son cœur :

— Si je retrouvais mes parents ?

— Ma chère fille, est-ce probable ? Votre naissance est un mystère bien obscur, et nous n'avons pas le moindre fil conducteur pour arriver à la découverte de la vérité. Mais admettons même que dans dix, dans vingt ans, votre père vous découvre, il ne pourrait vous reprocher votre mariage. Alexis est un honnête homme ; en vous épousant il vous tire de votre isolement et de l'abandon où vous seriez après la mort de Claude et de Madeleine. Votre cœur est incliné vers lui, attendez-le donc et gardez lui votre foi.

Cordule fut tranquillisée par cette décision, et, en travaillant et en priant, elle vit s'écouler les dix-huit mois qui la séparaient du retour d'Alexis. Les derniers mois furent agités ; on avait appris dans ces montagnes la chûte de Napoléon, le retour des vieux rois, et l'arrivée de l'Empereur échappé de l'île d'Elbe et fondant, comme un oiseau de proie, sur la France épouvantée. On n'apprit les trois jours de bataille de Waterloo que lorsque le drapeau blanc flotta de nouveau au clocher, et Cordule et ses vieux amis attendirent le soldat avec de profondes angoisses. Il arriva au commencement de juillet, sain et sauf, affranchi du service militaire et heureux au-delà de ce que son esprit avait pu imaginer.

— Je vous attendais, lui dit Cordule, et j'ai bien prié pour vous.

Le 2 août suivant, fête de Notre-Dame des Anges, ils s'épousèrent et Henriette de Grandmont devint Mme Alexis Barré, au grand applaudissement de ceux qui la connaissaient et qui l'aimaient.

Le même jour, au soir, après une longue maladie, Mme Cœlie de Grandmont mourait au château de Presles.

X

La dernière parole de Mme de Grandmont à sa fille Christine avait été celle-ci :

— Sois bonne pour ton père !

Christine entendit, comprit et pleura ; les larmes, sang de l'âme, étaient rares chez elle ; depuis son enfance jusqu'à ce jour où elle était arrivée, elle n'avait guère pleuré que de mauvaise humeur, de caprice, d'ennui et même de colère ; elle n'avait pas connu de vraies douleurs, et les belles larmes de l'admiration, de l'enthou-

siasme, de la compassion lui étaient étrangères. Pourtant, ces paroles de sa mère mourante frappèrent à la porte verrouillée de son cœur, les souvenirs du passé s'éveillèrent à cette voix, et sa vie de quinze ans repassa soudain sous ses yeux avec une singulière réalité. Combien peu elle avait répondu à l'ardente tendresse de sa mère! Que de paroles froides et brusques, que de désobéissances sans repentir, combien peu d'union en son âme avec l'âme dont elle était chérie! que de mauvaises réponses, de manque d'épanchement et de confiance! des détails précis se représentaient à sa mémoire. Sa mère aimait à l'entendre jouer de la harpe, elle lui demandait les airs de sa jeunesse, les courtes sonates qu'elle avait jouées elle-même. Christine s'y refusait, ces vieilleries n'étaient plus à la mode, ces vieilleries l'ennuyaient. Sa mère aimait à se promener appuyée sur elle; elle marchait très lentement, elle s'arrêtait souvent; Christine laissait voir combien cette promenade de convalescente ou de malade (Mme de Grandmont était tantôt l'un, tantôt l'autre) l'importunait; elle pressait le pas, elle se hâtait, et il fallait que sa mère lui dise avec une inexprimable douceur: « Moins vite, ma chère enfant », pour qu'elle consentît à mesurer sa marche légère, dansante, sur un pas ralenti par la souffrance. Mille souvenirs de négligence inconsciente, de dureté irréfléchie se dressaient devant elle et lui arrachaient des larmes. Elle se disait:

— Je n'ai pas été bonne pour elle! Mais c'est difficile d'être bonne!

On l'arracha enfin à ce lit de mort. Son père la prit par la main et lui dit:

— Levons les yeux au ciel, ma chère, c'est là qu'est ta mère! Ton incomparable mère!

Des larmes coulaient sur son visage, Christine fut émue de nouveau, elle embrassa son père, elle appuya la tête sur sa poitrine en disant:

— Papa, je t'aime bien!

— Tu seras ma consolation, je l'espère; mais maintenant... ô ma pauvre Cœlie! chère femme, chère compagne! Je ne puis songer qu'à toi.

Il embrassa encore Christine, et faisant un effort sur lui-même, il la mena jusqu'à la porte de sa chambre et courut s'enfermer dans la sienne.

La vie ordinaire attendait la jeune fille dans sa chambre, la vie personnelle, pratique, la vie des petites affaires, des petits devoirs, des petites convenances. La femme de chambre, après quelques mots sur le grand malheur et sur la mort de Madame, revint à son métier et dit:

— Mademoiselle, il faudra nous occuper de votre deuil, écrire à Dijon ou à Paris, car ici, dans ce trou, on ne trouverait pas un fichu noir.

— Vous avez raison, répondit Christine. Que me faudra-t-il bien? Je n'ai jamais porté de deuil.

— Eh bien! mademoiselle, dit la chambrière en comptant sur ses doigts, deux robes de mérinos noir, une garnie avec de la gaze, un châle long, une mante, une écharpe noires, des gants noirs, longs et courts, des collerettes de crêpe, deux chapeaux, deux voiles... Est-ce trop pour commencer?

L'enchantement de la bagatelle était revenu; Christine oublia ses larmes et ses regrets, elle laissa dans l'ombre la pensée de sa mère, elle crut honorer sa mémoire en s'occupant des soins matériels que le décorum lui imposait. Et c'est ainsi qu'après une violente et brève secousse, elle rentra dans son caractère naturel, l'oubli croît vite sur les tombeaux et Christine jeune, frivole, peu sensible, oublia vite.

Il n'en fut pas ainsi de son père. M. de Grandmont, en perdant sa femme, avait tout perdu de ce qui fait la félicité ici-bas, compagne, amie, confidente, joie, Cœlie était tout cela pour lui; leurs années d'exil, leur solitude à deux dans la maison d'Hanau, avaient étroitement resserré leurs liens; ils avaient porté les mêmes fardeaux, souffert des mêmes chagrins, le même transport les avait fait palpiter en retrouvant la patrie, tout était en commun entre eux, et depuis quelques années, les chagrins et l'inquiétude que leur donnait Christine formait le sujet de leurs fréquents entretiens. M. de Grandmont appréhendait ce caractère froid et personnel. Sa femme le craignait plus que lui encore. Elle avait employé son dernier souffle à recommander le père à la fille, et si son âme errante aux confins de la vie et de la mort avait pu concevoir quelque espérance, la conduite de Christine la démentit bientôt.

Le changement de sa position l'aida vite à oublier son chagrin; elle devenait, à seize ans, maîtresse de maison, elle avait de l'argent à sa disposition, des domestiques sous ses ordres, elle réglait les travaux, elle ordonnait les repas, et ces premiers exercices du pouvoir domestique lui causèrent une joie que son père, qui la remarqua, trouvait enfantine, mais qui cachait une vive satisfaction d'orgueil et d'égoïsme. Elle n'était donc plus une petite fille, vouée à l'obéissance, dont toutes les heures et toutes les actions dépendaient de la volonté d'autrui; elle était, il est vrai, orpheline de mère, la douce main qui la conduisait dans la vie était glacée, mais, en même temps que la mort, la liberté et l'autorité étaient venues! Elle ne les avait pas désirées, mais enfin elle en jouissait, elle se sentait affranchie pour elle-même, et, dominant les autres: c'était le bonheur à sa portée.

L'administration de la maison ne lui coûta pas beaucoup d'études: elle avait vu faire sa

mère, elle lui avait souvent servi d'aide-de-camp et, en peu de temps, elle régla son temps, la besogne des domestiques et elle mit au courant ses livres de compte. Elle aimait les calculs. La maison marcha, en apparence, comme au temps où Mme de Grandmont la gouvernait, mais Christine ne lui avait pas emprunté les intimes leçons de bonté, de charité, qui réglaient sa conduite. Cœlie n'avait qu'une pensée : le bien des autres ; elle se préoccupait du contentement, du bien-être de la petite fille qui conduisait les dindons dans les prairies, comme elle se préoccupait du bonheur de son mari, de la satisfaction de ses goûts intellectuels, de sa santé, de sa tranquillité, comme elle se préoccupait du bonheur de sa fille, dans le présent et dans l'avenir. Tout était heureux sous le sceptre de cette reine clémente.

Sous le règne de Christine, l'ordre ancien se maintint durant quelques mois; la pendule était montée et marchait régulièrement ; mais il faut peu de chose pour déranger les rouages de la meilleure horloge, un fétu, un grain de poussière... Le fétu se trouva sous la forme de quelques petits abus commis par la cuisinière : elle avait donné aux ouvriers qu'employait M. de Grandmont dans ses terrassements, des restes de nourriture et quelques flacons de piquette : peut-être avait-elle interprété trop largement les intentions de ses maîtres. Christine, vigilante et méfiante, s'en aperçut et gronda vertement la vieille Babet, Babet que Mme de Grandmont avait formée et qui se serait jetée au feu pour sa maîtresse. Elle repliqua amèrement en parlant de *Madame*, qui aimait tant les pauvres et les ouvriers. Christine prit un ton plus haut, et Babet déclara qu'elle quittait la maison.

Alors commença une série de tribulations domestiques. Babet fut remplacée et remplacée dix fois, la femme de chambre et la lingère partirent ; elles ne pouvaient s'accorder avec ces nouvelles camarades, et le caractère exigeant de Christine empêchait les nouvelles de prendre pied sur ce terrain étranger. Christine se débattit contre ces difficultés ; elle crut montrer du caractère en ne cédant sur aucun point, son irritable orgueil ne pliait pas, même devant la raison ou la nécessité ; elle oubliait que, dans les situations les plus hautes, on peut, on doit plier devant les inférieurs, lorsque la charité y invite et que la raison le commande. Grâce à elle, cette maison si paisible, si bien ordonnée, modèle de bonheur domestique, devint presque semblable à l'enfer, vilain endroit où l'on se querelle et où jamais l'harmonie n'a régné.

M. de Grandmont était livré à ses regrets et à ses souvenirs ; il remarquait peu les choses matérielles ; sa femme l'avait débarrassé de ces soucis, elle lui avait fait la route si unie et si douce qu'il se laissait vivre et ne se préoccupait que de ses fermes, de ses livres et de quelques bonnes œuvres auxquelles le conviait le vieux curé de la paroisse. Il continua tristement ce qu'il avait fait avec le concours de Cœlie ; il reçut ses fermiers, il donna des prix aux deux écoles, versa de l'argent au pasteur pour les pauvres malades, se plut à faire encore ce qu'il avait fait avec elle; son image le suivait partout, il s'étonnait parfois, en revenant sur le passé, qu'une femme épousée par convenance, sans inclination violente, lui eût inspiré un si profond attachement, et il se l'expliquait en disant : — Cœlie était si bonne, elle m'aimait tant ! nous avions souffert ensemble ! elle avait tous les secrets de mon cœur et j'avais tous les siens...

Pourtant, quand il revenait aux choses actuelles, il sentait instinctivement que son bien-être était diminué. Son valet de chambre le servait aussi bien qu'autrefois, les chevaux étaient en bon état et les voitures soigneusement lavées, mais le domaine intérieur, qui appartenait à Christine, semblait bien en désordre ; il voyait sans cesse de nouvelles figures féminines, à la cuisine, à la lingerie, il entendait des caquets et des querelles, et, quand il faisait une observation à sa fille, elle répondait brusquement :

— Est-ce de ma faute ? ces domestiques ont tous les défauts, si vous saviez combien elles sont insolentes, paresseuses, bavardes...

— Oui, tous les péchés capitaux ; mais d'où vient, mon enfant, que votre mère trouvait des servantes dévouées, excellentes et n'en renvoyait aucune ?

— Ma mère avait une patience peut-être excessive et vous ne sauriez croire, papa, combien d'abus j'ai découvert...

— Je vous dispense de me les énumérer, Christine; ce que vous appelez abus pourrait bien être des actes de pure bonté... Tous ceux qui vivaient près d'elle étaient heureux.. je souhaite qu'on en dise autant de vous, ma fille...

Elle ne répondit rien, quoique l'envie ne lui en manquât point et que l'énumération des abus se pressât sur ses lèvres. Et qu'était-ce? de larges aumônes, une douceur de commandement qui donnait de l'élasticité à tous les rouages et rendait les travaux faciles, une grande confiance dans des serviteurs éprouvés, des vues élevées, toutes choses abusives pour un esprit dominateur et défiant, dont le premier besoin, avant tout, était d'épargner, de gouverner et régner.

M. de Grandmont ne revint plus sur ce sujet, il détourna les yeux des nouveaux visages et les oreilles des bruits discordants ; il croyait pouvoir laisser à sa fille quelque liberté dans l'usage de son pouvoir domestique, parce qu'elle

vivait à la campagne, sans société et sans plaisir, mais il soupirait en pensant à celle qui avait chéri cette solitude, qui l'animait de sa grâce et de sa douce humeur et qui lui répétait toujours : — Avec vous, je suis bien partout ; ce que je veux, c'est que vous soyez bien heureux vous-même. — Heureux temps ! temps passé ! se disait-il où une autre vivait en moi et pour moi !

Il ne confiait pas ses peines ; les épreuves de sa vie l'avait ramené au Dieu que sa mère lui avait appris à connaître et que Cœlie lui avait appris à aimer ; il oubliait, il repoussait du pied les doctrines philosophiques dont sa jeunesse s'était vue un moment éblouie, il avait vu à l'œuvre les disciples de l'Encyclopédie, et la Terreur, sinistre fanal, était devenue pour lui le flambeau de la foi. Il cherchait à faire du bien ; il avait relevé l'église de son village ; il recueillait les anciens souvenirs de ce coin de la Bourgogne où le sort l'avait amené ; il écrivait; il faisait de longues courses à cheval ; il allait voir ses fermiers et ses gardes, mais toujours il était seul ; Christine se démenait dans son petit royaume, elle ne s'associait ni aux idées, ni aux œuvres, ni aux occupations de son père, et il pensait souvent au temps où il possédait une aide semblable à lui, et où ce qu'il aimait, ce qu'il désirait était plus ardemment désiré par une autre âme.

Trois ans s'écoulèrent ainsi. L'anniversaire de la mort de Mme de Grandmont était revenu, et le curé avait célébré la messe en noir, dans cette chapelle qu'elle avait ornée et où elle reposait. Après la messe, le vieux prêtre accepta à déjeuner, et Christine, mécontente comme elle l'était souvent, lui parut peu aimable. Il était vieux, il avait la rude franchise de l'ancien temps, et il dit à la jeune maîtresse de maison, qui venait de gronder vertement une femme de chambre :

— Ma chère demoiselle, je vous trouve une certaine ressemblance avec un homme que vous n'aimez pas, j'en suis sûre...

— Et qui donc, monsieur le curé ?

— Avec Voltaire ; il avait comme vous l'habitude de gronder les gens à table, il n'avait pas du tout la voix douce, il criait et il tempêtait, ce qui gênait beaucoup ses convives.

— Monsieur le curé, je suis bien fâchée...

— Mon enfant, je puis bien vous appeler ainsi, car enfin je vous ai fait faire votre première communion, quand vous sentez que votre sang bout, que votre cœur bat, que la colère vous monte à la tête, pensez donc à Notre-Seigneur, qui a dit : *Bienheureux ceux qui sont doux !* et, dans les tracas de votre grand ménage, pensez quelquefois à notre sainte compatriote, madame de Chantal, qui avait tant de serviteurs, tant de besogne, et qui menait toutes ses affaires avec une grande bénignité.

— C'était une sainte, répondit Christine d'un ton rogue.

— Et vous n'avez pas envie de l'être? Ah ! ma chère demoiselle, je ne crois pas cela de la fille de votre mère !

— Vous avez raison, mon cher curé, et j'engage Christine à écouter vos bons conseils.

Christine inclina la tête d'un air soumis, mais ses lèvres et ses yeux boudaient de concert et n'annonçaient ni un esprit convaincu, ni une disposition à céder.

On changea de conversation, et bientôt on se leva de table ; le curé prit congé ; il s'acheminait déjà dans une allée du parc, accompagné de M. de Grandmont, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié son bréviaire à la chapelle et il y retourna. M. de Grandmont le suivit et pendant que le prêtre cherchait, avec les mouvements hésitants de la vieillesse, il s'approcha du tombeau de Cœlie, le regarda, les larmes aux yeux, et baisa au front le buste de marbre qui s'élevait dans une niche de marbre noir. Ils sortirent ; l'abbé regarda son ami et lui dit :

— Toujours de même, monsieur le comte? vous y pensez toujours?

— Toujours, je la regrette et je ne suis pas heureux. Ma pauvre fille aurait pu, non me faire oublier sa mère, non, jamais ! mais rendre plus douce, plus unie, notre vie commune ; elle n'a pas compris.

— Qu'est-ce qu'elle veut donc, cette jeune demoiselle ?

— Elle veut... régner, elle se fâche contre ce qui résiste, et, de notre temps, on résiste volontiers. Elle aurait dû naître aux temps féodaux, alors que les vassaux étaient respectueux et soumis.

— Mais, aux temps féodaux, les jouvencelles épousaient des jouvenceaux, les damoiselles des damoiseaux, pourquoi ne pas marier mademoiselle Christine ?

— J'y pense, mon cher curé, j'y pense, car enfin que deviendrait cette pauvre petite si je m'en allais de ce monde ?

— A-t-elle envie de se marier ?

— Je pense que oui; vous savez? elle ne m'honore pas de ses confidences.

— Avez-vous en vue quelqu'un ?

— Mais oui, les demandes ne manquent pas; le château de Presles et sa châtelaine intéressent. Un officier général, ancien aide-de-camp de Marmont, voudrait dorer ses lauriers ; un homme de finances s'allierait volontiers à nous et offrirait à Christine de Grandmont un grand avenir dans les trésoreries ; ces deux-là sont exclus. Viennent des nobles, les uns ruinés et qui cherchent des dots ; je suis très méfiant et j'entends peu de cette oreille-là... Deux autres

ont vu Christine à Dijon, lorsque je l'ai conduite dans quelques réunions ; l'un est un peu âgé pour elle.

— Et l'autre ?

— L'autre, mon cher curé, réunit les conditions que je voudrais ; il est bien né, jeune encore, on le dit bon chrétien, il n'a qu'une fortune médiocre, mais Christine en aura suffisamment.

— Et le damoiseau plaît-il à la damoiselle ?

— Avant de lui en parler, avant que de le lui présenter, je veux m'informer encore du caractère de ce prétendant; je le voudrais doux et ferme, sage, pouvant enfin prendre quelque empire sur elle.

— Oui, dit le curé, oui, et il faut demander cela au Seigneur. L'esprit de Dieu souffle où il veut ! Allons, adieu, monsieur le comte ; je vais mettre mes pauvres gens et mes petits enfants en prière pour vous.

M. Bourdon.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIE

La glace pend au bout des branches,
Et sur la plaine et sur les eaux
La neige étend ses nappes blanches.
O les pauvres petits oiseaux !...
— Les orphelins dans leurs mansardes
Vont se coucher tout grelottants :
Ils n'ont ni pain, ni feu, ni hardes.
O les pauvres petits enfants !.
— Riches, soyez-leur charitable ;
Et, pour Jésus qui souffre en eux,
Faites des miettes de vos tables
Le festin de ces malheureux !...

Achille PAYSANT.

SON PESANT D'OR

(SUITE)



Gondicaire avait tenu sa promesse. Le Père Anselme, un peu architecte, ainsi que le furent ces moines qui sauvèrent le monde de la barbarie et auxquels nous sommes redevables des premiers monuments des arts chrétiens, commençait la première maison du Seigneur sur cette jeune terre ; il dirigeait les travaux des esclaves burgondes, aidé par un habile ouvrier de Rome, retrouvé parmi les esclaves. Elle était bien simple cette église primitive, bâtie dans le genre des plus antiques basiliques de Rome, avec sa nef en carré long, ayant de chaque côté quelques petits enfoncements mystérieux, chapelles latérales où les âmes pouvaient se retirer dans une religieuse solitude ; ses poutres saillantes, son toit de chaume eussent pu rappeler la crèche de Bethléem, et au fond, dans une petite rotonde, guère plus grande que les chapelles latérales se tenait, caché sous d'humbles voiles, le Dieu qui gardait ses divines séductions pour attirer à lui ces naïfs et nouveaux adorateurs.

Mais quelque simple que fût l'œuvre du Père Anselme, elle fut trouvée fort belle par les naïfs Burgondes, qui avaient aperçu les merveilles de Rome, mais qui étaient bien autrement fiers de posséder aussi leur monument. On s'y réunissait à jours fixes; on y chantait quelques hymnes sacrées et, l'attrait du Dieu invisible aidant, il n'en fallut pas plus pour gagner bien des âmes.

Le roi lui-même se plaisait à visiter la maison du Dieu de Cornélie, et Anselme partageait avec la reine l'espérance d'obtenir bientôt la conversion du chef en même temps que celle d'un grand nombre de Burgondes.

Gondicaire témoignait de la plus vive tendresse pour sa jeune épouse, et quand il vit s'achever la maison du Seigneur, il pria instamment Anselme de donner à ses ouvriers le plan d'un palais pour la reine. — En peu de temps, Cornélie se trouva installée dans une maison que nos bourgeoises d'aujourd'hui trouveraient

bien triste et bien sombre, mais qui fut regardée alors comme une merveille.

Profitant des bonnes dispositions de Gondicaire, le vieil Anselme écrivit à l'évêque de Rome (car tel était alors le simple titre que portait le souverain pontife) pour lui demander avec instances quelques-uns de ces moines qui commençaient leur œuvre conservatrice et civilisatrice. Outre le bien moral qu'ils devaient réaliser, ils allaient défricher des forêts inextricables, assainir les marais, apprendre la culture à ces barbares qui ne connaissaient que les jeux de la force, et établir de loin en loin quelques ermitages destinés à devenir comme des phares de la civilisation et à éclairer la contrée. Les moines devaient aussi ouvrir de primitives écoles pour les ignorants et jeter les fondements de ces monastères et de ces abbayes qui, après avoir embaumé des générations, avoir servi d'asile à la sainteté ou de refuge au malheur, défient encore aujourd'hui les outrages du temps.

Mais il en fut de cette œuvre comme de toutes les œuvres de bien, le génie du mal voulut se jeter à la traverse et l'attaqua dans celle qui la personnifiait, dans la noble Cornélie.

Le pouvoir de Gondicaire était fort étendu et gardait, malgré sa noble générosité, quelque chose d'autoritaire et de despotique, tenant aux mœurs du temps. Il rendait la justice avec plein pouvoir et d'un mot, il disposait de la vie de ses sujets. Là encore la douce influence d'une femme chrétienne se fit souvent sentir : elle adoucissait une sentence trop sévère ou trop précipitée, et provoquait la clémence, lorsqu'elle pouvait s'exercer sans être un acte de faiblesse.

Les limites de la Burgondie, mal définies encore, nécessitaient de fréquentes excursions; de là parfois des escarmouches avec des peuplades voisines.

Un jour Gondicaire s'apprêtait au départ. Déjà il s'était penché avec émotion sur le berceau où reposait son premier né; car l'amour paternel avait touché ce cœur de lion et Cornélie voyait son regard briller de joie et d'orgueil chaque fois qu'il s'arrêtait sur cet héritier de son jeune sceptre, sur ce gage aussi de leur amour. C'était touchant de voir le fier guerrier s'incliner, genou en terre, pour recevoir un baiser de la mignonne créature pour laquelle il rêvait un avenir de force, de grandeur et de gloire.

L'enfant venait de s'éveiller. Cornélie le prit dans ses bras, le couvrit d'un manteau à la hâte et suivit le roi au départ duquel elle voulait assister.

Déjà les chevaux piaffaient impatients; quelques hommes d'armes attendaient Gondicaire et saluèrent son apparition par des cris joyeux. Il promena autour de lui un regard d'aigle, sembla compter ses hommes et s'étonner de ne point les trouver plus nombreux.

— Où sont Herbert et sa troupe? dit-il.

On se regarda de part et d'autre, aucun ne pouvait expliquer comment ce guerrier, commandant lui-même une petite escouade, manquait au rendez-vous royal.

L'excursion avait quelque importance aux yeux de Gondicaire, sa troupe lui parut insuffisante, il attendit. Mais à mesure que les minutes passaient, que le temps marchait, son mécontentement grandissait aussi et devenait une impatience manifeste. Un quart d'heure s'écoula ainsi.

— Qu'on se rende à la tente d'Herbert, dit le roi, et si on le trouve, qu'on me l'amène sans tarder.

Deux cavaliers se détachèrent du groupe.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la tente du guerrier, une véritable scène de désolation s'offrit à leurs yeux. Couché sur des peaux de loups étendues sur le sol, pâle comme une belle statue de cire, un adolescent à la longue chevelure blonde, luttait contre la mort. Ses yeux étaient fermés et il ne paraissait plus garder aucune connaissance de son état; Herbert, agenouillé près de lui, semblait plongé dans la plus sombre inquiétude, tandis que de l'autre côté du malade, une femme, la chevelure pendante et en désordre, se livrait à un désespoir bruyant. Les deux arrivants s'arrêtèrent interdits devant cette douleur, qu'ils ne troublèrent qu'à regret pour annoncer l'ordre royal. Herbert sembla sortir comme d'un sombre cauchemar, d'un geste douloureux il montra son fils.

— Le roi n'est donc point père? dit-il.

Mais sur l'injonction de ses deux camarades, il les suivit en jetant derrière lui un regard chargé d'angoisse; il repoussa sa femme qui s'attachait à ses vêtements, réclamant aide et secours de ce protecteur qui s'éloignait en ce moment suprême.

Encore hors de lui, l'imagination surexcitée par sa douleur et par cette scène de désespoir, Herbert parut devant le roi, dont la physionomie avait repris sa plus farouche expression et dont les épais sourcils contractés, laissaient voir un regard de maître outragé.

— Pourquoi manques-tu à ton devoir, vil esclave? rugit-il avec colère.

Herbert, égaré par la douleur, était à un de ces moments où l'on ne calcule plus ses paroles.

— Toi qui as été élu par les Burgondes comme leur premier chef, s'écria-t-il, tu dois faire la différence d'un guerrier aussi brave que toi-même avec un esclave!

Un murmure parcourut la foule à ces paroles audacieuses. Gondicaire pâlit de fureur.

— Celui qui se dresse contre son roi ne mérite-t-il pas l'esclavage? dit-il; qu'on mette cet homme aux fers jusqu'à ce que je dispose de son sort.

Déjà Herbert, revenu de son fatal emportement, suppliait :

— Laisse-moi voir auparavant mon fils qui va mourir, c'est près de lui que je m'étais oublié.

Mais le regard de Gondicaire ne s'adoucit point et déjà il sautait sur son cheval, sans paraître même entendre la reine qui murmurait :

— Grâce, grâce pour cet homme dont le fils va mourir!

Et comme le roi s'éloignait rapidement et que deux soldats allaient emmener Herbert prisonnier, Cornélie qui avait reporté ses yeux sur l'enfant qu'elle tenait dans ses bras, se pencha vers le malheureux avec bienveillance.

— Prends courage, nous demanderons ta grâce, lui dit-elle, montrant le petit prince qu'elle portait avec orgueil. En attendant, j'irai voir ton fils et, s'il est possible, nous le sauverons.

Le pauvre Herbert s'éloigna, murmurant des paroles de remerciement et de bénédiction.

Quelques heures après, Cornélie, accompagnée du vieil Anselme, était penchée sur la couche de l'adolescent, auquel elle prodiguait des soins intelligents qui devaient le ranimer promptement à la vie. — Cette famille, depuis peu au nombre des catéchumènes, se préparait à embrasser le christianisme, ce qui, aux yeux de la reine, était un titre de plus à sa protection. Elle n'oublia point Herbert lorsque le roi revint. Satisfait du résultat de son expédition, Gondicaire était heureux surtout de se retrouver dans son doux et cher intérieur; Cornélie n'eut donc point de peine à lui arracher la grâce du guerrier qui n'eut à subir qu'une peine disciplinaire.

Quand il rentra sous sa tente, où il avait laissé la maladie et le désespoir, il vit venir au-devant de lui son fils complètement guéri et sa femme qui, les yeux mouillés de larmes de joie cette fois, bénissait la reine Cornélie, le bon ange des Burgondes.

Peu de jours après, comme celle-ci allait entrer dans le temple du Dieu des chrétiens, Herbert se trouva sur son passage.

— Permets, ô reine, dit-il, à celui dont tu as sauvé le fils, de t'exprimer sa reconnaissance. Que les bénédictions des malheureux attirent sur la tête de notre jeune prince toutes les gloires et toutes les prospérités. Quant à toi, ô reine, souviens-toi que tu as à jamais dans Herbert un serviteur et un esclave dont tu pourras toujours disposer à ta volonté.

Cornélie s'était arrêtée, elle parut réfléchir.

— Je compte sur toi, dit-elle, et peut-être te rappellerai-je ta promesse.

Herbert s'inclina.

— Quand tu voudras, dit-il, dis un mot seulement.

Cornélie n'avait point oublié la touchante supplication de Théodora. Son ombre désolée, aperçue pour la dernière fois sur la voie Appienne parmi ce douloureux convoi d'esclaves, la poursuivait au milieu de ses meilleures joies. Elle comprit mieux encore ce qu'avait dû souffrir la pauvre martyre, lorsqu'elle connut elle-même l'amour suprême de la maternité.

Retrouver sa sœur, si elle existait encore, au moins accomplir son dernier vœu en recherchant le petit Sévère et en le tirant d'esclavage, tel était le désir le plus cher de Cornélie. Dans ce but, les riches présents de Gondicaire étaient secrètement mis de côté par elle, comme la rançon des siens qu'elle préparait. Cependant, l'instrument lui manquait pour cette œuvre; elle avait bien fait entendre ce vœu à Gondicaire, mais le chef des Burgondes craignait le puissant Alaric pour sa jeune autorité et sa nouvelle indépendance; quoiqu'il n'osât point refuser durement celle qu'il aimait, Cornélie comprit que la politique empêcherait Gondicaire de satisfaire ce souhait si légitime. Elle ne songea plus qu'à envoyer furtivement à la cour d'Alaric un homme à elle, qu'elle paierait pour faire de secrètes recherches et l'informer du sort de sa sœur bien-aimée.

Quand Herbert l'assura de son dévouement, elle espéra trouver en lui l'agent tant recherché. On le disait brave et il paraissait intelligent. Elle eut, dans ce but, plusieurs entrevues avec lui. Entièrement dévoué à la reine, il accepta cette mission et se prépara, pour la remplir, à s'arracher à sa patrie et aux siens.

Parmi les esclaves amenés de Rome, se trouvait un ancien affranchi de Constance, que la volonté du ministre d'Honorius, plutôt que le simple hasard, avait joint au groupe d'esclaves destinés à Gondicaire.

La haine avait succédé à l'amour dans le cœur de Constance dédaigné; il s'était vengé, mais c'eût été mal jouir de sa vengeance que de n'en point connaître le résultat final.

Il voulut avoir un homme à lui à la cour où se trouvait celle qui avait si vivement frappé son imagination, afin de connaître la fin de cette histoire et de nuire, s'il était possible, à la reine.

Souple et liant, son émissaire, appelé Jude, s'était de suite fait remarquer pour la finesse et l'adresse de son travail. Maître d'hôtel fort expert, il apportait dans son service tous ces petits raffinements puisés à la cour la plus civilisée du monde et qui surprenaient le roi des Burgondes.

Nul ne savait, comme Jude, flatter adroitement son orgueil, lui insinuer le moyen de faire ressortir sa puissance et de donner une allure plus brillante à sa jeune cour; il l'initiait lui-même, sous une apparence servile, à ces petits raffinements de la vie que le roi ignorait. Le mot barbare, prononcé une fois par des lèvres

aimées, était resté au souvenir de Gondicaire comme une injure dont il était toujours prêt à rougir, et son amour-propre se faisait le complice de son cœur dans le vif désir qu'il avait d'offrir à la jeune Romaine le spectacle d'une cour brillante et façonnée.

Cornélie retrouvait dans Jude un compatriote qui savait adroitement lui remettre en mémoire les souvenirs de la patrie et réjouir ses yeux par quelques arrangements intérieurs destinés à lui rappeler la somptueuse habitation de Rome. Mais elle connaissait la fourberie et la bassesse de ces affranchis, généralement aussi traîtres que flatteurs, et une sorte d'instinct l'avertissait de se tenir en garde. L'habileté de ce Jude ne lui attirait qu'un mot d'approbation de la part de la reine, lorsqu'elle était obligée de la constater, tandis que Gondicaire se montrait franchement émerveillé et taxait quelque peu sa femme de prévention.

Un jour, Cornélie trouva des fleurs disposées, avec art, dans la grande salle de sa nouvelle habitation. Elle eut un regard de joyeuse surprise, un sourire reconnaissant pour Gondicaire, de qui devait venir cette attention. Cependant, elle dut reconnaître que les mains du guerrier n'auraient pas su disposer ces fleurs avec une telle adresse. L'air empressé et satisfait de Jude, qui se trouvait fréquemment sur les pas du couple royal, eût suffi d'ailleurs pour le désigner. Il semblait attendre un remerciement; mais, en tombant sur lui, le regard de la reine avait pris une expression soudainement glacée et hautaine, dont il ne se départit pas assez, même en remerciant Gondicaire.

Elle était heureuse cependant de l'attention de son époux qui, sans qu'elle pût se l'expliquer, semblait, depuis peu, revenu à cette brusquerie première que l'amour avait chassée bien loin, comme le soleil chasse les nuages ou le printemps chasse l'hiver.

Gondicaire semblait sombre. Cornélie lui en ayant demandé l'explication avec cette libre franchise de celle qui se sait aimée, il ne lui avait répondu que par une brusque sortie ou un mot blessant et mécontent.

La nouvelle chrétienne avait instinctivement retrouvé quelque chose de sa fierté d'autrefois; elle se renferma dans un silence qui devenait chaque jour plus douloureux, depuis que son cœur s'était entièrement attaché à son époux.

Elle l'aimait, et ne s'expliquait point le changement survenu; elle l'épiait secrètement, soit qu'elle entendît un pas sonore et machinal, comme celui d'un automate, résonner sur les dalles de la salle voisine, soit qu'elle l'aperçût de loin, rentrant sur son coursier, dont il laissait flotter les rênes avec indifférence.

Il entrait parfois quelques minutes chez elle, lui jetait un regard triste ou mécontent et sortait après une brève interrogation sur ce qui s'était passé durant son absence.

Vainement, la pauvre Cornélie cherchait-elle à attirer son attention sur l'enfant si choyé autrefois. Gondicaire détournait les yeux. Un jour cependant, le petit prince lui tendit les bras en souriant. Le cœur du père eut une douce émotion qui illumina un instant son visage; il saisit l'enfant des bras de Cornélie et le couvrit de baisers; mais ce ne fut qu'un éclair et il le rejeta à sa mère, plutôt qu'il ne le lui rendit, avec une colère sourde et une brutalité qui fit pleurer le pauvre petit. Souverainement blessée, Cornélie s'éloigna avec lui. Elle apaisa bien vite ces larmes d'enfant qui se changent en sourire une minute après. Mais alors, si Gondicaire l'avait suivie, ce n'eût plus été son fils qu'il eût vu pleurer amèrement, mais celle qu'une fière nature empêchait toujours de se jeter sur le cœur de son époux et de lui crier sa douleur en le sommant de s'expliquer.

Gondicaire souffrait de son côté. Au milieu de ses meilleures joies déjà, une sorte de défiance avait, par moments, hanté son esprit. Cornélie ne regrettait-elle point Rome? Ne portait-il pas lui-même à ses yeux la tache ineffaçable d'une éducation si différente de cette civilisation au milieu de laquelle la jeune Romaine avait vécu? Lui pardonnait-elle, dans le secret de son âme, de l'y avoir arrachée violemment? Son cœur avait-il jamais accepté ce mariage imposé par la force? Le mot *barbare*, prononcé par elle avec une expression si souveraine de dédain, là-bas, sur la voie Appienne, résonnait parfois au cœur du jeune prince, alors même que Cornélie lui murmurait de tendres paroles.

Elle eût cependant endormi ce sentiment chez lui, le lien sacré de la famille et de la paternité les eût unis pour jamais, en étouffant chez le Burgonde ces scrupules quelque peu romanesques, témoignant en lui d'un naturel ombrageux et jaloux, si un ennemi ne s'était glissé dans leur intérieur avec la subtilité du serpent.

Jude n'accomplissait que trop bien la mission de vengeance dont il avait été chargé. En voyant la prévention de Cornélie à son égard, en comprenant qu'elle serait toujours un obstacle à sa complète faveur auprès du roi des Burgondes, il joignit sa haine particulière à celle de celui qui l'avait envoyé.

Il raviva d'abord dans le cœur de Gondicaire sa première défiance, en lui parlant constamment du luxe, des raffinements et des splendeurs de Rome, et en lui insinuant combien la reine regrettait secrètement les habitudes de sa première jeunesse.

Puis, en épiant Cornélie, il trouva une machination toute montée dans ses quelques entrevues avec Herbert, entrevue gardant une apparence secrète et mystérieuse. Il éveilla, avec une

adresse et une subtilité incomparables, la jalousie de Gondicaire.

L'orage s'amoncelait ainsi dans le cœur du Burgonde indomptable, que sa défiance même empêchait de s'expliquer avec Cornélie; Il ne voulait point la mettre en garde, afin de mieux l'épier lui-même et de surprendre un secret qu'il traitait déjà de coupable.

Un jour, à l'heure où Cornélie se rendait à la messe, Herbert se trouva sur son passage.

— Je suis prêt à partir, ô reine, lui dit-il, pour exécuter tes ordres. Herbert fera tous ses efforts, dût-il risquer sa vie, pour retrouver les traces de ta noble sœur et de son fils.

— Dieu veuille bénir tes démarches, répondit la reine; viens chez moi demain matin à la même heure, afin que je te remette l'argent et les joyaux qui doivent faciliter ta mission.

Ce court entretien avait été incomplètement saisi par Jude, qui se tenait non loin de là, à son poste d'espion.

Le lendemain il entrait chez Gondicaire. L'habile comédien paraissait bouleversé et semblait céder à une émotion violente.

— Pardonne à ton serviteur, s'écria-t-il, s'il pénètre devant toi sans y être appelé ; mais celui qui t'est entièrement dévoué, ne peut voir fouler aux pieds ton honneur, sans t'avertir de le venger.

— Parle! s'écria Gondicaire déjà blême ; qu'y a-t-il ?

— O mon maître, reprit Jude, qui semblait hors de lui-même, me pardonneras-tu de te causer une amère douleur ?

La main de Gondicaire s'était lourdement abattue sur le bras de son serviteur qu'il étreignait avec force.

— Achève, je te Pardonne! commanda-t-il d'une voix sourde.

— Eh bien! seigneur, ne perdez pas une minute, un homme s'est introduit chez la reine. C'est Herbert, l'infâme Herbert, qui, sûr de cet appui, a déjà osé braver Votre Majesté.

Mais Gondicaire ne l'écoutait plus. Les yeux pleins de colère, il s'était élancé vers l'appartement de Cornélie où il entra brusquement avec le geste et l'expression d'un spectre vengeur.

La reine venait de remettre à Herbert l'argent et les joyaux secrètement ramassés par elle pour être la rançon de sa malheureuse sœur, et Herbert, qui s'arrachait à son pays et aux siens et allait risquer sa vie pour la cause de sa souveraine, n'avait réclamé, à l'heure du départ, que l'honneur de baiser la main qui avait sauvé son fils. Il tenait déjà soulevée la portière par laquelle il allait sortir, lorsque Gondicaire apparut. Sachant que la reine n'avait point parlé à son époux de la mission qu'elle venait de lui confier, Herbert s'esquiva promptement. Sa retraite parut une fuite aux yeux prévenus du malheureux aveuglé; mais dédaignant de poursuivre celui qu'il avait eu le temps de reconnaître, il ne vit plus que Cornélie, l'épouse adorée et coupable à ses yeux. Avec la rapidité de la foudre il saisit un poignard, toujours suspendu à sa ceinture, et en frappa la reine, qui ne jeta que ce cri dans un appel désespéré :

— Gondicaire !...

Et elle tomba inanimée.

Le Burgonde la regarda un moment avec des yeux hagards, stupides, puis, comme Caïn, il s'enfuit hors de son palais, courant vers la campagne déserte, et ceux qui virent passer leur chef en ce jour néfaste, se demandèrent avec effroi s'il était tout à coup devenu la proie de quelque furie infernale, ou si sa raison s'était soudainement égarée.

Herbert cependant, ignorant ce qui s'était passé chez la reine après sa sortie, ne s'était arrêté qu'un instant devant sa tente pour déposer un dernier baiser sur le front de son fils, et il poursuivait maintenant une longue route vers la cour d'Alaric, roi des Visigoths, campé alors au midi des Gaules.

C'était parmi les esclaves de ce maître cruel que l'infortunée Théodora avait été traînée en captivité. Avec un sourire infernal, dont elle ne put d'abord comprendre toute l'atroce ironie, elle fut donnée à Hella, l'une de ses femmes, dont le naturel barbare rassurait suffisamment le Visigoth sur le soin de sa vengeance.

Peut-être Hella avait-elle saisi une partie du drame qui s'était joué entre son redoutable époux et la faible créature qu'il lui abandonnait. Il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, même à l'état primitif et sauvage, que ce n'était point la simple cruauté qui la faisait agir ainsi, et qu'une jalousie rétrospective la guidait encore, lorsqu'elle faisait accabler la jeune femme de travaux au-dessus de ses forces. Vers le soir, sous le prétexte de ce travail forcément inachevé, elle armait de fouets ou de lanières le bras d'un colosse et en faisait meurtrir les épaules de la noble Romaine, dont le sang empourprait souvent les instruments de son supplice. Dieu n'avait pas encore exaucé son désir, elle n'était point morte de ces douleurs inouïes, et le triple martyre de l'âme, du cœur et du corps tardait à achever son œuvre.

Pour l'âme, aucun secours au milieu de ses barbares païens. Elle n'avait point trouvé comme Cornélie, pour soutenir sa faiblesse, les encouragements d'un vénérable prêtre du Christ.

La plaie vive de son cœur, faite par l'amour maternel, lui causait toujours une telle douleur qu'il ne lui semblait vraiment plus pouvoir être sensible à autre chose. Cependant le souvenir de son époux lui revenait souvent. Qu'était-il devenu ?

Puis elle revoyait le petit Sévère, tendant vers elle ses petits bras suppliants...

Cette heure terrible de la déchirante séparation, elle la revivait pour ainsi dire à chaque moment de sa vie.

Aussi lorsque la souffrance venait accabler son corps, elle l'accueillait comme la messagère de la délivrance. Et de fait sa santé succomba sous le poids de tant de douleurs, une fièvre lente diminuait chaque jour ses forces de la veille ; mais la mort ne venait pas et semblait mettre une sorte de cruauté à prendre plus lentement sa victime.

Hella aimait à se parer du somptueux butin qui avait été sa part dans les richesses apportées de Rome par son triomphant époux ; et vraiment si l'esclave avait encore pu sourire, elle en eût été tentée en voyant le bizarre accoutrement de cette espèce d'idole visigothe, surchargée, ainsi qu'une pagode chinoise, des joyaux et des ornements de toutes sortes, échafaudant sur sa tête les bijoux artistiques de l'art grec, le poignard d'une carthaginoise et les plumes de chouettes aimées de sa race.

Elle employait à peu près avec le même discernement les parfums et les fards dérobés à la toilette de quelque patricienne. Un jour qu'elle avait prodigué le carmin sur ses joues d'une façon si malheureuse qu'elle fut bien obligée de s'avouer son impuissance, elle se souvint de Théodora, l'esclave romaine, et dès-lors la chargea du soin de sa toilette.

Celle qui était autrefois soigneusement parée par les mains de ses femmes, s'appliqua à relever la beauté de la sauvage Hella et parvint facilement à la satisfaire. Aussi sa terrible maîtresse la faisait-elle fréquemment appeler et pendant quelque temps adoucit-elle un peu son existence. Mais soit que la férocité naturelle revînt vite chez Hella, soit qu'elle se montrât plus difficile à mesure que le goût s'éveillait un peu en elle, Théodora eut bientôt à subir, plus que jamais, ses caprices, comme de cruels et injustes châtiments.

Un jour, à la toilette de sa maîtresse, la pauvre femme aperçut un instant son propre visage dans un miroir qu'Hella tenait à la main pour vérifier le travail de l'esclave. Théodora eut peine à se reconnaître dans cette femme au visage si pâle et si cruellement amaigri, dont les yeux bistres et cernés de rouge gardaient si bien la trace des larmes et dont les cheveux d'ébène étaient parsemés de fils blancs. Elle eut un sourire cependant à cette apparition !

— Après la vieillesse, la mort, se dit-elle; tant mieux si la saison est devancée, cela ira plus vite !

CHARLES DE CASTELMOUR.

(La fin au prochain numéro.)

Economie Domestique

ENTREMETS SUCRÉ

Nouvelle manière de faire le pain doré, dit perdu.

Tout le monde connaît la recette du pain doré, cet entremets sucré si facile à faire. Voici une autre recette, excellente aussi, et qui en fait un plat nouveau : Au lieu de faire tremper les tranches de pain (épaisses de deux centimètres à peu près) dans du lait, les faire tremper dans du vin rouge. Quand elles sont suffisamment imbibées, procéder comme pour le pain doré, c'est-à-dire les plonger dans de l'œuf battu (blanc et jaune), comme pour une omelette, et faire frire dans de la graisse ou du beurre fondu. Saupoudrer de sucre mêlé de cannelle en poudre et servir chaud.

ESCALOPES DE VEAU A LA MILANAISE.

Émietter du pain et passer la mie au tamis ; y mettre sel, poivre, persil haché. Les escalopes bien parées, les rouler dans une couche assez épaisse de mie de pain. Mettre dans la casserole un bon morceau de beurre ; quand il est chaud, y placer les escalopes et les faire bien revenir et cuire à petit feu. Les retourner avec précaution. Au moment de servir, exprimer dessus le jus d'un citron.

Le temps pour la cuisson dépend de l'épaisseur de l'escalope.

CURIOSITÉS HISTORIQUES

Les premières dentelles fabriquées à Alençon s'appelèrent, jusqu'en 1790, point de France, et la première parure en fut offerte à Louis XIV par Colbert, elle coûtait 30,000 fr. Une paire de manchettes en Valenciennes coûtait alors 400 livres et il fallait un an pour la faire, à une ouvrière travaillant quinze heures par jour.



REVUE MUSICALE

Profusion de talent. — Disette de génie. — Théâtres lyriques. — Trop d'opérettes. — Concerts. — Compositions de choix.



Nous vivons dans un temps absolument contraire au développement des beaux-arts. Les préocupations du présent, l'incertitude de l'avenir, l'effort toujours grandissant de la lutte pour la vie, le parti pris par ceux qui se croient nos maîtres, de détruire nos saines croyances, offrent à l'observateur une curieuse étude à faire de la fin du siècle.

Sans être une rime riche, Eiffel rime déjà trop avec Babel, et si nous n'en sommes pas encore à la confusion des langues, celle de la pensée humaine est flagrante en plus d'un cas.

Comment veut-on que les artisans de la pensée : poètes, musiciens, peintres, écrivains, orateurs, en un mot tous les artistes, se recueillent, se ressaisisissent, au milieu des éléments de destruction intellectuelle qui les assiègent. L'inspiration n'ose plus prendre son vol, car où irait-elle se poser? Elle aime à voyager dans le bleu de l'Ether, à s'arrêter sur les sommets, et elle n'entrevoit à l'horizon qu'épaisses brumes, que sombres nuées. Il y a bien de ci, de là, quelques âmes vaillantes ou pressées qui la lutinent ou qu'elle obsède, mais dès qu'elle a ouvert ses ailes, elle retombe douloureusement sur le sol. Sa suave sœur, la poésie, n'est plus là, pour lui frayer la route des espaces infinis. Elles restent enfouies au fond de ces âmes inquiètes, qui souvent se brisent, avant d'avoir vu venir l'heure de l'éclosion. De là, beaucoup de productions de talent et pas une œuvre de génie.

Aussi, ne faut-il pas trop en vouloir à ces infortunés directeurs qui dépensent beaucoup plus que leurs devanciers, pour monter de nouveaux ouvrages, et ne parviennent pas à enthousiasmer leurs auditeurs. La critique est parfois sévère pour eux, et l'on ne pense pas assez que la *production* manque, ou qu'elle est rarement de *première qualité*. Nos écoles de chant couronnent chaque année de nombreux élèves, et c'est à l'étranger qu'il nous faut demander l'étoile dont l'éclat sera digne de mettre en lumière nos chefs-d'œuvre.

C'est pour cela que l'Opéra n'a pas tardé à retomber dans la fâcheuse situation où il se trouvait avant l'arrivée de Mme Patti. On peut dire même que depuis son départ la fatalité s'en est mêlée : plusieurs artistes ont été gravement malades, notamment Mlle Richard, ce qui a retardé les études d'*Ascanio*, de M. Saint-Saëns. Les débuts de Mme Darclée, qui, après l'éclatant succès de la Patti dans Juliette, devenaient un écueil à redouter, ont été des plus honorables. C'est un talent qui promet, et doit tenir beaucoup, si on ne l'use pas avant sa complète formation. On parle aussi dans les termes les plus flatteurs de la beauté d'une jeune Américaine Mlle Eames, nouvelle débutante dans ce rôle difficile de Juliette. Attendons pour la juger, de savoir si son ramage ressemble à son brillant plumage.

On assure, comme réelle compensation à tous les torts reprochés aux directeurs de l'Opéra, que MM. Lassalle et J. de Reszké restent à leur disposition. Du reste, les études du nouveau ballet de M. A. Thomas, *la Tempête*, sont rapidement poussées, et, sans savoir encore l'époque de la première représentation, on peut espérer que ce sera assez tôt pour faire prendre patience à tout le monde.

L'idée venue à MM. Ritt et Gailhard de reprendre la *Lucie*, pour les soirs de *la Tempête*, fait pousser des cris déchirants aux italiophobes. Mieux vaut, selon nous, le vieux chef-d'œuvre de Donizetti que les *Dame de Monsoreau* dans tout l'éclat de leur jeunesse.

Ce que nous disions en commençant ces lignes, à propos de notre première scène lyrique, est justifié de même par l'Opéra-Comique, ainsi que par les théâtres d'ordre inférieur. M. Paravey fait des prodiges avec son vieux répertoire et l'habile orchestre de M. Danbé. *Le Roi d'Ys* a fourni une belle carrière, mais il faudra qu'il y renonce et prépare sans désemparer l'ouvrage de M. Massenet, *Esclarmonde*, dont on fait mille récits flatteurs. Il serait à souhaiter qu'il fût prêt, comme on l'annonce, pour la fin de mars, car là, comme à l'Opéra, le public ne paraît pas souvent électrisé. On dit encore que M. L. Deffès vient de faire recevoir à ce théâtre un opéra en quatres actes : *Le Marchand de Venise*, paroles de M. J. Adenis.

Si les belles œuvres nouvelles sont rares, l'opérette triomphe sur toute la ligne, mais ce n'est pas tant le public que les musiciens qui en sont engoués. Il semble qu'il n'aime plus autant ce genre sautillant et ces facéties qui finissent par se ressembler toutes. Les compositeurs qui trouvent plus facilement accès dans les petits théâtres, avec une pochade qu'avec un ouvrage du genre distingué et de noble allure, pressés souvent, d'ailleurs, de réaliser des bénéfices, écrivent plus rapidement cette musiquette. Les directeurs voient, là aussi, de faciles succès et

plus d'argent à gagner. Qu'ils y prennent garde, on se lasse de tout, et l'abus amène la satiété. Encore, s'il s'en trouvait beaucoup du mérite de *Rip*, cette originale et gracieuse partition de M. R. Planquette, que le théâtre des Folies-Dramatiques vient de reprendre en attendant le *Riquet à la Houppe* de M. Varney, Elle y vit le jour vers la fin de 1884, et n'a rien perdu de son charme.

Il n'y a pas jusqu'à M. Senterre, le directeur du Théâtre-Lyrique, qui ne veuille tâter le pouls de l'opérette avec *Fanfan la Tulipe*. Grand bien lui fasse; mais c'est un singulier moyen de relever le niveau de l'art sur notre troisième scène musicale.

A côté de la reprise de *Rip*, la nouvelle création, chez nous, du compositeur viennois Millœcker, intitulée l'*Etudiant Pauvre*, a été bien accueillie aux Menus-Plaisirs. S'y acclimatera-t-elle aussi aisément qu'en Autriche et en Belgique, où elle eut de vifs succès? Nous avons constaté que cette partitionnette très bien troussée, n'est guère qu'une collection de danses variées, avec paroles. L'auteur en obtiendra surtout gloire et profits en disposant sa partition pour les bals et soirées. On y trouve de charmants motifs, capables de dégourdir les jambes les plus rebelles, tout autant que les danses de Johann Strauss. Un des rares mérites de cet ouvrage est, à notre point de vue, de permettre aux mères d'y conduire leurs enfants.

MM. Raoul Pugno et F. Carré ont donné aussi leur opérette : *Le Retour d'Ulysse*, aux Bouffes-Parisiens, ce berceau du genre, et ce temple du rire inextinguible. Mais le temps en est passé, et M. R. Pugno, qui pourrait prétendre à beaucoup mieux, car il possède un charmant et réel talent, ne devrait-il pas nous en donner la complète mesure dans un opéra de demi-caractère, digne de nos premières scènes parisiennes? La partition du *Retour d'Ulysse* renferme de très jolies choses, fort bien écrites, qui révèlent un musicien mûr pour de plus larges ambitions.

Ce vent d'opérette qui souffle un peu de partout, est bien la caractéristique de l'époque où nous vivons. Ne nous y exposons pas trop longuement, rien n'est moins sain pour le goût, comme pour la bonne éducation, musicale ou non. Nous pouvons heureusement retremper l'un et l'autre, car nous avons les belles séances de musique classique où nous sommes certaines de retrouver intactes les traditions de nos grands maîtres.

Aux concerts du Conservatoire, où elles sont si religieusement maintenues, on a exécuté l'admirable *Symphonie héroïque* avec une absolue perfection. A côté de Beethoven, Berlioz, dont l'idéale *Fuite en Egypte* soutient ce redoutable voisinage, n'a certainement jamais eu le bonheur d'entendre et de voir l'*Enfance du Christ*, ni son *Roméo et Juliette*, soulever de tels enthousiasmes. *Réformation-Symphonie*, de Mendelssohn ; un splendide chœur de Palestrina, *Gloria Patri*; la célèbre ouverture d'*Obéron*, de Weber, ainsi que nombre de chefs-d'œuvre y ont été rendus avec la même autorité.

Nous avons ensuite assisté à la matinée que donnait chez elle l'habile professeur, Mme Lafaix-Gontié qui a repris ses cours et leçons si recherchés.

Nous y avons retrouvé M. C. Dancla, l'éminent professeur du Conservatoire, dont l'admirable archet chante et pleure alternativement dans sa poétique *Berceuse*, avec la jolie voix de Mlle Dionis du Séjour. Puis Mme Vételet a interprété, avec goût, la gracieuse mélodie de G. Pierné : *Vous souviendrez-vous*. Mme Feuilloy a dit à ravir : *Deuil d'avril*, remarquable inspiration de Lenepveu, et une originale composition de M. Pfeiffer : *Dansez, aimez, pleurez*.

M. C. Dancla, qui s'était prodigué avec une maëstria incomparable dans diverses sonates de Haydn, Beethoven, Mozart, comme dans sa géniale idylle, *Simple histoire*, a été littéralement acclamé dans sa *Clochette*, qui a clôturé cette intéressante séance.

Voici un choix de compositions pour piano, dont les auteurs sont des plus appréciés à l'heure actuelle :

La plus importante, joignant à l'utilité une facture élégante et classique, c'est la *Sonatine* T. Lack, pour un ou deux pianos. D'une bonne moyenne force. — Dans le même degré, nous placerons un touchant poème musical : *Le Dernier jour d un oiseau*, par E. Courjon. C'est plein de sentiment et de grâce attristée. — Entre la facilité et la très moyenne force, on trouvera : *La voix du cœur*, mélodie expressive, par Franz Hitz. Le chant du cœur dans les notes graves est d'un charmant effet. — Avec cela, une jolie chansonnette provençale, de Mistral, poème amusant, fort poétiquement traduit par L. Gallet. L'auteur de la musique, E. Paladilhe, a su conserver à ce gentil scénario toute sa saveur primitive et sa couleur locale. — *Au Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

PENSEES ET MAXIMES

Si je veux réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait. Je trouverai alors que l'art de conter et de ne parler jamais de soi forme presque tout l'homme aimable. (STENDHAL.)



CAUSERIE

En Carnaval, 1er mars.



Tu travailles? me demande une voix curieuse, derrière la porte entre-bâillée.

— Oui.

— Tu ne peux pas nous écouter, Alix?

— Non, non, non; j'aurais dû m'enfermer au verrou. Suit un silence, puis j'entends qu'on chuchote, qu'on rit, et finalement la porte s'ouvre toute grande. Elles sont trois petites amies sur le seuil, très souriantes, et si fraîches que, dans le rayon de soleil qui de ma fenêtre glisse sur leur jeunesse, je crois voir entrer le printemps même.

— Dépêchez-vous, mes jolies mignonnes, car je fais ma causerie et c'est chose fort absorbante...

— Ta causerie, me dit l'aînée en hochant la tête... elle est bien pressée?

— Non, mais je veux être tranquille pour que mon pauvre esprit se repose, que mes idées se rangent et viennent gentiment se coucher sur le papier. Il y a dans notre cerveau une mécanique céleste qui se rouille quand on l'arrête et j'ai besoin de dérouiller la mienne; la saison parisienne m'arrache bon gré, mal gré, à mon travail.

— Eh bien! écoute-nous sans arrêter ta mécanique; nous venons te demander un avis. — Il s'agit d'une discussion ouverte entre nous. Nous dansons beaucoup en ce moment naturellement, nous avons dimanche une matinée superbe, lundi un bal blanc et mardi une soirée travestie...

— Des conseils de toilette?

— Pas le moins du monde; il s'agit d'une question beaucoup plus délicate : « Que doit-on dire au bal? » Nos opinions diffèrent quant aux sujets de conversation, mais ne varient pas pour le fond... Il s'agit de ne paraître ni évaporée, ni guindée, ni sotte, sotte surtout...

— Vous ne serez rien de tout cela si vous restez naturelles, aimables et simples, très simples, car c'est la qualité maîtresse, idéale!

— Mais de quoi parler?

— Et de quoi voulez-vous parler? De chimie, de gymnastique, de guerre ou de politique? Vous êtes là pour danser et non pour discourir.

— Mais si, d'aventure, notre cavalier se mettait en frais, s'il devisait d'art ou de littérature?

— Vous répondriez sans pédanterie, sans embarras, comme vous répondez dans un salon, en visite, dans un dîner. De grâce, ne cherchez pas de répliques extraordinaires, ne vous figurez pas que vous avez l'*air bête*, ni qu'on vous jugera mal et tout ira pour le mieux. Un dernier avis, avant de vous renvoyer : Tâchez de penser le moins possible à l'effet que vous produisez.

— Oh! cela, c'est horriblement difficile! déclara la plus jeune. Je t'assure que, malgré moi, dans mon nuage de tulle blanc enguirlandé de muguets, je me trouve une petite personne assez remarquable.

Elle baissa le nez avec une expression d'humilité comique et regardant le bout de son pied dont elle soulevait légèrement la pointe : « Comment s'empêcher de penser? » ajouta-t-elle.

— J'ai cherché cela longtemps, repris-je, et je ne suis pas encore sûre de l'avoir trouvé; cependant, il me semble qu'il faut chasser doucement certaines de ses pensées comme des nuages qui obscurcissent le bon sens... rien qu'en soufflant dessus.

Et les voilà toutes trois qui soufflent en l'air pendant que je continue :

— En somme, quand on est trop content de soi, on se croit supérieur aux autres et l'on est peu aimable. Quand on craint... d'être sot...

— Je prévois un sermon.

— Je ne sais point en faire.

— Conclusion, déclara la première de mes interlocutrices : la consigne est de se taire, de se trouver une horreur et de réfléchir à la ruine de Carthage pour détourner ses idées.

— Vous êtes des malignes, sauvez-vous et amusez-vous beaucoup; voilà une demi-heure que vous me dérangez pour des vétilles.

— Tu écriras cela dans ta causerie! s'écrièrent-elles. Nous reviendrons dans quelques jours, très sérieuses alors, car mercredi ce sera fini; tu sais, nous mènerons une vie austère pendant le carême.

— J'ai un règlement dans mon tiroir de bureau, dit la première.

— J'ai pour dix francs de laine à tricoter pour les pauvres dans ma table à ouvrage! ajouta la seconde.

— Et moi une collection de livres sérieux à lire en notant les beaux passages. Pâques viendra assez vite ainsi, et le 1er mai l'Exposition ouvrira. Je m'en promets infiniment de plaisir.

— L'Exposition! c'était précisément mon sujet de causerie.

— Continue alors et merci! — Du bout des doigts elles m'envoient un baiser, puis s'envolent comme trois papillons.

Et je me les représente alors dans leur robe blanche, très enfants, joyeuses, le visage animé, dansant avec une grâce ravissante, tandis que tourbillonnent follement les atomes dans le

jet de lumière qui va toujours s'élargissant par ma chambre et que dans l'ombre de mon bureau des bottes d'asphodèles dorées lancent leur note chatoyante... j'aperçois alors ma page immaculée et je me remets à l'œuvre.

Voulez-vous me permettre quelques mots précurseurs sur l'Exposition universelle de 1889?

Le chemin de fer Decauville, qui la parcourt, fonctionne déjà; il a été installé en dix jours, comme par enchantement; on eût dit un truc de féerie. — La gare de départ est située sur l'Esplanade des Invalides, la ligne suit les quais et s'arrête à l'Ecole militaire. — Le développement total de la voie est de six kilomètres. — Quinze locomobiles, électriques, à vapeur, à air comprimé feront le service avec cent voitures diverses; les trains se succéderont toutes les dix minutes, de neuf heures du matin à minuit, ce qui donne un total de 180 trains par jour.

Il y a trois stations intermédiaires.

La première, au centre de l'exposition d'agriculture, qui renfermera une curiosité historique particulièrement attrayante pour les jeunes filles.

Jeanne Darc est bien leur héroïne, leur sainte idéale, leur martyre radieuse : — sur les ordres de Dieu et par son aide, elle sauve la France et s'en va ensuite mourir sur un bûcher comme pour expier sa sublime infraction guerrière aux devoirs habituels de la femme, comme pour se purifier de la gloire par la plus cruelle des agonies.

Ce n'est pas sans attendrissement, je suppose, que vous verrez, fidèlement reproduite, l'humble maison « où elle est née, dans un petit village appelé Domrémy, sur les frontières du royaume de France, près de la rivière de Meuse en Lorraine ». Devant la maison de la bonne Lorraine, s'élèvera la Porte des Tournelles qu'elle força pour délivrer Orléans ; cette porte monumentale, très exactement copiée du xve siècle d'après les documents, sera entourée de bastions et de fortifications du temps. — Au delà, sera reconstitué, dans son style élégant, le Cloître de Compiègne où fut enfermée Jeanne.

Entre ces divers édifices, un diorama de forme polygonale, mesurant 35 mètres de diamètre. contiendra sept grands tableaux historiques représentant les principales scènes de la vie de Jeanne Darc.

La seconde station du chemin de fer Decauville est placée devant le palais de l'Alimentation. *Le Musée gastronomique* annoncé me représente *l'île des Gourmands* de ma petite enfance : « ruisseaux de chocolat, rochers de pralines, arbres en sucre de pomme, aux feuilles de pistaches », etc.

La troisième station est située aux pieds de la tour Eiffel qui comprend trois étages.

La première plate-forme arrêtera bien du monde. Entre ciel et terre, à 57 mètres de hauteur, seront très artistement installés, grâce au talent décoratif, au goût très pur de M. Sauvestre, l'habile architecte (auquel a été heureusement confié, par le gouvernement, la construction du palais central des colonies), quatre restaurants des plus originaux : un français, style Louis XIV, un russe, un anglo américain et une brasserie flamande, *avec leurs caves*. — Cette idée si moderne, très rigoureusement rendue par M. Sauvestre, est bien amusante... En route pour l'éther, manger une tartine de caviar, une turtle-soup, un beignet soufflé (le grand roi en était très friand), ou une épaisse flamiche, tandis qu'au-dessus de vous s'élève le colosse de fer, s'étend l'éther insondable, qu'au-dessous Paris s'agite, immense fourmilière humaine ! — Les ascenceurs fonctionneront jusqu'au soir, vous pourrez y monter et regarder en face, si bon vous semble, la vieille « Phébée au disque argenté » qui luttera de clarté avec l'électricité. La science y découvre des taches, des montagnes et des cavernes ; la mythologie en fait une *mystérieuse* déesse ; Shakespeare y a vu un homme avec un fagot... Qu'y trouverez-vous?

Je ne vous décrirai pas d'avance les merveilles de l'Exposition ; on a un mal inouï à jeter un regard indiscret à travers les palissades et il faut être protégé par M. Carnot ou par quelque entrepreneur de maçonnerie, adjudicataire de travaux, pour pénétrer dans l'enceinte.

Je sais cependant que les panoramas de *Tout-Paris* de Castellani et de la Compagnie Transatlantique nous réservent bien des surprises.

L'histoire de *l'Habitation humaine* par Garnier sera très attrayante pour nous toutes qui nous intéressons aux choses du foyer domestique. Suivre l'asile de la famille depuis l'époque des cavernes et des habitations lacustres jusqu'à celle de nos demeures si perfectionnées, voir les besoins se développer, le raffinement naître, le luxe du mobilier s'introduire et grandir peu à peu, n'est-ce pas là un sujet de réflexions inépuisable? Les comparaisons entre les diverses phases de l'histoire de la maison humaine seront des plus curieuses à établir. Que de choses on supprimerait, s'il fallait retrancher maintenant de nos appartements, tout l'inutile !

Un détail amusant avant de clore cet aperçu : la venue de cent ânes blancs d'Egypte sellés, dressés, avec leurs conducteurs indigènes et qui seront à la disposition des visiteurs. L'idée est nouvelle et bien exotique.

Rêvez à tout cela d'avance, mes chères lectrices, en préparant vos affaires, en combinant vos toilettes, en faisant vos petits comptes.

Vous souhaitez vivement ce voyage, n'est-ce pas? et beaucoup de Parisiennes, moi la première, vous désirent et vous appellent.

ALIX.



DEVINETTES

Proverbe

Dans chaque vers trouver un mot du proverbe

Il neigeait quand survint un instant d'accalmie.
Il n'en fallait pas plus pour rassurer Anna :
Elle fait sa toilette et court chez une amie,
Fière du beau velours qu'hier elle étrenna.
Sur les chemins glacés, plus d'un bonhomme [en loques,
Murmure grelottant : « Prends pitié du vieil- [lard
Si ton cœur est pieux ! » Mais, lorgnant ses bre- [loques,
Elle rêve un manteau joli sous le brouillard.

Sonnet-Portrait

Mythologie

Yeux par devant, yeux par derrière ;
Crâne luisant, cheveux épars ;
En main une faux meurtrière ;
Un sablier sous ses regards.

Au moral, humeur tracassière ;
Il s'arroge toutes les parts ;
Il trahit sa famille entière,
Y lance à chacun triples dards.

Tel est ce Dieu, Mesdemoiselles !
Dernier trait : ses dents paternelles
Croquaient à l'envi ses enfants !...

Mais aujourd'hui l'usage change :
C'est chaque père qu'un fils mange !
Dites non ?... Je vous le défends !

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

Mots en carré :

N I M E S
I D O L E
M O R E T
É L É M I
S É T I F

Énigme : *Moulin à vent.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER

Science est puissance.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le moment me semble bien choisi, mesdemoiselles, pour vous renseigner sur l'ameublement; car nous n'avons plus rien à vous signaler pour vos costumes actuels; quant à ceux de printemps, il serait prématuré de vous en parler en ce moment, étoffes et façons n'étant pas encore absolument connues. Pâques est tard cette année et nos renseignements vous arriveront suffisamment tôt en avril.

J'ai justement une de mes jeunes amies qui vient d'organiser sa chambre d'une façon simple et coquette et sans grandes dépenses; n'est-ce pas l'occasion de vous la décrire?

Une cretonne unie bleu porcelaine; un entre-deux au crochet en gros fil écru — presque une ficelle, mais très fine — qu'elle a fait pour la garniture, est tout à fait joli. Cet entre-deux, large de douze centimètres, divise en panneaux, la tenture murale qui est en cretonne bleu porcelaine; ce même entre-deux se voit aux rideaux de fenêtres, qui sont montés à la flamande, et à ceux du lit. Très gentille, la manière toute simple dont sont posés ces derniers. Deux bâtons dorés, espacés d'un mètre cinquante, sont posés dans le mur à cinquante centimètres sous la corniche, et dessus sont jetés les rideaux en cretonne que relèvent, contre le mur, des embrasses au crochet nouées par un ruban bleu. Le fond de lit, comme la doublure des rideaux, est en satinette bleu pâle à rayures écrues, l'on dirait d'une jolie petite tente. Le couvre-lit, en cretonne, avec des entre-deux et une dentelle au crochet au contour. Le cadre de la glace tendu en cretonne. Quant au-dessus de cheminée, très pratique et fort joli, il est de l'invention de ma jeune amie. Un morceau de cretonne dépassant la cheminée de trente centimètres, de chaque côté, et tombant devant de quinze centimètres; ces quinze centimètres seront abattus, sur le côté de la partie dépassant la cheminée, partie sur laquelle on applique un morceau de cretonne de même largeur mais de vingt centimètres seulement de hauteur, entouré de crochet et qui fait une poche fort commode. C'est dans ces poches que l'on met gants, voilette que l'on quitte et aussi les rubans et le mouchoir de poche. Plinthe et corniche sont peintes en écru de deux tons et le plafond légèrement teinté bleu; telle est la décoration. Les meubles sont simples: le lit en cuivre, de ce genre si à la mode; l'armoire en pitchpin à deux corps, le bas à tiroirs, le haut à double battant plein avec glace et, dans l'intérieur, des planches et deux petits tiroirs; un chiffonnier-bureau et une petite table-étagère couverte, par l'habile et heureux possesseur de ce charmant réduit, de peluche vieux rose et de galon ancien; deux chaises basses couvertes de tapisserie et de point de Hongrie; une banquette. Maintenant, par-ci par-là, une petite fantaisie: sac, support à statuette ou à jardinière et une étagère pour les bibelots. Je m'arrête à vous décrire cette étagère que vous ferez facilement vous-même. Trois planches de même grandeur. Faites-les sur des dimensions harmonieuses pour l'endroit que l'étagère devra occuper. Les couvrir de peluche et les entourer d'une frangette avec ou sans clous en cuivre ciselé. Aux quatre angles de chaque planche, percer des trous dans lesquels vous passerez une ganse en soie; vous ferez un nœud à ces gances sous chaque planchette, pour les empêcher de glisser et les maintenir à la distance voulue les unes des autres. Les ganses se réunissent dans le haut sous un nœud qui formera au milieu et un peu haut — ceci dépend de la longueur des ganses — une attache élégante.

Il se pourrait que vous n'eussiez pas de pendule, remplacez-la par une jolie statuette; à son défaut par une jardinière et, à défaut de tout cela, drapez le pot de fleurs ou de la plante, en étoffe vieux rose. Chiffonnez l'étoffe autour, irrégulièrement, et piquez des choux en ruban. Beaucoup de mousse autour et, dessous, un plateau, vous aurez un milieu de cheminée très coquet.

Voici encore une idée ingénieuse: D'un placard profond, si la chambre en est très pourvue — ce qui est rare à Paris mais fréquent en province — faire un cabinet de toilette, ou un petit oratoire. Enlever portes et planches. Tapisser le fond et mettre au-dessus une draperie genre velum. Le prie-Dieu au fond et, sur le mur, le crucifix, la Vierge et les tableaux de première communion. Des étagères d'angle pour les livres. Si le placard fait cabinet de toilette, on remplacera le velum par une portière qu'on baissera le jour. Conserver les planches, moins celles du bas afin de pouvoir mettre sceau et broc. Couvrir la planche du lavabo d'une toile cirée blanche, un rideau en cretonne devant; les autres planches seront couvertes de linge damassé en couleur et frangé.

Nous n'avons pas parlé des rideaux de vitrage qui sont en bandes d'étamine et entre-deux au crochet.

Un dessus de lit, fait par une jeune femme, est si joli que nous lui avons demandé de le reproduire; les dessins d'ensemble et de détail, celui-ci en grandeur naturelle, seront donnés en avril à l'édition hebdomadaire (blanche). En voici la descrip-

tion : bandes d'étamine ourlées à jour et larges bandes brodées au point de croix d'un dessin russe en soies de couleur, les bandes réunies par un point de Boulogne. Un entre-deux, même broderie, encadre le dessus de lit; une dentelle brodée tout autour.

Nous ne comptions pas vous parler toilettes et voilà qu'il nous faut vous dire que si vous avez quelques jolis bijoux, vous pouvez vous en parer, car nous avons vu, aux dernières soirées auxquelles nous avons assisté, que l'on commençait à les reporter. Un fin chaînon d'or, coupé de perles fines, supportait un joli médaillon; un cercle d'or tout simple au cou et le bracelet assorti; un clou d'or pour boucle d'oreille. Nous avons trouvé charmants ces bijoux qui vont bien à la jeunesse. Remarqué aussi une chaine d'or formant trois rangs étagés sur la poitrine; tout à fait charmante. Ce renseignement regarde surtout les jeunes femmes et les personnes ayant des cadeaux à faire. Nous vous tiendrons au courant de leur plus ou moins de succès. Si, pour terminer, nous vous décrivions deux jolis costumes faits par Mme Pelletier-Vidal, cette couturière d'un goût exquis, qui a le talent d'habiller si bien les jeunes filles? Costume en gaze crème. Jupe en taffetas et seconde jupe en gaze garnie de cinq cercles de ruban en moire, puis une autre jupe en gaze coupée de fines rayures satinées et à jour, largement plissée. Corsage froncé avec deux petits revers en moire qui partent de la ceinture et s'arrêtent, sans plaquer, au décolleté arrondi. A la manche, un ruché. Ceinture nouée derrière. Le second costume est en bengaline bleu pâle. Une jupe plissée de plis creux et, dans le creux des plis, un crevé de tulle faisant volant dans le bas. Le corsage, en bengaline traversé, du décolleté à la ceinture où ils se réunissent, par des petites quilles en tulle; une ceinture en moire très haute, à longs pans frangés. Nous savons que Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, fait ses modèles de printemps, mais nous n'avons pu les voir encore. Ce qu'elle nous en a dit, nous fait pressentir que les façons seront bien jolies, que les petites confections seront coquettes et que nous aurons des costumes qui feront plaisir à mettre.

CORALIE L.

Le second Album de travaux donné dans le numéro du 16 février de l'édition hebdomadaire contient : Vide-poche en grosse toile et andrinople pour cabinet de toilette. — Pelote-oreiller pour cabinet de toilette, se suspendant au mur. — Coffret-statuaire couvert d'étoffe ancienne. — Sachet triple pour gants, mouchoirs, voilettes ou dentelles. — Écran Louis XVI au petit point. — Empiècement de chemise au crochet, suite de ronds enlacés. — Deux petites bandes au point de croix pour lingerie. — Bande fougère, broderie pour blouse de baby. — Blouse de baby en piqué satin. — Plomb en drap et peluche pour faire la tapisserie. — Corbeille en vannerie. — Détail (grandeur naturelle) de la broderie de ces deux ouvrages. — Prix du numéro : 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

Ah! mesdemoiselles, que de belles choses nous venons de voir chez Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré! Que d'idées, que de goût dans la création des tapisseries et des broderies faites pour l'Exposition! Celles d'entre vous qui feront le voyage de Paris, admireront, comme je viens de le faire, un superbe meuble Louis XV en tapisserie, le paravent et des panneaux magnifiques. A côté de ces splendides spécimens de l'art de la tapisserie il y a des points de Hongrie si jolis, si jolis, que l'on voudrait tous les faire, des fantaisies charmantes, des chaises, des coussins, qui donneront aux plus paresseuses, — qu'ai-je écrit, mon Dieu! — le désir de travailler pour embellir leur chambre. Comme spécimen de ce que l'on peut obtenir avec une aiguille, je vous signale un tableau qui représente l'Assomption de la Vierge. Je ne crois pas que l'on puisse pousser plus loin la perfection de la broderie. La tapisserie Henri II sera représentée par un panneau auquel vingt ouvrières travaillent tous les jours. Cette sorte de tenture très en vogue aujourd'hui se fait dans toutes les proportions et s'applique aussi bien à l'écran qu'au petit paravent tryptique. Le beau fauteuil que vous avez reçu à la fin et au commencement de l'année, peut vous donner une idée de ce genre de tapisserie. Les laines teintes exprès et dans les tons plus éteints que ceux du modèle forment un assortiment que l'on ne peut se procurer, vu le nouveau tissage de la laine, que chez Mme Lebel.

Arrêtons-nous maintenant passage Jouffroy devant l'exposition de bijoux de la maison Guedu. Que de coquets bijoux et de gentilles fantaisies, que de superbes parures et de magnifiques éventails! L'éventail en plumes blanches avec sa monture en écaille blonde chiffrée d'initiales en roses, est le plus comme il faut des éventails. Nous dirons de même de l'éventail en plumes noires. Un nouveau genre, très bien

porté, est en gaze noire avec encadrement de point de Bruxelles ; une branche de fleurs jetée un peu de côté, la monture en écaille jaspée. On trouve au *Talisman* des bijoux en vieil argent : épingles, broches, bracelets, chaînes, boîtiers pour montre, châtelaines, des bonbonnières, de très gentilles petites jardinières, en un mot, toutes les nouveautés en bijouterie et en orfèvrerie.

Il nous paraît utile de donner à nos lectrices l'adresse d'une bonne maison de chaussures, fabriquant solidement et avec élégance, et de prix raisonnables. La maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil, à l'entresol, nous semble réunir toutes ces conditions, et la botte en chevreau glacé piquée en blanc et à petits boutons qui ne coûte que 15 fr. 50 cent., est tout à fait confortable, de jolie forme et allant bien. Si nos abonnées veulent se rendre compte des divers genres de chaussures créés par la maison Kahn et en connaître les prix, elles n'auront qu'à demander le catalogue illustré qui leur sera adressé *franco*. Il est entendu que la lettre de demande sera affranchie. Ce catalogue contient avec les gravures et les prix, les indications relatives aux envois en province et à l'étranger.

Les machines de la Compagnie Française, maison de vente, 70, boulevard de Sébastspol, méritent les éloges que de tous côtés nous en entendons faire. Dans les familles, comme dans les ateliers de couture, elles sont très appréciées pour leur mouvement doux et facile, pour leur mécanisme simple et pour la facilité avec laquelle se font les plus fins comme les plus gros ouvrages. M. H. Vigneron, le très habile ingénieur et inventeur de la machine à coudre n° 3, a reçu des jurys des expositions françaises et étrangères, partielles et internationales, les plus hautes récompenses : grandes médailles, diplômes d'honneur, etc., etc. La Favorite des Dames et l'Eclair sont deux très bonnes machines qui marchent à la main et font tous les ouvrages ; elles peuvent marcher au pied si on les assujettit à une table. Leur mécanisme est parfait comme tout ce qui sort de de chez M. H. Vigneron.

L'eau et la pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, se trouvent chez M. Lucien Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). Les expéditions se font tous les jours avec la plus grande exactitude. Ces excellentes préparations recommandées par les médecins, non seulement arrêtent la chute des cheveux, mais encore les font abondamment repousser aux places dégarnies soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux ; ils rendent encore leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément. En ne faisant usage que de ces préparations l'on est assuré de conserver ses cheveux souples, brillants, le cuir chevelu étant dégagé des pellicules qui le plus souvent sont cause de leur perte. La pommade s'emploie deux fois par semaine, mais si les cheveux tombaient abondamment il faudrait en faire une application tous les soirs et trois lotions d'eau au lieu d'une. On prend au bout du doigt un peu de pommade et l'on en frotte la racine des cheveux ; pour l'eau vivifique on en imbibe une brosse douce que l'on passe sur le cuir chevelu, en écartant bien les cheveux. La pommade coûte 4 fr. la demi-boîte et le demi-flacon d'eau 1 fr. Le dentifrice vivifique, 3 fr. le demi-flacon.



MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

27, rue du Quatre-Septembre

Il est trop tôt pour parler des étoffes et costumes d'été ; nous vous signalerons aujourd'hui de grandes occasions, ce sont des costumes dont l'assortiment n'existe plus, d'où leur bon marché. Parlons de lainages très doux et très beaux de qualité. Pour la ville le *petit quadrillé* à 4 fr. 90 ayant valu 7 fr. 50 le mètre, beige, ardoise, bleu et rouge et gris bleu, largeur 1m20. Ravissant le *moucheté* beige avec mouche marron et blanc, gris bleu avec mouche marron et blanc, gris avec grenat et gris demi deuil, 4 fr. 25 le mètre d'une valeur de 6 fr. 50, toujours en 1m20. Un costume splendide avec *bordure* 1m10 de large à 6 fr. 50 le mètre, canaque, ardoise et marron doré. Rien de parisien comme la *rayure chinée* soie et laine, mongoli vieux rouge et argent, bleu et argent, noir et argent ; j'insiste sur ce tissu qui fait un costume splendide ; 4 fr. 90 au lieu de 9 fr. le mètre ; demandez-en les échantillons, on vous les enverra *franco*. Une autre *rayure cachemire des Indes*, fond gris bleu avec une rayure Cordoue encadrée d'un filet blanc et une *rayure* marine d'un filet rouge, fond beige naturel, nuance tout à fait printanière avec une rayure rouge et une rayure bleue, puis un gris deuil avec rayure grise et une rayure noire ; toutes ces rayures ont des unis assortis et sont d'une qualité supérieure ; pour finir les coupes, cet article est mis à 5 fr. 90 bien qu'il soit d'une valeur de 8 fr. 75 le mètre. Une large *rayure* soie de deux tons camaïeu, l'uni est à 6 fr. 25, la rayure à 6 fr. 50 le mètre, tous deux en grande largeur ; coloris beige avec une large raie de soie crème et une marron faisant camaïeu ; gendarme avec raie de soie beige clair et beige foncé. Maintenant on portera beaucoup comme grand manteau dit *cache-poussière*, un beau lainage formant *rayure ondulée* de nuances nouvelles faisant camaïeu avec le fond et pouvant se porter sur tous les costumes ; ce lainage très avantageux comme prix et très beau est de 5 fr. 75 le mètre en 1m20. Ne laissez pas échapper semblable aubaine, vous le regretteriez infiniment.

⁂



ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de 200 costumes de travestissements de toutes les époques.

Nous avons déjà recommandé à nos lectrices un Album qui pourra être utile à plusieurs, car il renferme plus de 200 costumes variés fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, créés depuis vingt ans, et parmi lesquels on n'aura que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, la partie artistique ne laisse rien à désirer. Elle se compose



de 25 magnifiques planches gravées sur acier et coloriées avec luxe; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis revêtus des costumes les mieux choisis.

Cet Album est accompagné d'un texte explicatif, indiquant la description de chaque costume et la date à laquelle ils correspondent.

Pour le recevoir *franco*, adresser un bon de 15 francs sur la poste au nom de M. Auguste Picart, 42, rue d'Hauteville, Paris.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, ENFANTS, N° 4718.

Modèles de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

Modes de Mlles Lucy et Ligney, rue des Pyramides, 17.

Première toilette. — Manteau en petit drap loutre foncé, fermé en biais devant; le côté gauche légèrement froncé dans une bande de velours, est agrafé en croisant largement sur la poitrine, par une aiguillette de passementerie fixée à l'épaule; manche large bordée d'un velours et pincée derrière. — Chapeau de paille abaissé devant; coques de rubans revenant sous la passe et panache de plumes.

Deuxième toilette. — Robe de drap myrte ornée de moire noire; jupe à larges plis alternant avec des groupes de petits plis capotés dans le haut; trois rangs de rubans de moire garnissent le bas, et traversent les groupes de petits plis en formant engrêlures. La robe est princesse derrière; les devants du corsage se croisent se drapant sur un gilet pareil: triple bretelle de moire partant de l'épaule et descendant en pattes sur le corsage en dégradant de longueur à mesure qu'elles approchent de l'emmanchure; demi-ceinture en moire; col de moire; manche froncée derrière dans un bracelet de moire (1). — Chapeau de paille à bord relevé, avec calotte froncée en velours; dessus touffe de plumes et nœud de velours.

Troisième toilette. — Redingote en lainage gris acier, ouvrant sur un tablier d'ottoman crème, brodé de palmes cachemire; grand revers et poches en ottoman crème; cravate-rabat en dentelle plissée; manche à double parement, bleu et crème. — Chapeau couvert d'un double rang de plissés; plumet posé au sommet de la calotte.

Costume de petit garçon. — Blouse russe en sergé bleu, bordée d'un galon broché; jupe plissée à gros plis et corsage froncé, avec pattes en galon broché sur les épaules; manche froncée et galon broché formant poignet; col en galon. Pantalon un peu large, flottant, assorti à la blouse (2).

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars et les abonnées à l'édition hebdomadaire le 30 mars.

Costume de garçonnet. — Veston fuyant, fermé sur la poitrine par un seul bouton, et découvrant un gilet blanc à deux pointes. Culotte serrée au genou sur une jarretière cachée en dessous.

MODÈLE REPOUSSÉ COLORIÉ

De Mlle Lapouge, 17, rue d'Aumale.

Dessus de piano. — Fond en satin, appliques de peluche cernées d'un point de Boulogne et points lancés en soie d'Alger.

PLANCHE DE BRODERIE

Alphabet, plumetis, cordonnet, cordonnet mat et point de sable.

Alphabet, point à la croix. Suivant la grosseur de l'étamine que l'on emploiera pour cette broderie à fils tirés, on utilisera ces lettres pour mouchoir, linge de table, service à thé, etc.

CARTONNAGE.

Deux menus, bouts de table, complétant la collection commencée en février; de même la feuille gravée en noir sera coloriée d'après celle donnée en couleur.

TROISIÈME ALBUM

Mantelet-jaquette. — Guirlande avec angle. — Porte-journal. — Serviette de poche. — Hotte porte-allumettes. — Mouchoir. — Entre-deux. — Petite guirlande point à la croix. — Bande, tapisserie par signes. — Garniture. — Entre-deux. — Pare-lumière, fleurs en relief. — Garniture. — Toilette de bal. — Costume en drap. — Block-notes. — Branche point à la croix. — Motif point à la croix. — Coussin, faucilles. — Robe d'enfant. — Dentelle au crochet pour empiècement de chemise. — Bande étamine pour rideau.

TROISIÈME FEUILLE DE PATRONS

Mantelet-jaquette, brodé, page 1 (Album de Mars).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





N° 4723

Paris. Journal des Demoiselles et Petit

Confectio·s et Costumes de Madame **PELLETIER-VIDAL**, *rue D*



1er Avril 1889

Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

hot, 17. — Modes de Mademoiselle HÉLÉNA, rue des Pyramides, 20.



1er Avril 1889

Journal des Demoiselles

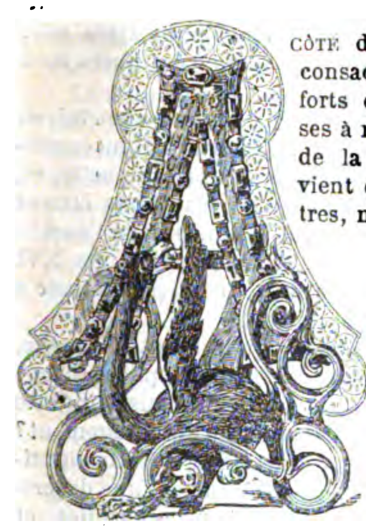
Rue Vivienne 48

Modes de Paris

Chapeaux de Mme BOUCHERIE 16 r. du Vieux-Colombier _ Corsets de Me EMMA GUELLE 3 ple du Théâtre Français _ ... de Mlle CHAUVIN 48 Fg St Honoré _ TEINTURERIE

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES GRANDS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ



côté des hommes qui consacrèrent leurs efforts et leurs richesses à réparer les torts de la société, il convient d'en placer d'autres, non moins méritants, qui appliquèrent leur esprit et leur savoir à suppléer aux erreurs de la nature. Deux sortes d'êtres, dignes de la plus profonde commisération, ont été privés, en naissant, d'un des cinq sens de l'espèce humaine : les sourds et les aveugles. Deux hommes dévoués, obéissant à la plus charitable des inspirations, sont venus à leur secours en s'efforçant de mettre, pour les uns, la vue et les gestes à la place de l'ouïe et de la parole ; pour les autres, l'ouïe et le toucher à la place de la vue. Ces hommes sont, cette fois encore, un ecclésiastique et un laïque, l'abbé de L'Épée et Valentin Haüy, qui vécurent l'un et l'autre, pour le bien de l'humanité, jusqu'à l'âge de 77 ans. Leur action fut simultanée, et c'est à la fin du siècle où ils sont nés que le succès couronna leurs généreuses tentatives.

Abbé de L'Épée

(1712-1789)

Entraîné de bonne heure par une pieuse vocation, Charles-Michel de L'Épée, né à Versailles le 24 novembre 1712, s'était livré d'abord à l'étude de la théologie. Une difficulté, suscitée par la querelle du jansénisme, ne lui ayant pas permis d'être reçu dans le diocèse de Paris, il tourna ses vues, pour complaire à ses parents, du côté du barreau, et se fit recevoir avocat. Il prêta même serment au parlement de Paris le même jour que celui qui devait être plus tard le chancelier Maupeou. Mais un invincible désir l'appelait vers l'état ecclésiastique et, en 1736, il put entrer dans les ordres en acceptant un canoni-

cat que l'évêque de Troyes, neveu de Bossuet, lui offrit dans son diocèse.

L'abbé de L'Épée avait 32 ans lorsque le hasard d'une rencontre lui inspira la noble entreprise qui devint l'œuvre de sa vie. Etant allé voir, dans une maison de la rue Saint-Victor, pour l'entretenir d'une affaire, une personne qui n'était pas chez elle lorsqu'il se présenta, il fut prié d'attendre dans une pièce où se trouvaient deux jeunes filles, sœurs jumelles, occupées à un ouvrage de couture. Il leur adressa la parole sans recevoir de réponse; étonné, il se rapprocha, parla plus haut, et finit par comprendre que les pauvres enfants étaient sourdes-muettes. La mère survint, lui parla de ses chagrins, ajoutant que, par surcroît de malheur, la mort venait de leur enlever un bon prêtre de la doctrine chrétienne, le père Vanin, qui avait essayé, au moyen d'images, de leur donner un peu d'instruction.

Profondément ému des malheurs de cette famille, l'abbé proposa de remplacer le père Vanin auprès des jeunes infortunées. De ce jour, sa vocation fut décidée : il résolut bientôt, tant la mission lui parut digne des plus nobles efforts, de consacrer sa vie à racheter de l'abjection et d'une sorte de néant toute une classe de malheureux dont le nombre, en France seulement, ne s'élevait pas à moins de vingt mille. L'entreprise était d'autant plus hardie, d'autant plus méritoire, que l'abbé de L'Épée n'avait alors aucune notion de la science dont il allait sonder les profondeurs. Il n'avait pas consulté ses aptitudes, il n'obéissait qu'à l'élan de son cœur.

Après sept ans d'études et d'expériences, il mit au jour sa méthode. Elle lui valut les critiques de ceux qui s'obstinaient à dénier à tout autre sens que l'ouïe la vertu de transmettre des connaissances que l'abbé prétendait obtenir à l'aide de la mimique, cette langue universelle vainement cherchée par les savants de tous les pays. Son point de départ fut celui-ci : c'est par des signes que toute éducation commence; or, pour comprendre des signes, il suffit de voir, et, par conséquent, l'instruction des sourds-muets consiste à faire entrer par les yeux, dans leur esprit, ce qui entre dans le nôtre par les oreilles. Chaque lettre (1), chaque mot, chaque mouvement de l'âme, étant représentés par des signes, il est possible de donner la voix au muet, l'ouïe au sourd, et de rendre *la parole visible*. « Chaque nation, disait-il, devient muette en passant au-delà de son territoire; mais la nation qui parlera la langue des gestes ne sera muette nulle part. »

Parti de là, le brave abbé, avec une persistance obstinée, montra au monde que les sourds-muets de naissance peuvent parler lorsqu'on les instruit. Et non seulement les sourds entendent *la parole visible* créée par les signes, mais grâce au sens plus exercé, plus affiné de la vue, ils peuvent lire aussi sur les lèvres des entendants-parlants, et proférer eux-même les mots qu'ils *voient prononcer*.

L'abbé de L'Épée n'était pas le premier qui se fût occupé d'instruire les sourds-muets. Plusieurs essais avaient été faits avant lui, particulièrement en Espagne; des livres même avaient été publiés. Mais ces travaux lui étaient inconnus, et il dut à cette circonstance de concevoir une méthode toute personnelle, qui lui donne un droit incontestable au titre d'inventeur. Avant lui, on n'avait formé que des élèves isolés; aussi, rien de populaire, rien de pratique n'était résulté de ces diverses tentatives. C'est à lui qu'il était réservé de formuler la langue nouvelle, de la rendre universelle et d'offrir à chacun les moyens de la perfectionner (1). Il comprit, le premier, l'étendue des ressources qu'offre l'expression pantomime de la nature, et cela lui permit de rendre son enseignement simultané.

Pour être sûr d'avoir des successeurs dans les principales nations de l'Europe, il apprit quatre langues étrangères, et donna des explications de sa méthode en italien, en espagnol, en anglais et en allemand. De la sorte, pensait-il, il y aura certainement quelqu'un après moi, n'importe dans quel pays, qui continuera mon œuvre.

L'abbé de L'Épée ouvrit son école chez lui, en 1760, rue des Moulins, 14. Plus tard, il fut encouragé par le patronage de Marie-Antoinette, et, en 1785, l'institution, dont les élèves étaient devenus nombreux, fut installée dans l'ancien couvent des Célestins, et dotée par Louis XVI d'une rente annuelle de 3,400 livres, destinée à l'entretien d'élèves indigents.

Comment raconter ce qu'il fallut de peine, d'énergie, de volonté à ce modeste philanthrope pour persévérer dans une tâche aussi ingrate que difficile, et ne pas céder au découragement? Que d'efforts sans résultat! Que de luttes inutiles! Et, au dehors, que d'obstacles! que de critiques! Les savants haussaient les épaules, et des théologiens lui demandaient, comme jadis les pharisiens, au nom de qui il déliait la langue

(1) L'alphabet manuel des sourds-muets, décoré du nom grec de *dactilologie* (langage des doigts), est originaire d'Espagne. L'abbé de L'Épée l'adopta; mais les sourds-muets ne s'en servent guère entre eux que pour les noms propres et certains mots techniques. Autrement, ils font presque toujours usage, dans leurs conversations si vives, si animées, du langage mimique, c'est-à-dire des gestes et de la physionomie.

(1) L'abbé de L'Épée eut, en France, un habile et patient successeur dans l'abbé Sicard, qui perfectionna l'œuvre du maître en initiant les élèves aux objets intellectuels, en étendant aux choses métaphysiques les procédés qui n'avaient encore réussi qu'à exprimer les choses matérielles.



du muet? Mais sa foi était robuste, et son zèle ne se ralentit jamais. Aucun spectacle n'est plus touchant que celui de cette âme simple et ardente qui poursuit sa mission sans que nulle difficulté ne l'arrête, et qui, loin d'être satisfait, va cherchant toujours, afin de simplifier, d'améliorer ses procédés, de les rendre plus accessibles aux déshérités dont il a fait ses enfants.

L'abbé de L'Épée vivait de son œuvre et en vivait heureux. Il se nourrissait peu, s'habillait mal, ne se chauffait guère. Pendant le rude hiver de 1789, la dernière année de sa vie, ses élèves l'ayant forcé d'acheter du bois, il leur dit : « Mes amis, je vous fais tort de cent écus. »

Grâce à ces privations, bien insignifiantes à ses yeux, il pouvait consacrer le plus clair de sa petite fortune, quelque chose comme dix à douze mille livres de rentes, à ses chers enfants adoptifs, qui, eux, ne manquaient de rien. Il leur donnait gratis, selon ses propres expressions, ce qu'il avait reçu gratis : la vue et l'ouïe. Aussi, un curé de Paris, après avoir assisté à l'une de ses leçons, lui dit : « Monsieur l'abbé, avant d'avoir vu ce que je vois, je vous plaignais ; maintenant je vous envie. » Et lorsque l'impératrice Catherine II lui fit offrir des présents, il lui demanda pour toute grâce de lui envoyer de Russie un sourd-muet à instruire. A l'empereur Joseph II, qui lui avait manifesté les mêmes intentions, il répondit : « Je suis déjà vieux, sire; si Votre Majesté veut du bien aux sourds-muets, ce n'est pas sur ma tête déjà courbée vers la tombe qu'il faut le placer, c'est sur l'œuvre même. »

Le secret du courage et de l'abnégation de l'abbé de L'Épée est écrit dans le cœur de tous les hommes de foi qui se dévouent à leurs semblables; il nous l'a révélé lui-même : « Vous ne pouvez deviner quelle sollicitude anime l'âme d'un prêtre qui, n'ayant éprouvé depuis qu'il existe aucun des fléaux auxquels tous les enfants des hommes sont exposés, et craignant avec justice de vivre trop à son aise dans ce monde, cherche du moins à gagner le ciel en tâchant d'y conduire les autres. »

L'abbé de L'Épée mourut le 23 décembre 1789, entouré d'une députation de l'Assemblée nationale, de sa famille et de ses élèves fondant en larmes. Cette scène touchante a été reproduite par le sourd-muet Frédéric Peyron, dans un tableau très remarqué au Salon de 1839.

Joseph II avait placé auprès de l'abbé de L'Épée un ecclésiastique, l'abbé Storck, avec mission de s'instruire de sa méthode et de fonder ensuite à Vienne une institution nationale de Sourds-Muets. Des établissements du même genre furent créés dans plusieurs autres pays. Mais, en France, le généreux fondateur de l'enseignement qui devait replacer dans la société tant de déshérités n'eut pas, avant de mourir, la consolation de voir le gouvernement de son pays lui succéder dans l'œuvre à laquelle il s'était voué avec un si complet désintéressement.

C'est seulement en 1791 que l'Assemblée constituante, rendant enfin justice aux éminents services de l'abbé de L'Épée, fonda l'*Institut national des Sourds-Muets*, et décréta que le digne prêtre avait bien mérité de la patrie et de l'humanité.

Il y eut un roman ou tout au moins un épisode dans la belle carrière de l'abbé de L'Épée. Un enfant sourd-muet de sept à huit ans, trouvé en haillons sur la route de Péronne, fut placé par le duc de Penthièvre dans l'école des Sourds-Muets. Lorsqu'il put commencer à exprimer sa pensée, à l'aide d'une pantomime naïve, il fit comprendre à son maître, en lui dépeignant les particularités de sa jeunesse, qu'il était fils d'un membre de la haute magistrature, et que son oncle maternel, voulant s'emparer d'une fortune immense, l'avait abandonné dans un pays inconnu, comptant sur son infirmité pour s'assurer l'impunité. Une fois maître de ce secret, l'abbé de L'Épée mit tout en œuvre pour faire réintégrer dans ses titres et dans ses biens le descendant des comtes de Solar, ce qui eut lieu par sentence du Châtelet, le 8 juin 1781. Mais quand l'abbé fut mort, la famille, qui était puissante, parvint à faire casser ce jugement, et, en 1792, le jeune homme que ne protégeait plus l'imposant témoignage de son instituteur, perdit à la fois sa fortune et son nom. De désespoir, le pauvre garçon voulut se faire soldat et, peu de temps après, il mourait dans un hôpital.

Le procès du comte de Solar, qui figure parmi les causes célèbres, servit de sujet à Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*, pour une comédie en cinq actes, représentée en 1799 sous ce titre *L'Abbé de L'Épée*. Il va sans dire que l'action, dans le drame, se compliquait un peu, et que, pour épargner au spectateur les tristesses du véritable dénouement, la toile se baissait sur le triomphe du pauvre enfant persécuté.

Cet épisode a été aussi le sujet d'un tableau représentant le jeune comte de Solar au moment où il vient de reconnaître à Toulouse la maison paternelle, et où, les yeux fixés sur cette demeure, il presse avec attendrissement la main de son bienfaiteur. Cette toile, œuvre d'un ancien élève, Ponce Camus, se trouve, ainsi que la *Mort de l'abbé de L'Épée*, dans l'Institution des Sourds-Muets.

Valentin Hauy

(1745-1823)

La vue est de tous les sens celui qui fournit à l'âme le plus grand nombre d'idées ; les sciences,

les arts surtout lui doivent leur origine et leurs progrès. Aucun ne donne à l'homme plus de jouissances intellectuelles et morales, aucun ne contribue au même degré à assurer son bonheur. Que peut-on comparer à la joie, tous les jours renaissante, de contempler les grands spectacles de la nature, les chefs-d'œuvre des arts et les êtres qui nous sont chers? La vue conduit l'homme aux horizons les plus lointains; elle le lance même, grâce aux instruments qui la secondent, dans les espaces sans limites, comme elle le fait pénétrer dans le monde des infiniment petits. C'est par la vue que le beau existe; elle est le bien suprême, elle suffirait seule à faire aimer la vie. Aussi, disons-nous proverbialement, pour exprimer que nous aimons quelqu'un ou quelque chose par-dessus tout : J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux.

Remercier Dieu de posséder ce bien précieux entre tous, c'est plaindre du fond de notre âme les malheureux qu'une destinée cruelle en a privés; c'est dire aussi combien sont dignes de prendre rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité les hommes qui ont consacré leurs efforts et leur savoir à l'émancipation intellectuelle des aveugles-nés. Ces pauvres déshérités restent privés, hélas! du bonheur d'admirer; mais en développant les facultés qu'ils possèdent, en dirigeant leurs instincts, en donnant aux sens de l'ouïe et du toucher plus de force et de délicatesse, on leur a fourni du moins les moyens d'apprendre, de penser et d'agir, de ne plus être inertes et inconscients au milieu des grandes scènes de la vie.

Un simple tisserand du XVIIIe siècle, qui vivait à Saint-Just, en Picardie, eut la gloire d'être père de deux fils qui honorent la France. L'un est René-Just Haüy, le célèbre minéralogiste dont Cuvier prononça l'éloge à l'Académie des Sciences, en 1823; l'autre, Valentin Haüy, né deux ans après, le 13 novembre 1745, est le fondateur de l'Institution des Jeunes Aveugles.

A Paris, où il termina son éducation, Valentin Haüy s'attacha de préférence à l'étude des langues et de la calligraphie; puis il entra au ministère des affaires étrangères en qualité de traducteur.

De même que pour l'abbé de l'Épée, ce fut le hasard, — il convient ici de dire la Providence, — qui décida de sa vocation. Un jour d'été de l'année 1783, des saltimbanques de toutes sortes étaient réunis sur une promenade publique de Paris; parmi eux, se trouvaient dix à douze jeunes aveugles qui, pour attirer la foule, s'étaient mis des lunettes sur le nez, et jouaient avec force grimaces des airs qu'ils savaient par cœur, en faisant mine de déchiffrer attentivement la musique placée devant eux sur des pupitres. Tous les spectateurs riaient de cette mascarade, un seul excepté. Attristé, au contraire, par la gaieté factice de ces bateleurs, Valentin Haüy, car c'était lui, se demandait avec angoisse s'il ne serait pas possible de suppléer, dans une certaine mesure, au plus précieux de nos sens, et d'alléger ainsi la misérable condition de tant d'infortunés.

Une autre rencontre vint l'affermir dans ses idées. M[lle] Paradis, célèbre pianiste aveugle venue de Vienne, cette même année 1783, déchiffrait la musique à l'aide d'épingles distribuées sur des pelottes, et elle avait appris la géographie au moyen de cartes saillantes imaginées par un aveugle de Manheim. Ces faits et d'autres encore qu'il recueillit sur les procédés dont s'étaient servis quelques aveugles ingénieux lui indiquèrent la route qu'il avait à suivre pour généraliser l'idée en l'appliquant à toutes les parties de l'enseignement élémentaire.

La base de son système d'éducation fut aussi simple qu'elle devait être féconde : mettre en relief, pour les rendre sensibles au toucher (1), tous les signes, tous les caractères, — lettres, lignes, chiffres, figures, contours et notes, — tracés d'ordinaire pour l'usage des clairvoyants; en un mot, substituer le toucher à la vue, faire en sorte que les aveugles sentent avec les doigts ce que les autres voient avec les yeux.

Le frère du célèbre minéralogiste ramassa d'abord dans la rue quelques jeunes mendiants atteints de cécité, en leur promettant, pour les décider à se laisser instruire, une somme égale à celle que leur procuraient les aumônes. Il apporta dans cette entreprise une infatigable ardeur, et bientôt l'attention publique, frappée des merveilleux résultats qu'il obtint, le récompensa de ses efforts. Grâce aux secours de la Société philanthropique, ainsi qu'à l'appui de Bailly et du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, il put ouvrir une institution gratuite d'aveugles-nés. En 1785, elle comptait vingt-cinq élèves, et les progrès furent tels que, l'année suivante, les plus avancés furent appelés à Versailles pour montrer leur savoir et faire des exer-

(1) Et l'on sait combien le sens du toucher est délicat chez les êtres privés de la vue. Le docteur Daviel a raconté qu'un forgeron, qu'il avait guéri de la cataracte, avait pris, pendant les vingt-cinq ans qu'il avait cessé de voir, une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait lui faire violence pour l'obliger à se servir du sens qui lui avait été rendu. Daviel disait en le frappant : « Veux-tu regarder, bourreau! » Tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

L'exemple de l'illustre aveugle Saunderson, professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, a prouvé que le tact peut devenir plus délicat que la vue lorsqu'il est perfectionné par l'exercice : en parcourant des mains une suite de médailles, il discernait les vraies d'avec les fausses, quoique celles-ci fussent assez bien contrefaites pour tromper un connaisseur qui aurait eu de bons yeux; ce fut lui qui, dans les médailles de Cambridge, reconnut les médailles romaines véritablement anciennes.

cices devant toute la cour. Vingt-quatre enfants aveugles (quinze garçons et neuf filles) plus un enfant voyant, instruit par les aveugles, figurèrent dans ces exercices.

De son côté, l'Académie des Sciences, s'étant fait rendre compte de la méthode d'Haüy, donnait à son invention un entier assentiment. Haüy n'éprouva pas, au début de sa carrière, les mêmes déboires que l'abbé de L'Épée : il n'eut à lutter que pour perfectionner son œuvre, et il fut merveilleusement secondé dans cette tâche par le jeune Le Sueur, mendiant qu'il avait trouvé à la porte de l'église Saint-Germain-des-Prés. Au bout de huit mois de travail, il trouva dans cet aveugle de dix-sept ans un puissant auxiliaire. « Non seulement ce jeune homme est instruit pour lui-même, disait le rapport de l'Académie des Sciences, mais il est encore l'instituteur d'autres aveugles à qui il transmet ses connaissances par les mêmes procédés qui les lui ont fait acquérir. Cette école présente un spectacle à la fois curieux et touchant : plusieurs jeunes aveugles de l'un et de l'autre sexe, apprennent d'un maître aveugle aussi, reçoivent avec joie une instruction qui leur est donnée avec intérêt, et tous semblent s'applaudir de concert d'acquérir une existence nouvelle. » C'est de Le Sueur que Victor Hugo aurait pu dire :

L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clartés.

Les succès obtenus à Versailles, où les élèves avaient été retenus pendant huit jours, ne furent pas stériles : Louis XVI prit l'œuvre sous sa protection, accorda les fonds nécessaires pour l'éducation de cent vingt élèves, et récompensa le professeur en lui donnant le titre de secrétaire-interprète du roi et de l'amirauté de France pour les langues anglaise, allemande et hollandaise, et en le nommant membre du bureau académique des écritures.

En 1787, les musiciens de l'école d'Haüy, qui avaient déjà figuré, l'année précédente, dans un concert donné aux Tuileries au profit de leur institution, exécutèrent à Saint-Eustache, pour les camarades qui faisaient leur première communion, plusieurs motets, spécialement composés par Gossec ; et sept mois après, le 13 février 1788, veille de la Saint-Valentin, ces mêmes enfants étaient réunis dans la chapelle de l'établissement pour célébrer, en grande pompe musicale, la fête de leur père adoptif, et appeler sur lui les bénédictions du ciel.

L'annotation en relief n'étant possible que pour le chant, cas où l'exécutant peut disposer de ses deux mains, on a recours, pour la musique instrumentale, à l'enseignement de mémoire : aux élèves qui jouent du piano ou du violon, par exemple, on apprend une phrase musicale, puis la suivante, et ainsi de suite. Ils arrivent de cette manière à exécuter des morceaux d'ensemble avec une rare précision.

L'ouïe, qui acquiert chez les aveugles une extrême finesse, joue un grand rôle dans leur éducation. En mainte occasion, l'oreille remplace les yeux. Anderson a parlé quelque part d'un aveugle qui, en frappant deux coups de son bâton sur le plancher d'une chambre, reconnaissait que cette chambre était vide. Interrogé sur l'idée qu'il se faisait de la couleur écarlate, un des meilleurs élèves d'Haüy répondit, après réflexion : Cela doit avoir beaucoup de rapport avec le son du clairon.

Les voix ont, pour les aveugles, une infinité de nuances délicates qui nous échappent parce que nous n'avons pas le même intérêt qu'eux à les observer. Mlle Mélanie de Salignac, dont parle Diderot dans sa *Lettre sur les Aveugles*, distinguait, lorsqu'elle entendait chanter, des voix *brunes* et des voix *blondes*. Le son de la voix, pour elle, répondait à la physionomie ; aussi, dit-elle un jour, avec surprise, en apprenant un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas : Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce? C'est pour les aveugles, disait-elle, que la musique est une véritable ivresse ; ceux qui voient n'en jouissent qu'en partie : ils sont distraits par les yeux. — Pour moi, ajoutait-elle, je suis comme les oiseaux, j'apprends à chanter dans les ténèbres. — Enfin, Saunderson ayant dit d'une dame qu'elle avait de bien jolies dents : Comment le savez-vous? lui dit-on. — Ne l'ai-je pas entendue rire aux éclats? répondit-il malicieusement.

L'école d'Haüy était en pleine voie de prospérité lorsque la Révolution éclata. Dès lors, tout changea, et, jusqu'à la Restauration, elle eut à subir bien des traverses. D'abord, en 1791, elle fut installée dans les mêmes bâtiments que celle des Sourd-Muets (l'ancien couvent des Célestins), puis elle fut transférée dans la maison des Quinze-Vingts, ce qui, au point de vue de l'enseignement, lui porta un coup funeste (1) ; puis enfin le maître ne s'était pas toujours montré administrateur aussi habile qu'il était professeur dévoué, et pendant plusieurs années, l'œuvre des Jeunes Aveugles, si bien inaugurée, fut sérieusement compromise.

Lorsque, par mesure d'économie, les Jeunes Aveugles furent réunis aux Quinze-Vingts, en 1801, Haüy fut brutalement congédié. On crut le

(1) Déja, en 1795, la Convention avait reconstitué radicalement l'Institut en lui donnant le caractère d'un atelier plutôt que d'une école. Les *aveugles-nés* furent appelés *aveugles-travailleurs*. La loi créait 86 bourses (une par département), au profit d'enfants de sept à seize ans appartenant à des parents pauvres ; elle allouait 500 fr. pour chacune des trois premières années de séjour ; 250 fr. pour la quatrième année, et pendant la cinquième et dernière année, elle n'allouait plus rien.

dédommager, après tant de peines, de dévouement et d'abnégation, en lui accordant une pension de 2,000 fr. Frappé au cœur, mais ne pouvant renoncer à être utile, il ouvrit une institution privée rue Saint-Avoye, sous le nom de *Museum des Aveugles*. Il forma là des sujets distingués, et il en aurait formé d'autres si le nombre des élèves avait permis à l'établissement de subsister. En 1806, Valentin Haüy, triste et découragé, quitta la France, accompagné de Fournier, un de ses meilleurs élèves du *Museum*. Il fonda à Berlin et à Saint-Pétersbourg des établissements analogues à celui de Paris, et ne revint dans sa patrie qu'au bout de dix ans.

Son école avait alors reconquis son autonomie : séparée des Quinze-Vingts, elle venait d'être relevée sous le titre d'*Institut royal des Jeunes Aveugles*. Le nouvel établissement n'ouvrit pas ses portes au vieux maître. On était au début de la seconde Restauration, époque de défiance et de représailles, et tous ceux qui, de près ou de loin, avaient joué un rôle sous la Révolution, étaient systématiquement repoussés. Haüy en conçut un chagrin profond. Six ans plus tard, quand les rancunes politiques furent apaisées, une consolation lui fut offerte : le directeur de l'Institut l'invita à assister à une solennité organisée en son honneur. Bien que les enfants qu'il trouva là ne fussent plus ceux qu'il avait élevés, le noble vieillard fut acclamé par eux comme leur père bien-aimé.

Haüy mourut l'année suivante, le 18 mars 1822. A ses obsèques, célébrées à l'église Saint-Médard, on exécuta une messe composée par un de ses anciens élèves.

Si les dernières années d'Haüy furent mêlées de quelque amertume, il emporta du moins dans la tombe la douce pensée de laisser en voie de prospérité et de progrès (1) l'œuvre si éminemment humaine qu'il avait créée.

CHARLES ROZAN.

(1) Parmi les hommes qui ont poursuivi l'œuvre d'Haüy, en la perfectionnant, il faut citer Charles Barbier, à qui est due l'idée première de l'écriture en points saillants; et surtout l'aveugle Louis Braille, qui étendit la méthode de Barbier en l'appliquant aux signes de ponctuation, aux chiffres, à la musique, et même à la sténographie. Un de ses amis, M. Foucault, y apporta un nouveau perfectionnement, et leur procédé reçut, dans l'école des aveugles, le nom de procédé Braille-Foucault.

BIBLIOGRAPHIE

MARIE JENNA

Sa vie et ses œuvres

PAR JULES LACOINTA

—

La regrettée Mme Bourdon avait eu l'occasion de nommer une fois Marie Jenna, à propos de son ouvrage le plus substantiel peut-être, les *Pensées d'une Croyante*; aujourd'hui la vie tout entière de celle qu'on a comparée, avec une fâcheuse exagération d'éloges, à Eugénie de Guérin, mais qui, si l'on évite la comparaison si souvent fausse, a une large part de mérite personnel, cette vie toute de travail et d'abnégation nous est racontée en guise de préface à des lettres dont elle rehausse singulièrement l'intérêt. Nous suivons Marie Jenna, depuis le temps où elle n'était encore qu'une petite pensionnaire, la bonne Céline, comme on l'appelait, jusqu'à l'heure où, après de longues souffrances supportées sans amertume, avec une joie très élevée au contraire à se sentir détachée par Dieu, elle expira en pleine sérénité. Dès son enfance, la muse parla éloquemment au futur auteur des *Elévations* : une cérémonie religieuse, une promenade dans les champs, un rayon de soleil lui versaient des flots de naïve et facile poésie. Plus tard, à Bourbonne, l'inspiration, qui lui venait si naturellement, grandit dans un cadre favorable. Les paysages autour d'elle n'avaient rien que de modeste, « des coteaux portant avec plus de grâce que de fierté leur couronne d'arbres, de jolies routes serpentant dans la plaine, grimpant sur les pentes et se perdant dans les bois... Je n'aimerais pas, dit-elle, à habiter ces contrées dont les montagnes se dressent comme une muraille à l'horizon. Il me faudrait être au sommet pour respirer à l'aise, et il me semble qu'un grand ciel bleu sur des collines est le plus joli ordinaire que la nature puisse nous donner ». Cette aimable personne vécut heureuse par le spectacle de la nature, le charme de la vie de famille et la ferveur d'une foi ardente. Sur le conseil de son père, M. Renard, ancien avocat à la Cour de Cassation, elle réunit, en 1864, ses premiers essais sous le titre : *Elévations poétiques et religieuses*, signées du pseudonyme de Marie Jenna. La poésie fut pour elle le pressentiment des choses célestes.

Souvent elle s'adressait aux enfants avec un instinct maternel, étrange et touchant chez cette fille qui avait à peine connu sa mère. Elle



comprenait admirablement l'enfance ; son *Livre de messe* dédié à ceux que Jésus laissait venir à lui, eut la vive approbation de Mgr Perraud. Avec Mgr Dupanloup et d'autres juges éminents, l'évêque d'Autun était grand admirateur de ce pur talent qui se donnait pour tâche d'enseigner à aimer et à croire.

Sous le rapport de l'exécution, Marie Jenna reste très inférieure, sans doute, à certaines femmes poètes, telles que, par exemple, Mme Desbordes-Valmore ; comme prosateur elle est loin d'atteindre au degré de perfection de son modèle, la délicieuse cigale du Cayla, mais, selon le mot très juste d'un des critiques de son œuvre, l'inspiration chez elle a la pureté de l'hermine, sa muse est immaculée comme une vierge consacrée à Dieu. Coppée, Mistral, Roumanille, Aubanel, sont conquis par ce souffle religieux si féminin, plein d'énergie, de tendresse, d'angélique humanité. Mgr Mermillod souhaite que les chants de cette jeune fille soient le *Sursum Corda* des âmes à notre époque. Victor de Laprade l'appelle par excellence la muse chrétienne, et, au milieu de ces succès, de ces hommages, elle reste modeste, ne faisant cas que de la sympathie qui « soutient l'enthousiasme, sans l'exalter dans l'orgueil ».

Les amitiés qui sont venues la chercher lui ont inspiré une série d'études et de portraits intéressants ; parmi ses amis, à la suite des illustres, nous lui savons gré d'avoir fait place aux animaux qu'elle chérissait et qu'elle plaignait, trouvant touchants ces êtres qui souffrent sans l'avoir mérité et qui ne connaissent ni la révolte, ni l'ingratitude.

Les lettres de Marie Jenna à M. de Latour, à Mistral, à M. Trébutien, à Auguste Nicolas, au père Jean, prieur du monastère de Fontfroide, etc., complètent admirablement l'impression laissée pas ses différents ouvrages.

C'est dans sa correspondance que se trouvent ces beaux vers qui firent verser des larmes à Mgr de Ségur, sur la suppression du crucifix arraché aux murs des écoles de Paris :

Grâce, mon Dieu, ce crime a dépassé les autres.
Tous les persécuteurs ont chassé vos apôtres ;
Mais ôter aux enfants votre image, ô Jésus,
C'est attirer la foudre ; il faut courber la tête,
Il faut, dans la frayeur, attendre la tempête
Que vos bras n'arrêteront plus...

Les relations épistolaires qu'entretint Marie Jenna du fond de sa province, avec quelques âmes dignes de la sienne, furent sa meilleure joie : « Je vis, écrivait-elle, d'amitié comme de pain ». Il faut dire qu'elle avait trouvé en Dieu l'origine de toutes ses affections et que cette belle pensée est d'elle : « Mon Dieu, j'aime bien ceux qui m'aiment, mais j'aime encore mieux ceux qui vous aiment » (1).

GÉRARD DE SAINT-AUBIN

PAR MADAME DE STOLZ

Il semble superflu de faire l'éloge de Mme de Stolz aux lectrices du journal où elle a écrit si souvent. Cette histoire d'un fils adoptif élevé dans le luxe, chassé par l'imposture et par l'envie de la place qui lui appartenait et cherchant une fière consolation dans le travail, dans le devoir, est pleine de mouvement et d'une morale irréprochable (2).

TH. BENTZON.

(1) *Marie Jenna, sa vie et ses œuvres*, par Jules Lacointa, 1 vol.; librairie Poussielgue, 15, rue Cassette. Prix : 3 francs.

(2) *Gérard de Saint-Aubin*, par Mme de Stolz. Librairie catholique Perisse frères, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.

MORTE ET VIVANTE

(SUITE ET FIN)

X

LE MARIAGE



Le curé et les pauvres avaient prié, M. de Grandmont s'était informé, et après des hésitations et des tergiversations, après avoir refusé, grogné, souri, Christine était devenue la femme du baron Auguste de Vieuxprez, et, comme les climats les plus déshérités ont leurs jours de soleil, elle eut un éclair de jeunesse, de chaleur et d'affection. Elle se prit à aimer l'homme qui l'avait distinguée et recherchée ; elle le trouva agréable de visage et de manières ; ses goûts de gentilhomme campagnard n'étaient pas faits pour lui déplaire.

Ils habitaient ensemble le château de Presles ; M. de Vieuxprez n'avait pas, en Bourgogne, de logis habitable ; son domaine seigneurial avait été acquis par la bande noire et démoli, la

charrue avait passé sur le tertre où il s'élevait jadis, et, au retour de l'émigration, les de Vieuxprez avaient habité une maison champêtre, voisine d'une de leurs fermes et voisine des bois ; cette maison ne pouvait être offerte à Christine, elle resta donc auprès de son père.

La vie devint plus douce dans ce beau manoir; Christine régnait toujours, mais avec un sceptre de clémence ; elle avait compris que les caprices, les emportements, les violences déplaisaient à son mari ; il l'avait entendue, un jour, élevant la voix et se servant, contre la pauvre petite bergère, d'expressions que la bonne compagnie n'admet pas.

— Était-ce vous, ma chère, que j'ai entendue tout à l'heure ? Si Mariette a commis une faute très grave, et je le crois d'après votre mécontentement, il faut la renvoyer, ma chère Christine. Vous voilà rouge et agitée, je ne veux pas vous voir ainsi...

Elle se le tint pour dit : Mariette ne fut pas renvoyée, et Christine adoucit les éclats de sa voix. Un sentiment nouveau, le plus vif, le plus intense qu'elle eût connu, prit la place des mesquines préoccupations ; la pensée du fils qu'elle allait avoir la rendit plus affectueuse pour son père, plus docile aux désirs de son mari. Tous deux la comblaient d'attentions, tous deux la voulaient calme et reposée, et ce fut ainsi, entourée de soins et de tendresse, qu'elle combla les vœux de tous et mit au monde un bel enfant, qu'on nomma Henri, comme son aïeul.

Un an après, elle lui donna une sœur qui porta le nom de Cœlie. Le bonheur semblait avoir fixé sa demeure dans le vieux château de Presles ; Christine vivait enfin par le cœur, ce qui est la meilleure manière de vivre. Son mari était satisfait de sa femme, de ses enfants et de ses chasses. M. de Grandmont, en voyant ses beaux petits-enfants, rétrogradait un peu en arrière ; il remontait vers les scènes passées, il se souvenait de Cœlie dans ses premières joies maternelles, il la voyait avec Henriette, il la revoyait plus tard, retenant auprès d'elle Christine trop vive, trop impétueuse pour la délicatesse de sa mère ; des pensées tristes se mêlaient à ces souvenirs, mais la venue des nouveaux-nés, le charme incontestable de la première enfance agissaient, et l'aïeul s'égayait, se consolait avec ces petites créatures.

Christine était absorbée par la maternité, par les soins de la fortune qu'elle gardait et ménageait pour ses enfants ; les enfants sont un prétexte pour satisfaire des inclinations moins louables, on est ambitieux, on est avare pour eux. Christine donc, ne s'inquiétait que peu de son père, et M. de Grandmont se trouvait isolé dans ce château rempli par sa famille ; c'est le sort de ceux qui avancent en âge, de ces voyageurs de nuit, qui doivent chercher au ciel leur route et leur lumière. Il aimait ses petits enfants, mais qu'il était loin d'eux ! il appréciait son gendre, mais leurs goûts n'étaient pas les mêmes ; jamais M. de Vieuxprez n'ouvrait un livre, il n'écrivait qu'à des fermiers, il n'avait de préoccupations sérieuses que la chasse, chasse en plaine, chasse en forêt, chasse en marais ; et le braconnage, les collets, le panneautage, les filets, lui causaient de sérieux soucis. Il cherchait un garde qui fût la vigilance et l'intelligence même, comme sa femme Christine cherchait (elle n'avait pas oublié ses habitudes d'autrefois), cherchait la femme de chambre accomplie et la cuisinière sans défaut.

Il rentra un soir d'hiver, après un court voyage ; les enfants coururent à lui, il les embrassa, baisa le front de sa femme ; après avoir salué M. de Grandmont, il s'assit près d'un grand feu, la petite Cœlie sur ses genoux.

— Vous avez fait un bon voyage, Auguste ? lui dit son beau-père.

— Oui, mon père ; un temps exécrable par exemple, les routes du Jura n'étaient pas faciles, mais Zéphyr s'en est bien tiré.

— Ah ! vous êtes allé à cheval !

— Oui, mon père, je savais que les chemins n'étaient pas bons pour une chaise de poste et les voitures publiques ne me séduisent guère.

— Et as-tu trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui, ma femme, j'ai engagé un garde sur lequel j'ai eu les meilleurs renseignements ; c'est un homme actif, robuste, il a servi, il a fait les dernières campagnes de l'Empire ; maintenant, il est garde champêtre de sa commune, mais il abdique les honneurs, l'habit vert et le baudrier pour entrer à mon service.

— Il demande des gages considérables ? demanda Christine.

— Non, car je pense que les mille francs que je lui octroie et les frais de déplacement seront bien compensés par ses services.

— Et est-il marié, le garde ?

— Oui, ma chère amie, il a une femme.

— Et des enfants ?

— Non.

— Tant mieux ; ce sont d'impitoyables destructeurs, ces petits enfants du peuple.

— Je suis fâché, moi, dit Henri, qu'il n'y ait pas un petit garçon pour jouer avec moi ; Cœlie ne veut pas courir, ni sauter ; elle n'aime que sa sotte poupée et son ménage.

— C'est de bon augure pour l'avenir, dit Mme de Vieuxprez en caressant les cheveux de la petite fille.

— Et comment se nomme ce garde ? demanda Christine ?

— Alexis Barré. Je l'attends dans huit jours, et je vais faire nettoyer et arranger sa maison.

XI

Comme un arbre qui n'est pas profondément planté et dont les racines ne se sont pas largement étendues, Cordule se laissa déraciner encore une fois et quitta, sans trop de regrets, l'horizon connu du Jura, avec ses forêts et ses monts, pour la Bourgogne, ses plaines et ses coteaux. Rien ne l'attachait plus à ce coin de terre où elle avait vécu dix ans ; son père adoptif était mort ; la veuve, la bonne Madeleine, s'était retirée à Poligny auprès de ses enfants; Cordule avait peu de relations, et lorsque son mari lui confia les propositions de M. de Vieuxprez, elle l'engagea à les accepter. Ils partirent donc, elle eut promptement fait ses adieux au curé et aux voisines ; elle dit adieu en son cœur à l'église où elle s'était mariée, aux deux maisons où elle avait vécu, au paysage familier, et elle s'éloigna avec son mari qu'elle aimait et qui lui tenait lieu de toute autre famille. Ils arrivèrent; Cordule admira de loin le château, qu'elle vit aux dernières lueurs d'un soir d'hiver, très fier et très imposant avec sa masse robuste et ses tours qui se profilaient sur les bois dépouillés ; les enfants, Henri et Cœlie, l'attendaient, émus de curiosité à la vue de deux nouvelles figures et Henri lui dit amicalement :

— Vous êtes les nouveaux gardes? Je suis content de vous voir. Venez visiter votre maison.

Cordule et Alexis le suivirent dans la maisonnette couverte de lierre au nord et qu'une très vieille vigne couvrait au sud et à l'est de ses sarments tordus et desséchés.

— C'est gentil, n'est-ce pas? ajouta Cœlie Vous allez mettre vos meubles là-dedans!

— Oui, mademoiselle, le plus tôt possible.

— Ah !... et il ne faut pas vous occuper du souper, bon-papa qui est très bon a fait porter ici du pain, du vin et de la viande.

Cordule remercia, ne se doutant pas que c'était la main de son père qui avait présidé à ces apprêts. Elle passa dans sa nouvelle demeure une nuit agitée ; les trépidations de la voiture qui les avait amenés la faisaient tressaillir dans son sommeil, la nouveauté du lieu, de la situation la réveillaient fréquemment. Elle se leva de bonne heure et après avoir prié Dieu de la bénir et de la guider, elle commença à arranger sa maison ; Alexis l'aida : ils placèrent dans la salle du rez-de-chaussée le vieux buffet, la table, les chaises, ils suspendirent au mur le coucou de la Forêt-Noire, le grand crucifix prit sa place sur la cheminée, et, après avoir jeté de l'eau bénite sur les fagots, Cordule alluma le feu pour la première fois. Son mari avait monté le lit, assujetti les rideaux et placé dans un angle de la chambre à coucher une vaste armoire de chêne qui devait recevoir le linge et les vêtements ; c'était là toute leur richesse.

— Nous serons bien ici, dit Alexis à sa femme; si tu voulais me donner mon déjeuner, je m'habillerais et j'irais saluer M. le baron.

Cordule, après son départ, reprit ses travaux de ménagère ; elle visita le jardin, elle y trouva des navets et des pommes de terre, elle nettoya la maison et la rendit propre et presque riante comme la maison de Monique dans le Luxembourg; la mémoire de Cordule la ramenait vers ce temps, vers ces souvenirs : sa mère d'adoption était le type pieux et laborieux sur lequel elle essayait de se modeler.

Alexis revint après une heure.

— Es-tu content? t'a-t-on bien reçu? lui dit sa femme.

— Oui, très bien ; M. le baron est tout à fait un brave homme, pas fier, parlable, risible, et qui connaît bien la chasse.

— Et tu n'as vu que M. de Vieuxprez?

— Si, j'ai vu madame, elle n'a pas l'air si bon que monsieur ; j'ai vu le petit garçon qui était là hier, bien gentil; il voulait venir avec moi et me montrer les faisans, mais sa mère lui a dit, mais là, raide :

« Allez écrire votre devoir, monsieur! »

Il aurait mieux aimé aller aux faisans. Et il y a encore un vieux monsieur, le père de madame, que je n'ai pas vu, il a la goutte et il garde la chambre.

— Et le château est beau?

— Ah! ma femme, c'est un palais! Et des serres pleines de camélias, des salons comme pour des rois, dans le vestibule des bois de cerfs et de daims, d'anciennes cuirasses, des haches; je n'ai jamais rien vu de si beau.

— Va, mon cher mari, nous serons aussi bien dans notre maisonnette que M. le baron et sa femme dans ce château. Le tout est de s'entendre et d'être en paix avec le bon Dieu.

— Çà c'est vrai. Dînons-nous, ma femme?

A dater de ce jour d'arrivée, la vie de Cordule fut extrêmement uniforme et solitaire ; on ne l'appelait jamais au château, Mme de Vieuxprez la connaissait à peine, ses enfants accouraient parfois à la maison du garde pour y faire une commission ; Henri admirait l'adresse au tir d'Alexis, Cœlie aimait à voir travailler Cordule, mais ni l'un ni l'autre ne pouvait demeurer longtemps, ni venir souvent ; délicate et fière par nature, la femme du garde avait éloigné les visites des domestiques du château ; elle restait seule, et sans ennui, pendant les longues heures, son aiguille et son livre de prières lui suffisaient ; elle revenait vers le passé, vers Monique et Benoît, quelquefois l'énigme de sa destinée se présentait à son esprit, et elle se disait, avec un peu de tristesse :

— Jamais je ne saurai de qui je suis fille...

M. de Grandmont ressentait les atteintes de la vieillesse, il sortait peu, guetté par la goutte toujours menaçante, elle le retenait chez lui, et quoiqu'Alexis et Cordule fussent depuis dix-huit mois sur son domaine, hors une seule fois, alors que revenant d'une courte promenade dans le parc il avait passé devant chez elle, il n'avait pas vu Cordule. Elle se trouvait auprès de la fenêtre, le rideau de mousseline la laissait voir, la tête penchée sur son ouvrage, on devinait le beau profil encadré par les barbes de son bonnet. M. de Grandmont la regarda et se dit :

— Voilà une femme laborieuse et modeste... Elle a dû être jolie.

Et il passa outre.

Il revint pourtant : le pauvre Alexis, en marchant vite dans une prairie, ne vit pas une grande faux, négligemment couchée dans l'herbe; il marcha dessus, elle se redressa et le blessa grièvement à la jambe; il se traîna chez lui, sa pauvre femme le reçut, le mit au lit et pansa, comme elle le put, cette méchante blessure; le médecin fut mandé, la plaie était d'un mauvais aspect, et la fièvre faisait trembler le malade. Ce fut la nouvelle du château; le baron vnt le soir même avec le petit Henri, et le lendemain, M. de Grandmont vint à son tour.

Alexis paraissait un peu mieux, il était couché dans un grand lit, très blanc, une couverture de tricot cachait à demi les draps de chanvre, le soleil d'automne entrait, mais ses clairs rayons étaient adoucis par des rideaux bien arrangés; des pots de fleurs, sur l'appui de la fenêtre, égayaient cette petite chambre et attestaient le goût et les soins de la maîtresse du logis. M. de Grandmont s'assit auprès du malade, lui parla avec intérêt et écouta la longue histoire de la blessure, de cette faux de malheur, du chirurgien et ce qu'il avait dit et fait, avec tous les détails qu'affectionnent beaucoup les pauvres gens.

— Vous avez beaucoup souffert? lui dit M. de Grandmont avec commisération.

— Oh! M. le comte, c'est une bagatelle, j'ai autrement souffert en Russie et, après Leipzig, ne voulait-on pas m'amputer? Ce qui me fait peine maintenant, c'est de ne pas pouvoir faire mon service; voilà bientôt la Saint-Hubert! il y aura beaucoup à faire et à prévoir.

— Ne vous tourmentez pas pour cela, mon ami, ni des frais de votre maladie, je me charge de tout.

— Vous êtes trop bon mille fois, M. le comte, merci! Cordule, viens, remercie M. le comte et donne-moi un peu à boire.

Cordule s'approcha et dit un mot de remerciement à voix basse, puis elle offrit à boire à son mari.

— Merci, ma bonne Cordule.

— Cordule! dit M. de Grandmont, voilà un nom rare et que je n'ai jamais entendu.

— Ce n'est pas le vrai nom de ma femme, reprit Alexis; elle ignore son vrai nom... Figurez-vous, M. le comte, que ses parents l'ont crue morte et qu'ils l'ont remise à un vieux paysan, pour l'enterrer, et elle vivait... oui, elle vivait!

M. de Grandmont avait pâli et il dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Vous viviez!

— Oui, Monsieur; le paysan me porta à sa femme, elle vit que je n'étais pas morte, elle me soigna comme une mère l'eût fait; je lui dois la vie, à ma chère mère Monique, et comme on était au 22 octobre, elle me donna le nom de la sainte du jour, Cordule.

— Et vous n'avez jamais eu nouvelle de vos parents?

— Jamais, Monsieur.

— Ils émigraient comme tant d'autres, dit Alexis, et Monique et son mari ont émigré aussi, après que le village d'Alstrug avait été pilié et incendié, ils sont allés dans le Luxembourg, puis Cordule est venue dans le Jura, auprès de la famille de Benoît Brice et de Monique. On peut dire qu'elle a voyagé et nous voilà en Bourgogne.

— C'est une étrange histoire! dit le comte.

— Ce n'est pas un conte; Cordule, montre à M. de Grandmont l'attestation de la mère Monique.

Cordule prit dans l'armoire une boîte de chêne, fermée à clef, et elle en tira le certificat dans lequel Monique affirmait la résurrection de l'enfant déposée, morte, dans les bras de son mari. Le comte lut ce papier avec une émotion qui obscurcissait ses yeux et faisait trembler ses mains, il se contint cependant et rendit le papier à Cordule; il la regarda alors, et une ressemblance lointaine avec sa mère, le frappa au cœur... C'était elle, Dieu la lui rendait! et pourtant, prudent par caractère et par la longue expérience de la vie, il ne se trahit point, dit encore quelques bonnes paroles à la femme et au mari et il les quitta.

— Quel excellent homme! dit Alexis.

— Il a l'air un peu triste et il était bien distrait en nous écoutant.

Le comte sortit d'un pas tranquille, le visage calme; mais quand il fut un peu éloigné, il se laissa tomber sur l'herbe. Ses jambes ne le soutenaient plus, un tremblement nerveux ébranlait son corps et alors il pleura. Il prévoyait les difficultés qui naîtraient de ce mot : « J'ai retrouvé Henriette! » il connaissait le caractère de sa fille, il prévoyait l'accueil qu'elle ferait à cette révélation, mais l'amour paternel et la justice parlaient haut dans son âme et il était décidé à les écouter. Cependant il vieillissait, il ressentait les atteintes de l'âge avancé, et il-

avait besoin de paix pour vivre et pour mourir.

Il rentra chez lui, et, sans attendre le souper de famille, il se coucha; toute la nuit, les yeux ouverts, il pensa à Cordule et repassa dans sa mémoire les événements de cette vie, si éloignée de lui et si étroitement liée à la sienne.

Alexis, qui avait une constitution robuste et qui était admirablement soigné, se rétablit vite et il put faire son service le jour de Saint-Hubert; il entendit la messe des chasseurs qui fut pour lui une messe d'actions de grâces, et il sortit en forêt avec la meute, le piqueur et une nombreuse réunion d'amis conviés par M. de Vieuxprez. De son côté, Mme de Vieuxprez était à Dijon avec ses enfants, la journée était libre, le château et le parc solitaires. M. de Grandmont, qui épiait ce moment, se rendit aussitôt à la maison du garde. Cordule était seule, elle repassait du linge, elle avait cet air attentif et sérieux qu'elle mettait à toute chose. Elle parut surprise à la vue du comte, et lui dit :

— Alexis n'est pas ici, M. le comte.

— Je le sais, Cordule, et c'est à vous que je veux parler. Asseyez-vous près de moi.

Elle obéit, un peu surprise et même inquiète :

— Cordule, lui dit le comte, connaissez-vous votre nom? Votre origine ?

— Monsieur, vous avez su mon histoire, je ne sais pas de qui je suis née.

Il la regarda avec émotion, lui prit la main et lui dit :

— Cordule, je suis votre père! Votre récit avait déterminé ma conviction, des informations que j'ai prises dans le Luxembourg l'ont confirmée. Vous êtes ma fille! Vous êtes Henriette de Grandmont!

Elle s'était levée, émue, tremblante :

— Monsieur! dit-elle.

— Dites mon père! je vous dis ma chère, ma très chère enfant!

Il la pressa dans ses bras longuement, il pleurait, et Cordule, convaincue à son tour, pleura sur son épaule :

— O mon père! dit-elle; je sens que c'est vrai!

— J'ai aussi mes preuves, reprit-il : quand je vous ai remise entre les bras du vieux paysan, vous portiez une pelisse fourrée de cygne et vous aviez au cou une petite médaille d'argent.

— La voici! dit-elle en tirant de son corsage un cordon noir, auquel était attachée la médaille usée et presque effacée par le temps.

— O ma chère Henriette, que je suis heureux! Pourquoi votre mère ne vit-elle pas pour jouir d'un si beau jour!

— Mon père, vous me parlerez d'elle et de vous! Quoi! je suis votre fille!

— Je vais, dès demain, le déclarer à votre sœur, et faire les démarches nécessaires pour reconstituer votre situation.

Elle le regarda avec un sentiment de crainte :

— O mon père! ne vous hâtez pas, attendez laissez-moi me faire à ces idées si nouvelles : laissez-moi jouir du bonheur de vous aimer.

Il la regarda : jamais il n'avait vu sur le visage de Christine cette expression de tendresse qu'il lisait dans les yeux purs de sa fille retrouvée. Il bénissait Monique qui avait aimé son Henriette; elle s'attendrissait à la pensée de sa mère, à qui elle avait coûté tant de larmes, ils ne se lassaient pas de s'interroger l'un l'autre, et lui, revenait à l'idée qu'il nourrissait depuis quinze jours et répétait :

— Que je serai donc heureux, mon Henriette, de vous voir en possession de votre rang, de vous voir heureuse et paisible, de vous faire oublier ces tristes années... Nous vivrons ensemble...

Elle secoua la tête :

— Votre amour me suffit, dit-elle, j'ai peur de tout changement.

— Peur! dit-il gaiement, peur d'être riche, de faire du bien aux pauvres, peur d'avoir une famille et de faire jouir votre vieux père de votre bonheur! vous n'y pensez pas, mon Henriette!

Ils parlèrent longtemps encore : quand il eut enfin quitté sa fille, le comte s'en alla d'un pas alerte, rêvant à l'avenir; elle, s'assit, la tête dans ses mains, pensant à l'événement si imprévu qui allait transformer son existence; elle réfléchit, elle pria longtemps, elle avait besoin de lumière et de secours.

Alexis rentra tard, un peu animé par le dîner de la Saint-Hubert, elle ne lui dit rien, ni ce soir, ni le lendemain.

XII

CONCLUSION

Cinq jours après, le comte revint; il trouva sa fille seule et paisible. Elle vint au-devant de lui et l'embrassa avec un tendre respect; il lui prit la main et tirant de la poche de son gilet une belle bague ornée d'une aigue-marine entourée de perles :

— Voici mon premier présent paternel, ma chère Henriette. J'ai donné autrefois, au jour de nos fiançailles, une bague semblable à votre mère, elle est maintenant en possession de votre sœur : vous aurez chacune la vôtre.

Cordule baisa la main de son père en le remerçiant; il lui dit vivement :

— Eh bien! ma fille, votre mari est-il instruit de la grande nouvelle qui nous concerne?

— Non, mon père, répondit Cordule en rougissant, je ne le lui ai pas dit : j'ai voulu vous parler auparavant.

— J'écoute.



— Je vous en conjure, ne vous irritez pas si ce que je vous dis vous déplaît! C'est si simple et cependant... je tremble... je vous aime, mon père, je vous respecte, je me sens vôtre, mais la pensée de m'imposer à votre fille, à Mme de Vieuxprez me fait frémir. Elle est très fière de son rang : l'idée d'avoir pour sœur la femme de son garde l'irritera; on dit qu'elle tient à la fortune, à cause de ses enfants, bien sûr, et devoir partager avec une étrangère, une inconnue, serait un coup terrible pour elle...

M. de Grandmont leva les épaules et dit :

— Qu'y faire, Henriette! justice vous est due, justice vous sera rendue!

— Non, mon père, dit-elle en se mettant à genoux devant lui et en lui baisant les mains, je vous en supplie, ne publiez pas notre secret, ne vous exposez pas, ne m'exposez pas aux colères de ma sœur; ne mêlons pas le monde aux secrets de nos âmes.

— Et votre mari?

— Je ne lui ai rien dit... je crains de le voir sortir de son heureuse condition... que ferait de lui une vie oisive? Dieu le sait! Quelle figure ferait-il, lui, soldat, laboureur, garde, dans votre monde? il est honnête homme, bon, dévoué, mais il ignore tout ce qu'il faudrait savoir pour figurer dans ce rang nouveau; il y serait honteux et malheureux! Mon père chéri, laissez-le, laissez-nous dans notre obscurité, je vous bénirai tant que je vivrai...

— Je vous dois justice, Henriette; vous avez droit à votre part de fortune.

— J'y renonce : je n'ai pas d'enfants, je laisse tout à ma sœur et à mes neveux; je ne désire pas d'argent. Qu'elle soit bien heureuse! elle a connu notre mère, voilà ce que j'envie...

Elle parla longtemps, répondant aux objections de son père, et sa raison avait tant de force, ses craintes tant de vraisemblance, que M. de Grandmont fléchit :

— Vous êtes une âme généreuse, dit-il. Vous ressemblez à votre mère.

Le secret demeura donc enseveli entre eux; M. de Grandmont, arrivé au déclin de la vie, redoutait instinctivement une lutte avec sa fille, dont il connaissait l'humeur altière et les instincts cupides; la sincérité de sa Cordule ne pouvait lui être suspecte, et il lui obéit, en laissant les choses dans l'état où elles étaient. Cordule continua sa vie cachée; elle garda, dans son âme délicate, le mystère que nul jamais ne pénétra; son père venait la voir fréquemment, il s'asseyait auprès d'elle, il causait doucement, il jouissait de l'affection de son enfant, dernier rayon de soleil qui échauffait son cœur, il parlait souvent de l'éternité prochaine et du revoir que rien n'attristerait jamais.

Alexis ne s'étonnait pas de ces visites.

— M. le comte se plaît avec nous, disait-il, il apprécie ma femme, qui est si bien éduquée!

— Voilà bien une idée de vieillard, disait de son côté Mme de Vieuxprez, mon père passe son temps avec le garde et sa femme. Ces gens-là le flattent... les vieillards aiment cela.

— Ce sont de fort braves gens, répondait l'équitable baron, et il ne faut pas, ma chère amie, contrarier votre père. Si cela l'amuse!

Un an après cette Saint-Hubert où Cordule avait appris de qui elle était fille, M. de Grandmont prit froid en allant de bonne heure à la messe du village : le frisson le saisit au retour, près de son feu; la nuit, il souffrit du côté et de la poitrine, le lendemain il était très gravement malade. Le médecin n'osa pas donner grande espérance; le curé vint (ce n'était plus le vieux curé d'autrefois), et le malade, après avoir satisfait à sa conscience, parut calme, il appela Christine et lui dit avec douceur :

— Je désire, ma chère enfant, que vous ne vous fatiguiez pas à me veiller cette nuit, comme vous l'avez fait hier. Faites venir la femme du garde, elle fera très bien cet office.

— Mais, mon père...

— Faites ce que je vous dis, Christine.

Elle obéit; Cordule accourut; elle étouffa ses larmes à la vue de son père mourant et elle garda l'humble attitude d'une inférieure, appelée à rendre quelque service à ses maîtres. On l'installa auprès du lit de M. de Grandmont, Christine l'accabla de recommandations, le valet de chambre, l'air hautain, lui désigna les objets dont elle pourrait avoir besoin, puis tous se retirèrent.

Quand la porte fut fermée, M. de Grandmont lui tendit la main; elle l'embrassa.

— Mettez-vous à genoux, lui dit-il, je vais vous donner ma bénédiction.

Elle obéit et reçut, avec un respect indicible, cette dernière marque d'amour de son père :

— Maintenant, lui dit-il, lisez la prière des agonisants.

Elle lut d'une voix que les larmes étouffaient; M. de Grandmont écoutait et il dit à plusieurs reprises :

— C'est beau!... beau et consolant.

Elle passa le reste de la nuit près de lui, assise ou à genoux; il lui parla à plusieurs reprises, puis il s'endormit : l'oppression le réveilla, Cordule crut voir, à des signes certains, que la mort approchait et elle avertit la famille. Tous étaient émus et on ne s'aperçut pas que la femme du garde pleurait plus que Mme de Vieuxprez.

— Henriette! dit-il en mourant; Henriette! adieu!

Elle n'osa pas approcher, elle entendit le baron disant :

— Il n'est plus!

Elle se joignit au *De profundis*, et ce fut tout.

A l'ouverture du testament, on trouva que M. de Grandmont léguait 30,000 francs à Cordule Barré, femme du garde Alexis, et Mme de Vieuxprez dit :

— Trente mille francs, elle n'a pas perdu ses peines ! intrigante ! J'aurais bien envie de la poursuivre en justice.

N'en faites rien, répondit le baron, ce serait un vrai scandale !

Cordule est morte en gardant son secret; il n'y eut pas de vie plus exemplaire, ni de mort plus sereine que la sienne; elle disait quelque fois, sans qu'on la comprît :

— Dieu mène les siens par des voies droites.

M. BOURDON.

FIN

AVRIL

I

LA SÈVE monte, enfants, il faut aller demain lever l'écorce.....

Les groseilliers ont leurs feuilles, les noisetiers leurs chatons, les peupliers leurs cimes vertes, les noyers leurs bourgeons roux ; les seigles dressent la tête, les vignes pleurent leurs sarments ; les lézards se sont éveillés, la grive a bâti son nid ; encore un peu efredillé, dans la dernière giboulée, le mois d'avril est arrivé.

Devant la coupe de vingt ans, la serpe à la main, ils sont quatre, le père et les trois fils — trois gars solides, comme il en faut pour lier un fagot de millier, pour enfoncer droit la cognée au cœur d'un baliveau. — Le père est vieux. A-t-il soixante ans ? A-t-il plus ? On ne saurait dire ; comme les vieux chênes, il a tête chauve, peau rugueuse ; comme les vieux chênes, il penche un peu du côté où a soufflé le vent, mais il a encore, comme eux, le tronc sans crevasses et le cœur sain.

Les fils se suivent de deux en deux ans, parce que, entre eux, sont nées trois filles. Elles sont mariées toutes les trois.

Lorsque les gars vont en forêt, la maison serait triste — la mère étant impotente — s'il n'y avait pas la Gatte.

La Gatte a poussé comme ces fleurs, qui parfois viennent l'automne sur les pommiers, toutes fraîches, toutes roses, entre les feuilles déjà fauves et les pommes déjà dorées.

Elle a dix ans; tout le monde la gâte. Quand elle est venue, les trois sœurs se disputaient pour la porter, maintenant les trois fréres ne rentrent pas un dimanche sans une orange dans la poche, sans une papillotte au bout des doigts, sans un sucre d'orge dans le gousset.

— Voilà pour la Gatte, disent-ils, en lui montrant la friandise de haut, afin qu'elle saute comme un petit chat.

Elle aurait pu être déplaisante, elle est gentille et avisée, et aidante; c'est elle déjà qui écrème le lait et qui porte à manger aux coupes.

II

Le ciel est d'un bleu gris. Est-il bleu comme le printemps ? Est-il gris comme l'hiver ? Est-ce un manteau, est-ce un voile, que les corbeaux déchirent en passant ?

Ce n'est plus l'hiver, c'est le printemps ; les corbeaux vont par couples et le soleil qui se lève, brille comme un gros charbon dans la brume qui lui vole ses premiers rayons. . . . . .

Ils sont devant les chênes, la serpe à la main. Les bourgeons vont crever, mais la feuille y dort encore, papillon dans la chrysalide ; il a plu hièr, juste assez pour faire de la sève, le vent souffle du midi ; l'écorce viendra toute seule.

— A l'ouvrage, enfants ! dit le père, et il attaque une cepée.

On ne perd pas son temps à écorcher un rachitique ou un bossu ; le père ne laisse debout que les brins bien venant, droits et lisses. Derrière lui, ses fils écorcent (1).

Sur la pointe de leurs sabots, les reins tendus, les bras allongés, les deux mains à la serpe, aussi haut qu'ils peuvent atteindre, ils appuient le tranchant, et brusquement le font glisser jusqu'au pied, enlevant une étroite et mince lanière. Puis avec l'écorçou de buis, qui passe comme un ongle, entre l'écorce et l'aubier, doucement, à petits coups pour ne pas la crever, ils détachent le fourreau qui crépite. L'écorçou

(1) Dès que la sève se met en mouvement, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, l'écorce des jeunes chênes se détache facilement de l'aubier, on la lève alors et on la vend aux tanneurs qui, après l'avoir grossièrement moulue, en font le tan qui sert à préparer les peaux.

monte, descend, va à droite, revient à gauche, le fourreau ne tient plus que par la cime; une saccade le détache, il tombe sur la mousse où il se tord comme un serpent gris.

Le père a la main sûre, chaque coup abat un brin, il ne faut pas s'amuser si on veut le suivre; les gars sifflent pour s'égayer, mais ils ne disent rien pour ne pas perdre de temps. Derrière eux, les brins blanchis se dressent raides.

— Gare aux vipères, dit le vieux, le soleil commence à chauffer et quand elles s'éveillent en avril, elles ont la dent mauvaise.

— C'est vous père qui risquez, répond Mathieu, vous coupez près de terre.

— En te huchant sur tes sabots, prends garde de ne pas y mettre le nez, près de terre...

— Il n'y a pas de danger, répond Mathieu.

A l'instant il s'allonge et les autres de rire... Lui jure un peu, il s'est mordu la langue.

III

Ce n'est plus l'hiver, c'est le printemps, le taillis paresseux n'est pas encore en toilette; mais la futaie a déjà, pour la grande fête, brossé son corsage de mousse, détrippé sa jupe de lierre.

Elle ouvre ses écrins; les jacinthes lui tendent ses bleus lapis, les renoncules déroulent son collier d'or et les boutons d'anémones s'égrènent en perles roses, sur le tapis de feuilles sèches qu'étoilent les violettes, que brode le muguet.

Ce n'est plus l'hiver, c'est le printemps; la mésange affairée a sa robe de noce, le merle son habit neuf, le rouge-gorge son plastron. Ils se cherchent, s'appellent; ce n'est que battements d'ailes, roulades et soupirs, sur l'aubépine qui fleurit, dans les buis discrets qui frémissent.

Au soleil de midi, les abeilles bourdonnent.

— Faut-il descendre, papa?

— Non, petiote, reste sur le sentier; l'eau du ruisseau est aussi bonne là-haut, qu'ici.

C'est la Gatte qui arrive, une marmite de fer battu à la main, un panier au bras. La marmite est lourde, le panier pèse, elle a bien chaud. Elle s'asseoit sur une pierre moussue.

Qu'elle a de jolis yeux bleus, cette Gatte! et de fins cheveux bruns et de mignons pieds nus, dans ses sabots de verne!

Ses petites jambes tremblent un peu : la coupe est loin du logis. Mais elle ne reste assise qu'un moment, les hommes montent. Vite elle découvre le panier et range proprement, sur la serviette étendue, le fromage et les œufs durs. Le pain est trop lourd, les hommes l'ont dans leur bissac.

Ils ont monté à longues enjambées; ils ont faim, mais avant de regarder la soupe, ils prennent la Gatte par les coudes et l'élèvent jusqu'à leurs lèvres.

Ils s'agenouillent autour de la marmite et chacun, à tour de rôle, y plonge la cuillère. La Gatte va s'accouder sur l'épaule de Mathieu. Mathieu est l'aîné, c'est lui qu'elle aime le mieux parce qu'il est un peu rude avec tous et si doux pour elle. Quand il allonge sa cuillère, elle lui chatouille l'oreille avec un brin de chaume.

Qu'elle est gentille cette Gatte! plus tout à fait gamine, pas encore tout à fait grande fille; elle est comme avril qui ne donne rien et fait tout espérer.

Le repas est fini, les hommes s'allongent les bras sous la tête, le chapeau sur les yeux; ils ont bien gagné une demi-heure de sommeil.

— Ma langue saigne encore, dit Mathieu en s'endormant, je me suis mordu comme une bête.

IV

— Que ces muguets sentent bon! Il m'en faut, dit la Gatte.

Elle s'éloigne à petits pas d'abord, pour ne pas éveiller les dormeurs, puis elle court vers la tache blanche qui sent si bon.

Elle ramasse à pleines mains.

Elle pousse un cri et tombe en se tordant; une vipère l'a mordue.

Mathieu dormait, mais il entend le cri; en dix bonds il est près d'elle.

— Où t'a-t-elle mordue? Donne, donne vite.

L'enfant, haletante, montre sa cheville bleuie déjà. Il se couche à côté d'elle, il appuie ses lèvres sur la plaie et il suce.

Une douleur lancinante tord sa langue fendue; il suce si fort, qu'avec le sang qui vient, la petite cheville bleuie se refait rose. Il suce encore; le venin va si vite, il est déjà profond, il faut qu'il sorte complètement.

Mais ses tempes battent, mais ses oreilles bourdonnent, un frisson le secoue. Il suce encore, on ne sait pas jusqu'où le venin est allé.

— Embrasse-moi, Gatte, dit-il, oppressé; tu es guérie.

— C'est vrai, je ne sens plus rien... Mais toi?... Mathieu! Mathieu! c'est toi maintenant que la vipère a mordu!

Elle crie si fort : « Au secours! au secours! » que les trois hommes s'éveillent.

Quand ils arrivent, ils trouvent Mathieu râlant déjà; sa langue gonflée l'étouffe.

V

L'année sera précoce, les aubépines sont en fleurs et les cailles sont arrivées.

La journée demain sera belle; une buée flotte

sur la plaine que les colzas sertissent d'or; la lune, comme une serpe, fend les nuages qui fuient vers les neiges de Pierre-sur-Haute que le couchant fait toutes roses; et la Loire étincelle aux derniers rayons du soleil. . . . . .
. . . .

Mathieu est mort... On l'enterre demain. .

Dans le chemin creux, où les buis se tordent cramponnés aux talus, vers le clocher qui tinte, les siens l'emportent. La Gatte a mis sur le drap une couronne de pervenches, elle pleure tout doucement.

— Il est mort pour me sauver, dit-elle les mains jointes, il aurait, si je mourais, perdu sa peine. Je veux qu'il soit content là-haut, en me voyant grandir; je serai ce qu'il voulait; il n'aura jamais de chagrin en regardant sa Gatte.

VI

La vie est dure à tous, chaque jour veut son pain. Il faut faire à trois, ce qu'on devait faire à quatre; dès l'aube, ils sont partis pour la forêt qui s'ombre.

Cette année, le printemps est précoce.

Les feuilles ont fait craquer leurs corsets de satin, la grive a des petits, les lézards sont alertes; les vignes poussent leurs bourgeons, les seigles sont en fleurs, les noyers verdissent; comme des colonnes de jade, les peupliers s'alignent, les noisetiers s'empourprent et les grappes se gonflent aux bras des groseilliers. . . .

Sur la fosse nivelée, elle a semé du blé, pour qu'elle soit plus tôt verte; avril l'a fait lever et deux alouettes ont niché dans le blé en herbe.

Chaque dimanche, après la messe, elle vient y prier et quand le mâle se lève, montant droit dans le ciel, la fillette lui dit :

— Tu vas où est Mathieu, parle-lui de sa Gatte.

Vicomte A. de l'Estoille.

FIN

SON PESANT D'OR

(suite et fin)



La terrible messagère se rapprochait à grands pas. Théodora en constatait l'annonce dans cette fièvre qui la dévorait lentement, dans la diminution croissante de ses forces, dans cette âpre toux qui soulevait constamment sa poitrine, dans ces vertiges qui l'éblouissaient et cette défaillance qui menaçait à chaque instant de la faire tomber sur la route de son calvaire.

Un matin qu'elle apportait un vase de parfums pour les soins de la chevelure d'Hella, elle fut surprise par une sorte de faiblesse, qui lui fit tomber des mains le vase précieux. Hella eut un éclat de colère furieuse. Elle saisit un fouet, suspendu à portée de sa main, afin qu'elle pût promptement châtier ses esclaves, et en cingla le noble visage de la Romaine, qui devait en garder longtemps les traces. Ce fut la douleur même qui rendit la présence d'esprit à la pauvre femme en la tirant d'un demi-engourdissement.

— Il est temps, lui dit durement Hella, de sortir de votre apathie ; il faut que vous réussissiez ma toilette aujourd'hui. On vient d'annoncer l'arrivée d'un envoyé du roi et de la reine de Burgondie, chargé de présents pour le puissant Alaric et pour la reine Hella son épouse.

C'était, à cette époque, un événement fort rare que ces communications entre cours différentes et dont un messager intelligent était l'interprète. Ordinairement elles étaient nécessitées par des alliances politiques et militaires, ou par les pourpalers de quelque royal mariage. Quoique Alaric ne s'expliquât point la venue de l'envoyé du roi de Burgondie, il voulut l'accueillir avec distinction, quitte à le faire éconduire honteusement, si le but final de sa mission ne convenait pas au roi des Visigoths.

Alaric reçut donc le Burgonde entouré des principaux chefs de sa nation, ayant à sa gauche Hella, la reine avouée et reconnue.

Herbert, car c'était lui, s'inclina profondément devant le terrible Alaric.

— O roi, dit-il, ton humble serviteur est heureux de saluer ta puissante majesté. Le roi de Burgondie, mon maître, te prie de lui conserver ta royale amitié et, en souvenir de la sienne, il a chargé son serviteur et le tien de te présenter ce glaive, autrefois suspendu aux côtés de l'il-

lustre Scipion, qui le rapporta lui-même des rives de Carthage, et cette bride couverte des pierres les plus précieuses de l'Orient, et qui orna, dit-on, le coursier du fier Mithridate.

Après avoir offert ces présents au roi, qui s'en saisit avec une joie et une rapidité qu'il ne songeait point à dissimuler, Herbert s'inclina non moins profondément devant Hella.

— Illustre reine, dit-il, la reine de Burgondie, la noble Cornélie, te prie d'accepter, en gage de sa royale amitié, ces joyaux, dont ta beauté doublera l'éclat.

Et il présentait un coffret en jaspe le plus précieux, dont Hella souleva le couvercle avec un empressement presque enfantin et qui laissa apercevoir, dans un éclatant miroitement, un mélange attrayant des pierres les plus précieuses.

Hella ne put résister un instant à la tentation de s'en parer immédiatement. Elle se retourna et fit appeler son esclave Théodora, qui devait mieux que toute autre connaître l'emploi de ces joyaux, et en orner sa maîtresse avec intelligence.

Dès que le premier moment de visible satisfaction fut passé, Herbert s'inclina de nouveau devant Hella.

— O Reine, dit-il, je suis chargé de te demander une grâce de la part de ma royale maîtresse.

Les fronts se rembrunirent. Alaric et Hella reprirent toute leur défiance.

— Roi, dit Herbert, parmi les esclaves emmenés en captivité par ta puissante majesté, lors de la glorieuse prise de Rome, il se trouvait une femme qui intéresse vivement la reine de Burgondie. C'est en tes mains, ô reine, que cette femme a été livrée, c'est à ton service qu'elle est attachée spécialement. Daigne fixer toi-même le prix de l'esclave Théodora!

— Théodora! dit la reine, c'est la plus habile de mes femmes pour la toilette, je ne puis m'en passer.

La pauvre captive, qui avait vu s'ouvrir pour elle un coin du ciel à la pensée de retrouver sa sœur, tomba aux genoux de l'épouse d'Alaric et la supplia avec des sanglots déchirants, qui eussent touché toute autre que cette implacable barbare.

— Reine, dit-elle en montrant son visage et ses bras décharnés, vois ma pâleur, vois ma faiblesse, j'attends à chaque instant mon heure dernière, dorénavant ma faible main ne saurait te rendre de grands services. Entends mes prières et défais-toi avec avantage d'une misérable esclave...

Alaric désirant satisfaire on allié, le roi de Burgondie, fit observer à Hella, du ton d'un maître qui commande, la justesse des paroles de Théodora.

— Songez à conclure ce marché, lui dit-il brièvement.

Hella proposa alors un prix ridiculement élevé; mais ne songeant qu'à terminer heureusement sa délicate mission, Herbert remit à la reine ce qu'elle demandait et, saisissant la main de Théodora, dont les yeux démesurément ouverts témoignaient d'une joie et d'un étonnement intenses, il sortit aussitôt, après s'être incliné profondément devant le roi et la reine des Visigoths.

Et franchissant le seuil du palais occupé par Alaric :

— Hâtez-vous, madame, dit-il, tâchons de gagner promptement un endroit écarté où nous trouverons des chevaux, car la parole des hommes est souvent trompeuse et je crains quelque trahison.

— Hélas! dit la pauvre femme, je ferai tous mes efforts; mais je sens les forces me manquer...

Quelques pas plus loin, Herbert se vit obligé de soutenir sa compagne, et comme on parvenait près d'un petit bois solitaire où un enfant tenait en bride deux chevaux tout harnachés, Théodora s'affaissa dans une syncope voisine de la mort.

— Grand Dieu, murmura Herbert, viens à mon secours. Songe à la reconnaissance de Cornélie, ton illustre servante, si je puis lui rendre cette sœur aimée.

Quelques gouttes d'une liqueur généreuse, qu'il parvint à lui faire boire, ranimèrent un peu la pauvre malade.

— Madame, dit-il, nous avons heureusement atteint l'endroit où j'avais posté deux chevaux prêts à nous emmener promptement. Aussitôt qu'il vous sera possible de vous tenir en selle, veuillez me le dire.

— Partons, dit Théodora, se soulevant avec une énergie qu'on n'eût pu soupçonner; mais comme les forces pourraient me manquer, attache-moi sur le cheval que tu me destines.

Herbert la saisit dans ses bras vigoureux, la plaça sur sa selle, et après avoir détaché l'écharpe qui le ceignait lui-même, il s'en servit pour attacher la reine à sa monture.

***

Ils partirent d'abord silencieux, les chevaux courant à toute vitesse; Herbert regardait fréquemment derrière lui, craignant quelque lâche attaque.

Peu à peu cependant il se rassura, et comme la souffrance marquait une cruelle empreinte sur le visage de sa compagne, il remit les chevaux au pas, afin de la reposer un peu.

— Maintenant, dit-elle aussitôt, parle-moi de ma sœur. Gondicaire s'est-il montré généreux à son égard?... Est-elle heureuse?

— Elle est reine, elle est libre, elle est aimée

et heureuse, répondit Herbert ; mais ton malheur empoisonnait sa joie, voilà pourquoi elle m'a envoyé.

— Es-tu chrétien? reprit Théodora.

— Je le suis grâce à Dieu et à la reine Cornélie.

Et il raconta la maladie et la guérison de son fils, son imprudent emportement et sa grâce obtenue aussi par l'entremise de la reine de Burgondie, pour laquelle il peignit chaudement sa reconnaissance. Il parla également des progrès de la religion chrétienne dus à la douce protection de la reine et à l'apostolat dévoué du vénérable Anselme, puis de leur primitive basilique dont les Burgondes étaient si fiers.

— Dieu soit loué, dit Théodora, d'avoir donné tant de bonheur et de gloire à ma sœur bien-aimée! Je le conjure de prolonger ma vie et de permettre qu'avant de mourir, je puisse incliner mon front dans son temple...

Herbert, ajouta-t-elle, la reine Cornélie ne t'a-t-elle pas parlé du pauvre petit Sévère, de mon enfant, vendu comme esclave et que je l'avais si ardemment suppliée de faire rechercher si elle le pouvait ?

— Elle m'en a parlé, dit Herbert, je me suis informé de ce qu'était devenu ton fils et n'ai pu recueillir que ceci : Alaric, pour se venger d'une femme qui avait osé résister à sa volonté, donna son enfant à un certain Siméon dit le Magicien. Cet homme va de pays en pays annonçant l'avenir à ceux qui le consultent, et donnant en même temps des remèdes pour tous les maux ; on croit qu'il a emmené l'enfant.

— C'est bien mon fils ! dit la pauvre Théodora d'une voix tremblante ; mais qu'est devenu Siméon le Magicien ?

— On m'a dit qu'il s'était dirigé vers la cour de l'empereur d'Occident, à Ravenne.

— Oh! dit-elle, allons à Ravenne!

— Madame, reprit Herbert, laissez-moi vous remettre entre les mains de ma royale maîtresse, puis, je vous le jure, j'irai à Ravenne, si telle est sa volonté.

— Mais saurais-tu, comme moi, retrouver mon petit Sévère ? Et puis, mon bonheur d'embrasser ma sœur ne serait pas complet !... Allons à Ravenne !...

Elle avait arrêté sa monture. Une grande hésitation se peignit sur les traits d'Herbert. Cette seconde partie de sa mission lui semblait si incertaine ! et ce but qu'il était si peu sûr d'atteindre, se trouvait si loin ! Il le fit observer doucement à Théodora ; puis il s'arrêta, n'osant achever sa pensée.

— Arrivera-t-elle même en Burgondie ? se disait-il...

Théodora devina la cause de son hésitation.

— L'amour maternel me donnera des forces, reprit-elle ; et Dieu auquel j'ai confié mon enfant, m'accordera le temps nécessaire. Partons donc pour Ravenne, et si je ne dois pas arriver au terme du voyage, je te laisserai un écrit qui attestera, aux yeux de ma sœur, que tu m'as heureusement rachetée, et que tu as cédé à mes instantes prières en dirigeant notre marche sur Ravenne.

— Qu'il soit donc fait comme vous le souhaitez, madame; en vous obéissant, je crois obéir à ma royale maîtresse, dit Herbert, changeant les chevaux de direction.

Qu'elle fut dure et longue cette route, pour la pauvre femme malade et affaiblie ! Plus d'une fois Herbert dut lui imposer un repos indispensable, mais douloureux à son cœur de mère.

Elle voulait parvenir le plus tôt possible à Ravenne, avant que Siméon le Magicien n'eût repris sa course errante à travers le monde. Encore n'avouait-elle pas à Herbert sa plus cruelle inquiétude : ce juif avait-il gardé l'enfant ? ne l'avait-il pas revendu, et pourrait-il lui-même guider leurs recherches ?

On arriva enfin à Ravenne. En touchant au but, la pauvre mère ressentit une telle angoisse, qu'après avoir passé les portes de la ville, elle n'eut plus que la force de dire à Herbert :

— Je t'attends ici, va et informe-toi.

Cette attente pleine d'anxiété dura deux mortelles heures. Enfin, elle le vit reparaître; mais son cœur se serra plus fortement encore en remarquant sa contenance attristée, son air profondément découragé.

— Eh bien? dit-elle, tandis que son cœur battait à se rompre.

— Madame, répondit Herbert, vous pouvez toujours espérer rejoindre Siméon le Magicien ; mais il a quitté Ravenne, il y a quelques semaines, avec une troupe de jongleurs et de bouffons ; on m'a dit qu'il se dirigeait vers le nord, mais sans pouvoir m'indiquer d'une façon précise la route qu'il a prise.

— Mon Dieu ! murmurait la malheureuse mère au comble de l'angoisse, que votre sainte volonté soit faite !...

Herbert s'écria dans un élan :

— Prenez un peu de repos, madame, je vais vous ramener près de la reine de Burgondie, puis, je vous le jure, je repartirai à la poursuite de Siméon le Magicien et je ferai tout ce qui sera possible au monde pour vous ramener votre enfant.

. . . .

Il nous faut revenir en arrière, au jour du départ d'Herbert pour la cour d'Alaric et au moment si douloureux où Gondicaire, après avoir frappé Cornélie dans un accès de jalouse fureur, s'enfuyait, comme un autre Caïn, à travers la campagne déserte.

Il erra longtemps, envahi par une grande douleur.



Puis il s'arrêta au pied d'un vieux chêne, et laissant tomber sa tête dans ses mains, il donna un libre cours à ses larmes.

Combien de temps demeura-t-il ainsi ?

Vers le milieu du jour, il aperçut au loin la robe brune du vieil Anselme. Le malheureux se prit à trembler de tous ses membres, ne se sentant plus la force de se soulever, d'aller au-devant du prêtre, de lui poser cette question terrible : Est-elle morte ?

Cependant Anselme se dirigea promptement vers lui, après l'avoir reconnu. La figure du moine était grave et sévère.

— Mon fils, qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il.

— Est-elle morte ? murmura Gondicaire, dont l'angoisse secouait les membres.

— Pas encore, dit Anselme d'une voix grave ; et c'est elle qui m'envoie vous dire qu'elle vous pardonne et que vous vous êtes trompé.

— Trompé ! c'est impossible, j'ai vu cet homme. Toi aussi, vieux père, tu veux m'abuser ! Si j'ai frappé Cornélie, c'est que j'étais certain qu'elle était coupable, sans cela ma main n'en aurait pas eu la force... Je l'aimais tant ! ajouta-t-il en s'attendrissant malgré lui.

— Tu l'aimais tant ! reprit Anselme sévèrement, ô roi, tu dis que tu l'aimais et ta main l'a frappée avant de l'entendre.

— Si je n'avais pas frappé de suite, l'aurais-je pu ensuite ?... C'est une femme habile, elle m'eût encore ébloui, subjugué... et, ajouta-t-il d'un accent terrible, Gondicaire ne doit pas être le jouet d'une femme ; si son honneur subit un affront, cet affront doit être lavé dans le sang. Il vaut donc mieux qu'elle meure, dussé-je en mourir moi-même.

— Gondicaire le Juste ne doit pas être le jouet aveugle d'une injuste fureur, reprit Anselme. Hélas ! je crains bien qu'elle ne meure en effet ; mais, sache-le, ô roi, ta femme est innocente, Herbert n'était venu là que pour prendre ses ordres avant de partir à la recherche d'une sœur que la reine n'a cessé de chérir et de pleurer, depuis qu'elle l'a vue emmener par Alaric dans un dur esclavage. Herbert est tout dévoué à la reine qui a sauvé son fils, et il a accepté cette mission de confiance. Moi-même j'étais leur confident. Mais quand Dieu bénirait les efforts du généreux Herbert, Cornélie n'aura plus la joie d'embrasser sa sœur, dont elle aura payé la délivrance au prix de son sang, peut-être.

— Si ce que tu dis est vrai, vieux père, reprit Gondicaire, pourquoi la reine ne m'en avait-elle point parlé ?

— La reine a sollicité ton intermédiaire auprès d'Alaric pour la délivrance de sa sœur ; mais tu craignais de mécontenter un allié puissant, tu as refusé d'entendre les prières de ton épouse.

— C'est vrai ! murmurait le Burgonde, écrasé par une lutte terrible.

Crois-tu vraiment ! s'écria-t-il au comble de la perplexité, que la reine est innocente ?

— Devant le Christ, je le jure. La reine réservait dans ce but pieux tout l'argent, tous les joyaux que tu lui donnais, elle venait de les remettre à Herbert pour payer la rançon de sa sœur, s'il peut la retrouver, lorsque tu es entré tout à coup. Tu peux interroger la femme et le fils d'Herbert qui l'attendent au retour de ce lointain voyage.

— Qu'ai-je fait ! murmurait le malheureux en s'affaissant de nouveau et en laissant un libre cours aux larmes qui l'étouffaient. Tu la sauveras encore, dis-moi que tu la sauveras ? dit-il avec prière.

— Je ne puis te le promettre, répondit Anselme. — Puis, prenant compassion de l'angoisse de cet infortuné :

— Mon Dieu est tout-puissant ! ta main a tremblé, le coup a dévié, voilà pourquoi la reine existe encore ; mais la blessure a effleuré le poumon, et je la crois très grave.

— Cours vers elle, abandonne-moi là, dit Gondicaire, fais tous tes efforts...

— Eh quoi ! reprit le vieillard, n'éprouves-tu pas le besoin de te faire pardonner par cette douce victime ?

— Je n'oserais paraître devant elle, répondit le roi frémissant, elle doit me maudire ; non, père, je suis assez malheureux, je ne supporterais pas ses reproches !

— Mon fils, dit le prêtre, tu ne connais pas la loi du Christ et la douce miséricorde qu'il met au cœur de ses enfants. Lorsque la reine revint à elle, après le coup qui l'avait frappée, elle demanda à ses femmes, qui l'entouraient, de venir me chercher. Elle attendait la mort et ne voulait paraître devant Dieu qu'après avoir été bénie et pardonnée par son indigne ministre. Or, la reine savait bien que le Christ ne lui eût point remis ses fautes, si elle n'avait point pardonné elle-même à toi qui l'avais frappée et à ceux qui ont peut-être, par des calculs plus coupables encore, armé ta main. Bien plus, son cœur ne s'est point affranchi pour cela de l'amour qu'elle te doit comme à son époux, et sa peine la plus amère est d'avoir été frappée par toi et d'avoir perdu ton amour sans l'avoir mérité.

— Quoi, elle me pardonnerait ?

— N'en doute pas, dit Anselme avec conviction.

— Allons vite, alors, s'écria le Burgonde en prenant une course si précipitée que le vénérable prêtre, accablé par les ans, avait bien de la peine à le suivre. — Et tout en marchant, Gondicaire murmurait :

— Oserai-je vraiment paraître devant elle !... Qu'ai-je fait ? Mille fois maudit soit le misérable

qui m'a abusé, il le paiera de sa vie... Père, père tu la sauveras, il faut que tu la sauves.

Arrivé en vue de son palais, il s'arrêta tremblant.

— Va! dit-il à Anselme, pour moi je n'ose; sache que, comme un malheureux condamné, j'attends ici mon arrêt de vie ou de mort.

Anselme pénétra dans l'intérieur et revint promptement vers le roi. Sa physionomie demeurait grave, mais elle ne semblait point annoncer pourtant un accroissement d'inquiétude.

— Elle dort, dit-il, respecte ce sommeil qui réparera ses forces; mais avance-toi doucement et reprends près d'elle le poste vigilant d'un époux dévoué.

Cornélie reposait sur sa couche, sa figure avait la pâleur du marbre. On eût pu la croire morte, si un souffle léger et irrégulier n'avait passé de temps à autre à travers ses lèvres décolorées.

Gondicaire à sa vue demeura dans une contemplation ardente et douloureuse, et Anselme dut arrêter du geste les exclamations prêtes à déborder de son cœur trop plein et lui recommander encore un silence utile pour ménager quelques moments de repos à la malade.

Mieux que toutes les raisons que lui avait données le vieux prêtre, la vue de sa bien-aimée convainquit le roi de son innocence. Son amour ravivé ne put garder un doute et ce fut écrasé par la douleur de sa faute et par une mortelle inquiétude pour cette vie si précieuse, qu'il tomba à genoux au chevet de la reine.

Son émotion fût accrue encore en entendant son nom passer comme un souffle sur les lèvres de celle-ci. Incapable de se contenir davantage, son cœur prêt à se briser éclata en sanglots véhéments qui rappelèrent la malade à elle-même. Elle se tourna vers lui, vit son visage inondé de larmes et plongé dans une mortelle douleur, et lui sourit doucement, semblant ne pas se rappeler.

— Ange! ange qui me sourit! s'écria Gondicaire hors de lui; et je suis ton meurtrier!... Oh! pardonne, pardonne-moi! répétait-il en élevant vers elle ses mains jointes. Pardonne-moi avant que je ne meure aussi; car je te jure que je me punirai moi-même.

— Je te pardonne, dit Cornélie d'une voix faible: tu t'es trompé!

— Je le sais maintenant, je suis un malheureux sans excuse, reprit le Burgonde. Et se tournant vers Anselme:

— Ah! vieux père, il n'y a qu'une chrétienne qui puisse pardonner et sourire à celui qui vient de la frapper, hélas! peut-être mortellement; mais je le jure solennellement ici, si ton Dieu me la rend cette fois, ce n'est plus une église que je promets. J'admirais déjà votre religion depuis longtemps, et je fais le serment de l'embrasser et de la protéger autant qu'il sera en mon pouvoir.

— Dieu, reprit Anselme, vous l'entendez; daignez nous conserver notre reine, et, s'il faut un miracle à ce peuple, faites-le pour l'établissement de votre divine religion en Burgondie!

— Père, père, espères-tu? répétait Gondicaire à demi égaré.

— Le coup a touché l'extrémité du poumon; mais la reine est d'une constitution vigoureuse et pourra s'en remettre avec de longs soins.

— Mon Dieu, murmura Cornélie en regardant Gondicaire, si je dois mourir, prends ma vie pour sa conversion. Puis elle reprit avec effort: Gondicaire je vous recommande notre fils; en souvenir de sa mère, soyez bon pour lui et faites-en un chrétien sincère. Je vous aimais bien!

Au comble de l'effroi devant ce mal qu'il avait causé et qu'il ne pouvait guérir, le malheureux Burgonde se tordait les mains, tour à tour appelant Cornélie des noms les plus tendres, ou criant grâce et merci vers le Dieu des chrétiens...

Tant d'émotions pouvaient être funestes à la malade; le vieil Anselme parvint, après bien des efforts, à éloigner le roi.

Le soleil baissait à l'horizon. Incapable de rester inactif auec une telle angoisse, Gondicaire, dont le caractère impétueux se portait promptement à toute extrémité, ne voulut point que le soleil achevât de se coucher sans que Cornélie ne fût vengée. Les ombres de la nuit allaient envelopper le palais, qu'un peu plus loin dans la plaine, on eût pu voir la forme sinistre d'un cadavre se balançant aux hautes branches d'un chêne: Jude avait expié.

Toute cette même nuit, on put entendre le pas automatique du roi des Burgondes, incapable de se livrer au repos. A quelques pas de là, dans une modeste cellule adossée à l'humble basilique, Anselme laissait passer les heures, prosterné au pied du crucifix, priant Dieu avec larmes d'épargner l'aide et le soutien de sa mission, le bon ange des Burgondes.

Dieu entendit encore une fois la prière de son serviteur; lentement, bien lentement et après de cruelles alternatives, Cornélie revint à la vie.

Rien n'était plus touchant que de voir l'impétueux Gondicaire lui prodiguer ses soins avec une humble tendresse et se montrer, dans ce rôle si nouveau pour lui de garde-malade, aussi empressé que peu habile.

La première fois que la reine pût faire quelques pas, appuyée sur son bras vigoureux, elle vit que la blonde et opulente chevelure du roi s'était parsemée de fils d'argent, témoignant des heures d'angoisse qu'il venait de traverser.

Le souvenir de son crime ne s'effaçait point de sa pensée; parfois les yeux du fier guerrier s'emplissaient de larmes en contemplant le pâle visage de Cornélie, qui cherchait à le détourner

de ce regret tant de fois exprimé. Elle lui disait en souriant :

— Sans cela je n'aurais pas su combien vous m'aimiez.

Le roi, toujours empressé de la distraire dans sa longue convalescence, lui annonça un jour qu'une bande de ménestrels et de jongleurs devait visiter sa cour.

On était alors passionné pour ces sortes de spectacles, les seuls que connussent ceux qu'un long éloignement privait des émotions du Colysée ou de quelque arène célèbre.

Gondicaire voulut qu'une représentation fût donnée devant la reine qui s'amusa longtemps de l'adresse et de l'agilité de ces faiseurs de tours primitifs.

Un jeune enfant d'une dizaine d'années captiva particulièrement son attention. Peut-être ses traits fins, sa longue chevelure noire paraissant attester son origine italienne, attiraient-ils sa sympathie. Mais Cornélie sentit que c'était plus que cela, une vague ressemblance l'attachait à cette petite physionomie, un peu triste et touchante.

L'enfant subissait la même fascination et tenant ses yeux rivés sur la reine, au moment où il devait franchir une corde fort élevée, il tomba lourdement sur le sol.

Pour le faire revenir de l'étourdissement causé par cette chute, son maître, incapable de dissimuler sa fureur, le cingla d'un coup de fouet durement appliqué.

Cornélie bondit.

— Arrêtez, misérable ! cria-t-elle. Qu'on m'amène cet enfant.

Déjà Gondicaire avait fait un geste et l'enfant était aux pieds de Cornélie.

— Pauvre petit ! dit-elle. Que veux-tu pour te consoler ?

— Oh ! madame, reprit l'enfant en joignant les mains, daignez me prendre pour votre petit esclave, je vous obéirai si bien !

— Tu es donc malheureux avec ton maître ?

L'enfant se retourna effrayé en regardant celui qu'on appelait Siméon le Magicien.

— Non..... reprit-il en hésitant et visiblement dominé par la peur ; mais, madame, c'est parce que vous ressemblez à ma mère.

— Tu n'as plus ta mère ? dit Cornélie avec un intérêt croissant.

— On m'a pris à elle pour me donner à mon maître, reprit le pauvre petit, auquel ce souvenir faisait oublier toute frayeur ; j'étais tout petit, mais je me souviens comme elle était malheureuse !

Un souvenir traversa la pensée de Cornélie.

— Ecoute-moi, reprit-elle, cherche bien dans ta mémoire ; ta mère ne t'a-t-elle rien dit, rien recommandé en te quittant ?...

— Oh ! si, dit l'enfant, deux mots que je répète chaque jour ; car elle m'a dit que par ces mots elle me retrouverait... « Dieu et Sévère, » ajouta-t-il en joignant les mains.

Cornélie tendit les bras, pâle d'émotion.

— Oh ! Théodora ! s'écria-t-elle pénétrée, as-tu guidé cet enfant vers moi du haut du ciel. O ma sœur chérie ! dès ce jour il a retrouvé une mère.

Et couvrant le petit Sévère de baisers :

— Tu es le fils de ma sœur, ne crains rien, je serai ta mère en attendant que nous la retrouvions. Gondicaire, ajouta-t-elle, vous me donnez cet enfant, n'est-ce pas ?

— Oui, et je serai un père pour lui. Il est plus grand et plus fort que notre fils, continua-t-il en caressant la brune chevelure du petit Sévère, j'en ferai mon compagnon et je le dresserai au métier des armes.

Puis se tournant vers Siméon le Magicien :

— Combien demandes-tu de cet enfant ?

Le vieux juif s'inclina d'une façon obséquieuse.

— Lorsque le puissant Alaric me le donna, il était bien jeune, bien faible et délicat ; il m'a coûté beaucoup de soins, mais tu donneras, ô roi, ce que tu voudras à ton humble serviteur.

Gondicaire le fit largement indemniser et avant de disparaître, Siméon le Magicien s'inclina timidement aussi devant le faible enfant qu'il tenait quelques moments plus tôt courbé sous son fouet.

Le petit Romain se redressa, le fixa fièrement en croisant ses bras.

— Je pourrais peut-être prier le roi de te faire pendre, lui dit-il tout bas, mais je me rappelle aussi que ma mère était bonne, va-t'en, va-t'en bien vite !

***

En renaissant au bonheur, Gondicaire dont l'âme débordait de reconnaissance, avait voulu tenir ses promesses au Dieu qui lui avait rendu Cornélie.

Il se montrait un fervent catéchumène et écoutait avec docilité les instructions du vénérable Anselme. Le prêtre admirait en secret le travail de la grâce sur ce cœur de lion qui croyait et se soumettait avec la simplicité d'un enfant.

Dans son zèle de néophyte, Gondicaire voulait faire partager le bienfait de la religion, qu'il admirait si sincèrement, à ses compagnons d'armes et à ses sujets. Cependant Anselme se faisait bien vieux. Il suffisait à peine à la charge de ce troupeau grandissant. Voilà pourquoi, avec l'autorisation du roi, il avait écrit à l'évêque de Rome, dont il attendait impatiemment la réponse, pour lui demander comme aides quelques uns de ces moines, successeurs des primitifs anachorètes, qui remontaient maintenant de la solitude ou ils avaient puisé leur force, vers les contrées habitées, convertissant de nombreuses

populations par l'admiration qui s'attachait à leurs vertus, et providentiellement destinés à faire contre-poids aux barbares.

Par une froide soirée d'automne, pendant laquelle la pluie battait avec fracas contre les petites fenêtres de la basilique, Anselme venait d'achever sa prière et avait salué une dernière fois le Maître, caché sous la petite tente de satin blanc brodée par les mains de Cornélie. Il regagnait sa cellule d'un pas déjà bien appesanti, lorqu'il se trouva en face de trois hommes qui paraissaient l'attendre.

— Vénérable père, dit le plus âgé, nous sommes envoyés vers vous par le glorienx successeur de Pierre, dont nous vous apportons une épître; il a daigné y joindre ses bénédictions pour votre vénérable personne et pour les populations que vous évangélisez et qui sont fidèles à votre voix. Vous voyez en nous d'humbles ouvriers qui ne demandent qu'à marcher sur vos traces.

— Soyez les bienvenus, mes frères, dit Anselme, en leur ouvrant ses bras. Le Seigneur a voulu me donner cette consolation avant de fermer les yeux, de ne point voir ma vigne demeurer à l'abandon et d'avoir la joie de remettre mon petit troupeau en de sages et pieuses mains.

On pénétra dans la modeste cellule du vieillard.

— C'est bien petit, dit-il, mais nous nous serrerons un peu et nous serons heureux encore de vivre entre frères. — Dieu fasse, ajouta-t-il, que cette petite pépinière s'étende et se propage, qu'elle allume de loin en loin de nouveaux fanaux destinés à faire connaître et bénir partout la lumière du christianisme !

Puis, avec cette simplicité qui sait redescendre de la pensée la plus sublime, de l'extase voisine du ciel, aux plus humbles détails de la vie, le bon Anselme se mit à ranimer le petit feu de branches sèches de la forêt dont ne le laissaient jamais manquer les enfants de ses fidèles.

— Vous êtes mouillés, frères, dit-il, vous devez avoir grand besoin de vous sécher et de vous réconforter.

Il prit, sur une table vermoulue une cruche remplie de lait, un pain cuit sous la cendre, un plat de légumes assaisonnés et une corbeille d'osier dans laquelle étaient déposés des fruits, et offrit ces mets frugals à ses hôtes.

Quand ils furent rassasiés, ils présentèrent à Anselme la lettre de l'évêque de Rome, et les mains du vieux serviteur du Christ tremblèrent en brisant le sceau béni. On la lut lentement et avec émotion ; puis, après s'être signé, Anselme releva son regard sur les nouveaux venus.

— Vous êtes de Rome, frères ? dit-il.

— Deux d'entre nous, reprit le plus âgé ; mais celui-ci, ajouta-t-il, désignant un de ses compagnons, appartient à une noble famille de la province d'Afrique Je l'y ai connu alors que je commandais dans la légion romaine. Il me fit connaître l'illustre Augustin, évêque d'Hippone, dont il était le disciple, et c'est à lui que je dois de n'avoir point succombé sous le poids du malheur, et d'avoir suivi mon compagnon dans sa sainte vocation, vouant au service de Dieu les restes d'une vie brisée.

— Tu as connu la douleur, frère, dit Anselme ; avant de parvenir au doux port de la vie religieuse, ta barque a été battue par la tempête ?

— Ainsi que tu le dis, père. J'ai quitté mon foyer, une épouse chérie dont la vertu avait touché mon cœur et fait de moi un chrétien, un jeune enfant au berceau, qui était pour nous la joie du présent et l'espérance de l'avenir. J'allais défendre Rome aux frontières les plus éloignées de la province d'Afrique. Je fus longtemps sans nouvelles. Lorsque je revins, favorisé par la victoire, j'appris, ô honte et douleur pour un soldat de Rome ! qu'Alaric s'en était emparé et n'avait quitté ce sol si longtemps glorieux, qu'en laissant après lui la dévastation et le malheur. Je précipitai mon retour, en proie à la plus vive inquiétude. En arrivant, je trouvai mon palais incendié, et je m'enquis vainement de mon épouse bien-aimée et de notre enfant. Ils avaient disparu ; nul ne les avait revus depuis les jours néfastes de pillage et de meurtre. Je ne pouvais plus conserver aucun doute, ils avaient partagé le sort de ces milliers de cadavres que roula le Tibre ou qui alimentèrent des bûchers immenses. Dieu, dans cette douleur extrême, eut pitié de son serviteur ; l'âme encore imprégnée des grands enseignements d'Augustin, conservant aussi le souvenir des pieux exemples de ma chère Théodora, je compris que celui qui avait rencontré une fois un tel bonheur en ce monde, serait téméraire de vouloir rebâtir cet édifice d'un jour. Je ne voulus plus avoir pour foyer que la maison du Seigneur, pour famille que les pauvres de Jésus-Christ et les ignorants qu'il veut bien appeler à la science suprême. Et voici comment, vénérable père, après avoir été éprouvé quelque temps par l'évêque de Rome lui-même, après m'être voué à jamais, sous ses yeux, au service de Dieu, j'ai été envoyé avec ces deux appelés du Seigneur, pour t'aider et partager tes travaux.

— Ton histoire, reprit Anselme, me rappelle ce que j'ai bien souvent entendu raconter à notre jeune reine, dont la famille a été cruellement éprouvée également en ces jours de deuil. Elle aussi a été choisie comme un instrument d'élection et transplantée par Dieu sur cette terre de Burgondie pour devenir le premier soutien de l'œuvre divine et l'ange protecteur de notre mission. J'ai hâte, frère, de te présenter à elle. — Mais après tant de jours de voyage et de

marche, vous devez avoir grand besoin de repos.

En disant ces mots, Anselme étendait par terre et la natte qui lui servait de couche et d'amples fourrures dont avaient tenu à le pourvoir quelques fidèles et riches disciples. — Tous quatre cherchèrent dans le sommeil de nouvelles forces pour de nouveaux travaux.

Le lendemain, la jeune capitale de la Burgondie était en émoi. On avait appris l'arrivée de trois moines, de ces vénérables disciples d'Antoine et de Jérôme, auxquels les naïfs chrétiens des premiers âges n'étaient pas éloignés d'attribuer les vertus miraculeuses de leurs illustres maîtres, et qu'ils avaient hâte de contempler et de vénérer. Puis on parlait du retour d'Herbert ; on l'avait aperçu accompagnant une jeune dame si pâle, qu'on eût dit d'une morte, mais que la reine Cornélie avait reconnue pour sa sœur. Les histoires les plus hyperboliques circulaient sur cette illustre Romaine, esclave d'Alaric, et sur le voyage aventureux du fidèle Herbert.

Gondicaire, en effet, était entré chez sa femme quelques moments plus tôt.

— Cornélie, lui avait-il dit, préparez-vous à une grande joie ; je viens d'être averti qu'Herbert revient et que la mission que vous lui aviez confiée n'a pas été infructueuse.

— Il a donc retrouvé ma chère Théodora ? s'écria la jeune femme.

— Il vous la ramène, dit Gondicaire.

Au même instant, la reine entendant le pas des chevaux, se précipita et reçut sa sœur dans ses bras, au moment où Herbert venait de l'enlever de sa monture.

Elles s'embrassèrent dans un élan indicible ; mais toutes deux s'arrêtèrent en pleine joie, comme terrassées par une pensée douloureuse.

C'était presque déjà un cadavre que Cornélie pressait sur sa poitrine, elle ne pouvait s'illusionner. — Quant à Théodora, en sentant battre son cœur de la joie d'embrasser une sœur aimée, elle se reprochait presque cette ivresse, pensant qu'elle n'aurait point le bonheur mille fois plus grand encore de retrouver son enfant.

— Mon fils ! mon pauvre petit !... murmura-t-elle.

— Grand Dieu ! elle ne sait pas ! se dit Cornélie, ne songeant plus qu'à préparer sa sœur à cette grande joie.

— Ne crois pas, chère sœur, que j'aie oublié la mission dont tu m'avais chargée ; viens te reposer près de moi et je te dirai tout ce qui me fait espérer te le rendre bientôt.

— Oh ! dis, dis de suite ! s'écria Théodora, dont le visage amaigri s'illuminait de joie et d'émotion ; dis vite, ajouta-t-elle, j'ai si peu de temps pour jouir de ce bonheur.

Sans répondre à cette supplication, Cornélie l'entraîna dans l'intérieur du palais.

— N'avais-tu pas répété à ton fils, au moment de le quitter, deux mots qui devaient nous aider plus tard à le reconnaître ? demanda-t-elle.

— Oui, dit la pauvre Théodora, deux mots qui résumaient ma vie : Dieu et Sévère ! Mais l'enfant était si jeune, se souviendra-t-il, hélas ! il aura oublié même sa pauvre mère !

— Il y a, près d'ici, un petit esclave qui, ayant perdu sa mère dans des circonstances analogues, répète chaque jour ces deux mêmes mots.

— Grand Dieu ! où est-il ? s'écria Théodora se levant. Conduis-moi vers lui que je le voie avant de mourir.

A ce moment la portière se souleva, un jeune enfant couvert d'une courte tunique de lin, ses cheveux bruns tombant en longues boucles sur ses épaules, s'avança vers la reine.

Théodora le saisit dans ses bras et le couvrit de baisers.

Lui, demeurait interdit, hésitant. Mais le cœur du pauvre petit comprit plutôt que ses yeux ne lui rappelèrent.

— Ma mère, vous êtes ma mère !

Et avant qu'elle n'eût pu prononcer un mot :

— Dieu et Sévère ! dit-il comme en un chant de triomphe. Mère, je n'ai point oublié !

— Et c'est par ces mots, dit Cornélie, plus encore que par les traits, que je l'ai reconnu moi-même et arraché des mains de Siméon le Magicien.

— Siméon le Magicien, reprit Théodora, oui c'est à cet homme qu'on l'avait donné, c'est cet homme que nous avons vainement cherché, Herbert et moi, à Ravenne. Mon pauvre enfant, tu as dû bien souffrir ?

— Dieu l'a providentiellement amené ici, reprit vivement Cornélie, qui redoutait pour le cœur de la mère les douloureux récits que lui avait faits le petit Sévère ; réjouis-toi, ton fils t'est rendu bon et bien portant.

A ce moment le père Anselme entra, suivi de ses trois nouveaux compagnons. Il s'avançait vers la reine prêt à les lui présenter ; mais elle le devançant, dans sa joie :

— Père, voici ma sœur enfin !

Un cri s'échappa de la poitrine de celui qui suivait Anselme et qui n'était autre que Sévère lui-même. Un autre cri y répondit et Théodora tomba à demi évanouie dans les bras de son époux.

— Est-ce que je vis encore, suis-je au ciel ? murmurait-elle.

Mais lui, s'arrachant tout à coup à cette étreinte :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, j'ai trop tôt renoncé au bonheur que j'avais cru perdu pour toujours ; mais je ne puis vous reprendre ce que je vous avais offert. Ma bien-aimée, des vœux sacrés nous séparent à jamais, ajouta-t-il en lui mon-

trant la robe de bure qui le recouvrait. Seigneur, pardonnez ces regrets, je ne me croyais point si faible! C'est que le bonheur de ce monde ne pouvait m'apparaître que sous les traits de ma bien-aimée Théodora et de mon enfant, et je ne vous avais consacré, ô mon Dieu, daignez excuser l'indignité de l'offrande, qu'un cœur brisé et incapable d'un nouvel amour.

— Dieu a bien fait ce qu'il a fait, reprit solennellement Théodora. Qu'il me garde, ô Sévère, de te détourner de tes nouveaux devoirs. Ne vois-tu pas, d'ailleurs, que je suis moi-même sur le bord du tombeau? Mais avant de mourir, le Seigneur a voulu me faire goûter tout le bonheur de ce monde; et dans une apparition qui ne me semble déjà plus appartenir à la terre, mes yeux troublés vous aperçoivent comme dans un monde intermédiaire et déjà bien près du ciel. Reste près de moi; ces devoirs nouveaux ne t'obligent-ils pas à assister les malades et les mourants? Tu me béniras au moment suprême que je sens venir. Je remettrai mon fils en tes mains.

Elle s'affaissa peu après, une de ses mains dans celle de Sévère, l'autre serrant celle de son enfant.

— C'était plus de bonheur que n'en peut porter une mourante, reprit-elle faiblement au bout d'un instant, mais il est doux de mourir de joie.

Cornélie lui prodigua les soins les plus empressés. Les autres témoins de cette scène émouvante demeuraient stupéfaits, émus jusqu'au fond de l'âme de ce bonheur si près de se changer eu deuil. Tous s'écartèrent un moment pour permettre à Anselme d'entendre les confidences suprêmes. Quand ils se furent rapprochés, elle dit encore :

— Bénissons Dieu ensemble!

On lui commanda de ne point parler afin de ne pas aggraver son état; mais ses yeux, démesurément agrandis, se reportaient de Sévère à son enfant avec une ivresse ineffable. Dans cette muette contemplation, elle semblait oublier la mort qui venait.

— Reste près d'elle, frère, ton devoir à cette heure est de l'encourager et de la consoler, dit Anselme à Sévère.

Celui-ci présenta peu après, à la mourante, une grande croix de bois. Alors seulement elle détourna les yeux de ses bien-aimés pour les reporter sur l'image du divin maître et, après avoir remis une dernière fois entre ses mains ceux qu'elle laissait, elle exhala son âme dans un baiser au crucifix.

Théodora, la martyre, fut inhumée la première dans la petite basilique qui devait se changer un jour en une majestueuse cathédrale.

On voyait souvent un moine s'agenouiller et prier longtemps sur la modeste pierre qui recouvrait la tombe de Théodora. C'était Sévère, qui devait être un des grands apôtres de la nouvelle Eglise de Burgondie.

Peu après, la petite basilique se para, un jour, avec une pompe extraordinaire. Cornélie elle-même l'avait ornée de fleurs et de banderoles, et, au seuil de l'église, le vieil Anselme, succombant sous le poids de l'émotion, s'apprêtait à recevoir un nouveau chrétien.

Bientôt Gondicaire pénétra dans le temple, tenant à la main son tout jeune fils vêtu de blanc.

La main du vieillard se leva en tremblant pour verser l'eau sainte sur le front du roi et sur celui de ce jeune rejeton qui représentait l'avenir de la nouvelle nation. Gondicaire apportait dans sa foi la simplicité d'un enfant et la force d'un héros.

Cette âme de roi, le génie même de la Burgondie, fut la dernière conquête du vieillard. Il allait bientôt prendre son repos au pied de cet autel qu'il avait élevé lui-même.

Le petit Sévère était aux côtés de Gondicaire, le servant en ce jour mémorable comme l'eût pu faire un écuyer fidèle, et, sous la bure, le futur successeur d'Anselme le contemplait avec émotion.

Gondicaire avait désiré qu'Herbert fût son parrain. L'âme droite et magnanime du roi voulait réparer une fois de plus la faute à jamais regrettée et qui avait failli lui coûter tout son bonheur.

Quant à Cornélie, elle ignorait que des générations à venir béniraient son nom, comme celui de l'ange bienfaisant qui leur avait apporté la lumière de la civilisation et les bienfaits des âges chrétiens; mais elle se trouvait déjà bien largement dédommagée des peines que lui avaient coûté cette grande œuvre, en contemplant son époux et son enfant amenés au christianisme et qui lui promettaient un bonheur véritable. Reportant un moment sa pensée sur sa douleur en quittant Rome, « comme la Providence, pensa-t-elle, sait mieux que nous diriger notre destinée et comme le vrai chemin du bonheur nous est souvent caché! »

Le même souvenir revint, dans ce jour, à Gondicaire.

— Quel trésor, dit-il à ceux qui l'entouraient, pour ma maison et pour un royaume, qu'une femme vraiment bonne et chrétienne. Je croyais être grand en la payant son pesant d'or : qu'était-ce que cela pour un tel bien!

CHARLES DE CASTELMOUR.

FIN



REVUE MUSICALE

Un peu de Carême. — Théâtres lyriques : autre Carême! — Concerts classiques. — Séances musicales. — Compositions nouvelles.



La dernière période de l'hiver aura été particulièrement favorable aux soirées, aux bals et aux théâtres. Nous ignorons si ces derniers sont plus riches d'écus que de gloire, mais certainement, ils ne le sont guère davantage en nouveautés que le mois dernier. Nous voulons parler de nos premières scènes lyriques, car on sait que des autres, il ne convient de s'occuper ici qu'exceptionnellement.

Quoique bien des gens, peu soucieux des convenances et des devoirs religieux, fassent leur carnaval en carême, nous n'en touchons pas moins au saint temps de Pâques. Sans prétendre à l'austérité des Pères de la Grande Chartreuse, n'y a-t-il pas moyen de s'y préparer en abandonnant les futilités mondaines et en apportant quelque sévérité dans le choix de nos distractions? En cela nous suivrons avec avantage les conseils de l'Eglise qui, en bonne mère, a prévu que notre corps avait besoin de se régénérer par l'abstinence, comme notre âme de se retremper dans la poésie sacrée de la pénitence.

Prêchant d'exemple, après avoir enterré Mardi-Gras dans une sauterie tout à fait patriarcale, nous nous abstiendrons, jusqu'au grand jour de la Résurrection, de toute curiosité trop mondaine, ne nous accordant que quelques concerts classiques, en attendant les concerts spirituels.

Mais cela ne doit pas empêcher la chronique d'indiquer les faits accomplis ou à venir dans le monde musical. Nous dirons donc brièvement que l'Opéra a été tellement en déroute, désorganisé, incapable, que le public a fini par protester. Des changements d'affiche continuels, des représentations dérisoires par l'incapacité des artistes requis pour remplacer les malades, les absents, ou les découragés, voilà le résumé des hauts faits de ces derniers temps, à l'Académie nationale de musique. Il vaut donc mieux n'en pas parler davantage, en attendant qu'une main plus ferme, des esprits plus experts en prennent la direction et la sauvent d'un complet effondrement.

Au moins, à l'Opéra-Comique, il y a une troupe solide, excellente, un admirable orchestre qui ne demandent qu'à fonctionner avec des éléments nouveaux.

La Cigale Madrilène, malgré sa récente création, ne suffit pas pour alimenter l'ardeur des vaillants artistes de MM. Danbé et Paravey. C'est l'œuvre de début de deux auteurs encore inexpérimentés peut-être, mais qui, grâce à une interprétation parfaite et quelques charmants motifs, a pu voir de bons lendemains. Nous lui en souhaitons un grand nombre, parce qu'il y a des promesses d'avenir dans les essais du librettiste, M. Léon Bernoux, comme dans ceux du musicien, M. Joanni Perronnet. La critique est parfois trop sévère pour les débutants. Lorsque leurs manuscrits sont refusés par les directeurs, on blâme ces derniers qui ne tendent pas la perche aux jeunes. Si, au contraire, l'hospitalité leur est accordée, c'est un *tolle* général contre le téméraire qui n'a pas fermé sa porte au nez du solliciteur. C'est le cas de M. Paravey dont l'esprit large et généreux comprend que s'il faut tant de temps pour refaire l'Opéra-Comique incendié, il en faut beaucoup plus pour faire un compositeur et partant, un chef-d'œuvre. Louons-le, au contraire, au lieu de le décourager, de son intelligente initiative. Nous estimons que les conditions et le lieu où on le force d'exploiter son théâtre, le rendent tout à fait propre aux tentatives de ce genre. Le public, d'ailleurs, a fait, paraît-il, un excellent accueil à *La Cigale Madrilène*.

Aux concerts du Conservatoire, on a exécuté une symphonie nouvelle de César Franck, dont la forme irréprochable et les belles combinaisons instrumentales étaient on ne peut mieux à leur place sur les pupitres du savant orchestre. Aux divers programmes sont venus successivement les noms de Beethoven, Haydn, Mozart, Haendel, Mendelssohn, etc. Grand succès pour le 98e psaume de ce dernier maître, dont la grâce exquise et la distinction dans l'expression sont connues de tous, mais dont beaucoup ignorent la majesté grandiose de cette superbe page.

Les concerts du Châtelet deviennent de plus en plus attirants. Après Mme Krauss, M. Bouhy, le baryton aimé du public parisien, qui nous est revenu après sa fugue en Amérique. C'est en maître consommé dans l'art de phraser qu'il s'est fait acclamer dans l'air d'Agamemnon de l'*Iphigénie*, de Gluck, dans celui d'*Elie*, de Mendelssohn, une pièce admirable, et dans le *Noël Païen*, de Massenet, morceau quelque peu aride pourtant. C'était à la fois un honneur et un danger que de paraître à côté de tant de chefs-d'œuvre célèbres; pourtant le jeune compositeur Gabriel Pierné n'y a pas moins trouvé le succès auquel il est habitué, dans sa suite d'orchestre, dont le *Menuet* surtout, si pimpant et si parfai-

tement écrit, a ravi l'auditoire. Même accueil à plusieurs airs de ballet, tirés d'*Henry VIII*, de C. Saint-Saëns. L'orchestre de M. Colonne a remis au jour de ravissantes pages d'Haydn, musique fraîche et reposante des grands fracas de l'instrumentation moderne. Son succès a été aussi complet dans l'ouverture d'*Iphigénie*, qui précédait le bel air de M. Bouhy.

Un peu plus tard, il y avait foule au Châtelet pour applaudir la symphonie en *la* de Beethoven, l'ouverture de *Don Juan* de Mozart, la première audition d'un *Divertissement* de Lalo, *Irlande* de A. Holmès, *Les Pêcheuses de Procida* de Raff. M. Bouhy a supérieurement déclamé le récit suivi de l'air d'*Armide* de Gluck, et l'Invocation de *Dimitri* de Joncières. Il a fait apprécier les qualités d'expression de sa belle voix dans la romance de l'*Etoile* de Wagner, et surtout dans *Les Larmes* de Reyer, cette page émue qu'il fait si bien sentir. Un habile pianiste, M. de Greef, a exécuté le difficile concerto en *mi* bémol de Liszt, avec une rare virtuosité.

Au Cirque des Champs-Elysées, où l'orchestre est absolument de premier ordre, mais selon nous, les programmes moins heureux, on a surtout remarqué la brillante interprétation de la symphonie en *fa* de Beethoven, ainsi que le *Wallenstein*, trilogie de V. d'Indy, dont le succès s'affirme à mesure qu'elle se familiarise avec les musiciens et le public. Un violoniste tchèque, M. Halir, s'est fait vivement applaudir dans un *concerto* de Lassen. La Marche funèbre de Wagner, un *menuet* de Haendel, *Espana* de Chabrier, ont été l'objet de flatteuses appréciations.

Plus discutée, l'ouverture de *Sakuntala* de Goldmark, n'en est pas moins une page de mérite, fort bien rendue par l'orchestre de M. Lamoureux. Nous lui préférons la charmante *Symphonie italienne* de Mendelssohn. Les airs de ballet du *Prométhée* de Beethoven, sont bien gracieux et ont fait ressortir cette magistrale conception de Weber : l'ouverture de l'impérissable *Freischütz*. Comme soliste, M. Auguez, dont la voix ample et sonore a supérieurement interprété l'air de *La Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, ainsi que les *Adieux de Wotan à Brunehilde* et l'*Incantation du Feu*, de Wagner, morceaux dont les difficultés augmentent le succès du chanteur.

Les séances de musique deviennent de plus en plus nombreuses, les invitations pleuvent de partout, et il est impossible de se rendre à toutes. Parmi ces dernières, nous signalerons celle du grand charmeur, M. Charles Dancla, l'éminent professeur du Conservatoire. C'est avec le concours de Mmes Jacquard, de la Blanchetais, MM. Delsart, Léopold Dancla, etc., qu'il a ravi tout un auditoire dont les bravos répétés se sont partagés entre son merveilleux archet, ses artistes et les œuvres de son programme.

Des trois concerts par abonnement que vient de donner Mme Lafaix-Gontié, nous ne pouvons enregistrer que le premier, l'espace nous faisant défaut. La vaillante artiste avait réuni, salle Erard, une assistance aussi nombreuse que choisie, qui a longuement applaudi chaque numéro d'un programme trié sur le volet.

Pour la partie instrumentale, le trio en *ré* mineur de Mendelssohn, piano, violon et violoncelle, ouvrait la séance avec une maestria de bon augure.

Puis on a vivement apprécié le talent de pianiste de M. Calado, dans diverses compositions où il a montré autant de bravoure que de goût.

M. Guidé, un archet de premier ordre, s'est révélé virtuose élégant dans un air de ballet absolument ravissant, pour violon et violoncelle, en compagnie de M. Mariotti, et accompagné par l'auteur, M. Bourgeois, l'accompagnateur hors ligne que tout le monde s'arrache. M. Guidé a obtenu encore un immense succès dans la mazurka de Wieniaroski. M. Mariotti a rendu la *Sérénade* de Grandval, et la *Danse bohémienne* de Cazella, avec un rare talent.

La partie du chant n'offrait pas un moindre intérêt. Nommons M. Bosquin, de l'Opéra, Mlle Dionis du Séjour, élève de Mme Lafaix-Gontié. La gracieuse bénéficiaire a dit *Le Matin*, de Th. Dubois, et *La vie d'une Rose*, de Massenet, avec cette expression juste et cette parfaite prononciation qu'elle sait si bien transmettre à ses élèves.

Comme nouveautés de choix, nous mentionnerons la *Valse pour la main gauche*, de Th. Lack, très belle pièce, on ne peut plus favorable à un bon travail. Bonne moyenne force, et morceau d'un réel charme artistique. — Nous plaçons dans le même degré la remarquable *Chaconne*, « en style panaché » de Th. Dubois, caractère légèrement classique, clair et gracieux. — Plus facile, la jolie pièce de R. Pugno, intitulée : *Tricotet*, plaira par une simplicité de facture d'où le banal est tout à fait exclu-— Recommandons, pour piano à quatre mains, l'*Album polonais*, en deux suites séparées, belles inspirations de Scharwenka, musique magistrale et d'un très brillant effet, quoique de moyenne force.

Pour le chant, *Épithalame*, de Léo Delibes, d'une grâce mélodique et pénétrante. — Puis la petite scène du *Rossignol et la Rose*, de C. Broustin, tout à fait poétique. — Editeur : Au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





CAUSERIE



Décidément, il paraît que ce sera merveilleux ; les plus sceptiques commencent à en convenir ; moi-même je suis obligée de me rendre.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Eh ! de quoi puis-je parler, si ce n'est de l'Exposition ; croyez-vous qu'à Paris, il soit loisible de s'entretenir de ce que l'on veut ? Si vous conservez cette illusion, c'est que vous ne connaissez pas notre ville électrique enveloppée tout entière d'un fil conducteur, lequel, chaque jour, donne le mot d'ordre à toutes les langues, à tous les cerveaux, à tous les cœurs. En janvier, l'on fit de la politique ; les œillets rouges se vendirent 50 centimes pièce et les musiciens chantèrent les Auvergnats. En février, ce fut le bal qui prima tout. Mais, je vous entends me dire :

— Comme il doit être difficile de ne pas se répéter, de ne pas dire comme tout le monde, quand on traite comme cela pendant trente jours un sujet unique.

— Point du tout, mesdemoiselles, rien n'est plus aisé, et j'en puis citer un exemple :

— Sortez-vous beaucoup, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous été à la ravissante fête du prince K...ski ?

La jeune fille, qui sait parfaitement qu'elle n'y a pas été, cherche attentivement dans ses souvenirs :

— Non, dit-elle enfin, j'ai donné ce soir-là la préférence a la comédie qu'on jouait chez la comtesse Pov...ska, vous connaissez ?

Le jeune homme connaît d'autant moins que la dite comtesse est une malice éclose dans la tête de sa danseuse ; aussi, après avoir affirmé qu'il est l'ami intime d'un neveu de cette belle étrangère, il revient aux débuts de la conversation :

— Cette fête du prince K...ski était merveilleuse ; il avait exposé sa collection de bronzes dans le grand hall du rez de-chaussée et, entre chaque statue, il y avait une azalée ; c'était d'un effet unique.

La jeune fille revient à sa place et l'hôte du prince K...ski invite une autre danseuse, tandis que sa partenaire s'envole au bras d'un cavalier quelconque ; dans le tourbillon de la valse, les deux groupes se croisent et l'oreille fine de la jeune fille n° 1 perçoit ces mots, sans suite : « ...grand hall... bronzes... azalées... »

Il y a une autre variété de danseurs, non moins intéressante ; c'est celle du conducteur de cotillons. La veille du bal, il vient, avec le tapissier et le glacier, voir les salons et les *accessoires* ; il essaie le baudrier bleu ou le chapeau rose qui doit le distinguer du commun des mortels, le faire roi pendant deux heures. Il vient à la fête avec deux paires de gants et un col de rechange ; il a des regards d'intelligence avec la fille de la maison, parle bas au domestique de confiance. Il se ménage et reste pendant une partie de la soirée assis dans un bon fauteuil, tandis que de pauvres jeunes filles font tapisserie autour de lui.

— Monsieur, articule humblement la maîtresse de céans, voudriez-vous faire danser mademoiselle X., qui se morfond sur sa chaise ?

— Impossible, madame, le cotillon va commencer, je me repose un instant ; et il va au buffet.

Il y a encore le novice, élève de Stanislas, affamé de valse, mais si jeune, si menu, qu'il cherche instinctivement la danseuse la plus épaisse, la plus lourde, munie d'yeux à fleur de tête et de bras rouges ; il lui semble ainsi arriver à une moyenne raisonnable. Il fait tourner sa danseuse comme une toupie, la jette dans tous les groupes, la cogne à toutes les portes et lui demande cinq valses à la file en la reconduisant à sa place.

Et le monsieur qui bostonne !... Oh ! celui-là ce n'est plus un roi, c'est un dieu ! Culottes courtes, jambes et attitudes du colosse de Rhodes ; il ne danse pas, il marche et fraie ainsi un chemin triomphal à sa danseuse qu'il tient à bras tendu et fait voltiger à droite, à gauche, en avant, en arrière. La jeune fille saute, glisse, tourne, palpite sur place ; sa petite main gantée posée sur l'avant-bras du danseur, ce qui rejette son coude, rose et pointu, en dehors de la ligne du buste et lui permet de tenir son éventail sur l'épaule, comme un petit fusil dont l'extrémité caresse son cou mignon. Voilà le dernier genre ; avis.

Ah ! mon Dieu ! Je devais parler de l'Exposition ; quelle tangente ! vite nous y voici.

Eh bien, oui, je suis convertie à la tour Eiffel. Jusqu'à présent, je me disais c'est un beau travail, un échafaudage gigantesque, mais l'effet artistique est nul ; on n'a même pas l'impression de la grandeur de cette masse qui se dresse devant vous.

Un soir de carnaval précisément, et c'est ce rapprochement d'idées qui m'a fait verser dans le cotillon et le boston tout à l'heure, par une soirée fort obscure, dis-je, je m'en allais en tête-à-tête avec une petite polichinelle de mes amies, dans un fiacre cahotant, le long du quai, lorsqu'en mettant le nez à la portière, j'apercus un je ne sais quoi de grandiose, d'aérien et d'écra-

sant tout à la fois ; une ombre gigantesque, presque menaçante tant elle montrait de force tranquille. Je regardai instinctivement ma petite polichinelle, frêle, blonde, avec son satin blanc, et ses pompons, et sa collerette vaporeuse, et puis encore le monstre de fer se perdant là-haut, là-haut dans la nuit du ciel, et je restai prise par ce contraste de la petitesse humaine et de la grandeur de ses œuvres.

Mesdemoiselles, arrangez-vous pour voir la tour Eiffel par une soirée obscure, en fiacre avec une petite polichinelle bien menue à vos côtes, et vous verrez que vous en aurez le frisson comme moi.

Mars a succédé au Carnaval, et tout a changé subitement ; il ne s'agit plus des bronzes du Prince, mais des préparatifs en vue de l'Exposition. Les cousins de province commencent à faire les yeux doux aux tantes de Paris, lesquelles s'ingénient à trouver de la place pour six, là où l'on était à l'étroit à quatre. N'importe, on invite ses séries, on fait des provisions, car certaines âmes timorées craignent la faim, tant on annonce d'étrangers. Les propriétaires commencent à relever leur front courbé sous le poids des soucis et des écriteaux qui se balancent depuis cinq ou six termes à la porte de leurs immeubles. Courage, bons propriétaires, voici les visites qui assiègent votre concierge, vous aurez encore de beaux jours.

Et les cochers de fiacre, en voilà qui sont contents ! Pauvres cochers dont on dit tant de mal, et parmi lesquels il y a encore tant de braves gens ! Il y a quelques semaines on me présentait une femme, avec pressante recommandation de l'utiliser. Elle avait un air honnête qui m'intéressa tout aussitôt.

— Que voulez-vous faire ? lui demandai-je.

— Ce que madame voudra, pourvu que je gagne quelque chose, de quoi nourrir mon mari, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Est-il malade, votre mari ?

— Non, madame, il a vingt-huit ans, il était cocher ; l'hiver a été rude, il n'a pas plu en janvier, les visites du jour de l'An se sont faites à pied ; en février, peu de bals, parce que les affaires ne vont pour personne ; alors au lieu de gagner de l'argent, quand mon mari avait versé quinze ou seize francs pour sa journée au patron, il n'en rapportait que cinq ou six ; quand il a eu mangé toutes nos économies, il n'a pas pu continuer ; et depuis il ne travaille plus. C'est donc sur mes journées qu'il faut prélever un morceau de pain. Quand je ne travaille pas, nous ne mangeons pas ; alors la nuit on ne peut pas dormir, mais on fait semblant pour ne pas montrer sa peine, et quelquefois je l'entends pleurer. Si nous n'avions pas un petit enfant au pays, nous irions nous noyer, ce serait fini.

Quel triste récit, n'est-ce pas, mesdemoiselles ? Combien il m'a fait faire de réflexions salutaires. Justement, ce soir-là, j'avais à mon dîner un rosbeef genre semelle, et des haricots façon balles de fusil ; je les ai trouvés excellents, au souvenir du pain arrosé de larmes de ce pauvre ménage d'ouvriers.

Il n'y a malheureusement pas que les cochers de fiacres qui rendent leur carte aux patrons ; voici que les rois suivent cet exemple décourageant, les uns pour s'aller reposer éternellement, les autres, moins radicaux, pour essayer simplement d'une autre existence. Un des derniers démissionnaires du trône, le roi Milan, est maintenant sujet de son fils, un enfant qu'il faisait enlever par sa police, il y a quelques mois, en terre étrangère et malgré la reine proscrite qui pleurait en entourant le jeune prince de ses bras. Ce faible rempart a été brisé, et pourtant il a eu sa force, et ces mêmes bras impuissants à retenir le prince enfant, ont depuis posé la couronne de Bulgarie sur sa tête. Ainsi vont les choses. Ceci me rappelle un livre fort attrayant que j'ai lu le mois dernier ; ce sont des souvenirs intimes d'une demoiselle d'honneur de l'impératrice Eugénie, qui nous font revivre ces années luxueuses, brillantes, qui devaient s'éteindre dans le grand désastre de 1870. Il y a des pages d'une grande vérité, d'autres remplies de délicatesse. Si j'étais chargée de la critique, je ferais de fortes réserves, mais ne vous en parlant que pour dire avec vous ce qui m'intéresse et peut vous servir, je déclare que j'ai lu avec beaucoup de plaisir ces pages écrites facilement par une femme reconnaissante et fidèle... elles ne le sont pas toutes, les hommes non plus du reste, mais ce n'est pas une raison. Ces mémoires de Mme Carette se terminent à peu près sur le drame de Queretaro, une des plus sombres histoires que je connaisse ; il me semblait en la lisant qu'elle était d'hier ; elle sera de toujours, car il y aura toujours des chevaliers sans peur et des femmes aimantes victimes de leurs dévouements inutiles.

C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES

La politesse est peut-être la seule qualité qui ne nous fasse pas d'ennemis. (DE NUGENT.)

***

Dans toutes les situations il y a un devoir, et notre plus grande bénédiction est de l'accomplir. (CARLYLE.)

DEVINETTES

Charade

Ah ! dame, il est coiffé d'un petit plumet crâne
Penché de droite à gauche, aigu comme un [stylet.
Cette coiffure-là n'a rien du bonnet d'âne...
Le pauvret, s'il la perd, est aussitôt muet.

Un jour, un matelot qui revenait de Chine,
En remit à sa femme un ballot de grand prix.
« C'est, dit-elle, moins beau que de la mousse- [line !
« On t'a trompé, pauvre homme. » Et l'homme [fut surpris.

« Qu'on la cuise au vin blanc, fit l'un, c'est ma [folie. »
L'autre dit : « En friture il me la faut... ou rien. »
— C'est moi qui l'ai pêchée et c'est anomalie
De... — Qu'entends-tu par là ?. — Je... Malo- [tru ! — Vaurien !

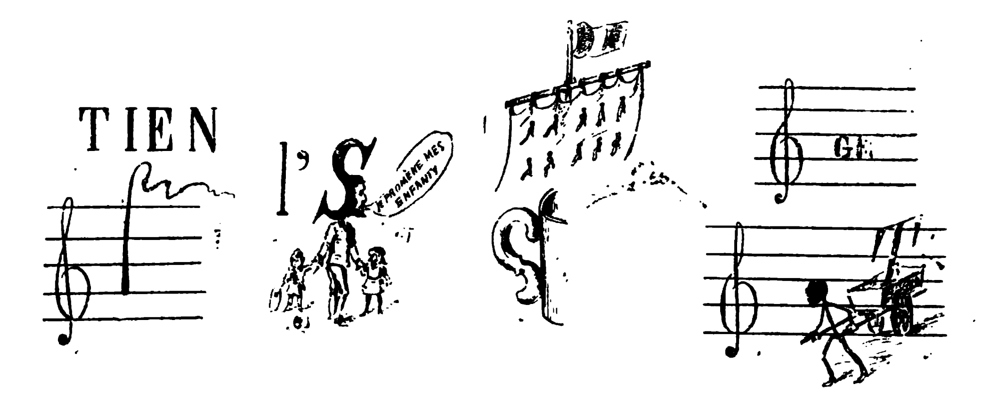
Hachez-la finement sur une sauce blanche ;
N'oubliez pas d'en mettre en tout vrai court- [bouillon ;
Ensuite ayez bien soin, retroussant votre man- [che,
De... vous laver les doigts, charmante Cendril- [lon.

Homonymes

— le tableau charmant ! le ciel tout bleu rayonne
Et la terre sourit ; et là-bas, midi sonne
— clocher.
— sur le peuplier pointu comme une lance,
Un amoureux oiseau, qui chante et se balance,
Est perché.
Dans le ruisseau jaseur qui caresse la grève,

J'entrevois les poissons vaguement, comme en [rêve
Sous les —.
— rompus, les faucheurs prennent, après l'ou- [vrage,
Poétique repas... horreur : c'est du fromage
Et des — !

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MARS

PROVERBE : *Quand il fait beau, bonhomme prends ton manteau.*

SONNET-PORTRAIT : *Saturne,*

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS

Le chevreuil est plus adroit à se dérober que le cerf

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

Paris, 10 francs **Départements, 12 francs**

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Votre journal vous porte aujourd'hui, mesdemoiselles, une belle gravure noire dont la description vous mettra au courant des nouveautés créées par Mme Pelletier-Vidal. De même pour les chapeaux. La gravure coloriée vous donne cinq modèles, les derniers créés et dont le succès est grand. C'est Mme Boucherie qui les a faits spécialement pour votre journal et, avant de vous en faire la description, nous tenons à vous dire que ces formes peuvent recevoir d'autres garnitures. La toute petite capote sans brides, dite béguin, est très portée; le chapeau à calotte plate, avec le bord énorme très avançant, se voit aussi beaucoup; mais ces deux formes ne font pas délaisser le chapeau à bord enlevé, croqué, qui a encore de nombreuses adeptes. On a donc le choix.

Capote en tulle d'or dit *Troutrou*; comète d'or passée dans le tulle et formant, sur le dessus de la calotte, un nœud assez fourni. Devant, gros nœud de large ruban vert entremêlé de roses moussues qui se continuent en guirlande et font le tour du chapeau. — Chapeau rond en paille noire; calotte très basse, bord relevé du côté droit, bas à gauche et devant. Sur le bord avançant, bouquet de roses thé et gros nœud de large ruban maïs. Une guirlande de violettes de Parme, faisant suite aux roses thé, garnit tout le côté droit du chapeau et va se perdre dans les cheveux; derrière nœud de ruban maïs. — Capote en paille d'Italie maïs. Devant très relevé et garni d'un piqué de chèvrefeuille. Sur le dessus de la capote, larges coques de ruban broché vert olive; le ruban fait le tour de la calotte et revient s'attacher sous le menton après avoir été croisé derrière. Capote de jeune femme : Au bord, plissé de tulle sur lequel retombe une dentelle de gaze brodée de fleurettes roses et bleues avec bord à jour, coques de ruban bleu Gobelin couvrant le dessus de la capote. De chaque côté de la cascade de ruban, lilas rosé entremêlé de Malines. Mentonnière en ruban Gobelin. Comète d'or passée dans les dentelles.

Chapeau rond. Passe très relevée et doublée d'une large dentelle d'or avec comète rose. Devant, nœud de ruban rose; guirlande d'œillets roses et feuillage vert très léger.

Il nous reste maintenant à vous parler du costume et des étoffes; nous remettons les accessoires au mois prochain. Le costume reste droit, avec la redingote Louis XVI ou Directoire qui servira de pardessus pour la jeune fille et la jeune femme. On voit encore beaucoup de draperies, mais non plus enlevées; on mouvemente le tablier par quelques plis en laissant les lés de derrière tout droits. Ceux-ci, sur le côté, se tournent en spirale et, dessous, s'arrêtent soit le panneau, soit la quille ou toute autre garniture complétant la jupe. Le devant de la jupe que l'on nomme tablier, est presque toujours découvert soit par la tunique droite, soit par la jupe de la redingote, aussi doit-il être garni ou plissé, et s'il est largement découvert, c'est le cas de le mouvementer de biais ou régulièrement en faisant les plis de chaque côté et en regard. Si le costume est de deux couleurs, on fera la redingote de ton foncé. Le devant se prolongera, de côté seulement, en deux panneaux étroits qui relieront les lés de derrière au tablier; le dos à pointe, celle-ci appuyée sur les fronces de la jupe. Des revers au corsage dont un seul se prolongera en biais jusqu'à la taille; l'autre côté se perdra dessous à la poitrine. Une pièce montante froncée dans l'échancrure.

Voici une jolie façon de Mme Brun-Cailleux, en cachemire d'été d'une couleur à la mode — celui que nous avons vu était noir. La jupe ronde avec cinq cercles d'étroit ruban de moire noire à picots que l'on retrouve à la manche ronde, un rang au col droit, d'autres en biais sur les revers de la redingote, dont la jupe droite reçoit, à chaque bord et verticalement, cinq rangs de ruban. Cette façon, en couleur, est jeune et gracieuse, mais le ruban n'a point de picots; le costume coûte 100 fr. Il y a infiniment de fantaisie dans la forme des corsages, beaucoup prennent l'aspect de la veste par l'addition d'un second devant s'arrêtant au-dessus de la taille; il forme l'angle, ou est arrondi, genre Figaro, ou bien encore drapé à l'encolure, au bas du col droit. Cela exige un dessous plissé ou froncé pris dans une ceinture chiffonnée. Si le corsage est à basque, on la fera petite, en abattant les angles, et celle du dos, ouverte, s'avancera en deux pointes sur un pli creux rapporté en dessous. Quant aux manches, elles se font généralement très collantes du bas et coupées en haut d'un crevé, froncé ou plissé, qui dépasse le dessus de l'épaule; on la coupe au milieu d'un revers qui serre le bas d'un bouillon. La manche *gigot* se voit aussi : le haut froncé, un peu développé, est serré au milieu de l'avant-bras, puis le reste est plat, fermé extérieurement par une suite de petits boutons.

Les lainages, comme les soieries, sont à rayures, à damiers minuscules et à toute sorte de petits dessins. On trouvera, dans les « Visites aux magasins, » les renseignements détaillés sur les tissus de la maison Roullier.

Nous vous avons fait prévoir, par quelques mots,

le retour de la vogue des bijoux. Cette vogue s'affirme et nous voyons, dans les soirées comme au théâtre, les jeunes femmes et les jeunes filles parées de bijoux charmants. Les diamants et les perles se voient même beaucoup, mais ne faut-il pas de profusion. La boucle d'oreille, sous forme de bouton, se porte journellement, mais nous n'avons pas encore vu de pendant ou girandole. Peut-être les reverrons-nous aux bals et soirées d'après Pâques.

CORALIE L.

Le troisième album de travaux donné dans le numéro du 16 mars de l'édition hebdomadaire contient : Carton de table pour mettre les petites photographies. — Deux tapis longs pour table volante ; ils montrent l'emploi de bordures de châle de l'Inde ou Français, ou de galon brodé, ou de cretonne enluminée. — Sac à ouvrage en satin grenat, forme nouvelle. — Croissant et demi-croissant couverts d'étoffe ancienne, pour dessous de vase ou d'objet d'art. — Grande et petite bande en toile écrue à torchon, brodées en laine, encadrement de tenture murale, de rideau, de glace et de cheminée, pour chambre de jeune fille ou d'enfant et pour cabinet de toilette. — Encadrement au point de croix pour serviette à thé, dessus de plateau. — Même broderie avec bord festonné pour robe et tablier d'enfant. — Grand dessous de lampe en drap orné de galon métallique. Prix du numéro : 1 franc, franco.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous venons d'admirer à la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, des tissus de soie teints dans les tons à la mode ainsi que des costumes; tout cela est superbe et contentera les personnes les plus difficiles. La perfection de la teinture laisse à l'étoffe la souplesse et le moelleux du neuf. Les couleurs les plus nouvelles sont on ne peut mieux réussies et et le noir est superbe. Nous avons vu une robe en surah rose teinte en vert, de la couleur de l'écharpe qui est en moire vert Récamier, et que l'on eût pu croire neuve. Nous nous sommes rendu compte une fois de plus que nous n'exagérons pas en disant à nos lectrices que les costumes teints sans les découdre étaient une réelle économie et qu'ils représentaient un costume neuf. Lainage, gaze, crêpe de Chine, soieries réussissent également bien. La Teinturerie Europ'enne se charge de remettre à neuf, de nettoyer les vêtements d'hommes et de collégiens ainsi que les tentures murales et les rideaux.

Répondons ici aux nombreuses questions qui nous sont adressées sur le corset-cuirasse de Mme Emma Guelle ainsi que sur quelques spécialites créées pour le bien de l'hygiène. Le corset-cuirasse qui est breveté, est de coupe parfaite, dessinant et allongeant la taille; la pose des baleines et des ressorts est si bien comprise que l'on y est à l'aise tout en étant soutenue; la poitrine n'est point comprimée et les mouvements restent bien libres. Le corset du matin est une charmante coqutterie en surah de couleur composée d'un empiècement montant et de goussets qui prennent on ne peut mieux la poitrine ; il se ferme par des pattes ou se boutonne. Le corset à épaulières est destiné aux fillettes qui ont une tendance à se voûter; il les oblige progressivement et sans fatigue à se tenir droites. Pour les personnes qui ont de petites défectuosités dans la taille, Mme Guelle, 3, rue du Théâtre-Français. nvente des coussins creux qui les dissimulent complètement.

On nous signale comme excellent dentifrice le cresson Martial, 110, rue Montmartre. Il conserve les dents dont il entretient la blancheur. Le cresson est un antiseptique qui raffermit les gencives et fait disparaître l'enflammation et les petits aphtes qui en sont la suite.

Nous commençons nos renseignements sur les ouvrages de fantaisie, par la maison Leeker, 3, rue de Rohan. Cette maison n'expose pas, mais elle aura un choix de très beaux travaux de toutes les sortes visibles dans ses magasins, aussi engageons-nous nos lectrices de province et de l'étranger à y faire une visite. Dans les prix que nous allons donner, échantillon, dessin tramé, fournitures sont compris. Travaux en point de Hongrie : enveloppe de livre, 15 fr.; dessus de buvard, 14 fr.; coussin long genre médaillon, 25 fr ; carré laine et soie, 20 fr., tout soie, 28 fr.; chaise dessus ancien, 40 fr., même genre, bande 1 m. 50 cent. de long, 48 fr.; bandeau de cheminée, 2 m. 50 cent., 75 fr. Deux chaises au point de compte, fleurs de lys, fleurs Louis XIII, 25 fr. chaque. Trois écrans : Louis XIII ombré, personnages faits au petit point, 110 fr.; Louis XV, bergère au petit point faite, encadrement de rinceaux, paysage, 155 fr.; Louis XVI, médaillon, fleurs, 65 fr. Chasuble ; courant de roses, fond soie crème, 125 fr.; X Renaissance à dossier, 80 fr.; bande assortie, 55 fr.; deux bandes Louis XVI de 15 cent. de large, en soie, 25 fr. chaque. Travaux en étoffe, broderie turque avec fil d'or ; coussin ou chaise, 28 fr.; écran, 35 fr.; dessus de piano, 40 fr. Choix de toile de Jouy avec bouquets brodés ainsi que le fond, imitant l'étoffe ancienne, — aucun rapport avec l'ancienne cretonne brodée. Objets de layette : moïse avec volant en étamine turque brodée de soie bleue, 60 fr.; tablier en croquet dessin soutache, 11 fr.; choix de bavoirs, 2 fr. 50 cent.

pièce avec la doublure et la soutache. Douillette au crochet pour bébé d'un an et plus, 34 fr.; robe à deux jupes avec la pèlerine, 40 fr.; boa au crochet, 8 fr. La nouvelle laine soyeuse pour fantaisies de bébé, rose pâle, bleu pâle et crème, coûte 1 fr. la pelote ou 4 fr. 50 cent. le carton de 5 pelotes.

Allons maintenant boulevard de Sébastopol, 74, à la maison Lefèvre, Cabin fils, ancienne maison Sajou. Nous y verrons les travaux si en vogue sur drap perforé et à des prix d'un bon marché inouï. Dessous d'objet d'art, couverture de livres, pochettes à ouvrage, vide-poche, fantaisie de toute sorte, à 5, 7, 10, 15 et 20 fr. ainsi que des coussins longs et carrés. Les paravents ont une feuille préparée pour faciliter la copie sur les trois ou cinq autres feuilles complémentaires. L'écran-paravent ou simple est préparé en tapisserie, au point de Hongrie, en broderie de fantaisie sur étoffe et tous de dessin de style d'un goût exquis. La maison Lefèvre-Cabin a la spécialité du dessin peint sur canevas qui supprime l'échantillon; la laine pour l'assortiment, est comptée à raison de 12 fr. le kilo. Dans cette maison qui sera représentée à l'Exposition par les plus beaux spécimens d'ouvrages de dames, se trouvent tous les genres d'étamine, de canevas, la toile, la balle à café avec laquelle on fait des bordures très décoratives, des panneaux d'antichambre, des bandeaux de fenêtre. En outre de travaux d'une certaine importance, on trouve une multitude de petits ouvrages préparés, faciles et vite faits pour ventes et loteries de bienfaisance.

Nous n'avons que très sommairement dit à nos lectrices que l'assortiment des laines du beau fauteuil Henri II, qui a paru en décembre 1888 et février 1889, se trouve tout préparé chez Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, d'où vient ce modèle de style. Pour faciliter le travail, toutes les nuances sont étiquetées avec désignation de l'objet auxquelles elles répondent; de plus, la laine spécialement fabriquée pour cette maison est un peu torse, ce qui la rend plus solide, un peu brillante, et donne du relief au point. Maintenant parlons de la superbe exposition que prépare Mme Lebel. Réputation oblige: nous dirons quelques mots des pièces d'exposition, mais en assurant nos lectrices que ces travaux de style, dans des proportions courantes, ne seront pas de prix inabordables. Au contraire, Mme Lebel-Delalande tient à prouver à sa clientèle que l'on trouve chez elle de très jolis travaux, relativement bon marché; aussi en prépare-t-elle tout un choix que l'on trouvera dans les vitrines de la rue Saint-Honoré. Des coffrets, des classeurs, des vide-poches. des bibliothèques de table, des sacs pour l'ouvrage, le bonnet, le tricot. etc. Plusieurs en vieille étoffe combinée avec des broderies appliquées, de la peluche, de la tapisserie au petit point. Il y aura aussi des dessus de livre en tapisserie Henri II montés en peluche avec des galons anciens. Comme très beau spécimen de point de Hongrie, citons une couverture de piano à queue qui est splendide avec sa bordure de fleurs; un panneau pour vestibule de château avec nombreux personnages de grandeur naturelle: seigneurs, châtelaines, pages, fauconniers, partis en chasse; un autre représente une chasse à courre, les chiens lancés après un superbe cerf qui semble les narguer, puis des arbres fantastiques, etc.

***

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES

Fabricants de tissus haute nouveauté pour robes.
Magasins de vente: 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Nous ne saurions mieux inaugurer la saison de printemps que par une visite aux magasins de MM. Roullier frères. Ce qui nous charme dans cette maison hors ligne, c'est non seulement la beauté des dessins et des tissus, mais, plus encore, leur originalité et la certitude qu'aucune maison ne peut en offrir des mêmes types, puisqu'il existe des fabriques spéciales dont MM. Roullier frères sont les propriétaires.

Voici ce qu'on nous offre là *comme primeurs*

Collection de rayures sur lainage diagonale cachemire teinte jaspée vieux rouge, gris ardoise, feutre pâle, marron, ardoise, violet, byzantin, etc. Largeur 1m20, prix 6 fr. 75 le mètre.

Collection de tissus byzantins, damassé soie à dessin oriental; fond vert dessin rouge Indien, fond Lavallière dessin marron, fond bleu Limoges dessin soie ardoise, fond bleu gris dessin vieil or. Largeur 1m20, prix 7 fr. 75 le mètre.

Collection de tissus, dessin feuillage mimosa fond vert pâle, dessin vert myrte, fond gris ardoise, dessin foncé fond cachou, dessin marron clair, fond tourterelle dessin bois, fond feutre foncé dessin bleu pâle. Largeur 1m10, 6 fr. 50 le mètre.

Tiviné à rayures, teintes tourterelle, rose éteint, bleu gris, gris ardoise et argent. Largeur 1m10, prix 6 fr. 25 le mètre,

Tiviné à filets de rayure soie blanche, nuances colombe, gris perle, gris foncé, brique. Largeur 1m10, prix 6 fr. 25 le mètre.

Autre tiviné, rayures en filets de couleur et petite rayure filet or entre chaque raie; teintes bleu pâle et gris fer, rouille et marron, vert d'Asie et filet rouge, jouvencelle filets rouge, bleu et blanc, gris anglais filets bleu et noir. Largeur 1m10, prix 6 fr. 75.

Demander à MM. Roullier frères les collections d'échantillons qui sont expédiées aussitôt et *franco*.

***

FLEURS ARTIFICIELLES

Mme Chauvin, ancienne maison Pitrat,
48, Faubourg St-Honoré

Que faut-il pour parer la toilette de bal d'une jeune femme, d'une jeune fille? Des fleurs plutôt que des diamants. Nous nous faisons un devoir d'indiquer à nos lectrices la maison de Mme Chauvin où elles trouveront ces joyaux de la végétation imités avec un art parfait. Ces fleurs semblent écloses au soleil. C'est la nature prise sur le vif, de sorte qu'au bal vous semblez avoir dépouillé la serre pour orner votre tête, votre corsage et votre jupe.

On trouve chez Mme Chauvin des garnitures complètes depuis 12 francs.

Maintenant, sur les chapeaux, la plume est délaissée pour les fleurs, mais le chapeau n'a de genre qu'autant que les fleurs sont fines. En achetant sa paille et en garnissant soi-même le chapeau

avec des touffes comme sait les préparer Mme Chauvin, on compose, à très peu de frais, une fort jolie coiffure.



CHAUSSURES DE LA MAISON HENRY KAHN
55, rue Montorgueil

Bien qu'il paraisse tout naturel d'acheter des articles, d'une réelle valeur, à très bon marché, on reste surpris de trouver dans la maison Henry Kahn de ravissantes bottes, tout en chevreau mat, à lacet ou à boutons, pour le prix de 9 fr. 90. Il y a des familles qui en achètent par douzaine afin de mettre cette occasion à profit. Elle est vraiment de fort belle qualité et chausse à ravir cette botte de 9 fr. 90, aussi solide qu'élégante et légère.

Nous aimons toujours à mentionner la botte Comtesse de Paris, en chevreau mat et talon plat, à 14 fr. 50. On ne pourrait souhaiter chaussure plus pratique.

Inutile de donner une plus longue énumération. Le catalogue détaillé, envoyé *franco* sur demande, vaut mieux que toutes les descriptions que nous pourrions faire.

Pour recevoir les chaussures, il suffit d'envoyer un mandat-poste et 60 cent. en plus pour le port.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4723

Modèles de Mme Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17
Chapeaux de Mlle Héléna, rue des Pyramides, 20

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en foulard *santal*; jupe en broché vert pâle, glacé du même ton santal; tablier drapé en foulard, relevé de côté. Veste en foulard, fuyante à la grecque, dégageant un corselet-cuirasse broché très long devant; revers drapé en fichu; au bas du corsage, sur le côté, est posée une longue écharpe en ruban très large tombant jusqu'au bas de la jupe; manche brochée avec gigot rapporté en foulard. — Chapeau de paille à jours doublé de tulle vert pâle plissé en auréole; autour de la calotte basse, coquillé de dentelle dans lequel sont enfouies de grosses roses; dessous, petit cordon de roses touchant les cheveux.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jaquette en drap hussard gris, decoupée, devant, à grandes dents; sous ces dents un plissé de faille noire; la basque est ronde et ornée d'une simple piqûre; col piqué; manche découpée sur un plissé à la couture extérieure, et piquée dans le bas. (Voir la planche de patrons). — Capote de tulle noir brodé d'or, avec touffe de petites roses rouges.

TROISIÈME TOILETTE. — Costume en batiste mauve; la jupe toute droite est garnie très haut de rangées de petits velours noirs. Tunique-blouse (voir la planche de patrons de ce mois), serree à la taille par une demi-ceinture en velours noir; manche plate dans le bas, sur laquelle sont posés de petits velours noirs jusqu'au niveau du bouffant du haut; collerette et manchette plissées en crêpe de Chine noir. — Chapeau de paille noire bordé d'un petit plissé de tulle; draperie de velours noir fermée par une boucle de brillants; touffe de plumes sur le dessus.

QUATRIÈME TOILETTE. — Voile rose à dispositions tissées dans l'étoffe (petites rayures canevas et broderie noires); cette disposition forme garniture au bas de la jupe, légèrement drapee devant; corsage drapé et ceinture de moire noire à longs pans bordés d'effilé; manche de moire noire sur laquelle est nouée une draperie de voile; petit plastron de moire noire. — Chapeau de crin noir et paille à jours, avec ruban broché couvrant toute la hauteur de la calotte; touffe de plumes mélangées.

CINQUIÈME TOILETTE. — Mantelet en armure royale; gilet et dos en dentelle et passementerie; le dessous de bras se prolonge simulant une poche garnie de passementerie et bordée d'une pluie de jais; le dos est court et se termine par un flot de dentelle et motifs de jais à pendeloques; col en galon de passementerie; jabot coquillé en dentelle, et pluie de jais formant barrette en pointe à la taille; les pans du mantelet, drapés dans le bas, sont pris dans un cornet de passementerie avec pluie de pendeloques; manche mi-longue ouverte et garnie de dentelle et passementerie. (Voir ce modèle sur la planche de patrons). — Capote *béguin* en comète passée dans des engrêlures de dentelle noire; bord de crêpe brodé d'argent et, dessus, oiseau des îles couché dans un nœud de velours noir.

SIXIÈME TOILETTE. — Redingote en drap gros vert ornée de velours noir (voir la planche de patrons); le gilet est princesse et attaché en dessus par des agrafes de passementerie avec portes; veste courte devant et double col de velours et de drap; manche ornée, dessus, d'une pointe de velours. — Chapeau toque en velours vert à bord croqué au milieu pour faire un peu pointe sur le front; piqué de chrysanthèmes et dentelle.

SEPTIÈME TOILETTE. — Tunique princesse en grosse étamine de laine; le devant droit du corsage est plissé et tient au tablier drapé, relevé sur un plissé en surah; le devant gauche est en surah soutaché, et les petits côtés du devant et du dos se prolongent en longues quilles soutachées; le tablier se ferme dans le haut sur la première de ces quilles; petit col brisé; manche boutonnée derrière avec angle brodé et bouffant d'etamine (1). On trouvera sur la planche publiée en mars, les motifs qui ont servi à broder ce costume.—Chapeau de paille avec doublure coulissée en crêpe; aigrette de ruban et guirlande de lilas posée dessus et revenant en dessous du chapeau.

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4723 *bis*

Modèles de Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier

Voir les explications à l'article Modes.

MODÈLE REPOUSSÉ

De Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

SERVIETTE A ŒUFS. — Voir l'explication page 5 (Album d'avril).

MUSIQUE

CRACOVIANA, par J.-B. Wekerlin.

QUATRIÈME ALBUM

Dessus de sachet ou d'album. — Bande en drap perforé. — Panier-bourriche. — L. A. enlacés. — Dessous de vase, drap perlé. — Dessous de lampe. — N. T. enlacés. — Tableau : peinture et broderie (bouquetière). — M. B. enlacés. — Applique en drap perforé. — Dessus d'assiette. — Ursola. — Serviette à œufs. — Trois costumes de premières communiantes. — Dessus d'assiette. — Petite garniture. — Bas de maillot tricoté. — Aimée. — Tablier d'enfant — Manteau de fillette.

QUATRIÈME FEUILLE DE PATRONS

1er CÔTÉ

TUNIQUE-BLOUSE, troisième toilette, gravure n° 4723
MANTELET, cinquième toilette, gravure n° 4723.
CORSAGE, toilette de première communiante, page (album d'avril).

2e CÔTÉ

JAQUETTE, deuxième toilette, gravure n° 4723.
REDINGOTE, sixième toilette, gravure n° 4723.
TABLIER D'ENFANT, page 8 (album d'avril).

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle ver recevront ce patron le 16 avril.

Paris. — Alcan Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

t
),

ı-
à
ıs

on.
de,
ous

oyer
port.

; vert
ons);
r des
ourrie
anche
apeau
ı pour
rysan-

sse en
orsag
sur u
ı sura
dos s
; le ta-
e de c
iée de
nine (
ars, l
Chaper.
rêpe; a-
e desse

bis
lu

on pag

e en d
enlaces
de la
et brode
ue en d
— Servi
es comm
arniture
er d'enf

RONS

vure n°
e n° 47
ante, pa

n° 4723.
n° 4723.
vril).

ısuelle



1er Mai 1889

Modes de Paris

Journal des

Toilettes de Mlle THIRION 47 Bd St Michel _ Costumes d'Enfant de Mme TASKIN 2 r. de la M

3, ple du Théâtre Français _ TEINTURERIE EUROPÉENNE 28 Bd Poiss



Demoiselles

Rue Vivienne. 48

...chodière – Modes de Mme BOUCHERIE 16, r. du Vieux-Colombier – Corsets de Mme EMMA GUELLE

...nnière – Parfumerie de la Mon GUERLAIN 15, r. de la Paix.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

L'Exposition des Colonies françaises

Les expositions universelles. — Vue d'ensemble de l'Exposition de 1889. — L'exposition des colonies françaises : Le restaurant créole ; fruits et petits plats des Antilles. — Deux recettes de cuisine nègre. — « Le requin trop gourmand. » — L'établissement du colon concessionnaire. — Les derniers sauvages : Gabonais et Pahouins, Néo-Calédoniens. — Cases tahitiennes. — Madagascar. — Village sénégalais. — La serre. — Restaurant annamite. — L'exposition indo-chinoise. — Une chanson tonkinoise.



MESDEMOISELLES, je voudrais pouvoir vous transporter immédiatement, par la pensée, au milieu des caprices exotiques de l'exposition des colonies, mais je me suis engagé à vous parler au préalable de l'Exposition universelle en général. Nous en causerons donc quelque peu ensemble...

La France, qui a toujours eu le monopole des générosités du cœur et de l'esprit, peut, à bon droit, revendiquer comme sienne l'idée si large des expositions universelles.

J'ai recueilli, de la bouche même de M. Berger, Directeur général de l'exploitation à l'Exposition, quelques détails intéressants sur l'historique de cette question.

Après plusieurs expositions nationales dont la première remonte à 1798, le ministre Decazes fit signer par le roi Louis XVIII des ordonnances qui avaient pour but d'étendre les limites du programme de l'Exposition de l'année 1819, de manière à y admettre les produits industriels des autres Etats européens. Le moins impoli des journaux de l'opposition, traita, à ce propos, le gouvernement de *repaire de contrebandiers*.

Une seconde tentative, en 1849, échoua devant les récriminations des *protectionnistes* qui craignaient, sans doute, la liberté de critique dans une exposition universelle où l'industrie française aurait eu à soutenir la comparaison avec celles de certains pays alors en voie de progrès.

L'Angleterre qui, d'ordinaire, profite toujours des bonnes idées de la France, en les mettant à exécution avant que sa voisine, trop routinière, ait pu se décider à agir, ne manqua pas de nous emprunter le plan du duc Decazes. La première exposition universelle s'ouvrit en 1851, sur les belles prairies d'Hyde-Parck; elle eut un succès éclatant.

L'Exposition de 1855, à Paris, succéda à celle de 1851; le Palais de l'Industrie fut, à cette occasion, élevé au milieu des Champs-Elysées. Puis vint l'exposition universelle de 1862, à South-Kensington.

Ces trois premières expositions internationales laissèrent à désirer au point de vue de la classification des produits; on s'y perdait dans une infinité de détails disparates sans pouvoir rapprocher entre elles les diverses manifestations du génie européen. M. Leplay, nommé Commissaire-général de l'Exposition universelle de 1867, à Paris, réalisa un progrès qui fait honneur à la France, en prenant comme base de sa classification l'observation philosophique. Il comprit que trois grandes divisions naturelles s'imposaient à ces vastes exhibitions : L'*Agriculture*, source première de toutes les richesses et « nourrice du monde »; les *Beaux-Arts*, qui élèvent l'âme et traduisent les aspirations les plus élevées de l'esprit avide d'idéal; enfin l'*Industrie*, qui concerne l'alimentation, le vêtement et l'habitation de l'homme.

Les neuf grandes divisions des expositions de 1867 et de 1878 ne sont que des applications de cette théorie si simple.

Elles seront les mêmes pour l'Exposition de 1889 : « Œuvres d'art; — Education et enseignement; — Mobilier et accessoires; — Tissus, vêtements, etc; — Industries extractives, produits bruts et ouvrés; — Outillage et procédés des industries mécaniques (électricité); — Produits alimentaires; — Agriculture, viticulture, pisciculture; — Horticulture.

Les grandes expositions de 1867 et 1878 avaient pour centre un palais; celui du Trocadéro (1878) a été conservé, comme le Palais de l'Industrie aux Champs-Elysées.

Le caractère spécial de l'Exposition de 1889 consistera à ne pas avoir de palais principal. Chaque grande catégorie de produits aura son local spécial; la plus remarquable de ces constructions est le palais international des machines, monument en fer d'une hardiesse extraordinaire, qui rappelle par ses proportions élégantes la gare Saint-Pancrace de Londres. Ce vaisseau de 410 m. de longueur sur 150 m. de largeur, a son toit et ses verrines soutenus par des arcs métalliques d'une seule portée, qui ne mesurent pas moins de 110 mètres. Une force motrice de 2,400 chevaux-vapeur actionnera tous les appareils exposés; quatre ascenseurs permettront aux visiteurs de monter au premier étage de la galerie des machines d'où le coup d'œil embrassera tout le palais.

Deux immenses nefs symétriques, couvrant chacune une surface de 45,000 mètres carrés, seront consacrées, l'une aux sections industrielles françaises, l'autre aux sections industrielles étrangères.

Dans le prolongement et de chaque côté de ces deux bâtiments concacrés aux merveilles de l'industrie du XIXe siècle, se trouvent placés le palais international des Beaux-Arts et le palais international des Arts libéraux (Matériel et procédés des divers travaux intellectuels).

En avant, dans le square du Champ de Mars, s'élève le monument le plus remarquable du monde par sa hauteur, la tour de trois cents mètres. Ce n'est pas une œuvre d'art, mais un effort de génie. Improprement appelée *Tour Eiffel* (puisque le principal mérite de ce constructeur consiste à en avoir fourni les matériaux...), ce monument colossal est dû, en réalité, à la collaboration de MM. Nouguier et Kœchlin, ingénieurs, et de M. Sauvestre, l'architecte, auquel a été confiée toute la partie décorative, notamment l'installation et les aménagements variés des différentes plates-formes.

Trois types d'ascenseurs ont été adoptés, après des épreuves minutieuses, pour élever les amateurs du sol au sommet de la tour. La durée d'un voyage complet sera de cinq minutes et la grandeur des cabines permettra de transporter 750 personnes à l'heure.

Toute cette partie de l'Exposition universelle couvre le Champ de Mars; le parc du Trocadéro comprendra, en outre, l'exposition florale. Les constructions de l'*Histoire de l'habitation*, destinées à donner une idée des demeures de l'homme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, s'élèvent de chaque côté du pont d'Iéna; cette curieuse étude est due à M. Ch. Garnier. L'agriculture et l'alimentation ont leurs palais sur le quai d'Orsay, entre le Champ de Mars et l'Esplanade des Invalides absorbée par les expositions des ministères et quelques exhibitions dont la plus nouvelle, comme idée, est l'*Histoire rétrospective du travail*.

Vous trouverez dans cette section l'histoire complète des découvertes de la science, depuis les documents relatifs au travail dans les temps antiques ou chez les populations sauvages, jusqu'aux démonstrations des dernières inventions du XIXe siècle. Je vous recommande, comme extrêmement curieux, l'atelier de fabri-

cation des émaux cloisonnés de Chine. — Les Arts libéraux seront largement représentés dans cette exposition. La musique (instruments et œuvres musicales) figurera à côté des arts du dessin, de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, de la gravure; les procédés divers de l'imprimerie et de l'imagerie, méthodiquement classés, attireront certainement votre attention.

Cet aperçu si rapide n'a d'autre prétention que de vous permettre de vous faire une idée à l'avance des grandes masses, des groupes principaux de l'Exposition universelle. Il vous appartiendra d'en discerner, suivant vos goûts et vos aspirations, les nombreuses merveilles, en visitant, point par point, les diverses sections. Les fêtes les plus variées ne manqueront pas d'agrémenter cette imposante manifestation du génie humain; notre coquetterie française, notre spirituelle gaieté donneront à ce monde de machines, à ce vaste bazar des produits industriels de tous les peuples, une animation qui distraira l'esprit des visiteurs. Les auditions musicales seront particulièrement intéressantes: tandis que les cinq grands orchestres de Paris (société des concerts du Conservatoire, société des concerts du Châtelet, orchestres Lamoureux, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique) exécuteront dans l'enceinte de l'Exposition les œuvres des auteurs français, les sociétés étrangères, auxquelles la salle du Trocadéro est abandonnée, vous feront connaître les chefs-d'œuvre de leurs compositeurs nationaux.

Une innovation fort heureuse et d'un grand luxe, consistera, cette année, à éclairer tout le Champ de Mars; l'éclat de la lumière électrique donnera aux fêtes du soir un aspect superbe; 180,000 becs carcels produiront un éclairage dont l'intensité sera équivalente à cinq fois l'éclairage actuel au gaz de la ville de Paris.

A cette illumination splendide, se joindront les effets vraiment féeriques des fontaines lumineuses qui jetteront au milieu de l'Exposition leur note éblouissante.

Tel sera l'ensemble de l'Exposition universelle de 1889...

La France, qui dépensera plus de trente-cinq millions dans cette fête fastueuse, dans cette glorification du travail et de la science, montrera avec fierté au monde qu'elle a su garder son rang parmi les nations les plus civilisées, malgré tous ses malheurs et en dépit de toutes ses faiblesses.

Votre Mentor en a fini, mesdemoiselles, avec la partie grave de sa tâche. — Franchissons maintenant la porte de l'Exposition qui donne sur le quai d'Orsay et entrons dans l'enceinte de l'Esplanade des Invalides. Les gracieux palais de l'Algérie et de la Tunisie élèvent à notre gauche leurs arcades légères, leurs dômes surmontés du croissant d'or et leurs minarets élancés; nous laissons à notre droite le bâtiment affecté aux Postes et Télégraphes et le temple monumental de Bellone (ce n'est point notre affaire!...) pour arriver enfin devant l'Exposition des Colonies et des pays soumis au Protectorat de la France.

Oublions que nous sommes en plein Paris; nous allons approcher réellement, pendant quelques heures, ce monde tropical où les Françaises ne vivent d'ordinaire que par l'imagination. Le vaste palais central des colonies, construction originale due à l'imagination si féconde de M. l'architecte Sauvestre, qui a d'ailleurs organisé avec un goût parfait tout l'ensemble de l'exposition coloniale (maisons créoles, villages indigènes, etc., etc.), se trouve devant nous, séparé de la rue de l'Esplanade par une pièce d'eau. Près de l'entrée, des tirailleurs annamites, braves petits soldats au teint bronzé, nous regardent passer fièrement; considérez-les bien... Celles d'entre vous qui ont leurs pères ou leurs frères dans notre vaillante armée d'Indo-Chine peuvent même leur adresser un regard aimable, car leurs chers absents n'ont point de meilleurs amis là-bas. — Un visage moins sévère vient bientôt nous sourire; c'est une charmante mulâtresse de la *Martinique*, une servante du restaurant créole; elle nous invite à la suivre, laissons-nous faire... — Le grand palais central des colonies, qui abrite les collections de l'Etat, les envois des écoles, des établissements pénitentiaires de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie, les documents géographiques et statistiques, ne nous arrêtera pas aujourd'hui faute de temps; nous remarquerons, cependant, la silhouette élégante du monument et ses hautes toitures en forme de cloches carrées qui ont un caractère tout particulier. — Nous voulons avons tout nous amuser, faire un voyage d'exploration; nous commencerons, naturellement, par prendre des forces en dégustant des confitures d'ananas de la mère Amphoux, quelques figues-bananes et une petite tasse de café, si toutefois ce breuvage ne vous est pas défendu par votre médecin.

Le restaurant créole nous donne une idée des habitations des Antilles toujours coquettement blotties sous d'épaisses charmilles, rafraîchies par le voisinage des ruisseaux; maisons à un étage, entourées de l'indispensable vérandah qui se voile de nattes légères ou de stores en bambou pendant la journée, cachant les hamacs en fil de coco où se prélassent les belles et indolentes filles du pays pour lire le dernier roman parisien et plus souvent pour dormir dessus... la vérandah où la famille se rassemble, au crépuscule, pour babiller et jouir de ces soirées radieuses dont rien en Europe ne peut rendre le

charme alangui, après que les terribles feux du soleil ardent ont passé sur la terre.

Si le restaurant créole est bien approvisionné, nous devons y trouver les principaux fruits des Antilles et de la Réunion : l'ananas, l'orange, le coco, la mangue, la pomme-liane, la barbadine, la sapotille, la pomme d'acajou, la pomme cythère, la pomme canelle, l'avocat, la goyave. Ne me demandez pas à l'avance quel goût peuvent avoir ces différents fruits tropicaux; une sapotille sent la sapotille comme la pêche a la saveur de la pêche; pas de comparaison possible, quoi qu'on en dise, entre ces fruits du pays du soleil et les nôtres. Vous n'aurez qu'une faible idée de leur parfum en les dégustant à Paris; le coco lui-même, qui se transporte assez facilement, ne pourra vous offrir que son amande à croquer. Le fameux lait de coco qui est à moins de quinze degrés centigrades, à l'heure où les œufs cuisent tout seuls à la Martinique, vous paraîtra ici surchauffé et fade, sinon aigrelet, malgré la rapidité des paquebots actuels qui nous apportent les produits des Antilles en quelques jours. La sapotille est le meilleur des fruits, au dire des Martiniquaises; elle ressemble à une pomme de reinette grise et a un peu le goût d'une poire blette bien sucrée; ce qu'elle a peut-être de mieux est la mousse blanche qui entoure ses pépins : mettez un peu de cette mousse sur des charbons ardents et il s'en dégagera une délicieuse odeur d'encens. La pomme-liane, jaune d'or, de la grosseur d'un citron, renferme quantité de pépins noirs acidulés. Le jus de la pomme d'acajou (une sorte de gros piment rouge, quant à la forme), est agréable, mais surtout ne touchez pas au noyau placé au bout du fruit, à l'extérieur. Vos lèvres en seraient gonflées pendant plus d'une semaine! — Vous prendriez la pomme-canelle pour une de nos pommes de pin colorée en vert; elle renferme une crème blanchâtre. La goyave est délicieuse dans les campagnes de nos diverses colonies chaudes où elle se propage avec une vigueur extraordinaire; l'arbrisseau qui la porte envahit tout un pays en quelques années. Je vous conseille de goûter la goyave, en France, sous forme de marmelade ou de pâte; cette pâte est meilleure que celle que vous devez savoir faire avec les abricots. — Si, par hasard, on vous offrait, au restaurant créole, outre des fruits, une salade de choux-palmistes, acceptez avec empressement; d'abord vous serez certaines de ne pas avoir de choux à déguster, car le nom de cette salade est absolument fantaisiste, et puis vous pourrez vous vanter d'avoir fait honneur à un mets qui vaut son pesant d'or; — c'est le cœur d'un palmier, tout simplement!... Il a fallu abattre un arbre magnifique pour vous procurer ce régal somptueux. On vous proposera peut-être, en même temps, une grillade de vers palmistes; ils sont gros et gras, tout blancs, et se nourrissent délicatement de la moelle de l'arbre sur lequel ils vivent. Pourquoi n'en goûteriez-vous pas? J'ai bien mangé du poisson crû en Océanie! j'avais même fini par le trouver meilleur que le poisson au court-bouillon.

— Quelle horreur! me direz-vous... Parlez-nous plutôt de l'*avocat*, est-ce un fruit ou un légume? Quel singulier nom!

— L'avocat n'est ni fruit ni légume, mesdemoiselles; c'est un beurre végétal, délicieux quand on le savoure dans sa fraîcheur, tout comme le beurre de Prévalaye.

— Et c'est tout ce que nous trouverons au restaurant créole?

— On pourra encore vous y offrir quantité de petits plats, des salades d'oranges au piment, par exemple, du rougail de *bringèles*, des *achards à l'instant*... Voulez-vous avoir les recettes de ces deux dernières combinaisons culinaires? C'est bien simple :

Rougail de bringèles (aubergines). — Faites revenir du lard sans beurre, mettez des oignons hachés, du safran, et une *pincette* de piment en poudre (style nègre). Coupez vos *bringèles* par morceaux, en travers, jetez-les dans l'eau froide et en les retirant de l'eau mettez-les dans la casserole; laissez mijoter... — Servez le rougail comme hors-d'œuvre.

Achards à l'instant (haricots verts). — Faites blanchir 500 gr. de haricots verts, égouttez, mettez dans une casserole de l'huile d'olive, du sel, du safran, du gingembre, du piment, (ail à volonté!) un oignon; le tout bien pilé au fond d'un mortier. Quand l'huile bout, ajoutez deux cuillerées de vinaigre, laissez cuire pendant cinq minutes; versez sur vos haricots ou faites-les sauter avec cette sauce.

Comme nous sommes gourmands! — Ce vilain défaut fait l'objet d'une des plus amusantes fables nègres que je connaisse; vous la comprendrez facilement. En voici quelques extraits:

A proç' li cap bon' l'Espérance,
Ein jour ein gros papa réquin,
L'était rôdé pour remplir son la panse;
Çà bébêt na toujours faim.
A v'là qu'li guette ein navire.
« Ho! ho! la dit, moi gagn' manzer. »
Li pliç' son dent, li tourn', li vire,
Son la bouç' commenç' démanzer.
Mais capitain' n'a pas té bête,
La souqué, ein gros morceau de lard...

. . . .

Li lanç' ein coup!!! li l'attrape son boucée,
Mais v'là son la guèle accrochée...
Ça mêm' la fini mon z'histoire.
Fais pas comment réquin, zami;
Son gourmand' la fait mort à li.

Si du restaurant créole vous passez au pavillon de la Guadeloupe ou à l'exposition de la

Réunion, vous y trouverez des jeunes filles qui se ressemblent entre elles comme deux goyaves se ressemblent. Ces femmes sont ou complètement blanches, ou noires, ou de sang-mêlé ; les fils de l'Afrique caractérisent les trois nuances d'une manière assez naïve : « Le blanc, disent-ils, c'est l'enfant de Dieu, le noir est l'enfant du diable, le mulâtre n'a pas de père. »

Vous constaterez que les mulâtresses n'en sont pas moins fort gracieuses, avec leurs yeux superbes et pétillants de malice, leurs cheveux noirs bouclés, leur teint mat qui, aux yeux des profanes, paraît souvent absolument blanc. La coquetterie des mulâtresses se traduit par le luxe de bijoux en or dont elles rehaussent leur très simple costume. La plus pauvre a un écrin qui vaut bien un millier de francs. Pour elle, le clinquant est le bonheur de la vie.

Disons adieu aux vieilles colonies dont les mœurs sont celles de la France, pour nous plonger dans la sauvagerie ; les villages des Pahouins, des Alfourous, des Néo-Calédoniens, des Sénégalais, qui tous s'abritent sous les arbres, derrière le palais central, méritent d'attirer notre attention.

Pour arriver chez les Pahouins, nous passons entre une *factorerie* ou maison commerciale du Gabon, et l'établissement d'un colon concessionnaire. J'espère que l'administration pénitentiaire n'a pas poussé son amour de la couleur locale jusqu'à payer le voyage, de Nouméa à Paris, à un vrai colon... concessionnaire. — Car cette dénomination louche doit, en réalité, s'appliquer à un criminel. On écrirait un livre sur la question de la colonisation pénale ; qu'il vous suffise de savoir que les condamnés dits de 1re classe, les plus sages au bagne, peuvent être dotés, par l'Etat, d'une jolie propriété, avec 32 mois de vivres. Ils ont même la faculté de se marier avec des femmes provenant des maisons centrales de France et qui sont venues de leur plein gré *à la Nouvelle*, la peine de la transportation n'existant pas pour leur sexe. — Vous voyez, d'ici, les jolies familles que forment les colons concessionnaires. J'ai visité leur village-type, à Bourail (Nouvelle-Calédonie) et je dois avouer que je m'en suis tiré sans une égratignure; mon hôtelier passait pourtant pour un ancien valet de chambre qui avait assommé son maître, un vieil avare sans doute... et l'épicier de l'établissement était un ex-empoisonneur !

Les villages des nègres Pahouins et Alfourous, habitants du Gabon et du Congo, n'ont rien de bien curieux comme construction ; toutes les cases des nègres du golfe de Guinée se ressemblent ; c'est aussi rudimentaire que possible. Le toit est fait en feuilles de palmier imperméables ; il repose sur des cloisons de bambous juxtaposés et reliés entre eux par des lianes.

Le caractère même des indigènes que le Gouvernement a fait venir de leur pays d'origine serait très intéressant à étudier ; je n'ai malheureusement pas le loisir d'entrer avec vous, ici, dans des considérations philosophiques sur le tempérament, les mœurs et surtout les innombrables superstitions des Alfourous. Les Gabonais ou Pahouins appartiennent à une des races les plus belles de la côte occidentale d'Afrique, mais sont « ivrognes, voleurs, menteurs, lâches et paresseux »... Ils font généralement le métier de courtier, intermédiaires entre les populations de l'intérieur et les commerçants européens auxquelles ils fournissent l'ivoire, l'ébène, le caoutchouc, le bois rouge et autres produits précieux.

Je demandais dernièrement à une religieuse qui revenait de la côte d'Afrique ce qu'elle pensait des femmes du Gabon.

— Ne m'en parlez pas, me répondit-elle, il nous faut l'esprit de charité pour ne pas abandonner cette œuvre ! Les Gabonaises sont affolées de toilette, elles passent leur temps à bavarder, à danser, à boire et à fumer ; seules, les vieilles travaillent et cultivent le manioc, la banane, la pistache.

N'insistons pas sur cette population assez peu... distinguée.

Les huttes de la Nouvelle-Calédonie, en forme de pain de sucre, cachent des naturels d'une race guerrière et sauvage, qui jouissent, eux aussi, d'une réputation douteuse. Ils se nourrissaient sans scrupule de la chair de leurs semblables ; cette habitude n'a pas encore absolument disparu chez les peuplades les plus farouches de la Nouvelle-Calédonie, quoi que fassent les autorités françaises. Un missionnaire me racontait qu'un jeune chef Calédonien, bigame comme beaucoup de ses compatriotes, était un jour venu le trouver pour lui demander le baptême.

— Ne garde qu'une femme avec toi, selon les lois de l'Eglise, lui repartit le bon père, et je te promets que tu seras baptisé.

Huit jours après, le chef revint à la mission pour renouveler sa supplique.

— As-tu fait ce que je t'ai ordonné? lui dit le missionnaire en l'apercevant.

— Oui, mon père, je me suis débarrassé d'une de mes deux femmes.

— Laquelle ?

— La plus grasse ; je l'ai mangée...

Les habitants de la Nouvelle-Calédonie tiennent le milieu, comme race, entre les nègres océaniens ou Papous et les Polynésiens de race jaune. Les femmes, dans ces tribus calédoniennes, jouent le triste rôle de vraies bêtes de somme ; elles s'occupent seules des plantations, vaquent à tous les soins du ménage, élèvent les enfants, pendant que leurs seigneurs et maîtres

vont à la chasse, à la pêche, ou dorment à l'ombre des cocotiers. Quelquefois les guerriers s'assemblent pendant la nuit pour exécuter leurs *pilou-pilou* ou danses de combat ; ils se livrent alors à des contorsions diaboliques et brandissent leurs casse-tête, faisant lourdement résonner la terre sous leurs pas. Des repas monstrueux, où des centaines de porcs cuits à l'étuvée disparaissent dans l'estomac robuste des convives, couronnent ordinairement ces réjouissances.

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie représentent le type le plus laid de notre Océanie française ; je vous conseille, si vous aimez les contrastes, d'aller voir après eux, les naturels de Tahiti qui ont leurs cases dans le voisinage de la pagode du Tonkin. J'ai déjà eu l'occasion de vous parler dans ce journal des mœurs si douces, si poétiques, des Maories ou habitants de la Nouvelle-Cythère ; je n'insisterai pas. Je formulerai, cependant, une petite critique contre l'organisation de cette partie de l'Exposition coloniale ; l'idée de placer quelques maisonnettes tahitiennes, si légères, si gracieuses de forme, au milieu des splendeurs exotiques que nous offrent les palais ou constructions de l'Indo-Chine, n'est pas répréhensible, au contraire, quoique ces maisonnettes aient besoin de leur magnifique cadre naturel, montagnes granitiques, vallées ombreuses et sillonnées de ruisseaux pour produire leur effet, mais je regrette qu'elles ne soient pas animées par la présence de plus d'indigènes et surtout par un *Hyméné* ou chœur tahitien, ordinairement composé de quarante personnes au moins ; les mélodies de cette île fortunée, où les jours s'écoulent toujours exempts de soucis, eussent certainement été très appréciées des connaisseurs ; vous n'ignorez pas qu'elles sont d'une originalité, d'un charme extraordinaires. Mme Gennaro-Chrétien, dont le talent de compositeur fait tant honneur à notre école musicale actuelle, a entrepris d'essayer la traduction de ces mélodies en musique déchiffrable pour toutes les jeunes filles aimant les thèmes qui sortent de la note vulgaire ; je suis heureux d'avoir pu lui donner la première indication de ces chants des bardes océaniens.

A quelques pas des cases tahitiennes, vous trouverez la section de Madagascar, cette île plus grande que l'Angleterre, et qui nous appartient de droit depuis le XVIIe siècle. Les soldats indigènes que vous pourrez rencontrer dans l'espace réservé à Madagascar, appartiennent à la race la plus ancienne du pays malgache, la famille des Sakalaves primée par un peuple conquérant, les Hovas. Les Malgaches sont intelligents et d'une grande adresse manuelle ; leurs orfèvres et bijoutiers font preuve d'une véritable habileté dans des ouvrages très délicats ; leurs ouvrières en soie fabriquent de riches tissus de damas à dessins en relief qui simulent des broderies d'argent. Les nattes de Tananarive sont les plus fines du monde, certaines atteignent un tel degré de souplesse qu'on en fait des robes ou des tentures d'une élégance toute particulière.

Vous laissant le soin de visiter plus tard le pavillon hindou où vous pourrez admirer les spécimens de l'art si vieux et toujours si merveilleux des indigènes de Pondichéry, je vous conduirai devant la tour de Saldé ; ce monument n'a aucun caractère d'originalité mais rappelle des souvenirs militaires, et il était à propos de les évoquer à côté du village sénégalais, car nos soldats ont eu leur large part dans l'œuvre de colonisation de cette terre africaine, l'une de nos plus riches possessions.

On a peine à se figurer un village de nègres quand on n'a pas vu réellement cette terre brûlée par le soleil qui se nomme le Sénégal, ses immenses plages de sable toujours embrasées et, en remontant vers le Soudan, dans l'intérieur du pays, les forêts qu'anime le chant de myriades d'oiseaux aux plus étincelantes couleurs. Vous les connaissez ces chanteurs africains, ces infortunés oiseaux-mouches qu'on apporte par milliers en France et qui y meurent pour la plupart si vite, faute de chaleur et aussi de liberté ; les *veuves*, les *colibris*, les *cous-coupés*, les *becs d'argent*, les *capucins*, les *bengalis*, sont attrapés au filet par des négrillons qui les vendent à la douzaine pour quelques sous... tous ces *mange-mil* si variés pullulent au Sénégal ; ils nichent dans les mimosas, les figuiers de barbarie, et les baobabs, arbres monstres, aux rameaux décharnés, qui dépassent parfois vingt mètres de circonférence.

La végétation de l'esplanade des Invalides est peu en rapport avec celle du pays des Sénégalais dont vous allez voir les niches. Ces huttes typiques n'auront même pas à vos yeux leur parure ordinaire, magnifiques clôtures de lauriers roses ou même simples enclos de liane.

L'animation des villages sénégalais, au lever du jour, rappelle celle d'un rucher d'abeilles ; on entend un bourdonnement confus dans toutes les directions, ce sont les femmes qui fabriquent le *couscoussou*, bouillie de farine de millet et de riz, mélangée d'un peu de graisse de mouton ; il faut écraser les graines au pilon dans des vases en bois de fromager et cela demande des bras et de la patience... D'autres négresses, pendant ce temps, vont puiser l'eau à la fontaine et la rapportent dans des calebasses négligemment posées sur leur chevelure ébouriffée ; à l'entrée des cases, les paresseux se contentent de réciter leur *salam* en levant les bras au ciel, tandis que les gens de métier, tisserands, tresseurs de cordes et de filets, forge-

rons, se mettent à l'ouvrage en chantant. Les petits nègres, tête rasée, se roulent sur le sol dont ils partagent la nudité, et les vieilles, claquant leurs mains osseuses comme des castagnettes, font danser les fillettes qui veulent apprendre la bamboula. Mais c'est le soir surtout qu'on danse au Sénégal, au milieu d'un charivari à éveiller les morts.

En sortant du village sénégalais, nous tombons sur la serre de l'exposition coloniale et près du restaurant annamite. Si vous aimez les orchidées, les cactées, les palmiers et toutes ces plantes décoratives qui nous viennent des tropiques, faites le tour de la serre, elle en vaut la peine. Quant au restaurant annamite, je vous engage à y entrer pour le visiter sinon pour y goûter les sauterelles frites, les pieuvres séchées et les nageoires de requin que l'hôtelier ne manquera pas de vous offrir. Il vous proposera aussi un délicieux salmis de pattes de canards, des oignons à la moutarde, des queues de caïmans, des nids d'hirondelles, des chrysalides de vers à soie et surtout la sauce nationale « nuoc-man » faite avec des petits poissons écrasés, des épices et de l'eau de mer. Ces différents mets vous paraîtront peut-être un peu trop *rares* pour que votre juste curiosité culinaire puisse dominer, en la circonstance, vos préjugés européens... C'est à peine si vous pourrez effleurer des lèvres les pâtisseries annamites faites avec de la farine de riz, de la graisse de porc, des fruits et du sucre.

Nos protectorats et possessions de l'Indo-Chine qui, depuis plusieurs années, ont acquis une si grande importance, le Tonkin, l'Annam, le Cambodge et la Cochinchine, sont très largement représentés à l'exposition des colonies. Vous devez accorder toute votre attention au palais de la Cochinchine qui est une petite merveille avec ses vitraux étranges, où partout se tortille le dragon, emblème chinois par excellence; à ses boiseries sculptées apportées à grands frais de l'Extrême-Orient, et à la pagode d'Angkor, reproduction fidèle de l'un des monuments les plus curieux de l'antiquité cambodgienne. Toutes les sculptures de cette pagode ont été moulées à Angkor même, par des architectes et des artistes spécialement envoyés au Cambodge dans ce but. Tandis que ces deux constructions occupent l'un des côtés de l'espace réservé à l'exposition coloniale, de l'autre on trouve les palais de l'Annam et du Tonkin et la pagode tonkinoise. Vous savez qu'il faut entendre par pagodes des temples consacrés au boudhisme; ces établissements sont gardés par les bonzes dont le costume se rapproche de ceux de nos religieux, dont les cérémonies ont même parfois une analogie frappante avec celles de notre culte catholique. — La table des offrandes, dans chaque pagode, reçoit les aumônes des fidèles, revenu ordinaire des bonzes. Les pagodes sont innombrables en Indo-Chine; un grand nombre, sinon toutes, ont été élevées à la mémoire des aïeux, le culte des ancêtres formant la base de la religion annamite.

La visite des palais de la Cochinchine et des pays de Protectorat en Indo-Chine demande, à elle seule, une bonne après-midi; je vous recommande, quand vous pourrez le faire, d'examiner la partie *bibelots* de la section, les ivoires, laques, incrustations de nacre sur bois dur, les bronzes, etc.

Le village cochinchinois attire nos regards ainsi que le théâtre annamite; considérons-les, avant de nous arracher aux charmes de l'Exposition coloniale.

Les habitations de Cochinchine ressemblent plutôt à des hangars qu'à des maisons; nos soldats leur ont donné le nom caractéristique de *paillottes*; elles s'élèvent le plus souvent au bord des arroyos ou cours d'eau, au milieu des rizières. — Quand il plaît au fleuve de déborder quelque peu, la famille n'a d'autre ressource, pour échapper à l'inondation, que de se réfugier sur une énorme table en bois, (principal meuble de la case,) à la fois siège, lit et table à manger pour tous.

Les maisonnettes annamites, aux murailles de limon desséché, aux toits de roseaux couverts de feuilles de cocotier, sont ajustées avec des chevilles et peuvent être édifiées en quelques heures. Les riches possèdent seuls des maisons en briques, recouvertes en tuiles, avec charpente en bois travaillé. L'autel des ancêtres se retrouve dans toutes les demeures des annamites; des sentences chinoises les entourent, des brûle-parfums, quelques escabeaux, un fourneau en terre, des ustensiles de cuisine et parfois le cercueil de famille, complètent l'ameublement.

Les indigènes que vous verrez à l'exposition indo-chinoise vous représenteront fidèlement le type très accusé de leur race; ces pauvres gens ont deux bien vilaines habitudes : celles de mâcher le bétel et de fumer de l'opium. Les jeunes filles annamites *chiquent* littéralement le bétel comme les vieux matelots leur *bitord*; cette particularité ne favorise pas la dentition des élégantes qui s'en tirent en faisant enduire leurs dents d'une superbe laque noire vernie, laquelle les rend irrésistibles.

Le théâtre annamite sera un des *clous* de l'Exposition coloniale. — Le Tonkin renferme un nombre considérable de saltimbanques ambulants, jongleurs, prestidigitateurs, avaleurs de sabre, etc.

Les représentations dramatiques constituent la distraction la plus en vogue parmi les Annamites; elles n'ont que très rarement un sens déterminé. Les comédies donnent surtout lieu

à l'apparition sur la scène de costumes grotesques, à des discours prononcés avec de grands gestes, à des cabrioles étonnantes. Pendant que vous considérerez les artistes, ne vous effrayez pas du bruit assourdissant des *gongs*, ni des masques horrifiques... ce sont des usages qui datent de plusieurs siècles et l'Annamite n'aime pas le changement, témoin cette chanson qui sert aux femmes indo-chinoises à endormir leurs enfants :

« ...Riz ! Riz ! pourquoi es-tu cru ? — Si je suis cru c'est que le bois est mouillé.

Bois ! Bois ! pourquoi es-tu mouillé ? — Si je suis mouillé, c'est que la pluie est continue.

Pluie ! Pluie ! pourquoi es-tu continue ? — Si je suis continue c'est que la grenouille se gratte le dos...

Grenouille ! Grenouille ! pourquoi te grattes-tu ? — Si je me gratte c'est que nos aïeules se sont grattées. Comment pourrais-je ne pas me gratter ? »

AYLIC MARIN.

BIBLIOGRAPHIE

LA FILLEULE DE SAINT LOUIS

PAR FRÉDÉRIC DILLOYE

—

Cette filleule de Saint Louis, l'aimable jouvencelle Jocelyne, fille de Préchantre, barillier du roi, obtient de son auguste parrain pour elle et pour Gilequin Caboche, ancien apprenti de son père, devenu par amour un grand clerc, docteur ès-droit, le privilège de porter les armes qu'elle s'est une fois fabriquées elle-même en plaisantant. Et certes jamais la noblesse ne fut accordée à gens de plus solide vertu. Jocelyne n'a pas voulu se marier avant que l'on n'ait retrouvé sa sœur de lait Haoïse, une pauvre serve jetée aux oubliettes, en châtiment de l'insubordination de son père, par un de ces monstres dont la tyrannie et le caprice prenaient leurs ébats au XIIIe siècle, il faut en convenir, plus aisément qu'ils ne pourraient le faire aujourd'hui. Les aventures d'une vaillante petite troupe, que la police n'aide guère, pour sauver l'intéressante victime de messire Gilles Hurepel, remplissent le récit d'émotion, d'imprévu, souvent même de terreur.

La *Filleule de Saint Louis* n'est pas seulement un livre amusant dans toute la force du terme, — si l'on veut bien appliquer cette épithète à des éléments dramatiques de la plus extrême violence en même temps qu'à des scènes gracieuses ou gaies, le tout irréprochable au point de vue de la morale, — c'est encore un livre d'érudition qui apprendra beaucoup de choses à ses lectrices sur notre ténébreux moyen-âge : il y a là une série de tableaux dont les détails sont inspirés par les vieilles chroniques, de précieux détails sur les mœurs, la vie intérieure et jusque sur la toilette du temps. Une jeune Parisienne de la bourgeoisie se rendant aux sermons renommés d'Etienne Langton, futur archevêque de Cantorbéry, pouvait être charmante en cotte de lainage gris-perle recouvert d'un surcot sans manches de petit drap bleu céleste papillonné de jaune. Avec cela une ceinture de filigrane supportant des patenôtres de cristal taillé, une huque ou manteau de velours gros bleu. Les cheveux, portés en grève, c'est-à-dire partagés au milieu du front et tombant en annelures sur les épaules, (coiffure spéciale des jeunes filles, que l'on prêta et qui devait rester à la Vierge Marie,) s'échappaient d'un mortier de velours pareil à la huque, agrémenté d'un revers de satin jaune et fixé à la tête par une mentonnière de gaze blanche. Tout cela, encore qu'un peu ample et engonçant, ne vaut-il pas nos chapeaux, nos pelisses et nos frisettes ?

Nous apprenons en passant ce que c'était que le diable Vauvert, dont l'usage a fait diable au vert, corruption qui ne signifie rien, — et pourquoi il ne faut pas imputer à Blanche de Castille tous les faits que la tradition attribue à la reine Blanche qui peut bien être, ici ou là, telle reine douairière, le blanc ayant, au XIIIe siècle, commencé à être reservé spécialement pour le deuil des souveraines, si bien que les mariées s'habillaient de rouge ; — et aussi l'origine de cette expression : *mettre le couvert*, qui remonte au temps où l'on étendait un grand voile sur la table entièrement servie, pour ne l'ôter qu'à l'arrivée des convives, et mille curieux détails sur la physionomie qu'avait, aux différentes heures, ce Paris si récemment encore appelé Lutèce.

Tous ces renseignements s'entremêlent avec beaucoup de naturel à un roman qui est parfois de l'histoire, car les figures de Louis IX, de sa mère, *la Dame des Dames*, d'Isabelle de France, de Marguerite de Provence, se meuvent auprès de celles de ces quatre charmantes filles, Jocelynde, Haoïse, la martyre Hermessande et la juive Mikal, auprès du trouvère Rutebeuf, du jeune basochien Ysoré de Chanteraine, de l'usurier Saül, du pauvre lépreux Lalouette, du co-

quin Bernadille, du roi des ribauds Crasse Joë, etc., la fiction et la vérité faisant ensemble bon et harmonieux ménage. Nous ne trouverons à reprendre que la langue où les broderies en vieux français tranchent sur une trame de français trop moderne. On refuse, par exemple, d'admettre qu'un lépreux, retour des croisades, se tenant à l'encontre du vent armé de sa cliquette pour éviter d'empoisonner ceux qui s'exposent à lui parler, emploie le mot *parfaitement*, dans le sens vicieux que le vulgaire lui donne aujourd'hui pour affirmer :

— Habite-t-il cette maisonnette? demande Jocelynde, parlant de Hurepel.

— *Parfaitement* damoiselle, répond le ladre.

Ce sont de bien petits détails, mais néanmoins des fautes de goût. Il faut reconnaître qu'il n'est pas facile de se tenir pendant trois cents pages également en garde contre le pédantisme et contre l'obscurité, en conservant à dose suffisante la couleur de l'époque reculée qu'on veut peindre. Mais l'ouvrage a un mérite assez sérieux pour qu'on en signale mêmes les imperfections. Nous verrions avec plaisir M. Dilloye continuer une série de romans de cette sorte sur les diverses périodes de l'histoire de France (1).

TH. BENTZON.

(1) *La Filleule de Saint Louis*, scènes de la vie au treizième siècle (1253-1258), un vol. in-8, broché, illustré de 39 gravures, 4 fr. Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, 1889.

CONSEIL

Le Moi



Qui d'entre vous, mesdemoiselles, ne se révolterait contre l'accusation d'égoïsme? Toutes, vous vous sentez disposées à vous dévouer pour ceux que vous aimez. Si le chagrin ou la maladie les frappe, vous prodiguez votre sympathie, vous multipliez vos soins, vos veilles, vous ne redoutez point la fatigue, vous ne songez pas même au danger. Toutes, vous vous rendez donc, et bien hautement, le témoignage que vous n'êtes point égoïstes.

Mais ne se peut-il point que, vous reposant sur le souvenir du dévouement passé ou sur le sentiment des forces et des tendresses latentes qui vous rendraient, à un moment donné, capables de sacrifier jusqu'à votre vie, ne se peut-il point, dis-je, que vous laissiez passer inaperçues les mille occasions que nous offre chaque journée de nous dévouer à autrui et de sacrifier notre moi ?

Le moi! Nous sommes, hélas! bien habiles à le chercher en tout. Par malheur, il ne s'affirme qu'aux dépens des autres.

Plus on est jeune, plus il tient de place, plus il est exigeant; si on l'immole dans telle circonstance marquante, comme il reparaît sournoisement dans les petits détails de la vie! Il prend des dehors innocents. N'est-il donc pas permis de satisfaire ses goûts lorsqu'ils sont inoffensifs ?

Vous aimez la promenade; il est bien légitime de vous promener. Oui, mais avez-vous songé que votre mère peut être lasse, et que votre plaisir favori lui imposera une fatigue ?

Vous préférez, au contraire, rester au logis. Mais votre père ne désire-t-il point votre compagnie, s'il veut sortir?

Vous êtes musicienne, et vous prisez uniquement la musique belle et bien faite. Cependant votre aïeul, moins éclairé en cette matière, vous demande un des airs démodés de sa jeunesse. Lui imposerez-vous les morceaux qu'il ne comprend pas et qui l'ennuient ?

Vous aimez le bleu, qui vous sied, alors que votre sœur, qui se vêt comme vous, préfère le rose. Vous obstinerez-vous à faire prévaloir votre préférence?

La satisfaction des goûts les plus légitimes n'est pas toujours inoffensive, car nos goûts sont souvent en désaccord avec ceux des autres, que nous songeons trop rarement à consulter. Le rôle d'une femme est cependant tout d'abnégation; il doit embrasser les plus modestes détails de la vie. Le bonheur se compose d'infiniment petits, et nous devons du bonheur à ceux qui nous entourent.

L'occasion d'affirmer notre dévouement d'une manière tangible ne se présente pas souvent. A chaque minute, nous pouvons cependant sacrifier nos goûts et notre volonté.

La vertu n'est pas un acte isolé : c'est une habitude de bien faire. Or, l'habitude embrasse les petites choses comme les grandes, et si même on attendait les grandes occasions, qui sont rares, il n'y aurait que des actes isolés, et plus d'habitude du bien.

Peut-être ne remarquera-t-on pas auprès de vous la continuité de ce dévouement modeste;

mais ceux qui vous entourent se sentiront enveloppés de votre tendresse comme d'une atmosphère douce et pure. Songeons-nous à apprécier l'air que nous respirons? Cela semble tout naturel; mais nous souffririons si cet air était malfaisant. On pourra ne pas s'apercevoir que vous immolez votre moi; si vous le laissiez voir, on s'y heurterait péniblement.

Préparez-vous donc dès maintenant à ce rôle silencieux de la femme qui, je l'avoue, a ceci de particulier qu'on reçoit ce qu'elle donne comme un dû, alors qu'on souffre et qu'on se plaint si elle ne donne pas. Sachez substituer la satisfaction d'autrui à la vôtre: il y a là des jouissances austères, mais réelles, pour les âmes élevées.

Et pourrait-on croire que tant d'humbles efforts, de sacrifices inaperçus ici-bas sont perdus? Non, certes. Dieu les voit, les compte, les pèse au poids du sentiment généreux qui les inspire; ils sont un pur hommage rendu à Celui qui a identifié l'amour du prochain avec l'amour qu'on lui doit à lui-même, et il les récompense dès ici-bas par l'influence mystérieuse qu'ils nous font acquérir autour de nous. Les doux posséderont la terre; ceux qui s'oublient posséderont les cœurs.

M. Maryan.

MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

I



Un grand soleil de juin incendiait la côte. Sous la chaleur épandue, l'atmosphère tremblait et se plissait comme un voile de gaze. L'Océan, très pur, très calme, arrondissait son étreinte de géant sur la terre. Ce n'était ni l'air matinal où les buées flottent dans l'air, se colorant des tons les plus tendres sous les premiers baisers de l'aurore, — ni le crépuscule de pourpre qui embrase les horizons de ses reflets de sang. C'était ce moment de la journée où, dans les régions plus chaudes, on se livre aux douceurs de la sieste, le commencement de l'après-midi, l'heure des vêpres.

L'aviso-stationnaire l'*Euménide*, chargé de monde parce qu'il emportait, en la circonstance, outre son équipage, quantité de visiteurs notables, se dirigeait sous petite pression vers la sortie de la rade de Lorient. Il allait servir d'escorte d'honneur à la procession annuelle des Couraux.

Jamais cérémonie religieuse n'offrit à la fois plus de simplicité grandiose et de saisissante poésie.

Il pouvait être deux heures lorsque l'*Euménide* fila son *corps-mort* de Pen-Mané, en face de l'embarcadère, pour aller se mettre à la suite de la flottille des pêcheurs de sardines qui devaient célébrer la solennité.

De tous les points de la rade, de la passe et de la côte, le son des cloches emplissait l'air de vibrations harmonieuses. Un même azur fondait les deux infinis, et la voûte bleue se distinguait à peine de la nappe bleue, là-bas, à cette ligne indécise du couchant où leurs immensités paraissaient se toucher.

Du sud au nord, de l'ouest à l'est, le décor était féerique. Tout au fond, en pleine terre, Lorient étageait ses maisons, sa jetée, profilant les quartiers du port de guerre et le quai du commerce, les bords du Blavet et du Scorff, les entassements du port marchand, les fouillis de l'arsenal. La tour du Port et celle de la Paroisse accusaient leurs lignes rigides, bien vêtues de lumière crue; l'embarcadère jetait son môle de bois dans les eaux transparentes comme des saphirs répandus à pleines mains.

Dès le matin, les *patouillards* de la rade avaient emporté, de demi-heure en demi-heure, des multitudes de curieux vers le Port-Louis, Larmor et l'île de Groix. Les équipages, les voitures de louage, les chars-à-bancs avaient entraîné des centaines de spectateurs par les routes de Plœmeur et du Kernevel. Des toilettes fraîches, des couleurs claires, sous l'expansion de ce soleil d'été, jetaient des notes éclatantes et réjouissantes pour l'œil, dans la verdure des rives. On avait tôt fait de traverser le bras de presqu'île qui sépare Kermélo de Larmor. A coté de la rade immobile s'étendait l'Océan tumultueux et irascible, aujourd'hui alangui dans une quiétude somnolente.

L'*Euménide* gagna les passes sans que la rotation de ses aubes, les trépidations de sa membrure provoquassent le moindre roulis de ses flancs. Elle s'engagea dans l'étroit chenal

défendu par la citadelle du Port-Louis, suivie ou précédée d'une cinquantaine de barques, se hâtant, elles aussi, pour le rendez-vous de la fête.

La pointe doublée, on se trouva en plein Atlantique.

Alors le coup d'œil fut merveilleux.

L'aviso, avec intention, s'était laissé devancer ou plutot distancer par un grand nombre de bateaux de pêche. Ceux-ci, un par un, prenant la file, vinrent se ranger le long de la côte septentrionale et de la plage de Larmor, formant leurs rangs comme pour une parade. Au-dessus, sur la plage même, d'innombrables spectateurs s'entassaient pieusement, hommes, femmes et enfants, venus par terre, venus par mer, ceux de Belle-Isle et de Gâvre, ceux de Lomner, de Plœmeur, de Groix et de plus loin encore, de Quimperlé et des roches du Finistère.

Tous s'amoncelaient en grappes, en paquets, dans leurs pittoresques costumes, les femmes en coiffes et guimpes blanches, les hommes en braies et en vestes multicolores, tenant en main le pen-bas.

Plus haut, la côte dure commençait, étayant les cinquante ou soixante maisons de Larmor, la petite église au clocher dominant les flots, et la, à l'entour, sur la route qui vient du Kernevel, de Plœmeur et de Lorient, sur le chemin qui monte à Lomner, équipages et chars-à-bancs avaient déversé leur monde de promeneurs. L'aristocratie de la région était accourue et l'on eût pu prononcer là, dans ce défilé d'opulences et d'élégances, les plus beaux noms de l'Armorique.

Cependant, les cloches sonnaient avec un redoublement d'entrain. Les vêpres touchaient à leur fin. Le flot des curieux et celui des fidèles refluait vers l'église, la masse se faisait plus compacte et plus dense aux abords du sanctuaire.

Lentement, de l'intérieur, les deux battants de la vieille porte de chêne furent tirés. Une sonorité de chants pieux monta vers le ciel pur. Tous ceux qui avaient pu prendre place dans la nef sortirent, accompagnant de leurs voix l'orgue dont les accents vibraient sous la voûte. Puis, ce fut le tour des enfants de chœur : acolytes et thuriféraires, avec leurs soutanes et leurs calottes rouges, leurs surplis de batiste, leurs lampadaires et leurs encensoirs ; puis, encore les prêtres, cinq en tout, quatre précédant le cinquième, et ce dernier, un vieillard à cheveux blancs, cassé par l'âge, portant à deux mains, dans les plis de la chappe relevée, l'ostensoir au centre duquel brillait le Saint-Sacrement.

Le groupe s'ouvrit en éventail sur les marches de l'église, les enfants de chœur sur les degrés inférieurs, les prêtres sur le seuil même. Au milieu, l'officiant dressa l'hostie divine au-dessus de son front, de toute la hauteur de ses bras tremblants.

Des nuages de fumée odorante s'élevèrent. De tous les points de l'horizon monta grave et solennel, l'admirable chant du *Tantum ergo*. Puis, le silence tomba sur cette foule prosternée, sur tout ce peuple en prières. On n'entendit que le cliquetis des chaînes des encensoirs, alternant avec l'*Oremus* tremblé du vieux prêtre. Enfin les paroles sacramentelles de la bénédiction furent prononcées; les prêtres rentrèrent dans l'église pour y déposer l'ostensoir, et en ressortir derechef aux accords du *Laudate Dominum*.

Alors, la foule se remit à descendre vers la plage, précédant l'officiant. Une barque de pêcheurs, la plus neuve, la plus jolie, attendait sur le sable, reliée à la terre par une passerelle de planches. Quatre pêcheurs la flanquaient, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux; quatre autres se tenaient à l'arrière, prêts à la manœuvre.

Le vieux prêtre parut. Il n'avait plus que le surplis et l'étole. Avec lui marchait un seul enfant de chœur, le plus jeune, portant l'eau bénite et le goupillon. Quand ils atteignirent les planches, les marins, leurs bonnets à la main, vinrent soutenir par les coudes et les épaules le desservant de Larmor. Il y avait vingt-deux ans qu'il célébrait la même cérémonie, et au caractère sacré de la fête il joignait l'auréole de ses propres vertus.

Quand le prêtre eut gravi le pont, Rovellan, patron de la barque l'aida à monter sur la teugue ; puis, le robuste matelot se tint debout aux côtés de l'ecclésiastique, précaution utile dans la crainte des surprises de la mer, d'une secousse inattendue qui pût faire perdre pied au chancelant vieillard.

Alors, la barque se détacha de la plage. Le vent, très doux, une brise de sud-est à souhait, enfla les deux voiles goëlettes. Le lourd bateau fendit l'eau de sa proue arrondie et renflée. Il prit la tête de la procession.

Et, derrière lui, deux cents autres barques s'avancèrent respectueusement, en ordre, rangées dix par dix. Et sur chacune d'elles, sept ou huit hommes, debout ou à genoux, selon que le prêtre lisait l'Evangile ou prononçait la formule de bénédiction, entonnèrent les cantiques de la région, invocations à Sainte-Anne-d'Auray et à Notre-Dame-des-Flots, gardienne de l'Océan, pour attirer leur faveur plus spécialement sur ce détroit poissonneux que toute la Bretagne connaît sous son nom singulier : les Couraux.

L'*Euménide* suivait la flottille, plus au large, prenant tantôt l'arc, tantôt la corde de cette procession en mer.

La barque se dirigeait en droite ligne vers Groix, limite du cercle et centre de la courbe.

L'île apparaissait avec sa haute ceinture de roches et de falaises, aux bases évidées, creusées en grottes pittoresques, pleines à toutes les marées de l'écume des ressacs. Ses pentes verdoyaient à l'unisson de la grande terre continentale, sous l'ardent soleil de juin. Vers le sud, Belle-Isle resplendissait à la façon d'une émeraude, et la mer, à distance, lui faisait une rutilante ceinture d'argent écumeux.

Le prêtre, de temps à autre, se recueillait, se reposait même. Puis, il reprenait la récitation des prières. La main saisissait le goupillon, et les gouttes de l'eau consacrée tombaient sur l'eau salée calme et sans rides.

Le cortège le suivait toujours. Vers cinq heures, la barque atteignit le point extrême de son évolution. Elle allait désormais infléchir sa course pour le retour.

Le panorama demeurait le même; seuls, les jours du tableau changeaient.

En effet, la flottille, après avoir rangé les falaises de Groix, redescendait par un cercle continu vers Larmor. Il lui fallait éviter à la pointe de l'île, sous le phare même, le tourbillon dit le *Trou du Diable*. Elle allongeait donc sa courbe en ellipse et reprenait, à l'opposite, le chemin déjà parcouru.

A bord de l'*Euménide*, les passagers d'occasion que le calme admirable préservait du mal de mer, pouvaient jouir tout à leur aise de ce magnifique spectacle.

Sur un ordre du commandant, l'aviso avait rétrogradé vers le centre même de la procession. Les assistants n'avaient eu qu'à changer de place. Ils se tenaient à bâbord maintenant, voyant Groix sur l'arrière, le continent à l'avant, Gâvre et Belle-Isle par tribord.

Le soleil avait fait les quatre cinquièmes de sa course. Maintenant, il déclinait rapidement. On le vit tomber derrière les hauts plateaux de Groix, dressés comme une muraille de géants. Une nappe d'ombre s'allongea sur les Couraux jusqu'aux pointes de l'île. Par de là, les flots étincelèrent à l'instar d'un fleuve d'or en fusion.

Puis, l'astre descendant toujours, un prodigieux éventail de rayons s'ouvrit couronnant l'île d'une gloire céleste. A travers les voiles jaunes, ces rayons obliques prirent des teintes de pourpre. Toute la splendeur de la palette des cieux s'épancha sur la mer et la terre. L'embrasement fut instantané, et de milliers de bouches, trahissant le secret d'émotion de milliers d'âmes, jaillit ce cri spontané :

— Que c'est beau !

La barque semblait glisser dans un lit d'écarlate et d'or. Les surplis du prêtre et de l'enfant de chœur accusaient leurs taches blanches dans l'irradiation merveilleuse. Comme appelés par une incantation, les goëlands et les mouettes se prirent à semer l'air de leurs blancheurs neigeuses. Leurs cris perçants, leurs battements d'ailes n'interrompirent pas un instant la mélopée traînante des pêcheurs. Les cantiques s'égrenèrent lentement l'un après l'autre, et la procession poursuivit sans hâte sa route vers la rive.

En ce moment, c'était sur toute la côte un carillon sans fin. Eclairés par le couchant, les clochers entrevus au lointain, s'allumaient eux-mêmes comme de gigantesques torchères. Coupée en deux par la bordure des collines, la flèche de Plœmeur montait dans la route claire; à sa droite, les deux tours de Lorient resplendissaient comme des lingots.

La nuit venait douce et légère, comme une caresse. La brise fraîchissait, passant à l'ouest. D'enivrantes senteurs se dégageaient de l'haleine des flots, se mêlaient aux parfums de la terre. Tout ce crépuscule d'été avait des poésies sans pareilles, des recueillements singuliers de concordance avec cette prière diffuse des hommes et de la mer.

Enfin, la flottille atteignit la côte. Il n'y avait plus au couchant qu'une pâleur mate, et déjà le bleu de la mer avait fait place au noir mouvant. Sur la plage et les rochers, des scintillations de cierges allumés piquaient les ténèbres d'étoiles rouges. Le chant continuait remontant vers l'église. Il s'enfonça à la suite du vieux prêtre sous le porche et la voûte. Puis, on n'entendit plus que les notes graves de l'orgue jetant dans le calme ses dernières harmonies.

Alors, ce ne fut plus sur le rivage qu'un bruit de foule se retirant, avec ce bruissement des conversations et des paroles, qui, à distance, produit le même effet que le grondement des flots. Puis, tout cela fut coupé par d'autres bruits de roues, des cadences de trot, des claquements de fouets répétés. Et, là encore, tout s'éteignit. L'opaque silence recouvrit toutes choses. La vie ne régna plus que dans la tranquille respiration de la terre et de l'abîme, et dans l'immuable gravitation des mondes jetés par myriades dans l'infini des cieux.

II

L'*Euménide* avait repris la route de Lorient. Par une surabondance de courtoisie, elle s'avança à quelques encâblures du débarcadère de bois. Canots et baleinières reprirent les voyageurs de passage qu'elle avait reçus pendant le jour et les reconduisirent à terre. Une faveur toute spéciale permit au lieutenant de vaisseau de Trévignon d'accompagner à terre sa fiancée, Mlle de Kérudo-Kerménès, et le contre-amiral de Kérudo, père de cette dernière. En même temps que ces trois voyageurs, la baleinière du

commandant ramena le canonnier breveté Jean Guern et Yvette Rovellan, sœur de lait de Renée de Kérudo.

A terre, on reprit gaiement, à pied, le chemin de la villa de Kérudo. Renée donnait le bras à Charles de Trévignon, Yvette à Jean Guern, son fiancé. L'amiral marchait aux côtés de sa fille et de son futur gendre. A quelques pas, en arrière, venait le groupe formé par le matelot et la petite fille du sauveteur Alain Rovellan.

Or, c'était un duo d'amour que chantaient, dans leurs dialogues, les quatre jeunes gens, tout en échangeant, sous cette nuit étoilée, leurs impressions du jour écoulé. Renée, plus réservée, plus timide par son éducation même, ne trahissait que par des monosyllabes expressifs la joie qu'elle éprouvait à l'approche du jour de l'union. Yvette, enfant de pêcheur, expansive et naïve, n'avait aucun secret pour Jean. D'ailleurs, les plus heureux, parce qu'ils étaient le plus libres, n'était-ce point, en cet instant, ces deux êtres de condition secondaire? Eux, au moins, rien ne les gênait. Ils pouvaient deviser d'amour sans réticences, se griser ensemble des haleines de la nuit, former les mêmes projets, caresser les mêmes rêves.

Et quels rêves! Ils n'avaient jamais varié. Depuis trois ans qu'il était au service, — trois ans qu'Yvette était sa *promise*, — Jean Guern n'avait pas changé de désir ni d'intention. Orphelin de père et de mère, conséquemment sans famille, il n'avait d'autre foyer en perspective que celui où il ferait asseoir la fille brune, de race Cornouaillaise, orpheline comme lui, qui, un jour, sans réticences et sans précautions, lui avait simplement donné son cœur. — Il est vrai qu'il n'avait pas tiré un mauvais lot, le brave Guern. Yvette était, sans contredit, la plus belle fille de l'arrondissement. Avec cela bien élevée, l'amiral de Kérudo ayant tenu à honneur d'entourer de soins cette sœur de lait de Renée. Et puis, pas pauvre non plus, puisque la maison de Larmor, surélevée d'un petit étage qui dominait la côte, appartenait, bel et bien, à son grand-père, Alain Rovellan, vieux survivant de Tanger et de Balaklava, aujourd'hui sauveteur par dévouement, le seul d'une famille de dix membres que la mer eût laissé vivant pour veiller sur l'enfance de cette orpheline.

A cette heure, ils parlaient aisément en gens très sûrs d'eux-mêmes et du lendemain. Le mariage allait se faire. On aurait même une belle noce, puisque le vieux père se proposait d'y mettre ses économies de cinq années, huit cents francs environ. Ni l'un ni l'autre ne spéculait sur les cadeaux que déjà, pourtant, préparaient en cachette l'amiral et sa fille. Car c'était une chose convenue, les deux mariages auraient lieu le même jour et à la même église. Renée y tenait absolument et Yvette en était très fière pour son compte.

Une fois mariés — et comme rien ne faisait prévoir l'éventualité d'une séparation — Jean achèverait son temps tout doucement. Ce serait, parbleu! grand bonheur si on ne l'éloignait pas de la côte. Mais en prévoyant le pire, qu'avait-il à redouter de plus qu'une tournée à Toulon ou une croisière sur les côtes d'Afrique? Il en avait vu bien d'autres. Est-ce que M. de Trévignon n'était pas plus malheureux que lui? M. de Trévignon qui, depuis dix-huit mois, commandait en second à bord de l'*Euménide*? C'est celui-là qui courait gros risque de se voir tout à coup arracher aux doux projets et aux rêves charmants! Les grands sont moins bien partagés que les petits. Dame! Il faut bien payer le privilège des galons.

— Tout de même, murmurait le canonnier, c'est pas de chance *de falloir* quitter sa promise au moment qu'elle va devenir votre femme!

— Non, soupirait Yvette, sans compter qu'on sait bien quand on se quitte, mais qu'on ne sait pas quand on se retrouve.

Mais cette réflexion triste était bientôt suivie de pensées plus gaies. Jean revenait aux projets. C'était entendu. Sa solde passerait au ménage. On arrondirait le lopin de terre autour de la maison du grand-père Rovellan. Jean était pêcheur de sardines avant d'être canonnier de la flotte. Il redeviendrait pêcheur et, comme le pain ne manquerait pas à la huche, on pourrait voir grandir et s'étendre la famille à l'entour de la table de l'aïeul.

Car c'est ainsi en Bretagne. Il faut que les familles y soient nombreuses pour mieux allumer la joie au foyer. Aussi bien, dans ces milieux d'hommes de mer, ne faut-il pas également pourvoir aux sacrifices qu'exige l'Océan? Sans cesse décimés par lui, les groupes de la côte se reforment; les têtes blondes font escorte aux fronts chenus, et les filles qui croissent sous leurs cornettes blanches sont les *pennerès* des unions futures, les mères qui doivent perpétuer et élever les fortes races de marins.

Or, tandis que Jean et Yvette devisaient allègrement, Charles de Trévignon et Renée de Kérudo s'entretenaient de sujets aussi tendres mais plus mêlés d'amertume. Pour eux, en effet, la séparation s'annonçait plus imminente. Le lieutenant de vaisseau n'avait guère à espérer une prolongation de séjour sur la côte. Il était manifeste qu'on allait l'appeler à quelque station lointaine pour deux ans ou dix-huit mois de surveillance. En ce moment, l'officier se sentait le cœur gros au contact de cette petite main finement gantée qui s'appuyait à peine sur son bras. Il la sentait trembler et gardait le silence. A certains instants, c'était le contre-amiral qui faisait tous les frais de la conversation. Lui aussi

était oppressé par l'angoisse des deux jeunes gens et, pour y faire diversion, avec sa rondeur habituelle, il s'essayait aux plaisanteries.

— Allons, allons, mes enfants, un peu plus d'énergie, voyons! Vous êtes tristes comme des bonnets de nuit et ce n'est pourtant pas le cas de devancer les moments d'ennui. Parlons un peu de la cérémonie à laquelle nous venons d'assister. Voyons, Renée, t'a-t-elle intéressée? L'as-tu trouvée belle?

— Bien belle, mon père, fit doucement la jeune fille. J'ai cru, tout le temps qu'elle a duré, que j'allais pleurer.

Ce disant, elle baissa la voix, où, pourtant, Charles de Trévignon crut démêler comme la brisure d'un sanglot.

— Pleurer! se récria l'amiral, pleurer dans une pareille fête! Moi, j'ai trouvé ça superbe, mais ça ne m'a pas donné d'idées moroses, bien au contraire.

Il risqua quelques réflexions humoristiques sur les bizarreries relevées au cours de la cérémonie, sur les types observés, terminant par une satire à l'encontre des curieux venus là en partie de plaisir.

Rien n'y fit. Le chagrin opprimait trop vivement les deux jeunes poitrines pour que le rire pût les dilater. La menace des adieux restait suspendue sur le bonheur du rapprochement. Charles et Renée eussent préféré l'intimité du tête à tête, qui leur eût mieux permis les épanchements de leur mutuelle douleur.

Ce que voyant, l'amiral prit le parti de se taire, lui aussi, et de ne point jouer la comédie de l'indifférence. Il s'écarta de quelques pas, laissant aux jeunes gens le loisir d'échanger leurs pénibles impressions.

— Penserez-vous à moi souvent pendant mon absence? demanda l'officier.

— Toujours mon ami, tous les jours, à toutes les heures. Je viendrai une fois par semaine à Larmor, à l'église. Si mon père ne peut m'y conduire je me ferai accompagner par Yvette et par son aïeul.

— A Larmor! prononça gravement Trévignon. C'est donc à Larmor que je vous rencontrerai à mon retour, au pied du maître-autel?

— Non, fit Renée, dans la chapelle de la Vierge. N'est-ce pas là que nous nous sommes vus pour la première fois?

Ils s'interrompirent. Le souvenir les envahissait.

— Oui, reprit alors le lieutenant de vaisseau. Je me rappellerai éternellement ce soir d'août au bord de la mer. Chère Renée, j'étais las des hommes, en ce moment, je venais de subir une amère déception. La vie m'apparaissait ténébreuse et sinistre. Je montai lentement les degrés de la chapelle et je m'arrêtai sous le porche. Le couchant était merveilleux. Il s'épanouissait au large de Belle-Isle et la mer semblait être un lac d'or en fusion. Des rayons glissaient à travers les vitraux, ils se jouaient sur le seuil. Quelques-uns même, attachaient de vaporeux reflets à la grille de l'autel. J'entrai sous la voûte déjà recueilli et je priai. Et, comme je me retirais, tandis que je m'effaçais dans la nuit d'un pilier, brusquement, comme jaillie du sein de cette gloire de l'Occident, vous vous montrâtes à moi, Renée, et mon cœur cessa de battre, ma bouche de prier. J'éprouvai je ne sais quel saisissement étrange qui fut pour moi la révélation du bonheur mêlé à une ineffable tristesse. Je vous aimais. C'était fait. Il m'avait suffit de vous voir.

Il soupira une question timide.

— Mais vous, ce jour-là même, m'aviez-vous remarqué?

La nuit seule empêcha l'officier de voir la rougeur dont s'empourpra le visage de sa compagne. Elle eut comme une hésitation, puis, avec l'abandon d'un enfant, elle murmura :

— Vous ai-je aimé ce même jour, Charles? Je l'ignore. Je sais seulement que, malgré la nuit du sanctuaire, au sortir de la grande clarté du jour, je vis votre regard fixé sur moi et j'éprouvai une grande douceur au cœur, quelque chose qui ressemblait à la caresse d'une mère, quelque chose d'inconnu et de suave qui me troubla et me fit peur. Si bien qu'en priant la Sainte-Vierge, je lui demandai presque pardon de ce sentiment, bien que je n'en eusse aucun remords....

Elle reprit, s'enhardissant un peu :

— Des jours passèrent, mon ami. Je n'avais gardé de vous qu'une image bien fugitive, bien incomplète, à travers l'ombre de la chapelle. Et ma crainte, par la suite, était de ne pouvoir vous reconnaître si la destinée nous rapprochait de nouveau. Je ne savais de vous qu'une chose positive : vous étiez officier de marine et cela me réjouissait, sachant les préférences de mon père. Ce fut Yvette, ma chère Yvette, qui compléta le renseignement. Bonne petite sœur, comme je l'aime!

— Ah! demanda Trévignon, souriant cette fois, vous ne me l'aviez jamais dit, Renée. Voulez-vous me le raconter?

— Cela vous intéresse donc?

— Méchante! murmura le jeune homme, qui serra la petite main gantée.

Elle reprit avec un peu plus de gaieté :

— Hé oui! ce fut Yvette. Elle m'attendait en bas avec son grand-père. Pendant trois semaines elle m'observa, sans parler, mais avec des sourires que, parfois, je trouvais empreints d'une amicale raillerie. Elle attendait que mon secret débordât de mon cœur. Aux premiers mots de ma question elle répondit malicieusement : « Savoir, ça pourrait bien être quelqu'un des

messieurs du *Redoutable*. Il est justement arrivé ici venant de Brest. » Or, notez, je vous prie, qu'elle vous avait vu sortir de l'église, qu'elle vous avait même vu rejoindre votre baleinière de l'*Euménide*, et qu'elle ne me fit cette confidence qu'au bout d'une semaine de plus.

Puissance magique de la mémoire ! En quelques secondes ces deux êtres revécurent l'ivresse de leur première rencontre. Derechef ils se plongèrent dans l'extase de ce moment unique où deux cœurs nés l'un pour l'autre se donnent sans retour. Ils se regardèrent et, sous la limpide sérénité de cette nuit d'été, ils purent lire réciproquement dans leurs yeux tout ce qu'ils étaient l'un à l'autre, l'intensité de leur amour, les espérances de leur lendemain, mais aussi l'affreuse douleur qui allait les broyer et dont l'amertume les ressaisissait déjà.

On rentrait en ville. L'amiral se rapprocha du jeune couple qui fit halte. C'était le moment pour eux de se séparer d'Yvette et de Jean, dont la route allait se poursuivre vers le Kernevel.

Le matelot s'avança, son béret à la main, et, après avoir salué l'amiral et le lieutenant de vaisseau, il ajouta :

— Bien le bonsoir, mademoiselle Renée. Je vas reconduire Yvette à son père.

Mlle de Kérudo embrassa sa sœur de lait.

— Tu es plus heureuse que moi, Vette, fit-elle avec un soupir.

— Il ne faut pas le dire encore, répliqua la petite fille du sauveteur. Qui sait si je ne pleurerai pas autant que vous ?

Elle conclut en secouant sa jolie tête brune :

— Allons ! Allons ! Il ne faut pas penser à tout cela. Le bon Dieu arrange les choses quand les hommes les dérangent.

Puis elle tira sa plus belle révérence aux deux hommes et, reprenant le bras de son fiancé, elle gagna par le plus court le logis paternel.

De leur côté, l'amiral de Kérudo, Renée et Charles de Trévignon s'en allèrent à petits pas vers la villa, dont, quelques minutes plus tard, la lourde porte cochère ouvrit devant eux ses deux battants.

Au matin, le lendemain, comme le lieutenant de vaisseau quittait sa chambre pour descendre au salon de son hôte, il trouva un pli cacheté. Le chagrin prévu ne s'était pas fait attendre. C'était l'ordre d'embarquement du jeune officier à bord du *Golland* à destination des côtes du Gabon.

PIERRE MAEL.

(*La suite au prochain numéro.*)



LES ROGATIONS



E long des seigles, verte houle,
Miroir de l'astre irradiant,
La procession se déroule,
Se déroule en psalmodiant.

La bannière de la paroisse,
Glands et panaches, va devant
Et, dans la brise qui la froisse,
Clapote au vent, clapote au vent.

Les monotones litanies,
Suppliant comme un chant d'amour,
Ont réveillé des harmonies
Dans tous les buissons d'alentour.

Le tourtereau gémit et prie,
La colombe roucoule et dit :
— Salut à toi, vierge Marie,
Chaste épouse du Saint-Esprit.

— Protège-nous, saint Jean-Baptiste,
Bêlent les moutons attendris.
— Prends-nous, saint Jean l'Évangéliste,
Dans ton sein, chantent les perdrix.

— Nous sommes de ta compagnie,
Bon saint François, hurlent les loups ;
Tu sais bien qu'on nous calomnie,
Bon saint François, parle pour nous.

Les animaux sont en prière,
Un pauvre chien jappe : saint Roch !
Pour ne pas contrister saint Pierre,
On n'entend pas le chant du coq.

— Seigneur, en vos champs d'émeraude,
Nourrissez les épis fluets.
— Seigneur, dit l'abeille qui rôde,
Aurons-nous bientôt des bluets ?

Dans les rangs passe une étincelle...
Non, ce n'est qu'un bourdon moqueur ;
Il mêle son violoncelle
Au fifre des enfants de chœur

Chacun regarde la nature,
On fait tout bas son oraison,
On n'entend plus que le murmure
Des pieds qui frôlent le gazon

. . . .

Mais voici qu'on rentre à l'église,
Le pasteur avec les brebis,
Et l'on entend sous la tour grise
Le dernier : Ora pro nobis !

Paul HAREL (Aux Champs).

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE



Le 26 juin 185., la cour de la Kasbah ruisselait de lumière, de fleurs, de toilettes brillantes. Tout au fond, le reposoir lançait des gerbes de feu sous les rayons du soleil; et, près de la porte, la foule s'entassait, malgré les factionnaires qui frappaient les pavés de la crosse de leur fusil, en attendant que les gendarmes à cheval vinssent déblayer l'entrée de la citadelle.

Les dames de charité, chargées de fleurir le reposoir, montaient et descendaient les degrés de l'autel, relevaient une fleur, éloignaient un bouquet, enlevaient une branche indiscrète; enfin, donnaient à la toilette du bon Dieu ce coup d'œil coquet et satisfait qu'elles donnent si souvent à la leur.

Il était magnifique ce reposoir militaire et féminin : Des pistolets, soutenus par des canons de fusil, formaient le tabernacle que dominait un soleil fait d'armes blanches. Les girandoles du lustre, empruntées aux gourmettes du 3e chasseurs, cliquetaient sous le moindre souffle de vent, et des canons servaient de colonnes au petit édifice. Tout au bas des degrés, entre deux obusiers de montagne reliés par des guirlandes de lauriers roses, on apercevait la tête énergique et brune du père Parabère, consolidant ce dernier rempart fleuri posé entre l'autel et la foule. A chaque effort du vénérable aumônier, il tirait sur le nœud de sa ceinture, rougie par l'usure; et la soutane, sa contemporaine, en remontait d'autant, si bien que ma foi, on apercevait une bonne longueur d'une jambe assez maigre pour qu'on en comptât tous les muscles. La foule bienveillante se le désignait en souriant : « C'est l'aumônier de Crimée, disait une petite recrue du Tarn-et-Garonne en roulant des yeux admiratifs, à un spahis qui hochait la tête et murmurait : *Bono*, *besef*! (1) ».

— Il a passé l'Alma à cheval sur un canon, ajoutait un Maltais, dont l'énorme fez hochait à droite et à gauche, pour appuyer son renseignement.

L'armée ne fraie pas d'ordinaire avec le Maltais, race marchande qu'elle tient en profond mépris ; pourtant, la curiosité l'emporta chez le fils de Montauban qui prêta une oreille attentive au récit des héroïsmes légendaires du Jésuite militant : la chemise du cholérique, les nuits dans les tranchées de Sinféropol, les mourants consolés par cette âme d'apôtre, alors que la mitraille pleuvait autour de lui et l'éclaboussait de sang... Peu à peu, un groupe compact se formait autour de l'orateur qui, se sentant écouté, élevait la voix et gesticulait passionnément.

— Eh! là-bas, Dumanais! s'écria tout à coup une voix rauque et impérative, qui partait de dessous l'autel. Et comme personne ne bougeait :

— Arrive donc, blanc-bec.

— C'est toi, Dumanais, dit Jugurtha en poussant la recrue du coude, le Père t'appelle, vas-y.

Le petit soldat, fier d'être discerné dans la foule par le héros en soutane, devint tout rouge et s'élança vers l'autel où il s'agissait d'écarter un des obusiers trop lourd pour l'effort d'un seul homme.

— Un blanc-bec! appuya Jugurtha en prenant la place de Dumanais dans le groupe.

Jugurtha avait quinze ans, des souliers lacés, sans bas, une culotte bouffante serrée au-dessous du genou; et, par dessus, une chemise retenue à la taille par une sangle d'écurie. Un fez triomphant et un accent venu en droite ligne de la rue Mouffetard complétaient un personnage que toute l'Algérie du second Empire a connu et houspillé. Une petite canaille en résumé, bon à tout, propre à rien, voleur, quand il pouvait, impertinent toujours, l'ami de tout le monde à Constantine, même du geôlier qui lui donnait ses commissions quand il sortait de sa prison, ce qui lui arrivait quelquefois. Asssidu aux arrivées et aux départs des diligences, on le voyait aider aux dames à se hisser dans la cahotante machine, porter les malles sur son dos et grimper comme un singe aux échelles. Il faisait le marché avec Rose, la cuisinière de la Préfecture, trop grande dame pour porter son panier. A tous ces métiers il gagnait, avec la même insouciance, un coup de pied par ci, un coup de poing par là, quelques *soldi* pour faire cirer ses bottines et boire l'absinthe de loin en loin. Quant à la nourriture, Allah y pourvoyait tant bien que mal, plutôt mal que bien : n'y a-t-il pas toujours des chardons derrière le cimetière juif, des figues de Barbarie aux flancs du Mansourah?...

Jugurtha en savait long sur le digne aumônier; je dois dire que l'aumônier en savait long également sur Jugurtha, qui se tenait instinctivement à distance de son œil perspicace et de son poignet nerveux.

Il faisait une chaleur étouffante; les dames de

(1) Très bon.

charité étaient rouges comme des coquelicots; la mousseline de leurs robes s'affaissait et les pétales des fleurs sur l'autel se frisaient comme si on les avaient passées au four. Maintenant, à la place du visage bronzé du Père Parabère, qui est allé passer un rochet, on voit apparaître, au travers de la haie de verdure, celui d'une fillette très gravement occupée à répandre de la mousse sur une caisse d'hibiscus. Ce visage est sérieux, un peu pâle et des traits parfaitement réguliers, de grands yeux très souvent baissés, beaucoup de hauteur dans l'attitude cambrée et dans le mouvement de la tête rejetée en arrière par le poids de la chevelure, telle était la petite personne en ses treize ans.

Elle ne parlait pas, elle ne souriait pas, mais à tout moment son regard inquisiteur interrogeait la porte de la Kasbah, où le cortège débouchait enfin au milieu des cris de la foule bâtonnée par les chaouchs et fouettée par le plat de sabre des gendarmes.

— Viens, Geneviève, dit une femme élégante et encore jeune, en passant son mouchoir sur le front moite de l'enfant, voici la procession.

Toutes les deux se rangèrent, s'agenouillant sur des prie-Dieu apportés, au bas de l'autel, un peu de côté, pour elles.

Mais Geneviève étouffa bientôt à rester immobile entre la crinoline envahissante de sa mère et celle de la Présidente; elle quitta son prie-Dieu, se faufila jusqu'à la haie de zouaves qui gardait le passage, et s'adressant à l'un d'eux :

— Ne bougez pas jusqu'à ce que le cortège soit devant vous. Alors vous me laisserez passer, je veux être devant.

— Suffit, répondit le soldat sans desserrer les dents, par rapport à la consigne qui ne permet pas de parler dans les rangs.

Je l'ai dit, la chaleur était accablante. Le sable répandu autour de l'autel et couvert d'une jonchée de roses, renvoyait un âcre parfum, le soleil accrochait des rayons aigus aux panoplies de l'autel, aux murs blancs de l'hôpital et, là-bas, aux bras de la croix dorée qui s'avançait lentement, portée par un lévite sous la garde d'un officier le sabre au clair.

Geneviève, les lèvres serrées, le cou tendu, regardait de tous ses yeux les longues files de la procession qui s'enroulait et se déroulait tour à tour... Les trompettes sonnaient, alternant avec les tambours; la musique, la fameuse musique du 83e, lançait à tous les échos un pas redoublé des plus entraînants, et autour de l'autel, les enfants de chœur tenaient tête à ces harmonies bruyantes, en entonnant le *Tantum ergo* avec des voix à faire crouler la citadelle.

Alors un souffle passa sur cette foule agenouillée; les vieux marquèrent la mesure en cadence, les jeunes relevèrent la tête fièrement; les mères prirent sur leurs épaules les petits, qui ne pouvaient pas voir autrement; et tous les cœurs battirent plus vite. Etait-ce pour le Dieu qui passait alors sous son dais d'or, était-ce pour la patrie lointaine que rappelait cette pompe; était-ce pour le ciel, était-ce pour la terre?... Qui sait; chacun était ému à sa manière! et sœur Constance, qui conduisait ses malades, pensait certainement plus à l'un qu'à l'autre derrière ses lunettes, tandis que le bel officier, marchant à reculons pour surveiller ses soldats, pensait peut-être un peu plus au monde où il faisait si bonne mine.

Il était superbe dans son uniforme sévère et élégant de capitaine d'artillerie, avec le cordon d'or enroulé autour de la poitrine et du bras, sa petite basque rouge, sa giberne courte, sa fière moustache blonde, et son profil busqué, et ce grand air qui ne se donne pas.

...Mais recueillons-nous; les clochettes s'agitent, une pluie de roses retombe sur l'autel, le canon tonne, tous les fronts s'inclinent. Geneviève écarte doucement ses deux voisins les zouaves et tombe à genoux entre les crosses de leurs fusils, à deux pas de l'officier, qui commande d'une voix sonore : « Genou terre!... »

« Mon Dieu, disait le cœur de la fillette, donnez-moi beaucoup de jours comme celui-ci, avec du soleil et de la musique, avec des fleurs et du canon. »

— Ran plan, planplanplan! répondaient les tambours.

« Mon Dieu, ajoutait la petite Geneviève, faites-moi épouser un artilleur! »

Et sur cette conclusion, peu prévue des pompes de l'Eglise, Geneviève se releva vivement.

Hélas! elle n'avait pas vu que l'officier, arrêté devant elle, avait fait un pas en arrière pendant la bénédiction, qu'il avait mis le pied sur la robe rose étalée autour de la fillette... Enfin, le désastre est complet et l'accroc fait pendre en guirlande le bord de la jupe.

Les yeux de Geneviève ont lancé un éclair, ses lèvres ont frémi :

— Maladroit! s'écrie-t-elle de façon à être entendue de ce bourreau des mousselines roses.

Celui-ci se retourne, regarde froidement la petite personne.

— Portez arme! Par file à gauche, marche!... Il est déjà loin.

— Le sot, pense Geneviève de plus en plus irritée par ce commandement, qui lui paraît une injure personnelle.

Maintenant, la grande cour est presque déserte, le Père Parabère a quitté son rochet qui flotte à une espagnolette de la manutention, il commande la manœuvre lui aussi, mais pour défaire ce qui a été édifié avec tant de soins :

— Allons, mon ami, par là; non! plus haut...

plus haut donc !... fichu maladroit !... qu'est-ce que vous faites là !... Allons, hisse... C'est bien. Merci, mes enfants, voici la sonnerie de la soupe... Allez-y ; tout à l'heure vous reviendrez.

— Oui, mon Père, disent les soldats en s'éloignant.

Et le Père sourit dans sa barbe poivre et sel, car il a entendu un de *ses enfants* dire à l'autre : « Un rude lapin, notre aumônier ! »

Geneviève, cousue d'épingles, rompue de fatigue, s'éloigne à son tour de ce champ de bataille où sa valeur s'est exercée tout le jour.

Le soir, à table, dans la famille et même un peu partout, il ne fut question que de la solennité du jour. Geneviève et son petit cousin, qui était venu passer quelque temps chez son oncle, parlèrent tous deux à la fois et trouvèrent moyen de se quereller d'importance ; M. Latour fut obligé de les séparer avant le rôti, pour avoir la paix ; il en mit un à sa droite, l'autre à sa gauche, ce qui n'empêcha ni les propos violents ni le reste :

— Cousine, as-tu vu le capitaine qui commandait la troupe? Quelle belle moustache !

Et Lucien cherchait la sienne tout en disant cela.

— C'est un maladroit, un malappris ! s'écria Geneviève.

— Allons donc, c'est tout ce qu'il y a de bien, et une voix !...

— Je le déteste, c'est un ours !

— Si on peut dire, qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

— Il a déchiré ma robe !

— Diable ! dit M. Latour, je commence à comprendre ; voilà pour l'épithète de maladroit, mais pourquoi malappris ?

— Parce qu'il n'a pas daigné s'excuser.

— Il a eu raison ; à la tête de sa troupe, un officier ne doit pas parler.

— Surtout à une demoiselle, hasarda le cousin.

— Tais-toi, Lucien, dit vivement Mme Latour en intervenant dans la conversation.

— Il y a toujours moyen d'être poli et de réparer une sottise, dit Geneviève, qui avait une grande habitude de ces sortes d'opérations, étant donné le nombre considérable de ses infractions à toutes les règles.

— Est-ce que tu crois qu'il t'a seulement aperçue, riposta le cousin ; un officier français a mieux à faire...

Un cri de fureur vint couper en deux la phrase du potache, Geneviève venait de lui lancer sous la table un maître coup de pied, auquel le cousin répondit par un coup de poing, l'un passant devant les jambes du maître de céans, l'autre derrière son dos, sans que ce dernier ait eu le temps d'intercepter ces témoignages de convictions trop ardentes.

Le calme se rétablit et M. Latour, pouvant enfin prendre la parole, annonça à sa femme qu'il avait vu le nouvel arrivant, objet de cette lutte fratricide, et qu'il le lui présenterait bientôt.

« Il nous est très affectueusement recommandé par nos cousins d'Auvergne qui sont un peu ses alliés, et du reste il se recommande par lui-même, car, malgré sa jeunesse, c'est un homme de valeur qui a déjà fait ses preuves devant l'ennemi. »

A cet instant, le domestique rentrait dans la salle à manger avec un bouquet, gerbe de roses comme les pays tropicaux savent seuls en produire.

— Oh ! les jolies fleurs ! s'écria Geneviève.

— Elles sont pour mademoiselle, dit le valet de chambre, en remettant une carte à sa jeune maîtresse.

Celle-ci, peu habituée à ces attentions généralement adressées à sa mère, rougit de plaisir et lut sur le petit carton : « Jean de Chabrol, capitaine d'artillerie. »

— C'est ton ennemi, Geneviève, dit le père en souriant.

— Pour un malappris ce n'est pas mal ! ajouta traîtreusement Lucien qui sentait encore des fourmis dans ses tibias.

La fillette pâlit derrière les fleurs qu'elle tenait à pleins bras et, furieuse d'avoir tort contre le jeune capitaine, elle se jura de ne lui jamais pardonner. Or qui connaissait Geneviève, pouvait croire sans témérité qu'elle tiendrait ce serment beaucoup mieux que n'importe quel autre.

Toutes les femmes de la société reçoivent le dimanche, en Algérie, et c'est alors dans leurs salons un défilé qui ressemble à la parade, tant il y figure d'uniformes et de sabres.

Le dimanche qui suivit la Fête-Dieu vit entrer M. Jean de Chabrol chez Mme Latour, qui le reçut comme un ami, presque un parent. Il ne faut pas s'étonner de ces faciles relations avec des inconnus d'hier. Là-bas, loin de la patrie, on se sent isolé de cœur ; et, privé des affections de la famille, on adopte comme siens ceux qui viennent avec vous passer quelques années d'exil sur la terre africaine.

Un mot d'excuse trouva vite sa place dans une conversation où l'on touchait à beaucoup de choses à la fois, avec cette gaieté, cet entrain qui ne manquent jamais dans ces réunions intimes et dominicales.

— Mademoiselle votre fille m'en veut beaucoup, je le crains, de ma maladresse de jeudi ; ne serai-je pas admis à lui présenter l'expression de mes regrets ?

— Ma fille ne reçoit pas encore de visites, monsieur ; mais, dans un cas aussi grave, je peux déroger à nos habitudes et je vais la faire appeler.

Et Mme Latour sourit au souvenir de la colère de Geneviève.



Hélas! c'était là le défaut capital de l'éducation de cette enfant, bien douée, mais d'humeur terrible. On souriait à toutes ses sottises et le nombre en croissait chaque jour.

Geneviève ignorait la présence du visiteur chez sa mère. Elle entra vivement, le visage encore animé du jeu interrompu et qui était certainement un jeu de garçon. Les lourdes nattes s'étaient hérissées et la poitrine haletait. Elle courut droit sur sa mère pour l'embrasser, car ce petit hérisson était, pour son espèce, fort caressant. Dans la brusquerie de son attaque, elle bouscula en passant le sabre du capitaine, lequel glissa sur le parquet avec un bruit terrible. Alors seulement Geneviève s'aperçut qu'il y avait un étranger dans le salon; elle fit demi-tour, se campa en face de lui et le regarda du haut en bas, sans mot dire.

— Geneviève, monsieur de Chabrol a, paraît-il, des regrets à t'exprimer, il désire te les présenter lui-même.

La fillette baissa les yeux, tout en relevant la tête, pour se faire plus imposante et répondit :

— Monsieur n'a pas *d'excuses* à me faire, nous sommes quittes, et elle montrait du doigt le sabre qui avait glissé bruyamment par sa faute.

— La désagréable petite personne, pensa l'officier, il faut que je lui rende son compliment.

Les roses encore toutes parfumées du capitaine s'étalaient orgueilleusement dans une potiche sur un guéridon à deux pas des irréconciliables; Jean de Chabrol les désigna du doigt, comme Geneviève venait de désigner le sabre et dit :

— Pardon, mademoiselle, vous me devez une fleur.

La leçon était rude, n'était-ce pas dire à la petite révoltée :

— J'ai réparé ma maladresse par une attention gracieuse, et vous ajoutez à la vôtre par la façon dont vous repoussez mes excuses.

Sans nul doute, Mme La Tour fût venue au secours de sa fille en détresse, si d'autres visiteurs entrant au salon ne l'eussent absorbée tout entière pendant quelques instants.

Geneviève avait perdu contenance, elle était là, debout, humiliée, furieuse, cherchant de quelle foudre elle frapperait l'audacieux qui, bien tranquille et bien maître de lui, raccrochait son sabre à son agrafe.

C'était la première fois qu'on résistait à cette enfant; elle frémissait comme ces poulains sauvages qu'on dresse la tête encapuchonnée. Plus vieille de trois ou quatre ans, elle eût pu continuer la lutte sur ce terrain courtois; mais elle était trop jeune alors, sans expérience et surtout trop fougueuse. La violence de ses sentiments en arrêtait l'expansion.

— Elle va suffoquer, pensa M. de Chabrol.

Non, elle commençait au contraire à se ressaisir, et dans son désir passionné de blesser l'adversaire, elle s'avança tout contre lui et parlant presque à voix basse :

— Je vous déteste!

Le capitaine s'empara de sa main, la baisa galamment et lui dit avec une grâce un peu haute :

— Cela m'est égal, mademoiselle.

— Voilà la paix signée, pensait Mme La Tour, qui voyait de sa place sans entendre.

Geneviève n'avait plus rien à faire; elle sortit, alla se blottir dans un coin de sa chambre et éclata en sanglots; tout son orgueil s'échappait ainsi par ses yeux.

Le capitaine de Chabrol en moins de quelques semaines devint l'indispensable à Constantine. Non pas qu'il fît l'empressé, qu'il cherchât à plaire, qu'il se mît à la remorque de tel ou tel toquet, et eût l'air de se soucier plus de l'une que de l'autre; non, il était même un peu froid, mais avec une courtoisie chevaleresque, et bien que les cavalcades s'organisasssent sans qu'il s'en mêlât, pas plus que des parties de campagne ou autres, il était le premier à mettre en selle les jolies écuyères, il conduisait les cotillons, mais plutôt pour être agréable aux mondaines que pour son propre compte, et cette nuance qu'elles devinaient avec cet instinct féminin qui ne s'égare jamais, excitait leur désir de se l'attacher quand même. Donc, il était à la mode, et les intimités s'offraient à lui de toutes parts.

« Ma chère amie, écrivait la vieille Mme de Messy à Mmes J... et L..., venez donc ce soir faire un écarté à la maison; il y aura des glaces et le capitaine de Chabrol. »

Faire un écarté en Algérie, c'est ouvrir un battant de sa porte à toutes les fantaisies de son intimité. De cartes, il n'en faut point parler, on les tient le plus souvent à l'envers. Cette colonie mouvante de jeunes femmes, d'officiers brillants, d'amis d'un jour que séparait parfois une mort glorieuse au lendemain d'une de ces aimables réunions, se groupait sous un prétexte quelconque, s'amusait d'un rien, uniquement parce qu'elle était jeune et composée d'éléments sympathiques les uns aux autres.

Cette vie facile et légère, ces habitudes coloniales, ce besoin de plaisirs incessants composaient à Geneviève un air ambiant plus favorable à développer, en elle, le mal que le bien. Sa mère se disait avec raison que même à l'écart de ces réunions, qui n'étaient pas faites pour son âge, il y aurait plus d'un danger dans les récits du lendemain, dans l'espérance et le désir trop souvent attisés d'avoir enfin sa place dans le monde. Elle se disait cela vaguement, avec un serrement de cœur qui la rendait un peu lâche, mais enfin elle avait conscience que de quatorze

à dix-huit ans, sa fille serait mieux en pension que chez elle.

Chaque jour découvrait un inconvénient nouveau à l'état de choses actuel, et bientôt la pauvre mère dut ouvrir les yeux complètement. La conclusion fut que Geneviève entrerait au couvent pour terminer son éducation. On écrivit à Paris, on s'informa, et le trousseau fut commandé pour l'Abbaye-des-Prés; c'était irrévocable.

Mais le plus difficile restait à faire; dire à cette enfant : « Tu vas nous quitter! » qu'allait-il en advenir? Cette nature ardente, indomptée, ce cœur passionnément attaché à la famille, ce lierre qui poussait des racines partout où il passait dans ce pays, dans cette maison qui l'avaient vue naître, comment l'arracher à tout ce qu'elle aimait!

Ce fut une explosion sauvage, des cris, des pleurs, des supplications :

— Je vous aime, laissez-moi vivre avec vous; pourquoi me renvoyer? Là où vous ne serez pas, je mourrai!...

— C'est bien possible, disait le vieil ami de cette enfant, le docteur Vadel; mais il faut essayer quand même, car je ne vois pas un moindre inconvénient à la laisser ici. Votre faiblesse, chère madame, envers cette petite, ne vous laisserait jamais le courage de poursuivre une éducation sérieuse, en butte aux assauts de votre entourage d'un côté, de votre fille de l'autre.

Lorsque Geneviève sentit que ses prières et ses larmes étaient inutiles, elle essuya ses yeux et se tut sur toutes ses douleurs; tout se passa au-dedans d'elle-même dans un silence effrayant de morne désespoir; on ne l'aimait plus, puisqu'on lui résistait, on voulait se débarrasser d'elle... Il y a comme cela dans la tête des enfants des drames poignants dont l'intensité tient de la folie. Têtes et cœurs neufs qui rencontrent pour la première fois la douleur et refusent de la reconnaître pour compagne de leur vie. Lutte inévitable, où l'âme meurtrie est toujours vaincue, et laisse quelque lambeau de ses plus chères illusions.

Il fallait donc dire adieu à la chère maison, adieu à la petite chambre pavée de porcelaines; il fallait remplir ses yeux des mille détails qui avaient charmé son existence jusqu'ici. Les fleurs étagées aux angles de la galerie arabe, tournaient vers Geneviève leurs petites têtes brillantes et semblaient l'appeler.

— Dans huit jours vous serez flétries, leur répondait la malheureuse enfant, et je ne vous reverrai plus jamais... Jamais, répétait-elle avec un frisson, et elle détournait les yeux pour aller à une autre souffrance, comptant les dalles de marbre de la jolie galerie, les petites ogives en bois découpé de la balustrade verte et rouge, où toute enfant elle introduisait la tête pour regarder en bas, dans la cour, l'eau qui tombait bruyamment des gouttières, ou bien Joseph, qui poursuivait un chien, venu là exprès pour réjouir la petite qui, de là-haut, montrait le bout de son nez derrière la grille peinte. Qui saurait dire tout ce qu'elle pleura comme perdu, et de combien de baisers elle couvrit même les murailles qui semblaient la repousser!

Le soir, assise dans son lit, les coudes aux genoux, la tête dans ses mains, elle nourrissait sa veille des souvenirs déchirants accumulés durant le jour; mais elle ne pleurait plus, parce qu'elle pensait :

— Je mourrai là-bas, et ce sera fini de souffrir.

— Ah çà, partez-vous ou ne partez-vous pas? disait le docteur de sa voix la plus bourrue à la mère redevenue hésitante. Geneviève est jaune comme de la cire, le pouls est fiévreux, la main sèche, les yeux brillants...

— Mais docteur, la rentrée des classes n'a lieu qu'en octobre, que ferons-nous de ces deux mois, en attendant?

— Ce que vous voudrez, mais allez-vous-en tout de suite, ou bien renoncez-y complètement, il n'y a pas de milieu. Le déplacement, le voyage, les distractions qui en résulteront, doivent forcément sortir cette petite de ses tristesses noires. Si vous ne faites pas ce que je dis, vous allez la voir dépérir, et je m'en lave les mains!

— Eh bien, nous partirons par le prochain courrier.

— Dieu vous entende! murmura l'incorrigible raisonneur qui était d'autant plus féroce, qu'il sentait son cœur moins solide contre cette enfant.

— Huit jours! plus que huit jours! Je veux dire adieu à tous les endroits que j'aime; maman, conduis-moi à la petite montagne.

Qu'était-ce que la petite montagne? La mère le savait bien, car ce but de promenade était le préféré de sa fille. On se leva le lendemain de meilleure heure, car la saison ne permettait pas les courses en pleine chaleur, et Geneviève partit avec un panier, un couteau et son ombrelle, accessoires obligés de toutes ses excursions.

Les promeneuses s'engagèrent sous les portes de la ville et traversèrent la place de la Brèche dans toute sa longueur. Cette place, que les municipalités successives ont essayé de baptiser de noms illustres, comme ceux du maréchal Vallée, est toujours restée, pour les vrais Algériens, la place de la Brèche, et certes il n'en est pas de plus glorieux. C'est un grand quadrilatère traversé par une chaussée; au beau milieu, une fontaine de pierre grise, sans eau bien entendu, et où les mulets arrivant de la plaine, viennent promener, en soufflant, leurs naseaux desséchés contre les parois humides de l'auge. A droite et à gauche, des quinconces d'a-

zedaracs grillés par le soleil, et au fond, près de la route de Sétif, un petit coin vert entouré de murs blancs, avec une cabane où un invalide fume une pipe de turc. Saluez en passant, car c'est dans ce petit enclos que dorment de leur dernier sommeil les braves qui comblèrent de leurs corps la brèche par où l'armée française entra dans Constantine. Et vous voudriez débaptiser cette place?

C'est précisément du côté des tombes de nos soldats que les dames La Tour se dirigèrent pour prendre la route de Sétif. Geneviève marchait lentement, elle remplissait son cœur du souvenir de ce paysage familier. Ah! le pays natal, brûlant ou glacé, triste, sévère ou éblouissant! Le sol foulé par les premiers pas, le ciel entrevu dans ses premiers rêves ; ce mendiant qui, chaque jour, vous tend la main, depuis que vous savez ce que c'est que donner ; ce fanatique, au regard sombre, qui attend sur la margelle de pierre que le soleil se couche pour se prosterner dans la poussière et se couvrir la tête de sable en murmurant une prière qui est une imprécation contre le chrétien qui passe! Et plus loin, la caravane où l'on chante à mi-voix, tandis que le troupeau s'avance lentement!... La route que suit Geneviève est taillée en corniche... Elle regarde au fond, presque sous ses pieds, cette plaine étroite où la brume de l'aurore, comme une écharpe irisée, s'accroche aux saillies du rocher, aux grands peupliers du Rummel.

A sa droite, le sol se relève, la vue s'élargit ; voici le *Camp des Oliviers* avec ses arbres au feuillage gris et échevelé, ils se penchent, ils se tordent et montrent leurs crevasses rougies au soleil levant. Plus loin encore, c'est le champ de manœuvre avec sa piste labourée, ses fossés pleins d'éboulements. Un peloton de cavaliers l'abandonne au moment où ces dames débouchent au tournant de la promenade. Geneviève regarde fièrement leur fière tournure, ils dévalent par le raccourci, les clairons sonnent, un nuage les enveloppe, les voilà qui disparaissent.

— Maman, y a-t-il des chasseurs d'Afrique à Paris?

— Non, ma fille, mais il y a des guides, des lanciers, les gardes, les dragons de l'impératrice. Leurs uniformes sont bien plus riches que ceux de nos chasseurs, et leurs chevaux magnifiques sont bien deux fois plus gros que ceux que tu vois ici.

Geneviève regarda Mme La Tour avec une indignation pleine de douleur et de reproches. Comment semblables paroles qui blessaient si profondément le cœur de la fille pouvaient-elles sortir des lèvres de la mère! Plus beaux que *ses* chasseurs, plus riches, mieux montés!...

— Ils ne sont pas plus braves du moins! dit-elle tout haut, achevant ce parallèle humiliant. Oh! pouvez-vous dire qu'il y a quelque chose de plus beau que ceci, s'écria-t-elle tout à coup en désignant du doigt un groupe équestre qui se détachait dans la lumière, un peu sur la hauteur. On ne distinguait pas les traits du cavalier ainsi éclairé, mais on ne perdait pas un de ses mouvements dans la lutte qu'il livrait alors contre un étalon noir, absolument en révolte et décidé a tout plutôt que de céder. Le cheval se dressait de toute sa hauteur et retombait ensuite en faisant des bonds prodigieux, ou bien la tête encapuchonnée, les quatre pieds fichés raides dans le sol, il attendait qu'un nouveau caprice le jetât de côté, avec le traître espoir que son cavalier désarçonné le débarrassât enfin de l'étau dans lequel ses genoux l'emprisonnaient.

Geneviève hâtait le pas pour jouir de plus près du spectacle; maintenant elle entendait le souffle bruyant du cheval et aussi quelques mots à voix basse de son maître. Cette voix de l'homme, cherchant à dompter la bête par l'éperon et la caresse tout à la fois, était si profonde et si calme, qu'elle finit par endormir les colères de l'étalon. Peu à peu, les sauts désordonnés, les ruades diminuèrent, la tête fine et nerveuse s'allongea, les petites oreilles droites perdirent de leur fixité.

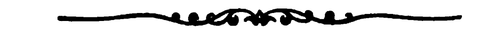
— Allons, allons, mon vieux, disait le cavalier, tandis que sa main frappait doucement le garrot noir et luisant ; allons, saute!

Le cheval regardait l'obstacle sans pouvoir se décider. A la fin, se renversant sur ses jarrets tremblants, il bondit en avant et laissa échapper un hennissement de colère impuissante; il était vaincu, il avait obéi!

— Pauvre bête! s'écria Geneviève en joignant les mains.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)



CURIOSITÉS HISTORIQUES

Lorsque la reine Jeanne de Bourgogne fut sacrée à Reims en 1316, on revêtit sa chambre de velours doublé de cendal (taffetas) vert richement brodé. Il y avait 1321 pappegauts (perroquets) brodés or et soie, 661 papillons ayant les ailes éployées et brodées aux armes du duc de Bourgogne et 7000 trèfles d'argent.



COUP DE FOUDRE



I maman savait pourquoi j'ai refusé le marquis de S. et les millions de ce pauvre M. Corbin, elle m'accuserait d'avoir perdu la tête, et n'aurait pas tout à fait tort, au fond.

Je ne veux être ni marquise, ni millionnaire, je veux épouser un chasseur, mais pas le premier chasseur venu : celui auquel je pense s'appelle Jack de Flémont, il a de jolies moustaches blondes et de grands yeux clairs, intelligents et très moqueurs, des yeux qui m'intimident, mais cela passera quand nous nous connaîtrons bien.

Je ne l'ai vu qu'une fois, au bal de la duchesse. Dès en entrant, je l'ai remarqué ; debout près d'une porte, il avait l'air de s'ennuyer... noblement. J'ai demandé à Jeanne de me le présenter ; elle m'a dit oui, mais elle est partie au bras de son fiancé, et elle a bien vite oublié M. Jack.

J'ai passé tristement ma soirée à le regarder danser. Je le voyais sourire, causer, être aimable, et je me disais : Si c'était moi ! Enfin le cotillon est arrivé. Jeanne, qui le *conduisait*, est venue me chercher pour la figure du coussin. Généralement, l'ennui de me voir sur la sellette, le point de mire de tous ces yeux plus ou moins bienveillants, me fait accepter le premier venu. Ce soir-là, j'étais décidée à l'attendre, *lui*, dussé-je laisser défiler tous ces messieurs, et il y en avait bien cent. 1er monsieur, 2e monsieur, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e monsieur. Je risque un œil du côté de maman : elle était toute rouge et semblait très fâchée. Je me rendais bien compte que ce que je faisais ne se fait pas ; c'est incorrect de laisser tant de messieurs s'agenouiller à vos pieds dans un grand bal. Heureusement mon danseur, le marquis de S., a pitié de moi et me demande tout bas :

— Qui voulez-vous ?

Il aurait dû commencer par là !... Je réponds très-vite :

— Ce grand chasseur, là-bas !

Enfin !... J'ai fait semblant d'essayer de reprendre le coussin, quand, en réalité, j'étais si contente de le voir-là ! Il me semblait à genoux pour me faire une déclaration, comme dans *Faust* que j'ai vu la semaine dernière. Justement, l'acteur qui jouait Faust avait de grandes moustaches blondes comme mon chasseur. Au lieu de la déclaration que j'attendais presque, nous nous sommes mis à valser sans rien dire. J'étais si émue, que ça n'allait pas du tout, et je le sentais bien. Toujours sans rien dire, il s'est mis à bostonner. Je l'ai suivi, mais fort mal !... Moi qui bostonne si bien d'habitude... un vrai désastre !... Bien vite il m'a ramenée à ma chaise, félicitant sans doute, *in petto*, les sept messieurs auxquels j'avais refusé le coussin.

A partir de ce moment-là, mon danseur a dû me trouver bien ennuyeuse ; je n'ai plus ouvert la bouche, je pensais à *lui*. Ce M. Jack, que je voyais pour la première fois, me préoccupait plus que de raison, dirait maman. C'est une impression étrange qu'il m'a produite : en le voyant, j'ai cru voir l'incarnation de mes rêves de jeune fille, et tout de suite, sans hésiter, je me suis dit : C'est M. Jack de Flémont que je veux épouser. Cela s'appelle, je crois, le *coup de foudre*. Hélas ! il n'est pas réciproque. Et quand le reverrai-je, M. Jack ?...

Hier, en grand mystère, maman m'a fait appeler dans sa chambre, et là, toute émue, elle m'a fait part des demandes simultanées du marquis de S. et de M. Corbin. Maman préférerait le marquis, papa soutenait la candidature de M. Corbin. Un gendre millionnaire, cela tente papa. Maman me vantait les charmes de ces deux mariages avec tant d'entrain et d'un air si convaincu et si heureux, que je n'osais rien dire. Elle crut alors que mon silence était causé par l'embarras du choix ; elle a donc cessé de me parler des millions Corbin et m'a cité plusieurs anecdotes, vraies ou fausses, qu'elle tenait de la duchesse et qui prouvent surabondamment que le marquis est un héros. Comme je me taisais toujours, maman s'est décidée à me questionner... Non, jamais, je n'oublierai la colère, l'indignation de ma pauvre maman, si douce d'ordinaire, quand elle a compris que *sa* fille refusait d'un seul coup deux partis inespérés. Elle a pleuré, moi aussi. Enfin, j'ai obtenu de qu'il ne serait plus question du marquis pendant quinze jours. A la condition, m'a dit maman, que j'emploierais consciencieusement ces quinze jours à réfléchir sur ma sottise et sur le bonheur qu'éprouverait toute petite fille sensée à la seule pensée d'épouser ce brillant marquis.

Quant à M. Corbin, je n'en veux sous aucun prétexte, et comme maman ne tient pas non plus beaucoup à lui, celui-là n'est plus gênant. Mais le marquis !... que faire ? mon Dieu ! que faire ?... J'espérais que ces quinze jours « d'anxiété » comme il dit, le décourageraient, mais il est plein d'ardeur... Je crois qu'il attendrait sept ans, s'il le fallait... comme Jacob.

Je vais commencer une neuvaine. Ce qui m'inquiète c'est que je ne sais rien de ce monsieur de Flémont, rien que son nom appris par hasard, et, en admettant qu'il veuille de moi, papa et maman l'accepteront-ils ? Maman était si fâchée contre moi hier, que je n'ai jamais osé lui en parler... ce serait pourtant le plus sim-

ple. Maman est si bonne que, pour me faire plaisir, elle prendrait des renseignements, mais je n'ose pas !... Attendons les résultats de ma neuvaine.

***

Qui l'aurait cru, mon Dieu?...

Hier à eu lieu le mariage de Jeanne. Ma neuvaine allait être finie, plus que quatre jours de grâce. Je me sentais si triste et si malheureuse, qu'il a fallu que maman me traîne de force au lunch. Pourtant, j'aime bien Jeanne, et mon absence lui aurait fait de la peine. Je m'ennuyais là depuis un quart d'heure, assise dans un petit coin et regardant pour me distraire les allées et venues des invités. Tout à coup, je me suis sentie pâlir; Jeanne se dirigeait vers moi avec... M. de Flémont.

— Paule, M. de Flémont désire t'être présenté. Nous sommes un peu cousins... Mon mari est très proche parent de Mme de Flémont.

Je me sentais envahir par une joie folle : ainsi il se souvenait de moi... Il *désirait* m'être présenté... Qui était cette madame de Flémont? sa mère sans doute. J'étais décidée à aller jusqu'au bout.

— Puisque tu deviens la cousine de Mme de Flémont, dis-je à mon amie, veux-tu me présenter à elle?

Jeanne m'a regardée, un peu surprise.

— Comme tu voudras, la voici justement.

Une jeune femme s'approchait, très blonde et très jolie. Je comprenais de moins en moins. Jeanne nous présenta l'une à l'autre.

— Mademoiselle, me dit la jeune femme en souriant, mon mari m'a parlé de vous, il vous a rencontré au bal de la duchesse...

Elle continua, se faisant aimable. Je ne l'écoutais plus, quelque chose s'était brisé en moi, qui me donnait envie de pleurer. Je me sentais confuse et troublée, comme si tout le monde avait pu se douter de ma mésaventure. Ainsi, voilà comment finissait mon roman !... Mon héros, mon idéal, était marié!... Oh ! comme je me suis jugée sotte et folle ! Comme je m'en suis voulu de n'avoir pas eu confiance en maman ! Elle m'aurait empêchée de me monter la tête et de me croire amoureuse de M. de Flémont quand, en réalité, je n'étais amoureuse que de mon rêve... Ma neuvaine a eu un bon résultat : Je suis guérie de ma folie. Maintenant c'est fini, je me méfierai de moi-même, j'aurai confiance en maman qui ne voudra jamais que mon bonheur, et pour commencer je vais lui dire que je veux bien être marquise.

PAULE.

Pour copie conforme, MARIE.

Economie Domestique

POTAGE PARISIEN

Pour dix personnes : cinq grosses carottes, autant de navets et de poireaux, trois branches de céleri, une poignée d'oseille. Faire cuire les légumes à l'eau salée, l'oseille à part. Les légumes cuits, les réduire en purée, dans une passoire très fine. Si l'on veut le potage au gras, on étendra cette purée d'un litre et demi de bouillon, et quand il bouillira, on le liera avec quelques cuillerées de tapioca; il ne le faut ni épais, ni liquide. Pour le potage au maigre, l'eau remplace le bouillon et l'on ajoute, quand le tapioca est cuit, gros comme un œuf de beurre frais.

COLLE-FORTE POUR COLLER LES ÉTOFFES ANCIENNES, SOIT SUR DES OBJETS EN BOIS, SOIT SUR DU CARTON

Se servir de la colle de Givet sans la mélanger avec d'autre colle. La casser en petits morceaux que l'on fait fondre au bain-marie, un demi-verre d'eau pour environ trente centimes de colle. Bien dissoute mais un peu consistante, on attendra qu'elle soit tiède pour s'en servir, et on la maintiendra à cette température tout le temps que durera le travail. Sans cette précaution la colle se reformerait en masse compacte.

Il faut deux pinceaux : l'un très fin, l'autre moyen. Avec celui-ci l'on enduit de colle les galons ainsi que les morceaux d'étoffe d'une certaine dimension. Le petit serre à pointiller légèrement de colle les étoffes claires, les dentelles et l'étroit galon, pour les faire adhérer à l'étoffe, au bois ou au carton; chaque fois que l'on quitte un pinceau, le mettre dans l'eau afin qu'il ne durcisse pas. Si au cours du travail la colle s'épaissit, ce qui arrive presque toujours, ajouter à peine une cuillerée à café d'eau tiède et remuer. La colle trop liquide traverse et tache l'étoffe. Pour maintenir la colle à la température voulue, on la conservera dans le bain-marie que l'on placera soit sur une veilleuse, soit sur une faible flamme d'esprit-de-vin. Il se fait pour ce genre de travail un petit appareil en cuivre, très commode, qui se trouve chez les grands quincailliers. L'étoffe ne doit se coller que sur le bord et jamais au milieu.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Concerts : premières auditions. — Compositions nouvelles et choisies.



L'Opéra semble être entré dans une veine moins néfaste. Après les honorables débuts de Mlle Eames dans Juliette, ceux de Mlle Litvinne dans les *Huguenots*, ont tout à fait désensorcelé la Direction. Il ne lui reste plus qu'à progresser dans cette voie en tâchant de rattacher à ces rayons naissants, ce splendide coucher de soleil qui a nom Gabrielle Krauss, car il surpasse en éclat artistique toutes nos étoiles du matin. On affirme que le ballet d'A. Thomas, *La Tempête*, sera prêt d'ici à quelques jours. Nous touchons à la fin du mois; sera-ce pour le premier mai? D'*Ascanio*, il n'est plus question en ce moment.

Quant à notre pauvre Opéra-Comique, dont les destinées ont été si pitoyablement sacrifiées par les commissions, sous-commissions, etc., des Théâtres et Beaux-Arts, on y pousse *activement*, dit-on, les études d'*Esclarmonde*, de Massenet, qui est ravi de ses interprètes. Il est vraiment désolant de voir un orchestre comme celui de M. Danbé relégué dans un quartier dont l'éloignement n'est pas le seul inconvénient à déplorer. Aussi, M. Paravay, soucieux de mettre son personnel à même de bénéficier davantage des fruits de l'Exposition, s'occupe-t-il, aidé de M. Lacome, d'organiser, dans l'un des théâtres du Champ-de-Mars, des représentations diurnes qui feraient connaître les principales œuvres jouées à l'Opéra-Comique pendant la période révolutionnaire du dernier siècle. Les étrangers ne seront pas seuls à s'intéresser à l'ingénieuse idée de ce directeur qui manque beaucoup plus de bonheur que de courage et d'habileté.

Comme nous l'avons dit, les concerts occuperont, aujourd'hui encore, la plus large place de notre chronique. Mais, mon Dieu! quelle avalanche! Sainte Cécile, elle-même, ne saurait à quel programme se vouer, elle qui doit étendre sa haute protection sur tous les membres de son harmonieuse famille. Nous qui ne jouissons pas des séraphiques prérogatives de notre illustre patronne, estimons-nous heureuse, après avoir beaucoup écouté, d'avoir pu entendre et retenir quelques-unes de ces belles inspirations qui semblent un écho des musiques célestes. Rien n'en saurait donner un avant-goût plus saisissant que ces concerts religieux sous les voûtes des temples catholiques, qui ont, pendant la Semaine sainte, attiré l'attention du monde chrétien et des artistes.

Dans toutes les églises de Paris, — nous pourrions dire de France, — les œuvres célèbres ont retenti pour célébrer la commémoration du grand drame divin. Les majestueuses harmonies de l'orgue sont bien les seules qui puissent traduire le sentiment élevé et profond de ces choses du ciel, qu'elles ont pour mission de mêler à celles de la terre, comme l'a dit Victor Hugo dans un hémistiche superbe.

Dans un certain nombre de concerts, dits spirituels, on a aussi entendu des messes en musique, stabats, oratorios, de compositeurs anciens et modernes; on en a admiré autant l'exécution parfaite que la beauté des œuvres choisies. Mais jamais le sentiment religieux qui s'en dégage, n'impressionne l'auditeur comme les suaves harmonies des cathédrales. Dans les salles mondaines le cadre nuit à l'effet et ne saurait donner la sensation de l'Infini, qui est le but comme le privilège de la musique sacrée.

Il y avait cependant un recueillement relatif aux concerts spirituels organisés par M. Danbé à l'Opéra-Comique. Le succès a été d'autant plus grand que la salle était absolument remplie par un public de choix. A défaut de l'émotion grandiose dont nous venons de parler, il ne s'est pas privé de témoigner vivement son admiration, son enthousiasme même, pour la belle exécution de la *Messe solennelle* de Rossini. Ce chef-d'œuvre, et d'autres encore, ont été, pour M. Danbé et ses artistes, une source de nouveaux triomphes.

Parmi les concerts très remarqués avant la Semaine sainte, il faut citer ceux du Châtelet, dont l'intérêt s'accroît de plus en plus. On y a apprécié le rare mérite de plusieurs nouveautés, au nombre desquelles le ravissant prélude d'*Eloa*, publié récemment dans le *Figaro*, et des fragments de la *Symphonie en ré*, de M. Ch. Lefebvre, deux œuvres écrites avec l'autorité d'un maître de premier ordre. *Eloa*, poème lyrique, en cinq épisodes, a été tiré d'A. de Vigny, par M. Paul Collin, le poète délicat et le mieux fait pour comprendre la spiritualité de cette séraphique légende. On sait qu'Eloa, l'ange-femme est né d'une larme divine. Cet ouvrage se désigne de lui-même à nos lectrices autant par la pureté du sujet que par les pages exquises qu'il a inspirées à M. Ch. Lefebvre. Nous lui consacrerons une analyse détaillée dans un prochain numéro.

Nous retrouvons d'ailleurs les deux charmants auteurs d'*Eloa* au concert de la *Société chorale d'amateurs* (Société Guillot de Sainbris), où, plus que partout ailleurs, on fait de « l'art pour l'art, » et qui est, depuis sa fondation, la pépinière où se sont greffées et se grefferont encore les illustrations artistiques les plus com-

plètes du présent et de l'avenir. En dehors d'œuvres classiques d'une exécution hors de pair, l'attrait principal de la séance était dans plusieurs *premières auditions* : *Ulysse et les sirènes*, poème de Paul Collin, musique de P. Puget ; *Olaf*, par Ed. Guinaud et G. Mathias ; *Espoir*, poème du même auteur, musique de Ch. Lefebvre. *Ulysse*, la plus importante de ces créations, est une « scène antique, » de grande allure. Divisée en quatre parties, M. Paul Collin l'a traduite et rajeunie en vers aussi élégants que gracieux, ayant de plus le mérite assez rare d'être merveilleusement distribués pour l'adaptation musicale. M. Paul Puget en a fait ressortir, avec talent, des situations ingénieuses pleines d'imprévu, de couleur et de charme.

Il y a nombre de ravissants chœurs dans la partition, sur laquelle nous reviendrons prochainement aussi, dès que nous l'aurons sous les yeux. Dans des compositions aussi finement et artistiquement ciselées qu'*Ulysse* et qu'*Eloa*, une seule audition ne permet d'en saisir que les lignes d'ensemble. Nous pouvons du moins constater l'immense succès des auteurs, auquel solistes et choristes, sous l'habile direction de M. Maton, ont largement participé.

La scène d'*Olaf* a fourni à M. G. Mathias une nouvelle occasion de se montrer compositeur de goût et musicien de la bonne école : celle de la simplicité et du charme.

M. Ch. Lefebvre a trouvé dans sa composition d'un sentiment si profond, intitulée *Espoir*, les mêmes acclamations qui accueillent toujours son talent, aussi attachant que délicat et distingué. M. Ed. Guinaud, l'auteur si pénétrant de ces deux derniers poèmes, a justement partagé des suffrages d'autant plus flatteurs qu'ils étaient dus à un auditoire artistiquement choisi. *La Sévillane*, de C. Chaminade, a clos brillamment cette séance, l'une des plus intéressantes de la saison, parce que l'on y trouve toujours des œuvres françaises écrites dans ce bon style dont la clarté n'est pas le moindre mérite.

Le célèbre virtuose Paderowsky, que tout Paris vient d'applaudir, s'y est créé une popularité telle qu'il est certain d'y faire salle comble chaque fois qu'il y reviendra. Son immense talent, tout de charme, d'originalité et de puissance, est de ceux qui s'imposent dès le début. Parmi ses nombreux admirateurs, beaucoup le comparent à Rubinstein, mais nous n'oserions affirmer que s'il étonne moins, peut être, il ne soit plus reposant, plus doux à entendre.

Très grand succès aussi pour Tschaïkawsky, aux soirées de M. et Mme Colonne, où le violoncelliste Parandoukoff et le violoniste Ten Brink ont exécuté ses œuvres. Mme Colonne, dans diverses pièces de genres différents, y a fait apprécier sa voix d'un charme émouvant et l'élégance de sa diction.

On assure que des représentations d'opéras russes vont avoir lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. On y entendrait *Le Démon* de Rubinstein, *La vie pour le Tsar* de Glinka, et un opéra encore non désigné de Tschaïkowsky. Ce serait d'un haut intérêt et le succès serait certain.

La mode, cette année, a déjà inauguré d'offrir, en cadeau de Pâques, soit un album, une partition ou un morceau de musique. Il en sera de même cet été, où nos lectrices seront heureuses d'offrir à leurs amies de province ou de l'étranger un souvenir de l'Exposition. Nous donnerons, pendant sa durée, une liste d'ouvrages choisis dans ce but. Nous placerons, en tête de cette liste les magnifiques albums *du Journal des Demoiselles*, l'ÉCRIN DU PIANISTE et LE PIANISTE MODERNE, deux volumes d'une rare élégance d'édition, très richement reliés et dorés. Par le choix des œuvres qu'ils contiennent, ils forment une bibliothèque aussi complète que facilement portative, pour le pianiste amateur le plus artistiquement délicat. Pour ne parler aujourd'hui que du second de ces recueils, ajoutons que LE PIANISTE MODERNE renferme des pages exquises de tous les maîtres célèbres de l'opéra et de l'opérette. *Le Soir* et la *Chanson de Printemps*, de Gounod ; les célèbres *Courriers*, de Ritter; les plus ravissants motifs de l'*Arlésienne*, de Bizet ; ceux du charmant *Rip*, de Planquette; des *Petits Mousquetaires* de Varney et tant d'autres dont ce volume fourmille. Prix : PIANISTE MODERNE : 8 fr., Paris; 10 fr., départements. Envoi *franco* contre mandat-poste adressé à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*. — *Petite Méthode élémentaire de piano*, par Emile Decombe, excellente édition, très soignée, pour les petites mains, renfermant, sous un petit volume, les principes, exercices, études et petites fantaisies très faciles, sur les plus jolis airs d'opéras anciens et modernes. — *Heures de Loisir*, un beau recueil en deux volumes, des danses si remarquées, de A. Strobl, pour toutes les forces, composé de valses, polkas, galops, mazurkas, marches, etc. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — *Eloa*, poème lyrique, en cinq épisodes, de A. Collin, musique de Ch. Lefebvre, très grand succès. — Un beau chœur d'*Esther*, du même auteur, poésie de Racine. Editeurs : Mackar et Noël, 22, passage des Panoramas. — *Répertoire de Mlle Lili*, par Mme Lafaix-Gontié, mignon et séduisant recueil de chansonnettes et danses enfantines, richement relié et enluminé dans le texte. Dessins comiques, d'une réelle originalité, très attrayants pour les bébés, album fort élégant. Chez Grus, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.



CAUSERIE

1789-1889

1er Mai 1889.



Les hommes passent et changent, la nature est la même, a dit Lamartine.

La forêt de Versailles où couraient, il y a cent ans, les piqueurs royaux en grand équipage, les chevaux pimpants des carrosses dorés, se réveille encore avec le printemps et plus d'un vieux chêne s'étonne, je vous jure, en comparant le monde ancien au monde présent !

Le 5 mai on célébrera avec solennité l'anniversaire des Etats Généraux de 1789. — M. Carnot recevra dans la galerie des glaces de Louis XIV, et toutes nos célébrités politiques, en habit noir, refléteront leurs majestés bourgeoises dans ces miroirs illustres qui n'ont point su garder, hélas ! l'image des guerriers fameux et des génies sans rivaux, anciens habitués de ces salons si brillants, aujourd'hui silencieux et mornes.

Est-ce que (mais vous allez me trouver terriblement pessimiste), est-ce que nos fêtes actuelles vous ravissent ?... Elles me laissent toujours le regret d'un autrefois inconnu, superbe et mystérieux; mes rêves, les vôtres aussi, peut-être, sont toujours plus beaux que les réalités, et il n'y a, en dehors des joies de cœur, que la nature qui nous convie à un ravissant spectacle sans désillusion possible.

Le printemps frissonne au petit Trianon, ce sanctuaire charmant, trop abandonné depuis Marie-Antoinette. La chaumière royale s'effrite, mais le lierre, qui l'a étroitement enlacée, pare son toit à demi effondré, et le chèvrefeuille fou, aux grappes roses, au parfum pénétrant, se suspend aux fenêtres où se montrait le fier et joli visage de la reine. Le moulin a cessé de tourner, sa roue est toute vermoulue, une mousse épaisse la recouvre comme un rideau moelleux et doux. Le lac s'est tari, les ponts en bois sont rompus, et les nénuphars traînent sur le ruisselet, leurs longues tiges brillantes comme alanguies.

Le marbre de la laiterie s'écaille et les araignées tressent en paix leur toile dans les jattes vides où Marie-Antoinette en costume de bergère préparait la crème, avec ses dames d'honneur.

Ce joli et innocent caprice d'une reine serait d'une désolation sans pareille sans la nature qui l'aime et lui prête son sourire.

La clématite à larges fleurs violettes comme des symboles de deuil, presque comme des fleurs de passion, s'enroule aux colonnes jaunies du temple rustique, court en guirlandes, en festons, étoilant cette vétusté, se répandant comme un manteau en masses opulentes pour couvrir cette misère.

Et voilà qu'on les revoit, toutes ces pauvres belles princesses, *jouant aux humbles*, avec des rires joyeux dans leur réduit champêtre, oyant au milieu des verdures, les trilles des rossignols dans les arbres de l'antique forêt. Sur la pelouse où poussent les pervenches, un saule pleureur étend ses branches grêles; son tronc noueux, argenté, fendu, se tord sous le poids de cent ans. La reine planta elle-même cet arbre des larmes et des cimetières, qui semble encore gémir sur elle quand le vent l'agite. J'ai refait pour le centenaire un pèlerinage historique, respectueux et attendri, avant que la foule n'arrive et ne se précipite comme une houle sur les prairies du parc, afin de regarder les grandes eaux du bassin de Neptune qui joueront pendant une heure entière, rareté inouïe, car ordinairement elles ne durent qu'un quart d'heure.

Je hais l'encombrement, les curiosités avides, les enthousiasmes de commande, et la flânerie paisible me tente toujours.

Si vous allez à Versailles le 5 mai, amusez-vous beaucoup et admirez à votre aise le parc, la vue superbe, le caractère grandiose du château et le jaillissement merveilleux des cascades et des jets d'eau. Respirez l'odeur des premiers acacias et des lilas en fleurs, et si, par aventure, le coucher du soleil vous surprend, regardez l'astre qui, lentement, disparaîtra au fond de l'immense avenue du centre.

Je ne m'appesantirai point sur l'anniversaire de la Révolution, époque sanglante et lugubre, toute faite de terreurs et d'abominations, dont le cardinal Pierre d'Ailly annonçait vers 1490, dans un grimoire peu connu, la sinistre venue en ces termes : « Quand arrivera l'année 1789 de notre ère, une des grandes périodes de Saturne sera accomplie. Si le monde existe encore à ce moment-là, il y aura de nombreux, extraordinaires changements et troubles, principalement en ce qui concerne les institutions légales. On ne sait si le monde survivra à cette épouvantable année ! »

Croyez-vous aux prédictions ? — Moi, pas du tout, j'en ris de bon cœur, et cependant c'est l'un de nos plus savants et consciencieux écrivains de la Révolution, M. Ch. d'Héricault, qui a remis dernièrement celle-là sous nos yeux.

N'insistons pas sur la note sombre tandis que le printemps rit, chante et fleurit partout... Paris lui-même prend un air de fête inaccoutumé, se parant avec toute la coquetterie possible pour l'ouverture de l'Exposition. Les édi-

fices publics, les places, les ponts, les quais et berges de la Seine se couvrent de mâts de pavillons; les trois couleurs françaises se mêleront, le 6 mai, à celles des autres nations qui consentent à tenir chez nous les grandes assises de la paix.

L'Exposition est admirable; il y a là une explosion artistique étonnante et, sous le soleil qui rayonne, j'éprouve, quand je la visite, une vision éclatante du Beau s'harmonisant avec l'Industrie...

Le panorama de l'Exposition s'étend dans un éblouissement. La Seine ondoie et serpente, les verdures nouvelles des jardins du Trocadéro donnent une tonalité fraîche au tableau. Gigantesque, s'élève la tour de 300 mètres, attirant tous les regards, sans nuire pourtant au bel effet de la coupole centrale de la *Galerie des industries diverses* qui scintille, surmontée d'un vigoureux génie, sans même écraser les dômes élégants du palais des *Beaux-Arts* et des *Arts libéraux* aux fers revêtus d'une teinte bleu vert pâle, aux briques émaillées de tons multicolores...

Au dernier plan, s'étend majestueuse, la merveille de 1889, la colossale *Galerie des Machines*, d'une hardiesse de conception inouïe. L'énorme ossature s'envole, supportée par des arceaux d'une légèreté prodigieuse. Je contemple ce chef-d'œuvre avec une réelle émotion; c'est grand et magnifique. Sous les voûtes mugissent les mille voix des machines, terribles et fortes, qui s'agitent avec quelque chose d'humain, dans un tourbillonnement continu, vertigineux; autour des rouages, des courroies de transmission, les ouvriers se démènent, véritables pygmées pourtant capables de travaux de Titans.

C'est de l'enthousiasme qu'on ressent à la vue de la galerie des machines; serait-on poète et ennemi du chiffre, on ne pourrait, de bonne foi, refuser son admiration à ce triomphe des ingénieurs qui est une gloire pour l'intelligence humaine. Vous serez très fières d'être Françaises en visitant cette partie de l'Exposition, et peut-être aurez-vous envie, comme moi, de crier devant les petites Japonaises aux maisons de carton et les Annamites aux pagodes étranges : « Ce palais de la Science, c'est la France qui l'a fait!... Vive la France! »

Je ne puis guère vous conduire partout; je n'entre, d'ailleurs, nulle part; c'est au hasard que j'erre, au gré de ma fantaisie, ne voulant considérer que les grandes lignes d'ensemble et craignant un peu, dans ma promenade, d'être obligée d'arrêter aujourd'hui mes regards sur des paquets de savons du Congo ou des rôtisseries automatiques... Nous examinerons les détails une autre fois, car ils ont souvent leurs charmes, quand on sait les choisir.

Je ne vous ai point encore parlé de la fontaine du sculpteur de Saint-Vidal, qui lance, au centre des jardins, ses jets d'eau et cascades, arrosant les statues des cinq parties du monde, naturellement réunies sur ce point; c'est pourtant une œuvre intéressante, bien comprise et de haute inspiration. L'Europe, représentée par une figure de femme qui s'appuie sur le livre et la presse à imprimer, se livre à de profondes méditations ; l'Amérique a une jeunesse d'allures caractéristique, c'est le monde le plus vivant de nos jours; l'Asie se prélasse avec une indolence tout orientale; l'Afrique a la pose d'une esclave qui attend sa libération; l'Océanie est encore sauvage. L'artiste n'a pas multiplié les attributs, sa pensée se dégage naturellement sans le secours de ces petits moyens passés de mode.

Les *cinq parties du monde* sont placées en contre-bas d'un groupe central composé de six figures qui entourent une sphère portée par des nuages; celle du génie de la lumière sortant l'humanité des ténèbres, où elle est encore plongée, vous frappera par sa hardiesse. Vous jugerez, tout aussi bien que moi, de ses belles proportions, et je ne veux pas vous enlever, à l'avance, le plaisir que vous causera l'analyse des richesses artistiques que renferme le Champ-de-Mars.

Si vous voulez terminer votre première promenade générale à l'Exposition en emportant un souvenir ineffaçable de ses palais si pittoresquement placés, n'hésitez pas à faire l'ascension de la tour de 300 mètres, dont la désignation de « Tour Eiffel » laisse entièrement dans l'oubli (comme il arrive le plus souvent) les noms de M. l'ingénieur Nouguier, son véritable inventeur, et ceux de MM. Kœchlin et Sauvestre les principaux collaborateurs de cette œuvre colossale.

Poussée par ma curiosité ordinaire plutôt que par un sentiment de bravoure (je l'avoue humblement), j'ai gravi les interminables petits escaliers en colimaçon jusqu'à la seconde plateforme.

Tandis qu'au-dessous de moi brillaient au soleil les faîtes des monuments les plus élevés de la grande cité, de gros nuages blanc d'argent se jouaient au-dessus de la tour dont le faîte élancé semble menacer le ciel. L'immense calme des régions aériennes me saisit encore quand je me remémore ces impressions de voyage... la rêverie vous prend, douce et grave, au milieu des bruits du vent qui siffle, comme à travers les cordages d'un navire, frôlant les poutrelles de métal; l'imagination se perd dans la pensée de l'espace infini, tandis qu'en bas Paris disparaît sous la nuée, comme un précieux jeu de patience qu'on couvrirait prudemment d'une épaisse couche d'ouate éblouissante.

ALIX.



DEVINETTES

Mots en carré

Dans chacun des quatrains chercher un mot du carré.

Berthe passe, elle y tient, tous ses hivers à Nice,
Les poumons saturés d'aromes bienfaisants.
Mais, sous le ciel du Nord, je le dis sans malice,
Fût-elle morte, hélas ! à la fleur de ses ans ?...

La villa qu'elle habite émerge des ramures,
Comme un îlot charmant doré par le soleil.
Il en sort, tout le jour, d'aériens murmures,
Et la brise de mer y berce le sommeil.

Cora, la sœur de Berthe, au ciel de la Norvège
Doit son tempérament rude, solide et froid :
Elle a des bras de marbre, un visage de neige,
Et sa taille rappelle un jeune arbre tout droit.

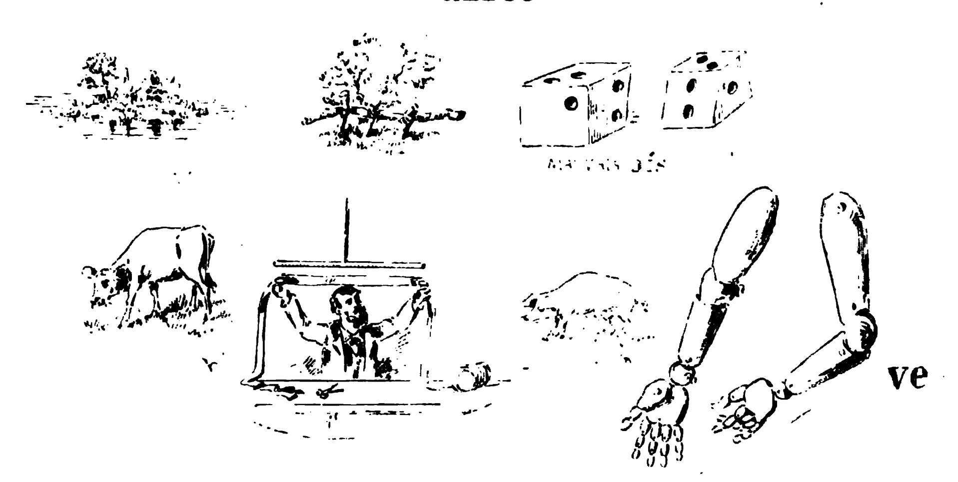
A Vichy, l'autre jour, tendrement réunies,
Elles offraient à l'œil un ravissant tableau
Éclairé de rayons, mêlé d'ombres bénies :
La clématite en fleurs : pour étai, le bouleau.

Énigme

Elle contient, croit la fillette,
Maint et maint beau colifichet.
Mais que n'a-t-elle, ô ma pauvrette,
Contre toi, serrure Fichet !
Il en sort... avalanche horrible,

Le mal !... de tous ses traits il crible
Hommes, femmes, bons et méchants !
Cherchons au fond, puisqu'il y reste,
Mesdames, une fleur céleste ;
Et rendons-lui la clé des champs.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

CHARADE : *É cha lotte.*

HOMONYMES : *Oh ! — Au — Haut — Eaux — Os — Aulx.*

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL

La foi soutient, l'espérance sourit, la charité soulage.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

Paris, 10 francs **Départements, 12 francs**

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Des étoffes charmantes : rayures, semés de fleurettes pompadours, jolies dispositions sur un fin lainage, un foulard, une éolienne, etc. Nous avons vu tout cela chez Mlle Thirion, ainsi que les costumes faits avec ces étoffes, costumes que nous avons examinés en détails, après avoir jugé de leur ensemble coquet. Mlle Thirion a un talent tout particulier pour habiller les jeunes filles, elle sait trouver des formes nouvelles de corsage et les garnir gentiment. L'ouvrage est très soigné et, pour compléter, les prix sont modestes et appropriés à la bourse des jeunes filles. Ainsi, pour cent francs, le costume journalier est en lainage nouveauté garni de ruban et de grosse dentelle à l'encolure et aux manches. Nous pourrions nous dispenser d'entrer dans le détail des façons, la gravure coloriée de ce numéro vous montrant de jolis costumes de cette excellente couturière, mais nous voulons vous en décrire au moins quelques-uns. L'un est en lainage d'un ton gris nouveau, avec des bandes de rayures rose ancien mises au bas de la jupe ronde montée par des fronces serrées. Un corsage bien cambré est un peu ouvert et, dessus, se pose un fichu Marie-Antoinette croisé sur la poitrine et noué derrière; les longs pans arrondis tombent sur la tournure et accompagnent élégamment la jupe simple. Un gigot à la manche qui devient plate un peu avant le coude. Les plus petites bandes rayées autour du fichu et du gigot. Ce costume est nouveau et nous ne vous étonnerons pas en vous disant qu'il a grand succès. Même succès pour le costume plus habillé que voici, et qui pourra servir pour les soirées de printemps et les matinées si nombreuses en ce moment. Un joli foulard, — on emploie aussi l'éolienne, fleurie de petits bouquets de roses multicolores. — La jupe, froncée en pointe au-dessous de la ceinture et plissée aux lés de derrière, est soutenue par un dessous en taffetas. Corsage à petite basque, une haute ceinture en surah dans laquelle se perdent des rubans qui passent en bretelle sur l'épaule où ils sont piqués par un nœud en l'air. Entre les bretelles, un large décolleté rempli par une guimpe de mousseline de soie, frisottée autour du cou; un plissé crevé extérieurement, sur le haut de la manche, dont le bas se serre à un poignet caché par un revers qui monte en pointe jusque sur la manche.

Le costume droit remet l'écharpe en faveur et avec raison, car elle accompagne d'une façon charmante la simplicité de la jupe. Mlle Thirion la fait assortie au costume, en fin lainage ou en soie, d'un ton neutre, s'alliant à toutes les couleurs. On la fait avec un revers tout le long; un plissé, un effilé ou un ruché de ruban autour. On la laisse ouverte et tombant droite, ou bien on la croise et on l'enferme dans un ruban noué à la taille; on la noue d'une simple traverse ou d'un nœud coulant, ce qui est la façon dont les jeunes filles la portent. Pour les jeunes femmes, elle se pince, aux deux extrémités, de gros nœuds avec pans en ruban; une dentelle plissée, surmontée d'une autre ruchée, se pose au contour. On peut encore la croiser et en laisser flotter les pans qui tomberont sur les hanches. A côté de ces diverses manières de porter l'écharpe, il est certain qu'il en surgira d'autres plus personnelles, car les femmes de goût sauront l'arranger à leur taille. Donc, mesdemoiselles, ne vous préoccupez pas de savoir si la mode veut qu'on la mette de telle ou telle façon. Arrangez-la, chiffonnez-la sur vous et voyez si votre taille s'y trouve bien prise, puis tenez-vous-en à cette manière. Mlle Thirion demeure toujours 47, boulevard Saint-Michel.

Maintenant quelques mots sur les chapeaux; nous causerons ensuite des fantaisies, si la place nous le permet.

Le grand chapeau en paille de fantaisie, garni de gaze et de tulle plissé, avec fleurs voilées de tulle, a des formes très diverses. Ou le bord est plat, ou il s'avance en visière, ou il s'élance droit sans être croqué. Dessous des fleurs, dessus nœuds et fleurs, garnitures assez volumineuses massées ou en aigrette. Une gentille capote en tulle, un vrai souffle printanier, prend la forme toque et reçoit, devant, deux choux faits en comète, l'un de ton clair, l'autre foncé. Cette coiffure plate, toute nouvelle, ne sied pas mal. Que de coquets chapeaux de jeune fille, que d'élégantes capotes de jeune femme et que de jolis et sérieux chapeaux de dames âgées nous avons vus chez Mme Boucherie, et, chacun dans leur genre, on ne peut mieux compris! Nous avons dit que Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, se charge de l'arrangement des chapeaux fournis par elle et que les garnitures encore fraîches seront employées.

On délaisse les plumes; ce sont la gaze, les rubans unis ou brochés et, surtout, les fleurs qui se portent et, parmi celles-ci, les préférences sont pour le muguet, la rose sans feuillage, la branche de boutons de rose légère, la violette mélangée de tons, surtout la violette russe, la marguerite simple, la boule de neige, les fleurs des champs en gerbe ou en dégringolade. Vous êtes en pleine saison de renouvellement de costumes. N'oubliez pas, mesdemoiselles, que pour être bien habillées, il ne suffit

pas de s'adresser à une très bonne couturière : si votre corset n'est pas bien coupé, s'il est de pacotille, votre taille n'aura ni le naturel, ni la souplesse qui en font la grâce ; donc que votre corset soit fait sur mesures. Si vous êtes en province ou à l'étranger, envoyez-les, bien prises, étant habillées, et, sur ces mesures, Mme Emma Guelle, 3, rue du Théâtre-Français, vous fera un corset allant aussi bien que si vous l'aviez essayé. Le corset-cuirasse de Mme Guelle élance le buste auquel il donne une sveltesse élégante, étant baleiné avec des ressorts souples, mais assez fermes pour soutenir ; on s'y sent à l'aise et sans pression fatigante. Le busc incassable, cette invention brevetée, est mis à tous les corsets de Mme Guelle. Nous indiquons particulièrement, pour les fillettes, le corset à épaulières qui les fait se tenir droites sans fatigue et progressivement ; pour les personnes ayant de petites défectuosités, le corset avec coussin creux et, pour les jeunes femmes, le corset du matin.

Aux fantaisies maintenant, et commençons par l'encas, dont la longueur du manche rappelle le parasol que portaient les grandes dames du siècle dernier. Je me rappelle avoir vu, en visitant le château de la Roche-Guyon, situé sur les bords de la Seine, près de Vernon, le parasol de la duchesse de La Rochefoucauld, que l'on montrait aux visiteurs, curieux de tous ces vieux souvenirs. Je le pris à la main et son manche atteignait mon épaule.

C'est de cette mode ancienne que s'inspirent aujourd'hui les fabricants et ils pourraient plus mal faire. Le manche se termine par une tête en saxe ou une pomme d'argent à collerette à jour, ou encore une béquille en ivoire travaillée, montée avec des cercles d'or. Un surah à dessins rouges écrus, noirs ; un foulard écru à bouquets ; une belle toile de Jouy ; un tissu laine et soie à rayures, voilà pour couvrir l'encas douairière que, volontiers, je baptiserai encas La Rochefoucauld-douairière, en souvenir de ma visite à son féodal château.

Le gant de soie très long est commode ; il gante bien pour qui peut supporter la sensation que ce gant produit à la main, sensation un peu crispante.

La guimpe se met beaucoup, même à la ville, qu'elle soit en gaze crème ou en surah ; c'est dire que le corsage décolleté est admis. Les bijoux en vogue, on en reporte beaucoup, sont la broche chardon, aux armes de Lorraine, le bracelet à marguerites d'argent et la chaîne de montre assortie. Jolie parure pour jeune fille et cadeaux de première communion. A une soirée dansante, vu une chaîne de cou, un filet d'or supportant des roses montées en goutte de rosée, et le bouton d'oreille semblable. Des bracelets et beaucoup, plusieurs au même bras et différents. Un joli bracelet bien nouveau, se compose de plusieurs cercles d'or espacés et tenus éloignés les uns des autres, d'un centimètre, par des barrettes en or piquées de diamants et de perles. Enfin nous avons constaté que les bijoux sont toujours aimés des femmes et que les jeunes filles en portent de charmants appropriés à leur âge et à leur position.

Coralie L.

Le numéro du 20 avril de l'édition hebdomadaire blanche contient un Album de travaux donnant : Deux corbeilles-nids en vannerie de Chine, garnies de ruche en ruban. — Deux dessins broderie piquée. — Etui à cigarettes. — Bourse faite en perles d'or ou d'argent, imitation des bourses en maillons de fil d'or ou d'argent. — Couvre-lit en bandes d'étamine brodées en soie de couleur, avec bandes unies ou en peluche. — Encadrement du couvre-lit. — Trois petites bandes en tapisserie. — Bande broderie de laine sur toile de balle à café pour rideau, tapis, etc., etc. — Prix du numéro : 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nos lectrices ont pu juger, par les spécimens coloriés donnés dans le journal, des belles tapisseries de la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré. Ses tapisseries de style sont mises à la portée des amateurs de ce genre de travaux et par leur prix et par la préparation de l'assortiment des laines. Que de jolies chaises ! Les chaises de salle à manger, couvertes d'une tapisserie Henri II, superbe et artistique ameublement, feront honneur à l'auteur après lui avoir fait passer le temps agréablement. L'exposition de la vitrine de la rue Saint-Honoré attire et retient les promeneuses ; c'est que l'on y voit les objets les plus coquets, les plus charmants, inventés par Mme Lebel et exécutés avec une adresse et un goût rares. Nous citerons des paniers à ouvrage, des classeurs au petit point, des couvertures de livre, des bibliothèques de table, des poches pour les brosses, etc., etc. Le point de Hongrie étant de plus en plus en vogue, Mme Lebel en a préparé des coussins longs et carrés, des pochettes, des enveloppes de livre, des banquettes de cheminée et de fenêtre ; les uns sont en soie, les autres laine et soie ou tout laine. Un coussin avec un bon échantillon et les fournitures coûte 18 fr. et même moins. Le mois prochain nous parlerons en détail de la superbe vitrine de la maison Lebel-Delalande à l'exposition : nous ne devrons pas, pour cela, oublier de visiter la maison de la rue Saint-Honoré, où se verront de nombreux ouvrages de fantaisie aussi variés que pratiques.

De la fantaisie passons au sérieux, en allant à la maison Henri Kahn, 55, rue Montorgueil, dont la

chaussure est si élégante et si solide. Cette excellente maison, où nos abonnées sont assurées de trouver des chaussures confortables, solides et de formes coquettes cambrant bien le pied, vend à un prix raisonnable, si l'on considère la qualité des matières employées et le soigné de sa fabrication. Nous citerons la botte *Comtesse de Paris* à 14 fr. 50 en chevreau mat et à boutons. La botte *Parisienne* vendue 21 fr. 50 rend le pied fin, élégant et mignon. Nous ne nommerons pas d'autres genres parce qu'il sera facile à nos abonnées de s'en rendre compte avec le catalogue illustré que la maison Kahn leur enverra *franco* sur demande. Elles y verront toute la série des chaussures pour hommes, garçonnets, femmes, fillettes et enfants. Citons cependant comme occasion, une jolie bottine en chevreau à lacet qui coûte 5 fr. 75 et que l'on paierait 8 fr. 75 dans les spécialités de chaussures d'enfant voués.

Au moment des départs pour la campagne, nous pensons devoir répéter nos renseignements sur la literie. Nous les prendrons à la maison Dupont, M. Gomant successeur, 91, rue de Richelieu. Une maison de confiance connue comme l'est la maison Dupont, donne toute sécurité à l'acheteur. Les matières employées sont de première qualité, laines, plumes et crins sont parfaitement épurés, ce qui en rend la durée longue et l'usage excellent. Le litcage avec sommier est d'une grande solidité et si commode! A côté des objets sérieux et de fond nous trouvons de jolis berceaux, des lits en fer laqué ou dorés, des berceaux moïse, des corbeilles de toilette et tous ces coquets et pratiques objets qui font la joie des jeunes mères; des couvre-lits, des couvre-pieds simples ou élégants et un joli choix de croix et d'étoiles de berceau.

M. H. Vigneron est dans le feu de son exposition. C'est que la Compagnie française des machines à coudre dont il est l'ingénieur, tient à ce que l'exposition de ses machines soit entièrement prête lors de l'ouverture. La machine n° 3, celle que les écoles professionnelles de la ville de Paris ont adoptée, nous semble la perfection, il nous paraît impossible qu'elle puisse recevoir un perfectionnement quelconque. Elle fait tous les ouvrages et si facilement! Son mouvement est si doux qu'il n'exige ni force, ni pression fatigante pour le mettre en marche; puis des guides pratiques s'appliquent aux travaux élégants et de fantaisie. L'Eclair et la Favorite des Dames sont deux très bonnes petites machines qui vont à la main et avec lesquelles on fait quantité de travaux.

C'est à la maison Guerlain, 15, rue de la Paix, que nous allons prendre les renseignements qui nous sont demandés sur les parfums. Nous ne pouvons mieux nous adresser, M. Guerlain étant le chimiste le plus expert dans la composition et la manipulation des cosmétiques. D'abord il n'emploie que des matières de première qualité. La crème de fraises est un cold-cream exquis qui rend et conserve la souplesse et la fraîcheur de la peau en même temps qu'elle la préserve du hâle et combat les taches. Comme complément la poudre de Cypris fine et impalpable donne au teint un éclat charmant, elle adhère si bien qu'on ne la voit pas. L'eau de Chypre pour la toilette, l'eau de Cologne impériale Russe pour tous les usages, voire même pour parfumer le mouchoir. Il faut être soigneuses de ses mains : une main soignée est le signe, non de la coquetterie, mais d'une délicatesse et d'une distinction de nature. Ne faites pas usage de cosmétiques extraordinaires, pour obtenir un très bon résultat, choisissez-les exquis, de première qualité et de provenance certaine. Méfiez-vous des contrefaçons. Le savon Sapoceti au blanc de baleine et la pâte de velours de M. Guerlain suffiront pour entretenir les mains blanches, douces en même temps qu'elles empêcheront la peau de se gercer et de se hâler. Nous aurions à vous parler de l'exposition de M. Guerlain et des nouveaux produits inventés par lui. Nous le ferons prochainement.

***

MAISON ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Voici l'Exposition avec son cortège de luxe, d'étrangers et de plaisirs de toutes sortes. — On songe à ses promenades à travers ce palais gigantesque et pour cela il faut des toilettes en rapport.

Tout d'abord nous vous indiquons le costume en cachemire indien tissé teint, les beiges, les gris, les résédas sont à l'ordre du jour. Dans vos commandes à la maison Roullier il faut bien désigner le genre de costume que vous désirez, si c'est de l'uni ou de la fantaisie; le bagage des échantillons est trop considérable pour qu'on puisse vous les adresser tous, si l'on n'est pas fixé. De même pour les réassortiments, envoyez votre échantillon, indiquez le métrage et sûrement dans les coupes on vous trouvera toujours ce que vous demandez, tout cela évite des correspondances coûteuses et inutiles. La maison Roullier a des merveilleux tissus, mais il est impossible d'en expédier tous les spécimens; il vaut mieux visiter la maison, 27, rue du Quatre-Septembre.

Voici à présent les grandes nouveautés : les splendides foulards en 70 centim. de largeur qui ne tachent pas à l'eau, 5 fr. 50 le mètre. Beaucoup de grands bouquets sur les fonds vieux rose, réséda et noir; Limoges et noir, et gris avec bouquets blancs. Un autre type très réussi, c'est un branchage filant en hauteur sur fond camélia, fraises écrasées, électrique et réséda; les fleurs ne sont que tracées, c'est très joli. Puis de grandes guirlandes en ramages éparses sur le nouveau bleu France, roseau et noir, bois avec guirlandes blanches, vieux bleu et blé, crème et gris, argent et bleu; puis, la délicieuse fougère en épis gris bleu, avec fougères perle, perle avec gris-bleu, chaudron avec blanc, ortie avec blanc; mais le plus joli, c'est le petit bouquet noir jeté dans des motifs camaïeux, de la teinte du fond, vert roseau avec bouquets noirs, cerise, gris perle, rose de chine, pistache, tous admirables et du style le plus pur Louis XVIII; la robe de noce de votre aïeule était dans le ton de ces coquets et riches foulards. Un tissu qui fait prime, c'est le voile foulard illustré d'écrans japonais de toutes couleurs sur les fonds électrique, réséda, bleu, Japon, etc., puis un dessin indien ; un bouquet de violettes sur crème, des jetées de ballon s'accrochant aux arbustes, rose sur fond crème, gris sur crème, et gris sur bleu. L'anemone sur tous les fonds et les beaux petits Pompadours, de même que les dessins

cachemire sont en 82 centim. de largeur et à 2 fr. 90 le mètre; avec 10 mètres on fait un délicieux costume droit et qui ne coûte que 29 fr. Il me reste à vous signaler le plus délicieux genre écossais aux teintes douces pour toilettes de jeunes filles et pour le voyage, ces écossais lisses à 3 fr. 25 le mètre sont en 60 centim. de largeur, c'est un tissu anglais qui est vraiment admirable; l'uni India assorti en 1 mètre 20 de largeur n'est que de 6 fr. 25; c'est le costume le plus délicieux pour les courses, le voyage, etc. Quant au costume avec grande disposition, vous le choisirez vous-même en venant à Paris, car il est impossible d'en envoyer les échantillons. Je ne saurais assez vous le répéter, tout est réussi, solide et distingué parmi les tissus de la maison Roullier frères.

***

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES

Mme A. Favier, faubourg Poissonnière, 68, Paris.

Piqués, guirlandes de tous genres, etc. — Parures de mariées. — Prix très avantageux. — Travail très soigné. — Complaisance à toute épreuve, ce qui ne gâte rien.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4727

Modèles de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

Costumes d'enfants de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2

Chapeaux de Mme Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en foulard chaly imprimé Pompadour; corsage plissé et ceinture à longs pans, en surah bleu pâle. Dans le dos, une draperie plissée part des épaules, continuant le drapé du devant, et les plis se rejoignent au milieu en faisant une pointe; manche plissée en biais, bouffante dans le haut. — Capote formée d'une draperie de dentelle lamée qui laisse voir les cheveux dans le milieu; bord de crêpe côtelé bleu; dessus, touffe de marguerites à pétales dorés.

DEUXIÈME TOILETTE. — Mantelet à pans plissés. Une petite pèlerine, en gaze brochée, forme manche et est montée dans un empiècement de jais; dos plissé partant de l'empiècement, petits côtés en faille recouverts de gaze brochée, réunissant le dos et les pans, tout en laissant l'emmanchure largement dégagée; pluie de jais au bord de la manche; ceinture en corde de jais et pendeloques de jais terminant les pans (1). — Capote en tulle coulissé; brides en tulle *troutrou* dans lequel sont passés de petits lacets d'or très étroits; larges chrysanthèmes sur le dessus.

TROISIÈME TOILETTE. — Costume en lainage rayé et uni vieux rose; tablier drapé, enlevé sous un grand revers retenu par des boutons dorés. Corsage drapé dans un corselet uni; empiècement plat, uni, découpé à dents, deux pointes tombant sur les épaules et les deux autres devant et dans le dos; manche unie. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de paille à jours, bordé de peluche vieux rose; la grande passe auréole est croquée d'un côté et forme un pli; guirlande de grosses roses et brides de ruban posées derrière.

QUATRIÈME TOILETTE. — La jupe en lainage à rayures brochées, est coulissée devant à hauteur d'un grand volant et ouverte de côté sur un panneau en armure royale de ton un peu plus foncé; ce panneau est traversé en biais par une écharpe drapée à bout flottant. Veste en armure découpée à dents, avec gilet plissé en lainage; pointe plissée dans le dos, et basque plissée continuant celle du gilet; manche en armure ouverte derrière sur un plissé en lainage; parement découpé en armure. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de paille à pointe abaissée devant, orné d'une touffe de plumes.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mai.

CINQUIÈME TOILETTE. — Manteau de voyage en tissu rayé, capoté devant et dans le dos; empiècement de velours et ceinture nouée en velours; longue manche flottante. — Chapeau de paille grise doublé de velours noir; touffe de scabieuses des champs avec feuillage découpé en étoffe.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Veste bretonne avec chemisette plissée, traversée à l'encolure et à la ceinture par de larges bandes brodées ou galons brochés; revers devant; manche plissée à l'épaule avec poignet brodé. (Voir la planche de patrons de ce numéro).

TOILETTE DE PETITE FILLE. — Robe en bengaline rose et broderie blanche; le corsage long, ouvert devant est bordé d'un haut volant qui forme la jupe; chemisette plissée en surah et petite draperie traversant en biais à la hauteur d'un corselet; revers châle en broderie; manche bouffante, plissée dans le bas, avec parement brodé.

COSTUME DE BABY. — Robe en madras, froncée à la taille et dans l'encolure; manche froncée dans un poignet rabattu en velours grenat; ceinture de velours grenat; collerette-pierrot en dentelle au crochet.

MODÈLE COLORIÉ

De Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

LAMBREQUIN HENRI II, drap perforé, broderie en soie d'Alger, et ganse d'or, cernes en fine chenille; le daim est brodé en point ombré.

CARTONNAGE

TOUR EIFFEL, 1re partie. Nos lectrices recevront le complément en juin.

CINQUIÈME ALBUM

Corbeille à laines. — Robe d'enfant. — Robe de dessous pour enfant. — Garniture. — Rideau étamine et crochet. — Couverture de berceau. — Petite branche. — Petite garniture. — Fond tricot. — Bande point à la croix. — Toilette de mariée. — Branche, broderie en chenille. — Costume de petite fille. — Porte-photographies. — Petite garniture. — M. T. T. enlacés. — Écran de bougie. — A. M. enlacés. — Serviette à œufs.

FEUILLE V

1er CÔTÉ

VESTE, septième figure (gravure n° 4727).

CORSAGE, robe de dessous pour enfant, page 2 (album de mai).

2e CÔTÉ

CORSAGE, sixième figure (gravure n° 4727).

VESTE BRETONNE, petit garçon, première figure (gravure n° 4727).

Paris. — Alcan Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Juin 1889

Falconer, Imp. Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Toilettes de Mme BRUN-CAILLEUX 11 r. du Marché St Honoré — Costume d'Enfant de Mme TASKIN 2 r. de la Michodière — Étoffes en Foulard de la Cie DES INDES 27 r. du 4 Septembre — Parfumerie de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES GRANDS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ

MONSIEUR DE MONTYON

(1733-1820)



N des membres les plus distingués de l'Académie française, un des esprits les plus fins et les plus délicats de notre époque, a donné cette caractéristique de M. de Montyon : « Philanthrope par raison plutôt que par tempérament, il s'était épris pour l'humanité d'un de ces amours de tête qui laissent l'âme maîtresse d'elle-même et lui communiquent seulement cette sensibilité discrète dont tant d'écrits de son temps portent la trace » (1). On ne pouvait pas en moins de mots faire un portrait plus exact de l'homme qui se préoccupa sans cesse de consacrer sa fortune aux œuvres utiles et charitables, mais qui garda toujours son sang-froid.

A l'âge de 22 ans, M. de Montyon, fils d'un maître des comptes fort riche, était avocat au Châtelet, et déjà son austère probité lui avait valu le surnom de *grenadier de la robe*. Il le justifia si bien qu'il s'attira la haine des ministres et la disgrâce de Louis XV en protestant contre les formes illégales employées dans le procès

(1) Discours sur les prix de vertu, par M. Rousse. (Séance du 15 novembre 1883.)

de la Chalotais et en désapprouvant les *parlements Maupeou*. Il était alors intendant d'Auvergne; il ne le fut plus. Attaché sous Louis XVI à la maison du comte d'Artois, il émigra à la Révolution et ne revint en France qu'en 1815.

M. de Montyon n'avait pas attendu d'être rentré dans sa patrie pour prendre le rôle de bienfaiteur qui a si noblement rempli sa vie. Devenu possesseur d'une grande fortune et préoccupé de venir en aide aux classes humbles et laborieuses, il avait fondé, en se cachant autant que possible sous le voile de l'anonyme, divers prix à l'Académie des sciences et à l'Académie française, pour être décernés, soit aux ouvrages et aux travaux utiles, soit aux actes de vertu. L'un de ces prix, destiné au mémoire qui rendrait les opérations mécaniques moins malsaines pour les artistes et pour les ouvriers, lui valut les éloges de Louis XVI, qui exprima le regret de n'avoir pas eu la pensée de cette fondation.

Pendant son émigration, M. de Montyon n'oublia personne : il envoya des secours à ses compagnons d'exil, ainsi qu'aux soldats de la république, prisonniers en Angleterre, et il consacra une somme annuelle de 10.000 fr. aux pauvres de l'Auvergne.

La Convention ayant aboli les fondations de M. de Montyon, le généreux donateur les rétablit en 1816, et l'on sait tout ce qu'il y ajouta. Il consacra en outre une somme annuelle de 15,000 fr. à retirer du Mont-de-Piété des effets engagés pour moins de 5 fr. et appartenant à des mères de familles indigentes; il accorda des encouragements aux enfants de troupe, il fonda un prix de gymnastique, il dota les hospices, et, dans les dernières années de sa vie, il fournit aux douze mairies de Paris les moyens de soulager les pauvres convalescents à leur sortie des hôpitaux.

M. de Montyon, dont les libéralités éclairées s'étendirent sur tant d'objets différents, comptait moins d'années que de bonnes actions lorsqu'il s'éteignit doucement, plein de sérénité, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il n'abandonna pas, en mourant, les heureux qu'il avait faits : il légua une somme considérable aux hospices, et fonda deux prix à l'Académie française : l'un pour les actions vertueuses, car il avait deviné depuis longtemps l'héroïsme de la charité dans la classe indigente, l'autre pour l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs (1). Entre des livres utiles aux mœurs et des actes de vertu la liaison est naturelle : les uns mènent aux autres; et le talent de bien dire serait peu de chose s'il ne conduisait les hommes à bien faire. Les bons livres sont la semence, les bonnes actions les épis. Cela est vrai, au moins, dans les classes un peu élevées, car les humbles et les pauvres, ceux auxquels M. de Montyon a surtout pensé, n'ont guère connu de livre que celui de la nature, et n'ont obéi le plus souvent qu'à leurs bons instincts.

La charité de M. de Montyon était circonspecte et raisonnée; celle de Vincent de Paul, quoique réfléchie aussi, était surtout enthousiaste : c'est par là que ces deux amis des hommes ne se ressemblent pas. Qu'importe, au reste, les procédés et les moyens quand le but est le même. Dans l'un et dans l'autre cas, c'est le bien qui triomphe, ne demandons rien de plus. Disons-le avec M. Rousse : « Que ce soit la raison qui la guide ou la foi qui l'entraîne, je bénis du fond du cœur la main qui donne et qui guérit. »

Les prix décernés au nom de M. de Montyon étant chaque année l'occasion d'un discours, les prétextes ne manquèrent pas aux académiciens de prononcer l'éloge du célèbre philanthrope. C'est le 25 août 1821 que s'échappa le torrent laudatif qui ne devait plus cesser de couler. Le panégyrique perpétuel, toujours renouvelé, le panégyrique à outrance, telle devait être, après sa mort, la destinée d'un homme de bien qui, durant sa vie, avait songé à être utile bien plus qu'à être vanté.

M. Charles Lacretelle fit la biographie de M. de Montyon. Pour donner un exemple du scrupule avec lequel ses bienfaits étaient dissimulés, il rappela cette circonstance : « Dans un concours où une académie, n'ayant qu'un prix à décerner, avait distingué quatre ouvrages, trois prix furent successivement offerts dans trois lettres anonymes. On cherchait les trois bienfaiteurs parmi les plus puissants personnages de ce temps; il n'y en avait qu'un seul et c'était M. de Montyon. » En terminant son discours, M. Lacretelle dit aux braves gens appelés à recevoir la récompense de leurs belles actions : « O vous qui, tout à l'heure, allez recevoir un prix de l'ordre le plus élevé, puis-

(1) Ces prix sont décernés tous les ans dans des séances publiques qui offrent cet intérêt particulier et touchant qu'on a le plaisir, ces jours-là, ainsi que l'a remarqué M. Guizot avec finesse, de ne voir de la société que ses vertus, et de ne parler de ses contemporains que pour les louer.

Il va de soi que les prix de vertu ne sont pas sollicités par ceux qui les ont mérités. Ce sont les notables du pays qui présentent au maire de la commune un mémoire dans lequel sont détaillées les belles actions qu'ils désirent signaler. Après avoir certifié les faits qui y sont énoncés, le maire envoie ce mémoire au préfet du département, qui, à son tour, le fait parvenir au secrétaire perpétuel de l'Académie française, en y joignant tels renseignements qu'il juge nécessaires.

Quant aux ouvrages utiles aux mœurs, ils sont envoyés par les auteurs eux-mêmes, et l'Académie fait son choix en procédant par voie d'élimination. M. de Montyon à qui tant de lauréats doivent des couronnes, avait obtenu lui-même un prix de l'Académie française pour un mémoire sur cette question : *Conséquences qui ont résulté pour l'Europe de la découverte de l'Amérique, relativement à la politique, à la morale et au commerce.*

que c'est celui de la vertu, vous dont on va proclamer les actions généreuses, qu'il vous sera doux de dire à ceux dont, presque indigents vous-mêmes, vous avez secouru l'indigence : *Grâce à M. de Montyon, je pourrai vous secourir encore!* »

L'année suivante, M. le comte de Ségur disait : « Pendant l'espace d'une longue vie, il a marqué son passage sur la terre par des bienfaits; il a gravé sa mémoire, non dans nos fastes politiques, mais dans les cœurs des pauvres et des hommes de bien : on se rappelle quelquefois qu'il a fait de bons livres, mais on se souviendra toujours qu'il a secouru beaucoup de malheureux; et en changeant à son avantage un vers très connu de Voltaire, il aurait pu dire de lui-même si sa modestie le lui eût permis :

J'ai fait beaucoup de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Quoique la pensée de M. de Montyon, en fondant les *prix de vertu*, ait moins été de récompenser les bonnes âmes que de les aider à être bonnes toujours, de les encourager dans leurs sacrifices, la fondation des *prix de vertu* a été critiquée. La vertu ne se récompense pas sur la terre, a-t-on dit; elle a justement pour trait de haute noblesse de n'avoir ni l'intérêt ni l'ambition pour mobile, et de ne savoir pas pourquoi elle est la vertu. A cela, un académicien répondit en s'adressant à ses collègues (1) : « Il n'y a pas du tout à craindre que les prix que vous décernez prêtent à de si fortes objections et que la vertu y perde quelque chose de son mérite. Vous ne récompensez que les plus humbles vertus, et vous les récompensez si modestement que, supposé que quelqu'un pût avoir l'idée de concourir en vue de vos médailles, oh! vraiment ce serait de sa part le plus misérable des calculs. Les vertus éclatantes qui donnent la gloire, les épreuves de l'homme de génie, tout ce qui attire les applaudissements de la foule, les grands désespoirs aristocratiques comme les efforts sublimes dont parle l'histoire, ne sont point de votre programme... Vous réservez vos prix pour la femme dévouée, pour l'homme du peuple courageux, qui, sans se douter de l'existence de vos fondations, ont suivi l'inspiration spontanée de leur cœur. Il n'y a donc aucun danger que vos récompenses, comme on l'a dit, gâtent la vertu dans sa source et renversent les fondements de l'ordre moral. »

Ajoutons que si la vertu elle-même devait rester indifférente aux couronnes que l'Académie lui décerne, il serait utile encore, pour l'éducation publique, que les belles actions fussent proclamées : elles servent à la société tout entière. Ce sont les vertus petites et cachées qui, persévérant en silence, ne cherchant jamais ni le bruit ni la gloire, entretiennent le monde, et veillent, pour ainsi dire, au maintien de la création morale, sous la garde de Dieu.

Il n'est pas de meilleur enseignement pratique de la morale que celui des bons exemples. Plaçons-les sous les yeux du peuple pour l'élever, l'épurer, lui donner de nobles et généreuses émotions. En songeant à ces héros obscurs, à ces martyrs de devoirs que la société ne leur imposait pas, on éprouve un sentiment de bien-être qui rend plus sain et plus fort; on reconnaît avec joie que le dévouement, le désintéressement et l'abnégation ne sont pas de vaines paroles, et l'on ne songe plus à dire : A quoi bon les prix de vertu? Il y a plus qu'une récompense dans ces prix, il y a un hommage public rendu à ces êtres, en apparence disgraciés du sort, en réalité privilégiés de la Providence, puisqu'ils pratiquent la première des sciences, celle d'être utile à leurs semblables.

CHARLES ROZAN.

(1) Séance du 4 août 1881.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE LA VIE DE MGR DARBOY

PAR MGR FOULON, ARCHEVÊQUE DE LYON

—

Ils sont nombreux ceux qui de Mgr Darboy ne connaissent que sa mort, la mort d'un martyr. Nous recommandons aux esprits sérieux qu'intéresse l'histoire contemporaine, cette vie si noblement et si diversement remplie, qui commence maladive et frêle, dans la boutique d'épicerie d'un bourg de la Haute-Marne, sur l'emplacement de laquelle l'archevêque, après la mort de ses parents vénérés, avait fait élever une maison où il voulait se retirer, si Dieu lui permettait un jour le repos; mais ce repos ne devait jamais lui être donné. L'existence de Georges Darboy s'écoula entre deux invasions, celle de 1814 et celle de 1870, laborieuse plus qu'aucune, partagée entre le saint ministère, dans les plus humbles devoirs duquel il apportait autant de scrupule que d'ardeur, l'enseignement, l'étude des grandes questions sociales, le journalisme catholique, ses fonctions d'aumônier du collège Henri IV, puis de l'Ecole normale

supérieure, et enfin les hautes dignités qui le laissèrent jusqu'au bout le plus modeste des hommes. Evêque de Nancy d'abord, archevêque de Paris ensuite, il se garda toujours de la moindre apparence de faste et s'occupa de son diocèse avec le zèle du bon pasteur. Grand aumônier de l'empereur, il prêcha aux Tuileries une morale austère et sans accommodements; il fit toujours entendre à Napoléon III, auquel il était personnellement attaché, le langage de la vérité. Sénateur, il apporta la même franchise dans la discussion des affaires publiques, n'oubliant en aucun cas son double devoir de prêtre et de Français, traversant les circonstances les plus difficiles sans se relâcher de son esprit de conciliation ni de sa parfaite loyauté.

La biographie écrite par Mgr Foulon n'est pas un panégyrique; elle se borne à présenter des actes et des documents; il en ressort que l'unique souci de Mgr Darboy fut d'écouter sa conscience, que toute sa vie, et avec une insistance qui semble tenir du pressentiment, il aspira à sceller ses convictions de son sang, qu'il s'assura la vénération de ceux-là même qui étaient étrangers à notre culte : juifs et protestants l'ont prouvé, lors de son assassinat. Ne fût-il pas tombé sous les balles des ennemis de l'ordre et de la foi en adressant une bénédiction à ses persécuteurs, il serait encore digne d'être présenté à la postérité comme le modèle du prêtre.

Nous détacherons de son enseignement si fort, si substantiel, cette leçon qui donne en même temps la mesure de son caractère, sa physionomie morale pour ainsi dire : « Rien n'importe plus que de savoir ce qu'on veut, de vouloir ce qu'il faut, et de faire ce qu'on doit. Le mérite des hommes tient sans doute à ce qu'ils sont originairement, mais aussi et surtout à ce qu'ils font librement. Leur liberté n'est pas absolue, elle s'exerce concurremment avec l'action de la Providence. Travail de l'homme et bénédiction de Dieu : c'est la condition et le principe du succès. Ainsi donc, agir avec courage comme si le travail était tout, et prier avec foi comme si le travail ne pouvait rien. »

Nous ne connaissons pas de sermon plus élevé, plus pratique à la fois, ni d'un tour plus viril (1).



LE PRIEURÉ

PAR M. MARYAN

—

Ce n'est pas ici qu'il est nécessaire de faire l'éloge de Mme Maryan. On connaît la fécondité, la grâce, la finesse de sa plume, et les charmants récits où se complaît cette plume toujours honnête, sans parti-pris et sans fadeur. *Le Prieuré* comptera parmi les plus intéressants. Jolis paysages bretons, caractères spirituellement étudiés, intrigue menée bon train à travers tout un gros volume qui semble court, rien ne manque à son mérite, pas même l'actualité. La laïcisation de l'école, dirigée naguère par de bonnes sœurs qui vont être chassées de leur *prieuré*, tel est, en effet, le nœud de l'histoire, et certes jamais la politique, qui fait souvent tant de mal, ne fut plus coupable que le jour où elle sépara deux cœurs créés pour s'entendre, ceux de Simone Ayral et de Xavier de Kerfenteuse. Mais la fermeté de la jeune fille qui sacrifie tous les intérêts matériels à ses convictions religieuses, mais la constance du loyal officier de marine qui, en dépit des préjugés, continue à aimer l'héritière transformée en petite institutrice, mais la bonté sincère, quoiqu'un peu bourrue de l'oncle libre-penseur, triomphent à la fin de ces haines mesquines, de ces divisions déplorables que nous connaissons trop et qui sont peintes sans fiel ni exagération, bien que, naturellement, on voie, dès la première ligne, de quel côté penche l'auteur (2).

TH. BENTZON.

(1) *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris*, par Mgr J. A. Foulon, archevêque de Lyon. Librairie Poussielgue, rue Cassette, 15, 1889. 1 vol. in-8°.

(2) *Le Prieuré*, par M. Maryan. Librairie Blaud et Barral, 4, rue Madame, 1 vol. 3 fr.

PENSÉES ET MAXIMES

Le plus grand degré de l'orgueil repose peut-être sur une telle confiance en soi que le blâme, le dédain, ou l'indifférence des autres soient impuissants à ébranler cette solide opinion que l'orgueilleux nourrit de soi-même. (ALLETZ.)

***

La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle ravit tôt ou tard; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes. (CHATEAUBRIAND.)

MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE)

III



LA première fois que Mlle de Kérudo-Kermenès, parvenant à surmonter sa douleur, sortit à travers la ville, ce fut pour aller voir sa chère Yvette dans le logis agreste, mais riant, du vieux Rovellan.

On l'apercevait de loin, cette maisonnette blanche aux volets verts. Elle dominait les Couraux, entourée d'un clos de planches à l'intérieur duquel des parterres étalaient tout leur écrin de fleurs. C'était le domaine d'Yvette, ce jardinet, qu'ombrageait un vieux marronnier, vivant encore malgré les vents salés. La jolie fille y passait ses loisirs à peigner les allées, à niveler l'herbe, à redresser les arbustes, à arroser les plates-bandes. Tout prenait sous sa main un aspect de joie qui charmait l'œil et caressait le cœur. Jenny l'ouvrière changée en pêcheuse de la côte, telle était, dans toute sa grâce naïve et pure, la petite-fille du sauveteur Alain Rovellan.

Du plus loin qu'elle vit venir Mlle de Kérudo, la Cornouaillaise courut au-devant d'elle.

Elles se tutoyaient dans l'intimité Les barrières de l'étiquette tombaient et Yvette, aussi bien que Renée, ne se souvenait que d'une chose : elles avaient été nourries du même lait.

La patricienne entoura de ses bras le cou de son amie.

— Ah ! Yvette! Yvette ! Il est parti !

Ce fut tout ce qu'elle put prononcer. Les larmes l'étouffaient, elles firent brusquement explosion et ruisselèrent sur ses joues.

La fille du peuple lui rendit son étreinte.

— Allons ! sœur, il ne faut pas pleurer comme cela. Il est parti, c'est bon! Mais il reviendra.

Elle ajouta avec une mélancolique résignation :

— N'est-ce pas notre lot à nous autres, femmes de marins, de pleurer sur les absents plus souvent que de les embrasser ? On ne refait pas la destinée. Il faut la prendre telle que Dieu nous l'impose.

Mlle de Kérudo pleurait toujours.

Yvette l'amena tout au fond du jardin, vers un banc sur lequel elles s'assirent pour converser plus à l'aise.

On allège la douleur en l'épanchant. La fille de l'amiral en fit l'expérience en versant sa tristesse dans le cœur de la fille du sauveteur. Elle lui raconta tout, cette scène des adieux si pénible où, contrainte d'étouffer ses sanglots, Renée avait dû faire bon visage en présence des témoins de la séparation. Mais elle avait pu lire sur les traits de son fiancé un désespoir égal au sien, lorsque à la minute suprême, en échangeant leur dernière étreinte, ils avaient pensé défaillir l'un et l'autre, comme si la mort eût été là, prête à les frapper ensemble. Oh ! de cet instant-là, elle garderait éternellement la mémoire au fond de son âme en deuil.

Yvette s'évertuait à lui prodiguer les consolations qu'il était en son pouvoir de lui donner, sentant bien qu'elle y perdait sa peine. Et puis, au contact de ces larmes, la fille des grèves se sentait envahir elle-même par cette oppression progressive qui n'est autre que le pressentiment. Le malheur est une maladie contagieuse, cela se gagne au voisinage. Yvette avait comme une prévision de chagrins imminents.

Rude vie que celle des mères et des épouses, des fiancées et des sœurs de marins, vie d'épreuves continuelles où, pour savourer quelques jours de joie au retour, elles doivent vider goutte à goutte, jusqu'à la lie, le calice des amertumes sans réserve.

Et même ces joies fugitives, de combien d'appréhensions et de soucis ne sont-elles pas mélangées? La crainte entre au foyer, précédant l'heure qu'on sait inéluctable. Longtemps à l'avance la douleur s'assied au chevet, et quand le sacrifice est fait, quand le risque d'un nouveau danger à courir a succédé au risque du danger déjà couru, ce sont les mornes contemplations de la solitude, les longues rêveries, les attentes fiévreuses qui se succèdent. Quand reviendra-t-il, s'il revient? Et quel jour sera-t-il permis de fixer à demeure ce fugitif, que le devoir professionnel arrache chaque fois au foyer ?

Les deux jeunes filles poursuivaient à voix basse leur conversation, s'efforçant, par soubresauts, de ressaisir l'espoir envolé. Hélas ! les perspectives désolées s'offraient seules à leurs regards, et rien ne parvenait à interrompre le cours de leur monotone pensée.

Tout à coup, Yvette tressaillit et se leva très pâle.

Elle venait d'éprouver un choc violent au cœur.

Pardessus la clôture de planches, sur le chemin bordant la côte, elle venait d'apercevoir Jean Guern s'avançant à pas pressés vers la maisonnette isolée.

Yvette connaissait la démarche de son Jean. Elle avait deviné qu'il était porteur, en ce moment, de quelque fâcheuse nouvelle. Quand il était heureux, cela se voyait à son allure. Il s'en allait d'un pas tranquille, les mains dans les poches, roulant des hanches, comme un brick qui se laisse bercer par la houle. Au contraire, il allait par enjambées, saccadées et bondissantes, la tête penchée en avant vers le sol, quand quelque mauvaise éventualité pesait sur sa destinée.

— Ah ! s'écria la fille d'Alain Rovellan, voilà Jean qui porte le malheur avec lui, bien sûr !

Mlle de Kérudo s'était levée. « La souffrance rend méchant, » a dit Tacite. Méchant est bien souvent synonyme d'indifférent. Renée n'était qu'indifférente. Que lui importait, à cette heure, le bonheur ou la tristesse d'autrui ? Elle venait de voir fuir Trévignon. Pourquoi sa compagne Yvette serait-elle mieux partagée du sort ?

Cependant Jean avait atteint la porte en claire-voie de l'enclos. Il n'eut pas la peine de l'ouvrir ; déjà Yvette accourait vers lui, frémissante, les mains tendues, les lèvres pesantes de questions.

Mais dès qu'elle voulut poser la première, la voix s'étrangla dans sa gorge, au passage. Elle ne put que proférer ces mots :

— Un malheur !

— Oui ! dit Jean d'une voix sourde.

Elle porta les deux mains à sa poitrine et chancela, tandis qu'une pâleur de cire couvrait ses traits convulsés. Il la reçut dans ses bras robustes. Cette syncope passagère ne dura pas.

— Quoi ? interroga-t-elle avidement, en rouvrant les yeux, qu'y a-t-il ?

— Il y a... il y a que... j'embarque... je pars !

— Tu pars ?

— Oui. Ça te peine, n'est-ce pas ? Et moi aussi va !

— Où vas-tu ?

— Avec le capitaine de Trévignon, là-bas, dans le pays de *couleurs-de-suie* : C'est ce coup de vent-là que je n'espérais pas, par exemple !

— Et... quand pars-tu ?

— Ce soir même. J'ai reçu mon ordre à bord. Faut croire qu'on a besoin de moi, petite, que, depuis quatre mois, on ne me laisse chômer ni un jour, ni une heure.

Les deux pauvres amoureux avaient oublié le monde entier et ceux qui les entouraient. Les yeux pleins de larmes, le cœur gonflé à en éclater, ils ne tenaient compte que de l'abominable surprise qui venait de fondre sur eux.

Brusquement, Jean Guern s'aperçut de la présence de Mlle de Kérudo. Il salua un peu gauchement, honteux qu'une étrangère, une autre femme qu'Yvette, l'eût vu pleurer, lui, un homme.

Mais, tout aussitôt, il remarqua que les yeux de Renée étaient rouges, et que des larmes coulaient lentement sur ses joues pâlies. Alors, cette nature de grand enfant, généreuse jusque dans la souffrance, se laissa gagner par la pitié d'autrui.

— Faut pas m'en vouloir, mademoiselle. J'aime tant Yvette ! Et je vois que vous êtes bien triste aussi, Dame ! c'est le métier qui veut ça. Tout n'est pas rose pour nous autres, voyez-vous ! Demandez plutôt à monsieur l'amiral comment il avait le cœur fait, dans le temps qu'il quittait madame votre mère ?

Renée, deux fois atteinte, et dans ses propres affections, et dans celles de sa sœur de lait, ne contenait plus son chagrin. Pendant quelques instants, ce fut un accord de sanglots et de plaintes entre les trois acteurs de ce drame intime.

A la fin, le matelot réagit.

Il passa sa large main sur ses yeux, et, d'une voix dont il força la note, il s'écria :

— En voilà-t-il pas des gémissements pour rien ! Je me trouve à pleurer en compagnie de deux femmes. Ah bien non ! ce serait trop bête ! Et puis, après ? Un départ de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut bien y faire ? Est-ce que je ne suis pas parti déjà, et M. de Trévignon aussi ? Nous en sommes bien revenus !

Par malheur, il disait tout cela sans conviction, avec efforts. Les mots sortaient péniblement de sa gorge et manquaient d'autorité pour consoler les deux jeunes filles.

La scène pénible eût pu se prolonger, si, à ce moment-là même, Alain Rovellan n'était intervenu.

Celui-là était un vieux marin bronzé par l'épreuve, dur au mal et à la peine, mais qui n'en cachait pas moins, sous une rude écorce, l'âme généreuse et tendre d'un père. Quand il vit cette désolation, son premier soin fut d'y mettre un terme.

Or, le vieux sauveteur avait une manière à lui d'étendre le baume sur les plaies. Il n'avait cure des protestations banales, menue monnaie des réconfortants à l'adresse de tous les découragements. Sa parole, aussi rude que son écorce, exprimait de plus hautes pensées.

Il considéra avec une sorte de pitié le groupe éploré :

— Allons, allons, Jean, fit-il, ce n'est pas bien à un gars de ta sorte de se laisser aller à pleurnicher comme une petite fille. Je comprends

bien, tonnerre, que tu mouilles un coin de ton mouchoir en l'honneur d'Yvette. C'est justice et ça lui fait honneur. Mais un breveté canonnier devrait se dire que personne autre que sa *pennerès* (fiancée) ne peut être témoin d'une pareille défaillance. Pourtant, vois un peu. Voilà la demoiselle de l'amiral qui te regarde, et, dame! des femmes qui voient un homme geindre, ça geint deux fois plus pour cela.

Sous cette apostrophe, Guern s'était redressé, et, du même coup, Yvette et Renée, comme honteuses de leur émotion, avaient cessé de s'abandonner à leur chagrin.

Le vieillard poursuivit :

— Et puis, voyez-vous, mademoiselle Renée, et toi aussi, ma fille Yvonne, c'est pas comme ça qu'il faut voir la vie. Vous êtes filles de marins, vous serez femmes de marins. C'est pas toutes les Françaises, ni même toutes les Bretonnes qui pourraient en dire autant et avoir cet honneur-là.

Donc, il faut voir que l'honneur, ça vient du devoir qu'on accomplit. Nous autres, hommes de la mer, nous avons une rude besogne à remplir et nous bordons plus souvent le hamac que le lit. Faut en prendre son parti, ou choisir de se faire terrien, comme les tas d'autres qui veulent vivre en planteurs de choux à la campagne ou en rentiers à la ville. Le pays nous a fait la part des vrais hommes. Il nous envoie au large, par les vents et les tempêtes, pour nous tremper et nous faire de bons matelots, et, bien souvent, la mer, qui choisit les siens, nous garde pour elle jusqu'au jour du Jugement dernier. Il n'y a rien à changer à cela, rien à y faire. Après tout, un lit d'algues ou un lit de bruyères, n'est-ce pas toujours la même chose? Au moins, le flot, lui, berce ses morts.

Le vieillard disait tout cela posément, avec un calme solennel et profond qui répandait un apaisement autour de lui. Jean se trouvait encore plus honteux de son trouble en face de cet homme si plein de sérénité, lui qui touchait à l'heure de la séparation éternelle, après avoir vu la mort faucher autour de lui tous les êtres qui lui étaient chers.

Rovellan s'était tu quelques secondes. A la fin, il releva la tête, et montrant à ses trois auditeurs le ciel d'un bleu limpide, qui resplendissait au-dessus de leurs fronts :

— Tenez, prononça-t-il, quand on est triste, c'est là qu'il faut regarder, parce que c'est de là que vient à la mer son calme, aussi bien qu'aux hommes. Quand les nuages le voilent, la mer cesse d'être bleue ; quand les chagrins passent sur le cœur, le cœur n'a plus son repos. Ça va ainsi dans la vie, jusqu'au jour où il n'y a plus de chagrins pour le cœur, ni de nuages pour le ciel.

Il acheva, les yeux dans le vague, tourné vers l'horizon incandescent :

— Ce jour-là, on s'endort au pied de l'église, tout près des siens, ou dans le pli d'une lame. Et ça ne fait pas plus souffrir de mourir à la mer que de fermer ses yeux dans un lit. C'est toujours le repos qui est au bout de l'agonie, et l'on ne fait qu'aller devant, pour assurer la place à ceux qu'on aime et qui viendront vous rejoindre. On se dit adieu sur la terre, au revoir là-haut.

Sa parole sonnait lente et grave, presque musicale, toute vibrante de ces tonalités singulières qu'ont parfois les voix des vieilles gens. Les jeunes filles et Jean Guern l'écoutaient dans un religieux silence. A la fin, Yvette se pencha vers lui, posa sa tête brune sur l'épaule du grand-père, et, câline, bien qu'endolorie, elle murmura :

— Tu as raison, père. On se retrouve toujours quand on s'aime. Si ce n'est pas dans ce monde, c'est dans l'autre.

Et tandis que, du bras droit, elle enlaçait l'encolure puissante du sauveteur, de la main gauche, elle attirait doucement à elle la main de son fiancé.

— Tous trois ensemble, chanta-t-elle, et mourir comme ça, sans nous quitter.

Renée prit congé de son amie. A la porte de l'enclos, elle trouva le cabriolet qui l'avait apportée. Le cheval, un Breton vigoureux, prit le trot, dès le début, enlevant sans effort la légère voiture. Et, pendant le court trajet, en longeant la lande ensoleillée et la rade claire comme un cristal, Renée eut cette réflexion, d'une satisfaction amère, qu'elle n'était pas seule à souffrir, et que, malgré les sourires du ciel et les sérénités de la nature, l'épreuve se distribuait également à tous les hommes, sans distinction de rang ni de fortune. La peine des uns ne saurait être le bonheur des autres, mais il y a comme un sédatif violent dans le spectacle de l'équité du destin.

En rentrant, elle courut vers l'amiral, autre vieillard, autre survivant des joies et des misères de ce monde. Tout de suite, elle lui dit la chose, sans transition, sans préambule.

— Tu sais, père, ils étaient si contents, l'autre jour.

— Qui? demanda M. de Kérudo, surpris.

— Eux, Yvette Rovellan et Jean Guern.

— Eh bien!

— Eh bien! aujourd'hui, ils pleurent autant que nous. Lui aussi, il part, le pauvre Jean.

— Ah! fit l'amiral, quasi-indifférent aux souffrances d'autrui.

Ce « pauvre Jean » avait été jeté par une pitié soudaine, un retour de cœur de l'affligée. Quand le plus amer du deuil est épuisé, il y a toujours une résurrection de la sympathie, et, conséquemment, de la générosité.

Aussi bien, les deux jeunes filles allaient-elles être bientôt compagnes de misères et d'angoisses. Mutuellement, elles devaient s'apporter l'une à l'autre les soupirs de l'attente et les demi-sourires des vagues espoirs. En commun, elles allaient repasser sur le chemin des rêves, interroger les fleurettes de la route pendant la belle saison, et sous les rigueurs de l'hiver, faire large au foyer, dans le tête-à-tête du dialogue, la part des absents. Elles ne sauraient bientôt plus laquelle des deux avait été la première frappée. Sous le joug niveleur de la tristesse, elles pencheraient ensemble leurs fronts, sauf à les relever, dès que luirait l'aube, qu'elles attendaient prochaine, l'aube du revoir.

Impassible, inéluctable, le temps, lui, s'userait dans sa course monotone, effleurant du même vol les joies et les pleurs.

IV

Au loin, sur l'Atlantique alangui, un vaisseau repose encore endormi. C'est à peine si, de temps à autre, par sa cheminée grise, monte le souffle de sa respiration de flamme. Alentour, le ciel pèse sur les eaux et la terre. Car la terre est en vue, elle est même à portée de fusil, à quelques encâblures, une terre verdoyante à l'instar d'une émeraude et qui laisse pendre, en une ligne continue, la chevelure de ses palmiers et de ses baobabs, de ses tamarins et de ses palétuviers.

Quand on s'approche, cette ligne recule. Les flots, soudés en une seule nappe, ont besoin que l'aviron stimule leur paresse. Ils s'allongent, ils s'épandent sur une côte basse et marécageuse, pleine de miasmes paludéens et d'aspirations pestilentielles! Là se bifurque le delta d'un grand fleuve aux eaux limoneuses, roulant des débris d'arbres géants, des masses enchevêtrées d'herbes et de lianes, que, de loin, on prendrait pour des îlots en mouvement. Si les embarcations franchissent les terribles barres dues au déplacement des sables, elles entrent dans de vrais chenaux d'une onde jaunâtre, tantôt coulant à pleins bords, tantôt encaissée entre de hautes rives, déferlant sur le pied des roches, écumant sur les récifs éboulés dans son cours torrentieux ou calme. Et de chaque côté, à gauche et à droite, les plaines se prolongent ou les forêts s'amassent, espaces brûlés par le soleil ou sombres retraites de troncs pressés les uns contre les autres, dont les racines sans cesse rafraîchies puisent dans la décomposition végétale de leur humus la sève qu'elles transmettent à leurs cimes resplendissantes.

C'est le continent noir. Sur cette terre équatoriale, sous cette frondaison luxuriante, à travers ces pâtures vierges et inexplorées, l'homme et la bête fauve vivent d'une vie presque commune, qu'ils se disputent avec acharnement. Ils vont nus, côte à côte, les sauvages nègres et les lions roux, armés pour la mutuelle bataille, les premiers de leurs sagaies, les seconds de leurs griffes et de leurs dents. Et dans les plaines liquides, dans la vase des marais, surgissent les têtes monstrueuses des caïmans et des hippopotames, dans les fourrés et la *brousse*, les branches craquent sous la lourde démarche de l'éléphant et du rhinocéros, et les silences des nuits superbes sont troublés par l'âpre clameur de cette créature effrayante, de ce monstre dont les nègres font un réprouvé, le gorille. Le boa devin, le hideux trigonocéphale, le céraste cornu, rampent sur le sol, reptiles odieux dont les anneaux et les crochets réservent la mort aux plus robustes animaux. Dans les champs, dispersés en troupeaux innombrables, les blessbocks et les antilopes, les gnous hybrides, au corps de cheval, au front de bœuf, les zèbres et les hémiones, les girafes tachetées, galopent de régions en régions, tandis que des oiseaux de mille formes, du plumage le plus varié, battent l'air de leurs ailes ou disputent les cimes feuillues aux écureuils, aux singes, aux misopithiques, aux aïs, aux coatis.

Cette terre est-elle donc le dernier vestige de l'antique Paradis terrestre? Peut-être, mais ce n'est plus, aujourd'hui, que le Paradis transformé, ou plutôt déformé, puisque le règne animal et le règne végétal, le ciel inclément et la terre débordante de sève, y font à l'homme une guerre implacable, acharnée.

Malheur au blanc qui aborde insoucieux ces rivages où la mort le guette, du creux des rochers, du milieu des halliers, dans les courbes des criques sommeillantes! Elle le saisit et l'arrête au passage, le jette pantelant sur sa couche et lui impose l'épreuve préalable des fièvres consumantes et des délires qui troublent la raison. Seul l'homme noir échappe aux effluves meurtriers; encore n'est-il pas complètement indemne, puisque, dépourvu de civilisation, ignorant l'art et ses épurations, la science et ses ressources fécondantes ou palliatrices, il subit toutes les ardeurs de la voûte et toutes les ingratitudes du terroir.

Telle était cette côte du Gabon que surveillaient ensemble officiers et matelots du *Goëland*, Charles de Trévignon et Jean Guern.

Ils étaient là depuis six mois. Six mois! On ignore, dans nos zones tempérées, les souffrances des hivernages et des stations équinoxiales. On ne sait pas ce qu'un homme peut endurer, surtout quand cet homme est un blanc, loin de ses habitudes et de ses mœurs, non préparé par une acclimatation lente et progressive aux milieux nouveaux qu'il va habiter. Dans notre luxe des villes, dans le bien-être de nos cam-

pagnes, on ne peut se faire une idée, même lointaine, de ces tortures physiques et morales.

Au physique, c'est d'abord la chaleur et son corollaire la soif. La chaleur, elle, est d'une nature particulière, lourde, écrasante, engourdissant le corps dans une torpeur maladive, immobilisant la pensée dans une sorte de coma hébétant. Et rares sont les heures où la brise de mer s'élève, jetant un peu de fraîcheur passagère dans cette atmosphère embrasée, où l'on croit respirer des flammes. Puis, la soif, ce tourment du désert, plus terrible que la faim, parce qu'elle débilite moins immédiatement l'organisme, mais traînant après elle son cortège de délires et de cauchemars, de rires et de larmes, de fureurs bestiales, emportant les infortunés qu'elle attire à toutes les extravagances, à toutes les hontes de la folie.

Ce n'est pas tout. La fièvre a élu domicile dans ces parages empestés. Ah! si les pauvres marins pouvaient chercher un refuge dans l'intérieur des terres, gagner quelque région plus haute, plus clémente, et s'en faire un sanitarium momentané! Mais non, ils sont cloués là par le devoir, sur cet aviso immobile, attendant qu'un ordre les relève de leur effrayante croisière. A travers les tentes du pont, sans cesse arrosées, le soleil, partout ailleurs fécondant et vivifiant, verse la congestion et la fièvre, le scorbut et les éruptions cutanées, qui gonflent l'épiderme et brûlent le sang. L'un après l'autre, les hommes tombent. L'entrepont n'est plus qu'un hôpital; on coud des serpillières, linceuls des pauvres morts abandonnés aux requins et aux gavials.

A bord du *Goëland*, bien des vides s'étaient déjà creusés. Des gabiers et des fusiliers étaient morts. Les premiers disparus, on les avait déposés à terre. Les derniers avaient glissé dans les flots calmes, et, comme si cette voûte de plomb eût écrasé la nature entière, les monstres eux-mêmes avaient cessé de paraître aux alentours, respectant la détresse du vaisseau éprouvé.

Après les matelots, ç'avait été le tour des officiers. Un enseigne s'était éteint sans trop de souffrances; un autre enseigne râlait dans sa couche funèbre, en attendant l'heure où il plairait à Dieu de mettre un terme à son agonie.

Un moment vint où Charles de Trévignon fut seul à commander. Seul! En face de ces misères, sous le poids de ces responsabilités accrues, le jeune officier, brusquement appelé du rang de second à celui de chef, sentit croître en lui, avec le sentiment de la peine, l'énergie de son dévouement. Il fit face à tout, il se multiplia. Il ne restait auprès du lieutenant de vaisseau qu'un infirmier valide. Ce fut aux mains de ces deux hommes que fut remise la destinée de ce navire, le soin de son équipage, le souci de sauvegarder les âmes en même temps que les corps. Pas même d'aumônier pour prodiguer les consolations suprêmes, pour rendre le moins cruel possible aux mourants le passage de cette vie terrestre dans l'autre vie. Homme du devoir et de la science, le lieutenant de vaisseau avait à conserver le reste de l'énergie défaillante dans ce grand cadavre de fer et de bois.

Quand les nuits de dyspnée succédaient aux journées étouffantes, l'officier s'accoudait à la lisse du garde-corps de la passerelle. Il laissait errer son regard sur l'immensité noire; il se tournait vers le septentrion, et des larmes mouillaient ses paupières, seule rosée qui vînt rafraîchir sa vue brûlée par la sinistre incandescence des rayons du jour.

Et, là-bas, dans ce Nord effacé, de l'autre côté de la terre, il revoyait la chère délaissée, la blonde vision de son amour, sa Renée dont il ne retrouvait plus les yeux que voilés des pleurs des adieux. Des pensées tristes le hantaient : « Que fait-elle en ce moment? Prie-t-elle pour l'absent? Efface-t-elle les jours sur le calendrier? Ah! si elle pouvait lire dans mon cœur, à travers la distance, si elle voyait ce que j'endure, son cœur aurait trop à souffrir! »

Et il s'abandonnait à la rêverie, revenant au passé, vivant de nouveau les jours sombres et les jours gais, interrompu à tout instant par les soins du service qui reposait désormais sur ses seules épaules.

Une chose jetait quelque distraction dans cette existence.

Et cette distraction réalisait la plus grande somme de bonheur dont il fût actuellement susceptible. C'était la venue du courrier.

C'est, en effet, un des plus intéressants épisodes de la vie de marin que cette arrivée du courrier. Quand le moment de sa venue approche, des signes très évidents manifestent l'impatience croissante de l'équipage. Car, dans ces vies monotones, dans leur quotidienne régularité, tout événement qui en vient rompre l'uniformité est accueilli avec joie. Mais, en même temps, il se produit, à l'égard de la périodicité de ces événements, comme une habitude, une adaptation à la fois physiologique et psychologique. Les intervalles de leurs retours étant à peu près égaux, les marins éprouvent, aux époques de ces retours, une vraie fièvre d'impatience qui règne épidémiquement sur le vaisseau. Officiers et matelots en sont saisis simultanément et presque au même degré. N'est-ce pas un morceau de la patrie qui vient aux exilés sous ces enveloppes qui contiennent parfois des larmes?

Au moment où l'aviso-transport qui fait le service des dépêches est signalé, c'est par de véritables acclamations qu'on le salue. C'est par des acclamations aussi qu'est saluée l'arrivée

du « paquet ». Il y a un instant d'indicible contrainte, celui où le vaguemestre procède au dépouillement. Et un observateur aurait abondante matière à d'intéressantes remarques dans les jeux divers de physionomie que provoque ce dépouillement.

Car tous ne sont pas également bien servis.

Il en est dont le bonheur est exceptionnel; d'autres, le petit nombre, qui n'ont pas la moindre missive. C'est une véritable cargaison de lettres et de paquets que reçoivent ceux-ci; ceux-là n'ont même pas un journal. Pour les officiers, en particulier, la lecture du courrier peut se faire soit dans les chambres de chacun d'eux, soit au carré. Mais, au carré, c'est plus spécialement les journaux que l'on parcourt. Il y a si longtemps qu'on a quitté la patrie, et l'on en est si loin! Il faut bien se remettre au courant des événements accomplis.

Le nombre des officiers de marine qui s'intéressent aux réceptions académiques, aux premières du théâtre, aux romans nouveaux, surtout aux grandes et fructueuses découvertes, est vraiment considérable. Ce vaisseau qui les porte, isolé du reste du monde, devient lui-même un monde, et, pendant les quelques jours qui suivent la prise de possession des « nouvelles », elles-mêmes en retard d'un, deux, trois ou quatre mois, il y a, à bord, comme une recrudescence de vitalité et d'animation.

Charles de Trévignon n'avait pas trop à se plaindre, Jean Guern non plus. On ne les oubliait pas en France. Il arrivait même fréquemment que c'était l'officier qui remettait au quartier-maître les missives de sa fiancée. Certes, Yvette n'était ni moins éprise, ni moins prolixe que Renée, mais elle n'avait pas, comme la fille de l'amiral, l'avantage de pouvoir exprimer ses pensées sous une forme élégante et choisie. M[lle] de Kérudo, au contraire, soignait beaucoup son style; elle y apportait, en quelque sorte, la même coquetterie qu'à sa toilette. N'était-ce pas à son fiancé qu'elle écrivait, et à quel être au monde une jeune fille peut-elle désirer plaire plus qu'à un fiancé?

Chaque courrier apportait à Trévignon une lettre, et, dans chacune, la jeune fille s'attachait à donner à son affection un tour nouveau, un charme plus exquis.

Toute femme aime les fleurs. Pourtant, Renée n'en était pas prodigue. C'était même l'une des surprises de l'officier de marine.

Or, il arriva que cette surprise prit fin pour lui dans la plus suave des émotions.

Un jour, le paquet lui apporta une petite boîte de fer-blanc soigneusement soudée. De cette première enveloppe, le jeune homme retira une seconde caisse de bois, également doublée de métal. Cette caisse, qui s'ouvrait comme une cassette, était un véritable chef-d'œuvre d'art et d'invention. Le couvercle, percé de trous pour l'aération, contenait une cloison remplie d'eau qu'un ingénieux mécanisme, admirablement réglé, versait goutte à goutte. Et dans le fond de la boîte, dans la terre, encore aussi fraîche que si l'on venait de la remuer, un pied de pensées épanouissait ses fleurs.

Emerveillé du mécanisme, ému jusqu'aux larmes, Trévignon couvrit de baisers le petit papier satiné et parfumé qui, en dix pages, pleines d'une écriture serrée, lui donnait l'explication et la dédicace de l'envoi.

« Cher exilé, — disait la lettre, — ceci est une trouvaille de moi, de moi-même, entendez-vous, monsieur. Je ne sais si l'expérience réussira et portera, non les fruits, mais les fleurs que je lui demande de vous porter. Vous ne sauriez croire tout le temps et tous les calculs que j'ai consacrés à cet effet, et, s'il justifie mes espérances, vous devrez m'accorder, à votre retour, un prix simultané de physique, de mécanique et de botanique. Vous voyez que je suis la digne fille d'un amiral, et j'espère bien ne pas faire trop de honte à mon mari. Vous me direz si vous goûtez mes inventions.

« Pauvres petites fleurettes que je vous envoie! Elles ont été plantées, cultivées de mes mains. Elles vous étaient destinées dès la première heure, et, si les premiers boutons s'ouvrent dans la boîte, vous saurez que votre Renée les envoie avant qu'ils ne soient éclos, pour que la pensée toute formée vous arrive, avivée par les larmes de la séparation et par les soupirs de l'attente.

« Et ce ne sera pas seulement mes fleurs, Charles, qui vous arriveront ainsi. Ce sera aussi notre terre, la terre de la patrie, la terre de notre Bretagne aimée.

« Vous souvient-il de ce coin du jardin où nous avons causé le plus souvent à l'ombre de la charmille qui l'abrite? Vous souvient-il que parfois nous y avons effeuillé ensemble des marguerites, au temps où je m'amusais encore à paraître douter de vous? — Oh! ce temps-là, ami, c'était le bon, n'est-ce pas? Nos adieux n'allaient pas plus loin que l'intervalle du crépuscule à l'aurore. Que vous êtes loin, maintenant, ô mon Dieu! Eh bien! c'est de ce coin du jardin que j'ai pris la terre que je vous envoie. Peut-être gardera-t-elle un peu de parfum de nos printemps et que vous y retrouverez les senteurs de la France? Vous me l'écrirez, n'est-ce pas? et, quand les fleurs se seront flétries sous ce brûlant soleil de l'Equateur, vous me les garderez aussi, vous me les rapporterez. Il ne faut pas que rien de ce que nous avons aimé ensemble se perde loin de nous! »

La petite caisse, Trévignon l'enferma dans sa



chambre. Tant que la chose fut possible, lui-même arrosa les fleurs, lui-même les exposa aux rares pluies du ciel équinoxial. Ces pensées, emblèmes vivants, symboles de l'amour qui fleurissait en son cœur, qui lui gardait, là-bas, en France, des joies inconnues, durèrent assez longtemps pour rafraîchir son âme des plus pures douceurs du souvenir.

Elles moururent, cependant, comme tout meurt ici-bas. Et ce fut pour le lieutenant de vaisseau un cruel chagrin le jour où il s'aperçut qu'en dépit de ses soins, malgré les gouttes d'eau prélevées par lui sur sa ration quotidienne, la pauvre plante s'étiolait, les feuilles jaunissaient comme à l'approche d'un automne invisible. Finalement, elles se ridèrent, se replièrent. Quelques boutons en retard se séchèrent sur leurs tiges. Puis tout fut dit, et cette poésie de l'amour survivant à la distance s'évanouit à son tour sous l'implacable rigueur du ciel des Tropiques.

Mais elle avait, pendant plus d'un mois, réjoui le cœur du jeune homme, et fait revivre, à ses yeux, avec tout le charme de leurs images, la patrie lointaine, le foyer qui allait devenir le sien et l'angélique créature à laquelle il devait la consolation présente et le bonheur à venir.

Trévignon retomba donc dans l'ordinaire lassitude de ses journées et de ses nuits, esclave du devoir austère, l'esprit plein du souci des existences qui lui étaient confiées, le cœur dévoré du désir de s'appartenir sans partage.

Un soir, comme il redescendait sur le pont, pensif et mélancolique, il aperçut dans une large tache du clair de lune un matelot presque couché sur l'affût d'une des pièces de 14 centimètres, méditant, lui aussi, sans doute, car ses yeux regardaient la voûte constellée d'étoiles.

Trévignon s'approcha du rêveur et le toucha à l'épaule, par derrière.

L'homme se redressa brusquement et salua avec correction. Mais la seconde d'après, il laissa échapper une exclamation joyeuse.

— Ah ! c'est vous, capitaine. Vous m'avez fait peur !

— Peur, à toi, Jean Guern ?

— C'est une manière de dire. Je ne m'attendais pas à vous voir.

— Et que faisais-tu là, le ventre en l'air ?

— Je pensais à Yvette, capitaine. A quoi pourrais-je penser autrement ?

— Oui, soupira l'officier, à Yvette, comme moi je pense à Renée, n'est-ce pas ? Mon pauvre gars, nous sommes du même pays, nous avons les mêmes craintes et les mêmes joies. Quand les reverrons-nous, dis ?

Jean passa la main sur ses yeux.

— Quand il plaira à Dieu, capitaine.

— Et, reprit Trévignon, non sans un tremblement de la voix, les reverrons-nous tous les deux ?

Le canonnier garda le silence. Sa tête s'était inclinée sur sa poitrine.

Puis, lentement, avec un accent qui donna le frisson à l'officier :

— M'est avis, capitaine, que vous reviendrez seul au pays. Vous reverrez mademoiselle Renée. Pour moi... Ah ! si la pauvre Yvette ne prend pas d'autre épouseur, je crains fort qu'elle ne porte mon deuil toute sa vie.

Trévignon lui secoua le bras.

— Allons, allons, Jean, mon garçon, est-ce que tu vas te mettre aussi à broyer du noir, toi qui chantes toujours ? Qu'est-ce que cela signifie ? Tu sais bien que la station touche à sa fin et que nous allons descendre vers le sud ? Et alors, comme nous avons été très éprouvés, que notre coque est en mauvais état, il est probable que le *Goëland* ne prolongera guère son séjour sous la ligne. Nous reviendrons ensemble à Lorient.

Le matelot hocha la tête, et revenant au langage d'autrefois, à la demi-familiarité de leur enfance passée en commun :

— Dieu veuille que vous disiez vrai, monsieur Charles !

Trévignon fut plus surpris encore de cette parole et de ce mouvement.

— Voyons, Jean, quelle raison as-tu de te décourager ainsi ? Jusqu'à présent, tu as échappé aux épreuves du reste de l'équipage ; tu es encore robuste et vaillant. Je ne vois aucun motif à tes prévisions sinistres.

— Dame ! répondit le canonnier, sans se départir de sa tristesse, j'ai peut-être tort de dire tout cela. Mais que voulez-vous ? C'est plus fort que moi, et puis...

Il s'interrompit, comme honteux de la confidence qu'il allait faire.

Le lieutenant de vaisseau le pressa :

— Eh bien ?

— Eh bien ! Faut vous dire, monsieur Charles, qu'il m'est arrivé une drôle de chose, cette nuit, une chose qui est commune dans la famille. J'ai vu l'*Esprit*.

— L'Esprit ? Quel Esprit ?

— Celui que mon grand-père et mon père ont vu la veille de leur mort, et qui les avait prévenus déjà deux fois auparavant.

Trévignon haussa les épaules.

— Ma parole d'honneur, mon pauvre Jean, je serais disposé à croire que le soleil t'a fait plus de mal encore qu'aux autres, puisqu'il te fait déraisonner à froid.

Le matelot pencha le front.

— Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, capitaine. Je vous dis la vérité.

Impatienté, l'officier s'exclama, moitié sérieux, moitié plaisant :

— Mais, enfin, comment est-il fait, ton « Esprit » ? Montre-le moi, ce malotru qui se permet de venir à bord du *Goëland* sans saluer les officiers. Je te réponds de l'envoyer aux fers assez longtemps pour qu'il s'en souvienne.

— Capitaine, fit Jean, très grave cette fois, il est tout à fait permis de ne pas croire à ces choses-là. Mais il y a une chose que vous ne pouvez mettre en doute, c'est la parole de Jean Guern.

Trévignon lui tendit la main.

— Hé ! mon gars, c'est précisément parce que je suis sûr de ta parole que j'avais des craintes pour ta raison.

Puis, s'asseyant sans façons sur les degrés de l'affût :

— Allons, raconte-moi ça, si tu veux bien, et nous tâcherons d'en trouver ensemble l'explication.

Le canonnier sourit.

Il était profondément ému de la condescendance et de l'affection de son chef.

— Soit ! dit-il. Après tout, monsieur Charles, vous êtes un savant, vous. Peut-être me convaincrez-vous que j'ai tort d'attacher de l'importance à ces choses-là. Vous me rendrez vraiment service.

— Bon ! — et Trévignon se mit à rire, — voilà qui va déjà mieux. Je ne suis pas un bien grand clerc en matière de sortilège. Mais, peut-être, pourrai-je te prouver ton erreur. Raconte donc, sans omettre aucun détail.

PIERRE MAEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES HIRONDELLES

Dans l'angle noirci de la cheminée
Haute et calcinée,
Au coin de la vitre, aux poutres des toits,
Sous l'auvent bordé de vignes nouvelles,
Nous avons ensemble essayé nos ailes,
Essayé nos voix.

Puis l'heure est venue où l'herbe frissonne
Aux bises d'automne,
Et nous avons pris toutes notre essor
Vers les pays bleus, sur lesquels sans cesse
Un soleil d'été, comme une caresse,
Tombe en nappes d'or.

Mais lorsqu'au désert notre vol se pose
Sur le granit rose
D'un vieux sphinx qui rêve aux siècles éteints,
Souvent nous songeons aux petites villes
Où nos nids muets dorment sous les tuiles
Des logis lointains ;

Et nous revoyons les maisons bourgeoises,
Le clocher d'ardoises
Qui monte parmi les tilleuls en fleurs,
Et le pont de pierre où, comme des flèches,
Nous filions tout droit sous les arches fraîches,
Pleines de pêcheurs.

Et nous attendons, lasses de lumière,
L'aube printanière
Où, loin des ardeurs d'un soleil brutal,
Nous irons revoir les forêts de hêtres
Et les nids logés au coin des fenêtres
Du pays natal.

THEURIET



CURIOSITÉS HISTORIQUES

LE COFFRET VERT DE SIMANCAS

La mort de don Carlos, fils de Philippe II, avait donné lieu à grand nombre de légendes : les uns croyaient qu'il avait été décapité, ou poignardé, ou étouffé ; d'autres assuraient qu'on l'avait fait mourir par le poison, et tous affirmaient que le funeste secret de sa mort se trouvait dans un coffret vert, déposé aux archives de Simancas, et qu'il était défendu, sous peine de mort, d'y toucher.

Quand les Français entrèrent en Espagne, le général Kellermann alla à Simancas ; il se fit apporter le coffret vert et en fit sauter la serrure. Le coffret renfermait les pièces du procès d'un secrétaire du duc de Lerme, du temps de Philippe IV, en 1620, pas autre chose. Ce secrétaire était ce Calderon qui figure dans le *Gil Blas*.

Voilà la valeur des légendes. Il est démontré maintenant que le pauvre don Carlos, à demi fou, est mort de sa mort naturelle.

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE

(SUITE)



Le vainqueur de cette lutte ardente s'assurait de la parfaite soumission du vaincu en le ramenant au point de départ, en le faisant sauter ; quand tout fut apaisé, il fit un tour de piste et aperçut seulement alors les deux témoins de son triomphe. Il salua et laissant son cheval aux mains de l'ordonnance, s'avança vers les promeneuses. C'était M. de Chabrol.

— Quel magnifique spectacle vous venez de nous donner, monsieur.

— Pauvre bête! continuait à murmurer Geneviève tout en se rapprochant de l'étalon. Pourquoi as-tu cédé? Il fallait faire des sauts de mouton ou aller te jeter contre un arbre; monsieur de Chabrol serait tombé ou bien il aurait eu la jambe broyée.

Dans son ardeur de conviction, elle parlait tout haut.

— Je vois, mademoiselle, que toutes vos sympathies étaient pour Saïd contre moi. Vous avez raison, c'est une noble bête chez qui la fierté est égale au bon cœur. Il ne se rend qu'aux témoignages d'affection. Si je n'avais usé que de ma force contre lui, il eût certainement pressenti vos mauvais conseils et suivi la marche que vous avez l'obligeance de lui indiquer pour se défaire de mon joug; mais il ne sait pas résister à une bonne parole.

Geneviève peu convaincue montra une goutte de sang qui perlait au flanc de l'étalon.

— Et ceci? demanda-t-elle.

— Ceci, c'est afin de lui apprendre que je l'aime assez pour le vouloir sans défauts.

— Comme les petites filles? riposta Geneviève d'un air passablement impertinent.

— Comme les petites filles, appuya le jeune cavalier en regardant l'étrange fillette dans les yeux et en lui tendant la main.

Geneviève fut bien obligée de lui abandonner la sienne, mais elle rougit de dépit, car elle venait de donner encore une fois barre sur elle. Aussi, sans plus s'occuper du cheval et du cavalier, elle traversa la route et gravit lestement les pentes de sa chère petite montagne.

C'était un monticule couvert d'anémones, de cils gigantesques, de chardons nains et de fleurs ravissantes, telles que Dieu les sème à pleines mains dans ce bienheureux pays. Tout au faîte un banc de pierre semblable à un lit de repos et bien connu de Geneviève qui le disputait aux lézards, attira tout d'abord ses pas ; elle s'étendit sur la couche de calcaire, moins dure à ses membres que les décisions paternelles à son cœur, pensait-elle. Là, accablée par le chagrin et aussi par l'intensité de vie répandue autour d'elle dans cette nature luxuriante, elle ferma les yeux et se prit à écouter les chuchotements d'insectes et le cri aigu des hirondelles qui passaient et repassaient dans l'espace. Renversée sur la pierre tiède, son chapeau de paille abaissé sur les yeux, elle semblait dormir. Quand sa mère qui montait lentement derrière elle, un livre à la main, l'eut rejointe, elle souleva doucement cet abri de paille, et aperçut un pauvre visage inondé de pleurs. Geneviève n'avait pu résister au déchirement de ces adieux, son cœur s'était fondu et le torrent coulait impétueux, tandis qu'elle comprimait sa poitrine pour en arrêter les sanglots.

La mère, à genoux près de son enfant, pleura aussi, mais elle eut assez de courage pour ne rien compromettre par une promesse vaine, et toutes deux rentrèrent tristement en ville.

Il fallut faire les malles; Mme Latour, qui avait pourtant l'habitude des voyages, crut ne jamais pouvoir mener à bien cette besogne, Geneviève voulant placer au milieu de la grande chapelière son chevreau blanc ou son chat noir; elle consentait à n'emporter qu'un de ces quadrupèdes par égard pour les observations de sa mère, mais elle exigeait du moins cet unique ami, pour la consoler sur la terre d'exil. Comme on lui démontrait, avec toutes sortes de ménagements, les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on veut faire vivre côte à côte un chevreau, voire même un chat, avec des chapeaux, des robes et du linge, elle répondit carrément qu'elle n'avait nul besoin de ces derniers articles, tandis qu'elle ne pouvait se passer de Blanchette et de Noireau.

Il n'était pas aisé de faire renoncer Geneviève à une opinion bien arrêtée, surtout quand cette opinion était tout à fait absurde, pourtant il fallut céder, le chevreau lui-même ayant absolument refusé de faire le voyage et le chat ayant juré et griffé à la seule vue du couvercle de la malle. Battue du côté de la ménagerie, leur jeune maîtresse voulut se rattraper sur l'article botanique ; elle emporta des herbes, de la terre, des graines pour se faire un jardin d'Afrique en

France, mais elle le fit sur une si vaste échelle, que Mme Latour dut encore user de son autorité, et Geneviève, dépitée de tant de refus successifs, s'enferma dans sa chambre, déclarant ne vouloir être responsable d'aucunes des décisions prises relativement à ce maudit voyage. On se hâta de profiter de cette bonne parole pour faire les choses raisonnables et fermer la malle objet de tant de luttes.

Il y avait cent personnes à la diligence pour dire adieu à ces dames. Ces départs pour Philippeville étaient alors, et furent longtemps encore, une des grandes distractions de la société. Hélas! maintenant ils ont un chemin de fer et des stations. Dix minutes d'arrêt, buffet, à El Kantour, que les conducteurs facétieux appelaient le Contour, et au Saf-Saf et à Biskra. *Proh pudor*! que doit en penser le vieux pont romain, et les montagnes bleues, et les lacs salés roses, et le désert... Mais je n'ai pas connu cette profanation et, au temps dont je parle, c'était une diligence qui faisait le service jusqu'à la côte. Donc tout le monde y était : « Ah! ma petite chérie, que vous êtes heureuse de partir, vous allez devenir une vraie parisienne, » disait une voix qui, malgré tout, trahissait des origines marselllaises. Etre parisienne! qu'est-ce que cela me fait? pensait la pauvre Geneviève, ahurie par tant de conseils, d'embrassements, d'exclamations.

— Allons, courage! dit à son tour le bon docteur Vanel, qui sentait le besoin de raffermir son propre cœur et d'essuyer ses lunettes, couvertes subitement d'un brouillard venu on ne sait d'où, car la soirée était magnifique. Quatre ans, continue-t-il d'une voix terrible, ce n'est pas le diable ; on s'écrira, on ira te voir. Allons! allons! ne m'embrasse pas tant, tu vois bien que... Et le brave homme se perd dans la foule, à la recherche de sa phrase envolée.

— Place, crie Jugurtha, qui s'avance avec l'énorme chapelière de Geneviève sur l'épaule et grimpe comme un singe aux flancs de la voiture.

— Tu pars pour France, madame Latour? demande-t-il en se laissant glisser le long de l'échelle, pour recommencer une nouvelle ascension.

Et, pendant ce temps, une Espagnole, à peine francisée, pousse sa fille, habillée de barège vert, dans les bras de Geneviève, en lui disant :

— Mademoiselle *Ougénie* est timide.

Geneviève comprend que la rougissante Eugénie a besoin d'encouragements, et elle l'embrasse, mais sans conviction; le chagrin, la foule, la poussière, tant d'émotions la brisent. M. Latour met fin à son supplice, il monte dans le coupé et lui tend les mains ; la voilà blottie dans le sombre compartiment entre son père et sa mère. Les portières sont envahies, il y a des mains tendues, des chapeaux soulevés, des adieux dans plusieurs langues, tandis que, là-haut, l'automédon rassemble ses chevaux qui se mangent entre eux avec des cris de rage, ce qui fait hurler Jugurtha.

— Ça y est-il? demande le conducteur de son siège.

— Ça y est! répond un Maltais en lui jetant un paquet de cordes destinées à remplacer ce qui cassera en route.

Et l'on part dans un galop furieux, secouant les grelots, arrachant des plaintes à la vieille machine, jetant les voyageurs à droite, à gauche et toujours du côté où l'on ne pense pas. Si cela va trop vite, les cinq bêtes ruent à la fois comme des enragées, les boulons remontent dans les jambes des voyageurs; si cela va trop doucement, on prie ces derniers de descendre pour pousser à la roue ; somme toute, on arrive et, comme on est parti pour cela, tout le monde est satisfait au bout du voyage.

Geneviève regardait à la portière; elle voyait filer, comme des ombres fantastiques, les rochers, les arbres rabougris, les poteaux télégraphiques, puis, peu à peu, au bas de cette descente folle, les ombrages ravissants du Hammah... Toute la nuit, elle regarda ainsi et, au matin seulement, appuyée sur l'épaule de son père, elle oublia pour quelques instants qu'elle s'en allait.

A midi, on s'embarquait et le pauvre père, aussi triste que son enfant, agitait son mouchoir sur la rive de Stora, tandis que le *Marabout* quittait les eaux d'émeraude de la côte africaine.

Une fois arrivée en France, Geneviève ne daigna plus rien voir autour d'elle. Marseille n'était qu'une incomplète réduction de Constantine, où on ne voyait ni chameaux, ni montagnes, où le cri du chacal était remplacé par le miaulement des chats, et autres amoindrissements analogues.

Enfin, après une nouvelle étape chez sa grand'-mère, dans la Loire, la pauvre petite malheureuse débarqua un matin à Paris.

Paris! nom magique qui l'avait fait rêver bien des fois, avant qu'on ne pensât à l'y envoyer; ville merveilleuse qu'elle croyait, dans son imagination d'enfant, synonyme de tout ce qu'il y a d'éblouissant, de beau, de grand... Elle se promena, elle vit défiler tous les luxes dans les avenues des Champs-Elysées, elle s'arrêta aux devantures les plus fameuses... Le cœur n'y était pas et tout lui parut incolore. Il y avait une certaine rue et, à droite de cette rue, une grande grille verte donnant sur une cour aux façades vieillies, dont la seule image empoisonnait tout.

Un jour, elle franchit cette grille, elle traversa cette cour et entra dans le petit parloir qui précédait la porte de clôture du couvent. La mère et la fille s'embrassèrent sans échanger une pa-

role et la maison hospitalière s'ouvrit devant Geneviève seule...

La pauvre enfant n'avait aucune idée de la vie régulière, de l'étude assidue, des concessions mutuelles, de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas, c'était un vrai sauvageon et si elle ne se trouvait pas en retard comme instruction, c'est que sa merveilleuse facilité à apprendre lui avait tenu lieu de travail. Malheureusement la rentrée n'avait lieu que quelques jours plus tard et elle se trouva bien seule en attendant, ce qui la livrait sans défense à ses tristesses et à ses révoltes.

Deux jeunes filles plus âgées qu'elle et qui avaient passé leurs vacances au couvent, se trouvèrent fort ennuyées qu'on leur adjoignît une enfant qui les gênait dans leurs intimes tête-à-tête. L'une d'elles, Mina, anglaise égoïste, ce qui se voit, fit sentir à la pauvre désolée qu'elle était de trop; celle-ci n'était pas endurante, on le sait également, elle puisa dans ses souvenirs militaires une sanglante injure à l'adresse de cette fille d'Albion, obligée de venir en France chercher ce qu'on ne trouvait pas chez elle. L'autre, outrée, porta plainte et Geneviève fut grondée. L'amie de Mina crut devoir tourner en ridicule les allures coloniales de la nouvelle venue; elle savait dessiner et représenta Geneviève assise sur un chameau, avec un képi sur la tête. La petite saisit la caricature, devint pourpre et eut un moment la pensée de se venger avec les ongles et les dents, mais, faisant un violent effort, elle prit la feuille crayonnée, la déchira devant son auteur et lui dit, avec une voix qui n'avait rien de tendre : « Vous et vos pareilles (ceci était pour Mina) vous insultez les gens et vous allez ensuite les dénoncer; moi, je ne rapporte pas, mais je vous méprise! »

On s'imagine si de pareils débuts devaient faciliter la vie en commun. Les deux insulaires lui firent une guerre sourde et la harcelèrent de coups d'épingle. Elle avait parlé de mépris, cela l'obligeait à dédaigner ces attaques, mais au fond elle en souffrait cruellement et elle appelait de tous ses vœux l'heure où la rentrée du pensionnat la délivrerait de ces deux voisines, appelées alors à quitter la maison.

Madame La Tour allait partir; elle obtint de prendre sa fille avec elle tout un jour, avant la grande séparation. La sœur tourière vint donc annoncer la bonne nouvelle à Geneviève qui partit aux grandes allures chercher au dortoir son chapeau, ses gants et le reste.

Une pleine journée de liberté! Une journée où elle pourrait dégonfler son pauvre cœur meurtri, où elle n'aurait pas comme unique horizon la capeline d'alpaga jaune de Mina et la ceinture verte de l'amie de Mina! Une journée où elle pourrait embrasser sa mère tant qu'elle voudrait! C'était trop de joie en un coup pour ce pauvre cœur sevré, elle chancela en arivant à sa commode, voulut y prendre un appui, mais un nuage passa sur ses yeux et elle tomba tout de son long. Quand elle revint à elle, une porte grinçait à l'extrémité de la longue galerie, elle se releva brusquement, prit à la hâte l'indispensable et, toute défaillante, descendit en se tenant un peu aux murs, mais elle eût préféré mourir plutôt que d'avouer cette défaillance.

La jeunesse a besoin de bonheur. Geneviève sentit tout à coup revivre en elle un désir passionné d'être heureuse, ne fût-ce qu'une heure. Elle oublia tous ses maux passés, se blottit dans la voiture contre le cœur de sa mère, elle embrassa les mains qui couvraient de leurs douces caresses son visage et ses épaules : « Ma mignonne! » disait la mère. « Maman, » répondait la fille avec ivresse. Et la voiture passait entre les arbres jaunissants du boulevard sans que Geneviève songeât où elle allait ainsi. Que lui importait le but, ce qu'il lui fallait en ce moment, c'étaient les caresses des yeux, des lèvres, des mains de sa mère et aussi quelques nouvelles de là-bas. Il parait que les sauterelles s'étaient abattues sur la ville, mais que grâce à la promptitude de M. La Tour et des domestiques, on avait pu rentrer toutes les fleurs de la galerie à temps. Le chevreau indiscipliné, avait profité de l'inattention générale et de ce grand tohu-bohu pour monter par l'escalier comme une personne naturelle, ce qui avait tellement surpris le chat que celui-ci s'était laissé choir dans la cour où il avait poursuivi les criquets et fait un grand massacre.

— A la bonne heure, s'écriait Geneviève en frappant des mains, en voilà des nouvelles!

— Nous déjeunons au restaurant, dit Mme La Tour en descendant de voiture, et puis ensuite, nous nous promènerons.

— Je veux bien, maman; mais après, vous me conduirez bien à l'hôtel?

— Tu aimes donc bien ce logis-là? reprit la mère étonnée, car Geneviève en arrivant à Paris s'était répandue en plaintes amères contre cette chambre banale, où elle demandait maintenant à retourner.

Geneviève parut embarrassée par cette question, elle répondit cependant, en baissant la voix :

— Non, mais je veux revoir ta malle.

Cette malle, c'était tout ce qui lui restait de la maison paternelle dans ce lieu d'exil; elle voulait en respirer encore une fois le parfum de violette, elle voulait défaire les rubans, les dentelles de sa mère, qu'elle avait tant de fois tournés et retournés avec admiration quand elle était toute petite et qu'à la veille d'un voyage il lui était permis de contempler ces coquets trésors.

Mme La Tour comprit tout ce qu'il y avait de

tristesse dans ces mots : « Je veux voir ta malle!» et elle répondit par une étreinte passionnée à ce cri du cœur de son enfant.

Malgré tout, la journée fut heureuse pour ces deux femmes si tendrement unies. Quand il fit tout à fait noir, la voiture qui les avait promenées tout le jour franchit la grille de la vieille maison, elles en descendirent et s'embrassèrent silencieusement devant la porte discrètement entr'ouverte. L'enfant s'arracha la première à cette étreinte, et la mère, se rejetant dans le fiacre, fondit en larmes, tandis que le véhicule l'emmenait.

Geneviève, appuyée contre la petite vitre du tour, suivait des yeux ce départ et se répétait machinalement : « C'est fini, je suis seule! »

— Mademoiselle, lui dit pour la troisième fois la bonne sœur en lui touchant le bras, on a sonné le dortoir, il faut monter.

— Monter où, ma sœur? demanda Geneviève comme sortant d'un rêve.

— Mais au dortoir, pour vous coucher.

— Ah! on se couche!

Et elle retourna au petit carreau du guichet.

La cour était déserte, ses cailloux pointus, entourés de mousse, ressemblaient à une grossière mozaïque. Jean, le concierge, cadenassait les grilles. Geneviève se demanda où elle était, ce que cela voulait dire; sa tête creuse refusa de répondre et elle se laissa entraîner sans résistance, par la sœur, jusqu'au pied de son lit.

Le lendemain elle avait la fièvre, elle se leva quand même et alla se réfugier dans un coin paisible du jardin où, assise contre un mur tapissé de lierre, elle resta les yeux clos, les lèvres serrées pour empêcher ses dents de claquer trop fort.

— Qu'a donc la nouvelle? se demandaient les autres, qui commençaient à rentrer au bercail.

— Sa mère est partie, elle a du chagrin.

— Elle est bien pâle.

— C'est son teint, elle arrive de Tombouctou.

Cependant, comme Geneviève persistait dans son mutisme et son immobilité et qu'elle devenait de plus en plus pâle, la religieuse qui gardait les enfants s'en émut et vint baiser au front la pauvre solitaire.

— Mais cette petite est malade! s'écria-t-elle au contact de ce front glacé; venez à l'infirmerie, mon enfant, nous allons vous coucher; pourquoi n'avoir pas dit que vous étiez souffrante?

Est-ce qu'elle savait, elle! Sa mère était partie, elle ne la reverrait plus; voilà ce qui la faisait frissonner, ce qui l'empêchait de tenir debout. On n'est pas malade parce qu'on tremble de tous ses membres, on est malheureux, voilà tout. Et elle suppliait qu'on la laissât dans ce jardin vert et lumineux.

— Je vous en prie, ma Mère, dit-elle en joignant les mains; au pensionnat il y a d'autres élèves qui rentrent, ce bruit me fait mal, ici je me repose.

— Non, mon enfant, il faut rentrer, je vous promets du silence et du repos; il faut vous coucher, venez.

Ah ! c'était trop pour le coup! Geneviève qui s'était levée se rassit, appuya de nouveau sa tête contre le mur et déclara qu'elle n'en bougerait plus.

— C'est une cruauté, disait-elle d'une voix basse et tremblante, comme se parlant à elle-même, et je ne sortirai du jardin que par la force.

— Ma petite, quand vous me connaîtrez davantage, lui répondit doucement Mère Marie-Madeleine, vous saurez que je ne fais rien faire ici par la force. Restez à votre aise, vous ne vous en irez que quand il vous plaira.

Seulement la bonne mère ne dit pas à Geneviève qu'elle avait des moyens à elle pour vaincre les opiniâtres, et elle en mit en œuvre un des meilleurs, comprenant que cette mauvaise tête se rendrait aux raisons que lui donnerait son bon cœur.

— Petite Germaine, dit-elle à une toute petite blonde qui pleurait, elle aussi, dans un autre coin du jardin, vous avez bien du chagrin; je vous permets d'aller passer un moment dans la grande allée de tilleuls, vous y serez mieux.

Germaine s'en alla docilement porter ses larmes et ses sanglots où on lui disait.

Geneviève, toujours retranchée derrière sa capeline et les yeux fermés, entendit peu après un soupir auprès d'elle, puis un gémissement. Elle regarda en demandant :

— Qui est là?

— Germaine, répondit une voix enfantine, noyée par les pleurs.

Geneviève se leva et s'approchant de la mignonne :

— Qu'est-ce que vous avez?

— Maman est partie.

— Ah! vous aussi.

Et se mettant à genoux devant la petite, elle commença à chercher le visage du baby, enfoui dans ses boucles emmêlées. Quand elle l'eut trouvé, elle posa un baiser sur les yeux, sur la bouche et l'enfant, gagnée par cette caresse, l'enlaça de ses bras en pleurant plus fort :

— Je vous aime bien, disait-elle.

— Où est allée votre maman? lui demanda Geneviève, espérant que c'était où allait la sienne.

— Au ciel depuis hier, répondit l'enfant en levant deux grands yeux de saphyr en haut.

— Oh! pauvre chérie! Et Geneviève la prit dans ses bras.

L'enfant avait trop pleuré, elle s'apaisa doucement, puis s'endormit. Mère Marie-Madeleine

repassa devant Geneviève peu après : — Voilà une petite qui a bien besoin de son lit; voulez-vous m'aider à l'y porter, dit-elle.

Geneviève fit un grand effort pour se lever avec son fardeau; elle voyait les arbres tourner et il lui parut qu'elle portait plusieurs petites filles dans ses bras. Cependant, grâce au concours de la religieuse qui, elle, bien véritablement soutenait deux pauvres désolées, on gagna l'infirmerie.

Germaine fut mise dans un lit bien blanc avec des rideaux éblouissants et un édredon bleu; Geneviève qui ne lâchait pas facilement ses idées refusa de suivre son exemple et s'installa seulement dans une vaste bergère en damas jaune, au pied du lit de l'enfant en promettant de veiller sur elle.

La petite fille n'avait nul besoin qu'on la veillât ; profondément endormie, elle rêvait que sa mère l'embrassait et lui souriait, le rêve de toutes les orphelines ! Et ainsi trompée par les anges qui faisaient flotter devant ses yeux l'image chérie, elle reposa jusqu'au lendemain.

Quant à Geneviève, vaincue par la fièvre, elle dut s'abandonner aux soins refusés d'abord ; et bientôt le lit voisin du lit de la petite blonde, avec les mêmes rideaux blancs et le même édredon bleu, fut occupé par la rebelle, hors d'état de lutter maintenant.

Le lendemain, elle fut réveillée de sa torpeur par la voix de Germaine qui, en jupon court, venait l'embrasser. La petite fille ne pleurait plus, absorbée qu'elle était par la contemplation d'une tasse de chocolat toute fumante sur la table entre les deux lits.

— Tu as faim, Geneviève ?

— Non, merci.

— Mais il y a de la crème dessus.

— Non, je n'en veux pas.

La petite trouvait ce refus invraisemblable, elle insistait :

— Sœur Marthe a été me chercher de la brioche, je t'en donnerai un petit morceau... Je t'en prie, pour me faire plaisir ! Tu sais, dit-elle avec un sourire aussitôt voilé ; tu sais que je n'ai plus de maman ; sois ma maman et fais tout ce que je veux.

Malgré les avances et les câlineries de sa petite compagne, Geneviève ne put prendre sa part de cette nourriture délectable, le chagrin lui serrait la gorge et les tempes, et pendant trois jours elle dut rester dans son lit.

Quand elle descendit enfin au pensionnat, la ruche était pleine et bourdonnait dans le jardin au soleil de midi, les vieux murs tressaillaient de joie sous leur manteau de lierre, chuchotant aux tilleuls centenaires : « Les voilà revenues ! » Et les arbres ravis en laissaient choir leurs feuilles d'aise et répondaient en se dandinant : « Elles sont toujours aussi jeunes, aussi gaies, aussi bonnes. » A quoi le merle de la grande haie qui sépare des allées le quinconce du pensionnat, personnage aristocratique dont les ancêtres émigrèrent dans ce coin retiré, quand l'hôtel d'Estiange fut livré à la populace; le merle, dis-je, voulant leur souhaiter la bienvenue, lança un : Bonjour, mes belles ! des plus éclatants. Alors cinquante fillettes lui répondirent en cherchant, mais en vain, à gazouiller comme le fils des émigrés. Lui, derrière son toit d'aubépine, lançait une note, finissait une roulade et les rieuses filles applaudissaient : « C'est notre merle, cet hiver nous lui donnerons du pain, et au printemps, il nous amènera ses petits. »

Il vint vite cet hiver évoqué par les enfants de l'Abbaye. Un jour, le vieux jardin s'habilla de blanc, les arbres se poudrèrent à l'envi, seul le mur donnant sur la cour resta morose et sombre avec ses lichens jaunes dans les petits creux et ses aiguilles de salpêtre aux soubassements. Le merle vint pépier devant les fenêtres closes du pensionnat, et de temps à autre, une petite main rougie par le froid se glissait entre deux battants à peine entr'ouverts pour jeter à l'oiseau du pain émietté. Geneviève regardait tout cela de son fauteuil à l'infirmerie, qu'elle ne quittait guère depuis un mois. Cette plante, née au chaud soleil d'Algérie, s'étiolait dans cette atmosphère glacée d'un hiver particulièrement rigoureux. Toujours souffrante et triste, son caractère difficile s'était aggravé, et mère Marie-Madeleine, maîtresse générale du pensionnat, avait fort à faire pour maintenir son élève sous la discipline. Geneviève se croyait à l'indépendance, certains droits qu'elle faisait valoir en mainte occasion avec une implacable rigueur malheur à la maîtresse qui essayait de franchir les bornes posées par son élève.

Il n'y avait qu'un bon jour par semaine, 'était celui du courrier d'Afrique. Quels transports ! quelles effusions ! Les chères lettres étaient serrées sur ce cœur battant ; elles recevaient une pluie de larmes, des baisers, et c'étaient des exclamations en les lisant, des monologues de toutes façons. Ah ! qu'elle les aimait !

Au jour de l'an, sa mère lui annonça une boîte renfermant des surprises. La petite ne voulut aucun témoin à son bonheur, et ayant reçu le paquet, elle l'enferma soigneusement sans en ôter une seule enveloppe. — La règle était très étroite et ne laissait guère de facilités au projet de Geneviève; si bien qu'après trois jours, la surprise était encore à connaître.

— Eh bien, êtes-vous contente de vos étrennes Geneviève ? lui demanda en passant Mère Marie-Madeleine ; que vous a-t-on envoyé ?

— Je n'en sais rien, ma Mère, répondit la fillette, très vexée de faire cet aveu.

— Comment! vous n'avez donc pas ouvert votre boîte?

— Non, ma Mère.

— Pourquoi cela, mon enfant?

Geneviève répondit bien bas :

— Je serai si heureuse de toucher quelque chose qui vient de la maison, que je ne veux pas être vue à ce moment-là.

La religieuse fut émue de cette réponse.

— Venez, dit-elle, je vais vous enfermer avec votre trésor dans mon cabinet; je viendrai vous y prendre dans une demi-heure pour la classe.

Geneviève, pâle de joie, baisa la main de la Mère et fut mise en cellule avec ses étrennes.

Elle défit lentement les enveloppes successives : « C'est papa qui a fait le paquet; il n'y a que lui pour plier le papier de cette façon... Mais c'est dans la chambre de maman qu'il a mis les cachets, je reconnais la cire, il y en avait trois bâtons de la même couleur dans son petit bureau; elle sent bon... Maman était à côté de lui, elle a mis son doigt sur la ficelle pendant que père faisait le nœud; autrefois c'était moi, et il me disait toujours : « Geneviève, tiens bon, voilà le moment décisif ». Dans la boîte, il y avait une montre et, sous l'écrin, une photographie, une des premières que l'on eût faites à Constantine, et cela se voyait de suite aux taches jaunes, aux points noirs et aux perspectives renversées de cette carte. Mais malgré ces imperfections, qui ne troublèrent en rien la joie de l'exilée, on reconnaissait très bien un angle de la jolie galerie mauresque, avec ses portes à petits caissons sculptés et ses colonnes de marbre auxquelles s'enroulaient quelques lianes échappées à la profusion des étagères. Dans l'ombre, deux petits personnages ressortaient en blanc. « C'est papa et maman! » s'écria-t-elle folle de joie.

Qu'elle passa vite cette demi-heure!

Il y avait alors au pensionnat une maîtresse d'études que Geneviève détestait cordialement. Mère Vincent de Paul était la règle incarnée, elle n'admettait ni excuses, ni raisons, ni adoucissements : « Mesdemoiselles, disait-elle, en frappant sa chaire d'une règle consacrée à cet usage et qui y avait déjà perdu plusieurs centimètres; le règlement dit qu'on ne doit pas ouvrir son pupitre pendant l'étude! » Et le Saint Esprit fût-il descendu dans un des pupitres, sous une forme sensible, que la permission de s'en assurer eût été impitoyablement refusée.

Cette rigidité, on le comprend, ne pouvait convenir à notre indépendante Geneviève, et il y avait une lutte non déguisée qui, une fois entr'autres, tourna tout à fait au tragique.

On était en pleine étude, dans un grand silence, les coudes sur les tables, la tête dans les mains. Mère Vincent de Paul promenait un œil satisfait sur son petit peuple, lorsque la voix de Geneviève s'éleva tout à coup :

— Ma Mère, *permette* d'ouvrir mon pupitre, j'ai oublié mes porte-plumes.

— Non, mon enfant. Le règlement dit : « Au commencement de chaque étude, les élèves auront soin de se munir de tous les objets, etc. »

Geneviève, qui avait attendu vainement le courrier d'Afrique ce jour-là, était d'assez méchante humeur. Elle se croisa les bras pendant une demi-heure sans vouloir toucher aux engins à écrire que ses compagnes lui offraient par gestes, avec des mines éveillées et des sourires qui voulaient dire toutes sortes de choses à l'adresse de la maîtresse.

Geneviève, les lèvres pincées, les yeux baissés, prenait à tâche d'exciter l'indignation de la Mère qui était résolue à défendre les droits du règlement quand même. A la fin, l'orage éclata. Les élèves, ravies, baissèrent le nez sur les livres ou cahiers, comme des enfants bien sages qui n'avaient rien à démêler avec cette indomptée; celle-ci maintenant debout, ses grands yeux noirs braqués sur la religieuse, écoutait, sans l'ombre du repentir, la mercuriale qui tombait du haut de la chaire sur son front orgueilleux. En dessous, ces demoiselles donnaient des coups de pieds encourageants à celle qui s'offrait ainsi au martyre pour défendre les libertés de ses sœurs, et les élèves dont les bottines sympathiques ne pouvaient arriver jusqu'à Geneviève lui faisaient passer des croix en gélatine rose ou des poignards en papier de riz, symboles de son courage et de ses souffrances.

Quand tous les arguments furent épuisés sans ébranler les convictions de Geneviève, la Mère donna un grand coup de règle et dit :

— Mademoiselle La Tour, baisez la terre.

Quand la Mère donnait aux rebelles leur nom de famille, c'est que cela devenait très grave. Aussi ces demoiselles commencèrent-elles à se troubler et à relever les yeux pour mieux constater que la crise était arrivée au paroxysme.

Geneviève ne bougeait pas.

— Mademoiselle La Tour, avez-vous entendu?

— Oui, *madame* (!!!).

— Voulez-vous obéir?

— Non, *madame*.

— Baisez la terre, mademoiselle, ou je vais chercher notre Révérende Mère.

A ces mots terribles, un frisson courut sur le pensionnat; les plus braves faiblirent. Notre Révérende Mère était pour ces enfants une autorité tellement supérieure, tellement indiscutée, que la pensée de la voir apparaître dans cette rencontre les inquiétait terriblement.

La petite Germaine, qui aimait passionnément Geneviève, profita de l'émotion générale pour faire tomber son livre près de cette dernière et elle lui glissa dans l'oreille, en le relevant :

— J'ai laissé mon tablier devant toi, baise la terre dessus, il est bien propre.

Geneviève, poussée par le mauvais esprit et enivrée par les proportions de la lutte, répondit tout haut :

— Merci, mais je baiserai la terre comme il faut ou pas.

— Eh bien, ma fille, répondit la maîtresse, choisissez; je vous donne cinq minutes pour cela.

Geneviève s'assit, prit un livre la tête en bas et se mit à déchiffrer péniblement et à reculons un chapitre sur les sels de cuivre. Elle n'en retint pas grand chose par la suite, n'en ayant pas compris un traître mot, sinon qu'ils sont vénéneux et peuvent vous débarrasser facilement d'un ennemi.

Tout en lisant *etatéca ed erviuc*, elle surveillait l'horloge placée au-dessus de la chaire. Lorsque les cinq minutes furent écoulées :

— Eh bien, Geneviève, avez-vous choisi ?

— Oui, ma Mère. Je m'en vais.

Et en disant ces mots, elle traversait la grande salle et disparaissait derrière la porte avant que maîtresse et élèves fussent revenues de leur surprise.

Une enfant de Marie fut dépêchée à la Mère Marie-Madeleine pour l'avertir de l'événement, et, comme toute la salle profitait de l'aubaine pour parler, appeler, gémir, fouiller dans les pupitres, Mère Vincent de Paul fit retentir la sonnette et annonça qu'elle marquait un mauvais point général.

Geneviève, outrée de l'humiliation qu'on voulait lui faire subir, avait absolument perdu la tête; elle courut au porte-manteau, s'empara de son chapeau et de son vêtement, et descendit le grand escalier. C'était sérieux, cette menace de départ.

Arrivée dans le cloître, elle se dirigea vers la tour ; mais elle aperçut un groupe de religieuses causant avec la Mère gardienne dont les clefs ne quittaient pas la ceinture; elle fit volte-face et s'achemina vers le jardin. Là, solitude complète, et, devant elle, la porte donnant sur une ruelle, grande ouverte pour permettre de décharger du sable. Elle s'était arrêtée à l'entrée du jardin et s'était appuyée contre le mur de la sacristie pour reprendre haleine; tout à coup, elle entendit tout près d'elle une voix très douce qui disait :

— Quel chagrin vous préparez à votre mère !

Geneviève fut frappée au cœur, elle se retourna brusquement pour voir qui parlait ainsi ; il n'y avait personne, seulement la fenêtre de la sacristie était entrebâillée au-dessus de sa tête.

— Maman, répéta-t-elle, en regardant la porte grande ouverte sur la rue.

Il y eut un moment de lutte terrible entre la tête et le cœur de cette révoltée ; le cœur resta le maître, et voilà Geneviève courant à travers le cloître et interrogeant les bonnes sœurs qui se rendaient à la cuisine :

— Où est la Mère générale? Je veux voir la Mère générale.

Celle-ci, qui sortait de la sacristie, y rentra bientôt avec la coupable repentante; il y eut des pleurs et des grincements de dents, des excuses si tumultueuses dans la salle d'étude, que la chaire faillit en crouler, et comme il y a plus de joie dans le ciel pour une brebis retrouvée que pour quatre-vingt-dix-neuf fidèles, Mère Vincent de Paul consentit à effacer le mauvais point général du Livre de Vie, à la prière de Geneviève.

L'hiver et le printemps furent ainsi partagés, pour la petite Algérienne, entre l'infirmerie et les pénitences. Mais les retours à la sagesse étaient si soudains, si entiers; il y avait dans les témoignages de son repentir quelque chose de si ardent et de si courageux, que les bonnes Mères s'attachaient à leur sauvageon bourru et se désolaient de la voir languir : dans son état de santé, un retour au pensionnat l'année suivante devenait bien problématique.

Quant aux élèves, elles aimaient leur compagne sans aucune exception et quelques-unes passionnément. C'était Geneviève qui finissait les devoirs des paresseuses, qui *soufflait* les leçons mal sues, qui assumait toutes les responsabilités et recevait les réprimandes souvent méritées par la voisine. Et puis, n'eût-elle été ni complaisante ni dévouée qu'on se fût encore attaché à elle rien que pour son sourire quand elle vous accueillait, ou sa voix vibrante quand elle disait un mot du cœur. Enfin, c'était l'âme de tous les plaisirs et lorsqu'elle était retenue à l'infirmerie, toutes languissaient dans le jardin, et on venait en députation lui demander des jeux et des conseils pour les exécuter.

Elle inventa pour les récréations du soir une chasse à courre qui tint tout le pensionnat en haleine pendant quinze jours. Il y avait des piqueurs, des chiens, des chasseurs et la bête. Malheureusement les chiens pris dans la petite classe furent lâchés un jour non plus sur Isabelle, une innocente biche qui allait toujours se faire prendre derrière la chapelle rustique des Saints-Anges, mais sur Camille, un lion de l'Atlas pourvu de dents et de griffes redoutables. Il en résulta un tel carnage de tabliers et de jupes que la mère lingère fit défendre de chasser le lion et le jeu tomba en discrédit.

— Eh bien, partez pour la croisade, leur dit Geneviève à qui on eut recours aussitôt.

Et alors la classe bleue se mit une croix de papier peint entre les deux épaules ; la classe verte (sarrazins) attacha au sommet des têtes les chevelures flottantes ; croix, bannières, haran-

gues, combats sanglants avec délivrance des prisonniers; enfin, la vérité historique la plus pure remplit le pensionnat de saintes clameurs. Montjoye Saint-Denis! criaient les bleues: La Allah! il Allah! répondaient les vertes, tandis que les jaunes qui se préparaient à leur première communion montaient à Jérusalem en chantant les cantiques du catéchisme. Mais un compagnon de Godefroy s'étant démis le poignet dans l'ardeur du combat, ce qui compromettait singulièrement ses examens pour le premier diplôme, on défendit les croisades.

— Dites donc, Geneviève, inventez-nous un jeu de jeunes filles, si vous pouvez; parce que tous ces combats nous attirent des désagréments.

— Eh bien, filez! répondit Geneviève avec un profond mépris.

Du reste, les examens approchaient et toute l'ardeur de cette jeunesse se tourna vers les cahiers et les livres. Quant à la pauvre exilée, dispensée de cette redoutable épreuve par l'irrégularité de son travail dans le courant de l'année, elle se livra tout entière à la joie de revoir bientôt les siens.

Encore huit jours..., encore cinq..., demain!...

Que cette dernière nuit fut longue! Geneviève la passa assise sur son lit, guettant le soleil qui ne voulait pas venir; pourtant, vers cinq heures il daigna se montrer, mais jusqu'à neuf il fallut prendre patience. Alors le cœur des fillettes commença à battre pour chaque coup de cloche. La sœur ouvrait une porte et appelait une élue:

— Mademoiselle Latour pour madame sa mère, dit enfin sœur Mélanie.

Geneviève fit un bond, s'empara de la sœur et la força à descendre l'escalier quatre à quatre:

— Mais, mademoiselle...

— Ma sœur, plus vite, c'est maman!

Et le vent gonflait le voile de la tourière, mettant au jour l'armature compliquée de son bandeau et de ses guimpes; au surplus, Geneviève trouvant qu'elle n'allait pas assez vite, l'abandonna au milieu du cloître et entra comme un tourbillon dans le grand parloir.

— Maman!

— Ma fille!

. . . .

Constantine n'avait pas changé depuis le départ de Geneviève; toujours sa poussière brûlante, sa place du Marché où grouillent des biskris, des pastèques, des oranges et des Maltais; toujours les ruelles étroites et tortueuses s'enfonçant à droite dans la fraîcheur du quartier arabe, grimpant à gauche vers la Kasbah.

Les voyageuses arrivèrent un samedi matin et déjà les juives, le visage bridé dans leur foulard noir et les jambes embarrassées dans des jupes trop étroites et trop longues, formaient une sorte de procession sur la place de la Brèche, cherchant pour se fixer, un endroit ombreux, ce qui était vain, puisqu'il n'y avait comme abri que la fontaine et les troncs des azédarachs, gros comme des manches à balais.

Alors quelques jeunes gens, espoir d'Israël, se dévouaient pour leurs compagnes et se dressaient comme un mur entre le soleil et les châles Terneaux qui composaient le plus bel ornement des toilettes hébraïques de ces dames, lesquelles s'asseyaient derrière cette muraille humaine, par terre, en rond, et commençaient des récits interminables sur la ruine de Babylone et le prix du henneh.

Le vieux pauvre, drapé dans ce qui fut un sac de campement, était toujours assis à la porte, criant comme un sourd:

— Mamma, soldi!

Toujours aussi un vague parfum d'encens, de musc et de peaux d'oranges, luttant dans l'air avec les âcres émanations des tanneries du ravin et les fumées lointaines des gourbis épars autour de la ville.

Geneviève jetait de petits cris étouffés en reconnaissant tous ses vieux amis et respirait à pleins poumons l'air natal. Elle eut vite traversé la rue pour s'engager sous la porte étroite et sombre qui donnait accès dans sa maison.

Sur le banc de pierre où la sentinelle de nuit se reposait parfois, il y avait en ce moment un vaguemestre qui triait des lettres, un Arabe qui comptait les écus épars dans son capuchon, un gamin qui dormait.

— Tiens, dit Geneviève en tombant en arrêt devant le vaguemestre, le régiment est changé, ce n'est plus le 83ᵉ.

Le soldat porta la main à son képi pour répondre à ce qui lui parut une question:

— Le 65ᵉ l'a remplacé au mois de juin.

— Et toi, l'Arbi, dit-elle au propriétaire du burnous et du trésor qu'il renfermait, prends garde qu'un juif ne te voie.

L'Arabe effrayé laissa retomber les pièces sonores dans son capuchon et se leva pour s'éloigner d'un endroit si peu sûr.

Geneviève lui fit les cornes en avançant le pouce et le petit doigt et prononça gravement la formule pour écarter le mauvais œil: ***Ramsah fi aïnech*** (1). Ce qui changea la fuite du musulman en une véritable déroute.

Après cette gaminerie la jeune fille monta l'escalier qui conduisait au second rez-de-chaussée, le seul qui existât avant que la conquête eût ouvert une tranchée qu'on appelle maintenant la rue Danrémont. Comme il faisait très sombre et qu'elle allait vite, elle heurta presque un officier qui descendait en lisant son journal. Il y eut échange d'excuses, puis reconnaissance:

(1) *Cinq dans ton œil.* (Formule usitée pour jeter un sort.)



— Monsieur de Chabrol!

— Mademoiselle La Tour!

Geneviève fut très vexée de cette rencontre. A quinze ans on a déjà une pointe de coquetterie; or la voyageuse avait passé une nuit en voiture après une traversée de deux jours; le mal de mer, la poussière, la fatigue, un chapeau cabossé, une robe tordue, des chaussures incolores et des gants sans boutons, constituaient un ensemble désagréable à produire; aussi, brusqua-t-elle la reconnaissance pour aller retrouver son chevreau devenu chèvre, et sa chatte devenue mère; eux du moins ne se souciaient guère de ses modes et de leur fraîcheur.

— Toujours aussi aimable! se dit M. de Chabrol en s'éloignant après avoir salué ses amis.

M. et Mme La Tour tinrent le jour même avec le bon docteur un conseil de famille où il fut décidé que Geneviève ne rentrerait pas en pension cette année-là, elle était tellement changée qu'on ne pouvait sans imprudence la renvoyer à ses chagrins et à ses travaux. Mais pour la tenir un peu plus, on ne lui parla pas de cette décision, et la petite pensant n'avoir que deux mois à vivre chez elle, se mit à dévorer ses vacances par les deux bouts.

On doit bien croire que l'état de dépérissement dans lequel M. et Mme La Tour retrouvaient leur fille après cette année de séparation ne devait pas faciliter leur tâche vis-à-vis de ses caprices. Le premier en date et en intensité fut l'équitation. Le docteur Vanel ayant eu l'imprudence de recommander beaucoup d'exercice, Geneviève qui guettait l'occasion, demanda aussitôt un cheval.

— Apprends donc d'abord à marcher, riposta le vieil ami, en mordillant le bout de sa canne, car il comprenait tardivement qu'il venait de commettre un impair; et contente-toi de nous dresser, tu n'y cours aucun risque; tandis que si tu traites un cheval comme tu traites toutes choses et toutes gens, je serai obligé de te raccommoder tous les membres les uns après les autres.

Malgré cette sortie de l'homme de l'art, un petit ragot gris de fer, cachant son grand œil doux sous une crinière sauvage, prit place au ratelier, à côté de l'alezan de M. La Tour, et Champins, l'ordonnance du capitaine de Chabrol, vint tous les jours le monter en femme, avec une longue jupe faite de toile à sac.

La leçon se donnait au ragot dans la cour de l'écurie que dominait la fenêtre de la cuisine. Perrone, la Savoyarde préposée aux rôtis de la maison La Tour, pouvait donc admirer à loisir la grâce et la vigueur de cette écuyère aux jupes immenses et raides, au képi crânement posé sur l'oreille, jurant, pestant et faisant jouer sa cravache sans ménagements pour les susceptibilités du ragot.

— Ça ferait un fameux mari, pensait la cuisinière.

Et Champins, qui se sentait admiré, relevait la tête en criant d'une voix nasillarde qui était un de ses plus grands charmes :

— Bonne bête! c'est doux comme un mouton, ça n'a pas de défense!

Paroles profondes qui s'adressaient aussi bien à la Savoyarde qu'au ragot, et que Perrone accueillait par un éclat de rire strident.

— Mon Dieu, que les artilleurs ont parfois d'esprit!

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

LA PEUR



A nuit d'été tombait, sereine, sur la campagne en fleurs. Les fenêtres du grand salon seigneurial étaient ouvertes sur le parc aux arbres séculaires qui descendait mollement vers la Seine, en amont de Paris. On causait après le café; les dames, en toilettes légères, se prélassaient dans des sièges en osier sous les clartés douces d'une lampe à globe rose. Des parfums d'herbe fraîche, de syringas nous arrivaient par bouffées du parc endormi, au-dessus duquel, sur un ciel d'indigo, scintillait l'argent limpide des étoiles.

Les métamorphoses bizarres des associations d'idées firent qu'après avoir ri du Gouvernement, passé en revue le Salon de peinture et détaillé minutieusement le dernier scandale plein d'hypothèses piquantes, on en vint à parler, gravement, de la peur.

— Moi, dit un ancien volontaire de soixante-dix, j'ai eu peur quelquefois pendant la guerre.

— Du feu de l'ennemi, sans doute?

— Aucunement, mais dans les nuits sombres de grand'garde sur la frontière de l'Est, en automne, que de fois, tout en pensant aux Prussiens qui ne devaient pas être loin, j'ai frissonné au milieu des broussailles sifflantes, sous un ciel couleur d'encre, dans les solitudes des plateaux! Le mystère de la nuit, l'horreur sacrée, bien connue déjà des anciens, me pénétrait

malgré moi, et bien plus que les dangers de la guerre, je redoutais, moi, pauvre sentinelle perdue, le je ne sais quoi qu'on craint de trouver dans l'ombre, l'être indéfinissable, fantôme ou autre, à qui nous prêtons la mission spéciale de nous glacer d'épouvante.

— Et les Prussiens, qu'en faisiez-vous ?

— Dans ces moments de trouble indomptable j'aurais été heureux de voir apparaître une troupe de hulans ; réalité dangereuse, mais sans mystère.

— Je me souviens, dit un romancier, que nous passâmes l'an dernier les fêtes du 14 juillet à Barbizon. Nous nous égarâmes, sur le coup de minuit, dans les gorges d'Apremont, puis dans les hautes futaies. La lune se couchait très rouge à l'horizon. Nous étions quatre, silencieux, marchant dans la douce allée sablonneuse qui absorbait le bruit de nos pas. Notre silence cachait un certain trouble causé par notre ignorance des lieux, et la nuit qui se faisait plus sombre nous avait emplis d'une solennité involontaire.

Je vous ai dit que nous étions quatre ; un de nous, tout à coup, dit à voix basse :

— Que diriez-vous si nous allions nous trouver cinq, sans qu'on sache d'où vienne le cinquième ?

Cette simple hypothèse nous glaça.

Nous nous comptions à la clarté vague du ciel. Et je me disais :

— Pourvu que le *cinquième* n'apparaisse pas ! Qui serait, en effet, cet être inattendu, muet sans doute, et qui se mêlerait à nous ?

Je regardais de côté mes voisins, cherchant à bien reconnaître en eux mes amis ; ils en faisaient sans doute autant et gravement, nous nous comptions dans la pénombre, redoutant tous l'être complémentaire et surnaturel.

— L'avez-vous vu ? fit une douce voix de femme.

— Pas du tout. Comme nous trouvâmes bientôt la grande route, près les lumières du village, nous fûmes rassurés. Le *cinquième* n'apparait jamais près des lieux habités.

— Quand j'étais chez ma tante de Hollande, au moment du siège, fit tout à coup une voix fraîche au timbre distingué, j'ai éprouvé un soir une peur sans pareille. Laissez-moi vous dire mon histoire. C'était en décembre. Nous habitions un très vieux palais, isolé au milieu d'un jardin seigneurial. Mon oncle, grand voyageur, avait rapporté de tous les coins du monde des curiosités de toute nature. Des salles longues à plafonds vitrés en étaient pleines ; elles étaient ouvertes au public à certaines heures où la concierge accompagnait les visiteurs ; et la famille habitait un corps de logis complètement séparé.

A l'époque dont je vous parle, le maître de la maison était absent et j'étais seule avec ma tante et ses deux enfants, un garçon de cinq ans, maladif, qui gardait le lit des semaines entières, et une petite fille de neuf ans, volontaire et emportée. Les journées d'hiver sont pénibles et pénétrantes dans les pays du Nord ; malgré les grands feux rayonnants, on sent peser sur soi la mélancolie du vaste ciel gris, et le silence des interminables plaines ajoute au spleen qu'engendre la saison.

A la fin d'une de ces sombres journées de crépuscule, pendant que nous étions à la salle à manger près du feu de coke, la petite fille, par une bizarre fantaisie, me demanda de l'accompagner dans la galerie de tableaux, voulant aller jouer sur le piano qui s'y trouvait. J'objectai le froid, la nuit, l'éloignement, tout ce qui pouvait frapper le cerveau de l'enfant. Rien n'y fit et il fallut partir avec les clefs. Nous allumons les deux bougies du piano. Elles éclairaient à peine le plafond, et des deux côtés de la pièce s'ouvraient, interminables et enténébrées, les galeries encombrées d'objets exotiques, de tableaux très anciens et tout noirs, d'armes de toutes sortes, de vases du Japon et de la Chine grands à contenir un homme, de statues ; le tout déposé là sans ordre, en attendant que mon oncle, ayant enfin renoncé à ses voyages, pût trouver le temps de ranger sa galerie.

Pendant que l'enfant écorchait une sonatine de Clémenti, je me sentais mal à l'aise, entourée que j'étais de ces espaces obscurs et mystérieux ; les vitres du plafond ne laissaient voir qu'un ciel d'encre, à la lueur à peine distincte. Le vent lui-même s'était tu pendant les silences du piano, et les moindres craquements des boiseries, le plus petit bruit de pas pouvaient doubler de sonorité.

Tout en constatant vaguement les fausses notes de l'enfant, j'éprouvais cette terreur bien connue qui nous fait supposer que quelqu'un est derrière nous et qu'une main va s'appuyer sur notre épaule. J'eus froid dans le dos, et, pour m'abriter, j'allai m'asseoir dans un grand fauteuil gothique dont le dossier immense et les larges bras semblaient devoir me protéger.

Je songeai alors que quelque visiteur (il y en avait eu dans la journée), pouvait être resté dans ces galeries. C'étaient des étudiants allemands, inconnus, des passants mystérieux, mal vêtus, accompagnés de la vieille concierge ; ils étaient entrés quatre, mais comme elle était à moitié aveugle, un d'entre eux n'avait-il pas pu rester en arrière pour voler... pour tuer peut-être ?

Cette pensée ne me quittait pas et, pendant que la petite fille continuait son morceau, indifférente, moi, clouée sur mon fauteuil, je regardais de côté au fond des galeries, cherchant à

pénétrer l'effroyable obscurité; tout à coup, je crus apercevoir une ombre blanche qui, depuis le fond, se mouvait lentement vers nous. Je frottai mes yeux, les fermai et regardai de nouveau. Je ne m'étais pas trompée. Assurément, c'était bien un fantôme. Je me sentis pâlir, et mon cœur s'arrêta.

Alors, par un de ces phénomènes de transmission de pensée qui sont très fréquents entre personnes nerveuses, la petite eut immédiatement connaissance de mon effroi, sans que j'eusse parlé ni bougé et, cessant dé jouer, se jeta dans mes bras en poussant un cri rauque d'épouvante.

— Qui êtes-vous? dis-je d'une voix étranglée à l'ombre blanche et haute qui s'avançait toujours... Autour d'elle résonnait sur le plancher un petit crépitement inexplicable. La terreur nous tenait glacées; la petite fille s'était caché la tête dans mes jupes. Le fantôme était à quelques pas de nous.

Alors une petite voix douce se fit entendre; un petit être se détacha des jambes du fantôme, me prenant de sa main chaude:

— N'aie pas peur, Hélène, n'aie pas peur, c'est saint Nicolas! Moi, je suis Otto.

Puis des femmes entrèrent, en riant, avec des flambeaux. C'était Hendrick le cocher, qui, vêtu de blanc et muni d'une barbe interminable, une haute mitre en papier sur la tête, jouait le rôle du saint dont nous avions oublié l'anniversaire. Il répandait généreusement sur le parquet, avec le crépitement mystérieux, des dragées qu'aussitôt les enfants accourus vinrent ramasser avec des cris allègres.

— Que nous sommes bêtes! fis-je à une petite cousine.

— Oh! oui, dit-elle avec conviction.

Et de fait, la Saint-Nicolas est, là-bas, la fête de l'enfance et l'occasion des douceurs les plus variées.

Ce vieillard symbolique remplace le petit Jésus de nos Noëls et devient une véritable corne d'abondance.

Hendrick n'en était qu'au début de son rôle et quand nous fûmes tous retournés à la salle à manger, quand les invités furent arrivés, il commença la distribution des cadeaux amoncelés dans de grandes corbeilles fleuries, soi-disant apportées par lui; paquets mystérieux enveloppés de quantités de papiers différents dont chacun successivement portait une adresse distincte; mottes de tourbe contenant parfois un bijou et parfois... rien du tout; des maris en pain d'épice pour les jeunes filles; des plantes en fleurs; des vêtements et jusqu'à des boîtes de petits cailloux pour les enfants méchants.

— Voilà, dit la jeune femme en terminant, le seul fantôme que j'aie jamais vu; il m'a fait grand'peur.

CHARLES GRANDMOUGIN.

Economie Domestique

BLANCHISSAGE DE LA FLANELLE

Faire bouillir de l'eau de pluie ou de rivière. Couper et faire fondre à part gros comme une noix de savon par litre d'eau. Quand le savon est fondu, le jeter dans l'eau bien bouillante, puis ajouter une cuillerée à café d'alcali et une de benzine par litre d'eau. Plonger les gilets dans ce mélange aussi chaud que possible et les frotter légèrement. La flanelle lavée ainsi conserve toute sa souplesse et reprend sa blancheur primitive, elle ne se reserre pas. Rincer à eau tiède et presser dans un linge sec. Au sortir du linge, les secouer et les étendre ou les repasser à fer demi-chaud. Cette recette peut s'employer pour toute sorte de lainage même de couleur.

FANTAISIE

FLEURETTES ET FEUILLAGES APPLIQUÉS SUR CARTES (SOUVENIRS DE VOYAGE).

La manière de procéder est des plus simples, sans l'ombre de préparation; il ne faut, pour réussir, qu'un peu de patience. Emporter un herbier avec soi, chercher à travers les rochers, sentiers, ruisseaux que l'on parcourt ou que l'on cotoie les fleurettes les plus délicates, les plus petites, les mieux faites, les feuillages les plus légers, les plus minuscules, comme petites feuilles de fougères, capillaire, et en fait de fleurs, les boutons d'or, myosotis, les petites fleurs sauvages. Les placer entre deux feuilles de l'herbier avec le plus grand soin. Les laisser ainsi deux ou trois jours, puis se mettre à l'œuvre. Etaler devant soi toutes ses richesses, choisir fleurs et feuillages, les disposer sur une carte en bouquet, un joli bouquet élancé; c'est la feuille de préparation. Prendre une seconde carte identique à la première comme format; l'appliquer sur le bouquet préparé; enlever avec soin la première carte; le bouquet se présente à l'envers. Cette opération est délicate, car il ne faut déplacer aucune fleur. Prendre la première carte, passer sur les places indiquées par les fleurs enlevées, une légère couche de colle blanche fraîche, puis appliquer cette carte sur l'envers du bouquet. Les fleurs se colleront naturellement; avec une petite pince, arranger et relever les pétales; donner de la grâce aux feuillages. Mettre sous presse. Derrière la carte, écrire le nom des fleurs, du feuillage, le nom et la date de l'excursion où ils ont été cueillis.



REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Les Italiens. — Riquet à la Houppe. — La musique à l'Exposition. — Œuvres à choisir.



VANT d'entretenir nos lectrices sur ce gros événement : une première à l'Opéra et presqu'au même moment, une autre nouveauté à l'Opéra-Comique, il convient de faire les honneurs de nos premières lignes à la courte saison italienne que nous vaut l'Exposition. Espérons que la sympathie qui a accueilli les premières représentations de l'habile directeur, M. Sonzogno, l'engageront à prolonger son séjour parmi nous. Quoi qu'il en puisse être, nos jeunes lectrices feront sagement de profiter de sa présence, car l'Opéra-Italien provisoire du théâtre de la Gaîté est une des rares scènes qui leur doive convenir.

On sait que, par une attention délicate, M. Sonzogno avait choisi, comme ouvrage de début, *I Pescatori di Perle*, de notre compositeur G. Bizet, traduit et chanté en italien par des artistes français. Mlle Calvé, MM. Talazac et Lhérie ont été les trois triomphateurs de cette première soirée, où le dilettantisme du monde élégant formait une salle comble et vraiment brillante. Le succès de l'auteur de *Carmen*, malgré l'infériorité relative de l'ouvrage, a été aussi complet que celui de ses interprètes, et les solides chœurs italiens, comme l'orchestre que dirige magistralement M. L. Mugnone, n'ont pas rencontré moins bon accueil chez le public français.

Après cette première épreuve, doublée d'une galanterie à l'adresse de l'art et des artistes de notre pays, il fallait s'attendre à une éclatante réciprocité. Dès la première représentation d'une œuvre italienne, *I Puritani*, Bellini a été salué des plus chaudes acclamations. C'est bien réellement dans ce poétique ouvrage que le blond et doux Sicilien répandit les dernières mélancolies de son âme mélodieuse. Ce fut son dernier chant, et sa mort prématurée retentit comme un cri de douleur par toute l'Italie. L'effet de cette musique, où la mélodie ruisselle et déborde, a été goûté avec ravissement. Si elle n'en est pas la plus savante, elle est la plus suave et la plus tendre expression de l'art italien. Elle sait arriver à l'âme sans fatigue pour l'oreille comme pour l'esprit. Méry a écrit quelque part : « La mélodie est italienne de naissance ». Bellini, dans *I Puritani* surtout, en est la plus pure incarnation. Ces vieux *Puritains* cinquantenaires ont le don d'irriter certains nerfs : — les a-t-on assez entendus à Ventadour ! disent les uns. — Quelle musique à la guimauve ! rugit un autre. — Excellent soporifique pour les névrosés ! déclare un troisième auquel nous répondons : Beaucoup moins malfaisant que la morphine !

S'il eût vécu, Bellini aurait-il jamais, comme Rossini, rencontré la muse aux mâles accents ? Sans rien affirmer à cet égard, on peut dire qu'il fut le chantre du cœur par excellence et qu'il portait en lui le reflet du beau ciel de Sicile. Les formes orchestrales peuvent vieillir, les instruments se modifier, mais l'âme humaine, instrument divin, source éternelle de toute belle inspiration, reste au-dessus de ce que le temps peut détruire. Seulement, nous exprimerons un regret, c'est que l'honorable éditeur-impresario de Milan, M. Sonzogno, n'ait pu nous faire connaître une des dernières œuvres produites en Italie : le *Mefistofele*, la *Gioconda*, ou l'*Otello*. De ce côté, il faut bien l'avouer, il y aura eu déception, car on s'y attendait. Comment Verdi, lui-même, qui a tant de raisons d'aimer la France et de s'en souvenir, n'a-t-il pas mis tout en œuvre pour nous faire entendre son dernier ouvrage ? Le patriote a-t-il étouffé l'artiste ?

Il y a un charme tout différent à aller entendre, aux Folies-Dramatiques, les jolis airs et les gais couplets de M. Varney, dans le *Riquet à la Houppe*, de MM. P. Ferrier et Ch. Clairville. Nos lectrices se souviennent sans doute mieux que nous de ces contes charmants qui se transmettent, d'âge en âge, à l'enfance éprise du merveilleux. Nous n'aurons pas la témérité d'entreprendre l'analyse d'une féerie à grand spectacle, en trois actes, vingt tableaux et cinq cents costumes ! Nous dirons toutefois, que pas un mot n'y est à reprendre et qu'elle est entièrement destinée à la jeunesse. Cela n'empêche que tout le monde, grands comme petits, s'y amuse et en sort émerveillé en se promettant d'y revenir. Depuis longtemps, succès aussi colossal ne s'était vu au théâtre. Parmi ces vingt tableaux, citons au vol celui des ombres chinoises, où l'on voit la naissance de ce gentil Riquet et celle de la princesse Bécassine. Puis, celui où elle est enlevée par des serins. Un autre, où les soldats du prince Riquet sont tous bossus, pour lui être agréable ! — Très grandiose, celui du palais des jeux : décors, défilé, divertissement, deux cents personnes en scène, tout y est splendide. Rire inextinguible des enfants dans celui où l'on représente deux princesses microscopiques grandissant à vue d'œil jusqu'à la taille des grandes personnes. Au dernier tableau, on assiste à un repas de noce monstre. Ce n'est partout que victuailles étourdissantes : têtes de

veau, poulets rôtis, gigots saignants, pièces friandes de toutes sortes.

Il y a encore la forêt qui marche; le truc des deux fontaines; celui des comédiens de la princesse; ceux de la cheminée merveilleuse; du faux bossu qui enfle à volonté et désenfle de même, etc.

A travers toutes ces féeries, M. L. Varney a prodigué sa verve inépuisable et toujours mélodique, en de charmants airs, couplets et ensembles qui forment une attrayante partition que nous recommandons les yeux fermés. Le duo du premier acte, en écho, est ravissant, ainsi que les couplets du second. M. Huguet a une bien belle voix pour ce prince Riquet, qui est, il est vrai, le plus aimable des princes. MM. Gobin et Guyon ont un entrain communicatif rare. Il y a aussi de fort jolies fées, de séduisantes reines et princesses, Mlles Blanche Marié, Ilbert et Leriche en tête. Somme toute, c'est un triomphal succès, dont la vieille morale tirera aussi son épingle du jeu.

Nous avons nommé au début nos deux premières scènes lyriques. Les limites de notre chronique nous imposent de renvoyer au mois prochain l'examen de ces nouvelles partitions : *La Tempête*, ballet d'A. Thomas, et *Esclarmonde*, opéra de genre de Massenet. La célébrité du premier et la notoriété qui s'attache à ces deux noms, rendent plus inaccessibles encore, en ce temps d'Exposition, les premières représentations et la conquête d'une partition qui en peut tenir lieu. Nous renvoyons aussi à un numéro moins chargé l'analyse du charmant ouvrage de MM. Paul Collin et Ch. Lefebvre, *Eloa*, dont le prélude déjà exécuté aux concerts Colonne aura prochainement les honneurs de l'Exposition à l'une des grandes auditions d'orchestres français que doit y diriger cet habile chef. M. Lamoureux a déjà ouvert le feu. Après M. Colonne, nous retrouverons au pupitre de la salle du Trocadéro, MM. Garcin, du Conservatoire, Danbé et Vianési, les chefs de nos deux premières scènes, l'Opéra et l'Opéra-Comique. L'art musical y sera encore représenté sous ses formes les plus variées : musiques militaires, orphéons, fanfares, spécimens étrangers, et les visiteurs venus de tous les pays du monde, seront salués chez nous, par un écho de la musique et des airs de leurs patries lointaines. Paris, devenu la ville-merveille, va faire éclore sous chacun de leurs pas, autant de fêtes, qu'il va naître des roses aux rosiers, sous le soleil de juin.

Nos dernières lignes sont pour la liste des nouveautés musicales qui pourront fournir, aux personnes en quête d'un souvenir parisien, un facile cadeau à offrir à leurs amies de province. Au retour d'un long voyage, si l'on est heureux de revoir le cher foyer, on aime à étaler autour de soi et aux yeux de tous ces témoins des choses entrevues et des plaisirs goûtés, qu'ils rappelleront longtemps encore. L'élégant ALBUM du *Journal des Demoiselles* sera, plus que tout autre objet d'art musical, celui que l'on aimera à retrouver auprès de soi. En redisant le nom de l'amie attentive, il redira tous les airs entendus aux concerts, aux théâtres et aux nombreuses musiques de l'Exposition. Pendant ce premier mois, où il y a eu plus d'arrivées que de départs, LE PIANISTE MODERNE, dont nous avons annoncé une nouvelle édition, a été recherché avec une faveur marquée. Cela n'a rien pour surprendre, si l'on songe que ce magnifique recueil renferme environ 200 pages, où se trouvent réunis les principaux chefs-d'œuvre des maîtres de l'opéra et du piano. Après ceux déjà désignés dans notre précédent numéro, on y voit encore Reyer alternant avec Halévy, Hesse avec Weber, Rossini avec Offenbach, Ad. Adam avec Audran, et nous en oublions. Il est impossible de trouver une collection d'aussi sérieuse valeur, aux conditions de prix vraiment exceptionnelles du PIANISTE MODERNE : Paris, 8 fr.; départements, 10 fr. Adresser un mandat-poste à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne, pour recevoir *franco* ce riche volume. — Signalons de plus, le recueil si remarqué du savant organiste de Saint-Augustin, M. E. Gigout. Il se compose de 100 pièces brèves, pour orgue ou harmonium, dans la tonalité du plain-chant. Ecrit en musique libre, avec indications pour la registration, facile à modifier selon les instruments, cet ouvrage, précieux pour l'organiste, sera d'un grand charme aussi pour les amateurs de l'harmonium. — Comme morceaux détachés, citons encore, pour le piano : *Les Néréïdes*, belle valse élégante de Th. Lack; — *Les Cosaques de Skobeleff*, brillante marche par Eug. Courjon ; tous deux bonne moyenne force, Editeur, H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — *La Polka fantastique*, par E. Nollet, de très grand effet, mais difficile. De plus moyenne force est la jolie *Saltarelle* de Ch. Gounod, morceau intercalé dans le ballet de *Roméo et Juliette*, à deux ou à quatre mains et en grand ou petit format. — Editeur, Léon Grus, place Saint-Augustin. Une jolie suite de valses, *Suzel*, d'Ed. Broustet, et la *Tarentelle*, de G. Auvray, facile, mélodique et d'une verve étincelante. Editeur, E. Fromont, 12, passage du Saumon. Pour le chant, même maison : la poétique mélodie de E. Simonet, l'*Ange que j'aimais*; — Le gai *Noël*, de G. Palicot. Maison L. Grus. — Enfin, les deux belles compositions de E. Paladilhe, l'une : *Sur le lac*, du genre large et profond; l'autre : *A la Villa Borghèse*, toute pimpante et printanière. *Au Ménestrel*.

MARIE LASSAVEUR.



CAUSERIE



NFIN ! elle est ouverte... Vous n'attendez pas, mesdemoiselles, un récit officiel de l'ouverture de cette fameuse Exposition : quand ces lignes vous parviendront, il y aura trois semaines que tous les journaux vous auront donné le nombre des sourires et des saluts présidentiels, vous auront servi le menu de M. Claretie, réduit à dîner d'un pain de seigle sur la pelouse humide du Champ-de-Mars, et tant d'autres histoires qui font la joie des Parisiens.

...Donc, c'était le 6 mai, le grand jour : on avait peur de la pluie, on avait peur du vent, on avait peur de la foule, on avait peur des pétards et pourtant on frémissait d'aise. A deux heures, il n'y avait plus une âme, plus un fiacre au cœur de Paris, tout était aux abords du Champ-de-Mars ; même un certain perroquet de mon voisinage, que je voue chaque jour, du fond de mon cœur, au persil, à cause de sa voix stridente, avait disparu de sa fenêtre ; il n'y avait plus que moi, retardataire affolée, prenant à toute vitesse la direction de l'avenue Rapp. Ce jour-là, on n'a rien vu de l'Exposition, les yeux étaient tout au cortège, les oreilles aux compliments, les langues aux cris variés qui acclament, suivant les convictions, celui-ci ou celui-là. A six heures, lasse d'admiration, de plaisir et de faim, je me dirigeai vers un des restaurants épars dans l'enceinte, avec la prétention de dîner et d'assister ensuite à la fête du soir.

Ah ! bien oui, dîner ! il s'agissait bien de cela ; cinq cents personnes, dans chaque établissement, jetaient les chaises à la tête des garçons et cinq mille à la porte menaçaient de mettre le feu si on ne les laissait pas entrer. Plus rien à boire, ni à manger ; tout était dévoré, happé au passage, avec des cris de cannibales qui devaient bien réjouir les bons sauvages occupés à tresser des paniers dans leurs cahutes, tout à côté. Je me sauve, désireuse d'enterrer le tomahawk de la guerre. Je gagne une porte, je trouve une voiture et je m'éloigne en renonçant, par amour de ma conservation, aux joies de l'illumination que je remplacerai, ce soir, par les émotions du feu d'artifice.

Ah ! parlez-moi de ça ! Voilà un plaisir qui ne vieillira jamais !

Quelle joie, quand la fusée monte en sifflant et vous jette de là-haut sa pluie d'émeraudes, de rubis ou de saphirs. Je suis assise sur le parapet du quai, en face du terre-plein du Pont-Neuf, une place de choix, très enviée, qui me laisse l'alternative de me jeter dans la Seine si je fais un mouvement, ou de recevoir les *cannes* du bouquet sur ma tête, si je reste immobile. Pour cette dernière alternative, d'ailleurs, la municipalité, pleine de sollicitude, a supprimé le danger en en supprimant la cause. Plus de bouquet proprement dit, la mode en est passée. Mais des ballons embrasés, laissant dans le ciel une traînée lumineuse comme les comètes, mais des chenilles immenses, aux corps perlés de pierreries éblouissantes, se balançant tout là-haut sans pouvoir se décider à redescendre sur terre, et les basciles turbulants, tout en or, qui nagent et se démènent et se dévorent dans l'éther azuré ; et le long du quai, les arbres qui portent des oranges rouges, grosses comme la tête ; et les barques pavoisées qui glissent sous les arches du vieux pont, tandis qu'Henri IV sourit en voyant sa bonne ville qui s'amuse. Les femmes montent sur les bancs, les enfants sur les têtes, le gamin se faufile en sifflant entre les jambes des chevaux pacifiques de la garde, et le factionnaire prête son fusil au voisin qui le laisse tomber sur le pied de la voisine. J'entends un soufflet retentissant : Qui l'a reçu ? Personne, puisque tout le monde rit. Allons, en voilà assez, il est minuit, rentrons chez nous. A demain d'autres plaisirs.

Le lendemain à l'Exposition ne s'est effectué que la semaine suivante; il fallait laisser aux jardiniers le soin de réparer les dégâts commis par la foule : on les estime à 50,000 fr. Et puis il y a encore tant de choses à terminer, tant de coups de pinceaux à donner. Oh ! vous, qui n'avez pas vu cette œuvre colossale, vous ne vous ferez jamais une idée de ce qu'il a fallu dépenser d'activité, de volonté, de puissance, pour mener à bien une telle entreprise. Tout à l'heure, j'entrerai dans le détail, je m'amuserai avec vous de ces riches joujoux offerts par le monde entier à notre curiosité ; mais d'abord, je veux dire que l'impression qui reste est une sorte de saisissement causé par la grandeur de l'œuvre. Galerie des machines, dôme et galerie centrale, tour Eiffel : c'est écrasant ! Que fera-t-on après cela, que pourra-t-on inventer? Le fer a eu des audaces inouïes, il a jeté des arches, il a monté des colonnes, il a tissé des dentelles qui supportent un monde. Frappez du pied sur le balcon qui contemple le Trocadéro et voilà que tout l'édifice tremble, oscille, c'est sa force, paraît-il. Nous autres femmes, nous n'y comprenons rien, mais nous sentons vivement, et cela suffit à notre enthousiasme.

Mais revenons sur nos pas et commençons par le commencement. Voici l'histoire de l'habitation qui se déroule sous nos yeux, en chapitres émouvants. Voici la première demeure

sur la terre : un faisceau de branches liées au faîte et recouvertes de quelques peaux racornies. Après la chute du Paradis terrestre, et les nuits tièdes de l'Eden perdu, combien nos premiers parents durent pleurer et frissonner sous cet abri de bois mort et de dépouilles saignantes! On y est si mal que le progrès vient vite : voilà une petite fenêtre, peu après une apparence de toit; dans le pays où la pierre le permet, on assemble des tables de granit; là où la fièvre, les fauves et les émanations marécageuses font le plus de victimes, on isole les cabanes sur des pieux qui leur donnent l'air d'échassiers. Dans les contrées boréales, on creuse la neige et l'on s'installe à l'abri sous le blanc monticule. Enfin, voici de vraies maisons; elles ont, dès l'abord, un air de famille qui prouve qu'elles sont à peu près de la même époque, bien que les pays en soient tout différents : Egypte, Phénicie, Judée.

La petite maison athénienne me fait bien envie avec ses deux corps de logis séparés par une cour grande comme la main, elle est proprette, gaie. Je ne comprends pas que les Grecs vécussent toujours sur la place publique, alors que leur chez eux était si tentant.

En France la progression est la même : des branches, du chaume, de la pierre brute, une maçonnerie grossière, puis fleurit le moyen-âge avec toutes ses délicatesses. Il y a un petit *hostel* construit sous le *dixième roy de la lignée de Carlemagne*, qui me fait encore plus envie que la maison athénienne. Je voudrais l'emporter lundi avec moi, à la campagne. Comme il ferait bien au bout de mon avenue de tilleuls. En général je désire m'approprier tout ce que je vois à cette Exposition, depuis le pain aux anis de la *moukère* du XIe siècle qui dort les yeux ouverts sous la *freschia* de sa cour mauresque, jusqu'au piano d'Erard que nous verrons tout à l'heure. Par exemple, quelque chose qui me désole, c'est la vue d'un preux, Sigurd, Clovis ou autre héros, vêtu de cachemire bleu pâle avec un maillot, rosâtre, des bottines à élastiques, qui balaie philosophiquement le seuil de son logis. Comment ne pas parler de la maison des maîtres verriers d'Orléans! Quel bijou! Si je l'emportais?...

Mais voilà que je me heurte au monstre : la tour Eiffel s'achève, la lumière électrique attache son dernier collier de perles blanches à toutes les saillies du fer; les escaliers grimpent au centre, je veux regarder tout en haut, le vertige me prend et je me sauve, d'autant qu'il pleut du minium et des barres de fer. Que c'est beau! Que c'est grand! Quel prodige! Si je pouvais l'emporter aussi, j'y monterais le soir pour assister au coucher du soleil, qui va se cacher derrière les montagnes fermant mon horizon. Mais quel excédent de bagages!

J'enfile un petit sentier, je me perds, je me retrouve. Oh! le délicieux réduit entre les grottes et le ruisseau; des lianes, des palmiers, des fleurs, de l'herbe drue, de la mousse, du lierre; il y a cent ans que c'est ainsi, n'est-ce pas? — Non, une quinzaine de jours à peu près. — Mais ces gros arbres? — Trois semaines tout au plus. — Oh! ces Français!

Hélas, voici la pluie, je n'ai que le temps de considérer le pavillon des Aztèques avec son escalier gigantesque qui monte raide au ciel, sans dire pourquoi, sans chercher un prétexte, et j'entre sous la coupole centrale.

Je trouverais ce dôme bien laid, si l'esprit patriotique ne dominait en moi. Du rouge, du bleu, du jaune, du rose, de l'ocre, du violet, de l'oranger et de l'or, de l'or, de l'or! Je crois bien qu'il n'y en a plus dans les caisses publiques ou particulières; il est tout là! En creux, en bosses, en ronds, en carrés, en losanges, vieil or, or jaune, vert, rouge, blanc. Par exemple, coup d'œil splendide, féerique, nouvelle impression d'écrasement sous cette voûte superbe, se prolongeant en une galerie d'une hardiesse remarquable, où s'entassent les robes, les porcelaines de Limoges, les orgues, La Fontaine avec ses fables; Oh! le joli petit renard aux pieds du fabuliste, si je l'emp... encore!

Voici le grand Carnot, tout petit, mais bien campé, plus loin une harpe, à droite un ours blanc gigantesque; je fais une fugue vers les joailliers, rien de terminé par là; je rentre dans la galerie centrale, et d'admirations en admirations, je débouche au milieu du palais des machines, une des merveilles de l'Exposition. D'en haut, c'est étourdissant, la vapeur répand une légère buée dans l'air, elle siffle, ça tourne, ça crie, ça gronde, et il en sort un chapeau de paille, un journal, du chocolat. Descendez, afin de détailler cet ensemble. — Non merci, je préfère me confier au pont roulant qui vous porte dans l'espace sur des rails aériens, d'une extrémité de la galerie à l'autre.

Je n'en peux plus d'écrire, mesdemoiselles, et je me désole de n'avoir pas même effleuré mon sujet; il faut des mois pour tout voir et des années pour tout admirer. Encore une fois, me voila fière d'être Française. Allons, venez tous à cette grande fête pacifique; qui sait si vous reverrez la pareille?

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Proverbe

Dans chaque vers trouver un mot du proverbe

Au retour du printemps, la guerre est déclarée.
Le pays se sent pris d'héroïques frissons ;
L'ivresse des périls dans chaque âme est entrée,
Les aveugles espoirs entonnent leurs chansons.
Mais la poudre a parlé... Sur les champs de [bataille
Blessés, borgnes, manchots roulent sanglants et [froids...
Les morts sont empilés dans la fosse à leur [taille!
Et la guerre est le jeu des peuples et des rois.

Sonnet-Portrait

Mythologie

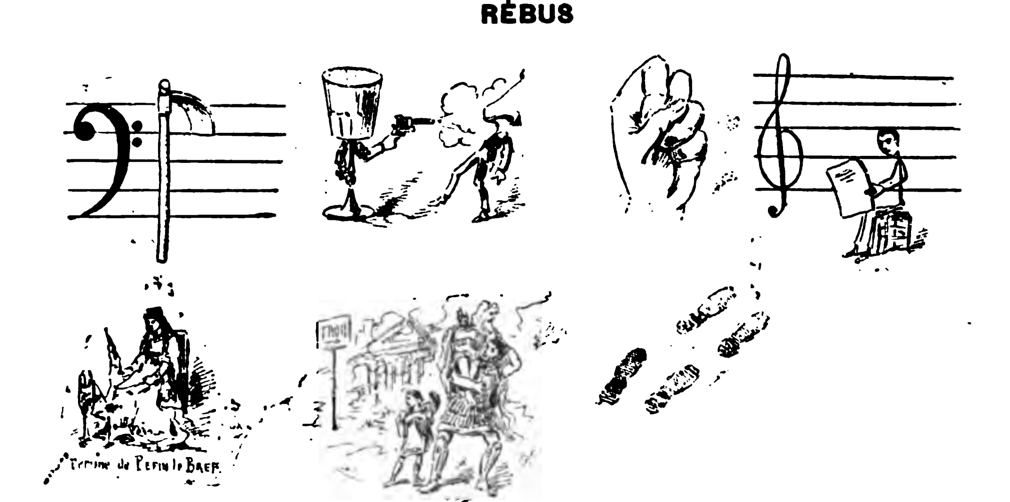
Fille de Thaumas, plus légère
Qu'un papillon parmi les fleurs,
Elle glisse, la messagère,
Dans son écharpe aux sept couleurs.

En vain la déesse mégère
Étale ses froides pâleurs ;
Vermeille comme une bergère,
Elle ignore soupirs et pleurs.

Elle rayonne après la pluie
Et son joyeux sourire essuie
Les gouttelettes de cristal.

On l'aime, on la cherche, on l'appelle :
Soyez ainsi, Mademoiselle,
Le prisme cher du ciel natal.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

Mots en carré :

N I C E
I L O T
C O R A
E T A I

Énigme : *La Boîte de Pandore.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI

Il est de faux dévots comme il est de faux braves.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Si le temps reste maussade, si le soleil est avare de ses rayons, nous n'aurons, pas plus que l'été dernier — de nébuleux souvenir — l'occasion de vous parler des costumes si charmants de mousseline, de satinette fleurie, de gaze et de foulard.

Les fêtes du printemps ont été nombreuses et, au moment où nous écrivons ce courrier de modes, on ne parle que de matinées dansantes et même travesties, que de bals, que de cotillons avec des accessoires charmants, souvent très chers.

Vous connaissez toutes, mesdemeiselles, et plusieurs de vous ont mis en pratique l'idée originale d'organiser une panoplie ou un cadre de glace avec le butin rapporté des cotillons. C'est très gai, très vivant et très amusant à regarder.

La panoplie se compose d'une grande planche en bois blanc à laquelle on donne la forme d'un écusson ; on la tend d'andrinople et dessus on pique tous les objets en les disposant avec goût.

Pour la glace, on couvre le cadre d'andrinople et tout autour on pique les objets, en mettant les plus grands, par exemple, les tambourins, dans le haut, les bannières aux angles, etc., etc. Une de nos jeunes parentes a fait la plus délicieuse chose de son cadre de glace et l'on a baptisé la glace de sa chambre la glace cotillon.

Ne vous est-il pas arrivé d'avoir besoin d'une épingle pour assujettir un ruban, un pli, ou pour attacher un bas d'ourlet ou de volant, arraché ou décousu au cours de vos promenades, et de n'avoir pas la plus petite épingle pour remédier à l'accident ? Ce sera désormais l'office du *pique-épingles* de vous tirer d'embarras. Cette petite fantaisie pratique et coquette, facile à faire et peu coûteuse, qui se met dans le carnet de visite ou dans le porte-monnaie, se trouve chez Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, et coûte 2 fr. envoyé par la poste. C'est un carré de trois centimètres et demi couvert de satin, de moire, de taffetas ou de faille, brodé sur l'une des faces, d'une branche de roses, de muguet, d'œillets, de tulipes, d'un bouquet de fleurs des champs, d'un semé de bluets ou de roses, et tout cela fin et délicat; autour se piquent les épingles. Vous pensez bien que toute la coquetterie gît dans le bouquet brodé qui s'harmonise avec la couleur de l'étoffe. Le bouquet de fleurs des champs sur moire noire, grise ou vert-de-gris est bien gracieux. Il y a des couleurs claires et foncées.

Mais parlons toilettes et disons à nos jeunes lectrices que les façons Directoire et Empire sont décidément adoptées sans conteste. Combien durera cette vogue ? Nul ne le sait. Toujours est-il que les jeunes filles sont charmantes dans cette robe droite à haute ceinture, avec de petits gigots, le long pan de ruban, et quelquefois le gentil ridicule, attaché de côté en guise de poche.

Voici quelques descriptions de robes prises chez Mlle Thirion, une très bonne couturière qui demeure toujours 47, boulevard Saint-Michel. Nous commencerons par une robe de soirée qui, avec l'addition d'une guimpe, deviendra facilement une robe élégante d'été.

Eolienne crème à jeté de boutons de rose. Jupe froncée soutenue par une sous-jupe en taffetas ; un seul petit volant froncé au bas. Corsage froncé à un très étroit poignet décolleté et au-dessous de la poitrine ; de là jusqu'à la taille, le corsage est plat et couvert par une ceinture drapée qu'arrête de côté un long pan en ruban crème à petite colonne de boutons de rose. Comme manche, un bouillon. Pour la ville on ajoutera une manche plate, un peu ouverte extérieurement, et la guimpe sera plissée.

Autre façon pour costume de ville : Un joli et léger tissu uni vert-de-gris. Les lés de derrière droits et froncés, les fronces serrées au milieu pour former une tournure un petit peu enlevée, sans toutefois trop l'accentuer. Draperie-tablier plissée verticalement à gauche et un peu mouvementée à droite par un relevé simple. Le corsage est bien jeune, plissé devant et au dos en éventail ; un chevron au bas du dos termine la basque qui est en pointe ; devant, les plis arrêtés à la poitrine et un peu écartés, se resserrent ensuite jusqu'à l'encolure, formant comme un empiècement ; une demi-ceinture, un col droit et un revers plissé à la manche.

Mlle Thirion s'occupe aussi du costume de la fillette, et ce qu'elle fait est marqué au coin du meilleur goût.

Les lainages d'été ont des teintes charmantes. Les verts, les rouges, les gris sont en vogue ; chaque nom comprend une telle quantité de teintes que nous ne pourrions, même en les nommant, en donner une idée. C'est pourquoi nous les généralisons sous celui dont ces teintes dérivent.

Il y a l'uni que l'on combine avec une soie légère de fantaisie ; il y a des rayures minuscules et brodées, d'autres brochées, d'autres genre galon qui servent de garniture ; il y a les jetés et de jolies petites dispositions qui habillent très bien.

Le voile double, la mousseline laine, le chalys, la batiste de laine, le cachemire d'été, le mohair et l'alpaca, ce dernier très à la mode, voilà pour le lainage; pour la soie, le foulard, le tussor, l'arménienne, l'éolienne, la batiste de soie, le surah.

Les tissus de coton et de fil : batiste, mousseline, satinette, toile d'Alsace et de Lorraine, nous promettent, pour un été chaud, des costumes légers d'une élégance gracieuse. Ils sont à fleurettes, à raies fines et à d'autres dispositions fantaisistes.

Nous vous avons parlé déjà des costumes que Mme Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré, a combinés avec élégance, goût, économie, pour des jeunes filles de nos amies ; en voici d'autres tout aussi avantageux et aussi charmants. L'étoffe en lainage souple et fin, la garniture du ruban, de la dentelle, du tulle brodé, et une façon coquette et vraiment comme il faut. La jupe froncée, plissée ou s'ouvrant de côté sur un panneau, ou encore avec tablier drapé. Le corsage à guimpe, à bretelles, à fichu croisé sur un bouffant, à ceinture drapée. Des manches charmantes ajoutent encore de l'élégance à un ensemble gracieux. De 80 à 100 fr. pour les jeunes filles, de 100 à 120 fr. pour les jeunes femmes, tels sont les prix de Mme Brun ; l'ouvrage est très bien fait, tout est soigné.

Le sac-ridicule est une mode renouvelée de nos aïeules, avec les modifications exigées par *le progrès*. Il se suspend à la taille par des rubans et le tout fait garniture.

Le sac-poche se fronce dans le bas, le haut est à coulisse avec tête frisottée, des nœuds retiennent, de chaque côté, les montants en ruban qui le supportent. C'est un objet très jeune que les femmes qui ne le sont plus ne s'aviseront pas de porter, à moins qu'il ne prenne façon plus sérieuse.

Les petits garçons portent en ce moment un costume moitié breton, moitié marin. La vareuse retournée en bouillon s'ouvre très largement sur un gilet breton en escot crème couvert de broderie; un col en velours descend en bretelle jusqu'à la poitrine; la manche est froncée avec un poignet de velours. Vareuse et culotte en escot ou drap marine.

Ils abandonnent la calotte turque qui leur sied si gentiment pour le canotier en paille brune, le chapeau marin en paille belge avec ruban ou galon, et ils portent la cravate à la Colin en surah, largement nouée sous le col rabattu de leur chemise.

CORALIE L.

L'album de travaux donné dans le numéro du 18 mai (Édition hebdomadaire) contient des objets pratiques pour voyage : Enveloppe pour plaids et fichus. — Enveloppe pour bottines ou souliers de satin — Sachet pour mettre le corset. — Objets de fantaisie : Corne en étoffe ancienne pour gerbe de fleurs. — Porte-cigarettes à mettre sur un bureau. — Porte-lorgnette. — Deux bandes pour lingerie, dessins du XVIe siècle. — Tambourin orné de ruban. — Tapis ou têtière point de tapisserie sur étamine. — Panier de campagne. — Lys héraldique, support pour photographie.

VISITES DANS LES MAGASINS

Je voudrais que ma plume fût assez éloquente pour vous décrire dignement les merveilles que je viens de voir, le travail admirable des tapisseries de l'exposition de la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Aussi j'engage vivement nos abonnées de la France et de l'étranger qui viendront à notre Exposition, à aller visiter les deux expositions de Mme Lebel; voici un renseignement qui les aidera à la trouver facilement : Exposition de broderie, tapisserie, ouvrages de fantaisie, classe 34 ; classe 18, ameublement, tenture, panneau, décoration, meubles montés. On goûtera un réel plaisir à voir ces spécimens merveilleux de l'art de la broderie au XIXe siècle? Il sera très bon aussi de faire une visite à la rue Saint-Honoré, où se verront de jolis objets de fantaisie.

Avant de parler de certains produits de parfumerie, spéciaux à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, nous allons donner des renseignements sur les produits alimentaires des RR. PP. Bénédictins de Varazze, dont cette maison est seule dépositaire : Chocolat, fait avec les meilleurs cacaos, parfumé à la vanille givrée du Mexique, 2 fr. 50 la livre; la boîte de 2 k. 500, 12 fr. Il y a une qualité supérieure qui coûte 3 fr. 50 et 5 fr. les 500 gr.

L'Esprit de mélisse des Bénédictins du mont Majella est excellent dans bien des cas et coûte 2 fr. le flacon. Le tapioca des Bénédictines de Sérégno, coûte 1 fr. 25 la boîte de 250 gr. et 2 fr. 25 celle de 500 gr.

Nous connaissons l'excellence du thé importé par les RR. PP. Bénédictins de Varazze, thé composé des meilleurs thés noirs de la Chine. 3 fr. 50 la boîte de 125 gr. Nous signalerons encore la *liqueur* des RR. PP. Bénédictins du mont Majella, excellent tonique, la bouteille liqueur jaune 4 fr. 50, 5 fr. 50 la verte et les flacons de voyage 1 fr. 25 la jaune et 1 fr. 50 la verte. Ces produits s'envoient par colis postal; il faut ajouter, au prix de la commande, 85 c. *franco* à domicile ou 60 c. en gare.

Voici maintenant des produits de la maison Senet : la brise exotique, excellente eau de toilette rafraîchissante, dont l'usage continu fait disparaître les taches de rousseur, l'anti-bolbos qui enlève les petits points noirs de la figure sans frottement en

resserrant les pores de la peau. Ce renseignement pour les personnes qui nous l'ont demandé. Trois petites choses pratiques qu'on trouve aussi chez M. Senet : 1° Les rondelles plates pour friser les cheveux du milieu du front, 75 cent. la paire; 2° Protège-montre en peau de chamois pour porter la montre dans la poche; 3° Un nouveau modèle de cassolette pour parfum et pour la poche. Inutile, avec cette cassolette, de mettre le parfum directement sur le mouchoir ou sur le linge; elle les parfume suffisamment par le contact, 1 fr. 50 la pièce. Toute commande de 20 fr. est expédiée *franco* contre mandat-poste contenu dans la lettre de commande; au-dessous de cette somme, ajouter 50 cent. pour le port par la poste. A partir de 25 fr., envoi *franco* contre remboursement à l'ordre de M. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

La maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils, 74, boulevard de Sébastopol, désirant que nos lectrices aient la primeur de ses nouveautés en ouvrages de dames, nous sommes allée voir, avant leur exhibition, les travaux vraiment jolis exécutés pour cette époque d'exposition. Parmi ces modèles nombreux, nous avons noté de jolis prie-Dieu à 15, 18, 22 fr. échantillonnés, des chasubles à 22 et 30 fr., de superbes carrés pour grand tapis d'église, des lambrequins d'autel à 14, 18 et 22 fr. Des tapisseries de style, pour fauteuil, avec ou sans personnages au petit point à 35, 70 et 80 fr.; des chauffeuses charmantes depuis 25 fr. et une collection de bandes de tous les styles. Les ouvrages à fils tirés, en drap percé sont de plus en plus en vogue, aussi la maison Sajou en a-t-elle fait échantillonner un grand nombre qu'il nous est impossible d'énumérer ici, mais sachez qu'ils sont d'un goût et d'une nouveauté incontestables. Des renseignements détaillés seront envoyés si on les demande. Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le crochet suisse, avec protège-pointe (spécial à la maison), vendu 75 cent. et 1 fr. les gros. Le filet, une spécialité de cette maison, se vend au mètre carré et l'on achète la quantité qu'on désire. Le prix varie suivant la grosseur du filet.



FLEURS

de Mme Chauvin, 48, rue du Faubourg-Saint-Honoré

On se coiffe de fleurs, rien que de fleurs. Les chapeaux sont des guirlandes légèrement jetées sur une forme qui emprisonne à peine les cheveux où elles dessinent un buisson tout fleuri, soit de marguerites des champs, soit de violettes pâles, soit de myosotis, etc.

Mme Chauvin (ancienne maison Pitrat), la créatrice de ces modèles, n'a pas eu de peine à les faire adopter par les grandes modistes. Les fleurs de Mme Chauvin sont la perfection du genre. Mêlées à un bouquet de fleurs naturelles, elles se confondent si bien qu'on ne pourrait les distinguer de celles qui viennent d'être coupées de leur tige. De purs chefs-d'œuvre prenant la nature sur le vif. Elle dispose ses fleurs de telle sorte qu'il devient très facile de faire soi-même ses chapeaux et, à la fin de la saison, si les fleurs ne sont pas fanées, on peut encore les utiliser pour robe de bal. Chez Mme Chauvin, le très beau devient donc économique.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4731

Modèles de Mme Brun-Cailleux, rue du Marché-Saint-Honoré 11

Costume de petite fille de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe en batiste de soie vieux rose à semé imprimé feuille morte; tablier plissé en taffetas feuille morte, encadré de deux quilles de guipure ancienne. Corsage en taffetas, froncé et décolleté, guimpe en guipure sur transparent feuille morte; manche en dentelle avec gigot en batiste de soie (1).

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en pékin broché et surah uni. La jupe, en pékin, bordée d'une chicorée dans le bas, est montée à plis creux derrière; tunique plate en surah uni. Corsage plissé à l'emmanchure, ouvert largement sur un gilet en pékin; même disposition dans le dos; manche droite en pékin à grand jockey uni, fendu sur le dessus; motif de passementerie au haut de la manche, et ceinture-corselet en passementerie. (Patron découpé joint à ce numéro).

COSTUME D'ENFANT. — Robe de toile mille raies, rouges et blanches, ornée de petites broderies en points lancés et point d'épine; le corsage froncé est arrêté, en travers du gilet, par un petit biais sur lequel court un point d'épine, comme sur les plis du gilet qui est dégagé en pointe jusqu'à la taille; le dos est froncé sur un empiècement plissé pareil au gilet et fixé comme le devant sous un biais brodé; bande brodée au bas de la jupe simulant un galon sur l'étoffe elle-même; manche froncée à l'emmanchure, plissée dans le bas et formant un haut poignet brodé en point d'épine (2). Petit col brodé rabattu, et ceinture nouée en ruban.

MODÈLE COLORIÉ

De Mlle Lapouge, 17, rue d'Aumale

PETITE BANDE, broderie plate en soie d'Alger, sur toile lamée.

CARTONNAGE

TOUR EIFFEL, complément. — La base de la tour, qui a été envoyée à nos abonnées le mois dernier, est composée de 4 panneaux qu'on assemble par les angles pour former les 4 pieds en arceaux supportant la première plate-forme. Avant de les réunir, découper l'intérieur blanc des trois premières et des trois dernières croisées de la galerie; il est bon toutefois de laisser pleine la moitié de la croisée qui se trouve contre l'angle, ce qui donnera de la solidité au collage. On fixera les restaurants sur la plate-forme avant de la coller elle-même, au haut de l'assise, en dedans à la ligne V; en découpant quelques-unes des croisées des restaurants, on obtient un effet de plus grande légèreté; cette

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 juin.



première partie une fois montée, on la place sur un carton carré un peu fort, fixant les pieds par le collage des marges R pliées en dessous. Monter le second étage et sa plate-forme, et le fixer à son tour sur la première plate-forme à la partie S. Nous ne saurions trop recommander de laisser bien sécher les collages partiels avant de les réunir à la construction, précaution sans laquelle tout cartonnage sera *boiteux*. Découper les parties teintées qui se trouvent à la base de l'étage supérieur, en réservant les deux triangles contre la marge H. La troisième et dernière plate-forme porte sa galerie avec elle, et se place au rebours des premières, la partie imprimée en dessous; elle est à pans coupés aux quatre angles; au milieu se place le petit escalier tournant qu'on aura préalablement collé, en le roulant sur lui-même autour d'une aiguille à tricoter, et dont on aura fendu le pied sur tous les petits traits comme à un chalumeau de paille, ce qui fait une étoile de 8 petites pattes pour le fixer. Réunir les quatre parties du chapiteau, dont on enlève la partie blanche, et le coller sur la plate-forme par la marge B; les petits goussets se placent sous les 4 angles de la plate-forme du haut pour soutenir les pans coupés.

SIXIÈME ALBUM

Applique guipure. — Nappe d'autel, tulle brodé. — Trousse de toilette pour voyage. — Dentelle au crochet pour empiècement de chemise. — E. A. enlacés. — S. F. enlacés. — Douillette pour baby. — E. W. enlacés. — Petite garniture. — L. F. enlacés. — Sac pour effets de nuit de baby. — B. D. enlacés. — Motifs point à la croix. — Patron découpé (corsage), tracé réduit. — Applique guipure. — Écran à fils tirés. — Motif, essuie-plumes, drap perforé. — Deux costumes de bain.

PATRON DÉCOUPÉ

Corsage, deuxième toilette (gravure n° 4731), et page 7 (album de juin).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Juillet 1889

Imp. Falconer. Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Toilettes de Mme GRADOZ r. de Provence 67 — Costumes d'Enfant et de Bain de Mme TASKIN 2 r. de la Michodière — Corsets de Mme EMMA GUELLE 3 plce du Thtre Français — Parfumerie de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix — Chaussures pour Bains de Mer de la Mon KAHN 33 r. Montorgueil.

JOURNAL DES DEMOISELLES

Canada & Acadie

> « Voilà longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai ! »
>
> (*Chant canadien.*)



E refrain d'une vieille chanson canadienne rappelle bien les sentiments que le Canada garde à la France. Les hasards de la guerre, l'incurie d'un gouvernement en décadence, les traités désastreux, rien n'a pu éloigner de nous le cœur des Canadiens, qui restent Français. Leurs noms de Vendéens, Poitevins, Normands, font songer encore à la mère patrie; ils ne se détachent pas de ce vieux monde auquel ils tiennent par les liens du sang. Qu'un journal français leur apporte un nom qui soit le leur, et vous les verrez s'enquérir avec empressement de cette parenté qu'ils ne soupçonnaient pas et qui les émeut tout à coup.

Quand on arrive à Québec, attachée en plein soleil aux flancs dorés d'une haute colline, on éprouve un vrai saisissement. Dans ses rues montantes et larges, toujours des noms français, mais français du XVIe et XVIIe siècle; les types, la langue, nous y retrouvons tout. Le passé est là. C'est bien notre caractère national avec sa verdeur, ses manières attirantes, son intelligence vive et ferme. Les lettres, les arts, y sont cultivés avec succès, et si les décadents et les impressionnistes n'y ont pas encore droit de cité, c'est que la douce imagination canadienne a encore la jeunesse de sensations que nous autres, gens du vieux monde, nous n'avons plus, dit-on.

A Montréal, l'illusion est au moins aussi grande pour le voyageur français : « En partant « du lac Champlain, à l'est des Etats-Unis, dans « une île enlacée par les flots de l'Ottawa et par « les ondes du Saint-Laurent, vous trouvez l'île « de Montréal qui a environ onze lieues de « longueur sur deux à cinq de largeur... Presque « au milieu de cette petite terre, s'élève une « montagne fendue en deux comme par le « sabre de Roland ; faites de ces deux rivières « qui se rejoignent, deux lames d'argent et d'or, « et de ce sol qu'elles embrassent, une broche « d'émail représentant une émeraude, les mai- « sons élégantes, les couvents, les églises, les « jardins et les bois seront ses ciselures (1). »

« — Hochelaga (2), chantaient les vieux Cana- « diens, tu es comme le doux nid que l'oiseau « tremblant retrouve avec joie. »

« — Tu es la demeure qui abrite le voyageur « fatigué. »

« — Tu es, Hochelaga, le pays de nos amours ! »

En 1535, Jacques Cartier, le hardi Malouin, remonta, dans son second voyage, jusqu'à l'île de Hochelaga : « Et, nous dit-il, étant arrivés « audit Hochelaga, se rendirent au-devant de « nous plus de mille personnes, tant hommes, « femmes, qu'enfans, lesquels nous firent aussi « bon accueil que jamais père fist à ses enfans, « menans une joie merveilleuse, car les hommes, « en une bande, dansaient, et les femmes de « leur part, et leurs enfans d'autre, lesquels « nous apportaient force poisson, et de leur pain, « fait de gros mil, lequel ils jetaient dedans « nos petites barques, en sorte qu'il semblait « qu'il tombast de l'air.

« Voyant ce, le capitaine descendit à terre, « accompagné de plusieurs de ses gens et sitost « qu'il fut descendu, s'assemblèrent tous sur lui « et sur les autres en faisant une chère esti- « mable et voyant le capitaine, leur largesse et « bon vouloir, fist asseoir et ranger toutes les « femmes et leur donna certaines patenostres « d'étain et autres menues besongnes, et à partie « des hommes, des couteaux, puis se retira à « bord des dites barques pour souper et passer « la nuit, durant laquelle demeura le peuple sur « le bord dudit fleuve, au plus près des dites « barques, faisant toute la nuit plusieurs feux et « danses, en disant à toute heure : « aguiazé », « qui est leur dire de salut et de joie. »

Les récits enthousiastes de Jacques Cartier à François Ier n'amenèrent aucun résultat. Il n'y avait ni argent, ni or, sur les bords du Saint-Laurent et, en France, trop de plaines étaient encore à défricher pour que les cultivateurs tentassent une entreprise aussi lointaine.

Peu à peu, cependant, les gentilshommes français, attirés par l'abondance de la pêche, par le commerce des pelleteries, par une religion à fonder, passèrent l'Océan. Ils arrivèrent là suivis de familles de paysans et d'ouvriers, se taillèrent des seigneuries, y établirent leurs lois, et, selon leurs capacités, devinrent plus ou moins riches, tandis que les familles entraînées à leur suite, se développaient, s'accroissaient et devenaient un petit peuple ; lente colonisation qui, en se poursuivant, a formé le peuple du Dominion.

Quelques seigneurs épousaient des Squaws, filles de grands chefs. On raconte qu'un gentilhomme vendéen s'allia à la fille d'un chef Abenaki. Le gentilhomme ayant été tué dans une rencontre, la jeune indienne s'immola sur les restes inanimés de son mari, nous rappelant ces morts antiques célébrées par Homère.

Une autre légende nous dépeint l'attachement d'une jeune femme, Intton-pa (fleur blanche). Elle suit son époux dans ses expéditions les plus périlleuses ; les privations, les fatigues de toute sorte, rien ne l'arrête. Quand son époux tombe, mortellement blessé, elle ne s'égare pas dans de stériles regrets. Elle retourne dans sa tribu, la soulève tout entière contre la peuplade à laquelle appartient le meurtrier de son mari, et ce n'est que lorsqu'elle a vengé la mort de son bien-aimé qu'elle quitte la terre à son tour.

Pendant que les gentilshommes s'établissaient au Canada, les femmes franchissaient les mers pour soigner les malades et les Ursulines apportaient les bienfaits de l'instruction à notre colonie naissante.

En 1627, Richelieu organisait une Société de cent membres qui s'engageait à transporter au Canada 1,600 ouvriers et laboureurs, tous catholiques, à les loger, les nourrir pendant trois ans, et à leur donner la terre ainsi que le blé des semailles.

La guerre entre l'Angleterre et la France (1) fit échouer ces projets ; les Anglais envahirent le Canada et s'emparèrent de Québec. A la paix de Saint-Germain, ils rendirent leur conquête à la France qui ne comprit pas la valeur de ce qu'on lui rendait et soutint faiblement des fils qui donnaient leur sang pour elle.

Le 13 septembre 1759, Montcalm tombait dans les plaines d'Abraham : le Canada tombait avec lui. Le traité de Paris ratifia la possession du Canada par l'Angleterre et cette terre acquise par nos labeurs, nos sacrifices, illustrée par Champlain, Montmagny, La Galissonnière et bien d'autres, cette terre nous était enlevée sans retour.

Bien entendu, ce ne fut pas sans protestations et sans révoltes de la part des colons. Les luttes particulières durèrent longtemps et ils furent

(1) D'après Marmier.

(2) L'île actuelle de Montréal.

(1) 1628.

nombreux, ceux-là qui défendirent leur nom de Français jusqu'à la mort.

Dans les chants populaires qui nous restent de cette époque si douloureuse, on lit toute l'amertume qui remplissait leur âme :

« Un vent terrible est venu du nord-est ; — Il est venu et il a anéanti toutes nos espérances et toutes nos joies. — De même que la plante recherche toujours les rayons du soleil, — Ainsi nos yeux en pleurs, France, se tournent vers toi. — C'est en vain qu'on nous arrache de tes bras, ô mère patrie, — Des fils peuvent-ils oublier leur mère, — Et, pour être loin de toi, sommes-nous loin de ton cœur ? »

L'une des pages les plus émouvantes de cette histoire, hélas ! si courte, du Canada Français, est celle sur l'Acadie (1) et sur la dispersion de ses habitants.

Aux termes du traité d'Utrecht, la France céda l'Acadie à l'Angleterre. On avait accordé une année entière aux habitants, pour qu'ils pussent opter. On les encourageait même à ne pas quitter un pays dont ils faisaient la richesse et on acceptait la clause par laquelle les Acadiens ne seraient jamais forcés de porter les armes contre la France ni contre les sauvages. Ces conditions leur firent donner le surnom de Neutres.

« Peuple simple et bon, l'agriculture était son « unique occupation. Bien que les terres fussent « basses, à force de digues, on avait repoussé « la mer et les rivières dont leurs plaines étaient « couvertes. Ces marais desséchés donnaient « du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et « du maïs. D'immenses prairies étaient cou- « vertes de troupeaux, les chevaux y vivaient en « liberté et le bœuf seul était mis sous le « joug... »

Les habitations en bois étaient simples et commodes ; les meubles, soigneusement entretenus, les volailles et les différentes espèces d'animaux fournissaient une nourriture saine et abondante que variaient encore la chasse et la pêche. Le cidre et la bière formaient la boisson. On y ajoutait l'eau-de-vie de sucre.

Le lin, le chanvre, la toison des brebis fournissaient l'habillement et les toiles communes, et si l'on voulait des objets plus luxueux, on les demandait à Annapolis ou à Louisbourg, en échange des bestiaux et des pelleteries.

On croit, en lisant ces récits, être transporté au temps de Théocrite ou de Virgile :

Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître.
Et l'arbre qu'il planta, chauffe et nourrit son maître.
. . . .
Ils aiguisent leur soc, ils comptent leurs boisseaux,
Creusent une nacelle ou marquent leurs troupeaux.

Il y avait peu d'échange avec les voisins. Chaque famille pourvoyait facilement à ses besoins. Le papier-monnaie était inconnu et « le peu d'argent qui s'était glissé dans cette colonie, n'apportait point l'activité qui en fait le prix. » (*Raynal*).

Les mœurs de ce petit peuple privilégié étaient extrêmement simples. Jamais cause criminelle ou civile ne fut jugée digne d'être portée à Annapolis. Les différends se terminaient à l'amiable par les anciens. Les pasteurs dressaient tous les actes, recevaient tous les testaments. On ne connaissait pas la misère ; les secours, offerts sans ostentation, étaient reçus avec reconnaissance et simplicité : c'était une société de frères.

Dès qu'un jeune homme avait atteint l'âge convenable, on lui bâtissait une maison, on défrichait, on ensemençait autour de sa demeure, on y mettait des vivres pour une année ; il y recevait la compagne qu'il avait choisie et qui lui apportait en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissait et prospérait à l'exemple des autres. Heureuse peuplade qui nous transporte aux jours antiques !

La guerre de 1744 commença leurs malheurs et celle de Sept-Ans consomma leur ruine.

Depuis quelque temps, les agents anglais agissaient avec la plus grande violence. Les tribunaux, par des violations flagrantes de la loi, étaient devenus un sujet de terreur pour les habitants paisibles de l'Acadie.

— Si vous ne fournissez pas de bois, leur disait-on, nous brûlerons vos maisons.

— Si vous ne prêtez pas serment de fidélité, nous pointerons nos canons sur vos villages.

Les Acadiens n'étaient pas sujets britanniques ; ils n'avaient pas prêté serment et fidélité, ils n'étaient donc pas rebelles. On ne pouvait non plus les envoyer en France comme prisonniers de guerre, puisqu'ils jouissaient de leurs possessions depuis un demi-siècle, à la condition de rester neutres.

L'avarice trouva des raisons pour décider la ruine de ce petit peuple. La très grande majorité n'avait fait aucun acte pour porter atteinte à la neutralité, mais l'innocent devait payer pour le coupable.

Dans le conseil du gouverneur Lawrence, il fut décidé que l'on disperserait dans les colonies anglaises, ce qui restait de ce peuple infortuné ; afin que personne ne pût échapper, le secret le plus profond entoura ce dramatique projet ; la honte en rejaillit sur les amiraux Boscawen et Mostyn, dont les flottes croisaient sur les côtes.

On décida que l'enlèvement aurait lieu partout le même jour, et, sous un prétexte quelconque, on réunit les habitants dans les principales localités.

Une habile proclamation les invitait à s'assembler dans certains endroits désignés. Quatre

(1) Actuellement la Nouvelle-Ecosse.

cent dix-huit habitants, chefs de famille, se fiant à la parole des Anglais, se réunissent dans l'église de Grandpré. Le colonel Winslow arrive, et, avec beaucoup d'apparat, leur fait connaître la décision du gouvernement : « Leurs bestiaux, leurs biens doivent être confisqués, on ne leur laisse que leur linge et leur argent, eux, doivent être conduits hors de leur pays. »

Un corps de troupe caché sort de sa retraite; les habitants désarmés n'offrent aucune résistance, tandis que les femmes, les enfants, se laissent aller à la plus profonde douleur et essayent en vain d'émouvoir leurs adversaires. Les granges, les bâtiments deviennent la proie des flammes, aucune distinction n'est faite. On permet à ces infortunés, comme seul adoucissement, d'aller, dix par dix, visiter leurs parents et leur dire un dernier adieu.

Sur la route qu'ils parcourent, on n'entend que plaintes et que sanglots.

Les prisonniers marchent six de front. Les jeunes gens, en tête, refusant d'avancer, on répond par les baïonnettes. De la chapelle du Grandpré à la rivière Gaspareaux, les femmes, les enfants encouragent et bénissent les malheureux.

On jette les hommes sur des vaisseaux, les enfants sur d'autres ; on a soin de disperser les familles pour augmenter, par la séparation, des angoisses déjà si cruelles. Depuis Boston jusqu'à la Caroline, on sema ces infortunés sur le rivage.

Tous les établissements de l'Acadie eurent le même sort. A la même heure, la même désolation s'abattit sur la province, tels ces nuages noirs qui s'arrêtant sur un même point, y apportent la ruine.

La plupart des colons anglais reçurent les Acadiens avec une générosité qui a été la condamnation de Lawrence et de ses acolytes.

Quelques Acadiens s'établirent en Louisiane, d'autres parvinrent en France. Dans les belles oasis vertes qui parsèment les landes bordelaises, on retrouve encore des descendants de ces hommes aux mœurs paisibles et agrestes « qui furent dispersés comme des flocons de neige, « quand le vent du nord-est frappe obliquement à travers les brouillards... Sans amis, « sans foyer, sans espoir, ils erraient de ville « en ville, des lacs froids du nord aux savanes « brûlantes du sud ; des rivages ouverts de la « mer aux pays où le père des eaux (1) saisit « les colliines dans ses mains et les entraîne « dans l'Océan. » (*Longfellow*).

C'est cette dispersion des Acadiens qui inspira à Longfellow son dramatique poème d'Evangéline; un récit tout aussi émouvant, bien que plus rude dans la forme, m'a été fait par un vieux cultivateur des Landes. Il le tenait de son grand-père qui avait assisté au dénouement : Deux jeunes gens venaient à peine de s'unir lorsque cette terrible journée de septembre 1755 bouleversa la paisible et riante Acadie. Le mari, entraîné avec d'autres infortunés, fut conduit en Louisiane, tandis que la jeune femme dut s'arrêter à Boston. Elle avait juré à son mari de le rejoindre, rien ne devait la rebuter. Elle qui avait été indépendante et libre, elle se met au service d'autrui. Ses maîtres s'attachent à elle, veulent la retenir, mais elle ne s'appartient pas, elle les quitte; d'habitations en habitations, elle longe la côte ; elle sert tantôt ici, tantôt là ; heureuse est-elle lorsque des navires marchands lui donnent passage. Informations, recherches, fatigues, rien ne la décourage. Après quatre ans de douleurs, de privations, elle atteint la Louisiane, mais les angoisses, les tortures qu'elle a endurées ont raison, cette fois, de sa force d'âme; elle tombe. Ses nouveaux maîtres veulent hâter son rétablissement et l'envoient dans une habitation voisine. Elle y demeure trois semaines dans une effrayante torpeur. On s'attache à l'infortunée par ce qu'on en sait, on l'entoure de soins. Chaque jour, comme un enfant, on l'étend dans la prairie, à l'ombre d'un arbre touffu. Un jour, sous l'action bienfaisante de l'air pur et des soins vigilants, elle s'éveille, elle renaît à la vie et aussi à la douleur. Elle lève les yeux au ciel, puis regarde autour d'elle; ces lieux lui sont inconnus; où est elle?... A-t-elle longtemps rêvé?... Est-ce encore l'Acadie?... Mais le trouble de son cœur lui répond, une immense douleur la saisit encore, elle se soulève et veut s'appuyer contre ce tronc noueux ; qu'a-t-elle vu, et quelle émotion étrange s'empare d'elle?... Cet arbre porte des noms connus, aimés, des dates chères et terribles. Où est la main qui les a tracés?... L'excès de sa douleur lui rend des forces; la malheureuse jeune femme se lève, appelle en répétant les noms de Louis et de Caroline. A ses cris, on accourt, on veut calmer son désespoir qui redouble : son mari avait vécu là trois années; depuis quelques mois, il avait quitté le pays, sur un navire anglais, croyait-on.

Les malheurs de l'infortunée la rendaient si touchante que l'on s'émeut; un bateau de commerce l'emmène, mais où trouvera-t-elle son mari? Elle se confie en Dieu.

On essuie deux tempêtes. La dernière jette le navire sur les côtes de Gascogne, plusieurs hommes de l'équipage périssent On vient sur le rivage, aux plus courageux de se lancer au sauvetage. La jeune femme est emportée expirante dans les bras vigoureux d'un inconnu.

Il est nuit, la pluie bat le visage de cet homme, il en est comme aveuglé. Il fuit glissant sur les roches, mais est-ce qu'il craint pour

(1) Le Mississipi.

lui? La mort ne veut pas de lui, depuis si longtemps qu'il l'appelle!... S'il pouvait cependant sauver cette femme; sans doute les siens l'attendent, mais lui, est-ce qu'il est attendu?...

Il arrive enfin au seuil d'une ferme, il entre, avec son fardeau, dans une immense cuisine que les flammes vives du foyer mettent en pleine lumière...

Ah! oui, il veut vivre, maintenant, et ce qu'il a souffert, ce qu'il a pleuré, ses tortures, ses angoisses, il oublie tout, et il sent que pour lui il y aura encore de beaux jours, puisque c'est sa femme qu'il vient de sauver de la mort. »

« — Eh! bien, Madame me croira si elle veut, ajoute le brave paysan, mais il m'a dit, mon grand-père, que cette pauvre femme était restée un tantinet comme folle, quoi! pendant deux jours, et même je trouve qu'elle a eu la tête fameusement solide et que ma femme, elle, ne s'en serait pas relevée. — Et que si madame veut voir des parents à ces gens, je la mènerai au bout du pont et on lui dira la chose tout comme moi. »

Plus heureuse qu'Evangéline, la jeune femme n'eut pas à pleurer sur une t mbe et si, comme le dit le poète, « le vent du nord-est amena tempête, » du moins son gai soleil ramena-t-il, à son tour, le printemps et la joie dans ces cœurs éprouvés.

A. DE KERMANT.

BIBLIOGRAPHIE

LE GÉNÉRAL DU MAINE

PAR MADAME P. DE NANTEUIL

—

Le général de division, comte du Maine, n'est ni une figure historique, ni une notabilité militaire, comme on pourrait le supposer. C'est un nain dont les débuts ont été annoncés en termes pompeux aux habitants du Nouveau-Monde par le plus effronté des Barnums. *This Day's Doings*, la feuille quotidienne consacrée aux théâtres, enregistre, en effet, l'arrivée à New-York d'un descendant authentique de la duchesse du Maine, qui, de très petite taille, comme chacun sait, avait légué à son fils cette qualité encore exagérée, exagérée au point que, honteuse d'avoir mis au monde un phénomène microscopique, elle le fit disparaître, de connivence avec un médecin complaisant. L'enfant, devenu homme, n'apprit son origine qu'à la veille de la Révolution française et transmit ce secret à ses descendants, héritiers de sa taille exiguë. Il y eut ensuite des alliances avec la famille du général Tom Pouce. Le dernier des représentants de l'illustre famille du Maine se comporta comme un héros, tout nain qu'il fût, pendant la guerre franco-allemande, et fut chargé par M. Thiers de différentes missions secrètes qui lui valurent à la fin le droit de porter régulièrement le nom de ses ancêtres, ainsi que le titre de général *in partibus*.

Cette réclame peut paraître extravagante, mais on en accepte bien d'autres en Amérique! Aussi la foule accourt-elle dans le cirque où un pauvre enfant, habilement grimé, caracole, en habit chamarré d'or, sur un grand cheval, puis, du haut d'une table, fait des armes contre un géant nègre. Personne ne se doute de la terrible histoire de rapt et de vengeance qu'il y a derrière ce voyage triomphal d'un magnétiseur et de son sujet, d'un nain, d'un chat savant, d'un Nubien et de différentes curiosités de second ordre, à travers les États-Unis, jusque dans le Far-West. Le drame se dénoue par une exécution accomplie en vertu de la loi de Lynch, sans que l'intérêt se soit ralenti un instant depuis le premier chap tre qui fera pleurer toutes les mères.

Le Général du Maine mérite de prendre rang parmi les meilleurs livres de l'année, dans un genre où nous ne rencontrons que bien rarement de pareilles qualités de forme, car, il est triste d'avoir à le reconnaître, la plupart des livres dédiés à la jeunesse sont mal écrits, comme si l'on comptait sur l'insouciance, sous ce rapport, de lecteurs inexpérimentés dont il importerait au contraire de former le goût (1).

ROMANESQUE

PAR MARY FLORAN

—

Cet élégant roman de femme exhale un parfum agréable de bonne compagnie; il nous conduit dans un milieu aristocratique où ne se meuvent que d'honnêtes gens et nous fait assister au mariage d'une jeune fille à qui l'auteur reproche, trop vivement peut-être, d'avoir l'imagination exaltée. L'imagination n'est un péril que lors-

(1) *Le Général du Maine*, par Mme P. de Nanteuil, 1 vol. in-8, illustré, 4 fr. Librairie Hachette 79, boulevard Saint-Germain.

qu'elle n'a pas son contrepoids dans la fermeté des principes et dans une raison qui, si elle régnait seule au logis, risquerait de paraître un peu terne et monotone comme le personnage même de cette trop parfaite Germaine, opposée à Marthe l'enthousiaste.

Nous ne blâmerons, pour notre part, aucune jeune fille de demander beaucoup à la vie, car il dépend de chacun de nous que la vie soit belle en effet ; elle ne vaut guère que par ce que nous y mettons d'idéal. Mais l'essentiel est que cet idéal soit vraiment élevé, que nous sentions d'abord qu'il faut le mériter et que nous l'épurions chaque jour par un besoin de perfection appliqué à la réforme de nous-mêmes, à la destruction de cet égoïsme qui inspire les prétentions folles, démesurées, coupables, ridicules en outre. Pourquoi Mme de Seigneurat n'a-t-elle pas mieux choisi les premières amitiés de sa fille et l'a-t-elle laissée *marivauder* avec M. des Aleilles ? Pourquoi les rêves de Marthe ne planent-ils pas plus haut que les chimères assez puériles qui suffisent à la détourner de la réalité ? Elle épouse, pour complaire à cette mère, imprudente jusque dans la pression qu'elle exerce sur son choix, un homme qui déclare aimer le *gris*, les choses moyennes et discrètes, la réserve, le calme, et qui, comme cela se voit souvent, se laisse charmer, malgré cette déclaration, par une beauté brillante et une âme impétueuse. Certes, la passion que Marthe a souhaité d'inspirer, elle la trouverait, en cherchant bien, au plus profond du cœur de ce pauvre M. de Jussy qu'elle qualifie de froid et de compassé, parce qu'il est simplement désolé de son indifférence et trop fier pour montrer un chagrin naïf qu'elle prend pour du dédain. Elle l'accuse d'être incapable de jalousie quand cette âpre passion lui tord le cœur, elle cherche à le piquer par des coquetteries quand il est au seuil d'une résolution désespérée. Vraiment on n'a pas moins de clairvoyance que cette jeune femme, qui nous a été présentée pourtant comme intelligente et qui, d'ailleurs, a dépassé l'âge de l'absolue ingénuité. Heureusement il faut parfois peu de chose pour faire cesser les plus fâcheux malentendus. Le mari de Marthe va faire ses vingt-huit jours comme sous-lieutenant à Orléans et, sur la seule nouvelle d'un accès de fièvre bénin, voilà que l'épouse incomprise perd la tête et veut courir rejoindre « celui qui va mourir ». La nouvelle est fausse, elle fait partie d'un petit complot poussé trop loin et que nous n'aimons guère, les mensonges étant plus déplaisants encore mille fois que les chimères, mais tout est bien qui finit bien. Gloire aux grandes manœuvres !

Moralité : le service militaire obligatoire peut rendre de grands services aux jeunes ménages (1).

TH. BENTZON.

(1) *Romanesque*, par Mary Floran, 1 vol. in-18, 3 fr. 50. Calmann Lévy, éditeur, Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

CONSEIL

Le sans-gêne en famille



Je ne doute pas, mesdemoiselles, que vous ne soyez parfaitement au courant des règles les plus minutieuses de la politesse et de la bonne éducation. Je suis sûre que vous en observez les nuances les plus délicates ; mais ne vous arrive-t-il jamais de déposer, comme un fardeau pesant, vos habitudes de politesse au seuil de votre foyer ?

Remarquez que je ne vous soupçonne pas, loin de là, de manquer au respect que vous devez à vos parents. Je ne vous suppose pas même capables d'aigreur, d'intentions querelleuses vis-à-vis de vos frères et de vos sœurs. Le seul point sur lequel je voudrais attirer votre attention est celui-ci : Etes-vous toujours aussi polies dans l'intérieur de votre famille que vous l'êtes envers les étrangers ?

Il est clair que la politesse prend des formes diverses, selon les personnes auxquelles elle s'adresse ; il serait absurde d'introduire au foyer domestique des manières cérémonieuses. Mais l'intimité la plus absolue ne doit jamais bannir la politesse, une politesse affectueuse, familière, qui, se confondant avec l'affection, réalisera son type le plus haut et le plus vrai. Après tout, elle n'a été inventée que pour tenir lieu de sentiments meilleurs, et ceux-ci se comprennent difficilement sans elle, puisqu'elle en est l'émanation ou tout au moins le simulacre.

La femme distinguée dont vous regrettez toutes l'absence, Mme Bourdon, a dit un jour que la politesse est comme cette ouate légère qu'on place entre les objets fragiles pour les empêcher de se heurter. Allez-vous m'objecter que les liens de la famille, l'affection, le respect, le dé-

vouement ne sont point du nombre des choses fragiles? Hélas! l'expérience vous démontrera trop tôt que toutes choses ici-bas, même les sentiments les plus sacrés, peuvent s'amoindrir et s'effacer, et que ce qui les use, les mine, les détruit le plus sûrement, ce ne sont pas les chocs violents, mais rares, auxquels, après tout, ils peuvent résister, mais les heurts renouvelés et les froissements continuels.

Oui, il est impossible qu'un sentiment de respect, même vrai, même profond ne s'amoindrisse pas si les manières, les paroles, le ton le contredisent sans cesse. Il est impossible qu'une affection, si cordiale qu'elle soit, ne se refroidisse pas dans une atmosphère de brusquerie, avec des défauts d'attention, de prévenance. Ne paraît-il pas d'ailleurs extraordinaire de manquer, envers ceux qu'on aime et vénère le plus, aux témoignages extérieurs de politesse dont on ne voudrait pas se départir envers des étrangers? N'est-il pas inouï que le respect sincère n'entraîne pas les paroles mesurées, les attentions, que la tendresse ne produise pas tout naturellement les manières affectueuses, les prévenances, les témoignages d'amitié?

Répondrez-vous à cela que ceux qui vous entourent n'ont pas besoin de ces démonstrations extérieures pour être sûrs de votre affection? C'est une erreur. Tous les sentiments ont besoin de manifestations; je dirai plus, il faut les entretenir par ces manifestations comme on entretient une plante en lui donnant de l'eau et du soleil.

Et d'ailleurs, pourquoi priver ceux qui vous sont le plus chers de l'agrément incontestable que répand la politesse dans la vie intime, aussi bien que dans le monde? La politesse est l'ensemble de ce qui est dû à chacun. Si, dans le monde, elle déguise les antipathies, l'ennui, l'impatience, dans une famille elle doit naître spontanément des sentiments vrais qui unissent chacun de ses membres. Personne n'est insensible au charme des manières douces, des attentions affectueuses, des paroles aimables. Et non-seulement nous devons, autant qu'il est en nous, répandre ce charme dans notre entourage, mais nous sommes assurées, en le faisant, de sauvegarder l'union et la paix, les formes polies étant autant d'obstacles aux querelles, aux contradictions, aux susceptibilités qui, hélas! se donnent librement carrière quand, sous prétexte de sans-gêne, on cesse de mettre un frein à sa mauvaise humeur, à son impatience et à ses petites rancunes.

Je vous garantis, mesdemoiselles, que l'harmonie règnera et que l'affection s'accroîtra dans toute famille où l'on observe les lois de la politesse.

M. MARYAN.



CURIOSITÉS HISTORIQUES

UN BON MOT DE COLIN D'HARLEVILLE

Bonaparte, à son retour d'Italie, aimait à s'entourer de tous les hommes illustres et excellant dans les sciences, la littérature et les arts. Tout était alors modeste et sans faste chez celui qui devait bientôt habiter le palais des rois. La table était frugale, et une femme gracieuse et d'un cœur excellent en faisait les honneurs; lui-même cherchait à plaire. Dans une de ces réunions, Ducis, Colin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre, qui avaient vécu depuis plusieurs années dans une sorte d'exil, recueillirent tour à tour de lui les paroles les plus flatteuses. Bonaparte parla de ses campagnes d'Italie; il raconta avec une énergique concision, mais froidement, ses actions les plus glorieuses, et les expédients qu'il lui avait fallu employer.

On avait pris le café; Mme Bonaparte s'approchant de son mari lui frappa doucement sur l'épaule, en le priant de conduire ses convives dans le salon. « Messieurs, dit Bonaparte, je vous prends à témoin, ma femme me bat. — Tout le monde sait, reprit Colin d'Harleville, expédiant vivement un trait d'esprit au vainqueur d'Italie, qu'elle seule a ce privilège. » Ce mot eut les honneurs de la soirée et fut fort applaudi.

PORTRAIT DE JEANNE D'ARC

« Ladite pucelle me fit très bon visage à mon frère et à moi. Elle était armée de toutes pièces,
« sauf la tête, et tenait sa lance à la main... Ce semble chose toute divine de son fait, de la voir et de
« l'ouïr. Je la vis monter à cheval, armée tout en blanc, une petite hache à la main, sur un grand
« coursier noir, qui, à la porte de son logis, se démenait très fort et ne souffrait pas qu'elle montât.
« Elle me dit alors : Menez-le à la croix. Cette croix était devant l'église, tout près du chemin. Et
« alors elle monta sans que le coursier bougeât, comme s'il eût été lié. Elle dit d'une douce voix de
« femme : — Vous prêtres et gens d'église, faites processions et prières à Dieu! Alors elle se mit en
« chemin, disant : Tirez avant! son étendard ployé que portait un gracieux page, et elle avait sa hache
« petite en la main... (1) »

(1) Lettre de Guy de Laval à son aïeule, la veuve de Duguesclin, citée par M. de Beaucourt, dans son *Histoire de Charles VII*.



MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE)

V



EAN commença son récit :

— Il faut vous dire, capitaine, qu'en des temps qui sont déjà vieux, les gens de mon pays avaient, presque tous les mois, maille à partir avec les Anglais.

— Hein ! Les Anglais ? Ce doit être, en effet, fort vieux, mon bon Jean. Et quel est-il donc, ton pays ? Je te croyais de Lorient.

— Moi, oui, puisque j'y suis né ; mais mes parents, c'est autre chose. Ils étaient de Roscoff et marins de père en fils. C'est peut-être pour ça que ça m'a été si facile d'être marin moi-même. J'avais de qui tenir.

En ce temps-là, il paraît que les Anglais venaient en France comme chez eux. On m'a appris ça à l'école. Les Bretons faisaient deux camps, un pour la France, l'autre pour un duc du pays qui s'appelait Montfort. On se tuait rude et dru. On se battait tous les matins et même entre parents et amis, de bourg à bourg, de village à village.

Un archi-grand-père à moi, qui se nommait Yvon Guern, était renommé pour sa force et son courage. Il taillait comme en plein drap dans la peau des Anglais avec sa bonne hache de Quimper. Un jour, il lui arriva d'en surprendre un qui était en train de massacrer l'enfant d'une pauvre femme. C'était un gredin aussi vigoureux que le grand-père. Mais, vous savez, capitaine, quand on a le bon droit pour soi, on est toujours le plus fort. Les deux hommes s'attaquèrent hardiment et ce fut un duel terrible. A la fin, la hache de mon aïeul entra comme un coin dans le crâne de l'Anglais, qui tomba. En mourant, il eut un mauvais rire et cria à son ennemi :

— Yvon Guern, tu m'envoies en enfer. Je reviendrai vous tourmenter, toi et les tiens, et vous me reverrez tous à l'heure de votre mort.

— Malepeste ! interrompit gaiement Trévignon, voilà un monsieur qui était bien sûr d'avoir des loisirs dans l'autre monde.

Le canonnier ne se troubla pas autrement de l'interruption.

— De fait, capitaine, ce failli chien de damné est revenu comme il l'avait dit, et tous les miens l'ont vu avant de mourir. Je l'ai vu moi-même, cette nuit, à moins que je ne sois devenu fou. En ce cas, ceux qui l'ont vu avant moi devaient être aussi fous que moi.

— Ça, ce ne serait pas impossible, plaisanta encore l'officier. Mais, voyons, venons-en au fait, c'est-à-dire à ta propre apparition, car. pour celles de tes aïeux, il est assez difficile de vérifier et, surtout, de les contrôler.

Nous disons donc que ton Anglais est venu te voir.

— Oui, capitaine, vers le commencement de la nuit.

— Bon ! Quelle mine avait-il ?

— Dame ! Je vais vous expliquer ça le mieux possible, comme je l'ai vu. Figurez-vous que je descendais de faction, et je venais ici, à ma pièce. La lune ne l'éclairait pas encore autant qu'en ce moment. Comme j'arrive, je vois un homme assis là, juste à votre place. Je lui crie :

— Hé, l'autre, lève donc un peu la tête, que je voie ta figure, car je ne te reconnais pas, pour sûr.

L'homme ne répond pas un mot, mais il lève la tête et se met à me regarder en face, en riant. Quel rire ! monsieur Charles, quel rire ! — Je vois encore ses dents blanches et ses yeux luisants comme des charbons. Il se lève tout entier, et, sans savoir pourquoi, moi, je recule. Il ne faisait pas de bruit en marchant. En reculant, je rentre dans le clair de lune et il m'y suit. Alors, je le vois comme je vous vois, grand et fort, habillé avec une façon de blouse et un casque en fer sur la tête, des culottes qui se rattachaient à de longs souliers pointus. Il était transparent comme s'il avait été fait en fumée.
— Vous savez, monsieur Charles, que je n'ai pas peur des hommes, ni des bêtes, ni même de la mer. Eh bien ! devant ce fantôme, j'ai eu peur. Il riait toujours, et je suais, quoique je fusse glacé ; mes cheveux étaient tout droits sur ma tête. A la fin, je jetai un cri. La colère me gagna, j'avais honte d'avoir eu peur. Je pensai alors à prendre une arme et je me retournai. Quand je regardai de nouveau, l'Anglais avait disparu. Or, il n'avait pas pu s'enfoncer à travers le pont ni grimper aux mâts,

ni sauter par dessus bord. Je l'aurais vu faire. Donc, ce n'était pas un vivant, c'était un revenant, c'était bien le mauvais esprit de notre famille. — Voilà, capitaine, l'histoire de ce qui m'est arrivé. A présent, jugez si je suis fou, comme vous disiez tout à l'heure.

Trévignon ne laissait pas que d'être interloqué et troublé.

— Non, fit-il, tu n'es pas fou, mon pauvre Jean, mais tu as pu être halluciné.

— Halluciné? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Il y a des cas où l'homme le plus sérieux, le plus maître de ses sens, devient le jouet d'une illusion et croit voir ou entendre des choses qui n'existent réellement que dans son imagination.

— Alors, c'est comme qui dirait un rêve qu'on ferait éveillé?

— Précisément.

— Alors, monsieur Charles, ce n'est pas ça, car je vais vous citer un fait qui s'est produit au même moment.

— Quel est ce fait?

— Il vous concerne. N'est-ce pas vous qui, à la même heure où se produisait ce que vous appelez mon rêve éveillé, avez fait le tour du pont avec un homme portant un fanal à la main?

— C'est moi.

— Ne vous êtes-vous pas arrêté à bâbord pour examiner l'allure d'une pirogue de la côte, montée par des noirs, et qui a tourné le *Goëland* pour aller se perdre à tribord?

— C'est moi, en effet.

— En ce cas, dites-moi donc, capitaine, comment il peut se faire que j'aie été halluciné pour une chose et pas pour l'autre?

L'argument était péremptoire. Ne trouvant rien à répondre, Trévignon prit le parti le plus sage, celui d'arrêter là le dialogue. En ce moment même, la bordée qui allait prendre le quart montait sur le pont. C'était l'heure pour Jean de descendre à son hamac. Les deux hommes se séparèrent donc, sans rien ajouter à leur précédente conversation.

Alors, le lieutenant de vaisseau regagna son poste sur la passerelle, et là, le front dans ses mains, se plongea dans de douloureuses réflexions.

Tout ce que Jean Guern venait de lui dire se représentait à son esprit, avec la netteté d'expression, le grand caractère de sincérité que lui avait très naturellement donné le matelot.

Et Trévignon éprouvait un grand trouble à cette seule constatation que, sans folie apparente, on pouvait déraisonner. Après tout, le canonnier n'était point le seul matelot qu'il eût entendu parler de revenants et d'apparitions. Mais aucun n'avait fait, comme Jean Guern, l'affirmation d'un événement personnel à lui arrivé. Ici, c'était un garçon dont la loyauté et la véracité étaient proverbiales parmi les siens, qui avait attesté énergiquement le fait.

Il n'y avait point de supercherie là-dedans. Jean n'était pas homme à jouer la franchise avec cette perfection. Il fallait donc croire à un trouble intellectuel d'autant plus inquiétant qu'il se manifestait dans un cerveau mieux équilibré.

L'officier arpentait la passerelle à grands pas, le front plissé, encombré de cette réflexion importune.

Finalement, il brusqua la conclusion.

— Et qu'importe, après tout, s'écria-t-il, que Jean Guern soit en commerce avec des fantômes, ou ne le soit pas! Scientifiquement, la chose est inadmissible et doit être rejetée *à priori*. Je ne vois donc pas pourquoi je me soucierais de ce fait de double-vue. C'est un cas à soumettre au docteur, s'il y a lieu, et je vais exercer une surveillance très étroite sur mon pauvre Jean. Nous verrons bien s'il est menacé de folie ou d'un transport au cerveau. En attendant, allons nous coucher.

Et il prit, lui aussi, le chemin de sa chambre, située dans le carré.

Vingt minutes plus tard, le sommeil, un sommeil pesant et sans rêves, alourdissait ses paupières.

Quand le jour parut, il éprouva une lassitude inexplicable et de violentes douleurs de tête. C'était un homme de fer. Il ne songea qu'à ses fonctions improvisées, à la lourde responsabilité que lui avaient créé les circonstances. Il se leva à l'heure dite, et se mit en devoir de recommencer sa besogne de chaque jour, de distribuer et d'inspecter les postes, de ranimer le moral de ses subordonnés.

Mais il avait trop compté sur ses forces.

Les matelots le virent paraître sur le pont, hâve, défait, donnant les signes avant-coureurs d'une maladie. Lui-même fut pris d'éblouissements, de vertiges. Il se raidit contre le mal et passa sa revue quotidienne de l'équipage. Au milieu de l'inspection, il eut une défaillance. Le soleil était déjà brûlant. Trévignon en fut comme foudroyé. Ses jambes plièrent. Sans le secours des bras vigoureux de Jean Guern, il serait tombé tout d'une pièce sur le plancher.

Le matelot le prit comme un enfant et le descendit tout seul dans sa chambre. Le docteur, arrivé de la veille, ordonna le repos immédiat et des affusions froides à la tête. Hélas! où pouvait-on trouver la glace nécessaire en pareile circonstance? Ce vaisseau n'était qu'un hôpital mal pourvu.

Une heure plus tard, une fièvre cérébrale se déclarait, insidieuse, tenace, frappant d'un seul coup les facultés intellectuelles du malade et

son énergie. Il n'y avait qu'à se soumettre, à s'abandonner à la volonté d'En Haut.

Alors, pendant vingt jours, les trois semaines réglementaires de la maladie, l'officier lutta contre la mort avec toute l'énergie de sa jeunesse et de sa force, énergie inconsciente, à vrai dire, puisqu'elle était celle de l'organisme et non de la volonté. Dans les courts répits, dans les instants lucides que lui laissait la fièvre, il avait des retours pénibles à la réalité.

Au cours de l'un d'eux, il s'informa de l'état du bâtiment et de l'équipage. On lui apprit que le commandant était rétabli et qu'il avait repris ses fonctions. C'était une consolation pour Trévignon. Au moins il ne faisait pas faute. Par exemple, on lui tut que, pendant près d'une semaine, le *Goëland* avait été placé sous les ordres d'un enseigne.

La fièvre dont il était atteint avait la forme adynamique. Prostré et sous l'empire du coma, le jeune officier n'avait plus que de rares éclaircies dans son mal. Un jour, en ouvrant les yeux, en pleine connaissance, il reconnut près de lui le canonnier Jean Guern.

— Eh bien ! lui dit-il, avec un navrant sourire de ses lèvres violettes, tu vois, mon gars, que ton Esprit s'était trompé. Ce n'était pas pour toi qu'il venait, ou plutôt il venait pour t'avertir que je ne reverrais plus la France.

Le matelot secoua la tête en signe de dénégation :

— Non pas, non pas, capitaine, il ne se trompait pas, et moi non plus. Vous vous remettrez sur vos pieds, c'est moi qui vous le dis, et c'est Jean Guern qui restera à votre place.

L'officier était trop faible pour discuter, surtout en pareille matière. Aussi bien, l'inconscience, le délire le ressaisirent-ils la seconde d'après, et cette ébauche de conversation n'alla pas plus loin. C'en était assez pour cette fois.

Il se trouva que Jean Guern eut raison. La fièvre n'emporta pas le lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon. Quand le cycle de la maladie fut complet, l'officier entra en convalescence, lentement, il est vrai, avec de sourdes hébétudes du regard et de l'intelligence. Mais cette période elle-même prit fin et le moment vint où le second du *Goëland* reprit son service.

Or, à ce moment-là, le *Goëland*, au lieu de descendre vers le sud, ainsi que le comportait son programme, remonta de quelques degrés au nord, vers le golfe de Biafra.

Le commandant, un lieutenant de vaisseau plus ancien que Trévignon, avait reçu l'avis qu'une peuplade nègre venait de se soulever contre le protectorat français, et qu'il y avait urgence à réprimer cette tentative de révolte.

L'aviso se dirigea donc au-delà de la ligne équinoxiale.

C'était pour l'équipage une diversion. Cela rompait l'horrible monotonie de la station. Enfin! on allait prendre terre, on allait se remuer, on allait sortir de cette affreuse torpeur de l'inaction. D'ailleurs, la perspective d'une lutte à soutenir, d'une bataille à livrer, n'était pas pour effrayer les hommes, bien au contraire.

Ils virent naître avec joie cette occasion d'un changement qui allait modifier leur manière d'être, et ce fut avec un cri de joie unanime que tous les hommes valides, sans en excepter les officiers, accueillirent l'ordre du jour qui leur apportait la bonne nouvelle.

Le *Goëland* quitta la côte du Gabon vers le milieu d'octobre. Il y avait plus de treize mois qu'il y était venu prendre son poste. Il lui restait bien encore cinq ou six mois à courir, mais telles avaient été les épreuves de cette sinistre année, que l'on prévoyait un ordre ministériel destiné à en abréger la durée.

Donc, à tous égards, ce départ pour une expédition était le bien accueilli. Il ne contribuerait pas peu à hâter l'envoi du pli béni qui relèverait le *Goëland* de son poste.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Trévignon retrouva l'équipage, le jour où, pour la première fois depuis sa maladie, il se montra sur le pont de l'aviso.

Jamais voyage d'agrément ne fut plus goûté des touristes que ne fut du personnel du *Goëland* ce voyage de guerre. Depuis tant de semaines qu'on bivouaquait, en quelque sorte, sur l'humide élément, on avait perdu, pour ainsi dire, la notion de la véritable existence du marin. Il semblait que l'arbre de couche fût rouillé, faussé, brisé même, tant on s'était déshabitué des trépidations qu'il communique à toute la membrure. Chose absolument invraisemblable, pendant tout cet interminable séjour, sauf quelques rapides tornades, on n'avait eu ni à subir, ni à éviter aucune tempête. Si bien que les vieux gabiers du bord hochaient la tête et donnaient des signes manifestes de méfiance.

Peut-être ne se trompaient-ils qu'à moitié, peut-être n'était-ce point la mer, mais la côte elle-même qui leur ménageait des péripéties suffisantes pour rendre le trajet instructif et *amusant*.

L'hiver, ou plutôt ce qui, dans la zone torride, correspond à nos hivers hyperboréens, apporta de notables adoucissements dans la position du *Goëland*. On n'eut plus à supporter les chaleurs avec leurs épuisements et leurs démences. Comme on avait traversé la malsaine saison des pluies, on se trouva tout heureux d'entrer dans les températures douces et caressantes. La santé reparut, et les forces et le courage lui firent cortège.

Positivement, les nègres avaient mal choisi leur moment.

D'autant plus mal que leur chef, un de ces

roitelets ivrognes comme le continent noir en récèle des centaines, avait commis l'imprudence de laisser échapper le fils de son principal compétiteur, lequel compétiteur avait été bel et bien décapité par le féroce tyranneau.

Un matin, en allant faire de l'eau sur le rivage, un canot du *Goëland* ramena un superbe jouvenceau, noir comme l'ébène, que les gabiers avaient découvert en passe de s'enliser dans la vase des bords marécageux. C'était précisément l'héritier présomptif du vaincu. Amené à bord, reçu avec des salves qui l'épouvantèrent, le pauvre garçon ne comprenait rien à ces politesses de gens qui auraient fort bien pu le laisser s'enterrer dans son marais. Il fallut lui expliquer par signes qu'il était appelé à devenir un roi puissant, que la France, un grand pays de par là-bas, avait intérêt à ce qu'il le fût; qu'au reste, il ne devrait se donner aucun mal pour conquérir son trône, la besogne devant être faite pour lui par « le grand moukhallah » des Français. Le noir accepta d'un large rire ces propositions honnêtes et se mit à boire du vin de palme, afin de se mieux préparer à l'accomplissement de ses devoirs de potentat.

Lorsqu'on eut fait prêter à cette majesté de confection tous les serments qu'elle était susceptible de prêter, notification de cet avènement fut faite aux races noires de la côte, ce qui provoqua cette réflexion du capitaine d'armes, vieux second maître de mousqueterie :

— Ces peaux de boudin-là, ça a le parchemin tellement dur et si noir, qu'on ne peut pas écrire dessus avec de l'encre de la petite vertu. C'est pour ça qu'on nous envoie vers eux avec nos fusils et nos baïonnettes en guise de plumes et de portes-plumes. C'est comme qui dirait qu'on va leur écrire ça à l'encre rouge.

VI

Le *Goëland* est venu s'embosser en face du rivage, dans une crique où s'ouvre l'estuaire d'un de ces fleuves d'Afrique aux barres mobiles, aux tourbillons dangereux.

A quelque vingt milles dans les terres commence le territoire des Ougondas, une peuplade nègre qui se croit née du premier homme africain, et qui, comme telle, s'arroge des droits de suzeraineté absolue sur les races voisines. Là règne et gouverne le souverain noir qu'il s'agit de détrôner, un prince qui s'amuse à abattre deux cents têtes de mâles à l'une de ses fêtes, qui empale trente de ses épouses d'un seul coup, dès qu'elles ont cessé de lui plaire.

Ce monstre gîte au fond d'une paillotte décorée du nom de palais, case royale, sorte d'antre assez analogue à celui du lion de La Fontaine. C'est là qu'il procède, à sa guise, à l'accomplissement de ses fantaisies d'ogre à jeun. C'est là que vont aller le trouver les marins du *Goëland*, conduits par le lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon.

Car c'est le second du bâtiment qui a sollicité et obtenu le poste de confiance. C'était bien dû à sa belle attitude, à sa noble conduite pendant les adversités du vaisseau. Il a choisi le péril pour récompense. C'est le choix des grandes âmes ; il a été fait droit à ce désir.

On lui a laissé, en outre, le choix de ses acolytes.

En conséquence, Charles de Trévignon a pris quarante hommes de l'équipage et un canon monté sur la chaloupe à vapeur. Bien entendu, le chef de cette pièce c'est Jean Guern. Sur le pont, au moment du rassemblement pour le départ, le commandant du *Goëland*, encore affaibli par la maladie subie, adresse aux vaillants une petite allocution partie du cœur :

« Mes enfants,

« C'est par une faveur spéciale que la France, dont vous êtes les serviteurs, vous délègue le soin de venger l'insulte faite à ses couleurs. Vous allez tenir en mains le drapeau national et rappeler au respect des tribus révoltées. Vous devrez vous souvenir que vous n'êtes pas en présence de peuples civilisés, que ces races abâtardies n'ont pas de l'honneur et du devoir les mêmes notions que nous. Vous traiterez ces hommes comme on doit traiter des enfants, prenant en pitié leur inconscience, mais châtiant avec énergie les tentatives de violence à l'encontre du bon renom de l'autorité française, et afin d'en répandre au loin la crainte salutaire. Soyez donc vaillants, mais pitoyables à ces déshérités. Vous serez, en outre, les mandataires de la mère patrie pour investir du pouvoir suprême le chef nouveau, le chef légitime dont la France a reçu l'hommage. Allez ! les vœux de votre commandant, de vos chefs et de vos frères d'armes vous accompagnent en cette mission. »

Là-dessus le clairon a sonné. Devant les rangs, présentant les armes, le commandant a conduit par la main le roi nègre recueilli quelques jours plus tôt, et qui, tout gonflé de son importance, s'attribue toutes les pompes de cette manifestation.

Les matelots, eux, se tiennent immobiles sous les armes. Chacun d'eux fait, à part soi, des réflexions tristes ou gaies. Mais, dans le nombre de ceux qui vont combattre, il est deux hommes que la même circonstance rapproche et qui, en ce moment, voudraient bien se communiquer leurs pensées. Ce sont le lieutenant de vaisseau

de Trévignon et le quartier-maître canonnier Jean Guern.

Telle est la rigueur du service qu'ils sont contraints de se taire. Pourtant, au moment d'embarquer dans la chaloupe, l'officier et le matelot échangent un regard de mutuelle sympathie. Le fiancé de Renée et le fiancé d'Yvette marchent du même pas au combat.

Jean a pris sur lui et placé sur son cœur un ruban qui, jadis, suspendait une médaille au cou d'Yvette. Trévignon a mis, en une seule enveloppe, toutes les lettres de Renée, les chères lettres, et aussi le pied de pensées, aujourd'hui jaunies et desséchées. Chacun d'eux emporte son talisman.

L'ordre de l'embarquement est donné. Les hommes dégringolent par l'échelle de coupée. Ils prennent place dans la chambre de la chaloupe. A l'avant se tient Jean Guern, près de sa pièce. A l'arrière, Trévignon s'est assis aux côtés du chef noir, dont la garde lui est confiée.

La chaudière ronfle, l'hélice s'ébranle. La chaloupe traverse l'estuaire après la crique, franchit la barre écumante du fleuve et s'engage dans son cours torrentueux. Les rives verdoyantes se développent et se succèdent, semblables aux panneaux d'un décor de féerie. L'hélice bat maintenant des eaux jaunâtres, épouvantant sur son passage les caïmans traînards et les hippopotames obèses. Des légions de macaques et de cynoscéphales accourent, en hurlant, sur les bords. Des vols d'oiseaux multicoles jonchent le ciel bleu de leurs taches polychromes. Le soleil resplendit au-dessus de ce paysage paradisiaque. Rien ne fait présager que ce voyage des blancs n'est que la première page d'une épopée, le début d'une œuvre de sang et de mort.

Il y a trois heures que l'on s'avance et les eaux sont aussi profondes, aussi rapides, et le lit du fleuve ne s'est pas resserré.

Tout à coup, le rideau d'arbres s'échancre, les forêts vierges cessent comme par enchantement. L'Afrique équatoriale, surtout, a de ces surprises étranges et grandioses. Le sol, encore montueux, bordé de collines rosées ou violettes, se découvre. Un village nègre apparaît.

On est arrivé.

C'est là la capitale du royaume des Ougondas. A sa vue, le nouveau roi se dresse à l'arrière de la chaloupe. Il s'agite, il bat des mains, il pousse des cris inarticulés, il rit. On ne peut lui faire comprendre que sa dignité s'oppose à d'aussi indécentes manifestations. L'enfant des déserts profère des exclamations à son goût. Il apostrophe son ennemi :

— Tou vini pou coupé tête à tou. Moi ami tous blancs, moi tuer tou, tuer tous noi, tou.

Cependant l'ennemi a été prévenu par ses coureurs. Du sein des derniers halliers de la brousse, une nuée de flèches et de sagaies jaillissent et font crépiter l'eau du fleuve autour de la chaloupe ; quelques-unes se plantent même dans le bordage, d'autres, passant par dessus viennent blesser çà et là quelques hommes.

Dédaigneuse, la chaloupe passe sans répondre à ces insultes. Elle lance plus abondants les flocons de sa fumée. Les sauvages prennent ce dédain pour de la peur et de l'impuissance. Ils abandonnent leurs retraites feuillues et se mettent à courir sur la rive, à la poursuite du « bâteau de feu ». Plusieurs se jettent même à l'eau, et Trévignon est contraint de donner des ordres en prévision d'un abordage possible. D'ailleurs, mal en prend à ces enragés, car ceux d'entre eux qui atteignent la chaloupe sont immédiatement coulés à pic, le crâne fendu, le bras ou la main coupée par le sabre d'abordage.

On atteint enfin l'atterrissage.

C'est un espace découvert, tout à fait propice au débarquement, presque un quai vertical découpé par la nature même dans le lit du fleuve. Les marins n'auront de l'eau que jusqu'à mi-jambe pour atteindre la rive. La chaloupe a stoppé.

Mais un millier de noirs environ s'est rassemblé sur le rivage. Ils sont là gesticulant, hurlant, montrant en des mimiques abominables, leur intention d'opposer la force à la force. A leur tête, se trouve l'usurpateur, géant noir aux formes athlétiques, qui brandit dans sa main droite un sabre de cavalerie, volé sans doute au cadavre d'un explorateur massacré.

Trévignon se dresse sur l'arrière. Il fait lever à côté de lui le nouveau roi qu'il amène. Il étend la main pour réclamer l'attention. A la vue de leur royal congénère, les Ougandas hésitent. Ils se fractionnent presque en deux camps. Le tyran, d'un revers, fait tomber la tête du chef des mutins, et parvient, par cet acte de vigueur, à rallier la majeure partie des dissidents. Les noirs terrorisés obéissent au géant.

Les matelots mâchonnent des injures. Cette cruauté vient de les mettre en rage.

Impassible, le lieutenant de vaisseau fait lire la proclamation du nouveau souverain et les trois sommations d'usage.

La dernière formule d'office s'est perdue dans l'air, couverte par les vociférations des sauvages. De nouveau, flèches et javelots pleuvent sur l'embarcation. Deux hommes tombent atteints.

Pour le coup, c'est trop fort.

Trévignon comprend qu'il ne sera plus maître de ses hommes. Il donne le signal de l'attaque.

La chaloupe présente l'avant au village. A babord et à tribord les fusiliers se jettent sur leurs armes. On entend le commandement : « Pièce, feu ! » Jean Guern, selon son expression, entre en danse.

Mais la décharge de la pièce n'est pas plutôt faite que la mousqueterie des bords lui fait accompagnement. C'est un crépitement continu qui remplit les échos, pendant que des paquets de fumée se dissolvent dans l'atmosphère tremblante, et que l'odeur de la poudre corrompt les puissantes senteurs de la végétation.

Cent cinquante corps noirs jonchent le sol. La rive est ensanglantée. Le reste de la bande s'est enfui sans attendre une deuxième édition de cette mort foudroyante. On voit les malheureux courir à toutes jambes dans la direction des paillottes.

L'usurpateur n'est pas le moins pressé de se dérober à la vengeance des blancs. Dans sa précipitation à fuir, il dépouilla les oripeaux et les amulettes, les gris-gris et les plumes d'autruches, insignes de sa royauté.

Mais les marins sont déjà sur la rive. Les kropatcheks entrent en branle, et l'on sait que les fusiliers-marins sont d'excellents tireurs. Ils ont pris leur course pour rattraper les « moricauds », et ça ne va pas être long.

Telle est leur propre hâte, qu'ils oublient complètement le nouveau chef qu'ils ont charge d'intrôniser. D'ailleurs, Trévignon a si peu d'hommes auprès de lui, qu'il ne peut les déployer en tirailleurs. Il les rassemble autour de lui. Par contre, le souverain noir ne s'oublie pas lui-même; souple et nerveux, il a ramassé au hasard un sabre d'abordage, et c'est lui, maintenant, qui court en tête de la colonne, avec des cris gutturaux, des appels et des défis jetés à son adversaire fuyard.

Acculé, celui-ci se résigne à accepter le combat. Les matelots surpris n'ont pas le temps de s'opposer à ce combat singulier, à ce duel homérique entre les deux chefs nègres.

Leur taille est à peu près la même, mais leurs forces sont inégales. Le protégé des blancs a pour lui une souplesse étonnante qui compense l'évidente supériorité musculaire de son ennemi. En outre, il est rusé comme un singe. Au moment où, d'une attaque formidable, l'usurpateur lui porte un coup de tranchant qui doit faire voler sa tête, le fils du monarque détrôné se laisse tomber à plat ventre, saisit la jambe du tyran et, d'une prompte secousse, le jette sur le dos.

— Ah! ça, camarade, c'est pas de jeu! crie Jean Guern, en s'élançant pour empêcher ce qui va suivre.

Trop tard. Le jeune noir s'est relevé d'un bond de tigre, et, lorsque le canonnier l'atteint, le fils vengeur de son père montre au Lorientais, avec un grand rire de ses dents blanches, la tête de son ennemi qu'il vient de détacher d'un seul coup.

Il n'y a qu'à s'incliner,

— Parbleu! fait le canonnier, votre Majesté est expéditive! Le chirurgien du bord ne ferait pas mieux.

L'usurpateur mort, le village est conquis. Suivant la loi de conquête en usage chez les Africains, tous les biens du vaincu tombent au pouvoir du vainqueur. Cela évite les frais de mutation. En conséquence, Trévignon conduit son protégé jusqu'à la case royale et lui donne publiquement l'investiture officielle. La seule rétribution qu'il en exige, c'est la vie sauve pour les femmes du précédent monarque, la loi des Ougondas condamnant ces infortunées à s'enterrer avec leur époux défunt.

C'est fait! Par petits groupes, les marins reviennent vers la chaloupe. Ils n'ont trouvé que fort peu de résistance, à peine un ou deux désespérés qui ont voulu absolument se faire occire. Le lieutenant de vaisseau les rassemble une fois encore au pied du pavillon déployé. Puis on fait l'appel du rembarquement. Cinq hommes manquent, trois blessés grièvement, deux tués dans l'attaque. Les corps des victimes sont là.

Tout à coup, une stupeur se produit. A l'appel du nom de Jean Guern, personne n'a répondu. Le canonnier est absent.

On se tourne, on regarde, on répète l'appel. Rien. Guern tué? Allons donc! Il était là tout à l'heure. Tout le monde l'a vu. N'est-ce pas lui qui a jeté le compliment ironique au nouveau roi? Et puis le plus grand nombre se rappellent l'avoir vu courir devant, presque aux côtés du capitaine.

— Parbleu! s'écrie Trévignon, un peu troublé, je me le rappelle fort bien. Il est venu jusqu'à la case royale. Il doit être en retard, voilà tout.

Derechef sonneries et sifflets résonnent. Les matelots sont rangés, l'arme aux pieds, attendant. Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulent. Rien ne paraît.

Trévignon est inquiet.

Il prend dix hommes avec lui et retourne au village. Le souverain récemment installé est déjà occupé à boire du vin de palmes. Pourtant, à travers son ivresse naissante, il reconnaît son protecteur et s'avance, souriant, obséquieux. Le lieutenant de vaisseau l'interroge, le noir roule des yeux effarés; il ne comprend rien à cette disparition. Il multiplie ses ordres pour que l'on cherche le fugitif. Car, à l'heure présente, on ne sait vraiment pas ce que Jean Guern est devenu.

Cependant le temps presse et le soleil descend à l'horizon. Il est impossible de prolonger davantage le séjour à terre. Très ému, très sombre, le lieutenant de vaisseau donne le signal de la retraite. Les matelots sont tous aussi muets, aussi mornes que lui. Ils se rembarquent le front plissé. Que peut bien être devenu leur camarade?

Au dernier moment, Trévignon se ravise. Il laisse vingt hommes à terre sous le commandement d'un second maître. On reviendra le len-



demain pour faire une battue générale de la brousse à l'entour du village nègre. Il n'est pas possible que l'on abandonne ainsi un frère d'armes, surtout quand ce frère d'armes a nom Jean Guern.

. . . .

Mais, ni le lendemain, ni le surlendemain, on ne retrouva trace du canonnier. Les matelots s'acharnèrent en vain à sa recherche, Jean Guern était bien perdu. S'il fallait en croire les noirs, des lions s'étaient montrés dans le voisinage à la suite du combat. Le canonnier était-il devenu leur proie? C'est ce qu'il fut impossible de savoir. Nulle part on ne découvrit le moindre vestige. Il fallut bien se retirer, la rage au cœur, maudissant cette terre néfaste qui venait de dévorer, pour ainsi dire, l'un des plus vaillants matelots de la flotte.

Après trois jours de retard et d'enquêtes, le *Goëland* dut quitter enfin le golfe de Biafra et reprendre la route du sud. Il n'eut pas bien loin à aller. Trente-six heures plus tard il rencontrait l'aviso le *Pourvoyeur* qui lui signifiait son remplacement par l'aviso le *Brandon*.

Trévignon s'était laissé aller aux réflexions pénibles. Certes, il marchait au bonheur, il allait retrouver Renée qu'un moment il avait cru de ne plus revoir. Mais il revenait seul. Le fantôme n'avait point trompé Jean Guern. Il était mort là-bas, obscur, ignoré sur cette côte inhospitalière de l'Afrique équatoriale. Pauvre Yvette! Pauvre petite Yvette.

VI

L'aviso traversait lentement l'Atlantique, trop lentement au gré des impatiences légitimes de ceux qu'il portait. Il avait relâché à Dakar, à Madère, à Lisbonne. Maintenant, il franchissait les obstacles du golfe de Gascogne. La mer était dure, le bâtiment roulait et tanguait à plaisir. Les estomacs débilités par le séjour de la zone torride en souffraient cruellement. Mais qu'importait cette menue monnaie de l'épreuve? Ne rentrait-on pas en France, au pays, dont la seule vue suffisait à compenser les angoisses endurées? La terre de Bretagne se rapprochait pour Charles de Trévignon, et la terre de Bretagne, terre natale, c'était, en même temps, le bonheur.

Renée l'attendait; il allait vers Renée.

O joies du retour, saintes joies, auxquelles rien ne se mêle des convoitises et des ambitions malsaines!

Depuis qu'on avait doublé le cap Finistère, Trévignon passait sur le pont toutes ses heures libres. Il voulait ne rien perdre du premier point visible de la patrie. Par une sorte de fatalité, un brouillard intense couvrait la mer. On s'avança ainsi dans le gris jusqu'à Belle-Isle. A mesure qu'on se rapprochait, l'émotion devenait plus poignante. Il y avait des manquants, et l'on allait sans doute rencontrer ceux qui les pleuraient. Trévignon, qui songeait à Renée, songea aussi à Yvette. Serait-ce à lui de porter l'effroyable nouvelle au grand-père et à l'enfant?

Le *Goëland* devait être désarmé à Brest et non à Lorient. On serait sûr ainsi que les Rovellan, et aussi deux autres familles de la cité morbihannaise, ne viendraient point attendre à l'arrivée ceux qu'hélas! ils ne devaient plus revoir.

Le vaisseau continua donc sa route vers le Finistère. Le brouillard devenait presque une consolation, puisque, s'il enlevait aux marins la vue de la côte, il ôtait, en même temps, à ceux de la terre la possibilité de découvrir le *Goëland* à l'horizon.

Mais non; cela même ne leur fut pas accordé. Vers dix heures du matin, au moment où le vaisseau passait au large de Groix, brusquement le voile des vapeurs se déchira. Ce fut une éclaircie soudaine, une magnifique trouée au travers de laquelle le ciel se laissa voir d'un bleu pâle, irradié par un soleil d'hiver. La pointe de l'île se dora des premiers feux, les Couraux apparurent aussi blancs qu'une jatte de lait, et entre les haillons du brouillard, s'effilochant aux roches de la côte, la rade de Lorient fit une tache rapide d'où émergèrent en un clin d'œil la Tour du Port et celle de la Paroisse.

Vision de décor. L'instant d'après, la muraille des falaises de Groix effaça le tableau et le vaisseau poursuivit sa course sur une plaine limpide et calme, gagnant toujours le nord. L'avait-on vu de la côte? Ce n'était point probable. Qui donc eût songé à venir, en ce moment, guetter le passage du *Goëland*, une jumelle marine à la main?

. . . .

Sur la côte, hélas! on vivait péniblement dans l'attente. On avait compté les jours, presque les heures. Deux fois l'hiver était revenu, et l'on en sentait présentement toute la rigueur. Non que le froid fût intense; il n'est jamais bien vif sur les bords de l'Atlantique. Mais le ciel avait revêtu ses nuées les plus grises. Les averses continues du gulf-stream versaient leurs douches sur la terre. La tristesse s'en dégageait, unissant le firmament et l'Océan, deux infinis qui s'assemblaient sous un même voile de larmes.

En même temps, la mer se faisait mauvaise. L'équinoxe d'automne est une terrible date, plus encore que l'équinoxe du printemps. Les sinistres se multipliaient, et les sémaphores signalaient presque tous les jours des navires ou des barques en perdition. La besogne ne manquait pas aux sauveteurs.

Il faut les avoir vues, ces tempêtes hibernales, sur la côte de Bretagne. Quand le vent se lève, sans rien ôter au paysage de sa grandiose sauvagerie, il se met à secouer les tentures grises du firmament à l'instar d'un velum gigantesque, les nuées se prennent à fuir avec une vitesse de train rapide, échevelées, disloquées dans leur course vertigineuse. Et la mer, décolorée, sale, moutonne et se couvre d'écume. Toutes celles des voiles qui étaient à portée du rivage au moment où les premiers signes avant-coureurs de la tourmente ont pris naissance, se hâtent de regagner le port. On les voit accourir pressées, bondissantes, obliques sous les gifles des rafales, frôlant l'eau beaucoup plus qu'elles ne la coupent, et, néanmoins, devançant à peine les déflagrations de l'ouragan, les élans terribles des grandes lames. Trempés d'eau salée, frissonnants de froid et d'angoisse, les hommes s'élancent vers leurs familles haletantes. Ils ne perdent pas le temps aux questions. Bourrus, n'ayant pas eu le loisir de s'enquérir des camarades, ils n'ont qu'un souci : oublier la journée passée, à l'abri du foyer, au sein de la famille, tandis qu'en beaucoup d'autres, hélas! on pleure et l'on se désole.

Et, pendant ce temps, la mer se démonte de plus en plus ; les montagnes d'eau montent et s'écroulent. Une brume intense, glauque, secouée en pluie fine et ténue, raie l'atmosphère de ses ondoyantes fluctuations. La nuit vient ; le jour, dont on peut dire qu'il s'est déjà couché, tant l'obscurité a devancé la chute du soleil, n'est plus que cette lueur blafarde, spectrale, qui donne aux hommes et aux chefs cette effroyable couleur de désespoir d'où procèdent les tristesses méditatives des habitants de la côte.

Les vieux, ceux qui ne vont plus à la mer, ceux qui se savent destinés, désormais, à la couche des genêts et des bruyères, se rassemblent pourtant sur les plages et les grèves. Mornes, ils interrogent l'Océan. Ils semblent, à force d'invectives muettes, peut-être aussi de muettes supplications, vouloir lui arracher les victimes qu'il se réserve. Et, à mesure que les embarcations reviennent, il y a comme une lueur de triomphe dans les yeux bleus de tous ces marins survivants.

C'est surtout dans les petits havres du Morbihan et du Finistère que ce spectacle offre un réel et poignant intérêt. Là, en effet, on n'a pas longtemps à attendre pour connaître ce que la chance a décidé. Chacun sait le nombre des barques du village, le nombre aussi de celles qui sont sorties. A mesure que chacune d'elles reparaît, le compte se fait mentalement : C'est Quillien, c'est Loarzec, c'est Queynivic, qui n'est pas rentré. Et, alors, les vieux réintègrent le foyer où les femmes, épuisées de larmes, passeront la nuit à genoux, demandant à Dieu le miracle pour le salut de leurs fils, de leurs époux, de leurs pères ou de leurs frères. Veillée lugubre, s'il en fut, où, chaque fois que le sommeil l'emporte sur cette furie de la prière, le réveil en sursaut renouvelle incessamment l'amertume de la réalité, l'âpreté des déchirements. Du fond des demeures désolées, on entend les grandes vagues battre le rivage de leurs coups de béliers ou lancer leur écume au ciel avec des clameurs d'âmes en peine.

C'est de ce contact assidu, de ce voisinage humide de larmes, que le marin breton, prédestiné aux souffrances, tire la mélancolie profonde de sa vie et de son intelligence. La mer est son éducatrice, il en connaît la très dure expérience et d'elle il tient sa poésie résignée et mystique.

Certes, l'angoisse est moins pénible pour ceux dont les parents sont à de plus grandes distances. Ceux-là, du moins, n'ont pas la sollicitude quotidienne du revoir, la crainte journalière du malheur. Ils ont fait, en quelque sorte, un pacte avec le chagrin. Tacitement, ils ont contracté avec le sort un engagement par lequel ils le tiennent responsable de la vie des leurs pendant le délai stipulé. Il semble que le destin leur doive de respecter ceux dont il les a séparés pendant de longs mois, et que les absences renouvelées soient la monnaie de la mort, cette absence éternelle.

Etrange et mystérieuse communication de l'esprit et de la nature ! N'est-il pas réel que la mer fait plus de victimes parmi les pêcheurs que parmi les marins proprement dits, et que l'Océan veuille compenser ses actes? C'est là presque une croyance dans bien des régions maritimes.

A Lorient, chez l'amiral de Kérudo comme chez le sauveteur Rovellan, l'attente était égale. Yvette et Renée se voyaient tous les jours et, tous les jours, elles s'entretenaient de leurs fiancés. Renée avait tenu constamment sa promesse. Le pèlerinage de Larmor était devenu l'une des obligations de sa vie. Elle s'y rendait chaque semaine, tantôt seule, tantôt accompagnée d'Yvette. Et tant que l'on ne fermait pas les portes de la petite église, les deux sœurs de lait usaient de leurs genoux les dalles du sanctuaire.

Chaque fois, c'étaient des couronnes et des offrandes nouvelles qu'elles apportaient à la Vierge de Recouvrance. Au printemps, en été, la moisson de fleurs fraîches était abondante et féconde. Par les soins de Renée, la nappe de l'autel était maintenant toute en dentelles ; par ceux d'Yvette, les deux grands vases qui, dans la belle saison, se dressaient sur les côtés de l'Epître et de l'Evangile, étaient garnis de verts feuillages, de lilas ou de roses. C'était une riva-

lité dans la prière, d'où la distance des rangs sociaux ne pouvait exclure la plus touchante harmonie.

Le reste du temps, les deux jeunes filles le consacraient aux conversations, aux projets d'avenir. Jusque-là, les beaux fiancés avaient été fort exacts à prendre et à donner des nouvelles. On était donc heureux; on les savait vivants, bien portants, en dépit de leurs ennuis et de leurs souffrances mêmes; on attendait le moment du retour qui se faisait chaque jour plus prochain.

Dix-huit mois, plus tôt peut-être! Ils étaient partis en août, ils devraient revenir au plus tard en février. Et voici qu'on entrait dans le second hiver, et que ce troisième solstice ramenait la fête de Noël. Serait-elle comme la précédente? S'en irait-on, sous la bise, entendre la messe de minuit, où l'on avait pleuré si amèrement, alors que l'orgue, les voix d'enfants et de jeunes filles entonnaient les hymnes d'allégresse? Oh! la cruelle fête que ç'avait été, et quel non moins cruel nouvel An! Quels souhaits échangés! Renée n'y avait reçu de compliments agréables que ceux d'Yvette. Au moins, ces vœux-là étaient d'accord avec les siens. Leurs âmes jumelles sympathisaient. Pour le reste, pour ces politesses banales qui accompagnent les étrennes, Mlle de Kérudo-Kermenès avait été de glace, involontairement, à force de se sentir triste. Allait-il en être de même, cette année?

Un chagrin les attendait. Ce fut Renée qui l'éprouva la première. Brusquement, les lettres de Charles cessèrent d'arriver. Elle s'en inquiéta d'abord, puis s'en désola. Ce fut par Yvette, au reçu d'une grosse missive, écrite en caractères totalement dépourvus d'élégance, qu'elle apprit la maladie du lieutenant de vaisseau. Jean Guern racontait cette maladie en termes mornes qui alarmèrent la petite-fille de Rovellan. Est ce qu'il allait être malade, lui aussi?

Puis la chance tourna. Ce fut au tour d'Yvette de pleurer et de Renée de se réjouir. Trévignon se rétablissait, mais dans une épître pleine de tendresse, Jean Guern avait l'air de faire ses adieux à sa fiancée. Quel vent avait donc soufflé de ce côté-là? La pauvre petite eut un grand froid au cœur. Elle montra à la fille de l'amiral le passage de la lettre qui l'avait alarmée. Le canonnier, peu au courant des ornements du style, s'essayait pourtant, avec une touchante naïveté, à atténuer l'impression de ses propres pressentiments :

« C'est pour te dire comme ça, ma petite Yvette, que personne n'est le maître de son lendemain, et que le bon Dieu, seul, règle les choses comme il l'entend. Tu vois monsieur de Trévignon? Eh bien! il a été à deux doigts de la mort, même qu'on allait lui coudre sa serpillière. Mais, voilà! ce ne sont pas toujours les plus pressés à partir qui partent, et si tant seulement j'étais bien sûr de m'en tirer au même prix que lui, je m'en trouverais bien heureux et je te dirais des choses plutôt pour te faire rire que pour te faire pleurer. Quoique ça, je ne suis pas du tout disposé à larguer l'amarre, si ce n'est à mettre le cap sur la France, avec le *Goëland*, qui appareille demain pour le Nord. Même qu'on dit comme ça que nous allons, en passant, mettre quelques moricauds à la raison. Seulement, on ne peut pas savoir, et si tu apprenais qu'il m'est arrivé quelque malheur, je te supplie de ne pas trop pleurer, parce que ça te gâterait tes beaux yeux et que ça ne changerait rien à la chose. Un marin, c'est fait pour la mer, pas vrai? comme dit le père Rovellan. Plutôt, garde-moi toujours ton souvenir, et prie bien pour ton pauvre Jean, qui t'aimera jusqu'à son dernier soupir. »

Sincèrement, Renée fut fort empêchée d'expliquer ce logogriphe. Il était certain que la lettre de Jean Guern n'était pas gaie, qu'elle contenait des réticences pleines de menaces. Mais, rassurée qu'elle était, maintenant, sur le sort du lieutenant de vaisseau Trévignon, Mlle de Kérudo était toute disposée à voir la vie en rose. Elle ne voulut donc pas s'arrêter aux considérations philosophiques du canonnier, elle ne tint aucun compte de la tristesse répandue en sa missive, et ce fut le plus allègrement du monde qu'elle s'employa à ranimer l'espérance dans l'âme assombrie d'Yvette Rovellan.

Aussi bien y réussit-elle assez aisément. On croit volontiers ce que l'on souhaite. Yvette aimait tant son Jean, elle désirait si vivement son retour qu'elle se laissa tout doucement persuader de l'inanité de ses craintes. Elle en vint même à ce point de confiance, qu'elle n'éprouva aucune surprise en ne recevant plus de message à la suite de celui qui l'avait alarmée d'abord. Le *Goëland* avait repris la route de France. Il était donc tout naturel que ni Trévignon, ni Jean n'écrivissent plus. Ils se réservaient de porter eux-mêmes la bonne nouvelle du retour. Ah! les braves garçons, qui croyaient surprendre leurs fiancées! Ils comptaient sans le télégraphe et les bureaux du port. Avec ça qu'il était facile à un bâtiment de guerre de passer en vue des côtes sans être signalé par les sémaphores! Un de ces jours, on apprendrait l'arrivée du *Goëland*. Les deux jeunes filles en seraient réduites, peut-être, à jouer la comédie de la surprise. Dame! on ferait de son mieux, — affaire de deux ou trois gestes, de quatre ou cinq exclamations : « Oh! ah! » Et même, au besoin, on leur dirait, après coup : — Eh bien! vous savez? Nous n'ignorions rien du tout. Nous vous laissions venir sans dire gare, parce que ça vous faisait plaisir.

Pauvre Yvette! Elle se tenait tous ces raison-

nements, seule à seule, dans le silence de ses méditations, se surprenant à rire de ses propres réflexions et de la mine que ferait Jean Guern quand elle lui ferait part de cette petite supercherie.

« Espoir, doux mal ! » a dit le poète latin. Yvette se faisait de son espoir une certitude, la caresse chère dont elle berçait son cœur, le soir, en se couchant, la parole de bienvenue dont elle le réconfortait au réveil. Elle s'y était si bien faite qu'elle ne s'aperçut pas du changement survenu dans les allures de Renée à son égard, de l'air de profonde compassion répandue sur les traits de sa sœur de lait. Elle se méprit entièrement aux motifs qui amenèrent peu à peu M[lle] de Kérudo à éviter sa rencontre.

Hélas ! Une lettre de Trévignon avait révélé à la jeune fille l'affreux malheur qui frappait Yvette, et elle ne voulait pas être la première à faire pleurer son amie.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

SEIZE ANS



OS désirs sont comblés, votre âme est dans la joie,
Les temps ont accompli vos vœux impatients ;
Sur votre front joyeux, brillante se déploie
La couronne de vos seize ans.

Oh ! vivez de bonheur... Seize ans c'est l'espérance,
Qui de ses rayons d'or inonde l'avenir !
Seize ans ! c'est la limite où s'arrête l'enfance,
C'est l'âge aimé du souvenir.

Des lèvres du présent, c'est le plus doux sourire,
C'est un éclair divin du céleste séjour ;
La brise du matin, le calme qu'on respire
Avant les feux du jour.

Plus tard viendra... que dis-je? oh ! non jamais les roses
Qui parent vos seize ans ne pourront se flétrir ;
Savourez leurs parfums, ces fleurs fraîches écloses
Ne doivent point mourir.

Insouciante et gaie, écartez les nuages
Qui couvrent du présent, le ciel pur et serein ;
Ne demandez jamais à lire les présages
Au livre du destin.

Enfant qui sur les flots d'une mer orageuse,
En un fragile esquif, vous éloignez du bord,
Puissiez-vous sans toucher de rive dangereuse
Aller surgir au port.

PENSÉES ET MAXIMES

Ajourner l'effet d'une bonne résolution, c'est y renoncer ; car si, au moment où on la prend, la force manque pour l'exécuter, moins encore l'aura-t-on plus tard. (ED. GRENIER.)

⁂

La reconnaissance fait plus de bien à celui que l'éprouve qu'à celui à qui elle s'adresse.
(Tiré de l'*Album d'une jeune fille*.)

⁂

On répare quelquefois le mal qu'on a fait, jamais celui qu'on a dit.

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE

(SUITE)



QUAND le cheval fut complètement familiarisé avec le cilice qui lui caressait les flancs, Geneviève qui avait passé son enfance sur le dos d'un petit âne presque aussi méchant qu'elle, se trouva en selle aussi d'aplomb qu'un cavalier consommé et, à coup sûr, beaucoup plus agréablement que sur le banc de Mère Vincent de Paul.

Alors commencèrent les vraies difficultés pour la famille, car Geneviève, prise d'une passion violente pour Ragot, ne voulut plus le quitter. Un jour, en rentrant de sa promenade le teint animé, les yeux brillants, elle déclara qu'elle irait aux courses à cheval ! afin de rester dans l'enceinte avec l'état-major!!!... Cette fois Mme La Tour déclara que sa fille était folle et se refusa net à ce projet. Geneviève discuta, et la conversation menaçait de tourner au tragique, lorsqu'on annonça M. de Chabrol. Il trouva la mère plongée dans un fauteuil avec l'air résigné d'une personne qui s'attend à tout. La fille était debout; d'une main elle relevait sa jupe de drap, de l'autre elle agitait sa cravache et en donnait des petits coups répétés à une chauffeuse qui n'en pouvait mais.

— Voici un auxiliaire, pensa-t-elle; car M. de Chabrol l'avait aidée à lever les difficultés précisément à propos d'équitation.

Aussi, sans lui dire bonjour ni bonsoir, elle l'aborda par ces mots :

— N'est-ce pas que je puis aller aux courses à cheval et rester dans l'enceinte sur Ragot? N'est-ce pas qu'il est très doux et qu'il n'y a pas de danger?

— Et les convenances ! soupira Mme La Tour.

— Il n'y a pas de convenances pour les petites filles et on me dit assez souvent que je ne compte pas, que je ne suis pas encore une demoiselle, pour que ça me serve quelquefois. N'est-ce pas que j'ai raison ?

M. de Chabrol regarda alternativement Geneviève, Mme La Tour, le bout de sa botte, et s'inclinant devant la jeune amazone :

— Si j'avais une sœur, mademoiselle, je ne voudrais pas qu'elle eût même la pensée d'une pareille exhibition.

Geneviève devint pourpre, et baissa les yeux pour cacher deux larmes brûlantes que la honte avait fait jaillir

— Soit, dit-elle, d'une voix sourde ; et il n'en fut plus question.

Ces courses, et surtout la fantasiah qui les terminait, ne troublaient pas seulement les relations déjà passablement tendues de ces deux irréconciliables, elles avaient le don de mettre en rumeur toute la ville et en émoi toutes les coquetteries.

Ces dames veillaient avec une égale sollicitude à leurs toilettes et à celles de leurs époux. La couturière et l'ordonnance se rencontraient au seuil des gynécées ; l'une apportait des nuages de mousseline et des flots de ruban ; l'autre réclamait la pose d'un bouton ou tel autre travail de bonne ménagère.

— Madame, il y a le plumet de mon lieutenant qui a besoin d'une réparation par rapport aux mites qui ont mangé dans le blanc.

Vite une aiguille, des ciseaux ; voilà qui est fait.

— Madame, oùs'qu'est la magnésie pour les gants de mon capitaine ?

Et le pompon, et la dragonne, et l'uniforme n° 1 !

— Surtout, Andrieux, n'oubliez pas de tresser les crins de Cocotte et de lui mettre des nœuds mauves aux oreilles.

Andrieux, qui tenait énormément au succès de Cocotte, faisait vingt-deux nattes à sa crinière, autant à sa queue, et subtilisait les fers à friser de madame pour terminer l'opération.

Quant aux jeunes officiers de chasseurs, ils étaient éperdus. Les uns entraînaient leurs montures pour la course qui leur était réservée ; les autres apprenaient à ces braves petits chevaux toutes sortes de jolies courbettes et de fausses colères pour faire jeter les hauts cris aux dames lorsqu'ils défileraient devant la tribune. Et puis on gourmandait le tailleur, on pressait le maître sellier; et le soir au café Charles on discutait, on se fâchait à propos de tout et de rien, les nerfs étant affreusement tendus par toutes ces préoccupations graves.

O jeunesse d'Afrique ! jeunesse charmante et légère, fidèle aux traditions de l'armée française, quand je me rappelle tes folies d'alors, et que je te retrouve sage, posée, prêchant la modération, je ne puis m'empêcher de sourire, et je me reporte aux temps où toute ta sagesse bouillonnait comme une lave sous le petit képi rouge et bleu. Alors, il n'était question ni de cercles catholiques, ni de sièges à la Chambre, ni d'ambassade en Russie, mais on pariait de traverser la ville à cloche-pied, on jetait la vaisselle par

la fenêtre, on jouait de la mandoline sous la porte cochère du commissaire de police, et le lendemain on partait joyeusement pour aller se faire tuer sur tous les champs de bataille épars de Sébastopol à Mexico.

Mais pour en revenir à Geneviève, après sa défaite, elle bouda un peu aux courses, et ne se décida à y aller que pour y chercher une occasion de braver M. de Chabrol; une bonne petite vengeance lui eût paru si douce! Je dois ajouter, pour rester historien véridique, que la jeune fille, lorsqu'elle se trouva aux pieds du grand escalier de la tribune au bras d'un commissaire enrubanné dont le sabre cliquetait, tandis que la musique jouait un galop entraînant et que le soleil faisait étinceler les armes, oublia tout pour se livrer au plaisir de regarder et d'écouter.

— Venez par ici, Geneviève, chuchotèrent de jeunes voix, nous vous avons gardé des places.

Ce n'était pas une petite affaire que d'arriver à ses amis, lorsque la tribune était déjà pleine; il fallut écraser les pieds du directeur des domaines qui prétendait n'en pas avoir, bousculer deux ou trois tricornes administratifs ou intendantiels, chiffonner quelques jupes et accrocher quelques ombrelles pour conquérir le droit de s'asseoir dans le coin privilégié où le clan féminin militaire s'était cantonné à l'abri du soleil, de la poussière et des oreilles indiscrètes et jalouses des *civiles*.

Les jeunes filles placées devant leurs mères, caquetaient sans prendre le temps de respirer. Elles y étaient toutes : La belle Noémi, cette rose des Vosges, dont le parfum et l'éclat plaisaient tant au commandant Marchal; Aline, avec son grand œil velouté qui n'attendait qu'une occasion pour s'allumer d'une étincelle, occasion que ses bonnes amies nommaient le lieutenant Ruyden. Berthe, encore une brune aux yeux langoureux et au profil de créole; Marie, qui pleurait volontiers et Léonie, qui riait toujours, n'ayant plus qu'un an à rire en ce monde.

— Ma chère, disait Noémi à Geneviève, qui était en retard et qu'il fallait mettre au courant, jamais les courses ne furent si intéressantes : d'abord, il y a un steeple-chease.

— Et M. Marchal est inscrit, ajouta une malicieuse.

La rose devint pourpre et répondit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente :

— Oui, je crois qu'il court.

— Et puis? demanda Geneviève, cherchant à détourner la conversation de ce sujet brûlant pour son amie.

— Est-ce la liste des officiers *engagés* que vous me demandez, Geneviève? reprit l'incorrigible Marie, la voici : Il y a M. Ruyden avec...

— Il faudrait la faire taire, articula péniblement Aline.

— Avec... Saïd, continua Marie, en riant de bon cœur.

— Puis il y a M. Marlon...

— Avec moi! s'écria impétueusement Léonie, qui brûlait de dire son joyeux secret de fiançailles.

— Vrai! s'écrièrent les curieuses en se penchant sur la jeune fille. Depuis quand? Est-ce que ce sera bientôt? — Où est-il? — Ah! le voilà derrière son général, en bas de la tribune du jury. — Il regarde de ce côté. — Il rit.

— Il voit que nous parlons de lui. — Tiens, pourquoi fait-il tourner sa bride?

— C'est une réponse pour me faire savoir qu'il a compris.

— Compris quoi?

— Que je vous annonçais notre mariage.

— Mais il a donc un tympan d'argent, ton fiancé, pour t'entendre de là-bas?

— Non, je lui fais des signes.

Et la petite Léonie agitait son gant, tandis qu'en face, la bride continuait à tourner.

Les jeunes filles souriaient en lançant des coups d'œil furtifs, mais sans oser trop regarder là où il y avait tant à voir.

— Ma chère, regardez donc comme M. de Bessy est superbe à cheval.

— Oui, un beau sujet de pendule; une fois séparé de sa bête, il ne signifie plus rien. Je lui préfère cent fois M. de Chabrol. A la bonne heure, celui-là ne monte pas seulement avec ses genoux, il y va des yeux, de la voix...

— Et du nez! acheva Geneviève, que cet éloge agaçait.

— Tant que tu voudras, mais il est charmant, distingué; et puis, on ne sait jamais ce qu'il y a au fond de sa pensée, et c'est toujours agréable de chercher. Voyons, mesdemoiselles, avez-vous trouvé?

— Moi, je crois qu'il a un amour contrarié.

— Il est peut-être jaloux.

— C'est un homme de grande valeur, et il nous trouve trop bébêtes pour nous faire part de ses pensées intimes.

— Et vous, Geneviève, qu'est-ce que vous dit son beau silence?

— Rien, répondit la jeune fille, parce qu'il n'y a rien.

A ce moment, le fiancé de Léonie et M. de Chabrol, qui venaient de descendre de cheval, causaient et riaient en s'approchant de la tribune. Ils entrèrent et durent s'arrêter devant les jeunes filles pour saluer leurs mères, placées derrière elles.

— M. de Chabrol, dit Noémi, pourquoi regardiez-vous en riant de notre côté tout à l'heure; est-ce que vous entendiez ce que nous disions?

— Oui, mademoiselle.

— Ah! fit la jeune fille, un peu déconte-

nancée; car elle ne comptait pas sur cette réponse.

— Vous parliez de votre serviteur.

— C'est vrai, c'est vrai! dirent les jeunes filles. Et qu'est-ce que nous disions ?

— Des choses fort agréables.

— C'est vrai, c'est vrai. Mais comment le savez-vous?

— Ceci est mon secret.

— Dites-le nous.

— Oh non, parce que j'ai remarqué qu'avec les jeunes filles, le plus sûr est de leur laisser croire qu'il n'y a rien. Là où il n'y a rien, le diable perd ses droits.

— Pan! murmura Marie à l'oreille de Geneviève : il t'a entendue.

— C'est impossible, il était à cent pas de nous.

A cet instant le clairon sonnait la fermeture de la piste, il n'y avait plus moyen de sortir de la tribune. M. Marlon en profita pour se rapprocher de sa fiancée, et M. de Chabrol s'assit sur une chaise libre à côté de Mme La Tour. Quand la course fut à son plus haut point d'intérêt, il se pencha vers Geneviève qui occupait le gradin, juste au-dessous de lui et lui dit :

— Mademoiselle, voulez-vous que je complète mes informations sur les propos tenus à mon sujet?

Geneviève eut l'air de ne pas comprendre; il précisa :

— Voulez-vous que je vous dise comment j'ai su que vos amies daignaient s'occuper de moi d'une manière bienveillante?

— Tout de même.

— Eh bien, c'est que tandis que leurs yeux qui ne savent pas encore mentir se dirigeaient de mon côté, vous aviez la physionomie la plus rébarbative que je vous aie jamais vue, ma cousine.

Et il riait d'une voix si jeune en disant cela, que Geneviève ne put s'empêcher d'en faire autant.

— Eh bien, puisque vous êtes si perspicace et si expansif, ajouta-t-elle, dites-moi aussi comment vous avez compris cette phrase que vous avez répétée presque textuellement : — Je n'en dis rien, parce qu'il n'y a rien.

Le rire jeune et franc de l'officier reprit de plus belle, si bien que Mme La Tour demanda à en connaître la cause.

— Oh! c'est bien simple, madame; la sympathie qui existe entre mademoiselle et moi, a produit une singulière coïncidence; j'ai répété par hasard, une phrase que mademoiselle avait dite sur moi, et elle a la bonté de m'en informer.

— Encore une! pensa Geneviève avec dépit. J'avais bien besoin de parler.

Cependant la série des courses arabes était presque épuisée; les poulains sauvages et leurs cavaliers fantastiques passaient dans un tourbillon, tous les quarts d'heure, devant les tribunes qu'un soleil torride rendait inhospitalières.

Jugurtha circulait en bottes molles apportant des fruits, pendant que le Maltais de la place Nemours, qui avait émigré au champ de courses avec sa sarbotière, criait de sa voix nasillarde : *Citrona, frisco la glace, ah citrona!* C'est un peu la même chose partout, mais là-bas il y a la couleur du ciel profond, sur lequel se détachent la crête rose des montagnes, la poussière d'or qui estompe ce qu'il y a de trop brillant dans ces paysages en feu, et puis je ne sais quoi de naïf et d'étrange qui charme et captive l'imagination.

Au milieu de cette plaine embrasée, les goums commençaient à s'ébranler pour la fantasiah; leurs musiques, avec le refrain de flûte aiguë et la basse sourde des tamtams, préludaient lentement; les cavaliers, coiffés de chapeaux en plumes, avaient déjà pris le galop, armant leurs tromblons contemporains d'Isabelle la Catholique. Voici les tentes des Ben S'rir, leur jeune chef est en tête, entouré de ses oncles; il est assis sur une selle de velours bleu brodé d'or, dont le dossier frôle ses épaules d'enfant. Il est petit; mais attendez, il deviendra un grand chef à son tour; son jeune visage indique déjà qu'il sera digne de sa race et il agite d'une main ferme son fusil. Ses femmes, c'est-à-dire sa mère, ses sœurs, et la petite fiancée qu'on lui destine sont là-bas, derrière ce rideau d'arbres, à l'abri de la chaleur, s'il y a un abri véritable contre ces ardeurs de fournaise; leurs palanquins s'ouvrent en bâillant comme de gigantesques coquillages, et l'on voit par cette ouverture flotter quelques plis de leurs voiles blancs.

— You you! crient-elles en riant. You you! c'est fête, la poudre, la musique, les courses échevelées. You you, le défilé accélère sa marche, les chevaux emportés se croisent, se frôlent, se renversent et se relèvent en hennissant; leurs maîtres, l'œil au guet, la narine frémissante, surveillent un ennemi qui doit disparaître dans la mêlée. Le coup part, you you, et demain vous lirez dans l'*Africain* ou l'*Indépendant* : « Un regrettable accident a marqué la fantasiah d'hier un cavalier des Ouled abd El-Nour, ignorant que son fusil était chargé à balle, a tué Sidi l'Arbi de la tribu des Ardesas. » You you, voilà comme nous nous vengeons en dépit des chiens infidèles.

— Oh! que c'est beau, s'écriait Geneviève, haletante, en suivant les différentes phases de ce combat simulé; elle s'enivrait de tout ce bruit guerrier, coupé par de grands silences où l'on n'entendait plus que le piétinement des chevaux et le bruissement des étendards du prophète.

— Regardez, les grands meharas blancs en-

trent en scène à leur tour, ils volent sur le sable et l'on dirait qu'ils sont immobiles.

En effet, six touaregs, voilés de bleu, comme des femmes, avaient répondu, du fond de leur désert, à l'invitation du gouverneur; mais ceux-là n'étaient pas de la fantasiah, de ces combats simulés où amis et ennemis fraternisent ensuite sous la tente. Ils n'eussent point compris ce jeu et, debout sur leurs gigantesques montures, eussent assommé de leur masse ceux que leur mauvais sort eût mis à leur portée. Ils ne criaient ni le défi, ni la victoire ceux-là; immobiles et silencieux, on les eût pris pour des ombres, si leurs prunelles mobiles et brillantes, et le petit cri étouffé qui stimulait leurs montures, n'eussent révélé leur part active dans ces réjouissances. Ils passèrent devant la tribune où le gouverneur recevait le salut de tous les chefs soumis; eux ne saluèrent pas, ils ne regardèrent pas l'essaim de jeunes et jolies européennes qui les considéraient en souriant; non, ils ne voulurent rien voir, et quand l'interprète leur proposa de les conduire au lieu désigné pour leur campement, ils répondirent : « Non, nous voulons retourner au Souf; demain nous coucherons sous nos pavillons. »

Allez, sombres voyageurs, indomptables cavaliers; allez dans vos plaines dire ce que vos yeux bleus ont retenu de la fête de ce jour; allez rassurer vos vieillards, qui redoutaient un piège et mettez entre l'esclavage doré du Tell et vos tentes, l'infranchissable barrière du désert africain.

— Oh! que c'est beau! répétait Geneviève en quittant à son tour le champ de bataille, devenu presque désert.

— Venez-vous ce soir? demanda la mère de Léonie à Mme La Tour.

— Volontiers.

— Eh bien! moi, j'amènerai de Chabrol, dit M. Marlon en passant son bras sous celui de son camarade.

— Amenez; vous savez qu'il est toujours le bienvenu.

Le soir, on se retrouva donc dans le petit jardin de Léonie, sur le bord du Ravin, ayant de l'autre côté du torrent le spectacle magique du Mansourah, où campaient les goums. Les tentes, en poil de chameau, étagées aux flancs de la montagne, les feux de bivouac allumés dans toutes les ravines; dans un creux une troupe de nègres, les uns dansant une sorte de sarabande infernale, les autres rythmant cette ronde échevelée en frappant des mains; plus loin, une petite flûte module, en quarts de tons, une mélopée sauvage qui sert de refrain au récitatif d'un poète. Voici un groupe compacte d'Arabes assis en rond sur le sol et les têtes penchées en avant; un bâton supporte une lanterne faite de papier huilé et jette un pâle reflet sur les visages de ces hommes; ce sont des joueurs: leurs cartes grasses disent de longs services, elles peuvent bien être contemporaines des tromblons qui dorment à côté du maître, tout près du cheval qu'une entrave retient derrière ce buisson. Et sur tous ces groupes, sur ces visages basanés, sur ces vêtements multicolores, une lune écrasante de blancheur, une de ces lunes des tropiques qui vous rendent muets et vous oppressent de leur tranquille éclat.

Dans la petite colonie européenne, réunie sous les ombrages un peu brûlés du jardin, on s'était tu peu à peu sous l'influence de cette nuit merveilleuse. Léonie, la main dans la main de son fiancé, parlait vite et bas comme un oiseau qui s'endort; on les laissait bien seuls dans leur coin, ils étaient si heureux ainsi. Geneviève est accoudée au mur en terrasse, à l'autre extrémité; elle regarde le Mansourah, tout vivant, tout lumineux, avec ses chants de fête, sa musique, son décor de tentes rayées, et elle regarde aussi parfois, à côté d'elle, ce doux échange de deux cœurs. Un jour ce sera elle qui recueillera les chères paroles dites par une bouche aimée; et ses mains se joignent tandis qu'un gros soupir s'échappe de sa poitrine oppressée. Aimera-t-elle? Sera-t-elle aimée? Puis sa pensée, prompte et mobile, énumère les candidats possibles à son amour.

— Non, dit-elle, en repoussant ces aimables fantômes, je veux me donner pour toujours et ceux-là ne sont pas faits pour me comprendre.

A cet instant, M. de Chabrol, interpellé par une de ces dames, éleva la voix, cette voix vibrante dont on lui faisait un mérite dans l'énumération de ses séductions. La jeune fille tressaillit en fronçant le sourcil. Oh! surtout pas celui-là! et son cœur se mit à battre violemment. Elle songeait tout à coup qu'il venait presque chaque jour voir son père, qu'elle le voyait le soir dans une intimité fort restreinte, qu'elle le retrouvait à la promenade, chez ses amis, et tous ces rapprochements la terrifiaient: ne voulait-on pas le lui faire épouser, un peu plus tard, quand elle serait d'âge à choisir?

— Jamais! jamais! Il serait jaloux, autoritaire, exigeant, il la morigénerait, la blesserait, l'humilierait. Et d'un mouvement soudain, elle alla droit au jeune homme, accoudé comme elle mais plus au centre de la réunion, et lui dit sans préambule :

— Monsieur, vous devriez vous marier.

Le capitaine eut un sursaut.

— Vous devriez vous marier.

— Avez-vous quelqu'un à me proposer, mademoiselle? répondit-il se décidant à prendre cette singulière ouverture pour une plaisanterie.

— Non, mais je peux chercher.

— Cela presse donc?



— Beaucoup.

Jean de Chabrol regarda la jeune fille bien en face, sa voix était altérée et il percevait vaguement qu'elle ne parlait que sous l'influence d'une pensée sérieuse.

— Me direz-vous, mademoiselle, ce qui rend mon mariage obligatoire à bref délai?

— Non.

— Me laisserez-vous deviner tout au moins?

Geneviève commençait à être fort embarrassée de son inconséquence.

— Ne cherchez pas, monsieur, je vous assure que c'est pour un motif qui m'est tout à fait personnel.

— Alors, j'y suis, répondit Jean avec un peu d'amertume : vous voulez être à l'abri, n'est-ce pas?

Geneviève, très confuse, mais très ferme, répondit :

— Oui, c'est cela.

Alors il lui prit la main, comme là-bas Marlon prenait la main de Léonie, et, d'une voix grave, il lui dit :

— Je vous jure sur mon honneur que je ne tournerai jamais les yeux vers vous ; d'ailleurs, mademoiselle, vous n'avez rien de ce qui me plaira dans ma femme, c'est une garantie de plus pour votre indépendance.

Geneviève voulut sourire, et les larmes montèrent si vite qu'elle n'eut que le temps de se pencher sur la balustrade pour voir une luciole glisser entre les joints du mur; elle se sentait profondément troublée et humiliée par cette profession de foi, et le Mansourah disparut à ses yeux dans un brouillard de tristesse inconnu jusqu'alors.

Cette mutuelle explication ne changea pas grand'chose aux rapports de Geneviève et de son ennemi; d'un commun accord, ils en gardèrent le secret et parurent même ne plus s'en souvenir, pour continuer, elle ses attaques, lui sa résistance qui, plus d'une fois se changea en sanglantes représailles.

Un matin, on partit en bande pour le Djebel-Ouach : la famille La Tour, les Desportes, les fiancés, M. de Chabrol, enfin une quinzaine de personnes, heureuses d'aller passer une journée près des réservoirs remplis de cette eau du ciel qui alimente les citernes de la ville. Quelques orages les avaient remplis à pleins bords récemment et la montagne avait reverdi pour faire fête à ses visiteurs.

Il était convenu au départ que la jeunesse abandonnerait les gens raisonnables dans l'après-midi pour aller visiter à cheval certaine ruine romaine mise à jour depuis peu; cette caravane se composait primitivement des deux jeunes filles, de leurs pères et de leurs chevaliers servants, plus un spahis, qui connaissait le pays et se faisait fort d'y servir de guide. Mais au dernier moment, Léonie déclara qu'elle renonçait à l'excursion, ce qui amena la défection de M. Marlon et de son père. Geneviève pensa que le diable s'en mêlait et partit avec humeur entre M. La Tour et l'inévitable M. de Chabrol.

Il n'y avait pas de chemin, bien entendu, pas même un sentier; l'herbe courte et drue faisait un tapis moelleux, mais le spahis allait tout droit avec assurance et nos trois cavaliers suivaient sans se préoccuper de la direction.

Peu à peu, l'herbe se fit plus rare, les escarpements devinrent plus raides.

— Dis donc, l'Arbi, tu sais bien où tu vas?

— Bono, bono, répondit le spahis.

— Bono, bono, répétait Geneviève redevenue joyeuse sur le dos de son Ragot.

Et l'on grimpait, et peu à peu les marches naturelles d'un gigantesque escalier de roches se resserraient, s'exhaussaient, et enfin l'on s'arrêta net devant des assises de pierres noires, véritable mur impossible à franchir. A droite, la montagne s'était élevée de même, insensiblement, et, à gauche, elle dégringolait, en trois sauts de géant, à la plaine.

— *Macache sabir* (je ne sais pas), dit philosophiquement le spahis. Et il fit signe qu'il n'y avait plus qu'à redescendre par où on était monté. On se trouva alors en présence d'un réel danger. Les braves petits chevaux arabes avaient fait l'ascension sans broncher, sur ces dalles lisses et glissantes, mais, à la descente, ces marches d'escalier devenaient un vrai casse-cou, surtout pour une femme aussi inexpérimentée que Geneviève.

— Mademoiselle, vous devriez descendre de cheval; le spahis prendrait Ragot et vous le rendrait lorsque nous serions au bas de cette échelle.

Geneviève répondit par un coup de cravache qui fit partir le cheval avant que personne pût s'y opposer. M. La Tour poussa un cri d'effroi ; quant au capitaine, il était devenu pâle et se mordait les lèvres au sang. Au risque de rouler lui même sur ce chemin dangereux, il pressa son cheval et rejoignit Geneviève, non pas à ses côtés, car on ne pouvait passer de front, mais assez près d'elle pour pouvoir lui parler et alors d'une voix où vibrait la colère contenue :

— Mademoiselle, je vous préviens que si vous faites un pas de plus, je vous enlève de votre selle.

Geneviève se retourna vers lui et, d'une voix calme, lui répondit :

— Essayez!

En même temps, le petit pied de l'amazone sortit de son étrier; au premier mouvement de M. Chabrol, elle sautait à terre au risque d'aller jusqu'au fond, ou d'être foulée par les pieds des chevaux.



Jean eut un éclair de fureur dans les yeux, mais n'osa plus avancer.

— Père, criait Geneviève, ne crains rien, le Ragot est sûr et je n'ai pas peur.

Elle n'avait pas peur! Ah! je crois bien. En ce moment elle eût escaladé l'Aurès, ou fût descendue jusqu'au fond des abîmes portée par la joie du triomphe. Elle avait ramassé sous elle sa jupe flottante pour ne pas gêner les mouvements du cheval, et, de la main caressant le cou de sa monture, elle lui disait à mi-voix :

— Conduis-moi sans me rompre le cou, mon vieux, montre de quoi nous sommes capables...

Le cheval comprenait et, avec mille précautions, il avançait un pied, puis l'autre, et ainsi arriva jusqu'au bas de la terrible descente, avec la folle enfant qui s'était confiée à lui.

Geneviève chercha alors des yeux le capitaine; il était encore là-haut, sur son socle de granit, immobile et comme pétrifié, attendant que la colère qui grondait en lui se fût apaisée pour rejoindre ses compagnons d'aventure.

Il est furieux, pensait Geneviève, mais il est obligé de m'admirer quand même et c'est ce qui le fâche encore plus.

Maintenant il descendait à son tour, ses sourcils s'étaient détendus et son visage avait repris sa belle impassibilité.

— Vous voyez, monsieur, qu'il ne m'est rien arrivé?

— Oui, répondit-il avec une nuance de tristesse; mais moi, votre professeur d'équitation, je suis déshonoré : vous vous teniez comme un sac de pommes.

Geneviève eut envie de rugir, mais elle remit à plus tard la satisfaction de cette fantaisie léonine; il eût été trop dur pour elle d'avouer sa déconvenue devant ce terrible homme.

M. La Tour, que son âge dispensait des folies inutiles, avait mis pied à terre pour descendre; il gronda sa fille, mais celle-ci l'eut vite apaisé car, au fond, il était fier de son courage et de son adresse; il n'y eut que le spahis à plaindre, car chacun déchargea sur lui le trop plein de sa mauvaise humeur, et il eut besoin de s'envelopper de tout son flegme pour résister à cette grêle de reproches.

Trois mois ont passé sur ce récit; décidément Geneviève ne rentre pas au couvent cette année: les plaines ont reverdi, une pointe de froid met des couleurs aux joues des amazones, c'est l'hiver, hiver cruel malgré son apparente douceur, car il est précédé de la famine qui moissonne dans tout le pays et s'assied à la porte de toutes les tentes.

Cet été, chaque matin, lorsque la sonnerie de la diane avait réveillé le poste de la porte de la Brèche, le guichetier sortait de son antre, établie dans le mur même des fortifications, il tournait la clef, poussait les barres, faisait grincer les gonds et le soleil entrait le premier en ville par l'ouverture béante; puis les Kabyles, avec leurs petits ânes blancs chargés d'outres remplies d'huile, les M'zabis imberbes, apportant des ballots de cotonnade, quelque jeune Arabe surpris la veille par l'heure, dans son bordj de plaisance et se hâtant de regagner le toit paternel; les sacs de blés, les couffins de dattes... tout cela se pressait, se bousculait; c'était la richesse, c'était la vie qui entraient dans la vieille cité. Mais cet hiver, lorsque les portes s'ouvraient dans le demi-jour d'un crépuscule paresseux, une corvée de quatre tirailleurs suivait le guichetier, portant des civières; ils s'avançaient, se baissaient, ramassaient des corps inertes, deux, trois, quatre, dix.

— Morto! disait d'une voix dolente le petit soldat au turban blanc.

Et les brancardiers emportaient leur lugubre chargement, tandis que les pauvres nomades que la nuit n'avait pas saisis en route, se jetaient, au corps de garde, sur la soupe qu'on leur distribuait.

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Economie Domestique

MOYEN D'AVOIR TOUJOURS DE L'EAU FRAÎCHE EN ÉTÉ

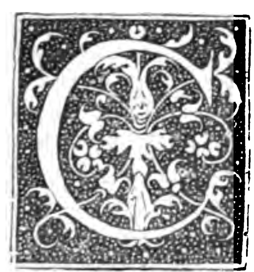
Il est des plus simples et nous ne faisons que le rappeler : Entourez entièrement d'un épais torchon imbibé d'eau votre carafe pleine, et exposez-la, ainsi emmaillotée, à l'action des rayons du soleil. L'évaporation de l'eau dont le torchon est imbibé entraînera un abaissement relativement énorme de la température de l'eau de la carafe, et vous aurez ainsi de l'eau presque glacée en quelques minutes.

GATEAU DE SEMOULE

Ce gâteau facile à réussir, ne réclame pas une grande habitude de la cuisine. Il suffit de faire bouillir du lait dans lequel on aura mis de la vanille et une quantité suffisante de sucre; lorsque le lait bout, on fait une semoule assez épaisse pour être renversée. Quand la semoule est cuite (il faut 10 minutes à peu près) on y mêle des morceaux d'angélique, de citron confits, coupés en petits morceaux. L'on verse dans un moule de terre ou un saladier un peu étroit. Une fois le gâteau froid, le renverser, le décorer d'angélique, de cerises et de citron confits. L'arroser, au moment de servir, de sirop de groseille, framboise ou grenadine. C'est excellent.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — *Esclarmonde*. — Les Italiens. — Poème d'*Eloa*. — Musique de choix.



C'EST notre seconde scène d'opéra qui, ce mois-ci, mérite les premières lignes de notre chronique. Nous n'irons pas par quatre chemins pour dire de suite que le poème romanesco-féerique d'Esclarmonde n'est pas de ceux dont l'analyse peut trouver place ici comme celle de Riquet à la Houppe, oh! non... MM. L. de Gramont et A. Blau, qui sont fins rimeurs et gens de métier, y ont évoqué le monde des esprits en quatre actes et huit tableaux, en parsemant leur fable de semblants d'histoire fabuleux eux-mêmes. Mais malgré son essence surhumaine, Esclarmonde n'en montre pas moins qu'elle est accessible aux petites misères de ce monde, et on peut lui appliquer ces vers d'un poète incrédule :

Etranger assez leste,
Je t'aurais cru né dans les cieux;
Mais ce ton insolent que tout vrai grand déteste,
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté,
Ont démenti ton air céleste,
Et m'ont appris la vérité.

C'est sans doute parce que Wagner a mis à la mode le genre féerique et légendaire en l'illustrant de pages géniales, que l'on est porté à accuser les compositeurs modernes de germaniser le génie français. Si pour quelques-uns ce reproche se trouve parfois justifié par l'emploi d'un système qui est en complète opposition avec la clarté de notre art national, nous pensons que l'on se trompe en citant *Esclarmonde* comme une manifestation de ce genre hybride.

La nouvelle partition de M. Massenet est bien française, et il l'a conduite volontairement hors des sentiers battus. C'est une œuvre forte et neuve qui pourra soulever des polémiques, mais qui marquera une étape importante, croyons-nous, pour l'art musical français.

Dans tous ses ouvrages, Massenet a toujours indiqué ses tendances novatrices. Il n'avait pas encore réussi à les affirmer complètement comme dans *Esclarmonde*, mais on peut être assuré qu'il ne s'en tiendra pas là, et qu'il dépassera peut-être celui que l'on prétend qu'il imite dans son nouvel ouvrage. Il le dépassera sûrement par la clarté et la logique qui manquent beaucoup en certaines pages de son prétendu modèle.

M. Massenet, dans l'emploi de la phrase typique procède, à notre avis, plus de Gounod que de Wagner, et on sait avec quel art notre grand maître l'a appliquée, notamment dans ses oratorios. Que l'on ne vienne donc pas nous parler d'imitation de système à propos d'*Esclarmonde*. Que les gens de parti pris veuillent bien lire l'œuvre de Massenet. Dans *le Roi de Lahore*, comme dans *Hérodiade*, dans *le Cid*, comme dans *Marie-Magdeleine*, ils trouveront, à des degrés différents peut-être, la recherche constante du progrès.

Pour analyser de pareils ouvrages ce ne sont plus de modestes chroniques, mais des livres qu'il faudrait écrire. On peut, du moins, en désigner les parties capitales, et nos lectrices les constateront avec nous, dans la partition pour piano qui ne peut manquer de suivre celle du chant (1).

La trame orchestrale et symphonique qui relie entre elles chaque phrase de l'œuvre, n'empêche nullement d'en détacher les parties lumineuses. Un prologue grandiose : « l'Invocation » d'Esclarmonde; « la Chasse fantastique », qui se reflète dans la lune comme en un miroir; un superbe *duo*; la scène de l'exorcisme; un magnifique *quatuor*; et le second *duo*, de la forêt, sont toutes d'un souffle dramatique puissant. La passion et la tristesse, les ravissements et la douleur poignante, la noblesse et la grandeur dans le pathétique, enfin la note vraie dans l'expression de tous ces sentiments, voilà où M. Massenet n'avait pas encore donné toute sa mesure. Il ne lui manque plus rien. On connaissait déjà sa grâce pittoresque et son élégante originalité, on les retrouvera dans le « pas champêtre », dansé par les sylvains et les nymphes. Tout cela est écrit avec une sûreté de main prodigieuse, et laissant dans l'ombre les minimes sujets de critique que l'on peut rencontrer dans cette longue partition, nous ajouterons : M. Massenet est un grand musicien, un grand artiste et un grand poète.

Seulement, nous lui reprocherons hautement le choix de ses poèmes en général, et d'*Esclarmonde* en particulier. Son œuvre, de ce côté, porte un vice indélébile qui ne nuira pas à sa valeur musicale, mais portera un préjudice sérieux à son expansion.

La mise en scène est d'un bel effet et l'exécution a été digne de l'œuvre. La découverte du contre-sol de Mlle Sybil Sanderson ne saurait y ajouter plus d'éclat. La pratique des notes suraiguës est la seule cause de l'affaiblissement du médium dans la jolie voix de cette artiste

(1) Editeur : Hartmann, 20, rue Daunou.

plus jolie encore. On n'acquiert ces sons malencontreux qu'au détriment du reste de l'organe et de la prononciation. Il faut louer sans limite l'orchestre et les chœurs que, malgré des complications instrumentales et harmoniques rarement rencontrées à l'Opéra-Comique, M. Danbé a conduit au succès avec une science et une maestria incomparables. C'est digne du grand Opéra et *Esclarmonde* n'est pas autre chose.

L'Opéra Italien a donné successivement et avec une réelle supériorité d'exécution : L'*Orfeo* de Gluck, *Linda di Chamounix* de Donizetti, *Il Barbiere* de Rossini, *Lucia di Lammermoor* et *Maria di Rohan* de Donizetti. On connait peu la ravissante « Prière » pour soprano *Avvi un Dio*, de ce dernier ouvrage, nous la recommandons aux amateurs de la mélodieuse musique italienne.

Il nous plaît de mettre en regard du poème d'*Esclarmonde*, que nous ne recommandons pas à nos lectrices, le ravissant poème lyrique d'*Eloa*, qui contraste si singulièrement, par sa grâce pudique, avec les libertés excessives du premier.

C'est dans une légende chrétienne que l'auteur, M. Paul Collin, a puisé son sujet, en s'inspirant de la donnée d'Alfred de Vigny, et en donnant à sa création d'*Eloa*, une vie en quelque sorte plus active et plus personnelle. M. Paul Collin a très ingénieusement soudé ses vers charmants à ceux du grand poète, et c'est avec autant de respect que de bonheur qu'il leur a communiqué une vie nouvelle. Ce poème, fait d'azur céleste, comme la musique de M. Ch. Lefebvre, dont nous réservons l'analyse, faute de place, peut se traduire en quelques lignes.

L'action se passe dans les régions du monde séraphique. Eloa est, comme nous l'avons dit, une ange-femme née d'une larme divine. Voici comment.

C'était le temps du grand mystère,
Jésus, fait homme, était descendu sur la terre
Pour racheter le genre humain.
Et, pas à pas, victime volontaire,
Accomplissant son œuvre salutaire,
De la crèche à la croix, il suivait le chemin.
Lazare, qu'il aimait, mourut,
Marthe et Marie
Lui dirent :
« Notre frère est mort !
Mais, si vous voulez lui rendre la vie,
Seigneur, vous le pouvez encor,
Car devant vous la mort est sans force et sans armes ! »
Et le cœur de Jésus un instant se troubla ;
De ses yeux attendris, une larme coula...

Puis les anges recueillirent cette larme divine, l'emportèrent aux cieux, où, dans un flot de lumière, on en vit surgir une forme blanche et vaporeuse : c'était Eloa. Mais au milieu des félicités célestes, son cœur s'attriste. Elle a entendu les gémissements de la terre, la plainte des âmes plongées dans les ténèbres et veut aller à leurs secours, les ramener au sein de Dieu. Elle s'élance, malgré les supplications de ses sœurs éthérées, sur les confins du Ciel, traverse les mondes déserts et les soleils rayonnants, et rencontre l'Ange déchu, entre la terre et l'enfer. Après avoir couru les plus grands dangers, l'ombre qui avait fait place aux clartés sidérales se déchire, un cri formidable retentit dans les airs, et Eloa s'élance vers la lumière céleste, échappe aux séductions de l'ange des ténèbres, et ne retourne aux Cieux qu'après avoir obtenu de Dieu la grâce de Lucifer. Tout cela est baigné dans des flots d'indicible poésie, que la musique de M. Ch. Lefebvre rend plus intense encore.

Nous aurons à parler aussi du beau concert donné par la *Société chorale d'amateurs*. La place nous manque pour citer les œuvres merveilleusement rendues par des artistes et des amateurs de premier ordre.

Parmi les œuvres vraiment belles que tout pianiste doit posséder, il faut citer l'édition modèle des *Romances sans paroles*, de Mendelssohn, revue, doigtée et accentuée par le célèbre professeur Marmontel, et accompagnée d'observations sur le style des 48 pièces qui la composent et la manière de les exécuter. Que de grâce, d'expression et de fraicheur dans cette musique élégante et sobre !

Un peu plus classique et difficile que LE PIANISTE MODERNE, l'album dont nous avons annoncé une récente édition, ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre par la variété des genres et des motifs. — Beaucoup d'originale modernité dans les « Reflets chantants » et Reflets dansants » intitulés : *Prisme*, par Marie Jaël. C'est coquet, hardi et de moyenne force. — Plus faciles sont les *Chants du Tyrol*, improvisation pittoresque et gracieuse de G. Lange. — Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne, à l'exception du riche recueil : LE PIANISTE MODERNE, que l'on se procure contre un mandat-poste de : *Paris, 8 fr. ; départements, 10 fr.*, adressé à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne. — Nous allions oublier *Perrette-Polka*, très jolie, facile, et point vulgaire, par G. Auvray.
Editeur : Fromont, 12 et 14, passage du Saumon.

Comme musique de chant, nous signalerons la mélodie expressive et d'un fort bel effet, pour soprano, écrite par V. de Nevers sur une célèbre poésie de Lamartine, qui se trouve insérée dans le présent numéro. Editeur : Au *Journal des Demoiselles*, 43, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



CAUSERIE

Billancourt, 1er Juillet 1889.



La brise matinale tourne les feuilles de mon papier, la maison rit au soleil, portes et fenêtres grandes ouvertes comme pour se chauffer à son aise; sur la grille, enguirlandée de rosiers sauvages, les églantines ouvrent leurs pétales d'un rose pur comme une joue d'enfant, les acacias au feuillage pâle, aux grappes odorantes, versent sur le sol une neige de fleurs, et dans les peupliers le frémissement de la brise produit un bruit de mer lointaine.

Un rossignol lance ses dernières éclatantes roulades, une fauvette à tête noire, perchée sur le seringa en fleurs, égrène ses éclats de joie en chansons folles.

C'est le réveil des choses heureuses de renaître et si je pouvais, dans cette allégresse universelle qui me gagne doucement, dans cette jolie griserie de la nature qui nous convie à ses noces perpétuelles, j'écrirais ma causerie avec un brin de chèvrefeuille...

Je suis installée sous une épaisse charmille et cependant de petits rayons de lumière indiscrète viennent danser sur mes pages blanches et me dire : « Allons, sois gaie ! »

Eh ! oui, tu as raison, soleil mon ami, soyons gaie car il fait bon rire, surtout quand tu brilles, quand on est jeune, quand on sent l'ardeur bouillonner dans ses veines el que le spectacle des belles choses vous enthousiasme.

Vous avez deviné, mes chères lectrices, ma fuite de Paris, mais je suis restée tout près, à côté de l'Exposition, pour vous en parler d'abord et ensuite pour mon propre plaisir.

Mon coin est charmant, solitaire, ombragé, calme et très champêtre; la Seine y coule paisible, les amis viennent m'y trouver et je vous y convie... j'y vis un peu en ermite avec ces livres aimés que l'on médite, qu'on abandonne pour écouter une cigale, une conversation de paysans sur la route voisine, puis qu'on reprend sans hâte. Souvent, très souvent, je vais à l'Exposition passer quelques heures pour bien voir, tranquillement, à ma fantaisie.

Voulez-vous connaître ma journée d'hier ? J'ai eu d'abord une sorte d'épouvantement devant la multiplicité des sujets à développer. La galerie centrale, avec ses superbes vitrines, est attirante; le Palais des beaux-arts, avec ses hautes manifestations de la pensée humaine, promet beaucoup, n'y a-t-il pas là certains tableaux anciens qu'il est agréable de retrouver, qui vous appellent même ? L'histoire du travail a son puissant intérêt et les galeries des industries de luxe sont extrêmement tentantes, n'est-ce pas, mes chères lectrices? une rivière de diamants, une pièce de damas vert pâle semé de violettes ou de brocart bosselé d'argent, une pelisse de renard bleu, un meuble d'art ont leurs attraits, et j'hésite... Mais voilà que, sous le ciel bleu et chaud, m'apparaît la pittoresque rue du Caire et j'y cours. L'inconnu me passionne et une illusion de voyage dans les pays aux clartés intenses m'enchante.

Du reste, comme étude d'architecture exotique, cette reconstitution d'une rue arabe est aussi curieuse que parfaitement exacte. Les maisons mystérieuses aux balcons de bois travaillé, soigneusement clos, qui avancent sur la rue, évoquent la pensée de la vie particulière et peu récréative à mon avis de la femme en Orient, esclave d'un maître toujours despote, et ne pouvant risquer un regard sur le monde extérieur qu'à travers d'épaisses jalousies. Ces balcons sont authentiques, ainsi que les portes d'entrée des maisons, au-dessus desquelles se balancent des crocodiles empaillés, des lézards, des lanternes étranges.

Dans des bazars ouverts, sortes de niches, sont accroupis des marchands vêtus assez sordidement pour la plupart ; ils vendent du tabac d'Orient, des tapis, des amulettes, des yatagans, des pastilles du sérail ; un vieux à l'air grave travaille les incrustations sur bois, mais il abandonne souvent son établi pour regarder solennellement, avec une sorte de pitié, les curieux qui le dévisagent ; il répond aux questions en levant les bras et les yeux au ciel. A côté, un jeune potier tourne des gargoulettes et vous les offre. — Vous savez que l'eau s'y conserve délicieusement fraîche.

Le savetier dans son échoppe vous présente des babouches de cuir bleu, rouge et jaune, le brodeur vous montre ses arabesques capricieuses, l'orfèvre ses bracelets d'argent tourné pour les bras ou les chevilles, le marchand de bonbons a déjà une certaine renommée avec ses pâtes à la rose, son nougat au riz, ses régimes de bananes. C'est amusant de croquer, pour deux sous, en piétinant, quelques sucreries étranges et peut-être inquiétantes de ces bonshommes jaunes.

Un adolescent vêtu d'une robe de percaline bleu passé et d'une houppelande violette vous invite à visiter l'écurie des ânes blancs qui attendent tout sellés de velours rouge votre agrément, et vous regardent d'un œil brun, mouillé, quasi humain ; d'un amble doux ils vous con-

duiront à travers les jardins jusqu'au pied de la tour de trois cents mètres.

Un marchand ambulant, à la moustache guerrière, au casaquin de velours pourpre brodé d'or, qui vous engage à goûter de sa *limounade fresco*, suspendue en bandoulière à son cou dans une sorte d'amphore énorme en verre couleur d'émeraude, au ventre rebondi, au col allongé, à l'anse et au goulot de cuivre ciselé, tandis qu'il choque adroitement deux verres l'un contre l'autre avec un bruit de cloches argentines.

Il fait grand tapage et il a grand succès, ce qui tend à démontrer que les silencieux ont tort dans la vie.

Enfin, dans une maison un peu moins étroite que les autres, dont l'entrée est surmontée d'hiéroglyphes naïfs, deux petites barques antiques sont exposées sous verre, en merveilleux état de conservation, provenant des fouilles des tombes de Thèbes. Ce ne sont pourtant que des joujoux, ces reliques mortuaires respectées par deux mille ans, barques funèbres au milieu desquelles le mort est placé entouré de bandelettes, sur un catafalque ; huit rameurs se tiennent à l'avant et à l'arrière des pleureurs portant les offrandes aux dieux.

L'ancienne Egypte et ses splendeurs, les pyramides colossales les sphinx immenses impénétrables, à moitié engloutis, dont les yeux sans regard plongent encore à l'horizon muet du désert, les sépultures dont notre science a forcé les secrets, les scarabées, signe d'immortalité, placés sur le cœur pétrifié des momies, le Nil déifié et ses sources mystérieuses, et toute cette civilisation puissante, avancée, que le temps et les sables ont dévorée... Evocations étranges qui s'élèvent devant moi, tandis que la rue du Caire se termine et que distraite, coudoyant la foule, je m'assieds au café roumain, écoutant machinalement la mélodie lente et profonde que jouent des artistes du pays. Il y a une flûte de Pan qui chante, chante avec une douceur infinie, un peu plaintive; c'est comme une réminiscence langoureuse berçant délicieusement le rêve...

Cling ! un coup d'archet endiablé et les visions antiques s'évanouissent ; tout est moderne ici et ne manque point cependant d'originalité, les musiciens en costume national blanc brodé d'or se sont lancés dans un motif vif et sautillant ; allons, c'est la noce slave, les guirlandes dans le cabaret, les rubans multicolores, les cris de fête des gars et des filles, et sur la chanson je m'en vais aux grandes Indes... la porte à côté.

Le palais en briques, orné de fines moulures en plâtre, a beaucoup de caractère ; ce n'est qu'un vaste bazar, mais artistement aménagé. En y entrant une pénétrante odeur de santal vous saisit ; on y trouve mille petits objets, boîtes, plumiers, éventails fabriqués avec ce bois parfumé, d'une jolie teinte fauve, objets charmants et de prix accessibles aux bourses les plus modestes.

Les écrans en plume de paon, les étoffes à facettes, les broderies en bosses, les colonnades multicolores se drapent, se réunissent avec cette richesse de nuances incomparable des Indiens. Il faut que tout miroite et scintille dans cette terre enflammée, et ils fondent les couleurs les plus disparates en un ensemble harmonieux. Au centre de l'édifice, sorte de salle ronde soutenue par des colonnes élégamment fouillées, on prend du thé autour d'une fontaine jaillissante en marbre blanc, et des Hindous aux traits réguliers et énergiques, à la barbe d'ébène, au corps grêle dans leur costume de toile blanche, vous servent avec gravité; ayant donné dix centimes à celui qui apporte notre plateau, il met avec noblesse la main sur son cœur en guise de remerciement, et je quitte l'Inde non sans un soupir de regret : j'irais si volontiers !

Contentons-nous pour l'instant de la République Argentine dont le palais étincelant orné de cabochons en verres de couleurs diverses semble une demeure féerique; il sera du reste entièrement démonté, mis en écrin sans nul doute, et emporté à Buenos-Ayres comme un bijou.

Là c'est la civilisation européenne, tout le confortable français, l'existence intellectuelle très développée, car le dernier livre en vogue à Paris est fort spirituellement discuté par les femmes de la société coquettement coiffées de mantilles et de fleurs, et chaussées de satin blanc ou de satin rose.

C'est une contrée florissante (comme en témoigne sa remarquable exposition) où les pampas immenses renferment d'immenses troupeaux, où les exploitations ont une apparence patriarcale et où l'on entend à travers le bruit du travail un éternel bruit de guitares.

Est-ce là que vous m'accompagnerez, mes chères lectrices ?

Vous pensez qu'Alix sous son berceau de verdure a l'humeur bien vagabonde ?

— Peut-être...

Shakespeare a dit : « Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves !... » Mais il faut savoir aussi vivre sa propre vie.

ALIX.



DEVINETTES

Charade

Minuit sonne. Il est né dans le silence et l'ombre.
Les plis de son manteau, de neige sont chargés.
Que nous apporte-t-il?... Est-ce un avenir som-
[bre,
Est-ce un gai lendemain qu'il nous a ménagés?...

Elle était préparée à recevoir la balle ;
On l'y fait pénétrer avec un peu d'effort.
Puis la cartouche tombe, éclate sur la dalle
Et frappe l'ouvrier!... Le pauvre homme en est
[mort.

La voilà cuite à point, crépitante, dorée
Et grasse et répandant appétissante odeur !
Le chat guette, l'atteint de sa griffe acérée
Et... « C'est meilleur que rat ! » fait-il en con-
[naisseur.

Homonymes

Quinze jours de congé ! Petit fonctionnaire,
Me disais-je, mon — est rude ! Détalons !
En wagon ! du chemin je suis actionnaire.
Mon aïeul, autrefois, eût pris la —... Allons !
J'avais, huit jours après, allures moins fou-
[gueuses :
Les rails me semblaient durs ; les hôteliers,
voleurs ;
Les paysages, gris ; les heures, ennuyeuses ;
La nostalgie, enfin, me saisissait le cœur.

A la — au plus fort de mes tendres alarmes,
Un billet de ma femme, enfin, me fut remis ;
Et je passai si fier devant le — en armes,
Qu'il me prit, tout au moins, pour un chef d'en-
[nemis!
Aux regards curieux, enfin, je me dérobe...
J'ouvre... soupirs, amour, serment réitéré...
Puis, dans le — scriptum : « Il me faut une robe. »
Le « venin dans la queue, » hélas ! s'est con-
[centré !

RÉBUS

1111
111
CE
DIRE

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

PROVERBE : *Au pays des aveugles, les borgnes sont rois.*

SONNET-PORTRAIT : *Iris.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La façon Empire va très bien quand on est jeune, mince et un peu élancée, toutes choses qui sont votre apanage, mesdemoiselles ; il faut cela pour supporter cette jupe simple, cette taille un peu courte et le gigot ou bouffant de la manche.

Vos petites sœurs sont gentilles dans ce costume qui en fait de vrais petits greenaway. Voici quelques costumes qui intéresseront les mamans ; ils sont faciles à faire, même d'après une simple description. Pour une enfant de quatre ans : Robe en mousseline laine rosée. Jupe finement plissée, montée par des fronces au corsage qui est plus largement plissé. Au décolleté arrondi, un plissé en berthe, un très, très petit plissé à l'entournure et une guimpe plissée en fin nanzouck, garnie d'entre-deux au crochet ou d'une fine dentelle. Nœuds roses à l'épaule. Chapeau en paille de forme ronde et plate, avec une guirlande bien fournie de pâquerettes, cernant un soupçon de calotte, et des pâquerettes, montées à tige flexible, s'épandant sur la passe. La chaussette est blanche et la petite bottine en chevreau brillant.

Cette même façon en batiste, en percale ou en cretonne à bouquets fait fort bien.

Pour la campagne et le bord de la mer, nous avons trouvé joli et pratique le costume suivant : Une limousine vieil ivoire coupée, de loin en loin, de fines rayures rouges, brunes et bleues.

Jupe ronde avec un très haut ourlet marqué par un double-point anglais en soie rouge ; des fronces la montent au corsage qui est fermé, derrière, par des boutons ; une fine ganse, cousue au bord opposé, fournit les boutonnières en tournant pour former une boucle en regard du bouton qu'elle doit prendre. Encolure dégagée garnie d'une haute dentelle qui couvre l'épaule, laquelle est dépassée par le bouffant volumineux du haut de la manche, dont le bas est froncé à un haut poignet. Un point anglais pour garniture. La jupe, selon l'âge, s'arrête au-dessous du genou, au milieu de la jambe ou à la cheville. Nous avons vu trois sœurs d'âge différent porter ce costume très simple mais élégant. Chapeau en paille ; la calotte tonkinoise, c'est-à-dire formant pointe, avait un bouquet de fleurs des champs, piqué au sommet, qui retombait tout autour en un joli désordre. Bas rouges et bottines en chevreau mat.

Décrivons encore celui-ci : Un fin lainage *vert-de-grisâtre*. Cinq plis rabattus au-dessus de l'ourlet ; le corsage, froncé à une ceinture, s'arrête au-dessous de la poitrine ; c'est comme une sorte de large bouillon en harmonie avec celui de la manche. La ceinture est en surah drapé agrafée, derrière, sous un chou. Une petite dentelle à l'encolure, de même au poignet de la manche. Le chapeau assorti, en plissés de gaze *vert-de-grisâtre* posés sur une forme ronde et plate en gros tulle noir. Très joli et distingué ce simple chapeau. Bas grenat clair et souliers à patte en chevreau mat.

Au bord de la mer et à la campagne, les petites filles portent une blouse à jupe froncée, en coutil gris, avec la ceinture écharpe rouge en laine frangée ; en satinette marine avec ceinture crème ; en escot écru et ceinture bleue. Toilette solide et commode pour les jeux.

Nous dirons quelques mots seulement de la toilette des petits garçons avant de commencer les renseignements qui vous concernent, mesdemoiselles.

La nouveauté, pour leur chapeau, est en paille blanche et bleue alternée. La partie centrale de la calotte est en paille bleue cernée de paille blanche ; la passe blanche coupée de bleu et un ruban bleu sans pans terminé en patte ; il est l'accompagnement du costume à blouse marine ivoire, brodée de soutache bleue et de la culotte en jersey.

Pour les bébés qui portent, comme leur grande sœur, la jupe descendant à la cheville, nous avons vu une capote-calèche des plus amusantes et dans laquelle le regard fouille pour voir le minois, qui est caché par une haute dentelle cousue à l'intérieur du bord, et qui retombe en voile. Comme cette dentelle doit agacer le mignon et le faire loucher ! Il est si drôle dans cet énorme couvre-chef qui, à lui seul, est plus volumineux que tout le reste de sa personne ! On lui met, à lui aussi, une petite robe Empire dont le corsage froncé s'arrête sous le bras, un bouillon pour manche et une jupe simple froncée et montée au bord du corsage ; avec la capote-calèche, jugez de la tournure : le haut de la petite personne développé, et le bas tout droit.

Maintenant, mesdemoiselles, nous sommes tout à vous. Faut-il vous parler de la gaze de soie brodée, qui fait de charmantes toilettes parées, pour l'été ; toilettes de soirée, de matinée et de réceptions privées à la campagne ? Peut-être que ces renseignements seront inutiles pour quelques-unes, aussi serons-nous brève.

Cette mousseline de soie est brodée d'un semé de fleurettes de couleur et d'une très haute bordure qui fait le bas de la jupe ; jupe ronde avec corsage, une draperie croisée et ouverte sur une modestie, en tulle plissé, à bord ruché ; pour manche, un long bouillon rabattant sur le poignet qui serre le bras au-dessus du coude. Une ceinture en large

ruban pompadour tombant de côté. Gentil et coquet, ce costume, relativement simple et de bon goût.

Les jeunes filles et les très jeunes femmes portent beaucoup en ce moment un petit collet en léger tissu de laine ou drap d'été assorti au costume ; il se compose de quatre petites pélerines, dont le bord inférieur est découpé en dents de scie et qui s'étagent l'une sur l'autre; ce collet ne dépasse pas la taille; très pratique et commode à mettre ou à enlever suivant la température.

La gaze lisse et le crépon se mettent au corsage ; on les chiffonne de diverses manières : en coques se prolongeant en pointe jusqu'à la ceinture; plissés en fichu et se perdant, de côté, sous une draperie ou un revers. On en fait encore un haut plissé que l'on dispose en berthe et un autre en collerette. Voici deux façons de corsage qui nous ont paru réussies. A l'une le dos est princesse et à pans plissés et le devant garni d'une draperie figaro. Cette draperie part de l'encolure, se chiffonne et descend, en fuyant, se fixer sous le bras ; l'étoffe du corsage est ramenée vers l'épaule par des plis, pour ouvrir l'encolure qui reçoit un plissé de gaze faisant jabot-spirale. L'autre façon dispose la draperie en corselet; elle prend du dessous du bras et remonte au milieu se fixer sous un nœud en dégageant le bas de la taille; sur le groupe de plis qui ramasse la draperie à la poitrine, se place une cocarde en comète; le haut du corsage est plat ou plissé de plis-accordéon, c'est-à-dire cousus..

Pour vos costumes habillés, mesdemoiselles, on emploie le tulle *troutrou*. La description suivante vous montrera comment.

Une éolienne crème. Le tablier couvert de tulle dentelle troutrou, dessin disposé en colonnes, séparées par une colonne troutrou dans les trous de laquelle passe, dessus et dessous, une comète rose. Le corsage a un empiècement carré de tulle troutrou posé sur une soie légèrement teintée rose, une comète rose forme bouclette au bas. Un plissé dépasse la ceinture qui est en dentelle noire avec un chou en comète. Cette disposition de ruban se retrouve à la manche, dont le bord est dépassé par plusieurs bouclettes etagées l'une sur l'autre, et cela tout autour. Le chapeau en crin est la dernière nouveauté. Il se fait ajouré avec des bandes mates, ne se double pas et reçoit pour garniture une cueillette de fleurs posées naturellement, sans ordre et sans apprêt apparent. Les jeunes femmes portent surtout la mante magicienne en dentelle noire. Deux longues manches plissées, carrées dans le bas, descendent jusqu'au bord de la mante qui est en tulle plissé avec des rubans de moire noire passant en bretelle sur l'épaule. Il se fait un tulle dentelle spécial pour ce genre de vêtement que l'on ne double pas. Il est bien entendu que le costume qu'il recouvre n'est pas drapé ou très peu.

Un bijou d'actualité qui restera un souvenir de l'Exposition, c'est le cercle d'or supportant une tour Eiffel, et même deux et trois, que l'on met en bracelet; cette fantaisie a grand succès ; des cachets tour Eiffel, des breloques, pour ne parler que de la bijouterie. On porte toutes sortes d'épingles piquées dans les draperies et nœuds en gaze, on reporte de fines chaînettes avec une miniature sertie dans un cercle d'or en guise de médaillon ; les bagues sont en passe de succès, nous n'en avons jamais tant vu aux doigts; je parle pour les dames, cependant les jeunes filles en mettent et nous en connaissons qui aiment beaucoup ce genre de bijoux. C'est un gentil cadeau à faire.

CORALIE L.

Le 6e Album de travaux de l'édition hebdomadaire, paru le 15 Juin, contient : Poche en drap blanc pour objets de toilette de bébé. — Sac à lorgnette en peluche améthyste. — Cadre à photographie couvert de vieille étoffe. — Deux pique-épingles. — Ecran-éventail. — Semé, fleurs de lys et queue d'hermine. — Petite bande d'œillets. — Broderie de piqûres pour lingerie. — Galon de tapisserie. — Broderie de bluets monstres bleus et rouges sur grosse toile ou étamine, pour dessus de billard ; se brodent aussi pour service de table. — Deux dispositions d'étoffes pour couverture de livre.

VISITES DANS LES MAGASINS

Enfin! nous avons vu l'Exposition de la maison Lebel-Delalande parfaitement organisée. Il y a foule autour de ces chefs-d'œuvre de tapisseries, cela prouve qu'on sait apprécier un travail artistique supérieurement exécuté. Nous avons dit déjà qu'à la classe 34, la maison Lebel expose des ouvrages de tapisserie, des broderies de fantaisie et, à la classe 18, des tentures décoratives, des tapisseries montées avec des bois finement et richement sculptés, les uns dorés, les autres en noyer rehaussé d'or, et un charmant paravent gothique d'un style pur en noyer avec des moulures intérieures servant de cadre aux sujets qui représentent des châtelaines du moyen-âge.

Un écran Louis XV doré, avec une tapisserie au petit point, sujet Watteau, du plus délicieux ensemble. Un meuble de bibliothèque, chaises, fauteuils, canapés, couverts de tapisserie Henri II, sera d'un effet superbe dans la pièce qu'il meublera. Nous parlerons, le mois prochain, de l'exposition de la classe 34 : broderies, etc., etc.

Nous avons souvent donné la description de jolis

costumes faits par Mlle Thirion, cette excellente couturière qui habille avec goût, aussi bien les jeunes filles que les dames. Nous parlerons aujourd'hui du trousseau que Mlle Thirion vient de faire pour une de nos abonnées. Nous ne le détaillerons pas, ce serait trop long; nous voulons seulement en donner une idée. Trousseau de robes : Costume de voyage en lainage à mille carreaux, garnitures en faille. Grand pardessus assorti et petite veste; costume en éolienne bleu pâle, avec surah crème, pour les dîners et soirées; costume de visite en peau de soie brochée, vert œillet; un costume en surah noir et dentelle; un déshabillé en batiste; un autre en fin lainage; quelques fantaisies à la mode, coquettes et charmantes. Le trousseau de linge très soigné; les chemises simples festonnées, les autres avec broderie ou dentelle; les camisoles et les pantalons assortis. Les chemises de nuit avec des broderies russes très variées; des peignoirs de toilette festonnés. Les draps brodés, de fort beaux, avec un simple ourlet à jour et de superbes initiales. Les mouchoirs offrent une grande diversité de broderies, de vignettes et même de formes; tout est joli et les tissus sont de première qualité.

Les chaussures de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, sont d'un usage excellent et de formes élégantes, chaussant bien sans fatiguer le pied, auquel elles donnent une cambrure élégante. La botte *Comtesse de Paris*, à 14 fr. 50, est inusable; elle est à boutons et en chevreau mat. La botte parisienne, à 21 fr. 50, pour la toilette habillée de ville, est toute gracieuse et du meilleur usage. Nous n'indiquerons pas d'autres genres, puisqu'il suffit, pour s'en rendre compte, de demander le catalogue qui sera expédié *franco*; catalogue qui contient toute la série des chaussures pour hommes, garçonnets, fillettes, femmes et enfants. Signalons cependant une véritable occasion, une jolie bottine en chevreau à lacet, qui se vend dans les maisons spéciales, pour enfants voués, 8 fr. 75, et que l'on trouve à 5 fr. 75 à la maison Kahn.

***

HYGIÈNE

L'été a souvent une fâcheuse influence sur les cheveux, que la transpiration fait beaucoup tomber. On remédiera à ce désagrément et l'on arrêtera la chute des cheveux en fortifiant la racine par des lotions d'eau vivifique, répétées plusieurs fois par semaine, et que l'on alternera avec des applications de pommade. En ne se servant que de ces excellentes préparations, que les médecins recommandent, et en en faisant un usage continu, on conservera ses cheveux brillants et souples, on les préservera de la décoloration, et même on leur rendra leur couleur primitive s'ils ont blanchi prématurément. Nous en recommandons l'usage après toutes les maladies, surtout celles éruptives, parce qu'elles feront repousser les cheveux abondamment.

L'élixir a les meilleurs effets pour les soins de la bouche. Blanchir l'émail. arrêter la carie, raffermir les gencives et laisser à la bouche une agréable impression de fraîcheur. telles sont ses qualités. Le grand flacon coûte 6 fr. et le demi-flacon 3 fr. L'Eau : le grand flacon 2 fr., le demi-flacon 1 fr. La grande boîte de pommade 8 fr., la demi-boîte 4 fr. Ajouter le prix du port pour l'envoi par la poste.

S'adresser à M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

***

MAGASIN DE DEUIL DE LA RELIGIEUSE

2, rue Tronchet.

L'éloge de la *Religieuse*, 2, rue Tronchet, n'est plus à faire, et il est de tradition dans les grandes familles de s'adresser à cette maison spéciale. Au milieu des émotions douloureuses que l'on ressent à la mort d'un être aimé, on ne peut guère penser à sa toilette. La *Religieuse* vous évite ces détails et vous livre en 12 heures robes et confections sur mesure, dont les modèles sont sa propriété exclusive. Les chapeaux, la lingerie de la *Religieuse* ont un excellent cachet. Un service de voitures bien organisé permet d'envoyer le personnel à domicile.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4736

Toilettes de Mme Gradoz, rue de Provence, 67

Costume d'enfant et costume de bain de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2

PREMIÈRE TOILETTE. — Tablier drapé en batiste de soie bleu pâle semée de bouquets pompadour; de côté, sur un panneau uni sont posées trois quilles du ruban de moire rose, terminées par des bouclettes et un petit pan flottant; autour de la jupe, dans le bas, grosse chicorée déchiquetée; corsage à pointe avec petits paniers froncés; les devants du corsage, ouverts sur une chemisette coulissée de crêpe *bleuté*, sont doublés de moire rose · manche plissée derrière dans toute la longueur, bracelet drapé en moire rose avec nœud (1). — Chapeau rond de forme un peu cloche, composé de deux rangs de tuyautés en dentelle de crin et ficelle, avec doublure de surah rose; dessus, touffe de fleurs de pommier couvrant la calotte et flot de ruban de moire.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume en lainage rayé; jupe plissée à gros plis derrière et large tablier, légèrement relevé sur une sous-jupe écrue; gilet drapé, croisé sur un plastron à larges plis plats en lainage écru; la veste est ouverte et fixée, de chaque

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 juillet.

côté, sur le gilet par de gros boutons ciselés ; sur les épaules, pattes-bretelles, formées de bandes pareilles au plastron et retenues, à leurs extrémités, par des boutons ; petit col drapé ; manche froncée avec bracelet uni (1). — Chapeau de paille orné de rubans écrus et d'une guirlande de roses avec traîne ; doublure de tulle loutre et piqué de roses sur le côté, en dessous.

COSTUME DE BAIN POUR PETIT GARÇON. — Pantalon et blouse en flanelle bleu marine ornés de galon de laine blanche ; la blouse est ouverte sur le côté ; la ceinture, l'encolure, les bracelets des manches et du pantalon, ainsi que le tour du béret, sont capotés à plusieurs rangs ; des petites fentes, coupées dans le capoté, permettent d'y passer des engrêlures de petits galons de laine qu'on alterne à chaque rang.

COSTUME POUR PETIT GARÇON DE 3 A 5 ANS. — Redingote en andrinople sur un dessous en madras à jupe plate ; deux revers en velours loutre sont posés sur toute la longueur des devants, en amincissant un peu à la taille où la redingote est retenue par une agrafe isolée ; manche froncée et poignet rabattu en velours découpé à dents. — Chapeau de grosse paille bise, dont le bord est orné d'un velours loutre découpé à dents ; dessus, bourdaloue en velours loutre, et gros pompon de laine effilée rouge.

MODÈLE COLORIÉ

De Mlle Lapouge, 17, rue d'Aumale

PETIT TAPIS DE TABLE, broderie en soie d'Alger sur étamine ecrue.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 juillet.

PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET, point à la minute en gros coton bleu ou de couleur, pour linge de table.

ALPHABET, pour taies d'oreiller, plumetis et pois ; on pourra l'utiliser pour draps simples et pour draps d'enfants.

MUSIQUE

LE LIVRE DE LA VIE, mélodie, paroles de A. Lamartine, musique de V. de Nevers.

SEPTIÈME ALBUM

Angle point de Hongrie. — Chemise de baby. — Garniture. — Jupon d'enfant. — Petite bande. tapisserie par signes. — Saut de lit. — Pantoufle. — Serviette à thé. — Costume de jeune fille. — Bande point à la croix. — Polonaise en cachemire. — Bas de jupon. — Dessus de piano. — Vareuse de baby. — Dentelle au crochet. — Pantalon. — Chemise. — Blouse de nuit pour baby. — Pantalon d'enfant. — Têtière en tulle. — Alphonsine, — Berceau Moïse. — E. F. C. enlacés. — Ecrans de bougie tambour de basque. — Serviette à œufs.

FEUILLE VII

1er CÔTÉ

SAUT DE LIT, page 2 (album de juillet).
DOUILLETTE DE BABY, page 4 (album de juin).
CHEMISE, page 6 (album de juillet).
PANTALON D'ENFANT, page 6 (album de juillet).

2e CÔTÉ

BLOUSE DE NUIT pour baby, page 6 (album de juillet).
CHEMISE DE JOUR, pour baby, page 1 (album de juillet).
PANTALON, page 6 (album de juillet).
VAREUSE de baby, page 4 (album de juillet).
JUPON D'ENFANT, page 1 (album de juillet).

Nos lectrices, tant de Paris que de la province, apprendront certainement avec intérêt que leur journal figure à l'Exposition. Au pavillon des Arts Libéraux, section de la librairie (1er étage), groupe II, classe IX, elles trouveront facilement notre petit salon, qui renferme, en outre d'autres jolies choses, la *Tour Eiffel* toute montée, que le journal leur a donnée tout récemment en annexe.

Elles pourraient aussi faire là une curieuse étude de ce qu'est devenu le *Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames* depuis 1821, époque de sa fondation. Quel modeste petit format pour commencer ! Et des annexes plus modestes encore ! Peu à peu, les progrès se dessinent ; d'années en années la transformation s'opère et nous arrivons enfin à ces livraisons si complètes, à cette richesse d'annexes, de modèles et de patrons de tous genres, que nos grand'mères n'eussent point oser rêver. Pendant ces soixante-huit années, combien de variations la mode n'a-t-elle point suivies ! Et maintenant, après tant d'évolutions capricieuses, voilà que nous paraissons revenir aux costumes de 1821.

Nos vitrines contiennent, à côté des annexes du *Journal des Demoiselles*, les jolis cartonnages offerts à ses abonnées par le petit journal, la *Poupée Modèle* ; c'est affaire aux fillettes de venir les admirer. Un registre a été déposé là, tout prêt à recevoir les noms et adresses des personnes à qui on désire faire envoyer (ou qui désirent recevoir) un numéro spécimen.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Août 1889

Imp. Falconer Paris

Journal des Demoiselles

Rue Vivienne. 48

Modes de Paris

Toilettes de Mlle THIRION 47 Bd St Michel — Modes de Mme NAUDIN 16 r. du Vieux Colombier — Corsets de Mme EMMA GUELLE 3 ple du Th.tre Français — Étoffe en Foulard de la COMPAGNIE DES INDES 3 r. du 4 Septembre — Parfie de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix.

Journal des Demoiselles

LES GRANDS BIENFAITEURS

DE L'HUMANITÉ



Nous avons vu comment furent secourues, par des âmes supérieures, les grandes misères de la société et les grandes infortunes de la nature. Il nous reste à signaler, pour pénétrer dans un autre domaine, quelques-uns des hommes qui ont le plus contribué, en France, à l'amélioration de l'industrie, à la prospérité du commerce et au bien-être des classes laborieuses. De ce nombre sont les inventeurs *Jacquard* et *Philippe de Girard* et les grands manufacturiers *Oberkampf*, *Richard-Lenoir* et *Ternaux*, célèbres représentants de cinq branches importantes de l'industrie française : le tissage de la soie, la filature du lin, la fabrication des toiles peintes, la reproduction des tissus anglais et l'imitation des cachemires de l'Inde.

Jacquard

(1752-1834)

Fils d'un maître ouvrier en étoffes d'or, d'argent et de soie, Jacquard (Joseph-Marie) fut employé, dès son enfance, à tirer les *lacs*, espèces de cordes dont on se servait pour faire mouvoir la machine destinée à former le dessin; mais sa santé, altérée par ce genre de travail, ne lui permit pas de continuer.

Il avait traversé la tourmente révolutionnaire et subi bien des épreuves lorsqu'une circonstance fortuite fit de lui un célèbre mécanicien. Il lut, dans un journal, que la *Société royale de Londres* offrait une récompense considérable à celui qui construirait une certaine machine applicable à la fabrication des filets. Cette annonce lui rappela les tentatives qu'il avait faites dans sa jeunesse pour supprimer l'opération pénible du tirage. Ses instincts de mécanicien se réveillèrent : ils se mit à chercher par quels moyens on pourrait remplir les conditions du programme proposé, et, à force d'essais, de persévérance, il y parvint. Un de ses amis lui ayant demandé quel avait été le résultat de ses recherches, il répondit, en montrant un filet qu'il avait fabriqué : « Voici la difficulté résolue ».

L'ami, comme on peut croire, ne se contenta pas de la pure satisfaction que s'était donnée Jacquard ; il parla. Jacquard fut appelé chez le préfet, puis bientôt à Paris, par ordre du premier consul. A peine revenu de sa surprise et de son émotion, il fut amené au Conservatoire des Arts et Métiers, dont il ne soupçonnait pas l'existence, et mis en présence de Bonaparte et de Carnot, alors ministre de l'intérieur. Ce dernier qui, paraît-il, n'avait pu en croire ses oreilles, lui dit assez brusquement : « Est-ce vous qui prétendez faire l'impossible et former un nœud sur une corde tendue? » C'était lui, en effet, mais il était trop interdit pour répondre.

Jacquard fut installé au Conservatoire avec mission de construire une nouvelle machine, en étudiant, dans les livres et sur les modèles mis à sa disposition, les secrets de cette science du mécanicien qu'il avait devinée dans la solitude. N'ayant pas tardé à découvrir le principe unique qui domine toutes les combinaisons du tissage, il construisit, non seulement son métier à filets, mais aussi des métiers tisseurs pour fabriquer les rubans de velours à double face, ainsi que d'autres machines pour les tissus de coton. En présence de ces résultats, Bonaparte comprit qu'on était à la veille d'une grande révolution industrielle; il récompensa l'inventeur par une pension de 3,000 francs et une prime de 50 fr. pour chacun des métiers qu'il fournirait aux fabriques.

Avant Jacquard, les machines employées pour la confection des étoffes dites façonnées, étaient compliquées, difficiles à manier, chargées de cordes et de pédales. Outre l'ouvrier occupé du tissage, un ou plusieurs ouvriers étaient nécessaires pour faire marcher ces cordes et ces pédales, et pour donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage de l'étoffe. Les *tireuses de lacs*, jeunes filles particulièrement employées à ce travail, étaient obligées de conserver pendant des journées entières des attitudes forcées qui portaient atteinte à leur santé et même les déformaient.

Jacquard remédia à ces inconvénients par un appareil tirant son mouvement d'une simple pédale que l'ouvrier faisait jouer lui-même, et permettant de fabriquer les tissus façonnés aussi facilement qu'une étoffe unie. Les tissus très ouvragés, obtenus naguère au prix de beaucoup de soins, de peines et de fatigues, sortirent sans effort du métier Jacquard avec une perfection inconnue jusque-là.

Malheureusement, les triomphes faciles n'appartiennent pas aux inventeurs : une machine nouvelle ayant presque toujours pour conséquence une diminution de main d'œuvre, l'inventeur a nécessairement pour ennemis les ouvriers qu'il supprime (1). Jacquard l'éprouva cruellement. Ses compatriotes ne répondirent à ses efforts que par la haine et la persécution. Trois fois sa vie fut menacée; il fut regardé comme l'ennemi du peuple; on s'ameuta contre lui, sa machine fut brisée sur la place publique et des furieux voulurent le jeter dans le Rhône.

Pendant longtemps, il dut lutter contre l'ignorance et contre l'envie. C'est seulement en 1819, après une exposition de l'industrie, que le gouvernement lui rendit un hommage public en le décorant de la Légion d'honneur. Le maire de la ville de Lyon lui remit la croix, le 17 décembre, à l'Hôtel-de-Ville, au bruit des applaudissements et des cris enthousiastes de cette même population ouvrière qui, quinze ans auparavant, le menaçait de mort.

Les Anglais n'avaient pas attendu jusque-là pour mettre à profit l'invention de notre ingénieux compatriote. Il y avait dix ans que le métier Jacquard était employé en Angleterre, où il avait reçu même d'heureuses simplifications, lorsqu'il fut définitivement installé à Lyon. On sait quels immenses, quels merveilleux résultats il produisit. Jacquard dut surtout l'adoption de son métier au stimulant de la concurrence.

Tous ses imitateurs devinrent riches; lui seul ne le fut pas. « Je ne m'en plains pas, disait-il; il me suffit d'avoir été utile à mes concitoyens, et d'avoir quelque part à leur estime. » Il fut utile au monde entier, le pauvre grand homme, car ses métiers pénétrèrent jusqu'en Chine ; et il ne recueillit que bien tard, dans une petite maison d'Oullins, où il s'était retiré, le fruit de ses travaux et de ses luttes.

Heureusement que Dieu, pour lui permettre de goûter un peu les douceurs du repos, le laissa vivre jusqu'à 82 ans. « C'est là (dans sa petite retraite d'Oullins), dit M. Léon Faucher, que d'illustres voyageurs, des savants, des hommes d'Etat venaient le chercher, tout étonnés de l'existence modique d'un homme dont le nom était européen... Jacquard se trouvait heureux de cet empressement, mais il n'en concevait aucun orgueil. La gloire avait été pour lui une chose si laborieuse, elle était venue si tard, et après tant d'amertumes, qu'il avait bien le droit

(1) L'introduction d'un perfectionnement dans l'industrie finit toujours par tourner au bénéfice de la classe ouvrière, à laquelle elle cause tout d'abord un dommage, puisque simplifier les rouages de la production c'est multiplier le travail. Mais ces résultats ne se manifestent que dans l'avenir, ne fût-il guère lointain, et les ouvriers ne pensent qu'au présent : ils n'ont pas le temps d'attendre. C'est à peine s'ils veulent tenir compte des avantages que leur offre une machine nouvelle pour la diminution de leurs fatigues et la conservation de leur santé. Les *canuts* ne comprirent pas que Jacquard, en leur arrachant leur navette, leur enlevait leur supplice.

de la prendre en pitié. » Jacquard ne connut plus d'autre tourment, dans sa retraite, que la persécution des Anglais pour avoir quelques lignes de son écriture. « En vérité, disait-il naïvement, ces Anglais sont bien curieux. Que leur importe que je sache ou que je ne sache pas écrire! »

Sur le modeste tombeau de Jacquard, à Oullins, s'élève un mûrier, emblème de l'industrie de la soie, dont il fut le régénérateur; et dans l'église on lit, sur un monument qui lui fut consacré : A la mémoire de J.-Marie Jacquard, mécanicien célèbre, homme de bien et de génie.

Philippe de Girard

(1775-1845)

Doué des aptitudes les plus variées pour les arts et pour les sciences, Philippe de Girard, né à Lourmarin (Vaucluse), avait par-dessus tout la vocation de la mécanique. Dès l'âge de quatorze ans, il avait inventé une machine destinée à utiliser le mouvement des vagues sur la Méditerranée; et à dix-huit ans, des procédés pour graver les pierres précieuses et pour réduire les œuvres de la statuaire. Plus tard, il envoyait à l'exposition de l'industrie sa lunette achromatique, puis, en collaboration avec son frère Frédéric, les lampes hydrostatiques, aux globes en verre dépoli, qui opérèrent dans l'éclairage une si grande révolution. Enfin, en 1806, il apporta aux machines à vapeur des modifications importantes qui furent récompensées par une médaille d'or.

Mais ce qui vaut surtout à Philippe de Girard une place d'honneur dans les fastes de l'industrie française, c'est l'invention sur laquelle se portèrent tous les efforts de son génie créateur. Pendant que Jacquard perfectionnait le métier à tisser la soie, Philippe de Girard découvrait la machine à filer le lin.

Le 7 mai 1810, un décret impérial promettait « un million à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine propre à filer le lin ». La famille de Girard était à déjeuner lorsque le *Moniteur* (en date du 12 mai) arriva à Lourmarin. Après y avoir jeté les yeux, le père, fier de ce fils dont les succès charmaient sa vieillesse, lui dit en lui passant le journal : « Tiens, voilà qui te regarde. »

Philippe fut aussitôt de cet avis. Il monta s'enfermer dans sa chambre, avec du lin, du fil, de l'eau et une loupe. Il examina le lin à la loupe, le trempa dans l'eau, en sépara les fibres, finit par obtenir un fil d'une extrême finesse, et se dit dans son âme, comme autrefois Archimède : J'ai trouvé.

Le lendemain, plein de confiance dans le succès, il répondait à son père en se mettant à table : « Le million est à nous; il me reste à faire avec une mécanique ce que je fais avec mes doigts, et la machine est trouvée ». Il se mit à l'œuvre avec une telle ardeur qu'un mois après il publiait le mémoire descriptif, raisonné, approfondi de sa découverte, et que le 31 octobre suivant il obtenait son brevet. Il avait, pour compléter sa découverte, à faire ses essais et ses applications; mais de ce jour il fut regardé sans conteste comme le créateur de l'industrie linière.

Malheureusement, il eut besoin, pour construire ses machines, de se faire seconder, et sa confiance fut indignement trompée : deux de ses collaborateurs lui enlevèrent ses dessins et les vendirent en Angleterre vingt mille livres sterlings. Philippe de Girard ne se découragea pas. Il se remit au travail, cherchant de nouveaux perfectionnements et s'efforçant de résoudre les difficultés de la mise en œuvre. Après deux ans de travail et de sacrifices, il établit une filature à Paris pour faire ses essais et se préparer au concours. Seul il avait rempli toutes les conditions dn programme impérial, seul il avait droit à la récompense promise. Mais les désastres de l'Empire étaient survenus, et Napoléon n'était plus là pour tenir ses engagements.

Philippe de Girard se trouva brusquement en face d'une ruine profonde. Les énormes dépenses nécessitées par l'application en grand de sa découverte l'avaient obligé de recourir aux emprunts, et ses créanciers, trompés dans leu attente, le menaçaient de la prison. Dans cette extrémité, il dut prendre des arrangements avec eux pour le paiement ultérieur ds ses dettes, et répondre à l'appel de l'empereur d'Autriche, qui lui offrait une position avantageuse.

Il partit la mort dans l'âme, laissant à Paris la moitié de ses machines. Il établit de Pesth à Vienne le premier bateau à vapeur qui ait remonté le Danube; puis il passa en Russie où il fonda une filature qui devint assez prospère pour donner naissance à une petite ville qui, de son nom, fut appelée Girardow; il reçut le titre d'ingénieur en chef des mines de Pologne, se signala dans diverses circonstances par d'utiles inventions, et ne revint en France qu'au bout de trente ans, pour l'exposition de 1844, où figuraient onze inventions différentes qui lui valurent une médaille d'or. Le jury, en la lui décernant, rappela la plus célèbre création de Philippe de Girard, son plus beau titre de gloire, cette source de richesses ouverte par lui à l'agriculture, à l'industrie et au commerce : la machine à filer le lin.

Quant à la récompense offerte sous l'Empire, elle ne fut jamais accordée. Napoléon III se souvint cependant de la dette contractée par son oncle, et lorsque, à son tour, il fut empereur, il

accorda à la famille de Girard (1853) une pension de douze mille francs. Il avait été sollicité, à cet égard, dès 1849, par M. Charles Dupin dans son rapport comme président du jury de l'exposition : « La promesse de Napoléon, que n'a tenue aucun des régimes postérieurs, attend l'arrêt de votre justice. C'est le vœu du jury que la patrie paie enfin sa dette d'honneur et de reconnaissance. »

Moins heureux que Jacquard, son illustre contemporain, Philippe de Girard ne connut pas le repos. Il y avait à peine un an qu'il avait revu sa patrie lorsqu'il mourut, à l'âge de 70 ans, sans avoir eu la consolation de s'être vu rendre justice.

Quelle destinée que la vôtre, inventeurs et novateurs ! Vous laissez de vous un brillant souvenir ; mais pendant votre carrière de travail et de luttes, vous ne jouissez guère des douceurs de la vie. Il est vrai que la plus grande des joies de l'âme vous est réservée : celle de créer, celle d'augmenter la somme des connaissances et des facultés humaines en contribuant, dans une large mesure, au bonheur de vos semblables.

Charles Rozan.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

FLEUR DE MER

PAR PIERRE MAEL

—

Le *Journal des Demoiselles* a eu les prémices de cet aimable livre composé pour les jeunes filles par un écrivain maritime bien connu, qu'on ne peut trop féliciter de s'être acquitté d'une tâche difficile avec tant de délicatesse. Deux histoires de fleurs se sont très heureusement mariées dans son imagination à deux histoires de fiançailles. Nous n'hésitons pas à préférer la première, *Fleur de Mer*, mais il y a encore beaucoup de charme et de distinction dans la seconde, *La Bruyère d'Yvonne*. Toutes les deux ont des marins pour héros, des marins fidèles, généreux, au cœur loyal, dignes en tout point des deux exquises créatures qui les attendent pendant ces longues absences funestes aux amours faibles, mais où se trempent les affections sérieuses, exaltées par le sentiment du danger et par le sacrifice. Charmant, le début de *Fleur de Mer*, cette description si juste des dunes de Gascogne, le retour du jeune enseigne Pierre Daritz par une nuit de tempête dans la maison de sa mère, qui a failli mourir tandis qu'il était loin et que les soins d'une fille adoptive, l'adorable Vénie, ont sauvée. Vénie, c'est la Fleur de Mer, jetée comme une épave à la suite du naufrage qui lui a pris ses parents, dans le port hospitalier où une nouvelle famille l'a recueillie, et où celui qu'elle nomma longtemps son frère deviendra plus tard son fiancé. Les obstacles qui, un instant, les séparent, ne sont que des raffinements de délicatesse. Pierre, quand il a demandé à Vénie de devenir sa femme, se croyait riche tandis qu'elle était pauvre ; il découvre, à la suite d'une confession de sa mère, que c'est tout le contraire, qu'il ne possède rien tandis que l'aisance dont il jouit est à Vénie ; sa fierté alors lui donne des conseils qui conduiraient la jeune fille désespérée au couvent sans l'intervention d'un bon curé que seconde l'arrivée, quasi miraculeuse, d'une plante symbolique apportée par les flots comme jadis Vénie. Voilà le présent de noces que la mer fait à sa favorite : « Une fleur, une fleur étrange, inconnue de nos zones, un de ces nélumbiums laiteux sur leurs pétales, orangés à la base de leur calice, qui naissent, vivent et meurent aux embouchures des fleuves américains... Comment cette verdure des eaux douces a-t-elle résisté au contact des plaines salées ?... C'est que d'une souche géante, rompue et divisée par quelque tourmente équatoriale, un fragment d'écorce a dû se détacher. Creusé à la façon d'une nef et aux deux tiers vide, il a reçu de la pluie l'eau nécessaire à sustenter la plante frêle à laquelle il avait fourni un abri. Et, dans l'intérieur de cette coque ambulante, le nélumbium a jeté ses racines diffuses, épanouissant au-dessus son large feuillage vert et les coupes splendides de sa floraison... » Une floraison qui continuera, s'il plaît au ciel, sur le bord du petit ruisseau que protège le chevet de l'église, place bien choisie pour cette fleur du bon Dieu (1).

Th. Bentzon.

(1) *Fleur de Mer*, par Pierre Maël, 1 vol., 3 fr 50. Dentu, éditeur, 3, place de Valois, Palais-Royal.



MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE)

VIII



EPENDANT, le *Goëland* avait atteint Brest. Il y avait été désarmé. Désormais, le lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon était libre. Il avait hâte de regagner Lorient.

Tout homme amoureux est poète. L'officier brûlait du désir de revoir sa fiancée. Mais telle était la place occupée par Renée dans ses pensées qu'il rêvait de ne la rencontrer que dans le cadre harmonique qui conviendrait à sa beauté et à sa grâce. Il se rappelait la promesse faite par la jeune fille le jour des adieux. C'était à Larmor, dans l'humble église, qu'il l'avait vue pour la première fois; c'était à Larmor qu'il voulait la revoir.

Mais les combinaisons du hasard se prêtent fort rarement aux calculs humains. Aussi, pour aider le hasard à préparer leur rencontre, Charles avisa-t-il Mlle de Kérudo en termes qu'il supposa suffisamment vagues pour laisser carrière aux éventualités, que sa première visite serait pour le sanctuaire béni. De cette façon, ce serait à Renée d'apporter aux dites éventualités ce point de détermination qui leur manquait encore et qui devait assurer la rencontre « fortuite » de Mlle de Kérudo-Kermenès avec le lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon.

O douces spontanéités de l'amour qui voudrait mettre la nature entière à l'unisson des sentiments qu'il provoque!

Au jour dit, l'officier avait la prévision de ce qui allait se passer. Aussi, en descendant en gare de Lorient, ne fit-il que traverser la ville pour se rendre au quai d'où un bateau à vapeur le porta à Port-Louis. De là, ce fut sur une simple embarcation qu'il se rendit à Larmor, directement par les Couraux.

Larmor est si petit qu'aucun entrepreneur de villes d'eaux à bâtir n'a encore songé à le doter d'un casino ou d'un grand hôtel. Trévignon, arrivé vers les onze heures du matin, comprit que le moment n'était pas encore venu de rencontrer Renée. Il se mit donc à longer la côte pour parfaire un appétit qu'il sentait, d'ailleurs, très vivace. Puis, il se dirigea vers l'unique auberge du lieu, tout prêt à se régaler d'œufs et de poisson frais.

Le temps était beau, le ciel clair se creusait profondément sur la baie. Nul ne troublant leurs ébats, goëlands et mouettes s'éparpillaient en vols neigeux, tout comme si cette journée n'eût pas été une journée de décembre. Le flot, très pur, venait, par petits coups secs, battre le bord, et l'on entendait, dans la tranquillité du paysage, les clapotis de ses baisers sur les galets du rivage.

L'aubergiste reçut Trévignon, son bonnet à la main. C'était un maître-coq retiré et sans ambitions pour un avenir plus considérable. Il était là, sur la terre de ses pères, au pied de son clocher, aux portes du cimetière, d'ailleurs fort gai, plaisantant sur sa fin prochaine, attendu qu'il avait soixante-quatorze ans.

— Je n'aurai pas loin à aller, disait-il en riant, et l'on n'aura qu'à me changer de lit. Monsieur le curé, qui est mon contemporain, me jettera l'eau bénite sur la face, et je recommanderai à ma fille Jeanne de faire marcher le feu des fourneaux comme à l'habitude. Ce ne sera point parce que le père Clodoc'h ne sera plus là que ses clients devront en pâtir. Ça ruinerait la réputation de la maison.

Tel était l'hôte qui reçut Charles de Trévignon. En lui avançant une table et une chaise, en se multipliant pour le servir, il ne cessait de répéter ses compliments :

— Bonne idée que vous avez eue là, capitaine, de venir faire un tour à Larmor. Je crois que, sans vous, nous n'aurions pas étrenné de la journée. Et puis, vous avez bien choisi votre temps. Voyez donc un peu comme le soleil est brillant. Il fait bien froid pour mettre le couvert dehors, mais, d'ici, par les vitres, vous avez une très belle vue. Je vous dirai que je les loue, mes fenêtres, et très cher encore, le jour de la bénédiction des Couraux. On découvre tout le chenal, comme vous pouvez vous en assurer. On peut regarder très loin. Il y a vingt jours, nous avons vu passer un aviso qui allait à Brest. Peut-être étiez-vous à bord? Vous venez de loin?

Trévignon répondit en souriant à ces interrogations.

— Oui, père Clodoc'h, j'étais à bord. Le bâtiment s'appelle le *Goëland*. Il vient de rentrer à

Brest. Je vous connais bien, allez, mais vous ne me reconnaissez pas, vous. J'étais, il y a deux ans, dans la rade, à bord de l'*Euménide*, et je suis même venu deux fois manger à votre table.

Le vieillard était devenu pensif.

— Le *Goëland !*... l'*Euménide !* J'ai connu un beau gars qui servait là-dessus. Il est fiancé à une jolie fille de la côte, Yvette Rovellan, dont le grand-père est patron du bateau de sauvetage. — Tenez, ajouta-t-il, en désignant du doigt, à travers les vitres, une forme gracieuse qui se mouvait sur la montée, la voici justement, la petite Yvette.

Trévignon, qui avait déjà noué sa serviette, la détacha violemment et se leva.

— Père Clodoc'h, est-ce que cette jeune fille va entrer chez vous ?

— Peut-être bien, capitaine.

— En ce cas, faites-moi cacher dans un coin quelconque. Elle me reconnaitrait, et je ne veux pas la voir. Vous comprenez bien, je ne veux pas la voir.

— Ah ! fit le vieillard interloqué. Après ça, peut-être qu'elle ne s'arrêtera pas. Elle vient comme ça deux fois par semaine à l'église prier pour son promis, Jean Guern.

L'officier avait saisi le poignet du vieil aubergiste.

— Eh bien ! vous allez me comprendre aussi. Yvette Rovellan ne verra plus son fiancé ! Jean Guern est mort sur la côte d'Afrique. Je ne veux pas voir pleurer cette enfant qui est la sœur de lait de ma fiancée.

— Ah ! prononça derechef Clodoc'h, en se découvrant encore. Mais, cette fois, il y avait dans sa voix l'expression de la sympathie, de la confiance et du respect. Alors, vous êtes monsieur Charles de Trévignon qui doit épouser la fille de l'amiral de Kérudo ? Vous êtes bon, monsieur de Trévignon. Venez. Je vas vous cacher pour que la petite ne puisse pas vous voir.

Il l'emmena dans le jardin de l'auberge, où il devait rester tout le temps qu'Yvette passerait à l'église avant de reprendre le chemin de sa maison.

C'était un fâcheux contre-temps, et, de plus, un véritable chagrin pour l'officier. Il ne manquait plus, maintenant, que de voir arriver Renée. Si les deux jeunes filles se retrouvaient à l'église, il serait impossible à Trévignon d'éviter la présence et les questions désolantes d'Yvette. En vérité, comment arranger tout cela ?

Il n'y avait qu'un parti à prendre, se résigner à l'attente.

Heureusement, tout tourna pour le mieux. Yvette n'avait pris sans doute aucun rendez-vous avec la fille de l'amiral, car Trévignon put la voir sortir de l'église au bout d'une demi-heure, grave et recueillie, le front pensif, sous sa coiffe de dentelle, et reprendre, du même pas tranquille, le chemin du retour.

Aussi bien, cet incident n'avait-il rien changé aux dispositions gastronomiques de Trévignon. Son appétit n'avait pas décru et la friture l'invitait. Il se remit à table Le déjeuner était excellent. Jeanne, la robuste et vaillante fille de Clodoc'h, s'était surpassée. Dans la maison, on avait un culte pour l'amiral de Kérudo, et tout ce qui en approchait bénéficiait des attentions de ce culte.

Œufs et poissons, sans compter du poulet à discrétion, et même une bouteille de vin que Clodoc'h alla chercher tout à fait derrière les fagots, tel fut le menu de ce repas champêtre, auquel le jeune officier fit honneur en conscience.

Mais il était venu là pour voir Renée. C'était donc Renée qui était l'objet de sa préoccupation. La jeune fille viendrait-elle à ce rendez-vous si peu indiqué ? M. de Kérudo, qui conduisait toujours Renée lorsqu'il ne la confiait pas aux soins de la vieille femme de charge, aurait-il souscrit à ce pieux caprice d'amoureux ?

Le pauvre Trévignon demeura quelques instants dans une pénible incertitude.

Mais l'attente ne se prolongea pas outre mesure.

Vers deux heures de l'après-midi, on entendit crier les roues d'une voiture sur le chemin.

L'officier, qui était remonté de quelques pas sur le parcours, tressaillit. Il venait de reconnaître le coupé de M. de Kérudo. Renée venait à lui ; elle était là.

Soudain, son cœur se mit à battre avec violence. Le sang afflua à ses tempes ; il éprouva comme un vertige. On a beau se préparer aux grandes joies du revoir, on n'en mesure jamais bien exactement d'avance toute l'intensité.

C'était le cas pour Charles de Trévignon.

Le bonheur etait là ; il venait à lui, ce bonheur longuement espéré, impatiemment attendu. Il n'avait plus des mois, des semaines, des jours à compter, — pas même des heures, pas même des minutes. La distance qui les séparait était usée par chaque cadence du trot relevé du cheval noir superbe qui traînait la voiture. L'espace, en s'usant, usait le temps, et la réflexion elle-même ne pouvait plus s'accomplir.

En pareilles circonstances, c'est précisément l'irréflexion qui fait la puissance de l'émotion. Tandis que Trévignon se disposait à l'accueil qu'on allait lui faire, qu'il cherchait non une excuse, mais un prétexte à sa présence en ce lieu, voici que la voiture s'arrêta. Il y avait une côte à gravir, une montée plus raide, mais dont le cocher de M. de Kérudo, très ménager de ses bêtes, ne voulait pas imposer au cheval l'ascension au trot.

La portière s'ouvrit. L'amiral et sa fille descendirent.

Et alors l'imprévu se produisit.

Un demi-kilomètre au moins séparait les deux fiancés. Mais alors même que les yeux eussent été impuissants les cœurs avaient leur clairvoyance. A peine Renée eût-elle jeté les yeux sur la route qu'elle tressaillit et chancela. M. de Kérudo courut à elle et la soutint, très inquiet. Les prunelles du vieux marin n'avaient plus l'acuité du jeune âge.

— Eh bien! fillette, demanda-t-il gaiement, qu'est-ce qui te prend?

Il vit les grands yeux de sa fille pleins de larmes.

Elle secoua sa tête charmante, et, avec un indicible sourire :

— Rien, père, rien ; ce n'est que du bonheur. Il est là.

— Il est là?... Qui?

— Lui, Charles.

Derechef, le vieillard parut surpris.

— Ah! çà, voyons! Charles de Trévignon? Où le vois-tu?

Et il promenait ses regards de tous les côtés, afin de découvrir le cher arrivant.

Elle éclata d'un joli rire frais et sonore, et étendant la main devant elle :

— Là-bas, dit-elle, en montrant le chemin.

Le vieil amiral avait retrouvé les jambes de sa jeunesse pour courir au devant du voyageur. Et, comme celui-ci doublait le pas de son côté, la distance fut promptement abrégée.

Enfin, ils se trouvèrent en présence.

Renée eut encore une petite faiblesse qu'elle surmonta, d'ailleurs, très vite.

Elle tendit ses mains à l'officier.

— Renée, chère Renée! s'était écrié le jeune homme.

Ce fut tout ce qu'il put dire. L'émotion lui coupait la voix. Une étreinte dans laquelle il parut aux fiancés que leurs mains ne pourraient plus se détacher, leur témoigna plus éloquemment que ne l'eussent fait des paroles l'état de leurs âmes. Ils comprirent dans un seul regard que le temps n'avait pu qu'accroître leur mutuelle affection. Oh! oui, ils étaient bien l'un à l'autre, désormais!

Charles de Trévignon s'était jeté dans les bras de M. de Kérudo.

— Mon fils!... balbutia le vieillard, que le bonheur étouffait.

Puis, comprenant que sa joie de père devait s'effacer devant la joie de ses enfants, il posa quelques questions banales et discrètes au lieutenant de vaisseau.

— Allons! conclut-il, je pense que vous devez avoir tous les deux quantité de choses à vous dire. Je ne veux pas être importun. Je prendrai Charles pour moi quand il plaira à mademoiselle ma fille de me le céder.

Et ralentissant intentionnellement son allure, il alluma son cigare, tandis que les deux jeunes gens prenaient les devants sur la route.

Dès qu'elle eut passé son bras sous celui de son fiancé, Renée, la première remise de son trouble, se laissa aller à ce babillage exquis qui est la langue de l'amour heureux et partagé.

— Comme vous avez été longtemps à venir, Charles! Comme j'ai pleuré en vous attendant! Vous ne pourrez jamais le savoir! Oh! ces seize mois! Comme ils ont pesé sur mon cœur!

Et lui répondait à ce doux refrain :

— Chère aimée! Croyez-vous que l'absence n'ait été cruelle que pour vous? Cette heure du retour, il me semblait qu'elle ne sonnerait jamais. Heureusement, Dieu a compensé toutes choses, même les angoisses de l'homme, puisque le temps use la séparation créée par l'espace. Vous voyez que la séparation a pris fin.

Et ils marchèrent ainsi côte à côte, mêlant leurs douleurs passées et leurs ravissements présents. Elle l'interrogeait avidement, réclamant le détail de cette longue et dure croisière, pleine d'une sollicitude rétrospective pour cette maladie terrible qui avait failli l'emporter.

Puis, les premiers épanchements cédèrent la place aux souvenirs; les souvenirs eux-mêmes eurent pour corollaire la pensée plus générale de ceux que l'on avait aimés ou simplement connus. On en vint à parler d'Yvette, du père Rovellan, et, tout naturellement, de Jean Guern.

— Si vous saviez, murmura Renée, très émue, le chagrin que m'a causé cette horrible nouvelle! J'ai évité de voir ma sœur de lait. Elle ne sait rien encore, à moins qu'elle ne l'eût appris par ailleurs, et je ne sais comment elle juge ma conduite à son égard. Pauvre Yvette! Pauvre Jean!

Trévignon soupira :

— Ah! c'était un brave cœur, un vaillant matelot! Comment est-il mort? Nous n'avons pas pu le savoir! Les circonstances de cette mort nous sont demeurées totalement inconnues. Et pourtant nous l'avons cherché plusieurs jours, nous y avons mis de l'acharnement. Pauvre garçon! Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé! C'est lui qui a succombé, moi qui ai vécu.

Et l'officier raconta à sa fiancée l'entretien qu'il avait eu avec le canonnier dans la nuit qui avait précédé sa maladie, cette lugubre histoire de l'apparition qui avait si fortement influencé le matelot. Renée ouvrait de grands yeux et prenait le plus vif intérêt au récit.

Elle revint à ses réflexions tristes.

— Quand Yvette va vous savoir de retour, elle va accourir pour vous interroger. Qu'allez-vous lui répondre?

— Hélas! murmura Trévignon, c'est là pour moi un grave sujet de préoccupations. Que lui dire? Quelle attitude garder? Faut-il donc lui révéler ainsi, sans l'y avoir préparée, l'affreux malheur qui la frappe? Vaut-il mieux le lui taire et laisser à un autre le souci de lui porter ce terrible coup? Conseillez-moi, ma douce Renée, je me conformerai aux avis de votre sagesse.

Elle hocha la tête. Une hésitation la tenait.

A la fin, elle parut avoir trouvé une solution.

— Charles, dit-elle, à votre place, ce n'est point à Yvette que je ferais cette cruelle révélation. Je préviendrais son grand-père et je laisserais à celui-ci le soin de préparer l'esprit de sa petite-fille.

— Oui, acquiesça Trévignon, vous avez raison. C'est bien là, en effet, la seule conduite à tenir. Je vais écrire à Alain Rovellan que je désire lui parler.

— N'écrivez pas. Yvette verrait la lettre. Elle interrogerait son aïeul. Et la chose serait d'autant plus néfaste que le brave homme n'est pas très expert en l'art de déchiffrer les écritures, et qu'il a le plus souvent recours en l'habileté de sa petite fille.

— C'est juste. Vous êtes la prudence même, Renée. Mais comment dois-je m'y prendre, en ce cas?

— Allez le voir.

— Mais, n'est-ce pas précisément courir au danger? Ne vais-je pas me trouver en présence de l'enfant en cherchant le grand-père?

— C'est pourtant le seul moyen qui me semble pratique.

— Je le prendrai donc, mon amie. Dès demain, j'irai voir Alain Rovellan. Afin d'être plus sûr de ne pas rencontrer Yvette, je m'y rendrai dans la soirée.

— Bien ordonné, appuya Renée, d'autant plus que ma chère petite sœur de lait n'a pas l'habitude de veiller et qu'elle se couche de très bonne heure.

Le temps avait marché pendant cette entrevue; le soleil, qui avait brillé tout le jour, se couchait derrière l'île de Groix; les Couraux étaient ensevelis dans l'ombre et la brume. Avant qu'on ne fermât l'église, les deux fiancés allèrent porter leur hymne de reconnaissance dans l'humble sanctuaire de Larmor. Puis le coupé vint les rejoindre. En se serrant un peu, l'on pouvait y tenir trois. L'amiral de Kérudo voulut, par politesse pour les Clodoc'h, offrir un rafraîchissement dans l'hospitalière maison, et ce fut sous les premières ténèbres que Charles de Trévignon reprit le chemin de Lorient aux côtés du vieux marin et de celle que le destin ne pouvait plus séparer de lui.

IX

La qualité de sauveteur n'est point un état en Bretagne. Ceux qui, sur nos côtes, acquièrent ce noble privilége, ont à satisfaire, par ailleurs, aux exigences de la vie. Ils figurent tous à l'état civil avec une profession, maritime, cela va sans dire.

C'était le cas d'Alain Rovellan, pêcheur de sardines et patron de barque du petit port de Larmor. Bien qu'on pût le considérer comme à la retraite, il était toujours porté à l'inscription sous cette désignation. Le reste de son temps était, en quelque sorte, voué aux appels possibles, éventuels du dévouement, et tout le monde savait que Jean Guern était le successeur présomptif du père Rovellan au commandement de la barque de pêche l'*Yvette*, qu'il prendrait, ce qu'en termes de commerce on appelle : « la suite des affaires » du vieux pêcheur.

Dans la petite maison de Larmor, Yvette, laborieuse et patiente, occupait sa vie en vraie fille de marin, destinée à devenir femme de marin. A part sa chambrette, que l'affection de sa sœur de lait avait ornée à peu près comme celle d'une petite bourgeoise, le reste de la demeure n'offrait rien de somptueux. Le vieil Alain vivait à la dure, dormant sur un lit de camp à peine revêtu d'un matelas, que les soins d'Yvette garnissaient constamment de draps blancs. Il méprisait les aises de l'existence et se serait cru efféminé s'il en eût recherché la moindre parcelle. Aussi bien, pour un homme comme lui, constamment exposé à s'arracher au sommeil pour courir au secours de ses semblables, de quoi eût servi un bon lit, sinon à lui rendre l'effort plus pénible?

Attenant à la cuisine, pièce qu'Yvette soignait tout particulièrement, s'ouvrait une sorte de hangar où l'on mettait à sécher les filets. Ils étaient là, suspendus à des crocs, sans cesse nettoyés, sans cesse raccommodés par la main preste et vigilante de la jeune fille.

Si bien qu'Alain Rovellan, dont la vue avait quelquefois des troubles, surpris de l'aspect de jeunesse de ses mailles, laissait éclater souvent son admiration sous une forme d'une brusquerie naïve.

— En vérité, petite, est-ce que tu as acheté des filets neufs? Je finis par le croire. Il n'est pas possible qu'en huit jours tu aies mis notre vieux filin en cet état. C'est comme si l'on disait qu'Alain Rovellan s'est changé en Jean Guern.

Yvette riait de ces boutades. Puis, elle prenait le grand-père par la main et le menait aux filets. Elle lui faisait toucher du doigt les reprises, et, quand il était bien écrasé par l'évidence,

n'ayant, d'ailleurs, jamais douté des vertus de fée de sa petite fille, elle l'embrassait, en riant, à plusieurs reprises, accompagnant ses baisers de réflexions joyeuses :

— Pour la vieille maille ! Pour la neuve ! Pour toi ! Pour Jean !

Les soirées de ce ménage n'étaient pas tristes. Yvette était naturellement pieuse. Elle ne s'abandonnait à la rêverie que quand elle savait toute la maison en ordre, quand elle se sentait assez libre pour n'avoir point à tenir compagnie à l'aïeul, au coin de la cheminée de cuisine. Rovellan n'était pas un causeur très prolixe. Mais cela ne l'empêchait point de se laisser aller, parfois, un peu comme tous les vieillards, à narrer des épisodes du passé, de son passé à lui, qui, pour ne pas figurer dans l'histoire, n'était pas moins glorieux. Car c'est avec ces milliers de dévouements ignorés, de gloires fondues ensemble, que se forme la gloire de la France.

Le passé d'Alain Rovellan était rempli de belles pages. Il y a, ou du moins il devrait y avoir un livre d'or de la marine. Tous ces obscurs qui meurent journellement pour la patrie, loin d'elle, n'ont pas même cette consolation de songer qu'elle gardera leur mémoire. Sous ce rapport, l'état social est bien inférieur à l'état sauvage. Chez les peuples enfants, du moins, le guerrier tombé laisse un nom dont sa race se fait un titre, et voilà pourquoi toute noblesse de sang est en soi une chose respectable. Mais nos frères qui s'éteignent oubliés sous des cieux inconnus, ou qui, après les rudes épreuves subies pour la patrie, viennent achever sur la terre natale l'existence dépensée sans compter, n'y trouvent guère cet accueil fraternel, pieuse récompense du devoir accompli sans ambition.

Il arrivait à Yvette de sentir parfois ses paupières s'alourdir au récit vingt fois entendu d'exploits ou de privations appartenant à un monde d'actions que le nôtre commence à ne plus comprendre. Mais elle se faisait aussi résistante au sommeil qu'à la besogne, et c'était toujours le père Alain Rovellan qui s'endormait le premier. Yvette alors, voyant la tête du vieillard se pencher sur sa robuste poitrine, lui disait de sa voix câline :

— Père, il est temps d'aller te coucher.

Il se laissait faire comme un enfant et gagnait son lit de camp. Alors Yvette devenait libre de son temps et de ses pensées.

Dévotement elle récitait ses prières. Elle les faisait même un peu longues, ses prières. Puis, à son tour, elle se couchait, et ce sommeil, tout à l'heure si prompt à l'engourdir, lui laissait quelquefois le loisir des rêveries, les yeux ouverts.

Une pensée unique, toujours la même, hantait son esprit.

Elle s'envolait sur la mer, à l'instar des mouettes. Sa science géographique était vague, mais son instinct et son amour étaient très sûrs. Son essor l'emportait là-bas, vers des cieux immenses et calmes, au-dessus d'un océan dont elle ne voyait pas les bornes. Là ne régnaient pas les brumes de l'Armor. Un soleil ardent, implacable, buvait la respiration de l'onde. De tout ce qu'elle avait appris, de tous les récits qu'on lui avait faits, se dégageait une notion confuse, une représentation imaginative, peut-être fort inexacte, mais très complète pour son regard. Le vaisseau lui apparaissait le plus souvent endormi sur une nappe immobile, en face d'une terre verdoyante et chevelue. Parmi les marins, deux lui étaient connus ; le lieutenant de vaisseau de Trévignon, et l'autre, lui, Jean Guern, son fiancé. C'était Jean surtout qu'elle voyait, ne cherchant, d'ailleurs, que lui.

Par une sympathie naturelle chez les cœurs droits, il ne venait point à l'esprit d'Yvette que Jean pût consacrer ses pensées à autre chose que son amour. Elle se voyait donc en communication avec lui. Si elle le voyait de la sorte, n'était-ce point qu'il pouvait la voir aussi ? Ne s'unissaient-ils point à travers la distance ? La petite-fille de Rovellan était si pleine de cette conviction que pas un instant le doute n'effleura son âme, et même aux heures où l'inquiétude vint la tourmenter, elle garda cette paisible confiance en la mutuelle communication de leurs pensées.

Et si répétée, d'ailleurs, que fut la rêverie, elle n'en était pas moins neuve, chaque soir. L'amour, qu'est-ce autre chose, qu'une idée fixe du cœur ?

Doucement les paupières d'Yvette s'abaissaient sur la chère vision ; ses lèvres commençaient à égréner des prières, dont les dernières syllabes, interrompues, s'éteignaient dans le sourire de cette bouche endormie.

. . . .

Et c'était pourtant sur cette sérénité ingénue, si calme, si humble, si peu faite pour appeler l'orage, qu'allait éclater la foudre. Le deuil obscurcissait déjà le ciel et étendait ses tentures funèbres au-dessus, à l'entour de cette maison.

A la suite de la lettre de Jean, qui l'avait un instant alarmée, Yvette s'était reprise à la confiance. Maintenant, elle savait le retour prochain, elle se disait que le *Goëland* ne pouvait plus tarder à revenir, et, telle était, par anticipation, la joie du « revoir », qu'Yvette se contraignait déjà à réprimer les mouvements de son cœur. Elle craignait d'être trop exubérante et se faisait à l'avance la leçon. Qu'est-ce que Jean penserait d'elle s'il ne la trouvait plus raisonnable, plus maîtresse de ses émotions ?

Préoccupations et préparatifs du bonheur qu'une parole allait transformer en sanglots déchirants, en deuil éternel !



Or, cette nuit même, tandis qu'Yvette Rovellan, dans son premier sommeil, souriait à l'absent et lui faisait fête, tandis que peut-être le songe, devançant la réalité escomptée, donnait à la fiancée les ivresses du retour attendu, une tempête accourait d'Outre-Atlantique, venue de la Plata ou du Brésil, exaspérée, accrue par les fureurs du golfe de Gascogne, et qui prenant la côte bretonne en écharpe, allait répandre au loin le désastre, la ruine et la mort.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

I

Il était dix heures à peine. Depuis une demi-heure déjà, Yvette dormait. Le grand-père, lui, selon son habitude, s'était couché à neuf heures.

La soirée ne s'était pas terminée aussi belle que la journée semblait le promettre. Des nuages étaient montés au ciel vers le sud-ouest, et l'on avait vu rentrer en toute hâte les barques des petits hâvres morbihannais. Leurs hommes s'étaient méfiés de l'état de l'atmosphère, ils n'avaient pas eu tort.

Le sommeil du père Rovellan était celui d'un homme qui, toute sa vie, a fait le sacrifice de son repos et de son bien-être. Vigilant et sagace, le brave homme ne dormait jamais, selon son expression, que d'un œil. Il avait toujours l'oreille aux écoutes, et le moindre souffle eût suffi pour le réveiller.

Ce ne fut pas un souffle qui le réveilla, cette nuit-là, ce furent les sons lugubres de la trompe d'alarme, retentissant dans les deux ou trois rues de Larmor et annonçant aux sauveteurs qu'il y avait pour eux une obligation d'accourir.

Alain Rovellan ne perdait pas de temps aux bagatelles. A peine les yeux ouverts, l'esprit confirmé dans ses prévisions, il fut, d'un seul élan, debout et habillé. Il n'avait pas de toilette à faire. Une vareuse de laine et par dessus un manteau de toile cirée, sur la tête le chapeau traditionnel qui n'est, en réalité, qu'une forte casquette, les bottes de mer, tel était son appareil de combat.

Il vint droit à la chambre d'Yvette. La jeune fille reposait, la tête sur sa main. Elle était adorablement jolie en ce repos. Rovellan la considéra en silence.

Qu'allait-il faire ? La réveiller, ou la laisser dormir ?

A quoi bon la réveiller ? De quel secours lui pouvait-elle être en l'occasion ? Il valait mieux la laisser à ce calme plein de doux songes. Elle s'éveillerait d'elle-même et s'apercevrait bien de l'absence du vieil aïeul. Aucun besoin pressant n'exigeait qu'elle se troublât et s'inquiétât trop tôt, sans motif.

Alain adorait sa petite-fille. Cet homme dur à lui-même était rempli de tendresses délicates pour cette enfant. Dès qu'il eut décidé qu'il n'interromprait point le sommeil d'Yvette, il regretta d'être entré dans la chambre à cause du bruit qu'il aurait à faire pour en sortir. Il s'interdit même de poser un baiser sur le front de la jeune fille endormie, et, pourtant, afin de satisfaire son cœur de père, ne voulant pas la quitter sans une caresse d'adieu, car il y avait toujours une menace d'adieu au fond de ces départs si brusques, le vieillard plia le genou, fit une courte prière, et appuya sa bouche sur la couverture, à la hauteur du menton d'Yvette. De cette façon, elle ne sentirait pas la tendresse qui la frôlait avec tant de douceur.

Puis, lentement, à reculons, pour garder la chère image le plus longtemps possible dans ses yeux, le grand-père quitta la chambrette et gagna la cuisine, d'où il s'élança dans la rue.

La trompe retentissait plus lamentable, plus pressante.

Rovellan se porta vers la mer, à l'endroit où se trouvait la remise du bateau de sauvetage. Le vent soufflait par rafales. C'était une de ces bourrasques d'automne que les hommes de mer comptent pour les pires. Celle-là, venant de très loin, n'était guère que la devancière, l'avant-coureur des mauvais temps. Les intermittences mêmes en faisaient le péril, car, sous des feintes de répit s'amoncelaient des violences recrudescentes. Il semblait, par instants, que la tempête se disloquait, car pas un souffle ne courait sur la terre. Mais, si l'on regardait au firmament; sur la voûte lugubrement éclairée par les alternances de la clarté lunaire, on voyait courir les nuages avec une effrayante vélocité.

En atteignant la côte, Rovellan se trouva en présence de quelques camarades déjà accourus. On échangea des poignées de mains et des réflexions, réflexions peu gaies.

— Eh bien ! père Rovellan, demanda un jeune homme, vos gens sont donc rentrés que vous voilà avec nous au sauvetage ?

— Oui, répliqua le vieillard. L'*Yvette* est pour sûr au Kernevel, cette nuit. Mes hommes avaient pris vingt-quatre heures de congé. Ils avaient eu bon œil.

— Alors, vous êtes des nôtres ?

— Est-ce que j'ai coutume d'y manquer, mon gars ?

Le vieillard donna cette réplique d'un ton presque dur, qui amena tout aussitôt une parole élogieuse sur les lèvres de son interlocuteur.

— Oh ! père Rovellan, avez-vous pu croire que j'en doutais ?

— C'est bon, c'est bon, mon gars, fit le vieux, déjà réconcilié.

Aussi bien le moment du départ était-il arrivé.

Une goëlette était en détresse à la pointe nord de Groix. Le Trou du Diable était là, formidable, ouvrant son infernal entonnoir sous les pieds des marins et des pêcheurs. Le navire en perdition avait multiplié ses appels. Il fallait le secourir en toute hâte, s'il en était temps encore.

Le bateau de sauvetage était à flot.

Il était là, se balançant par hoquets et saccades, lourd et presque informe, avec ses larges extrémités contenant les chambres à air, sa rondeur massive des flancs, ses fortes attaches de fer, sa membrure épaisse. Il attendait les hommes qui allaient lui donner la vie et l'âme du combat.

Un à un, ceux-ci embarquèrent. Rovellan, en qualité de patron prit la barre. Il fallait cette poigne d'hercule, malgré l'âge, pour diriger l'embarcation à travers les obstacles amoncelés.

Pour les autres, il y avait eu bataille, avant que les places ne fussent occupées. Ces gens de mer ont la fièvre du courage et du dévouement. Ils se disputent, à coups de poing, s'il le faut, l'honneur du danger à courir. Les jeunes n'entendaient pas le céder aux plus âgés. Des exclamations se croisaient.

— Es-tu bête, Gourmeleu ! Est-ce que c'est ta place ?

— Ma place est là où il y a quelque chose à faire.

— Va donc te coucher. Ta place est dans ton hamac. Tu le quitteras bien assez tôt demain matin.

Et le reste de la conversation violemment amicale se perdait dans les rafales et les paquets d'eau salée déferlant sur la côte. Dans cette lutte sublime, ces hommes agissaient en héros. Ils demeuraient pourtant simples et ingénus.

Quand le nombre fut complété, une voix commanda brusquement le silence. Les rivalités s'apaisèrent. Personne ne pouvait plus s'embarquer désormais. Ceux qui restaient sur le rivage n'avaient d'autre consolation que de regarder agir leurs frères qu'ils tenaient pour privilégiés.

Maintenant la côte était couverte de monde. Les femmes aussi s'en mêlaient. Surprises dans le premier sommeil, elles s'étaient arrachées à leurs lits, elles accouraient les lèvres pesantes de commentaires, la plupart retenant leurs hommes, quelques-unes les gourmandant, d'autres apostrophant leurs voisins ou leurs amis.

Cependant le bateau de sauvetage avait pris la mer. Pendant les vingt premières brasses, il eut à vaincre l'effort du ressac. Plusieurs fois ramené, il parvint enfin à s'élever sur la lame. L'instant d'après, il était au large, en plein milieu des Couraux.

Le canal était effrayant à voir.

Prise entre les deux côtes, étranglée par le détroit, sillonnée, d'ailleurs, par des courants sans cesse mobiles, la mer y donnait carrière à toute sa fureur impuissante. Elle grondait et rugissait, dressait ses vagues l'une sur l'autre, comme pour une monstrueuse escalade de la terre. Tous les génies de l'Océan, bons et mauvais, tous les Adamastors de la fable, tous les esprits de perdition des légendes, semblaient s'être donné rendez-vous en ce point, et la bataille échevelée des lames offrait bien l'image de ces combats de Titans que raconte la mythologie.

Chaque fois qu'un coup de vent démasquait la lune, les Couraux apparaissaient tels qu'une infernale chaudière. La surface d'écume n'était striée que par les rides sombres de l'eau noire. Au-dessus, la tempête soulevait et émiettait les crêtes. Quelques-unes, dépassant le niveau moyen des marées, venaient se ruer sur la rive en élans vertigineux, fouettant les assises du granit, les arêtes de la grève, s'écroulant jusque sur les spectateurs affolés en même temps qu'émerveillés.

Des voix jaillissaient du sein de l'oppression universelle.

— Sainte Vierge Marie ! Ils n'arriveront jamais pour cette fois !

— Peut-être qu'ils arriveront, mais ce sera trop tard. La goëlette aura coulé, pour sûr.

— Sans compter qu'ils dérivent et qu'ils vont droit au trou.

Et des invocations se joignaient aux exclamations. Des femmes et des enfants s'étaient agenouillés et priaient à haute voix. C'étaient des intéressés, pour la plupart, ceux-là. Ils avaient un père, un mari, un fils ou un frère à la mer. Ils ne savaient point quels étaient les malheureux qui appelaient. Dans leur ignorance, chacun y cherchait et croyait y voir les siens.

C'était un tableau sublime d'horreur que celui de cette mer démontée sous l'irradiation sépulcrale de la lune.

Les rafales avaient si bien dégarni la voûte de sa tenture plombée, qu'en ce moment la clarté du ciel ruisselait sur l'Océan. Elle permettait d'en mesurer la furie, d'en apprécier les ravages. La mer ne se cachait pas, selon son habitude, sous les denses ténèbres des orages d'été. Le vent seul faisait tous les frais de la mise en scène. C'est à peine si, de temps à autre, un grain venait rappeler que les colères de la nature font correspondre les éléments.

On pouvait suivre la progression du *life-boat* vers la goëlette. Une alternance de chocs éperdus

le faisait disparaître et reparaître sous les montagnes d'eau insurgée. Les avirons nageaient ferme, avec une cadence et un unisson que répercutaient parfois les échos du rivage. Tous les hommes se dépensaient sans restriction. Dans ce duel entre la matière déchaînée et la pensée autonome, fallait-il que celle-ci se laissât pas surprendre un instant?

Le lourd bateau semblait plus léger qu'un fêtu. Il volait sur le dos de la mer, s'abîmait dans les gouffres, s'élançait sur les hauteurs. Quand il fut à portée de voix de la goëlette en détresse, le patron, Rovellan, unit ses mains et héla les malheureux.

On l'entendit, on répondit à son appel. Une amarre fut détachée, un va-et-vient s'établit entre les deux barques. On put alors procéder au sauvetage.

Il n'était que temps.

A une demi-encâblure au plus commençait la zone des cercles concentriques du gouffre. Ainsi qu'une ligne tracée par une invisible main, le gonflement de la mer indiquait le premier disque de rotation, après lequel la lutte contre l'absorption devenait inutile.

Mais il ne fallait pas songer à sauver le navire.

La violence de l'ouragan le poussait au tourbillon.

Quand le dernier de ceux qui le montaient eut pris pied sur le life-boat, le patron, d'un seul coup de hache, trancha l'amarre de retenue. En même temps, les avirons, agissant en sens contraire, s'éloignaient du bateau condamné.

Déjà l'écume du vortex mouillait les flancs de la goëlette désemparée. La première aspiration la saisit et l'enveloppa. On la vit se dresser sur l'avant comme un cheval qui se cabre contre la morsure d'un fauve accroché à sa croupe. Mais, cette suprême résistance fut vaincue. Emporté par la rotation, le navire recula de vingt brasses, pivota encore, présenta alternativement l'avant et l'arrière; puis, comme si le gouffre l'eût broyé d'invisibles mâchoires, toute la membrure craqua lamentablement, et la carcasse déchiquetée s'effaça de la surface des flots.

N'importe! Les sauveteurs avaient atteint leur but. Peut-être y aurait-il des gens ruinés; du moins, on ne verrait, pour cette fois, aucune famille en deuil.

Des clameurs d'enthousiasme les accueillirent au moment où l'avant du canot vint heurter la grève. Des transports se produisirent. Sauveteurs et sauvés recevaient les mêmes caresses, les mêmes marques de reconnaissance et d'affection. Un seul n'y pouvait répondre. C'était un jeune matelot gisant au fond du bateau, le front ceint de linges sanglants. Un choc d'une terrible violence lui avait ouvert le crâne. Il allait mourir sans doute.

Nul ne le reconnut parmi les assistants. Pourtant, les pauvres familles, d'un commun accord, s'offrirent à le recevoir. Et l'on fut au moment de voir recommencer, au profit de la charité, les rivalités que, naguère, avait suscitées le dévouement.

Rovellan trancha le débat.

Il venait d'apercevoir Yvette palpitante au premier rang des spectateurs. Et comme elle venait à lui, les bras ouverts :

— Petite, lui dit-il, en l'embrassant au front, voilà qui te concerne. On va transporter ce gars-là chez nous, et tu t'installeras à son chevet, en attendant que le médecin vienne.

Elle le remercia d'un sourire et d'un baiser.

PIERRE MAEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'AÏEULE



ENFANTS, parlez plus bas, votre aïeule repose,
Près de son grand fauteuil portez votre escabeau,
Approchez de son front votre bouche de rose,
Ses ans et les chagrins ont fait son front plus beau.

Bientôt de ses longs jours l'épreuve sera close,
Dieu, lui montrant le terme, allège son fardeau ;
Son visage serein a déjà quelque chose
De la paix qui l'attend au-delà du tombeau.

Enfants, entourez-la d'amour et d'allégresse,
Que vos rayons naissants éclairent sa vieillesse
Et réchauffent son cœur au vôtre rallumé.

Ses bras qui vous portaient ont porté votre mère ;
Et depuis plus longtemps, hôtesse de la terre,
L'aïeule a plus souffert, car elle a plus aimé.

Comte Anatole de SEGUR.

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE

(SUITE)



Mais la charité officielle ou privée ne pouvait suffire à tout, et ce spectacle lamentable d'une population mourant de faim, se renouvelait chaque jour, non seulement aux portes de Constantine, mais au cœur même de la ville.

J'ai vu de pauvres mères couchées sur des tas d'immondices, au bord du ravin ; elles étaient là, immobiles et glacées, mortes dans de terribles convulsions; mais en les soulevant, on trouvait enveloppé dans leur voile un petit être vivant attaché à une mamelle aride; elles avaient du moins sauvé leurs enfants.

Un soir, M. de Chabrol arriva chez ses amis avec un visage soucieux; en vain essaya-t-on de le dérider, il gardait le silence et s'absorbait dans ses préoccupations.

— Qu'avez-vous donc? finit-on par lui demander.

— Une enfant depuis ce matin.

— Vous vous êtes donc marié? s'écria Geneviève.

— Pas encore, répondit-il avec un beau sourire; mais soyez tranquille, j'y songe. Malgré mon célibat, je suis, depuis ce matin, père d'une petite négresse qui m'embarrasse terriblement.

— Vous ne devez pourtant pas être embarrassé de prêcher la sagesse et la modération et la claustration et le reste à votre fille.

— Voyons, Geneviève, tais-toi et laisse monsieur nous raconter comment il est père, depuis ce matin, d'une négresse.

— Oh ! ce sera vite dit, car c'est bien simple. Ce matin, voulant descendre au Bardo, de bonne heure, j'étais à cheval aux portes de la ville au moment de leur ouverture. Elles étaient encombrées de malheureux exténués, et, comme il y avait des cadavres, ma bête refusait de passer. Tout à coup, au milieu de ces visages hâves et éteints, j'aperçus les yeux brillants d'une petite négresse fixés sur moi et deux mains jointes qui m'imploraient. C'était une fillette de dix ans environ à côté de qui sa mère dormait du dernier sommeil. Que vous dirai-je, l'enfant presque mourante, elle aussi, se traîna jusqu'aux peids de ma monture et elle s'y coucha comme pour en finir avec tant de souffrances. Bref, elle est chez moi et je ne sais qu'en faire.

— Envoyez-la nous.

— J'y pensais, répondit le jeune homme simplement.

Geneviève, les yeux pleins de larmes, ne disait rien, mais elle avait quitté sa place et venait s'asseoir à côté de M. de Chabrol.

— Seulement, continua celui-ci, j'entends garder mes droits de père adoptif.

— Bien entendu, nous partagerons. Où est-elle ? Faut-il l'envoyer chercher tout de suite?

— Non, Champuis lui a cédé sa couchette chez moi pour cette nuit, mais, demain matin, il faudra aviser à une installation moins sommaire.

— Demain, à neuf heures, je serai chez vous... Nous y serons, reprit-elle en voyant le visage suppliant de Geneviève, et nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Quand ces dames entrèrent le lendemain dans la charmante maison mauresque du capitaine, la porte de la cuisine se trouva ouverte sur leur passage, leur laissant voir le plus singulier petit être qu'on pût imaginer. Il était noir, avec des yeux brillants et une bouche faisant le tour du visage ; une capote bleue à boutons d'uniforme traînait autour de ce corps maigre à faire peur.

Cette petite fille, car il paraît que c'était une fille, était debout devant une table et tenait entre ses mains un bol fumant qu'elle semblait vouloir défendre contre les entreprises des nouvelles venues.

— Pauvre petite ! dit Geneviève, émue de tant de souffrances révélées par ce geste de frayeur.

Peronne, le grand dragon de Savoie, arrivait derrière ces dames avec des vêtements et du linge ; elle s'approcha de la négresse et commença un discours en petit sabir où : *macache* (non), *bono* (bon), *ouachantific* (ça m'est égal), *couscouss*, employés avec discernement, finirent par triompher de la sauvagerie de la pauvre orpheline. Elle comprit qu'on lui promettait tous les bonheurs de ce monde si elle voulait suivre ces dames, et, dans le même jargon, elle répondit qu'elle les suivrait si son maître venait aussi dans ce paradis promis, mais que, dans tous les cas, elle ne s'en irait qu'après avoir mangé sa soupe.

On fit droit à la seconde de ses requêtes ; quant à la première, M. de Chabrol, qui était survenu et parlait à peu près arabe, lui déclara que c'était impossible, sans entrer dans les raisons de convenances qui eussent paru bien secondaires à la jeune négresse.

A cette déclaration, la petite promena sur son visage inondé de larmes la manche de la capote qui lui servait de guérite et dit ces simples mots dans sa langue :

— Hier, mamma ; aujourd'hui toi.

Le capitaine promit de la voir souvent et la consola de son mieux, puis, pendant que les deux visiteuses montaient pour admirer la vue qu'on avait de la fenêtre du salon, Peronne procéda à une toilette plus féminine que le vêtement de Champuis pour la négresse. La vue d'une chemise à fleurs rouges, d'une jupe et d'un fichu tout aussi somptueux apprivoisa l'enfant, qui se laissa faire avec un évident plaisir. La question chevelure fut réservée, car il y avait un tel désordre dans cette laine frisée qu'il fallait plusieurs heures pour s'y reconnaître.

— Si on la tondait ? proposa Champuis, qui était pour les moyens expéditifs.

— *Oui bien*, répondit la Savoyarde, ça irait plus vite. Comment t'appelles-tu, moricaude ?

Et Peronne, pour mieux se faire comprendre, donna un coup de poing dans l'estomac du guerrier en criant à pleins poumons : Champuis !

Le soldat, flatté, répéta : Champuis, en se désignant du doigt, puis, ne voulant pas être en reste d'amabilité avec la cuisinière, il lui appliqua la main sur l'estomac et dit : Peronne !

Puis tous deux, riant de se voir tant d'esprit, avancèrent le menton vers la négresse comme pour lui dire : Et toi, dis ton nom.

La petite comprit et, mettant sa main sur sa poitrine, dit d'une voix gutturale : Tafna !

— Eh bien Tafna viens à l'écurie, et avec les ciseaux à barbe du cheval, nous allons te faire une coiffure à la Ramponneau.

Je ne sais ce que Champuis appelait une coiffure à la Ramponneau, toujours est-il que la malheureuse enfant sortit de là, rasée de si près, qu'on ne pouvait l'être plus, et tellement laide que Peronne, effrayée de ce résultat, pourtant fort remarquable au point de vue de la tondeuse, enveloppa la tête de Tafna d'un madras jaune.

Là-haut, on était également très occupé, non pas du physique de l'enfant, mais de son être moral. Ils étaient tous trois accoudés à la fenêtre, avec des mines graves, et oubliaient complètement d'admirer la perspective pour laquelle ils étaient là.

Quand tout fut réglé sur ce point important de l'éducation à donner à la jeune sauvagesse, Jean alla ouvrir le tiroir d'un cabinet en laque, en retira quelques pièces d'or, et s'adressant à Mme La Tour :

— Je n'abdique pas tous mes droits de paternité, vous le voyez, madame, et je dois en garder aussi quelques charges. Voici pour habiller ma pupille ; plus tard, quand elle apprendra à lire, je paierai sa pension chez sœur René.

Et comme Mme La Tour se défendait d'accepter :

— Oh ! je vous en prie ; nous autres, hommes, nous avons si rarement l'occasion de faire du bien !

La voix était émue et, sur le visage bronzé du jeune homme, une rougeur furtive avait passé comme pour attester son désir de participer à une bonne œuvre.

Geneviève, prompte et irréfléchie comme toujours, avança la main.

— Donnez-moi cet argent, je vous en demanderai d'autre quand il n'y en aura plus.

Puis, un peu confuse, elle rougit à son tour et resta la main tendue avec ses pièces brillantes qu'elle contemplait faute de savoir que faire de ses yeux.

M. de Chabrol la voyait pour la première fois obéir à son bon cœur ; il la regarda un instant et se dit : Y aurait-il quelque chose sous cette enveloppe incorrecte, quelque chose de chaud, de dévoué, de généreux ?...

On entendit à ce moment les éclats de rire partant du rez-de-chaussée, et Mme La Tour, pensant que la toilette était terminée, voulut s'en assurer.

La petite négresse était fièrement campée entre Champuis et Peronne qui se tenaient les côtes de rire.

Quand elle aperçut M. de Chabrol, elle alla droit à lui et lui donna un grand coup dans l'estomac en lui faisant une grimace atroce. Le capitaine se montra fort étonné et pensa que sa pupille devenait folle à la suite de tant de souffrances.

Tafna, n'obtenant pas de réponse, renouvela sa démarche.

— Mon capitaine, hasarda Champuis, suffoqué par le rire contenu, c'est Tafna qui demande le nom de mon capitaine. Et il raconta tant bien que mal le procédé de Peronne pour obtenir le nom de la petite.

— De Cha-brol, articula le jeune officier, en mettant la main, non pas sur son cœur, mais sur la tête de l'enfant.

Celle-ci s'empara de cette main caressante, et la couvrant de baisers, répéta : De Cha-brol, jusqu'à la maison La Tour, où Peronne l'emmena.

On dansait à Constantine malgré la misère et la faim ; on n'en dansait même que mieux, car c'est une règle de toute société bien ordonnée que les riches doivent s'amuser d'autant plus que les pauvres sont malheureux. Le bal, dit-on, n'est qu'un prétexte qui entraîne à la charité. Soit, on était donc très charitable dans la vieille Cirta, et il s'y était fait une telle consommation de tarlatane et de fleurs que ces

dames durent faire venir de nouvelles toilettes de Paris pour les dernières semaines du carnaval. J'aborde ici un sujet palpitant qui fut cause de bien des brouilles, de bien des rivalités, un sujet qui passionnait non seulement les intéressées, mais les rivales des intéressées. Il y avait deux groupes : celui de Mlle Remy, rue Saint-Honoré, et celui de Mme Reverchon, rue de Richelieu. Ces deux couturières avaient des qualités différentes, et c'est ce qui désespérait leurs clientes algériennes. Le camp Remy avait pour chef d'attaque la préfète ; le camp Reverchon, l'intendante en chef ; l'un triomphait au corsage, l'autre était supérieur pour les garnitures. Mais je m'écarte de mon sujet. Donc, le groupe Remy avait fait venir des échantillons et, après de profondes méditations, avait choisi ce qui lui convenait. On attendait tous les jours l'unique caisse renfermant ces trésors, et enfin le sous-préfet de Philippeville avait télégraphié au chef du contentieux, à Constantine, qu'un colis partait le jour même pour M. le préfet. C'était la caisse Remy ! La nouvelle se répandit aussitôt en ville, et bien que Mmes La Tour n'attendissent rien pour cette fois, comme elles étaient Remystes, on les invita au déballage.

— Voilà tes robes, maman préfet, dit Jugurtha le lendemain en introduisant dans le salon des fêtes, alors couvert de housses, l'immense sarcophage que dix dames attendaient, haletantes, depuis une heure.

Vite un ciseau, un marteau, enlevez le couvercle. Et voilà dix têtes et vingt mains qui s'abattent sur le papier de soie.

— Ah que c'est joli ! — La robe rose c'est pour moi. — A qui les œillets ?

— Comment, voilà mes dentelles ! Mais elles sont sur du bleu et j'ai demandé du rouge.

— C'est pour moi le bleu.

— Alors on a mis ma garniture sur votre robe...

— Oh ! comme les tailles sont courtes.

— Du haut ou du bas ?

— De partout.

— Mon mari va être furieux.

— Vous mettrez un tulle.

A cet instant, le valet de chambre, qui n'avait encore reçu qu'une éducation coloniale, ouvrit la porte et, sans se préoccuper de rien, annonça : Le Révérend Père Laurent !

Noémie a posé des primevères dans ses cheveux, Mme Jumié un panache, la Préfète tient 50 mètres de tulle drapé à bras tendu, et les dames La Tour cherchent le sens d'une ruche qui échappe aux lois ordinaires de ce genre d'ornement.

Chaque bras est immobilisé, les langues restent suspendues et on voit entrer un grave Dominicain. Il n'y a pas un fauteuil libre et, devant ce tableau de désordre et de confusion, le religieux sourit et pense qu'il en tirera bon parti en chaire.

— Mon Père, excusez-nous, mais nous sommes en carnaval.

— Et j'arrive trop tôt puisque je suis le Carême.

La glace était rompue et le R. Père, qui arrivait pour prêcher la station, eut tout le loisir d'étudier son public sur le vif.

— Elles ne sont pas méchantes, disait-il le soir à M. le curé, mais qu'elles sont légères !

Geneviève n'était pas plus contente que le Père Laurent des préparatifs du carnaval, mais pour un tout autre motif : sa mère lui avait formellement déclaré qu'elle n'irait pas au bal. Vainement la jeune fille arguait de sa taille, de tel exemple pris ici ou là. La mère résistait et voyait un orage s'amonceler dans les yeux de la suppliante.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir une fille mal élevée, disait le docteur qui se rôtissait les jambes au coin du feu, tandis que le débat arrivait à la période aiguë.

— Mais aussi, maman ne veut pas que je danse.

— Et elle a joliment raison ; sais-tu bien que tu serais ridicule au bal ? D'abord, tu n'es pas belle avec tes bras d'araignée, tes épaules noires, tes joues creuses et, pour peu que tu leur fasses cette figure maussade, à tes danseurs, tu resteras sur ta chaise.

Geneviève adorait ce bourru et ne se formalisait d'aucune de ses boutades, sachant qu'au fond il l'aimait tendrement ; elle lui déclara qu'il était mauvais juge.

— Eh ! bien, prends-en un autre.

Et, sachant l'antipathie qu'elle avait pour M. de Chabrol, il ajouta malicieusement :

— Prends-en un autre plus jeune, sinon plus compétent, M. de Chabrol par exemple, il a du goût, du...

— Laissez-le, de grâce ! N'est-ce pas assez de le voir chaque jour, et faut-il qu'on me le serve à tous propos !

Et elle s'en alla de fort méchante humeur, s'enfermer dans sa chambre et s'y livrer à ses réflexions.

Chose bizarre, elle pardonnait à sa mère son refus, au docteur ses franchises brutales et elle était outrée contre M. de Chabrol qui n'était pour rien dans sa déconvenue. C'est sa faute, pensait-elle, c'est lui qui indispose tout le monde contre moi, il mène tout ici. Ah ! que la vie serait belle sans lui !

Et tout en devisant de la sorte, elle dénattait ses cheveux pour procéder à la toilette du soir, et sa glace lui renvoyait son image.

— C'est vrai que je ne suis pas jolie ; pourquoi donc ? J'ai de grands yeux, un nez droit, une bouche comme tout le monde ; et elle se mon-

trait à elle-même des dents de jeune chien. Le docteur dit que je suis noire, mais Lucy l'est plus que moi, cela ne l'empêche pas d'être jolie; quant à la maigreur, c'est distingué. Alors elle baissa les yeux avec confusion, car sa conscience venait de répondre à son pourquoi : « Je ne suis ni bonne, ni aimable, ça me rend laide! »

Le fait est que, pendant tout ce monologue, Geneviève s'était fait une figure terriblement maussade.

— Je comprends que M. de Chabrol devine à ma physionomie que je parle de lui. J'ai l'air méchant!... Ainsi, je lui dois même ma laideur. C'est mon mauvais génie! il me poursuit, il m'obsède!

Et, dans son enfantine colère, elle pleurait et s'éloignait de ce miroir qui venait de lui dire une si cruelle vérité.

Ce soir-là, en faisant sa prière, Geneviève, honteuse de ses découvertes, promit à son bon ange d'être aimable pour tout le monde; elle ne mit de réserve à son engagement qu'en ce qui concernait M. de Chabrol. L'ange indulgent se contenta de cette demi-promesse; il était habitué, avec cette enfant, à des retours si soudains et si entiers vers le bien qu'il espérait toujours mieux du lendemain et prenait en patience les écarts de l'heure présente.

De ce qu'on a pris une bonne résolution, on n'est pas corrigé pour cela et il faut faire entrer un certain nombre de rechutes dans son compte, si l'on veut être exact. Il arriva donc que Geneviève eut encore pas mal d'accès de despotisme capricieux et d'indépendance hors de propos.

— Maman, mes robes sont trop courtes, songez que je vais avoir seize ans.

— Pour la raison tu n'en as que douze.

— Mais on n'aune pas les robes d'après la sagesse de celles qui les portent. A seize ans on est une demoiselle, et je n'ai plus que trois mois...

— Pour apprendre ce que tu ne sais pas et oublier ce que tu as appris de travers, ce n'est pas trop, ajouta le docteur qui avait un flair particulier pour tomber toujours au milieu de ces luttes intestines.

— Pourquoi répondez-vous? Ce n'est pas à vous que je demande d'allonger mes robes.

— Non, mais c'est à moi que tu t'adresses quand tu désires te bien porter; or, rien n'est nuisible aux fillettes comme les robes longues.

— Je n'ai pas de chance, s'écria-t-elle d'une voix bourrue; ou M. de Chabrol, ou le docteur Vanel, il y a toujours quelqu'un pour me contrarier!

Une parole surtout l'avait mortifiée dans cette conversation, c'est celle qui s'était adressée à son ignorance.

— Je fais trente fautes d'orthographe, racontait-elle aux étoiles qui n'y pouvaient rien, et je confonds aussi bien les Louis de France que les Henri d'Angleterre; il y en a trop. C'est la faute de M. Burkrer, c'est un âne, il ne sait pas me rendre travailleuse. Oh! si M. de Chabrol voyait mon cahier de dictées, ou si j'avais à lui écrire de la part de maman! Car enfin, cela peut très bien arriver, si elle se cassait le pouce ou si elle avait une ophtalmie... J'en mourrais de honte; il est si déplaisant avec sa supériorité, et puis il écrit si bien; quatre mots, mais c'est tourné! Quatre mots, c'est le moyen de ne pas courir trop de chances avec l'accord des règles. Si maman se foule le poignet, je lui écrirai à ce capitaine : « Je vous déteste. — Geneviève. » Quatre mots, le compte y est.

Justement *ce* capitaine entra comme la jeune fille mettait à jour cette correspondance fictive; il venait prendre congé, son service l'appelait à Biskra, à l'oasis. Cette nouvelle rasséréna son ennemie, qui voulut bien changer de visage et aller s'asseoir auprès de lui, tandis que l'inévitable whist s'installait.

— Monsieur de Chabrol, j'ai quelque chose à vous dire avant votre départ.

— Mon Dieu, dit le jeune homme avec un effroi comique. ce n'est pas de ma femme que vous allez me parler; je vous assure que...

— Non, c'est de votre fille. Je veux vous rendre mes comptes.

— Voyons ça.

— Prenez votre calepin.

— Mais il serait bien plus simple de me montrer votre livre de comptes, je m'en rapporte à vos chiffres.

Geneviève devint rouge jusqu'à la racine des cheveux; elle n'était pas plus forte en arithmétique qu'en orthographe : « Ce Burkrer qui ne m'a seulement pas appris à tenir un grand livre! »

— Non, ajouta-t-elle tout haut, je n'ai rien écrit, cela n'en valait pas la peine. D'abord, maman lui a acheté des chaussures; mettez cinq francs.

— Comment, cinq francs une paire de bottines!

— Je vais vous dire : vous avez acheté un soulier et moi l'autre.

— Ah! très bien! Soit cinq francs; et puis?

— Un peigne 75 cent.

— Ah! mademoiselle, voilà une dépense inutile; elle n'a pas un cheveu.

— Je vous demande pardon, ils ont repoussé, elle a une tête d'astrakan.

— Donc 75 cent.; ensuite?

— Pour la toilette c'est tout.

— La tête et les pieds, c'est sommaire comme vêtements.

— Le reste est fourni par maman et par moi; nos vieilles robes suffisent.

— Et je parie que ce sont vos doigts de fée qui cousent tout cela ?

Geneviève se troubla, elle ne savait pas coudre et elle pensa avec amertume que le silence, dans ces conditions, était un monsonge; mieux valait être franche.

— Non, je n'ai rien cousu.

— Et vos autres dépenses? se hâta de demander M. de Chabrol qui voyait l'embarras de Geneviève et lui savait gré de sa droiture.

— J'ai payé 5 francs pour les leçons du mois.

— Ah! décidément, mademoiselle, vous êtes un administrateur incomparable. Puis-je savoir comment vous vous y êtes prise pour obtenir, à ce prix, les leçons d'un excellent professeur comme Burkrer?

— Burkrer est un âne!

— Plaît-il?

— Je dis que je ne peux pas le sentir.

— Celui-là aussi! Alors vous traitez d'ânes tous ceux qui ont le malheur de vous déplaire? Vous devez avoir une écurie bien montée. Avons-nous des numéros; puis-je connaître le mien?

— Je crois, monsieur, qu'il est plus pressé de finir nos comptes; j'ai dit cinq francs pour des leçons de français, M. Burkrer estimant que Tafna lui donne des leçons d'arabe dont il a grand besoin.

— C'est du moins un âne honnête.

— Maintenant, il me reste 29 fr. 25 cent.; est-ce cela?

— Parfait, et je vois que vous n'avez pas besoin de nouveaux fonds d'ici à mon retour.

— Maintenant, monsieur, je voudrais vous poser une question : Pourquoi, l'autre jour, avez-vous eu l'air surpris lorsque je vous ai dit que je voulais faire de Tafna une chrétienne?

— Je ne sais plus.

— Si, vous savez, je le vois dans vos yeux ; sans doute vous pensiez encore quelque méchante chose.

— Comment voulez-vous que je me rappelle...

— Dites la vérité comme elle est.

— Mais c'est odieux, cet interrogatoire, je vais appeler à mon secours : Docteur!

— Atout, passe la dame. Fichtre! elle ne passe pas. Le diable vous emporte Chabrol, vous m'avez donné une distraction et j'ai oublié qu'il restait un atout.

Le capitaine dut renoncer à être secouru par M. Vanel, il prit son parti en brave et répondit en baissant la voix :

— Puisque vous faites appel à ma franchise, je vous avoue que nous autres hommes nous sommes habitués à voir nos mères, nos sœurs se perfectionner en raison de leur fidélité à la religion; quand nous choisissons nos femmes, nous leur demandons avant tout...

— Une dot, riposta le docteur qui était heureux de se venger du coup perdu tout à l'heure.

— Je vous demande pardon, ceux qui sont dignes du mariage, qui veulent faire de leur femme une amie, la gardienne de leur honneur et la mère respectée de leurs enfants, ceux-là demandent : Est-elle pieuse? Et, si on leur répond oui, ils sont sûrs que cette compagne de leur vie aura la vertu douce, bienveillante, dévouée, l'humeur égale et l'indulgence universelle, oubliant les offenses et rendant le bien pour le mal.

Tout le monde riait, mais pas Geneviève qui trouvait la plaisanterie de fort mauvais goût.

— Alors, dit-elle, voyant que je ne ressemblais en rien à ce portrait, vous vous imaginiez que j'étais païenne.

— Non, petite cousine, mais je vous ai connue si jeune que je vous croyais encore hors d'état d'avoir une pensée sérieuse.

— Tu vois, maman, on m'injurie parce qu'on me prend pour une petite fille; voilà ce que c'est que de porter des robes si courtes. Je vais avoir seize ans, monsieur!

Lorsque Jean de Chabrol se retira, une heure après, la lampe multicolore qui éclairait un des marabouts d'angle de la galerie s'était éteinte; mais il connaissait assez la maison pour aller tout droit au porte-manteau qui garnissait ce petit réduit et y prendre son caban sans lumière. Il eut une vive et désagréable surprise lorsque sa main, en s'avançant, rencontra un corps chaud qu'il prit pour la tête d'un chien.

— Bounsoir, de Chabrol, cria aussitôt une petite voix rauque tandis que Tafna, car c'était la négresse, couvrait de baisers cette main qui l'avait, naguère, sauvée de la famine.

— Bonsoir, ma petite; travailles-tu bien le français?

Tafna devina plutôt qu'elle ne comprit la question, elle éclata d'un rire joyeux et se mit à défiler toute sa science : *Oui*, *noun*, *merci*, *donnez-moi*, *œil*, *pain*, *nez*, etc.

Tout en parlant, Tafna trottait derrière le capitaine; subitement, elle s'aperçut qu'il faisait noir; elle se mit à courir en criant : *Loumière*! *loumière*! Les étoiles suffisaient bien, mais, pour complaire à Tafna, son maître et seigneur attendit qu'elle revînt; et il s'accouda à l'appui de bois peint et découpé qui faisait le tour de la galerie.

Une petite lampe vacillante vint bientôt à lui portée par la négresse qui, ainsi éclairée, avait l'air d'un diablotin.

— Demain? demanda-t-elle en tenant le bouton de la porte où M. de Chabrol était déjà engagé.

— Non, dans un mois.

Et comme elle ne comprenait pas, il le lui redit en arabe.

— De Chabrol, oun mois, répétait-elle triste-

ment à Péronne, en retournant à l'office. *Besef* (beaucoup) oun mois !

— Ne dis donc pas de Chabrol, dis : Monsieur de Chabrol.

— *Qui fèche*, monsieur? Lui, dire de Chabrol, moi dire de Chabrol; *macache* monsieur (1).

Il n'y avait pas moyen de la sortir de là ; c'était un petit soldat qui avait reçu le mot d'ordre de son capitaine le premier jour, et qui était bien résolu à n'en pas changer.

Quarante-huit heures après, un cavalier en tenue de route s'éloignait de la ville dès le matin ; il était suivi, à quinze pas, du fidèle Champuis. Maître et serviteur prirent la route de Batna. Comme le répétait Tafna depuis deux jours, il y en avait pour oun mois.

« Oh ! quel jour ennuyeux ! » se dit Geneviève à peine éveillée en bâillant par avance et de toutes ses forces ; « tiens, mais pourquoi ? » Et elle constatait que le soleil entrait à flots dans sa chambre, que ses oiseaux chantaient, que tout paraissait joyeux autour d'elle. « Allons, secouons-nous ». Elle sortit prestement de son lit, elle embrassa sa mère et rentra dans sa chambre, persuadée que l'influence morose était conjurée. Elle n'avait pas rôdé cinq minutes autour de ses tiroirs qu'elle venait s'asseoir toute pensive sur une petite chaise basse : « Il n'y a pas à dire, je m'ennuie, ce jour va me peser horriblement et, ce soir, je n'aurai même pas le plaisir de me quereller avec mon ennemi particulier ; il est à trois lieues d'ici je pense. Quelle bête d'idée de partir; cet homme-là fait tout mal à propos ; quand il reste c'est pour m'ennuyer, et, quand il part, je m'ennuie encore plus ».

— ...C'est trop fort! s'écria-t-elle en se levant d'un bond, on dirait que c'est son absence qui me rend toute... Tafna ! appela-t-elle, en entendant un frôlement de souris dans le corridor.

— Mademoiselle ?

— Mon déjeuner, je te prie.

— Tout souite.

Quand le plateau fut déposé sur la table de Geneviève, Tafna mit les mains dans les poches de son tablier et attendit que sa maîtresse lui parlât ; c'était l'heure habituelle de la leçon de français en dehors des leçons officielles de l'infortuné Burkrer. Geneviève disait les phrases et Tafna les répétait en les remaniant pour sa plus grande commodité.

— Voyons, petite, répète ta leçon d'hier.

— Moi, vouloir parler d'autre chose.

— Eh bien, va, répondit Geneviève, qui était remplie d'indulgence pour toutes les indisciplines.

— Moi vouloir parler de Chabrol.

(1) On ne peut traduire qu'à peu près : Qu'est-ce que tu nous dis? monsieur ; lui m'a dit de Chabrol, moi je répète de Chabrol ; pas de monsieur !

Le chocolat sortit tout à coup de sa tasse, comme un fleuve de son lit, et inonda le plateau.

— Tu m'ennuies ! s'écria Geneviève, dont le genou impatient venait de causer le désastre.

Tafna, voyant cette mauvaise humeur, l'attribua aux incorrections de sa phrase et, humblement, en confectionna une autre.

— De Chabrol très bon ; moi aimer beaucoup, moi pleurer ce matin, moi voir partir, moi voir Champuis ; lui avoir regardé aussi.

— Qu'est-ce qui a regardé ?

— Champuis.

— Et le capitaine ?

— Qui fèche, capitaine ? Moi dire de Chabrol.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il faisait de Chabrol ?

— Lui, faire fu, fu, fu... Et Tafna, avec d'horribles grimaces, essayait de siffler.

— Qu'a donc Geneviève? demanda M. La Tour à sa femme quelques jours plus tard, on la dirait triste ou préoccupée.

— Je l'ai remarqué aussi, mais quand je l'ai questionnée, elle a eu l'air si profondément étonnée que ce ne doit être rien de sérieux ; le printemps l'énerve peut-être.

Non, ce n'était pas tout à fait cela ; Geneviève s'assombrissait parce qu'elle avait réfléchi et que les réflexions n'étaient pas de nature à l'épanouir.

— Vois-tu, Noémie, cet âne de Burkrer est incapable de me donner cette instruction complète qui fera de moi une femme distinguée. Je travaille pourtant beaucoup depuis trois mois, mais ça ne marche guère. Qu'est-ce que mon mari fera de moi ? Au bout de quinze jours, il ne m'aimera plus, je l'ennuierai. Et puis, j'ai découvert que j'ai une jolie voix, et personne pour m'apprendre à m'en servir. Et le dessin, et l'anglais ?

— Ça c'est vrai, reprenait Noémie. Et aussi, ça ne vaut rien de grandir dans son milieu ; tout le monde vous traite en petite fille jusqu'à ce qu'on ait quarante ans ; on est habitué à vous voir, vous ne faites aucun effet. Ainsi, tu es en train de t'arranger ; l'autre jour, j'ai entendu madame des Essarts, qui vient d'arriver, me dire : « Vous avez une petite amie qui promet devoir être fort jolie ». Et comme je lui nommais Jeanne et Marie : « Non, mademoiselle La Tour ; elle a l'air d'une jeune Isis, avec son profil droit, ses yeux démesurément allongés et ses longues nattes brunes ».

— Elle a dit ça ! s'écria Geneviève charmée ; elle courut à sa glace constater le fait, mais elle en revint avec dépit : « De profil, c'est possible ; mais de face, je ne trouve pas. »

— Tu sais bien qu'on ne voit Isis que de profil au musée Campana ; mais enfin, je te répète ce que j'ai entendu, et, sans madame des Essarts, je ne me serais jamais doutée que tu pusses devenir jolie, à cause de l'habitude.

— Mais enfin, qu'est-ce que j'y puis?

— Quitte Constantine, retourne passer deux ans à Paris.

— Oh! non, Noémie, je ne veux pas quitter maman; tu ne sais pas ce que j'ai souffert là-bas.

— Est-ce que tu ne souffriras pas davantage lorsque toute la vie tu écriras mal et que tu chanteras faux? Ton mari dira: « C'est vrai, elle ressemble à une peinture étrusque, mais j'aurais bien dû la laisser à son amphore. » A moins que tu n'épouses un être inférieur.

— Jamais! s'écria Geneviève avec un grand geste.

— Alors, ma chère, je ne vois plus qu'une ressource, c'est de renoncer au mariage.

Geneviève fit une moue éloquente; évidemment toutes ces alternatives n'étaient pas de son goût; elle chercha seule une solution plus conforme à ses exigences d'enfant gâtée et, n'en trouvant point, elle tomba dans de grandes perplexités. Que d'insomnies, que de résolutions extrêmes prises et abandonnées tout aussitôt! Et pourtant elle avait un égal désir de se perfectionner dans ses études, dans son intelligence, dans son éducation si décousue; avec l'âge, la raison venait un peu, l'amour-propre aussi; enfin il lui fallait sortir d'une incertitude qui pesait sur elle à l'égal d'un malheur.

Sur ces entrefaites, la société organisa un grand concert pour les victimes des sauterelles, qui succédaient aux victimes de la famine. Il était bien un peu tard, puisque mai touchait à sa fin; cependant, en se dépêchant beaucoup, on pouvait être prêt pour la première quinzaine de juin et, à cette époque, la chaleur est supportable encore. C'était la première fois qu'on s'adressait aux amateurs. Heureux pays! Ce fut une révolution dans la ville.

— Fi donc! monter sur les planches, disait la femme du contrôleur de l'enregistrement, qu'on prétendait en être descendue pour entrer dans les domaines.

— Moi, je me trouverais mal, affirmait la femme du major.

Mais ces dames étaient trop charitables pour manquer cette occasion d'exhiber leurs talents, et l'on put compter sur leur concours dès qu'on insista pour les avoir.

Les hommes, eux, se rendirent à la première sommation des organisateurs. M. Boussagol promit la romance du *Saule* qu'on lui demandait, et les *Oiseaux*, de Dupré, qu'on ne lui demandait pas; un lieutenant de zouaves accorda son violon qui en avait souvent besoin; et avec le concours gracieux de la musique du 65e, on put établir un programme alléchant.

Pendant que les commissaires s'occupaient de la décoration de la salle, le camp féminin était en rumeur au sujet des toilettes.

— Faut-il se décolleter?

— Mais, chère madame, ce n'est pas l'Opéra; l'impératrice va au concert en chapeau et en mantelet.

— C'est qu'elle a l'occasion de produire ses épaules et ses diamants ailleurs, tandis que nous...

— Je sais bien qu'en loge, les robes montantes ne font pas bien; mais ne pourrait-on partager le différend? disait une troisième intéressée. Mettons-nous en robes ouvertes, et laissons le grand décolletage aux artistes.

— Y pensez-vous, on les prendra pour des actrices, etc., etc.

Il y en avait de ces conversations, tous les jours, une trentaine de quatre à six heures. Mme La Tour avait des billets à placer, cela va sans dire; elle comptait sur M. de Chabrol, c'est encore inutile à relater, mais elle comptait aussi un peu sur sa société pendant la fête, et elle fut détrompée la veille même du concert par un mot du jeune homme, qui venait de perdre un parent et prétextait de ce deuil très léger pour se dispenser d'une corvée.

Mais, ai-je dit que Geneviève avait obtenu d'aller au théâtre pour la circonstance? Elle seule s'amusait vraiment et trouvait tout excellent et admirable. « Quel dommage que ce maussade capitaine ne soit pas venu, il n'aurait rien trouvé à redire à ma tenue et à mon humeur », pensait-elle de la meilleure foi du monde.

Le concert battait son plein; déjà la petite madame de l'enregistrement avait récité son monologue et Boussagol soupiré sa romance, le 65e soufflait dans tous les trombones, lorsque la loge du général s'ouvrit, et un officier, se penchant vers son chef, lui dit deux mots à l'oreille. Le général fit un soubresaut et devint affreusement pâle; il se leva et sortit. Dans la loge à côté, renfermant l'état-major, on se pencha vers l'aide-de-camp, un mot fut dit, puis répété à droite et à gauche et bientôt, dominant les harmonies violentes du 65e, cette lugubre nouvelle circula dans toute la salle: « On vient d'assassiner un officier sur la promenade, au camp des Oliviers. »

Aussitôt les camarades se comptèrent: — Où est de Monton? — A l'hôpital et Sers aussi. — Bué n'est pas là? — Non, il est parti avec le détachement qui porte l'impôt à Philippeville. — Et Morel? Qu'est-ce qui a vu Morel? — Personne ne répondait. — C'est Morel ou de Chabrol, il ne manque qu'eux.

La musique s'était arrêtée, et de la scène on causait avec la salle, sans plus se soucier d'autre chose que de la vie de ces deux pauvres jeunes gens; du reste, peu à peu, le parterre se vidait, on ouvrait et on fermait les loges, les hommes allaient aux nouvelles, et les femmes anxieuses interrogeaient les allants et les venants.

M. La Tour était sorti un des premiers, mais il ne revenait pas ; il était fort ému, car il avait rencontré son jeune ami à l'entrée du théâtre une heure avant, et celui-ci l'avait quitté sur ces mots : « Il fait beau, je vais me promener, bien du plaisir, mes respects à ces dames. »

Geneviève était comme pétrifiée, aussi blanche que sa robe, cette première robe du soir qu'elle était si joyeuse de mettre : « C'est lui, c'est lui, se disait-elle, et c'est ma faute ; si je n'avais pas voulu aller au concert, il passait la soirée chez nous... sur le balcon... il m'aurait grondée... qu'importe, c'était le salut... il doit faire si doux par cette nuit de mai... il ne me parlera plus de sa voix grave... Oh ! c'est lui... c'est lui... » Tout cela passait comme un cauchemar sans contours précis dans sa pensée.

Elle se leva et sortit machinalement.

— Geneviève, s'écria sa mère, que fais tu?

— Allons, dit-elle.

— Mais, attends ton père, je te déf... »

Geneviève n'entendait pas, elle s'en allait seule, tête nue à travers la foule qui encombrait les couloirs. Mme La Tour la rattrapa au bas de l'escalier.

La porte du théâtre était grande ouverte sur la place toute noire à cette heure de nuit; dans cette obscurité deux torches jetaient une lueur sinistre; elles accompagnaient un brancard et sur la civière était étendu un officier dont le visage avait été couvert d'un mouchoir. A côté de lui marchait Jean de Chabrol, la tête découverte, de grosses larmes coulaient de ses yeux. C'est lui qui, en se promenant, avait heurté le cadavre de son camarade.

Geneviève les vit, les reconnut tous deux, le mort à son uniforme d'état-major, l'autre à ses soins pieux; elle étendit les bras pour chercher un appui et tomba dans les bras de sa mère. On l'emporta évanouie.

— Comme elle est impressionnable, docteur, disait Mme La Tour le lendemain; nous connaissions à peine ce jeune homme et voilà Geneviève malade comme s'il s'agissait de la perte d'un ami très cher.

— Vous exagérez, chère madame, non pas l'impressionnabilité de votre fille, mais la gravité de son état; demain, il n'y paraîtra plus.

— Et j'irai à l'enterrement, pensait Geneviève qui faisait semblant de dormir pour qu'on la laissât à ses pensées.

C'est véritablement une chose touchante que cette union de l'armée, surtout loin de la commune patrie. Cette mort fut comme un deuil de famille dans la colonie militaire; les hommes veillèrent leur camarade, s'occupèrent à l'envi de lui faire des funérailles en rapport avec sa position; les femmes, des étrangères pour la plupart, apportèrent des fleurs ; elles coupèrent une mèche de ses cheveux, la mirent avec quelques roses dans une boîte qui partit pour la Meuse avec l'annonce de la triste nouvelle. Une pauvre mère qui vivait en faisant des rêves de gloire pour son fils, allait apprendre qu'il n'était plus; mais, au moins, quelque chose de lui arriverait encore jusqu'à elle, et elle saurait qu'il avait été accompagné jusqu'à la fin, d'affection et de dévouement.

. . . .

— Le diable m'emporte si je comprends jamais quelque chose aux femmes, fussent-elles au maillot ! disait le bon docteur en tapant de petits coups pressés avec sa canne sur le parquet de Mme La Tour.

Et, désignant Geneviève, il continuait : « En voilà une qui a failli mourir parce qu'on l'envoyait au couvent, et la voici qui mourra si on ne l'y renvoie pas. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise : elle aurait envie d'aller au diable, que nous l'y enverrions ; estimons-nous heureux que son caprice, pour cette fois, ait une apparence raisonnable. Fais tes paquets et va-t'-en, c'est le plus sûr!

Et l'on fit les paquets; cette fois, il ne fut plus question ni de chevaux, ni de chats, ni de terre, ni de pierres; Geneviève emporta seulement, comme souvenir de cette année, le programme du concert de charité organisé au profit des victimes des sauterelles.

La voilà partie, l'oiseau est envolé du nid, mais pour courir à sa cage. Il y pleure bien quelquefois, mais pas trop, il n'en a pas le temps. Ah! la merveilleuse intelligence, prompte, ouverte, sûre! Chaque courrier apporte l'éloge de la pensionnaire; voici le bulletin de janvier : Conduite : *excellente.* — Application : *soutenue.*— Style : *élégant et original.* — Histoire : *très bien*, 1re, 1re, 1re. — Géographie : *très bien*, 1re, 1re, 1re. — Orthographe : *beaucoup de progrès*, 15e, 10e, 6e, etc., etc.

Mlle La Tour a obtenu pendant ce trimestre trois fois le cordon d'honneur, deux fois la médaille d'application, la médaille de politesse et le ruban de chant sacré.

— C'est merveilleux! disaient les parents.

— Quelle fantasque! bougonnait le vieil ami.

— Mais, docteur, reprenait la mère, pourquoi ne voulez-vous pas croire que la raison est venue?

— Ta, ta, ta; votre fille raisonnable? Allons donc! Si quelque nouvel hôte est entré dans cette cervelle, je parierais gros que ce n'est pas la raison.

— Comment?

— Il n'y a pas de *comment*, il y a un *qui!*

— Vous supposez ?...

— Je ne suppose rien; seulement, je constate que cette petite folle s'évanouit en voyant le corps inerte de ce pauvre Morel, et que sa conversion date de ce jour. Allons, ne me faites pas

ces yeux effarés, qu'avez-vous à craindre d'un mort!

— Mais nous le connaissions à peine.

— Justement, les jeunes personnes sont toutes ainsi : faites-les vivre côte à côte avec un capitaine rempli de charmes et de perfections, elles le prendront en grippe; laissez leur voir à la parade seulement un autre capitaine qui a les vertus peut-être, mais à coup sûr pas les séductions du premier, et les voilà qui s'en éprennent et immolent leur paresse et leur indépendance à ses mânes.

Tafna voulut écrire à sa jeune maîtresse, mais n'étant encore 1re ni en orthographe ni en écriture, elle pria Péronne de lui servir de secrétaire. Voici cette lettre dans toute sa fraîcheur :

« Ma maîtresse, — Moi savoir faire les reprises dans le drap, et avoir raccommodé un gilet à de Chabrol que Champuis a apporté. Moi être contente, mais moi pleurer le samedi en faisant la chambre de ma petite maîtresse et embrasser la couverture de son lit. Moi vouloir bien la voir avec le cordon d'honneur, comme le général. — De Chabrol être toujours bon et moi apprendre à prier le bon Dieu chrétien pour que maître soit heureux toujours. — Votre servante, Tafna. »

De Chabrol être toujours bon..., murmure Geneviève, tandis que son professeur s'écrie d'une voix éplorée :

— *Si* bémol, mademoiselle La Tour, *si* bémol, je vous en prie, comment pouvez-vous oublier le *si* bémol dans le ton de *la* bémol ?

— De Chabrol être toujours bon... Pourvu qu'il m'attende !...

— Geneviève, monsieur Ganitzer vous parle, il vous dit de chanter; est-ce que vous êtes dans la lune? lui dit en lui poussant le coude une compagne charitable.

— Plaît-il? chanter? quoi?

Et sans plus réfléchir, la voilà qui égrène une gamme chromatique de deux octaves à faire tomber le livre du vieux professeur.

— Parfait, mademoiselle; l'instrument est sonore, étendu ; vous faites de grands progrès ; mais vous êtes distraite; je vous demandais la gamme en *la* bémol.

C'était la faute de Tafna aussi !... Pauvre petite Tafna, elle amena plus d'un éclat de rire sur les lèvres de la chère exilée où son originalité fournissait matière à une longue correspondance. Voici un des nombreux traits que Mme La Tour raconta dans une de ses lettres vers cette époque :

Un soir, la jeune noire étant occupée dans le cabinet de toilette de sa maîtresse pendant le dîner, songea qu'elle était assurée d'une demi-heure de liberté et de solitude, et résolut d'en profiter. Juste à ce moment, Péronne, qui venait de remettre son dernier plat au valet de chambre, se dit : « Je vais porter un broc d'eau chez madame, en attendant notre tour de dîner; » elle mit son fourneau en ordre, remplit la cruche et enfila le corridor des chambres, avançant sans méfiance dans la demi-obscurité. La porte du cabinet de toilette était entrebâillée; elle l'ouvrit tout entière et laissa choir son broc dans un accès d'épouvante.

— Une fantôme, une fantôme, cria-t-elle à pleine voix.

— Moi être blanche, lui répondit Tafna en dansant.

— Une masque! une fantôme! répétait Péronne affolée qui, ne trouvant plus la porte du cabinet dans l'excès de sa frayeur, tournait autour de la pièce les yeux hors la tête.

La négresse, ne comprenant pas qu'elle était elle-même cause de cet effroi, commença aussi à rouler des yeux hagards et à crier de toutes ses forces.

Toute la maison accourut et Mme La Tour pensant que le feu était, pour le moins, cause de pareils cris, traversa le flot répandu par la cruche dans sa chute, et entra dans le cabinet.

Ce fut un indescriptible fou rire lorsque, prenant Tafna par la main, elle l'amena sur la galerie au grand jour.

— Moi vouloir être jolie, disait la négresse assez confuse, moi avoir pris le pot de graisse de madame et l'oiseau blanc et la poudre qui sent bon; moi être blanche; mais Péronne avoir vu une fantôme, moi avoir peur.

On s'imagine ce que pouvait être Tafna enduite de cold-cream et de poudre de riz. Quant à Péronne, il fallut un verre de rhum pour la remettre; et, pour la consoler, sa maîtresse lui déclara que Tafna était si laide sous cet enduit qu'elle-même en aurait eu une peur affreuse, ce qui acheva de confusionner la pauvre négresse. »

Les jours passaient, passaient; déjà le printemps, déjà l'été, bientôt les vacances — pas pour Geneviève, car elle a dit en partant : « Je ne reviendrai que pour ne plus repartir, dans deux ans, quand je serai une vraie demoiselle, » et l'on sait que Geneviève n'a pas deux paroles ; elle va travailler pendant ces deux mois, elle dessinera, d'après nature, les beaux ombrages de Saint-Germain où le couvent a un petit ermitage pour ses enfants privées de famille; deux fois par semaine elle ira voir M. Ganitzer ; elle fera de la botanique; ah! certes, ce ne sont pas les occupations qui lui manquent ; mais, par instant, son cœur se serre, ses yeux se mouillent; si tant de sacrifices allaient devenir inutiles, s'il allait ne pas l'attendre !

Voici octobre, Geneviève quitte Saint-Germain, elle retourne dans la vieille Abbaye, demain la rentrée : Ah! bonjour, ma chérie, — bonjour mes amies. Tous les bras se tendaient, tous les cœurs s'ouvraient. — Quelle est cette

grande, demandaient les nouvelles? — C'est Geneviève La Tour, c'est notre Geneviève!

Puisque les peuples heureux n'ont pas d'histoire, profitons-en pour ne rien dire de cet hiver paisible dans la paisible demeure.

Au printemps, M. de Chabrol eut un congé, et passant par Paris, il demanda à Mme La Tour de lui confier ses commissions pour sa fille.

— Je vous remercie et j'userai de votre offre, mais je dois vous dire que vous ne la verrez pas; la règle est formelle, on n'admet en dehors de la famille que les visiteurs au-dessus de cinquante ans, et franchement, je ne peux pas vous faire passer pour un vieillard.

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)



CURIOSITÉS HISTORIQUES

L'ORIGINE DES ILLUMINATIONS ET DES LANTERNES

Au moment où les fêtes nationales se succèdent et donnent lieu à des illuminations de genres si variés, il est intéressant de savoir de quel peuple nous tenons la mode de suspendre des lanternes allumées et d'illuminer les monuments? Le voici en quelques mots: Le peuple chinois qui célèbre une fête spéciale appelée *fête des lanternes*, croit qu'elle fut établie après la fondation de la monarchie par un mandarin qui, ayant perdu sa fille, se mit à la chercher sur le bord d'une rivière avec des flambeaux et des lanternes que portaient une multitude d'habitants dont il s'était fait aimer. D'autres prétendent, et ce sont les plus lettrés, que l'empereur de Chine Kyé, se plaignant de la division des jours et des nuits, qui rend une partie de la vie inutile aux plaisirs, fit construire un palais n'ayant pas une seule fenêtre, et que, pour y répandre la lumière il y établit une illumination continuelle de flambeaux et de lanternes. Cette fête se célèbre le quinzièm, jour de la première lune. Alors, toute la Chine est illuminée, tant dans les villes que dans les campagnes. Les côtes de la mer, les bords des rivières sont ornés de lanternes peintes de toutes sortes de couleurs et de différentes formes. Partout on donne des spectacles au peuple, des feux d'artifice et toutes sortes de divertissements. Chaque chef de famille écrit sur une feuille de papier rouge les mots suivants :

« Au vrai gouverneur du ciel et de la terre de toutes limites et de toutes intelligences. »

Cette inscription est aussi placée sur une table devant laquelle on met : du blé, du pain, de la viande et quelques autres offrandes de cette nature; on se prosterne ensuite et on offre à la divinité des fleurs et des parfums.

Comme nous le voyons, notre mode actuelle de réjouissance était connue des anciens, puisque la civilisation de la Chine et de l'Extrême-Orient remonte à une époque des plus reculées.

UN EMPLOI SINGULIER

L'empereur de Russie, Alexandre, se faisait suivre, pendant ses campagnes et ses longs et nombreux voyages, par un employé aux appointements de 8500 fr. par an, chargé uniquement de lui tailler ses plumes. Cet artiste, armé d'un arsenal de canifs et muni d'un approvisionnement considérable de plumes, devait en tenir constamment une centaine de taillées sous la main impériale, ce qui n'était que le strict nécessaire; car l'autocrate ne reprenait jamais deux fois la même plume, ne fût-ce que pour donner une seule signature. Cette machine vivante resta en fonction pendant toute la durée du règne d'Alexandre.

Economie Domestique

RONSIN (PLAT ALSACIEN)

Mettre tremper un petit pain dans du lait. Prendre trois œufs, battre les blancs en neige et délayer les jaunes avec le pain. Joindre trois cuillerées de sucre pilé, mélanger le tout avec une livre de cerises noires et verser dans la neige. Beurrer un plat; mettre au four pour une demi-heure environ et manger froid ou chaud.

FRAISES A LA LUCULLUS

Prenez une orange, enlevez-en la peau et les pépins, détachez-en les quartiers que vous coupez à petits morceaux avec un couteau d'argent et mêlez-les aux fraises; saupoudrez de sucre; c'est exquis.



REVUE MUSICALE

Opéra : *La Tempête*. — Opéra-Comique : Revue de la période revolutionnaire. — Les Italiens — Concerts à l'Exposition. — Nouveautés de choix.



Décidément le goût des librettistes, cette année, se manifeste pour le genre fantastique. Nos scènes lyriques, avec *Esclarmonde* et *La Tempête*, en sont une preuve. Dans une œuvre chorégraphique, un peu de féerie ne messied pas comme dans un opéra, elle se prête au contraire à toutes les fantaisies du compositeur, de la danse et de la mise en scène.

La Tempête, ballet fantastique en trois actes et six tableaux, dont le livret a été raconté par tous les journaux, a été tiré de *La Tempête* de Shakespeare, par M. J. Barbier. L'œuvre du poète anglais a subi là un rude assaut qui n'ajoutera rien à sa gloire. Le moindre inconvénient de ces adaptations ou extractions, est de compromettre l'unité de l'ouvrage, d'en rompre le fil conducteur. Nous n'oserions affirmer que cet écueil ait été complètement évité par les auteurs. Quoi qu'il en soit, à défaut d'intérêt, ce canevas ne manque ni de grâce, ni de mouvement.

M. Ambroise Thomas, qui en a écrit la musique malgré ses quatre-vingts ans, y a brodé nombre d'inspirations, charmantes par leur contour mélodique et leur élégante désinvolture.

Laissant de côté tout esprit de discussion et de parti pris, le maître n'a pas écrit une œuvre de combat, comme M. Massenet, par exemple, qui est à l'âge favorable aux explorations et aux luttes viriles. L'auteur d'*Hamlet* n'a voulu qu'ajouter un fleuron de plus à son enviable couronne. Nous souhaitons qu'il y ait réussi autant qu'il avait le droit de l'espérer. Sa partition renferme une innovation qui lui donne un attrait de plus : c'est l'adjonction de certaines parties chantées. Point ne sera nécessaire d'aller à l'Opéra pour en goûter le charme incontestable. La lecture de cette musique aisée, tour à tour aérienne ou humaine, aura pour le plus grand nombre, de réelles séductions. L'orchestration qui renferme des pages de belle allure, développe toute sa puissance dans celle qui est consacrée à la description de la tempête. La variété des situations a naturellement fait naître celle des rythmes et des motifs. On remarquera le « prélude instrumental » du genre imitatif et ses chœurs à bouche fermée; tout le divertissement scénique « des libellules »; puis, au second acte, le « réveil des génies de la mer », celui de Miranda dont l'orchestre murmure les étonnements, et le féerique tableau de la « grotte d'azur » où le « pas des bijoux » et une jolie « barcarolle » précèdent le déchaînement de la tempête. Puis, les vents s'apaisent, les matelots naufragés se livrent à la danse en signe de joie et s'endorment. Ce « ballabile » et la « scène du sommeil » forment une piquante opposition.

Il faut distinguer au troisième acte le « pas des abeilles », celui de la « Captive », la « danse orientale » ; tout cela est ravissant, frais et coquet. Dans le « duo » final, M. A. Thomas a retrouvé toute la jeunesse et la passion poétique de celui du *Songe d'une nuit d'été*. Dans un superbe *tutti*, les instruments rivalisent entre eux par la beauté des modulations et la touchante expression de la mélodie qui s'en degage.

Au sixième et dernier tableau se place la « scène des adieux » et l'apothéose, où l'apparition du navire évoluant sur les flots absorbe l'attention au bénéfice des machinistes.

Cet œuvre fait honneur à M. A. Thomas comme à ses nombreux interprètes. Nous allions oublier la prière chantée par Mlle Pack, prière d'un beau caractère, malgré une prononciation quelque peu défectueuse de l'artiste qui la chante en bon style, pourtant. C'est, on le voit, une partition riche en motifs variés et intéressants. Exécution hors ligne, mise en scène et décors remarquables, voilà trois actes excellents qui permettront d'attendre, sans trop d'impatience, le grand opéra nouveau depuis longtemps désiré.

L'Opéra-Comique a commencé sa revue rétrospective des auteurs et ouvrages français, pendant la *période* révolutionnaire. Toujours courtoise la France, car on avait choisi pour pièce de début un auteur et un ouvrage italiens, *Il Barbiere di Siviglia*, de Paësiello, qui n'est certes pas sans valeur, mais qui n'en fut pas moins relégué au second plan, par la solide et brillante partition du *Barbier* de Rossini. Très franc et intéressant succès pour *Raoul de Créquy* (1789) et pour *La Soirée orageuse* (1790), que M. Danbé a su conduire avec une merveilleuse habileté et un parfait sentiment du style de l'époque.

Le Théâtre-Italien a terminé sa saison par trois œuvres maîtresses de son répertoire : *La Sonnambula*, *La Lucia* et *Il Barbiere*, trois chefs-d'œuvre d'inspiration, de sentiment et d'esprit, dont la patrie de Bellini, Donizetti et Rossini, peut toujours être fière. L'interprétation hors ligne de Mme Marcella Sembrich, dans ces trois ouvrages, avait ramené sur cette scène l'éclat et le succès que semblaient faire prévoir ses premières représentations, mais que l'absence d'*étoiles* devait compromettre. Mme Sembrich a été

admirable dans Rosina, comme dans Amina et Lucia, ce qui a permis à l'honorable impresario Sonzogno de se retirer, sinon avec profits, mais sur un triomphe.

En dehors de nos concerts d'orchestre officiels à l'Exposition, il convient de citer d'abord la belle exécution du *Messie*, de Hændel, au Trocadéro, par les soins du prince d'Arenberg, et sous la direction distinguée de M. Vianesi. L'orgue était magistralement tenu par M. A. Guilmant qui, le premier, a initié le public parisien au grand art classique en inaugurant ses séances d'orgue avec l'orchestre toujours applaudi de M. Colonne.

Il n'est pas jusqu'à la docte assemblée des concerts du Conservatoire qui ne soit descendue dans l'arène. Elle ne doit pas le regretter, car sa séance a été superbe et son succès, comme celui de son savant chef, M. Garcin, a été très grand.

Comment ne pas s'arrêter encore aux intéressants concerts de musique russe dirigés par M. Rimsky-Korsakow, un des plus célèbres musiciens de cette école et exécutant de première force? Il a présenté au public du Trocadéro des spécimens de tous les compositeurs en renom de son pays, dont plusieurs sont déjà connus et admirés en France. Ses œuvres, comme celles de ses compatriotes, ont produit une profonde impression par l'originalité des rythmes, la richesse des sonorités et la poésie d'une orchestration souvent fort heureusement colorée.

Voilà, certes, pour nos oreilles, du neuf qui n'a pas la prétention ridicule de surpasser et faire oublier tout ce qui l'a précédé.

Nous avons promis de signaler à nos lectrices les pages capitales de l'œuvre charmante dont nous avons esquissé le poème dans notre dernière chronique. Plusieurs fragments de la *Judith*, de MM. Paul Collin et Ch. Lefebvre, ayant été exécutés avec grand succès à l'un des brillants concerts de M. Colonne, au Trocadéro, cela nous remet en mémoire et les auteurs d'*Eloa* et notre promesse. Ce poème lyrique, tout de poétique azur, est divisé en cinq épisodes, dont au moins trois sont ravissants. L'orchestration quoique fort savante, est d'une rare clarté et d'une aérienne pureté de lignes. Les chœurs y sont traités de façon exquise. Toute la première partie est un chef-d'œuvre, surtout la phrase d'orchestre qui pose le motif type, toujours ramené à propos, et non à tout propos. On remarquera l'incomparable suavité du « Chœur Divin » qui vient après, et d'où les voix graves sont volontairement exclues; c'est d'un effet réellement céleste. Le « Prélude » qui précède le troisième épisode est encore une perle aux teintes éthérées. La critique l'a proclamé d'une voix unanime, le public l'a bissé, le *Figaro* l'a publié dans la semaine même de l'exécution, et l'éditeur a dû en faire un tirage à part; cela est plus éloquent que tout commentaire. A citer encore un chœur plein de grâce, l'air d'*Eloa*, d'un caractère calme et ingénu, et qui s'envole si bien sur la phrase :

Ah! qu'il doit être doux d'être le bon génie!

Puis la vaporeuse scène d'orchestre qui peint le vol d'*Eloa*, — non pas sa chute, — mais son oscillation descendante dans les espaces infinis, bleus, flottants. Nous passons forcément beaucoup de phrases de beau style qui se trouvent dans les deuxième et quatrième épisodes où le rôle de Lucifer donne une couleur plus humaine, mais non sans poésie encore. L'épilogue est une page qui soulève un coin du ciel et donne la sensation de l'Infini. M. Ch. Lefebvre est un des rares musiciens de la jeune école qui savent garder les bonnes traditions du passé, tout en s'acheminant vers l'avenir.

Aussi, nous n'hésitons pas à placer encore *Eloa* (1), la poésie du chant, à côté du recueil : *Le Pianiste moderne* (2), cette poésie du piano, dans la liste des compositions de choix qui termine nos lignes. En voici de nouveaux titres qui, à peine parus, sont des plus demandés : 89, *Marche nationale*, d'un rythme fier et du plus bel effet. — La marche-polka, intitulée : *Bagdad-Polka*, est d'un mouvement plus animé, mais n'en renferme pas moins d'élégants et énergiques motifs. Toutes deux sont signées G. Lamothe, et de bonne moyenne force. — La polka hongroise : *Szegedin*, par E. Köhler, quoique facile, ne manque ni d'originalité ni de brio. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

Pour le chant, il est peu de mélodies d'un sentiment plus pur et plus recueilli que la *Prière du soir*, de Tschaïkowsky, et que son beau duo · *Larmes humaines*, dont le style large et touchant se prête à de superbes effets vocaux. Editeur : F. Mackar, 22, passage des Panoramas.

MARIE LASSAVEUR.

(1) F. Mackar.
(2) Au *Journal des Demoiselles*.

PENSEES ET MAXIMES

La charité vient du ciel et l'espérance y monte. (Tiré de l'*Album d'une jeune fille.*)

***

La clarté est la politesse des professeurs. (ED. GRENIER.)



CAUSERIE



Voici la canicule, c'est-à-dire l'époque habituelle où les derniers Parisiens, retenus prisonniers du devoir, s'échappent et vont respirer l'air de la campagne. Dans les grands magasins on se bouscule, on court; le collégien choisit un faux-col qui, lui grimpant jusqu'aux oreilles, lui donnera l'air d'un vrai jeune homme; la pensionnaire demande un long voile de gaze, dans le même but de dissimuler sa trop grande jeunesse. Chacun a ses ambitions en ce monde. Les mères sont affolées; elles courent d'un comptoir à l'autre, font les malles, enferment les bibelots, mettent les housses, bourrent cà et là le mari, les enfants, le concierge... Enfin tout est prêt, excepté le fiacre à galerie qui doit emporter la famille et qui reste introuvable à la station... une dernière bousculade, l'oubli des parapluies ou d'un carton quelconque et l'on part enfin.

Voilà le programme inévitable. Eh bien, cette année, les santés chancelantes qui ont absolument besoin d'air pur pour les poumons, de solitude pour le cerveau, de douches, de bains de mer, d'inhalations balsamiques, remplaceront les plages, les forêts de sapin et les sources minérales par l'eau de Saint-Galmier, l'établissement de la Samaritaine et les jardins du Trocadéro. Songez donc, s'en aller quand l'Exposition en est à la période aiguë! Quitter Paris quand le monde entier y arrive. Car ce ne sont plus des individus qui s'acheminent vers la grande ville, ce sont des peuplades, et je m'attends à voir camper ces voyageurs, car il n'y a plus de place nulle part.

Ainsi, nous ne partirons qu'à la fin d'octobre, c'est décidé, avec tout le monde, et si le médecin proteste au nom des santés, nous lui répondrons, nous autres femmes, qui avons toujours une bonne raison prête : Ce qui amuse ne fait pas de mal.

Et l'on s'amuse joliment à Paris! Demandez à Mme Carnot, par exemple. Quelle joyeuse idée que ces *garden-partys* empruntés à la vie anglaise. En se promenant dans ce beau parc de l'Elysée, on retrouvait toutes ses connaissances de l'hiver et l'on faisait des comparaisons : — Tiens, Mme A...! Elle a dix ans de plus au grand jour! — Voici Mlle B...; c'est vrai qu'elle se teint les yeux, je ne voulais pas le croire, etc., etc. Soyez sûres, mesdemoiselles, que pour beaucoup de mondaines, trois ou quatre découvertes de ce genre rendent une fête très agréable; mais vous n'êtes pas mondaines, ni jalouses, ni exposées à ce que l'on vous classe parmi les pastels anciens, et celles d'entre vous qui se sont promenées dans les allées présidentielles ont eu, outre le plaisir des yeux, celui d'ouïr d'excellente musique.

Mais la plus belle des fêtes de cette période est, sans contredit, celle du quai d'Orsay. On pourrait l'appeler la fête des Roses, tant cette fleur charmante avait été prodiguée dans le salons et dans les guirlandes des jardins illuminés; car cette fois, la nuit avait repris ses droits sur le plaisir et la beauté.

On avait enlevé les trois portes qui sont au fond de la salle des fêtes et on les avait remplacées par des rochers de glace éclairés à la lumière électrique; sous une vaste tente, dans le jardin, un jet d'eau lumineux et son bassin, reflétaient les illuminations environnantes composées de gros fruits rouges et de petits lampions multicolores. La musique de plusieurs orchestres disséminés aux deux étages et dans le jardin, jouait un peu partout, et partout où elle jouait on dansait.

A minuit, la nièce du ministre qui conduisait le cotillon faisait son entrée dans un petit *pousse-pousse* tout en roses (4,500 roses!) traîné par un Annamite.

Alors, a commencé la distribution de ce que l'on est convenu d'appeler les *accessoires*, et qui finit par être le *principal* d'un bal. Il y avait des miroirs discrets sous des écailles de tortues, un chevalet monstre auquel pendaient de jolies palettes peintes et enrubannées. Quatre porteurs chinois suivaient, soutenant un palanquin fleuri, d'où s'échappaient mille riens charmants. Aux *Mais* d'or pendaient d'autres fantaisies, oiseaux en cage, chantant à ravir, etc. Enfin la tour Saint-Jacques entra aux chants si connus de : *La Tour prends garde*. De jolies prisonnières occupaient la vieille défense qui répondait orgueilleusement : *Nous n'avons garde de nous laisser abattre*. Elle eut tort, la tour Saint-Jacques, car un coup de tam-tam fit crouler ses murs, et les jolies guerrières furent obligées de faire un tour de valse avec les assaillants, tandis que la tour Eiffel faisait une apparition glorieuse sur les ruines de sa rivale. Feux de bengale, bravos et souper...

Ah! qu'elle aura fait écrire, remuer et parler de gens, la fameuse tour aux trois plates-formes. Voici que le Shah de Perse a quitté son royaume pour la voir. Ce prince étrange et étranger a passé par l'Angleterre pour arriver au Trocadéro, et les Iles Britanniques l'ont reçu en souverain. Le fameux bonnet, l'aigrette surtout, ont de nouveau donné matière à la chronique.

On n'en parlait plus depuis 1867, voici qu'ils sont redevenus à la mode. Mais le gouvernement de Sa Majesté Victoria avait un bien plus grave souci en tête au sujet de ce voyage. Fallait-il une installation pour le harem persan? Ces femmes cloîtrées, oisives, luxueuses, étaient un grand embarras pour tout le monde, et cependant il fallait les accueillir en épouses royales. Le ministre des affaires étrangères fit écrire en Belgique où se trouvait le Shah, et demanda s'il y avait un harem. La Belgique répondit :

— Pas de femmes.

— Pas de femmes ! reprit joyeusement le Petit Duc, non le Foreign-Office ; pas de femmes ! quelle délicate attention de ce souverain, qui ne veut nous apporter de sa royauté que l'éclat, la magnificence et l'agrément !

Quand le Shah fut à Londres, les Anglais remarquèrent vite les allures particulières de certains officiers de la suite persane. Ils avaient de petites mines roses et blanches, de grands yeux fendus en amandes, pour tout dire, ils étaient ravissants sous le caftan national. Bientot on apprit que c'était l'échantillon du harem désigné pour le voyage d'Europe. Le Shah désireux de rester en famille et ne voulant gêner personne, avait trouvé ce moyen de tout concilier. Décidément, sa délicatesse est au-dessus de tout éloge, et il a eu là une idée lumineuse : un harem de voyage! Nous autres, pauvres Occidentaux, nous nous contentons d'un sac... Parlez-moi de l'Orient pour progresser.

Mais ne quittons pas l'Europe et les rois, sans jeter un coup d'œil attendri sur ce jeune Alexandre de Serbie qui, trouvant une couronne trop lourde pour sa tête d'enfant, l'a pourtant acceptée à condition qu'il échangerait sa liberté contre un baiser de sa mère. Pauvre petit !

Je vous disais en commençant que le monde entier arrive chez nous ; je n'exagère rien, et même les racontars resteront au-dessus de la vérité, parce qu'on ne connaîtra jamais tous les détails. Que dites-vous de cette jeune senorita, de bonne famille, mais pauvre et curieuse, qui s'engage dans une troupe espagnole en partance pour l'Exposition, afin de la visiter gratis ; cela vaut les Persanes déguisées en hommes.

Du reste, nous autres Françaises, nous nous faisons des idées très fausses de la civilisation étrangère ; nous croyons qu'en dehors de deux ou trois États voisins du nôtre, il n'y a que des sauvages. C'est notre manière à nous de ne pas connaître la géographie. Il y a quelques jours on m'annonce une petite Parsee arrivant en droite ligne de Bombay.

— Bien, pensai-je, voilà une jeune fille dont il faudra faire l'éducation complète! Je vais la recevoir à la gare ; elle a son joli costume national : un grand voile de crêpe de Chine qui voile ses cheveux d'ébène et entoure de ses plis moelleux la poitrine et une jupe drapée à l'antique. On dirait une vierge noire, telle que la représentent certaines statues d'église. Voilà que ses grands yeux s'animent en me remerciant dans le plus pur anglais, et elle me demande de prendre un fiacre à l'heure pour pouvoir déposer des paquets qui l'embarrassent depuis Marseille. Je reste abasourdie, et, tout le long du chemin, mon étonnement grandit, car elle *reconnaît* les quartiers par où nous passons, elle me parle de nos merveilles, elle admire, et comme il fait chaud, elle s'évente avec un éventail de gaze Directoire, pointé et pailleté d'or.

— Il vient du *Bon Marché*, répond-elle à mon regard étonné !

Puis elle me questionne sur l'inévitable Tour Eiffel, qui commence à me crisper avec son restaurant, son journal, ses oscillations et ses poètes. Je n'en reviens pas ; une Parsee, une adoratrice du soleil, à peau brune, une habitante de l'Inde! Qu'est-ce que nous allons devenir? Je ne vois plus qu'une ressource pour les nations dites civilisées, c'est de retourner à l'enfance et de recommencer.

J'aurais voulu vous parler de la fête du 14 juillet qui, cette année, devait éclipser ses devancières, mais reportez-vous aux descriptions qui furent faites lors de l'ouverture de l'Exposition, et vous aurez à peu près l'exacte vérité. Sauf la pluie torrentielle de la journée qui a retenu bien des gens chez eux et enrhumé plus d'un petit scolaire pendant l'inévitable défilé, sauf aussi pour les illuminations du soir, un double cordon lumineux qui, partant du bois de Vincennes, traversait tout Paris pour se perdre dans le bois de Boulogne, avec oriflammes, cartouches, mâts et lampions aux couleurs nationales. La pluie a cessé avec le jour, et les bals publics ont dédommagé la jeunesse des rues de cette maussade après-midi.

Et pendant que l'on s'amuse de son mieux dans ce brillant Paris, là-bas, tout au fond d'une mine, l'on arrache péniblement à la terre, pour les lui rendre aussitôt, des centaines de cadavres mutilés, méconnaissables, carbonisés. Le feu grisou a passé par là, c'est-à-dire la mort, la ruine et leur sinistre cortège de douleurs. Toutes les mains s'ouvrent pour donner aux veuves et aux orphelins : comme la France est riche quand il faut faire la charité !

Lorsque je regarde parfois l'horizon si sombre qui semble se dégager pour nous des brumes de l'avenir, il me semble que le cœur sauvera la France dont la tête est si malade. Peut-on mourir avec une telle vitalité de dévouement ! Nous sommes légers, nous sommes coupables, mais nous aimons tant ce que nous aimons, et nous savons si bien donner de nous-mêmes !

C. de Lamiraudie.

DEVINETTES

Mots en carré

Dans chacun des quatrains chercher un mot du carré.

Nous cherchons la santé depuis la Grande-Grille
Jusques aux Célestins, Lardy, Larbaud, Saint-
[Yore
Et, pour nous retremper, nous venons en famille
Subir douches et bains, et boire et boire encore.
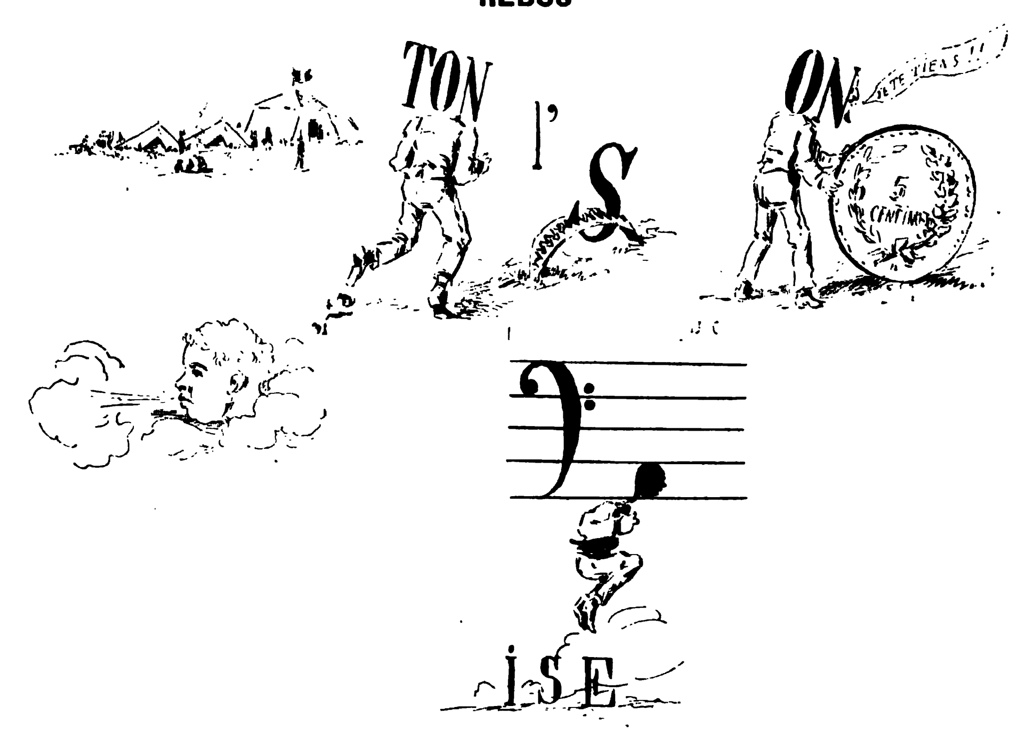
Alors, avec l'eau claire absorbant l'espérance,
Jetant, sur l'avenir un confiant regard,
Nous noyons, un instant, chacun notre souf-
[france
Et narguons à l'envi ce qui viendra plus tard.

Poursuivant le plaisir, chacun, suivant sa pente,
Jouit des arts, du jeu, des bals et des festins...
Les noces quelquefois, par une heureuse entente,
En projet, dans le Parc, unissent les destins!...

A ces noces, plus tard, enivré d'ambroisie,
Quelque rêveur, troublé par les parfums d'a-
[mour,
Oubliera le tréma sur le mot *poësie*,
La virgule autre part, pour aimer à son tour.

Mais l'essai du bonheur est décevante chose.
La tache est au soleil, la paille au diamant;
Et le nuage aux cieux, et l'épine à la rose;
Et plus d'un astre éteint gravite au firmament.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

CHARADE : *An douille.*

HOMONYMES : *Poste — Poste — Poste — Poste — Post.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET

C'est un méchant métier que celui de médire.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Très certainement vous aimez les fleurs, mesdemoiselles, vous vous plaisez à les disposer en bouquets, en gerbes, pour en parer votre chambre et le salon. Vous ne laissez à aucun serviteur ce soin si charmant, si délicat qui exige du goût et de l'adresse; aussi ai-je pensé à vous décrire un genre de jardinière un peu *réaliste* que vous ferez vous-mêmes et que vos amies admireront sûrement.

Description et croquis de la jardinière ont été donnés dans l'édition hebdomaire qui, par cela même qu'elle paraît tous les huit jours, contient un plus grand nombre de travaux de fantaisie et d'actualités que la vôtre; mais en raison de l'originalité et de la facilité d'exécution de l'objet, nous avons voulu répéter cette description pour en faire profiter le plus grand nombre de nos lectrices.

Cette jardinière est faite d'un prosaïque poêlon en terre qui doit avoir vingt centimètres de diamètre. On l'enveloppe d'une percaline et d'un gros tulle grec en fronçant le haut pour former une tête qui frisottera autour du bord. L'étoffe peut être taillée en un grand rond dans lequel on placera le poêlon, ou bien en une longue bande froncée aux deux bords, le bord qui fera le dessous, entièrement serré. Un ruban drapé, sous la tête, tourne autour de la queue à laquelle il se noue de plusieurs coques et de pans qui ne retomberont pas.

Quand le poêlon sera rempli de sable mouillé et de mousse fraîche, lui faire une anse en enfonçant un jonc ou toute autre baguette flexible du côté de la queue et au côté en regard; que cette anse soit très haute et qu'elle forme un arceau très ouvert, afin que les fleurs et feuillage piqués dans le sable puissent monter aussi haut que possible. Elle sera enroulée d'un ruban dans lequel on prendra les manches de deux cuillères en bois qui devront se montrer à travers les fleurs; le manche d'une troisième cuillère sera enfoncé dans la cavité de la queue du poêlon et l'on y mettra un ruban noué moins large que celui du poêlon.

Tout le temps que dureront les fleurs, garnissez-en cette étrange jardinière, et remplacez-les à l'automne par une plante verte au feuillage léger et découpé. Comme la garniture n'est pas coûteuse, on pourra la changer et utiliser même du tulle brodé.

Voici la description d'un vase, dont vous aurez la primeur, puisque je n'en ai pas encore parlé dans l'édition hebdomadaire, mais il y paraîtra garni et au naturel.

C'est un broc à glacer le champagne.

Le goulot élancé ainsi que l'anse. Une cloison en cristal entoure intérieurement le creux où se met la glace et que l'on remplit d'eau, ainsi que le broc, pour le garnir de fleurs.

Il faut choisir des fleurs à très haute tige : des glaïeuls feront très bien ainsi que les branches légères des jolis arbustes de nos jardins; des grappes, des fleurettes et toute sorte de clochettes, des roses des marguerites, des herbes fines, de la folle avoine, etc.

L'anse du broc doit disparaître sous la cascade de fleurs que l'on forme en les étageant et en mettant celles à grappes ou à tiges flexibles dans le bas de la gerbe. Plus vous élancerez la gerbe, plus jolie sera la dégringolade.

Donc il faut mettre dans le goulot du broc d'abord les plus hautes branches, former comme un fond de verdure sur lequel se détacheront les fleurs; les entremêler d'herbes légères; dans le creux mettre des fleurs, roses et autres, des herbes et fleurettes tombantes; les arranger au mieux en les croisant; il ne doit pas y avoir d'interruption entre celles tombant de l'orifice du broc et celles du creux; c'est cette disposition qui fait la dégringolade en cachant l'anse.

L'emploi des fleurs des champs serait heureux en y mêlant des herbes folles, de l'avoine, des épis que l'on peut récolter dans ses promenades.

La gerbe peut atteindre un mètre, broc compris.

C'est le plus délicieux arrangement de fleurs que nous ayons vu.

Et maintenant parlons de quelques fantaisies qui pareront un costume simple. Il y en a une qui s'adresse, quant à la façon, aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes femmes. Pour celles-ci elle se fera en tulle brodé ou en dentelle crème ou noire selon le goût; pour vous, mesdemoiselles, en ruban de moire ou autre très large.

Quatre mètres de ruban. Prendre le milieu et former deux grandes coques que l'on appliquera sur le milieu du corsage en les y maintenant par des épingles; faire passer chaque pan sous le bras, les croiser derrière à la taille, puis les ramener devant et les nouer en ceinture avec les bouts flottants. Il faut chiffonner le ruban et ne pas lui laisser toute sa largeur sous le bras et au dos; quelques points pourront fixer ces plis, mais il faudra avoir soin de les dissimuler.

Nous avons vu ce même arrangement, un peu modifié, sur un costume de foulard bleu marine à rayures crème. Voici la modification : Tulle crème au lieu de ruban, séparé en deux pans froncés à l'épaule, d'où ils descendent en fichu drapé jusqu'à

la poitrine; là ils se nouent en deux coques, se disposent, tournent et forment ceinture comme ceux en ruban. Nous les avons vus aussi noués derrière et tombant sur la jupe.

L'on revient au camail, mais il est plus petit que celui porté par nos mères. Il est commode parce qu'il se met et s'enlève facilement.

Les deux façons suivantes que nous avons vu porter par deux jeunes filles nous ont paru assez gentilles, c'est pourquoi nous en avons pris la description. C'était au bord de la mer, cela vous expliquera leur couleur un peu diabolique.

Cachemire rouge; devant et au dos une longue pointe, au contour se monte un haut plissé qui fait descendre le camail arrêté un peu au-dessous de la taille. Une bande de moire noire ou une tresse si l'on veut, au bord du plastron, du camail et en col droit; ce dernier se termine par une patte passant dans une traverse en cachemire rouge.

Un autre en soie changeante, surah ou taffetas, marine et grenat. Le camail rehaussé d'un volant déchiqueté est froncé à un col droit et des bretelles en velours grenat, qui prennent de la pointe de l'épaule, se croisent devant; très originale garniture.

Un jeune et charmant costume est en foulard marine à colonnes crème faites de minuscules fleurs de lis.

Façon très simple. Jupe ronde froncée avec un très haut ourlet; le corsage à taille ronde, froncé aussi, a un empiècement de broderie anglaise, broderie d'œillets disposés en roues avec une étoile à jour au centre. Le col droit, la manche un peu froncée à l'épaule avec un poignet en broderie. Ruban marine, demi grande largeur, noué derrière de coques à longs pans.

Le chapeau qui accompagne ce costume est en crin bleu marine composé de bandes à jour et de bandes mates, la passe non doublée, ce qui rend le chapeau encore plus léger; dessus des grappes d'acacia réunies en bouquet par un nœud de ruban marine.

Quelques jeunes femmes élégantes portent par les temps nébuleux et pour le voyage une redingote en drap crème, d'autres la mante Louis XVI en taffetas changeant de deux couleurs sombres, marine et grenat par exemple; vert bouteille et noir, gris et noir. La doublure est en flanelle claire à l'encontre du dessus.

Si elle est exclusivement réservée pour la ville, on y met au bas, appliqué dessus, un volant de dentelle; cette même haute dentelle froncée à l'encolure, retombant en pèlerine, va très bien aux personnes minces.

CORALIE L.

Le 7e Album de travaux de l'édition hebdomadaire (blanche), paru le 15 Juillet, contient: Table à double planche avec deux petites étagères. — Plateau-écusson avec deux dispositions d'étoffe ancienne. — Enveloppe-étui de voyage pour parapluie, encas, ombrelle. — Pochette pour l'ouvrage avec le détail de la broderie. — Chausson au tricot pour bébé. — Chausson au tricot double pour bébé. — Encadrement d'image ou de missel à colorier, modèle ancien du XVIe siècle. — Plateau Louis XV pour bibelots anciens. — Deux modèles de broderie de piqûres.

Le numéro du 13 juillet contient le croquis du Poêlon drapé et garni de fleurs et le croquis sans les fleurs.

Celui du 27 juillet le Broc à glace au naturel et garni de la gerbe de fleurs finissant en dégringolade.

VISITES DANS LES MAGASINS

UN PASSE-TEMPS ARTISTIQUE

Si vous avez quelques dispositions à la peinture, vous ne sauriez mieux utiliser vos loisirs qu'en vous amusant à enluminer un livre d'heures, tout préparé pour cela.

Le texte est en gothique, les dessins d'entourage sont indiqués au trait, et tous de styles variés : il suffit de les peindre à l'aquarelle ou à la gouache avec des ors de différentes couleurs, pour obtenir sans grande peine ni recherches, l'effet des anciens manuscrits. Vous y prendriez certainement grand intérêt, et vous auriez, soit pour vous-même, soit pour offrir à une amie, un très beau livre de mariage qui aura d'autant plus de valeur qu'il sera votre œuvre personnelle.

Adressez-vous à la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris, et vous recevrez franco un feuillet spécimen qui vous donnera tous les renseignements nécessaires (prix : 15 fr., 30 fr., 50 fr. et 100 fr.)

***

Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, nous a montré des façons nouvelles créées pour l'automne et nous faisons une petite indiscrétion en en parlant déjà.

Une jupe droite et une seconde jupe à paniers, mais des paniers qui ne sont point disposés comme ceux déjà portés, le relevé a un chiffonnage tout autre. Entre les plis qui se groupent au-dessous de la taille s'avance la longue pointe du corsage, corsage qui se garnit de soutache, de broderie, de jais ou de passementerie, selon le degré d'élégance du costume. Une autre façon se compose d'une jupe



coupée de rubans en velours, assez espacés pour laisser entre chacun la place de deux plis couchés. Une longue casaque bien soutenue par la tournure arrondie, garnie de ruban en velours, de revers et de poches. De la manche sort une manchette de dentelle très fournie et froncée.

Il y a beaucoup de goût dans les façons de cette bonne couturière, dont le travail est des plus soignés.

⁂

On comprend que les bijoux redeviennent à la mode, quand on voit ceux exposés par nos fabricants. Nous ne voulons pas seulement parler de merveilleuses parures de pierres fines, mais des bijoux qui se portent couramment, tels que bracelets, épingles, broches, etc., etc. Toutes ces fantaisies sont très portées par les jeunes femmes et les jeunes filles; c'est donc qu'ils reviennent en grande vogue, aussi tenons-nous à vous le signaler. C'est un joli cadeau qui fait presque toujours plaisir. Seulement, autant il est agréable de voir au bras un joli bracelet, au doigt une bague finement montée, au corsage une broche artistique, autant il est de mauvais goût de s'en surcharger le bras et les doigts.

⁂

A notre dernière visite à la maison Sajou, G. Lefèvre et Cabin fils successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, nous nous sommes fait montrer les canevas de toutes sortes, la balle à café, les toiles et les étamines à broder. Il y en a une grande variété. On en tire un beau parti pour l'ameublement, et l'ouvrage est si vite fait! Cette maison a la spécialité des tapisseries coloriées directement sur le canevas, ce qui supprime l'échantillon; leurs prix ne sont point élevés, jugez-en : tabouret à 5 fr.; chaise ou coussin, 7 et 8 fr.; prie-dieu et fumeuse, 13 et 16 fr.; fauteuil, 18 et 22 fr.; fauteuil, 30 et 35 fr.; des chasubles à 16 fr.; des étoles à 12 fr., etc., etc. L'assortiment en belle laine de Hambourg est compté à raison de 8 fr. la livre. Dans les fantaisies, les petits ouvrages à fils tirés, en drap perforé, sont de plus en plus en vogue. Nous ne pouvons ici les nommer tous, la nomenclature en serait trop longue, mais tous les renseignements désirés seront envoyés très détaillés aux abonnées qui les demanderont à la maison Sajou. Nous avons déjà dit que le crochet Suisse avec protège-pointe est spécial à cette maison. Très commode, nous le recommandons particulièrement aux personnes qui aiment ce genre de travail. Les fins coûtent 75 cent. et les gros 1 fr.

⁂

MAISON ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

27, rue du Quatre-Septembre

Tout ce qui sort de cette maison est d'un ordre supérieur; on y trouve, mieux que partout, les belles *toiles imprimées* à 2 fr. 25 le mètre en 80 cent. de largeur; le *voile foulard* délicieux à 2 fr. 90 le mètre; les beaux lainages unis et de fantaisie; le foulard aux dessins multiples, ne tachant pas à l'eau, à partir de 5 fr. 25 jusqu'à 8 fr. le mètre. Ce que nous recommandons surtout à nos lectrices, c'est le costume en voile, rayures tissées, fond crème avec raies bleu, cerise, vert pâle, havane, etc., etc. On envoie les échantillons *franco*.



FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES EN TOUS GENRES

Mme A. Favier, faubourg Poissonnière, 68, Paris

Nous rappelons à nos abonnées qu'elles peuvent commander avec confiance à cette maison toutes leurs fleurs artificielles, piqués et guirlandes pour chapeaux, parures de mariées, bouquets d'autel, etc., etc. Les prix sont très modérés et le travail très soigné; de plus, Mme Favier est d'une exactitude et d'une complaisance à toute épreuve.

⁂

MAISON LEBEL-DELALANDE

348, rue Saint-Honoré

Ouvrages exposés à la classe 34

Plus nous voyons les ouvrages de fantaisie et les tapisseries faites et montées par cette maison, plus nous sommes en admiration devant ce travail artistique, fin et délicat. Arrivée à ce degré de perfection, la tapisserie devient un art et du meilleur. Cet écran Louis XV au petit point, un vrai Boucher; cet autre à trois panneaux représentant les jeux, un Watteau. Ces coussins en satin, en velours et en peluche brodés au passé, ou appliqués de bouquets, ou brodés à fils tirés, sont exquis de tons et d'arrangement. Voici toutes sortes d'ouvrages en vogue : classeurs, boîtes à bijoux, couvertures de livre au petit point, avec des sujets et des paysages amusants, vide-poche, poches à gants, sachets de formes nouvelles, coquettes et ingénieuses. Toutes ces jolies choses montrent avec quel goût, quelle recherche et quelle entente des couleurs et du dessin, Mme Lebel-Delalande dirige les artistes qui nuancent, nous pourrions dire qui peignent, ces superbes tapisseries et ces charmantes fantaisies.

⁂

VÉRITABLE BÉNÉDICTINE DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

Dépôt à Paris, 76, boulevard Haussmann.

Pendant les chaleurs, nous conseillons à nos lectrices la véritable Bénédictine de l'Abbaye de Fécamp. Un petit verre pris avant le repas est un des meilleurs apéritifs. Pris après, il facilite la digestion et empêche tout malaise. La Bénédictine est une délicieuse et bienfaisante liqueur appréciée de tous les gourmets et dont l'usage journalier et modéré ne peut que faciliter toutes les fonctions de l'organisme.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4740

Toilettes de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

Modes de Madame Naudin, rue du Vieux-Colombier, 16

Première toilette. — Tunique en bengaline bleu pâle, relevée devant à larges plis étagés sur une sous-jupe de même étoffe ornée de rubans brochés Pompadour roses, posés en long. Corsage décolleté à taille ronde, froncé devant et plat sur les côtés ; l'encolure carrée est bordée d'un ruban à plat ; traverse en ruban à la taille sur le devant froncé ; petite ceinture tombante, légèrement drapée, fermée sur le côté sous un nœud à longs pans. Chemisette en linon, froncée autour du cou, avec ruche faisant collerette ; les manches froncées sont fermées par un bracelet de ruban. Pour porter ce costume en toilette de soirée, on supprimera la chemisette et on garnira le haut du plastron d'un petit bouillonné de tulle ou de dentelle ; petite manche courte assortie. (Voir la planche de patrons.) — Capote en dentelle d'or, dont les dents rabattent sur le bord ; au milieu, touffe plate de feuillage de teintes variées.

Deuxième toilette. — Costume en foulard broché; jupe plate plissée à plis égaux ; tablier jardinière en tulle ; corsage à petits paniers, froncé dans un corselet lacé, recouvert de tulle brodé comme celui du tablier; haut de manche froncé dans un poignet long en tulle brodé (1). Col et manchettes plissés. — Chapeau de paille à calotte jockey en paille pleine ; la passe très avancée en paille à jours est doublée de crêpe maïs ; ruban de velours noir croisé derrière et faisant brides.

Costume d'enfant. — Robe en broderie de toile écrue sur transparent rouge; corsage decolleté, dos plat dans le haut et froncé à la taille; les devants plats se croisent sur un plastron de foulard uni; large ceinture nouée. (Voir la planche de patrons de ce mois). — Capote bonne femme en dentelle blanche avec nœud de ruban de gaze.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 août.

TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de Mlle Lapouge, 17, rue d'Aumale.

Quart de tapis point de Hongrie, cerné dans tout le dessin, d'un point lancé en laine loutre.

SACHET COLORIÉ REPOUSSÉ

De Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Broderie à fils tirés en soie d'Alger sur imberline façonnee. Travail en voie d'exécution avec échantillon de la grosseur de l'étamine employée.

HUITIÈME ALBUM

Bonnet, dentelle bretonne pour baby. — S. B. enlacés. — M. A. enlacés. — Pochette en drap perforé. — Entre-deux. — Déshabillé de campagne. — Petite applique, guipure. — Amazone. — Laurence. — Garniture. — V. P. enlacés avec couronne de marquis. — Carré, filet guipure. — Taie d'oreiller. — Têtière de canapé. — Petite guirlande. — Petit tablier d'enfant. — T. G. enlacés. — Garniture. — Fanny. — A. P. enlacés. — Têtière en étamine lamée. — Toilette de baby. — Robe de petite fille. — Châle-mantille tricoté. — Polonaise. — Capulet au crochet pour enfant. — Motif, point à la croix. — Garniture.

FEUILLE VIII

1er CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4740).

Robe, petite fille (gravure n° 4740).

2e CÔTÉ

Veste amazone, page 2 (album d'août).

Tablier d'enfant, page 5 (album d'août).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer. Paris

tembre 1889

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48

Toilettes de Mme BRUN-CAILLEUX. 11. r. du Marché St Honoré _ Modes de Mlles LUCY et LIGNEY 17. rue des Pyramides _ Parfums de la Mon GUERLAIN. 15, r. de la Paix _ Étoffes en cachemire de la Cie DES INDES

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES DEUX ORIENTS



Le jour où M. Alphand conçut, soit par lui-même, soit par un collaborateur, l'idée de la « restitution » d'*Une rue du Caire*, il ne se doutait pas, selon toute apparence, du trait de génie qu'il venait d'avoir.

Après la Tour, gigantesque mât de cocagne élevé par l'audacieux Eiffel au seuil de la grande foire, nulle attraction n'a pareillement flatté la curiosité populaire. D'ailleurs, il était impossible de réaliser plus habilement un programme plus ingénieux. Tout le monde, à l'heure qu'il est, a parcouru cette ruelle de cent pieds de long, bordée à droite et à gauche par les édifices publics ou privés qui donnent aux vieux quartiers de la capitale de l'Egypte leur physionomie spéciale. Je ne m'arrêterai donc point à décrire ce qu'on a fait au Champ de Mars, bien que je tienne à signaler, comme un chef-d'œuvre de goût, la copie réduite du minaret de la mosquée dont, malheureusement, la plupart des visiteurs, absorbés par des étalages d'affreux bibelots, ne soupçonnent pas l'existence.

Aussi bien, mon but n'est-il pas de montrer la copie mais de la replacer dans ses proportions exactes avec l'original, c'est-à-dire avec la vérité. Car tel est l'inconvénient du genre d'éducation si à la mode aujourd'hui, du moins en France, et qui consiste à transporter l'échantillon de l'objet sous les yeux de l'*éduqué*, au lieu de transporter celui-ci en présence de l'objet lui-même. Cette formule résume la tendance, le caractère dominant, les grandeurs et les petitesses de l'Exposition universelle de 1889.

La « rue du Caire » a réussi grâce à son étiquette dont le charme, chez nous, manque rarement son effet, qu'il s'agisse du livre, de la féerie ou du tableau. Cette étiquette c'est le mot magique d'ORIENT. Il faut qu'un esprit soit

terriblement fermé par l'ignorance ou fortement alourdi par les nécessités pratiques de la vie, pour ne pas se sentir enlevé d'un battement d'ailes à la seule musique de ces trois syllabes sonores. Mais qu'est-ce que l'Orient?

Pour le rêveur, pour l'artiste et pour le simple badaud, c'est le pays où les hommes circulent avec un turban sur le crâne et les femmes avec un voile sur le nez. De là naissent les plus étonnantes confusions dans le cerveau des Européens et surtout des Français, pour peu que leurs notions sur la géographie, comme il arrive souvent, soient insuffisantes. Pour la masse du public, le Maroc est en Orient, l'Egypte est en Orient, la Turquie est en Orient, ce qui fait beaucoup d'Orients, et des Orients singulièrement placés, car la capitale du Maroc est de deux cents lieues à notre Occident. Il y en a bien près de mille entre les turbans de Tanger et ceux d'Alexandrie. Enfin le Caire est situé, par rapport à Constantinople, comme Madrid par rapport à Dunkerque. Mais c'est toujours l'*Orient* et, pour les visiteurs du Champ de Mars superficiellement érudits, il est à craindre que la confusion n'augmente encore puisqu'on leur montre des Marocains, des Egyptiens, des Turcs et même des Persans dans un espace grand comme le jardin d'un curé de village. Et tout cela, c'est « la rue du Caire » !!!

En réalité, il y a *deux Orients*, dans le sens artistique et plastique du mot : l'Orient Turc et l'Orient Arabe. Je voudrais, en peu de mots, dessiner leurs caractères principaux et faire saillir leurs différences, pour détruire l'amalgame plein d'erreurs que j'ai constaté chez la plupart des curieux, Parisiens ou provinciaux, jeunes ou vieux, féminins ou masculins, dont j'ai eu le plaisir d'être le cicerone dans la fameuse « rue du Caire ». J'avoue franchement que ce petit coin de l'Exposition n'est qu'un prétexte pour la très modeste étude qu'on va lire. Mais tous les prétextes sont bons au voyageur, quand il s'agit de raconter ce qu'il a vu. C'est, probablement, le plus grand plaisir du voyage.

I

L'ORIENT ARABE

L'Orient Arabe est, en somme, le véritable Orient. On peut dire aussi que c'est presque tout l'Orient. Parti des bords brûlants de la mer Rouge, son berceau, l'Arabe s'avance dans toute l'Afrique septentrionale, le glaive d'une main, le Coran de l'autre. C'est un rude soldat, un austère fils du désert, un farouche croyant qui s'impose partout, tout entier, et ne se laisse absorber nulle part, tant qu'il ne s'élève pas vers le Nord, loin de ses palmiers et de ses solitudes embrasées. Et, dans ces seuls mots, je fais pressentir les différences que nous trouverons entre « les deux Orients ». Au VIIe siècle, l'Arabe vainqueur est venu poser son pied puissant sur la civilisation égyptienne, l'étouffant d'un seul coup, pour y substituer sa langue, ses arts, ses habitudes. Au XVe siècle, au contraire, Byzance tombée en esclavage, n'a pas trouvé son nouveau maître insensible à tous ses attraits. Ici l'Arabe, éloigné de son berceau, enivré par les sites les plus enchanteurs du monde, efféminé par les caresses du climat, l'Arabe dégénéré est devenu le Turc. Mais, chose remarquable ! Pour le zèle religieux il n'a guère changé. Entrez dans la mosquée d'El-Azhar aux bords du Nil, ou à Sainte-Sophie, sur la Corne d'Or. Le même regard hostile, soupçonneux, méprisant, suivra chacun de vos gestes dans les deux sanctuaires! Seulement dans le premier, l'étincelle de la haine brillera davantage. La haine du musulman pour le chrétien a pu se dissimuler quelquefois, par intérêt ou par crainte; mais *rien* ne pourra l'éteindre ni l'affaiblir et, pour avoir oublié cet axiôme, nos journalistes, nos administrateurs ont imprimé et fait bien des sottises.

Voilà un préambule un peu long pour des notes forcément très courtes. Ce n'est pas du temps perdu. Vous comprendrez facilement, désormais, pourquoi le Caire m'apparaît comme la ville-type de l'*Orient Arabe*. Quelqu'un voudrait-il m'objecter que le Turc est aujourd'hui suzerain de l'Egypte? Simple querelle de mots qui ne détruit pas mon système. La suzeraineté de l'Anglais n'empêche point que le Canada soit une terre française — par la civilisation et l'esprit.

Et maintenant montons à *el Qual'ah* (citadelle) pour découvrir le panorama *El Kâhirah* (la victorieuse) qui rôtit au soleil, plate et desséchée comme une brique, à la pointe méridionale du triangle vert dont la base s'appuie à la Méditerranée, d'Alexandrie à Damiette. Le paysage est austère; la nature ne s'est pas mise en frais pour l'égayer. On peut définir l'Egypte : une plaine de sable traversée par un fleuve qui déborde tous les ans. S'il est touché par l'eau, ce sable devient aussitôt le sol le plus fertile du monde, un jardin verdoyant où d'innombrables palmiers élèvent fièrement leur panache énorme. Si le sable n'est pas visité par l'eau du fleuve, c'est la mort, c'est la stérilité, c'est le linceul aux teintes sales déroulé à perte de vue, c'est le désert, en un mot. Car, ici, la goutte de pluie est une chose inconnue. En dehors du fleuve, l'*eau n'existe pas*. Si, demain, le Nil s'avisait de tarir sa source, les plantes, les animaux, les hommes seraient condamnés à mort et, pour fuir cette mort, on chercherait vainement la quantité de

liquide suffisante pour fournir la vapeur d'une locomotive.

De là ce paysage coupé crûment comme les deux parties du pourpoint d'un lansquenet : mi-partie vert, mi-partie jaune. De là aussi, aux origines de l'histoire égyptienne, ce culte pour le fleuve adoré comme un Dieu. De là ces travaux gigantesques pour favoriser l'irrigation, depuis le lac Moeris et le canal de Joseph, jusqu'au barrage de Mohammed-Ali. De là, enfin, la hausse ou la baisse de la Rente Egyptienne à la Bourse de Paris, selon que le Nil a commencé à décroître quelques jours plus tôt ou plus tard. Au moment où j'écris ces lignes (1er août), la crue, d'ordinaire apparente au 15 juin, vient seulement de se faire sentir, et ce retard menaçant occupe plus sérieusement les esprits, là-bas, que le boulangisme en France. « Qui nommerons-nous ? » est, à coup sûr, une question palpitante. Celle-ci, peut-être, n'est guère moins faite pour passionner : « Que mangerons-nous ? »

Mais j'oublie que nous sommes toujours sur la plate-forme de la citadelle du Caire où, parmi les vieux canons d'Ibrahim, quelques échantillons plus petits mais plus dangereux de l'artillerie anglaise ont pris place en tapinois, contemplant comme d'honnêtes touristes de l'agence Cook, le panorama des maisons, des mosquées et des casernes, dominé par des centaines de minarets de toute taille.

Le Caire est bâti sur la rive droite du Nil, mais, naturellement, sur une boursouflure du sol en dehors de la zone d'inondation. La ville est donc édifiée sur la lisière du sable et, sauf dans les quartiers neufs pourvus de bouches d'arrosage comme nos boulevards, la plus petite note de verdure est inconnue. Sur le fond jaune du terrain, les cubes jaunes des masures en torchis, les masses plus lourdes des palais en plâtre passés à l'ocre, les mosquées rôties par le soleil s'étendent sans faire aucune tache. Souvenez-vous des « pâtés » que les enfants confectionnent sur la plage, à la mer basse. Voilà le Caire, ou du moins la partie du Caire qui s'étend à nos pieds. Au bord du Nil, dans les quartiers neufs, la verdure commence par les arbres des avenues, des squares et des jardins, pour se continuer à perte de vue sur la droite, dans les admirables cultures du Delta. Sur la gauche, à l'horizon, le terrain s'élève et la ligne jaune du sable reparaît, coupée par les silhouettes bizarres de triangles inégaux. Ce sont les Pyramides. Là, depuis quarante siècles, dorment les Pharaons, foulés aujourd'hui par le pied nu des Arabes.

Et maintenant, nous voici dans la vraie rue du Caire : comparons. Elle est encore plus étroite que celle du Champ de Mars, plus sombre aussi car, d'une maison à l'autre, des velums s'étendent, protégeant les boutiquiers et les passants contre l'éternel ennemi : le soleil, qu'aucun nuage ne tempère jamais. Du sol trempé d'une humidité suspecte, jonché de détritus affreux, monte l'*odeur d'Orient*, mélange inégal du parfum de l'essence de rose avec des puanteurs sans nom, et c'est sur ce tapis, au travers d'un essaim de mouches, que nous retrouvons, les âniers et leurs ânes, trottant l'un devant l'autre. Mais, ici, le pittoresque du couple est achevé par le pittoresque du fardeau : quelque Juif ventru allant à ses affaires ; le cuisinier d'un pacha revenant du marché avec une effrayante cargaison de victuailles empilées devant lui sur la selle ; une femme du peuple dans sa cotonnade à carreaux bleus et blancs, bordée d'une large raie ; une petite bourgeoise en *sebleh* de soie noire qui l'encapuchonne comme une mante Béarnaise. Tout cela se croise, se frôle, se heurte au grand détriment des genoux en saillie, car tout le monde est à califourchon, quel que soit le sexe. L'embarras devient-il trop grand ? L'ânier redouble ses coups de trique ; l'animal gémit, couche les oreilles, fait un effort et vous passez comme un coin dans la foule, meurtri par les abordages, assourdi par les cris des *hammars*, qui n'ont pu montrer qu'une faible partie de leur répertoire aux Parisiens. *Yallah* ! *Em chi ! Yaminah ! Chimalah ! Ya Walad ! Réglah ! Osbor* ! Allons ! En avant ! A droite ! A gauche ! Hé ! l'homme ! Gare les pieds ! Arrête ! Et, quand tout va bien, le : *Hah* ! traîné lentement dans des tons divers. Chose étrange ! le bouvier des Landes traçant son sillon et l'ânier du Caire chassant devant lui son *houmar* modulent de même ce *Hah* ! Les yeux fermés on s'y tromperait.

S'il n'y avait que les ânes, la circulation serait un jeu. Mais il y a les chameaux et, sur les chameaux, il y a tantôt un chargement de paille qui tient les deux tiers du débouché de la rue, tantôt un chargement de planches qui vous défonce inopinément la poitrine, si vous n'y prenez garde. Le chameau, dans la foule, c'est la note vraiment arabe, c'est le clou du décor dans la rue de toute ville égyptienne. Le chameau vous dit : « Le désert est là, tout près, de l'autre côté de ce mur d'enceinte. » Le désert ! Toujours cette pensée, toujours ce *Frère il faut mourir* ! qui ne quitte pas l'esprit de l'Arabe et le conserve dans sa rude énergie, physique et morale. Demain, peut-être, il faudra quitter la ville et ses maisons commodes pour les longues semaines de la caravane, à travers l'espace brûlé ! Demain il faudra boire l'eau tiède des outres, se nourrir des dattes séchées, dormir sur le sable échauffé, la tête sous un pli du burnous, avec le bât pour oreiller, sous la tente étoilée du ciel bleu !

Que de fois j'ai cru lire cette pensée dans le regard détaché de tout, presque idéal, du fier

descendant des compagnons d'Amrou, lequel fut l'ami du Prophète! Dans d'autres yeux j'avais remarqué ce regard : dans les yeux du moine regagnant sa cellule, l'office de la nuit chanté. Et je me souviens, en y songeant, que le désert fut la première Chartreuse.

Examinez l'Arabe de race pure, car vous ne le rencontrerez plus dans l'autre Orient où je vous conduirai tout à l'heure. Il passe dédaigneux, fier de sa haute taille, dans ses majestueuses draperies noires et blanches qui lui donnent avec le moine, cet autre voyageur sans lit et sans cuisine, jusqu'à la ressemblance du vêtement. S'il vient de loin, il a dû déposer son long fusil à la porte de la ville, de par l'ordre des Anglais, qui n'aiment guère ces rudes précurseurs dans la conquête. Un jour, tout en haut de Chéops, un *cheik* me disait :

— *Ils* finiront par nous empêcher d'avoir un canif dans notre poche.

— Vous aimeriez mieux les Français? ai-je demandé.

Et l'Arabe me répondit, avec plus de franchise que de politesse :

— Non, *s'ils obscurcissaient la lumière de l'Egypte*, comme font ces habits rouges.

Cet Arabe, ce conquérant, vous le connaissez, uisque vous avez vu les *spahis*, à l'esplanade des Invalides, où ils soulèvent l'admiration. Quant à l'autre, le conquis, le *fellah*, vous le connaissez également. C'est l'ânier du Champ de Mars, avec sa longue chemise bleue, ses yeux bridés et son air humble.

Depuis douze cents ans, ces deux hommes vivent côte à côte et l'on dirait, à les voir ensemble, que la conquête vient d'être achevée. L'Arabe a laissé la charrue au fellah, le premier cultivateur du monde, mais il lui a imposé sa langue, ses mœurs, son architecture, sa religion, ce que n'avaient pu faire ni l'invasion perse, ni la domination macédonienne, ni la domination romaine, ni la possession byzantine. Il a imposé tout excepté son costume, dont il se réserve l'honneur. Il n'a pas détruit les Pyramides, il est vrai — la chose n'était point si facile — mais il les a, pour ainsi dire, confisquées. C'est lui qui vous aide à gravir leurs gigantesques échelons; c'est lui qui vous accompagne dans l'hypogée; c'est lui, enfin, qui touche le bakschisch des Anglais, tandis qu'à Karthoum, quelques centaines de lieues plus au sud, c'est lui qui bat leurs troupes et fait périr le grand Gordon, leur général.

Quelque chose de plus typique encore que le lourd balancement des chameaux n'a pu être incorporé au panorama en action de la « rue du Caire ». L'élément féminin y manque totalement, car vous n'avez fait que rire, je l'espère bien, des Orientales d'Opéra-Comique préposées à la vente des cigarettes et des confitures.

En Egypte, comme en Turquie, l'Européen ne voit la femme que dans la rue et sous son voile. J'ai déjà parlé des passantes de la classe inférieure, de celles qui circulent à pied ou sur les ânes. La note qu'elles mettent dans l'ensemble n'a rien d'éclatant, comme on l'a vu. Quant aux grandes dames, il faut les chercher derrière les glaces de leurs coupés, à la promenade du vendredi dans l'île Gezireh, ou bien, comme j'en ai eu l'occasion, dans le cortège de la Vice-Reine changeant de résidence.

Le bon ton, au Caire, impose le féridjé noir aux femmes de qualité. Une sorte de domino de satin noir, un voile éblouissant de blancheur, très épais, voilà l'uniforme des Cairotes musulmanes de grande marque. Avec cela, fort peu d'œillades, pas de coquetterie, aucune de ces réunions en plein air où elles en prennent plus ou moins à leur aise, sous les platanes du Bosphore, avec les prescriptions du Coran. Toujours cette nuance d'austérité qui se révèle dans l'Orient Arabe, qui se retrouve dans les mœurs, dans le costume, dans le paysage lui-même. Nous allons la voir éclater dans l'établissement le plus essentiel de toute agglomération Musulmane : dans la mosquée.

La mosquée Turque est un temple, parfois magnifiquement somptueux. La mosquée Arabe est une cour. Voilà, en deux mots, la différence entre deux édifices consacrés aux mêmes cérémonies, mais d'une origine tout opposée.

L'an 640 après Jésus-Christ, Amrou, l'un des généraux du Khalife Omar, fait la conquête de l'Egypte; il *bâtit* une mosquée, celle qui porte son nom, tout à côté de son campement, dans le lieu, désert alors, appelé aujourd'hui le Vieux-Caire. Huit cents ans plus tard, Mahomet II s'empare de Byzance. Il *approprie* au culte Musulman la plus grandiose des basiliques chrétiennes alors existantes : Sainte-Sophie. La différence entre *les deux Orients* est expliquée et symbolisée dans ces lignes.

Donc, étudions la mosquée d'Amrou, le prototype de tous les édifices du même genre parsemés dans les pays de civilisation Arabe, jusqu'au midi de l'Espagne. On se figure quels hommes devaient être le rude conquérant et ceux qui formaient l'élite de son armée, les quatre-vingts « compagnons du Prophète ». Lorsqu'il s'agissait de prier Dieu, ces intrépides croyants ne se souciaient guère des rayons du soleil, eux pour qui la mort n'était qu'un événement sans importance. Quant à la pluie, c'était pour eux un phénomène à peu près inconnu, qu'ils auraient salué comme le plus bienfaisant des miracles. Par conséquent, le besoin, l'idée même de l'*abri* n'existe pas pour eux. Une enceinte pour isoler le lieu saint, une fontaine pour les ablutions sacrées, un signe apparent pour indiquer la direction de la Mecque, une chaire élevée pour lire

le Coran, puis, enfin, une tour dominant le campement, d'où les fidèles seront convoqués à la fonction religieuse, voilà tout ce qui est nécessaire aux sectateurs du nouveau culte.

Je viens de décrire la mosquée d'Amrou et des milliers d'autres. C'est une cour plus ou moins grande, immense quelquefois, à peu près carrée, découverte au milieu, avec une fontaine jaillissant au centre. Le long des murs règne un cloître soutenu par des colonnes. Sur l'un des côtés le cloître s'élargit, les colonnes s'alignent sur plusieurs rangs et forment un sanctuaire. Le *mirhab*, souvent en marbre précieux, point de repère mystique, le *menber* avec sa rampe ciselée comme un bijou et son dôme dentelé, remplacent le maître autel et la chaire des catholiques. *Gâm a Amr* possède deux minarets. Parfois, dans des édifices plus importants, nous en trouverons jusqu'à six.

Dans la mosquée Arabe, le minaret, presque toujours, mérite d'être étudié comme un objet d'art sur lequel s'est porté tout spécialement le talent de l'architecte. Ce n'est point par la hauteur qu'on a cherché à le signaler, mais par l'harmonie du style et l'élégance des ornements. Il est divisé en étages de plus en plus étroits, alternativement ronds, carrés, hexagones, octogones, marqués par des balcons en saillie, aboutissant à une coupole en miniature aux lignes exquises. Dans l'effet général de la construction il joue le même rôle que la flèche, presque toujours merveilleuse, de nos cathédrales. Et sa répétition contribue à donner aux villes de l'Orient Arabe, vues d'ensemble, un caractère de délicate élégance architecturale. Son architecture comme ses autres arts, l'Arabe les a pris à la Perse, cette grande maîtresse de l'art.

Maintenant, visitons la mosquée *El Azhar* (la splendide), sanctuaire unique dans le monde musulman par le rôle particulier qu'il y joue. Ici, nous sommes loin de la simplicité primitive d'Amrou. Le temps a marché; la conquête s'est assise; le vainqueur s'est installé et s'est enrichi; le Coran est devenu la loi religieuse fanatiquement observée par plusieurs centaines de millions d'hommes. N'oublions pas qu'entre l'Egypte et la Mecque il y a seulement l'étroit fossé de la mer Rouge et que, pour quelques francs, les navires transportent le pèlerin d'un bord à l'autre. Mais nous en reparlerons; pour le moment il s'agit d'*El Azhar*.

Nous présentons un ordre d'admission émané de haut lieu, car le chien de chrétien n'est pas vu de bon œil, là où nous allons. Enfin, nous voilà entrés, nos bottines sous le bras, bien entendu. Tout d'abord l'immensité du lieu nous frappe. A perte de vue, la forêt des colonnes de marbre étend ses perspectives éclatantes. Mais la forêt n'est point déserte ici comme elle l'est ailleurs, presque toute la journée. Sur le pavé garni de nattes, des milliers et des milliers de jeunes gens sont accroupis, parlant tous à haute voix. Il y en a de toutes les nuances, depuis le Circassien aux traits admirables, d'une éclatante blancheur, jusqu'au nègre Soudanais à la figure semi-bestiale, aux cheveux crépus. Il y a des Macédoniens, des Constantinopolitains, des Indiens, des Javanais, des Zanzibariens, des Tripolitains, des Tunisiens, des sujets français de l'Algérie (ne l'oubliez pas, monsieur le gouverneur), des enfants du Maroc.

C'est ici, en effet, la grande Université musulmane, et ces neuf mille étudiants sont venus de toutes les parties du monde où règne la parole de Mahomet. Quelle religion possède une concentration semblable! Ces jeunes gens passent la journée sur ces nattes. Les uns, isolés, apprennent par cœur le livre placé sur leurs genoux. D'autres, deux par deux, récitent la leçon l'un à l'autre. Dans tous les coins, des cercles sont formés autour d'un professeur qui commente le texte au milieu d'une attention que nos maîtres de la Sorbonne ou du Collège de France ne connaissent guère. Mais il y a, entre cette Université et les nôtres, une différence plus caractéristique. Nos étudiants viennent suivre les cours du Droit, de la Médecine, des Lettres, des Sciences, de l'Histoire. Pour ceux que je vous montre, un seul sujet d'étude existe : le Coran, la vie et les enseignements du Prophète. Le reste n'est rien. Pour connaître le Coran, ils ont fait, parfois, des milliers de lieues, couchés sur le pont d'un navire ou ballottés sur le dos d'un chameau, supportant la faim et la soif. La mosquée d'*El Azhar* les nourrit — de misérables galettes — et leur donne, pour dormir, le plancher de vastes salles situées sous les combles. Mais qu'importe à ces croyants! Leur journée est remplie par l'étude et la prière et, quand on a vingt ans, on dort partout. Un jour, revenus chez eux, après l'ineffable bonheur du pèlerinage à la Mecque, ils seront des *imams*, vénérés de tous, écoutés à leur tour comme ils écoutent aujourd'hui. Comprend-on quels prosélytes doivent former un jour ces jeunes ascètes? Et s'étonne-t-on encore de voir le fanatisme musulman perpétué de siècle en siècle dans toute sa force, sur tous les points du monde? Que deviendrait l'Europe si, quelque jour, les voix de ces disciples devenus apôtres s'unissaient pour prêcher la guerre sainte?

Cette question, je me la posais, tout en cherchant une place pour appuyer mon pied sur le sol d'*El Azhar*, sans frôler le genou d'un de ces jeunes dévots. Le moindre souffle les changerait en énergumènes, on le voit à la flamme haineuse qui sort de leurs yeux. Je me disais que, parmi ces nègres, se trouve probablement un futur Mahdi; que, parmi ces blancs, je risquais d'apercevoir un futur Abd-el-Kader. Hélas! l'é-

tranger visitant nos Ecoles aurait-il la chance de coudoyer un futur Napoléon ?

Une ardeur plus énergique dans la foi, des démonstrations extérieures plus nombreuses, tel est un des traits de la physionomie du Caire. Nous ne retrouverons pas à Stamboul cette même prédominance du côté religieux de la vie dans les esprits et dans les mœurs. Nous n'y verrons pas ces cortèges bruyants, parcourant toute la ville pour faire honneur au pèlerin qui revient chez lui, après les saintes fatigues du Hadj (aujourd'hui quelque peu diminuées par le chemin de fer de Suez et les paquebots de la *Khédivieh*). Que de fois, dans la saison indiquée par la rigoureuse prescription, n'ai-je pas vu s'arrêter devant la terrasse de mon hôtel l'infernale musique précédant le *hadji*, à cheval, en costume de caravane, entouré de ses amis qui portaient des torches, suivi d'un affreux locatis fermé qui contenait ou était censé contenir ses épouses ! La procession ne manquait guère de s'arrêter devant la plate-forme garnie de chrétiens d'Europe. Et alors le verset unique du symbole de la foi musulmane était vociféré par ces dévots, avec des mouvements de bras et des roulements d'yeux qui les faisaient ressembler à des diables. Que doit être l'exaltation religieuse à la Mecque, au tombeau même du Prophète ! Aucun « infidèle » n'est là pour le dire et plus d'un, sans remonter loin, a payé de sa vie une curiosité imprudente.

On sait seulement que le nombre des pèlerins atteint quatre cent mille; que quelques-uns, devant traverser à pied des continents entiers, sont obligés de se mettre en route *un an d'avance*; qu'un certain nombre meurent de fatigue ou de privations, car le riche, plus facilement que le pauvre, se dispense du voyage à la Kaaba. Quelle que soit la religion, l'homme le plus chargé des trésors de ce monde n'est jamais le plus avancé dans la voie de la fidélité parfaite.

Peut-être s'étonne-t-on que, parlant du Caire depuis si longtemps, je n'aie rien dit des souvenirs historiques et des monuments de l'Egypte ancienne. C'est que le Caire, pris en lui-même, est une ville à peine âgée de 900 ans, dont il faut s'éloigner à la distance de quelques lieues pour entendre parler des Pharaons. Le touriste, il est vrai, peut visiter, moyennant une modique rétribution, le musée du faubourg de Boulaq consacré aux époques préislamiques. Il y contemple, sous des vitrines soigneusement étiquetées, force bibelots intéressants, depuis la perruque de la reine Isimkheb, jusqu'à des pains, des œufs, des gigots de gazelle et du blé trouvés dans des sépulcres remontant au XVIIIe siècle avant Jésus-Christ. Tous ces comestibles sont intacts et l'on sait que les grains de ce froment *respectable* germent dans la terre, ni plus ni moins que s'ils provenaient de la récolte de l'an passé. Du reste, le corps humain lui-même semble échapper ici à la grande loi de la destruction. Bien que rapetissées et racornies par la dessiccation, la plupart de ces figures grimaçantes de momies seraient reconnaissables aujourd'hui pour ceux qui connurent ces nobles personnages. Tout à l'heure je dirai pourquoi la main du Temps, si lourde ailleurs, s'est montrée si légère sous ce climat privilégié.

Mais ce qu'il aurait fallu transporter au Champ de Mars, ce que le voyageur court visiter dès le lendemain de son arrivée au Caire, ce sont les Pyramides, principalement les plus grandes et les plus rapprochées : Chéops, Képhrem, Mycerinus.

Que se seraient dit, placés en face l'un de l'autre, le colosse du Pharaon de la quatrième dynastie, mort un peu plus de quatre mille ans avant le Christ, et le géant un peu maigre de l'ingénieur, encore vivant, Dieu merci ? Voilà, pour une composition de prix de la classe de rhétorique, un sujet à proposer s'il ne l'a pas été encore. Je n'ai plus, hélas ! de prix à disputer. Néanmoins la comparaison de quelques chiffres s'impose à mon esprit et pourra sembler intéressante.

La Tour mesure 120 mètres sur chaque face de sa base ; elle a 300 mètres de haut ; elle pèse sept millions de kilogrammes ; elle a coûté six millions de francs.

La Pyramide repose sur un carré de 220 mètres de côté ; sa hauteur actuelle est de 137 mètres, elle en comptait 160 autrefois. Jusqu'ici, le fer l'emporte, mais attendez la suite du calcul.

Chéops employa jadis pour bâtir son mausolée deux millions et demi de mètres cubes de pierre, lesquels — en chiffres ronds — forment un poids sensiblement égal à celui de *mille tours Eiffel*. Quant au prix, nous allons trouver, là aussi, quelque différence. Le premier architecte venu vous dira que la pierre dure en gros blocs vaut cent vingt francs le mètre, à pied d'œuvre. Ainsi donc, pour construire la grande pyramide à la place du prodige le plus merveilleux de notre siècle mesquinement économe, on aurait dû prévoir, en vue du seul approvisionnement de la pierre, une dépense de TROIS CENTS MILLIONS !

Restons sur ces chiffres qui rabaissent notre orgueil et nous inspirent, pour ces patriarches de l'histoire du monde, le respect dont ils sont dignes. Car, sur le sol égyptien, des pyramides, moins énormes il est vrai, se comptent par douzaines. Au pied de Chéops dort, couché, le fameux Sphinx dont le corps mesure 57 mètres et dont la face, du menton au sommet de la tête, ne compte pas moins de trente pieds. A Memnon, huit cents kilomètres plus au midi, le voya-

geur est frappé de la grandeur colossale de deux statues assises qui, dressées debout, atteindraient la taille de vingt-et-un mètres. Presqu'en face, de l'autre côté du fleuve, Karnac étale encore les ruines, à peine effleurées par les siècles, d'un des plus beaux temples qu'ait bâti la main humaine. Aucune civilisation n'a produit un effort semblable ; aucune n'a été, comme celle-ci, épargnée dans la gloire posthume de ses monuments.

La raison de ces surprenantes conservations doit se chercher dans une circonstance particulière à l'Egypte : l'absence de pluie humectant le sol et, par suite, de la moindre humidité dans l'air. S'il en était autrement, d'ailleurs, l'Egyptien devrait choisir, pour ses maisons, des matériaux plus solides que le sable délayé dont la plupart sont construites, même dans les villes. Que Dieu continue à préserver le Caire d'un de nos hivers parisiens ! Le printemps venu, trois bons quarts des habitants seraient logés à la belle étoile. Pour en juger, vous pouvez faire une chose bien simple ; retournez en mars prochain voir ce que les frimas auront laissé de la « rue du Caire ».

Disons donc adieu à cette échappée de vue ingénieusement ouverte sur l'Orient par d'habiles metteurs en scène. Mais je m'aperçois que j'ai fait un oubli : l'almée. A vrai dire, l'omission n'est pas des plus involontaires, non pas tant à cause de ce qu'il y a d'un peu scabreux dans la danse des *ghâvazzi*, que pour m'éviter la peine d'être sévère sur un point, après avoir loué la plupart des autres. Je suis d'avis, je l'avoue, que l'importation temporaire de l'almée avait du bon, qu'elle était presque obligatoire pour compléter la dose de couleur locale possible à fournir. Mais que diriez-vous du Khédive si, voulant réjouir les yeux de ses sujets par un échantillon de la chorégraphie Européenne, il faisait venir dans sa capitale..... une sylphide de la foire de Neuilly ? Soyez donc sans regrets, vous qui n'avez pas vu — qui ne pouviez songer à voir — cette jeune coureuse Arabe offerte au bon public Parisien sous le nom prestigieux d'*almée*. Et vous qui, ayant pu la voir, n'avez pu l'admirer, ne vous hâtez point de hausser les épaules en déclarant que l'Egypte n'entend rien aux beautés, à la grâce de la femme. De sa trirème ornée de fleurs une femme, une reine, vous répond par un sourire, le sourire qui séduisit Antoine et changea, par son philtre lumineux, la face du vieux monde.

Léon de Tinseau.

BIBLIOGRAPHIE

JEANNE D'ARC

ET LES VERTUS CARDINALES

PAR M. L'ABBÉ LE NORDEZ

—

M. l'abbé Le Nordez a eu l'heureuse pensée de réunir en volume quatre conférences qu'il avait prononcées, devant un auditoire de dames, sur Jeanne d'Arc et sur les vertus dont elle a été le modèle.

Depuis les défaites de la France, qu'elle aima d'un si grand amour, Jeanne d'Arc est plus que jamais l'objet d'une espèce de culte; les couronnes s'entassent au pied de ses statues; tous les arts reproduisent à l'envi son image ; on dirait qu'elle représente les dernières espérances, les dernières aspirations de la patrie. Le moment était donc bien choisi pour retracer, une fois de plus et au point de vue chrétien, cette belle vie de guerrière et de martyre.

M. l'abbé Le Nordez a renouvelé le sujet si souvent traité en considérant chez son héroïne chacune des quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la force et la tempérance, ou plutôt la modération.

La mission de Jeanne, nous dit-il, les révélations qui la font naître, les événements qui la remplissent, ses hauts faits, sa fin tragique, tout l'entoure d'une éblouissante auréole dans laquelle, aux regards du grand nombre, disparaît sa physionomie même. — Il y a cependant chez elle, en même temps qu'un vrai miracle de Dieu, un exemple à suivre. Le bon sens, ce bon sens imperturbable qui dicta ses moindres paroles aux grands de la cour, ses appels aux soldats qu'elle commandait et ses réponses à des juges pervers, n'est-il pas à la portée de tous ? Nous pouvons imiter Jeanne en donnant pour fond solide à nos qualités cette sagesse simple qui aura de son côté pour guide le sens même de Dieu, c'est-à-dire la foi, si ardente, si communicative chez la vierge lorraine.

« Dans cette petite maison de Domrémy, que nul ne visite sans émotion, la chambrette où Jeanne prenait son repos s'éclaire par une étroite embrasure ouverte du côté de l'église du village. Par là elle apercevait chaque nuit la lampe brûlant devant l'autel ; c'est par là aussi qu'elle eut ses premières apparitions. Touchante image de toute sa vie. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, Jeanne eut fenêtre ouverte vers le ciel et sur l'église. »

Quoi que l'on puisse penser de ses visions, il est certain qu'elles ne mirent jamais en elle ni

le vague des pensées, ni l'orgueil des sentiments, ni cet égarement dans la conduite que l'illusion produit toujours. Ses voix furent divines, car elles concluaient en faveur de l'action, du devoir et de la vertu.

Nous pouvons imiter Jeanne d'Arc en pratiquant la justice comme elle la pratiqua, avec le scrupule de rendre à chacun ce qui lui appartient ; nous devons avec elle aimer la France, sans la juger, et malgré tout. Nous lui demanderons enfin le secret de la force, de celle du moins qui consiste à supporter vaillamment les épreuves. Sa bravoure, même sur les champs de bataille, s'éclipse devant cette force-là qui est si purement féminine. Toujours Jeanne sut rester femme par la réserve, par la bonté, par l'horreur du sang répandu, par la fidélité aux mœurs de son sexe, par la modération. Combien de douceur dans ce dernier mot à ses juges, un mot qui dut leur percer le cœur, comme le nom d'ami, prononcé par Jésus, perça sans doute celui du traître Judas : « Messeigneurs, dit-elle sur le bûcher, je vous prie que, demain, chacun de vous dise une messe pour ma pauvre âme. »

« Quelle sentence! s'écrie éloquemment l'abbé Le Nordez, quel rendez-vous! Quand, le lendemain, le bûcher à peine éteint et les cendres de Jeanne jetées à la Seine, leurs mains élevèrent l'hostie sainte, ô Dieu que vous dirent-ils et que leur avez-vous dit! »

« Ce qui a rendu Jeanne si forte et si grande, c'est qu'elle avait pour elle la vérité. Aimons donc la vérité comme Jeanne l'a aimée. » Suprême conseil qui résume tous les autres.

Ces conférences d'un prêtre érudit forment une lecture attrayante et sérieuse à la fois. Nous ne différons d'opinion avec leur auteur qu'à propos de la partie de l'Histoire de France que Michelet a consacrée à Jeanne d'Arc. Sans doute des erreurs ont pu s'y glisser comme dans tout le reste de cette grande œuvre où la passion nuit trop souvent à l'impartialité; le passage relatif au moment où Jeanne, qui n'entendait plus ses voix, eut le tort de céder à la prière de son prince en restant lorsqu'elle eut souhaité de retourner dans son village, doit, en effet, soulever quelque blâme. Considérons néanmoins que l'enthousiasme du monde entier pour Jeanne d'Arc fut singulièrement grandi par la valeur de ce portrait magnifique tracé d'une main qui ne pouvait être suspecte. Ne prétendons pas accaparer les objets de notre admiration, laissons venir à eux les hommages, même lorsqu'ils partent d'un camp qui n'est pas le nôtre ; souffrons que celle qui porta si haut le drapeau de la France, réunisse à ses pieds les hommes de tout parti et de toute croyance. Elle est la France, pour ainsi dire, et appartient à tous les Français (1).

(1) *Jeanne d'Arc et les vertus cardinales*, par l'abbé Le Nordez. — Haton, libr.-édit., 35, r. Bonaparte. 3 fr.

MISS TOMMY

PAR L'AUTEUR DE JOHN HALIFAX (1)

—

Dans un livre charmant, qui ne vous sera pas livré tout entier, mesdemoiselles, mais dont vous entendrez beaucoup parler, *Notes et Souvenirs*, par Ludovic Halévy, un homme d'infiniment d'esprit prouve que la réputation de frivolité, dont la France est entachée de plus en plus à l'étranger, tient aux romans parus chez nous et d'après lesquels on nous juge, en prenant l'exception pour la règle. Il reproche aux femmes vertueuses de France de trop aimer dans la fiction l'histoire des personnes qui leur ressemblent le moins, et déplore que nous ne nous accommodions pas assez de cette sage et douce littérature de famille qui est l'honneur de l'Angleterre. Cette appréciation, toute d'actualité, me décide à vous recommander, encore qu'il ne soit pas absolument nouveau, un petit livre plein d'observation et de finesse, par l'auteur féminin d'un roman célèbre malgré ses longueurs, *John Halifax*. *Miss Tommy* nous montre comment une vieille fille peut être la plus délicieuse des femmes, la plus utile à son entourage, la plus aimée, en faisant de la déception qui est venue l'atteindre dès son début dans la vie, la base pour ainsi dire de toutes ses vertus et de tout son charme. Une inépuisable sympathie pour ceux qui souffrent a jailli de sa douleur, le désir efficace d'assister les autres a été le fruit d'une triste expérience; elle a semé les bienfaits en s'oubliant elle-même et recueille pour récompense l'amour dans son acception la plus haute et la plus pure.

TH. BENTZON.

***

Un Livre d'Heures a paru récemment avec texte en caractères gothiques, mais dont les motifs d'encadrement, culs-de-lampe, etc., tous variés à chaque page, sont indiqués seulement au trait, afin de pouvoir être enluminés. Ce travail d'enluminure est la plus intéressante des occupations pour la jeune fille qui désirera peindre elle-même son livre de mariage ou celui d'une amie ; elle obtiendra facilement, si elle a quelques dispositions à l'aquarelle, un résultat qui la surprendra elle-même, et cela pour la dépense relativement minime de 15 fr., prix du livre tout préparé sur très beau papier.

Pour tous renseignements, s'adresser à la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris, qui enverra franco par retour un feuillet spécimen.

(1) *Miss Tommy*, par l'auteur de *John Halifax*, traduit par E. Dian, 1 vol., 2 fr. 50. Bibliothèque des Mères de famille, Firmin Didot, 5, rue Jacob.

MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE)

II



VETTE n'avait pas dormi bien longtemps après le départ de son aïeul.

Il y a dans l'âme humaine je ne sais quel veilleur inconnu dont l'instinct est infaillible, et qui surgit au bon moment pour nous prévenir du danger que nous pouvons courir, ou dont nous sommes menacés, nous ou les nôtres.

Ce ne fut point l'appel d'alarme qui éveilla la jeune fille. Elle était plongée dans le rêve, et, sans doute, dans un beau rêve. Peut-être le pieux baiser du grand-père, qui n'osait l'arracher au sommeil, fut-il l'appel jeté à son dévouement. Peut-être éprouva-t-elle au fond de l'âme comme la conscience d'un devoir à remplir.

Elle s'éveilla tout d'un coup, sans secousse. Tout de suite, elle perçut les lamentables sons de trompe au dehors. Elle tendit la tête et ne distingua pas la respiration stertoreuse du vieillard. Elle était faite à ces départs imprévus; elle n'en eut pas de surprise. N'était-ce pas dans la profession du vieux marin, après tout?

Yvette s'habilla à la hâte, se couvrit la tête et les épaules et courut vers la côte. La foule l'y avait précédée. Elle perça difficilement les rangs. Lorsqu'elle se trouva à portée de l'atteindre, le bateau de sauvetage s'était déjà détaché de la rive. Il luttait contre les brisants.

Alors la jeune fille fut reprise des terreurs habituelles. A force d'aller à la mer par le mauvais temps, le grand-père finirait par y rester, c'était sûr. Serait-ce donc cette fois-ci? Oh! non! non! Ce n'était pas possible! Dieu ne permettrait pas cela! Yvette n'acceptait point cette menace; son sacrifice n'était pas fait. Et si le vieillard disparaissait, qui donc la conduirait à l'autel au moment du retour de Jean Guern? Disparaître le grand-père? Allons donc! La mer l'avait trop bien respecté jusque-là, pour le prendre sur ses vieux jours. D'ailleurs, que devait-elle à l'océan, elle, Yvette Rovellan? La mer ne lui avait-elle pas pris déjà son père et ses trois frères? Est-ce que sa mère n'était pas morte de chagrin? Est-ce que, depuis seize mois, elle n'attendait pas, en pleurant et en priant, le retour de son fiancé? Non; elle ne devait rien à la mer. C'était plutôt la mer qui lui devait quelque chose.

Et, cependant, l'inquiétude l'oppressait, lui broyait le cœur. Chaque fois que le vieillard s'en allait, c'était la même chose. On a beau se faire un raisonnement, on ne triomphe pas de la nature. Comment s'y prendre, pour dire à son cœur : « Cesse de battre! » à son esprit : « Ne pense plus! »

Elle avait pris machinalement son chapelet. Ses lèvres répétaient des *Ave Maria*, mais la bouche priait d'habitude. La véritable prière de ce cœur déchiré, c'était son angoisse mortelle.

Un moment, la curiosité, l'anhélation de la lutte, fit diversion au chagrin. Haletante, elle suivit avec la foule toutes les péripéties du drame. Elle vit le canot aborder la goëlette, recueillir les naufragés et reprendre le chemin du bord. Et quand elle vit la barque atterrir, les sauveteurs débarquer avec ceux dont ils venaient de racheter l'existence, l'esprit très calme, maintenant, le cœur joyeux, elle ne songea qu'à se jeter dans les bras du vieux grand-père qui lui était rendu.

Ce fut alors que Rovellan lui montra le blessé et lui assigna sa douce et sublime mission de garde-malade.

On avait improvisé une civière avec des avirons et des bancs; on y étendit le pauvre naufragé, et les porteurs gagnèrent la maisonnette de Rovellan. Il n'y avait qu'une chambre à lui donner qui pût lui garantir le repos et un certain confortable; c'était la chambre d'Yvette. Ce fut aussi le lit d'Yvette qui reçut le blessé. Et la pieuse enfant s'assit au chevet, avec l'angélique patience, l'humble tendresse d'une sœur de charité.

Il était grièvement atteint, cet homme. Son crâne, un crâne de Breton pourtant, était fendu dans toute sa largeur. Il y fallait faire une suture, et ce sont là des opérations qu'on ne peut guère pratiquer en dehors de l'hôpital.

Mais, pour porter le blessé à l'hôpital, il fallait l'attestation du médecin. Or, celui-ci, qu'on était aller prévenir à la hâte, serait long, sans doute, à venir. Il était une heure du matin. Il ne serait, au plus tôt, à Larmor, que vers les cinq heures. En attendant, l'infortuné n'avait pour lui que les soins fort inexpérimentés des pêcheurs, les encouragements du vieux desservant et la sollicitude vigilante, mais impuis-

sante, d'une jeune fille mieux douée du côté de la volonté que du savoir.

La charité ne regarde point aux obstacles.

Yvette alluma sa lampe, la voila pour que la lumière n'offusquât point les yeux du malade, s'assit au pied du lit et se reprit à alterner ses dizaines de chapelet de longues et chastes rêveries.

Elle avait disposé toutes choses pour que les soins à donner fussent prompts et faciles : de l'eau très fraîche et très pure, des linges blancs pour renouveler les compresses autour de ce front brûlant, et tâcher d'enrayer la méningite imminente.

Le blessé était immobile, plongé dans ce carus effrayant qui accompagne presque invariablement les lésions au cerveau. C'était presque certain qu'il allait en mourir, le pauvre garçon. Parfois, sa face se grippait, ses traits s'allongeaient, une hébétude montait dans ses yeux, qui s'ouvraient pesamment, de bas en haut. Les lèvres essayaient de parler, un son seulement en jaillissait, étouffé, caverneux, avec un souffle dur qui avait des allures de râle d'agonie.

Il fallait toute la foi, toute la pieuse charité d'Yvette, pour la maintenir là, à côté de cet homme mourant. Car ce n'est pas le spectacle du cadavre raidi, c'est celui des derniers moments qui est terrible. Le courage suffit à une femme pour affronter une couche mortuaire ; il lui faut plus que du courage pour aborder le lit d'un agonisant.

Et, peut-être, ce qui amoindrissait les tristesses et la terreur émanées de cette couche, c'était pour Yvette la pensée du bonheur prochain. Elle rêvait de Jean, elle l'attendait. Attente et rêve la faisaient joyeuse simultanément. Elle souriait avec des regards vagues, elle en arrivait presque à oublier ce mourant que l'aube allait délivrer de la souffrance.

Tout à coup, elle tressaillit et se leva en sursaut de sa chaise. Un grand frisson venait de la secouer tout entière, de la tête aux pieds. Son rêve s'était converti en cauchemar.

Au lieu de ce blessé inconnu, gisant sur les draps blancs, les tempes enveloppées de linges mouillés, elle avait cru voir Jean Guern, oui, Jean Guern en personne, blessé comme cet homme, livide, immobile, étendu sur je ne sais quoi d'inappréciable, des herbes ou des feuilles, couvert d'une peau de bête, brûlant de fièvre, et gardé à vue par une femme noire, hideuse, qui, avec beaucoup de douceur aussi, lui bassinait le front, lui mouillait les lèvres d'eau fraîche.

Seulement, le marin, lui, parlait. Il prononçait des mots incohérents, des syllabes peut-être ; il avait le délire. Et la fiancée délaissée percevait quelques-unes de ces paroles, de ces syllabes. Elle entendait : « Attends, Yv... j'y vais!... j'y vais ! »

Etrange effet de l'hallucination ! Pourquoi l'enfant se sentit-elle, tout d'un coup, le cœur pris par les affres du désespoir, pourquoi, sans qu'elle pût réagir, les sanglots envahirent-ils sa gorge et les larmes ses yeux ? Folie d'une douleur imaginaire, elle tomba à genoux, et, cachant sa tête entre ses mains, au pied même du lit où râlait l'étranger, elle pleura amèrement.

Nul n'approfondira les mystères de l'âme humaine! Par quelle étrange transmission des pensées, la fille d'Alain Rovellan venait-elle de ressentir comme un contre-coup du drame accompli là-bas, sur la côte d'Afrique? Suffit-il donc d'aimer pour entrer, malgré le temps et la distance, en rapport avec les êtres qui nous sont chers?

Yvette pleura longtemps, mais ces larmes la soulagèrent. Peu à peu, la paix se fit dans son esprit. Un grand calme l'inonda. Elle eut honte d'avoir été le jouet d'une terreur chimérique, elle se ressouvint du blessé qui réclamait sa vigilance et ses soins, et, se redressant, elle reprit vaillamment son poste et ses fonctions de garde-malade.

Hélas ! L'infortuné blessé n'avait plus de forces ; la fin était imminente. La blessure du crâne avait dû produire des lésions foudroyantes dans les membranes encéphaliques. Ni l'eau fraîche, ni les cordiaux, pas même l'art consommé du médecin n'y pouvaient plus rien.

Justement, il arrivait, le médecin, un vieillard débonnaire sous des dehors de rudesse. Il considéra le blessé, examina la plaie, hocha la tête et dit tristement :

— Monsieur le curé peut venir. Vous ne le transporterez qu'après, car il pourrait mourir en route. Mais il ne faut pas qu'il meure ici dans la chambre et sur le lit de cette enfant. Ce serait trop triste.

Et le prêtre entra aussi. Un instant, le mourant eut comme un éclair de raison. Cela suffit au desservant pour l'absoudre. Puis, les pêcheurs bienveillants, pourvus, cette fois, d'une civière convenable, y placèrent le pauvre matelot et l'emportèrent au dehors, sous la pluie fine qui dégouttait du ciel, dernier reste du bouleversement des éléments.

Quand il eut quitté la chambre, Yvette regarda son petit lit défait. Il y avait même une tache de sang sur le drap du coussin. Les yeux pleins, cette fois, des larmes de la compassion, elle se mit à refaire le lit, à remettre toutes choses en état. Toute cette eau, toutes ces linges l'avaient encombrée. Les traces des bottes ferrées et des sabots avaient maculé de boue le carreau. Elle voulut tout réparer sur l'heure, et alla ouvrir la fenêtre donnant sur le jardin, à l'est.

Une ligne pâle, très mince, bordait l'extrême horizon, par delà la rade, par delà le lointain clocher de Plœment. L'aube annonçait la venue

du jour nouveau. Mais deux heures devaient s'écouler encore, avant que le soleil prît possession du ciel. La jeune fille, toute imprégnée de mélancolie, n'eut pas le courage de s'étendre sur sa couche. Elle ouvrit, elle aussi, sans bruit, la porte du jardinet et s'y glissa pour attendre la venue du grand jour.

L'aïeul, sa besogne de sauveteur accomplie, sûr maintenant que rien n'interromprait plus son sommeil, dormait à poings fermés dans la pièce attenante.

Yvette se trouva donc bien seule dans la nuit, sous les effluves de cette nature d'hiver profondément endormie.

Il ne faisait pas froid, bien au contraire. La tempête, en pulvérisant les nuages, avait déblayé le firmament. Une saute de vent, comme il s'en produit fréquemment dans ces parages, avait remplacé le souffle de l'ouest par celui du sud, simplement. En un instant, l'atmosphère s'était saturée d'humidité, et une pluie ténue avait ruisselé. Elle venait de prendre fin, lorsque Yvette entra dans le jardin. Mais le sol détrempé était mou sous le pied ; quelques flaques s'étaient produites aux abords de la haie, sous les bordures des plates-bandes. De chaudes buées passaient comme des caresses, ranimant les plantes dépouillées, allégeant la respiration de la terre.

La première réflexion d'Yvette fut une pensée de charité.

Elle songea au blessé, qu'on emportait à Lorient, et se dit, avec un soupir, qu'au moins il ne souffrirait pas du froid.

Puis, elle revint à sa rêverie, au cauchemar horrible qu'elle venait de subir, et, spontanément, sa crainte se traduisit par une prière :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

La douceur de la nuit, la poésie de cette aube mélancolique, la pénétraient de plus en plus. Sous leur influence, le regard de sa mémoire remonta le cours des années ; il lui parut qu'elle revivait sa vie passée.

C'était déjà loin, ces premiers temps. Tout de même, elle se le rappelait. Son père, un grand et robuste matelot, ses deux frères, beaucoup plus âgés qu'elle, faisaient la pêche avec le vieux Rovellan. On l'emmenait à bord quelquefois, et la fillette prenait sa part de cette rude existence des sardiniers. La barque s'avançait sous le vent, sortait des Couraux, dépassait Groix et Belle-Isle, à la poursuite des bancs de sardines. C'était son père qui appâtait en jetant la rogne, debout à l'avant du bateau. La rogne produisait son effet, le vorace petit poisson venait donner follement dans les mailles du filet suspendu perpendiculairement. Yvette se souvenait de ses cris de joie lorsque, pour ramener celui-ci, il fallait les efforts réunis du grand-père, du père, des deux frères et des autres matelots. La pêche avait été fructueuse, et le filet, en remontant, laissait voir des centaines et des centaines de sardines accrochées aux mailles par leurs ouïes. Elle se rappelait tous ces petits corps d'argent pétillant avec désespoir au contact de l'air, puis, bondissant, se débattant au fond du bateau, sous la saumure dont on les recouvrait, au fur et à mesure que se faisait la récolte.

Or, c'était là, sur ce bateau de pêche, qu'elle avait connu Jean Guern. Elle avait quatorze ans à cette époque, lui dix-huit. Il n'était pas encore aussi beau, aussi fort qu'aujourd'hui ; il n'avait pas ces bras aux muscles d'athlète, ces larges épaules, mais il promettait et commençait déjà à tenir ses promesses. Ah ! c'était un hardi matelot, qui ne boudait pas à la besogne et qui, avec son air doux de petite fille, faisait le travail de quatre, ne laissait perdre aucune occasion, connaissait le ciel et l'eau comme les poches de sa vareuse de laine, et méritait déjà par son étonnante vue d'être appelé au poste de canonnier qu'il devait occuper plus tard dans la marine de l'Etat.

Yvette repassait ses souvenirs. Elle en était au jour béni où, troublée, rougissante, elle avait reçu du jeune homme l'aveu qui les avait liés l'un à l'autre, lorsque la voix d'Alain Rovellan l'arracha à sa méditation.

— Ah ! çà, petite, qu'est-ce qui te prend d'être dehors avec un temps pareil et après une semblable nuit ?

L'enfant se retourna. Elle se jeta en riant au cou du grand-père. Aussi bien se sentait-elle lasse. Le sommeil jusque-là suspendu réclamait ses droits.

— Tu as raison, grand-père, fit-elle, et je m'en vais dormir un peu.

III

C'était ce matin-là même que Charles de Trévignon devait rendre visite aux Rovellan pour leur apprendre la terrible nouvelle, avant que la préfecture maritime la leur notifiât officiellement.

De toutes les missions, celle-là est peut-être la plus pénible : porter la douleur dans le cœur d'autrui, se faire messager de deuil. Et la peine est d'autant plus grande que l'on partage le chagrin, que ceux que l'on va ainsi affliger innocemment sont ou nos proches ou nos amis.

L'aurore de ce jour parut à l'officier plus sombre encore qu'elle ne l'était. Très matinal, à son habitude, Trévignon avait pensé que le matin était encore le meilleur moment pour trouver le vieux Rovellan seul. En conséquence, il quitta sa chambre, sortit de l'hôtel de France où il était

descendu, et s'engagea dans les rues encore désertes de Lorient.

Désertes n'est pas exactement le terme. Dans un port militaire, le centre seul de la ville mérite peut-être ce qualificatif. Mais la vie de l'arsenal et du port de commerce commence dès les premières heures du jour.

Tout le quartier de la marine était en plein mouvement. Les chantiers et les quais avaient leur physionomie habituelle de travail et d'animation. Des chalands entraient et sortaient, remorqués par des chaloupes à vapeur, transportant les ouvriers à leurs travaux. Des chariots roulaient sur les rails, chargés de matériaux divers, bois et fers, bruts et ouvrés, charbons de toutes provenances, pièces de machines, plaques de cuirasses, caisses d'armes ou de projectiles. On entendait grincer des roues et des engrenages, gronder ou siffler des chaudières, des grues et des palans. Une foule d'ouvriers, de manœuvres, de matelots, de soldats, circulaient devant les gardes-consignes, les gendarmes de marine immobiles et les hommes en faction sur le pas de leurs guérites.

Çà et là des groupes se formaient. On parlait de la tempête de la nuit.

Trévignon saisit quelques mots surpris au hasard, des lambeaux de phrases détachés. Comme il avait passé, lui, une nuit excellente, il ne pouvait deviner qu'il y avait eu une aussi rapide bourrasque.

Il interrogea donc adroitement les causeurs, sans paraître ignorer lui-même ce qui s'était passé. On lui donna les détails les plus circonstanciés, et ce fut en parfaite connaissance de cause qu'il s'embarqua sur une chaloupe à vapeur de ravitaillement qui dessert quelques annexes de la rade.

Pourvu, maintenant, qu'il trouvât Rovellan chez lui!

La chaloupe franchit promptement la distance. Il était huit heures et demie quand Trévignon se trouva à l'entrée de Larmor.

On ne l'avait pas trompé. La mer était encore très grosse, et son état présent décelait ce qu'elle avait dû être pendant la nuit.

Il marcha droit à la maison du vieux sauveteur.

Rovellan, oisif jusque vers les dix heures, et plus particulièrement ce jour-là, puisque son bateau était encore au Kernevel d'où il ne sortirait, apparemment, que le lendemain, avait allumé sa *bouffarde* qu'il fumait tranquillement sur l'un des bancs du jardinet.

Du plus loin qu'il aperçut le lieutenant de vaisseau, il se leva et vint à lui, le bonnet à la main, après avoir secoué les cendres de sa pipe.

L'officier lui tendit amicalement la main.

— Bonjour, maître Alain, dit-il avec une bonne grâce exquise. Vous êtes comme moi, vous, votre lit vous ennuie le matin, n'est-ce pas?

— Et comme mon futur gendre, le petit Guern. En voilà un que les draps ne se collent pas à son corps. Tout de même vous voilà revenu, monsieur Charles.

— Comme vous voyez, père Alain.

— Et en bonne santé, au moins?

— Oui, mais pas sans épreuves, je vous assure. J'ai failli y rester.

— Je sais ça. Le matelot l'a écrit à la petite. Et, à propos, capitaine, sans vous commander, comment va-t-il, lui, le matelot?

Trévignon feignit de n'avoir pas entendu. Il parla de la tempête.

— Il paraît que vous avez été secoués, cette nuit, patron?

— Pour le sûr, et de la bonne façon, je vous jure. Nous avons eu pourtant la main heureuse. Nous avons ramené l'équipage d'une goëlette qui s'en est allée par le fond du Trou du Diable.

— Sain et sauf?

— Oui, excepté un. Encore que le pauvre gars ne s'est pas noyé. Il avait la tête fendue d'un coup de je ne sais quoi. On l'a porté chez moi, et Yvette l'a veillé jusqu'à l'aube, où le médecin est venu dire de l'emporter à l'hôpital. Il doit être mort à cette heure. Il était trop mal pour en réchapper.

— Ah! prononça respectueusement Trévignon, en soulevant sa casquette. Que Dieu ait son âme!

Le vieux pêcheur se signa.

Il était difficile de prolonger l'entretien sur des sujets indifférents. Le lieutenant de vaisseau sentit bien qu'il ne pouvait plus différer sa pénible communication. D'ailleurs, le père Rovellan revenait à la charge.

— Et autrement, capitaine, le *Goëland* est désarmé dans de bonnes conditions?

— Oui, père Alain, dans d'excellentes conditions. Mais pas du côté de l'équipage. Nous avons perdu une vingtaine d'hommes, officiers compris.

— Ah! fit le sauveteur, brusquement saisi par la prévision du malheur, et dont la voix eut un tremblement sinistre.

Il venait de lire la fatale nouvelle sur les traits assombris de l'officier.

— Entrons un instant chez vous, père Rovellan, dit celui-ci avec solennité.

Ils entrèrent dans le petit enclos. Le sauveteur, la tête déjà penchée sur la poitrine, attendant le coup qui allait l'atteindre montra, d'un geste cassé, le banc à son interlocuteur.

Mais le lieutenant de vaisseau ne voulut pas s'asseoir. Il se découvrit.

— Père Rovellan, dit-il, vous avez toujours eu du courage?

— J'ai essayé, capitaine, il le fallait bien. Je

devine qu'il m'en faut aujourd'hui encore. C'est égal, je ne m'y attendais pas tout de même.

Sa voix se brisa dans un sanglot. Il laissa tomber son bonnet de laine et sa pipe, qui se cassa en plusieurs morceaux, et joignit les mains avec désespoir.

Trévignon respecta ce morne découragement. Les grandes douleurs sont muettes et n'admettent pas la consolation immédiate. Il en est d'elles comme des plaies profondes; il faut d'abord les laisser saigner.

Il s'écoula quelques minutes de silencieuse tristesse, pendant lesquelles les larmes, de lourdes larmes, coulèrent sur les joues bronzées du vieux pêcheur. Il en avait pourtant perdu l'habitude, et ne se croyait plus réservé à de pareils déchirements

Enfin, il reprit la parole.

— Alors, comme ça, il est mort le petit? Et, de quoi... est-il mort?

Ils étaient tous deux près de la maison; ils touchaient la fenêtre de la chambre où reposait Yvette. Trévignon parlait à haute voix.

— Mort? Hélas! Cela vaut-il mieux? Il n'est pas mort, père Rovellan. Il a disparu à la suite d'une expédition que nous avons faite chez les noirs.

Le sauveteur eut un rire amer.

— Ah! oui, disparu! Je connais ce mot-là! Ça veut dire bien des choses, mais ça veut dire surtout qu'on ne le reverra plus jamais.

Il ajouta :

— Du temps que j'étais au service il y eut, comme cela, plusieurs des camarades qui furent portés « disparus »; des officiers aussi. Ça a été fini. Personne n'en a plus entendu parler depuis.

Trévignon comprenait bien qu'il n'y avait rien à opposer à cette désolation. Il risqua pourtant une phrase de consolation.

— Voyons, voyons, père Rovellan. Alors même que ce que vous dites serait vrai, il n'y a pas motif pour un homme à s'abandonner ainsi au désespoir. Au moins, une chose doit vous consoler. Si Jean est mort, il est mort en vaillant marin, en bon Breton. Il est tombé au champ d'honneur, et c'est une gloire pour chacun de nous qu'une mort semblable.

Il prononça ces paroles avec âme, les accentuant de toute l'énergie virile dont il était capable, en face de ce vieillard, modèle d'honneur lui-même et de vertu.

Le sauveteur l'arrêta d'un geste, et mit un doigt sur sa bouche.

— Pas si fort, capitaine. La petite est là; elle dort, elle pourrait entendre.

Trévignon se tut, plein de respect.

Ainsi, ce vieillard, qui venait de subir la plus cruelle douleur dont il fût susceptible à son âge, trouvait encore le moyen de s'intéresser à la douleur d'autrui. Ce qu'il voulait ménager, c'était le cœur d'Yvette, de sa petite-fille, pour laquelle il redoutait la violence foudroyante de ce coup imprévu.

Et l'officier eut, à ces mots, comme la rapide vision de la scène qui allait se produire.

Yvette dormait. Elle avait consacré sa nuit à soigner un blessé. Quand le corps, écrasé par la fatigue, avait sollicité le repos, la jeune fille s'était abandonnée à cette réclamation. Elle dormait; elle rêvait peut-être. Et voilà que le malheur venait fondre sur elle pendant son sommeil. Au réveil, elle se trouverait en face de son grand-père. Sur ce front assombri elle lirait l'effroyable vérité, car on ne dissimule rien à l'œil d'une femme surtout.

Le reste, Trévignon ne voulait pas le voir, ne voulait pas le savoir. C'est un si terrible tableau que celui de la souffrance!

Il se préparait à quitter le sauveteur. Celui-ci le retint presque.

— Ah! monsieur Charles! Qu'est ce que je vais devenir? Que vais-je répondre à la petite lorsqu'elle me questionnera? Je sais bien que vous allez me dire que je suis un homme, que je dois me raidir contre la misère. Tout ça, c'est très juste et très vrai, mais ce n'est pas facile à faire, croyez-moi.

Il se tordit les mains avec angoisse.

— Mon Dieu! Mon Dieu! Vous auriez pu m'épargner cela! Est-ce que je n'ai pas déjà payé ma dette? Est-ce que le pauvre vieux Rovellan n'aurait pas pu mourir entre les bras de ses petits-enfants? Mon fils m'a précédé, et deux fils de mon fils l'ont suivi. Moi, bon à rien, je suis encore là. J'avais ma petite Yvette, je ne vivais que pour elle et par elle. Son bonheur, c'était mon bonheur, et il nous en faut si peu à nous autres, gens de la mer. Je n'avais pas demandé la fortune. Tout ce que nous avons, nous le tenons de l'amiral et de M[lle] Renée. Ma petite-fille était heureuse; elle attendait le retour du matelot. Nous aurions fait une belle noce où tous ceux de Larmor seraient venus. Et c'est le vieux recteur qui aurait béni le mariage, parce que c'est un saint, lui, le recteur. Mais, à quoi ça sert-il la bénédiction d'un saint? Il avait bien béni la mer le jour des fiançailles de la petite. Est-ce que ça a empêché la mer de garder le fiancé? Est-ce que Jean Guern en est moins mort pour cela?

Certes, dans la bouche du vieux pêcheur, ces paroles n'étaient point un blasphème. Mais le blasphème lui-même n'est-il pas quelquefois l'exaspération de la prière. Sont-ils des blasphémateurs ces Napolitains, fidèles de saint Janvier, qui injurient leur saint lorsque le miracle annuel de la liquéfaction du sang tarde à se produire?

Il y a, en effet, des heures de détresse où il semble que tout s'écroule autour de nous, que

les plus fermes étais de notre foi s'abîment dans une universelle désespérance. Le père Rovellan était dans un de ces moments.

Pourtant la résignation prit le dessus. Le sentiment de la soumission à l'irréparable l'emporta dans l'âme de cet homme et apaisa les révoltes de sa pensée. Un instant abattu, il se redressa sous l'oppression du deuil et, s'adressant à Trévignon profondément ému :

— Il faut me pardonner cela, monsieur Charles. Vous êtes un enfant relativement à moi, et je ne vous ai pas habitué à me voir pleurer. C'est qu'aussi ce n'est pas mon habitude, je vous l'assure; mais, une fois ou l'autre, le plus solide peut faiblir. Un bateau n'est-il pas déshonoré s'il gémit sous les paquets de mer? Que voulez-vous? Je croyais en avoir fini avec le malheur. Il me semblait que je n'avais plus qu'à me laisser mourir tout doucement, en face de cette mer dont je n'ai pu me séparer. Celui de là-haut en avait disposé autrement. Maintenant, il me faut préparer ma pauvre petite Yvette à son chagrin. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre. Allons! Puisque vous avez fait la commission, je ne veux pas vous infliger le spectacle de voir un vieux matelot comme moi aussi caduc qu'un petit enfant. Vous pouvez vous en aller, capitaine. Tout de même, c'est une consolation pour moi d'avoir appris la nouvelle par vous. Vous avez pris des précautions pour me la dire. La majorité n'aurait pas fait tant de façons, elle, et le coup aurait peut-être tué ma fille.

Il s'était levé avec un grand effort de ses pauvres mains, s'appuyant à la barrière de l'enclos. Ces mains, hier encore, cette nuit mêm si pleines de forces, s'étaient tout à coup débilitées. Il semblait que l'annonce de la mort de Jean Guern en eût brusquement tari la sève.

Trévignon les prit entre les siennes et les serra chaleureusement.

— Mlle de Kérudo viendra aujourd'hui même voir sa sœur de lait.

— Mlle Renée sera toujours la bienvenue chez nous, prononça le pêcheur de la même voix endolorie. Dites-lui que nous l'aimerons toujours et qu'Yvette priera pour que Dieu lui donne le bonheur qu'il a refusé à la dernière des Rovellan, et qu'il vous conserve de longs jours pour votre fiancée.

Le lieutenant de vaisseau se retira, plus attendri par cette résignation farouche qu'il ne l'eût été par une révolte contre les iniquités du sort.

Comme il descendait la route de Plœmeurt, il repassa dans son esprit les phases de cette entrevue cruelle. Le front penché, il médita sur les cruautés de la destinée qui s'acharne sur certains êtres et certaines familles. Et il se posa une question étrange au souvenir des dernières paroles d'Alain Rovellan.

— Pourquoi le malheur s'est-il abattu sur cet homme, pauvre et simple? Pourquoi n'est-ce point moi qui ai succombé à la place de Jean Guern?

La question était insoluble. Trévignon soupira sans pouvoir chercher à la sonder par les moyens de la raison humaine.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

DANS LA CLAIRIÈRE

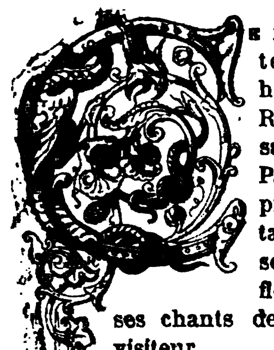


Sur le chemin bordé de pâquerettes blanches
Tous les petits oiseaux sont descendus des branches.
L'un, la tête sous l'aile, en gazouillant s'endort;
L'autre va sautillant d'un pas qui vole encor.
Le pinson dont le trille en plein soleil éclate,
Le linot, le bouvreuil au beau ventre écarlate,
Tous sont là. Le verdier fait dans les flaques d'eau
Jaillir un flot d'argent sur l'or de son manteau,
Ou dans le sable fin prend un bain de poussière;
Et le merle, attablé sur l'herbe printanière
Devant un frais régal de mil et de plantain,
Du moindre vermisseau se fait un grand festin,
Mange à même les fleurs et boit à la rosée.
Puis, tout à coup, leur bande ainsi qu'une fusée
Part, et merles, verdiers, bouvreuils, linots, pinsons,
Sont tous au même instant rentrés dans les buissons.

Achille PAYSANT. (En famille.)

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE

(SUITE)



Ce fut au matin de la Pentecôte que le jeune homme traversa le Pont-Royal pour aller remplir sa mission à l'Abbaye. Paris, le joli Paris du printemps s'était éveillé tard cette année-là, il semblait avoir gardé ses fleurs, sa brume dorée, ses chants de cloches pour le jeune visiteur.

Une petite charrette pleine de roses vint à passer devant lui, cahotant sur les pavés pointus de la rue du Bac : « Mon bon monsieur, étrennez-moi, mes roses vous porteront bonheur. » Jean prit le gros paquet de fleurs que lui tendait la marchande et le respira longuement, tandis qu'un gamin le nez au vent, les mains dans les poches, opérait une glissade savante et lui criait en passant : « C'est pour votre belle, mon officier ? »

Jean se prit à sourire : « Si la petite furie à qui je vais porter ces fleurs, savait qu'on l'a nommée *ma belle*, certainement elle me jetterait mes roses au visage. »

La grille était à deux pas; il entra, remit le bouquet, le petit paquet de Mme La Tour, et une carte de visite à une sœur tourière, puis il ressortit dans la cour. La porte de la chapelle donnait sur cette cour et le jeune homme entendant l'orgue et des voix fraîches qui chantaient tantôt en chœur tantôt à l'unisson, il entra dans l'église.

Elle était resplendissante pour la fête, et composée exclusivement d'un public de choix où dominaient des douairières du noble faubourg. Quelques chaufferettes, un nombre considérable de bésicles, enfin un public à ne pas donner de distractions au jeune homme. Dans le chœur, à droite et à gauche des grilles et derrière ces grilles, des religieuses et des pensionnaires sans doute, mais on ne pouvait que se livrer à des conjectures à cet égard, l'œil ne pénétrant pas cette clôture.

Tandis que M. de Chabrol se frayait doucement un chemin dans la foule recueillie, les chants s'étaient tus et tout à coup une voix seule chanta *Benedictus qui venit in nomine Domini*.

Le jeune homme s'arrêta, un prie-Dieu était devant lui ; il s'y agenouilla et là, immobile, la tête dans ses mains, il écouta. Cette voix était profonde, vibrante, et pleine de fraîcheur cependant. Elle répétait *Benedictus* avec un accent de joie contenue et recueillie qui allait à l'âme. Jean pensait qu'il resterait bien, jusqu'à la vie éternelle, ainsi agenouillé à entendre chanter de pieux cantiques, mais l'office s'était achevé et la foule se pressant, il dut faire comme elle et sortir de l'église.

Là-haut Geneviève roulait sa musique et se disposait à quitter la tribune avec ses compagnes. Machinalement elle jeta un coup d'œil dans l'église et resta clouée à sa place, le cou tendu, dans une attitude de curiosité intense. Elle venait d'apercevoir Jean qui disparaissait à son tour derrière la grand'porte.

— Voyons, Geneviève, dépêchez-vous donc, la sœur vous attend pour fermer la porte.

Geneviève se précipita vers l'entrée de la tribune d'un air si égaré que sa compagne ne put réprimer un sourire, et s'approchant de la grille à son tour, regarda en se disant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si intéressant en bas ?

Il y avait la marquise de Richetailland qui s'en allait avec sa béquille et sa dame de compagnie ; plus à droite, la chanoinesse des Ratrois et son groom chargé d'un missel et d'une chaufferette ; du côté de la sacristie, M. l'aumônier en calotte montrait au sacristain une bougie du lustre à moitié renversée, et sœur Philomène mettait un cierge devant la statue de Saint Joseph.

— Je ne vois pas de quoi être si rouge et si ahurie, se disait la compagne déçue en descendant quatre à quatre l'escalier en colimaçon qui conduisait aux classes.

Quand les *chanteuses* rentrèrent dans la salle d'étude, elles trouvèrent les fenêtres grandes ouvertes pour laisser entrer un chaud soleil dont les rayons dansaient dans une poudre d'or irisée. Quelques mouches grisées de lumière s'en allaient incertaines donner de la tête contre les vitres brillantes ; un parfum de roses flottait aux environs de la chaire.

Geneviève leva les yeux de ce côté et aperçut un gros bouquet, une petite boîte et une carte de visite. Sur la boîte elle lut : *Mademoiselle La Tour*, et sur la carte : *Jean de Chabrol, capitaine d'artillerie*.

Elle était devenue très sage, Mlle La Tour ; grand cordon, ceinture blanche, enfant de Marie, cela oblige; mais pour cette fois, elle oublia tout ce que ses dignités exigeaient de modération et elle bondit vers la chaire, prenant à deux

mains la gerbe embaumée et y plongeant son visage tout rose de joie :

— C'était bien lui, pensait-elle. Oh ! le beau jour de fête !

On avait un quart d'heure de récréation ; les petites curieuses et même les grandes s'étaient rapprochées de Geneviève, et les mains tendues demandaient une rose. Mais la jeune fille ne voulait pas effeuiller son trésor dans toutes les mains, elle éleva ses fleurs au-dessus de sa tête et se sauva en criant :

— Non, non, pas une, mes amies, elles sont pour la Sainte-Vierge.

Et ce fut la blanche image qui respira le parfum de ce chaste amour et en reçut pour la centième fois la confidence.

Enfin ces deux années de travail, de réparation, d'efforts et d'espérances sont terminées. Mme La Tour est venue prendre sa fille et l'emmène finir l'été chez la grand'mère qui habite tout au milieu du Lyonnais et soupire après cette visite depuis si longtemps.

De Paris à Charleux, on usait alors de tous les moyens de locomotion connus : chemin de fer, bateau à vapeur, diligence, se succédaient, et l'on arrivait moulu après trois jours de cette existence nomade.

La diligence de Belleville était le dernier véhicule à essayer dans cette nomenclature, et comme ce jour se trouvait précisément jour de marché, la voiture était remplie jusqu'aux bâches.

Dans l'intérieur les jolies paysannes aux joues roses et au nez en l'air avaient mis leur petit bonnet de dentelle, si court que pour l'allonger il faut poser sous la dentelle un paquet de fleurs, et sous les fleurs encore cinq ou six frisettes qui jouent sur la nuque ambrée de ces coquettes.

Leurs voisins, marchands de sabots, bouviers ou tisseurs, avaient le visage plat, des cols remontant aux oreilles, des habits de velours marron, des chapeaux hauts de forme et des parapluies rouges. Tels quels, ils ne paraissaient pas déplaire à ces demoiselles qui leur confiaient leurs paniers de fromage, leurs pièces de soie et leurs secrets avec accompagnement de grands éclats de rire et de poussées violentes dont Geneviève, endormie dans le coupé, recevait le contre-coup à travers le rembourrage un peu détendu de la vieille machine.

Il était cinq heures du matin, le soleil levant glissait entre les grands peupliers de la route et semblait vouloir poursuivre la voiture avec mille caprices lumineux ; tantôt il plongeait dans la Loire et lançait un sillage d'or dans les eaux paresseuses, tantôt il remontait jusqu'à la cime des arbres frissonnants, puis il se cachait derrière une colline couverte de pampres, pour reparaître éblouissant quelques pas plus loin.

Geneviève encore mal éveillée voyait défiler comme dans un rêve ce radieux paysage que de grandes vaches charollaises remplissaient de vie, et quand une exclamation ravie de sa mère la forçait à une attention plus soutenue, elle disait :

— C'est bien joli, mais cela ne vaut pas le Koudiatati, le Hammah est plus vert... Ce qui n'était pas vrai, mais qu'elle eût soutenu au péril de ses jours, si on se fût avisé de la contredire.

Peu à peu de petits murs bas séparent les prés ; puis il y a des maisons, des cultures maraîchères, des tournesols ; la ville n'est pas loin. La voici, toute brune derrière son vieux rempart démantelé. La diligence résonne sur le pavé inégal, on grimpe, on descend, on se cogne à tous les angles et enfin on déballe la voiture, à commencer par Geneviève tout étourdie de ce vacarme succédant à une nuit de cahots.

Il n'y a plus que quelques pas à faire, car voici la sous-préfecture, et la maison de la grand'mère est adossée à l'hôtel du Gouvernement.

Chère grand'mère, comme elle est heureuse et tremblante en ouvrant les bras à *ses* filles, et quels regards d'admiration en constatant ce que ces deux années ont fait de sa terrible Geneviève !

Il ne faudrait pas connaître la jeune fille pour supposer que la tranquille maison dans laquelle nous venons de la voir entrer devait conserver sa physionomie habituelle de calme pendant qu'elle y habiterait. Elle ne prit pas le temps de dormir, la jeune voyageuse, et commença ses investigations par la cuisine où Louise avait déjà fait des beafteaks pour trois générations et d'où elle avait chassé bien des fois Mme La Tour, puis vingt ans plus tard Mlle Geneviève.

— Je donnerai bien encore quelques coups de torchon aux petits de celle-ci, disait-elle en regardant sa jeune maîtresse ; et en attendant elle soignait Cocotte la perruche et lui apprenait depuis plusieurs années à dire Geneviève, un nom très compliqué pour les perruches et que Cocotte ne pouvait mener à bien malgré ses efforts.

Puis la petite fille pria bonne-maman de lui ouvrir le tiroir d'une vieille commode dans laquelle étaient enfermées les reliques de la chère femme. La jarretière rose avec sa petite boucle en or du pauvre grand-père disparu, le crucifix d'ivoire posé sur les lèvres d'une fille morte à vingt ans, une dentelle jaunie, un livre de première communion ; tout était à la même place et exhalait un parfum d'ambre exquis.

Geneviève posa son doigt sur un médaillon dans lequel brillait une petite mèche blonde comme de l'or.

— Il faudra les changer, bonne-maman, regardez comme ils sont devenus noirs, et elle montrait sa tresse brune.

Mais grand'mère ne changeait jamais rien dans le tiroir aux reliques ; elle ajoutait, voilà tout.

Le grenier vint en troisième dans cette visite domiciliaire; Geneviève l'aimait beaucoup, pas tant seulement pour ses dimensions et sa belle charpenterie que pour l'exquise odeur de bois et de vieux livres, qui trahissait l'existence d'un trésor dans lequel la petite fille avait bien souvent puisé.

Il y avait en effet de grandes vieilles caisses pleines de la plus étonnante collection de journaux de modes qu'on pût imaginer.

Geneviève avait jadis fait une sélection des gravures, qui toutes l'intéressaient ; à cette époque les jolies dames dessinées sur le papier étaient sa plus aimable société. Quelques-unes des plus âgées, mais non des moins charmantes, avaient vu la grande Révolution ; et grâce aux recits mille fois répétés par la grand'mère sur cette époque terrible, la petite-fille reconstituait une histoire où le roman, il faut l'avouer, venait en aide aux souvenirs. Il y avait certainement confusion dans les époques, dans les faits, dans les opinions des héros, mais Geneviève s'y retrouvait à merveille et c'était l'essentiel.

Maintenant qu'elle était une savante, elle riait de ses erreurs d'enfant, mais elle s'en amusait encore, et tandis que ses deux mères se dédommageaient de leur longue séparation, elle grimpait aux mansardes pour aller dire bonjour au marquis de Chavanne et à Charlotte Corday.

— Grand Dieu, qu'est-ce? Bonne-maman devient-elle bouquiniste?

Cette exclamation lui était arrachée par la vue d'un monceau de registres et de livres arrangés avec soin sur tout un côté de l'immense salle ; mais comme cela lui importait peu, elle se mit tout en chantant comme un oiseau, à sortir sa collection d'images et à les ranger par terre en rond autour d'elle : Charlotte Corday avec une guitare, Mme de Maintenon très décolletée avec une taille sous les bras et des cheveux à la Titus, Robespierre en muletier de carnaval. Elle eut de la peine à retrouver le marquis de Chavanne, son aïeul, et elle vit avec chagrin qu'il était très usé, surtout aux angles.

— Je l'ai trop aimé, pensait Geneviève, il faudra que je lui colle une feuille par derrière.

Je n'ose pas, par respect pour ce vieillard, dire sous quel aspect Geneviève le présentait au public. En Pierrot. Pourquoi? me direz-vous. Je peux vous répondre : Geneviève ne connaissait de ce grand-père que le mot de la fin. Imbu de ses idées aristocratiques, le marquis avait nié la Révolution jusqu'au bout, il la nia sur l'échafaud et, tandis que le bourreau procédait à sa toilette, il se retourna vers ses paysans qui dansaient une ronde infernale autour de la machine et leur cria en montrant le poing :

— Tas de canailles, je vous ferai tous pendre!

Puis il se baissa et... sa tête roula aux pieds des danseurs de carmagnole.

Geneviève savait l'histoire par cœur et, désireuse de lui donner une forme, elle n'avait rien trouvé de plus ressemblant dans sa collection qu'un pierrot blafard et triste, les yeux hors la tête et la bouche ouverte par un formidable bâillement.

Geneviève, depuis qu'elle regardait ses gravures, se croyait redevenue petite fille; elle leur parlait en chantant et avait entouré le marquis de Chavanne de tout un sérail de belles empanachées avec crinolines ou peplums. Elles faisaient la bouche en cœur et les yeux en coulisses en cueillant des pommes ou en effeuillant des marguerites qui s'obstinaient à garder leur dernier pétale : celui du secret. Elle, la jeune fille, était à genoux, assise sur ses talons, et sa grande natte de pensionnaire traînait derrière elle, caressant de temps à autre une image de son bout soyeux.

Tout à coup elle releva les yeux, une ombre venait de se placer entre la fenêtre et ses images. Un homme jeune, vêtu d'un élégant costume d'intérieur et le cigare aux lèvres était là, devant elle, la considérant avec surprise et admiration.

La vieille Geneviève aux coups de boutoirs n'était pas tout à fait morte, malgré le cordon d'honneur et la médaille d'application ; elle se leva d'un bond et s'écria :

— Je ne suis donc pas chez moi ici!

Et elle se rapprocha de l'escalier.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit bien humblement l'étranger, les combles de mon hôtel sont en réparation et Mme d'Espailly m'avait autorisé à déposer ici les archives de la sous-préfecture et permis d'établir en attendant une communication entre les deux maisons. Croyez bien que...

— Alors vous êtes le sous-préfet?

— Hélas oui, mademoiselle!

— Et vous êtes en relation avec bonne maman?

— Excellentes, mademoiselle.

— Est-ce que vous dansez, monsieur?

— Comment donc!

Et comme il avançait d'un pas elle descendit une marche à reculons en lui criant d'un air assez courroucé :

— Prenez garde, monsieur, vous marchez sur Robespierre!

En effet, la pointe du soulier administratif venait d'effleurer l'image du muletier ; on était

dans toute la ferveur du régime impérial à cette époque, surtout dans les sous-préfectures ; le jeune fonctionnaire se recula violemment à cette évocation du sanguinaire triumvir; mais il eut beau lever un pied, puis l'autre, il ne vit rien qu'une vieille image et commença à s'inquiéter de la série des questions que lui posait le jeune et joli sphinx encadré dans la porte en face de lui ; la danse, Robespierre, les archives, Œdipe, tout cela s'enchaînait mal.

— Je rêve peut être, pensait-il ; mais ma foi, j'aime autant ne pas être réveillé.

Et il répéta en écho :

— Mademoiselle, je danse.

— Ah! tant mieux, vous ferez le quatrième. Au revoir, monsieur.

Et redescendant son escalier après avoir donné un tour de clef à la porte, derrière laquelle M. le sous-préfet restait en tête-à-tête avec ses archives, elle courut à sa grand'mère.

— Ma collection de grands personnages s'est accrue là-haut.

— Ah! pendant que j'y pense, petite, il ne faut pas monter au grenier à cause du sous-préfet à qui...

— Justement, je viens de l'y rencontrer; il danse à ce qu'il paraît, et dans tous les cas, il saute joliment bien sur ses pointes.

Et elle raconta en riant les incidents de cette présentation entre des archives et des gravures de mode.

Le lendemain, Louise qui était serrurier à ses heures, posait un bon cadenas à la porte du grenier, ce qui n'empêcha pas les archives et les gravures de mode de recevoir chaque jour la visite de M. le sous-préfet.

— Bonne mère, puisque nous avons un quatrième pour le quadrille, vous nous ferez danser, n'est-ce pas? dit Geneviève bien câline.

— Danser chez moi, s'écria Mme d'Espailly effarée, mais c'est impossible!

— Pourquoi? demanda le petit sphynx en prenant une pose d'idole égyptienne, les coudes appuyés sur les genoux de sa grand'mère et les yeux levés vers elle.

— Pourquoi, pourquoi, mais parce que je ne sais plus ce qui se fait.

— Mais nous le savons, reprit imperturbablement Geneviève qui ne savait rien du tout.

— Mais je n'ai pas assez de lampes.

— Nous mettrons des bougies, c'est moins chaud.

— Mais je n'ai pas assez de sièges.

— Pourquoi faire des sièges puisque nous danserons tout le temps? et quant aux parents ils se carreront sur tes vingt chaises.

Mais si j'invite le sous-préfet il faut avoir toute la ville.

— Pas du tout, bonne-maman, vous direz aux autres, à ceux que vous ne voulez pas : « Je suis désolée, mais je n'invite que les gens qui fréquentent mon grenier. »

Avec d'aussi bonnes raisons, Geneviève devait triompher et il ne fut bientôt plus question, dans Charleux, que des *bals* de Mme d'Esparly ; le sous-préfet en était le plus bel ornement, cela va sans dire, et les cousins La Tour-Malifaux en prirent un peu d'ombrage, à cause de la cousine algérienne. Mais Geneviève savait conserver son indépendance et distribuer à propos ses faveurs et ses refus ; chacun avait un nombre égal de valses et de polkas; le cotillon était donné à tous par droit d'aînesse à ce qu'elle prétendait, et si aucun des prétendants aux sympathies de la jeune fille n'était absolument satisfait, personne non plus ne pouvait s'en plaindre puisqu'elle était charmante pour tous.

Tout s'enchaîne en ce monde, même à Charleux, surtout à Charleux, où les liens sont plus étroits; les deux ou trois familles réunies par Mme d'Espailly voulurent rendre la politesse, on dansa chez le maire et ailleurs; quant aux La Tour-Malifaux, comme leur installation en ville ne comportait pas une réception un peu nombreuse, ils convièrent leurs amis à un dîner sur l'herbe à leur ferme du Sorrien.

Entre les sauteries du soir, les parties de campagne et les visites aux toiles d'araignées, locataires du grenier, concurremment avec Mme d'Espailly et le sous-préfet, celui-ci avait en tout le loisir de s'éprendre de Geneviève, à quoi il n'avait pas manqué dès la première heure. Quand il eut brûlé pendant un mois de feux discrets, il essaya de communiquer l'incendie ; mais ce fut peine perdue : les sphinx sont de pierre! disait-il en mettant sa cravate avec un soin scrupuleux et ses gants rouges ; je vais m'adresser à la grand'mère.

La grand'mère écouta, sourit et promit d'appuyer le candidat officiel qui réunissait, il faut le dire, pas mal d'atouts dans son jeu, position, fortune, caractère honorable quoique conciliant, etc., etc.

Au premier tête-à-tête paisible avec sa petite-fille, l'ambassadrice ouvrit le feu.

— Geneviève, veux-tu te marier ?

Je ne sais quelle folle idée s'empara de l'esprit de la jeune fille, elle pensa que sa grand'mère était chargée par ses parents de la sonder au sujet de M. de Chabrol.

— Oh! oui, répondit-elle avec entraînement.

La grand'mère fut un peu surprise, car ne songeant qu'à son candidat, elle trouvait que ce oui n'était pas à l'unisson de sa froideur habituelle vis-à-vis du soupirant dont elle soutenait la cause.

— Est-ce que M. Demollans te plairait?

Le visage de Geneviève peignit le plus amer désappointement et elle s'écria avec conviction :

— Oh! pas du tout!

— Qu'est-ce que tu lui reproches donc?

— Rien, et c'est pour cela que je n'en veux pas.

— Voyons, fillette, sois sérieuse; une pareille question en vaut la peine, et mérite mieux qu'un paradoxe.

— Bonne-maman, je n'ai jamais parlé plus sérieusement qu'aujourd'hui et je vais vous le prouver : je reproche à M. Demollans de n'avoir aucun angle dans le caractère, aucune conviction inébranlable ; il est toujours de l'avis de ceux qui lui parlent; est-ce que c'est une pâte tendre comme cela qu'il me faut, en conscience? J'en ferais mon homme-lige, ce serait bien honorable pour tous deux, et pour le gouvernement, ajouta-t-elle en riant. Je veux que celui qui m'épousera soit mon maître, qu'il sache ce qu'il veut et me le fasse faire.

Ah! si vous saviez comme je l'ai aimé le jour où j'ai senti cette domination, le jour où, vaincue, humiliée, j'ai compris qu'il m'était supérieur en tout! Mais j'ai lutté bien longtemps contre cette domination et je crois que je ne me la serais jamais avouée à moi-même, si, un soir, je ne l'avais cru mort, perdu pour jamais.

Geneviève, suivant une attitude familière, était à genoux aux pieds de sa grand'mère, elle appuyait ses coudes sur ses genoux et la regardait dans les yeux avec cette expression profonde et mystérieuse qui la rendait si attrayante.

Mais Mme d'Espailly souriait en écoutant cette profession de foi qui commençait par un refus et se terminait par la plus chaude apologie. Qu'eût pensé la Mère Clara, maîtresse de littérature de Geneviève, en présence de ce manque de logique, de cette absence totale de proportions?

— Mademoiselle, eût-elle dit indignée, votre conclusion n'était pas contenue dans vos prémisses.

Mme d'Espailly, moins bonne rhétoricienne ou meilleure diplomate, se contenta de dire :

— Je ne te comprends pas.

— Bonne-maman, je vais tout vous raconter, s'écria avec explosion la jeune fille, mais promettez-moi le secret même vis-à-vis de mes parents, car, s'ils le connaissaient, ils voudraient m'aider et je désire qu'il n'en soit rien. Je veux que seul *il* pense à moi, je veux que lorsque je vais le revoir, *il* me trouve embellie, aimable, instruite, métamorphosée, convertie, et qu'il devine que c'est pour lui plaire tant de travaux et tant d'efforts. Car, voyez-vous, bonne mère, cela m'a bien coûté : m'assouplir, me raboter, et surtout le laisser faire par d'autres; il y avait des moments où j'avais chaud de l'envie de jeter quelqu'un par la fenêtre pour me prouver que j'étais encore libre de faire à ma tête; mais non, je n'étais plus libre... oh! c'est un fameux tyran, allez!

— Mais, ma petite, s'il ne s'aperçoit pas...

— Non, c'est impossible, interrompit Geneviève avec un délicieux sourire, je suis trop changée pour qu'il ne s'en aperçoive pas, et son cœur finira bien par lui apprendre pour l'amour de qui cette métamorphose.

— Oui, mais je te défends de le lui dire, toi; je t'ai promis le secret, mon enfant, mais c'est à la double condition que tu me garderas ta confiance et que tu ne te départiras jamais de ta fière réserve vis-à-vis de celui...

— Vous ne m'avez pas demandé son nom, bonne-maman.

— Jean?

La petite-fille se cacha sur le sein maternel sans répondre, c'était le plus clair des aveux.

— Ta mère m'a souvent parlé de lui, et je sais qu'il est digne de tes efforts, mais ce n'est pas une raison et il eût été beaucoup plus sage de te corriger pour l'amour de nous.

— Oh! bonne-maman, je n'aurais jamais eu ce courage!

Mme d'Espailly sourit à cet aveu d'une franchise rare, et le pacte proposé par elle et accepté par Geneviève fut scellé d'un baiser.

Puis il fallut s'occuper de la besogne infiniment moins douce de congédier le sous-préfet : « Ma petite-fille est trop jeune, on verra dans un an ou deux, » tel fut le thème sur lequel on brola quelques aimables variations, et, grâce au départ très prochain des dames La Tour, tout se passa sans que personne y prît garde.

La tranquille maison de Charleux est redevenue silencieuse, la grand'mère, des larmes plein les yeux range ici et là; voici le ruban qui attachait ses cheveux et elle baise le ruban; voici des épingles qu'elle a oubliées. « Louise, dit-elle à la vieille bonne toute désœuvrée maintenant, allons visiter le grenier, je suis sûre que mademoiselle y a tout laissé en l'air. » Et elles montent; la grand'mère a calomnié la petite-fille; Robespierre, le marquis de Chavanne et ces dames dorment dans la grande caisse jusqu'au prochain voyage.

— Madame, dit Louise pensive, m'est avis que mademoiselle ne reviendra plus ici; ce sera bientôt une dame; elle est bien trop jolie pour qu'on nous la laisse, et il faudra attendre cinq ou six ans avant que sa fille puisse grimper au grenier. Cinq ou six ans... c'est à savoir si nous attendrons jusque-là.

A Constantine, pendant ce monologue, on s'embrassait à deux bras, le père, la mère, la fille, et après, la fidèle Péronne tandis que Tafna poussait des cris aigus pour témoigner d'une allégresse sans bornes.

La petite chambre bleue est toute fleurie, il y a mille riens nouveaux sur les étagères, et devant la fenêtre un petit bureau qui est arrivé

de la veille présente ses tiroirs à la jeune fille. Elle les remplit de cahiers, de lettres; en voici un tout petit dans lequel elle serre une rose fanée et une carte de visite, puis elle s'envole ailleurs, regarde, écoute, parle, tout à la fois. Ah ! qu'elle est heureuse!

Au déjeuner, en dépliant sa serviette, M. La Tour dit à sa femme :

— Je vous apporte les excuses de Chabrol, il est venu me dire adieu hier, tout botté et éperonné; on l'a désigné pour accompagner le général Mainfroid à Sétif, mais il sera de retour pour le bal du 15.

Geneviève fit la moue, non pas au bal qui promettait d'être superbe, mais à ces trois jours d'attente. C'est long trois jours!

Dans la journée, elle reçut la visite empressée de ses amis et de quelques curieuses qui ne pouvaient différer plus longtemps pour voir et juger la Parisienne. C'est si bon de pouvoir dire avant les autres : J'ai vu, je sais, j'ai jugé.

— Mlle La Tour est arrivée?

— Oui, *j'en sors.*

— Ah! vous avez été reçue. Est-elle aussi jolie qu'on le dit?

— Oh! charmante, un peu froide peut-être avec les yeux trop souvent baissés; mais il est vrai que quand elle les ouvre, ils sont si grands qu'ils font tache sur son visage.

— Comment est elle mise?

— Oh! d'une façon bien étrange; figurez-vous qu'elle ne porte presque pas de crinoline et comme elle est très mince, ça fait une longueur... et puis ses cheveux sont réunis en une seule natte qui touche à l'ourlet de sa robe.

— Est-ce que vous trouvez cela de bon goût? Ma chère, c'est très original, et si ma fille prenait une fantaisie semblable, je ne la tolérerais pas.

— Votre fille est trop bien élevée pour se permettre une excentricité.

L'amie pourrait ajouter qu'une autre raison met sa fille à l'abri de ce caprice, c'est qu'elle n'a qu'une queue de rat, et que Ravet, le grand artiste de la rue d'Orléans, a bien de la peine à en faire quelque chose, même en crépant jusqu'à la racine. L'entretien continue :

— Avez-vous vu si elle porte des boucles d'oreilles?

— Figurez-vous, ma chère, qu'elle n'a même pas les oreilles percées! Sans doute, elle a peur de les abîmer, car elles sont petites, mais je vous avoue que l'absence de ce complément obligé de la toilette d'une femme me paraît presque inconvenant; c'est comme si je n'avais pas de gants dans la rue ou de voilette pour me confesser.

— Du reste, vous savez, les femmes d'officiers se permettent tout, et leurs filles beaucoup de choses.

L'on devine par ce dernier trait que ce sont deux *civiles* qui causent ainsi de notre petite militaire. Ah! ceux qui n'ont pas vécu là-bas ne peuvent s'imaginer la haine jalouse d'un côté, arrogante de l'autre, qui existe depuis la conquête entre ces deux principes. C'est Osiris et Typhon, c'est le jour et la nuit, c'est tout ce qu'on voudra d'incompatible et de vivace, qui se rencontre à toute heure, sous toutes les formes, dans tous les cœurs.

Geneviève, épiée et déchiquetée par le parti hostile, est entourée de ses pareils. Le général, qui l'a connue toute petite, est venu l'inviter à sa fête :

— Ma mignonne, l'Empereur n'est qu'un prétexte, le bal est pour vous; faites-vous belle, le cadre sera digne de vos dix-huit ans et de vos beaux yeux.

Si elle veut être belle! Ah! je crois bien! Mais pas pour les autres, non, rien que pour son ami, et elle en a un si grand désir qu'il lui vient des frayeurs terribles. S'il allait la trouver désagréable, sotte ou laide!

— Tu ne manges pas ce soir, lui dit son père à table, il faut prendre des forces pour danser toute la nuit.

Et le brave homme se frotte les mains, car ce premier bal de sa fille est son grand succès à lui. Il a déjà mis son bel uniforme, ses décorations et le voilà qui rôde dans le corridor qui précède la chambre de Geneviève :

— Es-tu bientôt prête?

— Oui, papa, répond une voix fraiche et rieuse.

— Pas encore, se hâte de rectifier Mme La Tour qui mâche des épingles et tourne autour de son enfant pour coudre ici, attacher là. Voici un rang de petites perles qu'elle attache à ce cou mignon, et ce mince cercle d'argent pour retenir la lourde tresse qui, cette fois, s'enroule en diadème.

Enfin, la voilà prête; ils partent, ils sont arrivés. Le vestiaire, tout drapé de rouge, est installé dans le corps de garde.

— Vite, ôte ton manteau, il y a déjà beaucoup de monde.

Voilà Geneviève la brave, qui a horriblement peur; toute cette enfilade de galeries à traverser pour atteindre au salon arabe, où le général attend ses invités, songez donc!... Enfin, il faut pourtant se décider, elle pose sa main sur le bras de son père, baisse les yeux et se laisse conduire.

L'émotion donne un petit frémissement à ses lèvres, elle a la tête un peu rejetée en arrière et ses joues se colorent doucement; tout le blanc de sa jeune toilette ajoute à l'éclat de son teint de brune; son père est certainement l'homme le plus fier et le plus heureux du *territoire militaire*, à l'heure qu'il est; il marche lentement, salue et sourit; *Elle* y voit un peu trouble;



pourtant, elle commence à se ressaisir; elle connaît tous ces visages ou à peu près. Mais eux, les chasseurs, les zouaves, les petits turcos, ne retrouvent plus rien de l'enfant qu'ils apercevaient autrefois. Ils veulent la faire danser, les voilà qui s'approchent : Une valse, mademoiselle? — Mademoiselle, un quadrille, — une mazurka, — quelque chose, n'importe quoi?

Maintenant elle n'a plus peur et un crayon à la main elle pose son carnet sur le bras de son père pour écrire : 1re valse, un chasseur. 1re polka, un homme de lettres (un employé des postes). 1er quadrille, un tirailleur.

Mme La Tour, au bras de l'aide de camp, a fort à faire pour présenter cet état-major; mais enfin, malgré l'empressement on arrive au salon mauresque. Le coup d'œil est ravissant. Sur les murs sont étagés tous les étendards de l'Islam pris dans les différents combats depuis trente ans, ils sont retenus par des panoplies de même provenance; mille lanternes peintes et de formes merveilleuses donnent un jour tamisé aux reflets doux et changeants; les uniformes chamarrés, les grands burnous rouges, noirs ou blancs des chefs indigènes, les toilettes vaporeuses ne font que traverser cette salle orientale dont les meubles se réduisent aux divans bas et circulaires; une fois la présentation faite, on passe dans les galeries à triples colonnades où l'on va danser entre deux jardins de plain-pied, constellés de verres de couleur qui pendent aux arbres comme les fruits des contes arabes.

Le général est venu au-devant de Geneviève, il la conduit jusqu'à sa place et retourne à son poste de combat. Elle, s'est assise; maintenant qu'elle est tout à fait tranquille sur cette entrée, elle cherche des yeux quelqu'un dans cette foule, quelqu'un qui a dû arriver ce matin avec le général Mainfroid; ses yeux font le tour de la salle et s'abaissent tout à coup. Ils viennent de rencontrer en face, un peu à gauche ceux d'un artilleur qui, les bras croisés, la contemplait avec cette expression mystérieuse et profonde qui peut être aussi bien de la pitié que de l'admiration. C'est lui! Comme le cœur de Geneviève bat fort. Il s'avance, il s'incline, il va lui parler; que dira-t-il dans cette première parole qu'elle a tant désirée?

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, monsieur, répond-elle en plaçant sa petite main frémissante dans la main tendue vers elle.

Et lui se retournant vers Mme La Tour :

— J'ai bien regretté que mon service m'empêchât de vous présenter mes devoirs à votre arrivée, madame, mais j'espère que vous me permettrez un prompt dédommagement et, si vous m'y autorisez, je vais le demander à mademoiselle votre fille. Mademoiselle, en souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, voulez vous m'accordez une valse?

Geneviève le regarde tout effarée. « Mon Dieu, est-ce qu'il va déjà mettre le passé entre nous! » Mais lui s'amuse de cette naïve frayeur et tous deux rient doucement à cette évocation du temps qui n'est plus. Et Geneviève, après avoir bien cherché sur son calepin, accorde la deuxième valse que la sournoise avait mise en réserve dès le début.

Elle dansait comme un oiseau la petite, et le plaisir se lisait sur sa physionomie étrange où je ne sais quoi de recueilli se mêlait aux témoignages les plus vifs de ses joyeuses surprises. On l'entourait beaucoup, chacun se disputait un mot, un sourire, et pour satisfaire un peu tout le monde, elle dédoublait chaque danse. En attendant sa deuxième valse, M. de Chabrol qui dansait peu, examinait la jeune fille et cet examen amenait peu à peu un pli entre ses deux sourcils. Voilà une charmante enfant qu'on va griser de vanité et de coquetterie, c'est dommage, j'avais toujours pensé qu'il y avait en elle l'étoffe de quelque chose de bon, de vrai, et de grand; mais bast! le monde fait son métier et moi je suis un misanthrope.

Alors, il regarda d'un autre côté, et les danseuses lui parurent avoir ce soir-là des pieds énormes, et des types vulgaires. « Je suis injuste pour tout le monde, c'est la fatigue de mon petit voyage, » pensa-t-il; mais en allongeant un pied, un bras, en remuant la tête, il trouva que tout son individu était en bon état.

« C'est la chaleur peut-être, » justement il était dans un courant d'air. Il fut interrompu dans ces recherches des causes de sa misanthropie par le passage d'un couple qui l'effleura; c'était le marquis de Fleurus valsant avec Geneviève; celle-ci, quand elle se trouva en face de M. de Chabrol, releva les yeux sur lui un instant. Ces yeux si beaux, si purs, révélaient une pleine possession de soi; ils firent plus pour épanouir le taciturne Jean que tous les raisonnements échafaudés à grand'peine par lui; et un instant il trouva ce bal un des plus jolis et des plus gais qu'il eût jamais vu, évidemment il était sous le charme et quand il s'en aperçut devint tout à fait maussade. Depuis quand un homme sérieux tolère-t-il chez lui de pareilles faiblesses! Et le pli entre les deux sourcils reprit une nouvelle profondeur. Il n'était certes pas effacé lorsque vint le tour de la deuxième valse. Geneviève qui était dans tout l'épanouissement de sa joie en pensant à ce petit instant de tête-à-tête au milieu de cette foule brillante et qui avait laissé Jean à peu près aussi joyeux qu'elle, ne pouvait se douter du revirement qui s'était fait soudain dans l'esprit du capitaine; elle s'écria donc en riant, lorsqu'il vint la prendre pour danser :

— Eh, Monsieur, que vous avez l'air de vous ennuyer ; moi qui m'amuse tant !

— Vous vous amusez, et de quoi donc ?

— Mais de tout ; d'abord je danse et puis il y a de la musique, des fleurs, des lumières ; voyez, ces jardins sont ravissants, surtout ce petit coin où les oranges pendent aux arbres qui portent aussi leurs fleurs parfumées, et ces verres de couleur qui ont l'air de petites étoiles. Vous ne trouvez pas que c'est joli ?

Ils causaient en dansant et faisaient le tour de la galerie en décrivant de grands cercles qui peu à peu les conduisirent au centre de ce petit Eden en fleurs et en lumières ; ils s'arrêtèrent alors pour jouir du coup d'œil que leur offraient les colonnades où la foule élégante se promenait et dansait avec un bruissement de soie et un cliquetis militaire.

Jean n'avait pas répondu, il regardait non pas devant lui, mais à son côté et ses regards étaient rivés à une petite mèche brune qui descendait toute droite de l'oreillle à la joue de Geneviève. Cette mèche raide et effilée comme un petit pinceau était là contre toute règle, traversant en biais la joue fraîche et ronde ; cela agaçait M. de Chabrol qui était, paraît-il, amateur de symétrie ; il avait envie de dire à Genevieve : « Ma cousine, relevez-la donc ! » Mais au fait que lui importait ; cette pensée était absurde, et il s'en voulut d'être absurde.

Geneviève voyant qu'il ne répondait pas, renouvela sa question : — Vous ne trouvez pas que c'est joli ?

— Mais si, c'est ravissant même, et cela donne encore plus à cette physionomie étrange, son cachet de petit sphinx ; mais c'est plus fort que lui, il en veut à cette mèche et voici ce qu'il répond :

— Voulez-vous que je vous dise ce qui fait que vous vous amusez tant, mademoiselle ? c'est qu'on vous entoure, qu'on vous adule, c'est que vous êtes la reine de cette nuit. Vous croyez que vous aimez les fleurs, les lumières, l'harmonie ? Vous aimez les hommages, et vous vous grisez de vos succès !

Geneviève se retourna bien en face de son danseur et le regarda un moment avec stupeur, ses lèvres s'ouvrirent pour dire la vérité : « Si je suis heureuse ce soir, c'est que je vous revois » ; mais elle se rappela sa promesse à la grand'mère de Charleux, et ne pouvant rien dire pour sa défense elle resta ainsi, le cou incliné, la bouche entr'ouverte, à le regarder, tandis que la violence qu'elle s'imposait, et la douleur tout à la fois, faisaient perler deux larmes à ses cils. Ceux-ci s'abaissèrent pour voiler cette faiblesse, mais les deux gouttes tremblantes étaient si lourdes qu'elles roulèrent sur la poitrine toute gonflée.

— Dansons, dit-elle en posant sa main sur l'épaule de son partenaire.

— Je suis un sot, pardonnez-moi, mademoiselle, s'écria Jean, désolé à la vue des deux pauvres larmes ; de quel droit ma maussaderie est-elle ainsi venue troubler votre premier plaisir ?

— Du droit de l'amitié, j'espère, répondit Geneviève, qui parut avoir aussitôt oublié les paroles désagréables recueillies là, sous le dôme des orangers fleuris.

Mais c'était bien fini du plaisir, pour elle, ce soir-là ; et quand sa mère lui demanda en rentrant :

— T'es-tu bien amusée, fillette ?

— Oui, mais je croyais m'amuser davantage.

Lui, le boudeur méchant n'a pas attendu jusqu'au matin pour quitter la fête ; après avoir reconduit Geneviève à sa place, il est allé mâchonner sa grosse moustache hérissée aux quatre coins du bal, a pris son shako et est sorti la tête haute et l'œil assuré.

Ah ! oui, soyez fier, monsieur le capitaine et, surtout, ne vous trompez pas de chemin, car voilà qu'au lieu d'enfiler votre rue, vous lui tournez le dos, et vous allez vous perdre tout à fait.

Allons, revenez sur vos pas, ne faites pas claquer les portes et couchez-vous, au lieu de regarder en l'air à votre fenêtre.

Cette fête militaire avait eu le plus grand succès, ce qui tourmentait beaucoup les civils. Il faut que nous ayons notre fête aussi ; mais qui la donnera ? Le préfet ? non ; il est accusé de faire cause commune avec l'armée ; ce sera le maire. Et le maire à propos du conseil général lança quatre cents invitations.

Cette fois, la robe de Geneviève devait être bleue et sa coiffure faite de grosses marguerites. Sa mère l'étalait complaisamment sur son lit, tandis que la jeune fille disait tout bas :

— Toi, je ne te mettrai pas ce soir.

En effet, tandis qu'elle tressait ses cheveux, les bras lui glissèrent le long du corps avec une extrême lassitude et elle déclara qu'elle avait la migraine.

— Est-ce que cela t'arrivait au couvent ?

— Jamais.

— Il faut mettre des sinapismes et faire demander le docteur.

— Non, chère maman, tout cela est inutile ; je vais me coucher et, demain, il n'y paraîtra plus.

Et, comme elle l'avait dit, le lendemain elle était fraîche comme ces boutons de roses des haies qui, dans la nuit, brisent leur calice et se montrent au matin entr'ouverts et parfumés. En la voyant ainsi, Mme La Tour respira, tout en déplorant l'inopportunité de ce mal de tête au point de vue de la robe bleue.

Il n'y a rien de plus illogique que le cerveau d'un capitaine d'artillerie lorsqu'il se trouve sous certaines influences. M. de Chabrol, qui avait quitté si brusquement le bal de son géné-

ral parce qu'il s'y ennuyait prodigieusement, s'était promis un plaisir excessif du bal de la Mairie, où il s'était présenté des premiers. M. La Tour y vint aussi, mais seul, ce qui déçut bien des danseurs. Quant à Jean, il était au-dessus de pareille faiblesse; pour une partenaire perdue, dix de retrouvées, et il fit danser n'importe qui avec un entrain qu'on ne lui connaissait pas. Le lendemain, tout Constantine savait que le capitaine de Chabrol était fiancé à Mlle Leras; ne l'avait-il pas fait danser trois fois et, en échange, n'avait-il pas reçu d'elle, au cotillon, le verre de punch, le coussin, le flambeau et autres faveurs compromettantes en usage dans des occurrences analogues?

Ce mariage était une surprise pour tout le monde et surtout pour Mlle Leras qui, n'ayant ni beauté, ni fortune, ni esprit, n'apportait en dot que son désir passionné de ne pas épouser Sainte Catherine dont le bonnet était déjà prêt pour l'hiver prochain. Du reste, elle disait modestement à celles qui la félicitaient déjà :

— Il n'y a pas encore de promesses échangées.

Je le crois, certes, et en lisant dans le cœur de mon héros, ce qui est toujours permis à un romancier, je crois qu'il ne songe qu'à se distraire d'une vision trop charmante qui le menace, s'il n'y met bon ordre, d'absorber tout son être. Quel mal à cela, après tout? dira-t-on. Faut-il imparfaitement connaître le cœur d'un homme tel que Jean pour croire qu'il se rendra sans coup férir, qu'il ne craindra pas ceci et cela, qu'il ne cherchera pas d'allié, contre sa faiblesse, dans un passé inquiétant par la fougueuse indépendance de cette enfant.

Sa raison demandait des gages pour l'avenir afin qu'il pût se confier à un cœur éprouvé, au lieu de se laisser emporter par la première rafale; enfin, enfin, il voulait tout ce qui n'était pas, et cela le jetait dans d'étranges inconséquences.

Cela l'avait rendu boudeur au bal du général, parce qu'elle y avait eu trop de succès; cela l'avait épanoui au bal suivant parce qu'elle n'y était pas, ce qui supprimait les risques; cela le conduisait, le lendemain soir, chez Mme Latour, comme au temps où les vertes ripostes pleuvaient sur lui, tandis que les étoiles filantes d'août tombaient du ciel en poudre d'or.

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La fin au prochain numéro.*)



Economie Domestique

NETTOYAGE DES GANTS GLACÉS, DES GANTS EN PEAU DE SUÈDE ET DE SAXE, EN 5 MINUTES

On verse environ la contenance d'un demi-verre de neufaline dans un bol de porcelaine. Pour procéder au nettoyage, on met les gants en les tendant bien sur ses mains. On trempe dans la neufaline versée une très petite éponge ou un petit chiffon blanc. On s'en sert pour frotter rapidement l'extrémité des doigts et toutes les parties salies. Aussitôt, on ôte les gants et on les plonge ensemble dans le bol qui contient la neufaline. On les y presse comme l'on ferait d'une éponge.

Pour assurer le succès complet, on mettra encore un peu de neufaline dans un autre bol, et l'on s'en servira pour rincer les gants.

On remettra ensuite les gants sur ses mains, on les essuiera en tous sens à l'aide d'une serviette, jusqu'à ce que lesdits gants aient recouvré leur couleur primitive.

Pour rendre leur brillant aux gants glacés, on les essuie avec une flanelle, après les avoir essuyés avec la serviette.

Pour leur rendre la forme des gants neufs, on les tire par l'extrémité de leurs doigts et par le poignet. On les suspend ensuite à l'air.

Ce nettoyage peut se renouveler jusqu'à la complète usure de la peau.

Et maintenant éclairons la lanterne en disant que la neufaline se trouve, à Paris et en province, chez les pharmaciens qui la procurent s'ils ne l'ont pas et qu'elle coûte 1 fr. 25 le flacon.

FAIT HISTORIQUE

ORIGINE DU PROVERBE : *Petite cuisine fait grande maison*

Le roi Charles V contemplait un jour la maison d'un de ses maîtres d'hôtel, qui était belle et de grande étendue, mais dont la cuisine était fort petite; comme le roi lui en demandait la raison « Sire, lui répondit-il, ma petite cuisine est ce qui fait ma grande maison. »



REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Conservatoire : les lauréats du piano et du chant. — Festival militaire. — Musiques étrangères. — Nouveautés de choix.

L'Opéra exploite avec succès son nouveau filon d'or, *La Tempête*, qui, malgré les attractions de l'Exposition, fait chaque soir le maximum de recette. Cette jolie partition, dont les sonorités généralement discrètes ont une action reposante et charmeresse sur les oreilles délicates, attire le public autant par la variété des scènes que par la toute mélodieuse fantaisie de ses motifs. Tout chante dans cette œuvre où l'instrumentation est faite de science, d'imprévu et de grâce. On dirait un parterre jonché de fleurs printanières sous lesquelles se cachent les beaux fruits mûrs de l'automne. Si le nom du célèbre vétéran de notre Ecole française ne se trouvait pas au bas de ces inpirations empreintes de fraîcheur et de charme, on ne pourrait jamais penser qu'une gloire de quatre-vingts ans se dérobe sous ces poétiques mélodies.

Avec l'œuvre nouvelle de M. Ambroise Thomas, on a tour à tour représenté *Les Huguenots*, *Roméo et Juliette*, *Henri VIII*, *La Juive*, *Patrie*, *Le Cid*, *Aïda*, *Guillaume Tell*, etc. Seulement, plusieurs de ces œuvres ont été fragmentées, notamment *Henri VIII* et *Le Cid*, pour remplir les soirées de *La Tempête*, dont les trois actes ne suffisent pas seuls à un spectacle.

Il est question, dit-on, de faire passer avant *Oscanio*, de M. Saint-Saëns, une *Zaïre* de M. P. Véronge de la Nux, qui devait être donnée en 1883, et qui, terminée, va être mise à l'étude, si elle ne l'est déjà. Lorsqu'elle sera présentée au public, nous rechercherons pourquoi la *Zaïre*, en trois actes et cinq tableaux, de MM. Paul Collin et Ch. Lefebvre, représentée à Lille, le 1er décembre 1887, avec succès, a été écartée de l'Opéra, où sa place était marquée. Ces sortes de passe-droit sont fréquents à notre Académie Nationale. Reste à savoir si l'art et le public y trouvent leur compte. Le grand talent des auteurs de la *Zaïre* de 1887, demeurée sur le carreau, nous permet d'en douter, jusqu'à preuve contraire. *Ascanio*, lui-même, ne nous démentirait pas, et la *Salambo* de Reyer, escortée de Mme Carron, en témoigneraient au besoin. On sait que l'œuvre, lé compositeur et l'artiste sont perdus pour l'Opéra de Paris, quant à présent du moins. C'est la Belgique qui bénéficie encore de cette primeur artistique.

La représentation de gala offerte aux étudiants français et étrangers, à propos de l'inauguration de la Sorbonne, a été des plus pittoresques. L'animation et l'enthousiasme de ce public exceptionnel, l'heureux choix du spectacle, où le chef-d'œuvre de Rossini, *Guillaume Tell*, soulève en tout temps des élans patriotiques, avaient donné à cette soirée un intéressant caractère. Quelques jours après, autre gala en l'honneur du Shah de Perse, ce souverain charmant, aimé des Français et qui aime notre chère France. Le luxe et les splendeurs de la salle, ceux de l'auditoire tout constellé de diamants, d'uniformes, de galons d'or et de soieries étincelantes, rivalisaient avec l'entrain des artistes. Mais le spectacle n'était pas sur la scène, tous les regards se portaient sur la loge royale, ceux de la plus belle moitié du genre humain surtout, et qui malheureusement, ce soir-là, était réduite au plus beau quart. De l'avis de tous, l'élément féminin manquait à cette fête. Nous ne saurions dire si le roi de Perse s'en est aperçu, mais assurément Nassr-ed-Dine à dû comprendre quel grand souffle de sympathie animait cette réunion aussi brillante qu'officielle.

L'Opéra-Comique avec ses deux morceaux de résistance, *Le Roi d'Ys* et *Esclarmonde*, accompagnés des meilleures pièces du répertoire, traversera la saison de l'Exposition mieux qu'on eût pu l'espérer, étant donné l'emplacement auquel il est condamné. M. Paravey content de son sort, a renoncé, paraît-il, à son intéressante revue rétrospective des ouvrages plus ou moins centenaires et se limitera à quelques reprises. Une bonne nouvelle pour ce théâtre : M. Talazac vient de signer un nouvel engagement de trois années.

Les concours du Conservatoire ont été très discutés.

Comme chaque année, nous ne ferons qu'indiquer les noms des lauréats du piano et du chant, les seuls qui puissent vraiment présenter quelque intérêt pour nos lectrices.

CONCOURS DE PIANO. (*Hommes*.)

Morceau de concours : Allegro de concert de Guiraud.

Morceau de lecture : Par M. Th. Dubois.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : MM. Bloch, Risler et Stojowski (classe Diemer).

Deuxièmes prix : MM. Galand et Quevremont (classe Diemer).

Premiers accessits : MM. Catherine, Pierret et Baume (classe Diemer).

Deuxièmes accessits : MM. Fabre (classe Diemer) ; Argaing (classe de Bériot).

CONCOURS DE PIANO. (*Femmes.*)

Morceau de concours : Allegro de Chopin.

Morceau de lecture : Par Massenet.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : M[lles] de Possel-Deydier (classe Delaborde) ; Marie Jetot (classe Fissot) ; Jæger (classe Duverncy) ; Ruckert, Dufourcq (classe Delaborde) ; Petit-Gérard (classe Duvernoy).

Deuxièmes prix : M[lles] Chapart (classe Duvernoy); Périssoud, Lucie Jetot, Buval (classe Fissot) ; Varnier (classe Duverncy).

Premiers accessits : M[lles] Beutter (classe Duvernoy) ; Chrétien (classe Fissot) ; Beauvais (classe Duvernoy).

Deuxième accessit : M[lle] Fellarin (classe Duvernoy).

CONCOURS DE CHANT. (*Hommes.*)

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : MM. Affre (classe Duvernoy) et Clément (classe Warot).

Deuxièmes prix : MM. Gilibert (classe Barbot) et Dinard (classe Bussine).

Premiers accessits : MM. Bérard (classe Duvernoy) et Carbonne (classe Bax).

Deuxièmes accessits : MM. Chassing (classe Warot); Collinet (classe Crosti) ; Macquin (classe Boulanger) et Bourgeois (classe Bax).

CONCOURS DE CHANT. (*Femmes.*)

RÉCOMPENSES. — *Premier prix* : M[lle] Buhl (classe Archaimbaut).

Deuxième prix : M[lle] Blanc (classe Bax).

Premiers accessits : M[lles] Bréval (classe Warot); Gardinal (classe Bax) et Issaurat (classe Duvernoy).

Deuxièmes accessits : M[me] Erard, M[lles] Youdelewsky et Delaunay (classe Barbot), M[lle] Villefroy (classe Archaimbaut).

La distribution de tous ces prix a suivi de près la fin des concours, sous la présidence de M. Laroumet, directeur des beaux-arts. Séance très animée, mais d'une longueur qui ne nous permet pas d'en entreprendre la description.

La manifestation musicale la plus extraordinaire est certainement le grand Festival des musiques miltaires, donné au Palais de l'Industrie, sous l'habile direction de M. Wetge, chef de musique de la garde républicaine. 1,200 exécutants, extraits de tous nos régiments, et 40,000 auditeurs ! Le spectacle était féerique, l'effet splendide et d'un grandiose absolument émouvant.

Les musiques étrangères des plus lointains pays ont reçu le meilleur accueil du public de l'Exposition. Après les concerts russes, les séances finlandaises, américaines, espagnoles, norvégiennes n'ont pas été plus indifférentes aux auditeurs parisiens qu'aux amateurs cosmopolites. Les sociétés chorales scandinaves, surtout, arrivent à une perfection rare d'exécution. Leur répertoire est fort important et on y trouve des pages de beau style et d'une forme charmante, surtout certains rythmes de sauvage pastorale qui font rêver des fiords si merveilleusement décrits par Balzac dans son étrange *Séraphita*.

Nous devons placer en tête de notre liste de nouveautés, la nouvelle partition de M. A. Thomas : *La Tempête* (1), ce gracieux ballet, où tout pianiste trouvera d'attrayantes distractions. — *Le Pianiste moderne* (2) ne saurait avoir un plus gracieux pendant. Malheureusement, il ne reste plus qu'un nombre très limité d'exemplaires de ce beau recueil, et nos abonnées nous sauront gré de les en avertir. Paris, 8 francs ; départements, 10 francs. La valeur de l'ouvrage rend le prix plus séduisant encore. — Comme nouveauté de choix, demander encore la petite suite d'orchestre de M. Eusèbe Lucas, intitulée : *Un jour au Grand Hôtel*. Cette petite partitionnette, d'environ 25 pages, réduite pour piano par l'auteur, est d'une moyenne facilité et se compose de cinq morceaux très mélodiques et de genres variés. Le dernier numéro renferme une charmante valse et un galop d'une verve étourdissante. Ajoutons que cette édition de luxe est un petit chef-d'œuvre de goût, par ses vignettes à chaque page et ses sujets à chaque numéro, dessinés par Ch. Clérice avec grand talent. — Rien de gracieux comme l'*Air de ballet espagnol*, de Justin Clérice. Assez facile. Editeur : E. Froment, 12 et 14, passage du Saumon. — Très beau, le chœur extrait, pour piano, de *Ludus pro Patria*, d'Augusta Holmès, intitulé : *Dans les bois...* à deux ou à quatre mains et pas difficile. Editeur : L. Grus, place St-Augustin. — Plaçons au même degré de force la jolie *Pavane Florentine*, d'Ed. Broustet, d'une grâce toute coquette. — Quoique plus difficile, le poétique nocturne de P. Rougnon : *Astre des nuits*, est d'une exécution séduisante par son charme mélodique et sa distinction de style. Editteur : A. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Pour le chant, nous terminerons gaiement avec la gentille chanson de P. Vidal : *Mon Moulin*, gaicté du meilleur ton, avec une pointe de sentiment. Cette pièce, remarquablement écrite, se distingue par son caractère agreste, son accompagnement imitatif, et par le gracieux paysage alpestre de son titre. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR.

(1) Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

(2) Au *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

CAUSERIE

Billancourt, 1er septembre 1889.



QUAND il pleut à la campagne et qu'on s'ennuie, l'improvisateur de la société *demande des mots* et bientôt les bouts-rimés s'alignent comme par enchantement...

Je suis dans ma maison des champs et quoique le temps soit réjouissant, quoique les rayons lunaires pénètrent à flot à travers la porte vitrée de ma salle de travail, illuminant aussi mon jardin, je ne vous en demande pas moins votre mot — non pour faire de la poésie, mais simplement pour déterminer la classe de l'Exposition qui vous intéresse davantage.

Comme à mon appel, hélas! un coq chantant à la lune seul répond, je m'en remets, en désespoir de cause, à ce brave hasard qui me conseille d'aller droit devant moi. Droit devant soi! fière maxime pour la conduite de la vie, mais qui, dans la circonstance, nous mène simplement au dôme central et à sa galerie où se trouvent confondus, fort habilement du reste, les objets en apparence les plus opposés.

Les tapisseries des Gobelins nous offrent des tableaux variés, de proportions vastes et faits au petit point comme *La Filleule des fées*, cette remarquable composition d'un artiste mort dernièrement, Mazerolle, inspiré par un de nos plus charmants contes d'autrefois.

Dans le salon des tapisseries de Beauvais, une douce poésie se dégage des quatre points cardinaux, ces allégories si françaises :

L'*Est* : un aperçu du ciel bleu, un coin de chaume où nichent deux pigeons voyageurs et, sous une touffe de roses, une cuirasse et un casque, souvenir et revanche!

Le *Midi* rayonne à côté, dans un amoncellement de fruits chatoyants, d'épis dorés, de grappes rutilantes sous un ciel embrasé. Oh! les beaux rêves que ceux de l'artiste créant ce tableau à l'aiguille et comme, au milieu des écheveaux de laines multicolores, dans sa tâche lente et minutieuse, son imagination vagabonde a dû mollement s'envoler en Terre promise!

A défaut d'entraînement, dans ces œuvres de tapisserie, quelle dépense de goût exquis, d'habileté, de finesse! Chaque ouvrier produit au maximum un mètre carré de travail par an.

Le *Nord*, c'est Dunkerque, les navires marchands gagnant la pleine mer aux flots glauques... et l'*Ouest* cette brave Bretagne aux rochers sauvages, aux clochers de dentelles, aux antiques manoirs se profilant sur les nuages, — puis, à l'infini, des fleurs, des fruits, des oiseaux dont les plumes brillent ainsi que des pierreries, représentés avec un talent inimitable, des meubles ravissants qui me donnent envie, de retour au logis, de briser dédaigneusement mon humble métier. Fort heureusement le bon sens et le devoir sont là qui nous ordonnent de nous contenter de notre médiocrité et nous consolent en évoquant l'image des châtelaines d'antan, assises près de leur fenêtre gothique, dans de larges fauteuils en chêne sculpté, traçant d'une main patiente ces dessins aux dragons ailés, aux fleurs étranges, aux chasses fantastiques, œuvres isolées, sœurs aînées des nôtres, et qui excitent encore l'admiration des connaisseurs.

Avez-vous jamais pesé tout ce qu'il peut y avoir de songeries, de pensées, de douleurs ou d'espérances dans une tapisserie lentement exécutée?... autant que de points peut-être... Ce canevas couvert de laine est tissé, suivant l'artiste, de souffrances qui demandent l'oubli ou d'attentes joyeuses.

Il reste, dans toute œuvre humaine, une parcelle d'âme qui vibre sans cesse et c'est assurément pour cela que l'on croit les vieux châteaux hantés! — Mais l'orgue frémit sous la haute coupole du dôme central, remplissant la voûte de ses accords puissants et doux...

Un musicien aux longs cheveux blancs, aux traits expressifs, assis devant le clavier du superbe instrument sorti des ateliers de Cavaillé-Coll, a la puissance d'animer, à travers la nef immense, par la seule magie de l'harmonie, toutes ces choses immobiles, pittoresquement groupées. Devant l'orgue resplendit un autel aux ors étincelants, et ces pompes du culte se marient bien au chant large, pénétrant qui les enveloppent; non loin, les bronzes endormis semblent s'agiter et écouter; dans l'éclat des nacres irisées, des perles chatoyantes de l'exposition des pêcheries, l'Océan mugit, les îles océaniennes surgissent avec leur ceinture d'écume blanche, leur collier de fraîche verdure et de fleurs éternelles et, à notre esprit, se déroule la périlleuse existence des indigènes qui s'élancent sous les vagues pour dérober nos parures au récif jaloux de ses richesses... Mais vous les connaissez déjà ces péripéties dramatiques; votre journal vous a offert, il y a quelques mois, un intéressant article sur le *pays des perles*.

Que se passe-t-il donc? Au son de cette fugue, les ours de Laponie dansent, car ils s'ennuient furieusement, juchés sur les vitrines des fourrures où s'étalent les splendeurs du renard bleu, de la loutre dorée, des martres zibelines et la ravissante peau du mouton mé-

rinos du Caucase, blanche, légère comme le duvet du cygne, frisée en petites mèches soyeuses qui, sans nul doute, s'imposera cet hiver pour les sorties de bal, et qui doit tenir si chaud, si chaud!...

Mais les plus suaves senteurs nous entraînent dans une des galeries latérales : c'est la section de la parfumerie, la plus coquette, de pur style Louis XV avec ses vitrines en vernis Martin rehaussé d'or, surmontées de coquilles, ses tapisseries genre Watteau, et ses délicieux boudoirs où sont élégamment installés les princes du parfum. Ce ne sont que couleurs tendres, boîtes à poudre et à mouches assassines, flacons en cristal de roche ciselé, odeurs exquises flottant dans l'air en souffles vaporeux.

C'est charmant en vérité, et fort intéressant même, car certaines usines exposent sinon l'histoire, du moins les phases industrielles de la fabrication des parfums. Des tableaux représentent les champs de fleurs qui s'ouvrent sous les ardeurs de la chaude température du Midi : cassies, roses à cent feuilles, tubéreuses à l'arome violent, violettes timides et jasmins aux larges pétales, aux émanations un peu âcres et pénétrantes que l'on va cueillir à la tombée du jour, dans ce rayonnant crépuscule des côtes de la Méditerranée. Quel ravissant spectacle que cette cueillette!... Il me souvient d'y avoir assisté à Cannes. J'avais pris place, avec plusieurs de mes amies, parmi les travailleuses, ces fortes Provençales qui chantent, en formant leurs gerbes embaumées, les poèmes rustiques de Mistral; c'était un enivrement de lumière, de joyeux appels, l'atmosphère se chargeait de parfums, le jasmin s'égrenait dans les mannes rondes, une brindille s'arrêtant au corsage, de-ci de-là, ou dans les cheveux. La grande mer murmurait au loin, et la Grèce antique avec ses visions de fêtes sans fin semblait revivre autour de nous.

Une fois le champ dépouillé, mis à sac, elles s'en vont, *les cueilleuses*, portant sur leur tête énergique, brunie par le hâle, éclairée d'yeux pétillants, les corbeilles qui contiennent la moisson odorante; le repas est pris en plein air auprès de l'usine grondante et, pour finir la journée, la farandole, aux replis sinueux, se déploie comme les anneaux d'un serpent monstre, tournant à l'infini.

Les fleurs sont cueillies pour vous toutes, mes chères lectrices, car il n'est pas défendu d'avoir à soi un petit parfum très discret, très doux, toujours le même; cette manière d'élégance est fort à la mode. Chaque souveraine a sa fleur préférée; l'impératrice de Russie, entre autres, a adopté le muguet; pour mon humble part, j'apprécie fort l'odeur de la cassie, cette petite boule de velours doré qui renferme une huile essentielle à l'arome fin et délicat. Le kilogramme de cette essence vaut de mille à quinze cents francs, ne vous en déplaise!

C'est cher! Mais, si cher que cela paraisse, on ne peut guère payer tout le plaisir que procurent les fleurs..... Outre le parfum, n'ont-elles pas la forme et la couleur, et cette valeur du souvenir qui nous les rend souvent plus précieuses que tous les bijoux? N'avez-vous jamais ressenti, au soir d'une partie de campagne, une sorte de regret en jetant le bouquet qui avait orné votre ceinture? Ne vous semblait-il pas jeter avec lui une partie des plaisirs de la journée?

Pour moi, j'éprouve ce sentiment si vivement que je ramasse presque toujours mes fleurs pour les mettre dans un tiroir spécial de mon bureau, où je retrouve longtemps après, mais dans un état informe, l'œillet sauvage de la ruine, le chardon pâle des dunes bretonnes, le chèvrefeuille des forêts. Tout cela est en miettes et vous fait vraiment trop toucher du doigt la fragilité des impressions les plus douces!

Cette pensée que vous partagez avec moi et qui a surtout son actualité au moment des vacances, n'a pas échappé à la Direction de votre revue qui s'efforce de courir au-devant de tous vos désirs. L'*Herbier du Journal des Demoiselles*, dont j'ai le premier exemplaire sous les yeux, me semble allier merveilleusement le charme à l'intérêt.

En vous proposant ce joli passe-temps, votre journal n'a pas le moins du monde l'intention sournoise de vous entraîner malgré vous sur une voie scientifique qui ne tenterait que les plus positives..... La botanique est une science, certes, mais qui a son côté très pittoresque auquel vous serez toutes sensibles. C'est la poésie de chaque fleur qu'on vous permettra de recueillir et de garder en album. Toutes vos réminiscences de villégiature se glisseront dans ces feuillets; ces vives couleurs que vous avez vues s'épanouir au soleil, vous les reproduirez auprès des plantes desséchées, en vous ingéniant à les copier de votre mieux à l'aquarelle, grâce à un dessin tout tracé que vous n'aurez qu'à nuancer de teintes plates. Une explication jointe à chaque album vous fournira, d'ailleurs, pour la préparation des plantes et le coloris des esquisses, tous les renseignements nécessaires.

Aux jours d'hiver, quand vous retirerez des feuilles de papier bulle où elles auront laissé leur sève, vos plantes bien séchées, pour les coller sur l'album à côté de leur reproduction fidèle, vous revivrez les jours de soleil, les courses en plein champ, les ascensions en montagnes, les excursions au bord des lacs, le long de la falaise ou dans les halliers épais, et vous reconstituerez ainsi dans votre herbier tout le roman de vos vacancs.

ALIX.

DEVINETTES

Sonnet-Portrait

Je naquis au soleil de la brune Italie,
Mon père satisfait aussitôt m'enrôla,
Pour y gagner, joyeux, mon pain *cosi colà*,
Dans les troupes d'élus que commande Thalie.

Mon air impertinent, chacun en raffola !
Noircie est ma figure ; on la trouve jolie.
De mon sabre de bois l'humble lame polie
Ne s'attire jamais de menaçants holà !

En intrigue toujours sans rivale est ma gloire,
J'enchaînai dès longtemps la fidèle victoire
Avec mon tendre cœur et mon esprit badin.

Je fais rire et pleurer les bonnes et les belles !
Ce dernier trait suffit, je pense, Demoiselles,
Pour vous peindre, sans plus, le brillant baladin.

Homonymes

Sous nos cieux incléments, on dit qu'il est, hélas !
Pour s'abriter la nuit des gens qui n'en ont pas.

Du Sahara brûlant, verte et fraîche, elle émerge
Avec ses claires eaux et sa riante berge.

C'est un petit hameau, perdu dans le Loiret,
Qui cultive la vigne et boit son vin clairet.

Certains époux, entre eux, le disent tête-à-tête,
Mais jamais en public. N'est-ce pas un peu... bête?

RÉBUS



EXPLICATION DE LA DEVINETTE D'AOUT

MOTS EN CARRÉ :

S A N T E
A L O R S
N O C E S
T R E M A
E S S A I

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT

Quand on court après l'esprit, on attrape souvent la sottise.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

Paris, 10 francs — Départements, 12 francs

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Mesdemoiselles, voici les premiers renseignements sur nos modes d'automne; si nous avons le grand plaisir de vous les donner aussi tôt, c'est grâce à la complaisance d'une très bonne couturière, Mme Gradoz, qui a bien voulu entr'ouvrir pour nous son salon de modèles. Nous sommes donc en mesure de vous décrire quelques jolies façons.

La limousine, l'armure de laine, le drap fin, le thibet et l'éternel cachemire, voici pour le lainage; ajoutez beaucoup de petites fantaisies à rayures, à minuscules damiers qui sont comme le *classique* de la fantaisie.

Quant aux couleurs, en style hippique, le prune a pris la corde, après viennent le vert fusain, le bois de rose foncé, le thuya, le gris et le marine dont le succès n'est pas épuisé. Vous avez raison, mesdemoiselles, d'aimer cette couleur, quoique sombre: elle est bien jeune.

En fait de soieries, la faille royale unie, la peau de soie avec bouquets, l'armure de soie, le granité et des tissus souples pour les draperies qui se montreront en plein hiver.

On mettra aux costumes des jeunes femmes et aux robes des dames âgées beaucoup de garnitures en velours et de très belles appliques de passementerie. Pour vous, la broderie en soutache reste en vogue; on la fait camaïeu ou noire; pour vous encore la tresse ou la grosse soutache posée en galon. Nous allons vous montrer leur emploi en décrivant deux costumes que Mme Gradoz vient de faire et qu'elle a su, avec le goût comme il faut et tout parisien que nous lui connaissons, rendre élégants et simples à la fois.

Un petit drap beige et la soutache marron. La jupe ronde, avec une broderie de soutache, haute de douze centimètres, au-dessus de l'ourlet, est montée par plusieurs rangs de fronces au bord du corsage, la réunion cachée par une large ceinture en ruban assorti, fermée derrière, où les longs pans tombent sur la jupe. Tout le devant du corsage, soutaché, dessine la taille, et le dos se ferme par de petits *boutons jetés*, c'est ainsi qu'ils se nomment. La manche Amadis a son jockey soutaché et le bas boutonné jusqu'au coude.

Ensemble charmant très plat.

Cette même façon, en drap marine, a la broderie remplacée par de nombreux rangs de grosse soutache noire, posés en cercles, ou par des galons; la garniture du corsage disposée en bretelle, si on le veut fermé devant. Une poche-escarcelle, mignonne et coquettement garnie, tombe de côté. Ce modèle coûte cent vingt francs; il est spécialement destinés aux jeunes filles. Comme complément, un carrick à plusieurs petits collets dont la garniture est assortie à celle du costume.

Autre façon charmante: Thibet bois de rose foncé. La jupe montée par de gros plis au bord du corsage; le devant plat rappelle la façon princesse. Corsage croisé sur une guimpe plissée, s'arrête de côté à la taille; de là, la jupe se boutonne jusqu'au bas; la manche un peu bouffante du haut, mais toujours collante du bas. Cette façon, plus habillée, sera garnie d'une écharpe en surah.

Les jeunes femmes porteront le costume en velours côtelé combiné avec du cachemire français; ce sera leur costume journalier et il a un air d'élégance modeste qui lui promet le succès.

Voici l'une des combinaisons:

Velours côtelé carmélite pour le corsage et les lés de derrière qui sont montés après au bord très plat; cachemire pour la jupe, que quelques plis réguliers drapent très légèrement et qui est ouverte sur le côté droit. Un gilet en lainage sur lequel s'ouvre le corsage dont le bord reçoit un double revers roulé.

Le costume suivant en lainage et velours prune a été commandé par une jeune châtelaine pour l'ouverture de la chasse. Le corsage polonaise, en lainage, légèrement soulevé de coté, montre la jupe de faille qui est garnie, en cercle, d'une haute bande de velours; bande en velours tout le long des bords de la polonaise dont le corsage ouvert montre un plastron de velours bien tendu.

Ce même costume se fait en cachemire et velours carmélite.

Un costume pour dame âgée est en velours noir et peau de soie. La façon se rapproche beaucoup de celle précédemment décrite, mais la couleur, l'étoffe et la garniture la rendent plus sérieuse. Jupe en faille, garnie, au-dessus de l'ourlet, d'une haute passementerie faite de ganse dessinant des rosaces qui s'enlève sur un fond à jour et est soulevée par quelques plis de chaque côté du lé-tablier; les lés de derrière droits et à plis princesse sont en velours, ainsi que le corsage qui s'ouvre sur un gilet en soie à pochette; la passementerie se retrouve à la manche et au gilet.

Il est bien entendu que toutes les façons que nous venons de décrire s'adressent au costume simple et au costume habillé, les étoffes seules diffèrent. Mme Gradoz, 67, rue de Provence, enverra des combinaisons d'étoffes dans les deux genres.

La redingote et la mante sont toujours très à la mode et resteront les façons préférées. Avec quelques petites modifications, elles auront facilement un air de renouveau.

Voici, faite par Mme Gradoz, une redingote *Restauration* fort jolie.

Un drap gris; la taille très cambrée; le devant se ferme et s'ouvre à volonté; si on le laisse ouvert, les bords forment des revers roulés nouveaux et gracieux. Des poches et une manche élégantes.

Pour une dame, le modèle suivant est élégant et confortable. La façon pelisse. Une soie noire doublée de Thibet à longs poils. Dos ajusté par des plis et cambré. Le devant, flottant, reçoit intérieurement des poches qui sont fort commodes. Quand cette pelisse doit être le vêtement journalier, elle se fait en vigogne doublée de soie ou de belle flanelle. Des fentes au devant pour passer les mains. Nommons encore la mante demi-redingote plissée et ajustée au dos. Le devant monté par des plis serrés, maintenus jusqu'à la poitrine. La manche genre pagode, plate jusqu'au coude, terminée par un grand volant pagode. Je pense, mesdemoiselles, que ces premiers renseignements seront les bienvenus, d'autant que la maison où ils ont été pris a la réputation de très bien faire et avec goût; ses prix sont modérés.

Je crois avoir dit que les bijoux, après une éclipse, redeviennent à la mode. Serait-ce l'Exposition qui leur rend leur vogue ancienne? Toujours est-il que l'on en porte et beaucoup. Un joli bouton d'oreille. Une boucle d'oreille de dimension raisonnable, n'est-ce pas une gentille coquetterie? Coquetterie sauvage, disent les ennemis de cette parure seyante, qui oblige à se percer la chair, mais elle n'en est pas moins charmante. Une jolie broche fait bien au col montant du corsage, et de petites épingles aux brides du chapeau. Le bracelet, cercle ou chaînon, ou gourmette, accompagne bien le bras; donc, souhaitons la bienvenue à tous ces charmants bijoux qui animent la toilette pourvu que l'on en soit sobre.

CORALIE L.

Le huitième Album donné dans le numéro du 17 août, édition hebdomadaire, contient : Une boîte à cigares couverte de vieille étoffe, pour bijoux ou pour mettre l'ouvrage. — Pèlerine à coquilles au crochet en laine écossaise. — Chausson de nuit au tricot double. — Pantoufle saut de lit au crochet tunisien. — Zouave au tricot. — Poche pour salon, se suspend au fauteuil de la maîtresse de la maison. — Sachet fermé pour linge fin. — Thermomètre.

VISITES DANS LES MAGASINS

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, s'est mise à la tête de l'industrie tinctoriale par l'application d'inventions appelées à donner aux soies et lainages teints l'aspect de l'étoffe neuve. Même souplesse, même brillant, couleurs fines et noir superbe; réussite parfaite pour les tissus de laine et de soie, le crêpe de Chine, la gaze et le velours. La Teinturerie Européenne teint les costumes et les robes sans qu'il soit nécessaire de les découdre, et les rend avec la même façon ou la façon modifiée, si l'on a le soin de le dire en envoyant le paquet. Il en est de même pour les pardessus, casaque, redingote, veston, mante, dont la façon peut aussi se modifier. Constatons que le travail est parfait et qu'il n'est pas possible, nous ne dirons pas de faire mieux, mais de faire aussi bien. On se charge également à la Teinturerie Européenne de nettoyer les uniformes des collégiens et tous les vêtements d'hommes. Les tentures et draperies d'appartement ainsi que les cachemires des Indes sont supérieurement nettoyés et teints en réserve.

Nous parlerons encore de l'exposition des travaux de la classe 34, de la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, parce qu'elle nous montre différents genres de travaux de fantaisie. Nous citerons d'abord l'écran Louis XV au petit point; trois panneaux qui représentent les jeux; personnages délicatement brodés et du plus joli coloris. Une chasuble superbe avec ses différents points de broderie; d'autres simplement échantillonnées. Une poche duchesse en étoffe ancienne pour suspendre au mur; un coffret couvert d'une tapisserie au petit point; des couvertures de livre; des soufflets; des classeurs en étoffe ancienne et garnis d'une peluche combinée avec une fine tapisserie, et tous rehaussés de vieux galons; des coussins élégants en satin appliqués d'une broderie d'argent donnant un haut relief. Il y a aussi des sachets, enfin un spécimen de tous ces jolis travaux si aimés des jeunes filles et des dames. Le goût préside non seulement au choix des dessins, mais aussi au montage, et l'harmonie des couleurs est artistique.

L'eau et la pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, sont les meilleurs cosmétiques que nous puissions recommander contre la perte des cheveux. Si l'on a la précaution de ne se servir que de ces préparations, on obtiendra les résultats suivants : La réapparition des cheveux aux places dégarnies; arrêt de leur chute; recoloration des cheveux blanchis prématurément; le brillant et la souplesse entretenus. Nous recommandons leur emploi après toutes les maladies et surtout après les maladies éruptives des enfants. Nous en avons constaté les excellents résultats; nos abonnées peuvent y avoir une entière confiance. Nous dirons de même pour l'Elixir vivifique qui entretient et rend aux dents leur blancheur; qui fortifie les gencives, arrête la carie, et momentanément calme une rage de dents. La demi-boîte de pommade coûte 4 fr.; le demi-flacon d'eau, 1 fr.; 3 fr. le demi-flacon d'Elixir; ajouter

le port par la poste : 50 cent. Chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency (Seine-et-Oise).

Une visite à la maison de chaussures de M. Henri Khan, 55, rue Montorgueil, sera très utile avant la rentrée au collège. Là les mamans trouveront de solides souliers et bottines très bien confectionnés et de matières premières excellentes, pour leurs enfants, collégiens, pensionnaires, des bottines en chevreau à lacets à 5 fr. 75 pour les bébés voués et d'autres jolies fantaisies. Il y a des souliers pour la chasse et des bottines pour la tenue de château. Quant aux dames, la diversité des chaussures qui leur sont destinées est telle, que nous les prions de demander le catalogue, ne pouvant ici en donner la nomenclature. Nous leur désignerons seulement la botte *comtesse de Paris* à 14 fr. 50 en chevreau mat et la botte Parisienne, élégante chaussure de visite à 21 fr. 50, qui cambrent le pied à ravir.

La maison Guerlain a réuni dans un joli salon de l'Exposition universelle, ses merveilleux produits; nous disons merveilleux, parce que les résultats obtenus par ce chimiste distingué dépassent l'espérance. La crème de concombres, cette exquise préparation, debarrasse le teint de la poussière et empêche le hâle causé par le soleil et l'air salin. M. Guerlain nous dit que les dames ne prennent pas assez de précautions en été, et que de cela viennent les teints ternes et la peau fatiguée avant l'âge. Mettre une voilette; en rentrant d'une excursion en mer, à la montagne ou d'une promenade à la campagne, se débarbouiller soit avec la crème de fraises ou de concombres est d'une bonne hygiène; après avoir essuyé le visage, le saupoudrer de Cypris, une excellente poudre de riz rafraîchissante et impalpable. Etre sobre du savon pour la figure, une fois ou deux fois au plus par semaine et encore faut-il que le savon soit des meilleurs. La pâte de velours nettoie aussi bien que le savon et n'a pas les mêmes inconvénients; elle conserve la souplesse, la douceur et la blancheur de la peau. L'Eau de Cologne Impériale Russe et l'Eau de Cédrat sont particulièrement conseillées en cette saison comme eau de toilette et, pour le bain, l'Eau de Lavande ambrée rouge qui a des propriétés rafraîchissantes. L'Amidine de guimauve en poudre, autre préparation pour le bain, se délaie dans l'eau comme la poudre d'amidon.

Le savon Sapoceti au blanc de baleine suffirait seul, en l'employant journellement, à rendre la main blanche et douce. Comme parfum : le cédrat, la verveine, le géranium pour la saison.

MAISON ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
27, rue du Quatre-Septembre, Paris

Voici les occasions offertes à nos lectrices, et qui consistent dans des fins de pièces laissées à très bon marché; mais il faut prendre le métrage indiqué, et faire son choix au plus vite, car de semblables occasions s'enlèvent en un clin d'œil. Les métrages sont bons pour les confections, les jaquettes, robes de chambre; certains le sont pour costume, tel que ce joli lainage noir à filet de soie blanc à 19 fr. 5 m. 80 en 1 m. 10.

Une délicieuse rayure velours grenat avec mille carreaux comme fond, 7 m. 30 pour 35 fr.; 7 m. 20 de checked noir avec filet blanc pour 26 fr.; le checked vaut 7 fr. le mètre quand on a l'assortiment. — Un beau serpenté gris poussière, 8 m. 10 pour 33 fr.; très beau le grenat et vieil or à 39 fr. 8 m. 80 en 1 m. 20 de largeur. — Un drap carmélite avec bordure dans le bas, 9 m. 80 en 1 m. 10 à 55 fr. — Un costume anglais délicieux, petites rayures, 6 m. 70 en 1 m. 20 pour 20 fr. — Un checked marine et blanc, 6 m. 95 pour 33 fr. en 1 m. 20 de largeur. — Un magnifique grand carreau noir et blanc, 5 m. 90 pour 25 fr. ou 4 m. 30 pour 18 fr. — Un superbe astrakan marine pour costume plat, 6 m. 15 pour 29 fr.

Après les coupes de costumes, voyons celles pour jaquettes et corsages et pour costumes d'enfants. — Un splendide reps de soie bleu avec une rose prune, 4 m. 75 pour 19 fr. — Une rayure velours marron, 1 m. 75 pour 5 fr. en 1 m. 20 de largeur.

Un drap bleu anglais, 4 m. 50 pour 25 fr. — Un drap réséda, 1 m. 80 pour 8 fr., pour jaquette.

Un superbe broché Louis XV fond vert russe en 60 cent. de largeur, 4 m. 25 pour 18 fr.

Très beau pour des quilles de robes le velours épinglé à fleurs, 3 m. 20 pour 15 fr. ou 3 m. 75 pour 19 fr., étoffe de 15 fr. le mètre. — Des coupes de drap vert russe pour jaquettes d'enfants, 1 m. 80 pour 11 fr.; gris souris, 1 m. 30 pour 8 fr. — Des nuances loutre, 2 m. 35 pour 10 fr.; 1 m. 25 pour 9 fr. 25, et 1 m. 30 pour 9 fr. 50, très épaisse double vigogne que je recommande fort. 3 m. 35 en cheviot à 15 fr.; la même, 1 m. 20 pour 5 fr. Un cachemire des Indes grenat, 1 m. 75 pour 6 fr. Un cachemire des Indes crème, 2 m. 50 pour 12 fr. Un double sergé anglais, 2 m. 60 pour 10 fr., et pour un joli costume en cheviot mordoré, 5 m. 95 en 1 m. 20 à 35 fr. Ce sont de réelles occasions. On enverra les échantillons, mais il est préférable d'indiquer ce que l'on veut en se réglant sur les indications ci-dessus.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4745

Toilettes de Mme Brun-Cailleux, rue du Marché-Saint-Honoré, 11.

Modes de Mlles Lucy et Ligney, rue des Pyramides, 17

PREMIÈRE TOILETTE. — Costume en vigogne rayée; jupe à larges plis plats séparés par des soufflets en faille unie veste découpée à créneaux ouverte sur un gilet froncé uni; revers en vigogne sur un double revers uni (1). Manche à parement ouvert avec talon uni. — Capote plate en crin blanc ornée d'une couronne de bruyères; nœud de ruban sur le côté.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 septembre.



DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en voile bleu télégraphe uni et voile broché; la disposition brochée garnit le bas du tablier. Jupe plate unie; corsage plissé uni entrant dans un corselet avec dessin broché de chaque côté de la laçure; plastron uni et col broché; revers à bordure brochée, découpé, tombant en pattes sur les épaules et faisant col à pointe dans le dos (1). Petits paniers froncés, montés à la taille en dégageant la pointe du corsage. Manche à parement broché; petite draperie formant jockey sous la pointe brochée de l'épaule.

COSTUME DE PETITE FILLE. — Robe en bengaline avec revers boutonnés en surah, ouverte sur un tablier plissé en surah. Manche à revers ouverte sur une bande plissée en surah formant petit sabot dans le bas. Jupe à larges revers boutonnés. Ceinture en surah. Col et balayeuse en dentelle plissée. — Chapeau en tulle coulissé, chicorée de ruban.

PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

1er CÔTÉ

TAPIS DE TABLE, avec appliques de drap.
TÊTIÈRE en étamine algérienne.

2e CÔTÉ

FEUILLET ET MOTIF DE MILIEU POUR PARAVENT OU ÉCRAN: — Le motif séparé avec corbeille, remplace celui avec vase, pour alterner les panneaux.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 septembre).

MODÈLE REPOUSSÉ

De Mlle Leeker.

TÊTIÈRE, tulle grec, broderie en lacet anglais et jours, broderie en reprise avec du fil plat, fin.

CARTONNAGE

ENCADREMENTS pour photographies; pour enluminer le plus grand des deux cadres, qui est seulement esquissé, on copie celui qui est colorié. On peut remplacer l'or par du jaune indien.

NEUVIÈME ALBUM

Petit motif, broderie plate. — Applique en dentelle. — Entre-deux. — Dessous de coupe. — Entre-deux. — Blouse d'intérieur pour fillette (patron découpé). — Entre-deux. — Applique guipure. — Carré, filet guipure. — A. T. enlacés. — Chausson pour baby. — Guirlande, broderie plate. — Essuie-plumes. — Taie d'oreiller. — Garniture. — Motif pour porte-aiguilles. — Emilie. — Dentelle Renaissance pour rideau ou nappe d'autel. — J. D. enlacés. — Dentelle au crochet. — Mante-pelisse pour fillette. — Robe de dessous pour enfant. — L. L. enlacés. — Pochette à ouvrage. — Lambrequin en drap perforé.

PATRON DÉCOUPÉ

BLOUSE D'INTÉRIEUR, pour fillette, page 2 (Album de septembre).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



1er Octobre 1889

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Chapeaux de Mme NAUDIN Sr de Mme BOUCHERIE. 16, r. du Vieux-Colombier _ Corsets de Mme EMMA

JOURNAL des DEMOISELLES

LES DEUX ORIENTS

(SUITE ET FIN)

II

L'ORIENT TURC



MOINS de voyager sur son yacht ou, chose plus rare encore, à dos de chameau, il faut de toute nécessité arriver par le chemin de fer dans la capitale de l'Egypte. Le premier coup d'œil n'a rien de grandiose, ni surtout d'agréable, et d'ailleurs, l'infortuné voyageur dont les paupières sont endolories par le sable qui a couvert d'une épaisseur d'un centimètre les coussins de son wagon, ne serait guère en mesure de donner un « coup-d'œil » au plus saisissant des aspects. Mais, à l'approche du Caire, le panorama n'a rien qui saisisse. Une agglomération étendue, très plate, de maisons et de minarets sans teintes vives, sans végétation, une colline sablonneuse que domine une mosquée, voilà tout ce que l'on verrait, si l'on pouvait voir quelque chose. Et, pour peu que le thermomètre indique trente-cinq degrés, température très normale, on n'est guère disposé à l'extase de l'admiration, ni à la poésie du rêve.

Trois itinéraires différents s'offrent, au contraire, au voyageur qui se rend à Constantinople. Il peut monter à la gare de l'Est dans le « train d'Orient » qui le déposera, soixante et dix heures après, sous le hall peu majestueux d'une gare de troisième ordre, à la Pointe du Sérail. Il peut, au moyen d'un embranchement de la même voie ferrée, gagner le port de Varna, sur la mer Noire, et, de là, Constantinople par le Bosphore. Enfin, chaque samedi, le paquebot des Messageries Maritimes l'attend à Marseille pour le conduire à l'entrée de la Corne d'Or, en une semaine, par le détroit de Messine,

la Grèce, les Dardanelles et la mer de Marmara. Toute personne qui, sans y être contrainte par des raisons de temps ou de santé, adopte le premier de ces itinéraires, mérite d'être mise au ban de l'humanité artiste et intelligente.

Nous avons, sans la moindre hésitation, retenu notre cabine sur le paquebot de Marseille. La patiente hélice nous a promenés, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, au milieu des plus beaux points de vue du grand lac méditerranéen. Et voilà qu'un jour, aux premiers rayons de l'aurore, la côte a semblé nous fermer la route. Mais non; entre deux rives basses, l'étroite ouverture d'un chenal s'est dessinée. Cette bourgade à droite, ce sont les Dardanelles; ces collines, ce sont les terres d'Asie. Puis le canal se développe durant quatre ou cinq lieues, bordé par d'innombrables batteries de canons puissants, les uns presque baignés dans la vase comme de gigantesques crocodiles endormis, les autres guettant sur la hauteur, au pied du mât où flotte le pavillon rouge timbré du croissant de Mahomet. Existe-t-elle au monde, la flotte qui pourrait forcer la porte de fer et de feu des Dardanelles?.....

Et, de nouveau, la mer s'est élargie devant nous et les côtes se sont évanouies. Nous sommes en Marmara, croisant, dépassant les vapeurs impossibles à compter, qui rident l'azur des flots lourds de leur sillage et noircissent de leur fumée l'azur plus pâle du ciel.

Encore un jour, le dernier! Et voilà qu'aux rayons déjà très obliques du soleil, une admirable verdure semée de maisons blanches parait tout à coup sur notre gauche, dominée par la tour d'un phare qui semble taillé dans un bloc de marbre blanc. C'est San-Stefano, le village historique où le Czar vainqueur a commandé : *halte!* il y a dix ans. Mais portez vos yeux plus à l'avant, toujours sur la gauche. Voyez cette colline très verte qui sort doucement de l'eau, comme une île enchantée et radieuse. Dans la verdure apparaissent des coupoles et des minarets d'albâtre, des tours sur lesquelles flotte la soie des bannières. La colline approche, montrant les cèdres de ses jardins et les dorures de ses palais. Quel séjour fait pour le plaisir! Sous l'ombre de ces bosquets le rêve croit entendre la musique des luths amoureux, et celle plus douce encore que fait la cascade des fontaines glacées; il cherche, sur les degrés de marbre de ces kiosques, la tache éclatante, multicolore, des voiles de gaze et des tuniques de satin; derrière la muraille épaisse de ces tours sombres, il devine les trésors entassés. Enfin! voici le séjour fortuné du bonheur terrestre! Ni la faim, ni la soif, ni la maladie, ni la pauvreté, ni l'inquiétude pour le lendemain, ni aucun des maux petits ou grands de la vie, ne doivent franchir ton enceinte, ô belle cité qui dors, mollement étendue sur la couche ondulante de tes collines, les pieds baignés par le flot, sans craindre la tempête.

Voilà ce qu'éprouve et ce que pense le voyageur accoudé sur la dunette — quand le désarroi de l'admiration le laisse capable d'une impression et d'une pensée. — Heureux si, au moment où le bateau approche de la rive, le coup de canon du soleil couché le condamne à passer une dernière nuit à bord! Il gardera ses illusions quelques heures de plus... Mais toujours il se souviendra du spectacle unique au monde, plein d'une voluptueuse poésie, qu'il vient de voir. Ce mélange éblouissant des beautés de la nature et des merveilles d'un art somptueusement efféminé, c'est l'*Orient turc*.

On pourrait vivre un mois au Caire sans se douter qu'un des grands fleuves du monde en effleure l'enceinte de son courant silencieux, chargé de barques modestes. Ici, l'eau règne en maîtresse, on la voit partout. Quel fleuve égala jamais la gloire du Bosphore sillonné constamment par les plus puissants navires? Et, comme si ce n'était pas encore assez, le golfe de la Corne d'Or, cinq fois plus large que la Seine à Paris, s'enfonce ainsi qu'un coin dans la ville, séparant Galata, la ville européenne, de Stamboul, la ville sainte, la Byzance de Constantin, d'Arcadius, de Justinien... et de Théodora.

Quelle différence avec le Caire, cette ville toute plate, bâtie régulièrement en forme de carré long, sans aucune surprise pour la vue! Montons à la tour de Galata et contemplons sans nous lasser, l'un des deux ou trois plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'œil humain d'apercevoir. Regardons à l'Orient. Le Bosphore commence presque à nos pieds, continuant la mer de Marmara, subitement resserrée entre la pointe du Sérail et Scutari, la ville asiatique. Bientôt, sur la gauche, il disparait dans une inflexion pittoresque entre la double rangée des plus beaux palais du monde. Souvenez-vous de cette jolie bâtisse de l'*Alimentation*, posée sur le bord de la Seine et baignant à demi dans l'eau. C'était une réminiscence mignonne du Bosphore. Enfin, sur notre droite, l'impasse majestueuse de la Corne d'Or se détache de la grande artère maritime et disparait derrière nous, dessinant la courbe qui lui a valu son nom. Voilà, pour parler le langage barbare des ingénieurs, la carte hydrographique de Constantinople.

Mais comment peindre avec la plume le panorama de Stamboul et de ses collines, ou plutôt des ondulations dont elle est modelée, comme la surface de certains fruits! Partout, sur le fond sombre de la verdure, se détachent les mosquées énormes ou les îlots de maisons séparés les uns des autres par une lisière verdoyante. Est-ce une forêt dans laquelle on a bâti? Est-ce une ville à moitié conquise par les arbres? Voilà, en deux mots, l'une des premières im-

pressions produites par la capitale de l'Orient turc.

Pour l'éprouver plus poétique encore, il faut s'asseoir la nuit venue, à l'étage élevé d'une des maisons de Péra qui dominent la ville. Dans un silence que le bruit d'aucune voiture ne vient troubler, l'immense cité semble endormie et, comme les rues symétriquement percées n'existent pas ici, les lumières éparpillées partout ressemblent à des vers luisants répandus au hasard, à profusion, sur un tapis de mousse. Au ciel, dont le sable du Désert ne vient pas, comme en Egypte, ternir l'incroyable pureté, d'autres lampes scintillent, à peine plus nombreuses. Le spectacle est unique et dépasse en douceur amollissante ce que le rêve peut imaginer. L'âme s'engourdit, conservant juste assez de ressort pour savourer cette béatitude un peu païenne. Et si, alors, la brise du Sud arrive des Iles des Princes, chargée de l'odeur des jasmins et des orangers, l'être humain qui jouit de cette soirée s'en souviendra toujours. Il aura compris... l'*Orient turc*.

Après avoir contemplé la Pointe du Sérail de l'arrière du bateau; après être monté à la tour de Galata ou du Séraskiérat; après avoir admiré la Corne d'Or endormie du salon plus ou moins *haremisé* de quelque élégante de Péra, le voyageur qui tient à l'intégrité de ses impressions n'a plus qu'une chose à faire : repartir. Jusqu'ici, en effet, on se demande ce qui manque à l'Orient turc pour être l'image fidèle du Paradis. Et surtout, l'on regrette le temps qu'on a perdu à visiter l'*Orient arabe*. Un peu de patience! Avant que deux jours ne soient passés, si vous êtes vraiment artiste, vous aurez changé d'opinion.

Voyez seulement *la rue* de Stamboul ou de Galata. Quelle différence avec celle du Caire! Qu'il est loin le pittoresque plein d'éclat dont j'ai tâché de vous donner quelque idée!

Ce n'est pas qu'ici les deux rangées de maisons soient moins rapprochées, le passage moins tortueux, le sol moins richement tapissé d'immondices, les odeurs plus suaves. Les odeurs!... s'il fallait décerner le prix de l'infection, je l'adjugerais à Contantinople.

Mais qui nous rendra l'infinie variété des types et des costumes, le Bédouin aux draperies noires et blanches, le fellah étriqué dans sa longue chemise bleue, le nègre du Soudan presque nu dans ses haillons sordides? Qui nous rendra les coiffures multiformes et multicolores, le turban noir du Copte, le turban neigeux du hadji, la calotte brune du nègre, le bonnet pointu du derviche, le madras de l'ânier? Mais surtout, qui nous rendra la cohue affairée des ânes et les cris de leurs conducteurs? Et — perte irréparable! — qui nous rendra le chameau?...

Ici, le cheval, un misérable quadrupède harnaché d'informes débris, est seul employé comme monture de louage. Quant aux humains, sur dix que vous rencontrez, neuf sont revêtus de l'affreuse redingote appelée *Stambouline* ou des hideux détritus d'une Belle Jardinière quelconque. Le Turc use nos vieux habits de même que le Chinois achève nos vieux parapluies. Et, comme son turban était incompatible avec le pantalon et la jaquette, il a inventé le fez, la plus disgracieuse des coiffures, la plus incommode aussi — sauf pour dormir. — De là son succès dans l'Orient moderne.

Toutefois, l'observateur consciencieux doit signaler deux types spéciaux de la rue de Constantinople, inconnus au Caire, surtout le premier. Je veux parler des chiens et des portefaix.

Le chien est à la fois le balayeur, le *boueux* et l'égout des rues de Stamboul et de Galata. Grâce à lui, toute la partie animale des immondices n'a pas le temps de se corrompre. Pour le reste, le soleil s'en charge, ou la pluie, suivant les saisons, car il pleut ici et même beaucoup, tandis qu'une goutte d'eau tombant du ciel est un phénomène inconnu au Caire. Et cette goutte d'eau qui tombe ou qui ne tombe pas, c'est la désolation ou la fertilité, le sable ou la verdure, la souffrance ou le plaisir, la lutte ou l'amollissement... l'Orient arabe ou l'Orient turc!

D'où vient cette population de huit ou dix mille chiens qui habite et se renouvelle dans les rues de cette immense ville, depuis un temps immémorial? Probablement des *amateurs* qui suivaient l'armée de Mahomet II en 1453. Ces chiens sont bien Turcs par la paresse, la résignation et le fatalisme. Que de fois j'ai vu, dans un creux du pavé, une mère allaitant ses petits sans s'occuper des passants, ni même des voitures, là où les voitures peuvent circuler!

Passants et voitures se détournaient, c'est de rigueur ici. Un seul véhicule ne se détourne pas : le tramway. Aussi, dans les grandes rues qu'ils parcourent, les chiens amputés d'une patte ne se comptent plus. Et, l'éducation s'étant faite, le chien devient introuvable là où se voient à terre les deux rails creux de l'inhumaine machine. Encore un emblème. L'Orient turc doit être réfractaire au progrès européen ou disparaître.

Quant au portefaix, il semble se faire un point d'honneur de justifier cette locution passée en adage : « fort comme un Turc », bien qu'il soit invariablement Arménien. Petit, incroyablement large d'épaules, il marche courbé en deux, portant sur le bât monumental qui surmonte ses reins un mobilier complet ou le bagage entier d'une Parisienne en déplacement. Signe caractéristique : la barbe et les cheveux gris. On s'est demandé ce que deviennent les vieilles lunes.

Souvent je me suis posé cette autre question :

— Où se cachent les jeunes portefaix ?

La rue de Constantinople n'a pas le pittoresque de celle du Caire ; elle n'en a ni l'animation, ni la gaieté, ni l'encombrement. Au Caire, la population masculine a la voie publique pour domicile, tantôt par goût, tantôt par devoir professionnel, car toute maison riche, tout magasin considérable, a son gardien qui couche en travers de la porte, *en dehors*. Quant aux femmes du peuple, on les entend, derrière leurs moucharabis, rire, se disputer ou gourmander leur progéniture. C'est un vacarme assourdissant et continuel de conversations et de glapissements.

A côté de celle-ci, la rue de Constantinople est la rue d'une ville du nord, où la température impose l'habitude de vivre *dedans*, les fenêtres fermées. Le contraste est plus grand qu'entre une rue de Nancy et une rue de Marseille. Une autre raison contribue à cette différence : la circulation par eau qui, sur bien des points, enlève à la terre ferme une grande partie de son trafic. Le va-et-vient des mouches sur la Seine est loin de donner l'idée du mouvement des vapeurs qui partent à chaque minute pour les escales de la Corne d'Or, pour celles du Bosphore, pour Scutari, pour Kadikéuï, pour les Iles des Princes, pour la ligne de quais située au midi de Stamboul. Joignez à cela les canots à vapeur des hauts fonctionnaires, des ambassadeurs, des grandes maisons de commerce, filant comme des flèches dans tous les sens. Mais surtout, complétez le coup-d'œil par le plus pittoresque, le plus élégant, le plus gracieux des véhicules aquatiques connus, par le caïque. Je me demande comment l'homme d'esprit qui a fait venir les ânes du Caire au Champ de Mars n'a pas fait venir les caïques du Bosphore sur la Seine. Les deux idées s'évoquent mutuellement.

Les peintres ne font pas assez souvent ce tableau : un coin mystérieux du Bosphore et, sur ce fond harmonieux, un caïque allongé, pointu comme un fer de lance, verni, doré, garni de coussins éclatants, emporté par l'aviron des caïkjis vêtus de mousselines éblouissantes, avec le gilet de velours tout constellé de broderies d'or. Et, sur les coussins, avec ces poses qu'elles seules connaissent, deux belles Orientales en féridjé de satin aux couleurs tendres, laissant voir à travers le yachmak trop clair leurs grands yeux de velours...

Ici, malgré ma prédilection pour le Caire, il me faut bien avouer que le côté *féminin* du décor l'emporte, au moins pour le brillant et le *joli*. Nous sommes loin du Désert, le grand ennemi de toute nuance caressante. Ici, l'on peut dire qu'elles courent les rues, car la petite bourgeoise trotte à pied (le verbe *trotter* n'est guère de mise pour exprimer la démarche hésitante des Orientales) dans son fourreau de satin mauve, gris perle, vert *jeune pousse*, bleu turquoise, qui charme l'œil et, tout d'abord, évoque l'idée que le harem du sultan s'est vidé de ses belles habitantes. Ne vous y fiez pas. Si vous souleviez ces plis soyeux (ce que je ne vous conseille pas de faire) le costume d'intérieur que vous surprendriez guérirait bien vite vos illusions. Hélas ! il vous suffit d'étudier la main qui tient l'ombrelle non moins voyante que le reste, la chaussure et... la blancheur du bas. La Musulmane moyenne de Constantinople possède déjà cet instinct du *paraître* qui forme la base de la coquetterie chez nos élégantes Parisiennes de troisième ordre.

Quant aux femmes des hautes classes, leur tenue extérieure ne rappelle que de loin la sévérité apparente de la grande société Egyptienne. Ici, ce ne sont plus des dominos noirs que nous voyons derrière les glaces des coupés. Toutes les nuances les plus exquises de l'arc-en-ciel habillent ces charmantes *hanouns* dont le yachmak commence à n'être pas beaucoup plus épais que la voilette d'une de nos belles, soucieuse de son teint. Le passant peut admirer, par ci par là, plus d'un adorable visage et le visage en question y met assez souvent quelque bonne volonté. Chaque vendredi, aux Eaux Douces d'Europe ou d'Asie, suivant la saison, des centaines de femmes venues en caïque prennent leur café ou dégustent leurs confitures, à l'ombre des plus beaux platanes qui soient au monde, et les abords de ce Paradis de Mahomet ne sont pas interdits aux chrétiens, pourvu qu'ils y apportent de la discrétion. Il y a deux ans, sur le Bosphore, entre Yénikéuï et Thérapia, un café avec orchestre s'était installé en plein air, tout au bord de l'eau. Bientôt les caïques chargés d'élégantes Musulmanes affluèrent. On formait le cercle en face des musiciens, on écoutait les valses de Strauss — et parfois aussi les propos galants partis d'une embarcation voisine frêtée par quelque jeune beau de la colonie. — L'intrigue ne pouvait pas aller bien loin, mais, d'un côté comme de l'autre, on y prenait plaisir..... Le sultan, gardien de la sévérité des usages, fit fermer le café et taire les violons. De pareils relâchements dans la discipline du Coran ne sont guère connus jusqu'à ce jour en Egypte.

Et pourtant l'émancipation intellectuelle, c'est-à-dire la véritable émancipation, est plus grande, je pense, dans les harems du Caire que dans ceux de Stamboul. La génération actuelle des Egyptiennes de haute naissance connaît nos pièces de théâtre, lit nos romans, s'abonne à nos revues, joue du piano et, même, nous demande des institutrices. Un jeune prince égyptien, mort récemment — ne cherchons pas trop de quelle maladie — avait transporté son établissement et sa *famille* à Constantinople. Excellent musicien, il avait enseigné un instrument à

chacune de ses femmes et se donnait à lui-même de véritables concerts dont il dirigeait l'orchestre — le plus charmant qui se soit vu. Nous voilà un peu loin de ces troupeaux d'odalisques vautrées sur des divans que nous retrouvons chaque année au Salon de peinture, et que nos pères ont admirées de confiance dans les vers de Victor Hugo.

Pour compléter ce parallèle digne d'un cadre plus vaste et d'un auteur plus compétent, il me reste à vous montrer la mosquée turque, de même que je vous ai montré la mosquée arabe.

Ici le conquérant, amolli par la douce brise de l'Europe qu'il respirait depuis si longtemps, ne s'est point fatigué à construire. Le troisième jour après la prise de Constantinople, Mahomet II entre à cheval dans la basilique de Sainte-Sophie et, s'arrêtant aux pieds du maître-autel, pousse le cri de guerre de l'Islamisme couronné de la plus belle victoire qu'il ait jamais remportée : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète » ! Puis il fait abattre les croix, efface les images, construit un minaret. Ses successeurs en élèvent trois autres. Mourad III surmonte la coupole d'un croissant de bronze d'un diamètre si grand que la dorure seule en coûte 50,000 ducats, et voici la mosquée turque par excellence : une basilique du Bas-Empire autour de laquelle on a bâti des minarets.

Quelle différence entre le *hangar* d'Amrou, à peine abrité du soleil, et ce sanctuaire dont la mollesse byzantine avait fait comme un immense boudoir religieux, brillant d'or, de diamants et de mosaïques, rembourré de tapis, décoré d'étoffes somptueuses, pourvu de coussins délicats pour les genoux des belles patriciennes qui gagnaient leur tribune en chaise à porteurs, sans poser à terre leurs sandales de pourpre ! Et cependant lorsqu'Amrou, au VIIe siècle, emporta d'assaut Alexandrie, la Byzance égyptienne, il y avait trouvé, s'il faut en croire sa lettre au khalife Omar, « 4,000 palais, autant de bains publics, 400 cirques ou théâtres, et 12,000 jardins ». Mais les musulmans d'Amrou étaient de huit siècles plus jeunes que ceux de Mahomet II ; ils ne faisaient que de quitter les déserts de l'Arabie. A travers tout ce luxe, ils passèrent comme un trait d'acier perce une cuirasse d'or, sans en rien prendre.

A peine établis dans la « ville de Constantin », devenue Stamboul, Mahomet II et ses successeurs y élèveront mosquées sur mosquées, sans compter les vingt églises transformées par eux. Mais ils ne chercheront pas ou ne trouveront pas de plus grand effort dans la réalisation du Beau que de copier Sainte-Sophie. Quelquefois, comme à la *Souleïmanieh*, mosquée de Soliman-le-Magnifique, ils en dépasseront les proportions. Ou bien, comme à l'*Ahmedieh*, ils arriveront à entourer l'édifice d'une ceinture de six minarets. Six minarets ! La Kaaba de la Mecque n'en possédait pas davantage ! La caste sacerdotale s'émeut de cette copie sacrilège, et le sultan Ahmed, pour apaiser le pieux scrupule, fait élever un septième appendice à la mosquée des mosquées.

Remarquez la dissemblance entre le minaret arabe et le minaret turc. Celui-ci n'a d'autre préoccupation artistique que de monter le plus haut possible, car il doit dépasser la coupole, qui atteint parfois une hauteur vertigineuse (soixante-sept mètres à Sainte-Sophie). Une bougie lisse, cerclée d'une ou plusieurs bobèches et surmontée d'un éteignoir, voilà, très fidèlement rendu, le minaret de Stamboul et de toute la Turquie. C'est que l'envahisseur, dans le cas présent, n'a pu copier ce qui n'existait pas. Et, déjà, les merveilles de l'art persan, devenu l'art arabe, sont sorties de ses traditions appauvries par le temps et la distance.

Ainsi donc le Turc est né de la décadence ; il en a vécu ; il en meurt. Et cependant sa foi religieuse survit, aussi intacte que celle du musulman arabe, avec quelque chose de moins exclusif, de moins intolérant, de moins jaloux. D'ailleurs, pour l'habitant de Constantinople, à côté d'un souvenir et d'une idée abstraite : le Prophète, il y a une expression tangible et vivante de l'Islamisme : le Sultan. Tout le monde connaît le vers magnifique où Victor Hugo parle de « ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'empereur ». Ici les deux moitiés sont réunies dans une seule personne et il serait surprenant que le prestige du souverain civil et religieux, très absolu, très redouté, incontestablement populaire, ne fît pas quelque tort au Prophète qui dort sur le rivage de la Mer Rouge depuis plus de douze siècles.

Sous ce rapport : l'épanouissement de l'autorité, nul ne peut nier que l'Orient turc ne l'emporte sur l'autre. Ici l'être politique de la nation est représenté par un grand monarque, majestueux et puissant, malgré les épreuves qu'a subies son règne avec une fermeté pas toujours assez admirée. Que trouvons-nous en Egypte ? Un vice-roi qui vit dans ses états comme un locataire dans des meubles saisis, sous la surveillance d'un garnisaire installé pour... longtemps. Et quels souverains trouvons-nous à Tripoli, à Tunis, au Maroc ? Il va sans dire que ceci n'est point un regret. Dieu garde l'Occident du danger qui le menacerait si les soldats de l'Orient arabe se trouvaient réunis demain sous l'épée d'un seul chef. L'armée turque aujourd'hui, toute proportion gardée, est la plus redoutable qui soit au monde, parce qu'elle combat avec la croyance que la mort est un bien. Mais ce qui fait sa plus grande force, ce sont les contingents venus des régions arabes. O fils de Voltaire et de

Mirabeau, lecteurs de Schopenhauer, admirateurs d'Edison et d'Eiffel, défiez-vous, comme adversaires, des troupes qui observent le jeûne du Rhamazan au plus fort de la campagne et qui crient *Allah* ! quand le premier coup de canon de la bataille est prêt à partir. Si vous passez à midi près d'une des nombreuses casernes de Constantinople, vous entendrez des *vivats* ! frénétiques, suivis d'un silence profond. C'est le régiment qui, avant de tremper la cuiller dans le frugal pilaff, crie trois fois, en manière de *Benedicite* : « Longue vie à notre padischah ! » Je connais en Europe de belles armées où l'usage n'existera pas, d'ici à longtemps, d'acclamer le nom de Dieu avant la bataille et le nom du souverain avant la soupe. Tant pis pour ces armées-là !

Il faut encore parler du Sultan qui est la grande « curiosité » de l'Orient turc. Ses sujets qui lui sont dévoués — plus qu'il ne le croit lui-même — ne l'aperçoivent que le vendredi, quand il va faire sa prière à la mosquée. Le reste du temps le chef de l'Empire ottoman peut dormir, couler la vie douce ou travailler — Abd-ul-Hamid travaille. — L'indifférence nationale n'en a cure. Mais si, l'heure du Selamlik venue, on ne voyait pas huit ou dix mille hommes de troupes former la haie, les grilles d'Yildiz-Kiosk s'ouvrir et la voiture d'Abd-ul-Hamid, suivie des voitures de ses fils et de ses femmes, prendre le chemin de l'oratoire impérial au milieu de l'affluence des hauts fonctionnaires de l'Etat, il y aurait une terrible fermentation sur les deux rives du Bosphore. Tout le monde saurait que le Sultan est mort ou va mourir.

D'ailleurs il ne faut rien moins que l'absolue rigueur de cette obligation politico-religieuse pour décider le prince des croyants à se montrer en public. La crainte des conspirations ne le quitte ni jour ni nuit, et les ambassadeurs des Puissances le savent bien. Leur grand moyen d'action est de dire à ce malheureux monarque :

— Faites ceci ou gardez-vous bien de faire cela. Dans le cas contraire, vous êtes fatalement menacé d'un complot ourdi par (ici le nom du gouvernement dont il s'agit de combattre l'influence).

Malgré tout, le rôle de ces ambassadeurs est plus difficile à Constantinople qu'en aucune capitale du monde. Aussi la plupart d'entre eux, surtout ceux de Rome, de Saint-Pétersbourg et de Londres, sont-ils des diplomates de haute valeur, triés sur le volet. Mais ne vous hâtez point de rire de ce souverain hanté par la terreur des complots. Sous des longitudes moins éloignées, l'on a vu récemment des accès aigus d'un mal semblable.

J'ai montré pourquoi le Caire, ville bâtie sur le bord du Désert par le conquérant arabe, n'offre aucun monument des dominations antérieures. A Stamboul, au contraire, l'Islamisme est submergé, pour ainsi dire, par les décombres du colosse Byzantin dont il a moins causé que précipité la chute. Mais, avec un soin jaloux, il en masque la vue, quand il n'en défend pas l'accès, au voyageur avide de contempler ces reliques d'une grande époque.

Dans cette même Revue j'ai raconté jadis mes excursions aux ruines d'Ang-Kor, sous les latitudes tropicales de l'Extrême-Orient. J'ai cherché à dépeindre ces vestiges admirables, d'une conservation presque intacte, envahis par une végétation puissante qui tantôt les recouvre, tantôt les enceint de l'épineux retranchement des lianes infranchissables. Que de fois, en visitant Stamboul, je me suis souvenu des forêts de l'empire de Siam ! L'antique Byzance est encore là, presque toute entière, avec ses églises, ses chapelles, ses palais, ses hippodromes, ses colonnes triomphales, ses obélisques, ses citernes. Mais comment étudier ces trésors archéologiques ? Heureux encore quand on se trouve en face d'un édifice simplement travesti comme Sainte-Sophie ou la basilique de Saint-Jean-Baptiste-le-Studite. Et cependant quels regrets en face de ces superbes mosaïques, badigeonnées par l'orthodoxie musulmane qui defend toute représentation de l'être animé ! Mais le difficile, ou plutôt l'insurmontable, c'est de découvrir un nombre infini d'édifices moins considérables, non moins intéressants, perdus dans une agglomération grande comme celle de Marseille, à peine percée de quelques rues dignes de ce nom. D'énormes quartiers n'offrent d'autre accès que des ruelles étroites, enchevêtrées, tournantes, parfois escarpées, qui ne laissent pas même à quelque rayon de soleil obligeant le pouvoir de guider le malheureux égaré dans ce dédale. Neuf fois sur dix, le drogman qui vous accompagne ignore ce que vous cherchez. Le passant n'en sait pas davantage et d'ailleurs vous ne parlez point sa langue. Enfin, si vous ouvrez un livre, vous constatez que les savants personnages qui prétendent vous renseigner sont en désaccord sur une foule de points. Bref, au bout de quelques jours de ce métier désespérant, on discerne dans son propre cerveau les symptômes précurseurs de la folie.

Mais il est une excursion qui ne demande que des jambes à l'épreuve d'une longue marche, et qui, plus que toute autre, peut faire comprendre l'Orient turc ; je veux parler du fameux *Tour des murailles*.

C'est une promenade unique au monde, dont le moindre mérite est le pittoresque. Encore intacte sur la plupart des points, la glorieuse ceinture de briques fait voir, par ses brèches mêmes, quel fut le gigantesque effort de la défense et de l'attaque. Ainsi, devant une armure effroyablement faussée, on comprend quel bras

a dû porter le coup, quelle poitrine le recevoir. D'ailleurs l'excursion a toute la variété et l'imprévu d'un voyage de découvertes. Ici nous longeons la muraille au pied, en dehors, sous l'ombre d'une forêt d'arbres séculaires parmi lesquels court un charmant ruisseau. Plus loin, la clôture de quelque jardin mystérieux nous barrant la route, il faut rentrer dans la ville par une porte et continuer notre route sur la crête du rempart en ayant à nos pieds un quartier grouillant de populace. Bientôt nous retrouvons la paix grave d'un cimetière chrétien qui semble cacher ses croix dans le détour d'un bastion. Puis c'est une grande route qui rompt l'enceinte, avec son animation et l'anachronisme de ses gardes d'octroi dormant sur leur banc de paille. Puis l'enceinte plonge dans une vallée, et nous voici au milieu de la tranquillité souriante d'un cimetière musulman, où des enfants jouent à côté de leurs mères voilées, qui causent tout bas. Enfin, de vallée en vallée, de colline en colline, de tour en tour, de palais en palais, nous arrivons au Château des Sept-Tours, dominant la mer de Marmara.

Ici la scène change. Les « portes terrestres » sont remplacées par d'humbles poternes, servant jadis à fermer l'accès d'une foule de petits ports distincts, propriétés de grands personnages ou de corporations diverses. Mais comment aurais-je la prétention de décrire dans ces pages trop courtes ce qui a fait la matière de volumes respectables ? Dans cette flânerie de douze kilomètres, à nulle autre pareille, le promeneur a traversé tous les souvenirs de l'histoire de cette face du globe, depuis les Grecs contemporains de Pâris et d'Hélène. Là vainquirent les soldats du fils d'Hystaspe ; là combattirent les uns contre les autres les Athéniens et les Spartiates ; là Philippe de Macédoine fut repoussé, grâce au secours décidé par l'éloquence de Démosthène. Puis voici le grand Alexandre ; puis les Gaulois, nos pères ; puis les aigles Romaines triomphantes. Et alors la Croix se dresse sur ces rivages, apportée par l'apôtre saint André.

Le seul nom de Constantinople rappelle Constantin et le second Empire, formé du dédoublement de la domination romaine devenue trop vaste. Bientôt la décadence apparaît ; ce climat semble fatal au maintien des dynasties, des religions et des sociétés. Avec Justinien et la danseuse Théodora, devenue son impériale épouse, éclate une fantastique apogée de luxe et de splendeur folle. Puis, durant des siècles, à cette folie de l'orgueil succède celle du crime et du sang, et voici que, déjà, le Croissant se montre sous ces murailles qu'il finira par renverser. Mais nous trouvons bientôt la glorieuse empreinte de la France croisée ; Godefroy de Bouillon a campé sur ces bords. Enfin le Bas-Empire entre dans les convulsions de l'agonie et, par cette brèche, Mahomet II pénètre, en passant sur le corps inanimé de Constantin XII.

Auprès des souvenirs de cette scène sans parallèle dans l'histoire du monde, il semble que tous les autres pâlissent. Par cette fatale fissure, encore béante, l'Orient turc est entré comme un coin dans cette Europe qu'il devait un jour ébranler sur ses bases, qu'il inquiète et trouble encore aujourd'hui au plus léger mouvement, de même que la pointe d'un dard brisé dans une blessure fait souffrir le corps tout entier à la moindre secousse.

Et maintenant, pour finir par une trace moins profonde mais non moins caractéristique de cet Orient turc étudié si rapidement, suivez-moi sur un autre point de la muraille, presque en face de la brèche sanglante. Voyez, s'inclinant sur les flots de Marmara, cette glissoire de planches dont l'extrémité supérieure disparaît dans les mystères du Vieux Sérail. Combien de créatures, jeunes, belles, faites pour l'amour, ont roulé dans l'abîme par ce lugubre chemin ! Et, précisément, leur crime était l'amour. Par là, jadis, on précipitait les sultanes infidèles...

Pauvres femmes ! voilà votre triste rôle dans cette civilisation qui fut, si longtemps, l'opposé et la négation de la nôtre. Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, tels sont les vestiges glorieux laissés dans notre histoire par le sexe qui devient si fort quand l'enthousiasme du devoir l'anime, et quand la vertu le soutient. Quelques planches qu'a polies le frottement du corps de nombreuses victimes, condamnées par la jalousie ou par la fin d'un caprice, sans un nom, sans une plainte, sans un regret, voilà quelle trace a laissée la pauvre esclave musulman dans la tradition de l'Orient.

O femmes qui lirez ceci, après avoir vu, à l'Exposition, toutes ces sœurs infortunées qu'on vous invitait à contempler dans l'étalage de leur avilissement, comme il vous faut remercier Dieu d'avoir placé votre berceau du bon côté de la grande muraille humaine !

LÉON DE TINSEAU.



LES GRANDS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ

(SUITE)

OBERKAMPF

(1738-1815)



L n'y a guère plus d'un siècle que l'impression sur tissus est pratiquée en France. L'Angleterre et l'Allemagne nous avaient devancés dans cette industrie. Le problème, au début, avait été, non seulement d'appliquer les couleurs, mais de les fixer, de les rendre permanentes et capables de résister à la double action de l'air et de l'eau. On ne pouvait attendre ces résultats que des progrès de la chimie. Et puis, sous prétexte de ne pas nuire à la culture du chanvre, du lin et de la soie, l'art d'imprimer sur coton ne fut permis en France jusqu'en 1759 que dans un petit nombre d'établissements privilégiés.

Philippe Oberkampf, originaire d'Allemagne (1), était depuis quelques années en France lorsque fut levé l'interdit qui pesait sur la fabrication des toiles peintes. Venu à Paris à l'âge de dix-huit ans, il travaillait en qualité de graveur à l'Arsenal où se trouvait une des rares manufactures privilégiées. Oberkampf était, d'autre part, fils d'un homme habile qui avait donné en Allemagne et en Suisse une impulsion nouvelle à l'impression sur étoffes en substituant le rouleau à la planche; et l'heureuse pensée lui vint de faire connaître à la France les procédés découverts par son père.

Comme pour l'enhardir dans ce projet, la fortune lui envoya, sous forme d'un bon numéro à la loterie, une somme de six cents francs qui lui permit de s'installer à Jouy, sur les bords de la Bièvre, dans une chaumière destinée à être le berceau d'un des plus grands établissements de l'Europe. Il avait alors vingt-et-un ans. C'est dans cet étroit réduit qu'il dut réunir les premiers éléments de sa manufacture; il construisit lui-même ses métiers, et fut tout à la fois son dessinateur, son graveur, son imprimeur, employant tantôt l'impression à la planche, tantôt l'impression mécanique au rouleau.

Le succès ne se fit pas attendre. La routine et l'envie lui suscitèrent des ennemis; mais son courage et sa persévérance furent les plus forts. Soutenu, d'ailleurs, par les économistes, qui voyaient avec raison dans la liberté et les progrès de l'industrie une source de prospérité nationale, le hardi jeune homme renversa tous les obstacles, et la victoire fut complète lorsque le conseil du roi eut autorisé la ville et la Cour à se vêtir des élégants produits de la nouvelle manufacture (1). A son tour, la concurrence se dressa; des capitalistes se liguèrent pour établir à Sèvres des manufactures rivales; elles succombèrent en moins d'un an, et ne servirent qu'à augmenter fort à propos le matériel d'Oberkampf, qui acheta leurs métiers aux entrepreneurs ruinés.

L'établissement prenant alors de vastes proportions, l'activité d'Oberkampf ne connut plus de bornes : il envoya des agents s'informer des meilleurs procédés dans les manufactures étrangères, s'efforça de ravir à l'Inde et à la Perse le secret de leurs brillantes couleurs, et ne cessa de travailler à améliorer les moyens matériels. La vallée de Jouy, naguère déserte, se peupla d'ouvriers par milliers, et la grande industrie des toiles peintes ne tarda pas à se répandre sur toute la France. Au bout de quelques années, l'intelligent industriel avait acquis une considération universelle et une grande fortune. Ses produits étaient recherchés par le monde entier; il imitait les toiles de Perse avec une telle perfection que l'Angleterre elle-même était, sous ce rapport, tributaire de son industrie.

Oberkampf devenu riche et puissant ne se reposa pas. Il voulut lutter aussi avec les Anglais pour la filature du coton, en fondant à Essonne une filature qui, par son étendue autant que par la perfection des machines, fut un des plus beaux établissements de ce genre.

Pour récompenser Oberkampf des immenses

(1) Il était né à Wiesenbach, margraviat de Brandebourg-Anspach, pays aujourd'hui compris dans la Bavière.

(1) « Une grande dame avait vu se déchirer une robe de Perse dont l'éclat avait fixé les regards jaloux de la Cour et de la ville. Dans son désespoir elle était accourue à Jouy pour demander à Oberkampf le secours de tous les secrets de son art. Il réussit et bientôt il ne fut bruit que de ce prodige. On ne voulait plus à Versailles que des indiennes du voisin. » (Comte de Salvandy, gendre d'Oberkampf.)

services qu'il avait rendus à la France, Louis XVI l'anoblit et donna à son établissement le titre de manufacture royale. Plus tard, Napoléon aurait voulu qu'il vînt prendre place au Sénat à côté de Chaptal et de Berthollet; mais il déclina modestement cet honneur (1), de même qu'il s'était opposé à l'érection de la statue que le conseil de Seine-et-Oise lui avait décernée. Il fut infiniment plus sensible à la visite que l'Empereur fit à son établissement pour voir fonctionner sous ses yeux ces admirables cylindres gravés qui imprimaient tant de beaux dessins avec une merveilleuse rapidité. Ce fut là que Napoléon attacha sa propre croix sur la poitrine d'Oberkampf en lui disant que nul n'était plus digne de la porter. On rapporte qu'il lui dit aussi dans une seconde visite : « Vous et moi nous faisons une rude guerre aux Anglais; vous par votre industrie et moi par les armes. C'est encore vous qui faites la meilleure. »

Oberkampf était éminemment bon. Personne ne mérita plus que lui d'acquérir une grande fortune; il sut en faire pour sa famille et pour ses ouvriers un généreux emploi. Lorsqu'un jeune homme avait l'âge de se marier, Oberkampf lui disait :

« Il faut te construire une maison, je t'avancerai l'argent, ensuite tu choisiras une femme qui puisse être une bonne mère de famille. »

(1) « Il n'y a qu'une place qui me convienne, répondit-il, c'est ma manufacture. »

La demeure s'élevait, une petite retenue était faite sur le salaire de chaque mois; au bout de quelques années la dette était éteinte, et l'heureux ouvrier était propriétaire. Non seulement ce bon maître ne fut jamais sollicité en vain, mais il épargna toujours aux plus humbles l'embarras de solliciter eux-mêmes. Aussi, le nom d'Oberkampf, illustré par de rares vertus autant que par de vastes établissements, est resté cher tout ensemble à l'industrie et à l'humanité.

Ses derniers jours furent assombris en 1814 par l'invasion étrangère; l'incendie et le pillage menacèrent sa belle manufacture; ses ateliers furent déserts et ce beau pays, si animé, si joyeux autrefois, devint morne et silencieux. *Ce spectacle me tue,* disait-il. Le mot fut tristement vrai; Oberkampf mourut l'année suivante, à l'âge de 77 ans. Il était prêt à rendre compte à Dieu de sa mission sur la terre; il avait fait tout son devoir et n'emportait que des bénédictions. Jamais il ne s'est départi de la règle de conduite qu'il avait ainsi formulée : « Il n'y a rien d'utile à connaître que ce qui nous apprend à bien faire. Il faut faire le bien sans ostentation parce que Dieu l'aime; souffrir le mal, sans murmurer, car il nous en dédommagera; être tous les jours de sa vie ce que nous serons bien aises d'avoir été lorsque nous comparaîtrons devant lui. »

CHARLES ROZAN.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

LES JEUNES FILLES DE QUINNEBASSET

PAR L. LERMONT, D'APRÈS S. MAY

—

Ce livre, d'origine américaine, qui eut tant de succès l'an dernier comme livre d'étrennes, vient d'être réédité en petit in-18 et verra, croyons-nous, sous cette forme, se renouveler son succès. Succès d'un genre particulier qui tient à l'originalité du sujet tout exotique. En lisant, il nous semble voyager, dans l'ordre des sentiments, à travers un pays inconnu, tant le caractère et l'éducation de ces jeunes filles du Nouveau-Monde ressemblent peu à l'éducation et au caractère de nos Francaises.

Une pauvre enfant telle qu'Emilie Howe, obligée de faire seule son chemin, serait, chez nous, beaucoup plus embarrassée que ne l'est cette petite personne ferme et résolue, d'une gaieté à toute épreuve, qui semble trouver du plaisir dans l'effort même. Avec quelle énergie tranquille elle entreprend la conquête de l'aïeule marâtre qui en veut au fils de son mari de n'avoir pas réussi et d'être resté *pierre qui roule!* Avec quel entrain elle s'arme de toutes pièces pour le rude métier de maîtresse d'école dans un méchant village presque inabordable tant les routes qui peuvent y conduire sont mauvaises! Unique de son espèce, au milieu d'une population de fermiers, elle a pour maison d'école, la plus misérable cahute et pour élèves un ramassis de jeunes sauvages, garçons et filles. Sa petite taille l'expose aux quolibets. Le premier mot de bienvenue qu'elle entend est celui-ci, prononcé par un des enfants : « Je parie que je la jetterais par terre d'un coup de poing! » Mais sa force d'âme et sa patience ont raison de tout.

La jeune maîtresse est unanimement regrettée quand un emploi plus digne d'elle l'appelle à l'école supérieure du village de Quinnebasset. Là, elle ne manque pas d'admirateurs; c'est

merveille de voir comme elle défend son cœur et sa liberté, démêlant avec un parfait sang-froid les travers de chacun, ne se laissant jamais éblouir et finissant par accorder sa main à un homme de cœur et d'intelligence qui... — (mais c'est là que les préjugés européens éclateront dans un cri contre l'invraisemblance d'un pareil dénouement,) — qui, avant d'être professeur, avait été domestique chez le capitaine Howe, grand-père d'Emilie.

Mesdemoiselles, nous sommes en Amérique; il n'y a pas d'aristocratie. Charles est de bonne famille comme miss Howe elle-même. Il n'a trouvé aucune honte à servir d'honnêtes gens qui lui donnent le couvert et la nourriture en échange d'un travail quotidien auquel il dérobe quelques heures pour étudier. A l'office, il est seul avec une cuisinière sourde et muette, exceptionnelle aussi, Mme Fagg, parente éloignée de la maîtresse de la maison. Peut-être cette dernière devrait-elle chercher quelque autre moyen d'aider sa cousine, mais, après tout, elle ne montre pas de vanité en l'obligeant de cette manière assez peu délicate, et l'autre apporte toute l'élévation naturelle de ses sentiments dans l'exercice d'un métier qui l'avilirait si la rancune, l'envie et la haine se mettaient de la partie.

Quant aux autres jeunes filles de Quinnebasset, amies d'Emilie, leurs silhouettes doivent être d'une parfaite ressemblance : Délice Sanborn, la beauté de l'endroit, aimable pour tout le monde, enjôlant les gens par les artifices presque involontaires de sa langue dorée, plus séduisante qu'elle n'est *sûre*; Virginia Curtis, la jeune fille bien équilibrée, par excellence, ne disant, ne faisant jamais que ce qu'elle doit faire et dire, un peu agaçante à force de perfection; Katie Hackett, pleine d'esprit, mais aussi de malice et d'une malice qui s'exerce volontiers contre le prochain; Dora Topliff enfin, la reine du clan, droite et franche, mais ridicule par sa morgue, par les airs qu'elle se donne, impertinente et fière de son argent. Il y a partout, même en pays démocratique, une crème de la crème dans la société; Dora préside cette élite du droit que lui donne sa richesse, tandis que Xena Gliddins se ressent d'être la fille d'une épicière et d'avoir une chevelure d'albinos. On la traite avec dédain; chez ce laideron couve cependant un talent poétique qui se développera. Le vrai mérite a toujours, tôt ou tard, raison du mépris sans fondement. On l'a vu par l'exemple de Charles; mais de quoi ce brave Charles ne serait-il pas capable d'ailleurs, lui qui réussit à traverser une rivière débordée à la force des poignets, suspendu entre le ciel et l'eau? L'impression finale, en fermant le livre, est que le combat pour l'existence est plus rude là-bas que chez nous, qu'il exige une préparation différente, bref que *les jeunes filles de Quinnebasset*, si atténuées qu'elles soient par l'adaptation de M. Lermont, qui a judicieusement élagué certains traits trop américains, ne sauraient offrir aux nôtres un modèle d'éducation.

Il est toujours fort imprudent, du reste, d'emprunter à ses voisins telles ou telles méthodes qui, étant le résultat de tel ou tel état social, de telles ou telles dispositions particulières dans lesquelles la race entre pour une bonne part, ne sauraient être transplantées. Restons nous-mêmes, gardons de précieuses traditions bien françaises en nous efforçant, cela va sans dire, de perfectionner ce que nous tenons par héritage et d'acquérir ce qui peut nous manquer, mais sans nous faire jamais les singes de personne. Une remarque en passant : ce que nous imitons chez les étrangères est rarement ce qu'elles possèdent de meilleur, mais plutôt des audaces de mauvais goût, des affectations de ton et d'allures qu'il serait infiniment plus sage de leur laisser (1).

TH. BENTZON.

(1) *Les jeunes filles de Quinnebasset*, par L. Lermont, d'après S. May; 1 vol. 3 fr. Librairie Hetzel, 18, rue Jacob.

CONSEIL

Le gaspillage du temps



Vous avez toutes lu, mesdemoiselles, de sages préceptes sur la perte du temps. Celles d'entre vous qui ont l'utile habitude de noter les passages de leurs lectures qui les ont le plus frappées, doivent retrouver dans quelque coin de leur album des pensées telles que celle-ci :

« Si vous aimez la vie, ne gaspillez pas le temps, car la vie en est faite. »

Ou cette autre :

« Le temps est la monnaie de l'éternité. »

Hélas! il faut le dire, quand on est jeune on s'arrête rarement à de telles pensées. On les lit, on en admire la justesse, puis on se hâte de les oublier. La vie semble si longue, quand on a quinze, dix-huit ou vingt ans, que l'on ne songe guère à ménager l'étoffe dont elle est faite. La jeunesse est d'ailleurs l'âge des vagues rêveries,

du poétique et dangereux *far-niente*, et si quelque remords vient parfois la hanter au sujet de l'emploi de ses heures, elle se dit qu'elle rattrapera plus tard celles qu'elle gaspille aujourd'hui.

Eh! bien non, il faut bien se le persuader, on ne répare jamais cette grande faute qui consiste à perdre le temps. Qu'est-ce que vivre, dans la vraie, dans la haute acception du mot? C'est accomplir le plus grand nombre de choses utiles, c'est se perfectionner, c'est agir, c'est remplir la tâche qui nous est assignée, le rôle qui nous a été confié. Une créature intelligente n'appelle pas uniquement *vie* ce qu'elle a de commun avec les brutes et les plantes elles-mêmes; il ne suffit pas de respirer, de manger et de dormir pour oser dire qu'on vit. Une certaine dose de vie intellectuelle ne suffit pas davantage pour réaliser l'idéal de l'existence, telle que Dieu nous l'a préparée. L'âme immortelle y doit avoir sa part, et affirmer et préparer à la fois ses hautes destinées en faisant de son passage ici-bas le meilleur et le plus utile usage possible.

Vous ne savez pas encore bien quels devoirs vous incomberont sur cette terre. Mais soyez sûres qu'ils auront tous une base commune: l'oubli de vous-mêmes et le dévouement à autrui. Ce dévouement, sous quelque forme qu'il se présente, devra vous trouver prêtes. Les affections de la famille ou les souffrances du prochain réclameront vos heures aussi bien que vos sympathies. Si vous vous accoutumez à gaspiller votre temps au gré de votre fantaisie ou de votre oisiveté, comment aurez-vous d'un jour à l'autre le courage et la science de l'employer utilement?

Vous avez maintenant des loisirs que les labeurs de la vie ne vous laisseront pas plus tard. Profitez-en pour mûrir votre esprit, former votre jugement, devenir des femmes distinguées, supérieures, et vous préparer ainsi pour l'avenir une influence réelle dans votre famille, une expérience bénie pour tout ce qui est bien.

C'est gaspiller le temps de lire des livres insignifiants, inutiles, quand il y a tout à votre portée tant de belles et nobles choses qui vous rendraient meilleures et élèveraient vos goûts.

Vous pouvez encore vous former à la pratique modeste, mais indispensable dans toutes les situations, des devoirs du ménage. Et ne vaut-il pas mieux apprendre à travailler, à économiser pour l'avenir par votre industrie, à vêtir les pauvres, que de gaspiller le temps en ouvrages inutiles et frivoles?

Ne me croyez pas cependant trop austère. Je ne prétends proscrire ni les travaux d'adresse qui sont destinés à causer un plaisir à une amie ou à embellir votre intérieur, ni les lectures agréables d'où l'utile n'est pas tout à fait banni, ni les plaisirs modérés, ni le repos. Mais je voudrais que les jeunes filles s'habituassent à regarder le temps comme un dépôt sacré, dont elles rendront un compte rigoureux; comme un fonds précieux dont elles doivent tirer de l'utilité pour elles et pour les autres. Remplir son existence de choses nobles et bonnes, c'est vraiment vivre, vivre deux fois, pour ici-bas et pour là-haut.

M. MARYAN.

MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE)

IV



IL rentra à Lorient vers midi. On l'attendait chez l'amiral pour le déjeuner. Ce lui fut presque un crève-cœur, ce jour-là, de se dire qu'à la même heure Yvette apprenait du vieil Alain toute l'étendue du malheur qui la frappait.

Mlle de Kérudo vit bien à la mine sombre du jeune homme les tristes pensées qui le hantaient. Il n'eut pas à le lui apprendre.

— Eh bien! demanda-t-elle timidement, est-ce fait?

Elle n'osait en dire davantage. Ces mots « est-ce fait? » avaient leur signification sinistre. Il voulaient dire: « Le mal est-il fait? La mauvaise nouvelle a-t-elle été transmise? »

Charles inclina la tête affirmativement.

Renée s'enhardit alors, elle interrogea davantage.

— Ah! Et comment l'a-t-elle reçue? Elle a dû pleurer beaucoup?

Trévignon fut surpris.

— Elle? Vous voulez dire Yvette, sans doute? Mais j'ignore comment elle a pris la chose. C'est

son grand-père seul que j'ai vu, ainsi qu'il était convenu.

L'amiral intervint.

— Et le père Rovellan alors, quelle attitude a-t-il gardée ?

— Hélas ! celle d'un homme atteint dans ses fibres les plus intimes. Il a fléchi sous le choc. Il est robuste pourtant ce vieillard, et endurci à la peine. Eh bien ! il m'a produit l'impression d'un grand chêne mutilé par la cognée et qui pencherait sous un dernier coup de hache.

M. de Kérudo soupira.

— Oui, c'est bien cela; la comparaison est exacte. Le voilà bien tel que je l'ai connu, aussi bien à l'époque où il était second maître à bord de la *Belle-Poule* que lorsque la mort est venue lui prendre ses enfants, l'un après l'autre. On a beau se raidir, faire à son cœur et à son corps une enveloppe de fer, on n'en est pas moins homme, et il vient une heure toujours où le malheur vous courbe, où la douleur vous fait crier.

Ce fut sous cette impression pénible que l'on se mit à table.

Quelque joie que pût donner ce premier repas du retour, il n'en fut pas moins assombri par la funeste coïncidence. A tout instant, Renée s'essuyait les yeux. L'horrible chagrin de sa sœur de lait l'oppressait comme si elle en eût été affectée elle-même. Quant à Trévignon, outre qu'il sortait d'une première entrevue avec Rovellan, il en prévoyait une seconde. En effet, vers la fin du repas, Mlle de Kérudo demanda sans préambule à son père :

— Ne te semble-t-il pas que notre présence là-bas leur ferait du bien ? Nous ne pouvons guère laisser Yvette et son père tout seuls en d'aussi pénibles circonstances.

L'amiral sourit avec mélancolie.

— Je n'aurais pas osé le proposer, mignonne. Mais, puisque tu en parles la première, je partage entièrement ton avis.

Renée regarda son fiancé avec hésitation.

— J'éprouve quelque difficulté à vous demander si vous nous accompagnerez.

Trévignon s'inclina galamment.

— Pourquoi cette « difficulté », Renée ? N'est-ce pas toujours un bonheur pour moi que vous vouliez bien m'associer à vos actions comme à vos pensées ?

Elle lui tendit sa main sur laquelle il appuya respectueusement ses lèvres.

Une demi-heure plus tard, le coupé de l'amiral de Kérudo sortait de la ville et s'engageait dans la campagne pour prendre, par le plus long, le chemin de Larmor. C'était la troisième fois, depuis la veille, que Charles de Trévignon y retournait.

. . . .

Au moment où l'officier l'avait quitté, Alain Rovellan avait senti le regain de courage qui lui était venu disparaître derechef.

Il était retombé sur son banc, la tête entre les mains, et cet homme, si cruellement éprouvé au déclin de son existence, se sentant seul, s'était abandonné à sa douleur.

Comme il l'avait dit au lieutenant de vaisseau, Rovellan ne pleurait pas souvent. Il tenait même à honneur de se raidir contre l'adversité, de ne laisser rien voir de ses peines. Orgueil jaloux, légitime pour ceux qui, comme lui, ont derrière eux une longue carrière pleine de grandes et belles actions.

Mais sous cette atteinte suprême, peut-être aussi parce que les années avaient amoindri sa force, son pouvoir de résistance, être passif à l'encontre d'une fatalité qu'il subissait sans pouvoir en expliquer l'acharnement, le vieux sauveteur fléchissait, cette fois. Il ne se défendait pas.

L'injustice révolte les âmes généreuses. Rovellan ne comprenant rien à cette cruauté du sort, ne pouvant l'expliquer par l'expiation, en était presque réduit à accuser Dieu d'injustice, presque à lui reprocher un manque de bonne foi.

Car, enfin, de quoi pouvait-il servir à la Providence d'accabler ainsi un vieillard qui n'avait fait, qui ne cherchait à faire que du bien à ses semblables, et une enfant pleine de *foi et d'amour*, dont le cœur s'ouvrait aux espérances de la vie, et qui, croyant le monde bon comme elle, n'avait aucune prévision des iniquités du destin ?

Alain Rovellan pleurait.

Il pleurait sur sa jeunesse inutilement dépensée aux héroïsmes du patriotisme, sur la compagne de ses jours violemment ravie à son affection, sur le fils qu'il avait élevé, et que la mer, par le plus bizarre des caprices, avait dévoré le premier, sur les enfants de ce fils enlevés, eux aussi, avant qu'ils eussent atteint l'âge d'hommes. De tous ces deuils un enfant lui restait, pas même un garçon pour continuer le nom et les traditions de la famille, une fille jolie, pieuse et douce comme un ange. Et cette fille, cette enfant, son Yvette, avait donné son cœur, elle l'avait donné avec la permission de l'aïeul, bien mieux, selon le choix même de l'aïeul, à l'homme qu'entre tous Rovellan eût choisi pour lui tenir lieu de fils.

Voici que le souvenir lui venait de sa première éducation, d'une instruction ébauchée jadis, dans le temps qu'il allait à l'école, un temps bien vieux, hélas ! Il se rappelait le sacrifice d'Abraham, ce père auquel Dieu avait accordé un fils à l'âge où il aurait dû être bisaïeul, et auquel, pour l'éprouver, il avait demandé le sacrifice de ce fils tard venu.

Seulement Dieu avait eu pitié d'Abraham, il n'avait pas poussé plus loin l'épreuve et, au moment du sacrifice, satisfait de son obéissance, il lui avait laissé son enfant.

En était-il de même pour lui, Rovellan?

Non, puisque ce fils attendu par sa vieillesse, cet époux de sa petite-fille, qui devait le rendre arrière-grand-père, venait de lui être ravi avant même que l'union eût été consommée. Yvette n'avait pas encore marché à l'autel, qu'elle était veuve.

Il pleurait, ne se souvenant plus lui-même de la recommandation qu'il faisait naguère au lieutenant de vaisseau de respecter le sommeil de l'enfant. Et il ne s'aperçut point que, derrière lui, la porte du jardin venait de s'ouvrir, qu'Yvette, maintenant reposée, remise des émotions de la nuit, s'avançait sur la pointe des pieds pour le surprendre, sans doute, de son bonjour quotidien.

La chère salutation résonna à son oreille comme un coup de foudre.

Il n'osa d'abord relever la tête. Il avait les yeux trop rouges, et des larmes coulaient encore sur ses joues hâlées. Comment dire à l'enfant qu'il avait pleuré!

Et puis, pourquoi aurait-il pleuré? Fallait-il donc, à brûle-pourpoint, révéler à sa petite-fille l'atroce nouvelle reçue l'instant d'auparavant?

Il n'avait pas eu le temps de se préparer à la chose, de prendre ses précautions pour notifier la terrible annonce à la jeune fille.

Il répondit donc, d'une voix bourrue, dont la dureté le surprit lui-même :

— Bonjour!

Elle s'était arrêtée derrière lui, toute raide de surprise. Le grand-père ne l'avait pas habituée à ces manières rudes. Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh! grand-père! demanda-t-elle, est-ce que tu es fâché avec moi? Quelle heure est-il donc? Est-ce que j'ai dormi trop tard?

Que répondre? Le sauveteur sentait sa faute. Mais comment la réparer? Par quelle excuse se préparer à la pénible mission qu'il avait à remplir?

Le vieillard se redressa.

Il tendit les deux mains à Yvette. Etonnée de ce mouvement, plus encore de l'austère expression du visage de son aïeul, Yvette pâlit et porta les mains à son cœur. Elle venait d'y ressentir comme le choc d'une congestion. Une foudroyante intuition de la vérité venait de lui dessiller les yeux.

Elle se jeta sur la poitrine du vieillard et, un instant, sans cause, sans explication, ils pleurèrent tous les deux unis.

Mais l'inquiétude d'Yvette était éveillée. Elle voulait savoir, connaître la vérité à tout prix. Elle interrogea donc le vieillard :

— Grand-père, tu as des larmes plein les yeux. Pourquoi cela?

Il répondit, un peu au hasard :

— Parce que j'ai eu de mauvaises nouvelles ce matin, petite.

De mauvaises nouvelles? D'où Alain Rovellan pouvait-il recevoir de mauvaises nouvelles? De Jean Guern ou du bateau rentré la veille au Kernevel?

Elle eut peur de la première hypothèse, elle risqua la seconde.

— Est-ce que la barque a souffert? Elle a eu des avaries?

Décidément, le courage manquait au sauveteur. L'occasion lui parut propice pour retarder l'annonce de la calamité; il s'y accrocha en désespéré.

— Oui, c'est cela, fit-il, j'ai appris que la barque avait eu des avaries.

— Ah! s'écria Yvette, qui respira longuement. Elles sont graves?

— Dame! Faut que j'aille voir. Je ne sais pas bien au juste. Heureusement que le Kernevel n'est pas loin. Je serai rassuré tantôt.

Il ne savait plus ce qu'il disait, le pauvre homme. Le prétexte lui avait semblé plausible, il l'avait pris. Maintenant, il s'en trouvait embarrassé. D'autant plus que, très ingénuement, Yvette venait d'ajouter :

— Eh bien! grand-père, si ça t'est égal, j'irai avec toi. Il vaut mieux être deux pour voir ces choses-là. Tout de même, remercions le bon Dieu qu'il n'y ait pas eu mort d'homme, ni accident, comme au pauvre gars de cette nuit. Je t'assure que j'ai bien de la peine, vraiment, mais je craignais quelque chose de bien plus grave.

Il interrogea maladroitement :

— Ah! Et que croyais-tu donc que c'était?

Yvette couvrit son visage de ses deux mains et murmura sourdement :

— J'avais peur que ce fût des mauvaises nouvelles de Jean.

Parbleu! Cette phrase-là devait venir. On l'aurait donnée en cent à deviner au vieux marin, que, du premier coup, il l'aurait trouvée. Il eut honte d'être réduit à mentir en pure perte.

— Un malheur ne vient jamais seul, grommela-t-il.

Yvette le considéra avec de grands yeux épouvantés. Elle joignit les mains.

— Oh! grand-père, il ne faut pas dire ces choses-là! Ça le fait venir.

Derechef, le silence tomba sur eux, un silence de mauvais augure.

Yvette, prise d'un froid soudain au cœur, méditait. Et ses réflexions n'étaient pas gaies. Voilà qu'elle se prenait à réfléchir sur les paroles et l'attitude embarrassées de son grand-père, sur ses réponses incohérentes, par à peu près. Elle ne trouvait pas naturel qu'il eût attendu ses questions. Ce n'était pas lui qui avait parlé spontanément des avaries du bateau de pêche au Kernevel. C'était elle qui, par ses suppositions,

lui avait suggéré cette assertion, qui n'était, peut-être, qu'une supercherie.

Et maintenant Yvette tremblait. Elle avait peur de trop bien deviner.

Oui, c'était cela. Il n'y avait pas d'avaries au bateau. Aucun accident fâcheux ne s'était produit. D'ailleurs, elle connaissait bien son grand-père. Si quelque chose de pareil s'était produit, il n'aurait pas tari en détails, il lui aurait tout raconté. Et puis, il aurait pris la chose avec plus de philosophie. Il n'était pas homme à pleurer pour un mât ou un bordage brisé, il n'aurait pas pleuré même si la barque se fût perdue corps et biens.

Il y avait certainement autre chose.

Autre chose ! Mais alors... quoi ? Quelle chose pouvait être assez grave pour faire pleurer Alain Rovellan ?

Des transes mortelles tenaient le cœur de la pauvre enfant. Jean Guern ! Etait-ce donc de lui qu'il était question ? Etait-ce de lui que venait le chagrin ? L'avait-il occasionné ? L'avait-il fait naître lui-même ?

Yvette sentait des frissons la glacer. Voilà qu'elle rapprochait les faits et les dates, qu'elle les ajoutait, qu'elle les comparait. N'était-ce pas le temps où il devait être de retour ? Oui, c'était le temps. Alors, pourquoi Jean n'était-il pas revenu ? Qu'est-ce qui le retenait ? Le *Goëland* avait dû rentrer, elle était sûre maintenant qu'il était rentré, sinon à Lorient, tout au moins dans un autre port. Mais Jean, lui, n'aurait pas attendu la dernière minute. Il serait accouru tout de suite. S'il n'était pas là, c'était donc qu'il était...!

Une fois encore, Yvette s'arrêta devant sa pensée. Elle en avait peur. Mort ! Oh ! non. Il n'était pas mort ! Mais malade ; peut-être blessé, souffrant en tout cas. Ah ! voilà ce qui avait fait pleurer le grand-père, pas autre chose ! Mais, pourquoi ne le lui avait-il pas dit plus tôt ? Pourquoi avait-il gardé cette douleur pour lui seul ? Est-ce qu'elle n'était pas forte ? Est-ce que sa présence n'aurait pas été plus utile auprès du pauvre absent ?

Elle en voulut presque au vieillard de cette réticence, ne lui tenant pas compte de l'effort par lequel il avait dissimulé son chagrin. Elle aurait voulu qu'il lui enseignât tout de suite le lieu où se trouvait Jean, l'hôpital où il était étendu. Elle partirait sur l'heure, elle irait à lui, car, qui, mieux que sa fiancée, pouvait soigner le matelot malade ?

Et elle se rappelait son hallucination de la nuit, au chevet du blessé. C'était donc vrai qu'elle l'avait vu ? Seulement, dans son rêve, il lui avait paru que la distance était bien plus grande, que ce n'était pas à l'hôpital, mais au loin, dans une région inconnue, sur une couche de sauvage, qu'elle avait vu Jean étendu. Et, toujours dans le cauchemar, c'était une autre femme, une négresse, qui le soignait.

N'y pouvant plus tenir, Yvette résolut d'interroger sur-le-champ son grand-père.

Elle souffrait trop d'ignorer.

V

Aussi bien, depuis quelques minutes, Alain Rovellan, pressentant la question, s'apprêtait à dire toute la vérité.

Il vit venir Yvette avec un serrement de cœur, mais aussi avec ce soulagement étrange que l'on éprouve à verser dans l'âme d'autrui, dût-elle en souffrir, le faix des douleurs dont on est soi-même accablé.

La jeune fille, de son côté, au moment de poser la redoutable interrogation, eut une hésitation suprême. L'angoisse la serra à la gorge. L'incertitude n'était-elle pas préférable à la terrible réalité qu'elle prévoyait ?

Tel est l'homme. Rien ne lui pèse plus que l'ignorance. Et, pourtant, le moment de connaître venu, il tremble, il se détourne de l'objet entrevu, il voudrait retomber dans son indifférence primitive.

Mais cette hésitation d'Yvette ne fut pas de longue durée.

Haletante, oppressée par l'horrible crainte, elle n'eut point recours aux préambules.

— Grand-père, commença-t-elle, tout à l'heure, quand vous m'avez parlé du bateau, ce n'était pas vrai ?

— Non.

— Alors... qu'est-ce qui est vrai ?

Il lui prit les mains, les serra avec une indicible expression de tristesse, puis, se décidant avec un effort :

— Ce qui est vrai, mon enfant, c'est que nous ne sommes pas nés pour le bonheur, que nous devons être toujours prêts à la souffrance, parce que la souffrance est notre lot, qu'elle ne nous laisse pas choisir l'heure et le jour...

Yvette l'interrompit :

— Grand-père, cela veut-il dire que la souffrance que vous allez m'annoncer est de celles qu'on ne peut pas prévoir ?

Il l'attira à lui et la baisa au front avec une tendresse infinie.

— Yvette, tu étais bien jeune encore quand tes parents sont morts. En as-tu gardé le souvenir ? Te souviens-tu d'avoir beaucoup pleuré ?

Elle ne répondit que par un cri d'angoisse.

— Grand-père, grand-père, que vas-tu m'apprendre, pour que tu me dises de ces choses-là ?

Brusquement son doux visage avait affreusement pâli. La terreur, maintenant confirmée, lui étreignait la gorge, lui faisait claquer les dents.



Nº 4749

Paris Journal des Demoiselles et Petit

Confections et Costumes de Madame GRADOZ, rue de Provence.



1er Octobre 1889

ourrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

Modes de Madame NAUDIN, 16, rue du Vieux-Colombier.

Elle joignit les mains dans sa détresse. Une plainte entrecoupée monta de sa poitrine.

— Oh ! n'est-ce pas que ce n'est pas vrai ? N'est-ce pas que je me trompe, que tu n'as pas voulu me dire cela ? N'est-ce pas que Jean n'est pas... mort ?

Rovellan se détourna. Il ne retenait plus son enfant entre ses bras. Affolée, elle se cramponna à lui, s'attacha de ses deux mains convulsives aux épaules du sauveteur.

Sa prière était navrante.

— Oh ! père, père, aie pitié de moi. Dis-moi que ce n'est pas vrai, dis-moi que je deviens folle ! Mort ! mon Jean ! Oh ! non, n'est-ce pas ? Cela n'est pas possible ! Mais qu'est-ce que je deviendrai, mon Dieu ? Mort, lui ? Mais pourquoi serait-il mort ? Est-ce qu'on meurt à son âge, quand on est un bon et beau matelot comme lui ? La mer ne pouvait pas le prendre, tu le sais bien. Nous nous sommes fiancés le jour de la bénédiction des Couraux, et tu sais bien que celles qui sont fiancées ce jour-là, rien ne peut empêcher leurs noces. Voyons, grand-père, parle-moi, dis-moi quelque chose, ne me laisse pas ainsi sans réponse ! Tu as toujours été bon pour moi, pour ta pauvre Yvette, ta petite Yvette, comme tu dis. Eh bien ! un mot seulement. Dis-moi que ce n'est pas vrai, que je t'ai mal compris, que Jean est vivant, qu'il va revenir. Tiens ! peut-être qu'il reviendra aujourd'hui même.

C'était quelque chose d'atroce que ce désespoir d'enfant. Certes, Alain Rovellan avait bien souffert, il avait cru souffrir toutes les tortures au moment de la révélation de Trévignon. Il n'avait pu imaginer que la douleur de sa petite-fille pût être ainsi.

Elle sanglotait en se tordant les mains. Et lui n'osait la regarder de peur que toute sa force ne faiblît à cette vue, de peur de frapper mortellement ce cœur que l'angoisse lacérait.

Une seconde, pourtant, ses yeux rencontrèrent ceux d'Yvette.

Il eut vraiment peur, le vieux marin.

Le visage de la jeune fille se montrait à lui bouleversé, convulsé par le doute et l'épouvante. En vérité, avait-il le droit de laisser sa fille souffrir ainsi ?

Ne valait-il pas mieux l'achever d'un seul mot que de perpétuer ce martyre ?

Et, comme elle répétait sa phrase hachée par les sanglots : « N'est-ce pas que Jean n'est pas mort ? », le vieux pêcheur fit comme avait fait Trévignon, il répondit : non.

Yvette attendait *oui*. Ce *non* la ranima. Elle n'osa en croire ses oreilles. Le silence se fit entre eux. Après ce qu'elle venait de subir, cette détente lui faisait l'effet d'une grâce miraculeuse. Un sourire grandissait lentement sur ses traits, et ses yeux avaient des lueurs de folie.

Rovellan l'attira de nouveau à lui. Maintenant que le mal était fait, bien qu'il n'eût pas osé dire la vérité telle qu'elle se présentait, il jugeait qu'il ne fallait plus rien taire à la jeune fille. Après tout, le rapport portait « disparu » ; il fallait s'en tenir au terme.

— Ecoute, fit-il, Jean n'est pas mort, puisque personne ne l'a vu mourir, puisque l'on n'a pas retrouvé son corps. Ce que je sais, c'est par M. de Trévignon, qui est venu ce matin. Il paraît que le petit a « disparu » dans un débarquement sur la côte d'Afrique.

A mesure qu'il parlait, les traits d'Yvette passaient de la clarté à la nuit, de l'espérance un instant entrevue au découragement.

C'est qu'à présent Yvette réfléchissait, elle pesait la valeur des mots, le sens de chaque syllabe. Elle avait tant et si souvent interrogé la carte en compagnie de Renée, qu'elle savait par cœur la géographie de cette côte funeste qui va du Sénégal au Gabon. Et elle se rappelait que les établissements des blancs sont peu nombreux dans cette zone, qu'un homme tombé ou abandonné dans ces parages a bien peu de chances d'être secouru.

Et puis la région est si malsaine au bord de la mer, l'intérieur est si sauvage et livré aux peuplades et aux bêtes féroces, que les explorateurs les plus hardis n'ont jamais pris la peine d'y pénétrer. Autant de motifs de découragement pour la pauvre Yvette, autant de certitudes du malheur irréparable.

Seulement, cette fois, c'était la réflexion qui agissait. A la crise violente de tout à l'heure, succédait une désolation morne, écrasée, le sentiment de l'impuissance absolue. A son tour, elle se laissa tomber sur le banc où était assis tout à l'heure son grand-père, et se prit à pleurer silencieusement, tandis que Rovellan, ayant épuisé les formules de résignation, restait debout à ses côtés, sans parole, sans un geste, comme paralysé par l'excès même du malheur.

Tout à coup Yvette se redressa, galvanisée.

Ses regards, vagues, embrumés par les larmes, venaient d'apercevoir le coupé de l'amiral de Kérudo gravissant la montée du Kernevel à Larmor. C'était Renée, Renée qui venait à elle, sans aucun doute, peut-être pour lui apporter des paroles de consolation, qui savait ? peut-être une nouvelle meilleure ?

L'homme qui se noie s'accroche aux moindres branches de la rive, le désespéré, lui, cherche à saisir les plus petites chances d'éloigner l'écrasante réalité. Yvette en était là, au fond de son dénuement, d'attendre un miracle impossible. Elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas se résigner.

La voiture avait atteint la limite du village. Elle prit le trot et, en quelques secondes, fut devant l'enclos, où elle s'arrêta. A travers le

brouillard des pleurs qui obscurcissaient ses yeux, la jeune fille vit descendre par la portière Trévignon, l'amiral et sa fille. Et avant qu'elle eût fait un pas pour se porter à leur rencontre, les bras de Renée l'avaient déjà saisie et enlacée.

— Yvette, ma pauvre Yvette ! pleurait Mlle de Kérudo.

L'effusion des deux enfants fut déchirante. La petite-fille d'Alain espérait, attendait presque une parole d'espérance. On ne lui apportait que des consolations. Ressaisie par tout son chagrin, elle se rejeta de nouveau dans les bras de son grand-père.

Devant elle, impuissants à calmer cette souffrance sans mesure, se tenaient les témoins de ce drame intime. L'amiral de Kérudo s'était découvert. Il fit un pas et tendit la main à Alain.

— Voilà ce que c'est que de nous, mon vieux camarade, dit-il avec une pieuse délicatesse dans sa familiarité. Nous autres, marins, nous devons toujours être prêts au sacrifice, car Dieu ne nous laisse rien en propre. Nos enfants même ne nous appartiennent pas.

Le sauveteur avait répondu à l'étreinte de son ancien chef.

— Vous avez raison, amiral, c'est justement ce que je disais à la petite. Je lui répétais ce que nous dit toujours M. le curé, que la vie est un combat continuel, une privation de toutes choses, et qu'il faut savoir accepter ce qu'on ne peut pas empêcher.

Il poursuivit, s'adressant à la jeune fille éplorée :

— Vois-tu, petite, tu aurais presque dû t'y attendre. Tu n'es pas fille de marins pour rien. Nous autres nous appartenons à la mer d'abord, à la famille et aux amis ensuite. Et quand il lui arrive de nous prendre nos amis et nos parents, de nous prendre nous-mêmes, elle ne fait qu'exercer son droit, après tout. N'est-ce pas elle qui nous nourrit toute l'année, qui remplit nos filets de poisson, comme la terre remplit de blé les granges des laboureurs ? Que ferions-nous, que serions-nous sans la mer ? Enfant, il ne faut pas la maudire. Ce serait de l'égoïsme, ce serait de l'ingratitude. Pour un peu de mal qu'elle nous fait, que de biens ne répand-elle pas autour de nous !

Sa voix se faisait plus douce, plus insinuante.

— Regarde-moi, ma fille. Qui est plus à plaindre que moi ? Crois-tu qu'il n'est pas triste, pour un vieillard, de s'en aller vers la tombe solitaire, dernier survivant de tous ceux qu'il a aimés ? Excepté toi, il ne me reste plus personne. Est-ce que je n'aurais pas dû partir le premier ? Dieu a voulu cependant que je fusse le dernier. J'espérais pourtant que mes cheveux blancs se mêleraient quelquefois à des chevelures blondes, que tes enfants à toi remplaceraient ceux que j'ai perdus, et que j'embrasserais d'autres petites Yvettes et d'autres petits Jeans. Tu vois que je me résigne, enfant

Yvette pleurait toujours, la tête appuyée sur l'épaule un peu voûtée du vieillard. Et c'eût été un contraste charmant en toute autre circonstance que celui de ce front jeune si près de ce front ridé et blanchi par les ans et l'adversité.

Pauvre vieil Alain ! Ne venait-il pas de rappeler lui-même que c'eût été là sa consolation de voir des arrière-petits-enfants grandir et se jouer autour de sa table ?

Ce bonheur si légitime, si sain, un instant il avait cru le tenir. La mort de Jean le lui enlevait à tout jamais.

Car il n'y avait pas d'apparence qu'Yvette oubliât le fiancé disparu, qu'elle consentît à échanger avec un autre homme l'anneau d'or des promesses sacrées. C'était bien le deuil qui entrait dans la maison, le voile noir au lieu du voile blanc.

Trévignon, un peu en arrière du groupe, désirait impatiemment que cette scène douloureuse prît fin. Maintenant que la visite était faite, qu'il ne restait plus de consolations inutiles à donner, il souhaitait que l'on prît congé des pauvres affligés.

Le bonheur est inconsciemment égoïste. Il ne supporte pas aisément ce qui le retarde, à plus forte raison ce contact de la douleur lui est-il odieux.

Mais ce qu'il n'attendait point, par exemple, ce fut l'incident qui se produisit.

Brusquement Yvette se redressa. Ses larmes s'étaient séchées.

Une exaltation soudaine l'animait, un feu étrange brillait dans ses yeux. Elle parla :

— Non ! voyez-vous, s'écria-t-elle, ce n'est pas possible. Il n'est pas mort ; s'il était mort, je le saurais, je me sentirais avertie. Nous nous sommes fiancés le jour de la bénédiction des Couraux, et quand on se fiance ce jour-là, on ne meurt pas avant le mariage. Je vous dis, moi, que Jean n'est pas mort, que rien ne me l'annonce, qu'il reviendra. Si j'ai pleuré tout à l'heure, c'était dans le premier moment et aussi beaucoup parce que grand-père avait pleuré. Mais, maintenant, je ne pleure plus ; je sais que c'est une épreuve du bon Dieu, et voilà tout. Il reviendra, je ne sais pas quand, mais il reviendra, bien sûr. La mer bénie qui porte bonheur aux autres n'a pas pu lui porter malheur à lui.

Elle se tourna vers Renée, qui la considérait avec une inquiétude visible :

— Vous ne me croyez pas, mademoiselle ? Vous croyez peut-être que je suis folle, que le chagrin me fait perdre la tête ? Mais vous vous trompez. Regardez-moi bien, vous verrez que je ne suis pas folle du tout. Tenez, ajouta-t-elle, en fixant ses beaux yeux bien ouverts sur tous les assistants troublés, vous voyez bien que je

ne pleure pas, que je ris même. Jean reviendra. Qu'est-ce qui lui est arrivé, je ne le sais pas. Mais Dieu est bon ; Jean reviendra.

Et elle riait, en effet, d'un rire très calme, sans gestes désordonnés, sans contractures de la face, sans aucun de ces signes terribles qui décèlent les démences soudaines.

C'était même quelque chose de saisissant que ce calme succédant à cet orage. Et l'attitude de la jeune fille était telle qu'elle faisait, en quelque sorte, la conviction en ceux qui l'approchaient.

Renée, elle aussi, ne pleurait plus, Renée, elle aussi, souriait.

De nouveau, elle ouvrit ses bras à Yvette, et les deux jeunes filles se tinrent étroitement unies.

— Tu as raison, disait Mlle de Kérudo, tu as raison d'espérer, d'avoir la foi. Je vois comme toi, maintenant, je suis sûre que Jean n'est pas mort, qu'il va revenir.

Les trois hommes se regardaient avec stupeur, n'osant parler.

Vraisemblablement, chacun d'eux se posait la même question.

— La folie serait-elle contagieuse ?

Et pourtant, à voir ces beaux visages de femmes, si purs et si calmes, on rougissait d'avoir de telles pensées. Folles, ces deux enfants qui s'attachaient à l'espérance de toute la force de leur amour ! Allons donc ! Est-ce que la chose était possible ?

Mais une autre crainte assombrissait l'esprit du lieutenant de vaisseau.

Il se disait que cette crise ne pouvait être de bien longue durée, que cette exaltation d'un instant, tomberait vite, et ferait place alors au plus morne des abattements.

Et il voulait arracher au plus tôt Renée au spectacle de ce découragement.

Mlle de Kérudo lut-elle ce sentiment sur les traits de son fiancé ? Elle abrégea la visite, et, prenant congé d'Yvette, elle l'invita à la venir voir le lendemain à Lorient. Peut-être, ressaisie par la réalité, était-elle curieuse de savoir si cette confiance étrange de sa sœur de lait subirait victorieusement l'épreuve de la solitude, si, le lendemain, après un jour passé sur la fatale nouvelle, elle aurait encore cette force d'âme inexplicable.

Elle embrassa donc tendrement Yvette, la laissant aux soins du vieux Rovellan, sur la physionomie duquel il était aisé de voir qu'il n'était point encore revenu de sa stupéfaction.

PIERRE MAEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA CONVERSION DE GENEVIÈVE

(SUITE ET FIN)



Il retrouva Geneviève à sa place préférée sur le balcon, causant avec la nuit sans se soucier du tort que cela faisait à la conversation plus terre à terre qui allait son tranquille chemin dans le marabout. Lui, après les saluts obligatoires, se choisit une forte position dans l'embrasure de la porte-fenêtre, ce qui lui permettait de se dire encore dans le salon et d'être en réalité tout près de la jeune fille.

— Voyons, monsieur le mondain, lui dit-elle en se penchant un peu de côté pour le voir, donnez-moi des détails sur le bal d'hier, puisque ma tête ne m'a pas permis d'y aller.

— C'était donc réellement la migraine ?

— Vous en doutez ?

— Je vous l'avoue, car vous avez l'air si peu malade.

Geneviève mourait de l'envie de dire : Eh ! non, certes, je n'étais pas malade, mais je voulais vous montrer que je suis très capable de renoncer volontairement à un plaisir, quoique vous en pensiez. Mais elle avait peur, en parlant ainsi, de manquer à la parole donnée à sa grand'mère. Elle se contenta donc de répondre, avec un air de profond détachement :

— Oh ! c'est si peu de chose un bal !

Et, en parlant, elle le regardait en dessous pour juger de l'effet de ses paroles et elle passait sa langue sur ses lèvres, comme pour les conjurer de ne rien dire de compromettant.

Lui aussi la regardait et il se demandait ce qu'il fallait penser de cette enfant jadis si capricieuse, si volontaire et maintenant tellement différente d'elle-même, qu'il se prenait à douter de la franchise de ses aveux. A-t-elle ajouté la coquetterie au reste ? se disait-il anxieusement. Il n'eut pas un instant la pensée qu'elle s'était métamorphosée pour lui.

— Geneviève, dit M. La Tour en passant les cartes au docteur, ne vas-tu pas chanter un peu ?

— Vous chantez, mademoiselle? demanda M. de Chabrol.

Geneviève ne répondit pas; elle s'acheminait vers le piano qui faisait face à la fenêtre, un sourire énigmatique aux lèvres. Sur le pupitre était un morceau de l'*Africaine*, alors une primeur; elle l'ouvrit, en joua quelques mesures, puis, changeant tout à coup de rythme, fit deux ou trois larges accords et commença un chant grave, chant d'église qui allait admirablement à sa voix; c'était le *Benedictus qui venit*, du jour de la Pentecôte. Elle y mettait toute son âme et lisait l'impression profonde, produite par ce chant, dans l'attitude des joueurs, qui avaient laissé tomber leurs cartes et se penchaient comme pour mieux l'entendre. Elle aurait bien voulu aussi savoir ce qu'en pensait un des assistants debout, appuyé contre la porte-fenêtre, mais on ne lisait pas comme cela dans les yeux de Jean, quand il ne voulait pas y laisser lire, et ceux-ci étaient si bien fixés à la rosace du tapis qui s'épanouissait sur le sol, que Geneviève n'en put rien apprendre et elle en conçut un certain dépit. Si elle avait mieux regardé, elle aurait vu que la main, appuyée au fauteuil devant lui, tremblait un peu et que les lèvres, sous l'épaisse moustache blonde, étaient devenues pâles; mais on ne s'avise pas de tout voir, et elle regagna le balcon fort désenchantée.

Les autres, les parents et les amis s'extasiaient et questionnaient sur ce talent qui était une révélation pour presque tous. Geneviève répondait en riant :

— Oui, j'aime beaucoup à chanter, parce que je fais ce que je veux de ma voix.

Un malin sourire du silencieux capitaine répondit à cette naïve révélation et la jeune fille, s'accoudant à la rampe qui surplombait l'espace, fut fort étonnée, quelques instants plus tard, de le voir s'accouder auprès d'elle et lui dire :

— Vous m'aviez donc vu à l'Abbaye?

— Oui, répondit-elle, et, le regardant bien en face: Est-ce que vous aimez ma voix?

— Je crois que oui, mais il faudrait l'entendre encore une fois pour en être sûr.

Elle chanta un refrain espagnol, *la Complainte de Fidès*, la romance du *Saule*, cette dernière avec une voix si profondément émue que M. de Chabrol en fut bouleversé. Quand elle eut fini ce morceau, elle ferma son piano et dit :

— Je ne chanterai plus ce soir; j'ai le cœur tout remué par le souvenir que vient de réveiller en moi ce morceau. On le chantait au théâtre quand y parvint la nouvelle de la mort de M. Morel. Vous souvenez-vous? Pour moi, j'y rattache la date de ma conversion. Songez donc, mon cousin, si ça avait été vous et non lui!

— Eh bien? interrogea Jean, plus troublé qu'il ne voulait le laisser voir.

Geneviève devint très rouge, la moitié de son secret venait de lui échapper.

— Eh! bien, dit-elle d'une voix émue, je ne pouvais supporter la pensée d'être brouillée avec un mort et ce sont les vivants qui en ont bénéficié.

On rit de cette boutade, dite très sérieusement, et l'on continua à parler du passé, ce vieux passé de deux ans qui avait changé tant de choses dans le cœur de Geneviève. Le docteur Vanel se lança dans une dissertation savante sur le trajet de la balle dans cette poitrine humaine; le major dit qu'il aurait fallu fusiller toute la tribu qui avait recueilli l'assassin; sa femme trouva que toute la tribu c'était beaucoup, ils se querellèrent un peu et, pendant ce temps, Geneviève et Jean pensaient qu'il y a de belles heures dans la vie et des souvenirs cruels qu'il est doux de réveiller.

La nuit était transparente; lorsque M. de Chabrol quitta l'hospitalière maison, au lieu de regagner son quartier arabe, il monta jusqu'à la kasbah, cherchant à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, comme si la tranquille lumière des étoiles pouvait éclairer le fond de son âme. Quand il fut tout en haut de la ville, il comprit l'inanité de ses prétentions et s'enfonça dans le dédale des rues mauresques. Là, c'était une nuit noire où le mince ruban du ciel étoilé disparaissait même à tous moments derrière les maisons surplombant la rue. Des dormeurs, roulés dans leurs burnous et couchés sur le sol, faisaient entendre une respiration sonore et régulière, seul indice de leur présence; et, parfois, malgré la prudence d'une marche sinueuse au milieu de ces écueils humains, le capitaine en heurtait quelqu'un du pied; alors c'était un rugissement; mais si le sabre français venait à résonner, la malédiction s'éteignait dans la nuit, une masse se dressait et allait retomber un peu plus loin, sur le pavé, à l'abri des pas du vainqueur.

En rentrant chez lui, le jeune homme se plongea dans un grand fauteuil près de sa fenêtre ouverte et se perdit bientôt dans la contemplation de sa gargoulette qui tournait au bout de sa ficelle, au-dessus de la barre d'appui. Il pensait à Geneviève, à cette voix suppliante qui chantait: Donnez, donnez à la pauvre âme! Il revoyait la chapelle du *Benedictus* et cette gaie matinée du printemps parisien, et la charetée de fleurs, et l'impitoyable gavroche.

La gargoulette tournait toujours et, à chaque tour, c'était une pensée nouvelle. Il revoyait l'image de l'enfant volontaire et maussade, la procession et ce regard flamboyant, la promenade au Djebel-Ouach, avec cette lutte aiguë de leurs deux volontés, là-haut, en face du mur de granit. Comme elle l'avait bravé et quel inexplicable changement depuis!

Son cerveau était plein de contradictions; maintenant, il ne croyait plus à ce qu'il affir-

mait tout à l'heure : « Au fond ce doit être toujours la même petite créature hostile et fougueuse, seulement elle y met des formes ; on l'a élevée, voilà tout. Et puis sa beauté, sa jeunesse, cette voix chaude et puissante agissent à mon insu et m'empêchent de démêler la vérité sous ces dehors charmants. »

Cette dernière réflexion pouvait être juste, mais Jean la trouvait fort déplaisante et, dans un mouvement de mauvaise humeur, il imprima une rude secousse à la gargoulette qui s'endormait dans un balancement de paresseuse. Elle eut un sursaut, se dandina en donnant des hanches, puis se mit à tourner de nouveau, ce qui donna au jeune homme la facilité de changer le cours de ses réflexions : « Oui, elle est charmante, elle est charmeuse, et puisque je m'en aperçois à temps (?), je veillerai à ce que sa présence ne soit pas un danger pour mon repos. D'abord, peu de visites chez les La Tour, surtout le soir, heure où les sphinx chantent comme les sirènes ; vie remplie de devoirs et de distractions, et surtout choix prompt d'une compagne qui manque à mon bonheur, je le sens bien depuis quelque temps ».

Cette dernière pensée l'attendrit ; un bonheur à deux... une petite famille. Il voulait une femme aimante, énergique, intelligente : « Je suis incapable d'aimer une poupée. » Pour le physique, il la lui fallait brune, avec des cheveux luisants et des yeux fendus jusqu'aux tempes. C'est si joli, ces grands yeux qui vivent les trois quarts du temps derrière leurs paupières frangées et ne se montrent jamais que pour demander quelque chose ou pour parler malgré eux. Il la voulait grande, souple comme un jonc, portant la tête un peu rejetée en arrière, mais surtout, il fallait qu'elle chantât, non pas avec cette jolie voix aiguë des jeunes filles, non, une voix exprès, unique, veloutée, quelque chose comme cette voix entendue à Paris, dans une vieille chapelle... La gargoulette fit un saut prodigieux et alla sonner le fêlé contre le mur. Jean se leva furieux, il venait de s'apercevoir que, depuis une heure, il traçait un portrait ridicule.

Le résultat de cette rêverie maussade et de ces résolutions héroïques fut une promenade à cheval, le lendemain, avec Mmes Leras. La jeune fille avait les cheveux blonds et les yeux lavés de gris, chose fort précieuse pour le repos d'un homme qui craint tant les yeux noirs et les tresses brunes.

Le soir, il bâilla deux heures à sa fenêtre et s'endormit fort content de lui. Le lendemain, il alla au cercle et passa sa soirée en face de la dame de pique qui n'eut pas plus que Mlle Leras, le don de le captiver.

Au bout de huit jours, Jean de Chabrol n'en pouvait plus d'ennui, et, comme c'était dimanche, il alla faire une visite à Mme La Tour ; la politesse et leurs relations passées lui en faisaient un devoir.

Quand il entra, le salon était rempli de visiteurs ; il n'y avait plus un siège et on lui signifia qu'il fallait s'en aller ou s'asseoir sur le coffre à bois. Il préféra le coffre ; aussi bien la place n'était pas mauvaise, elle lui montrait Geneviève de profil et l'isolait avec elle, la petite chaise basse de la jeune fille trouvant seule sa place dans ce coin biscornu du marabout.

Il fut questionné, accusé, grondé par les deux maîtresses de maison pour sa longue absence, chose fort douce d'ailleurs. Une jeune femme charitable pensa qu'il lui serait encore plus doux de se voir défendre par elle, et, avec toutes sortes de sous-entendus mystérieux, elle embrouilla la question et parla d'yeux bleus et de cheveux blonds ; elle s'en allait, ayant à faire une visite à Mme Leras.

— Vous y retrouverai-je ? demanda-t-elle au jeune homme qui fronça le sourcil et répondit que non, puis elle sortit, accompagnée de Geneviève. A la porte, elle lui dit traîtreusement :
— Vous savez qu'il n'est bruit que de ce mariage.

— Quel mariage ? répondit la jeune fille, dont le cœur battait à tout rompre.

— Eh bien ! de monsieur de Chabrol avec mademoiselle Leras.

— Non, je ne savais pas ; est-ce que c'est officiel ?

— Pas encore ; singulier choix, elle n'a ni esprit, ni beauté, ni fortune, mais elle est ambitieuse et poussera son mari.

Geneviève rentra au salon avec un pied de rouge sur les joues ; elle alla droit à son siège, et se rapprochant du coffre militairement occupé :

— Vous ne ferez pas ce mariage, dit-elle brusquement au capitaine; dites-moi que ce n'est pas vrai, que vous n'épouserez pas Mlle Leras ?

Puis, sentant qu'elle se trahissait, elle reprit plus doucement :

— Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mon cousin ; c'est la vieille Geneviève qui s'est réveillée pour un moment, mais, du moins, j'ai une excuse, c'est la profonde amitié que je vous porte, et je sens que vous ne trouveriez pas le bonheur dans cette union.

Jean fut sur le point d'affirmer qu'il allait épouser Mlle Leras, rien que pour entendre et voir Geneviève lui reprocher son choix ; mais il ne savait pas mentir et il eut un mouvement de physionomie tellement significatif, que les plus chaudes alarmes se calmèrent aussitôt. Cependant, il trouva l'occasion bonne pour se venger d'une vieille injure et ajouta :

— Et pourtant, il faut que je me marie, ne

fût-ce que pour vous tenir ma promesse; ma parole d'honneur est engagée.

A cet instant, si la jeune fille eût dit un mot, Jean lui avouait son amour et le roman était fini; mais elle n'avait déjà que trop parlé, elle baissa les yeux et n'osa pas lui répondre : Je vous rends votre parole.

Ils se séparèrent tristement, après avoir entrevue l'ère des félicités.

Il y avait trois mois que Geneviève était de retour; novembre avait déjà annoncé l'hiver, avec ses pluies diluviennes; le balcon ne s'ouvrait plus qu'un jour sur deux au bienfaisant soleil du midi, et les grandes flambées d'oliviers éclairaient maintenant le marabout chaque soir.

Jean voyait peu à peu ses préjugés tomber, ses inquiétudes se calmer; Geneviève était bien la ravissante fille, pure, naïve, aimante qu'il désirait. Le cœur du jeune homme ne s'était pas trompé. Il l'avait vue, en maintes circonstances, oublieuse d'elle-même, ignorante du mal, spontanée, avec des hontes charmantes pour réparer les écarts de ce terrible premier mouvement dont elle était encore parfois la victime, mais qui ne trahissait jamais qu'une droiture et une délicatesse toujours faciles à effaroucher.

Et cependant, le capitaine s'attristait de jour en jour; plus Geneviève était charmante, plus il se croyait loin d'elle et quand, parfois, un rayon d'espérance glissait des yeux de la jeune fille jusqu'à son cœur, la même pensée cruelle étouffait aussitôt ce germe de joie intense : « Elle a gardé le silence et baissé les yeux quand je lui ai rappelé mon serment de ne jamais me fiancer à elle ! »

Quant à Geneviève, à part quelques mots imprudents, aussitôt rétractés, elle se gardait bien et nul, si ce n'est sa grand'mère, ne se doutait de ce qui se passait dans son cœur. Du reste, sa foi commençait à fléchir; il lui semblait bien qu'elle était aimée, mais elle voyait, avec une non moins évidente certitude, qu'un obstacle grave éloignait Jean de l'aveu de cet amour. La petite soupirait tout bas, pleurait aussi parfois et, si chacun eût mis à jour ses secrètes pensées, il eût été bien étonné de voir qu'il n'y avait pas grande différence entre ces deux irréconciliables d'autrefois.

Une troisième personne n'était pas moins inquiète de la tournure que prenaient les relations de la famille La Tour avec M. de Chabrol, c'était la mère de Geneviève. Depuis longtemps elle désirait ce mariage; elle avait laissé une grande intimité s'établir et l'inexplicable silence de Jean, ses boutades, ses irrégularités qui ressemblaient à des caprices, troublaient la mère presque autant que la fille.

Tafna vivait au milieu de ces orages sans y porter grande attention, bien que ce fût une fine mouche et qu'elle se fût dit souvent : Chabrol et mademoiselle *quif-quif*, c'est-à-dire pareils; mais elle était reprise, depuis quelque temps, par cette vieille préoccupation qui l'avait poussée, l'année précédente, à se servir de la poudre de riz de sa maîtresse. C'était, à cette époque, uue jolie petite négresse, avec des yeux brillants et des dents blanches, qui portait crânement sa tête de garçon frisé court et son costume de percale blanche. Mais, sur sa jupe, elle voyait sa main noire et la comparait sans cesse à la main si blanche de sa jeune maîtresse : Moi être noire, se disait-elle en hochant la tête, et elle cherchait un nouveau moyen de changer de couleur.

Cette petite Tafna avait fait de grands progrès dans la civilisation sans cesser pourtant de rester une petite sauvagesse. Par exemple, on n'avait jamais pu lui former un langage passable; mais cela était surtout de la faute de Perrone qui, loin de l'initier aux exigences de notre grammaire, s'était plu à n'employer avec elle que les phrases elliptiques du petit sabir. J'ai deux négresses, disait Mme La Tour en riant, et le fait est que la Savoyarde, revenant du marché, rendait par exemple compte de ses acquisitions ainsi : Moi, pas trouver de poissons; le marchand *andar la casa* (1). Ou : Avoir payé les œufs trop cher ; *quif quif bourriquot* (2).

Ce langage était déplorable, mais Champuis lui trouvant une saveur tropicale pleine de charme, Perrone n'en employait plus d'autre, et Tafna après elle.

Tafna avait donc réfléchi et, grâce au développement de son esprit, s'était dit que, si les enduits ne lui avaient pas réussi, ce n'était pas une raison pour renoncer à blanchir; non certes, et elle résolut seulement de s'y prendre mieux.

Un jour, qu'elle avait quelques courses à faire, elle partit comme un trait dans la direction de la place des Galettes, enfila une ruelle sans nom, traversa une cour noire, une écurie fumante et, tâtant avec la main le long d'un mur salpêtré, elle rencontra une petite porte basse munie de son anneau de fer. Elle heurta cet anneau à petits coups pressés et bientôt on entendit un bruit confus de krol-krals (anneaux que les femmes arabes et juives portent aux chevilles), accompagné du claquement de souliers sans quartier. Le bruit se rapprocha et enfin un colloque s'engagea à travers la porte.

— Ouvre, disait la négresse, je viens voir le T'bib (médecin).

— Il a du monde, répondait Kraïla, une juive, bonne à tout faire du docteur.

— Ouvre, répétait Tafna, j'attendrai que le monde soit parti.

(1) Retourné à la maison.
(2) Semblable à un âne.



— Attends, je tire la barre, reprit Kralla.

Et elle ajouta quand la barre fut tirée et la porte ouverte :

— Le T'bib est avec une belle moukère; va t'asseoir dans la galerie, tu la verras quand elle s'en ira.

La belle moukère sentait le musc à plein nez; elle était enveloppée de son haïk, mais un soupçon de crinoline et des souliers mordorés, avec des bas à jours, donnaient fort à penser sur sa nationalité. Elle dit adieu au médecin avec un petit accent de Toulouse, capable, à lui seul, de dérouter les plus forts et céda la place à Tafna.

— Tiens, c'est toi, dit le docteur en voyant entrer la petite négresse ; est-ce qu'il y a quelqu'un de malade chez tes maîtres ?

— Non, T'bib, je viens parler pour moi.

Et Tafna, fort embarrassée de sa personne, restait debout à l'entrée du salon.

Un salon! Jamais capharnaüm n'avait moins mérité ce titre pompeux. Dans une longue pièce sans cheminée et prenant jour sur la galerie, était accumulé tout ce que vingt ans de médecine et de désordre peut réunir de disparate. Une bibliothèque en bois blanc, bourrée d'elzévirs, était surmontée de six têtes de morts décapités jadis par l'ordre du général Marey-Monge. Tafna, en les voyant, fit une horrible grimace que les six têtes lui rendirent à la fois. En face, un coffre indien incrusté d'ivoire et d'ébène, bijou rare et précieux, frayait avec une peau de lion mangée aux vers. Sur une immense table de cèdre, le *danseur napolitain*, en bronze jaune, faisait toutes les grâces à une trousse de chirurgien, dont plusieurs pièces, échappées de leur étui, gisaient dans une boîte de rachlegonne ouverte et déjà presque vidée par les gourmandes visiteuses du bon T'bib. Une pile d'écus, une fiole de sulfate neutre d'atrapine, des médailles à l'effigie de Caligula, une dent barrée, un chapelet de Jérusalem et, sous la table, dans un grand seau, le foie d'un zouave mort la veille à l'hôpital. C'était indescriptible.

— Voyons, assieds-toi et explique ce qui t'amène, demanda le possesseur de ce musée en cherchant le bouchon d'une fiole ouverte au milieu des épingles, des boutons et des clous réunis dans une magnifique coupe du Japon.

— Moi vouloir être blanche.

— Plaît-il? demanda M. Vadel en lâchant la poignée de ferrailles dans laquelle il fourrageait.

— Moi vouloir être blanche; moi avoir essayé de blanchir le dessus de Tafna et Madame beaucoup gronder, alors moi dire : Le T'bib rendra Tafna blanche par le dedans avec ses petites bouteilles. Lui, être un grand T'bib.

Si le médecin avait eu une chance sur mille de rendre Tafna seulement grise ou jaune, il eût essayé pour l'amour de l'art et aussi pour l'amour de cette demande naïve et originale; mais blanchir un nègre!... non, il n'y fallait pas compter. Il rit d'abord, puis s'écria, en reprenant son sérieux professionnel :

— Il te faut quatre grains d'ellébore.

Tafna, craignant d'oublier ce mot compliqué, désigna l'encrier perché sur une boîte de pastilles de Regnault.

— Toi, m'écrire les quatre grains.

Et il écrivit en pensant au fou rire de Geneviève lorsque sa petite suivante lui montrerait le papier.

Mais Tafna était plus avisée qu'on ne pense, et, au lieu de rentrer tout droit au logis, elle s'arrêta chez Gadot, le pharmacien, et tendit son ordonnance :

— Quatre grains d'ellébore à jeun.

Le bonhomme connaissait tout son Constantine sur le bout du doigt, il reconnut l'écriture et la négresse, devina à peu près la situation et répondit gravement :

— Nous n'en tenons pas; cela ne se trouve qu'à Paris.

La négresse tombait du haut de son rêve; elle reprit son papier et rentra en courant pour se cacher plus vite et pleurer à son aise dans sa chambrette.

Elle marchait si vite et dans un si grand trouble qu'elle n'aperçut pas M. de Chabrol, lequel s'en allait du côté de la place des Galettes avec une mine grave et un visage passablement défait. Il aperçut Tafna, mais n'eut pas le loisir de l'arrêter, elle filait comme une ombre.

Le jeune homme se rendait chez le bon Vadel. Quand il mit la main au heurtoir que vous connaissez déjà, Mme Latour ouvrait cette même porte du dedans, et les deux personnes, assez surprises et embarrassées de se trouver là, se regardèrent sans trouver rien à se dire ; le jeune homme reprit le premier ses esprits et demanda des nouvelles :

— Je viens de rencontrer Tafna, courant comme une folle à sa sortie de chez Gadot, et je craignais qu'il n'y eût un accident chez vous.

Le docteur, qui était en haut de l'escalier, entendit et se frappa le front :

— La petite bête, pensa-t-il, elle est allée porter mon ordonnance au pharmacien.

Mais, pour une raison ou pour une autre, il ne voulut pas prolonger cet entretien et garda ses réflexions pour lui.

M. de Chabrol entra et se laissa tomber sur le voltaire qui faisait face à la fenêtre.

— Docteur, je suis malade, dit-il avec un profond soupir.

— Vous avez la fièvre ?

— Oui.

— Vous dormez mal ?

— Oui.

— Vous mangez peu ?



— Oui.

— Vous êtes inquiet, triste?

— Oui, oui.

— Eh! bien, mon cher, vous êtes amoureux.

— J'allais vous le dire, docteur.

Alors il raconta au vieil ami que Geneviève lui avait pris tout son cœur sans qu'il sache comment; qu'elle avait toutes les vertus et tous les charmes; que la vie n'était plus possible sans elle, enfin qu'il était bien misérable et bien malheureux.

Le docteur se caressait le menton, tout en écoutant et un sourire malin relevait les coins de sa bonne grosse lèvre.

— Mais, mon cher, que parlez-vous de malheur et de misère: c'est bien simple, épousez-la.

— Eh! justement, voilà ce qui me torture : je ne peux pas l'épouser, il y a un obstacle insurmontable entre nous.

— Diable, diable! est-ce que vous seriez déjà marié?

— Non, mais Mlle La Tour m'a fait engager ma parole d'honneur que je ne lèverai jamais les yeux jusqu'à elle.

— Geneviève a fait ça! s'écria le bon docteur en arpentant le salon à grands pas furieux; ces filles sont folles! j'ai joliment bien fait de ne pas me marier. Et y a-t-il longtemps qu'elle vous a fait faire cette bêtise?

— Trois ans, docteur.

Cette fois, un bon rire sonore et moqueur répondit au capitaine :

— Trois ans! mais, mon cher, êtes-vous assez neuf pour croire qu'une femme peut penser trois ans de suite de la même façon!

— Mlle Geneviève ne ressemble pas aux autres, elle est très capable de longs souvenirs et d'inébranlable fermeté! D'ailleurs, je lui ai rappelé à son retour cette promesse fatale...

— Qu'a-t-elle dit?

— Rien; elle a relevé ses beaux yeux sur moi et m'a regardé avec cette expression énigmatique que vous lui connaissez, qui est un ordre, une supplication, un reproche, je ne sais quoi de charmant et de mystérieux qu'on craint de comprendre et qu'on veut connaître, cher petit sphinx...

— Là..., là, pas de poésie; je suis médecin moi, et je n'ai que faire de la mythologie.

Donc, elle a relevé les yeux, puis elle les a abaissés, n'est-ce pas, et n'a rien objecté?

— Hélas! oui!

— Ecoutez, tout cela est fort compliqué pour moi, un vieux garçon ; je dîne tout à l'heure avec elle, je tâcherai d'être adroit... Revenez demain, nous causerons.

— Ah! docteur, que je vous suis reconnaissant, que vous êtes bon ; toute ma vie ne suf...

— Vous voilà encore reparti ; laissez-moi tranquille, et allez-vous-en pour que je puisse sortir aussi. Et surtout tâchez de ne pas faire de nouveaux faux serments d'ici à demain.

Quand le capitaine fut sorti, le docteur prit sa canne et son chapeau tout en comptant de tête : 1° la mère qui arrive à trois heures pour me confier ses inquiétudes de ne pas voir aboutir une situation tendue ; 2° l'amoureux qui arrive à quatre heures pour me demander comment un homme d'honneur peut trahir ses serments. Allons voir le n° 3 à domicile, c'est lui qui nous indiquera la marche à suivre. Aussi bien l'heure du dîner approche; pour une fois je serai en avance.

Et le docteur sortit après avoir engagé Kraïla à modérer son zèle de laveuse qui la portait aux inondations sur la galerie et aux cascades dans l'escalier aussitôt que le maître était sorti.

Tafna pleurait dans sa chambre pendant que ces divers événements se déroulaient impasse des Galettes, et quand Tafna pleurait c'était d'une façon si bruyante que toute la maison en tressaillait. Geneviève entendit ses cris aigus et entra précipitamment chez la petite négresse pour calmer ce désespoir dont elle ignorait la cause.

A force de supplications, de douces paroles, elle obtint des aveux complets : il n'y avait pas d'ellébore à Constantine, et Tafna de ce fait resterait noire toute sa vie.

La cause de cette douleur était d'un haut comique; mais le bon cœur de Geneviève ne vit que la peine de la pauvre enfant et elle s'appliqua de son mieux à la calmer, vains efforts; Tafna voulait être blanche.

— Mais enfin, lui répétait Geneviève à bout d'arguments, pourquoi cette pensée qui te poursuit depuis si longtemps?

La pauvrette finit par répondre au milieu de ses sanglots :

— Moi toute noire au milieu des blancs; moi être seule... Tafna n'aura pas de mari... pas de *muchachos* (enfants)...

Et comme Geneviève ouvrait la bouche, Tafna qui devinait ce qu'elle allait dire, reprit avec un grand mépris :

— Non, moi pas être la moukère d'un nègre. Les blancs, bono; les nègres, bêtes.

Geneviève sentit que la petite éplorée avait raison. Ainsi, en croyant faire le bonheur de cette enfant, M. de Chabrol et elle lui avaient préparé une solitude de cœur qui la ferait souffrir toute sa vie.

Pauvrette, elle voulait être blanche pour être aimée! Sur ce chapitre, les jeunes filles de toutes couleurs s'entendent aisément ; la maîtresse de Tafna avait, du reste, des raisons bien particulières d'être touchée des douleurs de sa négresse et elle lui répondit d'abondance, en énumérant tout ce qu'elle avait elle-même de chagrins secrets dans le cœur sous forme de douces remontrances et de conseils utiles :



— Ma pauvre enfant, crois-tu donc que le bonheur nous est dévolu parce que nous avons une figure bonne à l'accueillir? Tafna, on peut être blanche et souffrir beaucoup, l'on peut être dédaignée, non pas pour la couleur de son visage, mais pour celle de son âme. Crois bien que tes efforts pour blanchir ne sont pas plus vains que les efforts tentés pour changer son caractère, ses manières. On croit comme toi que l'ellébore vous transformera, on va même le chercher à Paris, ajouta-t-elle avec un triste sourire, et, au retour, on reconnaît bientôt que ceux pour qui on s'est métamorphosé, ne s'en sont même pas aperçus.

Ce beau discours métaphorique était absolument perdu ponr Tafna et, avouons-le, Geneviève en le développant avec cette redondance parlait surtout pour elle-même; l'occasion lui paraissait bonne pour dégonfler son pauvre cœur oppressé par la solitude où le laissait M. de Chabrol depuis quelque temps.

Non, l'occasion n'était pas bonne, elle était même fort inopportune, vous allez en juger.

Le docteur, au lieu de prendre l'escalier de marbre blanc, était monté chez Mme La Tour par l'escalier de service conduisant aux chambres de domestiques, ayant appris de Péronne rencontrée dans la cour, que mademoiselle cherchait en vain à consoler la négresse. Le brave homme poursuivait un double but: réparer autant que possible les ravages causés par l'ellébore, et s'entretenir avec Geneviève en gagnant le salon.

Geneviève dans sa précipitation en entrant chez Tafna, avait laissé la porte ouverte, elle s'était assise sur le lit de la désolée dont la tête crépue reposait enfouie sur les genoux; de leur place, les jeunes filles ne pouvaient voir le docteur qui, appuyé sur sa canne, écoutait tranquillement cette instructive conversation.

— Et de trois! murmura-t-il en se retirant sur la pointe des pieds, je n'ai pas besoin de faire causer Geneviève. Que les femmes sont bavardes!... Mais, ça m'est égal, c'est affaire à ce pauvre de Chabrol.

Le docteur redescendit doucement jusqu'au rez-de-chaussée, déchira une feuille de son calepin et écrivit au crayon :

— Venez ce soir chez Mme La Tour, j'ai besoin que vous me donniez un nouveau renseignement avant de parler.

Il glissa ce mot dans une enveloppe, héla Jugurtha qui flânait devant la maison et l'envoya chez M. de Chabrol; puis, il remonta par le grand escalier et fit une entrée majestueuse dans le salon de ses amis.

— Eh! bien, sembla lui dire Mme La Tour en lui serrant la main. Mais le docteur fit semblant de ne pas comprendre, et dîna du meilleur appétit en exerçant sa verve railleuse sur le tiers et sur le quart.

A huit heures et demie on sonna à la porte d'entrée. Geneviève, qui connaissait ce coup de sonnette hardi et bref, rougit légèrement; le docteur se frotta les mains, et on annonça :

— Monsieur de Chabrol.

Il était bien pâle ce pauvre capitaine, et son regard, comme celui de Mme La Tour tantôt, portait écrit une interrogation suppliante. Il eût bien mieux fait de se détourner un peu à gauche et de considérer comment les sphinx répondent quand on ne les interroge pas.

On s'assit, un silence embarrassé pesa tout aussitôt sur les cinq personnes ainsi; réunies le T'bib se résolut à le rompre.

— Ah! çà, capitaine, pourquoi avez-vous donné votre parole d'honneur de ne pas épouser Geneviève? dit-il en se retournant vers le jeune homme.

Le capitaine devint pourpre et se leva furieux.

— Et toi, continua l'impitoyable bourreau en s'adressant à Geneviève, pourquoi ne lui as-tu pas raconté ce que tu confiais tout à l'heure à Tafna, à savoir : que tu l'aimes depuis trois ans et que tu pleures quand il n'est pas là?

La jeune fille s'était levée aussi, les yeux baissés sous le poids de confusion qui l'accablait. Elle ne vit donc pas la transformation opérée sur le visage de Jean par ces dernières paroles; elle ne vit pas non plus qu'il s'avançait, prenait sa main; mais elle sentit qu'il y déposait un fervent baiser et alors elle regarda son cher tyran, cet ennemi d'enfance, ce vainqueur impitoyable, et ce regard délia Jean de son serment.

Tafna, les yeux gros comme le poing, apparut alors avec le plateau de thé entre les bras; quand elle vit tout le monde debout et Chabrol penché sur la main de Geneviève, elle comprit tout; son premier soin fut de laisser choir les tasses et le sucrier, puis elle se jeta sur sa petite maîtresse et avec des cris aigus témoigna d'une joie sans mélange :

— Moi, s'écria-t-elle, rester noire pour bercer les petits Chabrol.

C. DE LAMIRAUDIE.



REVUE MUSICALE

Symphonie d'automne. — Théâtres lyriques. — Concerts. — Nouveautés de choix.



L y aurait de bien mélancoliques variations à exécuter sur ce thème : octobre. Les feuilles jaunies, tombant en tournoyant sur l'herbe des prairies formeraient de nombreux *accidents* à la clef. Le vent du soir et les frissons de la nature représenteraient les *soupirs*, et le silence du rossignol dans les ramures évoquerait assez l'idée de *pause*. Ainsi armée, la mélodie s'exhalerait plaintive et tendre comme un souvenir de doux rêve évanoui. Ce serait la symphonie de l'automne. Mais, pour oser chanter sur ce mode aussi pénétrant qu'apollonien, il nous faudrait la lyre de Millevoye. Sans remonter si haut, que n'avons-nous la « harpe » d'une baronne désormais célèbre, par les révélations de Constance, dans *Le Petit Courrier des Dames*. Malheureusement, nous ne savons pas pincer de la harpe, ni même de la vulgaire guitare, et il nous faut laisser à cette aristocratique muse l'art si poétique de moduler sur les merveilles de la création. Seulement nous ajouterons un mot : Constance nous est chère, et qui l'attaque, nous blesse. Or, nous savons que c'est à la courtoise communication du journal par une amie de Constance, que l'irascible baronne doit de lire ses charmantes chroniques. Nous trouvons le procédé peu délicat : les amis de ceux qui nous obligent doivent-ils servir de cible à notre critique intolérante? Et puis, « noblesse oblige », aussi, et n'est-ce pas en manquer que d'attaquer une aimable collègue qui ne s'occupe pas de vous, et parce que, comme vous, elle ne jouit pas de la faveur des grands de la terre? L'urbanité, le savoir-vivre, ont été de tout temps son aristocratique apanage.

Nous voici loin des poèmes de la nature. Moins éthérée que la contemplation des choses célestes, celle des œuvres humaines dont le lot nous est échu, a parfois de réelles séductions. Lorsqu'à l'Opéra, les représentations de gala auront enfin cédé la place aux nouveautés promises, *Ascanio* ou *Zaïre*, ce sera certainement un vrai régal et un spectacle moins connu que les rayons dorés et les clairs de lune. Avouons cependant que ceux-ci ne nous lassent jamais. Du reste on assure que MM. Ritt et Gailhard préparent une splendide reprise de *Sigurd*, qui aurait lieu avant la fin de septembre; nous y voilà. En octobre, doivent rentrer MM. de Reské et Lassalle, mais à quelle date? Vers cette même époque M. Affre, ténor lauréat des derniers concours, doit faire ses premiers débuts.

De même que l'Opéra, notre deuxième scène lyrique traverse sur un pont d'or la période de l'Exposition. Aussi l'étude des œuvres nouvelles est-elle remise à plus tard. La reprise des matinées et les débuts des nouveaux artistes engagés à ce théâtre suffisent, pour le moment, aux exigences d'un public houleux et changeant.

Restent les concerts, dont quelques-uns ont offert un haut intérêt. Au Trocadéro, M. Danbé, l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, avait réuni, sous sa prestigieuse baguette, tout ses vaillants artistes. Ils ont été, comme au théâtre, chaleureusement fêtés et applaudis, ainsi que leur sympathique maître, autant pour leur mérite que pour celui du programme. Nous regrettons que son étendue ne nous en permette pas le détail. Disons cependant qu'il n'y figurait que des œuvres de compositeurs français. Très belle séance.

Quelques jours plus tard, M. A. Guilmant attirait à la Salle des Fêtes un auditoire d'élite accouru à son grand concert historique d'orgue avec chant. Le savant musicien a fait, en quelque sorte et en quelques heures, l'histoire de l'orgue, en y faisant entendre les chefs-d'œuvre des grands maîtres, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. L'intérêt qui s'attachait à cette sorte d'exposition, le grand talent du célèbre organiste, et la parfaite exécution de cette musique, souvent fort difficile à rendre selon la tradition, ont valu de justes acclamations au maître comme à ses exécutants.

L'administration des Beaux-Arts et la Municipalité, voulant fêter une fois de plus le centenaire de 89, avaient, on le sait, mis au concours, un morceau de musique patriotique. Aucune des œuvres présentées n'ayant été jugée digne d'occuper une place à cette solennité, pour laquelle on faisait d'importants préparatifs au Palais de l'Industrie, c'est à Mlle Augusta Holmès qu'est échu cette honneur. Les personnes qui ont eu l'occasion d'entendre l'hiver dernier, aux concerts Colonne, le *Ludus pro Patria* ! de cette habile musicienne, peuvent déjà se rendre compte de l'excellence de ce choix. L'ampleur de style, la nouveauté de moyens, la vigueur et l'enthousiasme de l'inspiration qu'on y remarque, sont bien les qualités indispensables qui désignaient Mlle Holmès pour écrire cette composition. La fête a été superbe et le succès très grand. Cependant nous ne donnerons pas ce mois-ci notre impression sur l'œuvre de cette artiste hors ligne.

Son importance mérite qu'on ne la juge pas à la légère. On comprend qu'avec une seule audition il soit trop facile de laisser dans l'ombre ces nombreux détails qui donnent la mesure d'une science musicale plus ou moins avancée.

Déjà diversement appréciées, nous avons besoin de mettre sous nos yeux ces pages, trop fièvreusement discutées peut-être. Il ne nous déplaît pas d'ailleurs, tout esprit de solidarité féminine à part, de sentir *qu'une des nôtres*, mesdemoiselles, est capable de se mesurer musicalement avec ceux qui, en ce cas, sont doublement nos maîtres... quand ils ne sont pas nos esclaves ! Les femmes compositeurs sont rares, surtout celles qui se livrent à la science abstraite de l'instrumentation, comme Mme de Granval, notamment. Depuis 1852 ou 1853 peut-être, époque ou Mlle Juliette Dillon, organiste de la cathédrale de Meaux, se révéla au monde musical par des séances d'improvisation où elle fut extraordinaire, jamais aucune femme n'écrivit ou ne composa avec cette science virile. Elève de Berlioz, ce fut au début de cette gloire naissante qu'en 1854 le choléra la foudroya. Nous publierons peut-être quelque jour la vie de courage et de luttes de Juliette Dillon, qui eut l'honneur d'inaugurer la *Chronique musicale* dans ce journal. Nous l'avions surnommée la « Rosa Bonheur » de la musique. Nous dirons le mois prochain si Mlle A. Holmès doit hériter de ce titre enviable. Dans notre numéro de septembre nous avons signalé le beau chœur : *Dans les Bois*, extrait du *Ludus pro Patria* ! et arrangé pour le piano. Nos lectrices pourront se rendre compte, en le demandant, que nos espérances en l'avenir de Mlle Holmès, sont plus que justifiées.

Mais nous pouvons, en attendant notre appréciation musicale, donner quelques détails sur l'ensemble de ces belles séances, où l'œuvre de cette musicienne hors de pair a été l'objet d'une mise en scène superbe autant qu'originale, au Palais des Champs-Elysées.

L'*Ode Triomphale* ou le *Triomphe de la République*, commence par des appels de trompettes invisibles, se rapprochant peu à peu. Bientôt une marche triomphale est attaquée par un admirable orchestre conduit, comme les études, par M. E. Colonne. Dès qu'elle s'achève, paraissent les vignerons et vigneronnes qui chantent un double chœur.

Vient ensuite l'entrée des soldats et des marins. Ici, deux chœurs, d'allures très opposées. Ils sont suivis par celui des travailleurs, arrivant en groupes variés. Les bruits d'enclume et de marteaux qui accompagnent ce chœur, sont une trouvaille.

Défilent ensuite les arts et les sciences :

Peuple, lève les yeux vers la lyre immortelle !
Regarde ! C'est elle
Qui dit à l'univers ta gloire et tes travaux...

Après ces deux chœurs, l'entrée des jeunes gens et celle des jeunes filles donne lieu à une sorte d'immense duo, chanté par 120 voix. Enfin, viennent les enfants, un ravissant tableau. Ils entrent sur une marche miniature, plus ravissante encore, et exécutent un double chœur qui est une merveille de grâce. Puis commence le finale, divisé en trois parties.

La première représente la douleur. Devant l'orchestre apparaît une figure voilée de noir, aux cheveux blonds dénoués, et tendant vers les divers groupes ses bras chargés de chaînes : c'est la France ! Pendant ce temps une marche funèbre semble sortir des profondeurs et s'élève, dans un puissant *crescendo*, jusqu'à l'apparition de la République, qui se montre au-dessus de l'autel de la Patrie.

Le peuple entier entonne alors un hymne superbe, formidable, d'une fulgurante sonorité, où sont réunies toutes les voix et tous les instruments :

Gloire à toi, Liberté, soleil de l'univers !

C'est d'un splendide effet et l'œuvre est vraiment colossale.

— Comme compositions de choix, la *Ballerine*, de P. Rougnon, plaît beaucoup par sa grâce toute coquette et sa légèreté de facture. C'est un air de ballet de très moyenne force.

Quoique d'allure moins vive, le Caprice-mazurke, de Ed. Chavagnat, intitulé : *Un Sourire*, demande aussi une certaine délicatesse d'exécution. C'est distingué et des mieux écrit. Moyenne force.

Pour le chant, *La Chanson des Brises*, avec chœur de femmes, à bouche fermée, et à volonté, est du plus gracieux effet. L'auteur E. Paladilhe, y a ajouté le charme d'un accompagnement aérien qui complète l'illusion. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

Il est temps de préparer le répertoire de la danse. Novembre nous guette, un violon sous le bras et une énorme bûche sur le dos. Puisse-t-il en apporter à tous ceux qui en doivent manquer cet hiver ! — Quant aux danses, il convient de choisir des pièces faciles à lire à première vue, pour ne pas donner plus de temps qu'il ne faut à l'étude de ces futilités. En voici quelques-unes qui remplissent entièrement ces conditions. — *Aubépine*, jolie suite de valses, par F. Boissière. — *Bonne-Nouvelle* ! galop brillant, par A. Floquet, et *Jeanne-Polka*, danse très mouvementée, composée par l'habile chef de musique militaire, O. Coquelet. Editeur : A. Fouquet, 9, boulevard Saint-Denis.

MARIE LASSAVEUR.





CAUSERIE



Comme le temps passe vite!

Cette triste réflexion, mesdemoiselles, m'est inspirée par un brouillard pénétrant qui filtre à travers mes croisées et jette une légère vapeur jusqu'au fond de la pièce d'où je vous écris; elle me vient encore au compte des jours qui nous restent à parler de cette merveilleuse Exposition qui semblait ne devoir jamais finir, et qui touche à sa fin. Mais pourquoi vous dire ces tristesses de l'automne; retournons la question pour la voir sous un jour plus favorable et soufflons sur cette brume qui voudrait nous attrister.

J'ai déserté Paris pour un mois afin de finir la belle saison dans un coin vert et silencieux où je fusse sûre de ne rencontrer ni rois nègres, ni princes jaunes, ni Métra, ni Paulus, ni tour Eiffel; mais seulement de beaux grands arbres, de douces prairies, un silence réparateur et des souvenirs chers pour me faire vivre un peu en dedans; la consommation de mon extérieur ayant dépassé mes ressources morales pendant ces quatre mois de surmenage.

Je suis chez moi! La plupart des Parisiennes ne connaissent pas la douceur de ces quatre mots : elles naissent au hasard d'un déménagement, font leur première communion à la Madeleine, se marient à Sainte-Clotilde, sont enterrées à Saint-Louis-en-l'Ile et ont passé par tous ces quartiers sans s'y attacher autrement. En province on est mieux partagé; la vie est plus uniforme, les habitudes plus difficiles à détruire, et d'ordinaire, la chère maison paternelle est un point fixe dans la vie. Là on a été tout petit; c'est dans ce jardin qu'on a opéré sa première culbute, c'est à ce groseiller qu'on a cueilli de ses mains maladroites mais avides les premiers fruits, ces jolies baies qui barbouillent si bien les marmots gourmands; il y a deux gros arbres où une balançoire berce depuis 50 ans toutes les générations sans traîtrises, sans caprices, avec l'humble soumission d'un instrument qui ne peut avoir de parti pris.

Dans la maison tout est merveilleux, surtout si on la quitte quelque temps. Les souvenirs alors deviennent si intenses que peu à peu l'imagination recule les bornes de la réalité : le jardin se transforme en parc, le salon devient si vaste qu'on ne lui trouve plus rien de comparable, et tout ainsi; les moindres recoins prenant des aspects mystérieux et grandioses dont on sourit plus tard, mais qui font que l'on aime ces murs d'une affection unique.

Je me rappelle un jour de notre petite enfance, où déjà le goût des aventures avait germé dans nos têtes et où d'un commun accord nous résolûmes mon frère et moi d'explorer un grenier bas, sans jour, sans escalier, où l'on arrivait par une échelle lorsqu'on voulait y pénétrer pour surveiller la toiture ou la cloche, ou les agissements de rats énormes, installés de père en fils entre les poutres et les planches de ce réduit.

Nous fîmes des provisions, et mes neuf ans fort téméraires ne m'empêchèrent pas de joindre des armes défensives aux tartines qui remplissaient notre panier : un marteau et un balai. Pourquoi ce choix? je crois ne l'avoir jamais bien su; peut-être parce que nous n'avions pas trouvé autre chose. Avec de pareils moyens de défense du reste, des pionniers de notre espèce comptaient bien aller au bout du monde, nous avions raison; notre monde était si petit! Nous disparûmes donc par le trou auquel nous conduisait l'échelle et après quelques pas hésitants nous aperçûmes... un grand lac! Jugez de notre étonnement; il fut si complet, qu'au lieu de nous assurer que la nappe liquide n'était autre qu'un rayon de jour filtrant à travers le toit et se répandant sur la fine poussière accumulée là, nous fîmes brusquement demi-tour et pâles, troublés, nous rentrâmes dans la vie réelle, nous promettant d'éclaircir ce mystère à notre majorité. Hélas! dix ans plus tard, songeant à cette épopée de notre enfance, le petit frère voulut en avoir le cœur net. Un mur brutal l'en empêcha, et jamais nous ne saurons ce qu'était notre lac.

Combien il y a de ces lacs dans la vie, et de ces murs aussi pour empêcher qu'on ne retourne aux grandes aventures de l'enfance, à ses illusions, à ses tendresses!

Décidément le brouillard agit et détrempe ma plume.

Je voulais pourtant vous parler de toute autre chose, et commencer par un brillant parallèle entre Paris et la campagne, entre vos joies et les miennes. Je n'ai pas vu les 13,000 maires défilant aux Champs-Elysées, précédés d'huissiers et suivis des escadrons gouailleurs de gavroches alléchés; mais j'ai assisté au retour de *mon* maire ivre de joie et me racontant son voyage d'une façon assez pittoresque pour que je n'aie rien à regretter. Ce qui a le plus frappé ce bon paysan, c'est qu'il n'a pour ainsi dire pas délié les cordons de sa bourse. Un panier à provisions pour le premier jour, le repas homérique du Palais de l'Industrie pour le second, le lunch du président pour le troisième, ma fine, c'est un fameux voyage!

Par exemple tout le monde n'a pas eu à se

louer du retour, témoin ce pauvre Shah qu'on a sorti à grand'peine par la portière de son wagon brisé. Le sort se moque ainsi de nos prévoyances et de nos soins à lui échapper. Le roi de Perse ne pouvant se décider à monter au sommet de la tour Eiffel, crainte des ascenseurs, lesquels fonctionnent à peu près toujours bien, risque de perdre sa vie dans les steppes russes, pour un essieu qui se rompt.

Parmi les visiteurs de l'Exposition que j'ai manqués et que je regrette le plus, figure certainement celui que la chanson appelle *le bon zig*. Bragance est à moitié français, et à ce titre sa venue nous était deux fois précieuse. Et puis chacun a sa coquetterie, et la nôtre est fort en éveil en cette année 1889 où nous avons mis toutes voiles dehors, comme disent les marins. En vérité, il eût été triste d'avoir tant travaillé, tant produit, de nous être faits riches, élégants, beaux, généreux, et d'avoir joué notre rôle d'exposant devant les banquettes vides. Je sais bien que le bon public a répondu à notre appel avec un enthousiasme unique dans l'histoire, les 100,000 curieux qui défilent chaque jour au Champ-de-Mars, c'est bien quelque chose pour chatouiller notre amour-propre. Mais ce n'est pas tout, et comme nous sommes en République, il nous faut des rois aux premières loges. Voilà pourquoi les héritiers des trônes d'Angleterre, de Portugal, de Grèce et d'ailleurs ont été si *goûtés*, et pourquoi nous espérons encore d'autres visiteurs couronnés.

Et « le grand Américain » ! Faut-il en parler après tant d'autres ? En voilà un pauvre grand homme qu'on a saturé, pendant son séjour au milieu de nous, de banquets, de punchs, de lunchs, de soirées littéraires, de matinés électriques, d'ascensions, d'interviews ; il paraît qu'il est resté calme au milieu de cette effervescence, tant mieux pour lui ; car il y avait bien de quoi devenir enragé. Du reste la personne d'Edison est tout l'opposé de ses œuvres. L'inventeur du phonographe et du phonophote devrait avoir des cheveux raides et craquant d'électricité, des yeux remplis d'étincelles, des mouvements saccadés, une ouïe d'une finesse particulière, quelque chose d'aigu dans toute sa personne. Pas du tout, les cheveux sont plats, l'œil humide et doux, le corps puissant, les mouvements réguliers, l'oreille dure, une placidité que rien ne démonte... Fiez-vous aux apparences !

Ma dernière visite à l'Exposition a été sérieuse. Je suis allée chercher une machine à coudre ; et ce n'a pas été une mince affaire que de découvrir la meilleure, la plus avantageuse comme on dit en magasins ; car le nombre incroyable de ces outils rendait le choix difficile. Celle-ci est plus douce, mais fort bruyante, l'autre a des complications de fils ; en voilà de légères, mais la navette ne contient que peu de fil, et ceci et cela. Enfin après bien des recherches, j'ai trouvé mon affaire, une machine qui plisse, qui brode, qui reprise. Oh ! voilà l'idéal, plus de bas à raccommoder ! Celles d'entre vous qui ont des frères, des pères, des chasseurs ou des collégiens, comprendront ce cri de délivrance. Plus de bas, plus de chaussettes à enfiler autour de sa main, et à tenir des heures pour boucher des trous qui se transporteront à côté au premier blanchissage. Georges, je t'en prie, ne marche pas tant sur les talons. — Amédée, veux-tu bien ne pas gratter comme cela le bout de ton soulier ! Ne croyez pas que c'est avec le désir de voir à Georges une démarche plus souple et à Amédée une tenue moins incorrecte ; non, la ménagère pense à la chaussette qui s'use, et moi à ma machine à coudre qui fera brrrrr pendant cinq minutes et réparera tous les dégâts causés par la démarche plus ou moins incorrecte de mon entourage et de moi-même.

Chacun au début de cet été s'était fait à l'avance un plaisir spécial de l'Exposition ; moi, je voulais une machine parfaite, et pendant quatre mois, j'ai savouré l'objet de mes convoitises. D'autres ont choisi des meubles. Un bon curé restait autour des orgues, une jeune fille voulait un bijou, sa mère une baratte de cristal. Voyons, mesdemoiselles, qu'avez-vous pris dans le tas de jolies et utiles et bonnes choses si bien faites pour vous tenter? Si vous me disiez ce que vous emportez de *votre* Exposition, je vous dirais vos petits défauts et vos grandes qualités. C'est incroyable combien on se trahit dans les détails de l'existence, sans s'en douter bien entendu. N'allez pas croire qu'il faille, pour vous poser en fille sérieuse, acheter une faucheuse à vapeur ou une scierie mécanique, non, mais si vous faites l'acquisition d'une broche, ou d'une bague, ou d'une fourrure, ou de n'importe quoi, vous apporterez dans votre choix un aveu complet. Il y a la jeune fille qui sacrifie trop à la mode, celle qui ne lui sacrifie pas assez ; l'une prendra une forme ou une pierre qui demain datera, l'autre fera faire sur commande quelque chose qui n'a jamais été nouveau, et qui ne compte pas le devenir. La première risque de faire un mauvais mariage ; je crains que la seconde ne reste vieille fille... Eh ! dans quelle voie me suis-je lancée ! Les protestations vont pleuvoir, je me sauve !

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Proverbe

Dans chaque vers trouver un mot du proverbe

Le mari de Sylvane est d'une pâte molle :
Le beau, — —, le bien n'enflent pas son ardeur,
Et, s'il — s'animer, c'est de passion folle
Pour la dame de pique ou la dame de cœur.
On l'a vu —, après d'énormes pertes,
Se frapper la poitrine et pleurer quelques jours,
Puis — plus sensible aux tempêtes souffertes
Et reprendre aussitôt ses fatales amours.
Il n'est — un effort que n'ait tenté sa femme
Contre ce vice, écueil de leur commun bonheur.
Il perdit sa fortune en ce commerce infâme.
Demain, c'est —, il y perdra... l'honneur.

Syllabe cachée

Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot.

Il est midi : le ciel flamboie
Et dore le Mançanarès.
Sur le rivage qui poudroie
Marche rêveuse Dolorès.
Un alguazil, dressant l'oreille,
A l'écart épie et surveille
Ses hommes plus que les bandits.
Et, sur sa mule, un moine prie
La clémente Vierge Marie
Pour les méchants et les maudits.

Énigme

Mes aïeux sont les asphodèles,
L'Egypte adora mes oignons ;
Et maintenant j'ai pour fidèles,
Les Provençaux, les Bourguignons...
Grâce à moi, vive la brandade,
Le gigot et le pot-au-feu !
Cependant, par horreur du fade,
N'abusez pas... Un peu : très peu !
Gardez-vous de moi, fiancées !...
Dans un baiser fatal, un jour,
Soufflant sur les tendres pensées,
Je pourrais tuer... votre amour.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

SONNET-PORTRAIT : *Arlequin.* | HOMONYMES : *Toit — Touat — Toits (Les) — Toi.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Aujourd'hui, mesdemoiselles, nous vous donnerons comme renseignements précis sur les chapeaux de l'hiver, la description de la gravure coloriée dont les modèles nouveaux ont été faits spécialement pour votre journal, par Mme Naudin, successeur de Mme Boucherie. Mme Naudin a beaucoup de goût, comme il vous sera facile d'en juger:

Chapeau rond tendu de velours noir; la passe croquée au milieu d'un pli godet, sur un nœud en velours crevette, au-dessus duquel se voient les coques d'un nœud placé dans l'enfoncement. Autour du fond, un entre-deux de velours crevette bordé d'une dentelle pompadour. Pouf de plumes crevette.

Capote en velours couleur Eiffel. La capote est faite de velours en bandes et sur le bord, un peu drapé, tombe une dentelle de crêpe lisse brodée d'or. Nœud devant. Brides en étroit velours.

Chapeau en feutre beige, le fond et le bord appliqués de broderie Monsoreau, aile beige et nœud acajou très très clair.

Chapeau forme *pelle* en feutre vert, garni de deux belles plumes noires dont l'une, celle de côté, tombe derrière, assez bas.

Capote en velours noir et drap gris brodé de soie blanche et de fil d'argent. Le fond, tendu en velours noir, entouré d'une bande de drap brodée qui fait toute la passe, se monte par des fronces avec une petite tête frisottante. Coques de velours noir un peu haut, sur le côté. Cette jolie capote se fait aussi avec des brides en velours.

Nous voici, mesdemoiselles, à l'heure où l'on s'occupe des costumes d'automne et même un peu de ceux de l'hiver. La mode n'a point fait de révolution dans les façons; tout doucement elle s'achemine vers le costume drapé en mêlant au costume droit un léger relevé qui s'accuse plutôt dans la disposition du tablier que dans celle de la jupe, dont les lés de derrière restent toujours droits.

Donc la polonaise, la redingote et aussi un corsage à longue basque sont toujours en vogue; l'étoffe amène bien un changement, mais c'est dans la disposition des garnitures et non dans la coupe, les tissus de l'hiver se prêtant moins que les autres au chiffonnage. Ce que l'on supprime tout à fait, et avec raison, c'est le pli d'une couleur ou d'une étoffe autre que celle du costume qui coupait le milieu de la jupe derrière; vrai, ce n'était pas joli.

Les jeunes filles sont charmantes habillées du simple costume tailleur ou de la redingote, qui prennent si gentiment la taille. Le premier se fait en écossais, cachemire, diagonale ou tartan. On plisse largement les lés de derrière dont les côtés se boutonnent sur un tablier mouvementé fait d'étoffe mise en biais. Le corsage très cambré au dos, un peu vague devant, s'ouvre sur une draperie croisée qui sera en fin cachemire ou surah de l'une des couleurs de l'écossais, la plus sombre à notre avis; car l'élégance consiste dans l'harmonie de tons sombres, bien plus que dans le choix de certaines couleurs criardes que l'on met en chemisette, en plastron et en fichu croisé, sous prétexte de réveiller l'ensemble un peu éteint du costume. Ces fantaisies, à la condition de s'harmoniser avec le costume, sont permises pour l'été, où les excursions, les bains de mer, etc., etc., autorisent quelques petites originalités; mais, l'hiver venu, il faut rentrer dans l'élégance *correcte*. Le rouge vif, l'andrinople, le cardinal, le rouge *écrevisse* qui fut en faveur, le feu glacé de rouge sont admis au bord de la mer et dans la montagne; à la ville, ils font plus que vilaine figure, ils sont de mauvais goût. Les gris, la couleur Eiffel que l'on verra de quelque côté que l'on aille, comme on voit sa marraine s'élancer dans l'horizon, même à vingt lieues de Paris, le vert de toutes les classifications, le bleu et les teintes beiges, et toute la gamme des bruns sont également jolis; comme garniture, du velours, voire même de la moire, des tresses, un peu de passementerie et la broderie en soutache.

Voici une jolie garniture de corsage faite par une jeune fille et que, très certainement, l'on peut copier avec quelques indications, si, comme nous n'en doutons pas, nos jeunes amies sont habiles au crochet: ce sont les devants arrondis que l'on applique sur le corsage et qui font veste. Voici comment s'y était prise cette gentille travailleuse qui est loin encore d'être experte en travaux de fantaisie. Sur le corsage *fait*, elle a taillé un autre devant arrondi qui part de l'épaule et de la couture du dessous du bras et dont le bas dépasse un peu celui du corsage, puis le col droit et le parement de la manche. Elle a choisi, parmi les nombreux dessins au crochet donnés dans les albums, un genre de rosace rappelant assez bien la passementerie. Rosaces grandes et petites ont été faites en gros cordonnet de soie noire, puis appliquées sur le patron de manière que le bord soit dentelé par le contour de la rosace. La disposition trouvée, les rosaces sont bâties solidement sur le patron de mousseline et des soies jetées de l'une à l'autre et sur lesquelles on revient, forment des cordonnets avec des ronds ou des paillettes festonnées aux entrecroisements de la soie jetée; au bord on a cousu des petits grelots en passementerie.

L'ouvrage terminé, on le débâtit, on l'applique sur le corsage et l'on a une garniture très élégante due à sa seule et ingénieuse adresse et qui ne revient pas cher. Une de nos préoccupations est de vous rendre élégantes sans grever votre budget et par l'emploi de vos heures de loisir. Le col et le parement de la manche sont faits de même.

Le succès mérité de ce travail nous a engagée à donner un dessin à broder en soutache, pour les personnes ne faisant pas le crochet. La feuille de broderie sur laquelle ce dessin a paru le 28 septembre, dans l'édition hebdomadaire a fait grand plaisir.

Les pardessus conservent les mêmes formes, mante vague, redingote ajustée, veste et jaquette. Nous vous dirons le mois prochain quel sera l'emploi des fourrures en dehors des garnitures classiques. Les fillettes portent toujours la robe blanche, la redingote avec le devant fait d'une draperie, qui s'enferme à la taille dans une ceinture. La robe en cachemire se plisse de plis-accordéon, c'est-à-dire que les plis sont cousus; la couture qui réunit le long corsage à la jupe est cachée par une large ceinture en ruban. doublée d'une étoffe raide fermée de côté par des agrafes. La cape villageoise, avec ou sans capuchon, se fait en limousine; elle enveloppe la fillette dont les bras passent dans une fente couverte par un biais rapporté. Le chapeau pour cet âge est en feutre à bord évasé; la capote est un vrai cabriolet et la toque de velours ou de fourrure, astrakan, loutre ou castor de forme plate, sied à ravir, mais ne préserve ni de la bise, ni du froid. Pour les petits garçons, l'on fait quelques costumes de fantaisie : la blouse russe en velours et la culotte froncée, garnie ou non de fourrure, la toque en fourrure. Le pardessus hongrois, sorte de petit paletot ou de redingote, dessine leur taille et se ferme de l'encolure au bas, par des brandebourgs en passementerie; col, parement et bonnet de fourrure.

CORALIE L.

Le neuvième Album de travaux, paru dans le numéro du 21 Septembre de l'édition hebdomadaire, contient : Boîte à gants ou à éventail, couverte d'étoffe avec nœuds faisant charnière. — X, support pour bagues et montre. — Serviette à marrons. — Liseuse au tricot double. — Gant tricoté en laine fine. — Genouillère au tricot. — Étui pour parapluies à suspendre dans le cabinet de toilette. — Sac à linge fin. — Encadrement et carré pour nappe de plateau. — Prix du numéro 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous venons de voir chez Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, les modèles d'automne dont nous allons vous décrire quelques jolies façons pour compléter les renseignements généraux que nous avons donnés sur la mode. Nous savons que l'exposition de cette excellente couturière a eu le plus grand succès; il fallait voir comme elle attirait et retenait les femmes!

Pour les jeunes filles, ce costume en tartan écossais fond brun à carreaux vert-de-gris coupés de fines rayures rouges et maïs. La redingote très cambrée ne fournit que la jupe de derrière; le devant descend en basque collante et arrondie sur la jupe dont le tablier est couvert par un lé écossais; celui-ci est relevé à gauche, seulement par un groupe de plis, et se fixe sous le côté de la jupe qui est plissé et qui rejoint la redingote; une chemisette en écossais semble la continuation du tablier, serrée qu'elle est dans une ceinture en gros grain.

Cet autre costume en drap brouillé dans les tons gris, a la jupe froncée et la polonaise à pans cernant le lé tailleur, tandis que le dos s'arrête au-dessous de la taille en formant un postillon plissé; de jolies poches sur les pans et un plastron boutonné à chaque bord et terminé en pointe.

Un autre encore, en cachemire, garni de matelassé disposé en bandes sur une jupe en uni plissée entre les bandes; corsage ouvert sur un gilet *Restauration* en matelassé à grosse collerette en dentelle ruchée.

Les pardessus sont aussi réussis que les costumes. Une jaquette en drap a des revers en velours brodés d'un petit dessin de soutache. Une veste a une garniture de crénaux faite d'étroit galon. Un élégant pardessus de jeune femme est en belle vigogne brodée de lunes, sa doublure de fin Thibet, à poils soyeux, est à larges rayures, avec une fine passementerie pour garniture. Nous voudrions encore décrire quelques costumes, mais ayant d'autres renseignements à vous donner, nous craignons que la place ne nous fasse défaut.

Chez Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, nous verrons son nouveau corset-cuirasse que les élégantes ont tout de suite adopté parce qu'il réunit le confortable et la coquetterie. Donner de la sveltesse à une taille un peu trop forte, sans la contraindre à être serrée, est un perfectionnement que bien des femmes apprécieront. Ajoutons que le busc, article incassable, que Mme E. Guelle met à tous ses corsets, est précieux en ce qu'il permet de se baisser, de jouer même au law-tennis, sans craindre de le briser. Le corset-cuirasse s'adresse à la jeune fille et à la jeune femme. Pour cette dernière, Mme Guelle fait un corset du matin bien commode et très coquet dont les personnes délicates de l'estomac font leur corset de jour. Les fillettes qui ont une tendance à se courber, se trouveront bien du corset à épaulières qui les obligera, progressivement et sans fatigue, à se tenir droites.

Maintenant, parlons des travaux de tapisserie

et de fantaisie que Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, a préparés pour la plus grande distraction des mauvais jours de l'hiver. Paravent de quatre feuilles, les dessins différents, feuillage tramé, oiseaux au petit point faits, la feuille avec le fond en soie, 72 fr., en laine 65 fr.; écran Louis XVI à trois panneaux, fond en soie, 65 fr., en laine 55 fr. la feuille; prie-dieu Louis XVI avec monogramme fait au petit point, 65 ou 58 fr., avec croix et reines-marguerites, 62 ou 55 fr.; bande de 1 m. 20 pour banquette, dessin Renaissance, 70 fr., ou 65 fr.; une autre Louis XV avec encadrement de rinceaux. Une tapisserie au point non croisé, imitation du Daghestan, se fait avec une grosse laine bouclée; le carré, échantillon et fournitures, 24 fr., le kilo de laine, 30 fr.; elle se fait pour tapis, portière, etc.; voile de canapé, dentelle vénitienne brodée, 60 fr.; voile de fauteuil, 40 fr.; sur tulle fin avec roses en relief, 40 fr.; avec étoiles serties de fil d'or ou pompadour, 25 fr.; dessus de pelote ou de boîte, 8 fr.; fleurs et feuilles détachées en dentelle se brodant de soie et s'appliquant sur peluche, pour portière, tapis, etc., la feuille faite, 4 fr.; unie, 1 fr.; grande, 7 ou 1 fr. 50; avec fleurs, 8 ou 2 fr. Le tulle, avec dessin tracé, est une jolie nouveauté; l'on couvre le tracé d'un lacet anglais sur lequel on coud une ganse télégraphe; on brode l'intérieur en reprise imitant des jours; un voile de fauteuil, 25 fr.; une aube, 75 fr.; une nappe d'autel, 35 et 55 fr., selon la longueur. Sac, imitation de broderie Richelieu, pour linge de bébé, brodé en soie bleue, 20 fr.; couverture en étamine de laine crème brodée au point de marque, dentelle de laine, 32 fr.; sur drap avec dessin fougère et soie mi-perlée, 28 fr.; en soie d'Alger, 23 fr. Veste d'intérieur ou vareuse en drap, 12 fr.; passe-corridor en flanelle, 13 fr.; cache-lange en flanelle avec soie d'Alger 21 fr.; soie mi-torse, 26 fr.

***

ÉTOFFES DE LA MAISON ROULLIER FRÈRES

27, rue du Quatre-Septembre, Paris

C'est à la maison Roullier frères, dont chacun apprécie la qualité et la beauté des tissus, qu'il faut s'adresser lorsque l'on veut avoir un costume solide et de bon goût. Les beaux cachemires, en toutes nuances, commencent à 4 fr 25 en 1 m. 20 de largeur; avec la simplicité qu'affecte la mode aujourd'hui, on arrive à faire une toilette ne dépassant pas 56 fr.; les rayures sont très riches, on en fait les plus jolis costumes parisiens, toujours 8 m. en 1 m. 20, car on met 4 lés, même 5, dans la robe. Pour les costumes droits, en les faisant faire par sa femme de chambre, avec un bon patron, on a assez d'étoffe en prenant 7 m., c'est par conséquent une économie notable; pour les toilettes de jeunes femmes, on met les manches pareilles à la jupe; à cet effet, nos lectrices trouveront chez MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, des coupes de 2 mètres superbes, valant de 10 à 12 fr. le mètre, à 3 fr. 50 et 4 fr. 25 le mètre, mais il faut bien préciser le genre de tissu que l'on veut. Quant aux nouveautés qui viennent de paraître et qu'il serait trop long de détailler, que nos abonnées veuillent bien demander les échantillons, on les leur enverra *franco*, avec prière de les retourner immédiatement après choix fait.

***

Nous avons toujours recommandé de s'adresser à une maison spéciale pour l'achat des étoffes de deuil et, en général, pour tous les tissus noirs. L'on est assuré d'y trouver un choix considérable et des qualités supérieures d'un usage excellent. Pour le demi-deuil, il y a des étoffes de fantaisie d'un goût exquis et de grande nouveauté à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, une des premières spécialités de deuil, nous pourrions dire la première de Paris. Les lainages pour grand deuil en 1 m. 20 de large, sont : Henriette Cloth à 9 fr. 75; Alma, 8 fr. 75; épinglé et épingline, 7 fr. 75. Ensuite les beaux tissus classiques: cachemire d'Ecosse, de l'Inde, foulard et vigognes. D'autres lainages noirs en 1 m. 20 offrent des fantaisies que toutes les femmes aimeront à porter, sans être en deuil, ce sont les armures Kaschmyr à 4 fr. 50 et 6 fr. 50, Diamantine, Natté, Diagonale, Biarritz, Grain de poudre, Corskrew, Pékin, etc. Parmi les lainages de fantaisie, nous citerons les bordures exclusives en 1 m. 20 de large, rayées satin, 10 fr. 75; crêpon, 11 fr. 75; brochées, 10 fr. 50; velours frisé, superbe et nouveau, 25 fr.; puis des grisailles en 1 m. 10, de 6 à 8 fr. le mètre, fort jolies et que nous recommandons pour le costume journalier. L'on trouve les unis assortis aux bordures à 6 et 7 fr. le mètre en 1 m. 20 de large. Les draps, amazones, diagonales, brochés, pour jaquettes et confections, offrent un grand choix. Signalons pour les manteaux un magnifique velours frisé. La *Scabieuse* se charge de confectionner costumes et pardessus. Il suffira d'envoyer un corsage allant bien et la longueur de la jupe, devant. Les échantillons seront envoyés *franco*.



La maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, si connue par ses travaux de toutes sortes, est la seule dans laquelle on trouve les dessins de tapisserie coloriés à la gouache sur canevas. Une collection de jolis dessins permet de choisir et de composer soi-même un ameublement. On trouve tabouret, fauteuil, canapé, banquette, etc., etc. Voici un aperçu des prix : Tabouret à 5 fr.; fumeuse et prie-dieu de 13 à 16 fr.; chauffeuses de 18 à 22 fr.; de beaux fauteuils à 30 et 35 fr.; des chasubles à 16 fr.; des étoles à 12 fr.; des panneaux et feuilles de paravent de 28 à 35 fr.; des canapés depuis 75 fr.; puis des carrés préparés pour tapis d'église, de chapelle t d'appartement. On trouve tous les styles. La maison Sajou se charge de faire le dessin désiré s'il ne se trouvait pas dans la collection. Les assortissements de ces tapisseries en belle laine de Hambourg sont comptés à raison de 8 fr. la livre de laine.

Le filet, toujours à la mode, est une spécialité de la maison qui est seule fabricante. Il se vend au mètre carré; on peut avoir la quantité que l'on désire; le prix varie suivant la grosseur.



EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4749

Costumes et confections de Mme Gradoz, rue de Provence, 67

Première figure. — Pelisse en limousine, très ajustée derrière, froncée dans un empiècement de velours; col rabattu en velours; manche froncée à l'épaule et au poignet dans une manchette de velours (voir la planche de patrons). — Chapeau de feutre noir bordé de cabochons de jais; passe élevée avec nœud dessous; draperie arrêtée sur les côtés par un petit chou de ruban.

Deuxième figure. — Camail en drap loutre, à trois petits collets devant, brodés au passé en soie loutre mélangée d'or; dessus de manche plissé, monté avec les deux plus petits collets sous lesquels passe le bras; dans le bas seulement le plisse est arrêté avec le plus long collet (voir la planche de patrons). Le dos est ajusté et orné d'une broderie dans le bas; col montant brodé. — Capote en velours et dentelle à bord relevé, orné de coques de ruban et de plumes.

Troisième figure. — Redingote en sicilienne à revers rabattus brodés en soutache et perles; manche légèrement froncée à l'épaule et plate dans la longueur; une petite broderie en pointe sur la couture extérieure. — Chapeau de paille noire, doublé de velours plissé; nœud à coques allongées en ruban façonné.

Quatrième figure. — Costume en drap mousse; jupe plate devant avec petits panneaux plissés sur les côtés; une haute passementerie est appliquée sur les panneaux plats; jaquette demi-ajustée, ouverte sur un gilet orné de motifs de passementerie; revers piqués; col et manchettes en passementerie. (Jupe et jaquette se trouvent sur la planche de patrons). — Chapeau de feutre à bord légèrement roulé sur les côtes et orné d'un panache de plumes.

Cinquième figure. — Redingote ouverte en pékin; tablier uni tenant au gilet plat; guirlande soutachée au bas du tablier, qui est relevé de côté sur une sous-jupe en pékin (1). — Petite pèlerine drapée à capuchon avec revers découpé. — Chapeau de feutre doublé de velours, plumes sur le dessus.

Sixième figure. — Jupe en vigogne écossaise ouverte sur une quille plissée en taffetas. Chemisette en taffetas et corsage-veste fermé par un seul bouton; revers, ceinture et parements de velours (2). — Chapeau de dentelle à grande passe relevée de côté et doublée de faille coulissée; le bord abaissé est bordé de velours torsadé; grosse plume tombant derrière.

Septième figure. — Costume en drap beige; jupe droite fendue de côté et boutonnée sur une sous-jupe en velours loutre. Corsage Jeanne d'Arc croisé devant à basque plate fendue en quatre parties; manche avec parement-gantelet en velours. (Voir la planche de patrons de ce numéro). — Capote de velours à fond plissé avec passe gondolée; touffe de plumes devant.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.

UNE GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4749 *bis*

Modèles de Mme Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier

Voir l'explication à l'article *Modes*.

MODÈLE COLORIÉ

De Mme Massé-Corty, au Fil d'Or, 86, rue de la Chassée-d'Antin

Grande bande, pour portière, première partie, tapisserie Henri II. On trouvera au Fil d'Or l'assortiment préparé.

CARTONNAGE

Ecran, panorama de l'Exposition, voir pour le montage, page 8 (album d'octobre).

Pour recevoir *franco* la monture de cet écran emballée dans une grande enveloppe, au fond de laquelle se trouve la soie nécessaire pour le surjet, envoyer 70 cent. en timbres-poste.

PLANCHE DE BRODERIE

Alphabet pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

Alphabet, point à la minute, en gros coton.

DIXIEME ALBUM

Petite branche, broderie plate. — Entre-deux. — Toilette de diner. — Costume en cachemire. — E. A. enlacés. — Angle pour coussin. — Ecran, broderie rococo. — Motif en drap perforé. — Bouquets pour semé. — Guirlandes sur tissu rayé. — Bonnet tricoté pour enfant. — Dessus de buvard. — Rosine. — J. M. enlacés. — Petit tapis de table. — Pièce de chemise au crochet pour enfant. — M. G. enlacés. — Chemise de jour, guipure Richelieu. — B. B. enlacés. — Effilé, passementerie au crochet. — Serviette de poche. — Ecran, panorama Exposition. — Marie. — M. M. enlacés. — C. D. enlacés. — Coussin en laine Daghestan.

FEUILLE X (PATRONS)

1er côté

Redingote, 3e toilette
Corsage Jeanne d'Arc, 7e toilette } gravure n° 4749
Camail, 2e toilette

2e côté

Pelisse, 1re toilette
Jaquette, 4e toilette } gravure n° 4749.
Jupe, 4e toilette
Chemise de jour, page 6 (album d'octobre).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Modes de Paris

Modèles de Mlle THIRION 47. Bd St Michel — Costumes d'Enfants de Mme TASKIN 2 r. de la
du Théâtre Français N°3 — TEINTURERIE EUROPEENNE



Imp. Falconer, Paris

Demoiselles

1er Novembre 1889

Rue Vivienne 48

...hodière _ Modes de Mme NAUDIN 16 r. du Vieux-Colombier _ Corsets de Mme EMMA GUELLE, place Bd Poissonnière _ Chaussures de la Mon KAHN 53 r. Montorgueil.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES GRANDS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ

(SUITE ET FIN)

RICHARD-LENOIR

(1765-1839)



RANÇOIS RICHARD, né le 16 avril 1765 au Trélat, commune d'Epinay-sur-Odon (Calvados), n'avait pas, comme Jacquard et Philippe de Girard, le génie de l'invention ; il n'était pas non plus, comme Oberkampf, le fils intelligent d'un ingénieux industriel ; son père, simple petit fermier, ne lui avait rien appris de plus qu'à garder les dindons. Mais ce petit paysan avait dans la tête, à défaut de génie et de savoir, l'instinct du négoce. « J'avais à peine sept ans, a-t-il dit lui-même, que déjà je cherchais les moyens d'acquérir un capital ».

Il s'essayait au trafic en plantant des noyers qui, au gré de son impatience, tardaient bien à grandir, ou en élevant des pigeons qu'il attirait à lui par des moyens peu scrupuleux. La vente de ces pigeons, dérobés peu à peu au colombier du seigneur, lui valut sa première paire de souliers.

N'ayant pas tardé à comprendre que le village de Nilly, qu'il habitait avec ses parents, n'était pas un théâtre assez vaste pour ses aspirations, il se rendit à Rouen, où il dut, pour vivre, se faire domestique et garçon de café, et ensuite à Paris, où bien des mécomptes encore l'attendaient. Enfin, à force de persévérance, d'industrie et de

petits larcins, il parvint à posséder une somme de mille francs. Ce fut le point de départ de sa fortune.

Sous le Consulat, les produits anglais étaient prohibés et, par conséquent, très recherchés. C'était le beau temps de la contrebande. Il y avait là pour Richard une occasion de s'enrichir ; il la saisit en se servant de son petit pécule pour se livrer à la fraude. Il trafiqua si bien qu'au bout d'un an, il avait gagné vingt-cinq mille francs. Victime de spéculateurs plus madrés que lui, paraît-il, Richard perdit tout et fut même emprisonné pour dettes. Mais la fortune n'abandonne pas les audacieux ; un complot d'évasion lui rendit la liberté ; il emprunta un peu d'argent, recouvra son crédit, et, au bout de quelque temps, il avait fait d'assez belles affaires dans les métiers les plus divers, pour être devenu propriétaire d'un domaine important.

Ici s'arrêtent les agissements du petit spéculateur; le grand industriel va paraître. C'est le moment où il rencontre un jeune négociant, Lenoir-Dufresne, avec lequel il s'associe, en associant aussi leurs noms, devenus désormais inséparables : *Richard-Lenoir*.

Une des branches les plus lucratives de leur commerce consistait en basins anglais. Richard chercha avec ardeur le secret de la fabrication de ces tissus. Utilement secondé par son associé, aidé aussi par des ouvriers anglais, il réussit complètement. Aussitôt, des filatures, pourvues de *mull-Jenny* (métiers à la Jeannette), furent établies, d'abord dans des maisons particulières, puis, pour répondre aux exigences de la production, dans des bâtiments de l'Etat, dont Richard s'emparait de force lorsqu'on tardait trop à les lui céder, puis enfin dans plusieurs villes de Picardie et de Normandie. On vit alors se manifester la puissance organisatrice de cet homme qui unissait d'une façon si remarquable la promptitude du coup d'œil à la rapidité de l'exécution.

Les produits s'écoulaient avec d'autant plus de rapidité qu'ils étaient regardés comme de provenance anglaise. En même temps qu'ils faisaient une grande fortune, les heureux associés affranchissaient la France d'un impôt étranger. A ce titre surtout, leurs filatures appelèrent l'attention et les encouragements du gouvernement consulaire. Aussi, lorsque Bonaparte visita leurs ateliers, il leur dit : « Je vous aiderai de tout mon pouvoir, messieurs ; j'admire vos sentiments, et, je dirai plus, votre génie. C'est une belle tâche que vous entreprenez ». Une fête fut donnée en l'honneur de Richard par la société des Amis des Arts ; Cambacérès posa une couronne de chêne sur sa tête, et, à l'issue de cette brillante ovation, l'ancien gardeur de dindons dina à la table du deuxième personnage de la République.

Si, en 1806, lorsque mourut Lenoir-Dufresne, son associé, Richard avait renoncé à de nouvelles entreprises, peut-être n'eût-il été ni colonel de la garde nationale, ni chevalier de la Légion d'honneur ; mais il serait resté maître d'une brillante fortune (1), et de cruels revers ne l'auraient pas atteint. Au lieu de cela, il voulut ajouter à son industrie cotonnière la culture même du coton; il en fit semer dans le royaume de Naples, et deux ans après il en faisait entrer en France une quantité considérable.

Ce fut le signal des désastres. Napoléon, qui songeait à faire cultiver le coton dans les départements méridionaux, frappa ce produit d'un nouveau droit. Ensuite, la réunion de la Hollande à la France ayant mis en circulation une grande quantité de marchandises anglaises, Richard-Lenoir ne trouva plus à vendre ses produits. Enfin, en 1816, l'abolition complète et immédiate de tout droit sur les étoffes de coton fabriquées à l'étranger ruina en France l'industrie cotonnière. « Mon avoir était, le 22 avril 1814, de huit millions, a dit Richard-Lenoir ; le 24. . j'étais ruiné. »

La chute fut profonde, irrémédiable. Ce grand industriel qui avait possédé une immense fortune, joui d'une considération et d'un crédit sans bornes, occupé quinze mille ouvriers dans quarante manufactures, et contribué si puissamment à la prospérité de l'industrie française, vécut de charité pendant vingt-cinq ans, dans un coin de ce quartier Saint-Antoine qu'il avait animé de son intelligente activité, et c'est à peine si, dans ses derniers jours, il fut à l'abri du besoin.

(1) Il disait alors, comme la chose du monde la plus naturelle, lui qui n'avait qu'une fille : « Si j'avais douze enfants, je leur donnerais à chacun en dot un million et une manufacture. »

TERNAUX

(1763-1833)

L'empereur avait fondé en 1804 des prix de 10,000 et de 5,000 francs, qui devaient être distribués de dix ans en dix ans, le jour anniversaire du 18 brumaire, à ceux qui auraient le plus contribué aux progrès des arts, des sciences, de l'agriculture et de l'industrie. Lorsqu'il s'agit

d'accorder le grand prix destiné au fondateur de l'établissement le plus utile à l'industrie, le jury désigna M. Oberkampf, qui avait naturalisé en France l'art des toiles peintes, et fondé les établissements de Jouy et d'Essonne; mais il témoigna le regret qu'il n'y eût pas un second prix pour MM. Ternaux, qui avaient réuni dans onze manufactures la fabrication de toutes espèces de draps, étaient parvenus à imiter le tissu de cachemire, et occupaient dans leurs ateliers de France et d'Italie plus de douze mille ouvriers.

Cette prospérité industrielle avait eu Sedan pour berceau, et remontait à plus de vingt-cinq ans. En 1778, M. Ternaux père ayant éprouvé des revers de fortune, n'hésita pas à donner la direction de sa fabrique de draps à son fils aîné, Guillaume-Louis Ternaux, âgé seulement de quinze ans. Pénétré de la responsailité qui pesait sur lui, l'enfant devint brusquement un homme, et justifia au-delà de tout espoir la confiance paternelle.

Lorsque la Révolution éclata, Ternaux aîné avait vingt-six ans. Il était mûri par l'expérience et grandi par le succès. En 1790, il publia une brochure, intitulée *Vœu d'un patriote*, pour s'élever, dans l'intérêt du commerce, contre l'émission des assignats. Cette circonstance fit de lui un homme politique. Il se mêla même à une manifestation en faveur du roi, et dut, pour échapper à l'échafaud, chercher un refuge en Allemagne. Pendant les années d'exil, son jeune frère, Nicolas, continua les affaires en France, et lui étudia à l'étranger les meilleures méthodes de fabrication.

Sous le Directoire, Ternaux se fixa à Paris et fonda plusieurs fabriques en province. Napoléon ne lui garda pas rancune de s'être prononcé contre le Consulat à vie et contre l'Empire. Lorsqu'il visita ses ateliers de Louviers, il le décora de sa propre main et lui dit avec bienveillance : « Je vous trouve donc partout ». Plus tard, Ternaux fut membre du Conseil général de la Seine, colonel de la garde nationale et député. Mais ce n'est pas de l'homme politique que nous avons à nous occuper ici, c'est du célèbre fabricant.

Puisque cette capricieuse qui se nomme la mode a banni le cachemire de la toilette des dames, on serait assez mal venu aujourd'hui en appelant les bénédictions des jeunes filles sur le nom du Français qui dépensa tant d'efforts et d'activité pour donner au châle de cachemire des lettres de naturalisation. Personne n'ignore cependant qu'au commencement de notre siècle, ce châle joua un grand rôle dans le monde élégant ; il était le complément nécessaire de toute jolie toilette, il figurait même parmi les objets de luxe et, en 1820, Casimir Delavigne pouvait faire dire à un personnage de comédie :

... Prodige inouï dont je suis stupéfait :
Lucile a de l'esprit, un talent qu'on admire,
De la beauté, vingt ans et pas de cachemire!

Aussi, en se souvenant que le cœur de leurs grand'mères a battu peut-être à la pensée qu'il y aurait un cachemire dans leurs corbeilles de noces, les jeunes personnes de nos jours ne refuseront pas leur intérêt, ne fût-ce qu'à titre historique, à l'œuvre de Ternaux.

Les cachemires de l'Inde ne commencèrent à figurer dans la parure des femmes qu'à dater de l'expédition d'Egypte ; ils provenaient du butin fait sur les champs de bataille. Mais quand nos troupes eurent quitté l'Orient, il ne fut pas aisé d'aller chercher directement aux Indes les merveilleux tissus.

C'est alors que Ternaux conçut le projet de les imiter en remplaçant le poil des chèvres du Thibet par les plus belles qualités de laines-mérinos, et en apportant à la fabrication de ses tissus les soins les plus minutieux. Le résultat n'ayant pas répondu à son attente, il résolut de se procurer à tout prix les matières premières employées par les Indiens. Il trouva moyen d'en avoir par l'entremise de la Russie ; ces nouveaux essais ne lui ayant pas encore donné pleine satisfaction, il comprit que le seul moyen de réussir serait de se procurer, non quelques échantillons de laine, mais des chèvres thibetaines elles-mêmes. Ne reculant devant aucun sacrifice, il entreprit une expédition dans ce but : sur treize cents animaux qu'il fit acheter en Asie, à travers les plus grandes difficultés, il lui en arriva quatre cents à peine. Les pertes avaient été considérables, mais le but était atteint. Il ne fut plus question alors que de perfectionner la fabrication, et Ternaux y parvint si bien, que les cachemires français purent enfin rivaliser avec les cachemires de l'Inde.

Ajoutons que Ternaux ne se borna pas à être fabricant. Son esprit vaste et inventif embrassait avec ardeur toutes les questions d'utilité publique. Très préoccupé de l'alimentation économique des classes pauvres, il établit dans sa campagne de Saint-Ouen des *silos*, d'après le système égyptien, pour la conservation des grains. et donna à la pomme de terre une préparation propre à l'empêcher de se corrompre.

Ternaux ne laissa échapper aucune occasion, soit par ses actes, soit par ses écrits, de servir l'humanité. Non seulement il mérita d'être proclamé par Charles Dupin le premier négociant que la France ait possédé depuis Jacques Cœur ; mais il fut, par excellence, homme de bien et de courage, et supporta avec une admirable constance les revers de fortune que la Révolution de 1830 infligea à ses dernières années.

Nous bornerons ici cette étude, car nous ne nous sommes proposé que d'évoquer le souvenir

de nos bienfaiteurs les plus populaires. Que de noms pourtant il faudrait citer encore, même en réservant une place d'honneur aux illustres savants et aux grands hommes d'Etat, pour rendre un complet hommage aux Français qui, à des titres différents, ont bien mérité de la reconnaissance publique.

CHARLES ROZAN.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

LES RÉVOLTES DE SYLVIE

PAR MADAME COLOMB

—

Il y a beaucoup de vérités solides dans cette histoire essentiellement bourgeoise d'une jeune fille qui veut être *elle-même* avant que l'expérience ne lui ait formé une personnalité, qui s'arme follement en guerre contre de prétendus préjugés et risque de compromettre son bonheur en jouant à l'incomprise, en luttant contre les protections qui l'entourent, comme si elles lui représentaient d'insupportables tyrannies. Pourquoi Sylvie n'a-t-elle pas médité plutôt la leçon si doucement donnée par *Miss Tommy* dont nous parlions l'autre jour : Prendre bravement notre lot entre nos mains, l'accepter et en tirer le meilleur parti possible? Elle y viendra pourtant, mais, jusque-là, nous la verrons se conduire, chaque fois que l'occasion s'en présentera, en fille très mal élevée, bien que la Providence ait placé auprès d'elle un type admirable de jeune institutrice qui devrait lui servir d'exemple. Tout est bien qui finit bien; la révoltée rentre au nid comme le pigeon de la fable, trop heureuse de retrouver le cercle de la famille, une honorable médiocrité, des devoirs modestes, surtout la fidèle affection d'un homme glorieusement estropié en servant son pays, et dont les infirmités lui avaient fait horreur avant qu'elle n'eût compris que la plus belle des missions pour une femme est une mission de dévouement (1).

(1) *Les Révoltes de Sylvie*, par Mme Colomb, 1 vol. illust., 4 fr. Librairie Hachette, 79, boul. St-Germain.

LA MONTRE DE TANTE MARIE

PAR MADAME DE STOLZ

—

Nous ne croyons pas que Mme de Stolz ait jamais rien écrit de meilleur. Quelle intéressante héroïne que *La Montre de Tante Marie*, cette montre qui fait dire naïvement à la petite Germaine, négligée par une mère trop mondaine : — La montre de tante Marie rend les heures plus longues que la tienne, puisque tante Marie a du temps pour tout. — Et tante Marie enseignera maternellement à sa jeune nièce le grand secret de cette montre-fée; elle lui apprendra que le fond de l'éducation c'est de ne jamais perdre le temps, c'est d'être scrupuleusement ponctuel, de placer à l'heure juste les actes journaliers ; ni avance, ni retard. On fait entrer ainsi chaque chose dans la case qui lui a été préparée, sans se hâter, sans empiéter sur ce qui doit suivre et on est étonné de tout ce qui peut tenir en une seule journée divisée par compartiments. Employer comme il convient l'heure présente qui est à nous, voilà le meilleur moyen d'obtenir que les heures à venir qui sont entre les mains de Dieu, nous apportent ce qu'il nous faut. Et Germaine profite de la leçon, elle se rend digne de posséder à son tour le talisman qui a décidé du bonheur et de la prospérité de toute une famille (1).

(1) *La Montre de Tante Marie*, par Mme de Stolz. René Haton, 35, rue Bonaparte. Prix : 3 fr.

ADOPTÉE

PAR M. HERBERT

Traduit de l'allemand, par J. de Rochay

—

L'histoire de la fille du pauvre musicien Grégor, adoptée par le comte de Hesslar qui l'élève dans des idées d'orgueil et d'égoïsme, recueillant à la fin ce qu'il a semé, sous forme d'ingratitude et d'abandon, est tout ensemble très honnête et très intéressante. Les coupables ne seront pas trop durement punis, puisque la frivole Alexa trouve dans le mariage l'occasion de satisfaire sa soif insatiable de succès petits ou grands, puisque celui qu'elle a nommé son père rencontre en sa vieillesse, sans l'avoir mérité, le dévouement de deux bons cœurs aussi simples qu'ils sont généreux.



— On ne doit point essayer de façonner l'image vivante de Dieu suivant les caprices ou les systèmes humains.

Telle est la dernière parole du comte, telle est la morale d'un livre où se reflètent d'une façon particulièrement curieuse pour nous, qui avons intérêt à les connaître, les mœurs et l'esprit allemands. — M. Herbert est, paraît-il, le pseudonyme d'une jeune femme et d'une fervente catholique, double titre à notre sympathie. — Si M. Herbert a de l'imagination, de la grâce et de la chaleur, son traducteur, M. J. de Rochay a des qualités d'écrivain que l'on daigne trop rarement mettre au service de ce genre de travail, si difficile quand il est consciencieux. Nous ne trouvons à reprocher au volume qu'un avant-propos fort injuste sur les romans étrangers en général.

Il n'était pas besoin, pour assurer le succès d'un bon roman catholique, d'attaquer avec vivacité les romans protestants dont un si grand nombre ne vise à la propagande d'idées religieuses d'aucune sorte, se bornant à une morale saine qui ne peut offenser personne (1).

ÉTRANGÈRE

PAR M. DU CAMPFRANC

—

L'auteur, cette fois encore, est une femme du monde.

La dédicace affectueuse à Mme Mathilde Bourdon, et l'admiration exprimée pour ce talent « si pur et si religieux », nous l'a fait ouvrir d'abord; ayant commencé à lire, nous sommes allée jusqu'au bout, d'une traite.

Ce n'est pas que le livre soit sans défaut; on en critiquerait trop aisément le style, et il effleure les situations plutôt qu'il ne les creuse bien profondément; mais on est porté, pour ainsi dire, par la rapidité même du récit plein de flamme.

Ne vous laissez point tromper par le titre : Mlle de Hautmont est Parisienne; le mot d'étrangère n'exprime que son isolement dans la vie difficile où elle tombe du jour au lendemain, après la ruine et le suicide de son père. Elle a payé noblement les dettes de ce grand coupable, en ne songeant qu'à satisfaire aux plus délicates prescriptions de l'honneur et soudain, délaissée par un fiancé amoureux de sa dot plus encore que d'elle-même, elle se trouve aux prises avec la pauvreté sans que l'éducation l'ait préparée ni à la subir ni à la conjurer.

Peut-être l'horreur de vivre *chez les autres*, à un rang subalterne, est-elle exagérée par cette personne altière qui ne sait se conformer à aucune des exigences de sa situation.

Elle combat avec une sorte de fureur fiévreuse, toujours vaincue malgré ses efforts dans cette lutte pour l'existence. A la fin, l'amertume et le désespoir amassés chez elle s'épanchent dans un volume intitulé : *Désillusions*, dont nous comprenons sans peine l'insuccès. Elle ne réussit pas mieux à vivre de son aiguille que de sa plume; elle en vient à mendier! Tout cela est amené bien vite; il n'y a pas assez de transitions dans le récit des événements ni surtout dans les développements psychologiques. Une grève, une émeute, une explosion formidable terminent ce roman qui commence par un suicide et auquel, quoi qu'on en pense d'ailleurs, personne ne pourra reprocher d'offrir une intrigue froide et languissante (1).

MADEMOISELLE DE MORON

PAR ALEXANDRE LAMBERT DE SAINTE-CROIX

—

Règle générale, les jeunes filles, ne sauraient tirer grand profit de la lecture de nos romans contemporains et font mieux, en ce genre de littérature, de se tenir à quelques chefs-d'œuvre d'autrefois.

On peut leur permettre néanmoins *Mademoiselle de Moron*; c'est une honnête histoire d'amour, très simplement écrite par un homme du monde; elle se déroule en Andalousie et a le mérite de nous faire bien connaître la société espagnole. Sans aucun doute, l'auteur de *Paris à San-Francisco* a séjourné dans la jolie ville de Jerez et rencontré toutes les figures qu'il entreprend de peindre. Il nous fait assister à des courses de taureaux, à un meurtre commis par la ténébreuse association de la Mano Negra et au supplice de six condamnés à la *garotte*. On rencontre heureusement çà et là beaucoup de scènes plus riantes et tout se termine par un heureux mariage (2).

TH. BENTZON.

(1) *Adoptée*, par M. Herbert, traduit de l'allemand, par J. de Rochay. Librairie Blériot, Henri Gautier, successeur, 55, quai des Grands-Augustins.

(1) *Etrangère*, par M. du Campfranc. Paris, librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

(2) *Mademoiselle de Moron*, par Alexandre Lambert de Sainte-Croix, 1 vol. : 3 fr. 50. Calmann Lévy, 3, rue Auber et boulevard des Italiens, 15.

MER BÉNIE

MOEURS MARITIMES

(SUITE ET FIN)

VI



Mais le jour suivant, Yvette se montra aussi calme, aussi confiante que la veille. Et ce calme, cette confiance, ne faiblirent pas un seul instant.

La jeune fille garda le limpide sourire qui traduisait la sérénité de son âme. A toutes les questions, aux condoléances maladroites que de bonnes âmes croyaient devoir lui adresser, elle répondait imperturbablement :

— Mais je vous dis que Jean n'est pas mort, je vous dis qu'il va revenir.

Si bien qu'à la fin les plus sceptiques en prirent leur parti.

Il était certain qu'Yvette était devenue folle.

Seulement, disaient ces personnes entendues, c'est une folie très douce, très singulière, qui ne lui prend qu'une partie de son esprit, un côté de son intelligence.

Même, cette folie était un vrai bonheur, une grâce miraculeuse.

Dans cette attente chaque jour renouvelée, la jeune fille avait perdu la notion de son malheur.

Les médecins mêmes, consultés par des voisins charitables, s'y prirent comme les autres.

La tranquillité de la pauvre enfant bouleversait toutes les conjectures.

La Noël vint. Comme les années précédentes, Renée conduisit sa sœur de lait à la messe de minuit, à Lorient. C'était une coutume d'enfance qu'avaient conservée les deux jeunes filles.

Pas un mot, pas une attitude qui permît un seul instant de révoquer en doute la plénitude de raison de la pauvre fille. Renée qui, peu à peu, s'était faite, elle aussi, à l'idée commune, malgré l'incessant contact de son amie, éprouva un jour la plus vive émotion en présence d'un fait inexplicable sans le concours d'une lucidité absolue.

Jusque là, elle avait différé son mariage, au plus grand ennui de Trévignon.

Elle avait tant et si souvent promis à Yvette que les deux noces se feraient le même jour, la même église, qu'elle avait un grand crève-cœur à la pensée de notifier une décision contraire à sa sœur de lait.

Or, ce fut celle-ci qui prit les devants et lui évita ce souci.

Un jour, dans l'intimité de leur tête-à-tête, en l'une de ces heures où le respect des convenances sociales n'empêchait plus la fille du pêcheur de tutoyer la fille de l'amiral, Yvette demanda à Renée :

— Et ton mariage ? quand aura-t-il lieu ?

Mlle de Kérudo se redressa dans le fauteuil qu'elle occupait et regarda sa compagne avec des yeux effarés.

Yvette hocha la tête avec un sourire bienveillant, sous lequel on ne lisait aucun trouble.

— Va, va, dit-elle, je t'ai devinée depuis longtemps, tu n'oses pas m'en parler.

— Mais, commença Renée, je t'assure...

La pêcheuse lui prit la main, qu'elle baisa affectueusement.

— Croyez-vous que je ne vous connais pas, mademoiselle de Kérudo-Kermenès ? Vous ne m'avez pas parlé de votre mariage, à cause des projets d'autrefois. Vous vous êtes dit : « Je ne veux pas faire de peine à ma pauvre Yvette. » Et alors, vous avez gardé le silence. Mais je veux le voir, moi, ce mariage. Je veux te porter des fleurs, ma petite sœur. J'ai bien ce droit, je suppose, au moins jusqu'au jour où il faudra que je te dise « madame ? »

Renée n'était pas encore revenue de sa surprise.

La petite-fille d'Alain Rovellan ne put s'empêcher de rire.

— Voyons, fit-elle, ai-je donc l'air plus fou aujourd'hui que les autres jours ? Car je suis folle, c'est entendu, parce que je ne crois pas à la mort de Jean et que j'attends son retour. Ne nie pas ; toi aussi, tu le crois. Mais, enfin, aussi folle que je sois, ma question est une question de bon sens. Tu peux y répondre. A quand la noce ?

Mlle de Kérudo avait fini par recouvrer ses esprits. Elle répondit, très sincère :

— Je t'avoue que je n'y ai pas du tout songé, ma chérie.

— Vraiment ? Et monsieur Charles, est-ce qu'il n'y songe pas non plus ?

Elle riait malicieusement. Renée fit chorus à cette franche gaieté.

— Je suis sûre, poursuivit Yvette, que monsieur de Trévignon m'en veut beaucoup, qu'il s'imagine que ma présence seule retarde votre mariage. Et c'est parce que je ne veux pas que vous différiez plus longtemps votre bonheur, mademoiselle, que je vous en parle. Il faut vous hâter.

— Nous hâter? Et pourquoi donc, je te prie?

— Parce que, reprit la pêcheuse, avec la même malice des yeux et des lèvres, nous allons entrer en carême, et que si tu n'es pas mariée d'ici un mois, il faudra attendre jusqu'à Pâques.

Renée jeta un petit cri.

— Ah! c'est vrai! Et moi qui n'y pensais plus du tout! C'est que tu as raison tout de même.

Elle s'était levée, un peu agitée. La perspective de différer de trois mois un bonheur que l'on avait à la portée de la main venait de l'effrayer subitement.

Elle se jeta au cou de son amie et l'embrassa avec effusion.

— Oh! que tu es gentille, que tu es bonne, mon Yvette! Dire que tu as pensé à cela, toi! Et dire que l'on te croit... folle! Mais c'est moi qui le suis!

En ce moment, une servante vint annoncer Charles de Trévignon.

— Faites-le entrer tout de suite, cria impétueusement Renée.

Elle courut au-devant de lui, et secouant sa tête mutine :

— Dites donc, vous, monsieur mon futur mari, saviez-vous que nous étions en train, vous et moi, de faire une grosse imprudence?

— Une grosse imprudence? interrogea Trévignon gaiement. Et comment?...

— Dame! Vous allez le savoir. Etes-vous pressé de vous marier?

Il éclata de rire et lui baisa tendrement la main.

— Ma chère Renée, est-ce à vous qu'il me faut l'apprendre?

— Mais certainement. Car, à la manière dont nous nous comportons tous les deux, nous courons le risque d'avoir des cheveux blancs avant d'être mari et femme.

— Je vous prie de croire, répliqua l'officier, qu'il n'y a pas de ma faute, et...

— Je sais, je sais, interrompit la rieuse créature. Même, l'autre jour, vous avez pressé père de fixer la date, et il vous a répondu : « Quand il plaira à Renée. »

— D'où je dois conclure que, jusqu'ici, « il n'avait pas plu à Renée. »

Elle fit une adorable moue, et, haussant les épaules :

— Ah! les hommes, s'écria-t-elle, que c'est peu clairvoyant! Vous auriez dû deviner, monsieur, qu'il ne s'agissait pas de plaire ou de déplaire à Renée, mais simplement que Renée ne pensait pas à la chose, voilà tout. Eh bien! j'allais faire une jolie sottise!

— Mais, encore une fois, comment?... J'avoue que ma perspicacité est en défaut.

Elle se croisa les bras, et, moqueuse, se mit à le questionner :

— D'abord, vous, connaissez-vous les prescriptions du Carême en ce pays-ci?

Trévignon se gratta le front, et :

— Je confesse que je ne suis pas tout à fait au courant des mandements.

— Eh bien! monsieur, sachez que dans le diocèse de Vannes on ne se marie pas en Carême.

— Vous dites?... On... ne... se... marie pas... en Carême?

— Parfaitement. Et si on laisse passer les derniers jours gras, on ne peut plus se marier qu'à Pâques. Comprenez-vous maintenant?

— A peu près... Mais... nous se sommes point encore en Carême, que je sache.

— Non, mais nous avons juste un mois avant le Mercredi des Cendres, trois semaines pour les publications et le reste, et, à moins que, décidément, vous ne préfériez renvoyer la cérémonie après Pâques?...

Trévignon se récria :

— Ah! jamais, par exemple, et si vous n'y voyez aucun obstacle, nous serons publiés dès demain. Mais, ajouta-t-il avec une certaine hésitation et en regardant Yvette de côté, je croyais, il me semblait que vous...

La fille du sauveteur intervint :

— Monsieur, dit-elle mélancoliquement, je crois vous comprendre. Vous faites allusion à certaines promesses, lointaines d'ailleurs, et qui ne peuvent plus s'exécuter aujourd'hui. Il est bon de n'en point tenir compte et de suivre l'avis de mademoiselle Renée.

Trévignon se sentit plus touché qu'il n'eût voulu de ces paroles.

— Je vous remercie, mademoiselle Yvette, répondit-il, de revenir vous-même sur un sujet qui, je le crois, préoccupait vivement Renée, et auquel, par respect pour elle, par amitié pour vous, j'avais évité de toucher jusqu'à présent.

— Et sans compter, s'écria Renée en se jetant au cou de sa sœur de lait, sans compter que c'est elle, vous entendez, Charles, elle-même qui a pensé au Carême, et qui me l'a rappelé! C'est qu'elle n'est pas folle du tout, mon Yvette, mais pas du tout!

La fille du sauveteur sourit en rougissant.

— Si peu folle, monsieur de Trévignon, murmura-t-elle, que j'ai demandé à mademoiselle de Kérudo d'assister à son mariage, et de lui porter de mes fleurs.

Le jeune homme parut encore une fois embarrassé.

— Vous savez bien, ma chère Yvette, que vous

serez toujours l'amie de la maison, que nous vous recevrons les bras ouverts, et que, pour changer de nom, Renée ne changera pas de cœur.

La jeune fille comprit le motif de l'hésitation.

— Seulement, dit-elle, il vous paraît étrange, comme à tant d'autres d'ailleurs, que je veuille être de noces si peu de temps après le « malheur » qui nous est arrivé?

Elle s'interrompit, puis avec une charmante réticence :

— Eh bien! si folle que je puisse vous paraître, voici ma réponse. Regardez-moi bien, monsieur de Trévignon, et vous verrez que je ne suis pas même en deuil.

C'était la vérité.

Pas une seule couleur sombre, pas le moindre crêpe n'était venu attrister la toilette rustique et coquette de la jolie fille. Elle conservait ses atours des jours de fête, et sa coiffe de dentelle gardait ses ailes immaculées.

Trévignon ne put que s'incliner devant ce signe.

— Ma foi, mademoiselle, dit-il, voici un argument péremptoire. Il ne m'en faut pas davantage pour me prouver que vous raisonnez le plus sensément du monde tous les actes de votre vie, et je suis heureux de constater que je m'étais absolument trompé.

Et, lui tendant largement les deux mains :

— Votre confiance me gagne, parbleu! Moi aussi, maintenant, je crois au retour de Jean. Eh bien! laissez-moi vous embrasser aujourd'hui, en attendant que je le fasse le jour de votre noce à vous.

Elle se pencha, rougissante, et il lui mit un baiser sonore sur chaque joue.

— Sans vous, tout de même, s'exclama-t-il gaiement, nous allions nous retarder de trois mois. Avec ça que les marins ont du temps à perdre!

. . . .

De ce jour, tout soupçon de folie à l'encontre d'Yvette fut définitivement écarté dans la maison de l'amiral de Kérudo. Bien au contraire, on manifesta la foi la plus absolue en sa clairvoyance. L'intimité qui régnait entre elle et Renée lui avait assuré ses grandes et petites entrées dans la famille. Tous les êtres de la maison se trouvèrent bientôt avec elle sur le même pied de familiarité décente. La fille d'Alain Rovellan eut, pour ainsi dire, sa place marquée au foyer.

Pourtant rien n'était changé dans la vie et les habitudes d'Yvette.

Tous les jours, suivant son ordinaire, elle allait à l'église, le front penché, les yeux mi-clos, absorbée dans sa pensée, « l'idée fixe » disaient les braves gens qui tenaient encore pour la folie, une folie spéciale et sans précédent.

Tous les jours aussi, quelque temps qu'il fît, elle descendait sur la plage et s'y promenait lentement, les regards attachés sur la mer, comme si elle eût attendu d'y voir surgir à l'horizon l'esquif désiré qui devait lui ramener Jean Guern.

Et cela ne contribuait pas peu à maintenir intacte la croyance en la folie, malgré la lucidité manifeste de toutes les actions d'Yvette dans le reste de sa conduite.

D'autres fois, elle s'asseyait sur un quartier de roche et s'abandonnait à la contemplation. A vrai dire, en de tels moments, elle justifiait l'opinion défavorable, car une sorte d'insensibilité externe la saisissait. Elle demeurait indifférente à toutes les choses du dehors, ne voyait et n'entendait rien. La mer seule était son spectacle, la grande voix des flots ou leur susurrement sur le sable et les galets, la seule musique qui captivât ses sens.

Ceux qui la rencontraient sur leur route, ceux qui passaient près d'elle, alors même qu'elle n'accordait aucune attention aux va-et-vient du chemin, portaient la main à leurs chapeaux ou à leurs bonnets et saluaient respectueusement celle que Dieu avait « touchée ».

Même, il s'était formé à Larmor une légende autour d'Yvette. Et, comme toute légende a besoin d'antécédents, on avait eu soin de rattacher celle-ci à un ordre de faits analogues. Les bonnes femmes et les commères du Kernevel et de Lomner disaient d'Yvette en faisant, bien entendu, leurs réserves pour l'avenir :

« — Ça c'est vu d'autres fois. Il y en a comme ça, de ces démentes, que le bon Dieu a prises en pitié. Même que l'on conte qu'il leur a quelquefois rendu leurs fiancés ou leurs maris, ou même leurs fils. »

Et, cependant, le temps passait sans rien produire qui parût justifier l'invraisemblable espoir de la jeune fille, espoir qui ne faiblissait point.

Aussi bien telle était sa persistance, son inébranlable confiance, que l'amiral de Kérudo, profondément touché de cette situation exceptionnelle avait, par ses relations et son crédit, remué ciel et terre, au ministère de la marine et ailleurs. On avait donné des ordres précis et, du Sénégal au Congo, des recherches avaient été faites. On avait questionné les nègres, d'ailleurs soumis et fidèles aujourd'hui. Rien, encore une fois, n'était venu démentir les prévisions sinistres, pas plus, d'ailleurs, en mal qu'en bien. Les noirs, dont la mémoire se fixe généralement par les moindres détails, n'avaient souvenance de la mort d'aucun blanc. On en était réduit à croire que le canonnier Guern avait dû être la proie de quelque bête fauve du désert; on procédait par voie de conjectures, et ce mot vague et incertain « disparu » gardait son indécise mais désolante signification.

. . . .

Cependant les jours passaient.

Le samedi, veille de la Quinquagésime, le mariage du lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon avec Renée de Kérudo fut célébré en grande pompe dans l'église de la Paroisse à Lorient. Une assistance d'élite s'était rassemblée pour souhaiter toutes sortes de prospérités au nouveau couple.

La beauté de Renée, déjà si pleine de charmes, parut encore rehaussée par la blanche toilette de mariée. Ses magnifiques cheveux blonds lui firent le plus beau diadème qu'une femme puisse souhaiter, et ce fut le plus sérieusement du monde que l'on fit au lieutenant de vaisseau les compliments qu'appelait son bonheur.

Il les reçut avec sa bonne grâce habituelle, mais sans y attacher plus d'importance que n'en comportent ces formules toujours plus ou moins cérémonieuses. N'avait-il pas pour être heureux le plus parfait trésor qu'un homme puisse rêver de posséder sur la terre? Aussi eut-il hâte de se dérober aux empressements de la foule et d'emporter sa femme dans un de ces doux voyages que l'amour rend plus pittoresques que les lieux où il se transporte.

Il y eut pourtant un incident à la fête, incident prévu d'ailleurs.

Au sortir de l'église, comme Renée dépouillait son voile blanc et ses fleurs d'oranger pour revêtir les vêtements de voyage, Yvette Rovellan parut.

Toutes les portes lui étaient ouvertes. Elle entra sans difficultés dans la chambre de la mariée, Renée lui tendit ses bras et, pendant quelques minutes, les deux jeunes filles mêlèrent leurs larmes et leurs baisers.

Mlle de Kérudo, désormais Mme de Trévignon, demanda à sa sœur de lait :

— Eh bien ! Yvette, me voilà mariée ! Es-tu contente, petite sœur ?

La pêcheuse sourit avec sa mélancolie habituelle.

— Oui, te voilà mariée. Tu as rompu le mauvais sort. C'est la dernière fois que je puis te parler comme je le fais, et j'ai voulu t'apporter, moi aussi, mon cadeau de noces.

— Ton cadeau de noces ? questionna la jeune femme surprise.

— Oui, mon cadeau de noces. Cela t'étonne. Eh bien ! tu as dû me reprocher de n'être point venue te voir ces jours-ci. Je vais te dire. J'ai fait un pèlerinage. Je reviens d'Auray, où je suis allée prier sainte Anne pour toi. Et voici ce que j'en rapporte.

Elle tira de sa poche un petit paquet plié avec soin et l'ouvrit sous les yeux surpris de Renée.

Dans le paquet, il y avait deux médailles, non d'argent ou de vermeil, mais de fer.

— Tiens, dit-elle, elles sont rares en Bretagne. Celles-ci sont depuis bien longtemps dans la famille. Notre croyance veut qu'elles soient aussi vieilles que le sanctuaire de la Bonne Dame, et que, lorsque celui qui les a rapportées au sanctuaire pour les faire bénir de nouveau a fait la route à pied, elles aient, désormais, la vertu de préserver de la mort violente par l'eau, par le fer ou par le feu. J'en avais deux. J'ai fait la route à pied. Je les ai fait bénir moi-même au pied de l'autel de sainte Anne. Je t'en donne une. Elle sauvegardera ton mari.

Renée prit la médaille qu'elle baisa pieusement. Puis, embrassant son amie :

— Et l'autre ? demanda-t-elle.

— L'autre, répondit Yvette avec un céleste regard, elle est pour Jean, à son retour.

VII

. . . .

Le voyage de noces de Charles et de Renée a eu lieu. La jeune mariée a tenu à rentrer à Lorient pour les fêtes de Pâques. Son mari l'a reconduite sous le toit paternel, et le printemps, un avril exceptionnel cette année-là, a fêté leur retour de ses plus doux parfums, de ses plus suaves brises.

Puis mai est venu épanouissant ses fleurs, ornant la côte des plus merveilleuses richesses de son écrin. De Larmor à Lomner, sous les tièdes ondées du mois des fleurs, la terre et les roches se sont mises à bourgeonner, à verdir sous leur parure de feuilles tendres, dans leurs guirlandes de lilas, de glycines, de vigne vierge et de roses grimpantes.

La maisonnette du père Rovellan n'est pas la moins ornée des rustiques demeures du rivage. Dans l'étroit enclos, grâce à la vigilance pieuse d'Yvette, les plates-bandes ont étalé tout le charme de leurs couleurs, tout l'enivrement de leur senteurs.

Toujours sereine, toujours souriante, Yvette a cultivé les plantes de la joie, soignant ses rosiers et ses lis, ses verveines et ses héliotropes, avec toute l'attention qu'y pourrait apporter un jardinier de profession.

C'est une vraie fête des yeux que d'arrêter son regard sur ce jardinet minuscule, en ce moment décoré de toutes les grâces de la nature épanouie.

Au milieu de toutes ces fleurs, Yvette n'est pas la moins belle.

Il semble que l'épreuve subie ait ajouté une perfection de plus à sa beauté.

Grande comme sa sœur de lait, Mme de Trévignon, mince de taille, large d'épaules, le buste bien cambré, la fille d'Alain Rovellan réalise, dans sa plus haute expression, le type accompli de la beauté des femmes de Cornouailles ; sous sa guimpe immaculée, le noir de son corsage de

velours produit une opposition harmonieuse qui met en relief la finesse des attaches. La coiffe de dentelle neigeuse se pose délicatement sur la magnifique chevelure noire qui, dénouée, tomberait jusqu'aux chevilles d'Yvette.

Très admirée, très recherchée, la petite-fille d'Alain Rovellan n'est pas sans avoir vu quelques timides prétentions surgir autour d'elle. Bien des gars soupirent, qui ne s'arrêteraient pas aux suppositions de folie, aujourd'hui presque abandonnées, si ce n'est par quelques vieilles femmes têtues.

Mais Yvette, elle, n'a pas varié. Elle attend, avec la même confiance, avec le même courage. Elle « sait » que Jean doit revenir, qu'il reviendra, et c'est peut-être dans cette attente que, chaque jour, naïvement, elle se fait plus belle pour le recevoir.

Mai s'achève. Jean n'est pas revenu.

. . . .

Deux années se sont écoulées, deux années pleines depuis qu'ils ont échangé leur serment. Partout sur la côte on se dispose à la solennité. C'est demain que le vieux desservant de Larmor, plus chancelant encore, bénira, comme tous les ans, les Couraux.

La nuit de juin va être superbe. Une brise fraîche s'alanguit sur l'Océan. Le soleil, dont les rayons ceignent l'île de Groix d'une gloire, a laissé le ciel d'une incomparable pureté. Les parfums de la terre et ceux de l'Océan s'unissent. Des bruits vagues se fondent en une indicible harmonie qui monte dans le silence grandissant.

Yvette a terminé sa besogne. Les filets sont réparés, la maison est nette. N'était l'absence de celui qu'on désire, tout sourirait aux Rovellan. Jamais la pêche n'a promis d'être aussi fructueuse, jamais la sardine ne s'est annoncée aussi nombreuse. Et le vieil Alain, superstitieux, murmure :

— Pour le sûr, je n'y comprends plus rien. On dirait que la chance a tourné depuis la mort de Jean. La voilà toute de mon côté. Ah ! comme je donnerais de grand cœur tout l'argent que je gagne pour faire revivre le cher garçon !

Présentement, le vieux sauveteur, qui a veillé fort tard, se repose. Il s'est couché plus tôt qu'à l'ordinaire. Il dort.

Yvette, elle, s'est sentie envahir par une émotion soudaine. Des larmes lui gonflent le cœur et débordent de ses paupières. Elle veut se replonger dans le passé. La voilà dans le jardin. Elle ne sait pourquoi tout lui paraît revêtir un aspect étrange, nouveau, comme si elle voyait les mêmes choses pour la première fois. Pourtant, cette maison est la sienne ; cette mer, ce sont les Couraux qu'on bénira demain ; cette église dont le clocher égrène en ce moment les notes de l'*angelus* du soir, c'est bien l'église de Larmor ; ce banc sur lequel elle s'asseoit, c'est le banc sur lequel elle s'est toujours assise.

C'est ici même, il y a deux ans, à la même heure, que Jean lui livra le secret qui brûlait ses lèvres, mais que ses yeux avaient déjà trahi ; c'est ici que, tremblant comme un enfant, il s'approcha d'elle et prit sa main qu'il retint un peu plus longtemps qu'à l'habitude.

Oh ! cet instant si court et si plein d'ivresse, néanmoins ! Voici qu'à son souvenir le cœur d'Yvette bat plus fort, et les larmes coulent toutes seules de ses yeux.

Comme cela s'était fait vite et sans effort !

Jean avait incliné sa tête vers elle et, doucement, il avait dit :

— Yvette, il y a bien longtemps que je veux te dire quelque chose. Je suis presque ton frère, et j'ai toujours vécu sous le toit de ton grand-père. Je n'ai plus de famille que la tienne, et pourtant je ne suis pas ton frère, je ne suis pas le fils de Rovellan. Veux-tu que je devienne l'un et l'autre.

Certes ! Elle avait compris le préambule. Mais que feraient les femmes si elles n'assaisonnaient toutes choses d'un grain de malice ? Elle avait répondu :

— Moi, je veux bien, Jean. Mais comment feras-tu pour cela ?

Parbleu ! La méchante fille, elle savait bien que le matelot ne pouvait devenir son « frère ». Alors... quoi ?

Alors Jean s'était gratté le front. Il avait paru fort embarrassé.

— Dame ! Pour ce qui est de devenir le petit-fils de Rovellan, c'est très facile. Mais pour ce qui est d'être ton frère, je crois que je me suis mal exprimé.

C'était alors qu'il lui avait pris la main, très respectueusement.

Et comme elle était gaie de caractère, que l'embarras du brave garçon l'amusait tout en lui faisant bondir le cœur, elle avait éclaté de rire d'une manière tout à fait impertinente.

Et lui, tout interloqué, n'avait plus su que dire. Il avait fallu qu'elle l'aidât à retourner son compliment, en ajoutant, avec une candeur jouée :

— Bah ! Jean, quand on ne peut pas être la sœur d'un matelot, rien n'empêche qu'on soit sa femme.

Et cette simple phrase avait entraîné tout l'aveu.

. . . .

Pauvre Jean ! Pauvre Yvette !

Ils n'avaient pas été longs les jours qui avaient suivi cet aveu !

Le matelot était parti, parti au loin, bien loin, vers l'Afrique qui dévore. Et depuis il n'était pas revenu ; on n'avait pas eu de ses nouvelles.

Tout à coup, en s'abaissant, les regards de la

jeune fille tombèrent sur l'anneau d'or qu'elle portait à son doigt.

Un sanglot lui serra la gorge; elle joignit les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! pleura-t-elle, est-ce que ce serait vrai, pourtant, ce qu'ils disent, les autres? Est-ce que Jean est mort et que je suis folle?

— Folle!

Ce mot résonna comme un glas funèbre à ses oreilles. Elle eut peur. Ses yeux eurent une expression d'épouvante. Elle considéra le ciel et la mer, le jour qui tombait, et la crainte de la démence fit vaciller sa raison.

Elle voulut fuir.

Quelque chose la rappela, une voix qui la fit tressaillir.

— Yvette! avait prononcé la voix.

La jeune fille se redressa. Elle était pâle, elle n'osait se retourner.

— Yvette! répéta-t-on.

Et Yvette, tremblante, éperdue, répondit dans un souffle :

— Qui m'appelle?

La voix reprit grave, profonde, presque suppliante :

— Yvette, c'est moi; ne me reconnais-tu pas? C'est moi, Jean.

— Jean!

Tout le sang de la jeune fille avait reflué vers son cœur. Elle releva les deux bras et, se retournant brusquement, elle regarda.

Elle ne s'était point trompée, elle n'avait pas rêvé, elle n'était point le jouet d'une hallucination.

De l'autre côté de la haie, dans la naissante clarté de la lune, dans cette lueur blanche du crépuscule qui s'achève, un homme se tenait debout, immobile, presque peureux, n'osant entrer.

D'un bond, Yvette fut à la porte. Elle l'ouvrit violemment.

— Toi, Jean! Toi! Toi! Ah! Dieu est bon! Je savais bien que tu n'étais pas mort! Je savais bien que tu me reviendrais!

Le matelot avait couru à elle. Il la soutenait maintenant, car c'était elle qui défaillait. La joie peut tuer quelquefois.

Elle avait chancelé. Les lèvres blanches, et pourtant vivantes par leur sourire, la tête rejetée en arrière, elle demeura ainsi sans paroles et sans voix. Seul, le soulèvement de son corsage indiquait qu'elle vivait et respirait encore.

C'était lui qui se penchait vers elle, à présent.

— Ah! tu m'as attendue, ma petite Yvette, tu n'as pas voulu m'oublier, tu as pensé que le corps d'un Breton ça doit reposer en terre sainte, quand ça ne dort pas dans l'eau salée. Tu as bien fait, mon Yvette, puisque le bon Dieu m'a ramené auprès de toi.

Peu à peu elle reprit ses sens. Ses prunelles, d'abord, restèrent vagues. Puis la flamme de l'intelligence s'y ralluma. Elle le reconnut. Et alors, elle aussi, elle parla.

— Oh! Jean! Toi! Je savais bien que tu reviendrais. Et ils me disaient que j'étais folle, que l'Afrique est un affeux pays où l'on meurt toujours, et que je ne te reverrais qu'en paradis. Mais te voilà, te voila, à moins que je ne sois morte moi-même. Dis, est-ce que je suis morte aussi?

Maintenant, debout, les mains sur les épaules de son fiancé, elle le dévisageait.

— Comme tu as changé, mon Jean! Comme tu es maigre! Comme tu es pâle! Oh! mon Dieu! qu'est-ce qu'on t'a donc fait là-bas?

Il sourit tristement.

— Ce qu'ils m'ont fait? Ils ont voulu me tuer, parbleu! Et ils ont fait tout ce qu'il fallait pour cela. Mais maintenant que me voici de retour au pays, auprès de toi, je vais revivre, je vais me guérir. Tu verras.

De fait, il était affreusememt amaigri, horriblement pâle, le beau quartier-maitre, canonnier du *Goëland*. Sa voix était cassée, son dos se voûtait.

Elle pleurait en le considérant. De ses paumes fraîches elle prenait les mains brûlantes du matelot. Et, avec un sourire à travers ses larmes, elle lui chantait :

— Oh! oui, oui, va! Je vais te soigner, je vais t'aimer de toutes mes forces. Le bon Dieu ne t'a pas ramené de là-bas pour te faire mourir au pays. Je vais être ta femme et nous ne nous quitterons plus.

Brusquement elle se dégagea de son étreinte, courut jusqu'à la porte de la maison et appela à voix pleine :

— Grand-père! grand-père! Jean est là.

Le vieux s'était redressé. A ce cri il eut une terreur. Yvette était donc vraiment folle à présent?

En un clin d'œil il fut rhabillé et s'élança au dehors.

Sur le seuil il s'arrêta, cloué par l'émotion, hébété.

C'était vrai, pourtant, que Jean Guern était là! Certes! il n'avait jamais cru aux chimériques espérances de sa fille. Il lui fallait bien, cependant, se rendre à l'évidence. Le matelot était de retour.

Le vieux sauveteur s'approcha. Il prit les mains du jeune homme. Il palpa ses bras, ses épaules, son visage, le tourna, le retourna dans tous les sens, au clair de lune. Finalement, il s'introduisit dans la maison pour le mieux voir à la lueur de la lampe.

Puis, quand il se fut convaincu, et que le doute ne fut plus possible, il poussa un grand cri et se mit à courir dans les rues de Larmor

comme un fou. Bien peu de gens s'étaient couchés. Tout le monde accourut pour admirer le miracle.

Alors la nouvelle se propagea comme une traînée de poudre et Jean dut raconter son histoire. Elle était simple et dépourvue de péripéties.

— Voilà, dit-il, comme cela s'est fait. Quand nous avons quitté le *Goëland*, j'avais eu un grand chagrin de ne pouvoir pas dire adieu à M. de Trévignon, attendu que nous étions tous les deux commandés pour le même service. Mais je l'ai vu porter à ses lèvres un petit ruban qu'il avait de Mlle Renée, et moi, alors, j'ai pris un mouchoir que j'avais volé à Yvette, et je l'ai mis sur mon cœur. Il m'a porté bonheur. Quand nous avons eu couronné le roi nègre, comme je flânais aux alentours, voilà qu'un grand coquin de noir m'envoie quelque chose que j'entends siffler et qui m'entre dans la poitrine. Ces sortes d'outils-là ça s'appelle, dans leur langue, des sagaies. Celle-la était empoisonnée de frais, mais le mouchoir d'Yvette, qui a été traversé, a gardé tout le poison. Moi, je suis tombé, ils m'ont trainé par les pieds et m'ont couché dans une case où une vieille négresse m'a soigné tant qu'elle a pu.....

— Mon rêve! interrompit Yvette avec élan. Mais non! Je n'avais pas rêvé, je t'avais vu.

— Et voilà l'affaire, acheva gaiement Jean Guern. Vous comprenez que je n'ai pas pu rallier les camarades du *Goëland*. Enfin, la vieille m'a soigné, et le bon Dieu m'a guéri. Mon roi négro m'a fait conduire à la côte, où je me suis rembarqué sur un navire portugais jusqu'à Lisbonne. Le reste, c'est facile à comprendre. Le consul de France m'a rapatrié. Je suis arrivé ce matin à Saint-Nazaire et ce soir à Lorient.

. . . .

Le lendemain, il n'était bruit encore que du retour de Jean Guern. La foule énorme, accourue pour la bénédiction des Couraux, commentait l'étrange événement. Yvette, folle de bonheur, cette fois, avait versé toutes ses larmes de joie dans les bras de Mme de Trévignon, tout de suite informée. Pendant ce temps, Jean narrait son odyssée à l'amiral et au lieutenant de vaisseau.

— Tout de même, vous voyez, capitaine, que l'Anglais a eu raison?

— L'Anglais? Quel Anglais? demanda Trévignon, qui ne se souvenait plus de rien.

— Mais celui de mon apparition, parbleu!

— Ah! se récria le jeune homme en riant. Veux-tu te taire sur cette histoire-là. D'abord, je commence par te dire que ton fantôme est un mauvais plaisant.....

— Tiens! Et pourquoi, capitaine?

— Parce qu'il remplit mal son métier. Un fantôme, ça doit être infaillible. Or, le tien, n'a que *failli* avoir raison.

Yvette qui, à ce moment, sortait accompagnée de Renée, prononçait cette phrase enchantée :

— Je vous dis qu'il ne pouvait pas mourir. Nous nous étions fiancés le jour de la bénédiction des Couraux.

EPILOGUE

Cette année-là, encore, la bénédiction des Couraux fut favorisée d'un temps magnifique. La nature entière souriait, et l'affluence des curieux avait, pour défrayer les conversations, le récit de l'événement merveilleux de la veille. On cherchait dans la foule les deux héros de ce drame intime, et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de cet événement extraordinaire en lui-même, ou de la pieuse confiance de la fiancée. Heureux au bras l'un de l'autre, Jean et Yvette, indifférents aux commentaires, prirent leur part de la fête religieuse et de la fête populaire.

Ce ne fut pas sur l'*Euménide*, cette fois, mais sur la barque même du patron Alain Rovellan, qu'ils suivirent la procession en compagnie de l'amiral de Kérudo, du lieutenant de vaisseau Charles de Trévignon et de sa femme.

La mer déploya toutes ses grâces caressantes. Jamais peut-être elle n'alanguit plus suavement ses lames et le souffle de ses brises; jamais sa face énigmatique ne sourit avec plus de tendresse aux promesses et aux espérances. Mer bénie, elle le fut ce jour-là, sans qu'aucun nuage projetât l'ombre la plus légère sur son limpide miroir.

Et ceux qui pensaient, ceux qui rêvaient même au spectacle de cet enchantement universel, devant cet apaisement de la nature, durent se dire qu'ils avaient sous les yeux la plus saisissante image de la vie humaine et de ses vicissitudes. Tout se tient dans la création. Les passions du cœur humain participent de celles de la terre; l'haleine des flots se précipite comme la respiration des vivants; l'Océan a ses fièvres ardentes comme le sang qui court dans les artères. C'est d'en haut que descendent les épreuves et que s'épanche la paix. Et l'abîme le plus profond est-il bien celui que bouleversent les tempêtes de l'atmosphère, qu'aplanissent les sérénités de l'éther? N'est-ce pas plutôt le cœur de l'homme?

PIERRE MAEL.

FIN

LES DEUX SŒURS

I



EZ-DE-CHAUSSÉE à louer avec jardin.

Tel était l'écriteau vers lequel deux femmes enveloppées dans de grands voiles de crêpe levaient les yeux.

— Demandons ce que c'est, dit l'une.

— Ce sera trop cher, répondit l'autre, et c'est si désagréable d'avoir toujours cette réponse à faire aux concierges !

— Nous dirons que cela ne nous convient pas, voilà tout.

Et elles entrèrent.

— Qu'est-ce que l'appartement que vous avez à louer ? demanda la plus âgée des deux femmes, du ton fatigué de quelqu'un qui répète la même phrase pour la centième fois de la journée.

— Rez-de-chaussée, au fond de la cour, à droite : une cuisine, deux chambres et un cabinet, 600 francs, répondit le concierge, qui, pour la centième fois aussi, disait la même chose pour s'entendre répondre que c'était trop petit, trop grand, trop cher, trop chaud, trop froid, trop... ou pas assez quelque chose !

— 600 francs ! Je n'aurais voulu y mettre que 500 francs !

— Voyez-le toujours, ma petite dame, reprit le concierge d'un ton engageant qui signifiait : ce n'est pas le dernier mot.

— Ce serait bien agréable d'avoir un jardin!

La maison avait bonne apparence ; les appartements, sans être grands, étaient de dimensions convenables ; mais le rez-de-chaussée se trouvait sacrifié au grand vestibule qui précédait l'escalier, le peu d'espace qui restait pour l'appartement formant une sorte de bande ; sur le jardin, les deux chambres ; derrière l'une d'elles, une entrée ; derrière l'autre, une cuisine microscopique; en tout, un appartement miniature, auquel il ne manquait qu'un salon et une salle à manger.

— Nous coucherons dans la même chambre et nous ferons de l'autre le salon où nous manmangerons.

— Que c'est petit ! reprit la plus jeune.

— Dame ! pour le prix ! repartit le concierge.

Le prix ! toujours, toujours là le point difficile !

— Le laisserait-on à 500 francs ?

— Ah ! ce ne serait pas cher, avec un jardin, ma petite dame.

Le jardin n'était qu'une langue de terrain, large comme une grande allée, mais semée de gazon ; de hautes grilles de fer, couvertes de plantes grimpantes, le séparaient des jardins voisins.

Dès le lendemain, un commissionnaire apportait le mobilier des deux femmes; étrange mobilier, composé d'objets plus luxueux que ne le comportait l'appartement et dont chacun paraissait être un souvenir.

Une femme de ménage vint faire la cuisine ; les nouvelles locataires arrangèrent elles-mêmes les meubles ; la journée se passa dans la plus grande activité.

Le soir venu, après le dîner, elles s'assirent sur le gazon.

— Enfin, nous voici chez nous ! dit l'aînée, je ne pouvais supporter d'être ainsi comme l'oiseau sur la branche ; quelque excellentes que fussent nos amies, j'avais hâte d'avoir enfin un toit !

Paule ne répondit que par un soupir.

— Pauvre Paulette ! murmura sa sœur d'un ton compatissant, qu'y a-t-il donc ce soir ?

— Oh ! je ne peux pas m'habituer à cela, Anne ! Être chez moi ici, dans ce logement que nous aurions, il y a un an, donné à notre cocher ou à notre cuisinier ; n'avoir personne pour nous servir, sortir seule avec toi pour que tous les gens qui nous rencontrent nous regardent en ayant l'air de dire : « Tiens ! mesdemoiselles du Poulvic sortent seules ! » Non, tout est souffrance pour moi ; c'en est trop, je suis brisée !

Et la pauvre petite créature s'affaissait dans les bras de sa sœur.

Anne la caressait et lui disait de douces paroles, mais il était facile de voir qu'elle comprenait et partageait ses souffrances.

— Allons, chérie, un peu de courage; quand nous y serons habituées, notre vie nous paraîtra certainement moins dure qu'à présent ; ne sommes-nous pas encore plus heureuses que bien d'autres ? nous avons, en somme, de quoi vivre; avec de l'économie nous en viendrons à bout. Nous avons trouvé à nous loger dans une maison de meilleure apparence que je n'osais l'espérer, avec un jardinet pour y prendre l'air, c'est déjà un point important ; quant à nous servir nous-mêmes, nous en prendrons l'habitude, nous ne sommes pas d'une nature différente de celle de tant d'autres femmes qui le font et qu'on n'en estime pas moins pour cela, au contraire ! Que je sorte seule, moi, cela n'a rien d'étonnant, puisque je viens de coiffer sainte Ca

therine, et toi tu ne sortiras qu'avec moi, ma Paulette chérie.

Et la grande sœur, d'un geste tout maternel, passait la main sur la tête blonde de la pauvre enfant à qui dix-huit printemps n'avaient pu donner une grande force de caractère.

Elle se remit pourtant, et les deux sœurs allèrent chercher dans le sommeil l'oubli de leurs peines et de leurs fatigues.

Paule s'endormit aussitôt, Anne attendit le sommeil plus longtemps. Quelles préoccupations n'étaient pas les siennes! Elles suffisaient bien vraiment à expliquer les quelques fils d'argent qui commençaient à rayer sa brune chevelure.

Ses parents, le comte et la comtesse du Poulvic, étaient morts à trois mois de distance, la laissant seule avec sa sœur dans une position désastreuse : son père, passionné pour les antiquités préhistoriques, s'était ruiné en fouilles pour découvrir quelques grottes de l'âge du renne ou de la pierre taillée. Mais il s'était ruiné peu à peu et sans bruit ; il tenait encore maison ouverte, soit au Poulvic, soit à Paris, tandis que de sa fortune il ne restait plus que l'apparence ; ce qui fit écrouler cette frêle apparence fut la mort de la comtesse du Poulvic, malade depuis plusieurs années ; Anne avait refusé de se marier afin de ne pas la quitter.

Quand les affaires de succession firent découvrir la situation de fortune de M. du Poulvic, quand il fallut se décider, pour payer les dettes, à vendre le vieux château, à abandonner les chères grottes préhistoriques, le vieux comte éprouva un si vif chagrin que sa santé déclina rapidement et qu'on l'enterra trois mois après la mort de sa femme.

Tout compte fait, il resta aux deux orphelines trois mille francs de rente.

Elles quittèrent le grand appartement dont le mobilier fut vendu et dont elles ne gardèrent que les meubles indispensables et surtout les souvenirs.

Il leur fallut un certain temps avant de découvrir leur petit rez-de-chaussée ; pendant ces jours elles demeurèrent chez des amies qui les recevaient à merveille, mais Anne, qui avait la passion du chez soi, fut très satisfaite d'avoir trouvé ce petit gîte.

Quels grands problèmes se présentaient ce soir-là à son esprit! Comment vivre à deux avec trois mille francs? Comment faire pour que Paule fut aussi peu malheureuse que possible? Comment fortifier cette pauvre enfant, puisqu'elle même avait à peine assez d'énergie pour supporter sans faiblir cette rude épreuve?

Jusque-là, les affaires, les ventes, la recherche de l'appartement l'avaient trop préoccupée pour qu'elle pût faire beaucoup de projets d'avenir, mais l'avenir devenait le présent, elle devait y penser.

Une seule résolution était bien arrêtée dans l'esprit d'Anne : il fallait garder à Paule un rang, une situation qui puissent lui donner la possibilité de se bien marier, et tâcher de lui faire la vie douce.

— Elle est à l'âge le plus pénible pour subir cette épreuve, se disait la sœur aînée : si elle n'était qu'une enfant, elle s'habituerait facilement à notre situation actuelle ; si elle avait mon âge — c'est un âge respectable vingt-cinq ans! — si elle avait mon âge, elle saurait mieux ce qu'est le monde, elle aurait vu si souvent le bonheur s'écrouler qu'elle n'en ferait plus ici-bas le but de sa vie ; mais à dix-huit ans, être obligée de renoncer à tout est un bien grand sacrifice !

La pauvre fille cherchait ainsi à tromper sa douleur et à se persuader que, pour elle-même, le sacrifice était peu de chose. Mais n'est-ce rien que de perdre en trois mois : père, mère, fortune, situation, *même* quand on a vingt-cinq ans? Et n'est-ce rien surtout que d'avoir la responsabilité de protéger et de diriger une sœur de dix-huit ans ?

Anne et Paule en s'éveillant se mirent à genoux, et Anne, en récitant la prière, s'arrêta plus longtemps que de coutume sur ces mots : « Fiat voluntas tua ! »

— Maintenant à l'ouvrage ! dit-elle d'un ton qu'elle voulait rendre gai.

— Qu'allons nous faire? demanda Paule.

— Mais le ménage ! faire nos lits, brosser nos robes, balayer notre chambre et notre salon, faire notre petit déjeuner, voilà de la besogne!

— C'est nous qui ferons tout cela? que fera donc la femme de ménage?

— Tu sais bien, ma chérie, que j'ai pris la bonne vieille Dubois parce qu'elle ne nous causera pas d'ennuis et surtout parce qu'elle n'est pas chère, mais elle n'est pas capable de grand chose, elle fera seulement notre marché et la cuisine et cirera nos souliers.

— Allons! dit Paule d'un ton résigné.

Le ménage n'était pas considérable, mais les jeunes filles y mirent beaucoup de temps, à cause de leur inexpérience; le balai, le plumeau, le torchon et la brosse ne leur avaient pas encore livré leurs secrets!

Anne tournait la chose en plaisanterie, Paule y mettait toute sa résignation, mais elle poussa un soupir de satisfaction lorsqu'elle quitta son peignoir pour reprendre sa robe : elle avait eu tant de peine à la brosser!

Le déjeuner fut vite terminé.

— Maintenant, dit Anne, nous avons à causer sérieusement.

Elle entraina sa sœur dans le jardin, et lorsqu'elles furent installées :

— Il faut que nous discutions notre budget.

— Pour des sommes de cette importance, la discussion me paraît inutile.

— Au contraire! plus les chiffres sont petits et plus il faut les tourner et les retourner pour les mettre comme il faut!

— Alors tournons!

— Pauvre victime résignée à tous les supplices! dit Anne en riant. Voyons, Paule, ne te laisse pas aller comme cela au découragement. Crois-tu te consoler en pensant toute la journée que tu es la plus malheureuse créature du monde? Nous avons mangé un peu de pain blanc, c'est le tour du pain noir maintenant, mieux vaut le manger à présent que nous sommes jeunes et fortes que plus tard! puis ne soyons pas ingrates envers Dieu...

Paule fit un mouvement de surprise.

— Certainement, reprit Anne, il nous a donné quelques années bien heureuses! Il nous éprouve maintenant en nous enlevant nos parents, notre fortune, mais, s'il nous a mises dans une situation difficile, il veut que nous nous en tirions et non pas que nous restions à nous croiser les bras en répétant : « Ah! quel malheur! »

Anne s'était animée en parlant, Paule fondit en larmes et se jeta au cou de sa sœur.

— Tu as cent fois raison, dit-elle, pardonne-moi d'ajouter à ta peine par mon manque de résignation.

— Alors c'est convenu, chérie, nous allons être des femmes fortes et nous ne regarderons plus le passé ; nous oublierons que nous avons été riches, nous songerons seulement à nous tirer d'affaire.

On passa ensuite à la discussion du budget; à force de réflexion et de calculs, on parvint à couvrir tous les articles de dépense.

Paule, qui tenait le crayon et le papier, pendant que sa sœur réparait un accroc fait la veille à sa robe, était triomphante, lorsqu'elle vit que le total des dépenses égalait celui des recettes.

— C'est un peu juste, dit-elle; ce que tu accordes à la toilette surtout me paraît bien petit, mais enfin cela s'équilibre.

— Sur quoi pourrions-nous donc retrancher quelque chose? demanda Anne d'un ton préoccupé, peut-être, quoique tu en dises, la toilette pourrait-elle être réduite...

— Mais pourquoi? puisque cela s'équilibre exactement!

— Il y a un article dont nous n'avons pas tenu compte.

— Mais je t'assure que tout est prévu : nourriture, loyer, chauffage, éclairage, blanchissage, toilette...

— Tout est prévu, sauf... l'imprévu!

— L'imprévu?

— Oui, il faut prévoir l'imprévu; nous nous portons bien d'ordinaire, mais enfin que l'une de nous ait un accident, il faut un médecin, des remèdes!

— Bah! nous économiserons cela sur autre chose.

— Si une lampe ou une pendule se casse, il faudra faire des réparations ; si...

— Enfin que veux-tu que nous fassions?

— C'est ce que je ne sais pas, mais il est certain qu'il faut faire quelque chose.

— Tu ne vas pas dire, je pense, que nous devrons gagner notre vie?

— Non, nous avons le nécessaire; mais nous n'avons rien de plus, et justement pour conserver notre position sociale il faut plus que le nécessaire. Mais sois tranquille, je m'en charge.

— Que vas-tu faire?

— Je n'en sais rien, mais je m'en occuperai aujourd'hui même.

Et lorsque l'accroc fut réparé, Anne mit son chapeau.

— Veux-tu que je te mène chez des amies pendant que je vais faire une course?

— Non, dit Paule résolument, je ne veux pas que tu sois seule à prendre toute la peine, je vais rester ici et faire des rangements et des nettoyages.

— Enfin voici donc le courage revenu?

Et les deux sœurs s'embrassèrent tendrement, heureuses de se sentir toutes deux fortes devant le malheur.

Paule se mit vaillamment à l'œuvre; par ses soins le petit salon prit un air tout autre; les meubles disposés avec goût, un châle artistement drapé sur le piano, les miniatures de famille coquettement dispersées un peu partout, lui donnèrent l'apparence d'un élégant petit boudoir; un grand cornet de cristal placé sur une encoignure compléta le coup d'œil.

— C'est très bien comme cela, se dit Paule, mais ce n'est pas parfait; ce cornet vide ne fait pas bien, il y faudrait des fleurs, quand ce ne serait qu'un bouquet de dix sous! Quand Anne rentrera, je lui demanderai d'en acheter... Eh mais! voilà qui serait de l'imprévu! je n'ai rien mis dans le budget pour les fleurs du salon!

Elle soupira.

— Allons! encore les idées noires qui viennent! Il faut les chasser absolument; je veux être courageuse, oui, je le veux!

Je le veux! c'est bientôt dit, mais, nature douce et un peu molle, esprit mobile, Paule était épuisée par ces émotions successives. Elle alla dans le jardin pour se distraire et se reposer.

— Oh! les belles herbes! voilà qui, avec ces quelques marguerites, ferait bien dans mon cornet! Allons, cela prouve encore une fois, qu'il ne faut pas se décourager; mais Anne ne rentre pas, que devient-elle?

Un coup de sonnette retentit.

— C'est-elle... Non, elle a la clef.

Un second coup se fit entendre.

— Qui cela peut-il être?

— Il n'y a donc personne? demanda une voix au dehors.

— Si, si, monsieur, répondit le concierge, je suis sûr qu'il y a quelqu'un.

Paule s'était blottie près de la fenêtre de l'entrée avec l'intention de ne pas ouvrir et de voir qui était là, mais la voix avait suffi à lui révéler le nom du visiteur; ouvrirait-elle sa porte elle-même? Ne l'ouvrirait-elle pas? Encore une victoire à remporter!

Oui, tout ce qui lui prouvait, tout ce qui, surtout, prouvait aux autres que sa situation avait changé, était pour elle une souffrance.

La rougeur au front, les yeux baissés, elle tourna d'une main tremblante le bouton de la porte. Sur le seuil parut un beau vieillard.

— Mesdemoiselles du Poulvic? demanda-t-il à Paule qui se maintenait dans l'ombre de la porte.

L'humiliation était complète, on la prenait pour une femme de chambre!

— C'est ici, répondit-elle tout bas, et précédant le visiteur elle ouvrit la porte du salon; ce court instant lui suffit pour se remettre et ce fut de sa voix naturelle qu'elle reprit :

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur du Léhan.

— C'est un reproche, mademoiselle?

Paule resta muette.

— Si c'est un reproche, permettez-moi de vous assurer qu'il est immérité; j'avais quitté Vannes la veille du jour où arriva la lettre de votre sœur, je ne l'ai reçue qu'hier et... me voici.

— Pardonnez-moi alors, dit Paule, mais quand à ses derniers moments, mon père, vous considérant comme son meilleur ami et notre plus sûr protecteur vous eût fait demander, nous vous attendions d'un instant à l'autre, et depuis, pas un mot!

— Et vous avez cru, pauvres petites, que je vous abandonnais parce que vous étiez malheureuses?

Paule fit un signe de tête affirmatif.

— Et même mon amie, Anne la sérieuse, m'a accusé?

— Oh! Anne n'accuse jamais personne, elle pensait que vous étiez malade.

— Non, j'étais absent, et même pour un motif qui, après m'avoir bien inquiété, m'a rendu fort heureux.

— Quoi donc?

— Parlons de vous d'abord; vous voilà installées ici toutes les deux toutes seules?

— Il le faut bien!

— Sans personne pour vous servir?

— Nous avons une femme de ménage.

— Mes pauvres enfants, cela ne peut pas durer comme cela, vous allez venir vous installer chez moi; vous n'avez point de famille, vous êtes parfaitement libres puisque Anne est majeure et que vous êtes émancipée; vous êtes les filles de mon plus vieil ami, je vous enlève!

— Qui donc enlève ma sœur? demanda Anne qui arrivait et reconnaissait la voix de M. du Léhan.

Elle lui tendit cordialement la main; tous deux restèrent un instant silencieux; il y a dans le premier revoir d'un ami après un grand chagrin, un sentiment à la fois amer et doux.

M. du Léhan, voisin et ami du comte du Poulvic, aimait tout paternellement ces deux jeunes filles; l'aînée surtout, compagne plus assidue de son père, avait toutes ses sympathies, puis elle était la contemporaine de son fils!

— J'étais parti la veille du jour où votre lettre est arrivée, dit-il, je ne l'ai trouvée qu'à mon retour d'Amérique.

— D'Amérique?

— Oui, l'enfant prodigue est revenu! ajouta-t-il d'un air de contentement intime.

La figure d'Anne s'illumina d'un sourire.

— Je l'avais toujours espéré, dit-elle.

M. du Léhan revint ensuite à sa proposition :

— Résiliez votre bail si vous en avez un et venez me tenir lieu de filles, cela complétera mon bonheur.

Paule rayonnait de joie à cette pensée; à son grand étonnement, Anne parut embarrassée, remercia M. du Léhan et lui demanda quelques jours pour réfléchir.

— Voilà la soupe, dit à ce moment la vieille Dubois, apportant majestueusement la soupière.

A cette incongruité, Paule rougit d'indignation.

M. du Léhan s'était levé.

— Je reviendrai vous voir dans deux ou trois jours et j'espère vous trouver prêtes à venir chez moi, dit-il en se retirant.

— Eh bien! Anne, en voilà une chance! s'écria Paule en battant des mains.

— Quelle chance?

— La proposition de M. du Léhan.

— Tu songes à l'accepter?

— Mais... pourquoi pas? demanda Paule toute étonnée du ton presque indigné de sa sœur; je ne vois pas du tout pourquoi nous n'accepterions pas!

— Tu ne le vois pas? eh bien! je vais te le faire voir : mets d'un côté la richesse et la satisfaction de tes besoins et de tes goûts, mets de l'autre ton honneur et ta liberté, que choisis-tu?

— Il n'est pas besoin de poser la question, dit Paule d'un ton dédaigneux, mais je ne vois pas en quoi l'honneur et la liberté sont en jeu

si nous acceptons la proposition de M. du Léhan!

— Nous les risquerions certainement!

— Par exemple! M. du Léhan est un homme trop respectable et trop âgé pour que...

— Pour que les mauvaises langues se donnent carrière? non, certes non!

— Les mauvaises langues peuvent dire ce qu'elles veulent!

— Les apparences nous seraient trop contraires; deux femmes de notre âge ne peuvent convenablement habiter chez deux hommes seuls; s'il n'y avait que M. du Léhan, peut-être la chose serait-elle admissible, mais Georges étant là, il n'y a pas à y songer...

— Tu as peur que Georges ne recommence à te faire la cour?

Anne sourit.

— Comment, tu t'en souviens? tu n'avais que douze ans alors!

— C'est égal! les petites filles ont un flair spécial pour découvrir les amoureux, comme les chiens le gibier!

— *Les* amoureux !... le pluriel est peut-être de trop!

— Je ne t'ai pas comprise, Anne! tu avais l'air d'aimer beaucoup Georges et, du moment que tu as vu qu'il te faisait la cour, tu es devenue pour lui d'un raide...!

— Comment, petite fine mouche, tu as remarqué tout cela?

— Bien mieux, dit Paule, que ces vieux souvenirs remettaient en gaieté, je t'enviais beaucoup! je me disais que si un aussi beau cavalier me faisait ainsi la cour, je ne lui répondrais pas comme toi et que je l'épouserais tout de suite!

— Raison de plus pour ne pas aller chez M. du Léhan! dit Anne; d'ailleurs tu le comprends, il ne serait pas délicat de nous établir ainsi chez quelqu'un qui n'est pas de notre famille; le jour où M. du Léhan viendrait à mourir, que deviendrions-nous? Ne vaut-il pas mieux prendre tout de suite notre parti et accepter la situation que le bon Dieu nous a faite?

— Tu as raison, Anne, toujours raison; mais il me semble que c'est encore un sacrifice à faire, je commençais seulement à me résigner, puis je m'étais tout de suite accrochée à cette proposition comme à une branche de salut!

— Et tu vois qu'elle pouvait te conduire à ta perte et qu'il faut lui préférer ta situation présente? Il n'y a pas là, ce me semble, de quoi se désespérer!

— Allons, c'est une question enterrée; j'ai pris aujourd'hui la résolution d'être courageuse, je veux la tenir; vois comme j'ai bien travaillé.

Paule montra à sa sœur tous ses arrangements.

— Et toi, qu'as-tu fait? tu as été bien longtemps absente, je commençais à m'inquiéter.

— Si tu as remporté deux victoires sur toi-même, en travaillant et en ouvrant ta porte, moi j'en ai fait autant. J'ai fait deux démarches pour trouver de l'occupation, deux fois il m'a fallu exposer notre situation, mais j'en ai été récompensée, j'ai trouvé quelque chose qui me convient à merveille. La mère Thérèse à qui j'allais demander conseil, m'a proposé de me donner à faire quelques ouvrages de tapisserie, mais cela ne me convenait guère; ensuite elle m'a parlé de donner des leçons : c'est la première idée qui se présente, mais il faut trouver des élèves, puis, si l'on rencontre celles-ci dans le monde, c'est désagréable. Cependant j'aime les enfants, j'aime le travail, j'aurais donc donné des leçons avec plaisir; mère Thérèse en entendant cela, a réfléchi un instant et m'a dit : « Si ce n'est que l'ennui de rencontrer vos élèves dans le monde qui vous arrête, pourquoi ne donneriez-vous pas des leçons à des élèves qui ne soient pas du monde? » Et elle m'a indiqué une pension pour les jeunes filles du commerce, qui est tenue par une de ses amies. Il m'en a coûté fort de me présenter chez cette personne que je ne connaissais pas, même avec la lettre de recommandation de mère Thérèse; j'étais bien émue en montant son escalier et je souhaitais presque de ne pas la trouver. Elle m'a répondu d'abord que tous ses cours étaient faits et bien faits et qu'elle n'avait besoin de personne; j'allais m'en aller quand elle m'a arrêtée en me disant que, si j'avais été Anglaise ce n'aurait pas été la même chose, car elle se trouvait fatiguée de faire elle-même ce cours-là; je lui répondis que je parlais l'anglais comme le français et l'italien de même, et aussitôt elle m'a chargée des deux cours; trois leçons d'anglais et trois d'italien par semaine avec beaucoup de devoirs à corriger dans l'intervalle, tu vois qu'il y a là une certaine besogne!

— Oui, mais quel en sera le profit?

— Cinq francs par leçon, ce qui en retranchant les vacances, les dimanches et fêtes, les petits congés, fait environ douze cents francs; cent francs par mois, c'est quelque chose, puis ces enfants me seront une distraction, un intérêt.

— Quand commences-tu?

— Demain : je te laisserai donc un peu le soin du ménage.

— Tant mieux, cela fait que nous aurons chacune notre part de la besogne.

Anne et Paule se mirent au lit avec ce sentiment d'intime satisfaction que donne un acte de courage accompli.

Peu à peu les deux sœurs s'accoutumèrent à leur tâche quotidienne; Anne allait chaque jour, quelque temps qu'il fît, donner sa leçon au pensionnat de Mlle Dupont, Paule était plus spécialement chargée des soins du ménage, de la toilette aussi, car elle s'entendait à merveille à

« chiffonner » suivant l'expression moderne, c'est-à-dire à faire quelque chose avec rien ou presque rien : chapeaux, robes, manteaux, tout prenait sous ses doigts une forme charmante; puis elle continuait à faire de la musique, elle avait une fort jolie voix, Anne l'accompagnait, et les soirées de mesdemoiselles du Poulvic se passaient ainsi, courtes d'ailleurs, après des journées bien remplies.

II

L'été s'écoula, puis l'automne, et quand revint l'hiver, un an avait passé sur leur deuil.

— Il va falloir faire des visites, dit Anne.

— Comment? tu crois que nous le pouvons?

— Certainement; je ne veux pas t'enfermer ici, nous irons voir, non pas les étrangers, mais tous les amis de nos parents.

— A pied?

— A pied ou en tramway! ce n'est pas une raison parce que nous n'avons pas de voiture pour vivre cloîtrées!

Anne n'était pas sauvage; elle aimait causer, causer sérieusement surtout.

— Être vieille fille n'est pas une raison pour se condamner à la solitude, disait-elle.

Mais la véritable cause de sa volonté de garder ses relations, était son désir de distraire sa sœur, qui n'avait jamais complètement pris son parti de leur vie modeste et retirée.

Il ne pouvait être question pour elle d'aller au bal, mais les deux sœurs firent des visites, assistèrent à des mariages, aux lunchs qui les suivirent, enfin dirent au monde : « Nous ne rompons point avec vous! »

Partout Mlles du Poulvic furent bien accueillies.

— Venez donc passer la soirée avec nous, dit un jour M. du Léhan, j'ai quelques personnes de votre ancien voisinage qui seront bien aises de vous retrouver, vous ferez un peu de musique avec Mlles d'Auburgeac.

Paule bondit de joie à cette pensée: retrouver des amies d'enfance, enfouies d'ordinaire dans leur manoir breton et passant si peu de temps à Paris, qu'on ne savait comment les joindre, c'était bien tentant!

La belle saison était arrivée avec les longs jours; dans ce quartier tranquille elles pouvaient revenir seules; puis il ne devait pas y avoir d'étrangers; pourquoi auraient-elles refusé?

Elles acceptèrent.

Cette petite soirée les occupa huit jours d'avance. Elles reverraient les d'Auburgeac; elles feraient de la musique!

Anne n'était pas aussi tranquille que Paule; elle n'avait pas revu Georges du Léhan, ce compagnon de son enfance qui, plus tard, lui avait murmuré les seules paroles d'amour qu'elle eût jamais entendues!

Le premier sentiment d'Anne avait été cette petite vanité qu'éprouve toute femme à se savoir aimée, surtout par un homme comme Georges du Léhan : jeune, riche, noble, élégant, la coqueluche de toutes les jeunes filles, le meilleur des conducteurs de cotillon, des organisateurs de rally-papers, etc.; mais elle voulait trouver autre chose dans celui auquel elle donnerait son amour et confierait sa vie. Elle fit comprendre à Georges qu'elle n'accueillait pas ses avances. Celui-ci d'ailleurs partait alors pour son volontariat : serait-il plus sérieux au retour? Ses habitudes de *far niente* auront-elles disparu?

C'était l'espoir de ceux qui l'aimaient, espoir bientôt déçu, hélas!

Dans une garnison fort proche de Paris et où les volontaires avaient beaucoup de facilités plus ou moins réglementaires, le volontariat fut pour Georges le commencement de la liberté; après avoir été pendant deux ans le chef du high-life parisien, après s'être fait remarquer sur le turf par des paris extravagants, Georges, accablé de dettes, s'enfuit en Amérique, laissant à son père le soin de régler ses tristes affaires.

M. du Léhan paya les dettes, écrivit à son fils une lettre où, après des reproches mérités, il lui offrait son pardon à la condition qu'il revînt et acceptât une place dans une compagnie industrielle des environs, place honorable, mais exigeant beaucoup de travail; cette lettre ne reçut aucune réponse.

Mais plus tard, au moment même de la dernière maladie du comte du Poulvic, M. du Léhan avait reçu une lettre lui annonçant que son fils, gravement malade à New-York, lui demandait son pardon; il partit, retrouva Georges qui guérit et revint avec lui.

C'était tout ce que Mlles du Poulvic savaient sur son compte.

Le jour de la soirée arriva; Paule toute joyeuse, travaillait depuis huit jours à préparer les toilettes, Anne voulut rester en noir, seulement elle accepta que sa sœur posât sur son corsage un fichu de dentelle venant de leur mère; Paule était si adroite, que, pour elle-même, un coupon d'une étoffe lilas s'était transformé, sous ses doigts, en une délicieuse toilette; quelques héliotropes cueillis dans le jardin vinrent orner ses cheveux et l'ouverture de son corsage; quand elles furent prêtes, les deux sœurs s'examinèrent :

— Tu es charmante ainsi, dit Anne en souriant à sa sœur.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je te fisse aussi une robe? dit Paule, tu as un air de grand'mère dans cette robe de soie noire!

— Grand'mère! c'est beaucoup, mais je veux

bien avoir l'air d'une mère, c'est mon rôle, puisque je te conduis dans le monde !

— Partons-nous ?

— Il est de bien bonne heure, on ne sera peut-être pas encore sorti de table !

— Ah ! c'est vrai; que je suis heureuse ! dit-elle en sautant de joie comme une enfant.

Et elle se mit à entonner un chant triomphal.

— Pas si fort ! tu n'auras plus de voix pour ce soir si l'on te demande de chanter.

— Tu crois qu'on me le demandera ?

— Probablement; tu sais que les d'Auburgeac aiment à chanter et entendre chanter; M. du Léhan est passionné pour la musique.

— Comme ce sera amusant !

M[lles] du Poulvic trouvèrent M. du Léhan seul encore avec son fils.

Georges, en les entendant annoncer, laissa voir une certaine émotion; bien qu'il n'eût pas revu Anne depuis de longues années, son souvenir lui était resté comme celui d'un ange gardien. Quel changement ! Il se rappelait une jeune fille élancée, aux traits fins et nobles, aux cheveux d'un noir de jais; il retrouvait une femme dont les chagrins et les fatigues avaient altéré la beauté, dont les cheveux grisonnaient déjà ; vraiment on l'eût presque prise pour la mère de sa sœur que les rudes épreuves n'avaient pas atteinte et qui était dans toute sa fleur de beauté, de jeunesse, de vie.

Anne s'aperçut de l'impression qu'elle produisait et n'en fut point peinée : elle tendit la main à Georges avec cordialité.

Presque en même temps qu'elles arrivèrent les d'Auburgeac et deux ou trois autres familles dont les châteaux entouraient le Poulvic; la conversation était fort animée lorsqu'un domestique annonça :

— M. de Saint-Elle !

M. du Léhan alla vers le nouveau venu et, le présentant bientôt après à Anne :

— Voici, lui dit-il, à qui je dois mon fils ; c'est lui qui m'a prévenu de sa maladie, qui m'a fait venir à New-York ; sans lui mon pauvre enfant mourait seul là-bas !

M. de Saint-Elle était un homme de trente ans, grand, bien fait, les yeux très mobiles, le front fuyant, les cheveux et les favoris d'un blond ardent ; ses manières aisées, sa parole facile, son langage disert, élégant sans recherche et poli sans être obséquieux le faisaient remarquer; il tint bientôt le dé la conversation, ses récits de voyage charmèrent tout le monde; puis on causa musique, et de là à se mettre au piano il n'y a qu'un pas.

— Meyerbeer sait mieux que personne exprimer les grands sentiments de l'honneur, de l'ardeur guerrière, de l'amour filial ou maternel, disait Anne.

— Prouvez-nous-le donc en nous chantant l'arioso du *Prophète*, demanda Georges.

— Bien volontiers.

Il se mit au piano et, comme souvent jadis, elle chanta, accompagnée par lui, ce magnifique morceau : « O mon fils ! Sois béni ! » Sa voix forte et grave rendait à merveille cette belle musique; tout le monde resta sous le charme.

— C'est superbe ! dit Marie d'Auburgeac, mais ce n'est pas gai ; je suis sûre que Paule a dans son répertoire quelque chose de moins sérieux.

— La valse de *Mireille* ?

— C'est cela, chantez-nous-la.

Et la voix fraîche de Paule redit cette délicieuse pluie de perles que Gounod a notée.

M. de Saint-Elle s'était rapproché du piano; quand elle eut fini, après avoir joint ses bravos à ceux des autres auditeurs, il feuilleta la partition.

— Savez-vous le duo ? dit-il.

— Oui, je l'ai chanté souvent avec ma sœur.

— Voulez-vous l'essayer avec moi ?

— Cela me fera grand plaisir !

Et ils commencèrent cette page si passionnée. Anne, jusque-là tout épanouie, contemplait sa sœur, mais peu à peu son visage s'assombrit, elle fut la seule à ne pas applaudir lorsque le duo se termina.

— Qu'as-tu ? es-tu souffrante ? demanda Paule, qui s'était rapprochée d'elle.

— Non, mais il est tard, il faut que nous rentrions.

— Oh ! pas encore ! attendons qu'on soit parti, nous ne pouvons pas laisser voir que nous nous en allons seules ! ajouta-t-elle tout bas.

— Voulez-vous que nous vous reconduisions ? dit M[me] d'Auburgeac.

Elles acceptèrent et furent bientôt de retour chez elles.

— Comme je me suis amusée ! répétait Paule à sa sœur tandis que toutes deux se mettaient au lit.

— Tant mieux, ma chérie !

— Voir du monde, causer, faire de la musique, en voilà du plaisir ! Comme il est aimable ce M. de Saint-Elle !

— Petite folle ! tu le trouves comme cela parce que tu n'as pas eu occasion de voir beaucoup de jeunes gens !

— Il est bien plus aimable que ton Georges !

— *Mon* Georges ! l'adjectif possessif est superflu, sinon déplacé !

— Tu as été très aimable pour lui !

— C'est tout simple, c'est un ami d'enfance, un compagnon de jeu d'autrefois ; les années, en s'écoulant, ont mis entre nous une véritable différence d'âge ; jadis j'étais sa contemporaine, maintenant je suis de beaucoup son aînée, c'est ce qui me met à mon aise vis-à-vis de lui !

— C'est vrai ! nous vieillissons vite, nous

autres! il faut se dépêcher de s'amuser pendant qu'on est jeune! Sais-tu qu'il est très bien?

— Georges?

— Non, M. de Saint-Elle.

— Oui, il cause bien.

— Enfin, dormons maintenant!

S'endormirent-elles tout de suite?

Paule s'endormit un peu avant le lever du jour, Anne n'avait point encore fermé l'œil, mais n'importe, l'heure de son lever avait sonné. Comme de coutume elle sortit sans bruit, alla entendre la première messe à l'église voisine et revint préparer son cours avant de se rendre à l'institution Dupont.

— Mon Dieu! avait pensé Anne toute la nuit, Paule a eu la tête tournée par ce jeune homme, est-ce un mal? est-ce un bien? qui est-il? il ne me plait pas, mais je puis me tromper; que faire?

Paule n'avait pas eu ces pénibles anxiétés; sans qu'elle s'en doutât, l'amour était venu en elle et la rendait heureuse.

Dans ce cœur tendre, le besoin d'affection passionnée se faisait sentir; pour la première fois sur sa route se trouvait un jeune homme séduisant, qui avait été fort aimable pour elle; le duo qu'ils avaient chanté l'avait électrisée et toute la nuit il lui semblait l'entendre en murmurer à son oreille les douces paroles:

O Magali, ma bien-aimée!

Toute à cette ivresse, elle ne songeait pas aux risques, aux dangers, aux difficultés que pouvait lui amener ce sentiment.

Celui qu'elle aimait — puisqu'elle aimait! — était-il digne de son amour? l'aimait-il, lui aussi? Enfin, était-il en position d'épouser une femme sans dot?

Toutes ces pensées qui mettaient Anne à la torture n'effleuraient même pas l'esprit de Paule.

La matinée était trop chargée d'occupations pour laisser à M[lles] du Poulvic le temps de causer. D'un bout à l'autre du déjeuner, Paule ne fit qu'un éclat de rire; Anne était, au contraire, fort sombre et s'en voulait de ne pas partager la gaieté de sa sœur; lorsqu'elles furent seules, assises dans le jardin avec leur ouvrage:

— Sais-tu, dit Paule, que tu as l'air d'un vrai bonnet de nuit ce matin?

— Tandis que toi, tu as jeté le tien par-dessus les moulins!

— Je n'ai pas eu mauvaise tenue hier, je pense!

— Pas précisément; cependant je trouve que, pendant le duo, tu entrais bien complètement dans ton rôle!

— Que veux tu! moi, quand je sens quelque chose, je n'ai guère l'habitude de le cacher! D'ailleurs, dans un duo, il faut bien prendre des airs de circonstance! Il les prenait bien, lui!

— La voix peut être expressive sans que les regards s'en mêlent!

— Allons, décidément, tu es jalouse!

— Jalouse?

— Oui, tu es jalouse de ce que M. de Saint-Elle ait été plus aimable pour moi que Georges ne l'a été pour toi!

Anne resta stupéfaite.

— Mais vraiment, Paule, je ne sais comment tu peux croire...

A ce moment la sonnette retentit, Anne alla ouvrir, c'était M. du Léhan.

— Je viens voir si vous avez fait bon retour hier soir.

— Oui, je vous remercie; vous êtes bien bon d'avoir pensé à nous.

— Nous nous sommes tant amusées! ajouta Paule.

— Si cela vous faisait plaisir de recommencer quelquefois? les d'Auburgeac m'ont promis de venir chaque dimanche soir pendant le mois qu'elles vont passer à Paris.

— Oh! quel bonheur! nous viendrons aussi, répondit Paule sans hésitation.

— Cela vous convient-il, mademoiselle? ajouta M. du Léhan, s'adressant à Anne.

— Certainement, monsieur, s'il ne doit point y avoir d'étrangers.

— C'est M. de Saint-Elle qui vous effarouche?

— M'effarouche! non, il ne m'effarouche pas! je ne le connais pas, voilà tout.

— C'est un grand ami de Georges, mais je pense que nous ne l'aurons pas longtemps à Paris.

— Vraiment! dit Paule, d'un ton un peu désappointé.

— Et que devient Georges? demanda Anne, qui voulait détourner la conversation.

— Maintenant que le voilà bien rétabli, il va travailler, il est devenu très sérieux; le pauvre garçon a passé par d'assez rudes épreuves pour être corrigé.

Malgré les regards furieux de Paule, Anne maintint la conversation sur ce sujet, sans la laisser tomber sur M. de Saint-Elle.

La semaine s'écoula pour les deux sœurs dans une sorte de contrainte; toutes deux étaient préoccupées de la même idée, aucune ne voulait l'avouer.

Anne se plongeait avec plus d'ardeur que jamais dans ses occupations; Paule négligeait un peu le ménage pour la musique.

Le dimanche se passa dans une agitation fébrile; serait-il là? n'y serait-il pas?

Cette fois, encore, elles arrivèrent les premières; mais cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'on vit entrer M. de Saint-Elle; la petite réunion fut aussi gaie que la précédente; Paule chanta encore avec l'étranger dont la voix passionnée s'alliait si bien à la sienne.

La conversation fut aussi très animée; cette fois encore M. de Saint-Elle parla de lui et donna sur lui-même des détails biographiques qui ne furent pas perdus pour Mlles du Poulvic.

Il raconta comment, descendant d'une famille canadienne d'origine française, il avait, en vendant le domaine paternel, acquis une fortune assez considérable qu'il avait voulu accroître par diverses entreprises aux Etats-Unis; mais bientôt, trouvant ces entreprises trop risquées, il s'en était dégoûté. Il avait eu le désir de se fixer en France, pays dans l'amour duquel il avait été élevé; mais, retenu par la crainte d'y arriver en étranger, il ne s'était décidé à y venir qu'après s'être lié avec Georges du Léhan.

— Et ce qu'il n'ajoute pas, dit ensuite M. du Léhan, c'est qu'après avoir été le meilleur ami et le conseiller le plus sûr de Georges pendant son séjour à l'étranger, il l'a soigné dans sa maladie comme s'il eût été son frère et m'a écrit pour me donner de ses nouvelles et m'appeler auprès de lui.

Paule semblait tout émue de ces récits; Anne ne paraissait pas y prêter grande attention, mais examinait avec un étonnement secret la physionomie embarrassée de Georges pendant que l'on faisait cet éloge de son ami.

Qu'avait-il donc? Etait-ce le souvenir de ses folies passées qui le poursuivait?

— Vous aimez beaucoup M. de Saint-Elle? lui demanda Anne, qui était assise auprès de lui.

— Il m'a rendu de très grands services, répondit-il.

Puis il prit part à la conversation générale comme s'il eût redouté d'être plus interrogé.

On parlait de la soirée précédente.

— Voulez-vous que nous chantions encore le duo de *Mireille*? dit M. de Saint-Elle à Paule; et il ajouta plus bas : il m'a laissé de si charmants souvenirs!

Paule se leva rougissante.

— A moi aussi! murmura-t-elle.

Aucun de ces détails n'échappait à Anne, qui les épiait, anxieuse.

Pendant toute la soirée M. de Saint-Elle ne fit de frais que pour Paule.

Quand les deux sœurs rentrèrent, Anne pensa qu'il valait mieux avoir une explication nette et franche avec sa sœur; elle n'eut pas de peine à la faire convenir de son amour.

— Enfant! reprit la sœur aînée en caressant la tête blonde de Paule, ne t'abandonne pas trop à ce charme! tu sais encore si peu de choses sur cet homme!

— Il faut demander à M. du Léhan de nous dire tout ce qu'il en sait.

— Attendons encore un peu; nous verrons dimanche prochain comment se passera la soirée... s'il y est!

— Oh! Anne!

— Je te promets que si la soirée de dimanche prochain se passe comme celle-ci, j'irai en causer avec M. du Léhan; si ce qu'il me dit de ce jeune homme me paraît bon et sûr, je prierai M. du Léhan de le faire s'expliquer sur ses intentions à ton égard; si au contraire les renseignements sont mauvais, nous n'irons plus à ces soirées, voilà tout.

— Voilà tout! Cela t'est facile à dire à toi! on voit bien que tu n'as jamais aimé!

— Voyons Paule, pas de folies! Tu as vu ce jeune homme deux fois, il te plaît, c'est bien; mais si je savais des choses qui me fissent craindre que tu fusses malheureuse avec lui, ne serait-il pas plus sage de rompre?

— Certainement, mais nous ne devons rien craindre de semblable.

— Je le souhaite!

Anne était ce soir-là plus inquiète encore que la semaine précédente; sans pouvoir se rendre compte de la répulsion secrète que lui inspirait M. de Saint-Elle, elle n'arrivait pas à en triompher, et se le reprochait comme une chose aussi déraisonnable que la passion de Paule pour cet inconnu; aussi prit-elle la résolution de ne se décider que sur les conseils de M. du Léhan, homme prudent et sage, leur plus vieil ami.

La semaine se passa pour les deux sœurs dans une anxiété terrible.

La troisième soirée arriva enfin; mais, cette fois, Mlles du Poulvic n'y furent pas les premières, M. de Saint-Elle les y avait devancées. Sa présence, ce jour-là, était d'autant plus significative que Georges était absent; d'ailleurs, ses attentions pour Paule étaient visibles à tous les yeux.

Anne résolut de ne pas attendre davantage pour amener un éclaircissement et, pendant que Paule chantait l'air du Sommeil, de l'*Africaine*, auquel M. de Saint-Elle (Vasco) donnait les répliques, elle se pencha vers M. du Léhan.

— Je voudrais bien causer avec vous au sujet de M. de Saint-Elle.

M. du Léhan sourit.

— Cela me fait grand plaisir, dit-il; voulez-vous que je vienne vous voir demain matin?

— Non, j'aimerais mieux que Paule n'y fût pas; si vous voulez, je viendrai chez vous à une heure.

Le lendemain, elle fut exacte au rendez-vous.

— Vous avez pour nous une affection si paternelle, monsieur, que je viens à vous ainsi qu'à notre propre père. M. de Saint-Elle fait la cour à ma sœur d'une façon trop ostensible pour que cela puisse durer; il faut qu'il l'épouse ou que nous cessions de le voir; ne le connaissant guère, il est difficile de savoir quel parti nous devons prendre. Je viens donc vous prier d'abord de me dire tout ce que vous savez sur le compte de ce jeune homme; si vous croyez

que ma sœur doive être heureuse avec lui, je vous prierai de le pousser à s'expliquer et de lui faire comprendre que ses attentions pour Paule sont trop marquées pour devoir se continuer s'il n'a pas l'intention de l'épouser.

Pendant qu'Anne expliquait ainsi nettement la situation, M. du Léhan souriait doucement.

— Quelle excellente mère de famille vous faites! lui dit il. Soyez tranquille : je n'aurais pas laissé M. de Saint-Elle entrer ainsi en relations avec vous si je n'avais eu la certitude qu'il ne devait en résulter que du bien pour elle.

— Vraiment vous pensez beaucoup de bien de M. de Saint-Elle?

— Sans doute! Pourquoi en paraissez-vous si étonnée?

— Je ne saurais vous le dire; je n'ai jamais vu M. de Saint-Elle hors d'ici, je n'en ai jamais entendu parler ailleurs, mais j'éprouve contre lui une répugnance instinctive! Il me semble que son regard manque de franchise, que tout ce qu'il dit est calculé, enfin c'est un sentiment qui, j'en conviens, est irraisonné, mais il me déplaît profondément!

— Je crois qu'il ne produit pas le même effet sur Paule.

— Il semble qu'il l'ait fascinée; dès le premier jour elle a ressenti pour lui un attrait aussi vif — et aussi peu raisonné — que ma répulsion; il a fait, du reste, tout ce qu'il fallait pour cela, il a toujours été plus aimable pour elle que pour qui que ce fût, et comment vous dire l'étrange impression que j'en ai aussitôt éprouvée! il me semblait voir un vautour fascinant une colombe!

M. du Léhan éclata de rire.

— Alors vous allez bien m'en vouloir, car c'est moi qui suis la cause de tout cela!

— Vous?

— Oui.

— Comment?

— C'est bien simple; M. de Saint-Elle m'ayant dit qu'il désirait se marier et rechercherait avant tout une famille irréprochable et une jolie femme — honnête et bonne, cela va sans dire — que pour lui la fortune n'était pas une condition *sine qua non*, j'ai immédiatement pensé à Paule. Néanmoins je n'ai pas voulu la lui proposer de suite : devant avoir quelques jours après une réunion où se trouveraient plusieurs jeunes filles je l'ai prié de venir; s'il a fasciné Paule, je crois qu'elle ne l'a pas moins séduit.

— Singulière idée de s'éprendre ainsi tout de suite!

— Que voulez-vous! le Père Lacordaire l'a dit avec justesse : « Le cœur c'est la foudre; on ne sait où il tombe que quand il est tombé! »

— Alors il pense à Paule sérieusement?

— Très sérieusement.

— Il est donc riche?

— Très riche, ou du moins il a une jolie fortune; je n'en sais pas le chiffre, mais il mène une vie très large, il a un joli appartement, chevaux et voitures, et c'est un homme trop sérieux pour dépenser plus qu'il ne peut.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument! c'est un esprit méthodique et calculateur.

— Que fait-il? quelles sont ses occupations?

— Il a dans une société financière, je ne sais laquelle, une place d'administrateur; puis il aime beaucoup les chevaux et suit très attentivement les courses — où d'ailleurs il ne parie pas. — Il cherche à aller un peu dans le monde, mais étant arrivé si récemment en France, il n'a encore que peu de relations.

Ainsi M. du Léhan continua-t-il à vanter l'ami de son fils. C'était donc un parti superbe pour Paule, il n'y avait pas à hésiter, les renseignements n'étaient mauvais sur aucun point.

Anne cependant n'était pas très rassurée; elle eût voulu entendre parler de M. de Saint-Elle par d'autres que M. du Léhan; mais elle ne connaissait personne qui pût lui fournir d'autres renseignements.

— Enfin, puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'a-t-il pas fait sa demande?

— Il m'avait chargé de la faire aujourd'hui même si je trouvais le moment convenable.

— Alors il n'y a plus à reculer! il faut du moins qu'avant de lui rendre une réponse, nous le voyions plus sérieusement.

— Venez ici ce soir, il n'y aura personne que lui.

Anne s'en alla, ne sachant si elle devait être heureuse ou triste; ce mariage paraissait aussi beau qu'inattendu, mais elle ne pouvait dominer ses sombres pressentiments.

Elle raconta sa conversation à Paule en lui cachant seulement sa répulsion pour M. de Saint-Elle; Paule bondit de joie.

— Que je suis heureuse! s'écria-t-elle; mais toi, ma pauvre Anne, que tu vas être seule!

— Qu'importe, pourvu que tu sois heureuse, vraiment heureuse!

La soirée chez M. du Léhan commença de bonne heure et finit tard; les jeunes gens étaient si gais!

Après deux ou trois soirées passées de même, M. de Saint-Elle fut autorisé à se présenter chez M[lles] du Poulvic, et Paule ne fut pas longue à dire ce fameux *oui* dont les trois lettres enchaînent toute une vie!

Oui! elle voulait être sa femme, prendre son nom, et lui donner son amour.

Oui! elle voulait être sa femme et partager avec lui joies et peines!

Oui! elle voulait être sa femme et, dans le combat de la vie, triompher ou être vaincue avec lui!

Elle était pleine de confiance dans l'avenir. tandis qu'Anne était toujours inquiète. Ses soupçons ne firent qu'augmenter lorsque M. de Saint-Elie refusa de faire faire un contrat, déclarant que pour les quinze cents francs de rente que lui apportait sa future, cela ne valait pas la peine.

— Cet homme nous trompe, il faut exiger de lui des explications en le menaçant d'une rupture, dit Anne à sa sœur.

Paule se récria :

— Non, je ne romprai jamais ; Anne, je l'aime! Quand il n'aurait rien, cela ne m'empêcherait pas de l'épouser; pour moi — que tu accusais de tenir tant à la fortune — l'amour passe avant l'argent !

— Mais ne vois-tu pas que s'il nous trompe c'est un fourbe, indigne de ton amour ?

Paule se fâcha.

— Je ne puis pas entendre parler ainsi de mon futur, car tu auras beau faire il est mon futur, et dans quinze jours il sera mon mari !

En effet, que pouvait la pauvre sœur aînée ?

NOËL ARDU.

(La fin au prochain numéro.)

AU CRÉPUSCULE



La terre s'assombrit, et le ciel s'illumine.
Sur les bords du ruisseau dont le tremblant miroir
Se souvient seul du jour au fond du vallon noir,
Un long nuage blanc vaguement se dessine.

Le vieux pâtre couché là-haut sur la colline
Vient d'entendre tinter l'angélus, et de voir
S'allumer dans l'azur son étoile du soir.
Lentement il se lève et met sa limouzine,

Lentement il s'en va par le chemin penchant
Qui, d'abord empourpré des lueurs du couchant,
Rejoint l'ombre et là-bas fuit sous les sycomores;

Et, tandis que ses chiens resserrent le troupeau
Dans le cercle obéi de leurs abois sonores,
Il descend vers la nuit en enflant son pipeau.

Achille PAYSANT. (En famille.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique, une salle monumentale. — Mlle Holmès, son œuvre et son portrait. — Musique de choix.



Il faut que la direction de l'Opéra ait une vitalité bien grande pour résister depuis si longtemps aux coups répétés qu'elle reçoit de tous côtés. Le retour de nos chanteurs célèbres MM. Lassalle, Jean et Edouard de Reské, lui ramène une sève nouvelle. Les débuts de M. Affre, ceux de Mlle Vidal, soulèvent bien quelque intérêt, mais tout cela n'indique pas que de grands efforts soient tentés pour calmer les mécontentements. On se demande pourquoi, au lieu de rêver une reprise de *Lucie de Lammermoor*, notre première scène ne songe pas à l'*Otello*, de Verdi, à l'*Aben-Hamet*, de Th. Dubois, et surtout pourquoi elle ne se hâte pas de donner les nouveautés annoncées depuis longtemps.

A l'Opéra-Comique, on parle toujours, mais de très loin en très loin, d'un *Dante*, de M. B. Godard. On a parlé déjà de tant de choses qui n'arrivent pas, qu'il est prudent de se tenir sur la réserve. Affirmons cependant qu'avec une agréable reprise du *Café du Roi*, un gracieux lever de rideau de M. Deffès, M. Paravey s'occupe sérieusement de la reprise de *Dimitri*. On se souvient que cet ouvrage, l'un des plus remarqués de M. V. Joncières, fut donné avec succès au Théâtre-Lyrique, et on le reverra certainement avec grand intérêt.

Mais il est une question bien autrement capi-

tale pour M. Paravey, ses artistes et le public, c'est celle de la reconstruction de ce théâtre, dans un délai assez rapproché, et sur un nouvel emplacement qui lui conviendrait à merveille. Ce serait au Conseil municipal que reviendrait l'honneur de ce nouveau projet. Il marcherait de front avec celui de l'achèvement du boulevard Haussmann, qui est décidé, paraît-il. A l'angle de ce boulevard et de celui des Italiens, on élèverait une salle monumentale, qui rendrait à notre scène d'opéra-comique la place et le cadre dont elle est injustement privée, à coup sûr, et dont elle est digne à tous égards.

De la salle monumentale de l'Opéra-Comique, à Mlle Augusta Holmès, il n'y a qu'un pas, et il vient naturellement à la pensée de désirer que le nouveau temple de l'art français soit inauguré par l'auteur de l'*Ode triomphale*, l'œuvre patriotique par excellence de notre temps. Et pourquoi pas? N'avons-nous pas lu, parmi les nombreuses critiques, passionnées pour ou contre le *Triomphe de la République* et son merveilleux auteur, que Mlle Holmès « aurait mieux fait d'écrire quelqu'ouvrage purement musical ou théâtral ? Nous ne voyons pas trop en quoi le fait d'avoir produit une conception gigantesque telle que l'*Ode triomphale*, peut empêcher cette grande musicienne d'aborder ensuite le théâtre avec le même bonheur. Il est vraiment si facile de se faire jouer à l'Opéra, avec une direction décriée à tort ou à raison, pour ne pas saisir une pareille occasion de se mettre en lumière ! Ceux qui ne l'ont pas fait c'est qu'ils ne l'ont pu. Quel est celui de nos compositeurs qui n'eût été heureux et fier d'être choisi pour mener à bien cette entreprise? M. Ch. Gounod lui-même ne voulait-il pas y attacher son nom, déjà glorieux?

Et vous voulez, messieurs les musiciens et les critiques, que la muse inspirée qui écrivit les *Argonautes*, *Pologne*, *Irlande* et *Ludus pro Patria*, s'efface, se dérobe, devant une misérable question politique à travers laquelle vous jugerez peut-être son œuvre? Vous voulez qu'elle attende... sous tous les ormes que nous savons, que les directeurs la viennent chercher, alors qu'une circonstance unique se présente de donner enfin sa mesure complète, car déjà on la connaissait sous plusieurs aspects. Vous aviez été appelés avant elle, et vous n'avez pas su faire assez grand. En un instant, la vibrante artiste a eu la vision immense des fêtes et des chœurs de la Grèce antique, et le drapeau seul de l'art l'a guidée dans sa colossale entreprise. Disons donc bien haut, sans nous préoccuper des sentiments politiques ou autres de Mlle Holmès, qu'elle a accompli une tâche grandiose, avec une incroyable énergie, qu'elle a admirablement réussi dans l'ensemble, et presque toujours dans les détails. Ne jouons pas sur les mots, ne chicanons pas mesquinement sur de petites questions secondaires comme celle de savoir si l'artiste a été partout égale à elle-même. C'est assez, c'est beaucoup déjà que d'avoir conçu et exécuté ce plan digne des temps antiques. C'est assez d'avoir accompli cette œuvre décorative et musicale à la fois, avec une science et une virilité de pensée qui confondent les plus forts, — s'ils veulent bien l'avouer.

Mlle Holmès possède toutes les qualités que réclame la scène : Comment la laisse-t-on ainsi sans lui offrir un livret de grand opéra?

N'avions-nous pas raison de dire en commençant, qu'à cette musicienne devrait être réservée l'inauguration de la nouvelle salle projetée? Qui sait d'ailleurs si elle n'a pas en portefeuille des œuvres lyriques, des opéras qui se prêteraient à cette nouvelle solennité ? Car, redisons-le encore, Mlle Holmès, cette vaillante, écrit non seulement sa musique, mais ses vers, dont la facture tour à tour grandiose, enthousiaste, ou gracieuse, marque une merveilleuse fécondité.

Nous avons désigné, dans notre dernier numéro, quelques-unes des parties maîtresses de cette œuvre puissante dont le symbolisme et la destination spéciale ne permettront pas souvent de l'entendre en entier. En revanche, il nous paraît certain que nos grands orchestres ne manqueront pas d'en adopter certains fragments dont la place semble marquée aux concerts Colonne et autres de même importance. Nous n'avons pu voir Mlle Holmès, mais on nous signale, dans le *Ménestrel*, un portrait dessiné par la plume habile de M. Arthur Pougin, qui est, dit-on, d'une grande ressemblance. Nous le donnons à nos lectrices, car il nous semble que la nouvelle compatriote que nous devons à l'Irlande, comme à l'art, doit enfin prendre rang parmi nos célébrités contemporaines, rang duquel sa modestie seule, a pu la tenir à l'écart, depuis trop longtemps.

« Petite, très potelée, dans tout l'épanouissement d'une beauté tendre et très féminine, en dépit des allures cavalières qu'elle affecte, l'œil clair et vif, avec un regard pénétrant et hardi, le front pur, couronné d'une opulente chevelure blonde, les attaches élégantes, la démarche libre, le geste presque impérieux, la grâce onduleuse et câline de la femme mêlée à je ne sais quelle recherche masculine, — telle est Mlle Augusta Holmès, l'une des physionomies les plus curieuses de ce temps, et l'un des musiciens les plus remarquables de l'heure présente. »

M. Arthur Pougin ajoute plus loin : « Mlle Holmès s'attaque toujours à de nobles sujets, inspirés par les sentiments les plus élevés; elle chante la liberté, la patrie, la gloire, et sa pensée se traduit en vers sonores (1), brillants, bien

(1) Nous avons dit qu'elle écrit elle-même ses poèmes.



frappés, souvent pleins d'ampleur, de couleur et de vaillance. Qu'elle songe aux douleurs du pays de ses ancêtres, comme dans *Irlande*, qu'elle rappelle les angoisses d'un peuple malheureux et brave, comme dans *Pologne*, qu'elle glorifie notre chère France, sa terre d'adoption, comme dans *Ludus pro Patria*, ce sont toujours des accents généreux et fiers qu'elle fait entendre et qu'elle sait exprimer en une poésie tout ensemble solide et savoureuse. Ce n'est pas à dire pour cela que la grâce lui manque en aucune façon; en dépit de tout, elle ne saurait renier son sexe ; mais cette grâce, qui revêt chez elle un aspect plein de tendresse et de séduction, ne fait que mieux ressortir l'étonnante solidité de ses facultés naturelles et la mâle ampleur de ses conceptions artistiques. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner dans son entier, après le portrait physique si habilement tracé, l'étude artistique où M. Arthur Pougin apprécie en quelque sorte les facultés morales et musicales de Mlle Holmès. Il le fait avec une hauteur de vue et de pensée qui ajoute un grand charme à un sujet qui en a déjà par lui-même.

N'avions-nous pas raison, le mois dernier, en pensant que Mlle Holmès hériterait du titre donné à Juliette Dillon? Elle sera, n'en doutons pas, la « Rosa Bonheur » de l'art musical. Pour qui a connu la toile célèbre du *Marché aux chevaux*, pour qui a connu, vers 1853, la blonde artiste peintre, au regard limpide et pénétrant, au front large et pensif, aux allures cavalières, malgré sa petite taille et sa grâce féminine, ceux-là penseront comme nous qu'il y a de nombreux points de ressemblance entre ces deux physionomies extraordinaires de femmes parues en ce siècle à quarante ans, environ, l'une de l'autre.

Comme compositions de choix, nous avons signalé plusieurs morceaux très faciles dans notre dernier numéro. Ce mois-ci, en voici quelques-uns qui, sans être d'une très grande difficulté, demandent déjà une certaine habileté d'exécution. — Ce sont, pour le piano, le charmant nocturne dédié à M. Camille Saint-Saëns, par Ed. Chavagnat, et intitulé : *Sur l'aile d'un songe*. — Un peu moins difficile, et d'une plaisante légèreté de facture, la *Valse-Pantomime*, d'Albert Renaud, séduit par sa grâce coquette et son élégante allure. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Pour le chant, la belle scène dramatique de *Déjanire*, par Paul Collin, musique de G. Palicot, est d'un superbe effet. Coupée par de remarquables récitatifs, cette pièce se termine par des strophes d'un charme extatique qui, peu à peu, devient de l'enthousiasme. C'est magistral et vraiment inspiré. Ce morceau est une des nouveautés de l'hiver dernier, avec lequel Mlle Deschamps a obtenu de grands succès dans de nombreux salons. Il est écrit pour mezzo-soprano. Editeur : Léon Grus, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

POMMES DE TERRE AU MONT-BLANC

Les pommes de terre étant cuites au four, il faut les écraser, les mouiller avec de bon lait bouilli et du beurre frais ; les dresser en pain de sucre, et mettre sur le faîte un morceau de beurre ; cela fait, placer le plat au four pour lui faire prendre couleur avant de servir.

FAIT HISTORIQUE

TIRÉ DE LA *Vie de Racine*

Le duc de Bourbon Condé invitait Racine, le plus parfait de nos poètes, à dîner chez lui, dans une compagnie nombreuse. Mais l'auteur d'*Athalie*, après une absence de toute une semaine, venait de retrouver sa famille, et il refusa l'invitation.

« Veuillez m'excuser auprès de Son Altesse, dit-il à l'écuyer du duc, ma femme et mes enfants m'attendent depuis huit jours ; ils se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très belle carpe, et je ne puis me dispenser de dîner avec eux. »

L'envoyé insista, alléguant le mécontentement de Monsieur le duc et de tous les convives qui avaient compté sur le poète. « C'est impossible, répliqua Racine ; tenez, voyez cette carpe, et jugez vous-même si je puis affliger ces pauvres enfants, qui ont voulu me regaler, et qui n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce poisson sans moi. » L'homme de cour s'effaçait devant le père.

Le même poète se mêlait aux amusements de sa jeune famille et formait avec ses petites filles des processions enfantines, où il marchait devant elles en portant la croix.



CAUSERIE

Adieu à l'Exposition universelle



Je vous envoie ces impressions, chères lectrices, quelques jours avant la clôture de l'Exposition de 1889...

C'est avec effarement que je me remémore le peu que j'ai vu et tout ce qu'il y avait à voir. Il me prend maintenant des désirs fous d'étudier, de creuser toutes les questions qui m'intéressent, de stationner longuement devant les vitrines en prenant des notes, et surtout d'explorer à fond le palais des Arts libéraux qui renferme des collections comme on n'en a jamais vues.

Ah! pourquoi donc m'en suis-je allée flânant au hasard, glanant capricieusement sur mon chemin, me laissant surtout captiver par l'exotique qui ouvre à l'imagination de si jolis champs de rêveries? pourquoi ai-je trop complaisamment respiré les suaves parfums des fleurs merveilleuses qui n'ont cessé d'orner les jardins de l'Exposition, ai-je trop longuement écouté les harmonies étranges et vibrantes qui partout, au Champ de Mars, emplissaient l'air?

Pourquoi, oh! pourquoi?

Les deux natures, toujours, l'une sage, l'autre folle...

Dame Raison et dame Imagination! La lutte éternelle...

Je m'arrache les cheveux, je ne sais où donner de la tête pour retirer, à la dernière heure, un résultat pratique de l'Exposition, et si ce n'est une suite de connaissances, tout au moins des aperçus bien nets, une bonne esquisse que je pourrai à loisir compléter au coin du feu.

Ma dernière promenade a été consacrée à l'exposition rétrospective du travail qui s'adresse à tout le monde; plusieurs de ses sections étaient bien faites, même, pour intéresser particulièrement les jeunes filles, celles de la musique, de l'aquarelle, du pastel et tant d'autres!...

Midi sonnait, les musiciens croates, venus d'Agram, faisaient vibrer les cordes de leur *tambura* en les agaçant de la pointe d'une plume légère. Singulier instrument que cette manière de guitare persane! — Je déjeunai au son de cet orchestre d'un autre âge et, tout naturellement, allai passer ma journée dans la section des instruments de musique.

C'est le piano qui domine avec quelques innovations, les marteaux trembleurs comme la *céleste* de l'orgue, les sons continus apportant une certaine langueur qui ne manque pas d'attrait, les pédales douces qui font mourir peu à peu le son, enfin les diverses variantes du piano mécanique dont plusieurs courent les rues.

Voici encore le *pianista*, ingénieux meuble manivelle que l'on place à côté du piano; tandis que se déroule le carton troué qui lui sert de partition, des petits bâtons d'ébène, aussi nombreux que les touches du piano même, exécutent le morceau voulu. — Et l'avantage? me demandez-vous.

— Connaître la force nécessaire pour exécuter un morceau.

— Mais c'est très facile, les degrés sont classés, on n'a qu'à les déchiffrer...

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout, mesdemoiselles.. Il s'agit de *force musculaire*, entendez-vous bien?

Les rapides bâtons, les doigts du *pianista*, développent une force qui va jusqu'à deux kilogrammes. Il paraît que c'est la moyenne des pianistes les plus vigoureux.

Maintenant on pourra exactement évaluer Beethoven, Chopin et Bach en kilogrammes... — Et Wagner donc! ce sera à assommer un taureau.

J'avais à peine examiné cette curieuse combinaison du *pianista* que je tombai sur le *mélographe*, une autre mécanique qui recueille, grâce à un fil électrique, la pensée du compositeur pendant qu'il improvise sur le piano, et grave à mesure sur un rouleau de papier ses impressions les plus fugitives. Cette application de l'électricité est merveilleuse assurément, mais elle m'agace!

Il me semble que toutes ces savantes machines vont briser l'inspiration harmonique dans sa source pure et libre; je regrette les premiers instruments à corde, la lyre des bardes grecs, le luth des dames du moyen-âge, le théorbe, la mandore, la simple viole des pages et la harpe de nos grand'mères. Je pleure l'âme des violons qu'on fabrique maintenant, hélas! à l'emporte-pièce, sur un modèle uniforme et, partant, toujours ennuyeux.

Je m'attendris devant les clavecins et je vous annonce avec joie qu'il rentre en grâce cet instrument vieillot au timbre grêle et délicat, qu'il sera même du meilleur ton, cet hiver, d'exécuter grâce à lui, et le plus naïvement du monde, Couperin, Rameau, Sébastien Bach... Le clavecin, relégué depuis le dernier siècle au fond du grenier des châteaux, va reprendre la place d'honneur qu'il occupait. — Et l'on dansera le menuet Watteau joué sur un clavecin Louis XVI, en costume Empire! Effroyable anachronisme dont quelques vrais amateurs gémiront à l'écart,

tandis que les couples joyeux tourneront sous l'éclat des lustres.

Mais il me faut dire adieu à l'Exposition.

Boum!... Sonore, grave et lent, répercuté à l'infini, en roulements tristes, par les échos du Champ de Mars désert, du Trocadéro dépouillé de ses fleurs, de l'Esplanade des Invalides abandonnée par ses hordes de toutes couleurs, le dernier coup de canon retentit pour annoncer irrévocablement la fermeture de ce grand concours universel.

Les bruits des musiques étrangères ou françaises, qui vous charmaient sur les terrasses aujourd'hui embrouillardées où frissonnent les statues, ont cessé subitement; les fontaines lumineuses, aux gerbes incandescentes, fugitives, féeriques, se sont éteintes; les tentes bariolées, les mosquées, les pagodes s'en retournent aux pays du soleil où leurs tons, un peu clinquants sous notre ciel gris d'octobre, brilleront dans une note plus juste; les palais d'hiver, en bois du Nord bien reluisant, s'en vont reprendre leur fourrure neigeuse dans les plaines de Scandinavie; les hôtes que nous ont envoyés certaines contrées des moins connues jusqu'ici, se sont enfouis pour la plupart avec les frileuses hirondelles; — la fantasmagorie se voile dans la brume bleue, dans la buée hivernale, la vision se perd, et la hideuse activité du déblaiement commence partout à se montrer.

Oh! que je déteste la pioche des démolisseurs...

L'année de l'Exposition sera une date, une époque dans nos existences, elle nous fournira des reminiscences charmantes, d'amusants souvenirs de voyages en famille, d'agitations, de journées trop vite écoulées, de réunions fortuites avec des amis venus à Paris des quatre coins du monde. Les petits ennuis passés deviennent drôles, les anicroches se font plaisantes, et nous rirons toutes de ces courses folles à la recherche d'hôtels confortables toujours pleins, traînant à la remorque quantité de malles et de caisses à chapeaux plus encombrantes les unes que les autres... de la vaine attente d'un repas au restaurant tandis que le papa impatient pressait les garçons et que ces derniers hélaient vainement le cuisinier, nouveau Vatel, désespéré devant ses casseroles vides.

En voilà pour tout un hiver à conter le soir, surtout là-bas en province où les événements sont rares, où l'on vit tranquillement, en ayant le temps de se souvenir, au milieu d'une douce et enviable intimité.

Quant à moi, sur le point d'être reprise par le gouffre parisien, j'ai la mélancolie des choses finies et je ne suis pas du nombre de celles qui, surtout *par genre*, ont maudit cette belle Exposition parce qu'elle absorbait tout dans la Capitale, et ont poussé un soupir de satisfaction à sa clôture.

Cette réunion unique de types si divers qui se croisaient dans l'immense enceinte, étrangers dans leurs costumes nationaux, nègres arrogants et négresses aux parures voyantes, créoles alanguies, Américaines aux allures excentriques, Suédois couverts de fourrures en dépit du soleil, Persans au caftan sombre, paysans bretons en bragou-bras, Auverguats trapus, Normands rougeauds, Provençaux expansifs, qui exprimaient leur enthousiasme d'une façon si bien sentie, formaient le plus joli sujet d'étude des races humaines.

Quand les gens vous avaient suffisamment diverti, on se reposait en considérant les choses. Tous les plaisirs se trouvaient là réunis; celui des yeux... des monuments aux proportions parfaites, des effets de couleur extrêmement variés; — ceux de l'esprit... on en rencontrait à chaque pas, dans les branches artistiques comme dans celles qui concernent la science, idées nouvelles dont la trouvaille a si singulièrement élargi, au XIXe siècle, le champ des connaissances humaines.

Cet épanouissement du génie sous toutes ses formes nous a toutes captivées en nous permettant de sortir de nous-mêmes. Oh! l'excellente chose que pouvoir sortir de la contemplation intérieure de sa petite personne pour entrer dans l'esprit de l'œuvre d'un artiste, s'en imprégner, jouir de son propre enthousiasme en se déclarant satisfaite de cette interprétation du Beau idéal!

Maintenant, il nous faut sortir de nous-mêmes pour nous enfoncer dans le travail. Voilà peut-être la plus facile et la meilleure des absorptions, qui reste toujours à notre portée, à laquelle on revient sans cesse quand on l'a une fois bien savourée.

Novembre y prête. C'est l'instant de concentration après les beaux mois de vie au dehors et avant le temps des réunions mondaines.

Beaucoup d'entre vous, chères lectrices, comptent déjà sur leurs doigts les bals supposés et composent d'avance des toilettes délicieuses.

Eh! bien, croyez-moi, avant de penser aux distractions de l'hiver, goûtez un peu les charmes d'une étude sérieuse, d'une lecture approfondie, d'une science aimable. Ne vous en tenez pas aux surfaces, on y glisse et il n'en reste rien.

Mettez en pratique cette jolie pensée de Lamennais :

« Après beaucoup de mouvement, on ferme son volet, on s'approche du feu et l'on étudie — et ensuite, si l'on est deux, on se dit tout ce qu'on a dans l'esprit. »

ALIX.



DEVINETTES

Charade

Le public, chaque soir, te le crie, ô Patti,
Pour quelque trille ému de ton gosier sorti.

Gothe, pour mieux marcher, a retroussé les [siennes,
Faites d'un droguet bleu, sur les modes an- [ciennes.

Si je veux en avoir d'une belle couleur,
Fraîches et fleurant bon, et comme pour moi [faites,
Je les prends chez Potin. Vous serez satisfaites,
Mesdames, de ses prix. Abordez-les sans peur.

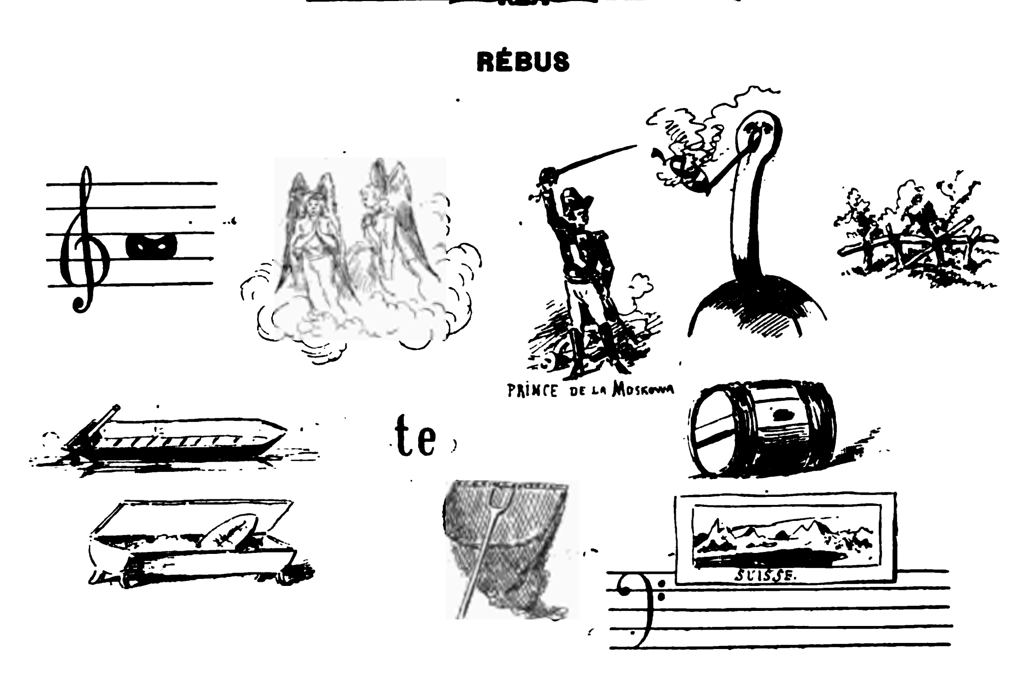
Synonymes

Trouver les mots synonymes espacés dans le poème

Je rêve, au seuil de ce château gothique,
J'entends hennir palefroi, destrier...
Le guerrier part et franchit le portique,
Le glaive au poing, le pied à l'étrier.
Dans ce désert sa dame infortunée
Du coursier noir attendra le retour;

Et, stimulant sa blanche haquenée,
Ira bien loin l'épier chaque jour...
Temps disparus ! Aujourd'hui pierre à pierre
Dans les fossés croulent murs et greniers :
Il y vient boire, ainsi qu'en une ornière,
Jument, cavale et cheval de meuniers.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

PROVERBE : *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

ÉNIGME : *Ail.*

SYLLABE CACHÉE :

Syllabe : E.
Mot : Mule.
Composé : Emule.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE

Pour monter où ne descend-on pas.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

La gravure coloriée qui vous montre aujourd'hui, les modes d'hiver, nous dispenserait, mesdemoiselles, de vous parler des nouveautés créées par Mlle Thirion, si nous n'avions à vous décrire une *criméenne* récemment faite par cette très bonne couturière et dont le succès ne s'est pas fait attendre. Façon fort simple, comme vous allez en juger, et qui doit bien un peu de son élégance à la manière dont on la porte. C'est une pèlerine en drap, très ample et assez longue, doublée de thibet à rayures crème et rouges ou bleues, montée par des plis à un col de fourrure, dont un côté doit se rejeter sur l'épaule, un peu à la façon militaire. La fourrure est permise aux jeunes filles, en boa, en manchon et même en col et en parement ; usez-en donc. L'on en portera beaucoup.

Voici un costume tailleur, *dit complet*, en écossais sombre; nous savons que l'écossais est à la mode en tant que costume courant. La jupe tendue devant est froncée derrière où toute l'ampleur est rejetée. Corsage à double devant, le premier en velours foncé et le second, carré, en écossais; le dos à petite basque arrondie. La manche plate en velours, garnie dans le haut d'un crevé bouffant. Plusieurs rangs de piqure pour garniture. Le double collet, ou criméenne, assorti ; en drap si le pardessus doit accompagner d'autres costumes. On porte beaucoup de passementerie et on revient aux franges, qui sont très longues, fort belles et par conséquent fort chères. Cette garniture ne vous est donc point destinée, mesdemoiselles; nous la signalons à vos sœurs mariées et à vos mères. La frange se pose en cercle autour de la jupe, au bas du corsage, en fichu ; elle remplace, à la manche, le jockey ou le bouffant. Une robe en satin noir, ainsi garnie, est d'une élégance simple et comme il faut. La passementerie est mate, mais égayée de jais, car le jais ne subit pas les caprices de la mode. Il peut être plus ou moins en vogue, mais n'est jamais complètement abandonné. Le satin a plus de succès que les autres soieries. C'est dire qu'il sera employé aussi bien pour les costumes de dîner que pour ceux de soirée et de bal. Les couleurs Tour Eiffel, brun brique un peu doré. Dôme central, un bleu firmament voilé et aubergine font fureur.

Beaucoup de jupes sont montées au bord du corsage par plusieurs rangs de fronces qui doivent prendre les hanches en s'arrondissant avec grâce ; et faire coller la jupe sur le corps. L'on est de plus en plus au plat, au très plat, pas un pli devant, à moins que ce ne soient des plis transversaux qui forment ornement au-dessous de la taille, et encore sont-ils tendus au bas et très peu entr'ouverts dans le haut. Enfin l'on nous réduit à notre plus simple expression. Cette mode rend l'art d'habiller fort difficile. Aussi nous admirons la couturière qui arrive à avantager cette personne trop mince et à diminuer l'embonpoint de cette autre, un peu trop rondelette.

Il vient de paraître différentes formes de chapeaux fort gentilles et très seyantes : C'est la toque dite Boléro de Toréro, en velours tendu, avec trois pompons seulement. Fort simple et, peut-être à cause de sa simplicité même, fort élégante ; quand elle va bien, certainement elle embellit. C'est le chapeau Picador, en feutre rond et plat, garni de choux faits de plumes d'autruche roulées ; ces choux sont charmants et plus légers que les choux en étoffe et en ruban. Mme Naudin coiffe à ravir et crée des nouveautés réelles et de bon goût, celles que nous venons de décrire le prouvent. D'un talent jeune, distingué, elle sait rendre la mode possible autant que gracieuse pour les dames d'un certain âge. Nous avons dit, je crois, que Mme Naudin est le successeur de Mme Boucherie et qu'elle demeure à la même adresse, 16, rue du Vieux-Colombier. Un joli chapeau de jeune femme, en feutre mou, forme Adolphine (?), façon 1830, à large bord disposé en capuchon, se garnit de plumes de deux tons et de ruban de moire. C'est le chapeau habillé.

Nos costumes plats exigent une façon parfaite, aussi est-il nécessaire, pour aider la couturière même la plus habile, que le corset soit sans défaut, que la coupe prenne la taille avec grâce, qu'elle la cambre de façon à lui donner de l'élégance et que les hanches soient bien prises. Le corset-cuirasse de Mme Guelle réunit toutes ces conditions ; baleines et ressorts sont disposés avec une entente parfaite de la taille qu'ils allongent si cela est nécessaire; ils effacent aussi les hanches et atténuent leur développement, sans nuire au bien-être et à la santé. Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre Français, fait aussi pour les jeunes femmes un corset du matin confortable et coquet et pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, un corset à épaulières qui, progressivement et sans fatigue, les oblige à se tenir droites. Mme Guelle a toutes sortes de petites supercheries pour dissimuler les défectuosités de la taille et ses coussins creux sont une invention des plus heureuses. Vu l'importance de ces renseignements, nous avons pensé qu'ils ne seraient pas déplacés dans ce courrier de la mode, que nous terminerons par quelques mots sur les bijoux que l'on porte communément.

C'est d'abord le bracelet artistique et celui dit porte-bonheur, dont le modeste cercle primitif s'est fort développé. Il est plat, rond, gravé ou repercé à jour, avec les initiales en pierres fines ou supportant une médaille ancienne ou des breloques anciennes. Ce sont les boutons d'oreilles, de mignonnes broches, des agrafes, des épingles de toutes sortes dont l'usage est multiple. Les bagues et les épingles-broches sont toujours très portées.

Mlle Thirion nous prie d'annoncer qu'elle fait pour 65 fr. un costume en lainage uni ou rayé, dont la façon est d'une élégante simplicité.

CORALIE L.

L'Album de travaux, paru dans le numéro du 19 octobre de l'édition hebdomadaire, contient : Boîte pour cartes à jouer couverte d'étoffe. — Écran-bannière, broderie rococo. — Dessus de clavier en drap perforé. — Paravent porte-photographies. — Corbeille en vannerie pour bureau ou cache-pot, drapée de velours antique, avec broderie sur étamine. — Voile de fauteuil ou nappe de plateau, broderie sur étamine. — Trois petites dentelles pour garniture : cône, trèfle et trèfle fleuri. — 1 fr. le numéro.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici des renseignements très circonstanciés sur les étoffes de grand deuil et de demi-deuil, étoffes que nous recommandons même à celles de nos abonnées qui ne sont point en deuil, parce qu'elles ne peuvent trouver aussi bien ailleurs, et que les étoffes noires achetées dans une maison spéciale offrent plus de garantie. La *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, est depuis longtemps connue par ses modes et costumes d'un goût comme il faut et par l'excellence des tissus qu'elle fait fabriquer et dont beaucoup sont exclusifs. Lainages de grand deuil, en 1 m. 20 de large : Henriette-Cloth, 9 fr. 75; Alma, 8 fr. 75; Epinglé et Epingline 7 fr. 75 le mètre. Un choix de cachemires d'Ecosse, de l'Inde, foulés, et de vigognes ; des armures-cachemires à 4 fr. 50, 6 fr. 50, en 1 m. 20. Lainages fantaisie à bordures exclusives, en 1 m. 20 de large, rayures satin, 10 fr. 75 ; crêpon, 11 fr. 75; grisailles, de 6 à 8 fr. ; les unis sont assortis ; des draps et des diagonales pour jaquette, du velours frisé pour manteau, etc. Un costume de deuil en alma et crêpe anglais a la jupe faite d'un panneau de crêpe qui rabat sur le tablier, qui est aussi en crêpe. La jupe en alma s'ajuste au panneau, se plisse et vient se fixer par quelques plis au-dessus du panneau, en coupant diagonalement le tablier. Le corsage a les bords plissés sur un plastron en crêpe, le tout finissant en pointe sous une patte en crêpe ; la manche avec pointe de crêpe en haut et en bas. Un manteau en diagonale et broché a une manche qui fait à la fois un panneau et un revers, forme élégante. La maison se charge de faire costumes et confections ; il suffit d'envoyer un corsage allant bien et la longueur de la jupe devant,

***

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, se recommande par ses belles et bonnes teintures et son travail soigné. Nous n'avons trouvé nulle part les couleurs fines à la mode aussi bien reproduites et des noirs aussi beaux. Les lainages, les soieries, le velours et les gazes teints conservent leur souplesse et le brillant du neuf, qualités qui permettent de les employer, selon leur élégance, en costume de ville, de dîner et de soirée. La Teinturerie Européenne a la spécialité de teindre les costumes sans qu'il soit besoin de les découdre. Quelle économie de n'avoir pas à recourir à une couturière pour refaire un costume ! La Teinturerie Européenne les rend tels qu'ils étaient ou se charge de modifier la façon si on le demande. Elle remet aussi à neuf les vêtements d'hommes et l'uniforme des collégiens ; nettoie les cols des paletots, etc., etc.

***

Les progrès que fait chaque jour Henri Kahn dans sa fabrication lui ont mérite partout des félicitations. C'est ainsi que la cour de Russie adopte la *Botte Czarine*, une vraie merveille d'élégance et de confort qui permet de traverser l'hiver sans ressentir les atteintes du froid, tout en étant finement chaussé. De quel secours va donc être la botte czarine dont le prix est vraiment modeste : elle coûte 16 fr. 50. Elle se fait en drap moscovite et se double de flanelle ; claque carrée en chevreau glacé, à petits boutons. La nouvelle botte Comtesse de Paris, en chevreau mat, à boutons, doubles semelles, à 14 fr. 50, n'a pas eu de rivale dans toute l'Exposition comme chaussure pratique. Enregistrons la dernière création de la maison Henry Kahn (55, rue Montorgueil, à l'entresol), c'est la botte d'excursions, très fine, très souple et d'une solidité hors ligne, en chevreau mat, à lacets ou à boutons, claque carrée, chevreau fin, double semelle, à 18 fr. 50.

Avons nous dit que la maison envoie *franco* au-dessus de 25 francs?

Envoi *franco* aussi du catalogue illustré.

***

L'Exposition nous a montré de bien jolis bijoux, notamment ceux en argent noir exposés par M. Billault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. L'argent noir l'est extérieurement et dans la masse,



ce qui fait qu'il ne s'altère jamais et noircit même au frottement. Par quel procédé M. Billault est-il arrivé à ce résultat, cela ne nous importe guère; ce qui nous importe, c'est de savoir qu'il fait avec cet argent noir, contrôlé en France, des bijoux aussi artistiques que distingués et à des prix raisonnables. Cet argent vrai s'incruste de métaux et l'incrustation est assez massive pour ne donner aucune prise à l'usure. Il se grave au burin et ce travail, d'une finesse exquise, fait d'une broche, d'une épingle, d'un bouton d'oreille ou de manchette, un objet d'art que l'on aime à offrir et à recevoir. On y sertit les pierres fines, car il s'applique aussi à la joaillerie. Voilà une nouveauté que l'Exposition a fait connaître, aussi quelle foule devant la vitrine qui renfermait ces bijoux et que d'achats l'on y a faits! En voyant un tel succès, nous avons demandé à M. Billault de faire quelques jolies nouveautés pour le jour de l'an et de vouloir bien en donner la primeur à nos lectrices, ce qu'il nous a promis avec la meilleure grâce du monde. Donc, le 1er décembre, nous en donnerons la nomenclature ainsi que les prix. Que de surprises vous sont réservées!

Nous apprenons que le jury de l'Exposition vient de décerner une médaille à M. Billault, pour son exposition de bijoux en argent noir; c'était justice.

***

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
27, rue du Quatre-Septembre, Paris

Les étoffes de la maison Roullier frères sont de première qualité. Voici les plus à la mode: La neigeuse, avec haute bordure très belle, en 1 m. 10, à 6 fr. 50 le mètre, en toutes nuances : mousse, havane, gris-bleu, fer et réséda foncé, bordure unie et très haute, costume de fatigue et très chaud (les échantillons ne peuvent être envoyés).—En 1 m. 10, à 6 fr. 50, petit drap à carreaux gris, bleu et vert russe avec rouge. — En 1 m. 20, à 7 fr. 50, une rayure vigogne chevron de toutes nuances, tissu plat, habillé et fort distingué. — Le poil de lama à mille raies, couleurs anglaises avec rose, gris-bleu, havane et acier, toujours avec un soupçon de rose, en 1 m. 30, à 10 fr. 75; il ne faut que 5 mètres pour le costume qui est tout à fait le costume tailleur.— On le fera cette année en drapeline croisée avec une petite côte rayée; tous les gris, vert foncé, bleu gendarme et bleu anglais, à 8 fr. 25 le mètre, en 1 m. 20 de largeur; il n'en faut que 6 mètres. — Citons ces merveilleux cachemires indiens tissés gris fer avec feuilles détachées noir et l'uni pareil; un autre avec une grande feuille de vigne brochée noir; puis un dessin gothique gris et noir sur gris, avec l'uni pareil. Ces costumes se font avec surcot Henri IV, les manches parellles à la jupe et la jaquette ajustée ou la redingote longue, le broché est de 9 fr. 25 le mètre, en 1 m. de large. — Le grand bouquet de feuilles, avec glands de chêne camaïeu, cafe sur havane, bleu sur gris, cuivre sur tuile foncée, gris bleu et gris argent coûte 10 fr. 50 le mètre, en 1 m. 30 de large. — Pour les vêtements longs, il y a le tissu lama persan à bouquets; les grandes feuilles d'acanthe noir avec broché gris sur les fonds réséda foncé, café au lait, absinthe et vert-de-gris avec la feuille grenat, à 22 fr. le mètre, en 1 m. 30 de largo; avec 3 mètres on fait un très grand manteau. — Délicieux le flocon d'argent sur gris-bleu, havane, réséda, noir et fer forgé, 6 fr. 25, en 1 m. 10 de large. — Pour jaquettes, l'astrakan en nuance loutre; il faut 1 m. 50 de ce beau tissu, qui à 1 m. 40 de largeur et coûte 22 fr. le mètre. L'on enverra la collection d'échantillons, avec prière de ne pas la garder trop longtemps parce que c'est l'époque où toutes les dames font leur choix pour l'hiver.

***

Les travaux suivants se trouvent préparés et échantillonnés chez Mlle Leeker, 3, rue de Rohan : Chaise ou coussin boutons d'or sur satin loutre, marguerites sur fond bleu, 45 fr. chacun; 40 francs myosotis cachemire, avec fleurs en relief; 42 francs giroflées. Chaise en satin cuivre ou mastic, paysages et animaux, 45 fr.; sur drap, broderie japonaise, 40 fr.; sur pékin broché, cyclamens en chenille, 40 fr. Tapis milieu de table, drap perforé, chenille et soie, 32 fr.; drap cuir, dessin régulier, 32 fr. et 25 fr. plus petit, avec marguerites de couleur. Dessous de verre d'eau, tissu broché, chenille et ganse d'or, 18 fr.; dessous de lampe, aubépine rose en relief, la paire, 22 fr.; sur drap, à fils tirés, 20 fr. Pantoufles, 20 fr.; brodées sur drap marine ou grenat, 16 fr. Enveloppe de livre, genre reliure ancienne, 15 fr.; montage, 12 fr. Ecran-bougie tambourin, satin brodé, 10 fr.; monture, 7 fr. la paire. Cache-pot vannerie, draperies brodées, 30 fr. Corbeille à papier, vannerie brou de noix, broderie de chenille, 35 fr. Corbeille chinoise, pour cartes, 18 fr.; dorée, 22 fr. Soufflet de salon, broderie sur satin, 45 fr. Ecran à main, fait au petit point, personnage, 90 fr. la paire; en satin, 50 fr. Objets de layette : bavoir dessiné, fil et doublure, 2 fr. 50., capulet lainage, point de tige en soie, 20 fr., soulier decolleté, 6 fr. Objets faits : bavoir-corsage, 23 fr., paletot brodé, 45 fr., bonnet de baptême, 38 fr., robe au tricot, 11 fr. Jupon et matinée au crochet, 20 fr., collet, 10 fr., boa, 8 fr., bas très fins, 4 fr. 50. Guêtres, 6 fr.

Nous appelons l'attention de nos aimables lectrices sur la couverture du calendrier contenu dans ce numéro et dont le complément leur sera donné le 1er décembre. Ce complément se compose de douze feuillets, chacun de dessin différent et genre missel, qu'elles pourront enluminer en s'inspirant du coloris de la couverture. L'enluminure fut au Moyen-âge et à la Renaissance un art véritable; aujourd'hui c'est un passe-temps artistique et amusant, très en vogue, auquel se livrent jeunes femmes et jeunes filles. C'est pourquoi votre journal toujours désireux de vous être utile et agréable, a cherché, sous des formes variées, à vous donner des modèles le plus souvent copiés ou inspirés des missels anciens. Nous ne voulons pas, malgré notre grand désir, *dévoiler* la composition de ces feuillets; ce serait déflorer la surprise que la direction vous réserve pour la fin de l'année.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DOUBLE N° 4753

Modèles de Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

Costumes d'enfants de Mme Taskin 2, rue de la Michodière

Chapeaux de Mme Naudin 16, rue du Vieux-Colombier

PREMIÈRE FIGURE. — Jupe unie avec large panneau d'ottoman de deux tons; corsage plissé devant, d'un côté, dans un petit empiècement d'ottoman; l'autre côté du corsage est orné d'un revers en ottoman qui descend jusqu'à la taille; un pli double part de l'emmanchure et vient se joindre à la pointe du corsage; col en ottoman et ceinture de velours; manche ouverte en ottoman, retenue au milieu sur un dessous froncé uni, formant deux crevés dans la longueur; parement plat creusé sur la manche (1). — Chapeau de feutre noir à bord relevé doublé de velours prune; nœud à larges coques, très étalées, en ottoman.

DEUXIÈME FIGURE. — Redingote flottante en cachemire beige, tombant devant en deux pans sur une jupe de velours; plastron de velours et ceinture de velours fronçant un peu le corsage; manche courte et manche bouffante en velours (voir la planche de patrons). — Chapeau de feutre beige, bordé d'un rouleau de velours loutre; plumes couvrant la calotte et panache tombant derrière.

TROISIÈME FIGURE. — Manteau long en tissu broché à grande manche magicienne ornée de passementerie; col rabattu; brandebourgs de passementerie sur la poitrine (2). — Toque drapée en velours, ornée d'une galerie de jais qu'accompagne une large coque droite en velours.

QUATRIÈME FIGURE. — Robe droite en drap gris pour petite fille; taille froncée; pattes flottantes, terminées en pointe, partant de l'épaule et suivant l'encolure devant (3); le col, les pattes et le bas des manches sont garnis d'une petite broderie en soutache noire. — Grande capote tuyautée en gaze chenillée, mêlée, sur le dessus, de coques de ruban à picots; sur le côté, grand plissé double, retenu au milieu par une traverse roulée en ruban.

CINQUIÈME FIGURE. — Redingote plate, largement ouverte sur un tablier à plastron, coulissé sur la poitrine et au-dessous de la taille; large ceinture formée de trois velours étagés; poche et col de velours; les revers, également en velours, sont presque couverts par un large ruban broché; manche plate ornée dans le bas d'un ruban broché, qui fait bracelet à une petite sous-manche bouillonnée (4).

SIXIÈME FIGURE. — Costume en lainage brique; jupe droite ornée sur le côté d'une quille découpée en faille brique; corsage rond en lainage avec guimpe plissée en soie; manche légèrement froncée, coulissée à hauteur d'un gigot et montée dans un poignet de faille. (Voir la planche de patrons).

SEPTIÈME FIGURE. — Petit pardessus en matelassé de soie noire, faisant la pointe devant et derrière et garni de castor; manche plate à bracelet de fourrure et double manche flottante, doublée et bordée de fourrure; bandes de fourrure simulant collet. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de velours à bord de plumes, avec écharpe de surah drapée sur la calotte et sur la grande passe du devant.

HUITIÈME FIGURE. — Costume en drap gris à jupe légèrement drapée devant, avec panneau de velours sur le côté; corsage plat orné de devants de veste en velours grenat, réunis sur la poitrine par une agrafe ciselée; double rangée de boutons de velours grenat sur le corsage et sur la manche; ceinture de velours. (Voir la planche de patrons de ce mois).

MODÈLE COLORIÉ

De Mme Massé-Corty, *Au Fil d'or*, 86, rue de la Chassée-d'Antin

BANDE HENRI II, **complément de la tapisserie parue en octobre.**

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan

1, CHAISE (verdure).
2 et 3, PAPETERIE (cheminée).
4 et 5, ECRAN ÉVENTAIL.
6 et 7, ÉVENTAIL.
8 à 10, JARDINIÈRE (petite charrette).
11, PETIT TAPIS.
12 à 14, BOITE A CIGARES OU A CIGARETTES (niche).
15 à 17. DESSUS DE GLOBE.
18 et 19, BAGUIER (palanquin).
20 et 21, ABAT-JOUR.
22 et 23, PORTE-MONTRE.
24 à 26, ECRANS DE BOUGIE.
27 et 28, PELOTE ESSUIE-PLUMES.

CALENDRIER

CARNET, 1re partie, couverture.

MUSIQUE

VOICI NOEL, mélodie, par Wekerlin.

ONZIÈME ALBUM

Garniture, broderie plate — Cache-pot drapé. — Panier-cabas. — C. C. enlacés. — E. P. enlacés. — Rond de serviette. — Bavoir, guipure Richelieu. — Moufle (miton pour baby). — Léonie. — Semé pour coussin. — Sac à mouchoir. — J. P. enlacés. — Lambrequin de tablette, broderie La Vallière. — S. L. enlacés. —Taie d'oreiller.—Bonnet au crochet. Entre-deux. — Porte-cartes. — Etui à peigne de poche. — Guêtre au crochet. — R. C. enlacés — Claire. — N. G. enlacés. — Entre-deux. — Pochette à ouvrage. — Victorine. — Vide-poche de table. — Tablier d'enfant. — Porte-cigarettes, étui. — Robe de baby.

FEUILLE XI

1er CÔTÉ

PETIT PARDESSUS, 4e toilette. } gravure n° 4753.
CORSAGE, 5e toilette. }
TABLIER D'ENFANT, page 8 (album de novembre).

2e CÔTÉ

CORSAGE, 3e toilette. } gravure n° 4753.
REDINGOTE, petite fille, 2e figure. }

(1, 2, 3 et 4). — Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 novembre.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer, Paris

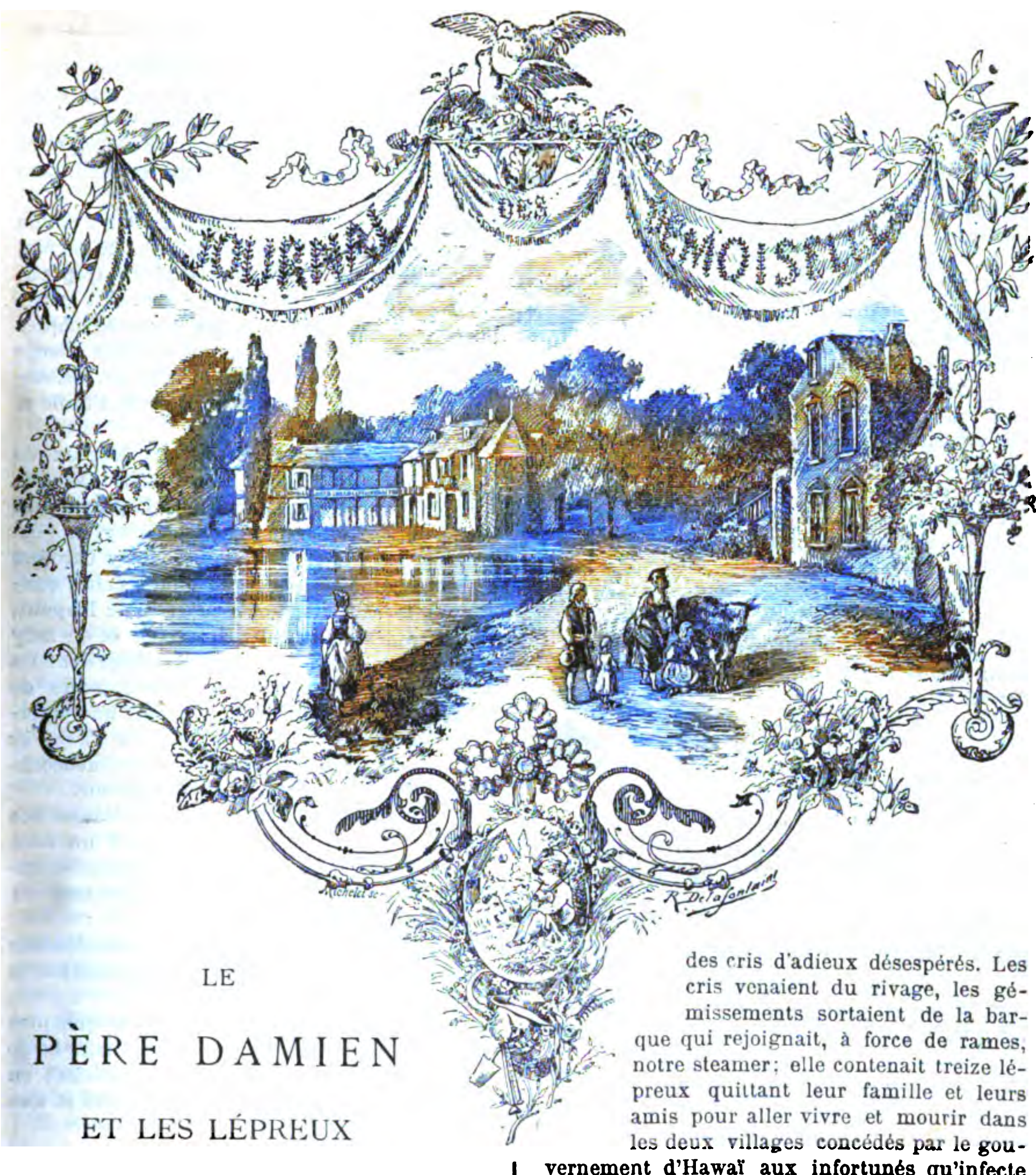
ecembre 1889

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne, 48

Toilettes de Mme PELLETIER-VIDAL, 17, r. Duphot — Corsets de Mme EMMA GUELLE, 3, place du Théâtre Français — Parfums de la



LE PÈRE DAMIEN ET LES LÉPREUX

Le petit steamer *Mokoli* quittait Honolulu dans la soirée du 17 décembre 1888, se dirigeant vers Mokolaï. L'horizon était d'une nuance orangée, tirant sur le rouge; un vrai ciel d'or. Bientôt pourtant ce splendide décor fut voilé par un crépuscule grisâtre et, comme pour ajouter à cette mélancolie, au moment où notre navire stoppait devant le môle, nous entendîmes des gémissements, des cris d'adieux désespérés. Les cris venaient du rivage, les gémissements sortaient de la barque qui rejoignait, à force de rames, notre steamer; elle contenait treize lépreux quittant leur famille et leurs amis pour aller vivre et mourir dans les deux villages concédés par le gouvernement d'Hawaï aux infortunés qu'infecte un mal incurable.

Cette mesure d'hygiène est de toute sagesse, et il serait à souhaiter que, dans les Indes où les lépreux sont plus de mille, en Chine où la maladie est fréquente, un territoire spécial devînt la prison de ceux dont le mal, souvent héréditaire, est presque toujours contagieux.

A bord du *Mokoli* on avait fait au voyageur anglais, Edward Clifford, auquel nous empruntons ce récit, les honneurs d'un matelas sur le pont; mais, las d'entendre chanter une lady qui s'accompagnait sur la guitare et de recevoir les coups de deux paires de jambes voisines, l'une chinoise et l'autre hawaïenne, il se leva et se mit à contempler, au clair de lune, les ravins, les précipices de l'île que le steamer commençait à côtoyer.

Kalawao et Kalaupapa, les deux villages habités par les lépreux, sont bâtis dans le cratère d'un ancien volcan, comme d'ailleurs presque toutes les îles du groupe Sandwich où les lacs sont encore chauds, où les sources semblent quelquefois lancer de la fonte liquide.

Molokaï, sur le Pacifique, est à égale distance du continent australien et du continent américain. L'œuvre lente des siècles a recouvert de verdure ce volcan éteint. Deux petites églises, entourées de maisonnettes blanches, annoncent de loin Kalaupapa.

Le pilote essaya vainement d'aborder, les vagues s'élevaient à cinquante pieds, le ressac était violent; il voulut alors s'approcher de Kalawao, le second village; nouveaux essais infructueux.

On dut avoir recours aux canots pour les passagers comme pour les bagages et gravir à pic la roche escarpée.

Comment transporter des caisses dans de pareilles conditions? Le Père Damien, venu avec une vingtaine de lépreux au-devant des nouveaux colons et du voyageur anglais, conseilla d'ouvrir les caisses sur le rivage et de diviser les chargements. C'est ce qui fut fait.

M. Edward Clifford, par une crainte naturelle, voulut traîner son bagage personnel à l'aide de cordages au lieu de le confier aux lépreux.

Voici le portrait qu'il nous fait du Père Damien : « C'est un homme de quarante-huit ans, brun et maigre, fortement bâti, avec des cheveux noirs et une courte barbe grise. Il a dû être beau et vigoureux; aujourd'hui que l'horrible mal a fait tomber les sourcils, élargir les oreilles, enfoncer le nez, rider le front, enfler les mains et les jambes, il ne peut plus être question que de la beauté morale qui survit à toutes les destructions. »

Le Père affirma qu'il souffrait peu depuis qu'il faisait usage de bains chauds et de médecines japonaises. M. Clifford était porteur d'huile de *gurjun*; il recommanda ce remède au missionnaire qui en essaya par pure condescendance pour le généreux visiteur. Néanmoins, au bout de quinze jours, il ressentit quelque bien-être. Son sommeil fut moins mauvais, la pâleur du visage et l'enflure des mains diminuèrent; il eut assez de force pour chanter un cantique, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs mois. Chez le Père Damien, les poumons étaient malheureusement atteints, la guérison devenait impossible, on ne pouvait qu'adoucir le mal.

Cette huile de *gurjun* est le produit d'un sapin gigantesque qui croît aux îles Andaman. Son efficacité a été découverte par le docteur Dongall et préconisée par sir Donald Stewart, gouverneur des îles, dans un rapport officiel signé par de nombreux médecins.

Il s'agit d'enduire le corps entier de cette huile, brune et gluante à l'état naturel, mais qui, mêlée à l'eau de chaux, forme une sorte d'onguent. On a obtenu des cures sérieuses chez les malades nouvellement atteints de la lèpre et un arrêt de quelques mois dans la souffrance des incurables.

Hélas! l'inertie des déportés est telle, qu'ils consentent seulement à boire l'huile de *gurjun*, les frictions énergiques leur semblent trop pénibles. L'essai du remède ne sera fait consciencieusement que par les trois héroïques Sœurs de Saint-François, qui ont pris charge des jeunes filles. On saura bientôt, par ces nobles femmes, ce qu'il faut espérer de l'huile et de l'onguent de sapin.

M. Edw. Clifford apportait aux lépreux de beaux présents d'Angleterre. Lady Mount-Temple lui avait remis pour eux la gravure du *Bon Berger*; l'honorable Maude Stanley, un chemin de croix destiné à l'église; lady Caroline Charteris, une sorte d'orgue qui exécutait quarante morceaux. Il avait reçu aussi de l'argent, divers cadeaux de lady Grosvenor et de lady Airlie : une superbe lanterne magique dont les verres représentaient les grands épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament; une aquarelle du peintre Burne Jones : *La Vision de saint François*, que les lépreux voulurent accrocher dans la chambre de leur bienfaiteur.

M. Edw. Clifford s'installe à « la Maison des Hôtes » et, pour se délasser, prend un bain d'écume, attendu que dans ces parages les requins pullulent et qu'on n'ose s'avancer en pleine mer.

Le Père Damien a bâti son église sans détruire la chapelle primitive qui forme aujourd'hui le transept du nouvel édifice.

Un pandanus gigantesque croît à quelques pas plus loin. C'est là que le missionnaire belge a planté sa tente, à son arrivée à Molokaï, en mai 1873. Il avait alors trente-deux ans et une santé magnifique.

Quelle misère alors dans ce village de bannis! Des cases sales non aérées, un peuple de lépreux mal nourri, mal vêtu, repoussant et infect. La provision d'eau était insuffisante et de mauvaise qualité. Les lépreux menaient une vie déréglée, jouant, se querellant ou s'enivrant dans l'attente de la mort. Dans une sorte d'hôpital primitif et nauséabond, quatre-vingts lépreux étaient réunis dans une horrible promiscuité. Les autres se construisaient des abris avec des arbres abattus et les recouvraient de feuillage, d'herbe ou de terre. C'était vraiment un cimetière, car il y avait plus de morts que de mourants et plus de mourants que de vivants.

Tout a changé sous l'influence chrétienne. Les cottages bâtis avec l'aide du gouvernement hawaïen sont élevés sur pilotis par mesure de



salubrité. Une eau pure et abondante est amenée par des conduits. Il y a maintenant cinq églises ou chapelles, un vaste bazar, une école, un hospice ; et si l'on osait se servir du mot bonheur en parlant des victimes d'un mal atroce, on dirait que les déportés sont relativement heureux à Molokaï, non seulement parce que leurs maux sont soignés, mais parce que les malades sont, le moins possible, retranchés du reste des humains. On les visite, on leur envoie des souvenirs, on leur montre une grande sympathie. Sans doute il se trouve encore à l'hôpital des êtres défigurés, hideux, en proie à d'atroces souffrances, dont la vue soulève le cœur, mais, en général, l'existence des bannis est tolérable.

La moyenne du séjour qu'ils font à Molokaï est de quatre ans. On a remarqué que les femmes étaient moins sujettes à la contagion que les hommes. Un cas exceptionnel de santé résistante est celui d'une femme qui voulut accompagner, par pur dévouement, son mari malade. Veuve au bout de quelques mois, elle épousa successivement un second, un troisième, enfin un quatrième lépreux et resta saine.

Le docteur Swift, médecin résident, est aussi actif que bienveillant. Il est secondé par le gouvernement des Sandwich qui ne lui refuse aucun secours. Les enfants des lépreux sont soignés dans une maison spéciale, à Honolulu, s'ils ne portent aucune marque du fléau héréditaire ; dans l'autre alternative, ils demeurent près de leurs parents. On les voit assis devant les maisonnettes, bavardant, pilant la racine du *taro* pour en confectionner leur mets favori, ou galopant sur leurs poneys, d'un village à l'autre ; les filles chevauchent à califourchon comme leurs frères. Chacun accueille ces enfants d'une bonne parole et d'un sourire.

Il semble que ce soit une épreuve au-dessus des forces humaines que de venir s'enfermer volontairement, en pleine santé, parmi des monstres au mal contagieux. Pourtant cette épreuve a été acceptée par huit créatures dévouées, des deux sexes et des deux églises, catholique et protestante.

Edward Clifford avoue avoir trouvé longue la quinzaine qu'il passa à Molokaï. Son cœur sautait à la vue d'un enfant de dix ans qui ressemblait à un homme de cinquante. Il dominait mal ses nerfs, et cependant il s'était fait de la lèpre une idée plus épouvantable que n'est la réalité. Après avoir cru trouver l'Enfer du Dante, il entrait dans le Purgatoire. De son balcon, à « la Maison des Hôtes », ses yeux se reposaient sur une mer de saphir et, se souvenant que le matin même un veillard aveugle de l'hôpital lui avait assuré que ses souffrances étaient une bénédiction puisqu'elles assuraient son salut, il en vint à se demander s'il ne fallait pas réserver sa compassion pour les âmes sans foi et sans espoir.

La petite maison qu'habite le Père Damien confine à l'église. Il occupe le premier étage et son compagnon, qui sera son successeur, le Père Conradi, loge au rez-de-chaussée. C'est aussi un Belge, instruit, homme supérieur et digne, sous tous les rapports, de continuer l'œuvre du Père Damien. Dès qu'il a su que ses jours étaient comptés, l'ami des lépreux a fait venir de l'Orégon le Père Conradi pour le remplacer à Molokaï.

Les deux missionnaires prennent leurs repas séparément dans la crainte de la contagion. Deux frères, qu'on appelle le Frère Joseph et le Frère James, les assistent dans leur tâche d'enseignement et de visites aux malades.

Le Père Wendolen et les trois religieuses habitent Kalaupapa, dont l'église a été construite par les propres mains du Père Damien. Il s'est montré, dans cette entreprise, aussi bon maçon qu'adroit charpentier.

M. Clifford aurait bien désiré comprendre le sermon qui fut prononcé, le jour de Noël, en langue kanaque, par le missionnaire malade. Il y assista pour lui marquer sa grande estime, admira le recueillement de l'assistance et, demeurant à l'église pour l'heure du catéchisme, il pria le père Damien de lui traduire les questions posées aux enfants, ainsi que les réponses qu'il obtenait d'eux.

Il y avait une réelle grandeur, dit-il, dans la simplicité de cet enseignement. A la question : « Donnez-moi un signe auquel on reconnaisse un chrétien, » l'enfant répondit : « Ils pardonnent toujours à leurs ennemis. »

Le Père Damien de Veuster appartient à la Compagnie du Sacré-Cœur. C'est un catholique fervent, mais plein de tolérance, rendant justice au bien que font les missionnaires protestants ; il est reconnaissant de la sympathie qu'on lui témoigne en Angleterre et des cadeaux que, de tous côtés, reçoivent « ses enfants ».

Il refusa toujours, par délicatesse, d'entrer dans « la maison des hôtes » :

— Asseyez-vous sur votre balcon, disait-il au voyageur, je me tiendrai dehors et nous causerons amicalement.

Aucune pose, aucune sensiblerie dans ce héros. Il était simple et courageux dans ses actes comme dans ses paroles. Sur la demande qui lui fut faite de parler de lui-même, voici en quels termes il s'exprima :

« Je m'appelle Joseph-Damien de Veuster, je suis né le 3 janvier 1841, à Louvain, où j'ai encore un frère abbé. Mon père est mort depuis quatorze ans et ma mère depuis deux ans. C'était une femme très pieuse. J'avais vingt ans quand, faisant visite à mon frère, alors au séminaire, je lui avouai mon intention de me consacrer à Dieu. Il m'approuva. Mon père nous avait lais-

sés seuls pour s'occuper d'affaires. Dès qu'il revint, je lui déclarai que je ne rentrerais pas à la maison, parce que je voulais éviter toute émotion à ma mère. »

Un an plus tard, Joseph-Damien voyant son frère malade, dans l'impossibilité de partir pour les mers du Sud, lui demanda s'il serait consolé dans le cas où il prendrait sa place. Sur la réponse affirmative du prêtre, il écrivit en secret au directeur des Missions.

Celui-ci, au bout d'un mois, lui dit avec tendresse :

— Eh bien! jeune impatient, vous l'avez voulu, préparez-vous à partir.

Damien de Veuster sauta de joie et ses camarades lui demandèrent s'il devenait fou. Non, il devenait utile.

Envoyé d'abord dans différentes îles du Pacifique, il entendit parler des atroces souffrances des lépreux et, en 1873, il vint s'établir auprès d'eux. Sa première pensée, en foulant le sol de l'île volcanique, fut : « Voici de l'ouvrage pour le restant de mes jours. »

Il n'est personne, aux Sandwich, qui mette en doute la fatalité de la contagion pour celui qui fait un long séjour parmi les lépreux, les soigne, les écoute, les console et les enterre.

Le Père Damien savait donc, en abordant à Molokaï, que, tôt ou tard, il serait atteint. Cette pensée ne l'arrêta pas. Il avait trop d'*ouvrage* pour songer à son avenir. Ne fallait-il pas écrire lettres sur lettres aux résidents, aux ministres, à la reine d'Hawaï pour obtenir les secours nécessaires à ses enfants d'adoption? Tout était à transformer. Il devait bâtir une église, détruire les vices, convaincre ses « pauvres amis » que l'ivresse leur était fatale. Tâche rude! A mesure qu'il saisissait les engins de fabrication du *ki-root* (sorte de bière), les lépreux en confectionnaient d'autres. Le Père Damien sévissait alors contre les ivrognes, puis il leur pardonnait et, à force de bonté, d'énergie, leur prouvait qu'il n'avait d'autre mobile que leur propre salut.

En 1874, une tempête, venue du Sud, enleva les toitures des huttes ; les malades furent exposés au froid et à la pluie ; en outre, des vapeurs putrides commencèrent à s'élever du sol. L'île devenait malsaine, la mortalité doublait.

Le Père Damien appela l'attention de la reine sur la colonie et bientôt les lépreux virent arriver un navire chargé de matériaux et amenant de robustes charpentiers. On put alors construire des maisonnettes riantes. Les déportés riches eurent des meubles; les pauvres s'en fabriquèrent et, l'eau ne manquaut plus, tous purent vivre dans la propreté.

Il fut difficile de persuader à ces malheureux que le travail de la terre leur rendrait des forces:

— Non, disaient-ils, il n'y a pas de loi qui nous condamne à la fatigue, laissez-nous jouer aux cartes ou danser « la *hula* ».

Depuis 1873-74, époque à laquelle le gouvernement d'Hawaï fit construire un réservoir, on a établi, à Molokaï, des bains et des fontaines en amenant l'eau d'un ruisseau éloigné.

On ne voit plus, aujourd'hui, une seule hutte recouvertes de feuilles de palmiers.

Les Pères Damien et Conradi, entendant M. Clifford admirer la sagesse de la reine d'Hawaï et sa bonté pour les missionnaires, lui parlèrent des rapports entre les deux races, l'Européenne et l'Océanienne, en hommes supérieurs.

— Sans doute, lui dirent-ils, les habitants des Sandwich ont de légitimes griefs contre la race blanche; ce sont les baleiniers qui leur ont communiqué tous les vices; ce sont les marchands occidentaux, avides à se procurer les produits océaniens en les échangeant contre l'eau-de-vie, qui ont fait le plus de mal à ces sauvages d'un si bon naturel ; mais ne sont-ce pas aussi des Européens, ces missionnaires, protestants ou catholiques, qui ont aboli les coutumes sanglantes, l'esclavage des femmes et généralement toutes les cruautés? Partagés entre la crainte de leurs faux dieux et le désir de la civilisation, les indigènes hésitèrent d'abord, puis se jetèrent brusquement dans la foi chrétienne. Crédules, bons et hospitaliers par tempérament, les Hawaïens trouvèrent de telles consolations dans le christianisme, que l'arrivée d'un pasteur ou d'un prêtre était une fête pour eux. On raconte que la reine Kapuliholiho, suivie des autres femmes du roi, se jeta à la nage pour aborder le navire qui amenait à Honolulu un missionnaire anglais, avec femme et enfants. Elle offrit à la jeune mère d'adopter son fils et lui fit mille amitiés.

Les habitants de l'archipel se laissent facilement dominer par les blancs, qu'ils reconnaissent supérieurs à eux. Les femmes sont douces et aimantes ; elles ont la passion des fleurs et, comme les Chinoises, se couronnent, se parent, même dans la vieillesse. Les jeunes filles ne se contentent pas de mettre des guirlandes dans leurs cheveux, elles enroulent des graines de l'hibiscus ou du jasmin autour de leur cou et de leurs poignets.

Tandis que le Père Damien causait, Edward Clifford, crayon en main, retraçait les traits déjà altérés du lépreux volontaire. Celui-ci ayant demandé à voir le portrait, il n'osa le lui refuser.

— Quoi! s'écria-t-il, je suis déjà si abîmé! Oh! la vilaine face!

L'homme de bien, n'ayant pas de miroir, ne se rendait pas compte des progrès extérieurs du mal.

C'est au bout de dix ans d'activité, de vigueur, qu'il s'est senti atteint. L'anesthésie commença par les pieds. Il pria aussitôt le docteur Arning de ne lui rien cacher :

— Je n'avais pas le courage de vous prévenir, répondit le médecin, mais l'illusion n'est plus possible.

— Je m'y attendais, n'est-ce pas? Quand on m'a conjuré d'abandonner mon œuvre pour aller me soigner en Europe, j'ai refusé. Eh bien! alors, je dois accepter avec joie la volonté de Dieu.

Et aussitôt, changeant de conversation, le Père Damien s'occupa de trois petites filles de lépreux, élevées à Honolulu, qui l'intéressaient particulièrement.

M. Clifford et M. Sproult, le jeune ingénieur qui, venu pour assurer le service des eaux, habitait aussi « la maison des hôtes, » assistèrent, pendant leur séjour à Molokaï, à un terrible orage. Ils se trouvaient dehors quand il éclata et la rafale se chargea de les faire avancer de cent pas en une seconde. La pluie les frappait avec une telle intensité qu'ils avaient l'impression de recevoir du gravier; fait étrange! le ciel restait clair et brillant tandis que la chute du nuage perçait violemment les toitures et les vitres. Malgré la salubrité des îles Sandwich, il ne faut jamais oublier qu'on marche sur des volcans éteints. En huit jours, au souffle d'une chaleur humide et excessive, l'herbe devient immense et les ravins se couvrent de fleurs.

A mi-chemin entre les deux villages des lépreux, s'élève un monticule dont le centre est un gouffre, prétendu insondable, dédié jadis à une méchante déesse. C'est un lieu sinistre où ne croissent que des cactus.

Les Pères, les Frères et les religieuses sont également bons et pleins de pitié pour les infortunés qu'ils soignent et instruisent. Il les connaissent tous par leurs noms qui, par parenthèse, sont bien... kanaques. L'un s'appelle « Les yeux de feu », l'autre « Mangeur de rats », « Ombre errante », « Dixième ciel », « Maison morte », « Oiseau blanc », « Source de vérité », etc., etc.

Les lépreux chantent à l'église, accompagnés sur l'orgue par une musicienne qui fut célèbre à Honolulu avant son affliction.

M. Edw. Clifford entendit un *adeste fideles* très bien rendu et, ce qui l'impressionna plus vivement encore, un hymne superbe, l'hymne des lépreux, chant de désespoir composé par un poète hawaïen qui savait par expérience tout ce qu'on peut souffrir.

La veille de son départ, le voyageur anglais demanda au Père Damien la permission de dérouler les images de la lanterne magique, tandis qu'il expliquerait aux lépreux la vie et la mort de Jésus-Christ. L'assistance parut charmée du spectacle, qu'on fit suivre d'une séance d'orchestration.

Les lépreux n'étaient qu'au nombre de 1030 en décembre 1888. Un pasteur, né aux Sandwich, marié à une Hawaïenne, venait de s'établir à Molokaï pour ne pas se séparer de sa compagne devenue lépreuse. M. Clifford le visita, mais il dut avoir recours à un interprète pour causer avec lui.

Le jour où il quitta l'île-cimetière, le steamer d'Honolulu amenait à Kalaupapa deux cents amis ou parents des lépreux, voyageant aux frais du riche et généreux banquier Samuel Damon, qui avait résolu de consoler, pendant quelques jours, les pestiférés. Quels cris de bienvenue! Que de larmes sur les joues blafardes de ces spectres réunis sur la jetée pour reconnaître de loin les chers visiteurs!

Le Père Damien était soutenu par une espérance : c'est que la médecine, dont les progrès sont indéniables, découvrira un remède contre la lèpre.

Il se tenait au courant de tous les essais scientifiques et ne mettait pas en doute qu'après la rage la lèpre serait vaincue.

Cet homme vaillant, de volonté si ferme, de patience si opiniâtre, avait ses heures d'attendrissement. En disant adieu au voyageur anglais, qu'il savait ne jamais revoir, il lui remit une carte de fleurs cueillies à Jérusalem, et traça au verso : « A Edward Clifford, de la part de son ami lépreux, Joseph-Damien de Veuster. »

Il lui demanda ensuite sa bible pour y écrire cette ligne : « J'étais malade et Il m'a visité. »

Le protestant dut, à son tour, lui donner la liste des familles anglaises si bienfaisantes pour les pauvres de Molokaï.

Il se souvint tout à coup qu'il avait oublié de lui remettre une copie des hymnes de Faber, faite à son intention par les jeunes enfants de lady Grosvenor, et la chercha.

En la parcourant, Damien de Veuster dit avec émotion :

— Heureux les cœurs miséricordieux, ils obtiendront miséricorde.

Quand le navire leva l'ancre, par un soleil couchant qui empourprait les vagues, Ma-Una-Kea, la montagne géante, le colosse de l'Océanie, dressait d'un seul jet son énorme massif.

M. Clifford se tint longtemps sur la passerelle pour dire un dernier adieu au missionnaire, debout sur le môle, entouré de sa famille d'élection.

Bientôt on ne vit plus que les clochers des églises et les forêts, corbeilles d'émeraudes, se reflétant dans une mer incomparable. Un brouillard d'or enveloppa l'île-nécropole et le steamer continua sa route vers le volcan de Kilanéa, le plus grand des volcans connus, celui d'où sort sans cesse une cascade de lave en fusion.

. . . .

M. Clifford a appris, le mois dernier, que le bienfaiteur des lépreux venait d'expirer après seize ans d'apostolat parmi les pestiférés.

Pendant trois jours, disait la lettre, on a entendu, à Molokaï, les gémissements qui se répercutaient au loin. Les lépreux pleuraient, selon leur rite traditionnel, la mort du Père Damien. Le correspondant ajoutait : « Vous serez heureux de penser que cette âme a reçu sa récompense. »

— Sans doute j'en suis heureux, a répondu le savant anglais, mais je le serais plus encore si la mort épargnait les hommes qui font un si noble usage de leur vie.

Les souffrances des dernières heures ont été telles que Joseph de Veuster a dû souhaiter sa délivrance. Un mois avant sa fin, il écrivait déjà : « J'essaie de gravir courageusement mon chemin de croix, espérant arriver bientôt au sommet du Golgotha. A vous tous, mes amis, tendresse et vœux. »

Je ne crois pas qu'on puisse trouver, en notre siècle d'égoïsme, un plus bel exemple de dévouement que celui de ce chrétien jeune, beau, de famille noble, se condamnant à devenir lépreux pour instruire et consoler les lépreux.

(Extrait du *Nineteenth-Century*, mai et juin 1889, par MARIA DE FOS.)



BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL

—

Entre tous les noms de saints, le nom de Saint Vincent de Paul est populaire ; il l'est même parmi les incroyants. Comme le dit son nouveau biographe, le monde s'est emparé de lui et en a fait le synonyme de charité. La philosophie, railleuse des choses saintes, a pardonné d'être chrétien à ce serviteur de l'humanité... La Révolution elle-même lui a élevé une statue... Et à quoi Saint Vincent de Paul doit-il de n'avoir que des admirateurs en tous lieux, jusque parmi les ennemis de la religion qui lui font grâce par exception unique ? C'est à la plus belle des vertus, celle dont Bossuet a dit que quand Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté. Saint Vincent fut bon pour tous, sans distinction, et aussi souvent qu'il respirait. En outre, il a prouvé ce que l'on est trop disposé à méconnaître généralement, sous prétexte que *bon* ressemble un peu à *dupe*, il a prouvé que cette qualité, toute de sentiment, pouvait s'allier à une puissante intelligence. Ses fondations sont là pour l'attester : ce fut un grand organisateur, plein d'initiative, de hardiesse, de volonté, possédant la science des affaires et la connaissance approfondie des hommes. Depuis peu on a rassemblé, en partie du moins, ses nombreuses lettres, « de vraies lettres de gouvernement, des lettres d'homme d'Etat capable de diriger un empire ». Ce sont ces lettres retrouvées de Vincent de Paul qui ont décidé feu monseigneur l'évêque de Laval à écrire, après tant d'autres, la biographie qui vient de paraître.

Nous ne vous en donnerons point l'analyse, puisque vous avez lu ici même l'intéressante notice de M. Charles Rozan, mais combien de détails inédits et curieux y rencontrerez-vous encore ?

On voudrait lire à genoux une pareille vie. Il s'en dégage, mieux que d'aucune autre peut-être, l'élément divin de l'oubli de soi et de la pitié, comme une énergique protestation contre le fléau de nos temps modernes : l'égoïsme (1).

TOUT DROIT

PAR L'AUTEUR DE *La Neuvaine de Colette*

—

Tout droit est la fière devise léguée à un pauvre enfant par son père, au lit de mort, et Philippe ne cessera pas d'y être fidèle. Il y a peu de femmes dans ce récit ; la ravissante silhouette de certaine petite cousine ne suffit pas à lui donner l'allure d'un roman, mais c'est une fine et excellente étude de caractères. Les jeunes filles qui ont entendu vanter par leurs aînées la *Neuvaine de Colette*, ce mignon chef-d'œuvre, voudront faire connaissance avec le style si séduisant de l'auteur anonyme. Peut-être elles regretteront que l'élément féminin ne domine pas davantage ; la scène culminante, celle où le loyal Philippe se trouve dans l'horrible alternative de laisser accuser d'un vol le plus innocent de ses camarades, ou de dénoncer son propre cousin, le fils de son bienfaiteur, à moins qu'il ne préfère se laisser accuser lui-même, a lieu dans un collège, ce qui fera dire que nous recommandons là un livre de garçon. Soit ! ces demoiselles en seront quittes pour le

(1) *Histoire de saint Vincent de Paul*, par Mgr Bougaud, 2 volumes, librairie Poussielgue, rue Cassette.

passer à leurs frères après l'avoir lu avec plaisir (1).

L'ÉPAVE MYSTÉRIEUSE

PAR MADAME DE NANTEUIL

—

L'*Epave Mystérieuse* est, entre tous les livres d'étrennes, celui que nous recommanderons avec le plus de sympathie. Son auteur compte aujourd'hui un troisième succès; après *Capitaine*, couronné par l'Académie française, est venu le *Général du Maine,* dont l'analyse fut donnée dans le *Journal des Demoiselles* au commencement de l'année dernière.

Le nouvel ouvrage de Mme de Nanteuil est digne de ses devanciers et a le rare mérite de plaire à tous les âges. Jamais on n'a mis en action, sous une forme plus attrayante, une morale plus saine et plus pure. Je voudrais que l'*Epave* fut lue en famille, le soir à loisir, avec les commentaires que peuvent inspirer les récits de voyage et les souvenirs historiques qui se mêlent à l'intrigue principale. Tout ce qui concerne la guerre de Crimée, par exemple, est de nature à consoler et à fortifier les vaincus de 1870. Elle accomplit la tâche d'une sœur de charité auprès de nos soldats et des soldats anglais, leurs alliés, la chère petite épave, qu'on appelle Marine et qui, sans les ténébreuses machinations qui lui ont volé son nom, serait une grande dame, Mlle d'Almeria. Recueillie à la suite d'un naufrage par la femme du commandant de Résort qui, pendant que son mari navigue, passe trois années de mélancolique et austère veuvage, Marine joue, chez ses bienfaiteurs, un rôle de bonne fée, tandis qu'un autre enfant, objet de cette même charité, le métis Thomy suit la mauvaise voie qui conduit au déshonneur et à la ruine. Tantôt nous sommes à terre, en Normandie, avec l'excellente Mme de Résort; tantôt nous voguons sur l'Océan Pacifique avec son mari, nous allons des côtes de France à la Martinique, au Gabon, au Brésil, amusés par des histoires de bord, auxquelles se mêlent les aventures du chien Stop, du chat Pluton et de la gentille guenon, Mademoiselle. — Les bonnes bêtes, les braves gens, l'instructive, honnête et agréable lecture! (1)

TH. BENTZON.

(1) *Tout droit*, par l'auteur de la *Neuvaine de Colette*. 1 vol. illustré, 4 fr. Librairie Hachette.

(1) L'*Epave Mystérieuse*, par Mme de Nanteuil. Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. 1 vol. illustré, 4 fr.

CONSEIL

L'inégalité d'humeur



Il semblerait qu'elle dût être exclusivement l'apanage ou la suite des chagrins, des revers, des ennuis qu'amène l'âge, ou des souffrances qu'entraîne une santé débile. Si elle constitue un des petits défauts les plus difficiles à supporter, du moins a-t-elle quelque excuse chez les vieillards ou les malheureux. Cependant, il est peu de périodes de l'existence dans lesquelles l'humeur soit plus inégale que dans la jeunesse.

Vous êtes trop gâtées, mesdemoiselles. Vous murmurez des plis de votre couche de roses; dans votre ardent et naïf besoin de bonheur, vous vous étonnez volontiers que la nature entière ne soit pas à l'unisson de vos goûts et de vos désirs. Un ciel sombre, une ondée de pluie, la venue d'un importun, l'obligation d'une tâche ennuyeuse, un contre-temps, quel qu'il soit, vous apparaît sous les proportions d'un chagrin. Vous vous trouvez facilement malheureuses. Vous prodiguez à tort et à travers ce mot de souffrance dont la plupart d'entre vous ne connaissent pas la réelle signification, et vous vous croyez le droit de témoigner votre rancune à la vie, aux choses et aux gens, en vous montrant maussades, silencieuses, impatientes ou aigries.

Et même avez-vous toujours un prétexte pour changer ainsi et devenir capricieuses et inégales?

Eh! non. Vous suivez la pente de votre humeur, qui ne peut pas être toujours aussi gaie, vous vous croyez le droit d'être tantôt sombres, tantôt joyeuses, au même titre que le ciel est tantôt bleu, tantôt gris. Mais vous demandez-vous quelquefois si votre humeur n'a aucun reflet sur ce qui vous entoure, s'il n'est pas pénible ou désagréable à vos parents de subir ces changements continuels, si votre mère ne s'inquiète pas de vos tristesses sans cause, si vos amies ne se lassent pas des différences capricieuses de votre accueil, si vous avez le droit, en un mot,

et, pour employer une comparaison vulgaire, de faire ainsi, dans votre maison, la pluie et le beau temps ?

Je reconnais que la jeunesse la plus heureuse a ses petites épreuves ; si elle n'en a pas d'extérieures, elle les ressent en elle-même. Notre fin n'est pas ici-bas. Il y a en nous de mystérieuses profondeurs, dont nous éprouvons je ne sais quelle angoisse, dans nos jours même les plus favorisés. Bossuet a dit qu'un insupportable ennui fait le fond de la vie humaine. Avant même d'avoir éprouvé les tristesses de l'existence, on peut en avoir le pressentiment, et je ne nie nullement, mesdemoiselles, qu'à certains jours vous ne vous sentiez prises d'une vague lassitude, d'une tristesse mal définie qui vous portent à la mélancolie, qui vons rendent silencieuses, ou nerveuses, ou impatientes.

Mais là commence la tâche de la volonté qui, si elle est incapable de prévenir ces diverses impressions, doit du moins les empêcher de se traduire au dehors. Nul n'a le droit d'alourdir le fardeau d'autrui, d'attrister ceux qui l'entourent. Si vous ne savez pas, aujourd'hui que vous êtes jeunes et heureuses, réprimer ces inégalités d'humeur qui ont, après tout, des causes légères, souvent même insaisissables, ne craignez-vous pas de devenir insupportables lorsque vous serez éprouvées par de véritables chagrins? Et cependant, même lorsqu'on souffre, on a pour devoir de ne pas imposer son fardeau aux autres; la compassion ne va point à la plainte et à l'impatience.

Souvenez-vous que vous êtes la joie et la lumière de la maison. Si votre humeur s'obscurcit, c'est comme si le soleil se couvrait de nuages.

S'il vous en coûte pour rester égales, aimables et sereines, faites cet effort de bon cœur, de bonne grâce, par amour pour ceux qui vous aiment, par amour surtout pour Celui qui, mesurant votre tâche à votre peu de forces, vous donne en ce moment pour mission de rendre heureux et joyeux le foyer qui vous abrite.

Et vous ferez ainsi le doux et facile apprentissage de l'oubli de vous-mêmes, cet oubli qui est le mot de la vie de toute femme, à quelque labeur, à quelque destinée que Dieu l'appelle ici-bas, cet oubli de soi qui sera le bonheur des autres, la paix et le salut de votre cœur.

M. Maryan.

L'HIVER



Le ciel est blanc, la terre est blanche; quelques flocons de plumes blanches tombent des ailes de l'ange au manteau blanc.

Dans la buée sans couleur, qui arrondit les angles, les sapins, qui se penchent, semblent des fantômes blancs sortis des tombes qui s'allongent des deux côtés du chemin, où l'on voyait, avant la neige, des prismes de cailloux luisants.

Rien ne bouge. Rien ne bruit.

Rien ne bouge, qu'un homme qui vient dans la neige jusqu'aux genoux, le sac au flanc.

Rien ne bruit, que la neige qui se fend devant ses genoux et que ses gros souliers soulèvent en lourds nuages qui s'affaissent, comblant sa trace derrière lui.

Il est grand, maigre, ses moustaches grisonnent. C'est un vieux soldat; la médaille militaire brille sur sa blouse à collet rouge.

Depuis le bureau, il marche d'un pas égal; il va chez les gardes porter un pli de l'inspecteur.

Dans la forêt rien ne bouge, rien ne bruit; sur la route qui monte droite, il fait une tache grise. Derrière lui, bien loin, dans les fossés, deux loups le suivent, se rasant.

Sans ralentir sa marche, il s'essuie le front; il est dur de pousser la neige.

La route monte, toujours blanche, entre les sapins toujours blancs.

Une fumée bleue flotte sur un massif de pins, un frayé coupe la route; il le prend. Le voilà arrivé. Enfin !

Les deux loups s'arrêtent, bien loin, dans les fossés, et se couchent. Ils bâillent; ils ont faim.

***

Les deux gardes sont aux deux coins de la cheminée, la pipe aux dents, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains; en sabots, comme des gens qui ne songent pas à sortir. Leurs deux chiens sont couchés en rond dans les cendres; leurs deux femmes vont et viennent, un tricot à la main.

On pousse la porte. Les griffons, éveillés en sursaut, hurlent; le facteur entre.

— Jésus, Marie! par ce temps... s'exclament les femmes.

— Le diable te berce donc ? grogne le brigadier, un vieux soldat aussi.

— Bonjour, amis, répond gaiement le facteur, il fait bien soif.

— Je te crois ! répond le brigadier lui secouant la main. Vite une bouteille, Marie. Du bon, tu sais ?

Et donnant un coup de pied aux chiens : Dehors, vermine !

Il se serre sur le banc, le facteur s'assoit et tend le paquet.

— Tu t'es dérangé pour ça ?

— C'est le métier. J'ai encore une lettre pour les Pions.

— Mon garçon, il faut deux heures pour monter aux Pions, autant pour en revenir, autant pour rentrer chez toi ; il est midi passé, la nuit te prendrait dehors ; en temps de neige, je commande ici, tu n'iras pas plus loin. Laisse ta lettre, on la portera demain... ou après.

Le facteur riait.

— C'est une lettre pressée, je reconnais l'écriture, une lettre d'amoureux peut-être... Tu comprends...

— Je comprends que...

— C'est le métier. Mais la directrice m'a dit : « Jacques, si vous êtes las, vous coucherez chez les gardes. J'assurerai le service. » Je serai las ce soir, bien sûr, et nous viderons, à la veillée, une bouteille en parlant du régiment. Ça te va ?

Pendant que le brigadier cause, le garde met le nez à la porte.

— Jacques, fait-il alors, si vous m'en croyez, vous n'irez pas aux Pions. Venez voir brigadier, le Montoncel fume sa pipe.

— Si le Montoncel fume sa pipe, dit le brigadier se levant, il faut ouvrir l'œil.

— Il fume sa pipe, c'est certain; le vent va souffler.

Brusquement la brume s'était levée. Sous le ciel couleur d'acier, la neige étincelle, les lointains se dessinent nets. C'était, tout à l'heure, un manteau de ouate qui pesait sur la montagne; maintenant c'est comme une farine folle qui la poudre.

— Vidons notre bouteille, dit le brigadier, et puis nous en viderons d'autres.

— Non, rien qu'un verre... A ce soir.

— C'est folie.

— Si je n'arrive pas à l'heure de la soupe, vous irez m'attendre avec un falot.

Il riait.

Le voilà reparti.

Les deux loups se lèvent, font à droite et à gauche un grand détour à cause des griffons et regagnent les fossés de la route. La brume étant dissipée, ils suivent de plus loin.

***

A trois kilomètres de la maison des gardes, la route sort de la forêt et débouche sur un immense plateau tourbeux, légèrement déprimé à son centre, où il n'y a pas un arbre, pas un buisson, pas une pierre.

L'été, c'est une lande rase, tigrée de mares d'un bleu profond où le trèfle d'eau s'ébouriffe. Deux larges bandes vertes, étoilées vers mai de narcisses, piquetées en septembre de colchiques et d'arnica, la coupent en croix. Des vaches bariolées y paissent, gardées par des pastoures aux yeux éveillés, qui chantent comme des alouettes et causent volontiers.

Aujourd'hui, avec ses deux bandes sombres où la neige n'a pas tenu, on dirait un drap de mort avec sa croix de velours.

Jacques allonge le pas; il entend monter des grands bois de rauques soupirs.

Lorsqu'il entre chez les Pions — de l'autre côté de la lande — de petits nuages commencent à courir sur la neige; tout petits, tout légers, comme ces follets qui, l'été, s'amusent sur les chaumes.

— Couchez, Jacques, dit le charbonnier; le vent se lève.

— Je ne descends pas au bourg, je reste chez les gardes.

— Vous avez tort, le vent se lève, et quand le diable passe sur les plaines, je m'y perds, moi qui y suis né. Puisque vous le voulez, partez vite.

— Bon adieu à tous.

Il referme la porte.

Dans la neige, qui commence à fumer, les deux loups attendent, presque à côté du seuil ; ils ont, l'autre nuit, mangé le chien du charbonnier.

***

Brusquement le ciel s'assombrit ; la glace fond aux moustaches du facteur, la neige tombe en larges pattes ; au fond des grands bois, les soupirs rauques se changent en sifflements aigus ; les deux loups hurlent.

Jacques repousse son sac, enfonce sa casquette, assure son bâton dans sa main et allongeant le pas, murmure philosophiquement : « Ça va chauffer ! »

Un souffle lourd passe sur la forêt, qui s'incline et court sur les plaines qui semblent, derrière lui, onduler comme la mer. Elles se hérissent de longues vagues aux crêtes minces.

La neige tombe plus épaisse, le ciel devient plus noir ; il y a un moment de grand calme.

Jacques se secoue.

Le calme ne dure qu'un instant ; l'ouragan se déchaîne.

Les flocons qui tombaient droit, tourbillonnent; les vagues s'écrêtent, la neige de la terre se mêle à celle des nuages ; des ravines se creusent; des collines se dressent ; les fossés se comblent.



— Faudra-t-il rester là ? murmure Jacques, ce serait dur tout de même.

Il est arrêté devant une dune plus haute que lui. Les deux loups le flairent.

— Bast ! ce n'est pas en pierre...

Et, la tête baissée, il fonce devant lui...

. . . .

— Y sommes-nous, Jean ?

— Nous y sommes, patron.

— Eh bien ! en route, il n'est que temps. Ta carabine est chargée ?

— Oui.

— A la brume, il faut se méfier des loups. Allons, Ravageot ! Loulette ! Dehors, fripouille !

— Bon courage, notre homme, dit la vieille Marie en embrassant le brigadier.

— Oh ! reviens, mon Jean ! soupire, à l'oreille du garde, sa jeune femme.

— Récitez un *Pater* pour nous, cela ne peut pas faire de mal, dit le brigadier, et tenez la soupe chaude. Surtout n'allez pas dehors ; quand nous aurons retrouvé Jacques, il ne serait pas drôle d'aller vous chercher.

La carabine à l'épaule, le long bâton à la main, le bonnet sur les oreilles, le pantalon lié aux chevilles, ils s'enfoncent, sans hésiter, dans les ténèbres mugissantes.

***

— Qu'en dites-vous, brigadier ?

— Je dis que si nous revenons, nous aurons de la chance. Nous sommes au paradis ici, mais dans les plaines... gare !

— Ravageot, mon bon chien, cherche voir si le loup n'a pas passé.

La chienne donne de la voix, de l'autre côté de la route.

— La fûtée est plus fine que toi ; elle a trouvé, elle.

Le griffon enfonce le nez dans la neige du fossé et hurle sourdement.

— Toi aussi tu as trouvé ? fait le vieux forestier ; nous sommes maintenant sûrs de notre affaire. Un loup à droite, un loup à gauche ; ils le suivaient ; ils ne l'auront pas perdu ; nous n'avons, Jean, qu'à marcher derrière les chiens.

— Oui, patron.

— Doucement, les gueux ! vous avez quatre pattes, vous...

Ils enfoncent jusqu'au ventre dans une poussière glacée, les vieux sapins plient comme des roseaux, leur jetant des brouettées de neige ; les cimes brisées voltigent, les troncs fendus s'abattent ; mais ils sont encore au paradis, les arbres jalonnent la route et les tiennent un peu à l'abri du vent.

De moments en moments ils soufflent dans leurs cornes. Il les entendra peut-être et reprendra courage.

Les deux griffons suivent toujours les fossés, mais ils les suivent un peu de confiance.

Ils vont déboucher sur les plaines.

La neige ne tombe plus ; la lune éclaire vaguement l'immense lande.

— Nous y voilà ! dit le forestier.

Les plaines semblent une mer furieuse, dont les vagues échevelées courent. Quand ces vagues se heurtent au tronc des sapins, elles les éclaboussent jusqu'à la cime.

— Il ne faut pas tenter Dieu, dit tristement le vieux soldat, adossons-nous à un arbre et attendons ; s'il nous tombe sur la tête, nous verrons bien. Il ne fait pas trop froid, le vent s'arrêtera peut-être.

La mer houleuse bat la forêt.

Appuyés au tronc d'un sapin, les deux gardes attendent. Quand la neige qui s'amoncelle comme le sable sur la plage, monte trop haut à leurs poitrines, ils reculent un peu.

Ils attendent une heure, deux heures ; ils n'ont pas une fois songé à rentrer ; tant qu'ils ne sentiront pas le froid les engourdir ils attendront.

Enfin le vent tombe brusquement, comme il s'était levé ; les vagues mouvantes s'arrêtent. La lune brille claire dans le ciel étoilé.

— On peut faire quelque chose maintenant, dit le garde. Ouf ! Je ne sens plus mes pieds.

— Ecoute, Ravageot, écoute-moi bien. Ne sens pas la neige comme une bête, lève le nez ! Lève le nez... Bien. Sens-tu le loup ?

Le griffon aspire l'air, tournant la tête de-ci de-là. Quand il sent du côté de la route, il gronde.

— Bravo ! s'exclame le garde, le vieux guerrier n'a pas perdu le chemin. Il est à nous.

Et épaulant vivement sa carabine, il fait feu du côté où regarde le chien.

— Pille ! Pille ! crie-t-il. Pille Ravageot ! Pille Loulette ! Pille ! Pille ! il est touché !

Les deux griffons s'élancent et les gardes les suivent.

***

La route passe par le milieu des plaines, les grandes vagues la coupent.

Le terrain étant plat, elles sont toutes égales ; hautes de six pieds, larges de douze, elles laissent entre elles des espaces où l'on voit la chaussée.

Si elles étaient là depuis deux ou trois jours, elles seraient fermes, au moins à la surface, les chiens pourraient les gravir ; mais elles ne sont encore que des amas mouvants ; à leur pied, Ravageot hurle de colère.

Les gardes les traversent, moitié debout, moitié couchés, et quand il y en a une de franchie, ils soulèvent les chiens dans leurs bras. Ils regardent toujours du même côté ; les poils de-

Ravageot commencent à se hérisser sur les reins.

— Nous approchons, dit le brigadier. Jacques! Jacques! crie-t-il.

Rien ne répond; la voix ne porte pas sur la neige molle.

Trois dunes sont franchies encore. Les yeux de Ravageot pétillent, ses lèvres se plissent.

— Ils sont là! dit le brigadier. Jacques! Jacques!

Un loup bondit, il vient défendre la proie qu'on veut lui prendre. Jean fait feu; le loup tombe.

Mais le brigadier n'a pas, tout à l'heure, songé à recharger, les deux fusils sont vides et le second loup passe où avait passé le premier.

Ils n'ont que leurs bâtons, et c'est un vieux loup qui voit sa femelle saignante. Les deux griffons sont tout petits, ils se lancent bravement; en deux coups de dent, le loup les étrangle. Il saute à la gorge du brigadier... Jean l'arrache.

Alors, par la trouée qu'en passant ont fait les fauves, un éclair jaillit; le loup roule.

C'est le revolver de Jacques qui a parlé.

Il est là, pâle, hagard, chancelant, muet.

Le garde le soutient, le brigadier le fait boire à sa gourde. Il se ranime.

— Où étais-tu?

— Je ne sais pas... Je vous attendais...

Vicomte A. DE L'ESTOILLE.

NOËL



IL est minuit, l'étable est sombre,
La Vierge rêve et Joseph dort;
L'Enfant repose dans cette ombre,
Ayant au front l'étoile d'or.
Avec douceur l'âne le lèche,
Le bœuf réchauffe son sommeil;
Dans les ténèbres de la crèche
Jésus brille comme un soleil!

Noël! Jésus vient de naître,
Souliers et sabots de hêtre
Sont rangés dans l'âtre noir.
Noël! Enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir!

Jésus s'éveille dans la paille,
Et d'un mignon signe du doigt
Calmant la Vierge qui tressaille,
Il fuit par la fente du toit;
Vêtu de satin et de moire,
Le front ceint d'un rayon vermeil,
A travers la grande nuit noire,
Jésus passe comme un soleil!

De frais joujoux sa robe est pleine,
Il les emporte triomphant;
Chacun d'eux rappelle une scène
Familière à ses yeux d'enfant.
La bergerie et le village
A Béthléem sont tout pareils,
La poupée a l'air d'un roi mage
Au manteau brodé de soleils!

Glissant sur un rayon de lune,
Il pénètre au cœur des foyers,
Seul le grillon dans la nuit brune
Voit remplir les petits souliers.
Jésus, dans chaque maisonnée
Veut que l'enfant, à son réveil,
Trouve au fond de la cheminée
Sa part de joie et de soleil!...

Le jour se lève, et dans la crèche
L'Enfant Jésus est de retour;
Les troupeaux sur la paille fraîche
Sont rassemblés tout à l'entour.
Les bergers chantent, Joseph prie;
Parmi ce rustique appareil,
Sur le blanc giron de Marie
Jésus sourit dans le soleil!

Noël! Jésus vient de naître,
Souliers et sabots de hêtre
Sont rangés dans l'âtre noir.
Noël! Enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir.

THEURIET.

PENSÉES ET MAXIMES

Ce qui ne coûte rien ne vaut rien. (JOSEPH DE MAISTRE.)

***

Le malheur est une vocation vers Dieu. (BALLANCHE.)

LES DEUX SŒURS

(SUITE ET FIN)

III



Le mariage se conclut aux premiers jours de l'automne.

Le jeune couple partit aussitôt après la cérémonie pour un voyage dont la perspective enthousiasmait Paule; cependant, au moment où elle allait se séparer de sa sœur, lorsque, dans leur petite chambre, elle déposa sa toilette de mariée pour se revêtir de sa robe de voyage, elle eut un moment d'attendrissement.

— Comme tu restes seule, Anne!

— Ne penses pas à moi, pense à toi-même, à ton bonheur, mais surtout aux grands devoirs dont tu acceptes aujourd'hui la responsabilité.

Après le départ des mariés, quand Anne se retrouva seule dans sa chambre, combien elle se sentit isolée! combien lui manqua la jolie tête blonde qu'elle allait baiser sur son oreiller le soir avant de se mettre au lit! combien silencieuse lui parut la nuit sans le doux bruit de cette respiration qui la berçait d'ordinaire!

Dès le lendemain, elle reprit courageusement ses occupations; bientôt des lettres de Paule vinrent rompre la monotonie de son existence.

Ces lettres, fort gaies, étaient remplies de descriptions enthousiastes du Tyrol, puis de l'Italie.

Les derniers jours de l'année ramenèrent le jeune couple à Paris.

Anne, sans nouvelles depuis plusieurs jours, commençait à s'en tourmenter, lorsqu'une belle après-midi, tandis qu'elle faisait silencieusement le tour du jardinet, elle sentit deux bras entourer son cou et de fraternels baisers tomber sur ses joues; c'était Paule, qui arrivait impromptu, ayant voulu surprendre sa sœur.

Après le premier échange de caresses :

— Et ton mari? demanda Anne.

— Il viendra te voir plus tard, nous sommes arrivés ce matin et il fallait qu'il allât à ses affaires.

— Cela a dû te paraître tout drôle de sortir seule!

— Oh! j'en ai bien l'habitude maintenant!

— Pourtant, tu ne devais pas, en voyage, quitter beaucoup ton mari.

— Penses-tu qu'il se croie obligé d'être toujours avec moi? non... Heureusement! ajouta-t-elle plus bas.

Puis elle changea le sujet de la conversation, s'informa de la vie que menait Anne, puis demanda des nouvelles de tous leurs amis; l'entretien ne languit pas. Le temps passait si rapidement que les deux sœurs furent toutes surprises d'entendre sonner six heures.

— Déjà! s'écria Paule, nous étions si bien au coin de notre feu, comme au bon vieux temps! Allons, je n'ai que le temps de rentrer chez moi bien vite!

— Prends une voiture.

— Oh! non... j'aime à marcher, reprit-elle d'un ton embarrassé; mais il faut que je me sauve, nous dînons à six heures et demie et Etienne n'aime pas que je sois en retard.

Anne resta toute songeuse; sa sœur s'était montrée très gaie, mais était-elle vraiment heureuse? Il y a entre la gaieté et le bonheur toute la différence du dehors au dedans, du contenant au contenu!

Le lendemain, aussitôt après son déjeuner, elle alla à l'hôtel où M. et Mme de Saint-Elle étaient descendus; elle trouva Paule toute seule.

— Ton mari est déjà sorti?

— Oui; je t'ai déjà dit qu'il était très occupé, répondit Paule d'un ton qui semblait dire : « De quoi te mêles-tu? »

— Que vas-tu faire aujourd'hui?

— Oh! j'ai de la besogne! Il faut que je cherche un appartement.

— Dans quel quartier?

— Dans les Champs-Elysées ou les avenues qui y donnent; il n'y a que cela d'élégant. D'ailleurs, ce n'est que là qu'on trouve des appartements meublés.

— Vous ne vous meublez pas?

— Non, Etienne aime mieux être libre; il dit qu'un appartement meublé n'est pas plus cher qu'un autre parce qu'on ne le paye que le temps qu'on y passe.

Anne accompagna sa sœur et passa ainsi toute la journée avec elle.

Bientôt les jeunes gens furent installés dans un somptueux appartement de l'avenue Marceau. Ils firent une tournée de visites aussi étendue que possible et recherchèrent toutes les invitations. Le carême n'interrompit guère la série de leurs fêtes; ils organisèrent chez eux des soirées musicales; Paule, malgré la fatigue qu'elle en éprouvait, travaillait beaucoup sa voix et chantait à ses soirées avec les artistes et les amateurs les plus en renom.

Malgré cette vie de plaisirs, Paule paraissait triste souvent.

Un jour, qu'elle était plus sombre que d'ordinaire, Anne se hasarda à lui poser cette question qui lui brûlait les lèvres depuis si longtemps :

— Es-tu aussi heureuse que tu l'espérais en te mariant?

— Le bonheur n'est pas ce que je pensais, dit-elle, mais cependant je suis heureuse, tu vois que je m'amuse beaucoup !

Après Pâques, les réunions mondaines redoublèrent : bals, raouts, invitations dans des loges à l'Opéra ou aux Français occupaient toutes les soirées ; dans la journée les essayages de robes, les visites, les courses, les mariages, les lunchs, ne laissaient guère de place à l'intimité. Anne voyait donc peu sa sœur, encore moins son beau-frère qui épuisait, paraît-il, toute sa politesse pour le monde et n'en gardait pas pour sa famille.

Quand vint le mois de mai, les réunions mondaines devinrent de plus en plus fatigantes à cause de la chaleur ; Anne trouva un jour sa sœur étendue sur sa chaise longue, en robe de chambre, semblant épuisée de fatigue ; la pauvre femme paraissait peut-être plus jolie encore dans sa maigreur et sa pâleur qui faisaient de sa figure un délicat bas-relief d'ivoire.

— Allons! dit Paule au bout de quelque temps, assez de paresse comme cela pour aujourd'hui ! il faut que je me fasse coiffer, je vais à une première représentation à l'Opéra ce soir.

— Vraiment, ma chérie, tu es bien fatiguée, tu ferais mieux de rester tranquille et de te coucher de bonne heure.

— Non, non, je ne puis manquer cela et je dois me faire belle !

— Mais c'est risquer ta santé et plus que cela même!

— Je sais ce que je risque, mais qu'est-ce que cela fait? répondit-elle nerveusement.

— Ah ! chère Paule, comment peux-tu parler ainsi ! je te croyais plus raisonnable !

Et Anne se leva pour se retirer, mais Paule s'était levée aussi et droite, immobile dans son peignoir blanc, elle barrait la porte, les bras croisés, les yeux étincelants, effrayante comme un fantôme !

— Alors tu y es trompée aussi, toi ! tu crois aussi que je m'amuse! que c'est pour m'amuser que je me tue!

Anne restait stupéfaite..

— Ah ! j'en ai assez de jouer la comédie, reprit la malheureuse jeune femme, j'en ai assez de singer le bonheur ! Tiens, veux-tu que je te dise quand j'ai été heureuse? c'est quand nous vivions toutes les deux toutes seules, mais depuis, oh! depuis !...

Et la pauvre petite, se laissant tomber sur un siège, cacha sa figure dans ses mains et sanglota.

Anne la pressa sur sa poitrine, la caressant doucement, comme autrefois.

— Voyons, ma pauvre chérie, ouvre-moi tout ton cœur, décharge-le dans le mien.

— Oh oui ! je t'avais tout caché parce que je pensais qu'une femme ne doit pas dire du mal de son mari ; puis je me rappelais tout ce que tu m'avais dit pour me détourner de ce mariage et je ne voulais pas t'avouer que tu avais eu raison !

— Pauvre petite !

— Dès notre voyage je me suis aperçue que l'amour que me témoignait M. de Saint-Elle n'était pas profond !

— Alors pourquoi t'a-t-il épousée ?

— C'est ce que je lui ai dit un jour où il a été plus dur encore pour moi que d'ordinaire :

— Ah çà ! vous croyez donc que je vous ai épousée pour vos beaux yeux ? m'a-t-il répondu; détrompez-vous, je vous ai épousée parce que je trouvais cela utile pour ma situation; j'avais besoin d'une femme jolie, ayant des talents, aimant le monde et d'une famille bien posée dans la société. Une autre que vous eût demandé des renseignements que je ne voulais pas donner; on se fût arrangée pour en savoir par d'autres que par ce bon monsieur du Léhan ; ce qui n'aurait pas fait mon compte! Voilà pourquoi je vous ai épousée, vous n'avez pas besoin de chercher d'autre raison.

— Quelle horreur ! interrompit Anne.

— Il dit, reprit Paule, que tout se paie, que lui s'est payé une femme, qu'il se charge de toutes mes dépenses, me donne des plaisirs, mais qu'en échange je dois me soumettre à toutes ses volontés, le servir en tout ce qu'il demande de moi !

— Mais en quoi cela peut-il lui être utile que tu ailles si souvent dans le monde ?

— Parce que cela le pose bien ! Tu comprends que lorsqu'on lit dans les journaux que le comte et la comtesse de Saint-Elle ont donné de superbes soirées, qu'ils ont été aux raouts les plus élégants, qu'ils ont assisté au mariage des gens les plus *chic* — car tout cela se met dans les journaux — on se dit que nous sommes des gens très bien, très riches, que par conséquent on peut avoir confiance en lui et placer son argent là où il place le sien, dans cette fameuse Société ! C'est de la réclame, rien de plus !

— Pauvre chérie ! mais ne peux-tu pas obtenir grâce en ce moment en lui montrant les risques qu'il te fait courir ?

— Rien n'y fait; il me répond toujours : nous avons fait un marché.

Mais l'heure s'avance, ajouta-t-elle avec effroi,

il faut absolument que je me prépare ! Ah ! cela m'a fait du bien de te parler ! Je m'étais cependant promis de me taire, mais je n'ai pas pu supporter tes reproches.

— Pauvre petite sœur chérie !

— Les siens, j'y suis habituée ; depuis quelques jours surtout il est d'une humeur plus terrible que jamais.

Anne quitta sa sœur bien tristement ce soir-là !

Le lendemain, en jetant les yeux sur le journal, elle lut ceci :

« Le public financier est assez ému, dit-on, de la mauvaise tournure que prennent les affaires d'une Société dirigée par un de nos habitués du turf, mari d'une des plus jolies mondaines de Paris ; on prétend que la faillite va être déclarée, si elle ne l'est déjà ! »

Anne referma brusquement le journal.

— Voilà la cause de l'humeur terrible, se dit-elle.

A ce moment un coup de sonnette retentit ; Anne alla ouvrir, ce fut Paule qui se jeta dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ?

— Il n'est pas rentré !

— Il n'est pas revenu avec toi de l'Opéra ?

— Il m'y a envoyée seule ; il m'avait dit qu'il allait à un dîner d'amis et devait rentrer tard.

— Avait-il quelque inquiétude ?

— Je ne sais pas, mais j'ai peur.

— Allons chez toi, nous serons plus à portée des nouvelles s'il y en a.

Hélas ! les nouvelles ne tardèrent pas à arriver !

La Société était en faillite et ce qui lui restait de capitaux avait été emporté par M. de Saint-Elle.

Le soir, la pauvre jeune femme reçut un mot d'Etienne lui disant qu'il fuyait devant la misère, ne se sentant pas fait pour la supporter, et que si par hasard elle le poursuivait sous forme de gendarmes, un coup de revolver serait assez vite tiré pour qu'elle ne l'atteignît pas.

La pauvre femme demeura atterrée sous ces tristes nouvelles.

Le soir, tous les journaux racontaient la faillite et la fuite de M. de Saint-Elle, mais annonçaient en même temps que la police était sur ses traces.

— Mon Dieu ! il va se tuer !

— Peut-être pourra-t-on l'en empêcher.

Le lendemain, un télégramme annonçait la capture du comte de Saint-Elle, ou plutôt, tout simplement d'Etienne Saintelle qui, pour ne pas tomber aux mains de la justice, s'était tiré plusieurs coups de revolver.

« Il a été immédiatement transporté à l'hôpital de la ville, où l'arrestation a eu lieu ; son état est désespéré », ajoutait le journal.

C'est Paule, elle-même, qui lut cette nouvelle à sa sœur, puis elle leva sur elle un regard interrogateur.

— Que me conseilles-tu ?

— Si tu n'es pas trop fatiguée, il faut partir.

— C'est ce que je pensais.

Un petit paquet fut vite fait, et quelques heures après les deux sœurs arrivaient à l'hôpital.

Le mourant était là, sans connaissance ; quand il rouvrit les yeux, voyant près de lui sa femme, il les referma brusquement comme pour fuir un cauchemar.

Elle lui prit doucement la main.

— C'est moi, Etienne, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Vous ? Ah ! c'est encore un fantôme envoyé par le remords pour me tourmenter !

— Non, c'est votre femme !

— Ma femme ! Ma victime, vous voulez dire !

— N'importe ! votre femme, votre compagne dans la peine comme elle le fut dans la joie.

— Ah ! je souffre assez, je n'ai pas besoin que vous veniez m'accabler !

— Je ne viens pas vous accabler, mais vous dire au contraire que du fond du cœur je vous pardonne.

Le mourant eut un éclair de joie.

— Vous ne me maudissez pas ?

Pour toute réponse elle baisa son front brûlant.

— Ah ! reprit-il avec amertume, vous serez pourtant vengée, car il y a un Dieu et, s'il est juste, il n'aura point pour moi de pitié !

Anne s'approcha alors.

— Croyez-vous Dieu moins miséricordieux que sa créature ? Si votre femme vous pardonne, Lui, rejettera-t-il votre repentir ?

Ainsi les deux héroïques femmes soutinrent et consolèrent le mourant et lui firent recevoir les secours religieux qui donnent à l'âme la confiance dans la divine miséricorde et la force pour le dernier passage.

Il s'éteignit dans leurs bras.

A peine de retour à Paris, Paule mit au monde une petite fille.

Anne, ne pouvant à la fois soigner sa sœur et s'occuper des affaires auxquelles, du reste, elle ne s'entendait guère, écrivit immédiatement à M. du Léhan, le priant de venir la trouver, car il était urgent que quelqu'un prît en main la conduite de la liquidation. A sa grande surprise, la journée entière se passa sans qu'il vînt, le lendemain ce fut Georges qui arriva.

En revoyant Anne, il ne put dompter son émotion, et ce fut les larmes aux yeux qu'il lui dit d'une voix sourde :

— Me pardonnez-vous d'être la cause de tous ces malheurs ?

— Vous en avez été la cause bien inconsciente !



Il soupira.

— Hélas ! pas aussi inconsciente que vous le croyez ; je savais sur M. de Saint-Elle des choses qui vous eussent certainement arrêtée.

— Pourquoi ne les avez-vous pas dites ?

— Parce que j'avais donné ma parole d'en garder le secret.

Elle fit un mouvement de surprise et presque d'indignation.

— Ah ! reprit-il, j'ai été bien coupable, mais je ne suis pas sans excuse. Après mes folies, j'étais parti pour l'Amérique, fort honteux de moi-même, n'osant pas l'avouer et gardant le silence vis-à-vis de mon père pour ne pas avoir à convenir de mes torts ; j'espérais trouver en Amérique non seulement le moyen de vivre, mais celui de faire fortune d'une manière quelconque; ce rêve ne fut pas de longue durée. Après avoir erré dans plusieurs villes des Etats-Unis, j'étais à New-York, désespéré, ne sachant que devenir, lorsqu'un hasard malheureux plaça Saintelle sur mon chemin. Il m'offrit une place dans ses entreprises et paya mes dettes ; mais quand j'eus connaissance des procédés peu honnêtes qu'il employait, je ne voulus pas rester avec lui ; c'est alors que je lui donnai ma parole de ne rien révéler de ce que j'avais vu. J'étais absolument entre ses mains, car plusieurs opérations frauduleuses ayant été faites par lui en mon nom, il aurait pu me livrer à la justice s'il l'eût voulu ; il consentit à ne point le faire et même à me rendre ma liberté, à condition que je le présentasse comme mon ami à la bonne société parisienne ; j'eus la naïveté de croire à une simple vanité et je jurai tout ce qu'il me demanda, étant loin de prévoir ce qu'il m'en coûterait et que j'entrainerais ainsi votre malheur et celui de votre pauvre petite sœur !

Anne demeurait silencieuse, le visage caché dans ses mains ; enfin elle releva la tête et dit avec effort :

— Nous ne pouvons plus rien sur ce triste passé, occupons-nous donc du présent ; monsieur votre père ne pourrait-il diriger un peu nos affaires ? Je lui avais demandé de venir en causer avec moi.

— L'émotion de vous revoir si malheureuse m'a empêché jusqu'ici de vous dire ce qui le retient : il est malade ; un peu de mieux s'étant fait sentir aujourd'hui, j'ai pu le quitter ; mais, puisque vous le traitez comme votre père, permettez-moi de prendre auprès de vous la place d'un frère et de faire ce qui doit être fait ; Mme de Saint-Elle et vous consentiriez-vous à me donner vos pleins pouvoirs ?

— Bien volontiers.

— Combien je suis heureux de cette confiance, moi qui, jusqu'ici, l'ai si peu méritée !

Et Georges sortit après avoir serré avec attendrissement la main qu'Anne lui tendait en signe de pardon.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle, en entendant ses pas résonner dans la cour, il nous a fait bien du mal, mais il a plus de cœur que je ne l'aurais cru autrefois !

Georges entra précipitamment chez son père.

— Elles consentent à me confier leurs pleins pouvoirs ! dit-il.

— Tu as tout avoué ?

— Tout ! et Anne n'a pas eu pour moi un seul mot de reproche !

— C'est une femme qui a autant de bonté que d'énergie !

— Oui, elle est d'une force d'âme incroyable ; elle a tout de suite ramené la conversation au présent.

— Lui as-tu parlé de nos plans ?

— Non ; elle ne m'a fait aucune question sur ce que je pensais faire, elle m'a seulement promis ses pleins pouvoirs et ceux de sa sœur.

— Cela vaut mieux ainsi.

— Plaise à Dieu qu'au prix de notre fortune nous puissions au moins dégager l'honneur de ces pauvres femmes ! Mon seul regret, mon père, est de penser à la gêne que cela vous imposera.

— Qu'importe ! j'ai participé à la faute, puisque c'est moi qui ai fait ce mariage, je dois participer au châtiment, dussé-je rester sans un sou !

Tel était en effet le noble projet de MM. du Léhan : employer leur fortune pour dégager l'honneur de Mme de Saint-Elle.

Au moment où la catastrophe s'était produite, Georges avait fait à son père le récit que nous connaissons ; M. du Léhan, accablé déjà par le malheur de ses jeunes amies, ne put supporter cette nouvelle émotion, il eut une sorte d'attaque. Quand il reprit connaissance, ses premières pensées se portèrent sur ces tristes événements. Georges ne cessait non plus de chercher le moyen de réparer ses torts ; tous deux avaient la même pensée généreuse, mais sans oser se l'avouer, ne voulant pas sacrifier, l'un l'avenir de son fils, l'autre le bien-être de son père. Mais ils ne purent se cacher longtemps leur héroïque désir et, lorsqu'ils se virent d'accord sur ce point, tous deux en éprouvèrent une telle joie qu'elle occasionna une amélioration réelle dans l'état de M. du Léhan.

Georges se mit à la tête des affaires et parvint à tout arranger moyennant le sacrifice complet de la fortune de M. du Léhan : le père et le fils durent vivre du travail de Georges.

— Ah ! mon père, je serai votre soutien, quel bonheur !

— N'est-il pas vrai, Georges, qu'un homme est heureux d'avoir une carrière qui le rende indépendant ?

— Pourquoi, hélas! ne l'ai-je pas compris plus tôt; tous ces malheurs ne seraient pas arrivés.

Pendant le temps fort long que durèrent ces arrangements, Anne ne s'en était pas occupée; toutes ses pensées étaient aux deux Paule, la mère et la fille. L'enfant, élevée au biberon, grossissait à vue d'œil, mais la pauvre mère dépérissait de jour en jour; elle ne quittait pas sa chaise longue, bien que trois mois se fussent écoulés depuis la naissance de Paulette.

Un jour, les deux sœurs étaient plus tristes encore que d'ordinaire, lorsque M. du Léhan arriva, appuyé sur le bras de son fils; c'était sa première sortie.

— Je viens vous annoncer, dit-il, que la liquidation est terminée.

— Et de combien est le passif?

— Il n'y en a pas.

— Comment? s'écrièrent les deux sœurs du ton de la plus vive surprise.

Puis, par une inspiration soudaine, Anne devina ce qui s'était passé.

Un regard interrogateur, jeté jusqu'au fond des yeux de M. du Léhan, lui apprit qu'elle ne se trompait pas et, tendant les deux mains à ses amis :

— Merci, leur dit-elle simplement, mais avec un tel accent de reconnaissance que ce seul mot semblait éloquent.

Quant à Paule, c'est seulement avec ses yeux pleins de larmes qu'elle put exprimer ce qu'elle ressentait, car elle n'eut pas la force de parler.

IV

Peu de jours après, Georges vint seul voir Anne.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens faire auprès de vous une démarche que mon père n'ose point renouveler parce que vous l'avez une fois repoussé, mais peut-être les circonstances vous auront-elles fait changer d'avis. Ne pensez-vous pas que vous pourriez maintenant venir habiter avec nous? Nous sommes décidés à déménager et j'ai vu hier un appartement qui me paraîtrait bien nous convenir.

Anne réfléchit un instant. Les considérations qui l'avaient arrêtée autrefois n'existaient plus; sa sœur se trouverait bien d'être entourée; M. du Léhan, souffrant encore, ne serait plus seul. Pour les deux ménages, devenus aussi pauvres l'un que l'autre, il y avait économie à se réunir; elle accepta donc et, au 15 octobre, tous quatre s'installèrent dans un petit rez-de-chaussée un peu plus grand que celui qu'habitaient précédemment les deux sœurs.

Anne, avec un dévouement infatigable, soignait M. du Léhan, Paule et sa fille, et trouvait encore le temps de gagner quelque argent avec des traductions. La paix régnait donc dans cet intérieur et y aurait presque amené le bonheur si l'état de Paule n'eut de plus en plus alarmé sa sœur et ses amis.

Ses forces, diminuaient de jour en jour. Anne, M. du Léhan et Georges cherchaient par tous les moyens possibles à la distraire de sa tristesse.

Un soir, Anne et Georges, pensant lui être agréables, firent de la musique; mais loin d'être une distraction, ce fut une peine de plus pour la pauvre malade.

Hélas! n'était-ce pas en chantant avec lui qu'elle avait donné son cœur à celui qui en était si peu digne? Oui, c'était au piano, à ce même piano, qu'elle avait ressenti la première atteinte de son amour pour cet homme qui, en retour, ne l'avait payée que par le chagrin et le déshonneur!

Le déshonneur! voilà ce qui la tuait! être la veuve d'un suicidé, d'un voleur, d'un misérable enfin! voilà ce qui la conduisait au tombeau!

Sa seule consolation était sa petite fille, mais l'enfant éprouvait peu d'attraction pour la pauvre figure toujours immobile sur la chaise longue et tendait bientôt les bras à sa tante, qui la faisait danser, la promenait, l'amusait.

Parfois, en voyant Paulette toute joyeuse dans les bras d'Anne, Paule laissait couler quelques larmes silencieuses.

— Elle a raison de t'aimer, cette petite! c'est toi qui es sa véritable mère, qui en as toujours pris soin et qui l'élèveras! Se souviendra-t-elle même de moi? ajouta-t-elle avec une sorte d'amertume.

Puis, reprenant après un silence :

— Mais tu lui parleras de sa pauvre maman, n'est-ce pas?

Anne, les yeux pleins de larmes, secoua la tête pour toute réponse.

— Voici le printemps qui arrive, ma chérie, reprit-elle quand elle eut un peu maîtrisé son émotion, cela va te guérir.

— Je ne le crois pas, reprit Paule avec un triste sourire; quel printemps pourrait me rendre ma vie, mon amour, mon honneur perdus!

La fatigue l'empêcha de continuer. D'ailleurs Paulette, qui s'était endormie dans les bras de sa tante, se réveilla avec des cris aigus qui fatiguaient sa mère. Anne l'enveloppa d'un châle et l'emporta dans le jardin. M. du Léhan s'y promenait aussi, il remarqua l'émotion d'Anne.

— Qu'y a-t-il?

— Paule s'inquiète de son état.

— Peut-être, le retour de la chaleur...

— Elle n'y a pas grande confiance!... ni moi non plus, ajouta-t-elle plus bas, et, se laissant tomber sur le banc, elle cacha son visage dans le châle qui enveloppait Paulette et sanglota;



l'enfant, qu'elle serrait convulsivement, poussait des cris plaintifs.

Georges, qui revenait de son bureau, accourut précipitamment, Anne lui mit l'enfant sur les bras pour pouvoir pleurer à son aise.

— Est-ce que madame de Saint-Elle est plus malade? demanda-t-il à son père.

— Non, répondit M. du Léhan, mais elle commence à s'inquiéter et Anne s'en désole.

Georges la contemplait en silence; jamais il ne l'avait vue pleurer, aussi ses larmes lui produisaient-elles l'effet que produisent sur nous les pleurs d'un homme, pleurs que l'on sent plus amers parce qu'ils sont plus rares.

Bientôt la courageuse femme reprit son empire sur elle-même; elle tendit les bras à Paulette qui était demeurée sur les genoux de Georges.

— Comme elle ressemble à sa mère! dit-elle avec tendresse; il me semble encore tout près, le temps où je prenais ainsi Paule dans mes bras! Je jouais avec elle à la petite maman au lieu d'y jouer avec une poupée comme mes compagnes!

— Vous rappelez-vous, même, que nous jouions parfois au papa et à la maman et que Paule était notre fille?

— Oui, dit Anne d'un ton bref, et, se levant comme si elle eût voulu ne pas prolonger d'un mot la conversation, elle emporta Paulette.

Pourquoi le souvenir de ce jeu d'enfant l'avait-il émue? pourquoi avait-elle rougi comme eût pu le faire une fille de quinze ans devant son amoureux?

Le printemps vint bientôt, ce printemps si désiré des amis de Paule; mais au lieu de réchauffer la jeune mère de son souffle tiède, il l'emporta sur ses ailes.

La douleur d'Anne fut effrayante; jusque-là, elle avait connu de bien grandes peines, mais toujours la nécessité d'agir l'avait empêchée de s'affaisser sous le poids du chagrin; pendant plusieurs mois, elle resta comme accablée sous ce faix.

Sa seule distraction était de s'occuper de Paulette, elle ne la quittait pas d'un instant et l'aimait doublement, pour elle-même et pour sa mère.

Les premiers mots, les premiers pas du baby furent des événements dans la vie d'Anne.

Peu à peu, la foi et la piété l'aidèrent à surmonter l'apathie dans laquelle elle était tombée; elle sentit qu'elle devait vaincre sa douleur pour ne pas augmenter par là le remords qui ne quittait pas M. du Léhan et son fils.

L'hiver resserre toujours plus étroitement le cercle de la famille, on se rassemble près de la lampe et du foyer; ce rapprochement fut salutaire à tous; le pauvre M. du Léhan, auquel son âge et ses infirmités ne permettaient guère de sortir en cette saison, était heureux d'avoir près de lui ses enfants, comme il les appelait.

Et Georges? Georges était rempli d'attentions pour son père et pour Anne, plein de tendresse pour Paulette; il semblait heureux au foyer, mais parfois son visage s'assombrissait et un profond soupir indiquait que son bonheur n'était pas encore parfait.

Anne redevenait visiblement elle-même et rendait à M. du Léhan tous les soins de la piété filiale.

Paulette était charmante; ses grands yeux noirs et pleins de malice s'arrêtaient curieusement sur tout le monde et sur toute chose, comme s'ils eussent voulu pénétrer tous les mystères; sa gaieté, ses joyeux éclats de rire, ses mille petites folies, amenaient toujours le sourire sur les lèvres de ceux qui la voyaient.

Un jour, elle parvint à ouvrir le piano et, quand elle eut découvert l'effet produit par cet instrument, elle supplia sa tante de jouer et de chanter; M. du Léhan joignit ses instances à celles de l'enfant et, dès ce jour, Anne et Georges passèrent une bonne partie des soirées au piano. Cela ranima un peu ce pauvre intérieur pour lequel l'hiver avait commencé si morne.

— Tu devrais sortir un peu le soir, Georges, disait M. du Léhan.

Anne appuyait ces paroles.

— Pourquoi sortir quand on se trouve bien chez soi, mon père?

— Mais, mon pauvre enfant, cela te fait une vie très triste! et à ton âge...

— Mon âge! je n'ai plus vingt ans, mon père, et je ne me suis que trop amusé quand j'avais vingt ans! ajouta-t-il avec un soupir.

— Comme vous avez changé, Georges, vous qui étiez autrefois si avide de plaisir et qui aviez l'horreur de toute occupation sérieuse!

— Voilà comme on change en vieillissant! Jadis, j'aimais le plaisir, maintenant j'aime le travail, est-ce étonnant? qu'est-ce qui ne change pas en dix ans?

Il dit ces mots d'un ton léger; Anne se baissa subitement pour ramasser à terre une aiguille invisible. Georges ne l'avait pas quittée des yeux, mais quand elle releva son visage parfaitement calme, il sortit.

M. du Léhan fixa sur Anne des yeux qui semblaient chercher la clef de ce mystère, mais elle avait pris Paulette dans ses bras et lui disait à l'oreille ces mille et une folles tendresses que les mères disent à leurs enfants.

Georges rentra peu après.

— Vous jouez encore à la maman? demanda-t-il.

— Oui, comme il y a vingt ans, dit-elle en appuyant comme à dessein sur ce chiffre; cela ne me rajeunit pas.

V

Au retour de l'été, le jardin devint le lieu le plus habituel des réunions de la famille.

Par une belle soirée du commencement de juillet, M. du Léhan, un peu fatigué, venait de se retirer ; Paulette se roulait dans le gazon aux pieds d'Anne et de Georges, assis sur le banc.

L'atmosphère, absolument pure, était embaumée de mille parfums, le calme du soir s'étendait peu à peu, immobilisant les feuilles des arbres; les étoiles commençaient à se montrer.

— Il faut que j'aille coucher Paulette, dit Anne, il se fait tard.

— Pourquoi vous tant presser, elle dormira plus longtemps demain, il fait si bon ce soir!

— C'est vrai!

— Et nous sommes si bien là! dit-il plus bas.

Anne, les yeux levés vers le ciel, semblait compter les étoiles qui se montraient.

Il reprit plus bas encore :

— Vous souvient-il d'un soir où nous étions assis tous deux ainsi sur un banc?

Anne sourit légèrement.

— Il y a dix ans! dit-elle; qu'est-ce qui ne change pas en dix ans! disiez-vous avec raison l'autre jour; avons-nous échappé à la loi commune?

— Est-ce au moral ou au physique que vous parlez de changement? Au moral je n'ai pas changé, je vous dirais ce soir ce que je vous disais jadis si je n'avais peur d'être reçu de même!

Anne avait d'abord baissé la tête, comme pour sourire à Paulette qui venait vers elle, puis relevant lentement les yeux :

— Vous vous trompez, dit-elle d'une voix grave, c'est vous qui avez changé; non pas moi.

— Comment?

Elle le rassura d'un sourire.

— Vous recherchiez une femme jeune, riche et assez belle, et maintenant vous pensez à une pauvre vieille fille, dont les cheveux sont gris avant trente ans et dont le visage est tout fané; vous voyez donc que vous avez changé!

— Et vous?

— Moi! je suis demeurée constante dans mes désirs! Je voulais un mari un peu mûr, homme sérieux, éprouvé, homme de devoir et de conscience; ce que je ne trouvais pas dans le jeune fat qui me faisait la cour et, ajouta-t-elle plus bas, ce que je trouve dans l'ami fidèle dont le cœur n'a pas varié avec le temps!

Elle lui tendit la main qu'il serra dans les siennes.

Paulette arrivait auprès d'eux à ce moment, tenant à la main un livre d'images.

— Pourquoi les autres ont-il un papa et une maman, et je n'en ai pas? dit-elle en montrant une gravure où un bébé était représenté avec ses parents; j'en veux aussi!

— Oui, ma chérie, répondit Georges; voilà ta maman, dit-il en montrant Anne; et voilà ton papa, dit-il en se montrant lui-même.

L'enfant le regarda de ses deux yeux riants, puis s'enfuit à la poursuite de je ne sais quel insecte.

— N'est-ce pas, Anne, reprit Georges, nous allons recommencer à jouer au papa et à la maman?

Un joyeux sourire fut la réponse, puis la physionomie d'Anne s'assombrit.

— Si j'avais, il y a dix ans, compris ce que vous valiez, tous nos malheurs ne seraient pas arrivés; mais je ne croyais pas que, sous cette enveloppe mondaine, battît un si digne cœur!

— Vous aviez raison alors, de ne pas me croire bon à grand chose, réellement je ne valais pas cher et je l'ai trop prouvé; mais comment ne pas devenir plus sérieux et plus sage en vous voyant si ferme et si digne dans le malheur? Que seraient devenues toutes mes belles résolutions si vous n'aviez pas toujours été devant mes yeux comme mon ange gardien?

— Cette fois, nous oublions de jouer au papa et à la maman! interrompit Anne en s'élançant vers Paulette qui venait de se coucher sur le gazon et s'y était immédiatement endormie.

Elle la prit dans ses bras sans la réveiller.

— Attendez-moi un instant, je vais la coucher, puis nous irons ensemble trouver votre père et lui demander son consentement, ajouta-t-elle en souriant.

Georges, après lui avoir ouvert la porte, revint s'asseoir sur le banc, tout ému encore de la scène qui venait de se passer.

Il n'avait jamais cessé d'aimer Anne, mais, repoussé une fois, il était bien décidé à ne jamais tenter une démarche dont le seul résultat devait être la séparation d'avec Anne, lorsque l'aveu s'était échappé de ses lèvres d'une manière aussi irrésistible qu'involontaire.

Au milieu de ces délicieuses pensées, le temps du coucher de Paulette ne lui parut pas long, il ne vit, ni n'entendit Anne qui s'avançait doucement; elle posa la main sur son épaule. Georges saisit cette main et la baisa, puis il la passa sous son bras.

— Allons trouver mon père, dit-il gaiement.

Mais M. du Léhan, qui s'avançait près d'eux, avait tout vu; avec quelle tendresse et quelle joie il accueillit ses enfants, cela se devine aisément.

Quelques semaines après, l'église Saint-Thomas-d'Aquin ouvrait ses portes devant un nouveau couple; le chœur était nu, l'église était vide, mais dans la chapelle Saint-Louis quelques amis, en bien petit nombre, accueillaient les

arrivants par des sourires affectueux ; les mariés arrivaient seuls avec M. du Léhan ; je me trompe, la mariée donnait la main à Paulette qui n'avait jamais voulu la quitter et pour laquelle on dut mettre une chaise à côté des deux traditionnels prie-Dieu de velours rouge!

A la sortie du mariage, aucun groupe de curieux ne stationnait sur la place ; pourquoi eût-on regardé ce modeste couple ? Il n'y avait là ni beauté, ni richesse... il n'y avait que le bonheur.

NOËL ARDU.

FIN

LA DOT DE MICHELINA

I



L y a un siècle et demi environ, habitait à Venise, dans un de ces beaux palais dont les escaliers de marbre descendent jusqu'à l'eau des lagunes, une jeune princesse accompagnée de sa gouvernante, la comtesse d'Aremberg, et de nombreux serviteurs : c'était Marie-Anne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche et fille aînée de Marie-Thérèse.

Par une belle matinée du mois de mai, on aurait pu voir trois personnes réunies dans le salon somptueux du palais : c'étaient la jeune princesse, qui prenait une leçon de chant, debout devant un pupitre ; la comtesse, assise sur un fauteuil, auprès d'elle, l'écoutant avec une satisfaction visible, et le maëstro, l'accompagnant sur le clavecin. Christophe Gluck avait été à Vienne le professeur de musique de Son Altesse; il était venu à Venise pour lui continuer ses leçons, et aussi dans l'espoir de faire représenter au théâtre de San-Samuel son premier opéra, l'*Ipermnestre*.

Lorsque la leçon fut terminée, la comtesse fit entendre une exclamation joyeuse :

— Bravo! chère Anna, c'est admirable. Oh! que votre mère sera heureuse de vous entendre cet hiver à Vienne ! Vous avez fait des progrès surprenants.

— Oh ! il me faut encore bien des leçons, dit la jeune princesse, je ne me sens pas assez sûre de moi pour chanter devant d'autres que vous, chère amie.

Puis s'adressant au professeur :

— Ma mère a grande confiance en vous, Monsieur Gluck, vous lui direz ce que vous pensez de votre élève.

— Madame, répondit le maître en s'inclinant, le ciel vous a donné une bien belle voix, une voix qui ferait la fortune d'une pauvre fille, car elle lui ouvrirait certainement avec un brillant avenir, les portes du théâtre.....

Puis, s'apercevant d'un mouvement de la princesse Anna, il s'empressa d'ajouter avec un sourire :

— Ou lui servirait de dot pour entrer au couvent.

— Oh ! les belles voix ne sont pas rares, s'écria la princesse avec vivacité; ici, tout le monde chante bien : les enfants, les femmes, les gondoliers, tous ces Vénitiens ont le sentiment de la musique. Le soir, nous entendons de délicieuses barcarolles ; la nuit dans les rues, on chante des cantiques au pied des madones, et les voix arrivent jusqu'à nous. Hier, Pietro, notre gondolier, nous a amené deux enfants, son fils et sa nièce, qui ont égayé notre promenade par des chants du pays. La petite fille a aussi chanté avec son cousin quelques cantiques à deux voix dont la poésie nous a paru délicieuse.

— La princesse Anna a raison de dire que nous avons été charmées, reprit la comtesse. Le petit Marco chante très agréablement, mais sa cousine Michelina m'a causé une véritable surprise par sa belle voix et ses connaissances en musique. Je l'ai fait causer : elle m'a dit que son oncle avait obtenu pour elle la permission de suivre les cours de chant de l'école gratuite, et m'a parlé de jeunes filles élevées par des religieuses dans l'établissement de son maître, le Porpora. Je n'y ai pas compris grand'chose, et je me suis demandé dans quel but Pietro envoyait sa nièce à l'école de chant, car enfin cette enfant, qui est très modeste, quoique très gentille, appartient à une pauvre famille ; elle a plutôt besoin d'apprendre à être une femme de ménage qu'à être une virtuose.

— Madame, avant de vous répondre, permettez-moi de vous faire une question, demanda M. Gluck: depuis que vous habitez Venise, avez-vous assisté aux vêpres de l'église des Mendiants ?

— Non, répondit la comtesse, cette église ne nous a pas semblé remarquable. Qu'est-ce que les vêpres peuvent y avoir d'extraordinaire ?

— Cette église, reprit Gluck, a les chœurs de l'école gratuite de chant, fondée par la République de Venise pour les jeunes filles pauvres.

Cette école n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, et sa musique, grâce aux maîtres qui en ont la direction, est supérieure à celle des opéras.

Dans cette *scuola*, ou maison de charité, les jeunes filles sont instruites aux frais de l'Etat pour être dotées ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître ; mais toutes ces jeunes filles ne sont point également pauvres, car, malgré la grande surveillance de l'administration, il s'en glisse parfois quelques-unes pour lesquelles c'est plutôt une spéculation qu'une nécessité de recevoir, aux frais de la République, une éducation d'artiste et les moyens de s'établir. Toutes ne remplissent pas non plus les vues austères de la République sur leur avenir : quelques-unes, ayant profité de l'éducation gratuite, renoncent à la dot pour chercher une plus brillante fortune. L'administration, voyant que ces abus étaient inévitables, s'est quelquefois aussi départie de sa règle : elle a admis de pauvres enfants étrangères appartenant à des familles d'artistes ; mais seulement au cours de musique, sans leur donner le bénéfice de l'internat et de l'éducation complète.

Pourtant, dans de rares occasions, le conseil a admis à tous les privilèges de l'école des sujets exceptionnels, mais c'est sur la demande expresse du professeur de musique, appuyée par la supérieure du couvent, qui est directrice des élèves, et après un examen public, où tous les membres du conseil sont juges.

La réception d'un sujet étranger est une affaire qui occupe généralement la ville, et ce jour-là l'église est remplie d'auditeurs.

— Monsieur Gluck, s'empressa de dire la comtesse, ce que nous venons d'entendre nous intéresse vivement ; nous irons dimanche prochain aux offices des *Mendicanti* ; mais vous devez avoir des moyens pour nous faire entrer dans l'intérieur de cette maison. Je compte sur votre obligeance pour nous faciliter cette visite, tout en respectant les intentions de Sa Majesté l'Impératrice, qui désire que la présence de sa fille à Venise ne soit pas connue officiellement.

II

Dans la grande tribune de l'orgue de l'église des *Mendicanti* les jeunes filles de l'école sont groupées en cercle, elles attendent le professeur sous la surveillance de la religieuse, leur maîtresse d'études ; elles causent à voix basse, bien qu'on ait recommandé le silence ; parfois même de ces conversations furtives, s'élève un bourdonnement semblable à celui des essaims d'abeilles, et de temps à autre perce un éclat de rire étouffé.

La porte du petit escalier qui monte de l'église à la tribune s'est ouverte ; un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec, le visage ridé, les joues rouges et saillantes, coiffé d'une perruque blanche à petites boucles raides, vêtu d'un habit noir vieilli, avec cravate et manchettes de dentelle, entre vivement et se place au milieu de la tribune, devant le pupitre préparé pour lui: c'est le professeur en chef, le *Porpora*.

Le silence le plus profond s'établit, les cahiers de musique sont ouverts et les yeux sont fixés sur le maître. Toutes ces fraîches figures de jeunes filles prennent une expression de respectueuse attention.

La religieuse qui est à l'orgue, et qui va accompagner les chants, est une ancienne élève du *Porpora*, très heureuse que son emploi lui permette de revoir et d'entendre l'excellent homme et le professeur éminent.

On commence par répéter un *Magnificat*, que le maître a composé et qu'il vient de mettre à l'étude.

Les voix jeunes et bien timbrées s'élèvent harmonieusement ; le *Porpora* ne souffre pas d'effet forcé, pas de trilles ; il exige qu'on prononce bien ; souvent il arrête le chant ; il entend tout : une mesure manquée, une note brisée ; il gronde justement, loue modérément.

On continue la répétition par des morceaux de Palestrina et de Marcello ; le maëstro s'irrite de la légèreté des élèves qui n'en comprennent pas les merveilles et les interprètent médiocrement.

— Mesdemoiselles, vous ne sentez pas la beauté de la musique religieuse, sans cela vous mettriez plus de conscience à en rendre les effets, dit le *Porpora* lorsque la leçon est terminée.

— Oh ! la conscience ! la conscience ! murmurent les élèves plus ou moins haut. Il a dit le grand mot : voilà le sermon qui commence, nous l'entendons chaque fois ; il devrait se signer, au moins nous répondrions : Amen.

Et les mutines chanteuses s'approchent du maëstro et le cajolent, le tourmentent, frappent de petits coups sur ses doigts anguleux, chiffonnent la dentelle de ses manchettes, lui demandent des avis particuliers et surtout cherchent à obtenir de lui un solo pour le premier jour de fête, car l'élève qui a obtenu cette faveur est classée dans les premiers sujets de l'école.

Le *Porpora* impassible comme un roc, comme un homme habitué à affronter tous les jours, depuis longtemps et pendant de longues heures, les agaceries et les espiègleries de plusieurs générations de fillettes, les repousse doucement avec sa baguette d'ébène ; puis, s'adressant à une des plus grandes de son bataillon féminin :

— Je vous assure, signora Rosina, que vous ne pourrez jamais chanter un solo correctement ;

vous ne travaillez pas assez, vous n'êtes pas attentive. Je donnerai le solo à l'élève la plus travailleuse et la plus modeste de la classe.

— A moi, peut-être ? dit la petite Julietta avec une jolie moue d'enfant gâtée.

— Non, non, dit le vieux maître en souriant, vous êtes trop étourdie; pas davantage à la signora Bettina; Costanza encore moins.

— Alors à qui le donnerez-vous, ce solo? s'écrièrent toutes les blondes filles de l'Adriatique en se pressant autour de lui comme des mouettes effarées.

Le *Porpora* les éloigna encore une fois, puis, se levant avec gravité, il alla vers le petit groupe des élèves externes, prit par la main une enfant de treize à quatorze ans, frêle, mince, avec des yeux bleus et des cheveux noirs de jais. Tout occupée à repasser sa leçon, elle avait la tête baissée et n'avait pas vu venir le maître; aussi le regarda-t-elle avec un peu d'effroi, ne sachant trop ce qu'il allait lui dire.

— Ecoute, ma bonne Michelina, approche, chante-moi l'*Ave Maris stella* que tu étudies depuis un mois et que tu connais parfaitement, j'en suis sûr, tandis que la signora Rosina l'apprend depuis six mois sans le savoir.

Michelina, sans rien répondre, suivit le maëstro près de l'orgue, timidement, mais sans embarras ni orgueil; elle déroula la musique qu'elle avait dans la main, et posa sur le pupitre l'*Ave Maris stella*, puis elle chanta, sans faire une seule faute, le morceau indiqué par le maître.

— C'est bien, ma fille, lui dit le *Porpora*, tu as étudié avec attention et aussi tu as bien chanté. Tu étudieras *Salve Regina* de Pergolèse, que tu me répéteras la prochaine fois.

— Si, signor *professore*, répondit Michelina.

Le professeur remit ses lunettes dans la vaste poche de son gilet, posa son bâton professoral sur la tablette de l'orgue et causa quelques instants avec la religieuse.

— Ces jeunes filles, dit-il, chanteraient bien si elles le voulaient, car nous ne manquons pas de voix fraîches et bien timbrées. mais elles ne travaillent pas assez, elles n'ont ni zèle, ni patience et elles sont pleines de vanité. Je crois que je donnerai le grand solo à Michelina : elle seule est capable de le chanter convenablement. Parlez-en à Madame la supérieure; c'est un sujet que je serais heureux de voir entrer dans votre maison, car elle aura le sentiment de la musique religieuse. Je la présenterai au conseil, et j'espère obtenir son admission.

La religieuse répondit par un sourire d'assentiment, car Michelina lui était sympathique.

Mais les pensionnaires, et surtout les externes, devinant que leur obscure compagne allait sortir de l'ombre où elle était cachée, restèrent soucieuses des éloges donnés par le maître, et lorsque Michelina fut partie et que le *Porpora* se fut retiré, on entendit des propos comme ceux-ci :

— Elle chante bien, Michelina, elle a de bons poumons, c'est vrai, disait Lucia, la plus indolente et la plus prétentieuse de l'école; mais ce n'est pas étonnant, c'est une fille du peuple, habituée à travailler pour vivre. D'ailleurs, elle est fort laide; comme elle est maigre et brune!

— Et puis, ajouta Rosina, qui avait la remontrance du *Porpora* sur le cœur, aucune intelligence; elle n'a pas un effet qu'elle ait créé elle-même, elle ne dit et ne pense que ce que dit et pense le maître. J'aime autant mon talent que le sien, et, dans tous les cas, je ne voudrais ni sa pauvreté, ni sa laideur.

— Le fait est qu'elle est bien pauvre, dit Bettina avec dédain, elle est à la charge de son oncle le gondolier, et il voudrait bien la faire entrer dans la *scuola* pour qu'elle ait la dot; elle se fera religieuse, sans doute, car tout ce qu'elle est capable de faire, c'est de chanter derrière une grille cachée par un rideau.

Pauvre Michelina! Ni argent, ni beauté! Et les jeunes envieuses en la plaignant se consolèrent d'avoir été obligées de l'admirer pendant qu'elle chantait.

III

Michelina était partie tout émue des éloges du *Porpora* et toute préoccupée du *Salve Regina* qu'elle devait étudier; elle arriva dans la maison hospitalière de son oncle, dont l'accueil aurait pu lui faire oublier qu'elle était orpheline.

La courageuse enfant conservait le sourire aux lèvres pour remercier les cœurs généreux qui partageaient leur pain avec elle, mais elle ne pouvait oublier les douceurs de la maison paternelle. Fille unique d'Antonio, le marin de San-Remo, jamais ce tendre père n'oubliait de lui rapporter un souvenir, qu'il lui donnait en la comblant de caresses. Il gagnait bien sa vie et l'aisance régnait dans la petite maison. Sa mère, la bonne Maria, d'origine espagnole, élevait l'enfant avec une grande douceur; elle l'envoyait apprendre à lire et à écrire dans un monastère voisin, et elle-même lui enseignait l'état de dentellière, qu'elle connaissait parfaitement.

On avait découvert au couvent que la petite Michelina avait une belle voix, et les religieuses se plaisant à l'entendre, avaient cultivé ce don du ciel. Le talent naissant de la petite ravissait les parents, surtout le père, qui ne pouvait se lasser de l'écouter. Tout ce bonheur, hélas! devait bientôt finir. Antonio rentra un jour avec une grosse fièvre, sa femme le soigna avec le plus grand dévouement, mais rien ne put le sauver; il mourut, et un mois après, la pauvre Maria, épuisée de fatigue et de chagrin, le rejoignit dans la tombe. Michelina était orpheline: elle avait douze ans.

Son oncle Pietro vint la chercher et elle fut bien accueillie par la famille, mais la fortune ne s'y trouvait pas; Michelina dut abandonner son état de dentellière pour partager avec sa tante les soins du ménage et élever ses petits cousins. Elle remplit sa tâche avec dévouement, mais, elle était d'un tempérament délicat et s'épuisait dans les travaux grossiers auxquels la situation de ses parents l'assujettissait; et ces braves gens, cherchant à adoucir son sort et se rappelant qu'on avait vanté souvent sa belle voix, sollicitèrent pour elle l'autorisation d'aller au cours de musique des *Mendicanti*. Ce ne fut qu'un an plus tard qu'ils obtinrent cette faveur.

C'est ainsi que Michelina devint l'élève du *Porpora*.

Gluck, ainsi que le lui avait demandé la comtesse d'Aremberg, avait obtenu pour la princesse et pour elle, la permission d'entrer dans l'intérieur de la *scuola* pour assister aux répétitions de chant. Ancien élève du *Porpora*, il voyait assez souvent le maître pour l'intéresser à son opéra l'*Ipermnestre*.

La princesse Anna avait fait venir Michelina dans son palais; là, seule avec elle, elle se plaisait à lui faire répéter ses leçons. Elle y appelait quelquefois Gluck, qui accompagnait l'enfant, en ayant soin de se conformer à la méthode du maître, qu'il connaissait bien; et après avoir entendu Michelina, la princesse Anna, ravie, applaudissait et s'écriait: « Quel bonheur! elle gagnera sa dot! ». S'attachant chaque jour davantage à sa protégée, elle la faisait causer et chanter; elle admirait sa douceur, sa simplicité, sa piété, et la renvoyait comblée des marques de son intérêt. Le temps marchait. Le *Porpora* faisait étudier les chœurs aux élèves de la *scuola*, Michelina avait été choisie pour chanter le solo final le jour de la Trinité. Le choix fut maintenu en dépit des cabales, et, par bonheur pour la jeune fille, ce solo devait servir d'épreuve devant le conseil pour son admission à l'école. La pauvre enfant redoutait d'entendre sa voix retentir seule sous les voûtes sonores de l'église, et devant les juges qui tiendraient son sort entre leurs mains.

Elle demandait presque grâce. Mais le *Porpora* était inflexible; il multipliait les répétitions et s'applaudissait chaque jour du choix qu'il avait fait.

Enfin le grand jour arriva : à deux heures la foule se pressait dans l'église des *Mendicanti*, les tribunes étaient occupées par les personnages les plus considérables de la ville.

Les élèves sont à leur place ordinaire près de l'orgue; Michelina s'y trouve, vêtue de neuf, grâce aux bontés de la princesse, et toute charmante de timidité et de modestie.

La princesse Anna, par faveur spéciale, a obtenu d'entrer dans la tribune des élèves avec la comtesse; Gluck, sur la prière du *Porpora*, doit tenir l'orgue.

L'office commence.

Après un admirable *Magnificat* du *Porpora* auquel toutes les élèves prennent part, le maître fait retirer les jeunes filles, ne gardant auprès de lui, dans la tribune de l'orgue, que Michelina, la princesse, sa gouvernante et Gluck, qui doit accompagner.

Pendant le chant des complies, le *Porpora* fait placer Michelina en face de lui, de manière à la soustraire aux regards qui pourraient l'atteindre et l'intimider; il lui fait préparer sa musique, et, lorsque le moment est venu de chanter le *Salve Regina* de Pergolèse, le *Porpora* lève sa baguette professorale et encourage d'un regard son élève.

O surprise! ô terreur! Michelina devient blanche comme un lis, ses lèvres décolorées s'entr'ouvrent sans laisser passer aucun son.

Gluck, surpris, lève la tête et prolonge habilement le prélude; le *Porpora* semble pétrifié. Les petites mains de *Michelina* se détachent du pupitre qu'elles serraient convulsivement; elle s'affaisse et tombe à genoux dans l'attitude de la prière. Aussitôt la comtesse s'est levée pour secourir l'enfant, la princesse Anna s'est placée devant le pupitre; elle échange un regard avec Gluck, ils se sont compris, et d'une voix admirable, avant que le *Porpora* soit sorti de sa stupeur, la princesse commence le *Salve Regina*. Le *Porpora* écoute, oubliant la pauvrette évanouie à ses pieds; et ceux qui pensent entendre Michelina, trouvent seulement que sa voix a gagné en élévation et en puissance; jamais plus beaux accents n'avaient retenti sous ces voûtes, jamais plus noble cantatrice, non plus, n'avait chanté dans l'église des *Mendicanti*. L'antienne était finie, la princesse mit un doigt sur ses lèvres, le *Porpora* s'inclina avec respect: il avait compris qu'elle demandait le silence.

Cependant, Michelina, revenue à elle par les soins de la comtesse, murmurait :

— Qui a chanté? Est-ce la Vierge Marie? J'ai cru entendre ma voix, et ce n'était pas moi qui chantais.

— Remettez-vous, mon enfant, lui disait la comtesse, c'est un éblouissement, cela ne sera rien; prenez un peu de cette eau glacée qu'on vient d'apporter. Et elle continuait à la ranimer par de douces paroles.

L'office terminé, plusieurs personnes entrèrent dans la tribune; le chef du jury vint annoncer à Michelina qu'elle était admise dans la *scuola*; puis, la voyant pâle et souffrante, ce qu'on attribua facilement à la fatigue et à l'émotion, chacun se retira discrètement.

Le *Porpora* avait disparu, il ne voulait pas être interrogé; mais, comme il descendait rapidement l'escalier de l'orgue et traversait l'église

presqu'en courant, il fut arrêté sous le porche par Zustiniani, le directeur de San-Samuel.

— Restez un instant, cher maître, dites-moi le nom de la sirène ou plutôt de l'archange qui vient de chanter le *Salve Regina*.

— Son nom, jamais ! s'écria le *Porpora*, avec une sorte d'effroi.

— Mon Dieu, insista Zustiniani, je sais que vous voudriez que vos élèves ne chantassent que la musique religieuse, mais je ne demande rien pour le moment ; c'est une voix exceptionnelle ; je suivrai ses progrès et dans trois où quatre ans je la mettrai à même de gagner une fortune.

— Elle n'a pas besoin de fortune, elle est assez riche pour épouser un roi, s'écria le *Porpora* avec emportement, et laissez-moi respirer ; cette séance m'a rendu fou... Perdre connaissance au moment de chanter...

— Après avoir chanté, vous voulez dire, car elle a admirablement chanté, elle m'a pris au cœur, elle m'a arraché des larmes. Quel instrument magnifique ! Quelle étoile ce serait pour San-Samuel !

— Par le Christ, n'en parlez pas davantage, jamais celle qui a chanté ne montera sur un théâtre.

Et le *Porpora*, s'échappant cette fois des mains du directeur qui l'avait saisi et le retenait, prenait une course eflarée du côté des lagunes, s'élançait dans une gondole et donnait ordre de partir sur-le-champ. Puis quand il fut éloigné de tous, il tomba sur une banquette et, appuyant ses grandes mains sur ses genoux serrés et immobiles, il s'écria : « Il est fou ! Zustiniani ! Une fille de roi sur son théâtre, c'est bien assez qu'elle ait chanté aux *Mendicanti*. » Puis il partit d'un grand éclat de rire qui se termina par des larmes. « Bien bonne, bien belle, répéta-t-il, il n'y a que les anges qui puissent chanter comme elle. »

Zustiniani était resté surpris et déconcerté de ce brusque départ, il retourna du côté de l'église, pensant en lui-même que le *Porpora* avait des originalités singulières, gardant la porte de la *scuola* comme l'ange gardait la porte du paradis terrestre ; et il ajoutait mentalement : « Il ne lui manque qu'une épée flamboyante ! » Il rencontra Gluck, auquel il raconta les propos bizarres du maëstro.

— Il est extravagant. Je ne puis lui prendre son élève à présent, il faut que je lui laisse le temps de l'instruire et de l'élever ; mais il est si jaloux, il a si peur qu'on ne lui enlève ses sujets, qu'il cache même leur nom : il affirmerait volontiers que ce sont des esprits qui chantent. Ne me disait-il pas que cette petite merveille avait perdu connaissance avant de chanter, sans doute pour me faire croire que Sainte Cécile était descendue du ciel pour chanter à sa place. Enfin, que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense, répondit Gluck en souriant discrètement, qu'il faut pardonner à ses amis et que le *Porpora* est un grand cœur et le premier professeur du monde.

Michelina resta un certain temps dans la tribune de l'orgue, où les religieuses avaient envoyé des reconfortants. La princesse Anna, assise auprès d'elle, lui prenait les mains et lui disait doucement :

— A présent, chère petite, vous voilà reçue et votre éducation finie ; vous aurez une dot et un avenir. Si vous pensez me devoir quelque chose pour ce que la Sainte-Vierge m'a inspiré de faire pour vous, gardez le silence sur ce qui vient de se passer. Je ne suis pas libre de mes actions, et je ne voudrais pas que ma chère mère sût que j'ai chanté ici sans son autorisation ; je ne lui dirai que plus tard ce que j'ai fait, lorsque je serai de retour près d'elle. Mais j'ai beaucoup d'amitié pour vous et je serai heureuse de savoir quel état vous choisirez. Envoyez-moi donc, au moment où vous prendrez votre grande détermination, quelques feuilles de votre guirlande de fiancée ou quelques roses de votre couronne de profession.

Michelina ne répondit qu'en couvrant de baisers les mains de la princesse Anna.

Quatre ans plus tard, elle lui envoyait la couronne de roses blanches qui parait son voile le jour où elle avait pris l'habit religieux.

Mme HENRI LANGLOIS.

FAIT HISTORIQUE

ORIGINE DES FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le cardinal d'Estrées, devenu très infirme, et cherchant un adoucissement à son état dans son assiduité aux assemblées de l'Académie, demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siège plus commode que les chaises qui étaient alors en usage, car il y avait seulement un fauteuil pour le directeur. On en rendit compte à Louis XIV qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie, et confirma par là l'égalité académique.

REVUE MUSICALE

Dernières musiques de l'Exposition. — Académie des Beaux-Arts. — Concerts. — Théâtres lyriques. — Le Pianiste moderne. — Compositions de choix.



Les derniers échos de l'Exposition nous sont venus d'une société chorale espagnole de Bilbao, et par de remarquables auditions d'orgue et de piano.

L'orphéon dirigé par M. Cleto Zabala possède d'excellents solistes. Les chœurs chantés avec une grande précision ont du charme et beaucoup de brio. On a surtout apprécié de fort belles voix, dont un ténor de vrai mérite.

Les dernières auditions d'orgue ont été données par M. J. Grison, organiste distingué comme exécutant et comme compositeur, de l'église métropolitaine de Reims, et par M. H. Deshayes, qui tient avec tant de supériorité le grand orgue de l'Annonciation, à Paris. Voilà pour le Trocadéro. Quant aux pianos Erard, c'est dans la Grande galerie, comme on le sait, et dans la galerie Desaix, que M. Lavello, Mme Mauborgne, M. Foerster, Mlle Wassermann et Mme de Vandeeul ont successivement fait entendre avec les meilleurs pianos, nombre de belles compositions des maîtres français et étrangers. Nous retrouverons la plupart de ces virtuoses cet hiver, où après la disparition des monuments de l'Exposition, ils verront reverdir sous d'autres coupoles, les lauriers éclos au souffle de cette puissante et admirable manifestation. Hâtons-nous de le dire, c'est à l'Exposition que notre pays divisé et meurtri par l'âpreté et l'égoïsme des partis, doit d'avoir reconquis sa place au rang des premières nations. Conquête glorieuse et pacifique, à laquelle le monde entier a assisté. Elle sera l'honneur de notre époque troublée; puisse-t-elle en avoir été et en demeurer la pacification indestructible! L'art musical, comme tous les autres, y a fait flotter haut le drapeau national, la saison qui s'ouvre ne saurait en conserver qu'une favorable impulsion.

C'est l'Académie des Beaux-Arts qui a eu les honneurs de cette réouverture, en donnant, le jour de sa distribution des prix, l'audition de deux compositions nouvelles.

Leurs auteurs, deux lauréats des concours de Rome, M. P. Vidal et M. A. Fournier, ne sont pas des inconnus pour nous.

M. Vidal, premier grand prix de 1883, est un musicien fort instruit, qui a fait entendre divers fragments depuis son retour d'Italie. Les auditeurs les plus compétents présents à cette solennité artistique, sont d'avis qu'il a bien employé ces quelqes années, en apprenant à maîtriser l'exubérance d'une imagination riche et féconde. Sa « Marche du Sacre de Charles VII », extraite d'une suite intitulée *Jeanne d'Arc*, est d'une facture ferme et de bon style. Les combinaisons orchestrales les plus variées la rendent extrêmement intéressante.

M. Fournier, second grand prix du dernier concours, est un élève de M. Léo Delibes dont l'avenir peut être envisagé comme certain. *Sémélé*, sa cantate couronnée, indique des qualités d'expression et d'ampleur dans son inspiration qui ne sont point communes. Mais ce jeune musicien a besoin d'apporter plus de concision dans sa facture, plus de clarté dans son instrumentation. Il sait; mais il lui faut coordonner ses idées et régler sa science, la soumettre en quelque sorte aux idéales conceptions du sentiment. Il n'en demeure pas moins évident que M. Fournier est appelé à devenir, par son tempérament musical même, un compositeur distingué de la jeune école.

C'est avec la *Damnation de Faust*, de Berlioz, que M. Colonne a eu l'heureuse idée de rouvrir ses belles séances du Châtelet. L'œuvre du maître y a été acclamée autant par le public habituel, que par les nombreux étrangers retenus à Paris pour voir comment finit une pareille Exposition. Mme Krauss, toujours superbe d'élan dramatique, MM. Vergnet et Lauwers, ainsi que le brillant orchestre de M. Colonne ont été admirés avec autant d'enthousiasme à la troisième qu'à la première de ces auditions.

Comme le nom de Mme Krauss, au Châtelet, celui de M. Faure n'avait pas exercé moins d'attraction sur le public du cirque des Champs-Elysées. L'art avec lequel cet admirable artiste pose et conduit sa voix n'a jamais été dépassé, même au temps de la grande école italienne, dont il procède. Il y ajoute encore le charme de dons naturels rares, d'une prononciation irréprochable et d'une justesse d'expression absolument séduisante. M. Talazac et Mlle Clotilde Kleeberg, très remarquable pianiste, ainsi que le vaillant orchestre de M. Lamoureux, ont été aussi très chaleureusement fêtés.

Si, contre notre habitude nous n'avons pas placé les théâtres lyriques au début de ces lignes, c'est qu'il n'y a en ce qui les touche que des nouvelles sans grand intérêt à enregistrer. Les « premières » attendues, et même les reprises à sensation, sont toujours à l'étude, *vigoureusement* poussées... mais cette vigueur relative tarde bien à produire ses résultats.

A l'Opéra, la Direction s'amuse à élever des

conflits entre elle et ses artistes de l'orchestre et des chœurs. Toujours la question de réaliser des économies sur le personnel. On comprend que là où règne la discorde, le travail en doive souffrir. Où en est *Ascanio*, de M. Saint-Saëns? Comment se porte la *Zaïre* de M. de la Nux? Et Berlioz, le grand méconnu d'antan que tous admirent aujourd'hui, n'aurait-il pas dû trouver une éclatante revanche avec ses *Troyens*, sur notre première scène, pendant le défilé de toute l'Europe à notre Exposition?

A l'Opéra-Comique on constate plus d'activité et de bonnes intentions, M. Paravey doit reprendre le 7 décembre ses samedis d'abonnement, dont le dernier samedi de mai sera la clôture. Cela donnera vingt-cinq représentations en exceptant le samedi saint. De plus, cet habile directeur annonce pour cette année un certain nombre d'ouvrages nouveaux. Retenons simplement le *Dante* de B. Godard; la *Basoche*, trois actes d'André Messager; peut-être après, la *Circée*, d'A. Thomas; et la *Kassia*, de Léo Delibes. Mais ce serait trop beau; demandons-lui seulement pour cet hiver les deux premiers de ces ouvrages, et puisque le gouvernement *va* s'occuper de la nouvelle salle à reconstruire, réservons les deux derniers pour la solennité de son inauguration. On assure cependant que le *Sicilien*, musique de M. Wekerlin, est à l'étude. Cet ouvrage, sauvé de l'incendie de l'Opéra-Comique, allait y être représenté. Il est bon de rappeler que la comédie de Molière ne comportant qu'un acte, le *Sicilien* avait été transformé en libretto d'Opéra en deux actes, par l'habile caricaturiste Stop, et on dit le plus grand bien de cette adaptation comme de la musique. Nous souhaitons donc aux auteurs si éprouvés par ces années de retard que leur pièce passe avant toutes les autres.

Avec cela M. Paravey a encore de séduisantes reprises en perspective, sans compter *Mireille*, qui ne tardera pas à être au point. Il nous promet en effet *Manon*, *Dimitri*, *Lakmé*, *les Mousquetaires*, *les Saisons*, *Haydée*, encore d'autres ouvrages aussi charmants, que le public sera certainement heureux de revoir.

M. E. Guinand, président de la « Société chorale d'amateurs » fondée depuis vingt-cinq ans par M. Guillot de Sainbris, nous annonce la reprise des réunions artistiques de cette société d'élite. Elle a eu lieu le mercredi 13 novembre denier, dans le local ordinaire, 20, rue Saint-Lazare. C'est là qu'il faut s'adresser pour avoir tous renseignements, comme pour se faire inscrire. Le peu d'espace dont nous disposons nous oblige à être brève; mais nous tenons à dire que cette société s'adresse surtout aux jeunes femmes et aux jeunes filles du monde. Nos plus grands maîtres se font honneur de lui appartenir, et nos premiers artistes s'y font entendre dans les concerts qu'elle donne chaque année. On y admire chaque fois le choix des ouvrages et la perfection de leur exécution par ces chœurs féminins dont l'élégante tenue, le ton distingué et la gracieuse jeunesse charment autant l'œil que l'oreille. Et quelle école excellente pour former des musiciennes, les exercer à la lecture, à la précision comme au goût des belles œuvres! C'est en même temps une agréable distraction, où l'on s'amuse en apprenant.

Voici venir le moment de songer à préparer les cadeaux d'étrennes pour l'année 1890. Rien n'étant plus offrable qu'un recueil de musique élégamment relié, nous n'hésitons pas à placer en première ligne l'album du PIANISTE MODERNE Un nouveau tirage, préparé exclusivement pour nos Abonnés, permet à la Direction d'en tenir un certain nombre à leur disposition. Bornons-nous à rappeler que ce riche volume renferme la plus variée des collections, comme genre et degré de force. Des compositeurs sérieux tels que Weber, Rossini, Halévy, Gounod, Reyer, Hesse, Ritter, etc., et des auteurs en vogue comme Bizet, Offenbach, Planquette, Varney, Audran, — et nous en passons, — s'y trouvent réunis avec leurs plus célèbres motifs. Nous ne croyons pas qu'il se puisse rencontrer une série aussi complètement belle et attrayante.

Pour recevoir *franco* ce remarquable recueil, envoyer un mandat-poste : 8 fr., Paris; Départements, 10 fr., à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

En terminant, signalons deux jolies pièces pour le piano, écrites avec autant d'originalité que de talent, par Mme Gennaro-Chrétien. L'une intitulée *Lœlia*, valse lente, se trouve chez l'éditeur Durand et Schœnewerk, 4, place de la Madeleine. L'autre, un gracieux *Madrigal*, est éditée chez V. Durdilly, 11 *bis*, boulevard Haussmann. Moyenne force. — Pour le chant, citons, du même auteur : *Pardonnez aux Enfants*, mélodie d'un sentiment simple et touchant; puis *Pensée Fugitive*, avec accompagnement de piano et flûte ou violon à volonté, morceau d'un caractère poétique, comme musique et comme paroles. Editeur : I. Nauss, 12, faubourg Poissonnière.

Nos lectrices auront remarqué, nous n'en doutons pas, le charmant *Voici Noël*, de M. Wekerlin, contenu dans notre numéro de novembre. C'est une composition des plus gracieuses, écrite spécialement pour nos jeunes abonnées, avec l'art toujours original de ce savant musicien.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



J'ai tellement pris l'habitude de me promener avec vous dans notre merveilleux Paris, dont l'Exposition a fait encore une fois le centre du monde, mesdemoiselles, que je ne sais plus dire autre chose que mes visites au Champ de Mars. Mais cette fois ce sera pour vous attrister de mes regrets. Je n'entendrai donc plus chaque soir, à dix heures moins un quart, la canonnade de la Bastille qui nous annonçait la fuite de Latude. Plus de tapissières avec un gavroche, sur le marchepied, qui vous crie dans les oreilles : « A Buffalo! Encore une pour Buffalo! » Ni la chasse aux tickets, ni ce bruit joyeux d'une foule qui s'amuse et s'accroche, par grappes, à tout ce qui peut la renseigner et la piloter.

Les derniers trains de plaisir ont été les plus pittoresques. La ligne d'Orléans a fourni à l'histoire amusante son contingent d'anecdotes. Le Poitou a donné en masse et j'ai reçu, pour ma part, deux jeunes échappés de la Vienne, qui avaient passé la nuit en chemin de fer pour débarquer à Paris, frais et dispos, le lendemain matin. La grande ville dormait encore; que faire en attendant son réveil? se disaient les jeunes gens sur le quai, où leurs compatriotes se secouaient et se posaient la même question.

— Allons visiter le Jardin des Plantes, dit Sigismond.

Et voilà mes compères en route. Derrière eux les voyageurs, sans parti pris, emboîtent le pas; on va voir le lion, l'ours, etc.

— Maintenant, allons à la messe à Notre-Dame, dit un peu haut l'intrépide Sigismond, qui s'amuse de cette foule autour de lui.

Ils entrent dans la grande nef sombre. C'est dimanche; toutes les bonnes sont là et s'étonnent de ce flot, se demandant s'il y a concurrence, car chaque voyageur porte un sac ou un panier qui exhale un léger parfum de pâté, de saucisson et de *chabichou*, fromage de chèvre que les Châtelleraudais prisent fort.

Après la messe, mes amis viennent déjeuner chez moi, et cela met fin à cette marche triomphale.

Et les billets aller et retour, quelle mine à incidents! Les étourdis, en quittant l'hôtel, les ont oubliés sur la cheminée; on s'en aperçoit en route, on sort à mi-corps de la voiture :

— Cocher, retournons, vite, vite, courons, bousculons, tuons quelqu'un ou quelque chose, je n'ai pas mes billets!

Les gens trop soigneux les ont mis au fond de leur valise et voilà que sur la banque du pesage on défait rageusement son bagage : la Tour Eiffel en carton, des pantoufles, la photographie d'Angel Pastor, un morceau du sphinx de la pagode d'Ankor, du nougat de la rue du Caire, une brosse :

— Ah! les voilà! Mon Dieu! qu'il fait donc chaud à Paris!

— Je crois bien, avec de pareilles émotions!

Yvonne, elle, a perdu sa fille; heureusement que nous l'avons retrouvée, dix pas plus loin, en contemplation devant les poupons de la section des jouets; mais il y a de pauvres parents qui ont eu des heures cruelles à la recherche de leurs enfants égarés. On avait créé un service de police exprès à l'Exposition, et on en recueillait en moyenne cent cinquante par jour.

Mais je vous parle d'Yvonne, sans vous la présenter à nouveau. Avez-vous oublié cette jeune amie qui encombrait les faux-cols paternels de sa couronne d'oranger et dont le mari, Paul, mangeait de la tête de veau pour se faire bien venir de sa future belle-mère? Yvonne est venue me voir et ensemble nous avons visité l'Exposition centenale, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre de l'école française groupés dans le pavillon des Beaux-Arts. Ah! les bons moments que nous avons passés là ensemble, riant d'un œil, pleurant de l'autre, racontant, écoutant, nous exclamant quand c'était trop beau. Yvonne aplatie dans un fourreau de drap beige, les mains dans les poches de sa petite jaquette ouverte sur un foulard rouge, émettait les opinions les plus hardies sans sourciller et formait le goût des badauds qui nous entouraient. Du reste, rien n'étonnait personne dans cette cohue bonne enfant où chacun cherchait à s'instruire comme il pouvait, questionnant au besoin et disant sa naïve façon de penser. J'ai vu un mari perdu dans la contemplation du *Sacre* de David :

— Allons, viens donc! disait la femme impatientée.

— Mais je regarde les physionomies.

— Les physionomies, qu'est-ce que ça te fait?

Et le mari, docile, abandonnait Joséphine de Beauharnais, succombant sous le poids de l'émotion et de son manteau impérial, pour aller, au pas de course, à travers les salons, se faire une idée des arts, abstraction faite des physionomies.

— Voilà une toile morale! s'écria tout à coup Yvonne en tombant en arrêt devant *Lavoisier et sa femme*. Lavoisier ne pense plus ni à sa chimie, qui mijote sur la table, ni au gros ballon de verre qu'il va briser tout à l'heure s'il étend encore le pied; non, il regarde sa femme, il

l'aime, il l'admire; cette vue le repose de ses travaux; il s'attendrit et il est fier tout à la fois. C'est un bon ménage; ce sont des gens heureux!

Est-ce que vous aimez les paysagistes? Moi, pas beaucoup; j'aime trop la nature et je me plains qu'on ne la rende, pour ainsi dire, jamais aussi belle que je la vois. Pourtant il y a des « Sous bois » de Corot, à l'Exposition centenale, qui font rêver, et des « Matins » de J. Breton, qui donnent ce frisson de la brise printaniére, quand la campagne s'éveille et chante le lever du jour.

J'ai revu aussi avec une vive émotion *les Dernières cartouches* de Neuville. En-dessous de la toile si connue, on avait placé un tout petit tableau du maître représentant le lieu de la scène sans personnages et tel qu'il existe maintenant avec portes et fenêtres, meubles cirés et en ordre; cela rendait encore plus saisissant le drame militaire avec son décor de poudre et de sang.

Voici un autre tableau qui date de cette époque douloureuse où la France agonisait. Ses enfants se sont fait une parure de ses larmes et ont immortalisé ses défaites. Regardez : *Aux héros morts sans gloire*, d'Hébert. Une femme tient serrée sur son cœur une urne funéraire; son visage, noyé d'ombre, est triste, recueilli, avec une expression de calme souverain. Oh! que ce regard profond dit bien tout ce qui remplit l'âme dans le sacrifice obscur de sa propre gloire pour la gloire de son pays! Je ne peux me détacher de ce coin de salle où la lumière, qui fuit la tête songeuse, inonde de rayons l'épaule nue et toute frissonnante de la muse héroïque.

Encore un souvenir du même peintre et de la même époque. Qui ne connaît *N.-D. de la Délivrance*, d'Hébert, dans son voile de laine blanche et sa robe de bure noire; mince comme une vierge du moyen-âge, belle comme une israélite d'autrefois. Elle a un nimbe d'or autour de la tête et dans les bras un Jésus qui va pleurer.

Elle avait été promise par le grand peintre à Celui qui dirige les hordes sauvages, si son village était épargné par l'invasion. Il fut exaucé, et c'est ainsi que La Tronche fut dotée d'un chef-d'œuvre. Son curé est très fier, comme on pense, d'un pareil *ex-voto*; aussi ne lui ménage-t-il ni les jours savants, ni les draperies rouges; mais elle n'a pas besoin de tout cela pour être divinement belle.!

J'aurais bien voulu revoir les Meissonnier, mais il n'y a pas moyen d'approcher, et puis un gros rapin, grisonnant sous son béret poussiéreux, encombre ce côté-là de sa personnalité prétentieuse; il parle de brosses, de pâte grasse, de peinture au pouce, de lèche, de poncif; ça m'enlèverait mes illusions cette autopsie de l'art; allons ailleurs.

La prise de Constantine, d'Horace Vernet. Ah! voilà mon affaire! Des soldats, des képis, des bidons, des trompettes, de la fumée, des pierres qui dégringolent le long de la brèche avec des chevaux, et là-bas. un minaret blanc. *Caraman, Desmoyens*, Pérégaux, Danrémont. Qui veut mourir pour la patrie?... Et tous sont morts et Constantine est Française!

Parlons vite de moutons, sans quoi on va m'accuser de vouloir introduire le service militaire obligatoire parmi les demoiselles.

Eh! bien, il y en a quelques-uns à l'Exposition, mais je ne les ai pas regardés. C'est comme les dindons, quelle drôle d'idée de peindre ces volatiles rougissants, ou bien encore ces animaux innomables que Madeleine appelle des kron-krons, qui ont des queues en frisettes et des jambons délicieux?

Pendant que j'exprime ma façon de penser à cet égard, Yvonne se penche vers moi :

— Ma tante, allons voir le *Tobie* d'Olivier Merson, voulez-vous?

Le gardien. — Messieurs et dames, on ferme!

Moi. — Allons viens, Yvonne.

Yvonne. — Je veux voir Tobie; passons par là,

Nous voilà arpentant le rez-de-chaussée avec un gardien à nos trousses errant sur tous les tons :

— On va fermer!

En voilà un autre qui nous barre la route.

— Monsieur le garde, je vous en prie, laissez-moi voir Tobie; il est justement derrière vous, là, vous voyez; viens, ma tante, monsieur permet...

Et nous voilà campées devant cette toile charmante où le jeune homme tient sa vieille mère dans ses bras et détourne son visage attristé pour écouter les derniers conseils du vieillard aveugle. Au fond, un jeune Arabe, vêtu de blanc et la main appuyée sur le petit âne qui porte les bagages, a bien de la peine à dissimuler son origine céleste; ses vêtements, son visage, l'air qui l'enveloppe trahissent une lumière surnaturelle. Comment Tobie n'a-t-il pas reconnu l'ange!

— Enfin, Yvonne, me diras-tu pourquoi cette course folle à la recherche de Tobie?

— Ma tante, demandez-le à Paul.

— Eh! bien, Paul?

— Je crois qu'Yvonne et moi avons vu ce tableau l'année qui a précédé notre mariage et que, ce jour-là, en présence de l'ange...

— Paul, tais-toi, je n'ai rien d'angélique et ma tante va se moquer de nous.

— Je m'en garderais bien.

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Mots en carré

Dans chacun des quatrains chercher un mot du carré.

Popol est malade. Oh ! soyez sans crainte,
Il n'en mourra point. Le docteur l'a dit.
Mais bonne maman, par la peur étreinte,
A, sur son giron, gardé le petit.

« Voyons donc, mignon, fait-elle, sois sage :
« Prend ce loch moelleux qui doit te guérir !
« De l'abattement tu m'offres l'image ;
« N'es-tu pas d'ailleurs bien las de souffrir ? »

Popol fait la moue, un doigt dans sa bouche,
Et grand'mère : « Amour, que voudrais-tu, dis? »
Sur sa manche alors le *mignon* se mouche,
Veut des cornichons et puis des radis.

Mais soudain Zaza de l'école arrive
Et distrait l'enfant avec son album :
Vois ce grand château, la tour et l'ogive
Et, sur les vieux murs, la fleur du Sedum ?

Tournons cette page : oh ! les belles choses
De toutes couleurs, nésée et corail !
Et ces fleurs d'azûr, ces bébêtes roses !
Pas ça : j'aime mieux une gousse d'ail.

Sonnet-Portrait

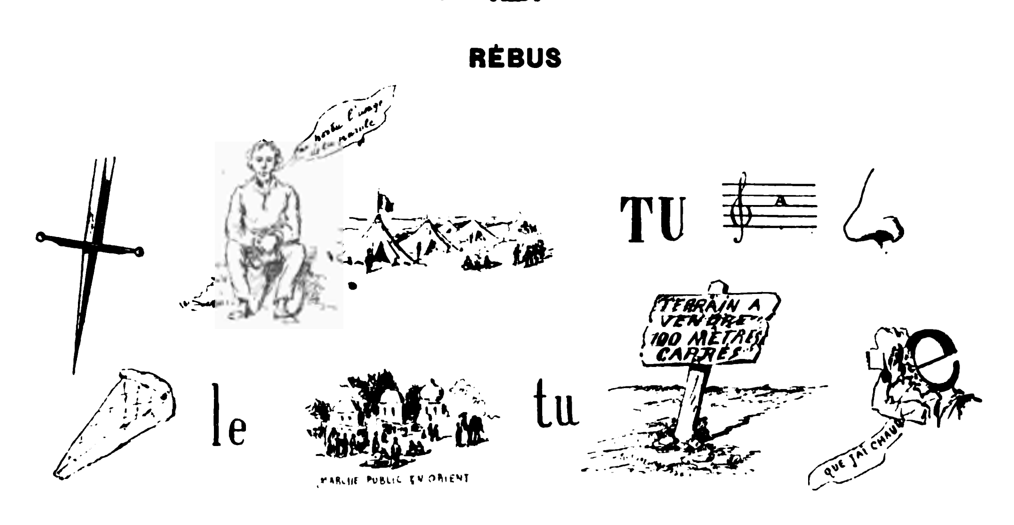
Les fauves, dans les yeux, ont un mortel éclair ;
L'homme, sous le soleil, sent bouillonner sa [tête...
Qu'importe !... le grand chef, pour qui la lutte [est fête,
Fend le désert torride avec son « buveur d'air. »

De la France, acharnée à la rude conquête,
Il suit, comme un démon, la piste avec son flair :
Et, lui tirant du sang, lui rongeant de la chair,
Il retarde sa marche et l'entrave et l'arrête.

Mais la France jamais n'a dit son dernier mot...
L'Arabe au burnous blanc, triste dans un cachot,
Suit, d'un regard poignant, les vagues de la [Loire...

Il devint notre ami, plus tard, en liberté.
Il combattit pour nous et pour la chrétienté.
Nos cœurs reconnaissants honorent sa mémoire.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE NOVEMBRE

CHARADE : *Bis cottes.*

SYNONYMES : *Palefroi — Destrier — Coursier — Haquenée — Jument — Cavale — Cheval.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE

La louange n'est que fumée et toute fumée trouble la vue.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Voici que nous approchons du jour de l'an et nombre de lettres nous le rappelleraient, si nous n'y avions déjà pensé. Ce sont toutes sortes de renseignements qui nous sont demandés sur les objets à offrir : « Quels sont les plus nouveaux et surtout les plus à la mode, etc., etc.? N'avez-vous pas dit que les bijoux se portaient beaucoup ? » Mais oui, l'on aime et l'on met des bijoux, et les plus charmants, les plus en vogue sont ceux en argent noir véritable et contrôlés à Paris, avec monture en or. Nous en donnons plus loin le détail et les prix, ce qui nous dispense d'en parler ici ; d'ailleurs, n'avons-nous pas à nous occuper un peu de toilette ?

La façon plate reste en faveur, et c'est pour vous, mesdemoiselles, que nous voudrions ne pas la voir changer, car elle vous habille particulièrement bien. On choisit le drap, la vigogne et des tissus mélangés de préférence ; si vous ne soutachez pas votre costume, mettez y quelques rangs de piqûre, au corsage un collier de fourrure et un bracelet à la manche ronde. Nous allons vous décrire la toilette complète d'une jeune fille mise simplement mais avec une élégance toute parisienne. Drap marron doré, la jupe s'incline derrière et se monte par des plis. Le corsage à petite basque est ouvert droit, sur une chemisette en surah froncée, très fournie, et le bord, qui joue dessus, est dépassé par une étroite bande de velours marron sur laquelle sont cousus, très rapprochés, de petits boutons plats et dorés. Manche plate, boutonnée, avec un bracelet en castor naturel et le collier de même. Le collet assorti, avec doublure ouatée en tartan écossais, est couvert de volants déchiquetés à peine froncés. Pour coiffure le boléro en castor naturel avec ou sans pompons. Le manchon pareil. Les bottes en chevreau glacé avec la guêtre mate, les gants en Suède naturel et au bras un gentil cercle d'or avec trois trèfles ou trois fleurs de lys héraldiques en argent noir. Le mouchoir en batiste à ourlet étroit imprimé de fleurettes bleues. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il est difficile de trouver toilette plus soignée et plus gentille ?

Cette autre pour les mauvais jours nous paraît pratique et jolie aussi. Un tartan écossais bleu et vert sombres à fines raies rouges divisant le fond en carreaux fondus. La jupe, découvrant le pied, est plissée derrière, et le tablier couvert par le devant drapé de la polonaise dont le dos est à basque plissée. Cette grande draperie ramassée de plis étagés à droite et groupés à gauche près de la taille, forme comme un plastron serré dans une pointe-ceinture en velours vert foncé, comme le col droit et le très haut poignet de la manche large. Une pelisse assortie au costume, le manchon en astrakan comme la toque. Bottes en chevreau mat à double semelle avec piqûre apparente. Gants de Suède et parapluie en sergé carmélite à boule en vieil argent.

Ce costume, en drap crème, pour une jeune fille de dix-huit ans, sera porté aux dîners et réunions intimes, il est séduisant de simplicité et d'élégance. Jupe légèrement inclinée aux lés de derrière, avec trois cercles d'étroite tresse d'or au-dessus de l'ourlet. Le corsage, très cambré, bien tendu devant et agrafé derrière, est un peu ouvert à l'encolure que suivent trois tresses d'or; la manche est courte, froncée en bouillon.

Cet autre, pour la ville, est en drap brun rouge Eiffel. Les lés de derrière plissés, le devant très plat avec un large biais de velours qui se perd sous le premier pli de côté. Le corsage, à gilet de velours, a le devant-veste très fuyant, fermé par un seul bouton, à l'encolure; la manche en drap est dépassée par une sous-manche en velours boutonnée extérieurement. Ces quelques descriptions suffiront pour faire comprendre ce qu'à de comme il faut, d'élégant et de simple tout à la fois le talent de Mme Pelletier. Disons que le jury a ratifié le jugement porté par la foule des visiteurs devant l'Exposition de Mme Pelletier-Vidal, en lui donnant la médaille, la plus haute récompense.

Il est une mode qui tend à se généraliser ; nous croyons devoir la mentionner, non pas pour que vous la portiez, mais bien plutôt pour que vous la laissiez à celles qui, lancées dans le mouvement mondain, arborent des modes un peu bizarres. Je veux parler de la casquette parisienne qui fut, ainsi que la casquette jockey, très en faveur au bord de la mer, faveur dont elles jouissent encore cet hiver.

Comme complément d'une jolie toilette, citons les bijoux en argent noir. Voici, d'ailleurs, les renseignements que nous avons promis sur ceux de la maison Billault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, qui sont contrôlés. Ces nouveaux bijoux sont d'un goût exquis, la monture en est soignée et ils sont classés dans la joaillerie plutôt que dans la bijouterie, vu leur côté artistique. Employé en perles, l'argent noir, inaltérable, semble de jolies et fines perles grises et l'usage, loin de l'altérer, le rend au contraire plus brillant. Voici une nomenclature bien sèche de ces délicieuses fantaisies, avec la monture en or ou or sur argent : Broches : 2 trèfles, avec grosse perle au milieu, 13 fr. ; barrette, avec 5 perles pampilles, 14 fr. ; trèfle, perle

fine au milieu, 19 fr.; broche-jarretière, or sur argent, au milieu une fleur de lys en argent noir, 9 fr.; une églantine, cœur et feuilles retournées, ornés de 21 roses, monture or, faisant broche, et épingle de coiffure, 18 fr. Epingles : Fer à cheval, queue or; fleur de lys; grosse boule, 6 fr. chacune; épingle de voilette, la perle indécollable, 1 fr. 75 centimes; les six dans un écrin de satin bleu, 10 fr. 50. Parures : broche longue, perles, 7 fr. 50; le petit peigne, 9 perles, fourche écaille vraie, 15 fr. Le bracelet, 7 perles noires, 12 fr.; réunis dans un écrin de satin bleu, 30 fr. Autre parure à 29 fr. dans un écrin. Broche, barrette, avec 3 fleurs de lys, 9 fr.; petit peigne assorti sur fourche en écaille vraie, 10 fr. Le bracelet, 3 fleurs de lys, 13 fr. Monture or sur argent. Parure, 25 fr. Broche, barrette, 3 trèfles espacés et le bracelet assorti. Une paire de boutons d'oreilles, dits froufrou. à vis, coûte 12 fr.; boutons boule, crochet à l'italienne, 6 fr.; à brisure à système, 16 fr.; avec rose en haut, 23, 29 et 25 fr., selon la grosseur de la la boule en argent noir; monture en or. Bracelet maillons à plaques argent noir, incrustations d'argent blanc, fleurettes ciselées à la pointe, monture or; Renaissance, avec chimères gravées en relief, 100 fr. chacun. Nous affirmons que quel que soit l'objet choisi, il sera reçu avec grand plaisir et fera honneur au goût de la donatrice.

CORALIE L.

TRAVAUX POUR ÉTRENNES PUBLIÉS DANS L'ÉDITION HEBDOMADAIRE

Le 16 NOVEMBRE : Lys héraldique, support-étagère. — Trèfle, Pique, Cœur Carreau, plateaux pour l'argent et les jetons des joueurs de cartes. — Encognure-étagère. — Table Pompadour à deux étages. — Sac de voyage, fermant. — Bourriche-panier à ouvrage. — Violoncelle, support pour photographies. — Chaise de clown, étagère à poser sur une table ou sur le piano. — Couverture de livre. — Calepin, deux dispositions d'étoffe. — Voile de fauteuil en étamine brodée de trèfles.

Le 30 NOVEMBRE, supplément de travaux coloriés pour cotillon et dans le numéro du 23 une feuille de patrons à découper donnant les patrons (grandeur naturelle) de ces travaux : Pelote Louis XV se suspendant au mur. — Trois calepins de bal : carré, à l'italienne et pour jeune fille. — Vide-poche de cheminée. — Deux plateaux pour vase ou objet d'art. — Boîte à épingles — Tous ces objets élégants, faciles à faire, sont couverts d'étoffe ancienne, étoffe que l'on peut remplacer par une gentille étoffe moderne. Prix du numéro : 1 fr.

Le 14 DÉCEMBRE, une aquarelle de meubles de fantaisie et de travaux pour étrennes.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous regrettons, vu leur nombre, de ne pouvoir détailler tous les jolis ouvrages que nous a montrés Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, car ils le mériteraient. Une élégante et réelle nouveauté, c'est le tulle grec avec appliques de batiste écrue brodées de légères fleurettes en soie de couleur : Le voile de fauteuil, long ou carré, 30 fr; de canapé, 55 fr. Eventail en gaze vert Nil, brodé de fleurs et d'oiseaux, monture en bois d'iris, 45 fr.; échantillonné avec le montage, 38 fr. Ecran bougie, la gaze tendue sur la monture, 20 fr.; la paire, forme tambourin, même prix. Dessus de globe en étamine, brodée de personnages japonais, doublure soie vert d'eau, échantillonné, 15 fr.; dentelle et doublure, 10 fr. Abat-jour, même travail, 14 fr.; carcasse, 5 fr., ruche découpée, ruban et dentelle, 20 fr. Cheminée-papeterie, avec satin brodé sur la tablette, 48 fr. faite; ouvrage et monture, 38 fr. Niche porte-cigarettes, 26 fr.; ouvrage satin brodé et monture préparée, 23 fr. 50. Sac-cabas, en satin brodé, 48 fr. fait; ouvrage et montage, 42 fr. Sachet formant comme un triptyque, satin brodé avec figures, 55 fr.; échantillon et montage, 50 fr. Ouvrages faciles à faire pour enfant : Pochette, drap perforé. préparé, 10 fr. Essuie-plumes, 6 fr. 50; dessous de vase, la paire 12 fr. Un joli choix d'objets de layette, pour cadeaux, entre autres un dessus d'édredon, en soie royale blanche, pour berceau; bouquets jetés de marguerites en soie bleue ou blanche; la doublure de même soie non brodée. Le dessus dessiné et la soie, 48 fr.

Passons à un autre genre de cadeau, cadeau sérieux et très appréciable. Nous voulons parler d'une machine à coudre, et, parmi toutes celles inventées pour alléger le travail, le rendre facile et amusant, nous n'en connaissons pas de meilleure que la machine n° 3, de la Compagnie française. La plus haute récompense, médaille d'or, a été décernée à son inventeur, M. H. Vigneron, par le jury de l'Exposition. En vous désignant tout particulièrement cette machine, nous ne faisons que rendre justice à son mécanisme, aussi simple qu'ingénieux, qui permet à la plus inhabile ouvrière de faire tous les ouvrages, fins ou grossiers. La « Favorite des Dames » et « L'Eclair » sont deux petites machines,

fort commodes, qui marchent à la main et font tous les travaux; les prix, déjà minimes, sont encore baissés pour nos abonnées, qui pourront les échanger si elles ne leur conviennent plus... Elles seront reprises au prix réel à valoir sur l'achat de la machine n° 3. Prière d'écrire directement à M. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

En quittant la maison Vigneron, nous passons devant les vitrines de MM. Sajou, Lefèvre et Cabin fils successeurs, 74, boulevard de Sébastopol. Entrons-y et voyons quels sont les ouvrages à vous signaler. Nous apprenons que l'album de dessin de cette maison a été récompensé d'une médaille de bronze et leur dessin colorié, sur canevas, d'une mention honorable ; c'est un succès. Beaucoup d'ouvrages sur drap perforé : coussin, dessus de clavier, pochette, tapis, etc., etc., sont de prix modique et jolis de couleur et de dessin. Des chaises, des écrans, des paravents préparés, le tout d'un très bon style et amusants à faire. Que vous citer encore parmi cette multitude de jolis ouvrages faits pour toutes les travailleuses! Des écrans à main, des corbeilles de bureau, des vide-poches, etc., etc. La maison Sajou se recommande par la variété des tissus, genre canevas, que l'on trouve chez elle : balle à café, étamine, toile-canevas et filet à broder de toutes les grosseurs et dont l'on peut avoir le métrage si minime qu'il soit. On y trouve aussi les fils à broder, en un mot toutes les fournitures regardant les ouvrages de fantaisie.

A la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, nous voyons de charmants bijoux et des fantaisies nouvelles. Ce sont : Un porte-cartes, monture en métal vieil argent, avec fleur de lys, hermine de Bretagne ou natté, doublure en satin, à 12 fr. 50, 15, 18 et 20 fr. Un miroir de poche, forme ovale, en métal vieil argent, même décoration, 10 fr. 50, 15 et 18 fr. Un bracelet porte-montre, en métal vieil argent, remplace celui en cuir, composé de plaques finement repercées, fermoir à chaînettes, 11 fr. 50. Un porte-montre, s'adaptant à la cheminée ou à la table, en métal vieil argent, le support style Renaissance, 13 fr. 50. Bracelet Buffalo Bill's composé de plaques carrées, avec écusson pour graver les initiales, 10 fr. 50. Bettina, suite de petites plaques longues découpées en genre dentelle, chaînette avec boule, 6 fr. 50. Broches : Croissant, pierres Iris, monture métal doré, 6 fr. 50; en véritables pierres nouvelles, dites « Proserpine », 8 fr. 50; Couronne, cercle de pierres Iris avec strass, 8 fr. 50 ; Etoile, six pierres Iris taillées en poire, 5 fr. 50; Dauphine, même genre, 4 fr. 75; Pensée en imitation d'améthyste, monture métal doré, 16 fr. 50. Boucles d'oreilles assorties. 8 fr. 50; la parure 18 fr. Broches mosaïque, fond émail blanc, avec couronne émail grenat et vert formant bouquet, 9 fr. 50; tambour de basque, genre mosaïque, émail blanc sur lequel se détache un léger feuillage serti d'or, 9 fr. 50; Persane, couronne de cœurs émaillés grenat, au centre se trouve une étoile dorée sur fond bleu, 8 fr, 50. La monture de ces bijoux est en métal doré. Broche turque, plaque en émail blanc avec dessin mosaïque cerclée de métal vieil argent ciselé, 6 fr. 50. Pensée en véritable émail formant les sépales découpés aux teintes naturelles, le tout entouré d'un cercle en argent véritable, 25 fr. Broche Guise, croix découpée en émail blanc et grenat, métal doré, 5 fr. 50. Régence trèfle, pour dame, en métal doré, tissu souple avec petits trèfles, pendeloque forme médaillon, 10 fr. 50; plus large avec médaillon surmonté d'un trèfle, 12 fr.

Rappelons les produits alimentaires des RR. PP. Bénédictins du mont Majella et de Varazze : Chocolat exquis, la boîte de 250 grammes, 2 fr. et 2 fr. 75; thé parfumé, 3 fr. 50 la boîte; esprit de mélisse, 2 fr. le flacon. A partir de 25 fr. envoi *franco* contre remboursement. Pour la France, une commande de 20 fr. est expédiée *franco*, contre mandat-poste envoyé dans la lettre de commande. Au-dessous, ajouter 50 cent. pour le port par la poste, paquet recommandé; 75 cent., en valeur déclarée, si l'objet est en argent.

***

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES
EN TOUS GENRES
PARURES DE MARIÉES

De Mme Favier, Faubourg Poissonnière, 68, Paris

Nous rappelons à nos abonnées qu'elles ne peuvent mieux faire que de commander à cette maison leurs fleurs artificielles *de parure, d'appartements et d'autels*. Nous avons vu entre les mains de Mme Favier un lilas d'une finesse admirable, et nous avons pu admirer aussi des roses on ne peut plus naturelles, une mignonne bruyère qui se conserve parfaitement, des chrysanthèmes et glaïeuls variés, de la boule de neige, etc., etc., et tout cela à des prix très raisonnables.

***

LIVRE D'HEURES A ENLUMINER

Ce livre vient d'obtenir un tel succès auprès des lectrices du *Journal des Demoiselles*, qu'il nous était difficile de ne pas répondre à leurs bienveillants encouragements.

Nous venons donc de compléter l'édition déjà parue, de trente-deux nouveaux dessins, également originaux, ayant pour textes les actes de la communion, et qui forment une suite toute naturelle aux autres pages. Ce supplément vaut 7 fr. et le livre tout complet, 20 fr.

On recevra *franco*, sur simple demande, le feuillet spécimen, ainsi que tous renseignements sur les images, cachets, canons d'autel à enluminer. — Bouasse-Lebel et Massin, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

***

Les cafés sont toujours d'un prix très élevé. La spéculation qui se fait sur cet article en est la seule cause.

Aussi le consommateur trouve-t-il difficilement de bons cafés brûlés.

Nous espérons être utiles à nos lectrices en les informant que la maison E. Fouquet, 138, rue de Rivoli, vient de traiter avec un des plus grands producteurs des Indes pour toutes ses récoltes annuelles, ce qui lui permettra de donner à sa nombreuse clientèle un café toujours régulier et suivi de goût, ce qui, jusqu'à présent, n'a pu être obtenu.

La maison E. Fouquet met donc en vente, dès maintenant, des cafés supérieurs à tous ceux ven-

dus jusqu'à ce jour et qui ne craignent aucune concurrence, comme qualité, depuis les meilleur marché jusqu'aux plus chers. Sur demande, elle envoie des échantillons gratis pour la province.

En outre, la maison E. Fouquet vient de se transformer en comptoir de spécialités, cafés, thés, chocolats et vins, et aujourd'hui elle ne tient que des produits de premières marques et de premiers choix.

Envoi *franco* du catalogue sur demande.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, n° 4758

Modèles de Mme Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

PREMIÈRE TOILETTE. — Grand manteau en drap broché, semé de gros coquelicots noirs sur fond brique; le devant, légèrement drapé de côté sous une agrafe en vieil argent, est en tissu uni avec grand revers de fourrure, croisant sur un petit plastron également en fourrure; le bas du manteau est bordé de la même fourrure, du renard noir; manche à parement de fourrure; une longue pointe continue l'extérieur de la manche et se termine dans un gland en passementerie. — Capote en velours brique foncé; dessus, nœud de velours et petite plume vieil or, brides en satin vieil or.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume en tissu écossais; jupe ouverte devant sur un dessous en lainage uni marron d'Inde bordé, dans le bas, d'un galon lamé; fichu drapé en écossais, croisant sur un petit plastron uni et entrant dans un gilet, uni également, et bordé en haut et en bas de galon lamé; corsage-jaquette découvrant le gilet; manche plate et col en tissu écossais. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de feutre à grand bord devant; nœud de ruban façonné sur la calotte.

MANTEAU DE FILLETTE. — Manteau en drap gris-bleu à petite pèlerine froncée dans un empiècement en pointe devant et derrière; manche légèrement froncée dans un poignet de fourrure; bordure d'astrakan autour de la pèlerine; la même fourrure fait les bandes de devant, le col, les poches et les bracelets de manches. Ce modèle est présenté de dos à la page 3 de l'album de ce mois. (Voir la planche de patrons).

MODÈLES DE TAPISSERIE COLORIÉE

De la maison Launer

SERVIETTE A ŒUFS et DESSUS DE TABLE A THÉ (portative).

MODÈLE REPOUSSÉ

NAPPE et SERVIETTE A THÉ, de la maison Launer, 4 bis, rue de Châteaudun, où se trouve le tissu damassé préparé pour nappe et serviette. Modèle et tissu spéciaux.

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

PELOTE LOUIS XV. — Voir le croquis et l'explication page 6 (album de décembre).

CALENDRIER

CARNET. — Feuillets.

DOUZIÈME ALBUM

Glace triptyque. — Rond de serviette. — B. S. enlacés. — Petit sachet (broderie en chenille). — N. L. enlacés. — Toilette en peau de soie. — Costume en drap brodé. — Mantelet, tracé réduit du patron découpé. — Entre-deux. — Manteau de fillette (dos de la gravure). — Pantalon d'enfant. — Dessus de boîte à allumettes. — Porte-statuette. — Tambour de basque. — Entre-deux, point de Venise. — Porte-cigarettes. — Pelote Louis XV. — Soufflet. — Porte-cigares, étui. — T S. enlacés. — Entre-deux. — L. C. enlacés. — Pochette à ouvrage. — A. L. enlacés. — Tablier d'enfant. — Pièce de chemise au crochet. — Garniture, guipure Richelieu.

FEUILLE XII

1er CÔTÉ

CORSAGE, 2e toilette (gravure n° 4758).
PANTALON D'ENFANT, page 3 (album de décembre).

2e CÔTÉ

MANTEAU, fillette (page 3, album de décembre et gravure n° 4758).

PATRON DÉCOUPÉ

MANTELET, page 3 (Album de décembre).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL

des

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (hors Paris) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

Prix : Paris, **14** fr. — Seine, **16** fr. — Dép., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

Prix : Paris, **18** fr. — Seine, **20** fr. — Dép., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JANVIER 1889

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

No 3002. — Le premier numéro de *la Poupée Modèle* a paru le 15 décembre, mais il n'est pas trop tard pour prendre un abonnement, vous recevrez ce numéro. Votre fillette n'est point trop âgée, nous avons de *grandes* abonnées de 13 ans qui ne peuvent se décider à quitter *la Vieille Poupée*.

Marie H. — Il faut écrire directement à M. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency, pour l'Eau et la Pommade vivifiques. — Ne craignez pas d'être indiscrète : les abonnées sont pour nous des amies, et notre grande préoccupation est de leur être aussi agréable qu'utile

Une abonnée de 20 ans, M. G. — 1° Ni l'un ni l'autre, on ajoute : *et sa fille*. — 2° Elles sont très convenables, mais j'ai le regret de vous avouer que je les trouve fort mal faites. — 3° J'ignore si cet auteur en a publié d'autres. — Merci, madame, de cette affectueuse constance.

17 ans, N. R. — Précisément, le charme étant dans la variété, les intéressés dans chaque société en inventent eux-mêmes, plutôt que de copier les inventions d'autrui ; nous n'osons donc vous promettre un article sur ce sujet. — On ne met pas de poudre de riz dans les cheveux. — Voir les articles « Visites dans les Magasins. » — Pris note pour les patrons. — Les jeunes filles ne portent plus de bonnets de nuit, mais des résilles.

Une amie de la peinture. — Elle est, comme vous le voyez, arrivée à destination. Nous regrettons de ne pas connaître ce procédé. Peut-être, chez M. Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin, trouverez-vous quelque brochure sur ce sujet, mais il ne faut pas espérer obtenir sans leçons un grand succès dans cet art ; il faudrait au moins quelque direction pour s'initier à des procédés qui ne peuvent être enseignés théoriquement.

Madame P. M., Aveyron. — Vous avez dû recevoir album et spécimens qui vous ont été expédiés de suite. — A moins d'une certaine intimité ou de quelque obligation particulière envers la famille, vous n'êtes pas obligée au cadeau, le dîner suffit.

P. B. à T., Sarthe. — Nous ne possédons pas de modèles autres que ceux que nous publions; veuillez vous adresser directement à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

Madame E. A., Niort. — Nous sommes très peinée que vous ayez cru votre vœu si facile à réaliser. Veuillez parcourir nos colonnes de réponses, vous y verrez que, vu le très grand nombre de demandes, il faut se résigner à attendre son tour et qu'il est absolument impossible de promettre plusieurs exemplaires d'un même chiffre; nous avons pris note, mais pour un seul. Les alphabets que nous multiplions vous viendront en aide pour les autres ; l'année 1888 en contient de très variés.

Château du Vallon. — Le faire plutôt en guipure Richelieu ou en tulle grec brodé; au moins 60 cent. de hauteur, manche, 20 cent. — La maison annoncée vous donnera toutes ces indications. — Merci de votre propagande.

Une violette de novembre. — Vous n'avez que l'embarras du choix dans les nombreux modèles des planches et albums; nous serions bien en peine de vous désigner les uns plutôt que les autres, ne connaissant pas vos goûts et ne sachant pas quels ouvrages vous savez faire. — Nous avons le regret de ne connaître aucun ouvrage spécial, il faudrait vous adresser à une librairie religieuse.

Une jeune mère. — Vous trouverez tous ces objets à la maison Dupont, 91, rue
charmant, garni de filet guipure
festonnée, Moïse très coquet, corb
très pratique, des couvertures et
capitonnés. Même maison pour le
Nous ne pouvons mieux vous adres

M. G., Paris. — Ce nettoyage me
faut vous résigner à le con

existe un Guide Joanne. — **Prière de consulter nos gravures. — La capote avec le long voile pleureuse** de préférence à la toque. — Oui, la Teinturerie Européenne se charge de tous ces nettoyages et teintures et les réussit admirablement.

F. F., Paris. — L'année 1888 vous en a porté, veuillez feuilleter; certainement vous en recevrez encore, mais quand? Nous ne saurions le préciser.

B. Albertine, Suavita. — Nous sommes au regret de votre désappointement; non seulement nous ne pouvons envoyer un dessin ainsi sur commande, mais le temps matériel pour la composition, gravure et impression réclame de nombreux délais. — Vous avez reçu en 1887 un modèle pour robe d'enfant que vous pourriez utiliser, ou les motifs du patron orné de mars 1886, dessin qui s'adapterait parfaitement.— Veuillez consulter albums et annexes. — Nous voudrions vous remercier de votre aimable accueil par une promesse, mais nous ne pouvons que vous engager à vous adresser pour ce patron à M[lle] Vaillant, 35, rue Jean-Jacques-Rousseau; le prix est de 2 francs.

Madame A. R. du S. — Il faut faire porter à votre fillette le corset à épaulières de M[me] Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Bien soutenue et sans pression fatigante, elle se redressera petit à petit. Nous en avons vu les très bons effets. Pour vous, Madame, le corset-cuirasse vous satisfera complètement. Sa coupe est parfaite, allonge la taille et donne au buste de la sveltesse.

Mademoiselle J. L., à V.— Vous pouvez l'employer pour des objets très variés : tapis de table, coussin, dessous de vase ou de lampe, marque de linge, costume, robe d'enfant. etc.

M. V. — Nous regrettons de ne plus connaître de maison à vous indiquer, la seule qui nous était connue ne reçoit plus de voyageuses.

Epine rose. — 1° Vous trouverez des missels de tout prix à la Maison Curmer, 47, rue de Richelieu; j'ignore quel prix cela peut valoir. — 2° et 3° Prière de parcourir les articles : Visites dans les magasins. — 4° Vous voyez qu'elle était très bien adressée.

L. A. — Je crois qu'il n'en existe plus.

Hirondelle. — Elle fera bien de ne pas attendre; en effet il sera beaucoup mieux d'y joindre celle de sa mère. — L'un ou l'autre indifféremment, mais si c'est une carte, il faudrait écrire dessus quelques mots. — Merci de votre appréciation et de vos aimables offres.

Une abonnée très satisfaite, M. B. Calvados.—Prière de consulter les années 1886 et 1887, vous en trouverez qui pourront être disposées pour cet âge par l'addition de quelques mailles et rangs ou en faisant le travail plus gros sans changer le compte.

Une jeune fiancée de 18 ans. — Veuillez feuilleter les albums de l'année, vous trouverez de fort jolis modèles pour la guirlande; quant au chiffre, nous avons le regret de ne pouvoir vous promettre ce dessin trop spécial; en le dessinant sur votre tulle, d'après un de nos alphabets, il vous serait facile de le disposer vous-même.

Babillarde. — 1° Oui, certainement les numéros s'envoient isolément, le prix est de 2 fr. par livraison; veuillez demander des spécimens pour les autres journaux. — 2° et 4° Nous ne comprenons pas quel est l'objet de ces deux demandes; nous donnons des empiècements de chemises en broderie et au crochet. — 3° Non, cet album est spécial à l'édition hebdomadaire. — 5° On recevra très exactement dans ces conditions.

Mademoiselle D. H., St-G., Vienne. — C'est une bande; un *raccord* comprend un motif complet que l'on répète absolument de même pour le compte des points; quelquefois le raccord se répète alternativement comme le modèle et en sens inverse; dans ce cas nous le signalons.

Une désespérée. — A laquelle nous avons le vif regret de ne pouvoir venir en aide : ce léger inconvénient tient au tempérament; il faut bien se résigner à ce que l'on ne peut empêcher, comme d'être petite lorsqu'on désire être grande ou le contraire.

Une abonnée enfant de Marie. — Pas de robe claire, ni de fleurs dans les cheveux, teinte moyenne ou sombre. — Gants de Suède pour les deux circonstances. — Les frotter avec une flanelle imbibée d'essence minérale.

J. M. — Prière de vous adresser directement, pour ces prix, à M[lle] Lecker, 3, rue de Rohan, qui nous a fourni ce modèle.

Guida, rêvant à son bonheur en contemplant la mer de la Manche. — Il y a des conseils difficiles à donner et celui que vous nous demandez est du nombre. Consultez vos parents; il nous semble qu'il ne faudrait pas abuser de ces plaisirs, mais aussi ne pas complètement s'en priver. — Est-ce l'usage dans votre milieu? Si oui, choisissez une pierre dure gravée, avec monture chevalière.—De beaucoup de choses ou seulement de quelques beaux objets. Cela dépend de la situation de fortune et de la position.

CADEAUX D'ÉTRENNES

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉATRE, JEUX, TRAVAUX
DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN :		
	France	**12 francs**
	Etranger	**16 »**

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. **On s'abonne** en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

L'ÉCRIN DU PIANISTE

GRAND VOLUME RICHEMENT RELIÉ ET DORÉ SUR TRANCHES

PARIS : **10** FR. — DÉPARTEMENTS : **12** FR.

Nouvel album récréatif contenant des mélodies ou thèmes choisis de nos meilleurs auteurs

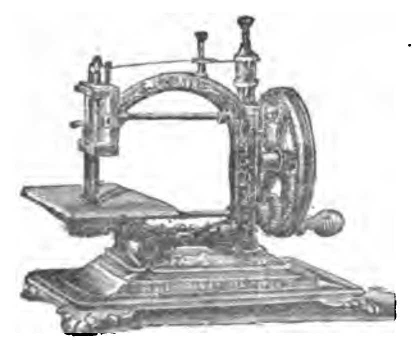
Des soins aussi minutieux qu'éclairés ont présidé à sa composition comme valeur musicale, comme variété, et comme convenance au niveau d'étude de notre époque ; de manière à ce qu'il pût réunir tous les avantages et toutes les attractions. — Adresser un mandat de poste de *dix francs* pour Paris, et de *douze francs* pour la France et l'Europe, à l'ordre du directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

Nous informons nos abonnées que, par suite des avantages accordés spécialement **à notre** Journal par la *Compagnie Française des Machines à coudre* H. VIGNERON, nous pouvons leur offrir :

MACHINE A COUDRE

L'ÉCLAIR

Charmante petite machine à main, sur joli socle, très rapide, silencieuse et d'une douceur sans égale, fait les travaux de famille, modes et lingerie, ourlet, ganse, fronce, soutache, avec guides spéciaux.



Pour nos Abonnées : Prix, 30 fr.

Valeur réelle, 50 fr.

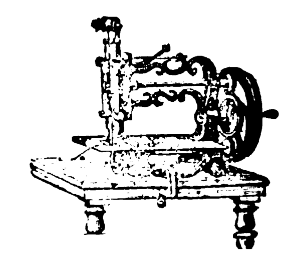
Ces machines seront expédiées par le fabricant *franco* d'emballage, dans toute la France ; les frais d'expédition restent à la charge du destinatr.

Dans le cas où l'une de ces petites machines à main cesserait de plaire, la Cie franç. H. VIGNERON s'engage à les reprendre pour **50 fr.** à valoir sur l'achat d'une machine **à pédale** plus forte.

MACHINE A COUDRE

LA FAVORITE DES DAMES

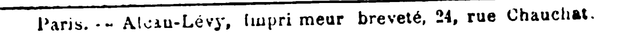
Fonctionnant sans bruit légère, très solide et exécutant tous les **travaux** de famille.



Pour nos Abonnées : 1

Valeur réelle, 6C

Envoyer un mandat à l'ordre de M. FERNAND THIÉRY, *Directeur du JOURNAL DE*
rue Vivienne, 48, Paris.


Paris. -- Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

JOURNAL
des
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (hors Paris) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

20 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

Prix : Paris, 14 fr. — Seine, 16 fr. — Dép., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

Prix : Paris, 18 fr. — Seine, 20 fr. — Dép., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris)	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville)	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1889

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

***. — Un merci bien senti, madame, pour la précieuse recette que vous nous envoyez si aimablement et dont nous ferons profiter nos abonnées. — Voulez-vous me permettre un conseil, madame? Gardez cette belle chevelure telle que vous l'avez maintenant; elle brunira encore si vous habitez un pays très chaud et vous la gâteriez peut-être en voulant la décolorer. Si vous y tenez, cependant, j'ai sous les yeux le nom d'une eau décolorante : « L'eau des Danaïdes, » chez Virgile, 24, boulevard des Capucines. Je ne la connais pas autrement — Pour la dernière question... cela ne nous est pas permis.

Une Périgourdine. — Mme de Stolz est un auteur délicat et charmant qui n'a pas écrit que pour la Bibliothèque rose. Je n'ai pas sous les yeux la liste de ses ouvrages, mais vous pourrez vous la procurer facilement.—Connaissez-vous aussi *tous* les ouvrages de notre regrettée Mme Bourdon? Il me semble qu'en parcourant les articles bibliographiques du journal, vous trouveriez des indications; ces articles sont faits avec un soin, une conscience infinis.

Mésange. — On prononce s'*a*norgueillir.

Marie Th. Mar. — Mad. — et L. — 1° Vous avez reçu déjà de ces patrons, dont la mode ne varie guère; pour cette année, peut-être. — 2° Il faut le demander aux bureaux de poste; ils partent toujours avant. — Quelques femmes le font, mais très peu; il ne me semble pas qu'en province ce soit bien nécessaire.

Mademoiselle O. R., à B. — C'est en effet la personne la plus âgée qui tend la main la première, lorsque la différence d'âge est assez marquée, c'est la règle; mais combien de fois une sympathie mutuelle y a-t-elle fait manquer, heureusement! Pour la seconde question, une dame qui n'est plus très, très jeune, oui, quelquefois; une jeune fille, non. — Puisque vous êtes si « bien attachée à votre journal, » mademoiselle, voulez vous me permettre de vous demander un petit souvenir pieux pour une sœur en Marie? 4

Madame Chrysanthème. — 1° Le *Manuel* (nouvelle édition) est à votre disposition. — 2° et 3° Ce que vous demandez est impossible; notre journal ne serait plus le *Journal des Demoiselles*, quoi qu'il vous plaise d'en dire. — 4° On le ferait si c'était nécessaire. — 5° Les lettres sont remises de suite à qui de droit.

Petit Chaperon rouge. — Pas maintenant, mademoiselle; nous ouvrons ces concours seulement dans le journal *La Poupée modèle.*

Madame Car... — Mme Raybois, 3, rue de La Feuillade, vous enverra les devis de trousseaux de linge et de robe. Cette excellente couturière a beaucoup de goût, ses façons charmantes vont à ravir. Les échantillons d'étoffes à combiner pour costumes de ville, de soirée, robe de dîner, sont accompagnés des prix, comprenant les garnitures. Nous ne pouvons vous donner meilleure adresse.

Petits souliers de Noël. — Merci de votre aimable confiance. — Ne possédez-vous donc pas notre *Manuel* qui contient, parmi un grand nombre d'autres renseignements, les procédés pour relever et imprimer soi-même les dessins sur toutes les étoffes? Ce volume coûte dans nos bureaux 3 fr. 50 — Nous arrivons trop tard pour les étrennes! — Comme morceaux à deux pianos, connaissez-vous le *Rondo* de Chopin, 8e livraison de ses œuvres posthumes, puis Marche et finale du concert-Stuck, la *Danse macabre*, de Saint-Saëns? — Le boa est toujours très en faveur; il n'est pas commun s'il est en belle fourrure. — Pour les fleurs artificielles, vous adresser à Mme Favier, 68, rue du Faubourg-Poissonnière; vous en serez très satisfaite.

Madame L. P., rue P., à P. — Combien nous regrettons de n'avoir pu vous répondre en . Il ne faut en accuser que la multiplicité nos occupations à cette époque de l'an

E. B., Mehun. — Nous ne saurions une meilleure indication que celle contenu *Manuel*; examinez de nouveau cette explic ayant soin de bien observer la p sur le petit dessin qui l'accompa

Madame B., à C. — Pris note

dant, de consulter l'année 1888 pour la broderie de la chemise.

Madame la vicomtesse de P., à Caen. — Pris note, mais il vous faudra attendre longtemps.

Madame veuve P.-D., Remiremont. — Notre regret est vif de ne pouvoir promettre à une si fidèle abonnée une satisfaction à ses désirs, mais il nous faut varier; ces couvertures étant mobiles, peuvent servir, pour l'année courante, pendant plusieurs années.

Du haut de ma tourelle. — Nous ne négligeons pas les enfants, et vous trouverez cette année, comme dans les années précédentes, de nombreux renseignements, figurines et patrons, pour ces chers petits personnages; mais nous ne pouvons vraiment pas nous engager à donner tel patron à telle époque; ce que nous promettons, c'est d'en donner le plus possible. Pour le premier âge, notre planche spéciale de layette, parue en juillet 1886, est vendue séparément 1 fr. 50 au bureau du journal.

G. B., à R. — Je ne connais personnellement que l'hôtel Haussmann, boulevard Haussmann. — Toutes les photographies peuvent servir pour la photominiature, excepté les photographies au charbon, qui disparaissent complètement dans le bain.

A. T. Clion. — Merci, madame, de cette longue fidélité. Nous serions très heureuse de faire droit à votre demande, mais cela tiendrait trop de place pour chaque modèle, nous le faisons lorsque l'autre côté a quelque détail particulier, sans cela le devant de l'un peut être employé pour un autre et réciproquement, puis la multiplicité des patrons de ces figurines facilite la tâche des travailleuses.

Mademoiselle du T. — M. Perrin-Reverchon, 28, faubourg Saint-Honoré, est l'inventeur de postiches légers et très commodes pour se coiffer soi-même. Il y en a pour tous les genres de coiffure. Veuillez demander le catalogue qui vous montrera les postiches et vous en donnera les prix. M. Perrin vous préparera une coiffure à caractère si vous lui donnez les renseignements nécessaires. Vous adresser à Mme Perrin-Reverchon, pour la robe de dîner et celle de bal. Une jolie mousseline de soie brodée d'or combinée avec du satin, le tout blanc ou de couleur très pâle.

Madame E. G., abonnée depuis 1873. — Le modèle que vous désirez n'entre pas dans notre programme de cette année; celui (tapisserie par signes) de l'année dernière est fort beau; nous vous engageons à l'entreprendre.

Ophélia. — Février vous porte justement la signature que vous désirez, soyez contente. — Quel malheur qu'on ne m'accorde pas plus de place pour répondre à tant d'esprit et d'amabilité!

M. L., à L. — Vous pourriez faire votre descente de lit en grosse laine, sur très gros canevas, sur le modèle tapis Smyrne paru dans l'album de janvier 1888. — Nous ne pouvons promettre un dessin de cette dimension.

H. D., Nantes. — Cette exclusion de tous les autres modèles, au profit de celui que vous désirez, n'aurait pas le succès que vous pensez; nous ne pouvons donc rien vous promettre. Nous avons publié, en août 1886, un feuillet de paravent en tapisserie par signes, reproduit en chromo pour les nuances; le dessin pouvait être reproduit en sens inverse et permettre ainsi d'alterner les feuillets; le prix du numéro est de 2 fr.

Une fleur qui commence à se flétrir. — Ce n'est pas l'usage et ce n'est pas convenable. — Vous pouvez certainement travailler si bon vous semble, c'est très permis. — Nous vous recommandons les cours de danse de M. et Mme Paul, 14, faubourg Saint-Honoré. — La recette pour nettoyer les dentelles se trouve dans le *Manuel*.

M. E. à H., nº 323. — Veuillez vous adresser directement à la maison Lebel-Delalande, pour les prix de ces fournitures. — Nous regrettons que vous n'ayez pas fait votre réclamation au reçu de votre journal, nous aurions pu alors vous le réexpédier, aujourd'hui il est épuisé.

Une petite fleur. — Ce retard ne provient pas de nos bureaux, nos numéros sont toujours déposés à la poste avant le 1er. — 1° Au quatrième doigt de la main gauche. — 2° Cela dépend du goût de l'intéressé et du prix qu'on veut y mettre. — 3° On porte des *boutons* d'oreilles sans pendants. — 4° On ne porte plus de chaîne; l'agrafe vaut mieux. — 5° Le châle est inutile, il ne se porte plus du tout.

Impatiente d'Ille-et-Vilaine. — Pour le livre de première communion, chez Lesort, 3, rue de Grenelle. — A la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre. — Veuillez écrire directement au couvent pour vous informer.

A. P. R. — La maison Mathieu, 113, boulevard Saint-Germain, vous donnerait sans doute ces indications, ou se chargerait peut-être de la confection.

Madame E. M., Bellay. — Cet article n'est tiré d'aucun ouvrage; le récit en a été fait d'après la légende racontée dans la chapelle où a été déposée la Sainte Relique.

B. B., à La G. — Pris note, mais nous ne saurions préciser l'époque. Prochainement vous recevrez un modèle pour empiècement de chemise; en supprimant la dentelle et le faisant un peu plus gros, vous aurez ainsi un très joli entre-deux pour rideau.

Alençon, une abonnée depuis 15 ans. — Nous en avons publié un lambrequin en 1888; cette année il sera en drap, mais en traçant le dessin sur canevas vous pourrez l'exécuter en tapisserie point ordinaire, animaux au petit point; nous espérons que l'un ou l'autre vous satisfera.

G., La Rochelle. — Je ne connais pas de maison spéciale, il vous faudrait je crois vous adresser à un fabricant de cadres ou de bronzes dorés.

M. C. 141. — Les albums de travaux se trouvent dans l'édition hebdomadaire dont le prix n'est plus que de 29 fr. — C'est bien Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, dont les corsets ont obtenu la médaille d'or à l'Exposition. — *La Poupée modèle* est bien pour 8 et 10 ans.

Amo la Francia. — Nous vous sommes très reconnaissante de votre zèle affectueux. — Ceci doit être fait par chacune de la façon qui lui semble la plus commode. — Votre demande, vous le voyez, est parfaitement arrivée à qui de droit. — Oui pour le papier de couleur, pourvu qu'il soit d'une nuance

calme; non pour les cartes, on les emploie pour la correspondance intime et pour les fournisseurs.

Coquelicot et Pervenche. — Merci au nom de toutes nos collaboratrices. — 1° Pour le linge personnel, l'initiale du prénom de la femme et celle du nom de famille du mari; pour le reste, les initiales des deux noms de famille. — Elle n'a que l'embarras du choix : broderie ou travail au crochet, robe, pelisse, bonnet, capeline, chaussons, bavette, couverture, etc.

A. R. — Il nous est impossible de publier ainsi un dessin spécial *sur commande* pour une seule abonnée; peut-être la maison Cabin-Sajou, 4, boulevard Sébastopol, posséderait ces dessins prêts sur papier.

Une heureuse fiancée. — Au quatrième doigt de la main gauche.

Une grand'mère qui sera fidèle toute sa vie. — Nous adressons à cette aimable bonne maman, qui a su nous faire aimer de tout son cher entourage, les témoignages de notre sincère reconnaissance. — Elle recevra le dessin au tricot dans le courant de l'année, certainement; nous ne pouvons cependant préciser l'époque.

M. A., Loudun. — Prière de vous adresser pour les modèles de tapisserie, à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol. — Quant au genre de lettres que vous demandez, vous en recevrez dans l'année un fort joli alphabet.

A l'ombre d'un vieux clocher. — Veuillez être assez aimable pour nous renouveler votre demande. Votre première lettre ne nous est pas parvenue.

Madame G. A., à A., Indre-et-Loire.—Nous prenons note des demandes et publions les initiales par ordre d'inscription, mais le nombre en est tel qu'il nous est impossible de contenter tout le monde. Les élues sont donc les premières inscrites, mais pour que chacune puisse trouver dans son journal ses lettres à broder, nous publions une grande variété d'alphabets.

Mademoiselle A. B. — Certainement il faut se conformer aux usages du pays que l'on habite. — Les tournures sont très diminuées, elles tendent à disparaître tout à fait. — Les cheveux coupés sur le front ne se portent plus; on frisotte ceux qui restent plus courts, mais on ne peut se coiffer comme autrefois; il faut bien suivre un peu la mode!

Sr., Sainte-T. — Nous avons pris note de votre demande, madame.

Deux sœurs qui font leur entrée dans le monde. — Demanderont à Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, des échantillons de vénitienne et de tulle brodé ou de gaze qui leur seront envoyés avec le prix et l'indication des garnitures. Nous leur conseillerons pour l'avoir vu chez Mme Pelletier, le costume blanc droit, avec le plastron de fleurs ou de couleur franche rouge, si cette couleur leur est seyante. Le talent si comme il faut et si parisien de Mme Pelletier assure aux deux sœurs le succès de leurs toilettes, qui peuvent fort bien ne pas être pareilles.

L. S. à R. — Vous tendez votre tapisserie, pour l'apprêter, l'endroit posé sur une planche coussinée, recouverte d'un linge blanc, toile unie; vous faites une eau de gomme légère, dont vous imbibez une éponge que vous passez une ou deux fois sur l'envers de la tapisserie; vous laissez sécher pendant vingt-quatre heures avant de retirer votre travail de la planche.

Présente et future abonnée. — Pris note, mais impossible de promettre assurément; si le temps vous presse il faudrait vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy, ou renoncer aux lettres enlacées; un alphabet paraîtra prochainement.

Rose Trémière. — Nous ne pouvons vous laisser aucun espoir, ce dessin est trop spécial. — Le livre sur les jardins, de Mme Céline Fleuriot se trouve à la maison Lecoffre, 86, rue Bonaparte.

W. L. P. à Saint-M. — Pris note, pour un seul exemplaire; prière de lire à ce sujet la réponse à *Madame G. A., à A., Indre-et-Loire.*

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat



JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées. 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE MARS 1889

INSTRUCTION

BIBLIOGRAPHIE

ÉDUCATION

ECONOMIE DOMESTIQUE

REVUE MUSICALE

MISCELLANÉES

MODES ET TRAVAUX

ANNEXES

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Shamroch. — 1° On lève sa voilette. — 2° On insiste *un peu*, pas trop. — 3° Votre fille ou mademoiselle votre fille.

Une Pensée. — Mme Emma Guelle pour vos corsets. Lui écrire directement, toujours 3, place du Théâtre-Français. — Vos jeux d'esprit seront certainement bien accueillis, merci d'avance.

Une petite violette. — Savez-vous un bon moyen de nous prouver votre affection? C'est de faire pour nous, de temps en temps, une petite prière. *Nous*, c'est le Journal.

Yvonnette. — Il y a des qualités dans les « Saints-Innocents », mais l'auteur a besoin de travailler.

Lucrezia G. — Ce n'est pas l'usage de l'administration du *Journal des Demoiselles.* Avons-nous bien compris votre lettre?

Hussein-Dey. — Notre abonnée veut-elle lire la réponse à Mme J. T., Annonay?

Une vieille abonnée, anémone. — Je ne crois pas l'idée très pratique, madame, et regrette vivement de ne pouvoir être utile à votre parente. — Il nous parvient de toutes parts des demandes de ce genre que malheureusement nous ne pouvons satisfaire.

Une fidèle abonnée. — 1° Ce livre peut être mis entre les mains d'une personne de cet âge, destinée évidemment au mariage. — 2° Au quatrième doigt de la main gauche. — 3° Généralement la jeune fille ne visite pas son fiancé. — 4° En Allemagne cela se fait et même je crois qu'on se tutoie, mais nous sommes en France... — 5° Mme Emma Guelle, sans contredit. Il faut lui écrire directement.

Ne m'oubliez pas. — Elle quête à l'église, voilà tout. — Lettres enlacées *ou* séparées, comme on veut.

Madame J. T., Annonay. — Votre désir n'a pu être exaucé, madame; je regrette infiniment que ce refus, obligé, s'adresse à une abonnée aussi zélée pour le Journal.

Une abonnée aimant son Journal. — Un homme bien élevé l'est d'autant plus qu'il est « supérieur »; il ouvre la porte à la dame qu'il accompagne et la fait passer devant lui.

C. J., au bord de l'Indre. — Très touchant et plein de cœur, mais trop triste, vraiment!

Revenant de notre Saintonge. — Une appréciation si juste de notre tant regrettée collaboratrice nous est une vraie douceur. — Je suis de votre avis pour l'auteur dont vous parlez : il est peu... ce que vous dites, c'est vrai, mais il l'est encore trop pour nous. —Voulez-vous nous rappeler votre dernière question?

Une amie de l'économie. — Voici le renseignement demandé : S'adresser à la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Cette maison se charge des teintures et nettoyages de tout genre. Les étoffes ne subissent, au nettoyage, aucune altération et il est impossible d'avoir un travail mieux fait sous tous les rapports. C'est une maison de confiance à laquelle vous pouvez, sans hésitation, confier les teintures et les nettoyages les plus délicats. Envoyer sans les découdre les costumes qui vous seront retournés prêts à mettre.

Une petite Bretonne. — Cette petite brochure est offerte gratuitement.

Mademoiselle Marie G. — Notre nouvelle abonnée fait honneur, par ses bons sentiments, au journal la « Poupée Modèle » qu'elle a dû quitter pour venir à nous, vu son *grand âge.* Nous espérons qu'elle aimera le « Journal des Demoiselles » et nous la remercions de ses bons vœux, au nom des deux journaux.

Deux jumelles amies de Jeanne d'Arc. — Un médecin vous dira bien mieux que moi ce qu'il faut faire en pareil cas, si les mains dont vous parlez sont bien soignées, si on ne les expose point à [illegible] s personnes qui vous entourent et [illegible] e genre et le degré de votre talen[illegible] le bons conseils... encore bien mi[illegible]

C. D., à T. — Il avait été [illegible] e demande était arrivée si tard [illegible] s feront patienter, mais il ne [illegible] r plusieurs exemplaires de v[illegible] à cause du nombre considérable [illegible]

Fleurette. — Notre collaboratrice a émis là une idée personnelle qui n'a pas encore été examinée.

Une solitaire. — C'est vrai, il n'y a pas de règle sans exceptions, et vous en indiquez d'excellentes, madame; j'en excepterais le « père veuf de sa belle-sœur ». — Oui pour le prêtre, s'il n'est pas très jeune. — On sert toujours les dames les premières. — Pour le café pris à table, le ou la domestique présente à chaque convive le plateau sur lequel se trouvent le café, le sucre et la crème, si elle entre dans les habitudes.

Une Bourbonnaise exilée. — Le *Journal des Enfants* s'adresse aux petits garçons comme aux petites filles. — Nous vous en avons envoyé un spécimen.

Une vieille abonnée. — M. R... n'a jamais fait partie du Conseil d'administration du journal, madame. — Combien nous sommes touchés d'une telle fidélité!

Mademoiselle B. — Nous pensons avoir répondu dans le Courrier des Modes à la question coiffure. Oui, on porte toujours des collerettes, nous entendons par là, de grandes dentelles froncées à l'encolure montante et ouverte.

Dame Blanche et Mignon. — Nous n'avons point qualité pour répondre à votre première demande, c'est l'affaire du médecin. Pour la seconde, vous adresser à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, qui vous enverra une préparation spéciale. Troisièmement, il me semble plus convenable de choisir le plus âgé. Quatrièmement, certes, il faut le dire, s'il fait froid ou du vent, il attraperait un coryza. Une gaze blanche. Coiffure un peu tombante.

Madame C. — Je ne connais pas le magasin désigné. Aux mères des enfants voués, fabrique de chaussures, rue de Clichy, 4.

Du haut de ma tourelle. — Nous pensons beaucoup aux enfants. Jamais nous n'avons donné autant de gravures et de costumes pour les âges heureux que vous désignez. Layette et lingerie, vous avez de tout. Veuillez feuilleter les numéros de l'année dernière. Cette année-ci vous en aurez encore.

Un peu coquette. — Il faut demander à Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, un corset-cuirasse qui donnera à votre taille la sveltesse qui lui manque, l'allongera en effaçant le trop de développement des hanches. Vous vous y sentirez à l'aise tout en y étant maintenue. Le corset du matin vous conviendrait aussi. Quant à votre jeune sœur, le corset à épaulières l'obligera progressivement et sans fatigue à se tenir droite. Envoyer les mesures prises étant habillée.

M. M. St-G. — Merci, madame, de votre appréciation si flatteuse; nous ferons tous nos efforts pour approcher de la perfection autant que cela est possible. — Veuillez remonter un peu en arrière, vous trouverez des bandes et des motifs pour bandes, dans des encadrements de panneaux. Nous avons le grand regret de ne pouvoir vous laisser espérer en ce moment de nouveaux modèles d'un style auquel, en ces derniers temps, nous avons un peu sacrifié d'autres genres réclamés par beaucoup d'abonnées. Dans vos nombreux modèles d'ailleurs, en les disposant et les modifiant, vous avez matière à ameublement complet.

Marie M. — Peut-être dans le courant de l'année; vous en avez reçu un joli. — Pris note. — Veuillez chercher dans l'année précédente, vous trouverez.

Madame P. L., Alger. — *La Cuisinière de la campagne et de la ville*, chez Audot, 8, rue Garancière, Paris.

Une abonnée contente de son journal, S. F. — Pris note pour le plus petit modèle enlacé seulement; vous recevrez dans l'année un alphabet qui vous portera plus tôt vos lettres séparées. Quant aux chiffres pour drap, ils sont de trop grande dimension; rarement nous trouvons place pour un ou deux et ils nous sont demandés par centaines. Veuillez vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

J. P., à C., Bretagne. — Il vous sera facile de vous diriger sur la disposition de piano drapé paru en août 1887.

Ermitage de Blanc-Moutier. — Aux initiales de son prénom et de son nom de dame.

Paul et Virginie. — Pris note, sans oser promettre absolument; ce travail, abandonné en ce moment, n'inspire pas de nouveaux modèles aux dessinateurs.

M. B., à D. — Que n'essayez-vous de l'édition hebdomadaire? — La livraison de juillet 1886, édition chamois, contient des modèles et une grande planche spéciale de patrons de layette. Si vous n'étiez pas abonnée à cette époque, nous pourrions, sur votre demande, vous envoyer le numéro complet, 2 fr., ou seulement la planche de patrons, 1 fr. 50. — Le petit vêtement de notre planche de ce mois remplirait parfaitement votre but; vous pouvez le faire sans broderie et laisser la jaquette vague en ne faisant pas la pince du devant, et creusant un peu moins toutes les coutures à la taille. — L'*Enfant*, hygiène et soins maternels pour le premier âge, par Ermance Dufaux, nous paraît tout indiqué. Le volume broché peut vous être adressé du bureau du journal, 4 fr. 50 franco.

En pensant à mon petit neveu. — Ce genre de voile se porte surtout en gaze, ce n'est pas une *voilette* habillée. — Plutôt sans voilette. La capote en crêpe avec longue *pleureuse* tombant derrière. Le châle à Paris n'est plus de rigueur; jaquette en drap, tout unie ou en lainage mat comme la robe, et bordée de larges biais de crêpe. — Cela dépend du numéro que vous choisiriez. M. Vigneron, sur votre demande, vous enverra les renseignements que vous désirez.

C. d'Albon. — Avez-vous donc laissé passer inaperçu le prie-Dieu paru en août 1887? — La recette se trouve dans la *Cuisinière de la campagne et de la ville*, à la page 448. — Veuillez vous adresser directement à la maison Vigneron, 70, boulevard Sébastopol, pour tous ces renseignements. — Merci de vos souhaits bienveillants.

L. C., Montauban. — Ces deux numéros sont à votre disposition, le prix de la livraison est de 2 fr.

L. B., Santa C. — Mille remerciements pour vos aimables souhaits et vos bienveillantes appréciations. — L'eau dentifrice de M. Bonneville, 5, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency, est excellente. — Vos cheveux doivent être trop secs, il faudrait employer la pommade de M. Bonneville. Cela aiderait beaucoup à les démêler.

Pervenche. — Les cadeaux offerts par les parents et amis de la fiancée se gardent en général, mais aucun de ceux venant du fiancé ou de sa famille. — Non, il ne faut pas l'espérer; les grands rideaux de salon ne se font plus du tout blancs. — La résille a tout à fait détrôné le bonnet de nuit.

Gabrielle, amie de S. — Vous devez avoir reçu réponse directe au sujet du volume, qui est toujours à votre disposition au prix de 2 fr. 20. — Ce dessin est la moitié et non le *quart*, comme vous l'avez cru, d'un dessus de table; c'est cette erreur qui a causé votre embarras.

Hélène Asti, n. 124. — Pris note, mais il faut vous résigner à attendre de longs mois votre tour; ne serait-il pas préférable de renoncer aux lettres enlacées et d'utiliser le joli alphabet joint à ce numéro?

Une abonnée charentaise. — Ces rideaux ne peuvent guère être placés que dans un cabinet de travail, dans une salle à manger ou dans un vestibule; cependant il n'y a pas de *loi* qui les interdise dans les autres pièces.

A. P., R. St-Denis. — Nous regrettons de ne pas vous promettre, trop d'abonnées réclament d'autres styles, il nous faut varier.

S. G., à S.-P. — Pris note, mais pour un seul exemplaire enlacé : les demandes sont si nombreuses! Vous avez pour patienter, les alphabets qui sont très variés.

Lyon. — Les bébés ne sont pas oubliés; nous ferons toujours notre possible pour satisfaire les jeunes mamans.

J'aime les parfums. — Moi aussi, mais je les veux fins, d'odeur exquise et ne fatiguant pas la tête. Choisissez bien l'odeur qui doit parfumer votre mouchoir. Pour ce faire, adressez-vous 9, rue de la Paix, chez M. Guerlain, dont la réputation est européenne, et là vous trouverez : Princese Alexandra, Fleurs de France, Jockey-Club, Marie-Christine, Cédrat verveine, tous à la mode. Nous vous conseillerons pour vos mains, le savon Sapoceti; la poudre d'amandes de Montpellier; pour le visage, la Crème de fraises, un excellent cold-cream.

Une abonnée de vingt-sept ans. — Nous regrettons de ne pouvoir accéder à votre demande, nous ne possédons pas ces fournitures que, d'ailleurs, vous trouverez chez toutes les mercières. — Merci de vos bons souhaits pour le journal, puisse-t-il faire tout le bien qu'il voudrait, malgré les vents contraires!

Une angevine. — Notre abonnée, aussi aimable que discrète, veut-elle bien rechercher dans les albums *passés* ses modèles préférés? Elle peut être certaine que, dans les *futurs*, nous nous efforcerons de la satisfaire.

Heureuse d'être musicienne. — 1° Ce serait sortir de ses attributions, mais il existe des brochures sur ce sujet. — 2° On ne fait plus ainsi les vide-poche. Il faudrait rechercher d'anciens dessins. — 3° Vous recevrez, dans le courant de l'année, des alphabets qui répondront, je l'espère, à vos désirs; celui en point à la croix, de ce numéro, vous rendra des services.

C. B., à C. — Les annexes de ce mois vous portent un commencement de réponse à votre première demande. — Le patron paraîtra en avril. — Quant au bonnet, nous avons pris note, mais notre aimable abonnée aura probabement à attendre plusieurs mois.

S. L., à H, Landes. — Nous regrettons vivement de ne pouvoir promettre; ces chiffres sont de trop grande dimension, veuillez écrire directement, pour ces dessins, à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy. Le corporal doit être ourlé, ourlet à jours, si l'on veut.

Blondinette. — Pris note pour les patrons. — Nous n'osons vous laisser espérer la tapisserie. — Prière de lire la réponse précédente. — Oui, les rideaux brodés en couleur ou en écru.

Antonia P. — Il nous est impossible de publier ainsi un dessin sur *commande*... Nous ne sommes pas heureux pour un premier désir exprimé!

H. G., à C. — *Le Correspondant*, rue de l'Abbaye, 14: certainement il est rédigé dans un très bon esprit.

Une charitaise nivernaise. — Pour les tapisseries, veuillez vous adresser à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, qui nous avait fourni ces modèles. — Pris note.

Une brune du Béarn. — Le *Manuel* contient non seulement les travaux à l'aiguille, mais tous les travaux de fantaisie : tricot, crochet, un peu de passementerie, méthodes pour imprimer sur étoffes, etc. Il vous suffira d'envoyer 3 fr. 50 au bureau du journal pour recevoir le *Manuel* franco.

Fidèle au souvenir de St-Thomas. — Les explications de points que nous ne pouvons répéter avec chaque modèle, la place nous manquant, se trouvent dans notre *Manuel* de travaux.

Gab., à la G. — Le numéro de ce mois satisfait un de vos désirs. — Veuillez feuilleter vos albums un peu en arrière, vous y trouverez nombre des modèles désirés; nous en publierons encore.

M. L. B., à St-M. — 1° Je le crois bien; c'est dans le Codex des pharmaciens et non dans les livres de cuisine que vous trouverez l'emploi de cette graine. Si nous en croyons quelques romanciers cependant, sur les rives du Danube, on en assaisonne des mets friands, mais nous n'en avons pas la recette. S'agit-il bien de la même graine? — 2° Cela ne se fait plus. — 3° Veuillez écrire directement à Mme Guelle. — 4° Prière de parcourir l'article *Visites dans les magasins.*

M. D., à A. — Ce dessin peut être adapté à tous les patrons; nous en donnerons certainement, mais nous n'osons vous promettre qu'il sera disposé exactement pour ce modèle

Une première demande, C. R. — Comme on veut. Si c'est en angle, comme un mouchoir, le pied des lettres du côté de l'ourlet.

Fleur de Houblon. — Nous serons très heureuse de répondre à vos demandes, il suffit de les adr[illegible] directeur du journal. — C'est tout c[illegible] mandez pour cette fois?

Myosotis. — Assurément vous [illegible] vous conserverez vos dents saines et [illegible] l'emploi quotidien de l'élixir du Dr Cl[illegible] trouverez 21, rue de Paradis.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris)	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville)	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO D'AVRIL 1889

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Nouméa. — Nous regrettons de ne pouvoir nous charger de votre commission ; il faut vous adresser directement à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan. — Quant à des modèles à choisir, il n'y faut pas non plus compter, aucun magasin ne consentirait à les exposer aux dangers d'un si long voyage. Il faudrait donc envoyer à Mlle Leeker toutes vos indications comme genre et dimensions, et dire si vous désirez les dessins échantillonnés, ou seulement tracés sur le canevas, afin qu'elle puisse vous renseigner sur les prix.

Au pays comtois. — Nous serions très heureuse de vous être agréable, mais impossible de vous laisser espérer des modèles avec dispositions particulières. — Cette annexe est plus appréciée que vous ne le supposez et nous soulèverions d'innombrables réclamations, si nous la supprimions.

P. M. — Il n'y a pas eu oubli ; mais les demandes étant extrêmement nombreuses, il faut se résigner à attendre son tour de longs mois — Pour les draps, si la marque est brodée sur un drap avec guirlande ou ourlet à jour, on la place au milieu au-dessus de l'ourlet ; en angle comme un mouchoir si c'est en point à la croix ; sur serviettes le chiffre en angle.

Mademoiselle M. D., La Rochelle. — Nous n'osons vous promettre ; ne pourriez-vous employer pour ce meuble un de nos dessins chaise ou fauteuil Louis XIII, Louis XIV ou Louis XVI ?

Madame B. — Mme Turle, 9, rue de Clichy, fera le costume pour 150 fr. et le pardessus de 110 à 125 fr., le prix dépendra de la garniture choisie. Nous vous indiquons cette couturière parce que son goût répond à ce que vous désirez : élégance simple et comme il faut. Ses façons sont jolies et les corsages vont très bien.

Rose de Noël. — Nous sommes très touchée de votre aimable confiance, mais il faudrait un volume pour répondre à toutes vos demandes. Veuillez parcourir les articles *modes*, écrits justement pour renseigner nos abonnées. — Certainement l'ombrelle est toujours de mode, c'est un *meuble* indispensable, il n'y en a pas de particulières pour jeunes filles, l'ombrelle écrue en surah est la plus commode en voyage. — L'ouvrage de Mme Ermance Dufaux coûte 3 fr.

Une enfant de Marie Bretonne. — Nous sommes tout à fait incompétente ; cette préparation est, du reste, je crois, un travail peu à la portée des jeunes filles et même des jeunes gens inexpérimentés. Pauvres jolis petits oiseaux !

Du haut de ma tourelle. — Nous ne répondons pas le mois *suivant*, madame ; les lettres étant fort nombreuses, chacune est classée et reçoit réponse à son tour. — Il nous semble vous avoir déjà témoigné nos regrets de ne pouvoir spécialiser ainsi nos patrons. Vous les désirez aujourd'hui pour un an et deux ans et demi, les années suivantes vous les voudrez voir grandir avec vos chers babys. Pour nous, qui nous adressons à toutes, il nous faut varier ; vous avez sur la planche de ce mois un charmant petit tablier.

Mademoiselle du T. — Vous trouverez à la literie Dupont, Gomant successeur, 91, rue de Richelieu, de jolis berceaux moïse et des corbeilles de layette ; vous aurez l'embarras du choix, si nous en jugeons par les objets charmants que nous y avons vus. — Nous préférons l'étoile de berceau, à la croix. Même maison pour le lit-cage. Choisissez de préférence pour les chambres d'amie, à la campagne, le lit en cuivre, c'est propre et joli.

Une désespérée. — C'est une petite misère dont il est facile de se guérir. Demander à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, l'anti-bolbos qui enlèvera ces points noirs qui vous chagrinent tant, puis la pâte des prélats. On vous enverra aussi une pâte excellente qui fait tomber le duvet tr[illegible] bras et de la figure.

Une abonnée, J.-P. — Pris note, [illegible] rie au plumetis, les chiffres ne se font [illegible] derie anglaise. — M. Vigneron ne p[illegible] arrangement.

Adèle S. — Pris note, patienc[illegible]

Une Bourguignonne. — Peut[illegible]

vacances. — Cela dépend de la grosseur de la laine par rapport au canevas. Le point complet est plus solide.

P. M., Haute-Saône. — Merci, madame, pour votre zélée propagande. — Notre numéro d'aujourd'hui vous montre que nous n'avons nullement l'intention d'abandonner les alphabets. — Pour les enfants aussi nous continuerons. — Mais il ne faut pas compter cette année sur le dessin de chasuble.

Madame Alb. A., Loudun. — Prière de vous adresser à Mlle Leeker, nous ne possédons dans nos collections que les modèles parus dans le journal. — Vous avez reçu le premier dessin en 1888 ; plus tard vous verrez apparaître le second.

Madame M., à Gand. — Veuillez vous adresser directement pour ce patron à Mlle Vaillant, 53, rue Jean-Jacques-Rousseau ; joindre à la commande du patron la somme de 2 francs.

Une nouvelle abonnée. — Nous avons publié, en juillet 1886, une planche spéciale de patrons de layette ; nous vous expédierons, si vous le désirez, soit la livraison complète pour 2 fr., soit la planche seule pour 1 fr. 50.

La maman de quatre fils. — Notre long silence ne vous aura pas fait supposer, nous l'espérons, que nous ne vous considérons pas comme ayant tous les droits possibles à notre gratitude pour votre zèle bienveillant. Les lettres, classées à l'arrivée, doivent attendre leur tour pour la réponse. — Prière de lire la réponse : *Mme M., à Gand.*

Marie-Louise. — Pris note, mais nous avons le regret de ne pouvoir donner un espoir formel à une si aimable et discrète abonnée.

Une Lorraine. — Nous n'en avons pas vu, en fait-on ? Si oui, nous avons pris note et nous serons heureuse de procurer ce plaisir à notre nouvelle abonnée. — Nous en avons antérieurement publié de fort jolis modèles très variés, nous en donnerons encore certainement ; mais vous pourriez utiliser, pour ce travail, l'une de nos guirlandes avec angle en broderie plate, point tige, points lancés, bouclés, etc. Ces dessins, exécutés en coton blanc, en cordonnet, en soie d'Alger ou en laine mohair bleu d'un ou plusieurs tons, seraient fort jolis pour couverture de berceau.

Mesdemoiselles Annette et Lucette de F. — C'est à Mlle Héléna, 20, rue des Pyramides, qu'il faut commander vos chapeaux. Cette modiste a justement le genre qui vous convient. Le chapeau à bord avancé ou un genre toque, ou la petite capote printemps, un bijou de tulle et de paille, gracieux et jeune, de 35 à 45 francs.

Mam'zelle Yenzu, folle de son journal. — Voici dans l'ordre donné la réponse aux demandes faites si aimablement. : — 1° A la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre. Nous ne pouvons donner le prix qui varie suivant que l'épingle est en écaille ou en imitation. — 2° Natter les cheveux puis relever la natte en catogan, nouer d'un ruban. — 3° Pour les lettres, maison Leeker, 3, rue de Rohan. — 4° Seize ans. — 5° Non, elle doit attendre.

Rafaël Calco. — Il y a en effet pour la préparation un secret qui ne nous a pas été livré ; est-ce de la *dextrine* et comment l'emploie-t-on, je l'ignore. Nous avons eu de très bons résultats avec la gomme ; peut-être avez-vous employé du fil trop fin pour votre crochet ? il faut que ce premier travail soit serré, afin d'avoir déjà par lui-même de la fermeté.

Une indécise. — Certainement l'habit et le pantalon sont toujours en drap uni, à la mode autant que possible, mais *toujours* à la *dernière mode*, cela exigerait peut-être un renouvellement bien fréquent.

Jeanne, à Orléans. — Le boa ne remplirait pas les mêmes conditions. — L'eau vivifique, de A. B., chez M. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency. Ecrire directement.

Valençay. — Les chiffres de cette dimension occuperaient une trop grande place sur nos planches ; veuillez accepter nos regrets et vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy.

L. B., à Constantine. — Vous aurez sans doute ces deux renseignements en vous adressant au Directeur du Jardin d'acclimatation.

Madame M. C., Le Havre. — Vous trouverez un charmant et facile emploi de ces *rognures*, dans les travaux en appliques et de fantaisie donnés dans vos albums.

L. L., à L., Morbihan. — Vous en recevrez certainement de nouveaux, mais veuillez feuilleter les albums des années précédentes, vous en trouverez un grand choix.

Mireille. — Je ne suis pas certaine que l'on en fabrique ; peut-être à la papeterie Susse, place de la Bourse, vous renseignerait-on à ce sujet.

Rose de Mai. — Nous publions souvent de ces petits modèles, vous recevrez sans doute des uns ou des autres ; déjà, pour les bas, vous avez un commencement de satisfaction.

Zizine d'O. — Répondre *dans le prochain numéro* est une impossibilité. — Trois mois de deuil.

Près de mon cher Edouardi. — Je voudrais vous tirer d'embarras, mais je ne connais pas les procédés usités pour cette délicate restauration ; l'infusion de bois d'Inde, que l'on emploie pour les lainages, ne sécherait-il pas trop et ne briserait-il pas le réseau ? Si vous aviez un petit bout séparé, vous pourriez essayer, en ayant soin de le piquer sur une planche coussinée pour le faire sécher.

Madame F. D. Montauban. — Vous en recevrez prochainement un modèle.

Re que Diou. — Merci pour vos aimables vœux. — Prière de vous adresser directement à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol ; nous ne possédons que les dessins publiés par le journal.

Niniche, M. C. — Mme Taskin, 2, rue de la Michodière, pour le costume de baby, et, pour les chapeaux, Mlle Héléna, 20, rue des Pyramides.

Madame G , Metz. — Nous avons transmis votre lettre à la maison qui nous avait fourni la tapisserie de l'écran. Mais on ne peut vous envoyer que le canevas dessiné ou tramé.

N. C., à G. — Je crois qu'on se sert de couleurs à l'huile, mais j'ignore absolument le procédé.

Une travailleuse. — Nous regrettons de n'avoir pu

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL :
La série des **DOUZE MENUS** publiés dans les numéros de février et Mars 1837. — Envoyer *franco* 1 fr. en timbres-poste.

réaliser votre vœu, mais cette exception nous est trop souvent demandée... Nous voudrions au moins vous dédommager par une promesse, mais ce modèle n'est pas du tout compris dans nos plans de l'année. Ne pourriez-vous obvier à l'inconvénient de la dimension trop grande en prenant du canevas un peu plus fin? Vous trouverez des modèles à la maison Cabin-Sajou. — Pour le fond en drap perforé, le remplir par du point à la croix.

A. N., province d'Oran. — Nous ne connaissons personne de ce nom. — Veuillez vous adresser à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, pour ce petit envoi. — Pris note, seulement pour taie d'oreiller, mais non pour drap, ces chiffres sont trop grands.

Miss Mary. — Absolument libre de changer. — Nous ne pouvions répondre dans le *prochain numéro* selon votre désir, mais ne le regrettez point, car cela ne se fait pas. Si vous aimez la dentelle Renaissance, vous pourriez faire un mouchoir. — Pour le plastron, vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

Une abonnée depuis 22 ans. — Et une travailleuse émérite. — Pris note, sans pouvoir promettre positivement.

Au pied du môle. — Pour les petits objets, 5, rue de Rome; et chez Mme Favier, 68, faubourg Poissonnière, pour les fleurs.

Une réponse s'il vous plaît. — Sera donnée sous la rubrique : Economie domestique, l'explication tiendrait ici trop de place.

Violette et Pâquerette. — Il les faudrait en étoffe légère : surah, bengaline ou voile, en surah bleu pâle pour l'aînée, en lainage ou bengaline crème pour les trois jeunes sœurs. Façon droite; corsage drapé que l'on ouvrirait pour la soirée. Ceinture à pans ou drapée et arrêtée par un chou. Chapeau en paille avec fleurs des champs ou boules de neige. Capote bonne femme pour la petite.

N° 7002. — Mme Emma Guelle est très occupée, c'est vrai, mais l'exactitude étant une de ses qualités, vous aurez, au jour fixé, un corset dont vous serez parfaitement satisfaite. Toujours place du Théâtre-Français, n° 3.

C. P., Le Mans. — Il n'y a pas de durée *maximum*, car on peut prolonger autant que l'on veut; quant à la durée *minimum*, elle est de six ou même neuf mois, deuil complet un an. A Paris le châle et le voile ne sont plus de rigueur, la jaquette ou la redingote peuvent se porter de suite; la pleureuse avec voilette.

Fleur de Lis. — Nous sommes heureux de l'amitié des deux sœurs. — Croyez-moi, l'eau seule est bien préférable, je n'ai aucune confiance dans les propriétés que vous supposez à cette addition, surtout celle de modifier la teinte naturelle. — La promptitude des réponses dépend du nombre de lettres reçues; on ne peut jamais répondre dans le *prochain numéro*. — On adresse les lettres à la Direction.

Madame J. B., Besançon. — Pris note.

E. P., Espagne. — Vous serez vite satisfaite. Il y en a un précisément en voie d'exécution.

Cyclamen. — Mme Gradoz qui nous a fourni les modèles de la gravure de travestissements paru en février, les exécutera sur commande. — Nous ne pouvons vous promettre ce patron, trop spécial.

Mère et fille exilées dans l'Armagnac. — Pris note, mais pour un seul exemplaire qu'il faut vous résigner à attendre longtemps; votre lettre tardive vous met si loin sur nos listes! Nous regrettons de ne pouvoir vous promettre plus, mais un dessin aussi spécial ne peut être donné deux fois; s'il vous est indispensable, veuillez vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

J. L. à C., Eure. — Vous verrez paraître bientôt l'objet désiré, très probablement.

Madame E. G. à L., Maine-et-Loire. — Nous sommes surprise que vous n'ayez pu absolument rien trouver, les couturières n'ayant pas un fabricant spécialement pour elles; la maison Roullier, 27, rue du Quatre-Septembre, vous procurera des étoffes à votre goût, veuillez vous y adresser directement pour les échantillons; nous regrettons de ne pouvoir nous charger de votre commission.

M. N., à Nantes. — Le livre d'Heures que nous avons annoncé le mois dernier, est destiné aux personnes qui veulent enluminer elles-mêmes; les sujets sont dessinés à chaque page, il n'y a plus que le coloris à faire, c'est pour cela que le volume est en feuilles. A la maison Bouasse-Lebel et Massin, 29, rue Saint-Sulpice, on se charge de terminer ou de retoucher les coloris inachevés. Votre relieur mettra ensuite les feuilles en place et vous aurez un livre d'Heures splendide.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (hors Paris) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

Prix : Paris, 14 fr. — Seine, 16 fr. — Dép., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

Prix : Paris, 18 fr. — Seine, 20 fr. — Dép., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	10	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE MAI 1889

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Une amie de la France. — Nous ignorons absolument si « les premières pages » auront une suite. — Vous avez reçu le spécimen du *Journal des Enfants*.

Mademoiselle V. A., aux soins de Madame Queval, Havre. — Je ne pense pas que vous trouverez à louer des modèles peints à la main ; les acheter serait très onéreux. Néanmoins, si vous voulez écrire à M. Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin, vous aurez par lui tous les renseignements désirables.

Une orpheline de quinze ans. — Je me permets de vous indiquer, comme bien préférables à l'auteur dont vous parlez, les ouvrages de notre si regrettée Mme Bourdon, de Mmes de Stolz et Maryan, que tout libraire pourra vous procurer.

Risette. — On n'est pas plus aimable que vous, mademoiselle, et il faudrait être dépourvu de tout ce qui ressemble à *du cœur* pour n'être point touché d'une lettre comme la vôtre. — 1° Je puis vous recommander, après expérience faite, l'Eau et la Pommade vivifiques de A. B., chez M. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). — 2° Je n'ai pas expérimenté cette Eau, mais j'ai entendu dire qu'elle n'abîmait pas les cheveux.

Madame M. D., Castres. — L'année 82 n'existant plus, madame, on vous en a retourné le prix. — 1° Puisque vous avez tant de petits garçons, vous pourriez les abonner au *Journal des Enfants* qui contient, en outre du texte et des jeux à eux dédiés, des renseignements et des patrons pour leur toilette. — 2° Le journal la *Boîte à ouvrage* n'existe plus. — 3° Ne connaissant absolument pas l'inventeur dont vous parlez, je n'obtiendrais chez lui que les renseignements qui vous seraient envoyés par prospectus. — Je me bornerai à vous dire que *les promesses* dont vous parlez me paraissent une énorme exagération et jamais je ne consentirais même à essayer. — 4° Les numéros que vous demandez sont épuisés.

Barbezieux. — 1° Le *Soleil*, la *Gazette de France* — 2° Lorsque les auteurs prennent un pseudonyme, c'est *avec intention*. Ceux dont vous parlez (deux dames) existent encore, c'est tout ce que je puis vous dire. — 3° Pour la musique religieuse, chez M. René Haton, 35, rue Bonaparte, Paris.

Madame S. P., Ch. L., S.-et-M. — 1° A la librairie théâtrale, rue de Grammont ; indiquer le *genre* que vous désirez. — 2° Demander à M. Berville, 25, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris, sa notice sur le vernis Martin.

Excelsior. — Nos journaux ne publient que des nouvelles inédites, madame; ils sont destinés à la jeunesse et leur devise me paraît bien être la vôtre.

Madame M. N., Var. — Je suis confuse d'arriver si tard. Dieu bénira le fils d'une mère aussi soucieuse des intérêts spirituels de son enfant. — Voulez-vous, madame, parcourir les albums de travaux ? Vous y trouverez, je l'espère, quelque chose qui vous conviendra.

Jeanne, 1207. — 1° Ni l'un ni l'autre, la formule ordinaire. — 2° Le corset à épaulières de Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, ou mieux, peut-être, ses coussins creux et par conséquent légers, qui ne fatiguent pas du tout. — 3° Essayez l'eau antéphélique de Candès, régulièrement et à dose légère, j'en ai vu des effets merveilleux.

Barfleur. — Si vous voulez envoyer votre manuscrit au directeur, madame, on le soumettra au comité de lecture et nous vous informerons de ce qu'il aura décidé.

Cœur français, Marie G. - [illegible] chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, [illegible] *ury Duval*, chez Plon et Nourrit, rue [illegible] *agments d'un livre inédit*, de Mme A [illegible] chez Charavey. — Si vous demandi[illegible] s à la Librairie Nouvelle, 15, bou[illegible] elle se les procurerait et ne ferait q[illegible]

Au milieu des bois. — Votre l[illegible] ient aujourd'hui sous nos yeux. Le journa[illegible] été utile j'espère, dans le [illegible]

n'aurions pu d'ailleurs vous les détailler aussi complètement que vous le souhaitiez. Dans les conditions indiquées par vous, il faut surtout ne pas choisir des nuances claires ou voyantes. — *Certainement nous avons vu* de très bons résultats de l'eau et de la pommade vivifiques. — Ces ornements ne se démodent pas vite; vous pouvez choisir entre la tapisserie, les appliques sur drap ou peluche, le drap perforé et, si vous êtes un peu artiste, la peinture sur ottoman ou sur peluche; pour salle à manger, appliques ou point à la croix sur toile écrue.

Madame V. B. — Si le médaillon est disposé pour recevoir un chiffre, il doit être brodé à la place réservée; dans tout autre cas, un chiffre devant la maîtresse et un devant le maître de la maison; lettres carrées ou anglaises, à volonté, séparées ou enlacées, de moyenne grandeur, plus grandes pour la nappe que pour les serviettes; broderie blanche au plumetis, ou en point à la croix en couleur pour linge ordinaire; serviettes marquées dans le médaillon du milieu, si la nappe est marquée ainsi, ou en angle.

Deux pensionnaires de seize ans. — Il faut l'essayer vous-même, cela vaudra bien mieux. — Merci de votre aimable attention, mais nous avons déjà publié ces modèles.

Une jeune blonde cédant aux désirs de son frère. — 1° Entre camarades il n'y a aucune étiquette à observer. — 2° Tout naturellement, comme une canne, de la main droite. — 3° Non, il doit attendre qu'on la lui offre. — 4° Généralement oui, mais le cas est variable. — 5° Les bas de la nuance de la robe.

Eglantine. — Le dessus du *Blocknotes*, paru en mars, ferait une très jolie couverture de livre. Nous en avons déjà publié plusieurs, et nous en donnerons encore, mais nous ne saurions préciser l'époque. — Ce n'est pas d'obligation.

Madame D. — C'est à la maison Raymond qu'il faut vous adresser. Vous y trouverez toutes les grandeurs de mannequins. Envoyez vos mesures, bien exactement prises. Que n'écrivez-vous pour recevoir des renseignements plus complets que ceux que nous vous donnons ici? La place nous manque pour donner plus de détails.

Une abonnée de l'Orléanais. — Nous sommes très heureuse de vous voir tirer si bon parti de nos modèles. — Voyez notre grand dessin de mars qui vous donne divers motifs à disposer sur patrons variés; puis, dans nos albums, les nombreux dessins de broderie plate, la planche de mars 1888, etc. — Il n'est pas d'auteur, non seulement plus discuté, mais discuté avec plus de passion; grands enthousiastes ou grands détracteurs. Il faut l'orchestre et un orchestre très fourni. — Ce sont des concerts donnés par séries et dont les chefs sont MM. Colonne et Lamoureux. — Pour les usages qui vous embarrassent, nous vous engageons à vous procurer le *Savoir-Vivre*, de Mme Ermance Dufaux, 3 fr. 50 dans nos bureaux. — Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel. — Veuillez consulter votre médecin.

M. J. St-M., Loiret. — Nous en avions précisément un en voie d'exécution, vous êtes satisfaite.

L. T., à Spa. — Écrire directement à Mme Guelle, pour le prix de votre corset; prendre les mesures *étant habillée.*

Une Doullennaise. — Nous avons le regret de ne pouvoir promettre. Les amateurs de ce style ont été des plus favorisées en ces dernières années; il nous faut songer aux autres; d'ailleurs, en feuilletant vos annexes vous trouverez ce que vous désirez.

Une solitaire ravie de son journal. — 1° J'avoue ne m'être jamais préoccupée de ce sujet que je considère comme absolument inutile à connaître. — 2° Plutôt un volant. — 3° Séparés. — 4° Certainement elle peut le recevoir avec son père. Nous ignorons ce que vous entendez par *certains détails*, mais, en tout cas, en l'absence de son père et, pour les achats, elle devra être assistée d'une dame amie, ou parente.

Mademoiselle de V. — Mme Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré, fait un charmant costume en lainage de fantaisie, jupe froncée, corsage genre veste avec fichu, draperie garnie de moire ou de passementerie. Façon et prix vous conviendront certainement, et l'exécution vous satisfera, comme la grâce de la façon. Prix : de 90 à 100 fr. Pour madame votre mère, le costume en cachemire à 130 fr. avec quille en passementerie, serait fort bien.

Une jeune Bretonne inexpérimentée. — Pris note. — Laver avec du savon de Panama. — Le procédé pour nettoyer et apprêter la dentelle (il ne faut pas la repasser) est donné dans notre *Manuel.* — Je ne le crois pas, mais c'est au magasin même qu'il faudrait vous en informer.

Madeleine. — Nous avons le regret de ne pouvoir vous laisser espérer prochainement ces modèles.

C. C., Ardèche. — Boulevard Haussmann, 37. — *Le Journal des Enfants* auquel on s'abonne dans nos bureaux; nous vous en avons fait adresser un spécimen.

Luna, à Venise. — Le numéro que vous désirez est à votre disposition, il coûte 2 fr. — Veuillez envoyer votre adresse. — Oui, on porte encore *une sorte* de pèlerine; les gravures de votre journal vous l'indiqueront.

Les plus heureux de la terre. — Nous vous félicitons de tout cœur et ne pouvons que vous souhaiter une heureuse continuation. — 1° Si c'est mon avis que vous désirez, je préfère de beaucoup la première manière; elle a cours chez des princes que je pourrais nommer : cela vous suffit-il? — 2° Le chapeau rond; choisissez la forme qui vous coiffe le mieux, c'est l'essentiel; pour les visites de cérémonie, la capote sans brides vaudrait mieux. — 3° Ce que vous dites est très juste pour les bijoux. — 4° Voulez-vous encore mon avis? J'aimerais mieux le second itinéraire... D'ailleurs, il fera bien chaud à Tunis et en Espagne pendant les mois d'été. — 5° Je vous indiquerais bien le couvent du Roule, qui réunit justement toutes les conditions que vous désirez, mais je n'en connais pas les prix.

Madame S. P., Toulouse. — 1° Frotter les bouquets avec une peau de daim. — 2° Le fromage se passe après l'entremets. — 3° Cette circonstance est tellement particulière qu'il ne peut y avoir de règle, cela

dépend de la manière dont on est engagé, le cavalier cependant, autant que possible passera le dernier.

Espérance. — Nous ne comptons pas répéter prochainement cette planche de layette; si vous la désirez, nous vous expédierons, sur votre demande, celle parue en juillet 1886; prix : 1 fr. 50.

F. A., à Arles — Prière de lire les revues musicales. — Nous regrettons de ne pouvoir faire faire ainsi un modèle sur commande; ce nom paraîtra, mais si vous teniez à un genre spécial, il faudrait vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

Une abonnée. — Que nous ne pouvons satisfaire, malgré tout le désir que nous en avons. — Le second Album de travaux ne paraît que dans l'édition hebdomadaire (blanche). C'est donc à cette édition qu'il faut vous abonner pour le recevoir; vous pouvez encore acheter le numéro dans lequel il paraît et qui coûte 1 franc.

M. C., à St-B. — Nous voudrions répondre à votre aimable discrétion par une promesse, mais en filet on n'en fait pas, en dentelle on n'en fait plus en ce moment; vous en avez reçu et vous en recevrez encore en crochet, puis nous en publierons une brodée, dans la forme que vous désirez; peut-être pour la dentelle trouveriez-vous des modèles dans les collections de la maison Cabin-Sajou. — Pour des chiffres de cette dimension nous ne pouvons même pas prendre note. — Ces procédés d'impresssion et ces explications de points, vous les aurez très détaillés dans notre *Manuel* dont le prix est de 3 fr. 50 broché, 4 fr. 50 relié.

Nouvelles abonnées de 89. — On porte des bijoux noir mat pendant le grand deuil, en jais lorsque le deuil s'éclaircit; vous adresser pour ces bijoux à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Une amie sincère du journal. — En effet, nos listes sont fort longues, néanmoins nous y avons ajouté les modestes demandes de l'aimable quatuor, qui, nous le voyons, sait à l'avance qu'il faut se résigner à attendre. Pour le chiffre en point à la croix, l'attente vous sera épargnée, le charmant alphabet paru en avril vous servira à la minute.

Une abonnée depuis 1863.—Nous sommes heureuse que vous ayez si bien réussi ce modèle et nous regrettons de ne pouvoir vous promettre pour le ou les tabourets.

Marguerite, Marie-Louise. — Il nous est toujours impossible de répondre dans le prochain numéro. — 1° et 2° Non, ces modèles n'entrent pas dans notre programme. — 3° Certainement, si on a le temps d'entreprendre un aussi grand travail, on peut faire le meuble entièrement en tapisserie. — 4° Tous les styles se font : Henri II, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Mauresque, etc. — 5° On fait très bien des bandes pour rideaux, la largeur n'a rien de réglementaire, elle vous sera donnée par le dessin que vous choisirez; quant au fond, cela dépend et du dessin de la bande et de la nuance des rideaux. — 6° Encore sur ce détail, à votre goût, point ordinaire, petit point, ou mélange des deux, point de Hongrie ou tout autre point; le dessus en peluche ou en drap uni, le devant seul en tapisserie ou broderie plate, appliques, etc., sur étoffe.

Une amazone Creusoise. — Il faudrait vous adresser à un tailleur pour le pantalon, en même temps il raccourcirait votre jupe. — Pour les grands carreaux, veuillez consulter les articles Modes de votre journal.

J. S., abonnée pour longtemps encore. — Nous en acceptons l'augure. — Probablement vous recevrez des bandes, déjà vous en avez une cette année, nous espérons que vous y trouverez ce que vous souhaitez. — Cette recette est donnée dans tous les recueils de cuisine; le point important pour la réussite, est de renouveler avec persévérance un grand nombre de fois le repliage de la pâte, ajoutant à chaque fois un peu de beurre. Le beurre pour cette pâte doit être très frais.

Madame H. V. à G., Roumanie. — Croyez à nos regrets, nous ne pouvons vous laisser espérer un dessin sur nombre donné de points.

Sperenza. — Si le deuil n'est pas trop récent, oui, à la condition toutefois de ne pas vous exposer à froisser les us et coutumes du pays, surtout devant forcément, en cette circonstance, rompre un peu le deuil; robe en voile blanc, ceinture, ornements et accessoires gris ou noirs. — Il est bien difficile de réparer ce désastre. Il faudrait vous adresser à un très bon dégraisseur. — Ce jeu, très connu en effet, serait trop long à vous expliquer ici.

Chaperon rouge. — Ce n'est pas en 1888, c'est en avril 1887. La livraison d'aujourd'hui vous porte la réponse pour le second.

M. L. D., à Rouen. — Notre modèle, pages 4 et 5 de l'Album de ce mois, vaut mieux que tous les conseils que nous pourrions vous donner.

Une toute jeune ignorante. — Vous aurez l'explication, avec figures pour aider à la définition de tous ces termes, en prenant notre Manuel, dont le prix est de 3 fr 50. Il en est quelques-uns, dans ceux que vous citez, qui ont vieilli et ne se trouvent plus que dans des explications anciennes, elles sont dans le Manuel, désignées ainsi : *jetée*, passe; *diminuée et rétrécie*, surjet; *levée*, passe; *maille en l'air*, maille-chaînette.

H. L., n° 529. — Il doit recouvrir entièrement le lit. — Veuillez vous adresser à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan; le prix dépend du genre que vous choisirez, dessiné ou non, échantillonné ou [illegible]

M. T., à St-H. — La *Poupée Modèle* [illegible] fillettes de 6 à 12 ans et quelquefois plus. [illegible] pare difficilement de Bonne Amie et de [illegible]

Trois sœurs. — Ce procédé est [illegible] nuel.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1889

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Une jeune mère. — Suivre exactement la méthode de Le Couppey pour le piano. — Pour le cours d'études, celui dont nous avons envoyé l'indication jointe au numéro d'octobre. — Informez-vous, pour la gravure, chez Hautecœur, 172, rue de Rivoli.

M. R., Marseille. — Certainement, vous pouvez très bien porter encore votre vêtement en velours frappé.

Sur les bords du Suron, A. L. — Pris note, sans oser promettre, ces sachets se faisant plutôt, en ce moment, en satin brodé de soie, chenille, petits rubans, etc., ou en vieille étoffe brochée et brodée.

J D, Calvados. — Nous voudrions pouvoir vous venir en aide; nous ne connaissons malheureusement aucun remède à cet accident, qui provient de la mauvaise qualité du bois ou du vernis; si c'est le vernis, un ébéniste réparerait le désastre quant aux rayures. Pour le *piqué*, essayez, pour enrayer, non pour réparer, de l'insecticide foudroyant de Galezy.

Toujours fidèle. — Les jeunes filles portent très bien du chinchilla. Quant à la forme du costume, nous n'avons pas de meilleur conseil à leur donner que de faire choisir dans nos gravures noires et coloriées. — Oui, pour les tabliers, mais c'est seulement pour offrir le thé.

Une maman embarrassée. — L'idée nous paraît bonne. Un cadeau utile fait toujours plaisir. Puisque vous désirez notre avis le voici : Demandez des échantillons à Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, qui vous les enverra avec les indications de garnitures et les prix. Un costume de soirée peut être en éolienne, en surah, en voile et même en fine mousseline de laine, mais non en tulle ou crêpe, ces derniers sont réservés pour la toilette de bal.

J. C., des Lilas. — Il n'est plus d'usage d'en faire un *ornement*; on la partage, si l'on veut, entre ses amies, ou on la serre tout ou partie dans un coffret.

M. J. P., à B. — O'Huelloy, 2 vol. in-12, 10 fr., chez Frank, 61, rue Richelieu, ou O'Donavan Irish grammary, 20 fr., chez Maisoneuve, 25, quai Voltaire.

J. de B., château de V. — Nos gravures et articles vous ont porté les meilleures réponses que nous puissions vous adresser à ce sujet, madame; nous espérons que le grand choix que vous avez reçu vous aura donné entière satisfaction.

Mary. — Il n'y a pas de règle : un an ou deux, ou plus. Il est des mères qui le gardent toujours. Mais la raison doit souvent guider autant que le cœur. — Broder une robe de vos mains : l'enfant peut en avoir plusieurs.

Adèle de C. — Nous ne saurions vous indiquer rien de plus complet que nos journaux. — Oui, pour les timbres, mais veuillez écrire lisiblement le nom du bureau de poste.

Fière de mes cheveux. — A votre place, je n'emploierais que l'eau et la pommade vivifiques de A. B., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). Ces préparations préviennent la chute des cheveux, les entretiennent souples et brillants, nettoient le cuir chevelu, empêchent de se former les pellicules dont vous vous plaignez. Usez sans crainte de ces préparations; les médecins les signalent comme excellentes et nous aussi, pour en avoir constaté les meilleurs effets.

Papillon bleu. — 1° C'est inoffensif si vous suivez bien exactement les indications qui accompagnent chaque flacon; écrire directement à M. Candès, boulevard Saint-Denis. — 2° On donne la main pour quêter; la quête terminée, prendre le bras p[illegible] se rendre à la sacristie. — 3° Il n'est obligé à [illegible] un cadeau en dehors du bouquet, mais il peut en [illegible] un. — 4° Même réponse; l'objet serait alors de [illegible] de valeur : un simple souvenir.

M. X. — Nous arrivons un peu tard, mais [illegible] que votre journal vous aura guidée. Vous ne [illegible] assister en noir à une *noce*.

Une abonnée embarrassée. — 1° La toilette [illegible] en lainage, sicilienne ou tissu de soie [illegible]

moyenne, bleu pâle, gris-bleu, brun rougeâtre *Tour Eiffel*; le corsage ouvert, avec manche demi-longue orné de dentelle et ruban; vous pourrez plus tard fermer la robe par un gilet en surah et, au bes in, allonger la manche par un bouillonné également en surah; pour la façon, consulter nos gravures. — Le corsage ouvert pourra très bien aller. — Oui, pour les gants. — Chapeau rond en feutre avec plumes ou rubans assortis à la nuance de la robe. — 2° Le plus économique et le plus aimable aussi, est un travail de vos mains : objet de toilette ou d'ameublement. — 3° Vous inspirer du moment ou de la manière dont ce sera offert, si c'est offert, car ce n'est pas obligatoire; comment vous dicter une réponse? — Non, je ne connais personne dans ce quartier. — Certainement, la dentelle sera tout à fait de circonstance, mais pas disposée en volants; consultez nos gravures pour l'utiliser.

Une mère pratique. — Vous avez raison, madame, et nous pensons comme vous. S'adresser pour les tissus noirs de tous les genres à une maison spéciale, vaut mieux que d'en faire l'achat dans un magasin de nouveautés. Le choix y est plus considérable et les étoffes de première qualité. C'est donc à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, maison spéciale de deuil, que nous vous adressons, avec la certitude que vous serez satisfaite.

Une amie des bébés. — Lorsqu'un bébé n'a que quelques mois et qu'il ne joue pas encore, le cadeau se fait à la jeune mère : une petite casserole à bouillie en argent, une tasse et sa soucoupe, un coquetier et sa petite cuiller. Vous pouvez demander tous ces objets à M. Biliault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, qui fait également de jolies petites épingles à bavoir, les unes avec simple initiale, les autres plus importantes avec le nom de l'enfant.

Abonnée au Journal des Demoiselles (*Charente-Inférieure*). — Prière de vous adresser à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol. Nous regrettons de ne pouvoir vous laisser espérer ce dessin dans nos prochains albums.

Madame F., au Raincy. — Nous avons indiqué un procédé beaucoup plus simple et qui n'exige aucune poudre; si vous l'avez laissé passer dans vos albums, vous le trouverez dans notre dernière édition du *Manuel*, où il a été inséré après avoir paru dans le journal. Quant au procédé dont vous parlez, nous le connaissons depuis longtemps; mais on ne fait ainsi que des dessins de dimensions restreintes, qui sont, malgré cela, d'un prix assez élevé, et reproduire cette préparation, par un tirage à de nombreux exemplaires, serait impossible.

Brune et blonde de 19 ans. — Chères impatientes ignorez-vous donc que *dans le prochain numéro* est tout à fait impossible? — C'est non seulement toléré, mai[illegible] conseillé. — Gants de Suède clair.

F. [illegible], à F. (*Seine-Inférieure*). — Pris note; nous igno[illegible] à quelle époque vous recevrez, mais il ne faut [illegible] compter sur un type trop spécial; nous ne sa[illegible] vous le promettre, ayant à répondre à plusieu[illegible]andes par un même chiffre ou nom. Si vou[illegible] absolument à ce modèle, il faut vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy.

Orléana sc. — 1° La définition d'une couleur serait fort difficile, pour mieux dire impossible à faire; ce n'est au contraire que le nom qui peut en donner une idée : *lion* est naturellement la nuance du poil de ce superbe animal; *ambre*, la nuance de cette substance, toutes portent la gradation de tons du plus ou moins foncé; d'ailleurs, les magasins dans lesquels vous achetez vos fournitures, vous serviront suivant ces indications. — Ces ouvrages ne peuvent être classés en bloc; il en est qui peuvent être lus par de très jeunes filles et d'autres qui doivent être complètement exclus; se laisser guider par les parents ou l'institutrice. — 3° Il faut certainement procurer à vos hôtes tous les objets dont vous savez qu'ils font usage.

Deux sœurs. — Portez des bijoux, puisqu'ils sont à la mode, mais soyez-en sobres, surtout à la ville. Qu'ils ne soient pas clinquants, mais artistiques et de bon goût. Nous vous prions, pour le choix, de lire le « Courrier des Modes », où nous donnons une nomenclature de bijoux nouveaux qui *font fureur*. Vous pouvez vous en parer, et d'autres aussi, car la bijouterie est aujourd'hui tout à fait jolie.

M. D., Le Mans. — Je regrette, madame, que nous ayons paru si mal reconnaître votre aimable discrétion, en vous faisant attendre ainsi notre réponse. Veuillez nous excuser de ce retard involontaire nous ne pouvons nous expliquer les détours qu'a suivis votre lettre. — La maison qui vous procurera modèles et outillage est le Comptoir Belge, 11, rue Auber. — Nous avons, jusqu'à ce jour, cherché vainement ce traité, nous ne supposons pas qu'il en existe et, malgré nos efforts pour acquérir cette science, nous n'avons encore pu réussir à découvrir une initiée consentant à nous livrer son secret.

Géorgienne. — Nous regrettons vivement de ne pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à votre aimable sympathie; nous ne connaissons personne à vous indiquer. Nous ignorons aussi quelle est la voie la plus pratique pour les expéditions; il faudrait vous adresser directement aux maisons dans lesquelles vous voudriez faire vos achats; là on saura vous dire par quel chemin les diriger, peut-être ne suivent-elles pas toutes la même voie. — Le livre vous a été expédié.

Pourquoi pas? — Mais parce que nous ne pensons pas qu'une jeune fille puisse porter cette forme. Cela dit, nous vous désignerons, comme chapeau nouveau et à la *dernière mode*, puisque vous y tenez, le boléro en peluche, la toque en velours et une forme Charles IX, qui se fait en velours aussi, avec un nœud de ruban de moire, piquant un pouf de plumes noires roulées, tous charmants, coiffant à souhait : n'est-ce pas ce que vous demandez? Mme Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier, a créé ces nouveautés qui font honneur à son goût.

N° 717, Cahors. — Le *Savoir-Vivre*, de Mme Ermance Dufaux, dans nos bureaux. — Sans contredit, le corset de Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Veuillez écrire directement pour les prix. Une spé-

cialité très appréciable des corsets de Mme Guelle, c'est leur souplesse; ils ne fatiguent jamais, pas même les premiers jours. — Le *Journal des Enfants* pour les petits jumeaux.

Une joyeuse blonde de 17 ans. — Me permettra de lui dire que sa lettre est toute charmante et qu'il me serait fort agréable d'écrire cette belle langue espagnole, dont elle a le droit d'être fière, comme elle écrit notre français. Ce mal est un signe de jeunesse, dont il faut laisser rire les vilains moqueurs. Cependant, j'arrive à votre aide. La mixture balsamique contre le gonflement, le savon Saponeti et la pâte de velours pour l'usage habituel. Chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, que vous pourrez consulter lors de votre passage à Paris.

Madame J. de B. — Pour toute argenterie ou orfèvrerie de table, adressez-vous à la maison Billault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Les relations de cette maison lui permettent de procurer ces choses à des prix exceptionnels. J'y ai vu, l'autre jour, un magnifique service à thé destiné à l'un de nos ambassadeurs près des cours étrangères.

Yvonne H., 2 mois. — Nous regrettons de ne pouvoir vous être utile en cette circonstance, ne connaissant aucune maison dans la spécialité qui vous intéresse; il vous faut donc consulter l'almanach Botin, car tous les naturalistes, je crois, se chargent d'encadrement. La maison Martinet, 172, rue de Rivoli, vous en procurerait en fac-similé en relief tout encadré. — M. Pénabert, photographe, passage du Havre; veuillez vous adresser directement à l'artiste lui-même pour les prix et indications à envoyer.

H. S., le Havre. — Nous n'en connaissons pas qui offre un plus grand choix que notre journal.

La sœur d'un chasseur. — Nous ne possédons la recette d'aucun procédé qui puisse rendre la fraîcheur à ce blanc si susceptible en ces deux étoffes, essayez d'alcali et d'alcool mélangés, ou d'essence minérale, mais nous ne vous garantissons pas que, même la tache disparaissant, il ne reste un cerne jaunâtre.

Chrysanthème. — Ce sont des *bouts de table*, quatre seraient suffisants; les quatre en noir ont été ajoutés afin que nos abonnées puissent s'amuser à copier les coloris de ceux en couleur.

Suissesse. — Nous avons pris note, mais vous n'ignorez pas, si vous parcourez nos réponses chaque mois, qu'il faut vous résigner à attendre votre tour; nous voudrions vous donner un espoir plus prochain.

Dans mon fauteuil. — Prenez de la tisane, réchauffez la en y mêlant quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès; ce cordial est souverain pour la guérison des rhumes et de la grippe.

Confiante. — Pour quelques duvets sur la lèvre supérieure, la demi-boîte suffira parfaitement; M. Dusser l'enverra franco.

Paris. - Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

